



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

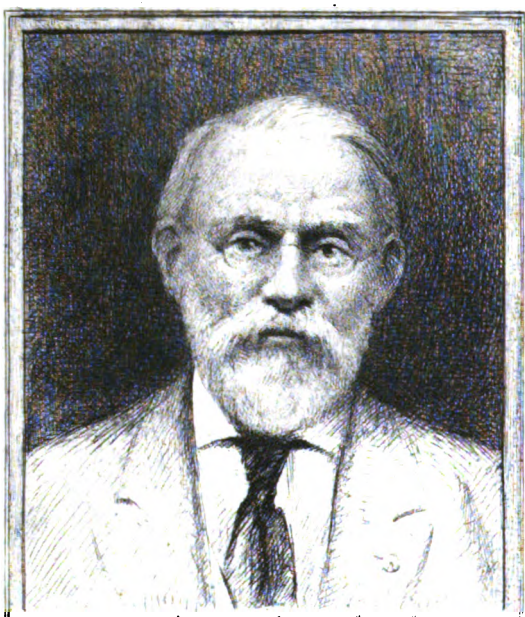
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 441421



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU

Département des Vosges.

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU
DÉPARTEMENT DES VOSGES.

TOME X. — I^{er} Cahier. — 1859.

ÉPINAL,
CHEZ VEUVE GLEY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

1859.



*Donner
Hijhoff
11-20-28
16125*

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DU 16 DÉCEMBRE 1858.

La séance générale de la Société d'Émulation a eu lieu, dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville, le 16 décembre 1858, à deux heures de l'après-midi, sous la présidence de M. le baron de la Guéronnière, Préfet des Vosges.

M. le Préfet avait à sa droite M. Maud'heux père, président de la Société, et M. Ferry, maire d'Épinal; à sa gauche M. Ragon, président du tribunal, et M. Claudel, vice-président.

Presque tous les membres titulaires étaient présents. Parmi les membres associés libres, on remarquait : M. Journet, maire et industriel à Anould; M. l'abbé Villaume, professeur au petit séminaire de Châtel; M. Lahache, pharmacien à Bruyères.

L'assemblée était nombreuse et choisie. On y remarquait plusieurs dames et un certain nombre

de hauts fonctionnaires ; les professeurs du collège ; les élèves des classes supérieures , sous la conduite de M. le Principal.

A deux heures la séance a été ouverte par un discours , dans lequel M. le Préfet constate , et nous sommes fiers de ce témoignage public , qu'il a toujours trouvé notre bonne volonté prête , chaque fois qu'il y a fait appel. Nous avons entendu de sa bouche ces mots encourageants : « La sympathie du pays vous est acquise ; la protection du Gouvernement ne vous fera pas défaut ; l'Empereur connaît le bien que vous faites ». Tous nous avons applaudi aux paroles si bienveillantes de M. le Préfet , et tous nous avons partagé avec lui les regrets que laisse à la science et au pays la mort récente de notre doyen , le vénérable docteur Mougeot.

La parole a été donnée ensuite à M. Maud'heux fils , chargé du compte rendu des travaux de l'année. M. Maud'heux , avec cette verve qui le caractérise et cette finesse d'aperçu qui lui est familière , a su éviter d'une façon très-ingénieuse la sécheresse d'une nomenclature. La lecture de ce compte rendu a prouvé suffisamment que les efforts de la Société d'Émulation et le bien qu'elle produit sont appréciés par le Gouvernement , par l'administration , par les populations. Alors les faits importants de l'année viennent se grouper autour de ces trois chefs pour confirmer cette triple assertion. M. Maud'heux a exposé dans son discours les faits sur lesquels notre Société s'est appuyée , pour faire obtenir à plusieurs

personnes dévouées de notre département des récompenses de la Société pour l'instruction élémentaire.

Ensuite M. Deblaye, au nom de la Commission d'agriculture, a énuméré les titres des divers lauréats aux primes et aux médailles qui leur ont été décernées. Le nombre des lauréats était grand cette année. Aussi le rapport de M. Deblaye, qui a voulu nous dire très-consciencieusement tous les efforts, tous les progrès de chacun d'eux, a-t-il pris une bonne partie de la séance. Les sages appréciations de notre collègue seront lues avec intérêt par tous les amis des progrès de l'agriculture.

Enfin M. Lebrunt, secrétaire perpétuel, a proclamé les noms des lauréats qui sont venus, au milieu des applaudissements, recevoir leurs récompenses des mains de M. le Préfet, dont les paroles gracieuses et pleines d'à-propos étaient un nouvel encouragement pour ceux qui avaient été l'objet des récompenses que décerne la Société d'Émulation, et que n'ont point dédaignées les personnes les plus distinguées par leur mérite, leur position et leur fortune.

La séance s'est terminée à 4 heures.

DISCOURS D'OUVERTURE,

PAR M. LE BARON DE LA GUÉRONNIÈRE,

Préfet des Vosges, Président d'honneur.

MESSIEURS,

L'année dernière, à pareille époque, au moment même où j'arrivais au milieu de vous, votre honorable Président voulait bien associer mon nom à celui de l'Administrateur distingué qui vous quittait ; rien ne pouvait m'être plus agréable que de voir ainsi placer mes premiers pas dans les Vosges sous l'abri des souvenirs que M. Bourlon de Rouvre laissait ici. C'était un gage pour l'avenir de mon administration, et dès ce jour il m'a été permis d'espérer que vous continueriez au Préfet nouveau la sympathie, le concours utile qui ont souvent éclairé et soutenu mon prédécesseur dans cette tâche laborieuse et difficile, qui, après lui, est devenue la mienne.

Cette espérance n'a pas été trompée ; chaque fois que j'ai fait appel à votre dévouement, j'ai trouvé

dans votre expérience des choses de ce département, dans les études spéciales des membres de votre compagnie, et surtout dans les connaissances si variées et la haute intelligence de votre Président, de précieuses indications. Je suis heureux d'avoir cette occasion solennelle de vous remercier de cette bonne volonté toujours prête, et je vous demande de me la conserver.

Messieurs, un des privilèges de notre pays et de notre époque, c'est qu'on trouve partout en France cet ardent désir de l'amélioration de l'humanité sous toutes ses formes, ce besoin de progrès, qui ont été l'origine de votre association, et qui sont restés le but de vos constants efforts. Dans chaque département, dans chaque ville, souvent même au fond des campagnes les plus reculées, les hommes de cœur ont compris qu'il fallait soutenir, encourager les forces isolées dont la réunion constitue la richesse matérielle et la prospérité morale de notre pays.

C'est ainsi que se sont formées ces sociétés qui patronent les recherches et les tentatives consciencieuses, et auxquelles nous devons le perfectionnement des sciences et des arts, le développement de l'agriculture et de l'industrie. Les académies, les associations savantes ouvrent aux intelligences d'élite les larges horizons de l'étude, et répandent ce goût des lettres qui élève l'âme et l'ennoblit.

Les sociétés industrielles sont devenues un lien puissant entre les différents intérêts manufacturiers : elles préparent et fécondent ces découvertes pré-

cieuses qui ont successivement transformé les industries, et prouvent, en constatant les prodiges accomplis, que l'intelligence humaine est encore loin d'avoir dit son dernier mot dans ce champ si vaste ouvert à ses laborieuses méditations.

La Société d'agriculture, les Comices, et au-dessus d'eux les grands Concours régionaux, institués par la sollicitude du Gouvernement de l'Empereur, instruisent et encouragent les cultivateurs. Mieux que jamais on comprend qu'une sympathie exceptionnelle doit entourer l'agriculture et qu'elle est la base de toute civilisation. On a dit avec raison qu'après la religion, il n'y avait pas de code de législation ou de morale qui contint autant de moralisation qu'un champ qu'on possède et qu'on cultive.

Vous l'avez pensé, Messieurs : en devenant les protecteurs de tous les intérêts, les propagateurs de tous les progrès, vous avez réservé la plus large part aux intérêts et aux progrès agricoles. Mais vous avez voulu démontrer aussi que l'agriculture et l'industrie, qu'on a si souvent posées comme deux forces rivales, étaient au contraire ensemble les indispensables éléments de la prospérité publique, solidaires l'une de l'autre et grandissant l'une par l'autre. Un orateur illustre, dont la Société d'Émulation vient de placer la gloire et l'infortune sous son patronage, M. de Lamartine, s'écriait, répondant à ces critiques contre l'industrie au profit de l'agriculture : « ce n'est pas la société corrompue et

cupide qui a fait l'homme industriel ; c'est Dieu qui a fait l'homme industriel le jour où il l'a créé perfectible. Les industries sont les degrés par lesquels la civilisation s'élève siècle par siècle, découverte par découverte. »

Continuez donc, Messieurs, l'œuvre utile que vous avez commencée, et qu'indique le nom même de votre Société : inspirez autour de vous l'émulation pour le bien, l'émulation pour les sentiments qui honorent les populations, pour les améliorations qui changent leur condition morale en même temps qu'elles servent leurs besoins. La sympathie du pays, qui ne vous a jamais fait défaut, vous suivra dans vos généreux efforts ; la protection du Gouvernement vous est acquise, et l'Empereur connaît le bien que vous faites. Vous savez combien son cœur est bon, et avec quelle bienveillance il daigne accueillir ce qui importe à la prospérité de notre département. C'est en m'appuyant sur votre appréciation que je lui demandais à Plombières une distinction spéciale pour un homme dont vous aviez signalé le mérite ; en m'accordant une grande médaille d'or pour M. Thirion, de Mirecourt, Sa Majesté a voulu tout à la fois récompenser cet habile mécanicien, et donner à la Société d'Émulation une marque de son estime.

Pourquoi faut-il, Messieurs, qu'une pensée douloureuse vienne attrister cette fête des arts utiles. Une place est vide parmi nous, et je puis dire, sans crainte de froisser personne, que la perte que

nous venons de faire est une de celles qui ne se réparent pas. Le respectable docteur Mougeot, qu'une mort récente vient d'enlever à notre estime et à notre affection, était une des gloires de notre département. Mieux que moi vous pourrez dire ses qualités éminentes. Mais j'appréciai comme vous les charmes de sa verte vieillesse, et pour moi, aussi bien que pour tous ses concitoyens, sa mémoire devient un sentiment du cœur.

COMPTE RENDU
DES TRAVAUX
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
du département des Vosges ,
pendant l'année 1858 ,
PAR M. MAUD'HEUX FILS ,
Avocat , Membre titulaire.

MESSIEURS ,

En prenant la parole dans cette assemblée, j'obéis à un usage aussi ancien que la Société elle-même. Ses fondateurs, dans leur sagesse, ont voulu qu'au terme de chaque année qui s'écoule, une voix sortie de votre sein vint vous raconter ses travaux, ses espérances, ses tentatives. En effet, Messieurs, faire publiquement un retour sur vous-mêmes par l'organe d'un de vos collègues, reporter sur vos œuvres un coup d'œil impartial, c'est tout à la fois stimuler votre propre activité, répondre à vos détracteurs, si vous en avez, attirer à vous les gens de bien, et, peut-être faut-il l'avouer (car l'homme est rarement assez désintéressé pour se contenter de la satisfaction morale née du bien qu'il a fait), c'est aussi puiser dans l'approbation de vos concitoyens une récompense nouvelle de vos efforts.

Doués d'aptitudes diverses, tournés par l'éducation, par

vos études, vers des directions différentes, vous êtes tous animés du légitime désir d'accomplir quelque chose, chacun dans votre sphère, de ne point laisser sans contingent cette branche des connaissances humaines, à laquelle vous vous êtes consacrés. Le compte rendu est le bilan de chacun, et, pour celui qui n'a pu y trouver place, une révélation publique qui doit l'exciter à ne point souffrir, l'année suivante, l'existence d'une pareille lacune.

Parfois aussi l'entraînement d'une tendance générale concentre trop exclusivement le zèle de la Société sur certains points; d'autres sont délaissés. Nous cessons alors de réaliser ces progrès d'ensemble, que, de toute nécessité, doit accomplir une Société qui n'a point de sœur dans notre département. Le compte rendu nous éclaire sur ces entraînements. Nous sentons que nous y avons trop cédé, et de ce sentiment naît en nous la ferme volonté de répartir nos efforts dans de plus égales proportions.

Si le compte rendu est pour quelques-uns un reproche secret, s'il est pour tous un enseignement, il est aussi une réponse victorieuse à ceux qui seraient tentés de nous dénigrer. Il est des gens qui se consolent de leur impuissance ou de leur égoïsme en semant la calomnie sur les pas de quiconque cherche à faire un peu de bien. Il en est d'autres dont les personnalités orgueilleuses ne trouveraient point parmi nous une place assez élevée pour satisfaire les besoins de leur amour-propre. Il en est enfin qui, habitués à ne rien prendre au sérieux, à tout saper à coups de prétendus bons mots, seraient tentés de ne nous épargner ni les dédains ni la moquerie. Pour ceux-là, nous voulons jouer à l'Académie, nous sommes des esprits spéculatifs qui discutons gravement les idées les moins sérieuses, et qui sommes incapables de rien réaliser d'utile ou de pratique.

A tous, Messieurs, le compte-rendu fournit le moyen de vérifier si ces critiques sont fondées. Disons-le bien vite, il n'a jamais manqué son effet. Notre passé en est la preuve. Toujours nous avons trouvé des sympathies, une approbation,

un concours, un empressement à provoquer nos avis et nos récompenses, qui sont de nature à nous rassurer, à nous prouver qu'on sait apprécier nos efforts, qu'on nous accorde cette estime que l'homme le plus disposé à se contenter du témoignage de sa conscience est cependant flatté d'inspirer. On est même tombé dans l'exagération. Sous le voile prudent de l'anonyme, on nous a demandé d'instituer des médailles dont nos lauréats pussent orner leurs poitrines. Nous n'avons pas cru pouvoir nous ériger en concurrents de la Chancellerie de la Légion d'honneur. Mais, du moins, quelque part que la vanité ait prise à une telle proposition, et quoiqu'un unanime éclat de rire en ait fait justice, elle montre assez plaisamment quel cas on fait de nos distinctions.

A côté de cette preuve comique, il est une série de preuves sérieuses que je dois mettre en lumière.

Si par un simple exposé, je parviens à établir que, pendant le cours de l'année qui fuit, justice nous a été rendue de toutes parts; que Gouvernement, administration, population n'ont cessé de nous prêter appui; que notre recrutement a été facile, que nos relations avec les Sociétés de toutes sortes se sont développées sur tous les points du territoire; que nos travaux ont été nombreux, bien répartis; que nos protégés ont obtenu, sur la foi de nos présentations, des témoignages précieux de Sociétés d'un ordre plus élevé que la nôtre; qu'enfin d'utiles entreprises se préparent, auxquelles plusieurs d'entre nous doivent concourir: certes, chacun de nous sortira d'ici avec un vif sentiment de satisfaction. Il me sera facile de remplir cette tâche.

A l'époque de notre dernière séance publique, un changement venait de s'opérer dans l'administration du département des Vosges. M. Bourlon de Rouvre, qui depuis plusieurs années la dirigeait d'une main si ferme et si éclairée, le Préfet près duquel nous avons toujours trouvé appui et assistance, venait de nous quitter pour le poste plus élevé auquel l'appelait la confiance de l'Empereur. Nos regrets et notre reconnaissance le suivaient. Et en même temps le

nom de son successeur, la renommée qui l'avait précédé parmi nous, le langage si rassurant qu'il nous avait tenu dès l'origine, tout nous faisait espérer qu'il serait pour la Société d'Émulation ce qu'avait été M. Bourlon de Rouvre.

M. de la Guéronnière a su tenir autant qu'il avait promis. En remplaçant M. de Rouvre à la préfecture des Vosges, il a bien voulu lui succéder aussi dans les fonctions de Président d'honneur de la Société d'Émulation. Il est devenu franchement notre collègue, protégeant nos intérêts, indiquant à nos travaux des directions nouvelles, provoquant notre coopération à toutes les œuvres qui la comportaient. On regrette vivement que des occupations impérieuses l'éloignent de nos séances, lorsqu'on observe quelle part active lui revient dans les travaux de celles qu'il a présidées. Mais du moins, en toutes choses, nous le trouvons au milieu de nous par la pensée. S'agit-il du choix important d'un professeur d'arboriculture ? M. le Préfet se consulte avec nous. C'est lui qui nous signale les nouvelles méthodes agricoles de M. Aroux. C'est lui qui demande à M. Jutier et qui offre de nous communiquer un rapport sur les récentes découvertes archéologiques faites à Plombières. Lorsqu'il s'agit enfin, d'obtenir du Conseil général un secours pécuniaire en faveur du jeune Monchablon, notre protégé, c'est encore M. le Préfet qui se charge de réclamer et d'obtenir un vote favorable. Ainsi, Messieurs, en toutes circonstances, M. le Préfet s'est montré animé pour nous de cette bienveillance à laquelle nous avait accoutumés son prédécesseur. Je suis heureux de cette occasion de lui en témoigner publiquement notre gratitude.

Nous avons rencontré les mêmes sympathies au sein de la première assemblée électorale de notre département. Cette année, comme les précédentes, le Conseil général a su apprécier les services que nous rendons aux Vosges. Il nous a maintenu la subvention qu'il nous accorde depuis plusieurs années. Associé jadis à nos efforts en faveur de Ponscarme, récompensé comme nous par les succès de cet artiste, il a

partagé nos espérances en la destinée d'Alphonse Monchablon. Une subvention plus large que celle que permettaient nos ressources facilitera les études d'un jeune homme auquel l'un de nos peintres les plus illustres, M. Ingres, a prédit qu'il ferait honneur à sa famille, à ses maîtres et à son pays.

Au concours de M. le Préfet, à celui du Conseil général, est venu se joindre le concours non moins efficace du Gouvernement lui-même. Depuis longtemps nos rapports avec le ministère de l'Agriculture sont fréquents; depuis longtemps une subvention annuelle, destinée à pourvoir aux grandes primes que nous décernons, récompense les efforts de la Société pour le progrès de la plus utile des sciences humaines. En 1858, comme autrefois, elle nous a été accordée.

Il est un autre ministère avec lequel nos relations se sont développées, à mesure que se développaient dans notre sein les travaux littéraires. L'Empereur a chargé de diriger en France l'instruction publique M. Rouland, magistrat éminent, dont la carrière a été signalée par l'alliance du zèle pour le devoir à la modération dans son accomplissement, par une lutte constante en faveur des saines doctrines, et par la conquête de l'estime de tous les partis. Vous savez ce que l'enseignement est devenu, vous pressentez ce qu'il deviendra sous son impulsion éclairée. Un Ministre de cette valeur ne pouvait manquer de comprendre quel bien les Sociétés savantes de la province sont appelées à faire, pour peu que du centre de toute vie et de toute force partent une direction qui leur précise le but, et des encouragements destinés à provoquer des efforts qui seraient encore plus énergiques s'ils étaient moins ignorés. Penétrée de cette pensée, Son Excellence a créé un Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, qui suivra tous les travaux de ces Sociétés. Chaque mois, il en publiera le compte rendu. Enfin, à partir de 1859, trois prix annuels de 4,500 fr. seront décernés aux Sociétés savantes, qui présenteront les meilleurs mémoires sur des questions proposées par le Comité.

Vous sentez, Messieurs, toute la portée de ces mesures. Quelle perspective n'ouvrent-elles pas à toutes les Sociétés de province ? Désormais le mérite et le succès ne seront plus une question de localité. On ne demandera plus à une production son acte de naissance avant de la juger. Et des œuvres qui, créées à Paris, eussent réuni tous les suffrages, parce qu'elles fussent parvenues à la publicité, cesseront d'expier dans les cartons de quelque association de province la faute de s'être trompées de patrie.

Vivement préoccupé de tous les intérêts qu'il est dans ses attributions de protéger, S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique a conçu l'idée de la publication d'un Dictionnaire géographique de la France. Je n'ai pas besoin, Messieurs, de faire ressortir l'importance d'une entreprise qui, à ma connaissance du moins, n'a pas encore été tentée sur des bases assez larges. Une circulaire ministérielle est venue provoquer notre concours et nous demander des documents. Nous avons été heureux d'indiquer à S. Exc. les travaux statistiques de deux de nos collègues, MM. Lepage et Charton. Nous avons en même temps appelé son attention sur nos antiquités, sur nos monuments historiques, sur la nécessité de veiller à leur conservation, et il est permis d'espérer que cet appel sera entendu.

Puis, pour répondre à notre tour d'une manière aussi complète que possible au témoignage de confiance que nous donnait Son Excellence, nous avons décidé qu'une circulaire serait adressée à MM. les Maires, les Instituteurs et les Pasteurs de nos diverses communes, afin d'obtenir leur coopération à la réunion de tous les documents qui peuvent servir à la confection du Dictionnaire géographique. Un questionnaire, joint à la circulaire, prévient les omissions qui pourraient avoir lieu. Antiquités, objets d'archéologie, monuments, statues, débris de constructions, manuscrits historiques, traditions même, tout sera inventorié. M. Malgras, notre collègue, nous a offert un concours bien précieux pour stimuler le zèle des instituteurs. Tout fait présager que

nous apporterons un contingent d'une certaine valeur à la tâche générale.

Je ne veux point quitter le ministère de l'Instruction publique sans vous dire encore que, s'il a ajouté à nos travaux, il a ajouté aussi à nos ressources, et que nous ne lui devons pas moins de reconnaissance à raison de la subvention qu'il nous a allouée qu'à raison des relations plus intimes qu'il a entretenues avec nous.

Apprécisés et soutenus par le Gouvernement et par l'administration, nous n'avons rencontré que sympathie et estime de la part des Sociétés qui, sur tous les points de la France, et soit qu'elles le poursuivent en toutes choses, soit qu'elles aient adopté pour mission de chercher à l'accomplir dans quelque branche spéciale de l'activité humaine, n'ont, comme la nôtre, d'autre but que le progrès.

Avec les divers Comices, qui donnent à l'agriculture des Vosges une si vive impulsion, nous avons échangé la plus cordiale fraternité. Hors du département, nous nous honorons de correspondre avec la Société géologique de France, la Société impériale d'acclimatation, la Société impériale d'horticulture, la Société de la morale chrétienne, la Société des Antiquaires de France. Les Sociétés de Lille, de Reims, de Strasbourg, celles de presque tous les chefs-lieux des départements entretiennent avec nous des relations suivies. Naguère encore, la Société d'Émulation du Jura avait mis à l'étude cette méthode de lecture, œuvre de notre collègue, M. Chapellier, dont, il y a quelques années, j'avais le plaisir de prédire le succès.

Félicitons-nous, Messieurs, de ce développement de nos rapports avec les autres associations du pays. C'est de la réunion des efforts que naît le succès. D'utiles exemples s'offrent à nous dans les travaux des Sociétés, nos correspondantes. Leurs Annales sont remplies d'observations précieuses, de vues élevées, d'écrits pleins d'intérêt. Peut-être à leur tour puisent-elles dans les nôtres quelques idées, quelques projets qu'il leur semble bon d'adopter et de réa-

liser. Échanger les publications , c'est échanger les moyens de faire le bien , c'est échanger les instruments du progrès. Ajoutons , Messieurs, que c'est attirer sur ceux qui contribuent à son accomplissement la publicité et les récompenses qu'ils méritent : nous en avons cette année une preuve bien éclatante.

Au nombre des Sociétés dont je viens de parler, parmi les plus éminentes, figure la Société pour l'encouragement de l'instruction élémentaire, déclarée, par ordonnance du 27 avril 1834, établissement d'utilité publique. Désireuse de répartir entre tous les départements les récompenses qu'elle accorde aux bienfaiteurs de l'éducation publique, elle a pensé que, mieux que personne, nous pourrions lui désigner, dans les Vosges, ceux qui les méritent le mieux. C'est nous qu'elle a priés de lui indiquer des candidats, et je suis heureux de dire qu'elle a adopté tous ceux que nous lui avons proposés. Elle a jugé digne d'une médaille de bronze M. Géhin, instituteur privé à Épinal, vieilli dans la carrière de l'enseignement, conservant néanmoins, lorsqu'il s'agit de ses devoirs, toute l'ardeur d'un jeune homme, habile à la communiquer à ses élèves, qu'on reconnaît à leurs succès et à leur travail, même lorsqu'ils sont passés sous une autre direction. Vingt-quatre années d'excellents services, une activité qui ne se lasse point, une intelligence cultivée, un jugement droit et ferme, une médaille de bronze décernée en 1846, par le ministère de l'instruction publique, ont valu à M. Maire, instituteur à Liffol-le-Grand, la même distinction qu'à M. Géhin.

Déjà possesseur d'une mention honorable donnée par le Ministre en 1856, signalé depuis par son mérite comme instituteur communal de notre chef-lieu, et aussi par la manière dont il a su remplir, dans l'arrondissement de Remiremont, l'intérim de l'inspection primaire, M. Marlier a obtenu de la Société d'encouragement une nouvelle mention honorable.

Même mention honorable, nous sommes heureux de le dire, a été accordée à une jeune institutrice, qui sait unir,

à toutes les vertus que comporte sa profession, la plus aimable peut-être de toutes, la charité. Attachée depuis six ans à l'excellent établissement de M^{lle} Bonnaire, M^{lle} Oster a fait complètement abnégation d'elle-même. Son existence se divise en deux parties; l'une est consacrée à l'enseignement, l'autre au soulagement des malheureux. M^{lle} Oster fait plus, Messieurs, elle inspire à ses élèves les sentiments qui l'animent. Pour ces jeunes filles, la charité est devenue la récompense du travail et de la bonne conduite; les plus studieuses sont admises à visiter, avec leur maîtresse, la demeure du pauvre, à s'asseoir au chevet du malade; elles apprennent de bonne heure à mépriser la crainte du contact avec la misère, crainte funeste qui enlève souvent à l'aumône son caractère le plus touchant, et à l'infortune la reconnaissance du bienfait! Nous nous félicitons de compter, au moins par l'adoption, M^{lle} Oster au nombre de nos compatriotes, et nous espérons bien qu'une mention honorable ne restera pas pour elle le dernier mot de la Société d'encouragement.

La même Société a réservé une faveur toute spéciale, une mention honorable *exceptionnelle* à MM. Thomas, curé au Valtin, Hildebrand, maître de forges à Sémouze, et de Lesseux, délégué cantonal à Saint-Dié : trois noms désormais inséparables dans le souvenir de ceux qui rendent hommage aux amis de l'humanité. L'an dernier déjà, une voix plus éloquente que la mienne, vous a raconté l'œuvre collective de ces trois lauréats. Cependant, je ne puis résister au désir d'en parler encore. Il me semble qu'on ne saurait attirer assez de publicité sur de si nobles actions, sur des pensées d'un ordre aussi élevé. Envoyé par son évêque dans une commune où la misère avait atteint des proportions si déplorables qu'il s'effraya un instant de sa mission, M. l'abbé Thomas reprit bientôt courage. Guidé par son cœur, qui appartient tout entier au dévouement, il conçut l'un des plus beaux desseins qui aient germé dans un cerveau humain. Les aliments manquaient à ses ouailles, le besoin de réunir tous les efforts, tous les bras pour gagner le nécessaire,

avait introduit dans chaque famille l'habitude de renoncer à instruire les enfants : l'école était déserte, le sentiment de la dignité personnelle s'éteignait sous l'influence de la mendicité. Le digne pasteur entreprit de créer à chacun des ressources, de remettre en honneur la fréquentation de l'école par l'attrait d'une véritable prime honorablement méritée, de relever le niveau moral en faisant acheter le secours par le travail. Tout lui manquait, sauf la volonté; mais cette volonté était ardente. Puis M. l'abbé Thomas comptait sur l'appui de deux hommes qui ne pouvaient tromper son attente, puisqu'il s'agissait de faire le bien : de M. de Lesseux, il obtint la concession d'un terrain en friche; M. Hildebrand lui fournit gratuitement des instruments aratoires. Et bientôt appelant à lui ses petits enfants, à l'exemple de son divin maître, les guidant lui-même au sortir de l'école, l'abbé Thomas leur apprit à défricher la terre inculte, qui désormais était la propriété commune. Dieu bénit une si noble entreprise. Le sol devint fécond sous les efforts de ces jeunes agriculteurs, et, dans les récoltes qu'il produisit, chacun d'eux reçut une part qu'il fut fier de posséder.

Que de grandes choses dans cette œuvre si simple en apparence ! La bienfaisance, sous sa forme la plus intelligente, l'instruction élémentaire ranimée, l'éducation professionnelle tentée dans son application à l'agriculture, le paupérisme menacé, la mendicité attaquée dans son principe, l'homme relevé à ses propres yeux, habitué dès l'âge le plus tendre à se suffire à lui-même et à ne chercher que dans le travail les moyens de subsister, la perspective d'une prospérité future ouverte à l'une des communes les plus pauvres du pays, voilà les résultats de l'œuvre de M. Thomas. On le disait, l'an dernier, « de tels comptes ne se règlent qu'avec le ciel; » mais, si la modestie et la piété de M. Thomas se contentent de la satisfaction de la conscience et de l'espérance des félicités d'une autre vie, il est de notre devoir à tous de les signaler hautement à l'admiration publique, et de souhaiter ardemment que son exemple trouve des imitateurs.

Dans la localité même que nous habitons s'organise une institution destinée aussi à répondre à de véritables besoins intellectuels et moraux. Un magistrat, depuis peu de temps nommé dans le pays, mais qu'on y croirait installé dès longtemps, si l'on jugeait de la durée de son séjour par les services qu'il a rendus, M. Ragon, président de notre tribunal, a voulu faire profiter la ville d'Épinal de l'expérience qu'il a acquise pendant une carrière signalée par des efforts constants pour le développement de l'instruction publique. Frappé de rencontrer dans plusieurs ateliers des apprentis illettrés, étonné d'apprendre qu'ils désiraient sortir de l'ignorance, mais que la nécessité de travailler pour vivre leur ôtait les moyens de le faire, M. Ragon a conçu le projet de créer à Épinal des écoles du soir pour les apprentis et les jeunes ouvriers. L'administration municipale a accueilli ce projet avec empressement. Elle a promis d'en favoriser l'exécution de tout son pouvoir. M. le Préfet a pris l'œuvre sous son patronage. Bientôt les écoles du soir s'ouvriront, et des jeunes gens qui, leur tâche de la journée accomplie, étaient exposés aux tentations les plus funestes, recevront une éducation morale et intellectuelle qu'ils souhaitaient sans l'obtenir. Ne dussent-elles servir qu'à empêcher le mal, les écoles du soir seraient déjà une institution utile. Mais il est permis d'espérer que, sous tous les rapports, elles seront fécondes en résultats. L'expérience des localités où elles fonctionnent ne laisse même aucun doute à cet égard. Deux d'entre nous, MM. Reiveillez et Lebrunt, ont offert d'y professer gratuitement, l'un le dessin linéaire, l'autre les mathématiques. Si donc nous sommes étrangers à la création des écoles du soir, du moins nous serons heureux de nous associer à leur prospérité par le concours de deux collègues, qui doivent y répandre des notions de la plus haute importance pour l'ouvrier.

Si nos relations avec les Sociétés qui sont répandues dans toute la France ont été nombreuses et utiles, nous avons vu aussi la liste de nos collègues s'enrichir de bien des

noms nouveaux, dont chacun nous promet une collaboration précieuse. Vous avez conféré des brevets de membres titulaires à M. Marotel, arboriculteur à Épinal, un de ces hommes modestes qui ne se révèlent jamais que par des services et qui ne semblent jamais se douter qu'ils ont eu quelque mérite à les rendre; à M. Louis, professeur au collège d'Épinal, auteur de deux pièces de vers, l'une pleine de vigueur, d'énergie, de patriotisme (c'est la guerre d'Orient qui l'a inspirée); l'autre, le *Nouvel an*, gracieuse, élégante, dictée par un cœur où règne la charité, mettant en relief, sous la forme la plus heureuse, la leçon morale la plus noble.

Sont devenus membres associés libres : M. Lepage, pharmacien à Contrexéville; M. Legrand du Saulle, médecin dans la même localité, auteur d'une intéressante brochure sur les sources minérales qu'elle renferme; M. Thomas, de Thuillières, agronome distingué; M. Lahache, pharmacien à Bruyères, homme laborieux et éclairé, auquel nous devons déjà deux mémoires, l'un sur le repiquage du blé, l'autre sur la culture de l'igname, ce dernier jugé digne de l'impression aux *Annales*; M. Jutier, inspecteur des mines à Colmar, chargé de présider, sous la direction de M. Daubrée, un autre de nos collègues, aux gigantesques travaux du captage des sources de Plombières, et qui montre chaque jour qu'il est à la hauteur d'une telle mission; M. Renand, pépiniériste à Bulgnéville, dont le remarquable travail sur l'arboriculture recevait ici même, il y a deux ans, des louanges bien méritées. J'allais dire aussi M. le docteur Masson, de Mirecourt : il avait brigué nos suffrages. Nous nous préparions à ouvrir nos rangs à ce médecin habile et désintéressé. Une mort prématurée, un accident funeste est venu nous l'enlever. Nous n'avons pas même eu le temps de faire graver sur sa tombe le titre qu'il avait désiré. Du moins d'unanimes regrets honorent parmi nous sa mémoire.

Il est un homme que l'année 1858 nous a donné pour collègue et dont l'adjonction est un honneur pour notre

Société. Tous les Vosgiens connaissent le nom de M. Journet comme celui d'un industriel qui unit à une haute intelligence le plus noble caractère. Mais ce que tous ne savent pas, c'est que M. Journet est le fils de ses œuvres, c'est que le travail et les dons de l'esprit l'ont seuls conduit à cette position magnifique qu'il occupe actuellement. Le père de M. Journet avait quatorze enfants : c'était là presque sa seule fortune. En 1819, notre collègue entrait à l'école des Beaux-Arts d'Angers, qui, quelques années après, le déléguait pour étudier l'Exposition nationale de 1823. La même année, en dépit du mauvais vouloir des mécaniciens anglais placés sous ses ordres, il construisait, à Clamecy, les premières machines à papier qui aient fonctionné en France. En 1824, il remplissait la même mission pour MM. Didot frères, ces imprimeurs dont la réputation est européenne. Un peu plus tard, on l'appelait dans le royaume de Naples. De retour en France, il s'associait à un grand constructeur de Paris, M. Chapelle, et de leurs ateliers sortaient les trois quarts des machines à papier destinées aux établissements français. Directeur de celui d'Echarcon en 1836, M. Journet obtint à l'Exposition nationale une médaille d'or. Depuis 1838, il a transporté dans les Vosges ses lumières et son expérience. Placé à la tête des papeteries du Souche, M. Journet a reçu à toutes les Expositions françaises, à l'Exposition internationale de Londres, à l'Exposition universelle de Paris, les distinctions les plus flatteuses. Il est aujourd'hui président de la Chambre consultative des arts et manufactures, maire d'Anould, membre du Conseil d'hygiène, membre du Conseil d'arrondissement de Saint-Dié. Malgré les travaux si nombreux auxquels il s'est consacré, il trouve encore des loisirs pour étudier l'arboriculture. Sa brochure sur la direction à donner aux espaliers atteste quels progrès il lui a fait faire. Il est un des propagateurs les plus zélés de la méthode Grandsard, appelée à rendre de si grands services au commerce et à l'industrie. Ses conseils, son appui, sa bienveillance ne manquent jamais à ceux qui les invoquent :

il sait détourner les inventeurs des utopies et encourager les perfectionnements sérieux qu'ils ont tentés. Enfin ; si nous ne craignons de révéler ce que M. Journet prend le plus grand soin à cacher, nous ajouterions qu'il est le bienfaiteur et la providence de la contrée qu'il habite. Une telle carrière est un exemple des hautes destinées que Dieu réserve à l'intelligence quand elle est associée au travail. L'affiliation d'un tel homme, je le répète, est un honneur pour notre Société.

Vous avez reçu, Messieurs, une esquisse de la vie du baron de Giey, qui, vers le commencement du XVIII^e siècle, servait dans les armées du roi d'Espagne en qualité de maréchal de camp, mais qui, par sa famille, était originaire des environs de Langres. L'auteur de cette esquisse, M. Van Hoorebeke, avocat à la cour impériale de Gand, membre de plusieurs Sociétés savantes de France, de Belgique, d'Angleterre et d'Espagne, a brigué vos suffrages. L'érudition sérieuse qui distingue son travail et l'intérêt qu'il a su y répandre, vous ont déterminés à l'accueillir par un vote unanime. M. Van Hoorebeke est devenu membre correspondant.

Vous avez conféré le même titre, et avec la même unanimité, à M. Trouillet, professeur d'arboriculture à Montreuil. Le nom de M. Trouillet a aujourd'hui, dans les Vosges, une réputation trop légitime pour que j'aie besoin de m'y arrêter longtemps. Appelé à professer le cours d'arboriculture, que la munificence éclairée du Conseil général a fondé, M. Trouillet avait à remplir une mission assez délicate. Trop souvent les hommes qui consacrent leur temps à tirer du sol ce qu'il est susceptible de produire, ne reconnaissent d'autre autorité, d'autre enseignement, que la pratique elle-même, que leurs observations personnelles. Quelque intelligents que soient nos jardiniers, plus d'un peut-être était disposé à n'aborder qu'avec défiance le cours d'arboriculture. M. Trouillet est venu, il a parlé, et les préventions se sont dissipées. Les gens du métier ont reconnu de suite que, s'il

fait la part de la théorie, il est essentiellement initié à la pratique. La simplicité de ses formes, la netteté de ses explications, son inépuisable complaisance, toutes les qualités qui le distinguent à un si haut degré, ont contribué à faire bientôt, du nombreux auditoire qui l'entourait, un auditoire d'amis. Dès le début, le succès de son œuvre a été assuré. On peut prédire sans témérité qu'il ne cessera de grandir. Pour nous, Messieurs, indépendamment de la part que nous avons prise à la création de ce cours, indépendamment du bien que nous avons la satisfaction d'en voir sortir déjà, nous nous estimons heureux de compter parmi nous un collègue, un homme tel que M. Trouillet. A défaut de son cours, sa brochure sur la culture de la vigne sans espaliers, suffirait à prouver combien sa collaboration nous sera précieuse.

La présence de M. Trouillet dans notre département a donné une impulsion énergique à la science qu'il expose si bien. Une société d'arboriculture a été fondée à Nomexy. Un grand nombre d'entre nous en sont membres; notre Président lui est commun. Bientôt, avec l'aide des lignes de fer, les Vosges verront se développer une source d'importants revenus. L'aisance pénétrera dans nos campagnes par une voie trop négligée jusqu'ici. Ajoutons que les personnes qui ne pratiquent point l'arboriculture dans un but commercial, trouvent, dans le procédé ingénieux qu'a découvert M. Vadet, le moyen de conserver en plein air, pendant l'hiver, les fruits de leurs jardins, et de réunir ainsi sur leurs tables les productions de l'automne à celles du printemps et de l'été.

Les progrès de l'horticulture ont devancé dans notre département ceux de l'arboriculture. Depuis quelques années, tout observateur attentif a pu remarquer combien, dans la ville d'Epinal par exemple, le goût des fleurs s'est généralisé. Pour cette belle science, qui sait offrir aux yeux tant et de si splendides merveilles, la Société d'Emulation a voulu faire aussi quelque chose. Jusqu'ici nos Expositions horticoles n'avaient lieu qu'en automne. Nous les avons doublées. Désormais, il y aura une Exposition de printemps et une Exposition

d'automne. Nos horticulteurs pourront présenter des ensembles plus complets de leurs produits. Les amateurs jouiront deux fois de ces exhibitions, qu'ils ont toujours montré le plus grand empressement à visiter.

L'agriculture continue à occuper dans nos travaux la place importante qu'elle mérite. Cette année, comme les précédentes, notre Président a rédigé pour les *Annales* une notice sur les expériences agricoles les plus dignes d'intérêt. M. Claudel nous a lu, sur diverses méthodes soumises à son examen, des études empreintes de cette sûreté de jugement et de ce sens pratique qui le caractérisent. MM Deblaye et Pentecôte se sont en quelque sorte associés, pour expérimenter, tout à la fois au point de vue agricole et au point de vue industriel, diverses sortes de pommes de terre. Enfin, Messieurs, nous avons été consultés par M. le Préfet sur une grande question, qui préoccupe vivement l'Empereur, celle de la diminution du nombre des bras dans les campagnes, et des causes auxquelles elle doit être attribuée. Le temps et l'espace nous manquent pour vous rendre compte de la réponse motivée qu'a préparée notre Président. Je ne pourrais, d'ailleurs, en parler sans la louer, et des éloges sont mal placés dans la bouche d'un fils. Qu'il me suffise de vous dire que M. Claudel nous a promis aussi un travail nouveau, approfondi, dont nous devons beaucoup attendre, parce que les lectures qu'il nous a faites déjà sur ce sujet nous ont beaucoup promis. Les tentatives d'acclimatation, appliquées aux productions du sol, ont été poursuivies avec succès. La culture de l'igname paraît s'être étendue dans plusieurs de nos arrondissements. Le sorgho continue à réussir à l'hospice Saint-Maurice d'Epinal. Espérons que l'impulsion puissante de la Société impériale et la nôtre nous permettront de nouvelles tentatives, couronnées de succès nouveaux.

Il est une science qui paraît appelée à devenir l'auxiliaire de l'agriculture, et qui échappe tous les jours davantage à l'oubli dans lequel elle avait été laissée jusqu'alors. Je veux parler de la météorologie. Depuis longtemps la Société d'Emulation lui apporte son contingent annuel. Notre laborieux

collègue, M. Lebrunt, a recueilli l'ensemble des phénomènes atmosphériques qui se sont produits en 1857, tandis qu'à Mirecourt, M. le Directeur de l'Ecole normale de cette ville réunissait une série d'observations analogues.

La géologie a été de la part de plusieurs de nos collègues l'objet de travaux importants pendant l'année qui finit. M. Defranoux, président de la Société d'Emulation du Jura, s'est livré à une étude intelligente du sol de ce département, et nous avons reçu de lui un mémoire sur la découverte qu'il y a faite de la craie supérieure. M. Perrey, professeur à la Faculté des sciences de Dijon, sous ce titre : Documents sur les tremblements de terre au Chili, Documents sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Moluques, nous a envoyé des écrits du plus grand intérêt. Le second a été inséré dans nos *Annales*. Enfin, M. Daubrée, ingénieur en chef des mines et doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg, nous a adressé le mémoire qu'il a transmis à l'Académie des sciences sur les dépôts minéraux formés par les sources thermales de Plombières, avant et pendant la période actuelle. J'ai eu déjà occasion de le dire, c'est sous la direction suprême de M. Daubrée que M. Jutier préside au captage des sources de Plombières. Un jour viendra où nous connaîtrons d'une façon complète tous les résultats de l'œuvre que l'Empereur a prise sous son patronage. Le rapport demandé par M. le Préfet nous révélera sans doute les travaux souterrains que les fouilles ont mis à nu, et qui sont grands comme le peuple qui les a créés; les découvertes archéologiques qui ont eu lieu, les souvenirs que les Gaulois et les Romains ont laissés sous le sol de Plombières. M. Daubrée a recherché, lui, les traces de l'action incessante de la nature, les combinaisons, les transformations géologiques qui se sont opérées sous l'influence du contact des eaux thermales avec les divers éléments qui composent le béton romain. Etranger à la science, dont M. Daubrée est un des organes les plus accrédités, je ne saurais apprécier son mémoire en connaissance de cause. Qu'il me suffise de dire que pour les profanes eux-mêmes, il offre le plus grand intérêt.

Puisque j'ai prononcé tout à l'heure le mot d'archéologie, je dois mentionner en passant une entreprise importante à laquelle vous allez prendre part. L'Empereur, avec ce génie qui sait tout embrasser, a ordonné qu'on relevât la topographie des Gaules au IV^e siècle de l'ère chrétienne. Le passé sera exhumé, nos origines recherchées; nous saurons ce qu'était notre patrie à l'époque de l'invasion des Francs, et, sans doute, par cette voie qui leur sera ouverte, les études historiques prendront un nouvel essor. M. le Recteur de l'Académie de Nancy a bien voulu nous associer à cette grande entreprise. C'est à nous qu'est confiée la mission de constater, de rétablir la topographie des Vosges à l'époque que je viens d'indiquer. Il n'est pas besoin de faire ressortir tout ce que ce choix a d'honorable pour nous.

Chargés de retracer l'état des Vosges dans des siècles éloignés, nous provoquons en même temps des études sur leur état actuel. Trop souvent aux notions les plus exactes sur le passé s'unit l'ignorance la plus étonnante du présent. M. Chapellier l'a compris. Avec ce zèle que nous lui connaissons pour toutes les idées utiles, il nous a proposé et nous avons résolu d'accorder une prime au meilleur traité élémentaire de la géographie du département des Vosges, à l'usage des écoles primaires. Si notre appel est entendu, on n'assistera plus à l'étrange et trop commun spectacle d'enfants qui indiquent à merveille les villes principales des territoires les plus lointains, et qui sont hors d'état d'énumérer les chefs-lieux des cantons de leur département.

M. Chapellier ne s'est point borné à nous faire adopter une excellente mesure. Il a voulu enrichir nos *Annales* d'un travail d'une égale valeur. Son essai historique sur Beaufremont raconte, en fort bon style, l'histoire d'une localité un peu oubliée aujourd'hui, la splendeur de l'illustre famille à laquelle elle a donné son nom, les événements dans lesquels cette famille a joué un rôle. Enfin, et c'est un mérite de plus, l'essai de M. Chapellier débute par une statistique, aussi complète qu'intelligente, du village de Beaufremont. Que

M. Chapellier nous donne souvent de semblables monographies, qu'il continue à y répandre l'érudition dont il a fait preuve, nos *Annales* ne pourront qu'y gagner, et nous serons toujours prêts à applaudir.

J'adresserai les mêmes louanges et j'exprimerai les mêmes vœux à notre collègue, M. Sabourin de Nanton. Sa notice historique et archéologique sur les Dames chanoinesses d'Espinal et la chapelle des Innocents est remplie de détails curieux, de faits peu connus. M. Sabourin l'a dit avec raison, l'histoire des Sociétés religieuses d'autrefois est féconde en enseignements. Les services qu'elles ont rendus, les souffrances qu'elles ont soulagées, à une époque où la charité n'avait point revêtu encore les formes ingénieuses qu'elle sait emprunter de nos jours, suffiraient à les rendre dignes d'études semblables à celle que M. Sabourin a entreprise.

Les mêmes mérites recommandent la brochure de M. l'abbé Guillaume, de Nancy, sur les confréries de Gondreville, Rozières-aux-Salines et Lenoncourt. Mais il est un autre côté utile de ces pieuses associations que M. l'abbé Guillaume a su mettre en lumière. Je veux parler de l'égalité, momentanée au moins, qui régnait entre les membres des Confréries. Là plus de distinction entre le seigneur et le manant, entre le riche et le pauvre; pour tous le même traitement, non-seulement au temple, mais encore dans ces repas communs, aux frais desquels chacun contribuait, dans les réunions des confréries, enfin, dans les élections, en face du scrutin, qui désignait les dignitaires de la Confrérie. M. l'abbé Guillaume a fait ressortir les traits de ressemblance qui rapprochent les anciennes Confréries de divers types de Sociétés modernes, notamment des sociétés de secours mutuels. On sent dans son travail un esprit d'observation qu'on ne saurait trop louer.

Je parlais tout à l'heure de la charité moderne. Si vous voulez, Messieurs, juger de ses progrès, si vous voulez assister par la pensée à l'un des spectacles les plus étonnants qu'il soit donné à l'homme d'apercevoir, lisez le discours de notre collègue M. Piroux, prononcé lors de la distribution des prix

de l'Institution des sourds et muets de Nancy, dont il est le directeur. Lisez aussi le compte-rendu des exercices exécutés publiquement par ses élèves. Concevez-vous, Messieurs, des sourds-muets, jouant en langage d'action des scènes du *Malade imaginaire*, d'*Athalie*, d'*Esther*, de nos grands chefs-d'œuvres littéraires? Voilà pourtant ce que tout Nancy a pu voir le 31 août dernier. Que dire de l'homme qui a pu dompter la nature au point de développer ainsi les intelligences de pauvres êtres déshérités? Que dire de la patience et des travaux qui ont accompli de tels miracles? Un journal de Nancy l'observait avec raison : l'instituteur s'efface dans M. Piroux; il fait place à l'apôtre des Sourds-Muets.

Un autre de nos collègues, un homme qui, pendant toute sa carrière, a fait les plus grands efforts pour répandre l'instruction dans toutes les classes de la société, M. Salmon, ancien représentant, avocat général à Metz, nous a adressé une étude sur M. de Caumont, ancien recteur de l'Académie de Nancy. Le sujet était digne de l'auteur. M. Salmon l'a traité avec le talent que tout le monde lui connaît; il a su rendre à M. de Caumont l'hommage que méritait une existence vouée tout entière aux travaux de l'esprit.

Je voudrais, Messieurs, vous entretenir de la brochure de M. Glœsner, notre collègue, professeur à Liège, sur le télégraphe à aiguilles perfectionnées. Par malheur, étranger à la science dont M. Glœsner a fait une si belle application, je suis obligé de confesser mon incompetence.

M. Lebrunt a étudié, au double point de vue de la théorie et de la pratique, la méthode de M. Grandsard. Il a visité les écoles du Souche et de Celles, où elle est enseignée, et il a publié dans nos *Annales* le résultat de son examen. J'ai retrouvé dans ce travail toutes les qualités que, depuis vingt ans, je connais à M. Lebrunt, la sûreté du jugement, l'impartialité dans la critique, l'amour de la vérité et le courage de la dire, même quand elle n'est point un éloge. M. Lebrunt a constaté les surprenants résultats qu'a obtenus M. Grandsard, ceux qu'il est appelé à obtenir encore, les services que le commerce

et l'industrie peuvent attendre des élèves qu'il a formés. Enfin, il a donné à M. Grandsard quelques conseils qui nous paraissent des plus sages, et dont, sans doute, M. Grandsard saura profiter.

Deux de nos collègues, membres comme M. Lebrunt du corps enseignant d'Epinal, ont charmé par des lectures trop rares, à notre gré, nos séances ordinaires. M. Gley semble s'être attaché à entretenir parmi nous le goût de la littérature antique. Butinant çà et là au milieu de toutes ces fleurs de la poésie latine, dont il aime à respirer le parfum, il nous apportait tantôt un morceau d'Ovide, tantôt un passage de Virgile, traduits toujours en un style remarquable, avec un bonheur d'expressions, qui faisait oublier la pauvreté relative de notre langue, et conservait à la pensée de l'auteur, à ses tableaux, à son inspiration, leur véritable physionomie. Je ne saurais, quant à moi, exprimer à M. Gley toute ma reconnaissance. Mais je ne puis m'empêcher de souhaiter qu'il multiplie ses lectures. Il nous rendra ainsi moins amère l'absence de M. Petit, son digne émule, appelé récemment à diriger le collège de Neufchâteau. M. Petit avait l'habitude de nous rendre compte des publications des Sociétés correspondantes. Ses comptes rendus n'étaient, disait-il, que de simples causeries. Mais nous nous rappelons tous de quelle finesse d'aperçus, de quelles réflexions spirituelles, de quelles considérations élevées il savait orner ces causeries. La littérature était son domaine. Il en parlait, non-seulement en ami, mais en adepte. Sous la forme la moins prétentieuse, il nous instruisait, il nous initiait à la substance de ces travaux, qu'il avait lus et analysés pour nous. Nous perdons beaucoup à son éloignement, nous perdrons plus encore, si, je le répète, nous n'espérons quelque consolation du zèle de M. Gley. Il nous a prouvé récemment par ces belles pages que lui inspirait la vie du sculpteur David, retracée par M. Halévy, qu'il peut aborder avec succès la mission dont s'était chargé M. Petit.

Vous raconterai-je, Messieurs, tous les efforts de M. Laurent

pour enrichir notre musée départemental? Vous parlerai-je de ce goût éclairé, de ce zèle infatigable, que le succès couronne si souvent, et qui, naguère encore, augmentait les collections de cet établissement des remarquables statues trouvées dans la commune de Grand, des débris gallo-romains, des restes de fontaines découverts à Bruyères? Tout le monde sait rendre à M. Laurent la justice qui lui est due. Pourquoi faut-il qu'en m'en faisant l'écho j'y joigne des regrets? Pourquoi faut-il que l'altération de sa santé l'ait forcé à se démettre des fonctions de secrétaire perpétuel, qu'il remplissait parmi nous avec tant de dévouement? M. Lebrunt a consenti à les accepter à sa place : le nommer, c'est dire assez tout ce que nous devons en attendre. Mais il y aurait de notre part ingratitude à ne point offrir publiquement à M. Laurent le tribut d'une reconnaissance à laquelle ils s'est acquis tant de titres.

J'ai fait, Messieurs, la part de nos collègues vivants : je voudrais n'avoir à parler que de ceux là. Et pourtant comment passer à côté de ces tombes, que l'année qui s'écoule a creusées parmi nous, sans y laisser tomber une larme, sans y déposer un souvenir, un regret? Ce matin, vous conduisiez à sa dernière demeure M. Couniot, pharmacien à Epinal, un de ces hommes utiles, dont le dévouement ne se refuse jamais, et qui lui donnent plus de prix encore par la modestie avec laquelle ils l'accordent.

Il y a quelque temps, une mort prématurée nous enlevait M. d'Ajot, agriculteur distingué, esprit vif et original, qui réunissait aux connaissances théoriques les plus étendues l'expérience acquise par une longue pratique.

Hier à peine, M. le docteur Drappier succombait aux atteintes d'une longue maladie. M. Drappier avait consacré depuis longtemps son zèle et son expérience à l'hospice d'Épinal, dont il était le médecin en chef. Membre de la Légion d'honneur, il appartenait également à l'ordre du Mérite d'Autriche. Les circonstances qui avaient appelé sur lui cette dernière distinction méritent d'être rappelées. C'était pendant l'invasion de 1814. Le typhus régnait à l'hospice d'Epinal, encombré de

blessés Français et Autrichiens. Chaque jour le fléau frappait sans relâche. Le service de santé était menacé de désorganisation. Déjà plusieurs de ses membres avaient succombé. M. Drappier sut rester à la hauteur des nécessités d'une telle situation : il se multiplia. Il ne vit que des souffrances qui réclamaient ses secours ; il ne songea pas à leur demander quelles étaient leurs nationalités. L'empereur d'Autriche reconnaissant, récompensa la conduite de M. Drappier et les succès qu'avait obtenus son courage.

J'aurais voulu, Messieurs, m'acquitter d'une dette de reconnaissance toute personnelle en vous retraçant la vie si pure et si belle de M. Boulay (de la Meurthe), sénateur et ancien vice-président de la République. Le temps m'a manqué pour recueillir tous les vestiges d'une carrière noblement parcourue. On peut cependant la résumer en quelques traits. Héritier d'un nom illustre, M. Boulay (de la Meurthe) n'a cessé de rester fidèle aux traditions qui s'y rattachaient. Sa famille devait sa grandeur au premier Empire. Il s'est toujours signalé par son attachement à la dynastie impériale. Homme politique, député de la Meurthe, puis des Vosges, il a lutté sans relâche pour cette heureuse alliance de l'ordre et de la liberté, que la France n'a cessé de désirer. Colonel d'une légion de la garde nationale de Paris, il a combattu l'émeute, chaque fois qu'elle a ensanglanté les rues. M. Boulay a fait des efforts constants pour les progrès de l'instruction publique en France. Ami de Louis-Napoléon, qui savait l'apprécier, proposé par lui pour la vice-présidence de la République et élu par l'Assemblée constituante, notre éminent collègue porta au Sénat après le 2 décembre, ses lumières, son expérience et son dévouement à l'Empereur. Homme simple, d'un abord facile, d'une bonté qui se manifestait dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, il n'oublia jamais, dans ces hautes positions auxquelles la fortune l'avait appelé, le département qui, en 1848, lui donnait plus de quatre-vingt mille suffrages. Je me souviens de l'accueil qu'il faisait à ses compatriotes, de cette cordialité qui allait au-devant des plus humbles et des plus jeunes,

de cette familiarité affectueuse de son intérieur à laquelle il voulut bien m'admettre, alors que, simple étudiant, je ne supposais guère qu'il serait sitôt ravi à ma reconnaissance, et que le hasard me donnerait la triste mission de prononcer en passant quelques mots sur sa tombe !

Et lui aussi, nous l'avons perdu, ce docteur Mougeot, auquel la Société d'Emulation doit tant ! Une plume plus habile que la mienne nous promet la biographie de ce savant distingué, qui s'était créé un nom et des relations dans toute l'Europe ; de ce Vosgien qui dans le sein du Conseil général apportait tant de jugement et de zèle au service des intérêts de son département ; de ce naturaliste distingué qui a enrichi les collections du musée d'Epinal, de cet ami de l'humanité, à la porte duquel le pauvre n'a jamais frappé en vain. Pour moi, Messieurs, sans entreprendre une tâche qu'un autre remplira mieux que moi, je me borne à vous rappeler que le dernier travail de M. le docteur Mougeot était destiné à la Société d'Emulation. Quand vous ouvrirez les *Annales* de 1859, vous y trouverez, comme les années précédentes, ce rapport sur les accroissements du musée, que M. Mougeot ne manquait jamais de nous envoyer ; vous y chercherez en vain quelque trace de cette décadence de l'esprit qui semble devoir précéder toujours l'anéantissement de l'existence. Il est, Messieurs, des natures privilégiées qui conservent jusqu'au dernier instant leurs facultés dans toute leur puissance. Il en est chez lesquelles l'habitude du travail est si impérieuse, qu'elle fait oublier jusqu'au bout les conseils de la prudence. M. Mougeot était une de ces natures d'élite. Il joignait à l'esprit le plus élevé la volonté la plus ferme ; jamais il ne l'a employée qu'à faire le bien. Aussi, Messieurs, s'il manque désormais à la science, au département, à notre Société, il manquera bien plus encore à toutes les misères qu'il soulageait sans relâche, et qui ont arrosé la terre où il repose de larmes bien plus éloquentes que mes paroles.

RAPPORT

de la

COMMISSION CHARGÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES.

DE

VISITER LES FERMES

DE L'ARRONDISSEMENT DE REMIREMONT.

Pendant l'année 1858,

PAR M. DEBLAYE,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Si, depuis tant de siècles que l'on travaille la terre, l'art de l'agriculture n'a pas fait autant de progrès que d'autres qui sont moins utiles, ne faut-il pas l'attribuer à ce qu'il avait cessé d'être honoré? Mais depuis que l'homme des champs sent son importance et qu'il comprend qu'il peut prendre une place honorable dans la société, depuis surtout que l'Empereur a jeté un regard de bienveillance sur nos campagnes et qu'il leur a donné son puissant appui, vous avez dû remarquer, Messieurs, combien, en quelques années, l'agriculture a fait de progrès, principalement dans nos Vosges. La culture s'améliore chaque jour, par le perfectionnement des instruments aratoires, par le défrichement et surtout par le drainage. Mais

si nous devons des éloges à bon nombre d'agriculteurs qui se sont écartés de la route ordinaire, en suivant les prescriptions de la science, en abandonnant leur vieille routine, combien d'autres sont restés en arrière et pratiquent encore le système de leurs pères. Espérons cependant, Messieurs, que ceux-ci, stimulés par les premiers, un peu par vos récompenses, mais beaucoup plus par leurs intérêts propres, finiront par se rendre à l'évidence et par accueillir le progrès, quand il compareront leurs faibles produits avec les brillantes récoltes de leurs voisins innovateurs. Aussi votre Commission croit-elle fermement qu'avec les primes du Gouvernement et les récompenses que vous décernez chaque année vous parviendrez, le temps aidant, à tirer nos cultivateurs de leur apathie et à les replacer dans la société au rang que leurs utiles travaux leur auront mérité; car n'oubliez pas que ce sont les hommes des campagnes qui nourrissent les villes et envoient leurs fils à la défense de la patrie.

Je viens maintenant, au nom de votre Commission, vous faire part du résultat de ses opérations et proclamer les noms des candidats qui ont mérité les récompenses promises par votre programme de 1858.

Mais permettez-moi auparavant de témoigner ici toute notre reconnaissance à MM. les membres du bureau du comice de Remiremont, et en particulier à M. Hanus, son zélé et obligeant secrétaire, pour tous les renseignements précieux qu'ils se sont empressés de nous donner et qui ont singulièrement facilité et abrégé notre visite dans les fermes.

L'arrondissement de Remiremont n'est pas, vous le savez, un pays agricole. Son sol montagneux, couvert de bois, de bruyères, de roches et de grèves, ne semble pas se prêter à la culture. Cependant, Messieurs, votre Commission a visité des fermes qui n'ont rien à envier à la plupart de celles des quatre autres arrondissements. Mais combien de travaux à exécuter, combien de difficultés à vaincre, combien d'argent dépensé pour arracher des terres à cultiver d'où il n'y avait que roches et marécages. Aussi rendons un juste hommage à ces

laborieux agriculteurs, à ces riches propriétaires qui, les uns avec la sueur au front, les autres avec leur argent, ont fait, du chaos, de bons champs et surtout d'excellentes prairies.

GRANDES PRIMES DÉPARTEMENTALES.

**1° A L'EXPLOITATION LA MIEUX DIRIGÉE, ENTREtenant
LE MIEUX, RELATIVEMENT A SA SURFACE,
LA PLUS FORTE PROPORTION DU MEILLEUR BÉTAIL.**

Ferme du Feing-du-Bray, commune des Granges-de-Plombières.

Cette ferme appartient à M. Noël, de Remiremont. Elle contient 57 hectares, dont 8 hectares 24 ares de terres labourables, 20 hectares de prés, 1 hectare de friches et 28 hectares de bois.

Le propriétaire a divisé ses terres arables en trois portions auxquelles il fait subir un assolement de six à sept ans, suivant leur nature; il leur donne, dans le cours de cet assolement, deux fumures d'engrais ordinaires; par ce moyen, il convertit la moitié de ses champs en prairies artificielles, et se procure un supplément de bons fourrages pour le nombreux bétail de sa ferme. .

M. Noël entretient dans ses écuries, parfaitement tenues, aérées, ventilées, à double ratelier, de bonnes hauteur et largeur, 34 bêtes à cornes dont 2 jeunes taureaux, 15 vaches à lait, 9 génisses et 5 élèves, plus 2 chevaux de travail, race de pays. Le tout est nourri avec le produit de la ferme, foin, fleurec, herbe nouvelle que seul le propriétaire cultive et dont le rapport est étonnant, raygras anglais, arrosé du purin de ses écuries, mélangé d'eau, qu'il coupe jusqu'à quatre fois, trèfle rouge, minette. Le poids moyen de son bétail est de 250 kilogr. par tête.

M. Noël a en outre un certain nombre de vaches qu'il envoie chaque année paître sur les chaumes où elles restent jusqu'aux

neiges. Il fait avec leur lait et celui des vaches de sa ferme, dans un bâtiment y attenant et construit exprès, jusqu'à 200 et 250 kilogr. de fromage par vache.

Le purin des écuries est recueilli dans des fosses et sert à l'arrosage des terres et des prés; les cultures se composent de blé de pays, seigle, conseigle, avoine, orge, pommes de terre, carottes à collet vert, chanvre, le tout d'une belle venue, ce qui a paru vraiment étonnant à votre Commission, car la ferme est située sur un plateau aride, froid, et même marécageux en certains endroits.

Les céréales d'hiver rapportent cette année jusqu'à 125 gerbes, ce qui fait 6 ou 7 hectolitres pour 20 ares. Les chanvres sont très-beaux. Les prés ont donné de 800 à 4,000 kilogr. de fourrage pour 20 ares, ce qui est extraordinaire pour l'année.

M. Noël nourrit aussi des porcs, des volailles, canards, pigeons et dindons.

Il a fait drainer, sous la direction de M. Kuss, un hectare de friches tourbeuses, où plus de 45,000 drains sont posés, ce qui va faire d'un terrain tout à fait improductif des prés et des champs fertiles.

Il a, autour de sa ferme et pour parvenir à la grande route d'Epinal, créé des chemins qui ne sont pas inférieurs aux chemins de grande communication.

Ce n'est pas tout encore, M. Noël, depuis près de 30 ans, a semé et repiqué autour de sa propriété environ 28 hectares de bois, hêtres, sapins et autres essences, qui sont aujourd'hui en plein rapport et mis en coupes réglées.

Les terres, prés, bois, bâtiments, écuries, grangeages, laiterie, fromagerie, instruments aratoires perfectionnés, tout est dans une parfaite tenue. On peut dire que la ferme du Feing-du-Bray, qui fonctionne avec un personnel de 5 hommes seulement, est une ferme modèle. Aussi nous n'avons que des éloges à donner à M. Noël, et nous sommes heureux de pouvoir vous engager à récompenser en lui le bon exemple qu'il donne chaque jour aux cultivateurs de son canton, et

à l'honorer dans les travaux qu'il exécute pour l'amélioration de l'agriculture. Nous faisons ce que le comice de Remiremont n'a pu faire, malgré le désir de tous ses membres, lié qu'il est par ses règlements; nous demandons pour M. Noël une médaille d'or, la seule qui sera distribuée cette année. Puisse cette médaille être reçue par M. Noël avec autant de satisfaction que nous en éprouvons à la lui décerner !

**2° A LA MEILLEURE DISPOSITION DES FUMIERS ,
ET PARTICULIÈREMENT
DES ENGRAIS LIQUIDES , ET AU PLUS BEL ENSEMBLE DE BÉTAIL.**

Ferme de Rumont.

M. Claude Pierre.

Cette ferme, dont le sol est granitique et argileux, est située à un kilomètre de Remiremont, sur la route du Val-d'Ajol; elle appartient à l'hospice de Remiremont. Elle était pour ainsi dire improductive lorsque M. Claude Pierre en prit la direction. L'administration de l'hospice lui fit une prolongation de bail de 48 ans, à raison de 4,055 fr. de redevance, avec quelques réparations urgentes aux bâtiments d'exploitations, aux écuries et à leurs dépendances. Alors il se mit courageusement à l'œuvre. A force de travaux, de soins intelligents et de sacrifices d'argent (car il a déjà dépensé, quoique n'étant que fermier, 23,000 fr. en constructions, défrichement, assainissements de terrains et drainage), il fit de cette ferme, qui n'était rien avant lui, une propriété d'un excellent rapport.

Claude Pierre, qui est déjà d'un âge avancé, n'a avec lui que 3 domestiques, une servante et sa fille pour exploiter sa ferme, qui contient 48 hectares 60 ares, dont 5 hectares 22 ares plantés en pommes de terre, et 6 hectares de prairies. Ces prairies ont été créées par lui; elles sont arrosées avec

le purin de ses écuries, et les résidus d'une féculerie qu'il a fait construire à ses frais. Les eaux, chargées de parcelles de fécule, vont, au moyen de rigoles habilement dirigées, répandre l'abondance et la vie sur les prairies, et leur faire produire un foin d'excellente qualité. Claude Pierre est le premier dans le pays qui ait ainsi utilisé le résidu de la fécule et su le faire servir d'engrais liquide, actif et précieux. Il faut dire aussi qu'il a trouvé dans la situation de ses prairies, qui toutes sont en plans inclinés, un auxiliaire facile et avantageux pour l'arrosement.

Le surplus de la ferme consiste en bois et prairies naturelles arrosées par les eaux du canal de la féculerie.

Il nourrit aujourd'hui avec ses produits récoltés un cheval de trait, 4 bœufs de travail et d'engrais, dont l'un pèse 800 kilogr., un taureau, 9 vaches laitières du poids de 250 à 300 kilogr., tous de race ordinaire, 8 porcs à l'engrais, l'un de 140 kilogr. Avant son entrée dans la ferme, on récoltait à peine pour nourrir 7 ou 8 têtes de bétail.

Ses écuries bien construites, hautes, larges, aérées, ventilées, planchées, plafonnées et blanchies, sont parfaitement tenues; les purins, conduits dans une fosse à ce destinée, servent à l'irrigation des prairies.

C'est ici l'occasion de parler d'un drainage considérable et d'après un nouveau système (enseigné et pratiqué avec succès depuis plus de 14 ans par M. Thomas, du Mesnil, et dont nous vous entretiendrons à son article), que Claude Pierre a pratiqué dans une partie de ses prés tourbeux. Il consiste dans l'ouverture d'un fossé de 8 à 10 décimètres de profondeur sur 25 à 30 centimètres de largeur, que l'on recouvre ensuite à sa superficie d'un gazon retourné et pressé avec le pied ou un instrument en bois, en forme de battoir.

Ce mode nouveau de drainage est, sans nul doute, le plus économique, puisqu'il ne coûte que 5 à 6 centimes le mètre. Claude le pratique depuis plusieurs années et s'en trouve très-satisfait; il le préfère même aux autres systèmes. La Commission doit dire qu'elle s'est assurée par elle-même que

les drains de cette nature sont parfaitement sains et fonctionnent très-bien, quoiqu'ils datent de plusieurs années. Chez M. Claude Pierre, ce drainage ne peut avoir l'inconvénient de s'écrouler sous le poids des voitures, car les prés drainés sont sur une pente inaccessible aux voitures, et d'ailleurs vous verrez dans le mémoire du draineur Thomas que cet inconvénient n'est pas à craindre. La Commission doit ajouter ici que dans le cours de sa visite, elle a rencontré partout des prôneurs et des exécuteurs du système Thomas.

Le comice de Remiremont, dans sa séance du 29 août 1854, n'a eu que des éloges pour M. Claude Pierre : il a créé exprès pour lui une médaille d'honneur comme récompense de toutes ses améliorations, de son bel ensemble de bétail et de son excellente tenue d'étable; aussi, Messieurs, nous vous proposons pour M. Claude Pierre, qui, peu favorisé par son propriétaire, est cependant pour nos cultivateurs un modèle à suivre, une médaille d'argent de 1^{re} classe et une prime de 300 fr.

**3° A L'EXPLOITATION AYANT, TOUTES CIRCONSTANCES ÉTANT
PRISES D'AILLEURS EN CONSIDÉRATION,
LA PLUS FORTE PROPORTION DE CULTURES FOURRAGÈRES,
COMPARATIVEMENT A SON ÉTENDUE.**

Ferme de la Croisette. commune du Val-d'Ajol.

M. Beaudouin.

M. Beaudouin est propriétaire de cette ferme, dont le sol, granitique et argileux, contient 30 hectares, savoir : 20 hectares en terres labourables, 9 hectares en prés, un hectare en bois. Son personnel est de trois garçons, un berger, une servante; l'assolement est de trois et quatre ans : avoine, sarrazin, blé, avoine ou trèfle : le surplus est laissé en vaine pâture. Cet assolement a le double avantage de ne pas ruiner la terre et de procurer une pâture abondante pour le nombreux bétail

de la ferme, qui se compose de 3 chevaux dont un belge et 2 ardennois, 8 bœufs en graisse du poids de 700 kilogr. l'un, 2 taureaux, 8 vaches laitières de 200 à 250 kilogr. M. Beaudouin vend son lait et fait du beurre. Il a eu le privilège de fournir Sa Majesté pendant ses deux séjours à Plombières. La ferme possède encore 3 élèves, un béliet de race prémonitoise, un autre de race étrangère, produisant chacun 2 kilogr. $1\frac{1}{2}$ de laine qu'il vend six francs le kilogr. ; 14 moutons race croisée donnant chacun 2 kilogr. de laine par an. Quand ses moutons sont gras et pèsent de 70 à 80 kilogr., il les vend 50 fr. la pièce et les remplace par les agneaux. Il a en outre 6 porcs à l'engrais du poids de 150 kilogr. et des volailles de basse-cour.

Toutes les pailles se conservent dans la ferme, dont les terres sont fumées avec le produit des écuries, ainsi qu'avec le fumier des chevaux de la gendarmerie de Plombières, avec des boues de la ville et le purin de toutes les écuries, recueilli dans deux fosses parfaitement construites à cet effet, dont il est tiré au moyen d'une pompe, puis mélangé avec l'eau de la fontaine, et répandu sur les prairies.

Les écuries des chevaux et la porcherie sont assez bien construites, mais les autres laissent beaucoup à désirer. Il est regrettable que M. Beaudouin, qui vient tout récemment de construire à neuf, n'ait pas donné à ses écuries une hauteur, et une largeur suffisantes. C'est une faute impardonnable pour un cultivateur aussi éclairé et aussi avancé dans le progrès de tous les autres genres d'améliorations, mais il se hâtera de la réparer, nous n'en doutons pas ; alors sa ferme sera la ferme modèle du canton.

M. Beaudouin cultive 7 hectares 62 ares d'avoine, 4 hectare 20 ares de sarrasin, 20 ares d'orge, 1 hectare 10 ares de trèfle rouge, 20 ares de pois, 30 ares de carottes, lisettes, 20 ares de chanvre, 30 ares de lin, 80 ares de pommes de terre, 23 ares d'absinthe, 20 ares de colza, 30 ares de blé, 25 ares de blé de printemps, 3 hectares 27 ares de seigle, 7 hectares 87 ares de prairies arrosées, dont partie en raigrass.

Il a fait drainer avec tuyaux 6 hectares de prés au prix de 300 fr. l'hectare. Toutes ses récoltes sont magnifiques.

M. Beaudouin a déjà été primé par le Comice de Remiremont en 1852 et 1856. La Commission, qui a visité sa ferme et qui a été satisfaite de sa bonne tenue et de toutes ses belles récoltes, vous demande pour lui une médaille de 1^{re} classe et une prime de 450 fr.

**4° AUX DÉFRICHEMENTS, ASSAINISSEMENTS, ET MISE EN VALEUR
DE TERRES PRÉCÉDEMMENT INCULTES.**

**Ferme des Molières,
commune des Granges-de-Plombières.**

M. Guerre, fils,

Cette ferme, d'un sol sablonneux et granitique, est exploitée par MM. Guerre père et fils, avec un personnel de deux domestiques, garçon et fille. Sa contenance est de 20 hectares dont la majeure partie était improductive. M. Guerre a fait presque partout défoncer le terrain; il a construit, avec les roches arrachées au sol, une maison de maître, de beaux engrangements, des écuries bien disposées, pavées en bois, aérées, ventilées, des remises, halliers, porcheries et une fromagerie bien organisée. Avec le surplus des roches et des pierres qu'il n'a pu enfouir, il a fait des murs de soutènement pour un chemin praticable aux voitures servant à l'exploitation de la propriété; ce chemin abrège le parcours de 4 à 5 kilomètres. Certains de ces murs ont jusqu'à 3 mètres de hauteur.

En faisant ses défrichements, il a enchambré une fontaine qui alimente sa maison et tout son bétail, forme jet-d'eau au milieu d'un joli parterre, dont toutes les terres végétales ont été rapportées, puis descend à une vaste basse-cour, fermée d'un côté par un mur de 7 mètres de hauteur élevé avec des roches extraites du sol, et finit par arroser des prairies.

Si M. Guerre n'a pas, comme M. Noel, une propriété de 50

ou 60 hectares, il ne lui cède en rien par le zèle qu'il met à améliorer sa ferme, et par le bon exemple qu'il donne aux cultivateurs ses voisins; il a à cœur de mériter les éloges de ses concitoyens et sait profiter des conseils qu'on lui donne, car en 1856, le Comice de Remiremont, en lui remettant une médaille d'argent, quand ses travaux n'étaient pas terminés, lui faisait dire par son secrétaire : *M. Guerre jeune, cultivateur intelligent et ami du progrès, y fera honneur.*

Vous voyez, Messieurs, qu'il n'a point perdu de temps pour réaliser cet espoir.

La ferme est divisée en 10 hectares 40 ares de terres labourables, avec assolement de 4 ans, 2 hectares de céréales d'hiver dont le rendement en blé a été de 100 gerbes par 20 ares ou 6 hectolitres, 2 hectares 20 ares de céréales de printemps, dont le rendement a été le même, un hectare 40 ares de trèfle ordinaire, un hectare 20 ares de pommes de terre, dont les Chardon ont été plantées plus espacées que les autres, 2 hectares 40 ares de prairies créées par lui au moyen du défrichement et du drainage à pierres perdues, et d'un drainage avec branches d'arbres placées dans les tranchées, qu'on appelle drainage à la romaine et dont M. Guerre est très-satisfait (nous devons dire ici, que la Commission a remarqué que ce nouveau drainage fonctionne parfaitement); 2 hectares 60 ares de prairies arrosées avec les eaux trouvées dans les terrains. Le surplus des terres de la ferme consiste en friches que le propriétaire a fait défoncer et planter en bois, essences de hêtres, chênes, bouleaux, chataigniers etc. Il a créé de bons chemins autour de la ferme pour son exploitation.

Ses écuries renferment un cheval, 3 bœufs de travail et d'engrais du poids de 300 kilogr., 5 vaches laitières aussi du même poids, 2 élèves, le tout race du pays. La porcherie contient 4 porcs à l'engrais du poids de 100 kilogr., la basse-cour 30 volailles, 12 canards et 16 dindons.

Toutes les pailles se consomment dans la ferme. M. Guerre fume avec des boues de ville, et avec le produit de ses écuries,

dont les purins sont, au moyen de rigoles, recueillis dans une fosse parfaitement construite, et répandus sur les terres.

La Commission vous propose pour M. Guerre une médaille de 4^{re} classe avec une prime de 450 fr.

5° AU REBOISEMENT.

M. Forel (Léon).

Tout en faisant marcher ses usines, M. Léon Forel, de Rupt, s'adonne depuis 18 ans à la sylviculture avec succès. Il possède derrière son habitation principale, sur la route de Rupt, un terrain qu'il a planté de 1840 à 1846 en sapins-épicéas, qui sont d'une très-belle venue, et forment aujourd'hui un jardin anglais où l'on remarque des arbres d'une grosseur extraordinaire.

Une autre propriété, près de son tissage des Meix, dont une portion de 54 ares 33 centiares d'un sol tourbeux, difficile à assainir et ne produisant rien, a été par lui plantée en bois; une autre portion derrière le tissage, d'un hectare 33 ares, qui ne présentait à l'œil qu'un seul rocher abrupt, a été nettoyée, plantée et semée de bouleaux, épicéas, mélèzes et sapins; et en ce moment la vue se repose sur une belle forêt où l'on rencontre déjà des arbres de 40 à 42 mètres de haut.

Enfin, au-dessus de Rupt, un terrain de 3 hectares a été repiqué de 1847 à 1852 et forme aujourd'hui une forêt qui domine le village de Rupt et contribue à son agrément : plus de 20,000 pieds d'arbres de toutes essences ont été repiqués par M. Forel.

Les roches et les pierres qu'il a été forcé d'extraire pour pouvoir semer et planter, ont servi à construire des murs solides autour des propriétés et les garantissent contre les invasions des maraudeurs et des bestiaux.

Mais là ne se bornent point les travaux de M. Forel : il a aussi créé 42 hectares de bons prés qu'il arrose avec les

eaux de la Moselle. M. Forel est un homme très-éclairé dont les idées sont portées vers les améliorations agricoles : puisse son exemple être suivi par les habitants et surtout par les Maires des communes de la vallée qu'il habite et de celles d'une grande partie des Vosges. On verrait, dans quelques années, les cîmes de nos montagnes dénudées et arides se couronner de belles forêts. Au lieu d'une végétation vigoureuse on n'aperçoit çà et là, entre les roches et les fougères, que quelques parcelles de terre n'excédant pas quelques mètres de superficie ; des malheureux achèvent de s'user, en voulant les cultiver sans engrais ; car il doit leur être de toute impossibilité, même à dos d'homme, d'y transporter fumier ou cendres ; aussi, quelles récoltes obtiennent-ils ? De mauvais seigle qui ne paie pas le quart de leurs sueurs, tandis que s'ils plantaient ou faisaient des semis de bois, à l'exemple de M. Forel, dans moins de 20 années, ils auraient déjà des forêts bonnes à exploiter et tripleraient leurs revenus.

Donnez donc à M. Forel, déjà honoré en 1857 par le Comice de Remiremont, la médaille de vermeil grand module que vous avez créée exprès pour lui.

2^e PRIME.

M. Georgel, maire de la Forge.

M. Jean-Antoine Georgel, depuis l'année 1837 qu'il est membre du conseil de la petite commune de la Forge et surtout depuis 1845 qu'il en est le maire, a fait exécuter dans les forêts de cette commune des travaux de reboisement, de repiquement et de dessèchement sur une étendue de vingt hectares. Sous son administration, plus de trente hectares de terres tout à fait improductives ont été livrées à la culture et sont en plein rapport ; aussi les membres du conseil de cette commune, dont le sol est peu étendu, n'ont que des éloges pour son administration. MM. le garde général et l'inspecteur des forêts du cantonnement de Remiremont se

sont joints aux membres du conseil de la Forge pour appuyer près de votre Société, la demande d'une récompense en faveur de M. Georgel. Votre Commission vous propose donc de lui décerner, pour les utiles travaux qu'il a fait exécuter et qui sont d'un si bon exemple dans le pays, une médaille de 1^{re} classe et une prime de 100 fr.

PRIMES DE LA SOCIÉTÉ.

Comme je vais commencer par l'analyse des mémoires, permettez-moi de vous faire remarquer combien la Société doit se féliciter de l'extension qu'elle a donnée à son programme. Cinq mémoires, en effet, vous ont été adressés cette année sur divers objets sur lesquels vous avez appelé l'attention des concurrents; je vais vous en rendre compte.

Le mémoire sur l'igname, de M. Guillemin, qui déjà a été par vous récompensé, étant parvenu tardivement à la Société, a été renvoyé à l'année prochaine pour être examiné.

Restent les quatre autres qui sont de MM. Lahache, Thomas, Bron et Noël.

ANALYSE DES MÉMOIRES.

Mémoire de M. Lahache, juge de paix à Bruyères, président de la commission cantonale de statistique.

M. Lahache divise la superficie du canton de Bruyères, composée, suivant le cadastre de 1830, de 23,943 hectares 42 ares 44 centiares, mi-partie montagneux et mi-partie plaine, en quatre principales couches géologiques, se dirigeant du nord-est au sud-ouest. Dans la plaine, le calcaire ou muschelkalk au nord-ouest et le grès bigarré, et dans la montagne, le grès vosgien et le granit commun au sud-ouest. Il donne à chacune de ces couches une étendue approximative dont le total revient aux 23,943 hectares du

canton , répartis en sept classes dans un premier tableau qui représente encore les 23,943 hectares.

Dans un deuxième tableau , il divise chacune des sept classes en groupes de 1,000 hectares , où l'on voit que les champs , jardins et constructions figurent pour 473 hectares 48 ares , les rivières, etc., pour un hectare 98 ares, c'est-à-dire la minime portion , les bois pour 335 hectares 54 ares , les prés pour 165 hectares 44 ares , avec chaque nature de zone géologique pour chaque 1,000 hectares. Si depuis la confection du cadastre , quelques variations causées par les défrichements se sont opérés, M. Lahache ne manque pas de les signaler dans un tableau particulier, ce qui démontre avec quels soins et avec quelle exactitude il a fait sa statistique.

La plaine se compose de 14 communes , dont 7 dans le calcaire et 7 dans le grès bigarré. La montagne de 19 communes , dont 10 dans le grès vosgien et 9 dans le granit commun.

Dans un quatrième tableau , il fait connaître , toujours suivant la classification du sol , 1° l'étendue de chaque espèce de culture ; 2° la proportion de ces cultures par 1,000 hectares , 3° et le produit de chacune d'elles par hectare.

Dans le premier, qui contient l'étendue des cultures , celle du froment occupe 1,084 hectares 26 ares , l'avoine 963 hectares 3 ares , les prés secs 634 hectares 85 ares , les prés arrosés 925 hectares 47 ares , les pommes de terre 344 hectares 17 ares , etc. , pour le calcaire seulement. Il continue sa nomenclature pour le grès bigarré , vosgien et le granit commun , dont la proportion par 1,000 hectares de son cinquième tableau est pour le froment , dans le calcaire seulement , de 235 hectares 50 ares , pour l'avoine 209 hectares 89 ares , pour les pommes de terre de 74 hectares 96 ares , pour les prés de toute nature de 340 hectares 6 ares , etc. , et dont les produits consignés dans un sixième tableau sont de 17 hectolitres 49 litres de froment , 21 hectolitres 3 litres d'avoine , 203 hectolitres de pommes de terre et 129 quintaux métriques de fourrages ?

Dans les 6^e, 7^e, 8^e et 9^e tableaux, M. Lahache donne le nombre de têtes de bétail, chevaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, etc., pour chaque zone géologique, puis pour 4,000 habitants et pour 4,000 hectares de culture, enfin pour 4,000 hectares de territoire.

Il termine l'exposition de ses tableaux par un rapprochement sur la population et l'agriculture de 40 années, c'est-à-dire de 1847 à 1887 : il explique pourquoi dans chaque zone de calcaire, grès bigarré, vosgien et granitique, la culture d'une semence produit plus ou moins qu'une autre, pourquoi l'une est préférée à une autre, pourquoi les fourrages, les fruits, etc., sont plus abondants ou meilleurs dans une zone que dans une autre, et enfin pourquoi la population est plus ou moins nombreuse, mieux ou moins bien portante dans une localité que dans une autre.

Il finit enfin sa statistique en indiquant les causes qui retardent ou favorisent le progrès de l'agriculture dans son canton. Il divise ces causes en deux espèces, locales et générales, anciennes et récentes.

Il distingue 45 circonstances locales anciennes et 44 récentes, 7 générales anciennes et 6 générales récentes qui retardent le progrès, puis 6 circonstances locales anciennes, 49 récentes, 3 générales anciennes et 8 générales récentes, qui favorisent le progrès de l'agriculture.

Je regrette, Messieurs, que les bornes de ce rapport ne me permettent pas de développer chacune des raisons, des moyens et des preuves que donne M. Lahache à l'appui des circonstances qu'il signale dans son mémoire : vous y verriez comment le tout est basé sur un raisonnement juste et une longue et patiente expérience de la nature, comme toutes ses preuves se tiennent et s'enchaînent entre elles et comme elles se coordonnent pour amener la conviction et justifier ses raisonnements. M. Lahache n'est point un homme ordinaire ; c'est un penseur et un penseur sérieux ; son mémoire est une œuvre de recherches profondes et de patientes observations. On voit qu'il a étudié et observé

avec un soin tout particulier le sol de son canton jusque dans ses moindres détails. Son mémoire est un enseignement pour nos cultivateurs et pour toutes les personnes qui cherchent et veulent le bien général : celui qui aura lu avec fruit, médité et analysé chacun de ses tableaux de statistique, avec ses intelligentes observations et les réflexions qu'ils contiennent, sera à même de cultiver la terre avec profit. Il serait à désirer que M. Lahache eût beaucoup d'imitateurs, non-seulement dans le département, mais dans toute la France, ou cultiverait mieux et le progrès ne se ferait pas attendre longtemps, car le laboureur saurait bien vite quelles semences il doit confier au sol, quelle partie doit produire le froment, quelle autre, le fourrage et quelle autre, le bois.

Si vos ressources, Messieurs, vous le permettent, la Commission vous engage fortement à publier dans vos *Annales* le mémoire de M. Lahache. Elle profite de cette occasion pour formuler ici un autre vœu, qu'il lui serait bien doux de voir accompli, ce serait celui de pouvoir compter parmi vos membres M. Lahache. Si, comme son frère, il voulait aider la Société de ses conseils, elle serait heureuse de posséder un membre dont les lumières pourraient lui venir en aide dans ses modestes travaux.

Nous pensons, Messieurs, que vous voudrez bien accorder à M. Lahache une médaille de première classe.

Mémoire de M. Thomas, du Ménil, sur le drainage.

Depuis que l'on pratique le drainage, on se sert, du moins généralement dans les Vosges, de pierres que l'on jette dans les fosses, ou de tuyaux en terre cuite qu'on y place et que l'on recouvre ensuite jusqu'à la superficie du sol ; mais ces procédés de drainage sont coûteux. Au moyen du procédé enseigné par Jean-Nicolas Thomas, il ne faut plus ni pierres ni tuyaux.

Ce mode de drainage, qui a contre lui les hommes de la science, a cependant pour lui la pratique de l'expérience :

en effet, Messieurs, depuis plus de 14 ans que Thomas fait drainer pour les propriétaires des environs, il n'a reçu qu'éloges et encouragements de toutes les personnes qui ont eu recours à lui.

Son mémoire, écrit avec clarté et accompagné de figures présente tout son système, qui d'ailleurs est d'une facilité primitive.

Il consiste à ouvrir, dans le terrain à drainer, des tranchées de profondeur et largeur différentes, suivant la nature du sol ; il en fait application à trois espèces de terrains.

Les terrains tourbeux, ou mélangés d'humus, sable et argile,

Les fondrières,

Et les terrains où se rencontrent des couches ou bancs de sable qui s'étendent, soit sous l'argile, soit sur une terre ordinaire.

Dans la première espèce de terre, le sieur Thomas, après un sondage préparatoire du sol, fait ouvrir une tranchée pour le drain principal, destinée à évacuer les eaux des drains secondaires. Mais si la terre est très-marécageuse, on commence pour les drains secondaires dans la partie supérieure, ce qui a pour effet de couper les sources et de faciliter le travail des autres tranchées en rendant le terrain plus ferme et en l'empêchant de s'ébouler. Il donne à la partie supérieure de la tranchée de 30 à 40 centimètres de largeur quand elle ne doit descendre qu'à 80 centimètres de profondeur, et 40 centimètres si elle doit être plus profonde, ce dont il est instruit par le sondage qu'il a pratiqué. Cette largeur diminue à mesure que l'on s'enfonce, de manière à n'avoir plus que 5 centimètres quand il ne reste plus à creuser que 15 à 20 centimètres, ce qui donne à la tranchée la forme d'un V un peu évasé dans le haut. Elle se termine avec une forte houe large de 5 centimètres qui creuse jusqu'à 15 à 20 centimètres pour arriver à la profondeur déterminée, c'est-à-dire jusqu'à la couche imperméable : c'est cette partie qui fera le drain.

En creusant les tranchées, le sieur Thomas a eu soin de faire mettre à part les gazons sur toute la longueur du drain, et il les a fait couper à une épaisseur de 15 à 20 centimètres et tailler en biseau, afin de les enfoncer plus facilement jusqu'au point où la tranchée est réduite à 5 centimètres de largeur. Il descend ces gazons et les arrange à la main sur le drain, puis il les presse à grands coups de battoir jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à 15 ou 20 centimètres sur la tranchée qui n'a plus que 5 centimètres : ces gazons forment ainsi une voûte solide que le temps ne peut détériorer, puis on remplit la partie supérieure avec la mauvaise terre d'abord, puis avec la bonne, jusqu'au nivellement du sol.

Pour drainer le terrain appelé fondrier, qui n'a point de consistance, et où conséquemment on ne peut employer ni pierres, ni tuyaux, ni même le système ci-dessus, M. Thomas, après s'être assuré de la pente du sol, commence la tranchée très-profonde par le bas du terrain jusqu'à la fondrière, dont les eaux s'écoulent alors facilement et dessèchent le terrain dans lequel il ouvre seulement des tranchées secondaires, jusqu'à ce qu'il soit devenu assez solide pour être travaillé, et au moyen du battoir, il frappe sur les deux côtés des tranchées jusqu'à leur rapprochement complet et à deux tiers de leur profondeur; le dernier tiers forme le drain.

Pour opérer sur la troisième nature de terrain, le draineur ouvre les tranchées sur une largeur de 40 centimètres jusqu'à la couche compacte d'argile, puis il laisse de chaque côté une retraite de 15 centimètres réduite à 10, en s'enfonçant insensiblement jusqu'à 5 centimètres quand il est arrivé à la profondeur du drain; puis sur cette partie de la tranchée ainsi réduite, il presse le gazon et comble comme pour les autres drains.

Quand il n'a pas de gazons, il y supplée, au moyen de terre ou de toute autre matière pressée dans des boîtes à moules, dont il décrit la forme. Il indique les sols à drainer, le mode des trois systèmes à employer, l'utilité du drainage,

son économie sur tous les systèmes employés avant lui, sa célérité, sa facilité, en même temps que sa durée. Il cite les noms d'un grand nombre de personnes pour lesquelles il a fait drainer et qui sont très-satisfaites de son procédé, il produit à l'appui un plus grand nombre encore de certificats qui tous en attestent la bonté, la durée et l'économie. Il assure avoir été, le 17 juin 1857, visité dans ses travaux sur la ferme de M. Antoine, à la Kermare, par le jury du comice de Remiremont, qui, après l'avoir vu opérer et avoir suivi son travail dans tous ses détails, a cru devoir, le 16 août suivant, lui décerner une médaille d'argent à titre de récompense.

Le mémoire de M. Thomas, qui n'a pas moins de 54 pages manuscrites, contient beaucoup de détails précieux et utiles sur son système de drainage, qu'il serait bon de faire connaître, mais que les bornes de mon rapport ne me permettent point de vous développer ici. Ce serait peut-être le cas de l'impression, si la Société le peut.

Son mode de drainage, très-favorable aux prairies, car il facilite l'écoulement des eaux, ne revient qu'à 6 centimes le mètre, ce qui est bien moins cher que tous les autres. M. Thomas offre même de traiter à forfait, moyennant l'augmentation seulement de la cinquième récolte du terrain qu'il aura drainé.

La Commission vous propose, Messieurs, de décerner à M. Thomas, une médaille de 1^{re} classe et une prime de 100 fr.

Mémoire de M. Bron, de Poussay, sur l'apiculture.

M. Bron, vice-secrétaire du comice de Mirecourt, a fait remettre, le 10 juin dernier, à votre Société un mémoire sur l'apiculture, dans lequel il combat la méthode avec laquelle on a traité jusqu'alors les abeilles, et en indique une autre bien plus avantageuse pour leur éducation et leur production : c'est celle qu'il pratique depuis un certain nombre d'années.

Dans la première partie de son mémoire, il se livre à des considérations générales sur l'apiculture, science qu'il compare à l'agriculture ; il prétend que, de même que l'influence d'un climat et d'une atmosphère contraires nuit aux récoltes de la terre, de même les mauvaises années et une administration irréfléchie nuisent à la propagation du miel. Il veut que l'apiculteur soit théoricien et praticien ; l'un, dit-il, ne peut rien sans l'autre. Les règles sur l'apiculture ne sont pas générales, mais seulement applicables aux contrées où la température est la même.

Puis il passe aux deux méthodes de soigner les abeilles, celle de l'ancienne routine dont il a lui-même fait usage, et celle qu'il suit maintenant.

En pratiquant l'ancien système, il prenait le miel de la première récolte en avril, en tranchant seulement le bout des gateaux de cire, et en ôtant tout ce qui était endommagé ; il prenait très-peu de miel et avec prudence, c'est-à-dire 1 kilogr. $1\frac{1}{2}$ de cire et 10 kilogr. de miel pour 10 ruches.

Après cette première opération, au moment de l'essaimage, il laissait faire la nature, il avait quelquefois trois essaims par ruche, d'autres fois point. Ensuite il opérât sa seconde récolte au maximum de 10 kilogr. (le mémoire ne dit pas si c'était de cire ou de miel), il ajoute que cette prise de 10 kilogr. avait lieu après l'essaimage. Je pense moi qu'il faut donner à l'essaim le temps de se former et faire son miel, et que la seconde récolte ne peut être prise qu'en septembre avant les froids.

Pour pratiquer la nouvelle méthode, M. Bron suppose avoir 10 ruches en avril ; alors à la fin de mai ou au commencement de juin, si les abeilles n'ont pas jeté, il fait des essaims forcés par le procédé de la fumée, et 10 ou 12 jours après, par un temps favorable il fait un deuxième essaim, si les mouches n'ont pas jeté naturellement ; puis de 18 à 22 jours après la sortie du premier essaim, si la ruche a jeté deux fois, il transvase la ruche mère, prend tout le miel et la cire qu'elle contenait, c'est-à-dire 10 kilogr.

de miel et 4 kilogr. de cire, sauf quelques beaux rayons qu'il laisse dans la ruche ; à la fin de juillet, où les abeilles de ce pays-ci ne produisent plus, il transporte ses ruches dans les contrées à sarrasin, après toutefois leur avoir pris 15 ou 20 kilogr. de miel et même les avoir fait jeter si elles y avaient des dispositions.

Quand les ruches sont dans les champs de sarrasin, il les rehausse avec des corbillons et les y laisse jusqu'en novembre. Alors elles se sont fortifiées et passent l'hiver sans danger ; en avril suivant, il ne prend point de miel, comme dans l'ancienne méthode, et si les alvéoles sont insuffisantes pour la reproduction des larves, il ajoute des rehausses aux ruches qui sont dans ce cas, il les laisse ainsi jusqu'au moment des essaims et procède comme il est dit plus haut.

M. Bron ajoute que l'on ne pourrait prendre tout le miel de la mère ruche, si l'on ne devait la conduire dans les sarrasins, mais que là, il leur mettait des rehausses, parce qu'elles récoltaient plus que dans nos pays.

Quand il a fait un essaim forcé et faible, il lui donne pour le fortifier la calotte garnie de miel et de couvain d'une mère ruche et augmente ainsi ses produits.

Il fait des essaims forcés afin d'éviter le combat et la mort d'une des deux reines de la ruche, ce qui ne peut nuire à la colonie, car une ruche bien peuplée, dit-il, a toujours une reine au berceau pour remplacer celle qui est partie avec une portion de la population pour faire l'essaim ; et s'il n'en est pas ainsi, l'abeille élargit d'instinct une cellule d'un ver d'abeille ouvrière, et en lui donnant une nourriture particulière, en fait une reine.

Avec la nouvelle manière de soigner 40 ruches, M. Bron récolte 400 kilogr. de miel brut et 40 kilogr. de cire, il triple aussi ses ruches, tandis qu'avec l'ancienne il n'avait que 20 kilogr. de miel et 2 kilogr. de cire, il doublait au plus ses paniers.

Telle est, Messieurs, l'analyse la plus succincte que j'aie pu vous faire du mémoire de M. Bron : il est sans nul doute

le résultat de ses patientes études sur la manière de soigner les abeilles ; mais comme il vous le dit lui-même , il n'y a point de règles fixes dans les soins à leur donner, tout dépend des circonstances plus ou moins favorables de la nature ; les saisons , le climat , la température influent beaucoup sur leur existence et surtout sur leurs produits ; seulement , avec la nouvelle manière de les traiter , employée par M. Bron et enseignée dans son mémoire , il est certain qu'il récolte plus qu'avec l'ancienne et que l'apiculteur ne doit pas hésiter à la mettre en pratique. Nous devons donc des remerciements à M. Bron , d'autant plus que son mémoire est le seul qui nous soit jusqu'alors parvenu sur l'apiculture ; c'est pourquoi nous pensons que vous lui décernerez une médaille de 1^{re} classe.

Mémoire de M. Noël , pharmacien à Saint-Dié , sur la carie du froment.

La carie du blé , vulgairement nommée le noir , est une maladie funeste pour nos récoltes , et il est difficile de les en débarrasser ; aussi devons-nous , Messieurs , un encouragement à la personne qui vous indiquera le moyen de la faire disparaître.

La carie cause des ravages affreux sur les blés , elle a pour effet de diminuer l'énergie vitale , d'affaiblir la constitution de la plante , et de produire un amortissement de sa partie ligneuse ; elle peut être engendrée par la présence de certaines plantes parasites , vivant sur l'épi , et notamment par un petit champignon appelé par la science *reticularia*. Une fois la carie dans le blé , elle s'y développe et rien alors ne peut préserver la plante contre la maladie. C'est en vain que l'on aura lavé et même vitriolé du blé noir , il ne peut être semé sans reproduire du noir , tout ce qui a servi et a été mis en contact avec du blé carié reproduira le mal ; le fléau , le van , le crible , la grange , le sac même , tout enfin ce qui a touché du blé noir reproduira le germe de la maladie :

il ne faut donc jamais semer de blé qui a été carié, quelques précautions que l'on ait prises d'ailleurs pour le désinfecter.

C'est pour préserver le blé de la carie que M. Noël vous a présenté le mémoire que je vais analyser ici.

Jusqu'alors, les cultivateurs ont fait laver leurs semences au vitriol bleu; mais, dit M. Noël, soit que le vitriol dont ils ont fait usage ait été falsifié dans le commerce, pour le rendre moins cher, soit que la dose ait été insuffisante ou mal préparée, la maladie a reparu et le mal a continué, ce qui ne le surprend point; car il l'a dit, la maladie est contagieuse, et sa poussière peut atteindre des froments sains. Le Comice de Saint-Dié, pour se conformer à une circulaire de M. le Préfet, nomma, afin de remédier au mal, une commission qui, après avoir consulté différents traités d'agriculture, indiqua comme remède l'emploi de 655 grammes de sulfate de soude et 4 kilogrammes de chaux pour un hectolitre de semence. Elle doit être plusieurs fois immergée, d'abord dans la solution de sulfate, ensuite dans le lait de chaux, puis confiée à la terre 36 heures après avoir été ressuyée.

M. Noël trouve plusieurs inconvénients à ce procédé, d'abord le prix élevé du sulfate, ensuite le temps trop long de 36 heures avant de semer, ce qui est vrai.

Aussi, après avoir comparé entre eux les moyens employés jusqu'alors, soit le chaulage, soit le vitriolage, soit l'un et l'autre à la fois, et tout en démontrant le danger et l'inutilité même de ce procédé, quand on ne sait pas choisir les matières, discutant l'inefficacité des divers acides employés, et donnant les raisonnements à l'appui de son opinion, il se résume en indiquant comme moyen souverain contre la carie le procédé suivant :

« Pour vitrioler un hectolitre de semence, on prend 90
» grammes de vitriol bleu que l'on fait dissoudre dans 44
» litres d'eau, 36 à 43 grammes d'acide étant la quantité
» en combinaison avec l'oxide de cuivre, doivent donc suf-
» fire pour acidifier les 44 litres d'eau.

» Cette dose revient à 25 ou 30 centimes. »

M. Noël termine son mémoire en disant que M. Cuny, agronome distingué de Saint-Dié, fait depuis 15 ans usage de son procédé ainsi pratiqué par lui : 5 grammes d'acide sulfurique ou 8 de vitriol par litre d'eau, et 5 litres ainsi acidifiés lui suffisent pour vitrioler un hectolitre de semence. Il fait le mélange dans une cuve, de manière que tous les grains soient imprégnés de la solution acide, met en sac et sème de suite : il dit que depuis cette époque, il n'a jamais eu de noir dans ses blés.

Ce mémoire mériterait d'être répandu dans les campagnes pour l'instruction de nos cultivateurs.

La Commission vous propose de donner à M. Noël une médaille de 4^{re} classe.

Permettez-moi de vous dire ici que depuis 25 ans je sème immédiatement après avoir répandu sur la semence une dissolution de vitriol bleu dans de l'eau chaude (4 kilogr. pour 5 hectol.), et que je n'ai pas encore eu de blé noir.

COMPTABILITÉ AGRICOLE.

Au cultivateur qui justifiera avoir tenu le mieux et avec le plus de régularité la comptabilité agricole de son exploitation.

Votre Commission de visite des fermes qui, l'année dernière, a visité l'arrondissement de Neufchâteau, et qui était composée des mêmes membres que celle de cette année, avait déjà remarqué l'ordre et la régularité de la comptabilité agricole de sieur Turlat, de Rouvres-la-Chétive, et lui en avait fait compliment par un rappel de récompense précédente ; mais cette année, elle vous demande pour lui une médaille de 1^{re} classe.

En effet, Messieurs, sa comptabilité des précédentes années, et particulièrement celle de 1857, contient avec les plus minutieux détails tout ce qu'il a fait pour améliorer ses prairies,

pour étendre les taupinières, curer et faire des rigoles d'arrosament, les prix de chaque journée de travail, le nombre de ces journées à chaque époque de l'année; il en est de même pour les champs et les vignes, pour la conduite des fumiers sur les terres, leur ensemencement, la quantité et le prix de chaque semence, le labourage, le hersage, le sarclage, la coupe des récoltes, la conduite à la ferme, l'engrangement, le battage des grains, en un mot tout ce qui concerne la ferme; les frais du maréchal-ferrant, du charron, du bourrelier, jusqu'à la graisse pour les voitures, les contributions, les gages des domestiques, etc.

Puis viennent les quantités de récoltes vendues chaque jour, leur prix, enfin une balance de la dépense avec la recette générale, et un bénéfice net de 4,278 fr. 34 cent., plus les semences de toute nature prélevées pour l'année à venir. Ce bénéfice s'est réalisé du 4^{er} août 1857 au 4^{er} août 1858, non compris encore les grains et les fourrages devant nourrir le personnel de la ferme jusqu'au 4^{er} janvier 1859.

L'exactitude de cette comptabilité est attestée par le Maire de la commune de Rouvres-la-Chétive, et par M. Aymé, président du Comice de Neufchâteau.

PRAIRIES NATURELLES.

La commune de Jarménil.

Depuis des siècles, la commune de Jarménil est propriétaire, en amont du village, de 44 hectares de grèves sur la rive droite de la Moselle, et jusqu'à ce jour, ces grèves étaient restées improductives, à raison des immenses et coûteux travaux qu'il aurait fallu exécuter pour tirer parti d'un terrain qui s'élevait à plus d'un mètre au-dessus du niveau de la rivière. Le gravot restait là, il fallait quelqu'un pour songer à l'utiliser, et pour oser lui donner la vie. M. Danis, agent-voyer à Remiremont, appelé à Jarménil par les devoirs de son état, pensa que l'on pouvait rendre fertiles ces grèves; il fit

part de son projet au maire, M. Amet, qui l'adopta sur-le-champ. Le projet conçu et adopté, M. Danis fit un plan du terrain, et le maire se chargea de l'exécution.

Le gravot étant situé sur le bord de la Moselle, à l'aval d'un barrage qui servait à dériver les eaux, sur la rive gauche, dans un canal de la prairie de Pouxoux, M. Danis a songé à rendre la commune de Jarménil co-propriétaire de ce barrage, afin de pouvoir conduire des eaux sur les grèves, pour les convertir en prairie, ce qui a effectivement eu lieu avec le concours du maire.

Le droit à la prise d'eau une fois obtenu, M. Danis a fait le plan du nivellement et des travaux à exécuter. Ces travaux et l'évaluation des terrains appartenant à des tiers, mais nécessaires pour établir convenablement la tête d'eau et la mettre à l'abri des inondations, devaient coûter au moins 30,000 fr. Qui osera entreprendre et faire exécuter des travaux d'un prix si élevé? La commune est sans ressources : elle va donc perdre tous les avantages qui lui ont été promis? Non, Messieurs, le maire, aidé de l'initiative de M. Danis, obtint de M. le Préfet que ces acquisitions de terrains, et tous les travaux à exécuter pour arroser les 14 hectares, seraient mis en adjudication publique, et bientôt, les nommés Houot, Grandclaude et Balland, tous trois de Jarménil, prirent cette adjudication moyennant la jouissance, pendant 20 années, de la prairie créée, après quoi cette jouissance retournera à la commune.

Votre Commission a vu et examiné avec soin tous les travaux qui sont en cours d'exécution, elle a fait jouer les eaux prises depuis la tête, et malgré la sécheresse de cette année, en moins d'une demi-heure cependant, le canal principal, tous les canaux secondaires et latéraux, et même toutes les rigoles des parties déjà nivelées ont parfaitement fonctionné, et la prairie était arrosée sur toutes les parties faites. Les adjudicataires ont déjà récolté cette année, bien qu'ils n'aient commencé de travailler qu'à la fin de 1857.

Voilà donc la commune de Jarménil propriétaire d'un

immeuble d'une valeur de plus de 400,000 fr., et dans 20 ans, d'un revenu de 4 à 5,000 fr., et cela, sans bourse délier.

Nous devons, Messieurs, tous nos éloges à M. Danis, qui le premier a eu la pensée de convertir en prairies des grèves arides. (C'est ici le cas de vous dire combien ces modestes agents-voyers, dont la majeure partie sont des hommes instruits et ont fait de bonnes études, peuvent rendre de services dans nos campagnes, étant chaque jour en relation avec nos cultivateurs.) Remercions aussi M. le maire de Jarménil qui, mettant de côté les haines et les rancunes de ses voisins, a su faire gratuitement le bien de ses administrés, et n'oublions pas les trois adjudicataires, qui ont osé prendre à leur charge une entreprise aussi lourde et dont cependant ils s'acquittent si bien. Si je ne savais votre Société pauvre de ressources, je vous aurais demandé trois récompenses pour MM. Houot, Grandclaude et Balland, mais je me contenterai de leur adresser vos éloges avec ceux de la Commission, vous proposant d'accorder à M. Danis, ainsi qu'à M. le Maire de Jarménil, une médaille de 1^{re} classe.

M. Hamart, à Belmont.

M. Hamart possède sur les communes de Belmont, Charmes et Regnévelle, plusieurs propriétés d'une contenance de 44 hectares 15 ares, en champs, prés et vignes d'un plein rapport. Dès 1847, il a commencé à drainer ses prés, à pierres perdues, système que l'on emploie dans le pays, et a défriché les champs, en extirpant les roches et les pierres dont il a fait des murs de soutènement sur une longueur de 440 à 150 mètres et sur une profondeur de plusieurs mètres, et d'une hauteur variant, suivant les ondulations des terrains, de 2 à 3 mètres. Les vignes ont été soigneusement débarassées de leurs pierres, et toutes ces propriétés qui, naguère encore, étaient pour la plupart incultes, sont actuellement couvertes de riches produits.

Les travaux de tout genre qu'a fait exécuter M. Hamart,

sont attestés par les Maires des localités, et par le Comice de Mirecourt, qui lui a décerné, en 1858, la première prime pour mise en valeur de terres improductives.

La Commission vous demande pour lui, une médaille de 1^{re} classe.

M^{me} veuve Géhin, à Saulxures.

Si le département des Vosges avait beaucoup de propriétaires comme M^{me} Géhin, la culture y aurait bientôt acquis un degré de perfectionnement tel, que nos montagnes vosgiennes n'auraient plus rien à envier aux plus riches contrées de la France. M^{me} Géhin n'est pas seulement une habile manufacturière, elle est aussi une agronome intelligente, rien ne lui coûte pour créer et faire produire aux terres les plus arides. Argent, peines, soins, fatigues, elle sait tout employer pour atteindre son but, l'amélioration du sol : il faut voir, dans le siège de son principal établissement, le bien-être qu'elle a procuré aux populations qui lui prêtent leurs bras et lui donnent leurs sueurs. On se croirait au centre d'une ville, à voir le confortable des habitations des ouvriers, leurs costumes, leur air de bien-être et de propreté, et surtout leurs riantes physionomies : on reconnaît qu'il y a là du contentement, des désirs satisfaits.

M^{me} Géhin possédait, en amont et en aval de son habitation principale, de vastes terrains, dont la plupart étaient couverts de roches et tout à fait improductifs ; elle en a encore acquis beaucoup d'autres, et depuis 15 ans, elle a fait extraire les roches, piocher et niveler le sol, changer, avec l'autorisation de l'administration, le cours de la rivière de la Moselotte, qu'elle a endiguée avec des blocs de granit dont plusieurs ont un poids de 2,000 kilogr., fait construire sur cette rivière, pour s'en procurer les eaux, un barrage dont la chute a plus de 5 mètres. Vous pouvez juger, Messieurs, que d'argent, de temps et de peines il a fallu pour arriver à construire ce barrage, mais sans cela, point d'eau pour fertiliser ces landes. Après avoir obtenu ce barrage d'une

solidité à toute épreuve, quoique contenant les eaux d'un torrent encaissé entre des montagnes dénudées et d'une hauteur prodigieuse, M^{me} Géhin a fait établir au centre de ses propriétés un canal qui fait mouvoir ses usines; il est muré et pavé dans toute son étendue avec les roches qui en ont été extraites, et garni, à droite et à gauche, de portières en bois qui, au moyen de rigoles artistement pratiquées, jettent des eaux abondantes et fécondes sur une étendue d'un kilomètre et demi. Elle récolte là plus de 5 à 600,000 kilogrammes d'excellent fourrage.

Il est certain que ces prairies ne rapportent pas à M^{me} Géhin le revenu de son argent, non plus qu'une ferme à 2 ou 3 kilomètres de chez elle, qu'elle vient aussi d'améliorer et dont le fermage d'environ 600 fr. n'est point en rapport avec un capital de 102,000 fr. qu'elle y a dépensé. Mais l'exemple et l'émulation qu'elle donne à tous ses voisins et qu'ils suivent déjà, quoique avec des moyens plus restreints, sont un avantage précieux pour l'agriculture et font un bien immense dans le pays.

La Commission n'a pu voir sans un extrême plaisir les immenses travaux de M^{me} Géhin et les résultats qu'ils ont produits, elle est heureuse de pouvoir ici la remercier de l'obligeance et de la grâce qu'elle a mises à lui procurer tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de sa mission, elle demande pour M^{me} v^e Géhin une médaille de 4^{re} classe.

En passant à Vagney et en visitant les travaux de MM. Gérard et Schleguel, le premier, récompensé par une médaille de 4^{re} classe en 1856, et le second, en 1857, nous avons eu la satisfaction de reconnaître combien vos récompenses avaient été bien placées. Ces Messieurs ont continué et continuent avec succès les travaux pour lesquels ils ont reçu des médailles.

Quant à M. Thomas, maire de Vagney, nous vous demandons une mention honorable, pour le beau pré qu'il a créé.

DRAINAGE.

M. Conte, de Rambervillers.

Il serait superflu de vous parler de l'utilité du drainage, l'emploi en est général aujourd'hui en France, il a fait une révolution pour l'agriculture. Ses précieux effets se font sentir sur la santé des animaux comme sur celle de l'homme. En effet, les moutons qui paissent sur les terrains drainés, qu'ils recherchent de préférence, ne sont plus attaqués de la clavelée; il est reconnu que les eaux qui s'écoulent dans les drains sont généralement très-bonnes pour les usages domestiques, et peuvent, quand la disposition des lieux le permet, servir à l'irrigation des prairies.

M. Gustave Conte, de Rambervillers, le premier a pratiqué le drainage dans son canton : il a, dès 1853, drainé plusieurs pièces de terre d'une contenance de 2 hectares 16 ares, au moyen de 5,860 drains en terre cuite, provenant des fabriques de MM. Génin, d'Épinal, et Ferry, de Saint-Dié. La dépense a été de 785 fr., y compris la main-d'œuvre.

Ces travaux, que nous n'avons pu voir, sont attestés par M. le président du comice de Rambervillers; la Commission vous propose pour M. Conte une médaille de 1^{re} classe.

M. Lecoanet, d'Éloyes.

M. Antoine Lecoanet, possède à titre de propriétaire, sur la commune d'Éloyes, lieu dit à la Petite-Pente-Pierre, une pièce de terre de la contenance de 190 ares qui, avant l'année 1854, n'avait produit que des ronces et des mauvaises herbes. Le sol est granitique, argileux et tourbeux dans quelques parties.

Après avoir fait extraire les roches et les pierres, et nivelé le sol, Lecoanet a drainé le terrain, et il est parvenu à en faire un bon pré, ainsi que d'une autre petite pièce de 20

ares ; sur le premier, il a fait jeter les détritns d'une petite féculerie qu'il y a fait construire, et depuis, il récolte d'excellent fourrage. Nous vous proposons pour lui une médaille de 2^e classe.

DÉFRICHEMENTS.

La Société a reçu, en temps utile, neuf demandes de primes pour le défrichement, et cinq autres qui lui sont parvenues après le délai fixé par son programme. Il ne faut pas s'étonner si les demandes pour cet objet sont si nombreuses : chaque année cet article de votre programme est toujours l'objet d'un grand nombre de réclamations. Depuis la division des grandes propriétés, chaque petit acquéreur du sol cherche à améliorer son lot ; il est nécessaire de le défricher d'abord ; et dans les Vosges il y a encore pour longtemps à défricher ; aussi, Messieurs, ne nous laissons pas de récompenser ces humbles travaux si utiles à notre pays.

1^o M. Jean-Pierre Poncel, de Lépanges, a acheté en 1855, sur le faing Vairel, une petite ferme de 2 hectares 25 ares ; en 1856, un pré de 4 hectare, le tout en mauvais état et sans rapport. Il a fait construire sur son petit domaine, aujourd'hui d'environ 5 hectares, une féculerie, dont les résidus lavés à l'eau sont conduits sur les prés, et au moyen d'une dépense d'environ 7,000 fr. en travaux d'améliorations, il a donné la vie à sa propriété ; il y fait aujourd'hui de bonnes récoltes, ce qui est attesté par le maire de la localité et le juge de paix de Bruyères. Nous vous demandons pour M. Poncel une médaille de 4^{re} classe ;

2^o M. Amé Houot, des Cailles-Jolios, de la commune de Saint-Étienne, a fait extraire les pierres et les broussailles de trois pièces de terre d'une contenance d'un hectare 70 ares, il y a pratiqué comme assainissement des fossés de 2 mètres de profondeur avec des rigoles d'écoulement, puis a nivelé le terrain ; depuis 1856, il fait de bonnes récoltes. Nous proposons pour lui une médaille de 4^{re} classe ;

3^o M. Jean-Baptiste Lamay, de la Forge, qui, il y a 7 ans,

a acheté à la commune 80 ares de terres incultes, les a défrichées, en a extrait les roches dont il a fait des clôtures, et a mis le terrain en bon état de culture; la Commission vous propose pour lui une médaille de seconde classe;

4° M. Thiriat, maire du Syndicat, a fait défricher pour son propre compte et pour celui de sa commune une quantité importante de terrains communaux complètement incultes et qui sont en ce moment en plein rapport. La Commission réclame en sa faveur une médaille de 2^e classe;

5° M. Nicolas Arnould, de Laveline-du-Houx, ancien militaire du premier empire, a creusé, avec le seul secours de ses bras, dans un pré de 20 ares dont il n'est que locataire, 400 mètres de fossés d'assainissement, et extrait un volume de roches de plus de 80 mètres cubes; dans trois autres pièces, champs et prés d'une contenance de 408 ares, il a ouvert 60 mètres de fossés en forme de drains, d'un mètre de profondeur, et dans une autre, il a extrait 70 mètres cubes de pierres qu'il a conduites dans les drains, le travail peut s'évaluer à 365 fr. Le tout certifié et attesté par les maires : la Commission demande en sa faveur une médaille de 2^e classe;

6° M. Beau, jardinier à Épinal.

Cet homme, rude au travail, possède sur le territoire d'Épinal, lieu dit le Gaiton, une pièce de terre de 80 ares, qui, achetée fort cher, n'était cependant guère propre au jardinage. Le sol rempli de grèves, de cailloux et de roches, n'avait presque point de terre végétale, et, dans les années de sécheresse, le jardinage ne pouvait s'y développer, il y était brûlé et périssait; mais depuis 7 à 8 ans, cet homme infatigable a défriché, avec l'aide de son fils et de son gendre, la majeure partie de ce terrain, jusqu'à une profondeur de 2 mètres et demi; il en a extrait le sable, les cailloux et même les roches avec lesquelles il a déjà construit des murs de clôture. Dès l'aube du jour, il est à l'ouvrage, aussi ce champ aride est devenu un excellent

jardin potager ayant une couche de bonne terre, bien nivelée, de plus d'un mètre d'épaisseur. Cet homme laborieux mérite une médaille de 2^e classe et une prime de 30 fr. que nous vous demandons pour le récompenser;

7^e M. Joseph Perroux, manœuvre à Épinal.

Ce simple manœuvre, qui n'est que locataire d'un champ d'une contenance de 60 ares, situé derrière le cimetière d'Épinal, en a fait avec son travail persévérant, un jardin productif; nous vous demandons pour ce laborieux ouvrier une mention honorable et une prime de 15 fr.;

8^e M. Jacques-Claude Vernier, jardinier à Épinal.

Simple locataire, depuis 1855, d'un champ de 25 ares, aussi derrière le cimetière, il l'a entièrement défoncé à un mètre de profondeur, puis il en a opéré le nivellement, et l'a ensuite planté de beaux arbres fruitiers, de vignes et de groseilliers, qui commencent aujourd'hui à produire. Tous ces travaux, que votre Commission a visités, méritent une médaille de 2^e classe;

9^e M. François Gacoin, aussi d'Épinal.

Ce dernier a défoncé, sur la rive gauche de la Moselle, au Champ-du-Pin, six ares de terrain qui étaient remplis de roches et de cailloux. Son travail est un bon exemple pour ses voisins, et nous ne pouvons qu'encourager M. Gacoin à continuer son œuvre, aussi nous vous demandons pour lui une mention honorable.

Les quatre demandes tardives sont celles de MM. Petit-jean, de Frizon, du maire de Laveline-du-Houx, de Jean-Nicolas Houel, du même lieu, et d'Antoine Jacquemin, de Saint-Jean-du-Marché. Ils pourront les renouveler l'année prochaine.

PERFECTIONNEMENT DES INSTRUMENTS AGRICOLES.

Il y a deux ans, Messieurs, vous accordiez à M. Chardot, de Thaon, une médaille d'argent, pour le perfectionnement qu'il avait apporté dans la confection de plusieurs instru-

ments aratoires, et notamment du scarificateur, du rouleau servant à recouvrir la pomme de terre, du planteur et de l'arracheur de ce tubercule : aujourd'hui, il vous demande une nouvelle récompense pour le perfectionnement d'une herse qu'il avait déjà fait fonctionner devant la Commission. Cette herse se composait de 11 dents de fer, pointues, se croisant entre elles ; M. Chardot a fait élargir ces dents de quelques centimètres, et la herse peut servir aujourd'hui à enterrer la semence de froment, de seigle, etc., plus profondément que la herse ordinaire de fer, et par ce moyen, à empêcher, après l'hiver, lors des gelées du printemps, les grains de se déraciner, ce qui a souvent lieu dans nos terres légères. Nous avons fait marcher l'instrument, il faut deux chevaux pour le traîner, une personne pour les conduire, et une autre pour diriger la herse : on ne passe qu'une fois sur le terrain. Notre herse ordinaire marche avec une seule personne, mais ne recouvre pas les semences aussi profondément que celle de M. Chardot. La Commission pense donc que c'est le cas de faire à M. Chardot le rappel de sa médaille de 1856, en l'engageant à continuer ses perfectionnements, lui votant toutefois une mention honorable.

PRESSOIR LOCOMOBILE.

Comme le four et le moulin, le pressoir fut autrefois une propriété féodale, où tout possesseur de vignes était tenu, moyennant une redevance déterminée, de faire pressurer ses raisins après le tirage du vin de première goutte. Construit avec d'énormes pièces de bois, sous un hallier, sur une place publique ou dans une dépendance du château, le pressoir banal occupait un espace considérable. De nos jours, ces machines gigantesques ont presque toutes disparu, et il n'est pas de petit vignoble qui n'ait vu ses charpentiers à l'œuvre pour l'établissement d'un pressoir simplifié. Toutefois, il est probable qu'aucun de ces ouvriers n'avait pensé à en faire une machine ambulante, se transportant à volonté d'un

lieu à un autre , suivant les besoins particuliers ; occupant à peine quatre à cinq mètres carrés de superficie , et pouvant ainsi se placer et fonctionner dans nos granges , dans nos celliers et même dans nos caves.

Cette simplification , M. Joseph Bossu , mécanicien à Bazoilles , vient de la réaliser, en inventant des *pressoirs locomobiles* , établis sur trois roues. Ces pressoirs ont une apparence qui plait , tout dans leur construction décèle le travail d'un homme laborieux et intelligent. Le mécanisme de la pression consiste en une manivelle et des rouages qui commandent une forte vis placée au centre de la genne. Au moyen de ce mécanisme très-simple , on exerce une pression considérable. A Rouceux et à Neufchâteau , où les nouveaux pressoirs ont fonctionné après la récolte heureuse de cette année , on s'accorde à dire qu'ils ne laissent rien à désirer sous le rapport d'un bon pressurage et pour la commodité.

En juin dernier, le jury du concours régional de Chaumont décernait une médaille d'argent à l'inventeur de cette ingénieuse machine ; nous qui en connaissons l'utilité et le mérite , nous vous demandons d'accorder à M. Bossu une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

Ici se termine la tâche de votre rapporteur.

MÉDAILLES ET PRIMES

DÉCERNÉES

PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

Dans sa Séance publique du 16 décembre 1858.

I.

**Primes du Gouvernement
attribuées spécialement cette année
à
l'arrondissement de Remiremont.**

Sur les propositions de la Commission d'agriculture, la Société d'Émulation, au nom du Gouvernement, et sur les fonds mis à sa disposition par S. Exc. le Ministre de l'Agriculture, a décerné les récompenses suivantes :

EXPLOITATION BIEN DIRIGÉE.

Une médaille d'or à M. Noël, président du Comice de Remiremont, pour exploitation perfectionnée, reboisements et progrès agricoles en tous genres.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 300 fr. à M. Pierre, de Rumont, fermier de l'hôpital de Remiremont, pour bonne exploitation, drainage et irrigations.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 150 fr.
à M. Beaudoin, propriétaire à la Croisette, pour
cultures fourragères et emploi intelligent des engrais.

DÉFRICHEMENTS.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 150 fr.
à M. Guerre, propriétaire aux Molières, commune
des Granges-de-Plombières, pour défrichements et
création de chemins ruraux.

REBOISEMENTS.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 100 fr.
à M. Georgel, maire de la commune de la Forge.

Une médaille en vermeil à M. Léon Forel, indu-
striel à Rupt.

II.

Médailles et Récompenses de la Société pour l'instruction élémentaire.

Sur le rapport de la Société d'Émulation des
Vosges, la Société pour l'instruction élémentaire a
décerné les récompenses suivantes :

Une médaille de bronze à M. Géhin, instituteur
libre à Épinal.

Une médaille de bronze à M. Maître, instituteur
communal à Liffol-le-Grand.

Une mention honorable exceptionnelle à M. l'abbé
Thomas, curé du Valtin.

Une mention honorable exceptionnelle à M. de
Lesseux, délégué cantonal à Saint-Dié.

Une mention honorable exceptionnelle à M. Hildebrand, maître de forges à Semouse.

Une mention honorable à M. Marlier, instituteur public à Épinal.

Une mention honorable à M^{lle} Oster, sous-maitresse au pensionnat de M^{lle} Bonnaire, à Épinal.

III.

Primes et Récompenses ordinaires de la Société d'Émulation.

La Société, désirant faire connaître dans les Vosges le nouveau métal nommé *aluminium*, qui est déjà employé à des usages spéciaux dans les arts, a décidé qu'un certain nombre des médailles qu'elle décerne cette année seront en aluminium.

Sur le rapport de ses Commissions, la Société d'Émulation a décerné les récompenses suivantes :

STATISTIQUE AGRICOLE.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, à M. Labache, juge de paix à Bruyères, pour son mémoire sur la statistique agricole du canton de Bruyères.

MÉMOIRES DIVERS.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, et une prime de 100 fr. à M. Thomas, propriétaire au Ménil, pour son mémoire sur un système économique de drainage, qu'il a inventé.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, à

M. Bron , de Poussay , pour son travail sur l'éducation des abeilles.

Une médaille de 1^{re} classe , en aluminium , à M. Noël , pharmacien à Saint-Dié , pour son mémoire sur un procédé de son invention pour préserver les blés de la carie.

COMPTABILITÉ AGRICOLE.

Une médaille de 1^{re} classe , en aluminium , à M. Turlat , propriétaire à Rouvres-la-Chétive , pour sa bonne comptabilité agricole.

DÉFRICHEMENTS ET DRAINAGE.

Une médaille de 1^{re} classe , en aluminium , à M. Hamard , propriétaire à Belmont , pour défrichement , mise en valeur et amélioration , au moyen du drainage et de l'épierrement , de terrains à peu près improductifs.

Une médaille de 1^{re} classe , en aluminium , à M. Conte , propriétaire à Rambervillers , pour travaux de drainage.

Une médaille de 1^{re} classe , en argent , à M. Jean-Pierre Poncel , de Lépages , pour défrichement de terrains improductifs.

Une médaille de 1^{re} classe , en argent , à M. Houot , de Saint-Étienne , pour défrichements de terrains improductifs.

Une médaille de 2^e classe , en argent , à M. Jean-Baptiste Lamay , propriétaire à la Forge , pour défrichements.

Une médaille de 2^e classe, en argent, à M. Thiriat, maire de la commune du Syndicat-de-Saint-Amé, pour défrichements.

Une médaille de 2^e classe, en argent, et une prime de 20 fr. à M. Nicolas Arnould, de Laveline-du-Houx, pour défrichements.

Une médaille de 2^e classe, en argent, et une prime de 30 fr. à M. Beau, jardinier à Épinal, pour défrichements.

Une médaille de 2^e classe, en argent, à M. Vernier, jardinier à Épinal, pour défrichements.

Une mention honorable et une prime de 15 fr. à M. Joseph Perroux, manœuvre à Épinal, pour défrichements.

CRÉATION ET IRRIGATION DE PRAIRIES.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, à M. Amet, maire de la commune de Jarménil, pour les soins intelligents et le dévouement qu'il a apportés à la création de 14 hectares de prairies communales.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, à M. Danis, architecte à Remiremont, pour l'initiative des travaux des prairies de Jarménil et l'excellente direction qu'il leur a imprimée.

Une médaille de 1^{re} classe, en aluminium, à M^{me} veuve Géhin, manufacturière à Saulxures, pour la création de vastes prairies et l'exécution de grands travaux d'intérêt industriel.

Une médaille de 2^e classe, en argent, à M. Antoine

Lecoanet, d'Éloyes, pour création et irrigation de prairies.

Une mention honorable à M. Thomas, maire de Vagney, pour création d'un pré.

INSTRUMENTS.

Une médaille de 2^e classe, en argent, et une prime de 50 fr. à M. Bossu, de Bazoilles, pour invention d'un pressoir locomobile.

Une mention honorable à M. Étienne Chardot, de Thaon, pour sa persévérance à améliorer ses instruments aratoires.

FLEURS ARTIFICIELLES.

Une mention très-honorable à M. Bernheim-Kinsbourg, de Remiremont, pour les succès qu'il a obtenus dans la confection des fleurs artificielles.

DOCUMENTS
SUR LES
TREMBLEMENTS DE TERRE
ET LES
PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES
aux Moluques,

PAR M. ALEXIS PERREY,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE DIJON,
Membre correspondant.

SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE PARTIE.

1857. Le 8 février, 4 heure du soir, à Amboine, secousse légère (1).

Le 13 mai, vers 11 heures 1/2 du matin, à Amboine, grand mouvement des eaux de la mer (*zeebeving*). Était-ce un tremblement sous-marin local ou le mouvement propagé depuis Timor, qui, ce jour là, éprouva, vers 10 heures 1/2 du matin, un tremblement considérable pendant lequel les eaux de la baie de Dillé montèrent et baissèrent quatre fois d'au moins 10 pieds du Rhin? C'est ce que je ne puis dire (2).

(1) *Natuurk. Tijdsch.*, t. 13, p. 268.

(2) *Ibid.*, p. 464.

Deuxième partie.

GROUPE DE BANDA.

Ce groupe se compose des îles de Banda, Neira, Lonthoir, Ay ou Poulou (Poeloe) Ay, etc., qui forment le groupe de Banda proprement dit; Letti, Moa, Lackar, Sermetta, Kissir, Wetter, . . . forment ce qu'on appelle la chaîne du S.-O.; Grande-Key, Laarat, Timorlaut, . . . forment la chaîne du S.-E. Les géographes y joignent encore les îles Arroû.

Mais, outre Banda, où, comme un phare naturel, le Goenoeng-Api éclaire au loin la mer voisine, cet archipel compte encore plusieurs îles volcaniques dont je dois dire quelques mots, empruntés principalement à M. Junghuhn (Java, p. 4267—4270). Ce sont :

1° L'île de Wetter, par 6° 38' lat. S. et 126° 44' long. E. C'est un simple cône, à pente abrupte, qui, d'après des marins, se dresse en forme de pain de sucre; il paraît surgir de la mer, et ses côtes accores sont presque sans plages. Du sommet se dégagent presque constamment des nuages de fumée. J'ignore s'il a été visité et je n'en connais aucune éruption de lave (Voyez à 4699).

2° L'île de Damme ou Poelo Damme, par 7° 3' lat. S. et 122° 45' long. S. (4). Elle renferme une montagne conique qui vomit presque constamment des nuages de fumée. L'île est très-boisée et n'a guère que cette montagne qui en occupe la pointe N.-N.-E. Au pied du volcan et notamment sur la côte S.-O. de l'île, on rencontre beaucoup d'endroits où bouillonne une eau chaude et sulfureuse. En 1646, les Hollandais avaient établi une colonie au S.-E. du volcan, mais l'insalubrité du lieu leur a fait abandonner l'île.

3° L'île de Nila, par 6° 56' lat. S. et 127° 3' long. E.,

(4) Landgrebe place cette île par 7° 20' lat. S. et 126° 46' long. E. de Paris.

entre la précédente et l'île de Seroea, est une terre élevée et d'une forme imposante. Elle ne contient qu'une solfatare et, suivant quelques-uns, un volcan actif sur la côte orientale.

4° L'île de Sorea, que Valentyn appelle Ceroewa et les Hollandais modernes Seroea, par 6° 24' lat. S. et 130° 33' long. E. (1). Elle se compose d'un simple cône volcanique qui s'élève immédiatement de la mer; sur le flanc N.-E. on remarque encore un petit cône parasite. Le volcan est connu sous le nom de Legelala ou Legetala. Nous en rapportons plusieurs éruptions.

5° Enfin sous le nom de Poelo Manoek, M. Junghuhn décrit une île située par 5° 59' lat. S. et 130° 4' long. E. de Greenwich. (130° 5' suivant les cartes anglaises et 130° 48' d'après Kolff.). Cette île isolée, comme celle de Wetter, dans la mer, n'est qu'à 59 minutes de la grande Banda (celle de Wetter en est à 60 minutes.). Elle consiste en une simple montagne conique dont le sommet est tronqué et arrondi en forme de ballon. Comme les quatre premières : Seroea, Nila, Damme, Api (Wetter), et le G.-Api de Banda, elle se dresse immédiatement au-dessus des eaux; elle est à peu près à égale distance au N.-O. de Seroea et au sud des îles Banda. (On compte au moins six îles isolées et de forme conique dans cette partie de la mer des Moluques.) Les côtes sont abruptes et escarpées jusqu'à une grande profondeur; le sol est pierreux, aride, sans végétation; elle n'est habitée que par une quantité innombrable d'oiseaux de mer. Le soufre s'y rencontre en grande abondance; dans quelques endroits, il s'échappe du sol dans un état de *demi-fluidité* (?) qu'on attribue à la chaleur souterraine. Aussi les Indigènes de Ceram et d'autres îles qui font un grand commerce de soufre vont-ils l'y recueillir.

(1) Landgrebe place celle-ci par 6° 30' lat. S. et 130° 30' long. E. de Greenwich (148° 29' de l'île de Fer). De Buch donne 128° 29' 33" long. de Paris et 60° 30' lat. S. Il faut évidemment lire 6° de latitude.

Le cratère central, qui se trouve au sommet de la montagne, est complètement éteint et n'émet plus aucune vapeur.

MM. de Buch et Landgrebe ne mentionnent pas ce volcan. L. de Buch a marqué, dans sa belle carte des volcans des Moluques et des îles de la Sonde, un volcan isolé, à l'ouest, un peu nord, de l'île de Damme. Voici ce qu'il en dit dans sa description, devenue classique, des îles de Canaries, p. 444 : « *Gunong-Api*, volcan situé à 6° 36' S. Dampier cite cette île comme fort élevée, mais petite et s'élevant au-dessus de la mer par une pente douce. Le sommet se divise en deux pics, et, par l'intervalle qu'ils laissent entre eux, se dégage une telle quantité de fumée qu'on n'en a jamais vu des masses aussi considérables sortir d'aucun autre volcan (III, 480). Valentyn donne à cette île un mille de circonférence. »

M. Landgrebe place ce volcan par 6° 35' lat. S. et 124° 20' long. E. de Paris ; il le dit visible de la distance de 15 milles marins. Il s'agit évidemment du *Gunong-Api*, dans l'île de *Wetter*, que ces deux auteurs ne nomment pas (1).

Je passe à l'histoire des tremblements et des éruptions volcaniques.

1586. Au mois d'avril, éruption terrible du *Gunong-Api* (dans l'île de *Banda*). Ce volcan, qui brûlait déjà depuis 17 ans, s'ouvrit avec un fracas épouvantable, et lança une si grande quantité de grosses pierres et une telle masse de matières bitumineuses et sulfureuses, sur la terre et dans la mer,

(1) A deux lieues de *Banda* (du côté d'*Amboine*), est l'île de *Poelsetton*. Elle est déserte et inculte, et plus justement décriée à cause de ses écueils que ne l'ont été autrefois par les Grecs les rochers *Acrocérauniens*. On y entend toujours des bruits, des sifflements, des tremblements, des rugissements. On y voit des visions épouvantables et des feux qui s'élèvent en l'air. On tient donc comme une chose confirmée par une longue expérience qu'elle est habitée par des démons. — Suit la description du passage de deux navires près de cette île en 1599. (*Argensola*, t. 2, p. 412).

que la terreur fut générale. Les cendres et les flammes remplissaient le ciel, le bruit des canons de la forteresse des Hollandais n'était rien auprès de ces détonations. D'énormes fragments de rochers incandescents furent lancés à de grandes distances (*integræ orgyæ*) dans la mer, et le nombre des petites pierres (les pierres ponce) était si considérable que la navigation en fut interrompue. Les eaux bouillonnèrent pendant des heures entières près du rivage, comme si elles eussent été chauffées au feu. Un grand nombre de poissons périrent (1).

1598. Le Gounong-Api, à Banda, commença à brûler et à lancer tant de feu qu'on vit tantôt une flamme étincelante, tantôt une vapeur noire et épaisse, et tantôt un panache d'une couleur gris-clair à son sommet.

Il brûlait encore en 1609, lors de l'arrivée de l'amiral Verhoeven aux Indes. Mais c'est en 1615 qu'il manifesta la plus grande activité (2).

1605. Le 20 février, le capitaine Colthurst débarqua à Nera (Banda) et y resta jusqu'au 24 juillet. « A gauche de l'entrée du port, dit-il, il se présente une montagne fort haute qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau, mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses et ne change point ensuite jusqu'au port » (3).

1615. En mars, le jour même où le gouverneur Gerard Reynst partait d'Amboine pour se rendre à Banda, le Gounong-Api, qui depuis 17 ans manifestait une grande activité

(1) Ittig, *de montium incendiis*, p. 119; Kircher, *Mund. Subterr.*, t. 1, p. 181, 1665, in-fol.; Bottoni, *Pyrologia topographica*, p. 239; C. W. Ritter, *Beschreib. Merkw. Vulkane*, p. 155; de Bach, *Descript. phys. des îles Canaries*, trad. franç., p. 411; Valentyn, t. 3, part. 2, p. 15, n'en dit qu'un mot; les détails donnés par Ittig se rapportent à l'éruption de 1615.

(2) Valentyn, t. 3, part. 2, p. 15.

(3) Prévost, *Hist. génér. des Voy.*, t. 3, p. 355, édit. in-12.

intérieure, fit éruption. Il s'ouvrit avec un fracas extraordinaire et lança une telle quantité de grosses pierres et de matières embrasées qui tombèrent les unes au bord de la mer, les autres sur l'île de Neira et au fort de Nassau, que les cendres qui couvrirent le fort et les remparts empêchaient les manœuvres des troupes. Au fort, on était très-inquiet, car les Bandanois de Lonthoir et autres places menaçaient d'une attaque qu'empêcha l'arrivée de la flotte du Gouverneur.

Les bâtiments de cette flotte eurent la plus grande peine à naviguer au milieu de cette pluie de pierres et de matières incandescentes que vomissait le volcan : ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'ils purent gagner Banda à travers la barrière de pierres ponceuses qu'il leur fallait traverser. L'eau bouillonnait au pied de la montagne, et une quantité de poissons à demi-brûlés furent jetés sur le rivage.

C'est à cette éruption que les Hollandais durent la conservation de Banda, qu'ils auraient probablement perdue dans l'attaque dont ils étaient menacés.

On voyait encore dans la mer, plusieurs années après, d'énormes amas de gros rochers qui étaient sortis du sommet de la montagne et qui avaient roulé sur ses flancs. Ce n'était pas seulement la cime d'où étaient vomies ces roches qui était en feu, mais toute la montagne brûlait ; ses flancs, du sommet à la base et sur tous leurs contours, étaient fendus de grandes crevasses qui vomissaient des flammes. Tous les villages des environs furent dévastés ou anéantis....

On voit encore au sommet, vers l'ouest, un trou dans lequel le fort de Nassau tiendrait tout entier. Lorsqu'on y monta, on trouva, à l'est, un rocher vertical d'une hauteur considérable qui formait comme un mur d'enceinte autour de cet abîme, dont la vue rappelait celle de l'enfer. Cependant, au bout de quelques années, le fond en était déjà couvert, çà et là, de gazon et de verdure qui prouvaient que l'embrasement n'avait pas dû durer longtemps, quoique pendant plusieurs années encore on eut vu des vapeurs et une légère

fumée sortir du gouffre et s'élever au-dessus du sommet de la montagne.

Lorsqu'on pénètre dans ce gouffre, on enfonce jusqu'aux genoux dans la cendre dont le fond est recouvert; mais ce qu'il y a de curieux, c'est de voir les sangliers venir brouter ce gazon dont l'humidité entretient la fraîcheur. On y trouve beaucoup de soufre, de l'antimoine et de l'alun déposés sur les rochers qui en forment les parois (4).

L'abbé Prévost, dans son *Histoire générale des voyages*, t. 34, p. 435 (édit. in-42), donne la date du 8 avril pour le jour du départ de la flotte d'Amboine et celui de l'éruption; il cite Van den Broeck, p. 336 et 337.

En 1624, il arriva un tremblement de terre à Gonahpée qui est le terrain le plus stérile des fles de Banda, d'ailleurs *fort sujettes à ces accidents*, aussi bien que les fles voisines, parmi lesquelles les vaisseaux étant à la rade, sont souvent ballottés et entrechoqués les uns contre les autres. Depuis que les Hollandais ont surpris l'île de Nera (Neira ou Banda-Neir, occupée par les Hollandais en 1599), elle a été battue par un tremblement de terre affreux (à quelle époque?). Les montagnes vomirent feu et flammes avec une puanteur horrible et répandirent de tous côtés une quantité si prodigieuse de charbons à demi *consommés*, qu'on ne voyait plus dans l'île une seule feuille verte. La ville et le château de Nera ne furent pas épargnés; les habitants crurent voir la fin du monde, tous les arbres fruitiers furent brûlés et les vaisseaux mêmes pensèrent périr à la rade. Des témoins oculaires et fort dignes de foi ont rapporté que l'agitation de la terre était si violente qu'il y eut des pierres de trois ou quatre tonneaux jetées d'une île à l'autre (*Hist. des anc. révol. du globe*, p. 283, 284, d'après Purchas) (2).

1629. A Banda, tremblement considérable, suivi, une

(1) Valentyn, t. 5, part. 2, p. 15 et 16.

(2) Ce petit volume, sans nom d'auteur, a été imprimé à Amsterdam en 1752. L'ouvrage est de Krueger.

demi-heure après , d'une pluie torrentielle. Entre Celamme (sic) et Neira , les eaux de la mer s'élevèrent en forme de haute montagne et vinrent tomber sur le fort de Nassau , qu'elles envahirent au dedans et au dehors jusqu'à la hauteur de 9 pieds. Elles entraînèrent avec elles des pierres énormes ; un mortier du poids de 3,500 livres , placé sur la terrasse du fort , fut changé de place et porté à 36 pieds de distance. Sur le rivage , plusieurs maisons furent renversées et entraînées dans la mer. Celle du Fiscal Isaac van den Voort fut de ce nombre ; le Fiscal fut emporté avec sa femme par une première vague et rejeté avec elle par une seconde qui les laissa heureusement à terre. Le vaisseau *le Briel* tourna trois fois sur lui-même. A Lonthoir , des murs d'une épaisseur considérable furent rasés. Les eaux s'y élevèrent à 13 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire ; une jonque qui se trouvait derrière la pointe de Madiangi fut lancée à terre et retrouvée derrière une maison en pierre.

Ce tremblement fut senti à Amboine , mais n'y produisit aucun effet remarquable (1).

Valentyn signale ce tremblement dans la description historique du volcan de Banda , mais ne parle pas d'éruption. De Buch dit : « en 1629 , l'éruption fut accompagnée d'un grand tremblement de terre » (2).

1630. A la fin de cette année ou au commencement de la suivante , 9 heures du soir , à Neira , forte secousse ; la terre s'entrouvrit , la mer déborda et ruina les maisons qui étaient sur la côte. Beaucoup de poissons furent jetés sur le rivage (3).

1632. Éruption du volcan de Banda , accompagnée de tremblements de terre. On en éprouva plusieurs dans les mois d'avril , mai , juin et juillet , mais le plus fort eut lieu :

Le 16 décembre à une heure de la nuit. La montagne creva au milieu de détonations dont les unes ressemblaient

(1) Valentyn , t. 3 , part. 2 , p. 16 , et t. 2 , part. 2 , p. 80.

(2) L. c. , p. 411.

(3) Coll. acad. ; de Constantin , *Voy. des Hollandais* , t. 11 , p. 130.

à des coups de canon , et les autres à des décharges de mousqueterie.

Le 24, les secousses se renouvelèrent d'une manière effrayante et causèrent de grands dommages aux maisons. Le Goenong-API lança des pierres aussi grosses que de petites maisons qui retombèrent jusque sur les îles voisines (qu'on appelle ses Femmes). Les commotions se prolongèrent ainsi pendant deux jours (4).

« La montagne s'ouvrit encore en 1632, dit de Buch, *l. c.*, et il en sortit un courant de laves qui se répandit sur ses flancs : un événement semblable eut lieu en 1683. »

1665. Éruption du Gunong-API, à Banda (Keferstein).

1667. 8 décembre, tremblement dans l'île de Poelo Neira (2).

1669. Dampier aperçut un volcan brûlant dans une petite île, entre Timor et Ceram (3). Cette date est-elle exacte ? (Voyez à 1699.)

La même année, fin des éruptions du Gunong-API, qui duraient depuis 60 ans (Keferstein).

1675. Éruption du Goenong-API, à Banda, suivant Keferstein.

1678. Éruption du même volan (même source).

1683. Éruption violente du Goenong-API, à Banda, accompagnée d'épouvantables commotions souterraines sous le choc desquelles la montagne se fendit, les maisons, les bâtiments et les magasins s'écroulèrent. Les habitants craignant d'être écrasés sous la chute des maisons en pierres se réfugièrent sous des baraques en planches ou sous des tentes (que j'ai vues en grand nombre en 1687 et 1688) ; en 1687, des personnes très-dignes de foi me racontaient que les secousses avaient été si fortes qu'on avait vu plus d'une fois les murs des maisons se fendre, présenter des crevasses assez larges pour qu'un homme pût y passer, et se refermer ensuite par l'effet d'un mouvement contraire.

(1) Valentyn, t. 5, part. 2, p. 17.

(2) Von Hoff, *Veränderungen*. . ., t. 3, p. 446.

(3) Daubeny, *On volcanoes*, 2^e édit., p. 402.

J'ai entendu raconter au chirurgien N. Proost, qu'à l'île Ay, vulgairement Poelo Ay, où il se trouvait, le sol s'était entr'ouvert à l'angle N.-E. du fort de Revengie, au moment où commençait le tremblement; le talon de son soulier resta pris dans la fente et il ne put le dégager qu'au moment d'une autre secousse, qui rouvrit la crevasse et fit tomber une grande partie des fortifications.

A Lonthoir, un gros rocher en saillie au sommet de la montagne s'écroula sous le choc d'une secousse et roula du haut en bas jusqu'au rivage, sans endommager les maisons au milieu desquelles il passa, et qu'il eût écrasées s'il les avait rencontrées. J'ai revu plus d'une fois ce rocher, et sa vue a toujours réveillé en moi la même surprise.

Toutes les citernes aux forts Belgica, Revengie et autres furent crevassées par ce tremblement et ne purent plus servir pour recueillir l'eau et la conserver.

A l'île Ceroewa, 40 milles environ au sud de Banda, les secousses furent si fortes que la moitié de l'île s'affaissa, dit-on, avec ses habitants; les autres s'enfuirent à Banda. Mais je crois que cet événement se rapporte à un tremblement antérieur (1).

Suivant le continuateur de d'Argensola, l'éruption et le tremblement auraient eu lieu à la fin de l'année (2).

D'après M. Junghuhn, le volcan de Seroea aurait fait éruption (3), ainsi que le Klobat ou Kemas dans l'île de Célèbes (4). Celle-ci est de 1680. (Voyez à cette date la troisième partie de ce mémoire.)

En 1688, pendant mon séjour à l'île Ay, dit Valentyn (5), j'ai regardé plus d'une fois un arbre vert qui se trouvait

(1) Valentyn, t. 3, part. 2, p. 17.

(2) *Hist. de la conquête des Moluques*, édit. citée, t. 3, p. 385.

(3) Java, p. 1269, d'après Valentyn, *l. c.*

(4) *Ibid.*, p. 1287, même source, sans indication de tome ni de page.

(5) *L. c.*, t. 3, part. 2, p. 17.

au sommet du Goenong-API et qu'on m'a dit être un citronnier. — La végétation avait donc reparu depuis 1683.

J'y ai éprouvé de légères secousses à diverses reprises ; mais une nuit , elles furent si violentes que l'ébranlement éteignit toutes les lumières au fort Ravengie et qu'il nous fallut fuir dans l'obscurité , circonstance d'autant plus dangereuse qu'on craignait d'être écrasé sous les pierres qui tombaient.

1690. Éruption terrible du Goenong-API ; il vomit non-seulement des flammes effrayantes , mais il lança encore des pierres énormes qui recouvraient le flanc occidental de la montagne.

J'ai causé avec des marins qui se trouvaient alors en rade de Banda : ils m'ont assuré que le volcan vomissait des pierres plus grosses que les bandages de leurs bâtiments , qu'il y en avait de plus de 460 pieds de long , qu'elles s'élevaient autant au-dessus du sommet que celui-ci s'élève au-dessus de sa base , qu'elles étaient encore incandescentes quand , en tombant , elles roulaient le long des flancs de la montagne , et incendiaient les arbres et les broussailles. Quoique beaucoup retombassent dans le cratère même , d'autres , en plus grand nombre encore , étaient lancées sur le flanc occidental et roulaient jusqu'à la mer , où , pendant 6 ans que dura l'éruption , elles comblèrent non-seulement une profondeur de 80 brasses d'eau , mais formèrent encore une espèce de promontoire qui s'étend jusqu'au pied de la montagne , avec laquelle il semble faire corps et qui n'est composé que des matières de cette éruption.

Ce fut heureux pour les habitants de l'île Neira , située à l'est du volcan , que toutes les matières vomies par l'éruption fussent portées à l'ouest ; car si les pierres incandescentes lancées et les autres matières embrasées avaient été projetées en aussi grande quantité du côté de Neira que du côté opposé , tous les habitants de cette ville auraient pu être anéantis. Comme le grand soupirail qui a donné issue aux matières éjectées paraît se diriger à l'ouest , tandis que Neira

git à l'est, cette île n'a pas été dévastée; elle a seulement été fortement ébranlée par les secousses; mais comme le foyer du volcan se trouve ou semble se trouver à l'est, il était à craindre qu'il ne crevât de ce côté, et alors Neira et ses habitants eussent été détruits.

Toutefois l'île de Neira n'a pas été complètement épargnée : outre les secousses qu'elle a éprouvées, elle a été recouverte d'une couche de cendres qui, au fort Nassau par exemple, atteignaient une hauteur de trois pieds. Tous les arbres fruitiers en ont considérablement souffert, et deux des principaux établissements (*Perkens*) de la compagnie ont perdu les deux tiers de leur valeur. Les détonations que faisait de temps en temps la montagne étaient si violentes, que toute l'île de Neira était ébranlée comme par un fort tremblement de terre, les portes fermées au verrou s'ouvraient la nuit par l'effet seul de la percussion de l'atmosphère. En proie aux plus terribles angoisses, les habitants craignaient de ne pouvoir les supporter plus longtemps et songeaient à se retirer dans le Pays-Haut. C'est ce que m'écrivait un ami à la date du 20 septembre 1695, et depuis la montagne a brûlé encore plusieurs mois.

Ainsi cette éruption a duré 6 ans, de 1690 à 1696. Le 17 mai de cette année, elle cessa tout-à-coup pour recommencer avec une nouvelle violence le 22 du même mois (1).

1693. 4 juin, dans l'île de Sorea, Seroea ou Ceroewa (Molouques, par 6° 21' lat. S. et 130° 38' long. E), tremblement violent suivi d'une éruption volcanique extrêmement désastreuse. En voici la description par Nic. Witzen (2) :

« Les vents avaient soufflé pendant environ six ou sept semaines, jusqu'au 4 juin 1693; ce jour, la montagne de l'île Soréa commença, vers le point du jour, à jeter plus de feu qu'à l'ordinaire. Cela continua cinq ou six jours, pendant lesquels

(1) Valentyn, t. 3, part. 2, p. 17 et 18.

(2) Gibelin, abrégé des *Phil. Trans.*, t. 1, p. 15 — 15, n° 206 des *Phil. Trans.*, an 1693.

le temps était couvert et obscur, jusqu'à ce qu'enfin elle vomit, non-seulement une flamme prodigieuse, mais encore une vapeur noire et sulfureuse si abondante, que les habitants d'Hislo, village le plus voisin de la montagne du côté de l'Ouest, en furent entièrement couverts; elle fut suivie d'un courant continu de soufre brûlant qui consuma tout ce qui se trouva sur son passage. Les habitants s'aperçurent ensuite qu'une partie de la montagne avait été engloutie. Une autre partie le fut trois ou quatre jours après, et ainsi de temps en temps, jusqu'à ce que le lac brûlant fut devenu presque aussi grand que la moitié de l'île. Les habitants se réfugièrent sur leurs vaisseaux et leurs barques, d'où ils voyaient tomber d'énormes masses de la montagne dans ce lac de feu, comme dans un abîme sans fond, avec un fracas épouvantable. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que plus le feu acquérait de véhémence, moins l'île était ébranlée. Les habitants d'une autre ville nommée Woroc, à l'est de l'île, se croyant plus en sûreté, parce que le cratère ou lac de feu était encore éloigné, demeurèrent un mois de plus dans leurs foyers, jusqu'à ce qu'ils vissent le lac s'approcher d'eux sans relâche. Ils observèrent qu'à mesure qu'il tombait de grandes masses et que le gouffre s'agrandissait, le bruit devenait plus grand; en sorte qu'ils ne purent plus douter que l'île dût être engloutie tout entière. En conséquence, ils résolurent unanimement de se transporter à Banda, et laissant tous leurs meubles faute de vaisseaux, ils arrivèrent à Amboine le 18 juillet 1693.

» Plusieurs volcans se sont remplis et éteints. D'autres ont commencé à s'ouvrir et à jeter du feu comme dans l'île Chiaus. » Ce qui suit est étranger à cette éruption.

M. Lyell fait remarquer qu'à mesure que le lac brûlant augmentait d'étendue, les tremblements de terre diminuaient d'intensité, (c'est ce que nous venons de voir dans le récit précédent), et M. de Buch (*l. c.*, p. 443) dit positivement qu'avant cette éruption l'île était constamment ébranlée par des secousses violentes qui ne se renouvelèrent plus depuis. Landgrebe n'ajoute rien de nouveau.

M. Junghuhn ne parle pas de cette éruption ; mais il en rapporte une à 1694 ; une grande partie de la montagne se serait engloutie dans le cratère ; toute l'île aurait été envahie par un lac de feu qui aurait forcé les habitants à fuir et à se retirer à Banda (1).

1694. « Le 9 novembre on aperçut une fumée très-épaisse vers le sommet du mont Gownong-API (Sic, Banda). Elle augmenta beaucoup le 21 et le 22 , et alors la flamme parut.

Le 23 et le 24 et quelques jours suivants , le feu alla toujours en augmentant du côté de l'ouest , et il était accompagné d'explosions pareilles à la décharge des plus grosses pièces d'artillerie ; de sorte que nous craignions que la montagne entière ne vint fondre sur nous. Le Gouvernement fit proclamer un jour de prières et de jeûne dans toute l'île de Banda. Quelquefois la montagne faisait entendre un bruit pareil à celui que cause la plus violente tempête dans les agrès d'un vaisseau ou dans un édifice. Il s'ensuivit du côté de l'ouest une grêle de pierres qui atteignaient jusqu'à la mer , et formaient un horrible spectacle. Les pêcheurs m'ont rapporté qu'il était déjà tombé tant de pierres , que l'endroit où ils avaient coutume de pêcher à la ligne , à 40 brasses de profondeur , est maintenant à sec ; le feu sort de l'eau avec véhémence , et elle est si chaude qu'on ne saurait en approcher. Maintenant la montagne brûle plus vivement du côté de Lonthoir (2). Les arbres à l'est et à l'ouest sont entièrement détruits , et le côté de l'ouest est couvert d'une couche de pierres dont on ne connaît pas l'épaisseur. L'odeur de soufre pendant la mousson de l'ouest est si insupportable , qu'on a de la peine à y résister dans les rues de Neira , où elle cause une grande incommodité. L'eau qui en découle n'a pas le goût naturel à l'eau , et elle est acide. Les jardins qui étaient

(1) Java , p. 1269 , d'après Valentyn , *l. c.* , c'est-à-dire , t. III , part. 2 , p. 47. Valentyn n'en parle pas.

(2) Ceci s'écrivait après le mois de mai 1695 , comme le porte la fin de la note.

sur le Gownong-API, et qui rapportaient une grande quantité de fruits, sont en partie couverts de pierres et en partie déserts. Ce qui donne le plus de crainte, c'est que la montagne est consumée intérieurement, vers l'ancien trou qui fut formé par une explosion en 1615, et le feu semble prendre son cours vers le Sud-Ouest; en sorte qu'étant entièrement creusée de tous les côtés, elle s'abîmera ou sera totalement bouleversée.

» A Neira, il n'y a ni feuilles, ni herbes. La terre est couverte de pierres et de cendres, et la moitié de la campagne haute est aussi dans un triste état. Beaucoup d'arbres sont morts en tout ou en partie, les autres languissent. Il n'y a point de maïs dans Neira qui n'ait éprouvé quelque dommage. Plusieurs maisons ont été renversées de fond en comble par le poids de la cendre.

» Celles de Denter, de Weyer, de Celam, et de la côte intérieure jusqu'à Walking, font aussi la triste expérience de cette calamité. Les tremblements de terre nous assaillent quelquefois, et notamment le 14 mai 1695, vers 2 heures après-midi, nous essayâmes deux rudes secousses » (1).

Cette note est suivie de celle-ci que je copie encore textuellement (2) :

« La montagne de *Kemas* ou *les Frères*, dans le territoire de Manado, a fait explosion avec un bruit affreux semblable à celui du tonnerre; l'éruption a été accompagnée d'une grande obscurité, d'un tremblement de terre, de coups de vent furieux et d'autres signes désastreux à Ternate. On a entendu le même bruit à Amboine. La montagne de soufre appelée Wawany, qui est sur Amboine, brûle aussi d'une manière terrible.

» Il paraît évident, d'après tous ces détails, qu'il y a dans ces parages des feux souterrains qui communiquent les uns

(1) Witzén, dans Gibelin, *l. c.*, p. 17—19, d'après le n° 228 des *Phil. Trans.*, an 1697.

(2) *Ibid.*, p. 19—20, même source.

avec les autres, et qui pourraient bien un jour abîmer la plupart de ces îles et opérer un changement notable dans cette partie de la surface du globe. Des témoins oculaires m'ont assuré que lorsqu'on y creuse la terre à dix ou douze pieds, on trouve toujours de la chaleur dans le terrier. »

Sur ces phénomènes remarquables, Von Hoff dit seulement :

22 et autres jours de novembre. Éruptions volcaniques du Gownong-Api à Banda, du Wawany à Hitoë ou Amboine, et du Kemas ou des trois frères à Célèbes, dans la province de Manado. L'auteur cite *L. v. Buch, Can. Ins.*, p. 364, et Labillardière, *Voy. I*, 324. De Buch cite lui-même les *Phil. Trans*, XIX, 49—59, et ne nous apprend rien de nouveau. — Gueneau de Montbeillard donne la date du 30 novembre au soir, mais sans nouveaux détails.

Suivant M. Junghuhn, p. 4269, le volcan de Seroea eut aussi, cette année, une violente éruption; une partie de la montagne s'abîma dans le cratère. Toute l'île fut dévastée par la lave ou par les matières embrasées. Les habitants s'enfuirent dans les îles voisines, notamment à Banda.

1695. 11 mai, 2 heures du soir, à Banda, deux secousses considérables. (*Vid. Supra*, 1694.) (1).

1696. Le 17 mai, l'éruption du Gownong-Api (Banda), qui durait depuis 6 ans, cessa tout-à-coup et se renouvela le 22 du même mois d'une manière aussi soudaine que curieuse, comme le montrent les relations suivantes que j'emprunte à Valentyn.

EXTRAIT D'UN JOURNAL TENU A BANDA (2).

« Mardi 22 mai. A midi, on a aperçu, de Neira, deux personnes qui gravissaient la montagne au S.-E. et qui, arrivées

(1) Dans toutes ces dates je n'ai pas fait la correction grégorienne.

(2) Extract uit het Bandaas Dagregister behelzende het droevig en niet min aanmerkelyk voorval, op den 22 sten Mey des jaars 1696. Door den Goenong-Api veroorzaakt. Valentyn, t. 3, part. 2, p. 18 et 19.

au sommet, y ont planté un bâton à l'extrémité duquel flottait un petit drapeau rouge. La montagne ne brûlait plus depuis cinq jours et la population se réjouissait de voir qu'elle ne vomissait plus de matières embrasées, quand l'éruption reprit d'une manière aussi terrible que soudaine : dans un instant, elle parut enveloppée de feu, d'épaisses vapeurs noires et de cendres qui en couvraient tous les contours.

» Rassemblée dans les rues, la population s'étonnait de la témérité des deux voyageurs, quand un événement aussi tragique qu'imprévu vint lui faire comprendre le danger qu'il y avait à vouloir scruter les mystères de la nature, et la juste récompense que Dieu réservait à une curiosité indiscreète. Cette longue et violente éruption, qui n'avait pas cessé un seul jour, avait fait craindre aux habitants qu'elle n'eût miné tout le pays et qu'elle ne finît par l'engloutir dans les entrailles de ce foyer embrasé. Plusieurs pensaient même que l'embrasement n'était pas épuisé, quand tout-à-coup le feu reparut plus ardent et plus terrible, se développa avec une force incroyable, lança des matières brûlantes mêlées de grosses pierres et fit entendre des détonations épouvantables comme des éclats de tonnerre ; d'immenses et vifs éclairs sillonnèrent l'atmosphère ; les pierres et autres matières éjectées s'élevaient à une grande hauteur et retombaient en pluie de feu sur les flancs de la montagne qui n'offrit bientôt plus que l'aspect d'un immense brasier ; puis ce nouveau paroxysme se calma et la montagne ne vomit plus que quelques vapeurs.

« Le soir, après des recherches attentives sur le sort des deux imprudents voyageurs, on apprit par deux esclaves qui étaient allés couper du bois au pied du Gownong-API, que le matin, vers 9 heures, ils avaient vu deux Européens gravir le flanc S.-E. de la montagne, qu'ils avaient tous deux un bâton de bambou à la main, et qu'arrivés au sommet ils avaient attaché un petit drapeau rouge à l'un de leurs bâtons de bambou, l'avaient planté en terre et en avaient fait le tour, ayant à la main leurs chapeaux ; qu'aussitôt après (autant qu'ils avaient pu le voir), ces deux hommes s'étaient

sauvés en toute hâte pour s'abriter sous un rocher qui, plus bas, forme une saillie sur le flanc oriental de la montagne, et qu'ils l'avaient atteint au moment de la première explosion ; que ne s'y trouvant pas en sûreté, ils avaient voulu descendre pour se cacher un peu plus bas, mais qu'ils avaient été arrêtés dans leur fuite par les pierres brûlantes qui tombaient sur eux ; que l'un avait été frappé à la jambe et l'autre à la tête ; qu'ensuite leurs corps avaient été entièrement brûlés et leurs os brisés, que l'un avait eu les entrailles arrachées et qu'ils avaient roulé jusqu'au bas, où ils les avaient retrouvés et reconnus au pied de la montagne quand l'explosion fut passée.

» Bientôt après, le sergent commandant le poste du fort (Kijkin de Pot), situé au pied du Gownong-Api, raconta que le caporal Pieter Hendriksz van.... avec un de ses camarades, le suisse Jacob Maur, avaient obtenu un matin la permission d'aller dans la forêt, qu'ils avaient sans doute voulu tous deux s'échapper, puisqu'ils n'étaient pas encore de retour, et que, d'après leur permission, ils devaient être rentrés à midi, et que probablement c'étaient ces deux hommes qu'on avait vu gravir la montagne brûlante, ce qui devrait se vérifier le lendemain. »

Mercredi 23 mai. Aujourd'hui, l'honorable Abraham Feilingius est revenu, avant midi, de Poelo Ay, avec le capitaine de la *Flûte Oosthuisen*, Hendrick Sprenger et le commis de la garnison, Jan Swinnas ; il a rapporté à S. Exc. M. le Président, qu'hier à midi toute l'île d'Ay avait été dans le plus grand émoi en voyant l'effrayante explosion de la montagne brûlante qui, pendant plus d'une grande heure, avait, avec une force prodigieuse et incroyable, au milieu de détonations épouvantables et d'éclairs incessants, vomie des matières enflammées : ces matières prouvaient une conflagration intérieure des plus violentes, elles s'élevaient à une grande hauteur dans l'air au milieu d'épaisses vapeurs noires, qui, par leur poids (il ne faisait presque pas de vent), retombaient presque aussitôt et obscurcissaient tellement l'atmos-

phère au N.-O. qu'on ne pouvait distinguer le ciel et la mer : tout le monde avait été très-épouvanté, l'on croyait que la montagne avait crevé du côté de l'est, et que l'île de Neira, qui en est tout près, devait être détruite.

Jeudi 24 mai. Aujourd'hui, à 4 heure 1/2 de l'après-midi, on a vu avec la même inquiétude un individu monter à l'extrémité E.-S.-E. du sommet de la montagne brûlante, où il est resté une grande demi-heure, et, après s'être ceint d'un morceau de toile de lin, il est redescendu du même côté : c'était le matelot Maurits Hendriksz van der Spelt qui, renvoyé d'ici récemment, devait retourner à Batavia avec le navire *de Fluit Oosthuizen*, sur lequel il était déjà inscrit. Il a été appelé immédiatement devant S. Exc. M. le Président Balthasar Coyett qui, en présence de l'intendant, M. Jacobus de Witte, et du secrétaire Coenraad Fredrik Hofman, lui a demandé ce qui l'avait porté à faire une chose aussi téméraire et aussi inutile, après la mort malheureuse et terrible des deux imprudents qu'il avait vus lui-même périr avant hier, et ce que lui, Maurits, avait vu et remarqué sur la montagne, tant dans sa forme que dans sa constitution. Sur quoi il a fait le rapport suivant :

Déposition faite par Maurits Hendriksz van der Spelt, matelot au service de la Compagnie (1).

« Il dit d'abord que les raisons qui l'on conduit sur la montagne lui sont personnelles; il n'a consulté que son cœur et n'a pris conseil de personne; il voulait chercher son camarade qui s'y était aventuré avant hier, qui n'était pas

(1) Bericht gedaan van Maurits Hendriksz van der Spelt, matroos in dienst der E. Maatschappij en op 't Fluitschip Oosthuizen bescheiden, nopen de redenen, die hem hebben bewogen den brandinden Berg te beklommen, en wat hy daar op wyders heeft aangemerkt. Valentyn, *l. c.*, p. 49 et 20.

revenu, et qui y était mort; il est parti de sa libre volonté, il voulait le revoir encore une fois.

» Il est parti après 9 heures du matin et a commencé à gravir la pente S.-E. de la montagne. Parvenu à moitié chemin, il a rencontré un rocher tout à fait abrupt; il était extrêmement fatigué, il s'est arrêté pendant une heure et demie environ dans une crevasse qu'il a trouvée, il avait envie de dormir. Quand il s'est réveillé, il a reconnu de lui-même la difficulté de son audacieuse entreprise; il a d'abord voulu escalader la roche escarpée devant laquelle il s'était arrêté, mais il n'a pas pu et il a été forcé de faire le tour de l'arête. Il se souvenait de son malheureux camarade, et il était bien résolu à monter jusqu'en haut pour voir s'il pourrait le retrouver, lorsque ses forces lui firent défaut: ses genoux pliaient sous lui; et après avoir demandé pardon à Dieu et imploré son secours, il se dirigea obliquement vers la pente E.-S.-E. de la montagne et en atteignit ainsi le sommet dans l'intérieur duquel il a aperçu une espèce de chaudière (d'où s'échappaient les matières), dont la profondeur, vue d'en haut, embrassait un espace trois fois grand comme le fort de Nassau à l'île Neira; cette chaudière embrasée se terminait au fond par un entonnoir; les bords en étaient escarpés et fendus par de grandes crevasses qui, la plupart, donnent passage au feu et aux matières fondues qui en recouvraient le fond; c'était du soufre naturel. Le cercle ou bourrelet qui environnait la chaudière n'avait pas plus de 3 ou 4 pieds de large; ce qui l'a empêché d'en faire le tour, c'est qu'il n'a pu passer d'un petit monticule situé à l'est à un autre situé à l'est-sud-est; il a fait rouler trois grosses pierres dans la chaudière, pensant qu'il pourrait entendre si elles arrivaient jusqu'au fond, mais il n'a pas pu s'en assurer. Tout le temps qu'il est resté sur le bord de la chaudière, il n'a pas vu le moindre embrasement, pas entendu le moindre bruit; il a seulement aperçu un peu de fumée. Dans le haut même de la montagne le sol était aussi froid qu'ici en bas; voilà ce qu'il a remarqué. De plus, en

redescendant la pente E.-S.-E., il a trouvé à moitié chemin un chapeau qu'il a très-bien reconnu pour avoir appartenu au caporal, mais il n'a pas pu retrouver son cadavre. »

Le vénérable Abraham Feilingius et l'enseigne Jan Buston firent aussi l'ascension de cette dangereuse montagne le 25 mai, c'est-à-dire, deux fois vingt-quatre heures après qu'elle avait cessé de brûler. Voici la relation que S. Exc. a faite de cette excursion, telle qu'elle m'a été envoyée de Banda (1) :

« Attendu qu'il plait quelquefois au Seigneur notre Dieu, de découvrir aux yeux des hommes les merveilles mystérieuses de ses œuvres, afin que Sa Toute-puissance divine se manifeste d'une manière plus pompeuse et plus digne de louanges, par l'obéissance respectueuse que toute la nature créée peut montrer, sans la moindre opposition, à l'ordre de ses commandements souverains, qu'il lui plait de même, lorsqu'il en juge l'occasion favorable, de répandre la force et l'intrépidité dans l'homme faible et mortel qui, à cause de sa pusillanimité, de sa faiblesse et de son impuissance, n'est pas en état de tenter les entreprises qui exposent à de grands dangers, que... (2).

» Après avoir bien réfléchi sur la manière de faire l'ascension de la montagne brûlante, je me suis enfin décidé à la tenter dans l'espoir d'en examiner le sommet; du 22 au 25, l'éruption avait cessé, la montagne n'avait émis ni feu ni fumée, elle était restée calme et tranquille comme dans l'intervalle du 17 au 22 mai. Dans cette dernière journée (du 22), deux malheureux avaient imprudemment affronté les dangers qu'offrait la montagne, et avant qu'ils en eussent

(1) Waaragtig verhaal en omstandig bericht, rakende de zeldzame Wonderen, die Monsr. Jan Buston, Vaandrig in dienst der E. Maatschappij, en Bevelvoerend Hoofd der Krygslieden van 't Kasteel Hollandia, in 't opklimmen van den Vuurberg, als mede op de uiterste hoogte, benevens my aangemerkt heeft. Valentyn, t. 3, part. 2, p. 20—25.

(2) Je m'arrête.... L'auteur débute sur ce ton par une période unique qui n'a pas moins de quatre-vingt-treize lignes ! et pas un point pour respirer !

atteint le sommet , les pierres brûlantes que lança le volcan leur avaient fait payer de leur vie leur audacieuse entreprise. Je me suis souvent demandé si je pouvais profiter de ce calme apparent pour aller contempler , à l'abri de tout danger , ses effets merveilleux ; on avait raconté des choses inconnues jusqu'à ce jour , mais la crainte luttait dans mon esprit qui , repoussant enfin de vaines terreurs , s'abandonnait à l'idée que le sommeil momentané de ces éruptions ignées pourrait durer au moins quelques jours. Enfin , confiant dans la grâce de Dieu , je me décidai à affronter le danger avec courage , et à aller dans cette solitude , dont la hauteur effrayante suffirait seule pour inspirer les craintes les plus légitimes. Ainsi résolu , je communiquai mon projet à un enseigne , M. Buston , qui l'approuva. Je l'invitai à m'accompagner ; et comme son service pouvait le forcer à quitter Banda et à retourner peut-être avec S. Exc. M. le Président , à Batavia , il fut décidé que nous ferions immédiatement l'ascension. Nous nous mîmes donc aussitôt en route ; une pyrogue (prauv) nous amena de Lonthoir au pied de la montagne dont nous entreprîmes l'ascension du côté du nord. La première hauteur forme comme une espèce de contre-fort qui fait le tour entier de la montagne ; à peine fûmes-nous parvenus au-dessus , que nous vîmes d'énormes pierres dont plusieurs avaient une brasse et même plus de longueur. Elles étaient entièrement couvertes de soufre. Nous essayâmes d'en enlever avec un couteau , mais nous trouvâmes qu'il y formait une couche très-dure et très-épaisse. L'endroit où , dans sa chute , le soufre s'était rassemblé , était un bassin de la profondeur de la moitié d'un homme et d'une brasse de tour ; il semblait avoir été creusé à la pioche , il y avait plus de deux brasses de sable qui paraissait avoir été fraîchement ramené , et , en montant sur la crête de cette espèce de bourrelet , on voyait que la moitié au moins de son épaisseur était tombée dans le trou. En s'avancant davantage on croyait marcher sur un sol miné ; on entendait un bruit affreux , comme celui que feraient des matières en ébullition sous une

voûte ; c'était effrayant. Nous nous avançâmes encore jusque sur une hauteur située au nord, que nous estimâmes être à moitié chemin, entre le contrefort et le sommet de la montagne. Ce ne fut qu'avec de grandes peines, par un chemin aussi difficile à gravir qu'il le fut à redescendre, à cause des nombreux et profonds ravins qu'y avaient creusés les pluies et qui arrêtaient à chaque instant notre marche, que nous pûmes avancer. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la soif, et dans cette triste circonstance nous n'avions pour nous rafraîchir qu'un petit flacon d'eau-de-vie qu'avait apporté un esclave de l'enseigne. Nous fîmes redescendre ce bon esclave, en lui recommandant vivement de nous rapporter quelques *klappers* et en lui indiquant le lieu où nous devons le retrouver à notre retour. Après avoir pris quelque repos, nous adressâmes, à haute voix, une prière au Dieu tout-puissant, pour qu'il nous préservât des dangers que les pierres et la fumée pouvaient nous faire courir. Je le remerciai, pour moi et pour mon compagnon, de la puissante assistance qu'il nous avait accordée jusqu'ici en éloignant de nous les périls, et je le conjurai très-humblement de nous accorder sa divine protection pour que nous puissions arriver heureusement au sommet. Pleins de confiance en Dieu, après cette prière, nous nous remîmes courageusement en marche. Ce ne fut pas un petit travail que de franchir les précipices que nous rencontrâmes devant nous. Il nous fallut plus d'une fois abandonner la manière ordinaire de marcher et recourir à un mode nouveau. Au lieu de marcher la main fortement appuyée sur notre bâton, il nous fallut plus d'une fois l'attacher à notre ceinture et ramper comme des sauvages sur les mains et sur les pieds. Plus d'une fois la pierre sur laquelle nous appuyions notre bâton s'affaissa ou roula, nous laissant sans secours et sans appui, prêts à glisser dans le précipice. Plus nous montions, plus les périls augmentaient; nous avons pu jusqu'alors nous arrêter de temps en temps, nous asseoir et prendre un peu de repos; maintenant il nous fallait grimper comme les couvreurs, avec cette différence

pourtant qu'à l'aide d'échelles couchées sur les toits, ils peuvent se reposer avant d'arriver au sommet, tandis que nous ne pouvions nous arrêter un instant, ni nous retourner, sans courir le risque de nous précipiter du haut en bas, parce que la montagne n'est couverte que de matières qui, comme la cendre et les petites pierres, n'offrent pas le moindre appui sur lequel on puisse affermir le pied, quelque soin et quelque circonspection qu'on y apporte. La pente qu'il nous fallait gravir était d'ailleurs si roide qu'il nous fallait ramper sur les deux mains, le corps presque couché, et qu'elle menaçait de nous faire glisser du haut en bas, pour peu que nous nous serions étendus dessus sans nous hâter d'avancer; quand, de temps en temps, nous voulions respirer un moment, nous étendions les bras, le ventre et la face contre terre; c'est ainsi que, sans même pouvoir jeter un coup d'œil en arrière, nous tenant toujours en mouvement, nous atteignîmes enfin, vers deux heures et demie du soir, le sommet de la montagne : depuis les dix heures du matin, nous marchions ainsi; à la grâce de Dieu, les mains et les pieds enfoncés dans la cendre. Dieu nous soit en aide ! Au secours ! au secours ! Quel spectacle terrible et grandiose se développe à nos regards ! Quel sujet de méditations ! Combien de milliers de fois cette fumée épaisse s'est élevée jusqu'au ciel ! C'est une vapeur qui monte et tourbillonne tantôt noire, comme si on brûlait de la poix ; tantôt mêlée d'étincelles qui pétillent et l'illuminent ; tantôt ce sont des flammes brillantes qui s'élèvent dans l'air et s'élancent au milieu du fracas des détonations ; parfois, des rochers se détachent des entrailles de la montagne, ses flancs se brisent et s'entr'ouvrent, le gouffre rugit, les pierres jaillissent jusqu'aux nues, l'abîme s'éclaire, brille et paraît tout en feu (l'homme le plus courageux et le plus intrépide sent son cœur faillir), l'affreuse bouche béante menace d'engloutir le pays tout entier.

» Nous nous arrêtons tous les deux et nous adressons une nouvelle prière au Dieu tout-puissant, nous le remercions

d'avoir couronné notre entreprise et nous le supplions de nous conserver sa protection pour le retour, quand nous aurons vu ce que nous avons à observer. Cette courte prière terminée, nous buvons chacun une goutte d'eau-de-vie qu'un esclave qui ne m'appartenait pas, mais qui était à mon service, nous avait apportée, pendant que celui de mon compagnon s'était séparé de nous à moitié chemin, pour aller nous chercher quelques *klappers*.

» Pendant ce repos forcé de quelques instants, je préparai du papier, une plume et de l'encre; puis je m'approchai de la bouche de cet ennemi dangereux dont la rage se développe depuis six années; je voulais examiner non-seulement sa gueule, mais reconnaître autant que possible et étudier jusqu'à ses entrailles. A notre approche, nous vîmes, avec la plus grande surprise du monde, combien la montagne, qui a brûlé depuis tant d'années, a étendu ses ravages du côté où nous étions montés; ses éruptions, dont les produits s'avancent jusqu'à la mer, l'ont minée sur une longueur de plusieurs toises; mais quelque incroyable qu'en paraisse la profondeur, il fallut bien en croire nos yeux et nous rendre à la raison des faits même incompréhensibles. D'après une évaluation que j'ai tout lieu de croire exacte, cette profondeur était d'environ 40 brasses; c'est à peu près le quart de la hauteur du squelette de la montagne.

» Voici ce qu'on y voyait de plus remarquable. Au côté Nord, dans un renflement, en forme de demi-lune, se distinguaient quatre rochers calcinés d'un volume à peu près égal: la surface en était brûlée et réduite en petits fragments, les deux du milieu étaient très-près l'un de l'autre, mais les autres en étaient à une petite distance. En arrière de ces blocs, à la distance d'environ une toise, s'élevait une autre roche en forme de corniche un peu arrondie sur les bords, crevassée et sinuose dans toute sa longueur; elle faisait une saillie qui ne s'avancait pas de plus de deux pas, dans la cavité creusée par le feu à l'intérieur de la montagne, et qui se redressait plus loin de six brasses environ au-dessous du

point le plus élevé entre le nord et l'est. Autant que nous avons pu en juger, ces rochers n'avaient pas plus de deux brasses de hauteur; telle était aussi à peu près l'étendue de leurs autres dimensions.

» L'arête ou bourrelet supérieur n'avait pas partout la même largeur; dans certains endroits, une personne y aurait marché facilement; dans d'autres, comme au milieu, on n'eût pu passer qu'en s'y mettant à califourchon. La forme de ce gouffre horrible, allongée à peu près comme celle d'une navette de tisserand, se terminait en pointes émoussées, et aux deux extrémités, où s'ouvraient deux cavités profondes, le bord était miné en dessous.

» C'est de l'extrémité orientale que la plupart des matières ont été constamment lancées vers Poelo Ay par-dessus le bord occidental. Si de là on fait le tour par le sud, on rencontre une série de blocs de rochers, disposés en talus: ce talus commence à l'endroit où finit le bord miné en dessous, s'élève en s'élargissant jusqu'au bourrelet supérieur; en se faisant attacher une corde autour du corps, on pourrait facilement descendre jusqu'au fond du gouffre (pourvu que la fumée et les vapeurs sulfureuses dégagées par les chaleurs n'y missent pas empêchement). Nous aurions pu aisément en mesurer la profondeur si nous avions eu une sonde sous la main.

» Ce trou qui se trouve sous le côté E. de la montagne a pu exercer sa plus grande action vers le bord occidental, dans la direction de Poelo Ay, où il se prolonge en forme de crevasse; il aboutit, entre le N. et l'O., à une troisième cavité, ouverte au milieu du gouffre, au fond de l'abîme qui constitue la bouche proprement dite de la montagne, dans laquelle il forme une espèce de puits ou de bassin à bords escarpés. La forme générale de cette bouche peut, dans son ensemble, être considérée comme un ovale ou une ellipse dont le grand axe court de l'est à l'ouest. Nous avons très-difficilement distingué cette cavité centrale; elle est sombre et paraît s'enfoncer profondément dans les entrailles de la terre. C'est de là que les pierres peuvent avoir été lancées à l'est et à

l'ouest et projetées verticalement dans l'atmosphère, comme on l'a vu nombre de fois dans le cours des siècles ; c'est de là que s'élancent ces énormes colonnes de cendres et de fumée, si souvent mêlées de pierres embrasées, qu'on aperçoit au-dessus de la bouche de la montagne, ces vapeurs noires et épaisses qui forment d'immenses pyramides, en un mot, toutes les matières qui y arrivent de l'intérieur, poussées ou entraînées avec une force prodigieuse par la fumée à travers les crevasses.

» Il ne peut y avoir que très-peu de pierres projetées par-dessus le bord septentrional, parce que c'est à l'est et à l'ouest (ainsi qu'il a déjà été dit) que se trouvent les orifices par lesquels elles peuvent être lancées obliquement entre les parois inclinées des crevasses ; ce ne peut être que dans des cas très-rares que les matières sont déviées de la direction qui leur est imprimée par la crevasse elle-même et portées vers l'un ou l'autre de ces orifices.

» Je regarderais aussi cette cavité centrale comme le principal foyer d'action de ces feux infernaux, et, convaincu par l'expérience, je crois que c'est elle qui renferme toutes les mines inflammables, les veines et les amas de soufre et de salpêtre, attendu que rarement, ou peut-être jamais, on n'a vu jaillir des pierres par les deux autres trous par où ne se dégagent pas non plus les premières matières de l'incendie ; mais à la vue des vapeurs et de la fumée, qui, par la rapidité et la force incroyables de leurs émissions, ont cherché à se faire un passage, nous n'avons pu les considérer que comme d'immenses cheminées parfaitement disposées pour donner issue aux exhalaisons qui, cherchant à s'échapper de l'intérieur, se précipitent dans les canaux qu'ils leur offrent. Telles sont à peu près les notions que je puis donner sur ces trois cavités. Il est aisé de supposer, lorsqu'on a eu l'occasion de voir ces trois gouffres, avec quelle facilité ils ont pu (comme nous en avons été souvent témoins) se réunir ou se contrarier mutuellement, pour livrer passage aux pierres que projette au dehors la fermentation ou travail intime du foyer.

» Je décrirai, en quelques mots seulement, la forme générale de l'ouverture (du cratère). On peut comparer l'évasement de la bouche à un cône tronqué, creusé dans le sol et renversé ; le bourrelet qui l'environne et qui a plusieurs toises de circonférence est abattu en divers endroits ; le talus, d'abord escarpé, commence à s'incliner davantage à quelques brasses de profondeur, et se termine au-dessus du fond par une saillie qui en fait tout le tour. Telle est la description que je puis faire de ce volcan et qui suffira pour en donner une idée.

» Une circonstance vraiment étonnante dans notre visite au volcan est la facilité avec laquelle nous avons pu en voir l'intérieur, la clarté avec laquelle nous en avons distingué toutes les parties. Ainsi, on aperçoit très-bien quatre saillies qui se détachent du mur d'enceinte du cratère et s'avancent au-dessus de l'abîme ; elles sont opposées deux à deux et répondent à peu près aux quatre vents. Le dessous est tellement miné qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu résister aux violentes secousses qui ont eu lieu pendant l'éruption et comment elles se soutiennent encore ; une chose non moins curieuse, c'est que les grosses pierres vomies et projetées contre le bord qui n'offre qu'une faible résistance ne l'aient pas renversé, ce n'est que par un hasard inconcevable qu'elles ont volé par-dessus et ne l'ont pas précipité dans le gouffre : il faut en chercher la raison dans la position des deux trous, ouverts l'un à l'est et l'autre au sud. Ils sont placés au-dessous des parois de la montagne, ces parois sont minées en dessous et s'appuient sur une grosse roche minée elle-même, qui forme comme un mur de soutènement et qui s'avance en forme de corniche à sept brasses au-dessous de l'orle supérieur de la montagne. Forcées de passer sous cette corniche, les pierres projetées par les trous situés à l'est et au sud n'ont pu se diriger que du côté de l'ouest pour s'élever dans l'air, et n'ont pas endommagé ce côté du bord, côté au-dessus duquel elles étaient lancées. Il en est de même du trou situé entre le nord et l'est, en avant duquel se dresse, à la distance d'une dizaine de brasses, un rocher dont la hauteur égale celle du

bord supérieur ; grâce à cette disposition , les bords minés du côté de l'ouest et du sud ont pu n'être pas atteints. Néanmoins , il est bien étonnant que les énormes pierres , qui plus d'une fois sont retombées sur l'orle supérieur , ne l'aient pas renversé dans leur chute. S'il arrivait (ce que Dieu veuille ne pas permettre) qu'il s'écroulât entièrement et que la montagne perdît ainsi une trentaine de brasses de sa profondeur , ce ne pourrait être ni par des inondations , ni par des commotions souterraines. En effet , de légers éboulements partiels ne sauraient élever assez haut les eaux de la mer , pour que les bords du cratère soient inondés. Ce ne peut pas être non plus par des commotions souterraines , car les matières ne peuvent passer par les canaux du trou du milieu qu'après avoir traversé ceux de l'un des deux autres orifices ; par conséquent , son peu d'étendue s'oppose à ce qu'il absorbe tout (4).

» La bouche est belle et régulière. Vers l'ouest , entre une roche qui s'abaisse obliquement et le trou du milieu , on aperçoit un petit rocher blanc de forme quadrangulaire qui ressemble assez à une pierre tumulaire. On voit une espèce de plate-forme comme un petit banc de sable ; mais il est à croire que c'est une véritable roche blanche d'une dureté très-considérable , tout à fait semblable aux pierres blanches que nous avons rencontrées au sommet de la montagne , qui ont un aspect crétacé et qui cependant ont une dureté qu'on n'aurait pas soupçonnée. La bouche de forme ovale se termine par un bourrelet d'une hauteur régulière et la même partout , à l'exception de deux petites échancrures entre le nord et l'est ; ces deux échancrures anguleuses (en forme de V) sont séparées par un espace de 25 à 30 pas : mais vu de Neira , tout cela paraît plus grand qu'il ne l'est en réalité. De plus , le bord entier , à l'exception de quelques petites crevasses répandues çà et là sur son pourtour , forme un bourrelet arrondi , d'égale hauteur dans toute son étendue.

» J'étais très-curieux de lancer depuis le haut une pierre

(4) Je traduis presque littéralement.

dans le trou du milieu ; mais mon compagnon de voyage, Buston, justement effrayé, s'y opposa d'abord, craignant que, par sa chute, cette pierre ne mit en mouvement les matières embrasées ; cependant il finit par approuver et par partager mon désir de connaître le bruit qu'elle pourrait faire en tombant. Nous prîmes donc une grosse pierre et la roulâmes dans le gouffre ; elle sauta dans le trou du milieu ; nous écoutions très-attentivement : nous entendîmes un bruit semblable à celui d'un courant de soufre qui brûle et qui bouillonne. J'appelai cinq ou six fois à très-haute voix et l'écho me répondit très-fortement. Nous vîmes des vapeurs sulfureuses s'élever des bords de cette grande fournaise et pétiller comme quand on répand du sel sur le feu. Elles faisaient continuellement détacher du rocher des éclats qui retombaient au fond.

» Enfin nous songeâmes à redescendre et adressâmes à Dieu une courte prière d'actions de grâce pour le remercier de sa protection. La descente ne fut pas moins pénible, car la montagne est très-escarpée, mais la pente n'est pas aussi roide sur tous les côtés : nous choisîmes celui par lequel nous étions montés, et nous étant assis, nous nous glissâmes depuis le haut en nous poussant avec les mains que nous enfoncions dans une épaisse couche de cendres. Arrivés au bas, au pied même de la montagne, nous sentîmes une odeur infecte comme celle que donnerait un cadavre en putréfaction ; il nous revint aussitôt à la pensée que deux individus avaient été tués par les pierres le 22 mai. En nous avançant un peu, nous découvrîmes le cadavre ; il portait trois trous dont l'un, au ventre, était aussi grand que la forme d'un chapeau. Les vêtements avaient été brûlés jusqu'au milieu du corps par les pierres embrasées : il gisait la face enfouie dans le sol. Jamais on n'avait vu spectacle aussi affreux.

» En arrivant à Neira, nous nous rendîmes auprès de sa Seigneurie M. le Président, qui nous reçut très-poliment ; Son Excellence avait prévu tous les dangers de notre entreprise, elle eut la bonté de se réjouir de notre heureux retour et de nous faire l'accueil le plus gracieux. Nous lui offrîmes plu-

sieurs pierres de salpêtre et de soufre que nous avons rapportées; nous les avons prises la plupart en haut du bord du volcan et quelques-unes au-dessous. M. le Président nous exprima ensuite le désir de voir un rapport écrit de notre expédition, pour le présenter à Son Excellence le Gouverneur et aux très-honorables Conseillers de la Compagnie. J'ai dû me soumettre à une demande aussi légitime et satisfaire le désir de Son Excellence et de MM. les Conseillers.

» Malgré le peu de temps qui m'a été accordé pour écrire cette relation, je désire que Son Excellence et MM. les Conseillers n'y trouvent rien qui puisse leur déplaire; mon compagnon et moi ne désirons d'autre récompense de notre entreprise que de leur être agréable et de leur donner une preuve publique de notre très-humble respect. Nous désirons, en terminant ce récit, que, s'il parvient entre les mains de Son honorable Excellence et des illustres Conseillers de l'Inde, le Dieu Tout-Puissant soit avec vous tous. Amen. »

Signé au bas :

De Votre excellence

le très-humble serviteur,

En marge, le 29 mai 1696.

ABRAHAM FEILINGIUS.

Collationné, pour copie conforme,

Banda, Nassauw, le 25 août 1696.

H. DEGENAARS et SAN MARMER.

1699. 27 décembre. « Nous découvrîmes, dit Dampier, l'isle brûlante, qui est haute, mais petite, et à 6° 36' lat. S. Depuis le bas elle va un peu en talus vers le sommet; elle se partage au milieu en deux pointes, et c'est de l'entre-deux qu'il sortait autant de fumée que j'en aie vu sortir d'aucun volcan. Je n'y vis point d'arbres; mais le côté septentrional paraissait verdoyant et tout le reste sec et stérile (1). »

(1) G. Dampier, *Voyage aux terres australes*, Rouen, 1715, in-12, faisant suite au *Voyage autour du monde*, t. V, p. 71.

C'est, suivant Landgrebe (*l. c.*, p. 264), le Gunong-API, situé par 6° 35' lat. S. et 124° 20' long. E., qu'il ne faut pas confondre avec le Gunong-API de Banda. L'île-Brûlante ou Gunong-API est à l'ouest de l'île Damme.

1710. Commencement de mars, tremblement à Neira.

« Le 14 avril de l'année 1710, dit Valentyn, nous apprîmes à Amboine, par une lettre écrite de Neira le 10 du même mois, qu'on y avait éprouvé, cinq semaines auparavant, un tremblement de terre plus violent que celui de 1683, et qu'on avait été forcé d'abandonner le fort. Depuis lors, jusqu'à l'année 1712, la montagne de Banda resta tout à fait calme (2). »

1712. « Le 27 juin, à 3 heures du soir, on vit s'élever au côté S.-O. de la montagne de Banda de très-fortes colonnes de vapeurs et d'une fumée noire, au milieu desquelles des flammes brillaient de temps en temps. Le temps qui était pluvieux et orageux empêcha de bien observer le volcan.

» Le 28, au point du jour, le phénomène se renouvela; on ne vit pas de flamme, mais une fumée noire mêlée de cendre et de quelques petites pierres incandescentes; on entendit un grand bruit en arrière de la montagne. Cependant ceux qui étaient à Neira, comme ceux qui se trouvaient en mer, au N.-O., n'éprouvèrent rien qu'un fort vent du S.-E. Toutefois, à 7 heures du soir, on aperçut de Lonthoir, au S.-O., comme de la lumière et une flamme étincelante qui brillaient plus ou moins suivant que la pluie qui tombait était plus ou moins forte. Il en fut de même pendant la journée du 29.

» Pendant toute celle du 30, on ne vit que quelques vapeurs et de la fumée qui reparurent le soir avant le coucher du soleil; mais, à partir de ce moment, on aperçut de Lonthoir, le sommet de la montagne, environné au S.-O. de feu et de flamme.

» Le 1^{er} juillet, on ne vit, tout le jour, presque ni vapeur,

(2) Valentyn, t. 3, part 2, p. 23.

ni fumée; cependant après le coucher du soleil, on remarqua de temps en temps quelques points brillants, sans pouvoir affirmer s'ils étaient sur la montagne ou si ce n'étaient pas des étoiles. Il en fut de même le 2 et le 3, et les jours suivants jusqu'au 9, que le maître ouvrier (du bâtiment qui a apporté cette nouvelle) fit le tour de la montagne avec une barque; il remarqua plus ou moins de vapeurs et de fumée, mêlées de cendres qui avaient une forte odeur de soufre. Il vit sur le flanc de la montagne plusieurs arbres courbés sous les cendres; on aurait dit qu'ils étaient morts, tant le pied de la montagne était couvert de pierres, de morceaux de roches et de cendres.

» Cette nouvelle fut apportée à Batavia le 40 août de cette année, et depuis lors, ajoute Valentyn en terminant la description du volcan, je n'ai rien appris des embrasements de cette montagne dont le feu couvait alors sous la cendre (4). »

1754. Éruption du Gunong-Api dans l'île de Banda (2). »

1763. 1^{er} septembre, à Banda-Neira, une violente secousse qui dura quatre minutes et à laquelle succédèrent, dans la soirée et la nuit suivante, seize autres secousses moins fortes. La mer fut extrêmement agitée et les flots inondèrent toute l'île en moins de trois minutes; édifices nombreux renversés. Sept personnes périrent.

Le volcan de *Papenberg* vomit des pierres d'une grosseur considérable, qui détruisirent la plus grande partie des arbrisseaux et des plants d'épiceries. Cette île a éprouvé des accidents pareils en 1629, 1632, 1683, 1690 et 1696.

Cette dernière secousse s'est fait sentir vers la mer de Nigritie, dans les îles de Piezang et Rozengain (3).

1764. Éruption du Gunong-Api (Banda), qui continua l'année suivante (Von Hoff).

(4) Valentyn, t. 5, part. 2, p. 25 et 26.

(2) Drapiez, même source que pour 1820.

(3) *Jour. hist.*, juin 1764, p. 475. Le nom de *Papenberg* m'est inconnu.

1765. Éruption considérable du Gunong-API dans l'île de Banda (1).

1767. 8 décembre, tremblement à Poulo-Neira, dans le groupe de Banda (2).

1775. Éruption du Gunong-API, dans l'île de Banda (3). Le volcan paraît avoir été dans une activité continuelle depuis 1765. (Voyez plus bas le rapport de M. Baumhauer sur l'éruption du 41 juin 1820.)

1778. Éruption du Gunong-API dans l'île de Banda; elle fut violente et accompagnée d'une coulée de lave qui s'étendit jusqu'à la mer (4).

1846. 8 octobre, 8 heures du soir, à Banda, secousses précédées d'un bruit souterrain; elles furent violentes et se renouvelèrent avec la même force plusieurs fois jusqu'au lendemain au matin : elles parurent dirigées du N.-E. au S.-O.

Le 41, 7 heures du matin, nouvelles secousses encore précédées d'un bruit souterrain. Elles se renouvelèrent pendant plusieurs jours, mais avec des intervalles de repos. Elles étaient tellement fortes qu'on ne pouvait se tenir debout; le fracas souterrain était épouvantable; fortement ébranlés et endommagés par les secousses du 8, les bâtiments s'écroulèrent, et dans moins d'une heure la ville, dans la Grande-Banda, ne fut plus qu'un monceau de ruines. Il paraît que les sources thermales dont parle Valentyn et dont les indigènes se rappelaient encore en 1848, ont complètement disparu pendant ce tremblement. Il n'y a eu aucune éruption volcanique.

Pendant les mois de novembre et de décembre, les secousses se sont encore renouvelées (5).

(1) Von Hoff, *Veränderungen...*, t. 2, p. 429; de Buch, *l. c.*; Drapiez, même source que pour 1820.

(2) Von Hoff d'après Vogel's, *Beischreibung seiner Seereisen*, t. 2, p. 178.

(3) Von Hoff, de Buch et Drapiez, *l. c.*

(4) De Buch, *l. c.*

(5) Janghuba, p. 1390.

1817. — *Excursion au cratère du volcan de Gunong-Api, dans l'archipel de Banda.*

Un journal hollandais intitulé *Honst-and-Letter-Bode* contient le récit suivant d'une excursion faite à ce volcan célèbre par M. *Verhuel*, capitaine de vaisseau des Pays-Bas :

« Lorsqu'en 1817 je me trouvai dans l'archipel de Banda, avec le vaisseau de S. M. le roi des Pays-Bas, *Amiral Evertsen*, dont j'avais le commandement, je formai le projet de visiter le Gunong-Api, volcan situé dans une de ces îles, et de monter aussi près de la cime que possible. Amateur de l'art du dessin, je me promettais une riche récolte pour mes collections d'esquisses de dessins indiens.

» La petite île de Gunong-Api s'élève en forme de cône dans l'Océan; les deux tiers sont couverts de cocotiers et d'autres arbres; le reste est aride, porte des traces de lave en différentes directions qui conduisent jusqu'à sa cime aplatie. L'île ne produit pas d'épicerie; mais quelques habitants de Banda ont établi, dans la partie inférieure, des jardins dont le plus considérable appartient à M. Vetter, officier de la marine royale des colonies, commandant du port de Banda. Autrefois il s'y trouvait aussi quelques forts pour protéger le débouché occidental ou de Lonthoir, mais actuellement ils n'existent plus.

» Le 3 avril fut le jour que je fixai pour l'exécution du projet de cette pénible expédition, et je choisis de préférence la nuit, afin d'être à l'abri de la chaleur excessive du soleil, d'autant plus que la pleine lune favorisait l'entreprise.

» M. Vetter se présenta avec quelques-uns de ses esclaves pour me servir de guides, et plusieurs officiers du vaisseau *Evertsen* se joignirent à nous. A une heure après minuit, nous étant mis dans un canot, nous nous rendîmes à la maison de campagne de M. Vetter, dont la demeure, avec quelques autres édifices, avait été presque entièrement démolie par suite du violent tremblement de terre du mois d'octobre

1816. Là, nous nous débarrassâmes de tous les vêtements superflus, et, tenant une canne de bambou à la main, nous procédâmes à l'exécution de notre projet. Plusieurs nègres de notre suite portaient les vivres nécessaires et le pavillon des Pays-Bas, que nous nous propositions de placer au bord du cratère. La nuit était magnifique : bientôt tout fut désert autour de nous, et assez souvent nous nous trouvâmes dans l'obscurité à cause du feuillage épais des arbres, arbrisseaux et autres plantes, de sorte que nous devions sonder avec nos cannes et grimper de roc en roc, afin de nous frayer un sentier praticable. Un des indiens qui nous précédait, armé d'une espèce de hache, appelée *kenang*, avec laquelle il coupait les branches qui gênaient notre marche, nous faisait remarquer et éviter les fentes de rochers. Nous fûmes souvent obligés de faire de longs détours pour éviter ces fentes quelquefois très-larges et profondes ; nous longeâmes leurs bords noirs, en nous tenant aux broussailles et fougères qui croissent en abondance et d'une hauteur extraordinaire.

Les scènes les plus variées, tantôt agréables, tantôt effrayantes, se développèrent à nos regards, chaque fois qu'un rayon de la lune perçait les ténèbres qui nous entouraient. Ici, des arbres aux branches entrelacées ; là, de vieux troncs d'arbres renversés et déracinés ; partout d'énormes rochers escarpés et tout à fait arides, ou couverts d'une espèce de verdure ; leurs fentes humides servaient de repaires à de monstrueux serpents, dont l'aspect nous effrayait chaque fois que leur sifflement nous les faisait reconnaître, et cependant de nombreux cocotiers toujours chargés de fruits et élevant leur cime majestueuse. Peu à peu nous avançâmes, et, comme l'épaisseur des arbres et de la verdure, ainsi que les rochers, diminuaient sensiblement, nous jouâmes de plus en plus de la lumière de l'astre de la nuit, et nous eûmes lieu d'espérer être bientôt au bout de notre pèlerinage, en atteignant la partie aride de la montagne. Ce fut vers les quatre heures et demie du matin que nous y arrivâmes

enfin, et le spectacle qui s'offrit alors à nos regards nous dédommagea amplement de nos fatigues. Le cône entier se présentait d'en bas comme une masse lisse et entièrement unie, construite de monceaux de lave; sa cime était entourée de nuages sulfuriques, sortant du cratère, légèrement agités par les vents de la nuit, et présentant leurs bords argentés par les rayons de la lune; de temps à autre, des éclairs ou gerbes de feu sortaient de l'intérieur du volcan. Un morne silence régnait à l'entour, l'Océan se perdait dans les nues, et les îles semblaient flotter sous nos pieds dans une perspective nébuleuse.

» Après nous être reposés quelques instants dans ce lieu, nous entreprîmes la tâche pénible et périlleuse de gravir un talus de 50 degrés, en grim pant sur une masse de pierres mouvantes. Comme en se détachant, elles en entraînaient d'autres avec elle, nous fûmes obligés de nous tenir sur une même file, l'un à côté de l'autre, afin de ne pas nous blesser entre nous lorsque nous étions renversés par ces pierres ou atteints de leurs éclats. En effet, il arriva assez souvent qu'en nous appuyant sur les plus grands rocs, ils se détachaient et nous estropiaient les mains et les pieds. A d'assez courts intervalles nous eûmes l'occasion de nous reposer un peu sur les fougères sortant entre les rochers; alors nous respirions et nous nous rafraîchissions avec un breuvage que nous avions apporté.

» Tout d'un coup l'horizon s'éclaircit, et nous aperçûmes les bords de l'Océan et les nuages flottant autour de nous comme une ceinture dorée : c'étaient les rayons de l'aurore. En même temps le coup de canon du matin se fit entendre du vaisseau *Évertsen*, et le bruit répercuté d'une île à l'autre se perdit insensiblement comme celui du tonnerre sur le vaste Océan. La lumière naissante nous présenta la plaine de verdure des arbres sous nos pieds comme un tapis uni, varié seulement par les différentes nuances qu'offraient les cimes des maisons et des forts de Neira et de Lonthoir. Le soleil se leva dans toute sa gloire, il sortit majestueusement du sein

•

de l'Océan, et ses rayons brillants furent réfléchis par les ondes de la mer la plus calme. Nous semblions flotter avec le pic escarpé qui nous portait, ayant au-dessus de nos têtes le ciel le plus pur. Aucune expression ne peut rendre un si étonnant tableau.

» Cependant le brouillard sulfurique qui sortait de l'intérieur du cratère commençait à nous gêner, et notre position paraissait d'autant plus critique que les pierres continuaient de plus en plus à se détacher, et que le bruit de la chute était augmenté par celui qui se faisait entendre dans l'intérieur du gouffre. Des vapeurs épaisses de soufre sortaient avec force des fentes de la montagne, dans les flancs de laquelle nous entendions gronder un bruit confus semblable à celui d'une mer agitée par la tempête.

» Enfin, nous arrivâmes au bord supérieur du cratère, les souliers et les habits à moitié brûlés et les mains blessées par la lave tranchante. La vue de l'intérieur du cratère, qui avait la forme d'un entonnoir, est singulièrement frappante : toute sa surface est couverte de laves du plus beau jaune qu'on puisse imaginer ; la fumée se dégage d'une quantité de canaux ou tubes de soufre, assez souvent accompagnée d'un bruit sourd. Le cratère lui-même peut être estimé avoir environ deux cents pieds de diamètre, et en bas il se sépare en deux parties. Du côté septentrional, le fond n'est pas visible, les bords en sont escarpés, de sorte que leur plus grande épaisseur n'excède pas quatre pieds. Du côté méridional, on voit le fond couvert d'une grande quantité d'immenses rochers qui paraissent y avoir été jetés par la dernière éruption, dont les traces se découvrent par un sillon profond de lave à travers toute la montagne.

» Nous avançâmes encore jusqu'au haut d'un pic qui s'élève du côté septentrional, et c'est là que M. le lieutenant De Jong et moi nous plantâmes le pavillon des Pays-Bas. Nous y trouvâmes aussi un casuar qui s'était enfui de la campagne de M. Vetter, située au pied de la montagne ; il paraît que cet oiseau a été étouffé ici par l'atmosphère sulfurique.

» Le vent se mit à souffler du sud, et, comme par son effort les nuages épais de soufre s'éloignaient de l'entrée du cratère le long des grands rochers, nous eûmes l'envie d'examiner de plus près une partie de l'intérieur. A cet effet, nous tînmes nos mouchoirs liés devant le nez et la bouche pour nous préserver du gaz azotique, et nous descendîmes dans la profondeur du volcan. Le soufre sur lequel nous marchions se brisa en craquant comme de la neige gelée, et la chaleur du sol nous obligea de rester toujours en mouvement. Quelquefois un bruit sourd se faisait entendre sous nos pieds; la fumée, toujours en effervescence, sortait des veines de soufre cristallisées, et, en s'évaporant, s'échappait avec violence et se perdait dans l'air. Les rayons du soleil, en tombant sur la croûte de soufre mêlée d'un salpêtre très-brillant, produisaient un effet magique; mais, lorsque nous fûmes arrivés au bord de la seconde région du cratère, nous n'aperçûmes qu'une vapeur épaisse et bouillante.

» Cette vapeur ne permettant plus ni d'avancer ni de rester plus longtemps, nous revînmes et sortîmes du cratère, chargés de beaux morceaux de laves et de soufre cristallisés; nous étions d'autant plus pressés, que nous redoutions d'être suffoqués par un changement de vent. Nos indiens avaient encore moins de courage que nous pour avancer; et il faut avouer que notre position était fort dangereuse, puisque, peu de mois après, la partie méridionale du cratère, la même dans laquelle nous étions entrés, s'est écroulée avec tous les rochers qui la composaient.

» Sortis de ce précipice, nous nous occupâmes, après nous être reposés pendant une demi-heure, de la partie la plus difficile de l'expédition, c'est-à-dire, de redescendre. Un de nos compagnons, effrayé à la vue d'une profondeur de quatre mille pieds et du chemin glissant et presque à pic que nous devions parcourir, perdit presque la respiration, au point qu'il nous incommoda beaucoup; mais heureusement il atteignit, avec le secours des indiens, les forêts de la région inférieure

» J'ai trouvé que le meilleur moyen de descendre de ce cône, couvert de lave, est de se tenir aux endroits où la cendre de lave est la plus fine, de s'appuyer sur une canne de bambou, et de se laisser glisser jusqu'à ce qu'on se trouve dans la cendre jusqu'aux genoux; alors on s'arrête de soi-même et on recommence l'opération. C'est de cette manière, d'ailleurs très-pénible et douloureuse pour les pieds, que je suis revenu jusqu'au bout de la partie aride de la montagne.

» Nous étions tous extrêmement fatigués et altérés, notre provision de boissons ayant été épuisée, et, en nous traînant avec peine d'un arbre à l'autre, nous arrivâmes enfin, chancelants et exténués, à une petite chaumière indienne où nous nous couchâmes sur l'herbe : l'un de nous ne pouvait plus proférer un seul mot; cependant le jus de coco et un morceau de melon d'eau, dont chacun fit usage, nous rendirent bientôt à nous-mêmes, et à midi nous fûmes de retour dans la ville de Neira, les habits en lambeaux, presque sans souliers et blessés sur tout le corps. Pendant toute la durée de notre expédition, on nous avait observés avec des télescopes.

» Le pavillon que nous avions planté sur le roc supérieur se vit encore longtemps flottant dans l'air; mais enfin il disparut consumé par la vapeur sulfurique (1). »

1820. « Le 11 juin, 11 heures 1/2 du matin, le temps étant beau et le vent soufflant de l'est avec un peu de force, on entendit, dans l'île de Neira, un bruit particulier assez semblable à celui d'un feu de mousqueterie bien nourri, exécuté à une petite distance de l'observateur; immédiatement et alors qu'on s'y attendait le moins, on vit sortir avec violence du sommet du volcan le *Gounapi* (Gounong-Api) une fumée noire, épaisse, qui s'élevait rapidement en spirale et se répandait dans l'air qu'elle obscurcissait rapidement. La colonne de fumée était accompagnée de quelques élancements de flammes et d'une pluie de sable, ou pour parler

(1) *Nouv. Ann. des voy.*, t. 5, p. 455 — 461. 1820.

l'ancien langage, de *cendres* volcaniques qui, en un instant, couvrirent les édifices, les parcs et les plaines des environs d'une poussière aride et brûlante. Les explosions se succédèrent d'une manière effrayante; elles se faisaient sentir dans un rayon très-étendu, et vers deux heures l'éruption prit le caractère le plus désastreux; la bouche du cratère commença à vomir des pierres ardentes d'une dimension prodigieuse, et telle qu'il était impossible de se figurer qu'une force de projection pût, non lancer au loin, comme elle le faisait en effet, des masses aussi énormes, mais même parvenir à les soulever; ces masses en tombant et en roulant avec un fracas épouvantable, embrasaient tous les corps combustibles qu'elles rencontraient dans leur trajet. •

» Aussi longtemps que le vent se soutint, les vapeurs furent poussées au-dessus des terrains élevés de Neira, mais insensiblement il cessa de souffler, il fit même place à un rhumb venant du sud, et par suite de ce changement subit, Lanthor (l'un des districts de l'île) fut couvert d'une énorme quantité de cendres volcaniques noires.

» L'approche de la nuit augmenta encore la terreur et l'anxiété auxquelles tous les habitants étaient livrés : hommes, femmes, enfants, colons, créoles, chinois, esclaves, tous étaient dans la cruelle attente de voir la terre s'entr'ouvrir pour les engouffrer à la fois; à peine avaient-ils le courage de penser à fuir, et d'ailleurs où se réfugier? Tous les points de l'île leur offraient de semblables dangers; quelques-uns cependant crurent trouver quelque sûreté à la Grande-Banda, et s'y sauvèrent sur de frêles chaloupes, faisant de leurs biens et de leurs meubles la part du destin.

» Les explosions redoublèrent, les tourbillons de flamme augmentèrent, et les masses en ignition, lancées par le volcan, commencèrent dans l'obscurité à briller de leurs lumineuses couleurs. Vers sept heures une secousse de tremblement de terre se fit sentir, elle détermina une tempête affreuse. Les éclats réitérés de la foudre sillonnant largement l'atmosphère vinrent ajouter à l'horreur de l'éruption,

et rien n'était comparable à cette union des feux célestes et terrestres. Cette scène de dévastation se continua sans interruption jusqu'à quatre heures du matin, qu'une nouvelle secousse, produite avec un fracas épouvantable, parut la suspendre. La tempête se calma, mais le volcan ne brûlait pas avec moins de fureur; on s'aperçut au contraire que vers le nord-ouest, il était résulté de la dernière secousse un second cratère, qui, plus encore que le premier, s'y présentait sous des apparences effrayantes.

» Les deux bouches lancèrent à l'envi des fragments de rochers brûlants, à une hauteur que l'on estimait être de sept à huit cents pieds. Les plus grosses masses, comparables en volume à celui d'un bâtiment ordinaire, ne pouvant s'élever au-dessus du gouffre, y retombaient aussitôt.

» Aucune détonation connue ne peut donner une idée de l'intensité du bruit qui accompagnait ces éruptions presque continues. La plupart des pierres s'élevaient verticalement; elles retombaient avec grand fracas et roulaient dans la mer dont elles excitaient le bouillonnement. L'élévation rapide de ces corps en ignition laissait des traînées de feu, lesquelles en se réunissant offraient l'aspect d'une énorme gerbe dont l'œil pouvait à peine soutenir l'éclat. Les tourbillons de fumée et de vapeurs suivirent l'impulsion que leur imprimait le vent; les émanations se dirigèrent d'abord vers l'ouest, insensiblement elles tournèrent au sud-ouest, et enfin à 4 heures elles infectèrent toute la partie du sud dont elles couvrirent le sol, ainsi qu'elles l'avaient fait des autres terrains, d'une épaisse couche de poussière aride et caustique. Pendant cette dernière heure les déjections redoublèrent et les cendres se répandirent très-loin.

» Pendant la matinée du 12, la force des explosions sembla s'affaiblir insensiblement et on la trouva moindre encore dans la nuit suivante; il y eut d'une détonation à l'autre des intervalles qui devinrent plus grands dans la journée du 13; cependant, à mesure que ces détonations devenaient moins fréquentes, elles acquéraient en revanche beaucoup de force.

» Le 14, les éruptions furent à peu près semblables ; cependant l'air devint plus serein , la fumée commença à s'éclaircir et prit , ainsi que les vapeurs et les cendres , sa direction vers le nord , de manière que l'on put mieux distinguer la montagne et les cratères dont les bouches avaient acquis un diamètre considérable. La base de la montagne , qui , jusqu'aux deux tiers de son élévation , se trouvait auparavant couverte de toutes espèces d'arbres , n'offrait plus qu'un squelette nu et pierreux autour duquel étaient amoncelées les scories des débris calcinés et fumants. Dans la nuit la fureur du volcan s'apaisa insensiblement , les matières qu'il rejetait ne s'élevèrent plus à une hauteur aussi grande , les explosions enfin ne se succédèrent plus avec la même rapidité.

» Le 15, on compta de 4 à 5 minutes d'intervalle dans les détonations de l'un des cratères ; néanmoins on n'observa que très-peu de changements dans celui du sud-ouest , ce qui n'empêcha pas le capitaine Lipkes , du vaisseau marchand *Ida-Aleyda* , qui se trouvait en rade assez près du volcan , d'ordonner dans l'après-midi , à deux de ses pilotes , de s'embarquer dans la chaloupe et de longer la côte en faisant le tour de la montagne , afin de l'examiner du côté du nord et d'observer sa situation. Ces deux hommes rapportèrent que les dégâts n'étaient point aussi grands partout , qu'il y avait des endroits où les déjections avaient été constamment lancées d'une manière directe vers la mer , et que les cratères s'ouvraient à peu près à la sixième partie de la hauteur de la montagne. Ils observèrent qu'il s'élevait de la surface de la mer de fortes vapeurs , et ils les attribuèrent d'abord à l'effet des pierres ardentes qui y avaient roulé ; mais en portant plus attentivement leur attention vers ce phénomène , ils reconnurent que les vapeurs ne se produisaient qu'à une distance d'environ 200 pieds de la côte et dans un rayon de 50 pieds ; qu'au centre de cette action , l'eau était si brûlante qu'il était impossible d'y plonger la main , que la chaleur diminuait à mesure qu'on s'éloignait de ce centre , et que près de la côte l'eau était presque froide , ce qui n'aurait pu

être si la chaleur eût été produite par les pierres sorties du volcan. Ils pensèrent qu'une crevasse sous-marine, ce qui n'est pas sans exemple, mettait les feux volcaniques dans un contact plus immédiat avec l'eau et l'échauffait particulièrement sur ce point. Ce qui les confirma dans leur opinion, c'est qu'ils virent dans quelques endroits du rivage s'échapper à travers plusieurs des amas de déjections, d'assez épaisses fumerolles qui ne pouvaient provenir que de semblables crevasses.

» Le 16, le volcan ne fit remarquer aucun changement; seulement le vent d'est qui souffla assez vivement, donna aux cendres et à la fumée une direction moins incommode pour ceux qui s'étaient réfugiés dans la partie de l'île abritée contre la fureur du volcan. Cet événement et les pluies abondantes qui survinrent, contribuèrent puissamment à ranimer la végétation, à rafraîchir l'air et à le purifier; l'on attribue à cette heureuse influence l'état de santé dans lequel ne cessèrent de se trouver les habitants, malgré d'aussi terribles désastres. Les eaux des puits, que l'on n'avait pu garantir de l'atteinte des cendres et des vapeurs, avaient acquis une saveur acide bien marquée.

» Le 17, les intervalles des explosions se prolongèrent davantage encore, mais celles-ci furent plus terribles, le cratère sud-ouest, celui qui s'était ouvert récemment, commença aussi à mettre de la distance entre ses détonations; ses projections furent aussi moins violentes, ce qui donna lieu de penser qu'il pouvait s'être établi entre les deux gouffres une communication souterraine.

» Dans la nuit du 17 au 18, le volcan reprit toute sa force et sa violence; les détonations se succédèrent avec une rapidité au moins égale à celle que l'on observait dans les premiers moments de l'éruption. Le capitaine Lipkes voulut examiner à son tour les différentes faces de la montagne, et la curiosité l'entraîna principalement vers les endroits où ses pilotes avaient reconnu qu'il se dégageait de la fumée et des vapeurs; la grande chaleur l'empêcha d'approcher plus près que de 70

pieds environ de la fumerolle la plus voisine de la côte. Il observa qu'à une certaine distance du volcan, la combustion s'entretenait dans un nombreux amas de pierres calcinées, et que continuellement des parties de cet amas étaient lancées vers la mer où elles roulaient en la faisant bouillonner; ce qui lui fit croire qu'il existait sous cette masse énorme une crevasse du volcan, qui occasionnait ce mouvement dans les pierres et les poussait vers la mer; cela paraissait d'autant plus probable que l'agitation des pierres correspondait parfaitement avec les éruptions du volcan. Le vent tourna à l'ouest et s'y maintint, ce qui est un phénomène extraordinaire dans ces parages au mois de juin.

» Le 24, à une heure après midi, les feux et les explosions n'offraient aucun ralentissement, quand une tempête des plus impétueuses fit passer le vent au sud-ouest et versa une énorme quantité d'eau; on espérait que cette circonstance aurait amené quelques améliorations, mais cet état de choses dura jusqu'au 26, que le volcan parut s'apaiser; dès cette époque seulement, les habitants commencèrent à se rassurer et à reprendre possession de leurs demeures en général très-endommagées.

» Au départ du bâtiment, porteur des dernières nouvelles (le 7 août), le volcan lançait encore des feux et des pierres, mais à des intervalles beaucoup moins rapprochés (4).

M. Junghuhn décrit aussi cette éruption, p. 4273, puis il ajoute p. 4274 :

« On m'a dit que pendant tout ce temps il n'y avait eu que quatre jours de pluie, et que un mois et un quart après l'éruption, c'est-à-dire, le 22 juillet, les phénomènes étaient toujours les mêmes.

» *Quant aux changements produits dans le sol par*

(4) Drapiez, *Annales génér. des sc. phys.*, t. 7, p. 316-323, d'après les relations officielles du commandant de Banda, M. C. M. Baumhauer, du commandant des Moluques, le colonel Jauffret, et du capitaine du vaisseau *Ida-Aleyda*, M. Claus Lipkes.

cette éruption, ils consistent, dit-on, dans l'apparition d'un nouveau rescif (langue de terre qui n'existait pas auparavant) et de deux nouvelles collines ou petites montagnes. Le nouvel écueil avait, le 16 juin, 480 pieds de long sur 4 à 3 d'épaisseur; il formait un banc continu entièrement composé de blocs plus ou moins gros et poreux, qui étaient chauds et qui fumaient; il occupait à peu près toute la petite baie connue auparavant sous le nom de « Kapal Pitja; » l'eau de la mer bouillonnait jusqu'à 1½ mille (*paal*) de la côte, elle était assez chaude pour qu'on eût pu y faire cuire des œufs dans le voisinage du nouveau rescif.

» Le prof. Reinwardt qui le visita en 1824, le trouva encore très-chaud (et le considéra comme un filon soulevé qui était sorti à travers une faille) : lors de la visite du docteur S. Müller, en 1828, il était déjà en grande partie refroidi. Les deux monticules récemment formés consistaient à peu près en fragments d'une lave chaude et coulante. Outre un nouvel orifice d'où jaillissaient des pierres, le volcan avait encore deux cratères, l'un placé au sud et près du sommet, et l'autre, qui s'était ouvert, un peu plus bas, au N. N.-E., à 1¼ à peu près de la hauteur de la montagne; une troisième bouche, plus petite, s'était formée entre ces deux cratères. »

Je crois devoir donner à la suite de cette description la traduction d'un rapport officiel.

1820. 14 juin, dans la soirée, tremblement dans les îles Banda. Il avait été précédé par l'éruption du Gounong-Api. Ce phénomène s'annonça à 44 heures 30 minutes du matin, d'une manière effrayante. L'éruption commença par la sortie d'une épaisse fumée, accompagnée d'un bruit semblable à celui du tonnerre le plus intense. A 2 heures, une masse de pierres brûlantes s'échappa du volcan avec une force extraordinaire et mit en feu, dans sa chute, tout ce qu'elle put atteindre. Les secousses occasionnées par l'éruption étaient si vives et se succédaient si rapidement, que les maisons et même les vaisseaux qui se trouvaient à la côte en ressentaient les effets. La fumée et les cendres que vomissait le cratère eurent

bientôt obscurci tous les environs de la montagne et même les lieux les plus éloignés. Les coups redoublèrent vers le soir et les pierres furent lancées à une hauteur double de celle de la montagne, qui paraissait couverte de torrents de feu. Ce spectacle devint plus effroyable encore par un tremblement de terre qui arriva dans la soirée et par un ouragan violent, de sorte que toute la population de Banda et des autres îles passa la nuit dans les plus vives angoisses, et qu'à la pointe du jour, tous les bâtiments qui étaient en rade s'éloignèrent de la côte. L'éruption continua pendant toute la journée du 12. La fumée et les cendres couvrirent Neira et Lonthoir jusqu'au milieu du parc de Bogauw. Les arbres furent comme ensevelis dans le sable, et les puits qu'on ne put fermer furent mis hors d'état de pouvoir encore servir; la verdure était partout grillée et la terre couverte de cendres grises qui étouffèrent, dans leur chute, plusieurs oiseaux et quadrupèdes. Il s'était formé, au nord-ouest de la montagne, une nouvelle ouverture par laquelle s'échappaient des pierres de la grandeur des habitations; néanmoins l'éruption s'est faite par l'ancienne ouverture. D'après Valentyn, la montagne a brûlé pendant cinq années, lors de l'éruption de 1690, et un vieillard digne de foi assure que la même chose a eu lieu de 1765 à 1775 (1).

A ces détails, j'ajouterai les suivants que j'emprunte à M. de Buch. L'île de Banda avait auparavant une grande baie sur la côte occidentale : en 1820, après que l'éruption se fût terminée, il se fit dans la mer un soulèvement, et une masse solide, composée de gros blocs semblables à du basalte, vint non-seulement remplir et combler cette baie dont la profondeur était de 60 brasses, mais elle forma même, au-dessus de la mer, des collines très-élevées et fort étendues, qui entourent le pied du volcan et s'appuient contre les flancs de cette montagne.

Aucune des matières qui composent cette masse soulevée

(1) Rapport de M. Baumbauer, Résident. *Ann. de Ch. et de Phys.*, t. 15, p. 430, et t. 21, p. 397.

n'a été fondue ou coulante ; tous les blocs étaient crevassés et dégageaient d'abondantes vapeurs, mais ce soulèvement n'a rejeté ni rapillis, ni cendres, ni pierres-ponces. Les habitants de Banda, dont les maisons se trouvent sur le revers opposé, ne s'aperçurent de ce phénomène remarquable qu'après que la plus grande partie de ce soulèvement se fût effectuée et lorsqu'ils en eurent été avertis par les vapeurs et par l'échauffement des eaux de la mer. Lorsque M. Reinwardt visita et examina cette localité en 1824, des vapeurs d'eau et de soufre se dégageaient encore entre ces blocs entassés. Le môle élevé au milieu de la baie est formé de couches très-épaisses, qui sont inclinées des deux côtés et dont le milieu ou la cime est recourbé en dôme. Les couches inférieures sont tout-à-fait compactes ; les couches supérieures, au contraire, sont poreuses. Il semble que ce soit la répétition des effets du soulèvement du cône même d'un volcan, et par cet événement, ajoute M. de Buch, on peut se faire une idée de la possibilité de l'élévation des grandes masses solides qui ont produit les obélisques d'Auvergne, et les murs basaltiques saillants qui terminent les filons de basalte. (Descript. citée, p. 412).

« Tous ces débris, dit Reinwardt (1), portent des marques évidentes qui annoncent qu'ils ont subi un haut degré de combustion, et il en est qui, par la calcination, se trouvent réduits à l'état de pierre-ponce, ou qui, exposés au grand air, tombent en poudre.

» Cette masse de pierres a surgi sans être accompagnée de cendres ; ce qui annonce un mode d'éruption différent dans ses principes de celui suivant lequel opèrent les grands volcans. »

1824. 22 avril, par conséquent 3 ans et 9 mois après la première éruption, le Gounong-Api en eut une nouvelle dans laquelle il se forma un nouveau cratère (?) au côté nord de la montagne.

(1) Férussac, *Bull. des sc. nat. et de géol.*, t. 17, p. 47, avril 1829, d'après le *Magaz. voor wetensch. Konst en lett.* part. 3, cah. 4, p. 70.

« Comme 209 ans auparavant, Gerard Reynst, Gouverneur des possessions Néerlandaises, était arrivé pour être témoin d'une éruption du volcan, de même le 22 avril 1824, le Gouverneur-Général van der Capellen entra en rade et faisait jeter l'ancre à son escadre dans le voisinage immédiat de la montagne, lorsque à 4 heures du soir, le volcan sembla vouloir saluer à sa manière l'arrivée de Son Excellence ; il lança dans les airs une immense colonne de fumée noire, mêlée de cendres blanches, et joignit son tonnerre souterrain aux décharges de l'artillerie du fort de Banda.

» Des éclairs brillants sillonnaient la colonne de cendres qui, blanches comme la neige, retombaient sur le sommet, pendant que les nuages de fumée noire se dispersaient dans l'atmosphère.

» Le volcan était encore le même que 209 ans auparavant, mais quels changements, dit Olivier, qui faisait partie de la suite du Gouverneur, quels changements s'étaient opérés dans la Compagnie et dans la position des Européens aux Indes, depuis que la montagne avait développé sa première colonne de fumée sous les yeux de Gerard Reynst !

» Cette éruption toutefois ne causa aucun dommage (1).

» Le 9 juin, nouvelle et violente éruption du Gounong-Api, qui, depuis le 22 avril, n'avait lancé que de la fumée. Ce nouveau paroxysme dura cinq jours, et le 14 notamment, le volcan lança des pierres incandescentes et des nuages de cendres. Il resta ensuite en repos pendant 14 jours, puis le 28 au soir, eut lieu une éruption désastreuse : cette fois, des myriades de blocs de pierres brûlantes s'étaient mêlées à la cendre qui tomba en quantité jusqu'alors inconnue, les sifflements et les rugissements de la montagne étaient continus, et interrompus seulement de temps en temps par des détonations éclatantes qui faisaient trembler les maisons. Heureusement, le vent qui soufflait grand frais du S.-E.

(1) *Junghuhn, Java...* p. 1275, d'après Olivier, in *Oosterling*, t. 1, n° 1, p. 16, et *Tijdsch. v. Neerl. Ind.* t. 2, n° 12, p. 629.

emporta la pluie de cendres et sauva Neira de la calamité qu'elle avait éprouvée quatre ans auparavant.

» Le 29, on éprouva un tremblement de terre qui dura trois minutes.

» Suivant *Finn*, *l. c.*, cette éruption aurait eu un courant de lave (une bouche qui aurait vomi de grandes pierres noires se serait ouverte au côté nord de la montagne); ce courant ressemblerait à celui qui, en 1820, a recouvert le flanc occidental.

» Pendant les huit années suivantes, il y a encore eu *de temps en temps* des éjections de sable et de cendre, qui ont causé de grands dégâts dans les plantations d'arbres à épices » (1).

1827. Le 13 octobre, Dumont d'Urville passa en vue de Banda. « Gounong-API est, dit-il, un cône peu régulier, échancré au sommet, à peu près nu dans toute son étendue, d'un demi-mille de diamètre et de deux ou trois cents toises de hauteur. Du reste il n'a pas offert plus d'apparence de feu, ni même de fumée, qu'à l'époque de mon passage sur la *Coquille*, en novembre 1823 » (2).

1835. Dans le mois de février, les secousses se renouvelèrent à Banda, pendant plusieurs jours; elles ne furent pas très-fortes.

A la fin de l'année, le vent souffla du côté du volcan et causa des maladies qui durèrent jusqu'au milieu d'août 1838, et firent périr beaucoup de monde (3).

1839. Le 19 février, d'Urville aperçoit le Gounong-API, qui, dit-il, domine le petit groupe de Banda et sur les flancs duquel s'ouvre un cratère d'une grande activité. Des tourbillons d'une fumée noire et épaisse s'élèvent constamment du sein de cette montagne en feu et viennent en couronner le sommet (4).

(1) *Junguhn*, *l. c.*, p. 1275 et 1276.

(2) *Voyage de l'Astrolabe*, t. 4, p. 635.

(3) *Junguhn*, Java, p. 1398.

(4) *Voyage au Pôle Sud*, t. 6, p. 2 et 4.

1839. Le 23 février, MM. Dumoulin, Hombron, Lafond et Gourdin, de l'expédition de M. Dumont d'Urville, firent l'ascension du Gounong-API, dans l'île de Banda.

« A 3 heures du matin, dit M. Dumoulin (1), tous nos préparatifs de départ étant faits, nous nous rendîmes sur Banda-Neira pour gravir la montagne du volcan. Nous y trouvâmes dix condamnés qui, par les soins de M. le Gouverneur, nous attendaient pour nous servir de guides. Ils eurent bien vite chargé sur leurs épaules nos bagages, consistant en vivres et instruments, et nous nous disposâmes à franchir le canal qui sépare Banda-Neira du Gounong-API. Nous avions malheureusement renvoyé l'embarcation qui nous avait amenés à terre, et il fallut un peu de temps pour en trouver une destinée à nous faire franchir cet obstacle. Toutefois la nuit était encore très-noire lorsque nous fûmes au pied du volcan; nous y trouvâmes quelques misérables cabanes assises au pied de la montagne, sur le bord du canal, entourées par quelques arbrisseaux rabougris et souffreteux, à travers lesquels il nous fallut chercher notre route malgré l'obscurité.

» Nous n'avions pas fait grand chemin que déjà nous étions loin de toute végétation, et devant nous se dressait le cône que nous allions gravir, dont l'arête faisait, avec la verticale, un angle de 60 degrés au plus.

» Deux natures distinctes semblent caractériser le terrain de la montagne : sa base est garnie à la surface par d'énormes blocs de lave et de basalte, recouverts d'un peu de terre végétale, et à travers lesquels surgissent les pauvres arbustes qui y marquent la vie; mais à mesure que l'on avance, les arbustes disparaissent, la lave se trouve à nu sur le sol et présente des saillies tranchantes sur lesquelles il faut poser le pied avec d'autant plus de précaution, que le moindre faux pas peut entraîner la rupture d'un membre. Plus loin le sol devient mobile; des cendres semées d'énormes pierres noires vomies par le cratère, rendent la marche plus difficile encore,

(1) *Voyage au Pôle Sud*, t. 6, p. 41—44.

mais aussi moins dangereuse; souvent le sol sur lequel on a appuyé le pied se divise, et d'énormes cailloux ébranlés roulent avec fracas jusqu'au pied du volcan avec une vitesse effrayante. Nous n'étions pas encore arrivés à la moitié de la hauteur que nous voulions atteindre, lorsque M. Gourdin, qui relevait de maladie, sentit ses forces l'abandonner, et nous demanda à rester en arrière. Le jour commençait à poindre; nous avions tout intérêt à terminer notre ascension avant que le soleil vint nous écraser de sa chaleur torréfiante; toutefois la prudence exigeait qu'aucun de nous ne restât en arrière, car les pierres, qui à chaque instant se détachaient de nos pieds, auraient pu écraser l'imprudent retardataire: aussi nous nous empressâmes de ralentir notre marche; tous nos guides durent aider notre camarade souffrant, et ce fut avec joie que nous nous retrouvâmes tous réunis sur le sommet de la montagne, après trois heures d'une marche pénible.

» Comme toutes les montagnes volcaniques, le Gounong-Api est terminé par un cône renversé d'environ 80 mètres de largeur sur 20 à 24 mètres de profondeur. Ce fut là que se trouva l'embouchure du volcan auquel sans doute la montagne dut sa formation. Aujourd'hui, du sable et du gravier garnissent le fond de ce cratère entièrement éteint. Le thermomètre placé sur le sol, et même enfoncé de quelques pouces dans la terre, n'accusa que 27°; mais par opposition, les pourtours de ce cône renversé paraissent encore en feu, de nombreuses fumerolles s'en échappent, et répandent à l'état de vapeur une grande quantité de soufre, qui se condense ensuite et vient se cristalliser en beaux prismes d'un effet remarquable. Sur plusieurs points, la chaleur inhérente au sol est tellement forte que le soufre qui s'y condense reste à l'état liquide. Nos guides, qui ont les pieds nus, ne traversent qu'avec peine ces lieux embrasés, et nulle part le thermomètre n'accuse moins de 40° sur les pourtours de ces foyers. Partout sous nos pas le sol résonne comme si une couche peu épaisse de terreau nous séparait du feu souterrain de

la montagne, dont la fumée s'échappe, par gerbes immenses, d'une longue fissure placée sur la partie occidentale. Ce ne fut point sans regrets que nous dûmes renoncer à voir de près l'ouverture principale du cratère, d'où s'échappait ce long jet de fumée que nous avions aperçu de si loin; mais des fumerolles très-actives nous en séparaient, et de temps à autre le vent, qui n'était point régulier, poussait sur nous ces exhalaisons méphitiques qui rendent toujours si dangereuses les approches des volcans. Cependant nous parvîmes très-près de l'ouverture principale. L'action était trop intérieure pour y voir autre chose que de la fumée; le sol s'ébranlait sous nos pas et nous faisait craindre à chaque instant que, s'affaissant sous notre poids, il ne nous entraînât avec lui jusqu'au fond de l'abîme.

» Il était près de dix heures du matin lorsque nous commençâmes à redescendre; il nous fallut peu de temps pour atteindre le pied de la montagne et je pus encore profiter de l'obligeance du docteur Kurt pour aller visiter l'île *Poulo-Pisang*, résidence des lépreux, avant de rentrer à bord. »

A ces détails j'ajouterai le passage suivant d'une note de M. Dubouzet, officier de l'expédition (1) :

« Le 23 février, nos naturalistes gravirent dans la matinée le Gounong-Api et s'approchèrent très-près du cratère : il est moins élevé que celui de Ternate; les abords du cratère ou du côté du S.-E. sont très-dangereux, quand la mousson actuelle règne. On nous cita un officier d'une frégate hollandaise qui y fut suffoqué l'année précédente et perdit la vie. Ce volcan n'a pas cessé d'avoir la même activité depuis qu'on connaît ces îles. Il lance continuellement des cendres et des vapeurs; les vents les transportent quelquefois jusque sur la ville et sur la rade; les émanations sulfureuses qui en sortent incommode souvent les habitants, et on leur attribue à tort ou à raison les fièvres qui règnent quelquefois dans cette ville; elle me paraît les devoir plutôt à sa situation et

(1) *Ibid.*, p. 239.

à l'air embrasé qu'on y respire, à cause du calme qui s'y fait sentir plus que partout ailleurs. »

Voici la même ascension racontée par M. Gourdin (4) :

« Je quittai le bord en compagnie de MM. Dumoulin, Hombron et Lafond, pour faire une excursion au sommet du volcan Gounong-Api; dix esclaves avaient été désignés pour nous accompagner et nous servir de guides. A 3 heures 172 nous débarquions sur Neira : un bateau du pays que nous primes dans la port nous fit franchir le canal.

» A 4 heures nous quittâmes la plage et nous commençâmes aussitôt à gravir par une pente fort raide. Nos guides avaient allumé des torches et éclairaient notre route. Nous traversâmes d'abord de petites forêts d'arbres noirs, espèces de bois taillis, et des plantations de maïs, puis nous entrâmes dans une nouvelle zone où nous ne trouvâmes que des arbustes desséchés et brûlés sans doute par l'action du soufre. Les grosses pierres commencèrent alors à gêner et arrêter notre course. Au delà de ces arbres nous trouvâmes de grandes fougères : la route devint plus difficile. Les petites pierres rondes et légères qui formaient le terrain coulaient sous nos pieds, le sol s'affaissait sous nous; souvent on reculait autant qu'on avançait, les pierres roulaient avec nous, et nous ne pouvions gagner qu'en nous raccrochant aux branches de fougère, souvent trop faibles pour nous soutenir; enfin nous, dépassâmes toute végétation. Plus nous avançons, plus le chemin devenait pénible; nous ne pouvions marcher qu'en nous aidant des pieds et des mains, et nous faisons rouler une grêle de pierres derrière nous. A chaque instant nous étions obligés de nous arrêter. Un instant j'eus des éblouissements, la tête me tourna; je voulais rester, mais nos guides m'en empêchèrent; ils me montrèrent le danger que je courrais en restant : ils me firent voir que je pourrais être écrasé par les pierres que les autres feraient rouler; nous étions même obligés de

(4) *Ibid.*, p. 246—248. M. Gourdin est mort quelques mois après dans le cours de l'expédition.

monter à peu près de front pour ne pas nous faire écraser les uns par les autres. Nous nous étions munis de grands bâtons qui souvent nous aidaient beaucoup. Enfin je repris du cœur, et nous continuâmes à monter. Bientôt nous dépassâmes ces pierres roulantes et nous atteignîmes un terrain où la lave mêlée à la cendre avait pris un peu de consistance; à partir de là, la route devint assez facile et nous arrivâmes au sommet à environ sept heures, après une pénible ascension de trois grandes heures. Ce pic est peu élevé, mais je crois qu'il n'en est pas de plus difficile à gravir et qui présente autant de dangers. Plusieurs de mes compagnons qui avaient déjà gravi plusieurs volcans, et entre autre celui de Ténériffe, n'y avaient pas éprouvé plus de difficultés.

» Nous déjeûnâmes d'abord pour remettre nos forces, puis nous procédâmes à la visite du volcan. Nous trouvâmes d'abord un vieux cratère entièrement fermé, mais d'où s'échappaient encore quelques fumerolles. Partout le sol était couvert de soufre et on en trouvait encore d'amoncelé en certains points sur le côté de la montagne. Dans le nord, nous visitâmes de grandes crevasses où le soufre paraissait en fusion, mais il était dangereux d'en approcher, le sol ne présentant pas de solidité. De ce côté, la montagne était toute crevassée; ces crevasses laissaient voir des cristallisations d'un soufre très-pur sous les formes les plus bizarres, mais tellement chaud qu'on ne pouvait en approcher la main; nous ne pûmes non plus nous arrêter en quelques endroits, car la chaleur était telle à la surface, que nos pieds, malgré de fortes chaussures, ne pouvaient la supporter un instant; on était obligé de sauter d'un pied sur l'autre.

» Un thermomètre enfoncé de six pouces dans l'endroit de la montagne qui paraissait le plus froid, monta en un instant à 38 et 40 degrés; présenté à l'entrée d'une petite fumerolle, il monta instantanément à 90°, et on le retira pour en prévenir la rupture. Partout on marchait sur le soufre; en levant une légère couche de cendres on trouvait encore

le soufre ; dans les grandes crevasses il avait des couleurs admirables. En faisant notre visite, nous avions le plus grand soin de nous tenir au vent de la fumée, qui aurait pu nous faire beaucoup souffrir ; malgré toutes nos précautions nous fûmes pris un instant dans un tourbillon de fumée qui dura à peine une minute, mais nous incommoda fort. Nous trouvâmes une grande quantité de petits insectes au sommet du volcan ; on en voyait surtout beaucoup de morts à l'entrée des fumerolles.

» A 9 heures nous commençâmes à descendre. Si l'ascension avait été difficile et fatigante, la descente, plus facile, était aussi beaucoup plus d'angereuse : on prenait souvent, et malgré soi, une grande impulsion qu'il était difficile d'arrêter ; d'autres fois on roulait l'espace de quinze ou vingt pas avec les pierres et on s'arrêtait tout meurtri, tout contus. A dix heures et demie nous arrivâmes au pied de la montagne après avoir manqué vingt fois de nous rompre le cou ; nous étions tout couverts de contusions et de meurtrissures ; enfin, après nous être arrêtés un instant, nous repassâmes le canal et nous arrivâmes à bord vers midi, avec un chargement d'échantillons pris au haut de la montagne. »

1839. 19 mars, aux îles Banda, tremblement pendant une violente tempête (Comm. de M. Plieninger).

1844. Pendant les mois de mai et de juin, dans l'île de Banda, trois tremblements (1).

23 novembre, à l'île de Banda, légères secousses pendant près d'une minute.

Le 26, 6 heures du matin, nouveau tremblement qui dura deux minutes, et presque en même temps, averse considérable avec mouvements extraordinaires des eaux de la mer qui lancèrent les bâtiments à la côte et se continuèrent ainsi pendant trois quarts d'heure. La mer s'éleva de 6 pieds au-dessus des plus hautes marées (2).

1844. Dans la nuit du 8 au 9 avril, l'île de Banda fut

(1) Junguhn, *Java*, p. 1402.

(2) De Leonhard, *Taschenbuch*, 1^{er} Jahrgang, p. 208 ; Junguhn, *l. c.*

ébranlée par une secousse très-violente, accompagnée d'un bruit semblable à une décharge de grosse artillerie, qui fit croire aux habitants qu'une partie du mur du cratère du volcan s'était écroulée (1).

1844. De septembre à janvier de l'année suivante, bruits souterrains considérables dans l'île de Seroea. Le Legelala (d'autres écrivent Legetala), qui reposait depuis 150 ans, commença en septembre 1844 à donner de nouveaux signes d'activité. En janvier 1845, 40 indigènes de Seroea, réfugiés à Banda-Neira, firent la relation suivante : « Jusqu'à ce jour nous avons, avec d'autres, habité la petite île de Seroea, où s'élève à la hauteur de 600 (?) pieds un volcan, nommé Legelala; il y a cinq mois environ, cette montagne a fait tout à coup une éruption qui a été accompagnée de bruits souterrains et qui dure encore. Nous avons été contraints de nous réfugier à Banda, une autre partie de nos compatriotes s'est retirée à Timor. Ce bruit souterrain qui est plus épouvantable que le fracas du tonnerre, et qui a été entendu pareillement dans les petites îles de Teoa et de Hilla, nous a remplis de crainte et forcés à nous expatrier (2). »

1852. 18 août, vers 4 heure 3/4 du matin, à Banda, légère secousse de l'ouest à l'est (3).

Le 26 novembre, aux Moluques, secousses qui ont ébranlé tout l'archipel; nous les avons décrites au groupe d'Amboine. Celui de Banda les a fortement ressenties ainsi que celles du mois de décembre suivant.

1853. Elles continuaient encore à Banda, au 24 janvier 1853 (4).

Le 1^{er} avril, à 2 heures (*sic*), et le 3, à 4 heure (*sic*), dans la résidence de Banda, légères secousses.

(1) *Java*, p. 1407.

(2) *Java*, p. 1269.

(3) *Estafette* du 16 février 1853 et *J. des c'ébats* du 17.

(4) *Natuurkundig Tijdschrift*, t. 4, p. 202.

Le 6, 3 heures 1/2 du soir, mouvement horizontal de très-longue durée.

Le 7, 4 heures (*sic*), et le 11, 7 heures du soir, une légère secousse.

Le 21, 5 heures 1/2 et 8 heures 1/2 du soir, deux secousses légères (4).

Dans le courant de mai, à Banda, plusieurs légères secousses (2).

Dans le mois de juin, plusieurs secousses légères à Banda (3).

Le 1^{er} juillet, 3 heures 1/2 du matin, à Banda, violente secousse ondulatoire qui, légère d'abord, s'accrut ensuite d'une manière alarmante; les personnes qui se trouvaient debout ne résistèrent à une chute qu'avec efforts; les horloges s'arrêtèrent. Il n'y eut cependant aucun dommage.

Vers 4 heures 1/2, on ressentit encore une légère secousse (4).

Le 4 septembre, 6 heures du matin, à Banda, une légère secousse du N.-O. au S.-E.

Le 30, encore une secousse horizontale du N.-O. au S.-E. (5).

Les 1^{er}, 14 et 19 octobre, à Banda, légères secousses. Le volcan lançait plus de fumée qu'à l'ordinaire (6).

Le 8 novembre, à Banda, deux secousses verticales d'environ 6 secondes de durée et accompagnées d'un bruit souterrain qu'on entendit encore les trois jours suivants et à une grande distance.

Le 22, encore une légère secousse. Dans ce mois, sécheresse continuelle, sauf quelques pluies à la fin (7).

Le 10 décembre, à Banda, quelques secousses horizontales de l'est à l'ouest et de dix secondes de durée (8).

(1) *Natuurkundig Tijdsch.*, t. 4, p. 415.

(2 et 3) *Natuurkundig Tijdsch.*, p. 635.

(4) *Natuurkundig Tijdsch.*, p. 636.

(5) *Natuurkundig Tijdsch.*, t. 5, p. 565.

(6) *Natuurkundig Tijdsch.*, t. 6, p. 161.

(7 et 8) *Natuurkundig Tijdsch.*, p. 161 et 162.

Dans le courant de cette année, on a remarqué de grands changements aux environs de l'île de Key et des deux îles de Poeloe Pisang (même groupe) ; on les attribuait aux mouvements du sol et de la mer le 26 novembre 1852. Le terrain de ces îles était encore mou et de couleur jaune d'or. Le gouverneur des Moluques avait expédié un bateau à vapeur pour en faire un examen approfondi.

Entre les îles de Trando et de Kauwer (du groupe des *Key-Eilanden*), on a découvert trois bancs de sable, dus probablement aux commotions terrestres et marines de 1852. Ils se composent de corail et de sable jaune. Suivant les indigènes, un de ces îlots aurait disparu, les autres seraient couverts de broussailles.

Le 15 mai 1854, M. Oudraat, lieutenant de vaisseau, a visité une île nouvelle près des îles Key, entre les îles Poeloe-Ergodang et Poeloe-Hodin. Elle est ronde, de 250 mètres de diamètre et située sur un banc de sable où l'eau n'a qu'une brasse de profondeur. Le sol est argileux et la surface couverte de quelques arbrisseaux qui accusent une origine récente. On parle de deux autres flots semblables qui, depuis peu, seraient visibles dans le voisinage. On ne fait mention d'aucun phénomène volcanique (1).

1854. Le 8 janvier, à Banda, secousse avec bruit souterrain entendu sur un grand espace.

Le 26, phénomène semblable (2).

Le 19 avril, à Banda, fortes secousses.

Dans les premiers jours de mai, secousses semblables (3).

Dans le courant de décembre, à Banda, plusieurs secousses très-fortes qui ont endommagé quelques bâtiments (4).

1855. Le 12 mars, à Banda, légère secousse.

(1) *Natuurkundig Tijdsch.*, t. 6, p. 161 et 162, t. 7, p. 139 et 160.

(2) *Ibid.*, t. 6, p. 162. M. E. Meriam (des États-Unis d'Amérique) ne signale pour le 14. Je ne les trouve pas dans le *Tijdschrift*.

(3) *Ibid.*, t. 7, p. 551.

(4) *Ibid.*, t. 8, p. 190.

Le 21 avril, une forte secousse de l'est à l'ouest (1).

Le 4 juillet, 11 heures du matin et 9 heures 1/2 du soir, à Banda, secousse (2).

Le 13, 11 heures et demie du matin et 9 heures et demie du soir, à Banda, faibles secousses de l'E. à l'O.

La nuit suivante, vers minuit et demi, secousse plus forte qui se renouvela encore, mais très-faiblement, une heure plus tard. Toutes deux furent encore de l'E. à l'O. (3).

29 et 30 décembre, à Banda, bruits souterrains provenant du volcan (4).

1856. Le 18 janvier, vers 11 heures du matin, à Banda, secousse très-légère du sud au nord. Dans la nuit du 29 au 30, bruits souterrains au volcan de Banda.

Le 30, vers 5 heures du soir, nouveaux bruits souterrains provenant du G.-Api; pendant toute leur durée, la montagne fuma considérablement; l'air était très-lourd (5).

Nuit du 19 au 20 février, vers 1 heure 1/2 du matin, à Banda, une secousse de l'est à l'ouest. On ressentit une couple de chocs suivis d'un faible mouvement, pendant quatre secondes (6).

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, à Banda, tremblement très-court, mais très-violent. Direction du S. au N. (7).

Le 10 octobre, vers 11 heures et demie du soir, à Banda, trois faibles secousses verticales (8).

Le 12 novembre, dans la matinée, sur toute l'île de Banda-Neira et la Grande-Banda, trois secousses horizontales de l'O. à l'E.; les fenêtres ont vibré, un léger tremblement s'est fait entendre au G.-Api (9).

1857. Le 11 janvier, vers 11 heures 1/2 du soir, à Banda,

(1) *Nat. Tijdsch.*, t. 9, p. 354.

(2) *Comm. de M. Meister.*

(3) *Naturk. Tijdsch.*, t. 9, p. 320.

(4) *Nat. . Tijdsch.*, t. 11, p. 245.

(5) *Ibid.*, t. 11, p. 245.

(6) *Ibid.*, p. 247.

(7) *Ibid.*, t. 11, p. 266.

(8 et 9) *Ibid.*, t. 15, p. 266.

première secousse, courte, mais forte; elle a été verticale et accompagnée d'un violent bourdonnement au volcan.

Le 16, vers 4 heures du matin, deuxième secousse, légère et de l'E. à l'O.

Le 18, après 2 heures du soir, troisième et dernière secousse du mois: elle a été très-légère et dirigée du N. au S. Le volcan fumait plus qu'à l'ordinaire; le temps était étouffant (4).

Le 2 mars, 11 heures et demie du soir, légère secousse du S.-O. au N.-E.

Le 11, 5 heures et demie du soir, deuxième secousse, légère et de l'O. à l'E.

Dans la nuit du 17 au 18, le matin, troisième secousse, plus sensible et de l'O. à l'E. Très-peu de pluie dans le mois (2).

Le 6 avril, 10 heures 24 minutes du soir, à Neira ainsi que dans la Grande-Banda, une courte, mais très-violente secousse du S.-O. au N.-E. Elle a été ressentie également dans les îles d'Ay, de Rosengain, de Rhun et de Pisang. Quelques personnes qui se trouvaient dans la baie entre Neira et la Grande-Banda, au moment du choc, ont aperçu une lueur, accompagnée d'un bruit sourd, semblable à celui que produit la chute d'un objet très-lourd dans l'eau. A Banda, les murailles de la caserne d'artillerie ont été lézardées au point de la rendre inhabitable. Outre les anciennes crevasses qui subsistaient encore dans l'hôpital militaire et des Bannis, il s'en est formé plusieurs autres; d'autres édifices publics et particuliers ont aussi été endommagés; à la batterie de la Prévoyance on remarque une crevasse horizontale de 7 mètres de longueur. Il y a eu aussi des dégâts à Poeloe-Ay. En un mot, quoique plus court que celui de 1852, il paraît avoir été aussi violent.

Le 29, avant midi, à Banda, nouvelle secousse de l'O. à l'E. (3).

(4) *Ibid.*, p. 267.

(2) *Ibid.*, p. 464.

(3) *Ibid.*, p. 462 et 465.

ESSAI HISTORIQUE
SUR
BEAUFREMONT,
SON CHATEAU ET SES BARONS,

PAR M. CHAPELLIER,
INSTITUTEUR,
Archiviste de la Société d'Émulation des Vosges.

1^o COMTES D'ARBERG ET DE VALENGIN.

En terminant la première partie de cet *Essai historique*, nous avons laissé la maison princière de Bauffremont (1) sous la protection d'un noble et vénérable chevalier qui, guidé par un sentiment héréditaire, l'amour de la patrie, prit part aux guerres dont le glorieux récit remplit les annales des premières années de notre siècle, et gagna ses titres d'honneur sur les champs de bataille où la valeur française a acquis sa plus haute renommée de bravoure. L'histoire n'a jamais eu à citer le nom d'un seul membre de cette famille, éloignée de nous depuis quatre siècles, sans que l'écho de ce nom, parvenu au village de ses aïeux, n'ait été accueilli avec sympathie par tous ceux qui l'ont entendu. Nous rappellerons donc encore quelquefois ce nom cher à nos concitoyens.

(1) C'est ainsi que cette illustre famille orthographie actuellement son nom.

Mais remontons au quinzième siècle, et voyons d'abord ce que furent les comtes d'Arberg et de Valengin, qui revendiquèrent la possession de la baronnie de Beaufremont, et qui, après avoir obtenu justice, prirent rang parmi la haute noblesse de la Lorraine et du Barrois, puis se dévouèrent, eux et leurs successeurs, au service de princes plus justes et plus reconnaissants à leur égard que ne l'avait été René I^{er}.

Les comtes d'Arberg étaient une branche cadette des comtes de Neuchâtel. Dès le treizième siècle, ils figurent honorablement dans l'histoire de la Suisse et de la Savoie.

En 1179, Hulderich ou Ulrich, seigneur de Neuchâtel, et Berthe son épouse, connus par leur piété, fondaient l'église collégiale de Neuchâtel. Ils eurent pour fils Rodolphe, Ulrich et Berthold, évêque de Lausanne (1).

Ulrich fut co-seigneur de Neuchâtel avec Rodolphe son frère, puis avec Bertold fils de Rodolphe. Ulrich et son neveu accordèrent aux bourgeois de Neuchâtel des franchises qui furent confirmées par Bertold, évêque de Lausanne.

Vers 1215, les deux oncles et leur neveu firent un partage par lequel Ulrich obtint le comté de Nidau, celui d'Arberg (2), la montagne de Diesse, l'Erguel et la seigneurie de Valengin.

Ulrich eut cinq fils, Rodolphe, Ulrich, Henri, Otton et Bertold. Rodolphe, l'aîné, fut seigneur de Nidau et prit le titre de comte de Neuchâtel qui passa à ses descendants; Ulrich eut le comté d'Arberg; Henri, évêque de Bâle, obtint l'Erguel et des terres dans la montagne de Diesse; Otton fut Prévot de l'église collégiale de Soleure, et Bertold eut la seigneurie de Valengin, dont il devait faire hommage au comte de Neuchâtel.

Bertold n'ayant pas laissé de postérité masculine, la sei-

(1) *Dictionnaire de Moreri*, art. Valengin, et *Description de la Suisse*, par Zur-lau-ben.

(2) Arberg ou Aarberg est une ville de Suisse, située dans une île que forme la rivière d'Aar; elle avait un bien beau château : cette ville fut entièrement brûlée en 1419, et depuis encore en 1447, à la réserve de l'église.

gneurie de Valengin passa à son neveu Ulrich, l'un des fils du comte d'Arberg. En 1250, cet Ulrich, seigneur d'Arberg, donnait à Pierre, comte de Savoie, les châteaux d'Arconciel et d'Irlains, et lui faisait aussi hommage, à la réserve de la fidélité due à l'Empereur, aux évêques de Bâle et de Lausanne.

Il laissa trois fils, Jean, Ulrich et Thiétrich. Jean, l'aîné, qui fut comte d'Arberg et seigneur de Valengin, ne reconnut que malgré lui la suzeraineté de Rodolphe, comte de Neuchâtel; il soutint contre ce puissant seigneur une guerre qui dura plusieurs années, et ce ne fut qu'après avoir vu dévaster ses possessions qu'il consentit enfin, en 1303, à lui prêter foi et hommage. Il se trouvait aussi en 1291, avec ses gens, à la bataille du Côteau de Tonnerre, où les Bernois, à qui il était allié, vainquirent les Fribourgeois.

Girard, fils et successeur de Jean d'Arberg, fit aussi hommage à Rodolphe, qui lui augmenta son fief du bourg et des habitants de Valengin, ce qui montre que ce bourg n'appartenait pas auparavant aux seigneurs de Valengin (4).

Jean II d'Arberg, fils de Girard d'Arberg, donna des franchises aux habitants de Valengin. Il fit hommage pour cette seigneurie à Jean, comte de Neuchâtel, en 1349, et ensuite à Louis, comte de Neuchâtel, puis, en 1373, à Isabelle, fille de Louis. Il avait épousé Mahaut, fille de Thiébaut V, seigneur de Neuchâtel en Bourgogne. De ce mariage naquit Guillaume

(4) Par un partage qui aurait été fait vers le milieu du XIV^e siècle, le comté d'Arberg fut séparé de la seigneurie de Valengin. A la suite de ce partage, Pierre d'Arberg, qui figura avec une grande distinction à la cour et dans les armées du comte de Savoie, Amé VI, dit le comte *Vert*, serait devenu possesseur du comté d'Arberg. D'après Plantin, auteur d'une *Description de la Suisse*, Pierre, comte d'Arberg, vendit sa souveraineté aux Bernois en 1351, et ses descendants se retirèrent en Autriche où ils bâtirent un château auquel ils donnèrent le nom d'Arberg. Si ce partage exista, le père de Guillaume d'Arberg n'aurait été, comme ses successeurs, que seigneur de Valengin, tout en conservant le titre de comte d'Arberg comme nom de famille.

d'Arberg que nous avons vu, en 1407, épouser Jeanne de Beaufremont.

L'histoire de Savoie nous fournirait d'autres détails intéressants sur les comtes d'Arberg, mais comme il est facile d'en juger par ces quelques notes généalogiques, cette maison, par son origine et par ses alliances, était digne du rang élevé qu'elle allait occuper en s'établissant dans notre pays.

Les armoiries des comtes d'Arberg et de Valengin étaient : de gueules à un pal d'or, chargées de trois chevrons de sable.

Guillaume d'Arberg et Jeanne de Beaufremont.

(XV^e Siècle.)

Guillaume d'Arberg posséda, comme son père, toute la seigneurie de Valengin. Il en fit hommage d'abord en 1408 à l'évêque de Bâle, du commandement de Conrad de Fribourg, son seigneur; ensuite le 14 juillet 1411, à Conrad lui-même, devenu comte de Neuchâtel (1). Cette seigneurie était fort importante : outre le bourg de Valengin, situé dans un fond entre deux montagnes et commandé par un château bâti sur une éminence, elle comprenait le Val de Rus, où sont plusieurs beaux villages, entr'autres Boudevillers, Coffrane, Fontaine, Cernier, La Neuville, Dombresson, etc.; puis les montagnes dites Noires-Joux, qui, avec un grand nombre de maisons isolées, comptent des agglomérations populeuses telles que la Chaux-de-Fonds, le Locle, la Sagne, les Brenets, etc. (2). Comme on le voit, si Guillaume d'Arberg s'alliait à une famille riche et justement considérée, il était aussi, lui, un seigneur opulent, possesseur d'un bien bel héritage.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit au sujet du mariage de Jeanne de Beaufremont, cependant, il nous semble bon de rapporter ici quelques passages de l'acte fait à ce sujet :

(1) *Dictionnaire historique de Moreri*, art. Valengin, t. 6, p. 861.

(2) *Ibid.*

Traité de mariage entre Guillaume d'Arberg, seigneur de Valengin, et damoysselle Jehanne de Boffroymont.

« Nous Guillaume d'Arberg, seigneur de Valengin, Jehan de Nuefchastel, seigneur de Montaguy et Foutenoy en Vosges, et ung chacun de nous espécialement, je ledit seigneur de Montagu moy faisant fort de noble dame Anne Mahaut de Nuefchastel, dame dudit Valengin et mère de moy ledit Guillaume d'Arberg, d'une part.

» Agnès de Jonvelle-sur-Saône, femme de noble seigneur messire Phelibert de Boffroymont, frère Pierre de Boffroymont chevalier religieux de l'ordre de Saint-Jehan de Jérusalem, Jehan de Boffroymont chevalier, et damoysselle Jehanne fille desdis seigneur de Boffroymont et sœur dudit messire Jehan de Boffroymont, espécialement nous lesdis Agnès, frère Pierre et Jehan de Boffroymont, et ung chacun de nous seul et pour le tout, nous faisant fort pour ledit seigneur de Boffroymont, d'autre part.

» Scavoir faisons à tous que en traictant et parlant du mariage à advenir qui se puet faire et se fera selon Dieu et sainte Église, entre moy ledit Guillaume d'Arberg, seigneur de Valengin, d'une part, et moy ladite damoysselle Jehanne de Boffroymont, d'autre part, traictié et accordé est entre nous lesdites parties, par le moien de plusieurs à nous amis, en la manière que s'ensuit. C'est assavoir que je ledit seigneur de Valengin, promets panre ladite damoysselle Jehanne à léaul espouse et femme selon Dieu et sainte Église; et semblablement je ladite damoysselle Jehanne, promets panre ledit seigneur de Valengin à léaul mary et espoux selon Dieu et sainte Église. Et en assurance ledit mariage estre fait et accomplis, et en faveur d'icelly, nous lesdis Agnès, frère Pierre et Jehan de Boffroymont, avons promis et promettons à ladite damoysselle Jehanne, qu'elle aura et emportera de son père, pour son mariage et partaige perpétuel, paternel et maternel, et pour tout le droict qu'elle poroit avoir ou demander ès successions de ses dis père et mère, la somme de quatre mil escus d'or, ou monnoie à la valeur, à paier par ledit seigneur de Boffroymont ou ses hoirs, à ladite damoysselle Jehanne sa fille, ou à ses hoirs, ès termes que s'ensuivent.

« C'est assavoir, mille escus un mois après la feste S'-Martin d'yver prochainement venant, l'an notre seigneur courant mil quatre cens sept. » Un autre paiement de mille écus devait se faire à la même date de l'an 1408, et quatre autres de cinq cents écus chacun, aussi à la même époque les années suivantes, jusqu'en 1412.

» Et on cas que lesdis quatre mille escus ne seroient païés es termes dessus divisés et déclairés, ledit messire Phelibert, seigneur de Boffroymont ou ses hoirs sont et seront tenus de asseoir et assigner, pour chacun terme à ladicte damoysselle Jehanne ou à ses hoirs, c'est assavoir, pour les deux mille escus d'or des deux premiers termes, deux cents escus de terre de annuelle et perpétuelle rente » ; et pour chacun des autres termes de cinq cents écus, « cinquante escus de rente annuelle et perpétuelle, pour elle et ses hoirs, tout selon ce et par la manière que l'on a accoustumé asseoir terre en la comté de Bourgogne, en tel cas ; lequel assignal se doit faire et se fera on dit cas, par ledit seigneur de Bouffroymont ou par ses hoirs, les sommes d'or et d'argent sur sa terre qui tient on dit comté de Bourgogne ou au plus près. Et on cas que ledit seigneur de Bouffroymont ne payerait ou assigneroit à ladicte damoysselle Jehanne ou à ses hoirs la somme de 4,000 escus d'or, ou 400 escus de rente aux termes et par la manière dessus dicte, nous lesdis Agnès, frère Pierre et Jehan de Boffroymont, et ung chacun de nous pour soy et pour le tout, nous sommes obligés et obligeons. avons promis et jurey par nos sermens. faire tenir hostaige pour ledit seigneur de Boffroymont, par quatre gentilshommes. et huit chevaux en la ville de Jussey ou à Vesoul, en hostellerie. jusques à ce que les sommes dessus dites soient païées ou assignées, affectées et rentées, ainsi et par la manière que dessus est dis, ensemble les arriéraiges des termes passés. lesquels paiements se feront au lieu de Jussey ou d'Amance. »

De son côté le seigneur de Valengin donne des garanties pour assurer le remploi de son épouse sur la terre de Valengin ou *au plus près du comté de Bourgogne*, en lieu convenable, puis l'acte continue en ces termes :

« Et avec ce, je ledit seigneur de Valengin, doube ladite damoysselle Jehanne, ma femme à advenir, on cas que douhaire auray

lieu, de la somme de trois cens escus d'or de rente annuelle, pout elle et sa vie durant seulement, ensemble la moictié de la forteresse dudit Valengin, lesquels trois cens escus de terre et de rente je promets asseoir et assigner à ladite damoysselle Jehanne, ma femme advenir, bien et convenablement, au reçu de gens a ce cognoissant, selon ce que l'on a accoustumé asseoir douhaire on comté de Bourgongne. »

Jeanne de Beaufremont déclare ensuite, du consentement de son futur mari et moyennant l'exécution des promesses faites par ses parents en sa faveur, renoncer à toute prétention au partage de la succession que son père et sa mère laisseront, en réservant toutefois, (comme si elle avait pu prévoir ce qui arriverait), qu'elle devra rentrer dans ses droits à cet égard, elle et ses hoirs, au « cas que Jehan de Boffroymont iroit de vie à trépasement sans laisser hoirs naturels ou légitimes de son corps. »

L'accomplissement de toutes ces conventions matrimoniales fut assuré par les promesses et les engagements de chacune des parties : du seigneur de Valengin et de Jean de Neufchâtel d'abord, puis d'Agnès de Jonvelle, de frère Pierre et de Jean de Beaufremont, qui tous déclaraient avoir juré et jurer par la foi et serment de leurs corps, sur saints Évangiles de Dieu, « de faire accomplir toutes et singulières les chouses dessus dictes, » les parents de Jeanne promettant en outre « de les faire toucher et ratifier, confirmer et agréer par ledit messire Philebert seigneur de Boffroymont, dans les vins jours après la nativitey Notre Seigneur prochainement venant. » . . .

« En témoignage desquelles chouses, nous lesdites parties dessus dites, et ung chacun de nous pour soy avons requis et faict mettre le scel duquel l'on use en la court et tabellionnage de la chatellenie de Vesoul, par Mons le duc et comte de Bourgongne, à ces présentes lettres faictes et données le treisième jour du mois de novembre l'an mil quatre cens et sept, receue par messire Wyroiet de Vesoul et messire Jehan Prinnet de Jussey, présens tabellions de monseigneur de Bourgongne, et grossoiés par moy Guillaume Layent, venu à Vesoul,

tabellion général en comté de Bourgogne pour et au lieu dudit feu messire Wyroiet par puissance à moy sus ordonney.

» Signé : G. Layent de Jussey et scellées d'un scel de cire jausne pendant à doubles queues de parchemin. » (1)

L'histoire, qui ne conserve que bien rarement le souvenir des joies pures que procure une heureuse union, ne nous a rien laissé sur la vie de Guillaume d'Arberg; nous avons donc le droit de penser qu'il goûta en paix les douceurs du foyer domestique, et que sa vie fut tout entière consacrée à sa famille, et aux soins que réclamait de lui le gouvernement de *ses sujets* et l'amélioration de leur sort.

Jean d'Arberg, baron de Beaufremont.

(XV^e siècle.)

De l'union de Guillaume d'Arberg avec la fille de Philibert de Beaufremont naquit Jean d'Arberg, 3^e du nom, seigneur de Valengin et baron de Beaufremont.

Ce seigneur reprit, en 1450, sur le cimetière de Neufchâtel, de Jean de Fribourg, les fiefs que son père Guillaume avait possédés (2).

Nous savons déjà que Jean d'Arberg ne resta étranger à rien de ce qui intéressait la famille de sa mère. Il eut l'avantage d'étudier le noble métier des armes et d'apprendre les préceptes du véritable honneur sous la direction de son proche parent le comte de Charny, ce preux dont nous avons retracé le caractère; aussi, parut-il avec distinction à la cour de Bourgogne où, dans plusieurs tournois, il eut pour frères d'armes les chevaliers les plus renommés de la province. Nous avons vu comment, par suite de la haute

(1) Extrait du cartulaire de Lorraine intitulé *Sanpigny, Trognon et Bauffremont*, aux archives de la Meurthe. La fin de l'acte est très-confuse.

(2) *Dictionnaire de Moréri*, t. 6, p. 861.

influence dont il jouissait dans son propre pays, il contribua au traité de paix d'Ensisheim, signé en 1444 entre les Suisses et le Dauphin depuis Louis XI. Il était dit, dans ce traité, qu'il y aurait désormais bonne intelligence et ferme amitié entre le roi de France Charles VII, le Dauphin Louis, et les populations des villes et communes de Bâle, Berne, Lucerne, Soleure, Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug et Glaris, ainsi qu'avec leurs alliés, nommément le duc de Savoie, les comtes de Neuchâtel et de Valengin (1).

Jean d'Arberg était donc bien connu parmi la haute noblesse, lorsque la certitude que Pierre, seigneur de Beaufremont et de Ruppes, n'aurait pas de successeur direct, lui fit entrevoir qu'un jour il hériterait de la baronnie de ses ancêtres maternels. Mais il apprit de bonne heure aussi qu'il aurait à disputer cette succession à l'injuste ambition du roi de Sicile. Nous avons déjà dit quelle fut sa conduite généreuse pendant les procès suscités à Pierre de Ruppes; après avoir renoncé à faire valoir ses droits sur Beaufremont dans une circonstance malheureuse pour ce seigneur que le duc René I^{er} voulait déposséder, il déclarait consentir à ce que ce parent possédât sa vie durant la baronnie qu'il aurait pu réclamer comme son propre héritage. Voici comment est analysée dans un manuscrit de la bibliothèque impériale cette concession faite par le comte d'Arberg, le 18 mars 1449 :

« Lettres de Jeban, comte d'Arberg, seigneur de Valengin, contenant que comme son cher et amé frère et cousin messire Pierre de Beffroymont et de Ruppes luy ait baillé ce jour là et transporté la moitié entièrement du Chastel, bourg, ville, terre, seigneurie et appartenances de Beffroymont, à la réserve de la ville de Landaville, près Beffroymont, donnée par ledit de Beffroymont à sa femme, en récompense d'aucunes de ses terres, ainsi qu'il appert par lettres passées sous le scel du tabellionnage de Chastenoy et de Neufchastel, et, pour les causes y contenues, en date de ce jour : il promet et accorde en bonne foy, et sur

(1) De Barante, *Histoire de Bourgogne*, t. 7, p. 209.

son honneur, au dit seigneur de Beffroymont, que, nonobstant ledit don, et sans préjudice à iceluy, il veut et consent que ledit seigneur de Beffroymont jouisse, toute sa vie, de toute ladite terre, et en réserve tous les revenus, profits et émoluments, tout ainsi qu'il le faisait avant ledit don, et aussi luy accorde que, s'il lui survenait quelque grande affaire, qu'il fut en danger de prison, ou en grande indigence ou nécessité, il puisse engager, vendre et aliéner partie de la dite terre de Beffroymont, en envoyant premièrement devers ledit de Valengin, pour avoir ayde et secours, et au refus qu'il luy en aurait fait. Consent encore que si ledit de Beffroymont avait enfants qui luy survécussent, ils puissent luy succéder en tous ses biens, et en toute la terre de Beffroymont, sans que ledit de Valengin, ou ses hoirs, y puissent rien prétendre pour cause dudit don. Et au cas que lesdits enfants vinssent à mourir sans enfants, toute la terre de Beffroymont lui reviendrait, ou à ses hoirs. Promet aussi ordonner cette terre à Jehan, son fils, et, à son défaut, à l'un de ses autres enfants, pour en jouir et la posséder entièrement, qu'il sera tenu de porter les armes de Beffroymont, avec celles de Valengin écartelées. Consent, en outre, que la dame de Beffroymont puisse prendre douaire couthumier tant sur ladite terre, que sur celle de Ruppes. Promet, sur sa foy et son honneur, garder et accomplir ledit traité, et passer lettres de pareille substance, sous tel scel qu'il plairoit audit sieur de Beffroymont.

» Fait, le 18 mars 1449,

» Signé VALENGIN.

» Et scellé du sceau de ses armes : un pal chevronné. Le timbre soutenu par deux sauvages. »

Nous ne rappellerons pas ici les disgrâces qu'eut à subir Pierre de Beaufremont (4), nous en avons parlé ailleurs assez longuement, ainsi que de la confiscation et des autres moyens employés par René I^{er} pour se rendre définitivement maître des possessions d'une famille à laquelle il n'aurait dû té-

(4) Voir première partie.

moigner que de la reconnaissance pour les services dévoués qu'il en avait reçus. D'après ce qui s'était passé, Jean d'Arberg devait nécessairement regarder comme indigne d'un homme de cœur toute transaction semblable à celle qu'acceptait son cousin d'Oiselet. Loin donc d'entrer en arrangement avec le roi René I^{er}, ce seigneur, d'une loyauté chevaleresque, protesta avec énergie contre l'usurpation dont il était victime et contre la donation faite à Ferry II, comte de Vaudémont.

Il semble cependant que René I^{er} et son gendre eurent honte de tenir entre leurs mains un bien mal acquis. En effet, le roi de Sicile n'eut pas plutôt prononcé à son profit la confiscation de la baronnie de Beaufremont, qu'il en fit don au comte de Vaudémont, et l'époux d'Yolande d'Anjou en jouissait à peine, lorsque par son testament du 30 août 1470, il en céda la possession à Nicolas son fils puîné. Voici en quels termes il s'exprime dans ce testament :

« Item, et quant à Nicolas, mon fils puisné, je veux et ordonne qu'il ait et emporte pour toute la part et portion qu'il pourrait demander et avoir ores ne pour le temps avenir, en toute ma succession universelle, ce qui s'ensuit ; et premier, le chastel, ville et baronnie de Joinville-sur-Marne, avec la sénéchaussée héréditable de Champagne ; et le chastel et seigneurie de Montier-sur-Saulx, que de tous temps sont joints à icelle baronnie de Joinville. Item, le chastel, ville, terre et seigneurie de Doulevant ; la forte maison, terre et seigneurie d'Eaclaron ; le chastel, ville, terre et seigneurie d'Ancerville ; le chastel, ville, terre et seigneurie de Beffroymont ; la ville et seigneurie de Trois fontaines ; ensemble et avec ce tous les acquets que j'ay faits, tant aux enfants de Sorbey, à Christophe de Giz et autres ; pour d'iceux chasteaux, baronies, villes, terres et seigneuries, et leurs appartenances, en tous prouffits, fiefs, reliefs, honneurs, revenus, prérogatives et prééminences, en jouyr comme de tout héritage à luy venu en ligne directe ; c'est assçavoir, de laditte terre et baronnie de Joinville et ses appartenances, dès incontinent après mon trépas, et des autres terres venues de mon acquet, après le trépas de maditte compagne et épouse sa mère..... Je désire que ces baronnies et seigneuries cy-

devant déclarées demeurent entières et sans être demembrées comme autrefois par le passé aucunes d'icelles ont estez, etc. (1). »

En prenant possession de cette part dans la succession de son père, mort vers la fin de l'année 1470, Nicolas de Vaudémont était tenu de ne formuler aucune autre prétention sur cette succession ; et de même le prince René, son frère aîné, devait renoncer à tout droit d'aînesse et de partage sur les terres que nous venons d'énumérer. Mais Nicolas survécut peu au comte Ferry, de sorte que la baronnie de Beaufremont ne lui appartint jamais ; elle resta donc à Yolande d'Anjou, sa mère, qui la posséda jusqu'en 1484. Les événements qui survinrent en Lorraine et en Bourgogne, après 1470, sont trop importants pour ne pas s'y arrêter quelques instants ; le nom de Beaufremont s'y trouve mêlé, et d'ailleurs, s'ils retardèrent le succès de la cause que soutenait Jean d'Arberg, ils paraissent avoir servi, plus tard, à la faire triompher.

Tandis que le vieux roi René I^{er} habitait tranquillement la Provence, et restait éloigné du duché de Bar qu'il semble s'être réservé moins pour le gouverner que pour en tirer les revenus, son fils Jean II, héritier d'Isabelle sa mère, puis son petit-fils Nicolas, montaient successivement sur le trône de Lorraine. Ce dernier étant mort prématurément en 1473, les lorrains décernèrent la couronne ducale au fils de Ferri de Vaudémont et d'Yolande d'Anjou qui prit le nom de René II.

Louis XI, roi de France, et Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, guidés par des vues différentes d'intérêt personnel, recherchèrent aussitôt l'alliance du nouveau duc. Le jeune prince n'avait de confiance ni en l'un ni en l'autre des deux adversaires, mais après diverses hésitations, il crut enfin devoir traiter de préférence avec le duc de Bourgogne. Dans les premiers mois de l'année 1474, il signa donc avec Charles-le-Téméraire une convention qui, sous le nom d'alliance,

(1) Dom Calmet, *Histoire de Lorraine* en 3 vol., 3^e vol., aux preuves, p. ccxxxvi.

mettait la Lorraine à la merci de ce prince. Cette convention assurait aux Bourguignons un libre passage dans le duché, à condition de payer ce qu'ils prendraient; Charles s'engageait à protéger René contre tous, et de son côté, celui-ci prenait l'engagement de ne conclure avec Louis XI aucun traité de nature à porter le moindre préjudice au duc de Bourgogne; de regarder comme amis ou comme ennemis les amis ou les ennemis de ce duc. Les troupes bourguignonnes qui passaient à travers notre pays pour se rendre dans les Flandres, pouvaient s'arrêter et séjourner dans les villes de Preny, Neufchâteau, Épinal et Darney.

Mais les allées et venues continuelles des Bourguignons ne laissèrent bientôt plus aucun repos aux gens des campagnes : les soldats vivaient à discrétion, ne payaient rien et maltrai-taient les paysans. De justes réclamations adressées par René au duc de Bourgogne n'obtinrent que de belles paroles. Dans ces conditions, le traité d'alliance ne pouvait avoir une longue durée. Dès que Louis XI avait connu ce traité, il avait fait occuper par des troupes françaises le duché de Bar dont René II devait hériter après la mort du roi de Sicile son grand-père; il n'avait agi de la sorte que pour forcer le prince lorrain à cesser toute relation avec le bourguignon. René hésitait encore, mais enfin il traita avec le roi de France qui lui promit de le soutenir, garder, secourir et défendre envers le duc de Bourgogne et en général contre tous ceux qui voudraient lui causer quelques dommages : on sait ce que valaient les promesses de Louis XI. René, cependant, se sentant appuyé, ne ménagea plus rien : ne pouvant obtenir justice des déprédations des soldats bourguignons, il s'opposa à leur passage et à leur séjour dans ses états, puis il envoya au duc de Bourgogne une missive où, après lui avoir exposé ses griefs, il lui déclarait la guerre et le défiait au combat. Charles-le-Téméraire était alors occupé au siège de Neuss, près de Cologne. Ayant pris connaissance de cette missive que lui remit le *more* du sire de Craon, il publia aussitôt en réponse, un manifeste d'où nous ex-

trairons le passage suivant (4) : « Nous avons veu , y disait-il
» à René, certaines vos lettres par lesquelles vous faictes
» narration de plusieurs choses controuvées et exquisés ,
» pour parvenir à nous desclairer vouloir faire service à
» l'encontre de nous et des nostres , à très-hauts et très-ex-
» cellents princes l'empereur des Romains et le roy de France ,
» comme féodal de chascun d'eulx , et desquels vous dictes
» estre excité à la guerre à l'encontre de nous nonobstant
» les alliances passées entre nous et vous , lesquelles comme
» vous dictes , ne vous peuvent empescher , car vous les
» entendez estre nulles et y avez renoncé et y renoncez ,
» par vos dictes lettres voulant estre acquitté suffisamment
» et sauf vostre honneur..... » Charles rappelait ensuite à
René les clauses de leur traité, les avantages qu'il avait procurés
à la Lorraine et qu'elle devait en retirer, puis il disait en
terminant : « Par lettres de vostre part et de la nostre , du
» 15 octobre 1473 , vous nous avez promis et juré en foy
» et serment de vostre corps , sur vostre honneur et en parole
» de prince , entre autre chose de non-jamais vostre vie
» durant , de vostre personne , dudit vostre pays de Lorraine ,
» comté de Vauldémont et *seigneurie de Boufframont* , vos
» serviteurs et sujets , faire ne souffrir être fait par qui
» que ce soit , aucune guerre , mal ou dommage à nous , nos
» pays , seigneuries et subjects ; ains vivre et demeurer avec
» nous en bonne amitié et intelligence , et de non faire de
» vostre personne , ne desdits pays , serviteurs et subjects ,
» aucune alliance ou intelligence avec le roi de France , et
» aultre quelconque , qui soit au préjudice et dommage de
» nous , et contre ladicte intelligence , et avec ce que nous ,
» nos serviteurs et subjects quelconques pourront sauvement
» passer et repasser , marchant en armée et autrement , par
» lesdits pays et seigneuries de Lorraine , Vauldémont et
» *Boufframont* , sans avoir aucun destourbier et empesche-
» ment..... En faisant le contraire du contenu de vos

(4) Cette réponse est du 3 juillet 1476.

» dictes lettres, nous ferons procéder contre vous, et moyennant
» l'ayde de Dieu, vous ferons cognoistre les différences d'entre
» nostre amitié et bienveillance et notre inimitié et hosti-
» lité, etc..... (1). »

Comment Charles-le-Téméraire est-il amené à parler ici de la seigneurie de Beaufremont plutôt que de toute autre ? Nous en ignorons le véritable motif : supposons tout simplement, comme il semble le dire, que c'est parce que cette seigneurie se trouvait sur le passage qu'il s'était réservé, car la montagne de Beaufremont commande la route de Darney ou Bulgnéville à Neufchâteau. Mais les termes de sa réponse ne témoignent-ils pas aussi qu'il avait reconnu les prétentions de la maison de Lorraine sur Beaufremont ? Si cette reconnaissance exista jamais, Jean d'Arberg dut en être bien peu flatté.

Il ne pourrait entrer dans notre plan de faire le récit de la guerre qui fut suivie de la mort de duc de Bourgogne. Nous rapporterons seulement que ses troupes étant entrées en Lorraine, il s'empara successivement des places du duché. Le 19 octobre, Épinal lui ouvrait ses portes; le 21, il recevait la soumission de Darney, de Bulgnéville et de Châtenois qui n'attendirent pas même une attaque; Neufchâteau fut occupé en même temps, ainsi que le château de Vaudémont. Nancy, après avoir soutenu un siège d'un mois, fut obligé de capituler, et, le lendemain, Charles-le-Téméraire s'y conduisait comme s'il en eût été le véritable souverain. Dès ce moment, la conquête de la Lorraine était achevée.

Le 11 janvier 1476, l'armée des Bourguignons prit le chemin de la Suisse et se dirigea de Nancy vers Toul et Bulgnéville; elle passa donc encore aux environs du château de Beaufremont. On connaît les défaites de cette armée à Granson et à Morat, à la suite desquelles les Lorrains, vaincus mais non soumis, chassèrent, par le seul effort de leur patriotisme,

(1) Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. 7, p. cliv, aux preuves.

toutes les garnisons bourguignonnes qui occupaient les places fortes de notre pays. Cet élan prépara le succès de la bataille de Nancy : le duc de Bourgogne étant venu assiéger une seconde fois cette ville, trouva sous ses murs le terme d'une existence aventureuse. Ce dernier événement permit à René II de rentrer immédiatement dans toutes ses possessions. Le redoutable état créé par les ducs de Bourgogne cessait d'exister et allait être démembré.

Nous n'avons retrouvé nulle part que Jean d'Arberg eût pris part à cette guerre où les Suisses jouèrent un rôle si glorieux. Cependant, nous pouvons très-bien supposer qu'il suivit l'exemple de son suzerain, le vieux Rodolphe de Hochberg, alors comte de Neufchâtel (1). Cet ancien allié de la maison de Bourgogne avait d'abord employé toutes ses forces pour empêcher la guerre ; forcé enfin de choisir entre les deux partis, il se rangea du côté des Suisses, ses concitoyens, leur livra Neufchâtel, mit de fortes garnisons dans les châteaux qui défendaient la montagne (2) et se retira à Berne. Dans les conditions où se trouvait le comte de Neufchâtel, comme celui de Valengin, une telle conduite ne pouvait être blâmée par aucune des deux armées : remarquons qu'elle donnait aussi à Jean d'Arberg le droit de garder, dans la guerre de Lorraine, une inaction qu'il devait désirer. Rien ne nous prouve qu'il agit autrement.

Ces luttes qui mettaient en question l'existence de véritables nationalités ne permettaient guère aux princes de songer à régler des intérêts particuliers. Aussi, ne voit-on pas que le comte d'Arberg ait fait, pendant qu'elles durèrent, aucune tentative, aucune démarche pour rentrer en possession du

(1) De Barante, *Histoire de Bourgogne*, t. 2, p. 5. Mais M. de Barante attribue fausement à Rodolphe de Bade, qui n'existait pas, ce qui fut fait par Rodolphe de Hochberg. Cet écrivain a commis une foule de fautes semblables qui déprécient son ouvrage. Voir Moréri, t. 5, p. 502.

(2) Valengin qui n'est qu'à une lieue de Neufchâtel fut évidemment aussi occupé par les Suisses.

château et de la seigneurie de Beaufremont. Obligé d'attendre, il n'abandonna ni ses droits ni l'espoir de les faire reconnaître un jour.

Dès que René II fut devenu tranquille possesseur de la Lorraine, notre baron lui écrivit une lettre (1478) où il lui exposait ses justes prétentions ; puis, le vieux roi de Sicile étant mort en 1480, et Yolande d'Anjou ayant hérité du duché de Bar, il profita encore de cette occasion pour protester (avril 1481) contre une spoliation évidente. Cette fois il s'adressait à Yolande : sa nouvelle réclamation, comme celle qui l'avait précédée, n'aboutit encore à aucun résultat. Voyant enfin que les moyens pacifiques devenaient inutiles, il résolut d'en employer d'autres.

Charles-le-Téméraire n'avait laissé qu'une fille, Marie de Bourgogne ; Louis XI chercha d'abord à dépouiller cette princesse, mais il éprouva, de la part des Flamands et d'un assez grand nombre de seigneurs bourguignons, de la famille de Vergy entre autres (1), une résistance qui devint une véritable guerre lorsque Marie eut épousé Maximilien d'Autriche. La paix d'Arras en 1482 mit fin à cette guerre, mais ne calma pas tous les mécontents. Louis XI étant mort l'année suivante, la régence d'Anne de Beaujeu, sa fille, fut l'occasion de troubles qui obligèrent cette princesse à garder bien des ménagements. Malgré de nombreuses concessions, elle fut loin de rallier toute la Bourgogne à sa cause. Maximilien

(1) Guillaume, sire de Vergy, ayant été fait prisonnier devant Arras, au commencement de la guerre, Louis XI lui fit subir la captivité la plus dure : pendant près de deux ans, il resta enfermé dans une cage, les fers aux pieds et aux mains, refusant toujours de prêter serment d'obéissance au roi. A la fin, cependant, il se laissa gagner par les prières et les larmes de sa mère qui lui peignit, s'il s'opiniâtrait, les malheurs trop certains de sa maison dont il était l'appui et l'unique espérance. Le roi lui restitua alors toutes ses terres, et le fit possesseur de plus de dix mille livres de rente ; mais il est bien certain que si Vergy le servit, il ne lui fut jamais attaché de cœur. Il fut depuis maréchal du comté de Bourgogne, puis lieutenant et capitaine général des duchés de Gueldre et comté de Zutphen pour Philippe, archiduc d'Autriche. Il mourut en 1520.

pensant alors qu'il pourrait se faire rendre cette province, chercha à s'y créer des intelligences. Quelques seigneurs parurent écouter ses propositions. Des projets, ils passèrent bientôt aux actes. Voici, en particulier, ce qui nous intéresse. Nous citons le fait tel que le rapporte un chroniqueur Bourguignon (1). « C'était l'été de 1484 ; le commerce se relevait ; la foire de Lyon venait de finir ; les routes de la Bourgogne étaient couvertes de marchands qui rentraient dans leurs foyers. Jean de Valengin ramassa une petite troupe soutenue par les gens du sire de Vergy, prit des positions dans les bois de Demigny que traversait la route de Beaune à Lyon ; et, quand la caravane des marchands lorrains qu'il attendait parut, il se jeta sur eux, en tua plusieurs et enleva leurs bagages. M. de Vergy eut sa part du butin, prit les meurtriers sous sa protection et fit conduire les captifs près de Gray, dans son château fort de Revel.

« Ce guet-apens n'était pas un brigandage dans le sens vulgaire ; Guillaume de Vergy était grand sénéchal de Bourgogne et l'un des plus hauts seigneurs de la province. M. de Valengin d'*Entre-deux-Monts* (2) était frère d'armes de Philippe de Chaumergis, qui avait soulevé Baune sous Louis XI, et l'ami du sire de Digoin, avec *qui il avait servi dans la compagnie du duc de Bourgogne, les dernières années de sa vie*. (3) Il avait même conservé des intelligences avec ce seigneur réfugié près de Maximilien d'Autriche. Ils formaient le noyau d'un petit groupe de mécontents qui avaient des vengeances à exercer et des espérances de restauration. En attaquant les Lorrains, ils souffletaient René de Bar, chez

(1) M. Rossignol. *Mémoire de l'Académie de Dijon*, année 1857, p. 97.

(2) Cette dénomination est une erreur.

(3) Nous n'avons aucune preuve de ce fait qui, quand même il serait vrai, ne serait pas encore une raison suffisante pour nous faire croire que Jean d'Arberg combattait en Suisse et en Lorraine dans l'armée de Charles-le-Téméraire. La restitution de Beaumont après la conquête de la Lorraine aurait été évidemment le prix de cet attachement s'il eût existé.

qui le duc de Bourgogne avait été tué, et ils entretenaient dans la province une fermentation qui favorisait leurs projets. Nous nous faisons justice, disaient-ils; *pourquoi le roi de France* (1) *ne force-t-il pas le duc de Lorraine à rendre la seigneurie de Baffremont?* »

» Anne de Beaujeu ne se fit pas illusion sur la nature de cet événement; elle ordonna au sire de Vergy de relâcher les Lorrains et de livrer les *brigands* (2) qu'il abritait. Les sujets du duc de Lorraine furent mis en liberté; mais on garda les dépouilles, et on fit dire au roi *qu'on ne pouvait appréhender les malfaiteurs.* » (3).

» Le 29 novembre 1484, quatre mois après l'attaque, à la requête des marchands, ou plutôt de leur duc, on ordonna une enquête et, s'il y avait lieu, la punition des coupables. Le gouverneur de Bourgogne reçut ordre de contraindre M. de Vergy à restituer tout le butin qui avait été fait dans cette expédition, et on lui écrivit, au nom du roi, une lettre sévère, *bien rigoureuse, pour lui faire savoir que le roy estoit très-malcontent qu'il n'eust point fait réparation, selon qu'il lui en avoit esté escript plusieurs fois, et qu'on estoit délibéré ne souffrir telle chose en ce royaume* (4). Le gouverneur Baudricourt *devait besogner vertueusement.* Il est probable qu'il ne put saisir les coupables qui étaient sur leur garde; mais le mouvement s'était propagé à la faveur des luttes que les états et le parlement de Bourgogne soutenaient alors contre le roi. »

Nous n'irons pas plus loin dans le récit des troubles qui agitèrent non-seulement la Bourgogne, mais encore la France entière à cette époque, et des faits qui eurent pour résultat définitif le maintien d'Anne de Beaujeu à la régence et la

(1) Charles VIII.

(2) Épithète de parti qui, comme on le voit, ne date pas de 1845.)

(3) *Procès-verbaux du Conseil de régence de Charles VIII*, d'août 1484 à janvier 1485, publié par Bernier, p. 14, 186, 188 et 189. .

(4) *Ibid.* Séance du 29 novembre 1484.

restitution de la Franche-Comté à Maximilien. Nous ne chercherons pas non plus à discuter les assertions de la citation que nous venons de faire. Quels qu'aient été les projets réels ou supposés dont le sire de Vergy, Jean de Valengin et leurs alliés poursuivaient alors la réalisation, il en est un qui n'offre aucun doute, c'est, comme ils le disaient hautement, la restitution de la seigneurie de Beaufremont. Cette restitution, à laquelle ils s'intéressaient si vivement, n'était autre chose que la réparation d'un tort fait à leur famille commune, car Guillaume IV sire de Vergy, fils de Jean de Vergy, était le propre frère de Guillemette de Vergy (1) que venait d'épouser Claude d'Arberg, fils aîné et principal héritier de Jean de Valengin.

Après l'affaire du bois de Demigny, le duc de Lorraine commença évidemment à se lasser de la seigneurie de Beaufremont qui lui était réclamée avec une opiniâtreté que rien ne pouvait rebuter. Il en avait hérité de sa mère en 1484. En 1485, il la cédait à un de ses plus fidèles guerriers, Gérard d'Avillers, son conseiller et écuyer d'écurie (2), ce seigneur ne paraît pas néanmoins en avoir joui.

Jean d'Arberg qui se faisait vieux et qui avait dû être fortement contrarié des tracasseries suscitées par l'arrestation des marchands lorrains, ne voulut sans doute plus renouveler lui-même une tentative aussi sérieuse; mais il transmit à son tour ses droits à son fils Claude. Si nous en croyons une note que nous avons sous les yeux (3), ce jeune seigneur les revendiqua aussitôt et ne perdit point de temps en réclamations infructueuses. Voyant qu'on ne l'écoutait pas d'abord, il lève des soldats en Suisse, puis aidé de ses

(1) Voir dans Moréri, l'art. Vergy.

(2) Gérard d'Avillers fut pourvu par René II, en 1487, de la terre et seigneurie de Commercy, en échange de la terre de Cbâtenoy qu'il avait reçue du même duc, après la victoire de Nancy, en récompense de ses services.

(3) Cette note nous a été fournie par M. Iverneau, de Neufchâteau, mais nous ne saurions dire à quelle source il l'a puisée.

parents et de ses alliés, il entre en Lorraine, près de Châtilion-sur-Saône. On se met en devoir de lui résister, mais il assiège la place, la prend et la livre aux flammes. Si le fait est vrai, on peut dire que l'exécution fut prompte.

En entrant en guerre avec une famille très-puissante que l'empereur d'Allemagne appuyait, le duc de Lorraine risquait de voir de nouveau ses états envahis par des troupes étrangères. Il préféra s'attacher cette famille en traitant avec elle, et Jean d'Arberg put enfin, avant de mourir, voir son fils définitivement établi dans le château de Beaufremont, dont il avait lui-même tant envié la possession.

Le traité ou arrangement, dont nous allons rapporter les stipulations, fut fait entre René II et Jean d'Arberg, assisté de Claude son fils, à la suite d'un arbitrage qui eut lieu dans la ville de Soleure, en Suisse (Solotorn ou Solothurn, en allemand). On verra par les conventions qu'il renferme que c'est à tort qu'on a voulu le qualifier de vente. Si les d'Arberg consentirent à y laisser introduire une évaluation de leurs droits, c'était assurément pour ménager l'amour-propre de leur adversaire; leur préférence pour la possession de la terre qu'ils réclamaient ne saurait être douteuse.

Lors de l'invasion de la Lorraine par Louis XIV, le trésor des chartes de Nancy possédait une copie de ce traité écrite en langue allemande, avec une traduction en français dont voici le contenu :

« A la journée commencée à tenir en la ville de Soleure, le 14 avril 1486, par devant Philippe de Genève, chambellan, et Pierre Loys de Valtan, maîtres d'hostel, conseillers et orateurs du Roy de France, et plusieurs orateurs de laditte ville, députés des hautes parties d'Allemagne à ladite journée, comparurent illustres et magnifiques personnes messire Philippe de Linanges et d'Ausbourg, bailli d'Allemagne, pour Allemagne; messire Jehan de Guémanges, chevalier, et Robert Bodinays, orateurs, députés de René, duc de Lorraine, d'une part; et noble magnifique personne Mons^{sr} Jehan, comte d'Arberg, seigneur de Valengin, les orateurs de la ville de Berne, Jean Baptiste de Aylandis, official de Losanne, Jean Loys de Froberg, Pierre de Bury, docteur ès lois, et Guillaume Cublan;

» Sur la question et débat entre ledit duc d'une part et ledit comte d'autre, touchant le chasteau et seigneurie de Boffroymont ; veu les lettres, titres et renseignements, a esté par les dessus dits orateurs royaux et autres dessus dits, appointé, conclu et déterminé par manière et voye amiable, que le duc de Lorraine donnera et paiera audit comte d'Arberg, et à Claude, son fils, pour toutes demandes, droits et actions, qu'ils ont et peuvent avoir en ladite terre et quelque lieu que ce soit, et pour les fruits et revenus du temps passé, la somme de 15000 florins d'or du Rhin, ou la valeur de 4 escus pour 5 florins, ou 3 ducats pour 4 florins, ou xi florins d'Utrecht pour 10 florins du Rhin, scavoir deux mois du jour que le duc recevra lettres desdits seigneurs alliez, portant certificat que le père et le fils de Valengin auront recouvré leurs obligations de foy, du Roy des Romains, et qu'ils auront ratifié : ledit duc sera tenu payer en la ville de Soleure, 5000 florins du Rhin, en recevant lettres et transport et quittance des droits desdits de Valengin sur ladite terre, et les titres et renseignements qu'ils peuvent avoir de ladite terre. Et quatre mois après, ledit duc sera tenu de faire le second payement en ladite ville de Soleure, de pareille somme de 5000 florins ; et les quatre mois suivants, en ladite ville le restant. Et, au cas que le duc de Lorraine ne veuille payer la susdite somme de xv mille florins, il sera tenu de bailler et délivrer audit comte d'Arberg ledit chasteau, terre et seigneurie de Boffroymont, sauf audit seigneur duc les droits féodaux de seigneurie et de souveraineté, et le douaire de dame Catherine, jadis femme de feu Pierre de Boffroymont, que le feu comte de Vaudemont, père du duc, avait achepté ; et les 500 salus d'or qu'il avait pareillement acquis sur ladite terre, au choix et option du duc, un mois après la ratification faite du présent traicté par lesdits de Valengin, et, recouvrement de leurs obligations de foy ; et d'autant que lesdits de Valengin ont déclaré ne pouvoir accepter ledit traicté, attendu qu'ils avoient donné leurs lettres et cartels de foy, scellés de leur sceau, à Maximilien, roy des Romains, de ne faire aucun appointement sur cette matière, sans son consentement, il est convenu que, dans la fête de la Magdeleine prochaine, lesdits de Valengin retireront et recouvreront leurs scellés dudit roy des Romains, ou du moins lettres suffisantes de son consentement. lesquelles reçues, et qu'ils auront ratifié le présent traité en la ville

de Soleure, le duc sera tenu de délivrer auxdits de Valengin, dans les deux mois qu'il luy apparaitra de ladite ratification, ou ladite terre et seigneurie de Bessfroymont, ou le premier paiement de ladite somme à son choix. Et si, dans ledit de la Magdeleine, lesdits de Valengin n'avaient reconvré leurs lettres de foy, ou le consentement dudit roy des Romains, chaque partie demeurera en son droiet, comme il étoit avant le présent traité. — Est encore appointé qu'après que lesdits de Valengin auront reconvré leurs lettres, et confirmé le traité, que le duc de Lorraine ne pourra leur rien demander pour quels dommages qui aient été faicts es duchés de Lorraine et de Bar, ni eux pareillement au duc, ni pour les levés et perception des fonds, revenus et émoluments desdites terres; et pendant le temps porté par les ratifications, ne sera fait de part ni d'autre, aucune entreprise ou voye de fait, injures, guerre ou hostilité, mais demeureront en paix et seureté l'un de l'autre.

• Est pareillement appointé que le duc de Lorraine aura deux mois pour ratifier et confirmer le présent traité. — Obtiendront aussi les orateurs et députez du roy de France, dans quatre semaines prochaines, que tous aidans et confortans lesdits de Valengin, demeureront en suspens, pendant ledit temps, afin que les sujets, de part et d'autre, puissent seurement aller et négotier, sur lequel article, le roy fait ou fera savoir sa volonté à ceux de Berne.

• Fait et arrêté à Soleure, le 23 Avril 1486 (1). »

(La copie en français n'est pas signée. Celle en allemand, ainsi qu'une autre en latin, est signée par Jehan-Von-Stalle.)

Le duc René II ne pensa peut-être jamais à exécuter ce traité en payant la somme de 45,000 florins. Cédant aux pressantes sollicitations du roi des Romains, dont l'amitié n'étoit pas à dédaigner, et aussi à l'*humble supplication* de Claude d'Arberg, il mit ce légitime successeur de la branche aînée des Beaufremont en possession de l'héritage que de

(1) *Manuscripts de la Bibliothèque impériale*, par Dufourny, t. 1, p. 4006.

nobles aïeux avaient illustré. Le 13 du mois de mars 1486 (1), Claude d'Arberg prêtait serment de foi et hommage au prince lorrain. Nous donnons ci-dessous le texte de l'acte rédigé à ce sujet :

Claude d'Arberg, seigneur de Valengin, prête serment de foi et hommage au duc de Bar, pour l'investiture de la seigneurie de Beffroymont qu'il a reçue de lui.

» Je Claude d'Arberg seigneur de Valengin le jeune, fais savoir à tous comme à la journée tenue au lieu de Soleure, le seizième jour du mois d'avril d'apvriement passé, pour les questions et différens estans de pieça entre feue la royne Yolande, duchesse de Bar, et très-hault et puissant prince et mon très-redoublé seigneur monseigneur le duc René, duc de Lorraine, de Bar et de Calabre, etc., son fils, d'une part; et Monseigneur mon père le comte Jehan d'Arberg, seigneur de Valengin, et moy d'autre part, pour et à l'occasion de la place, terre et seigneurie de Beffroymont. Ait, par le moïen des gens et conseillers du roy envoïés à ladite journée, et plusieurs notables personnaiges y députés par messieurs des lignes de la haute Allemaigne, esté appointé, prononcé et déclaré par voye d'appointement amiable que pour le droict et action que mondit seigneur et père et moy prétendions en ladite place, terre et seigneurie de Beffroymont, mondit seigneur le duc nous payeroit la somme de quinze mil florins d'or à certains payemens et termes déclarés es lettres sur ce faictes, et s'y son plaisir estoit et mieux aimoit nous bailler la possession desdis places, terre et seigneurie de Beffroymont avecques ses appartenances telles et ainsi que les avoit tenues et possédées fen monsieur mon oncle, messire Pierre de Ruppes, seigneur dudit Beffroymont, faire le pourroit en saillant le droict féodal, hommaige, ouverture, ressort et autres droicts de seigneurie souveraine, ainsy qu'il est accoustumé faire pour ledit chasteau, ville et seigneurie de Beffroymont envers messieurs les ducs de Bar à cause du bailliage de Saint-Michiel.

(1) L'année ne commençant qu'à Pâques, on n'était pas encore en 1487.

Aussy saulf pour mondit seigneur le duc, le droict de douaire que feu hault et puissant prince monsieur Ferry de Lorraine, comte de Vauldémont, père de mondit seigneur achepta pieça de Dame Catherine de Saint-Loup. Et semblablement les cinquante salus de rente acheptée par feu ladite Dame royne, mère de mondit seigneur, à feu mon cousin de Soye, rachept de cinq cens salus, comme toutes ces choses et autres sont plus à plein desclairées et spécifiées es lettres sur ce faictes. Et comme il a pleu à mondit seigneur le Duc, en faveur de très-excellent prince et seigneur Monseigneur Maximilien, roy des Romains, etc., mon très-redouté seigneur, aussy à mon humble supplication, présentement consentir que ladite possession me soit baillée et me recevoir à hommaige de ladite place, terre et seigneurie de Beffroymont, soubs les sauveurs dessus dis et plus à plain desclairé esdis lettres d'appointement sur ce faictes. Assavoir est que je cognoissant la bonne et grande libéralité de mondit très redouté seigneur monseigneur le Duc, je tant pour et au nom de mondit seigneur et père le compte Jehan d'Arberg, et par vertu des lettres de procuration que j'ay délivrées à mon dit seigneur le Duc, comme pour moy, ai faict à mondit seigneur le Duc, *foi et hommage de ladite terre et ses appartenances*, tant pour et au nom de mondit père comte Jehan d'Arberg, recongnoissant ce debvoir, et serment de fidélité et obéissance que luy estions tenus faire à cause de ladite place et ville de Beffroymont, mouvant en fief de sondit Duché de Bar et bailliage de Saint-Mihiel. Promettant pour ce nom de mon dit seigneur et père, duquel me fais fort et de moy aussy, pour tous nos hoirs, successeurs et ayant cause, de faire à mondit seigneur le Duc et à ses hoirs ducs de Bar, tous les fruicts et devoirs de droict féodal, ouverture, ressort et autres, ainsy qu'il est accoustumé faire à messieurs les ducs de Bar comme le fief le requiert, et avec ce de fournir entièrement à tout le contenu esdits lettres d'appointement faictes audit Soleure, sans y contrevenir à nul jourmais, en manière que soit ou puisse estre, et de ne faire quelque querelle, poursuite et action à mondit seigneur le Duc, ses hommes et subjects, aydants, serviteurs et complices, par justice ne autrement, tant pour les choses entrevenues à l'occasion desdites guerres et

hostilités, comme des levées et receptes par luy et ses gens faictes de tout le temps passé, en icelle terre et seigneurie, le tout sans malengin.

» En tesmoing de ce j'ay à ces dits présents, signées de ma main, faict appendre, par ma prière, le seal de mon très-chier neveu Etienne de Thiellières seigneur de Mont-Joye (1), en absence et par deffault du mien, ce que je Estienne de Thiellières cy nommé congnoit avoir faict à la requeste de mondit seigneur et oncle, le treizième jour de mars mil quatre cens quatre vingtz et six. Ainsi signé Claude d'Arberg, et scellés d'un seel de cire verte pendant à double queue de parchemin (2). »

Nous ignorons l'époque de la mort de Jean d'Arberg comte de Valengin; d'après les généalogistes bourguignons, il avait épousé Louise de Neufchâtel, dont il eut deux fils. Claude l'aîné fut comte d'Arberg, sire de Valengin et baron de Beaufremont. Guillaume d'Arberg, frère puîné de Claude, est qualifié de baron de Valengin; ses descendants formèrent une branche cadette connue sous le nom de comtes d'Arberg-Vallangin, illustre par ses alliances et ses dignités, et célèbre dans les fastes de l'Allemagne, de la Flandre et du duché de Limbourg. Cette branche subsistait encore vers la fin du siècle dernier (3); nous ne saurions dire si elle n'est point éteinte aujourd'hui.

**Claude d'Arberg, comte d'Arberg et de
Valengin, baron de Beaufremont.**

(De 1486 à 1517.)

Après être restée pendant dix-huit ans veuve de ses seigneurs, la baronnie de Beaufremont les revoyait enfin; son antique

(1) Il existait autrefois à Certilleux une seigneurie dite de Mont-Joye; nous pensons que c'est celle dont il est ici question. Thiellières ne serait autre que Tilleux. Ces deux villages avoisinent Beaufremont; ils n'en sont éloignés que d'environ six kilomètres.

(2) *Archives de Lorraine. Cartulaire. Trognon, Sampigny et Beaufremont.*

(3) *Voyage en Suisse* publié en 1786 par le baron de Zur-lauben, art. Vallangin.

château pouvait abaisser ses ponts-levis et ouvrir ses portes pour les recevoir. Sans doute, ce n'était plus ni ses Liébaud ni ses Pierre, ni ses Gauthier ni ses Huard, mais c'était encore leur descendant, le petit-fils de Jeanne, fille aînée de son généreux Philibert, jeune et beau chevalier, dans les veines duquel le sang des bons barons de Beaufremont s'alliait au sang de nobles comtes, issus d'un pays où les hommes naissent « la liberté dans le cœur, le bon sens dans la tête et la loyauté dans la bouche. »

Ce dut être une bien belle fête pour nos ancêtres que le jour où ils eurent le bonheur de recevoir Claude d'Arberg et sa famille. Autant le joug des intendants des princes lorrains leur avait dû être à charge dans un temps où les exigences étaient dures, autant ils se réjouirent de se revoir en paix, replacés sous la domination directe et paternelle de leurs véritables seigneurs. Si tels étaient leurs sentiments, ils ne furent point trompés dans leur attente.

A peine devenu possesseur de l'héritage de ses ancêtres maternels, Claude d'Arberg prit une place distinguée parmi les gentilshommes de l'ancienne chevalerie des duchés de Lorraine et de Bar. Le duc René II sut apprécier ses qualités, et nous le verrons successivement le convier aux fêtes de la cour ducale, l'appeler dans ses conseils, et enfin le nommer sénéchal de Lorraine.

La première occasion où nous voyons figurer Claude d'Arberg sire de Valengin et son épouse Guillemette de Vergy, fut le baptême du duc Antoine, fils aîné de René II et de Philippe de Gueldres. Cette belle solennité dont Edmond du Boulay nous a laissé la description, eut lieu à Bar-le-Duc, le mardi 16 juin 1489. Empruntons quelques détails à cette description.

La cérémonie du baptême fut précédée d'un repas somptueux donné par le duc aux princes de sa famille et à la noblesse de ses états, dans la grande salle du château, tendue des plus riches tapisseries de la couronne.

« Après le festin et le bal qui suivit, tous les princes, les princesses, les plus grands seigneurs et les dames se rendirent

dans la chambre magnifiquement parée où était le jeune Prince. . . . L'évêque de Metz leva l'enfant, et on commença à marcher en ordre vers l'église de St Maxe où le baptême devait se faire. En tête du cortège était la musique, puis venaient les huissiers de la chambre, les gentilshommes, les poursuivants, les hérauts d'armes, les sénéchaux de Lorraine et de Bar, ensuite les chambellans, ayant tous un cierge blanc à la main.

» Après marchait le comte de Sarbruch portant le cierge du baptême, puis le comte de Linanges, portant la salière, ensuite le comte de Chaland, portant le crêmeau enrichi de pierres précieuses et d'une croix par-dessus. Ce crêmeau était posé sur un carreau de drap d'or enrichi de perles. Suivait M. de Valengien portant l'aiguière, puis le comte Henri de Blâmont portant le bassin. Jean comte de Salm, grand maréchal de Lorraine et de Bar, portait l'oreiller et la serviette.

» Le parrain qui était Henri de Lorraine, évêque de Metz, portait le jeune Prince, ayant à sa droite madame Yolande de Lorraine, et à sa gauche madame de Saverden, marraine. A côté et derrière ces dames étaient Frédéric de Blâmont et Henri de Salm, portant chacun un coin du drap d'or où était le Prince, et servant de chevaliers d'honneur. Après eux marchaient madame Marguerite de Lorraine et les comtesses de Blâmont, de Salm, de Valengien et de Chaland (1), suivies de toutes les dames de la cour.

» Sur un théâtre dressé au milieu de l'église richement parée et éclairée, on avait disposé les fonds d'argent doré enrichis de pierreries, dans lesquels fut baptisé le jeune Prince. Après la cérémonie le héraut d'armes cria : *Vive très-haut et très-illustre Prince Antoine I^{er}, fils de Lorraine, Duc de Calabre*. Après quoi on s'en retourna dans le même ordre qu'on était venu (2). . . . »

(1) Au banquet le comte de Chaland fit l'office d'écuyer tranchant.

(2) *Histoire de la ville de Nancy*, par Lionnois, page 87, et manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 480.

Ces quelques détails qui indiquent avec quelle magnificence les ducs de Lorraine célébraient leurs fêtes de famille, montrent aussi de quelle considération M. de Valengin et son épouse jouirent tout d'abord à la cour de ces ducs.

Le 26 janvier 1496, Claude d'Arberg, qualifié seigneur de Beaufremont, assistait au mariage de sa belle-sœur, Claudine de Vergy, avec Fernand de Neufchâtel, seigneur de Montaigu, de Fontenoy et d'Amance, etc. (1).

Sur la fin de 1499, il était à la cour de Lorraine, car d'après Lionnois (2), « Marché fut fait les 19 et 21 décembre 1499, en présence de René II duc de Lorraine, du bâtard de Calabre, du seigneur de Valengin sénéchal de Lorraine, etc., à Jean Wauthier et Jacob son frère, maçons, pour faire un pont de pierre, sur la rivière de Meurthe, à l'endroit de Malzéville, promettant lesdits maçons d'accomplir ledit pont pour la S^{te} Remy suivante et s'y obligeant en donnant sûreté. » On sait qu'à cette époque, René II s'occupait beaucoup de l'embellissement de sa capitale : outre l'établissement du pont de

(1) Lettres de mariage accordé entre noble et puissant seigneur, M^{rs} Fernand de Neufchâtel, seigneur de Montaigu, de Fontenoy et d'Amance, d'une part, et noble et puissante damoiselle Claude de Vergy, seur de messire Guillaume, seigneur de Vergy, de Champlite, Fonvans et d'Autrey, aussi chevalier, et fille de seux noble et puissant seigneur et dame M^{re} Jehan de Vergy, seigneur de Champvans, et dame Paule de Miolans, sa femme, d'autre part : etc . . .

Fait à Champlite, le samedi 21 janvier 1496.

Présents nobles et puissants seigneurs :

Messires Jean de Neufchâtel, seigneur de S. Aubin; Pierre de Beffromont, seigneur de Soye; Charles de Beffromont, seigneur de Sombornon; Claude de la Paluz, seigneur de Varambon; Claude, comte de Arberg, seigneur de Valengin et de Beffromont; Charles de Neufchâtel, seigneur de Chemilly; Jehan, seigneur de Ruppes, tous chevaliers; François de Ray, seigneur de Senoul; François de Ray, seigneur de Beljou; Simon de Champagne, seigneur de Vellefaux; Jean Friaud, seigneur de Vaux, et autres. (*Histoire de Vergy*, par A. Duchesne, L. VI. p. 330. Aux preuves.)

(2) *Histoire de Nancy*, page 379.

Malzéville qui a plus de 450 mètres de longueur, il faisait construire une partie du palais ducal, édifier l'église des Cordeliers, la fontaine de la place S^t-Epvre, etc. (1).

Claude d'Arberg et Guillemette de Vergy n'eurent qu'une fille, Louise, comtesse d'Arberg et de Valengin, dame de Beaufremont. En 1502, ils la mariaient à Philibert, comte de Chaland, issu de l'une des familles les plus distinguées du Piémont. Nous verrons plus tard cette noble dame et ce puissant seigneur hériter de la baronnie de Beaufremont, puis la transmettre à leurs descendants.

Possesseur d'une belle seigneurie en Lorraine, jouissant dans cette patrie adoptive de la faveur d'un souverain digne de l'affection de ses sujets, Claude d'Arberg, qui possédait les plus belles qualités du cœur, n'oublia jamais le pays de ses pères. En 1488, il promettait de reprendre de Rodolphe de Hochberg les fiefs (2) cédés autrefois aux comtes de Valengin par les prédécesseurs de ce comte de Neuschâtel. Cependant, il eut le déplaisir de voir, en 1499, Philippe de Hochberg, fils de Rodolphe, « se saisir de la seigneurie de Vallengin, parce qu'on ne lui avait pas rendu hommage. » (3). Cette saisie, si elle eut réellement lieu, ne paraît avoir eu aucune conséquence fâcheuse pour le seigneur de Valengin, car nous allons le retrouver en 1505, s'y comporter comme s'il n'y avait éprouvé aucune contrariété, et comme s'il avait la certitude de n'en avoir jamais à redouter.

Quelque temps avant l'époque que nous venons de rappeler, le comte d'Arberg fit (nous ne saurions dire à quel sujet) un voyage à Rome. Il suivit la route de terre jusqu'à Gènes, mais arrivé dans cette ville, il s'y embarqua, sans doute afin d'arriver avec plus de promptitude. Pendant la traversée, une violente tempête mit le vaisseau en grand danger de périr.

(1) Voir Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 3, p. 395 et suivantes.

(2) Ces fiefs étaient les villages de Colfrane, Fenin, Velard et Savanier, (Voyage en Suisse par Zur-lauben. Art. Vallengin.)

(3) Moréri, Art. Vallengin.

Le pilote et les matelots paraissaient même avoir perdu tout espoir, lorsque le pieux comte implora le secours de la sainte Vierge, et fit vœu que s'il sortait de ce péril et rentrait jamais dans son pays, il ferait ériger une église sous le patronage de la mère de Dieu (1). Bientôt le ciel sembla avoir entendu la prière du noble chevalier, la tempête s'apaisa, et le vaisseau continuant à voguer, put enfin arriver au port. En mémoire de cet événement, Claude d'Arberg, de retour à Valengin, y fit construire, sur une voûte qui couvre la Sauge à son embouchure, la belle église gothique de Notre-Dame qu'il dédia *à la sainte Vierge libératrice des eaux* (2). « Le Pape érigea cette même église en un chapitre composé d'un prévôt et de six chanoines que le même comte renta » (3).

Le fait que nous venons de rapporter paraît confirmer plusieurs conjectures que nous allons formuler.

En sortant de Gendreville, à droite du chemin qui conduit de ce village à Médonville, on remarque une petite chapelle presque en ruines, dont la porte en ogive annonce cependant une respectable antiquité. Ce modeste oratoire est voué à Notre-Dame de Bonsecours. Parmi les statues qu'il abrite,

(1) Ce vœu nous rappelle une belle pièce de poésie de M. Ang. Demesmay, publiée en 1857, par l'académie de Dijon : nous y lisons les deux stances qui suivent, à l'occasion d'un vœu à la sainte Vierge, par François de la Palud, seigneur de Varembois, fait prisonnier en Chypre, vers le milieu du XV^e siècle, par les Sarrasins, sujets du Soudan d'Egypte.

« O madame Marie,
Sainte mère de Dieu,
Si revois ma patrie,
Ici vous fais un vœu.
Il est une vallée,
Sombre, inculte, isolée,
Tout près de mon manoir,
Là, je veux dans mon zèle,
Bâtir une chapelle,
Resplendissante à voir.

» Aux pieds de votre image,
Là, j'irai chaque jour,
Vous offrir mon hommage,
Mon culte et mon amour :
Toujours dès mon enfance,
En vous j'eus confiance,
J'adorai votre loi,
Vierge pleine de grâce,
Grand péril me menace,
Ayez pitié de moi! »

(2) *Tableau de la Suisse*, par le baron de Zur-lauben, art. Vallengin, texte et note.

(3) Idem.

presque toutes du XVI^e siècle, on distingue bien vite celle de la Vierge dont la chapelle porte le nom : elle est posée sur un petit autel chargé de bouquets entretenus par la piété traditionnelle de quelques personnes du lieu.

Cette Vierge, avec ses attributs et les personnages qui l'accompagnent, semble être une imitation de celle que possède l'église de Bonsecours de Nancy, et dont nous donnons la description d'après M. Henri Lepage : « La Vierge, les pieds posés sur le globe du ciel parsemé d'étoiles, étend son manteau sur vingt personnages agenouillés et élevant vers elle des mains suppliantes. On distingue à sa gauche, des rois, des reines et des princes ; à sa droite, des moines, des évêques et un pape. Le groupe, taillé dans une seule pierre, est d'une exécution remarquable. »

Dans la petite chapelle de Gendreville, la Vierge, sous son manteau déployé et soutenu par ses deux mains, étend sa protection, à droite, sur un pape, un évêque, un diacre et un moine ; à gauche, sur un roi dont la couronne est ornée de fleurs de lys terminées en pointes, et sur trois gentilshommes ou chevaliers.

Les autres statues sont : à droite de l'autel, la vierge assise, tenant sur ses genoux le petit Jésus, et ayant à ses pieds saint Jean-Baptiste enfant qui, debout, semble se jouer avec le divin Sauveur ; à gauche de l'autel est sainte Anne, instruisant la sainte Vierge sa fille.

Sur un cul-de-lampe, en entrant, se voit l'ange de l'Annonciation, debout, les ailes déployées, présentant de son bras gauche une banderolle sur laquelle on lit, en beaux caractères gothiques : *Ave Maria*. En face, à droite, est une sainte Catherine en bon style.

Ces deux dernières statues sont d'une exécution qui révèle le beau fleuri gothique. Il est à regretter que d'indignes couches de badigeon, dont à diverses reprises on les a revêtues, cachent aux regards les intéressants détails de la sculpture (1).

(1) Notes dues à la plume intelligente de M. Mourot, curé de Beaufremont.

Nous pensons que cette chapelle de Notre-Dame de Bonsecours doit son existence à Claude d'Arberg, qui l'aurait fait ériger dans sa baronnie de Beaufremont à la suite du vœu que nous avons rappelé, témoignant par là qu'il voulait laisser, dans chacune de ses possessions, un souvenir de la protection miraculeuse qu'il avait reçue de la mère de Dieu, *secours des chrétiens* dans toutes les circonstances où ils ont recours à elle.

Ne pourrait-on pas aussi rapporter à la piété du même seigneur et à celle de son épouse, l'érection des deux belles croix que l'on voit encore, l'une devant l'église de Gendreville, où elle a été transportée du milieu du village, où elle était d'abord, et l'autre à Beaufremont, sur la gauche du chemin qui va de l'église au château et au village. Les ornements qui décorent les fûts de ces deux croix sont sculptés en ogives très-ouvertes et fouillées, de manière à former de petits clochetons gothiques, abritant des personnages qui ne sont autres que les douze apôtres avec leurs attributs. Ces croix dont la première porte un croisillon moderne (1), et la seconde le croisillon primitif, entouré d'une couronne sculptée, et surmonté de l'archange saint Michel terrassant le dragon, accusent une exécution qui date évidemment de la fin du XV^e ou du commencement du XVI^e siècle. Le comte d'Arberg les aurait fait ériger en mémoire de sa prise de possession de la baronnie de Beaufremont, ou en reconnaissance de tout autre événement heureux pour sa famille.

Après un examen sérieux, on ne peut attribuer le travail délicat de la croix de Beaufremont, de celle de Gendreville et du groupe de la chapelle de Bonsecours, qu'à un sculpteur

(1) Ce croisillon, travaillé avec goût, fut exécuté il y a environ trente ans, par un simple ouvrier du lieu, le nommé F. Philbert. Sur cette croix de Gendreville, au-dessous du groupe des apôtres, on remarque un écusson fruste où se distinguent encore facilement, à droite, les vairs des armoiries de Beaufremont, mais il est difficile de reconnaître si la partie gauche est d'Arberg.

d'un vrai mérite tel que Mansuy Gauvain, l'auteur de la porterie du palais ducal de Nancy, et aussi de la Notre-Dame de Bonsecours de la même ville (1).

Claude d'Arberg, bien connu pour sa piété, ne l'était pas moins pour sa loyauté; c'est sûrement cette dernière qualité qui le fit choisir pour témoin par René II, puis par le duc Antoine, dans les circonstances qui suivent :

Le 25 mai 1506, le duc René, comme s'il avait prévu sa fin prochaine (2), fit son testament par lequel il établissait, entre autres choses, que ses successeurs aux duchés de Lorraine et de Bar seraient les aînés mâles de sa famille, et leurs descendants graduellement, à l'exclusion des femmes qui ne pourraient être appelées qu'au défaut des mâles, tant des lignes directes que collatérales. Ce testament fut fait et passé au château de Louppy, « en présence de révérend père en Dieu maître Hugues des Hazards, élu évêque de Toul, Claude de *Herberg* (*sic*), S^r de Valengin et de Besfroimont, Hardy Tillon, maître d'hôtel... Messire Vaultrain Lud, chanoine de S^t-Diez... Joannes Lud secrétaire, témoins appelés et requis » (3).

Le 6 avril 1510, il y eut un appointment entre le duc Antoine successeur de René II et Liébaud d'Anglure, touchant la vouerie d'Épinal. Par cet acte, les parties chargeaient messire Claude d'Alberg (*sic*) chevalier, seigneur de Valengin, et messire Thierry de Lenoncourt, pareillement, chevalier, bailly de Vich... (4) de dire amiablement et par droit ce qu'ils

(1) Gauvain fut évidemment connu dans nos villages et aux environs. Il y aurait même eu des critiques envieux ou jaloux qui, méconnaissant son talent, qualifièrent ironiquement de *Gauvegnaige* quelques-unes de ses œuvres. Ce mot est entré dans le patois de Beaufremont, et aujourd'hui encore, on y appelle *Gauvegnaige* tout travail mal fait, principalement celui des maçons inintelligents.

(2) René II mourut le 3 novembre 1508.

(3) *Origine et nature du duché de Lorraine*, par Boursier, p. 109, et D. Calmet, t. 3. p. CCCLIX, aux preuves.

(4) Nous pensons qu'on doit lire, *bailly de Saint-Michel*.

estimaient juste à l'égard du différend existant entre elles pour la possession de ladite vouerie (4).

Il paraît que vers ce temps, Claude d'Arberg eut le déplaisir de se voir troublé dans sa seigneurie de Valengin par Louis d'Orléans, devenu comte de Neuschâtel, mais les douze cantons s'emparèrent du fief de Valengin en 1442, sur ce prince; nous ignorons s'ils le rendirent ensuite au seigneur de Beaufremont. Cependant, si nous en croyons le généalogiste Dunod, Claude d'Arberg étant mort en 1517, fut enterré dans la ville de ses pères, et on vit pendant longtemps à Valengin, probablement dans l'église qu'il avait fait bâtir, l'építaphe de ce chevalier, qualifié comte d'Arberg, seigneur de Valengin et de Bauffremont (2).

René II était mort le 3 novembre 1508; comme nous l'avons déjà dit, ce duc de Lorraine posséda à un haut degré une qualité aussi rare que belle : la reconnaissance. S'il fut justement sévère pour les lorrains qui avaient abandonné sa cause au temps de ses malheurs, il n'oublia aucun de ceux qui lui restèrent dévoués. Le prince qui éleva à la dignité de gentilshommes les pauvres paysans de Laveline, dota aussi de pensions et de titres nobiliaires d'autres roturiers d'une naissance non moins obscure. Ce fut évidemment pour récompenser quelques services importants, et peut-être à la recommandation du comte d'Arberg, qu'il donna des lettres de noblesse à deux membres de la famille Gourdot de Landaville. Nous lisons en effet dans un nobiliaire manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, le passage suivant :

« Gourdot (Jean) de Landaville, fut annobli par le duc
» René II, le 14 janvier 1498. Porte de sinople à 3 besants
» d'or 2 et 4, l'écu bordé de même, chargé de 10 tourteaux
» de sinople 3. 2. 2. 2. et 1.

» Gourdot (Mengin), natif de Landaville, fut aussi annobli
» par le duc René II le 19 janvier 1507. Porte de sinople à

(4) Extrait d'un manuscrit sur Épinal, à la bibliothèque de cette ville.

(2) Généalogie de la maison de Bauffremont.

» un croissant montant d'argent au point d'honneur, accom-
» pagné de 3 besants d'or, l'écu bordé de même, et chargé de
» 40 besants de sinople 3. 2. 2. 2. et 1. »

Comtes de Chaland.

(XVI^e Siècle.)

Les comtes de Chaland étaient originaires du Piémont; leurs possessions héréditaires y occupent une grande partie de la vallée d'Aost, où se trouvent le bourg de Chaland qui a conservé leur nom, et les petites villes de Fenis, Châtillon, Montjouet et Aimaville, dont ils étaient seigneurs.

Nous n'avons retrouvé nulle part la généalogie de ces comtes, mais l'histoire de la maison royale de Savoie a conservé, à chaque page, le souvenir de leur dévouement et des hauts emplois dont ils furent jugés dignes par les souverains de leur pays.

Vers le milieu du XIII^e siècle, Godefroy de Chaland, vicomte d'Aost, gouverneur de Gênes et sénateur de Rome, épousait Béatrix, fille du comte de Genève (1). Ils eurent pour fils Iblet de Chaland, dit le Grand, qui porta comme son père, le titre de vicomte d'Aost (2). Le chevalier Jean de Chaland, fils d'Iblet, commandait et combattait en 1320, avec le comte Edouard de Savoie, dans une guerre contre le comte de Genève (3).

Sous Amé VI, dit le *comte Vert*, Amé ou Aymon de Chaland, seigneur de Fenis et d'Aimaville, chevalier de l'ordre du collier de Savoie (4), fut général d'armée et gouverneur du jeune Amé VII. Nous retrouvons aussi sous le même prince, messire Iblet de Chaland, seigneur de Châtillon, de Montjouet

(1) Paradin. *Chronique de Savoie*, p. 153 et 215.

(2) Idem, p. 166.

(3) Idem, p. 209.

(4) Cet ordre fut plus tard celui de l'*Annonciade*.

et de Chaland, chevalier de l'ordre du collier, gouverneur du château de Nice et du Piémont, puis Jacques de Chaland, tué au siège de Carignan, l'un des plus aimés et des plus loyaux serviteurs d'Amé VI (1).

Sur la fin du XV^e siècle, Boniface de Chaland, seigneur de Fenis et de Varey, chevalier de l'ordre du collier, guerrier distingué, conseiller et négociateur du comte Amé VIII, fut élevé à la dignité de maréchal de Savoie (2) et de gouverneur du Piémont. A la même époque, Guillaume de Chaland qui rendit de très-grands services à Amé VIII, succédait comme évêque de Lausanne au cardinal Antoine de Chaland. Ces deux prélats furent successivement chanceliers de Savoie (3).

Amé de Chaland, seigneur de Varey, accompagnait à Lyon, en 1444, l'empereur Sigismond, comme ambassadeur du comte de Savoie. Il prit part aussi, en la même qualité, aux négociations qui précédèrent le fameux traité d'Arras, entre le roi de France Louis VII et le duc de Bourgogne. En 1455, il était présent, comme conseiller du duc de Savoie, au traité de Fleurs entre ce prince et le roi Louis XII.

François de Chaland, seigneur de Châtillon, chevalier de l'ordre du collier, en 1440, paraît avoir porté le premier le titre de comte de Chaland.

Jacques de Chaland, comte de Chaland, seigneur d'Aimaville, de Châtillon, de Varey, etc., chevalier de l'ordre du collier dès 1440, chambellan du duc Louis de Savoie et gouverneur de Verceil, fut présent, en 1451, au contrat de mariage de Charlotte de Savoie avec le dauphin depuis Louis XI. Ce seigneur, qui possédait des terres au comté de Bourgogne, est celui que nous avons vu en 1444, l'un des gardes du pas d'armes de l'arbre de Charlemagne; il y montait un dextrier

(1) Paradin, p. 238.

(2) La place de maréchal de Savoie venait d'être créée, Boniface de Chaland en fut le 1^{er} titulaire de 1397 à 1410.

(3) Guillaume de Chaland consacra en 1411, l'église du célèbre prieuré de Ripaille.

« couvert d'un drap de soye bleue brodé et floreté de fleurs moult gentement » et y joûta contre « un escuyer nommé Jacques de Montagu. » (1).

Jacques de Chaland fut très-probablement père de Louis, comte de Chaland, seigneur de saint Marcel, créé chevalier de l'ordre du collier en 1465 (2).

Nommons encore, au même temps, Guillaume de Chaland, seigneur de Chastel, puis Boniface de Chaland, seigneur de Varey et de Retourtour, conseiller ordinaire d'Amé IX, ambassadeur du comte de Bresse pour son mariage avec Marguerite de Bourbon en 1471, et grand maître d'hôtel de Savoie sous la régence d'Yolande de France, en 1477.

Les alliances de la maison de Chaland répondirent nécessairement à sa haute position, de sorte qu'après les citations qui précèdent, nous pouvons dire que notre baronnie reçut une nouvelle illustration, lorsqu'elle put voir les armoiries des comtes de Chaland, mariées à celles de ses illustres seigneurs, resplendir sur le donjon élevé de l'antique château de Beaufremont. Les comtes de Chaland portaient : d'argent coupé au chef de gueules, à une bande de sable brochant sur le tout.

**Philibert de Chaland, comte de Chaland,
et Louise d'Arberg,
comtesse d'Arberg et de Valengin.
baronne de Beaufremont.**

(XVI^e Siècle.)

Il paraît certain que les aînés de la famille de Chaland eurent seuls le titre de comtes de Chaland. Dans cette hypothèse, les aïeux de Philibert de Chaland seraient François et Jacques, et son père Louis, qui portèrent successivement

(1) Mémoires d'Olivier de Lamarche.

(2) La plupart des détails qui précèdent sur les seigneurs de Chaland, ont été puisés dans l'*Histoire généalogique de la maison royale de Savoie*, publiée par Samuel Guichenon.

ce titre; ils furent aussi successivement créés chevaliers de l'ordre du Collier de Savoie, et Philibert recevait lui-même les insignes de cet ordre de la main du duc Charles, en 1482. Dans la liste des chevaliers, il est qualifié de comte de Chaland, baron d'Aimaville, et désigné comme gouverneur et lieutenant-général au duché d'Aoust (Aost). Si Philibert de Chaland remplissait alors ces importantes fonctions, il fallait qu'il eût déjà un certain âge, et qu'il eût donné des preuves d'une capacité et d'un dévouement réels.

Nous ignorons complètement le rôle de ce seigneur sous les différents gouvernements qui se succédèrent en Savoie, sur la fin du XV^e siècle. Nous croyons cependant que ce fut lui qui assista (peut-être comme ambassadeur du duc Philippe II) au baptême d'Antoine, fils du duc de Lorraine, René II; mais alors il aurait été marié, car l'historien lorrain que nous avons cité, désigne aussi comme présente à cette fête de famille, la dame de Chaland. Il faut donc admettre l'inexactitude de la date de 1502, que nous avons donnée d'après plusieurs auteurs, pour son mariage avec Louise d'Arberg, ou bien supposer qu'il n'aurait épousé qu'en secondes noces l'unique héritière du seigneur de Beaufremont.

Comme nous n'avons aucune raison pour adopter l'une de ces conjectures plutôt que l'autre, nous dirons seulement que l'alliance de Philibert de Chaland avec la fille de Claude d'Arberg fut un véritable sujet de joie pour ce dernier, car elle lui donna bientôt un petit-fils, René de Chaland (4), en qui il se sentit revivre, et dont il eut la satisfaction de voir se développer les belles qualités.

Il est très-probable que Philibert de Chaland et son épouse habitèrent, au moins pendant quelque temps, le château de Beaufremont. Si ce seigneur survécut à son beau-père, ce que nous ignorons, il fut témoin des premiers succès du jeune René à la cour de Savoie, et put prévoir qu'il ferait un jour honneur à sa famille.

(4) Le duc de Lorraine fut peut-être le parrain de cet enfant.

**René de Chalant, comte de Chalant
et de Valengin, baron de Beaufremont.**

(XVI^e Siècle.)

René de Chalant était à peine arrivé à l'adolescence, lorsqu'il fut admis au nombre des gentilshommes de la maison du duc de Savoie, Charles III dit le Bon, qui, désirant se l'attacher, lui accorda tout d'abord, sans doute en considération de sa naissance et de son éducation distinguées, des faveurs qui ne se donnent ordinairement qu'au mérite bien reconnu.

En 1518, ce duc fit de nouveaux statuts de l'ordre du Collier, il prescrivit qu'à l'avenir, il serait appelé l'ordre de l'*Annonciade*, et qu'au pendant du collier serait représentée l'Annonciation de la sainte Vierge. Le 24 mars 1519, il créa, à Chambéry, de nouveaux chevaliers dont l'un fut René de Chalant, comte de Chalant, seigneur de Valengin, baron de Beaufremont. Le lendemain 25, on célébra la fête de l'ordre; elle fut magnifique : douze chevaliers s'y trouvaient réunis.

Les douze cantons suisses tenaient toujours le fief de Valengin dont ils s'étaient emparés en 1512, sur Louis d'Orléans, comte de Neuchâtel (1). En 1523, ils reconnurent la justice des réclamations de René de Chalant, qui reprit d'eux cette seigneurie de ses aïeux; toutefois, il n'en fut pas longtemps tranquille possesseur, car le comté de Neuchâtel ayant été rendu à Jeanne de Hochberg et à ses enfants en 1529, il offrit inutilement de la reprendre de la main du duc de Longueville, comte de Neuchâtel : ce prince refusa d'y consentir (2) et jouit sans doute pendant quelque temps d'un héritage auquel il n'avait d'autre droit que celui du plus fort.

(1) La maison d'Orléans et celle de Hochberg se disputaient alors le comté de Neuchâtel.

(2) Moréri et Zur-lauben, art. Vallangin.

L'Italie était alors le théâtre des longues guerres suscitées par la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, et il n'était guère possible à un seigneur piémontais de songer à autre chose qu'à défendre sa patrie envahie tour à tour par les armées des deux monarques. Mais si René de Chaland en éprouva quelque contrariété, il en fut bien dédommagé par les honneurs dont le comblait le duc de Savoie qui, appréciant sa bravoure, l'éleva à la dignité de maréchal de Savoie. Cette place était la première des charges militaires du duché : le maréchal de Savoie était lieutenant-général du prince en ses armées et maître de la gendarmerie, avec un pouvoir presque absolu sur les gens de guerre (1). Le comte de Chaland la conserva toute sa vie, mais après sa mort, elle fut supprimée par le duc Emmanuel-Philibert, parce qu'elle donnait trop d'autorité. Si nous nous en rapportons à l'auteur de l'histoire généalogique de la maison de Savoie, René aurait été maréchal du duché de 1530 à 1560; mais en parlant du baptême du prince Emmanuel-Philibert qui eut lieu en 1528, il dit déjà que la couverture de l'enfant était soutenue par le comte de Chaland, *maréchal de Savoie*. Il y aurait donc erreur dans l'une de ces dates. Dans tous les cas, c'est par le duc Charles III que l'héritier des Beaufremont fut élevé à cette haute dignité. Elle lui imposait de grandes obligations, nous allons voir comment il sut les remplir.

En 1534, les habitants de Genève qui cherchaient à s'affranchir de l'obéissance au duc de Savoie, demandèrent à être admis dans la bourgeoisie de Berne et de Fribourg, ce qui leur fut accordé; le comte de Chaland envoyé sur les lieux par le duc ne parvint pas à empêcher cette espèce d'alliance. Bientôt même, les Gênois se sentant appuyés, se déclarèrent pour les opinions religieuses de Calvin, chassèrent leur évêque, et déclarèrent ne plus vouloir se soumettre au duc de Savoie qu'à la double condition que l'évêque ne rentrerait pas dans leur ville, et que la plus entière liberté de conscience leur

(1) *Histoire généalogique de Savoie*, par Guichenon, p. 115.

serait accordée. Le duc ne pouvait admettre ces conditions : il envoya une armée contre les rebelles. Le roi de France, qui avait peut-être des vues sur Genève, envoya des troupes sous prétexte de la secourir ; François de Monbel, gentilhomme de sa chambre, les commandait. René de Chaland accourut aussitôt au devant de lui, l'atteignit à Veray, le battit complètement, et le fit même prisonnier. D'autres troupes françaises furent encore défaites au pays de Gex. Genève, abandonnée à ses propres forces, aurait été promptement réduite à l'obéissance ; mais les Suisses vinrent à son aide, et François I^{er} mettant en avant diverses prétentions sur des possessions qu'il disait avoir été usurpées sur la France par le duc de Savoie, adressa d'abord d'impérieuses réclamations à ce prince, puis lui déclara ouvertement la guerre en 1536, et fit aussitôt envahir la Savoie par une armée française.

Le duc pris à l'improviste aurait voulu défendre au moins les défilés des montagnes ; le comte *Philippe de Tornielle* et trois autres capitaines italiens avaient été envoyés par lui pour garder les passages de Suze, mais ils ne purent arriver assez tôt : les Français avaient déjà franchi les monts. Ce prince comprenant alors qu'il n'était pas en état de se défendre à Turin, sortit de cette ville avec la duchesse et le jeune Emmanuel-Philibert leur fils ; escortés par une compagnie de chevaux-légers du comte de Tornielle, ils se retirèrent à Verceil : Turin fut obligé de se rendre aux Français. L'empereur Charles-Quint ne tarda pas à entrer lui-même dans cette guerre pour soutenir le duc de Savoie ; après quelques succès, il passa en Provence, mais ses troupes y éprouvèrent des revers. La Savoie demeura aux impériaux pour une partie et aux Français pour l'autre. En 1537, il y eut cependant une trêve entre l'empereur et le roi de France, puis une assemblée des députés de ces princes où le duc envoya les comtes de Chaland et de Mazin. La trêve prolongée pendant trois mois, ne fit aucun bien à la Savoie, qui n'était pas plus ménagée par les amis que par les ennemis du duc.

Pendant la durée de cette guerre, René de Chaland fut

souvent employé aux négociations. En 1538, il se rendit successivement auprès du pape, dont la médiation fut obtenue, vers l'empereur et au camp de François I^{er}. Une trêve de dix ans fut enfin signée à Nice par ces souverains ; elle ne devait pas avoir une si longue durée.

En 1542, la guerre recommença entre le roi et l'empereur. Le Piémont, qui en fut encore le théâtre, vit ses forteresses tour à tour prises et reprises par l'une ou l'autre armée. La bataille de Cérissoles gagnée par le comte d'Enghein termina enfin cette lutte. Le traité de Crespy en Valois (en 1544) rendit au duc de Savoie une partie de ses états ; néanmoins, les Français continuèrent à occuper le Piémont, et ce prince mourut en 1553, sans avoir pu le recouvrer. François I^{er} était mort en 1547.

Emmanuel-Philibert qui succéda à Charles III, comme duc de Savoie, s'était déjà distingué en plusieurs rencontres, dans les armées impériales, lorsqu'il apprit la mort de son père. Après le siège de Metz où il s'était fait remarquer, ayant reçu le commandement de l'armée, il envoya des troupes à Cambrai, afin de maintenir cette ville contre les Français qui venaient en faire le siège. Elles se trouvèrent bientôt en présence du connétable de Montmorency qui s'était avancé avec des forces imposantes pour la forcer à se rendre à Henri II. Plusieurs combats eurent lieu, et dans l'un, les Français perdirent même Brézé de la maison de Maillé, mais ils firent prisonnier de guerre le *comte d'Ave de la maison de Madruce* ; cependant ils furent obligés de lever le siège. Ce seigneur que nous avons occasion de nommer pour la première fois devint dans la suite l'un des héritiers de la baronnie de Beauremont.

Dans le cours de la même année 1553, le maréchal de Brissac, lieutenant général en Piémont, pour le roi de France, surprenait la ville de Verceil au moyen d'intelligences qu'il s'y était ménagées, et y faisait prisonnier le comte de Chaland qui chercha inutilement à se défendre. Nous avons lieu de croire que la détention du comte d'Ave, comme celle

du maréchal de Savoie, ne furent pas de longue durée. La perte de la bataille de Saint-Quentin gagnée par le duc de Savoie et les impériaux, fut réparée presque aussitôt par la prise de Calais; mais chacun était las de la guerre.

En 1558, des conférences s'ouvrirent pour le traité de paix signé à Cateau-Cambresis en 1559. Par ce traité, la France gardait les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et le duc Emmanuel-Philibert recouvrait ses états. L'accomplissement de cette dernière clause nous fournira l'occasion de montrer toute la considération dont jouissait René de Chaland, qui, nous en avons la certitude, avait payé de sa personne dans toutes les occasions où il se trouva pendant les longues guerres dont nous venons de parler.

Le traité de paix de Cateau-Cambresis fut aussi pour le duc de Savoie un traité d'aillance. Dès le mois de juin, ce prince avait fait demander en mariage Marguerite de France, fille de François I^{er}. Il envoya, à Paris, René, comte de Chaland, et trois autres ambassadeurs pour solliciter le consentement de la princesse et celui du roi son frère qui leur furent accordés. La princesse Elisabeth, fille de Henri II, épousait en même temps Philippe II roi d'Espagne. Pendant les fêtes données à l'occasion de ces mariages, le roi de France reçut à l'œil une blessure mortelle. Au milieu des souffrances qu'il endurait, ce monarque donna, le 2 juillet, des lettres patentes au duc de Guise, gouverneur du Dauphiné et de la Savoie, pour faire au duc Emmanuel-Philibert la restitution de tous ses états. Le 8 du même mois, ce dernier donnait lui-même pouvoir à René comte de Chaland, maréchal et gouverneur de Savoie *tant deçà que delà les monts*, de prendre en son nom possession de la Savoie. Henri II étant mort, François II qui lui succédait confirma les pouvoirs du duc de Guise.

Le comte de Chaland partit aussitôt pour la Savoie, il arrivait à Chambéry le 3 août. Le 7 du même mois, le président du parlement de Savoie pour la France, Guillaume des Portes, commis par le duc de Guise, séant en la grande salle du château, sur un siège de velours violet, reçut les clefs de

la ville des mains du premier syndic, et les remit au comte de Chaland qui était assis à sa gauche, lui cédant en même temps la place qu'il occupait et où le comte siégea à l'instant même.

Le lendemain, René de Chaland prit aussi possession du château de Montmeillan où Romanesche commandait pour la France, tandis que, par son ordre, Philibert de la Baume prenait possession de la Bresse et de Bugey.

Il fallait aussi reconstituer le pouvoir judiciaire. Le 12 août, le comte de Chaland, en vertu du pouvoir spécial qu'il en avait reçu, rétablit, sous le nom de sénat de Savoie, la cour souveraine de Chambéry qu'il composa d'un président, de six sénateurs, d'un avocat et d'un procureur général, de deux greffiers et de deux secrétaires, pour juger en dernier ressort et souverainement de toutes causes, matières d'appel et autres dont les cours souveraines ont coutume de connaître (1).

René de Chaland avait vieilli au service des ducs de Savoie. Les événements que nous venons de retracer sont les derniers où nous le voyons figurer; ils témoignent hautement que, pendant sa longue carrière, il sut toujours mériter la faveur de ces princes, ce qui l'honore d'autant plus, qu'elle lui fut accordée surtout par Emmanuel-Philibert, aussi vaillant guerrier qu'habile souverain.

Après de brillants exploits couronnés par une victoire, une paix et une alliance glorieuses, ce duc de Savoie put rentrer avec honneur dans ses états; mais il ne retrouva plus qu'un pays dévasté par de longues guerres: non-seulement elles avaient plongé le peuple dans la misère, mais elles avaient aussi appauvri la noblesse, que le souverain, devenu pauvre lui-même, ne put dédommager ni de ses pertes, ni de ses sacrifices. Si René de Chaland en sortit riche d'honneurs, nous avons la presque certitude qu'elles lui ravirent ou lui ruinèrent la plus grande partie de ses domaines

(1) *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, par Guichenon, p. 448 et 677.

héréditaires. Ne retirant plus de ces domaines les revenus nécessaires à des dépenses hors de proportion avec sa fortune, il fut réduit à emprunter des seigneurs de Berne une somme de trente mille écus pour laquelle il leur hypothéqua sa seigneurie de Valengin (4). Il ne lui restait donc, après ces guerres, que sa baronnie de Beaufremont qui lui rapportât encore quelque chose.

En retraçant les passages qui précèdent sur la vie de René de Chaland, nous avons pour ainsi dire perdu de vue cette baronnie de Beaufremont et les événements qui se passaient alors dans notre propre pays. Mais pour les apprécier, il nous suffira d'en dire ici quelques mots.

Les duchés de Lorraine et de Bar définitivement réunis par René II, étaient passés à son fils, le duc Antoine qui, pendant trente-six ans (de 1508 à 1545), mérita constamment de ses sujets le surnom de Bon que l'histoire lui a conservé : « C'estoit, dit Brantôme, ung très-homme de bien, prince d'honneur et de conscience. » Au duc Antoine succéda son fils François I^{er} qui ne régna qu'un an, puis vint, pendant la jeunesse de Charles III, la régence de Christine de Danemarck, reconnue par les états assemblés dans la grande salle du palais de Neufchâteau, le 15 novembre 1545. Cette princesse, qui exerça l'autorité pendant près de quinze années, gouverna la Lorraine avec des talents et une fermeté au-dessus de son sexe. Notre pays jouissait de la plus parfaite tranquillité, lorsqu'en 1560 Charles III prit lui-même les rênes du gouvernement.

Sous les différents princes que nous venons de nommer, la Lorraine fut aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Pendant que la France et l'empire se livraient, jusque sur ses frontières, les combats d'une lutte acharnée, ils surent la maintenir dans une avantageuse neutralité. Notre patrie ne leur dut pas une reconnaissance moins grande pour l'activité qu'ils apportèrent à la préserver de l'invasion des sectaires qui, sous

(4) Voir Moréri et Zur-lauben, article Vallangin.

le prétexte de réformer la religion, ne tendaient à rien moins qu'à soulever les populations contre tout principe d'autorité. Nous savons que les hérétiques d'alors firent quelques prosélytes à Neufchâteau, mais nous doutons fort qu'ils aient laissé, dans nos villages, d'autres souvenirs que la tentative infructueuse qu'ils firent pour surprendre la Mothe, l'incendie du prieuré de Rinel, celui de Tranqueville et la dévastation de plusieurs autres localités (1). L'histoire ne dit pas si le château et la baronnie de Beaufremont eurent à souffrir de leurs passages. Cependant la reconnaissance que l'abbé et les moines de Saint-Évre de Toul crurent devoir faire, en 1562, de leurs droits sur une partie de Médonville, indiquerait peut-être que ces religieux craignaient alors quelques tentatives contraires à leurs intérêts.

Nous donnons ici les principales dispositions de l'acte qui constate ces droits, il est d'ailleurs le premier, et le seul titre que nous ayons retrouvé concernant l'administration de la baronnie de Beaufremont sous les comtes de Chaland. Voici cette pièce copiée et collationnée sur l'original, aux archives de la préfecture des Vosges (2) :

« Nous René comte de Chaland, baron de Beffroy-mont, seigneur de Vallangin, etc. A tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, Jehan du Haultoy, conseiller à Landaville et Bellefontaine, capitaine et garde du scel de la baronnie et seigneurie dudit Beffroy-mont, salut.

» Sacheut tous que pardevant Thiébaud Myton demeurant à Aingeville, tabellion juré et establi en ladite baronnie, vinrent pour et personnellement de leurs bonnes volontés, sans force, les cy après nommez mannans, et habitans demeurans à Médonville, lesquels ont recongu et confessez volontairement de leur plein gré,

(1) *Histoire de Lorraine*, par Digot, t. 4, p. 496 et 497.

(2) Cette pièce, sur parchemin, existe avec d'autres papiers concernant Médonville dans la layette cotée H., 87. Il ne reste plus, ce qui est très-regrettable, que les deux bandes qui maintenaient le sceau du comte de Chaland.

pures et franches volontés, sans force ni contrainte aucune, chacun endroict soy particulièrement debvoir et estre redevables, eux et leurs hoirs et successeurs et ayant cause, comme détenteurs, possesseurs des pièces que cy après sont déclarées, et envers nobles et religieuses personnes frère Jacques de Tavagny, abbé commendataire de S^t-Epvre de Toul, et à ses successeurs abbez, icelles pièces scituées et assises aux lieux ban et finage dudit Médonville; et lesquelles redevances les cy-après nommez ont recongnu et confessé les avoir toujours payés et perpétuellement payer par chacun an audit sieur abbé, ses successeurs, au jour de feste saint Vincent.....

Pour ne pas reproduire une trop longue énumération, disons seulement que les détails insérés dans le corps de l'acte attestent une redevance de sept gelines, quatorze blancs et cent quatorze deniers, établie au profit de l'abbaye de S^t-Epvre de Toul, sur vingt-sept propriétés, dont quinze maisons situées dans la Grande-Rue, la rue du Pont, la rue du Chesno et devant la Croix; cinq jardins, dits jardins Pasquotte, Gaignot, Mulot, derrière l'Eglise, et en la Ruelle; une chenevière derrière l'église, deux jours de terre labouable au Puy Adenot, six journaulx en Rain-fossés, et une pièce de terre au champ Roubez; enfin trois prés dont un en Velet Clairefontaine, un autre aux Varroys, et le 3^e en la Cornaye de Grand-Pré.

Ces propriétés, formant vingt-six articles, étaient *tenuës* par des familles du lieu, au nombre desquelles nous citerons les Trenchot et les Hauldel, alors fort importantes, aujourd'hui éteintes; les Morisot, Jaujon, Voytrin, Rath, Perrin, Guyot, Leblanc, Pothier, Bouget, Guilgot, Marchand, Maulvais, Lallement, Gohier, Maistre, Aubertin, Virot, Masson, Rolin, Galloys, Myton, Noël, Riotte, Lance, Thierry, Cannon, Colin, Marchal, Gaudel, dont quelques-unes ont encore des descendants à Médonville ou aux environs.

Après cette énumération, l'acte se termine comme il suit :

« Promettants les dits reconnaissants par leur foy, pour en donner corporellement ez mains dudit juré, debvoir et payer les choses

susdites par chacun an , audit jour feste saint Vincent , audit sieur abbé , ses successeurs abbez , soubz l'obligation des dittes pièces cy-dessus déclarées , lesquelles ils ont pourvu , soumis et obligez à la juridiction et contrainte dudit sieur et de toutes autres juridictions quelconques , pour en estre contraints comme pour choses connues et adjudgées en droict et au droict , disant générales renonciations non valloir , et en ont renoncé lesdits reconnaissants à toutes choses que l'on pourroit dire , proposer ou alléguer contre la teneur de ces présentes lettres. En tesmoing de vérité, Nous René comte dessus-nommé , à la féale relation dudit juré , avec son signe manuel mis à ces présentes lettres , ay icelles faict sceller du scel dudit tabellionage saulfe tous droicts , que furent faittes le 24^e jour du moys d'april mil cinq cents soixante-deux , en présence de Nicolas Noël demeurant audit Médonville et Vincenot Prescheur demeurant à Aingeville , tesmoins ad ce appelez et requis (1).

» Signé : Myton avec parafe et les scaulx de la baronnie de Beaufremont , le titre en parchemin sain et entier. »

Ce qui prouverait encore jusqu'à un certain point que les hérétiques d'Allemagne , fanatiques destructeurs d'images des saints , ne s'arrêtèrent point à Beaufremont , c'est le nombre assez grand de statues de saints et de saintes que l'on y rencontre et qui , presque toutes , paraissent être du XVI^e siècle. Les œuvres des statuaires de cette époque , provoquées par la piété de Claude d'Arberg , se multiplièrent sous René de Chaland. Un de nos amis , N. Laborde de Beaufremont , a recueilli quelques-unes de ces statues provenant la plupart de chapelles champêtres détruites sur la fin du siècle dernier. Plusieurs accusent le ciseau de sculpteurs intelligents. Nous n'en connaissons qu'une qui , sculptée en ronde bosse , porte une date et une inscription ; quoique mutilée dans quelques parties , elle est encore digne d'intérêt. En 1525 , un habitant de Lemmecourt , Mathis Millam , et son épouse Isabel , la

(1) Ne pourrait-on pas induire de la fin de cet acte qu'au moment de sa rédaction René de Chaland habitait Beaufremont , et qu'il y passa les dernières années de sa vie ?

faisaient exécuter en l'honneur de saint Epvre, patron de ce village. Depuis plus de cinquante ans, elle a été transportée à Beaufremont par une personne à qui elle appartenait et qui vint alors y résider. On la voit aujourd'hui dans le mur du jardin attenant à la maison d'un nommé Larcher, parent de cette personne, qui y tient comme à un précieux souvenir de famille. L'inscription, écrite en très-belles lettres romaines, au-dessous de la statue du saint évêque de Toul, est ainsi conçue :

S. EPVRE.
M. MATHIS MILLAM ET
ISABEL SA FEMME
ONT FAICT FAIRE LA
PÎTE ET FUT ÉRIGÉE
A LA DILIGENCE DE
M JEAN VOIROU CURÉ
DE CE LIEU, LE 11 DE
JUN DE L'ANNÉE
1522.

Une autre statue de S^t-Epvre existe à l'église de Lemme-court ; exposée pendant longtemps dans une niche au-dessus de la porte d'entrée, elle a été placée, depuis la construction du clocher, en 1853, sur un modeste autel dans l'intérieur de l'église. Les détails de cette statue et la belle exécution du fauteuil où le saint est assis, indiquent l'œuvre d'un habile statuaire. Il en est de même de la statue de saint Grat à l'église de Beaufremont.

Ce fut certainement René de Chaland qui fonda, dans cette église paroissiale, la chapelle du saint évêque d'Aost, particulièrement vénéré dans toute la vallée à laquelle cette ville donne son nom. Voulant sans doute retrouver quelque chose de la patrie de ses pères dans sa patrie adoptive, le noble comte y avait apporté les pieuses traditions de sa famille, et, entre autres, la dévotion à un saint que ses ancêtres

avaient coutume d'invoquer comme leur protecteur auprès de Dieu. Cette dévotion, fruit d'un respectable sentiment religieux, s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans la paroisse de Beaufremont dont S'-Grat est le patron secondaire (1).

René de Chalant mourut très-probablement en 1564. Si nous en croyons un généalogiste du XVII^e siècle (2), ce seigneur aurait été marié quatre fois. Il épousa d'abord Blanche Saffradon, puis en secondes noces, Mencie ou Mantia de Portugal-Bragance, en troisièmes, Marie de la Palud, et en quatrièmes, Péronne de la Chambre. Il ne laissa que deux filles, Philiberte et Isabelle, nées de son mariage avec Mencie de Portugal.

Cette noble dame descendait de la maison de Portugal par les ducs de Bragance, dont la lignée occupe encore aujourd'hui le trône. Elle eut pour père Denys de Portugal, comte de Lemos, pour mère, Béatrix de Castro, et pour aïeux les ducs de Bragance (3), Ferdinand II, Ferdinand I^{er}, et Alphonse, ce dernier fils de Jean I^{er}, roi de Portugal.

Philiberte de Chalant fut mariée à Joseph de Tornielle, seigneur milanais, comte souverain de Brionne et de Solarolle. Isabelle, sa sœur cadette, eut pour époux Jean-Frédéric de Madruce, originaire du Tyrol, comte d'Ave et marquis de Soriane. Ces seigneurs vinrent se fixer en Lorraine après leur mariage; ils portèrent l'un et l'autre le titre de barons de Beaufremont, et possédèrent cette seigneurie en commun jusqu'en l'année 1589.

(1) Voir *Une vie de Saint-Grat*, publiée en 1834, par M. Mourot, curé de Beaufremont.

(2) Antoine de Poissons, seigneur de Fresnes, bailli de Vauvillers (manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 140). Cet auteur est loin d'être toujours exact. Il est certain cependant que Mencie de Portugal fut la seconde épouse de René de Chalant, mais son 4^e mariage nous paraît très-problématique.

(3) La maison de Bragance monta sur le trône de Portugal en la personne de Jean IV, 8^e duc de Bragance, en 1640.

♣ **Les Torniello et les Madruce.
barons de Beaufremont.**

(XVI^e et XVII^e Siècle.)

1^o LES COMTES DE TORNIELLE.

La maison de Tornielle était originaire de Novare, en Italie. Les alliances qu'elle contracta et les emplois élevés qu'elle posséda dans cette contrée et en Allemagne, montrent à la fois son illustration (1).

Vers 1220, elle donnait pour épouse, à l'empereur Frédéric II, Agnès de Tornielle qui fut mère de Mainfroi, roi de Naples. Victoria de Tornielle donna le jour au pape Alexandre VIII. Philippe de Tornielle, général des armées de Charles-Quint et de Ferdinand I^{er}, épousa Antoinette de Gonzague. Les Visconti, les Bentivoglio, les Cassata, les Blandrates, les Pimentel, la plus-haute aristocratie du Milanais, étaient alliés aux Tornielle et s'en honoraient.

Brionne érigé en comté en faveur de Melchior de Tornielle, par Galéas Sforce, duc de Milan, l'an 1488, Solarole, honoré du même titre par l'empereur Charles V, en considération des services de Jean de Tornielle, étaient deux seigneuries possédées depuis longtemps en souveraineté avec celle de Baringh : *cum mero mixtoque Imperio gladii potestate, et omni modo jurisdictione*, ainsi que portent les reprises de Raphael Guido Florius de Tornielle, fils de Melchior, du 26 juin 1488.

Les emplois de Podestat et de Patrice de Milan et de Novare, la qualité de Vicaire de l'Empire, souvent possédés par les Tornielle, et qui étaient comme héréditaires dans leur famille, font aussi connaître la considération dont ils jouissaient au Milanais.

(1) Voyez Moréri, t. 6, p. 750.

Parmi ses plus vénérables prélats, l'église de Novare compte Guillaume (1153) et Oldebert de Tornielle (1220). En 1478, Paganus de Tornielle mourait en réputation de sainteté. Jérôme de Tornielle (1510), vicaire général de l'ordre de Saint-François, composa des sermons sur les figures de la bible et divers autres écrits estimés en théologie. François de Tornielle, réformateur des cordeliers de la province de Milan, décédé en 1488, écrivit contre Luther un traité sur l'unité de l'église. Charles de Tornielle, jésuite, prononça, à Rome, le discours panégyrique de Saint Charles Borromée au jour de sa canonisation. Augustin de Tornielle, né en 1543, fut général des Barnabites et refusa plusieurs évêchés; sa science était égale à son mérite (1).

Les historiens du Milanais parlent tous avec éloge des Tornielle, surnommés les *Ronds*, *Rotundi*; ils se comportèrent toujours avec bravoure et patriotisme durant les guerres d'Italie, les divisions intérieures et les factions des Guelfes et des Gibelins.

La généalogie de cette famille est connue à partir du XI^e siècle; nous la donnerons seulement en commençant au trisaïeul de Joseph de Tornielle qui fut Jean de Tornielle, seigneur souverain de Baringh, de Brionne et de Solarolle dont sortit :

Melchior de Tornielle, comte de Brionne, seigneur souverain de Baringh, de Casalin et de Solarolle, qui de Dona Alouisia eut pour enfants, Gui qui suit; Florius qui eut des enfants; Manfred, général des troupes impériales en Italie, et Léonore de Tornielle, mariée à Philippe Visconti.

Gui de Tornielle, comte de Brionne et de Solarolle, épousa Lucrèce, comtesse de Becarie, dont il eut Louis qui suit; Jean-Dominique, tué en défendant Albe-Royale dont il était gouverneur, et Zanard de Tornielle, patrice de Milan.

Louis ou Ludovic de Tornielle, comte souverain de Brionne et de Solarolle, général de l'infanterie impériale en Piémont,

(1) *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, par Bouillet, p. 1780.

épousa, en 1537, Isabelle de Saint-Georges, fille de Gui, comte de Saint-Georges au duché de Montferrat, et de Jacqueline comtesse de Valpergue, dont il eut Joseph qui, par son mariage avec Philiberte de Chalant, devint baron de Beau-fremont; Hortense, mariée au capitaine Alexandre Isambard, patrice de Pavie, et Lucrèce de Tornielle (1).

La Maison de Tornielle portait : de gueulles à deux massues d'or, et au milieu de ces massues, un écusson d'or chargé d'un aigle éployé de sable, ayant une couronne d'or au col et une semblable sur la tête.

2° LES COMTES DE MADRUCE.

Nous ne connaissons guère de la maison de Madrucci ou Madruce que ce qu'en ont écrit l'historien de Thou et Moréri; ce que nous en allons dire d'après eux suffira néanmoins pour faire comprendre que l'alliance de la seconde fille du comte René de Chalant ne fut pas moins honorable que celle qu'avait contractée sa sœur aînée.

Au commencement du XVI^e siècle, vivait Jean Gaudence, libre baron de Madruce (2), échanson héréditaire du comté de Tyrol. Ce seigneur eut pour fils :

1^o Alisprand ou Alprand Madruce, qui fut colonel dans l'armée des impériaux. C'était un guerrier plein de bravoure. En 1544, il commandait dix mille hommes à la bataille de Cerisolles; il y fut blessé très-dangereusement par la Mole, au moment où il le tuait lui-même d'un coup de pique. La pique de la Mole lui entra par la joue pour aller lui ressortir par l'oreille. Après l'action, on trouva son corps tout nu et couvert de blessures. Il donnait encore quelques signes de vie, et fut si bien pansé qu'il guérit. Mais il était prisonnier des Français, et ne recouvra la liberté que par

(1) *Extrait, par Moréri, de mémoires domestiques.*

(2) *Madruzzo ou Madruce, bourg avec titre de baronnie dans l'évêché de Trente.*

un échange contre le seigneur de Thermes (1). En 1546, il avait repris son grade dans l'armée de Charles-Quint, où il était très-estimé et à laquelle il rendit encore de grands services en plusieurs circonstances (2).

2^o Christophe Madruce, dit le cardinal de Trente; qui, après avoir fait son droit à Bologne, obtint l'évêché de Trente, sa patrie, puis celui de Brixen, celui d'Ostie et plusieurs autres bénéfices (3). En 1542, le pape Paul III lui donna le chapeau de cardinal à la recommandation de Charles-Quint, qui avait de grandes considérations pour la famille des barons de Madruce entièrement dévoués à son service. En 1546, cet empereur l'envoyait à Rome pour conclure avec le pape un traité dont le but était de ramener les protestants au giron de l'église catholique, en employant surtout *les voyes de la raison et de la douceur*. Plus tard, sous Philippe II, roi d'Espagne, il fut pendant deux ans gouverneur du Milanais. Au célèbre concile qui se tint dans sa ville épiscopale de Trente, de 1545 à 1563, il se montra constamment à la hauteur de la tâche qui lui revenait naturellement : plusieurs propositions qu'il y fit concernant la réformation du clergé, annoncent une conscience droite et éclairée. Disons en particulier que le savant cardinal de Lorraine, l'un des pères du concile, fut accueilli par lui avec une distinction toute spéciale, et qu'ils partagèrent souvent les mêmes opinions. Un de nos meilleurs historiens (4) a dit de Christophe Madruce : « C'était un génie supérieur » qui, sous Charles V et Philippe II, fut employé dans » les négociations les plus considérables en Italie et en Allemagne. Libéral et affable, aimant les lettres et les gens » de lettres, ce grand homme à qui on ne peut donner

(1) Varillas, *Histoire de France*, livre 2, et Moréri, t. 4, p. 47.

(2) De Thou, t. 4^{or}, p. 433 et suivantes.

(3) De Thou, Moréri et *Histoire du concile de Trente*. L'évêque de Trente était seigneur de la ville et prince de l'empire.

(4) De Thou, *Histoire universelle*, t. 5, p. 478, et t. 2, p. 361.

» trop d'éloges, avait encore une candeur admirable. Une
» grande preuve de son mérite, c'est qu'il s'était attiré l'amitié
» des sept électeurs de l'empire et même des princes protestants.
» Quoiqu'il fut attaché à l'Espagne, la ressemblance des caractères et des inclinations avait lié une amitié étroite entre
» lui et le cardinal d'Est, le plus ardent défenseur des intérêts
» de la France, en Italie, sans que pour cela ni l'un ni l'autre
» soit jamais devenu suspect à son prince. Il l'était allé voir
» à son agréable retraite de Tivoli, dans le dessein de changer
» d'air, lorsqu'accablé de la maladie, il y rendit son âme à Dieu
» entre les bras de son ami, le 7 juillet 1578. Il était alors
» âgé de 66 ans et doyen du sacré collège. Son corps fut
» rapporté à Rome et inhumé honorablement dans la chapelle
» de Saint-Onufre. »

3° Nicolas, baron de Madruce, frère de Christophe, laissa plusieurs enfants, entr'autres Louis Madruce, qui fut fait évêque de Trente par la résignation de son oncle, puis cardinal par le pape Pie IV, en 1564. Louis soutint très-bien la réputation que son oncle s'était acquise; il fut envoyé par le pape Grégoire XIII, légat en Allemagne, l'an 1482, et employé dans les affaires les plus importantes de l'église. Ce fut lui que l'Espagne chargea de ses intérêts dans les conclaves où furent élus Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII. Il mourut à Rome le 20 avril de l'an 1600, et fut inhumé à Saint-Onufre. Charles Madruce, l'un de ses neveux, créé cardinal par le pape Clément VIII, fut aussi évêque de Trente et de Sabine. Il mourut à Rome le 14 août 1628.

Ces grands personnages issus en même temps de la maison de Madruce, donnent à cette noble famille une illustration à laquelle une longue suite d'ancêtres ajouterait peu d'éclat. Jean-Frédéric de Madruce, frère, fils et oncle de ces hommes éminents (1), pouvait donc solliciter la main d'Isabelle de

(1) D'après un manuscrit généalogique de la bibliothèque d'Epinal, rédigé en 1690 par A. Poissons, bailli de Vauvillers, Jean-Frédéric de Madruce était frère du 1^{er} cardinal de Trente, père du second et aïeul du 3^e, ce

Chalant, et être accueilli, comme il le fut, à son arrivée en Lorraine, parmi les membres de l'ancienne chevalerie de nos anciens duchés.

Les armes de la maison de Madruce ou Madruche étaient : d'argent à trois bandes d'azur.

**1^o Joseph de Tornielle et Philiberte de
Chalant; 2^o Jean-Frédéric
de Madruce et Isabelle de Chalant,
barons de Beaufremont.**

(XVI^e Siècle.)

Si nous en croyons les généalogistes, ce fut en 1565 seulement que Joseph de Tornielle, comte souverain de Brionne et de Solarolle, épousa Philiberte de Chalant. Le mariage de sa sœur Isabelle avec Jean-Frédéric de Madruce, comte d'Ave (Ario) et de Brenton (Brentonico) (1), marquis de Soriane, eut évidemment lieu aussi vers le même temps.

Nous avons déjà vu, en diverses circonstances, les difficultés créées aux barons de Beaufremont à l'occasion de la souveraineté de Valengin. En 1565, les deux sœurs, filles de René de Chalant, furent encore obligées d'entrer en procès au sujet de cette partie de la succession de leur père, dont la possession leur était contestée par le comte de Neuchâtel. Après avoir pris connaissance des prétentions de chacune des parties, les quatre cantons alliés déclarèrent, en 1576, que le comte de Neuchâtel devait mettre en jouissance de la seigneurie de Valengin, dame Philiberte l'aînée, qui avait épousé le comte de Tornielle, et les états de Neuchâtel confirmèrent cette sentence.

qui est probablement inexact. Nous croyons cependant qu'il était frère du 1^{er} cardinal et par conséquent fils de Jean Gaudence de Madruce et d'Euphémie de Sporenberg dont une fille, Brigitte de Madruce, épousa Jean Trauthson, tige des comtes de Falkenstein.

(1) Bourgs du Tyrol, entre l'Adige et le lac de Garde.

Mais les seigneurs de Berne, ayant obtenu adjudication de cette même seigneurie de Georges de Diesbach, gouverneur de Neuchâtel, pour la somme de 30,000 écus qu'ils avaient prêtée à René de Chalant et qui leur était encore due, la remirent au même temps, afin d'assurer leur créance, à Marie de Bourbon, duchesse de Longueville, devenue comtesse de Neuchâtel.

Isabelle de Chalant et le comte de Madruce n'ayant pas voulu se soumettre à la sentence des quatre cantons alliés de Neuchâtel, eurent recours aux neuf autres cantons suisses qui, du consentement des parties, s'occupèrent de cette affaire. Ayant examiné les investitures et les autres documents qui leur furent fournis, ils adjugèrent la souveraineté de la seigneurie de Valengin au comte de Neuchâtel, le 20 novembre 1584.

Après cette sentence, le comte de Madruce et Isabelle, son épouse, vendirent leurs droits à cette seigneurie, au comte de Montbéliard, le 26 avril 1586. Le comte de Tornielle, après la mort de Philiberte de Chalant, et son fils Joachim-Charles-Emmanuel, remirent aussi leurs droits au même comte de Montbéliard, le dernier janvier 1589. Marie de Bourbon racheta de ce comte, le 17 décembre 1592, la seigneurie de Valengin pour la somme de 70,000 écus d'or, de laquelle furent déduits les 30,000 écus qu'on avait déjà remboursés aux seigneurs de Berne. Depuis ce temps, la seigneurie de Valengin a été réunie au comté de Neuchâtel qui en dernier lieu appartenait au roi de Prusse, mais qui aujourd'hui forme un canton suisse dont l'indépendance a été reconnue en 1838.

Pendant que le procès qui vient d'être rappelé se poursuivait en Suisse, le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, saisissait tous les moyens en son pouvoir pour récompenser les services de ses anciens compagnons d'armes. Ne pouvant leur donner des richesses qu'il n'avait pas, il leur prouvait sa reconnaissance par les honneurs qu'il leur accordait. Le 24 mars 1569, il créa de nouveaux chevaliers de l'Annonciade. Nous remarquons avec plaisir qu'il se souvint, en cette circonstance,

du prisonnier de Cambrai (1). La 4^e nomination fut celle de messire Jean-Frédéric Madruce, comte d'Ave et d'Arberg, marquis de Soriane. Ce seigneur assistait sûrement à la fête qui eut lieu le lendemain, jour de l'Annonciation de Notre-Dame, patronne de l'ordre.

Ce fut sans doute alors aussi qu'il fit le voyage dont il est question dans la note suivante retrouvée il y a quelques années à Beaufremont, sur un feuillet lacéré d'une ancienne vie de Saint-Grat : « Le comte de Madrusse, aïeul de madame » Charlotte de Lenoncourt, abbesse d'Epinal, revenant » d'Italie, et entendant parler des prodiges de Saint-Grat » dans la Savoie, passa par le Piémont, visita le tombeau » du saint, obtint de ses reliques qu'il rapporta dans sa » chapelle de Bouffromont, voua à Saint-Grat sa terre dudit » lieu, et voua aussi une procession solennelle chaque année. » La terre de Bouffromont a été depuis ce temps toujours » préservée des injures des saisons, tandis que les terres » voisines non comprises dans le vœu, ont été plusieurs fois » ravagées par des orages qui ont épargné et tellement res- » pecté cette terre favorite, que la grêle s'est arrêtée dans » les sillons qui la séparent des champs voisins. » (2) Cette procession et la fête de Saint-Grat que l'on n'avait plus célébrées, probablement depuis 1789, ont été rétablies en 1854, et se solennisent le 7 de septembre. Les anciennes reliques ayant été perdues, M. Mourot, curé de Beaufremont en a sollicité et obtenu d'autres, du généreux prélat qui gouverne actuellement le diocèse d'Aost. La vénération pour l'ancien protecteur de l'héritage des comtes de Chaland et de Madruce continuera donc à vivre à Beaufremont, en même temps que le souvenir de leur piété exemplaire.

L'année 1574 est remarquable dans l'histoire de notre baronnie. Un fait qui se passa alors prouve que le peuple ou

(1) Le comte Madruce fait prisonnier par l'armée du connétable de Montmorency, en 1553. (De Thou, livre 13, p. 161.)

(2) *Vie de Saint-Grat* par A. Mourot, curé de Beaufremont, page 51.

le tiers-état y était compté pour quelque chose. (Nous ne voulons pas dire cependant que de cette époque seulement datent les franchises accordées à leurs sujets par les puissants seigneurs de Beaufremont; nous savons trop bien que leur administration fut toujours aussi digne que paternelle, et qu'ils n'avaient pas attendu au 16^e siècle pour témoigner à leurs *manants* qu'ils les prenaient pour des hommes.) Les différentes coutumes qui régissaient les duchés de Lorraine et de Bar s'étaient conservées par la tradition ou étaient restées éparses dans divers recueils dépourvus de tout caractère officiel. Le duc de Lorraine, Charles III, désirant que la justice fût rendue d'une manière aussi prompte qu'impartiale, ordonna que ces coutumes seraient rédigées par les états réunis, puis imprimées afin de pouvoir être facilement consultées par tous les magistrats chargés de les faire respecter. Le 23 octobre 1571, les trois états du Barrois-non-Mouvant furent convoqués et assemblés à Saint-Mihiel, chef-lieu du bailliage, pour l'élection et la nomination des députés qui devaient rédiger par écrit les coutumes de ce bailliage. Dans le procès-verbal dressé à cette occasion et où se trouvent désignés nominalement les électeurs des trois états, clergé, noblesse et Tiers-État, on lit, en ce qui concerne la baronnie de Beaufremont : Pour le clergé, « les Chanoines de Nancy, comme curés, de Médonville, Bouffroimont, etc; » pour la noblesse, « hauts et puissants Seigneur Jean-Frédéric de Madruche, comte d'Avie, et Joseph de Tournielles, comte dudit Tournielles, à cause de leur baronnie de Bouffroimont, représentés par Maître Claude Sarrazin, licencié-ez-droits, procureur au bailliage d'Aspremont; » et pour le Tiers-État, « Denis Milot, Jean Regnard, Girard Maire, Claude Gentot, Colas Marchand, Tomassin Gohier, Jean Perin, Jean Thiéry, François Perin et Pierrot Gohier, présents pour Bouffroimont, Gendreville, Urville, Médonville et Malaincourt. » Ayant entendu la lecture « des rooles et articles des anciennes coutumes observées au bailliage, » ils désignèrent neuf commissaires, trois pour chaque ordre, et se

séparèrent après avoir promis « d'avoir et tenir pour agréable tout ce que par lesdits députés serait, sur ce fait, négocié et arrêté sous le bon plaisir » du prince. Claude Sarrazin fut l'un des commissaires élus par le tiers-état (1). Le travail des commissaires étant terminé, fut remis le 42 décembre au bailli de Saint-Mihiel, mais il ne fut revêtu de la sanction ducale qu'en 1598, après avoir été modifié suivant les désirs de Charles III, par des magistrats de son choix.

Les membres du clergé et de la noblesse faisaient de droit partie de ces états, mais il n'en était pas de même des membres de la bourgeoisie. Nos députés du tiers-état furent donc choisis directement par l'autorité suzeraine, ducale ou seigneuriale, ou par leurs concitoyens au moyen d'une élection. Nous regrettons de ne pouvoir dire lequel de ces deux moyens fut employé pour leur désignation. Il se pourrait encore, ce que nous ignorons aussi, qu'ils eussent été fonctionnaires publics dans les localités qu'ils représentèrent; ce qui est certain, c'est qu'ils y faisaient partie de la classe aisée, des notables, comme on les appela depuis.

Le 20 mai 1576, Joseph de Tornielle fit faire le dénombrement de la terre de Beaufremont, qui fut vérifié en la chambre des comptes de Bar. Le grand étang sous Beaufremont y est indiqué de 187 journaux (400 verges pour le journal); dans sa plus grande profondeur, il n'avait que six à sept pieds d'eau. Le bois du Radon, à la queue de cet étang, était de 58 arpents et demi.

De 1576 à 1589, nous ne pourrions faire que des conjectures sur ce qui se passa au château et dans la seigneurie de Beaufremont. Nous savons seulement qu'à cette dernière date, Jean-Frédéric de Madruce et Philiberte de Chalant n'existaient plus. Un auteur lorrain, François Perrin de Dompmartin, rapporte aussi d'après Calot, héraut d'armes

(1) *Coutumes du bailliage de Saint-Mihiel*, réimprimées en 1734, p. 76 et suivantes.

de Lorraine, que Joseph de Tornielle devint aveugle pendant sa vieillesse.

Mais les deux familles avaient chacune un unique et légitime héritier. De l'union de Joseph de Tornielle avec Philiberte de Chaland, était né Joachim-Charles-Emmanuel de Tornielle, et de celle de Jean-Frédéric de Madruce avec Isabelle de Chaland, il restait Gabriel-Ferdinand de Madruce. Ces deux jeunes seigneurs ayant des droits égaux sur la baronnie que leurs parents avaient possédée en commun, se la partagèrent au mois d'octobre de l'année 1589.

Un manuscrit (de 95 feuillets), qui est une copie exacte de l'acte dressé à l'occasion de ce partage, a été retrouvé, dans le courant de 1857, sur un des greniers de l'ancien château. Comme ce manuscrit est peut-être la seule pièce qui constate l'état ancien des personnes et des propriétés de la baronnie de Beaufremont, nous avons pensé qu'on nous saurait gré d'avoir donné, dans un chapitre spécial, le texte ou l'analyse des parties les plus importantes qui y sont traitées (1).

PARTAGE DE LA BARONNIE DE BEAUFREMONT

Entre

**JOACHIM-CHARLES-EMMANUEL DE TORNIELLE
ET GABRIEL-FERDINAND DE MADRUCE.**

Octobre 1589.

PROCÈS-VERBAL.

» Cejourd'huy seizième jour du mois d'octobre mil cinq cent quatre vingt et neuf, — Pardevant nous Jean de Lisle licencié

(1) Ce manuscrit est un beau cahier in-folio, recouvert d'une couverture en parchemin. Il est de l'année 1685. Très-intéressant pour les localités qu'il concerne, il mérite d'être soigneusement conservé.

es loix, lieutenant général au bailliage du Bassigny, messire Joachin-Charles-Emmanuel de Tornielle, comte de Chalanp, baron de Boffromont demandeur et poursuivant le partage du chasteau terre et seigneurie de Boffromont et ses dépendances, assisté de messire Joseph de Tornielle, comte de Salarolle, Brionne, etc, son père; et de maistre Baptiste Estienne son advocat et procureur d'une part; et messire Gabriel Ferdinand de Madruche comte de Chalan, baron de Boffromont comparant par le sieur Nicolas Dragon gentil-homme de la maison de madame la comtesse de Chalan sa mère et super intendant de ses affaires, assisté de maistre Mametz Collin (4) son advocat et procureur deffendeur d'autre part, nous ont produit estant au chasteau dudit Boffromont, un acte rendu au prévosté dudit lieu du treizième dudit mois soub-signé C. Thiéry, portant en substance convention de nostre personne, pour commissaire en cette partie, afin de vacquer au parachèvement des partages de ladicté baronnie en mesme pouvoir et autorité que si le sieur bailly de Saint-Mihiel ou son lieutenant y estoit; conformément auquel acte ayant accepté la charge et nous y ayant à cet effet transporté à leur requeste et prières, après aussi que Claude Thiery auroit esté convenu pour greffier à ce négoce, nous ont lesdites parties déclaré avoir par l'advis de Jean Lariquet, Geoffroy de Gondrecourt, Demenge Tacon, et Claude Charay maistres massons et charpentiers, Claude Regnaut, et Jean Lhuillier, Nicolas Gascard, et Francois Ranconnel, experts entreulx convenus avec moeure délibération de cette affaire, divisé et partagé lesdits chasteau, bassecourt et ses dépendances, vignes, breuils, corvées, bois et estangs conformément au partage fait par lesdits convenus, dont la teneur sensuit au pied de nostre procès verbal, et que les choses qui ne se

(4) Mamet Collin fut père de noble Jean-Baptiste Collin, avocat, demeurant à la Mothe au temps des sièges de cette place, et annobli, en 1628, par le duc Charles IV, en considération de ses services et de ceux de son père. Il habita ensuite Aingeville où il possédait le fief des Gelleux.

peuvent diviser demeureront en commun et en la forme que cy après, et les autres divisées en deux lots esgaux par les personnes et jours mis en teste de chacun partage comme s'ensuit.

PREMIER.

» D'autant qu'il y a trois chapelles fondées en l'esglise monsieur saint Pierre en la bassecourt du chasteau dudit Boffromont, c'est assavoir de St-Jean, saint Nicolas, et la Magdelaine, la collation desquelles appartient de patronnage layc aux sieurs dudit Boffromont, à l'advenir en sera usé de telle façon :

» Que pour ladicte chapelle saint Jean chacun seigneur pourvoyera à son bon plaisir d'un chapelain pour la moitié, pour faire faire la moitié du service suivant la fondation, et l'autre chapelain, pourveu par l'autre seigneur, faire l'autre moitié du service, et réciproquement participer aux fruits et profits d'icelle par moitié divisément.

» De mesme sera fait pour la chapelle de monsieur saint Nicolas : chacun seigneur en cas de vacance pourvoyera d'un chapelain, et dès à présent demeurera celle de laquelle est pourveu messire Claude Malloy du costé du seigneur comte de Tornielle pour pourvoir d'icelle en ses successions à l'advenir, comme au semblable celle de laquelle est pourveu Nicolas Collin, en demeurera aussi la collation à l'advenir audit sieur Ferdinand et ses successeurs en faisant alternativement le service.

» La chapelle de la Magdelaine en cas de vacance demeurera à la collation de celui qui aura le premier lot.

» Et pour son contrepartage la collation de la cure de Lemecourt, au second lot.

» Et pour la cure d'Urville qui est aussi le patronnage layc, à mesdits seigneurs, ils en pourvoyront l'un après l'autre, sçavoir : celui qui aura le premier lot en pourvoyera en cas de vacance, es mois de janvier, mars, mai, juillet, septembre et novembre; — Et le seigneur qui aura le second

lot en pourvoyera es mois de febvrier, avril, juin, aoust, octobre et décembre.

» Que chacun desdits deux seigneurs pour sa seigneurie et moitié de la baronnie, aura son prevost, greffier, procureur, sergent, et autres ministres de justice pour estre pardevant eulx ses subjects traités en toutes actions, et pour l'exercice de quoy désignera un lieu à ce convenable pour sa part.

» Poura aussy chacun desdits seigneurs establir un mayeur, greffier, sergent, en chacun village de ladicte baronnie pour connoistre, sur ses subjects, des actions desquelles les mayeurs desdits villages ont accoustumé juger.

» De mesme poura chacun seigneur créer forestiers pour la garde de ses bois, et desquels bois ledit sieur tirera tous les profits en provenants comme du fond, tonsure, amandes, espaves, et confiscations indifféremment, en tous cas qui y seront commis, sur quelles personnes que ce soit.

» Les pasquis, bois d'usage, rivières, lieux publics et communaux des villages en ladicte baronnie demeureront es anciens usages aux y résidans, et en commun ausdits seigneurs, pour en tirer leurs profits conjointement sur les forains, et séparément chacun sur ses subjects, et pour la conservation des droits de quoy lesdits seigneurs feront les poursuites à frais communs, soit allencontre desdits subjects de la baronnie ou forains.

» La chasse en toute sorte sera commune ausdits deux seigneurs pour chasser, et faire chasser chacun à sa commodité par toute la dicte baronnie, réservé que es bois et rivières particulières, chacun chassera et peschera sur le sien.

» Que les cris de feste esdits villages se publieront au nom collectif des seigneurs de Boffromont sans les dénommer par noms ou surnoms, et se commencera le premier cris de la première année après le présent partage, fait par le sergent du seigneur à qui eschera le premier lot, et prendra le sergent la permission de son mayeur seul, et à l'autre année suivante par le sergent de l'autre seigneur à qui adviendra le second lot, en continuant à l'advenir d'année à autre

alternativement, et recevra le sergent qui fera les cris en son année, les profits appartenans aux sergents à cause desdits cris.

» Pareillement le prevost de la dicte seigneurie de laquelle sera ledit sergent qui aura fait les cris levera tous les profits que le prevost avoit accoustumé prendre es jours de festes en ladite année, et conséquemment l'autre prevost en l'année suivante.

» De mesme les mayeurs des villages prendront leurs profits accoustumés, d'année à autre, en suyvnt chacun sa seigneurie comme dessus.

» Que chacun desdits prevost écassera (1) et adjoustera les poids et mesures sur les subjects de sa seigneurie par toute ladite prevosté.

» Et y pourra créer des maistres de mestiers pour connoistre des mesus, abus et fautes qui se commettront esdits mestiers sur les subjects de ladite seigneurie privativement à l'autre prevost de l'autre seigneurie.

» Et s'il advient qu'il y ayt plaintes contre plusieurs, desquels il y en ayt des deux seigneuries pour un mesme fait et de mesme mestier, la connoissance dudit fait en appartiendra ausdits deux prevosts conjointement, l'un desquels néantmoins, ou son lieutenant a deffaut de l'autre, pourra régler le premier acte provisionnellement et sans préjudice pour plus après estre procédé à l'instruction et jugement par lesdits deux prevosts ensemblement, et prendra chacun seigneur l'amande et profit sur son subject — Le cas semblable sera praticqué pour les difforains hors mis que l'amande sera aux seigneurs, commune et par moitié.

» Et s'il advient que des subjects desdites deux moitiés de baronnie ou forains soient accusés d'avoir commis ensemblement quelques cas délis, ou mesus, lesdits deux prevosts en connoistront conjointement en prenant par chacun seigneur l'amande sur son subject, et les officiers leurs droits

(1) *Ecaisser* ou *équesser*, mot patois signifiant égaliser, ajuster des poids.

sur iceluy et en communs sur les forains comme il est dit cy devant.

» Le signe patibulaire audit Boffromont demeurera commun, comme et en la forme qu'il a esté d'ancienneté pour toute la baronnie, en l'entretenant à frais communs. Que sy toutes fois il se trouvoit quelques cas commis par un des subjects ou autres, et que par sentence il deust estre exécuté à autre part qu'audit signe patibulaire, pour l'énormité du fait ou autres considérations, se pourra faire sans que tel act et exécution puisse estre tiré en conséquence ou préjudice à l'autre seigneur duquel la justice ne connoistra n'y autres droits de communauté audit signe patibulaire, et seront, néanmoins tenus les subjects des deux seigneurs y assister en armes, comme sy l'exécution se faisoit au signe patibulaire, comme sera dit en l'article suivant.

» Seront tenus les officiers et tous les subjects de l'une et de l'autre des seigneuries en commun assister en armes, à la manière accoustumée, aux exécutions de justice criminelles, soit que le jugement ayt esté rendu par l'un des prévosts, ou par tous deux ensemble; que sy toutes fois l'exécution se fait sur jugement rendu par l'un d'iceulx prevost, iceluy ou les officiers de sa seigneurie advertira les autres de l'autre seigneurie computament, pour y assister ensemble et commander à leurs subjects sy trouver aux peines accoustumées.

» Que toutes monstres assemblées en armes ou autrement se feront en commun, sous l'authorité des seigneurs, ou bien sy c'est en communauté de village, ce sera de l'ordonnance des deux mayeurs.

» Le seel ancien de ladicte baronnie demeurera commun pour seeller tous actes et instruments accoustumés à estre seellés comme d'ancienneté, et sera gardé alternativement et par mois, par les prevosts ou commis à la garde d'iceluy, pour chacune seigneurie et a chacune requeste des tabellions seeller les contraux et instruments, soit qu'iceulx ayt esté receus par l'un ou l'autre des tabellions des dictes seigneuries.

» Et chacun desdits seigneurs établira un tabellion pour recevoir les instruments publics en sa seigneurie, en la forme que cy après, scavoir que celui qui vendra son immeuble ou eschangera, ou s'obligera, ou bien par traité de mariage, sy c'est l'homme se contractera par devant le tabellion de sa seigneurie, encore que la femme ou fille soit de l'autre.

» Et sy c'est un forain qui traite mariage ou autres choses avec une femme ou fille de ladite baronnie, ce sera par-devant le tabellion de la seigneurie où réside la femme ou fille. Et sy par échange, accord, ou transaction ils se contractent entre plusieurs personnes desquelles il y en ayt desdictes deux seigneuries, le premier des tabellions pourra recevoir le contract par prévention, en faisant duplex instrument, et rendant à l'autre tabellion ce qui luy pourra advenir pour son droit, les peines, cire et parchemin de celui qui aura receu l'instrument premièrement prises.

» Et sy c'estoit plusieurs forains qui contractassent, passassent procuration ou autres choses, sans qu'il y en ayt de ladite baronnie, le premier tabellion pourra recevoir l'instrument sans rien restituer à l'autre.

» Item chacun desdits seigneurs jouyra sur ses subjects de tous les droits de foruyances, formariages, tailles à volonté, fours, guets, corvées, charrues, charois, ligniers, faucilles, faulx, fourches et autres corvées à bras, ensemble de toutes autres redevances personnelles ou à cause des châteaux, desquelles lesdits subjects en chacune seigneurie sont tenus privativement des subjects du seigneur.

» Sy un subject de ladite baronnie s'en va demeurer ou se marie dehors, il prendra la permission de son seigneur seul.

» Que le grand estang au dessoubz dudit Boffromont avec le petit estang appelé le réservoir (4) suivant leurs dépendances, chaussées pavées, et autres ses aisances demeureront et s'entretiendront en commun, fort et réservé que

(4) Étang de réserve.

le bastiment appelé la Carpière demeurera comme il a esté divisé entre lesdits seigneurs au chapitre de Boffromont.

» Pour alleviner le quel grand estang, chacun desdits seigneurs sera tenu de fournir et mettre douze milliers d'allevains, cinquante mères carpes, cinquante brasmes, six bauces de poisson blanc, dedans la feste de Noël immédiatement suivant ladicte pesche, et aux Pasques suivant deux milliers cinq cents de remises, et la dernière qu'est précédente celle de ladicte pesche, sept cents et demy d'esguilles de brochets alias, et à faute de quoy, sera loisible à celui qui aura satisfait de sa part entièrement en suppléant le deffaut de l'autre partie, y faire mettre audit estang, le surplus de ce qui manquera, pour parluy en tirer le profit prorata et au dire des gens à ce cognoissans.

» De mesme prendront conjointement le profit dudit réservoir et l'allevineront et entretiendront suivant les commodités.

» Et quand aux deux estangs plus bas que le réservoir qui sont celuy de Lemecourt, et l'Estanchotte, sont partagés comme sensuit, sçavoir : que celuy de Lemecourt demeurera au second lot pour l'entretenir par le seigneur à qui il adviendra et en tirer tous les profits privativement à l'autre seigneur qui aura en contrepartage au premier lot, l'estang de l'Estanchotte pour en tirer aussi seul les profits de pesches et autrement, et n'y pourra faire pour chacun an qu'une pesche entière, sinon en cas d'urgente nécessité, et encor à charge de ne mettre l'eau sy basse que le moulin ne puisse mouldre ou qu'il s'en accorde avec le musnier ; et s'entretiendront les chaussées et moulins dudit estang à frais communs.

» Tireront le profit du labourage dudit grand estang après chacune pesche en laissant jouyr les habitants dudit Boffremont de leurs droits anciens (1).

(1) Quand l'étang de Beaufremont n'était pas empoissonné, les seigneurs cédaient le terrain aux habitants de la commune pour 3 livres par journal. Des individus des villages voisins venaient en louer aussi des portions au même prix.

» La thuillerie et ses despendances demeurera en commun pour lesdits seigneurs, à charge de l'entretenir à frais communs, et s'en feront les enchères, par les officiers desdits deux seigneurs, au devant de la croix du village dudit Boffromont, le jour de St Jean seconde feste de Noël, à issue de la grande messe comme de coustume.

Partage et division du chasteau et bassecourt de Boffromont avec le jardin et parterre du dessus joindant audit chasteau, etc.

POUR LE PREMIER LOT.

» La première portion aura pour sa part dudit chasteau et bassecourt assçavoir, tout le devant dudit chasteau consistant tant en porterie que porte pont, pont levy, platte forme, tour, la barbacanne par où on va à la bassecourt, la chambre haute sur l'entrée de ladicte barbacanne, les escuries, la grange, et pressoir, les chambres suivantes avec la chambre au four qui sont à main droite en entrant au chasteau, à laquelle chambre au four y a une muraille estant de bas en haut qui fera la séparation d'icelle première, et la deuxième portion.

» Plus de l'autre costé à main gauche, une escurie avec les greniers dessus, la montée et à avix (1) par où on monte audit grenier, une grande place vuide estante entre lesdictes escuries et le vieux losgis, le susdit vieux losgis comme il se contient jusques à la muraille qui sépare ledit vieux losgis et la salle commune, laquelle muraille sera de bas en haut qui fera la séparation d'icelle première et la deuxième portion, le tout que dessus de bas en haut, de fond en fond, de sa longueur et largeur, comme les lieux s'étendent, comportent et contiennent. Item en la cour se fera une bonne muraille

(1) Escalier à vis, ou tournant en spirale, autour d'un noyau de pierre ou de bois qui en soutenait les marches.

de quatre pieds d'épaisseur prenant au bout de la muraille de séparation dudit vieux logis, et tirant à ligne droite parmy la petite chambre qu'est au devant du dit corps de logis, jusques contre la montée à avix qu'est de l'autre costé de la cour, sans toutes fois touper n'y empescher l'huis et entrée de la chambre au four, n'y aussi du dedans dudit avis en prendre plus que d'un pied et demy, afin de ne discommoder ledit avix, et le rendre inutile pour l'autre partie. Et d'autant que ladicte muraille ne rencontrera directement celle de séparation à cause dudit avix, aussy quelle seroit par trop triangle environ de deux pieds, il se fera, sur la chambre au four, un pand du dedans pour rencontrer ladicte muraille le plus proprement que faire se pourra selon l'advis du maistre masson qui fera la muraille à ce cognoissant, laquelle muraille se fera aux frais des deux parties jusques à la hauteur de quarante pieds au dessus du pavé. Et cas advenant que l'une des parties ou l'autre veuille bastir contre et sur icelle muraille, faire se pourra la haussant de telle hauteur qu'il luy sera de besoing outre les susdits quarante pieds, à ses frais et despens, luy estant loisible, en la susdicte rehaussée, y faire des tesmoins à jour jusques à ce que son voisin luy aura payé et satisfait la mise de ladicte rehaussée aux taxes des gens à ce cognoissans.

» Item chacune des parties pourra bastir sur sa part, à toutes ses commodités, sans toutes fois préjudicier à son voisin. Item aussy sera tenu chacun de porter et conduire ses eaux sur sa part tant de toiture qu'autrement sans préjudicier à son voisin. Que tous huis et fenestres prenans jour ou entrée sur son voisin se toupperont de massonnerie aux frais des deux parties. Item aura encor icelle première portion toute la place et commodité qu'est audevant de la porte dudit chasteau, avec le colombier, comme le tout se compose et contient.

» Item la haute tour couverte d'ardoise sera aux deux parties es conditions cy après déclarées, assçavoir qu'icelle première portion aura le troisième estage de ladicte tour pour s'en servir à ses commodités, demeurant la montée et avix commune,

sçavoir depuis le bas jusques en haut sauf et réservé qu'audit avix, il s'y fera de bonnes portes par chacune partie endroit soy, pour se fermer l'un contre l'autre, afin que l'une partie ne puisse aller sur l'autre, sinon pour aller à la lanterne de ladicte tour, ou bien de mener quelque prisonnier en la prison, demeurant à la deuxième portion le premier et second estage au dessous du troisième pour s'en servir à toutes ses commodités. Et a, icelle première portion, la cave de dessous ladicte tour. Et quant au dernier estage où est la cage et prison, il demeurera commun pour les deux parties pour y mettre les prisonniers et délinquans dont les seigneurs en auront chacun une clef et non autrement. Aussi au passage pour aller à la toiture se fera une porte qui se fermera avec deux clefs et les seigneurs en auront chacun une. Et quant à la toiture et couverture, elle s'entretiendra par moitié, en ostant dès maintenant à la première requise de l'une des parties ou de l'autre, les lucarnes qui sont au pand de ladite toiture et remettre les pands tout pleins, ne laissant que la lanterne pour y faire le guet quand de besoing sera. Encore aura icelle première portion, pour sa part de la bassecourt, à sçavoir : la moitié de ladicte bassecourt, la prenant en droit de soy qu'est le costé du village, partageant ladite bassecourt de sa longueur suivant les marques et limites pour ce faites tant contre la muraille des granges d'embas que contre celle de la chapelle, et sur la contrescarpe du fossé du donjon. Des paux plantés en terre ou esdictes marques, il sy sera une muraille de trois pieds d'épaisseur et de vingt cinq pieds de hauteur, laquelle se fera aux frais des deux parties. Et qu'au cas advenant que l'une des parties ou l'autre veuille bastir contre et sur icelle muraille, faire se pourra en rehaussant ladicte muraille de telle hauteur qu'il lui sera de besoing, outre les vingt cinq pieds, à ses frais et despens, luy estant loisible de faire en laditte rehausse des tesmoins à jour jusqu'à ce qu'on luy aura payé et satisfait la mise de ladicte rehausse, en battissant un chacun desdictes parties sur sa part à toutes ses commodités, sans toutes fois préjudicier à ses voisins. Et

pour le regard de la chappelle chacune desdictes parties pourra abattre sa part sy bon luy semble , avec la permission de qui il appartient.

» Encor aura icelle première portion, pour sa part du parterre, le costé vers le village qu'est du droit de sa part dudit chasteau , jusques aux marques et limites pour ce faites , et ce coup-pera du carré pour tourner les chars et eslargir le chemin en cet endroit, lequel chemin se continuera de la largeur de vingt cinq pieds à prendre depuis la muraille dudit parterre jusques à la longueur du grand parterre tirant à Aulnoy ; sera néantmoins loisible à celui qui aura cette portion de détourner le chemin qui passe joindant le colombier tirant par devant la maison des héritiers Grat Gascard droit audit carré du jardin , et le faire passer drés la rue , entre ladicté maison Grat Gascard et la Grange des Tailles , traversant les jardins droit audit carré , en acheptant par luy l'héritage pour faire ledit chemin de ceux à qui il appartiendra , pour après enfermer le colombier et maison , sy bon luy semble , et en ce cas , ledit carré du jardin demeurera en son entier.

» Ce mesme partage aura pour sa part du jardin de dessous la bassecourt dit autrement sur le Pierot (1) , celle qui aboutit sur la rue du costé et joindant à Nicolas Gascard , et entre iceluy et sur le chemin qui se prend sur la contrescarpe et jusques aux bornes qui ont esté mises joindant au second lot dudit jardin. »

A ce premier lot devait aussi écheoir :

« La grange de la carpière , la courcelle joindant le corps de logis de dessous à main gauche , le four , la cuisine , la despence et la chambre joindant , sans toucher à la dernière en laquelle n'y a aucune cheminée , avec le meix en descendant embas et entouré de muraille , avec les deux closeaux sçavoir le closeau vulgairement appelé le closeau de devant , tirant à la Thuillerie , fermé de hayes vives , joindant l'estang et le chemin d'une part , et le pasquis dudit Boffremont

(1) Ailleurs c'est sur le *pixot*.

d'autre, et l'autre closeau du costé de Lemecourt derriere ledit gagnage de la carpière, avec trois jours de terre labourable joindant, contenant ledit closeau et terre labourable, cinq jours un quart, contre le second lot auquel appartiendra seulement ladicte chambre avec son pas d'asne ruiné, et la somme de mil francs, pour la solte et mieux valuë tant desdictes grange, bastiments, que pour lesdits deux closeaux et trois jours (1). »

SECOND LOT (2).

« La deuxième portion aura pour sa part dudit chasteau, assçavoir : tout le corps de logis d'enhaut depuis la muraille qui sépare ledit corps de logis et le vieux jusques à la muraille et closture dudit chasteau, ledit corps de logis consistant tant en chambre que cuisine, tours et pavillons, puits et terrasse; encore aura l'autre petit corps de logis consistant tant en avix, la cuisine et poile joindant, le tout que dessus desdits corps de logis, de bas en haut, de fond en fond, et de leurs longueur et largeur comme les lieux s'étendent, comportent et contiennent. Item la muraille de séparation de la cour se fera comme il est déclaré en la première portion, et es mesmes conditions; encor aura les deux premiers étages de la haute tour sur la cave, pour s'en servir à toutes ses commodités, faisant ses entrées sur sa part, n'ayant aucune entrée par l'avix, sinon qu'au pied d'icelle, par une petite porte qu'est du costé de la salle commune pour aller à la lanterne ou en la prison, lesquels sont communes et s'entre-tiendront par moitié, comme le tout est spécifié et déclaré en la première portion et es mesmes conditions. Item tous huis et fenestres ayant entrées et jour sur son voisin se toupperont de

(1) Cette grange de la carpière a été depuis remplacée par la *marcairie*, sur la chaussée du grand étang.

(2) D'après les détails de ce partage, le second lot est celui qui est vers Aulnois. Les armoiries trouvées dans cette partie prouvent qu'il fut celui de M. de Madruce, et en dernier lieu aux d'Alençon.

massonnerie, et ce aux frais des deux parties. Sera tenu icelle portion de porter et conduire ses eaux sur sa part, sans préjudicier à son voisin. Et pour l'esgard de la bassecourt, icelle portion aura l'autre moitié qu'est allendroit de soy. Et se fera la séparation comme le tout est déclaré en la première portion, et es mesmes conditions.

» Item icelle deuxième portion fera ses entrées et portes, porteries tant du donjon que de la bassecourt, sur sa part, comme bon luy semblera selon ses commodités; et pour ce faire, il aura un chemin commun assçavoir toute la contrescarpe du fossé commençant dès le village à l'endroit de la maison Nicolas Gascard et tournant à main gauche vers et jusques à la vigne, et tout le long de ladicte vigne jusques à la corvée qu'est en haut, ainsy qu'il est marqué. Et quand il viendra à ladicte corvée, il se prendra depuis le carré de la muraille du parterre joindant dudit chasteau, assçavoir sept toises de longueur dedans ladicte corvée, et au carré de la muraille du dessus dudit parterre, trois toises tirantes à ligne droite jusques embas contre la vigne, pour faire une place devant ledit chasteau et y ériger et dresser un colombier, ou en faire ce que bon luy semblera, continuant son chemin joindant et au long dudit parterre de vingt-cinq pieds de largeur, à prendre depuis la muraille dudit parterre en tirant tout allentour jusques au village d'en haut qu'est au devant dudit chasteau, lequel chemin sera commun pour y passer et repasser à tous leurs bons points, comme bon leur semblera tant par le haut que par le bas. Et pour le regard de la dicte corvée et vigne estant joindant audit chasteau, icelle portion aura sa part joindant et endroit de soy; après que les susdits chemins et place seront pris et distraits, desdictes corvées et vignes lesquelles corvées et vignes, se partageront par laboureurs et gens à ce cognoissant pour en donner à un chacun selon sa cote et advenant, laissant entre les deux héritages et corvées un chemin de dix pieds de largeur tout le long desdites corvées jusques à la haye, et pour retourner par le bout sur et en la sente d'Aulnoy, pour

aller la première portion, en sa part de la vigne, avec chars et chariots et autrement y passer à tous ses bons points.

» Et donnera, cette portion pour mieux valuë et solte attendu qu'elle se trouve meilleure tant en bastiment qu'autre commodités, à l'autre portion, la somme de quatre mils cinq cents francs.

» Plus aura le présent lot pour sa part du jardin dessous la bassecourt, autrement dit sur le pixot, celle qui aboutit sur la dite vigne et aux héritages des particuliers jusques aux bornes posées contre le premier lot.

» Item, la première chambre de la carpière avec son pas d'asne ruiné, de sa largeur, étenduë, et ou il fera ériger une porte pour y entrer, avec la somme de mil francs pour mieux valuë tant des granges et autres bastiments joindant les closels et trois jours de terre mentionnés au premier lot. »

PROPRIÉTÉS ET REDEVANCES.

Nous croyons devoir ici faire connaître par une analyse très-succincte, les propriétés que possédaient les seigneurs de Beaufremont, à l'époque du partage de 1589, les redevances qui leur étaient dues, et en même temps les maisons et les divers héritages entre lesquels ces redevances étaient réparties. Nous prenons les villages qui composaient la baronnie, d'après l'ordre suivi dans le manuscrit qui nous fournit ces renseignements.

1° BEAUFREMONT ET LEMMECOURT.

PREMIER LOT.

A ce premier lot étaient attribués :

VIGNES.

Neuf jours et demi dans la vigne avoisinant le château, à prendre du côté d'Aulnois.

TERRES.

Saison de Cronvaux (1). Onze jours de terre labourable formant la moitié de la corvée de dessus les Tours ; treize jours et demi à la corvée du Bovreil : cette corvée contenait vingt deux jours et demi. La moitié de quatre jours , contenance de la corvée dite dessus la Haie.

Saison de Moyemont. La moitié de vingt quatre jours formant la totalité de la corvée de la Combe. Douze jours , moitié de vingt-quatre composant la corvée de la Borde (2) à prendre du côté du ruisseau. Environ deux jours et demi , moitié de la petite corvée de la Borde , au-dessus de la précédente. Enfin six jours et trois quarts à la corvée de Boutemont.

Saison du Colombier. Toute la corvée dite du Poirier , de dix jours et demi. La moitié de la corvée de la Bergerie (3) , de six jours en totalité. Six jours , moitié de douze , à la corvée des Noyers. Et enfin cinq jours trois quarts , moitié de onze jours et demi , à la corvée des Essarts.

Total des terres , pour les trois saisons , quatre-vingt-cinq jours.

PRÉS.

Treize fauchées à prendre dans le Breuil.

Une fauchée et demie , moitié de trois , en l'Étang , sinage de Lemmecourt.

La moitié de trois quarts en la Courtillotte ou Boutemont.

Total des prés pour le premier lot : environ quinze fauchées.

(1) Les héritages indiqués comme étant d'une même saison étaient emplantés chaque année de grains de même nature. L'assolement comprenait trois années : la première pour le blé , la seconde pour l'avoine ; la troisième était l'année de versaine.

(2) Lemmecourt , sous le sentier de l'Étanchotte.

(3) Sous le paradis à Lemmecourt.

BOIS.

Trente-trois arpents de bois à prendre dans 69 arpents 37 $\frac{1}{2}$ au Radon (1).

Cinq cent soixante arpents à prendre en la forêt du Fayel (2), entre les terres de Gendreville, celles de Beaufremont, le chemin de Beaufremont à Médonville et l'autre lot. (La totalité du bois du Fayel était de 1300 arpents trois quarts, à raison de deux cent cinquante verges l'arpent, la verge de dix pieds selon la mesure du Barrois.) « Ce lot, dit l'acte de partage, a la moindre quantité en fond, parce qu'il est meilleur audit endroit que sa contrepartie, et que cette dite partie a de son côté le bois de la Taille, finage de Malaincourt, qui contient huit vingt arpents, en contrepartage du bois de Chevegney, finage dudit Malaincourt, lequel ne contient que cent arpents, afin de compenser et esgaller l'un des partages à l'autre. »

Total des Bois, 593 arpents.

Les châteaux (3) pour ce premier partage ou lot consistaient en vingt maisons, dont deux franchises, quatre chambres, cinq places à bâtir (l'une dite la place de la halle), un jardin, une chenevière et une propriété dite le Haut des chenevières. Les maisons étaient situées comme il suit : cinq maisons et une chambre rue du Pixot, joindant le jardin sous la bassecour du château ; cinq autres maisons rue de Poirier-

(1) Ce bois a été défriché et converti en terre labourable.

(2) Aujourd'hui forêt de St-Charles, possédée par plusieurs individus.

(3) Le partage des châteaux de Beaufremont et Lemmecourt fut fait sur le rapport de Nicolas Gascard, François Ranconnel, Claude Regnault et Jean Lhuillier, experts choisis et assermentés pour ce travail, auquel ils procédèrent les 17, 18 et 19 octobre 1589, en présence des parties nommées au procès-verbal.

Le mot château signifie encore dans les environs de Remiremont, *emplacement, sol d'un édifice*. (Voir le *Dictionnaire patois-français* de M. Petit, curé de Saint-Nabord.)

le-Loup; quatre, rue du Paquis; deux maisons et une chambre rue de l'Eglise; enfin deux chambres et quatre maisons à la montagne, l'une de ces dernières située sous le colombier, se composait de trois chambres basses, une salle en haut, une courcelle (petite cour) et un jardin, elle était voisine de la *souffrenière* et de la rue qui tire de la montagne à l'église.

La totalité des redevances dont ces différents châteaux étaient chargés était de trente poules et douze gros (4).

Les châteaux étaient pour ce même lot, à Lemmecourt; deux maisons, une chambre et des étableties rue du Paquis (côté du nord); quatre maisons, une chambre et six places rue du Moustier; une maison et deux chambres rue du Borderot, joignant le chemin tirant aux vignes. Ces sept maisons et autres propriétés étaient chargées d'une redevance totale de douze poules et trente-deux deniers, pour la rente dite du *Chenil des chiens*.

(4) Les habitants de Beaufremont nommés dans notre manuscrit sont :

Grat des Bœufs, Nicolas Breton, Mougin Breton, Nicolas Bouchier dit Gaenin, Nicolas Croillot, Francisque Denys, veuve Jean D'hoste, Nicolas Ferdinel, Jean Florentin, héritiers Jean Friand *, Nicolas Gascard, veuve Jean Gascard, veuve Grat Gascard, Claudin Gérard, Jean Gérard, Jeannette fille de feu Nicolas Gérard, Didier Ganarde, François Gouger, Charles Guillemain, Nicolas Guyot, Paul Jacquemin *, Nicolas Louvier, Jean Lhuillier, veuve Benoist Lallemand, Nicolas Lhuillier, Jeannette, veuve René Lhuillier, Claude Louard, Jean Mathis, héritiers Jean Millot, Demange Millot, Vaultrin Millot, héritiers Louys de Pouche, Jean Pierrenel, veuve Nicolas Riotte, François Ranconnel, Claude Regnaut, veuve Roch Regnaut, Mansuy Sollier, Philippe Thouvenot, veuve Mathis Thourot, Denys Vaultrin, Nicolas Vaultrin, Jean Vaultrin, Mariotte veuve Gérard Vaultrin, Marc Vaultier et Edeline sa femme, Catherine Vaultier, Jean-Pierre Villier, Jean de Ville *.

Tous, à l'exception des trois indiqués par un astérisque * sont désignés comme habitant une des maisons du village dont ils étaient pour la plupart possesseurs. On ne retrouve plus à Beaufremont que les familles Gérard et Villiers, encore, n'est-il pas certain qu'elles y soient auciennes, ni qu'elles descendent des individus mentionnés dans notre manuscrit. La famille Guyot qui y était importante autrefois, s'y est éteinte depuis peu.

Une autre recette de huit poules et quatre-vingts œufs payables le premier jour de mai, était affectée sur six chenevières et deux jardins du même village.

Huit chapons, dus le lendemain de Noël étaient assignés sur différents héritages dont un pré en Saurière; une place Colotte en la rue de la Montagne, possédée par le S^r Comte de Tornielle; l'usuaire du devant d'une maison vis-à-vis l'église, une maison de la rue du Poirier-le-Loup, et deux jours de terre en la *Voiruille*.

Six autres chapons, dus à la même date, était assignés sur le pré de l'Olivotte (Lemmecourt), et sur une chenevière avec arbres, joignant ledit pré, appelée la Bergerie (1).

Il y avait aussi les chapons de *sergenterie* et de *bourgeoisie*. Le sergent de la dite seigneurie devait payer trois chapons, moitié de six dus annuellement par le sergent de la mairie de Beaufremont avant la division. Deux chapons de bourgeoisie étaient imposés, l'un sur Bastien Belliot de Lemmecourt, et l'autre sur les héritiers Nicolas Cotel et Jean Toussaint.

« Et pour le regard du porc gras deus d'ancienneté par le mayeur dudit Boffromont, attendu que par la division et partage, chacun des seigneurs aura son mayeur, iceluy mayeur payera à son seigneur, un porc ou la somme de six francs, à son choix. »

« Les sujets compris en ce présent lot payeront neuf porchots au seigneur à qui ledit lot appartiendra, qui se lèveront entre lesdits sujets bien tenant comme d'ancienneté. »

Enfin, des cens en argent à payer « chacun an le dimanche immédiatement suivant la feste de l'Apparition en janvier, dit les Roys, » étaient assignés sur les héritages ci-après : quatre blancs sur et pour les Escrugrottes (2) et deux journaux de terre derrière Lemmecourt; quatre deniers sur un autre champ du même canton au-dessus du chemin de Lemmecourt

(1) Aujourd'hui le Paradis.

(2) Nous pensons que c'est *Escargottières*, terrains pierreux où se multiplient les escargots.

à Neufchâteau ; dix-huit deniers sur une pièce de terre dite à la Fosse ; un denier sur le champ Menu en allant à l'Étanchotte , et une obole sur le Paquis Jacquot de trois journaux (1).

DEUXIÈME LOT.

Les terrains composant le second lot étaient :

VIGNES.

Sept jours à prendre dans la vigne avoisinant le château , et du côté adjacent à ce lot.

TERRES.

Saison de Cronvaux. Onze jours de terre labourable , moitié de la corvée de dessus les Tours ; neuf jours à prendre dans la corvée de Bonneval (Bovreil?) ; deux jours ou moitié de la corvée dite sous la Haie ;

Saison de Moyemont. Douze jours ou moitié de la corvée de la Combe ; douze autres jours ou moitié de la corvée de la Borde , sous le sentier qui va à l'Étanchotte ; environ deux jours et demi ou moitié de la petite corvée de la Borde sous le chemin de Landaville , et six jours seulement à la corvée de Boutemont , côté du dessous.

Saison du Colombier. Huit jours trois quarts , totalité de la corvée dite derrière chez Perrin ; trois jours ou moitié de la corvée de la Bergerie ; cinq jours trois quarts , moitié de la corvée des Essarts à prendre *devers le rup* de Felezin , et six jours ou moitié de la corvée des Noyers.

Total des terres , soixante-dix-sept jours pour les trois saisons.

PRÉS.

Onze fauchées et demie de pré à prendre au Breuil de Beaufremont du côté du chemin ; une fauchée et demie à

(1) Ce que l'on appelle encore *les Paquis* , entre l'étang et le chemin de la Marcalrie.

l'étang, finage de Lemmecourt, et un quart et demi, moitié de trois quarts, à la Courtillotte ou Boutemont. En tout treize fauchées et un quart et demi.

BOIS.

Trente-six arpents trois quarts de bois au Radon, à prendre en longueur et largeur du côté de l'étang; plus au bois du Fayel, sept cent quarante arpents trois quarts, aboutissant d'un bout sur l'autre portion au sud-est, et sur les bois de Lemmecourt et Jainvillotte pour l'autre bout (1). Cette partie du Fayel était plus considérable que la première par les motifs qui ont été cités plus haut. — Total des bois, pour ce second lot, 777 arpents et demi.

Le partage des châteaux de Beaufremont donnait à ce second lot, vingt-deux maisons, quatre chambres, trois places à bâtir, deux jardins, deux chenevières et un usuaire de maison. Ces propriétés étaient réparties comme il suit : deux maisons et une place en la rue du Pixot; deux maisons, une chambre et un jardin, rue du Poirier-le-Loup; dix maisons, deux places, une chenevière et un meix (2) rue du Paquis; quatre maisons, une chambre et une place rue de l'Église; quatre maisons, une chambre et une place à la montagne, rue du Puits. Le tout chargé d'une redevance annuelle de trente et une poules.

Les châteaux de Lemmecourt pour ce second lot étaient : deux maisons rue du Paquis, côté de la Carpière (étang); une maison, deux chambres et un meix rue du Borderot; quatre maisons, deux chambres rue du Moustier; une maison, deux chambres, quatre places rue la Haie-la-Traye, et une pièce de terre à la Coube Saulce (3), chargés d'une redevance

(1) Cette portion est connue sous le nom de Bois-la-Dame; elle appartient aux héritiers de M^{me} de Villers, née Thérèse d'Alençon.

(2) Jardin potager.

(3) Ou *Combe* Saulce.

totale de douze poules et vingt-quatre deniers (4). (Les redevances des maisons de la rue du Paquis, de deux poules et huit deniers, sont appelées la rente du *Chenil des chiens*.)

D'autres rentes au même village, payables le premier jour de mai, se composant en tout de huit poules et demi et quatre-vingt-cinq œufs, étaient affectées sur six chenevières (2), un jardin et deux maisons de la rue du Vignot.

Huit chapons dus le lendemain de Noël étaient assignés sur une place de maison rue du Paquis, deux fauchées de pré au Ballon, un jour et demi de terre dit le champ Simonet et deux autres jours sur les Bolliex, territoire de Beaufremont.

A Lemmecourt, sept chapons, dus aussi le lendemain de Noël, étaient imposés sur une pièce de terre de trois jours à la Coube Saulce, sur une autre pièce de terre du Bovreil, et sur une troisième pièce de deux jours au Paquis Jacob.

Pour les chapons de sergenterie et de bourgeoisie, le titre porte : « Le sergent qui sera de ladite seigneurie payera trois chapons, moitié de six, dus annuellement par le sergent de la seigneurie de Boffromont avant la division. » — Un chapon de Bourgeoisie est imposé sur Nicolas Thiéry et un autre sur Jean Breton de la Mothe.

(1) Les habitants de Lemmecourt nommés dans l'acte de ce partage sont :

Jean Bastien, Nicolas Bastien, Bastien Belliot, Valentin Bichotte, Demange Cobillard, Claude Bolleville, Jean Chevillot, Nicolas Cobillard, Nicolle veuve de Nicolas Cotel, Marguerite veuve de Claude Guyot, Nicolas Guyot, Pierrot Guyot, Bernard Guyot, Jean Hilaire, Henry-Jean Pierre, ou Henry Pierre, Demange Luc, François Luc, François Malgras, Nicolas Millan, Nicolas Mougeot, Pasquis Mongeot, Jean de Nivelle, Jean Piérot, Jean Regnand, Thiébaut Regnault, Mongin Thomas, Thousaint Roussel.

Tous, à l'exception du dernier, sont désignés comme habitant une maison ou une chambre de ce village ; une seule de ces familles y existe encore, c'est la famille Malgras.

(2) Chaque chenevière payait une poule et dix œufs.

Ce lot avait droit de prendre aussi , comme le premier , neuf porchots (petits porcs) , moitié de dix-huit qui se levaient d'ancienneté sur les héritages de Beaufremont et Lemmecourt.

Pour le porc gras dû d'ancienneté par le mayeur de Boffromont , chacun des seigneurs devant avoir à l'avenir son mayeur , ce mayeur fut chargé de payer à son seigneur , un porc gras ou six francs , à son choix.

Enfin , trente-six deniers de cens en argent à payer « le dimanche immédiatement suivant la feste de l'apparition en janvier dit les Roys , » étaient assignés sur les héritages ci-après et comme il suit : quatorze deniers sur une pièce de deux journaux de terre en la Coube Saulce , finage de *Lemecourt* ; six deniers sur un journal avoisinant le petit étang ; six deniers sur un autre journal dit le Grand-Champ ; deux deniers sur deux journaux entre le chemin de *Boffromont* et le champ de la cure dudit Lemecourt ; quatre deniers sur un closel en la haye la Traye , encloué de chemins , et quatre deniers sur une vigne de deux jours environ dite la vigne Estienne Henriot , située aussi sur le finage de Lemmecourt (1)°.

2° GENDREVILLE.

Le partage des châteaux , terres , prés , rentes et autres choses du lieu de Gendreville , fut fait les 20 , 24 et 22 octobre 1589 , en présence des parties comparantes comme au procès-verbal , et sur le rapport des experts assermentés Gérard Maire , Nicolas Dargent , Pierre Gegout , et Thouvenin Jaulgeon dudit Gendreville.

TERRES.

Les héritages que la baronnie possédait à Gendreville ayant été tous divisés en deux parties égales , et l'une de ces parties

(1) La rente annuelle pour chaque maison de Beaufremont était d'une poule seulement ; pour les maisons de Lemmecourt , elle était d'une poule et quatre deniers.

étant attribuée à chaque lot, nous donnons seulement la contenance totale et la situation de ces héritages.

Saison du Vaulx. Quinze jours de terre labourable formant la corvée des Vigneux; et la corvée de Tribauchien, de quatre jours.

Saison de la Fin-de-Roche. La corvée de Roche, la courte corvée, et la petite corvée, d'une contenance totale de trente-cinq jours un quart.

Saison de la Grande-Fin. La corvée de Jambois contenant douze jours; la corvée de la Côte-Eslin, de huit jours et demi; la neuve corvée du Fayel, de huit jours; la corvée devant le moulin, de neuf jours, et la corvée de Cotterel, de onze jours.

PRÉS.

Le pré dit le Breuil d'une contenance totale de vingt-neuf fauchées, « joindant au paquis près du pont, par-dessous. »

Terres et prés appartenant aux mayeurs à cause de leurs offices, pour chaque lot :

Mairie du premier lot. Un demi-jour de terre en Roburnvaux; un pré d'un char de foin au Grand-Pré; un andain au même lieu, et un autre pré d'un char de foin Entre-deux-Eaux.

Mairie du deuxième lot. Un demi-jour de terre en la côte l'Épine; un quart en la haie Lambert; un pré d'un char de foin en Launois, un autre aussi d'un char de foin au même lieu, puis encore un autre d'une moindre contenance (1).

Sergenteries. Un pré de deux fauchées, et un autre d'un quart de fauchée, en Remy-Pré, ces deux prés à partager l'un et l'autre en deux parties égales, dont l'une pour chaque sergent.

Le territoire de Gendreville avait aussi « d'autres terres censables vulgairement appelées les Quartiers, en nombre

(1) Ces héritages sont encore appelés les *Paquis de la Mairie*.

de trente-six, contenant chacun d'iceux grands quartiers seize petits quartiers de huit-vingt-six toises six pieds un tiers. » Les dix-huit grands quartiers du premier lot se prenaient depuis le chemin tirant de Gendreville au Neufchastel, jusques au chemin de Cordillon, et touchaient aux vignes par-dessus. Ils étaient divisés en quatre-vingt-huit parcelles possédées par divers individus. Les dix-huit grands quartiers du second lot qui avoisinaient le premier lot, avaient pour limite la haie *la Lieu*, le chemin du Neufchastel, la haie Lambert, les jardins et la Neuve corvée; ils étaient divisés en soixante et seize parcelles. Le titre ne dit pas à quelle redevance étaient assujettis les détenteurs de ces quartiers.

Les châteaux dudit Gendreville étaient, pour le premier lot : trente et une maisons, trois mesures, deux places, onze chambres, et quatre chenevières, sur lesquelles étaient assignées diverses redevances consistant en nonante-neuf bichets et demi d'avoine payables à la St-Martin; nonante-sept poules et demie et nonante-sept blancs deux deniers, payables es termes de Pâques, St-Remy et Noël; quatorze oisons le trois août, et un chapon le lendemain de Noël (1).

En outre sept chapons, dus aussi le lendemain de Noël, et assignés sur divers héritages, dont six jours de terre en la Fin (le linage) du Neuf-Moulin; une fauchée de pré sur le Moulin; une autre fauchée dite la Mairie, un jardin clos de haies vives en Gibaru; et trois demi-jours de terre sur le Bouchot.

Plus encore trois chapons de bourgeoisie dont l'un sur Jean Marot de Sauville et les deux autres sur les hoirs Salomon Morel du Neufchastel.

Les châteaux pour le second lot consistaient en quarante-cinq maisons dont huit franchises, deux places, six chambres, trois meix et cinq chenevières, chargées de cens s'élevant à nonante-huit bichets d'avoine, nonante-six poules, nonante-six

(1) La rente pour une maison ordinaire était de trois bichets d'avoine, trois poules et trois blancs. La demi-rente était de trois imaux d'avoine, une poule et demie et six deniers. Le blanc valait donc quatre deniers.

blancs, douze oisons et deux chapons, payables aux termes désignés plus haut (4).

En outre une redevance de sept chapons imposés sur quatre jours de terre en Lazard de Rossel (sous les Vignes), un jour et demi dit la Treuille, en Cordillon; une chenevière dite la place Brouillard et trois demi-jours de terre sur le Bouchot.

Puis trois chapons de bourgeoisie dont l'un sur Jean Georges de Roncourt, un autre sur Martin Daguer de Sartes, et le troisième sur Liébaut Vouillemy de.....

Le sergent de chaque seigneurie devait, à cause de son office, six chapons, six oisons, et un demi-porchot ou trente gros, moitié de douze chapons, douze oisons et un porchot, que le sergent dudit Gendreville était tenu de payer annuellement avant le partage.

Pour le porc gras dû d'ancienneté par le mayeur dudit Gendreville, chaque seigneur devant avoir son mayeur à l'avenir, chacun des mayeurs fut tenu de payer à son seigneur un porc gras, au terme ordinaire, ou la somme de neuf francs, au choix dudit mayeur, et aussi deux pintes d'huile faisant la moitié de quatre, dues par le mayeur dudit lieu, avant la division.

Au second lot fut encore attribué le moulin de Gendreville avec toutes ses dépendances, en contre partage du moulin de Malaincourt et ses dépendances, à charge de payer annuellement au seigneur possesseur de ce dernier moulin,

(4) La population de Gendreville, à cette époque, était composée par les familles Mathien, Humblot, Dargent, Jauljon, Pétrot, Carret, Larcher, Claude Péru, Fortane, Meagnien, Morel, Robert, Regnaud, Haudal, Hairozel, Petitjean, Gegout, Voegien, Potier, Humbert, Barrois, Riotte, Valentin, Gohier, Basard, Clément, Adam, Maire, Thouvenot, Olry, Poirson, Marchand, Morisot, Ferrin, Fournier, Noël, Gravier, Mathiot, Michaut, Bassot, Tranchot, Vouillemy. Quelques-unes de ces familles, les premières en particulier, s'y sont perpétuées et y forment aujourd'hui, comme alors, une notable partie de la population.

quatre reseaux de blé, mesure de *Boffromont*, moitié à *Pâques* et l'autre moitié à la *S^t-Remy*, suivant les conventions faites à ce sujet entre les parties.

3° MÉDONVILLE.

Les partages pour Médonville furent faits le 23 octobre 1589, sur le rapport de Didier Tranchot marchand, Claude Haudel, Jean Maistre dit Raudot, et Vaultrin Morisot, experts dudit lieu, après avoir reçu le serment en tel cas requis, et en présence des parties comparantes comme au procès-verbal.

Les héritages que la baronnie possédait à Médonville furent tous divisés en deux parties égales dont l'une pour chaque lot. La nature, la situation et la contenance totale de ces propriétés sont indiquées ci-dessous.

TERRES.

Saison des Vignes. La corvée dite de Clermont, terrain irrégulier contenant quatre jours.

Saison de Saveron. La corvée de la Combe, finage de la Mothe, d'une contenance de douze jours.

Saison du Mont. La corvée appelée la Hayotte-Saint-Martin, contenant en tout huit jours.

PRÉS.

Le Breuil de Médonville, d'une contenance totale de dix fauchées.

Les prés appartenant à la mairie étaient :

Premier lot. Un pré d'un char de foin en Grandprey ; un petit pré d'un demi-char de foin lieu dit en les Milliers, et la moitié d'un autre pré en Relantin contenant en tout un char et demi de foin.

Deuxième lot. Un pré d'un char et demi de foin en Crellet, et la seconde moitié du pré de Relantain.

Les châteaux pour le premier lot consistaient en trente-huit

maisons, deux tiers d'une maison, et dix chambres. L'une de ces maisons est désignée comme devant un chapon, et une autre, un demi-chapon. — Nous trouvons en outre comme dépendant de la *Basse Justice*, un tiers de maison, une maison et une chambre (1).

Quatre chapons étaient dus annuellement, l'un par Didier Tranchot, pour acquet de ses *prédécesseurs* de plusieurs héritages sur Jean Prevost de Gendreville, et les trois autres par Amien Haudel de Soulaucourt, la veuve Jean de Velotte et Grégoire Riotte, pour leur bourgeoisie.

Les châteaux pour le second lot comprenaient quarante-deux maisons, huit chambres et une grange, l'une de ces maisons devant un demi-chapon; puis, pour la *Basse Justice*, trois maisons.

Un chapon était dû pour une place d'un pré dit du Vaudray, et un autre pour une pièce de terre appelée le Terme (2) du Breuil.

Enfin trois chapons de bourgeoisie étaient imposés, l'un sur Mamès Didier de....., à cause de Jeannotte sa femme, pour une bourgeoisie; le second, sur Joseph Morisot de Vaudrecourt, aussi pour sa bourgeoisie, et le troisième, sur Jean Morisot de....., « pour souffrance qu'il a de tenir aux immeubles de ses père et mère. »

On lit encore dans l'acte que nous analysons : « Les deux mayeurs des deux seigneuries lèveront conjointement les quarante-six poulles, quarante-six sols et les sept-vingt-quatre œufs deus sur la généralité du ban et finage dudit Médonville, observant la forme du passé en la cueillette des redevances

(1) Les familles Morisot, Tranchot, Marchand, Collin, Maître, Haudel, Potier, Gohier, Riotte, Marchal, Lallemand étaient les plus populeuses de Médonville; on y trouvait aussi les familles Guilgot, Voagien, Regnaut, Ratte ou Rette, Maloy, Julbin, Thiéry, Prieur, George, Benoist, Jaulgeon, Jacquemin, Guillot ou Guyot, Bourguignon, Guivernel, Grignoncourt, Vivot, Ferry, Aubertin. Ces dernières n'y étaient représentées, pour la plupart, que par un seul ménage.

(2) Ce mot, dans le patois de Médonville, signifie *hauteur, petite colline*.

susdictes, pour en tenir, à chacun desdits seigneurs, la moitié d'icelle.

« Item, le mayeur de chaque lot payera à son seigneur la moitié du porc gras deub d'ancienneté par le mayeur d'illec, avant la division, huit francs ou un porc gras vallant lesdits huit francs, au choix dudit mayeur. »

4^o MALAINCOURT.

Le partage des héritages et des droits seigneuriaux de Malaincourt fut fait les 24 et 25 octobre 1589, en présence des parties désignées, sur les rapports de Nicolas Guilgot, Florentin Collin, Pierre Boulanger et Nicolas Champion dudit Malaincourt.

La plupart des propriétés que la baronnie de Beaufremont possédait à Malaincourt ayant été jugées n'avoir pas une valeur égale dans tout leur contenu, furent partagées en parties inégales afin de compenser la valeur par la quantité. Voici ces propriétés avec la contenance attribuée à chaque lot.

TERRES.

Saison de Nauvière. La corvée de Nauvière, de douze jours, dont six jours pour chaque lot.

Saison de Busy. La corvée de la Cassie, de quatorze jours et demi, dont sept jours et demi pour le premier lot et sept jours seulement pour le second.

Saison de la Haye-Begel. La corvée de Blanchard, de douze jours, dont cinq jours et demi pour le premier lot, et six jours et demi pour l'autre lot.

PRÉS.

Le grand Breuil de Malaincourt, de vingt-huit fauchées et demie, dont quatorze fauchées pour le premier lot, et quatorze fauchées et demie pour le second.

Le Breuil sur le Moulin, de cinq fauchées trois quarts, attribué au premier lot.

Le Breuil des Partiottes , de quatre fauchées un quart , aussi au premier lot.

Le Breuil des Saulces , de cinq fauchées et demie , dont moitié pour chaque lot.

Le Breuil du Biard , de huit fauchées et demie , aboutissant sur les prés de la commanderie de Robécourt , et le Breuil-sous-la-Ville , de trois fauchées et demie , attribués au second lot.

BOIS.

Le Bois du Battre dit la Garenne (essarté) , de cinquante-cinq arpents , dont vingt-sept arpents et demi pour chaque portion.

Le Bois de la Taille , « de huit-vingt arpents , joindant aux bois de Vaudoncourt d'une part et aux paquis et pasturaux d'autre , » attribué entièrement au premier lot.

Le bois de Chevigny d'une contenance de cent arpents , joignant le bois de la Taille , attribué au second lot.

Pour chaque lot , nous trouvons ensuite : « la moitié des *arrages* dudit Malaincourt qui se lèvent d'ancienneté sur plusieurs héritages , de douze gerbes , l'une par chacun an.

» Item (pour chaque lot) , sept reseaux d'avoyne faisant la moitié de quatorze deus par les habitans dudit lieu pour la rente appelée *les Fleuves*.

» De mesme aussy soixante poulles et soixante œufs , faisant la moitié de six-vingt poulles et six-vingt œufs deus , à cause desdictes *fleuves* , et se lèveront comme d'ancienneté aux termes ordinaires sur les tenanciers du finage dudit Malaincourt , pour la cottisation desquelles les deux mayeurs ou commis desdits seigneurs s'assembleront pour avoir esgard pour le ject desdites fleuves d'avoynes , poulles et œufs , par chacun an , pour les jetter et lever , la première moitié par le commis de ce partage , et l'autre moitié par le député du second partage.

» Comme aussy onze gros faisant la moitié de vingt-deux , deus avec lesdictes avoynes , poulles et œufs. »

Les châteaux consistaient en trente-quatre maisons et une

chambre, pour le premier lot, et autant de maisons avec une place dite le *Parque*, pour le second lot; ce qui donne un total de soixante-huit maisons et une chambre pour les habitations de Malaincourt (4).

Le premier lot avait en outre droit à quatre chapons de rente dont un sur une fauchée de pré dite le *terme* du Breuil, entre les Tailles de la pesche et le Cognot des ongles Regnard; un autre sur une pièce de terre de cinq jours, appelée la Buelle et sur deux fauchées d'un pré dit la Taille Jean-Vachier, enfin les deux autres sur une pièce de terre d'environ sept jours, au Cougnot-la-Vieille ou les Chaponnières, avoisinant les bois de la Vieille-Taille et de Vaudoncourt.

Deux autres chapons, dits de bourgeoisie, étaient dus, l'un par Jean Pelletier de Serocourt, et l'autre par Claude Gobier.

Les quatre chapons du second lot devaient être pris, l'un sur une portion de la maison dite la Hayotte, rue de la Croix; un second sur la pièce de terre de la Buelle et le pré dit la Taille-Jean-Vachier, et les deux autres sur la pièce de terre du Cougnot-la-Vieille.

Les deux chapons pour bourgeoisie étaient assignés sur Valantin de Vaudoncourt, à cause de Catherine sa femme; et sur Martin Leduc, de Bulgnéville, aussi à cause de Claudon sa femme.

Le sergent de chaque seigneurie nouvelle devait encore payer « la moitié des redevances anciennes du sergent de la mairie dudit Malaincourt, et à raison, pour le porc et tout, trente gros, dont quinze gros pour chaque lot.

Enfin le mayer de chaque lot se trouva aussi chargé de payer à son seigneur, « pour la moitié du porc gras deub

(4) Les familles les plus populeuses de Malaincourt étaient alors celles des Gobier, Ferry, Collin, Guivernel, Pelletier, Marchal, Thiéry, Boulanger, Drouot; les autres, presque toutes d'un seul ménage, portent les noms de Humbert, Morisot, Rlotte, Lhuillier, Morreau, Champion, Guilgot, Vavin, Richard, Pierrot, Granel, Figuier, Cobillard, Bonnés, Prad'homme, Sausier, Lallemand, Thouvenot, Martin, Pinot, Desbœufs, Maistre.

d'ancienneté par le mayeur dudit Malaincourt avant la division, un port vallant sept francs ou lesdits sept francs. »

Au premier lot échut en outre, le moulin de Malaincourt avec toutes ses dépendances, en contre partage du moulin de Gendreville et ses dépendances. « Et prendra le seigneur a qui adviendra ledit moulin de Malaincourt, quatre reseaux de bled mesure de Boffromont sur ledit moulin de Gendreville, par chacun an, à deux termes, savoir à Pasques et saint Remy, pour récompense, par ce que celui de Gendreville est meilleur suivant le partage en fait par les convenus. »

5° URVILLE.

Le partage des propriétés, châteaux et redevances seigneuriales d'Urville fut fait les 9 et 10 janvier 1590, sur le rapport de Jean Perrin, Didier Martin, Jean Pussin et Didier Langlois, experts choisis et assermentés pour cet objet.

Les héritages ayant été partagés en deux parties égales, dont l'une pour chaque lot, nous en indiquerons simplement la situation et la contenance totale. Ces héritages étaient :

TERRES OU CORVÉES.

Saison de la Voie de Vrécourt. La corvée de la Voie de Vrécourt d'une contenance de quatre jours et demi.

Saison de la Voie d'Aingeville. La corvée du pré Génin, de quatre jours.

Cinq demi-jours de terre en la Voie de Vrécourt, terrain appelé la Mairie, appartenant par moitié aux mayeurs de chaque lot.

Cinq quarts de terre aussi en la Voie de Vrécourt, et un demi-jour en la Voie d'Aingeville, héritages appartenant par moitié aux sergents.

Prés. — Un pré de la contenance d'un demi-char de foin au Grandpré.

Les châteaux du premier lot et les rentes dont ils étaient

taxés, consistaient en trente maisons et leurs usuaïres, une place, plusieurs jardins, meix, chenevières et un journal de terre dit le journal du Seugnon. Le tout chargé de redevances payables au jour du vendredi-saint, se montant en totalité à un chapon, dix-sept poules et demie, et quatre-vingt-dix œufs. Seize des maisons sont indiquées sans redevances, six portent la mention « ne doit aucun *mesage* ou *maisage* », signifiant sans doute aucune redevance (4).

» Les châteaux du second lot avec leurs rentes se composaient de trente maisons, trois places, plusieurs jardins, meix et chenevières pour lesquels il était dû, en totalité et annuellement, dix-neuf poules et quatre-vingt-quinze œufs, payables au jour du vendredi-saint. (46 de ces maisons sont indiquées comme ne devant aucun maisage.) En outre, la maison du sieur René de Landrian, appelée la *haute chambre*, « consistante en maison, chambre, cour, jardin, meix et joindant à une autre maison dudit Landrian, tenu de François Gravier, assencée trois blancs. »

Deux chapons de bourgeoisie pour le premier lot étaient dus, l'un par la maison de Jean-Françisque de Landrian demeurant à la Mothe, pour sa bourgeoisie; l'autre par Florentin Millot, de Sauville, aussi pour sa bourgeoisie. Ils étaient payables le lendemain de Noël.

Les deux chapons de bourgeoisie attribués au second lot et payables au même terme étaient dus, l'un par Claude Millot, de Bulgnéville, et l'autre par Jean Morisot, d'Aingeville, aussi chacun pour sa bourgeoisie.

(4) Les familles les plus nombreuses d'Urville portaient les noms de Robert, Martin, Millot, Perrin, Poirier, Reconvreux, Marchal, Taxotte, Gohier, Riotte, Morisot, Lenoir et Langlois; les familles Jacquot, Fleury, Chaulois, Viard, Couny, Croisotte, Thouvenin, Vaixou, Guillon, Chambray, Girouard, Passin, Colson, Reuillacque, de Lerrin, Gaye, Teillière, Prud'homme, Tranchot, Thiéry, Besançon et Courtevoye, y formaient chacune un ménage. René de Landrian avait deux maisons à Urville. Sabine de Landrian sa fille y possédait aussi deux maisons et une place rue du Puits-Saniot.

Nous lisons encore dans le titre de partage :

« Le seigneur qui aura l'un ou l'autre lot, instituera audit Urville un mayeur, greffier et sergent, pour connoistre, sur ses subjects, des droits lesquels les mayeurs ont accoustumé de connoistre comme il est dit au procès-verbal du partage de Boffromont, en payant par lesdits mayeur et sergent, à son seigneur, la moitié de redevances anciennes, comme du porc gras pour chaque moitié huit francs, du mouton deux francs, deux pintes d'huile et un chapon; et le sergent, deux chapons et demi et deux livres et demi de cire, en prenant la moitié des droits que les mayeurs et sergents communs souloient prendre, et ce, sur ce qui leur est réservé en chaque partie.

» Item trois blancs faisant la moitié de six, deus de cens aux seigneurs de Boffromont sur un prey contenant une fauchée lieu dit en la Voe des preys, joindant celuy de la cure d'une part, Jean Huot et plusieurs autres d'autre part.

» Et pour le regard des autres redevances et prestations personnelles que les sujets dudit Urville doivent aux seigneurs de Boffromont, comme de *taille*, rentes du bois, de faulx du Breuil, *fourreaux* et poulles à cause des feux, conduits, scavoir : pour chacun conduit entier trois poulles, et pour le demy une poulle et demy, et lesdits fourreaux, rentes du bois, et de faulx du Breuil, à l'équipolent, chacun seigneur levera sur ses sujets lesdites rentes.

» Chaque lot aura aussi la moitié des dixmes dudit Urville en ce qui appartient aux seigneurs de Boffromont. »

6° LANDAVILLE.

Les partages de Landaville furent faits le 9 janvier 1590, en présence des parties désignées au procès-verbal, sur les rapports de Jean Barrois alors mayeur et de Bastien Bastien dudit Landaville, experts choisis et assermentés pour ce travail.

Les terres arables du finage de Landaville qui devaient des cens aux seigneurs de Beaufremont étaient;

POUR LE PREMIER LOT :

Saison de Genevelle et du Cugny. Cinq ensanges (1) contenant chacune trois quarts de terre, à raison de douze-vingt-dix verges le jour, lieu dit derrière Genevelle, possédées par divers particuliers. Chacune desdites ensanges asservie d'un bichet de blé lorsque la contrée en estensemencée, et de deux bichets d'avoine à la saison des avoines, mesure de Neuchasteau, mais ne devant rien à la versaine.

Une demi-ensange au Cugny, asservie comme ci-dessus, d'un imal de blé, au blé, d'un bichet d'avoine, à l'avoine, et ne devant rien à la versaine; puis encore deux ensanges audit lieu de Cugny, de même condition et servitude (2).....

Saison de Sanbonvoye. (Le titre mentionne cette saison, mais sans citer les héritages qui y étaient.)

Saison de Barberaze. (Même omission, cependant, d'après les détails du second lot, on devrait trouver ici : une demi-ensange de terre chargée des servitudes indiquées plus haut.)

Cens en argent (3)..... Six deniers étaient dus sur une vigne du fief, trois deniers sur un héritage de la veuve Charles, trois deniers sur une autre propriété possédée par les héritiers Charles l'alné, et la moitié de trois autres deniers assignés sur un pré d'un quart de fauchée au Breillet.

Les terres arables devant des cens au possesseur du second lot étaient :

Saison de Genevelle et du Cugny. Cinq ensanges derrière Genevelle, possédées par plusieurs individus et asservies chacune d'un bichet de blé ou de deux bichets d'avoine suivant la récolte de l'une ou de l'autre de ces céréales, mais ne devant rien pour l'année de la versaine (4).

(1) L'ensange qui paraît avoir été une mesure agraire particulière à Landaville n'est plus usitée ni connue dans cette localité.

(2) Omission probable.

(3) *Ibid.*

(4) Comme on le voit l'assolement était triennal, mais ne donnait que deux récoltes pour les trois années.

Une demi-ensange au même lieu et chargée de même redevance, suivant la contenance du terrain, tenue par Mangin Lorrin.

Deux ensanges au Cugny de même condition et redevance que dessus, tenues par Bertrand Thouvenin.

Puis une petite *fourière* d'environ un demi-quart, derrière Genevelle asservie aux blés, d'un demi-imal de blé; aux avoines, d'un imal, et ne devant rien à la versaine.

Saison de Sanbonvoye. Trois ensanges en Sanbonvoye possédées par plusieurs individus, chargées de redevances comme ci-dessus, proportionnelles à la quantité de terrain.

Saison de Barberaxe. Une demi-ensange audit Barberaxe, « la demie ensange portée en l'autre partage par dessous, possédée ladite ensange entière par Claude Thomasin, et de mesme redevance que les autres ».

La totalité des héritages chargés de cens était donc pour pour ce lot, de onze ensanges et un quart, rapportant tous les trois ans onze bichets et un demi-imal de blé, plus vingt-deux bichets et un imal d'avoine, ce qui équivalait à une rente annuelle de sept imaux et demi de blé, et quinze imaux d'avoine, car le bichet contenait deux imaux. Il est certain que cette rente et le cens en argent étaient les mêmes pour les deux lots.

Les cens en argent pour le second lot s'élevaient à vingt-sept deniers et demi, dont trois deniers sur un jardin appelé la Daucière; deux deniers sur un pré d'environ un quart de fauchée au Brussey (1); trois deniers sur une maison en la rue de Laistre; trois blancs sur une fauchée de pré au Brussey, à Robert de Chastenoy; trois deniers sur la tenue des biens de Jean Jullien; trois deniers sur la tenue des biens de Jeannotte Charles, et la moitié de trois deniers assignés sur un pré d'environ un quart de fauchée au Brussey.

Les châteaux de Landaville, avec les rentes en dépendant,

(1) Ce mot Brussey ne serait-il pas mis par erreur au lieu de Breuil ? nous le supposons.

étaient pour le premier lot : dix maisons (une indiquée sans redevance), dont quatre en la rue dite le *fief de Boffromont* et six en la rue de Genevelle; une pièce de terre derrière la chapelle, le jardin de la croix, la moitié du gagnage de Robert de Chastenoy; un pré en *l'estang de Boffromont*, compris en la recette et mairie de Landaville; une place au jardin Poirel, et un jardin en la Cache, le tout chargé de diverses redevances s'élevant en totalité à quinze poules et cent dix œufs, dont cinq poules et vingt-cinq œufs dus au terme de la St-Martin; et dix poules avec quatre-vingt-cinq œufs, payables chaque année au terme de Pâques. (Ces redevances sont indiquées d'une poule et dix œufs, ou une demi-poule et cinq œufs, et encore une poule et demie et quinze œufs, ce qui donne à présumer qu'un conduit entier payait une poule et dix œufs (1).

Plus la moitié du jardin des *sieurs de Boffromont*, assis audit Landaville, en la rue de Genevelle, laissé en entier pour quatre francs, dont deux francs pour ce lot.

Les châteaux du même lieu, avec les rentes attribuées au second lot, consistaient en huit maisons, dont cinq en la rue du fief ou rue de Boffromont, deux en la rue de Genevelle, une en la rue du Han-le-Duc; un jardin dit le meix d'Houés derrière les maisons du Han-le-Duc; une pièce de terre derrière la Chapelle; une vigne appelé la Brayade, sise en la contrée des vignes de Laistre; les gagnages du sieur Robert de Chastenoy (2) et un pré dit la Curtillemin, chargés

(1) Nous avons retrouvé à Landaville, les noms des familles Barrois, Morel, Thouvenin, Larminant, Bogard et Noël qui y subsistent encore; puis, à partir des plus populeuses parmi celles qui ont disparu, les familles Regnard, Bastien, Poirel, Barthelemy, Thomas, Somillard, Pollot, Chollé, Julien, Poirot, Legrand, Maljean, Lorrin, Simon, Croollot, Marchal et Pierrot.

Il paraît que le cours du ruisseau faisait alors la séparation des territoires de Landaville-le-Haut et de Landaville-le-Bas. (*Histoire de Lorraine*, par Henricquez.)

(2) Les gagnages de Robert de Chastenoy devaient en tout quatre poules et vingt œufs dont moitié par chaque seigneurie.

de diverses redevances s'élevant en tout à treize poules et demie et quatre-vingt-quinze œufs, la plupart payables à Pâques et les autres à la saint Martin ; plus un chapon dû le lendemain de Noël sur un jour et demi de terre située en Sanbonvoye et un demi-jour en Gérardvaux.

En outre deux francs sur la moitié du jardin de la rue de Genevelle, mentionné au premier lot.

Chaque lot devait aussi avoir un tiers des grosses dixmes dudit Landaville, faisant « la moitié des deux tiers appartenant d'ancienneté aux seigneurs de Boffromont, avec les redevances et dépendances d'un tiers d'icelles et tout comme l'on a accoustumé les laisser. »

Le moulin de l'Étanchotte suivant le partage fait des trois moulins de la baronnie dut demeurer en commun auxdits seigneurs « pour en tirer par iceulx les proffits par moitié, et à charge de l'entretenir à frais communs, et faire les enchères et laix d'iceluy par eux-mêmes ou leurs officiers conjointement. » Le partage des trois moulins avait été fait sur le rapport de Nicolas Thierry et Gegout Petitjean, experts choisis à cet effet.

Chaque lot eut encore la moitié de la Grange des dixmes dudit Landaville, appartenant à la baronnie, située dans la rue du fief de Boffromont (seconde habitation au-dessus de la ruelle). Au premier lot fut attribué pour sa part, « un rein et demi avec la porte entièrement qui était du costé d'en haut ; » le second lot dut avoir aussi « un rein et demi (1) à prendre icelle partie du costé d'embas, à charge qu'il se ferait une pareille porte en cette partie que celle qui existait en l'autre partage, à façons et frais communs, et pareillement une muraille pour séparer par moitié dessous le rein du

(1) Le mot *rhein*, fréquemment employé dans notre manuscrit, nous paraît avoir la signification que l'on donne actuellement au mot *portée*. On dit : une maison d'une, de deux, de trois portées, pour indiquer qu'elle a une, deux, trois pièces (chambres, granges, écuries) sur la même rue.

milieu, et autant sur l'héritage de l'un que de l'autre; à prendre ladicte muraille dès et entre les deux jambages desdictes deux portes du goutterot de devant en tirant tout droit par dessous ledit rein du milieu jusques au goutterot du derrière afin que l'un ne puisse hanter sur l'autre, et ladicte muraille de la hauteur jusques au toit. »

Nous lisons encore dans le titre que nous analysons : « Chacun seigneur aura mayeur, greffier et sergent audit Landaville, pour cognoistre sur ses subjects comme ez autres villages de ladicte baronnie, et debvra chacun mayeur pour la moitié du porc gras, dix-huit gros ou un franc six gros.

» Au mayeur de chaque partage appartiendra la moitié de deux ensanges seises au finage de Landaville, à la saison de Barberaze, lieu dit en Bersenaux, joindant par dessous à la terre de la chapelle saint Jean.

» Item la moitié d'une ensange à la saison de Sanbonvoye.

» Item la moitié d'une ensange à la saison de Cugny.

» Les deux ensanges de Sainte Gergogne demeureront en commun aux deux seigneurs, pour en lever les fruits par le mayeur de Sainte-Gergogne (1), à charge de faire le devoir et service ancien envers lesdits seigneurs ».

Notre titre mentionne encore des quartiers à partager à Landaville, mais il n'en donne ni le nombre ni la contenance.

RÉSUMÉ.

En réunissant toutes les redevances annuelles évaluées dans les pages qui précèdent, on trouve que ces redevances étaient de cent dix chapons, cinq cent vingt-six poules, huit cent dix-neuf œufs, trente-huit oisons, quinze imaux de blé, deux cent soixante-huit bichets et demi d'avoine, quatre pintes d'huile et cinq livres de cire. Les valeurs monétaires

(1) On sait qu'il existait en Lorraine et au Barrois, une coutume dite de *Sainte-Gergogne*, différente de la coutume de *Beaumont*.

donnent un total d'environ cent trois francs (1), neuf gros, deux blancs, un denier et une obole. (Nous avons pris d'après les indications de notre manuscrit, douze gros pour un franc barrois, quatre blancs pour un gros, quatre deniers pour un blanc et deux oboles pour un denier. Le franc barrois valait deux livres quatre deniers tournois.)

La totalité des héritages appartenant en propre aux seigneurs était, outre le château et ses dépendances, de trois cent trente-cinq jours et trois quarts de terres labourables, cent vingt-trois fauchées de prés, et seize cent quatre-vingt-cinq arpents et demi de bois (2), situés dans les villages de Beaufremont, Lemmecourt, Gendreville, Médonville, Malaincourt et Urville. Les détails qui ont été donnés plus haut indiquent aussi un assez grand nombre d'autres propriétés, qu'ils laissaient à loyer à divers individus, ou qu'ils concédaient à charge de services personnels aux mayeurs et sergents.

Nous regrettons vivement de n'avoir point trouvé dans notre manuscrit à combien s'élevaient les dîmes qui se prélevaient sur les héritages des particuliers, et quelle était la nature de ces dîmes. Les détails sur les autres droits féodaux nous manquent aussi; l'absence de ces détails sera une véritable lacune dans notre travail, mais il n'aura pas dépendu de nous qu'il ne soit plus complet sous ce rapport, comme pour bien d'autres faits que le temps et les traditions ont mis en oubli.

Le nombre des habitations de la baronnie était de quatre cent vingt-six, non compris le château et ses dépendances. Dans ce nombre, Beaufremont avait quarante-deux maisons et neuf chambres; Lemmecourt dix-sept maisons et dix chambres; Gendreville soixante-dix-sept maisons et dix-sept chambres; Médonville quatre-vingt-cinq maisons et dix-neuf chambres;

(1) Il s'agit ici de francs barrois.

(2) Nous croyons que le jour, la fauchée et l'arpent étaient comme on les compte aujourd'hui, de 250 toises carrées, faisant 20 ares 44 centiares

Malaincourt soixante-neuf maisons et une chambre; Urville soixante et une maisons, et Landaville dix-neuf maisons seulement.

En admettant que chaque maison était habitée par une moyenne de quatre personnes, et chaque chambre par deux personnes, Beaufremont aurait eu alors une population de 186 âmes, non compris les habitants du château; la population de Lemmecourt aurait été de 88 âmes; celle de Gendreville de 342; celle de Médonville de 378; celle de Malaincourt de 278; celle d'Urville de 244, et celle de Landaville de 76 (pour les maisons situées sur la partie qui dépendait de la baronnie), ce qui donne un total de quinze cent quatre-vingt-douze individus vivant, à cette époque, sous la domination des hauts et puissants seigneurs barons de Beaufremont.

Si l'on examine la situation des corvées de ces seigneurs sur les territoires de Beaufremont et de Lemmecourt, on remarque aisément que ces corvées comprenaient les meilleurs terrains. Les héritages laissés aux manants des deux villages ne furent que des champs de peu de valeur, qu'il fallut défricher afin de parvenir à y faire entrer la charrue. Ces pénibles défrichements sont encore attestés par la présence des nombreux murs-hayes qui entourent presque chaque parcelle de terrain sur la montagne, et qui sont restés là comme pour montrer les travaux, aussi intelligents que pénibles, auxquels nos aïeux furent obligés de se livrer pour obtenir, d'un sol ingrat, la nourriture nécessaire à leur existence.

Nota. Vers l'époque du partage de leur baronnie, les seigneurs de Beaufremont avait un troupeau de bêtes blanches (moutons), de 400 mères environ, avec leur suite; un autre de 60 bêtes rouges (vaches), avec le droit spécial de pâturage sur les territoires de Lemmecourt, Aulnois, Roncourt (1).

(1) Communiqué par M. le curé de Beaufremont.

**Joachim-Charles-Emmanuel de Tornielle,
comte de Brionne, de Solarolle
et de Chaland, baron de Beaufremont.**

(Château-Nord. — De 1589 à 1648.)

L'effet du partage de 1589 subsista jusqu'en 1790, époque de l'anéantissement du régime féodal. Ainsi pendant deux cents ans, la baronnie de Beaufremont appartint simultanément à deux seigneurs qui eurent chacun une habitation dans l'enceinte du château, et qui se firent toujours un honneur d'ajouter à leurs titres élevés l'antique qualification de *baron de Beaufremont*.

Pour plus de clarté dans les faits, nous retracerons séparément ce qui concerne chacun de ces seigneurs, en conservant toutefois la marche qui nous semblera la meilleure pour que l'histoire de la baronnie suive celle des familles qui l'ont successivement possédée. Nous commençons par la maison de Tornielle.

Joachim-Charles-Emmanuel, ou plus communément Charles-Emmanuel de Tornielle, comte de Brionne et de Solarolle par son père, porta d'abord les titres de comte de Chaland et de baron de Beaufremont qui lui venaient de sa mère.

Au moment de son entrée en possession de l'héritage que lui laissa cette noble dame, les querelles religieuses agitaient vivement la France où les protestants s'étaient tellement multipliés, sous les successeurs de Henri II, qu'ils avaient pu organiser des armées et combattre contre les troupes royales. Affaiblis et privés de leurs chefs après l'odieux massacre de la St-Barthélemy, ils n'en continuaient pas moins à être un sujet de perpétuelle inquiétude pour le souverain et pour les catholiques. Les Guises, issus de la maison de Lorraine, étaient à la tête de ces derniers; ils jugèrent nécessaire alors d'organiser l'espèce de confédération connue sous le nom de Sainte-Ligue. Mais ils ne se contentèrent pas d'y

enrôler les sujets du roi de France, ils désirèrent aussi qu'en Lorraine, le duc leur parent et la noblesse y prissent part, ce qu'ils firent à leur sollicitation.

Leur but avoué était le maintien et la protection de la foi catholique. Afin de concerter les mesures les plus efficaces pour la réussite de leur entreprise, les princes lorrains et plusieurs membres puissants de l'association eurent, en 1584, près de Nancy, dans une maison du sieur de Bassompierre, une réunion à laquelle assista, avec quelques autres seigneurs français, Claude de Bauffremont, baron de Senecey en Bourgogne.

En rencontrant dans l'histoire de Lorraine ce nom d'un illustre descendant de Liébaud III de Beaufremont, nous voudrions pouvoir dire que ce haut et puissant baron ne traversa pas les duchés où vécurent ses ancêtres, sans faire une visite à la terre qui possède leurs restes mortels, au manoir qui leur dut son existence : il leur donna au moins un souvenir, une pensée, et nous profiterons, nous, de l'occasion pour consacrer ici quelques lignes à sa mémoire et à celle de sa famille, bien persuadé que cette digression ne déplaîra pas à nos lecteurs.

Claude de Bauffremont, baron de Senecey, eut pour aïeux Huard, second fils de Liébaud III; Pierre, Gauthier I^{er} et Gauthier II, dits de Ruppes; Jean, sire de Soye; Pierre I^{er} et Pierre II, barons de Senecey, qui tous se montrèrent dignes du nom qu'ils portaient. Son père Nicolas de Bauffremont fit surtout honneur à sa maison par ses emplois, son mérite personnel, son éloquence et son amour pour les belles-lettres. Nommé bailli de Châlons-sur-Saône, puis revêtu de la charge de Grand-Prévôt de l'hôtel à la cour de Charles IX, il releva la dignité et les avantages de ces fonctions par l'équité et la sagesse avec lesquelles il sut les remplir. Son zèle pour la religion joint à une vigueur éclairée, suffirent pour protéger contre l'hérésie les villes qui bordent la Saône. Élu par la noblesse du Châlonnais pour assister aux états de Blois en 1576, il eut l'honneur d'y être choisi pour président par

la noblesse du royaume, et fit, en cette qualité, en présence du roi et des états, un discours qui fut accueilli par d'unanimes applaudissements.

Fils d'un tel père, Claude de Bauffremont devait marcher dans la voie du bien : il la suivit noblement. Jeune encore, il s'était occupé à organiser, à Givry, une compagnie de lanciers et d'arquebusiers à cheval, composée de cent quarante gentils-hommes du pays, et destinée à mettre obstacle aux troubles qu'auraient pu susciter les hérétiques. En 1577, la ville de Châlons-sur-Saône lui témoignait sa confiance en le nommant son capitaine, et le roi lui donnait des lettres pour la provision de cette charge. Il fut aussi bailli de la même ville, puis lieutenant-général au gouvernement de Bourgogne. Dans toutes ces fonctions, il montra l'intégrité la plus scrupuleuse. Nous ne pouvons attribuer sa présence à Nancy, à la conférence des ligueurs, qu'aux sentiments élevés dont les Guises le savaient animé : ils se trompaient, toutefois, s'ils le crurent disposé à servir leur ambition. Choisi en 1588, par les gentilshommes de sa province, pour les représenter aux états généraux de Blois assemblés par ordre du roi Henri III, puis désigné par la noblesse pour la présider, il porta la parole devant l'assemblée, et le fit avec une telle grâce et une telle modestie, qu'il s'acquit les plus vives sympathies du monarque et de tous les assistants. Il n'était pas de ceux qui entrèrent dans la ligue pour des intérêts particuliers, aussi résolut-il de s'en détacher dès qu'il commença à y apercevoir d'autres intentions que les motifs de religion hautement avoués. La conversion de Henri IV, qu'il avait vivement désirée, le trouva libre de tout engagement ; il alla même alors jusqu'à conseiller au duc de Mayenne d'entrer en accommodement avec ce prince ; ne l'y ayant pas trouvé disposé, il se sépara de lui et remit sous l'autorité du roi la ville et le château d'Auxonne dont il était gouverneur. Une conduite aussi sage lui valut la confiance du prince qui passa toujours pour un modèle de loyauté. Après la bataille de Fontaine-Française (1596), Henri IV le désigna avec le Président Legrand,

pour entrer en pourparlers avec le duc de Mayenne, et dès la seconde entrevue, ils demeurèrent d'accord sur les articles d'une trêve qui fut bientôt suivie de la paix de Vervins.

Claude de Bauffremont ne jouit pas longtemps du bonheur de cette paix à laquelle il avait contribué avec un si généreux empressement. A peine était-elle signée qu'il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, dans son château de Senecey (1). S'il dut les qualités que nous venons de lui reconnaître aux bons exemples qu'il avait reçus de son père, il eut le bonheur de les transmettre lui-même à son fils Henri de Bauffremont, considéré à juste titre comme l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits sa famille. Bien que la vie de ce seigneur se soit passée loin de notre pays, son nom nous donne le droit de revendiquer l'illustration qu'il y attacha.

Henri de Bauffremont était à peine sorti de l'adolescence quand la mort le priva de son père, mais il montrait déjà de si belles dispositions, que la ville de Châlons n'hésita pas à l'élire pour son capitaine. Le roi le voyant bien formé de corps et d'esprit, lui accorda une dispense d'âge pour qu'il pût accepter cette place, le créa en même temps bailli et maître des foires de cette ville, le fit son lieutenant en Bourgogne, et voulut encore qu'il succédât au baron de Senecey dans les fonctions de gouverneur de la ville et du château d'Auxonne. Une aussi grande faveur accordée à ce jeune

(1) J. Callot, le célèbre graveur lorrain, dédia à Claude de Bauffremont ses *Exercices militaires*, suite de treize pièces représentant des soldats dans différentes attitudes. Le titre est dans un cartouche surmonté des armes de Bauffremont. De chaque côté des armes, on voit deux soldats sonnant de la trompette, à demi couchés, les jambes croisées et étendues sur des drapeaux. A droite est un soldat jouant de la flûte et à gauche un autre battant du tambour.

On lit dans le cartouche : *Exercices militaires faits par J. Callot, mis en lumière par Israël son amy : Et dédiés à Monseigneur Claude de Bauffremont, marquis de Senecey, gouverneur des ville et chasteau d'Auxonne et de Mascon, et lieutenant-général du roy au pays Maconnais. (Mémoires de l'Académie de Stanislas, année 1855, page 574.)*

seigneur se justifie par les paroles que Henri IV prononça en le présentant à la reine : « Il appartient, dit-il, à une race où l'on est sage dès le ventre de la mère. » Cet éloge sorti de la bouche d'un grand prince est évidemment tout ce que l'on pouvait dire de plus glorieux à l'honneur d'un gentilhomme.

En 1644, il y eut de grandes brigues par toute la France pour le choix des députés qui devaient assister aux états généraux convoqués à Paris. Henri de Bauffremont fut élu par la noblesse de son bailliage, et comme son père et son aïeul, il reçut dans ces états, l'honneur qui devait être le plus envié, et qu'aucune autre maison ne posséda jamais comme celle de Bauffremont : les nobles du royaume le désignèrent pour présider leurs réunions. Les talents et la prudence qu'il montra dans cette haute position le firent juger capable de remplir les fonctions d'ambassadeur en Espagne. Il accepta avec empressement cette occasion de servir son pays et son roi. Pendant les cinq ans qu'il demeura à la cour de Philippe II, il y donna constamment des preuves de sa modération, de sa générosité et de sa magnificence, et il s'acquit l'estime de tous les personnages distingués avec lesquels il dut se trouver en relation. Au moment de son départ, le roi d'Espagne voulant lui témoigner toute la satisfaction qu'il avait reçue de son ambassade, le combla de riches présents, et ordonna que dans toutes les villes où il devait passer pour son retour, on le reçût avec les marques d'une distinction toute spéciale.

A son arrivée en France, Louis XIII voulut aussi récompenser ses services; il le créa chevalier de l'ordre du S^t Esprit et érigea en marquisat la baronnie de Senecey. Henri passa à peine dans cette terre le temps nécessaire pour voir sa famille et mettre ordre à ses propres affaires. La guerre venait d'éclater contre les protestants du midi; il se rendit auprès du roi et y servit avec le grade élevé de maréchal de camp. Il y montra bientôt toute la bravoure d'un guerrier accompli, mais sa valeur l'ayant engagé parmi des troupes

qui livraient un assaut à la ville de Royan, il y fut renversé par l'explosion d'une mine et blessé très-grièvement, ce qui l'obligea à quitter momentanément l'armée. Il y revint avant même que sa guérison fût complète, et se retrouva au siège de S^t Antonin où de nouveaux exploits lui valurent une nouvelle blessure; elle ne paraissait pas mortelle d'abord, mais la gangrène s'y étant mise, il n'y eut bientôt plus d'espoir de sauver la vie d'un brave qui n'eut jamais d'autre ambition que celle de bien servir son Dieu et sa patrie, et qui en mourant, fit paraître toutes les vertus dont sa belle âme était ornée.

Il laissait de son épouse Marie-Catherine de la Rochefoucault, fille unique de Jean-Louis de la Rochefoucault, comte de Randans, deux fils : Claude-Charles-Roger de Bauffremont et Jean-Louis de Bauffremont qui, après avoir donné les plus belles espérances, moururent jeunes et sans postérité, le premier, des fatigues qu'il éprouva au siège d'Arras, et le second à la bataille de Sedan; de sorte que, comme la famille aînée des Beaufremont, la branche des Bauffremont-Senecey s'éteignit au champ d'honneur. Leur sœur Marie-Claire de Bauffremont épousa Gaston de Foix, comte de Fleix à qui elle apporta en dot les grands biens de son opulente famille. Marie-Catherine de la Rochefoucault, à qui ses malheurs domestiques méritaient les plus grands égards, fut appelée à la cour de France comme dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, puis eut l'honneur d'y être choisie pour gouvernante du jeune Louis XIV qui se ressouvint toujours des tendres soins qu'il en avait reçus.

Pendant que les seigneurs de Senecey faisaient glorieusement connaître à la France le nom historique de leur famille et s'attiraient l'entière confiance de ses souverains, leurs parents par alliances, les héritiers de la baronnie et du château de Beaufremont se plaçaient aussi au premier rang parmi la noblesse de la petite nationalité lorraine, et méritaient, par leur dévouement, la faveur d'être appelés à remplir les dignités les plus élevées à la cour de ses ducs.

La première circonstance où nous voyons paraître Charles-Emmanuel de Tornielle est un témoignage de son attachement pour les intérêts du duc Charles III. Dès le commencement de l'année 1589, l'assassinat du duc et du cardinal de Guise commis à Blois par ordre de Henri III, forçaient le duc de Lorraine à prendre part à la guerre civile excitée en France contre ce roi qui bientôt périt lui-même sous le fer d'un fanatique. Mais alors, il fallut empêcher l'hérésie de s'asseoir sur le trône des rois *très-chrétiens*, et garantir la Lorraine des attaques du dehors. Le prince lorrain redoublant d'efforts, leva une armée puissante et, les impôts étant devenus insuffisants, fit de considérables emprunts pour l'entretenir. Ses sujets, par une louable émulation, s'empressèrent à l'envi de lui ouvrir leurs bourses. Charles-Emmanuel de Tornielle lui prêta quarante-six mille cinq cents écus d'or soleil, produit de la vente de son comté de Valengin et évidemment aussi de quelques autres terres (4). Philippe de Croy et Diane de Dompmartin sa femme, seigneurs de Fontenoy-le-Château, lui avancèrent cent deux mille francs barrois. D'autres lorrains lui fournirent également, à proportion de leurs moyens, des sommes plus ou moins fortes. Le salut de la religion, ce grand motif qui donnait l'impulsion à la ligue, animait les catholiques à la générosité; le désir de voir leur duc, gendre du roi Henri II, régner sur les Français encourageait les Lorrains à la libéralité. Cependant, Charles III eut la sagesse d'abandonner le premier des prétentions mal réglées qui dégénéraient en factions particulières. Ne voulant

(4) D'après Moréri, *Dictionnaire historique*, p. 780, cette vente et celle de la *baronnie* d'Arberg, faite au comte de Longueville avec la faculté de retrait, montait au prix de 57,846 écus d'or. Mais il y aurait ici une contradiction avec ce que nous avons écrit plus haut d'après divers auteurs. Et d'ailleurs, il est certain qu'il n'y avait point de baronnie d'Arberg. Le comté de ce nom paraît avoir été un titre purement honorifique pour les barons de Beaufremont. Il faut cependant reconnaître qu'à partir de 1589, les Tornielle ne portèrent plus le titre de comtes d'Arberg, tandis que les Madruce et leurs descendants le conservèrent.

être dupe ni de l'ambition du roi d'Espagne ni de celle du duc de Mayenne, il chercha les moyens de terminer cette guerre le plus tôt possible, et pensa à entrer en relation avec Henri IV aussitôt qu'il le sut disposé à quitter le protestantisme. Après plusieurs trêves, à partir de 1593, il signait définitivement avec ce nouveau roi, le 12 avril 1596, un traité de paix très-avantageux pour la Lorraine.

Joachim-Charles-Emmanuel de Tornielle dut sans doute à la générosité dont il avait montré l'exemple, la haute fonction de surintendant des finances de Henri de Lorraine qu'il exerçait en 1590 (1). Il paraît qu'il était déjà, même avant cette date, premier gentilhomme de la chambre et grand-maitre de l'hôtel de ce prince, fils aîné de Charles III.

Le 23 mai de cette même année 1590, il prenait possession de la seigneurie de Mandres-aux-Quatre-Tours, au nom de Joseph de Tornielle, son père, en vertu de l'engagement que le duc de Lorraine lui en avait fait (2), peut-être pour sûreté d'un prêt quelconque.

A la même époque, il épousait Anne du Châtelet, fille d'Olry du Châtelet et de Jeanne Scépaud, pupille dès 1566 de Jean du Châtelet, seigneur des Thons, son oncle. Par cette alliance avec une des quatre principales familles lorraines (3), notre jeune baron de Beaufremont devint seigneur de Deuilly, Gerbévillers, Bazemont, Romont et Bulgnéville, du chef de sa femme, héritière d'un frère et d'une sœur morts sans postérité.

Le 12 décembre 1594, Henry IV accordait aux deux fortunés époux des lettres de naturalité (4) probablement

(1) Lionnois. *Histoire de Nancy*, t. 2, p. 152.

(2) Dom Calmet. *Notice sur la Lorraine*, p. 720.

(3) Les familles connues sous le nom de *quatre grands chevaux* de Lorraine, parce qu'elles étaient de la plus ancienne noblesse et de la plus illustre *chevalerie* du duché, étaient celles du Châtelet, de Haraucourt, de Lenoncourt et de Lignéville.

(4) Dom Calmet. *Généalogie de la maison du Châtelet*.

pour qu'ils pussent jouir des avantages attachés à la possession de quelque terre qu'ils avaient en France.

Au mois de juin 1596, Charles-Emmanuel de Tornielle se trouva aux assises de Nancy, et y présida, en l'absence du bailli, ce grand tribunal où la noblesse de l'ancienne chevalerie jugeait en dernier ressort les procès portés devant elle, soit qu'ils concernassent ses pairs, le prince même, soit qu'ils eussent seulement pour objets les intérêts des simples roturiers (4). En 1602, il était bailli d'Epinal : il signa en cette qualité une ordonnance du duc Charles datée du 7 juin, concernant le privilège clérical et sa modification.

Au commencement de l'année 1599, le fils aîné de Charles III, Henri de Lorraine, qui prit alors le titre de duc de Bar, épousait Catherine de Bourbon, sœur unique de Henri IV. Les gens de lettres et les artistes s'empressèrent de célébrer une union qui semblait consolider la paix signée trois ans auparavant, et dont notre pays commençait à goûter les fruits. Le comte de Tornielle, premier gentilhomme de la chambre et surintendant de la maison du jeune prince, s'associa à l'espérance générale, en faisant frapper en l'honneur de ce mariage une médaille commémorative. Cette médaille, peu commune, représente sur le droit, un soleil qui répand ses influences sur deux mains se donnant la foi, et issantes d'un ciel étoilé. De ces deux mains pendent les écus de Lorraine et de France, attachés à un cordon qu'elles soutiennent. Au-dessous, et entre les deux écus, sont les chiffres entrelacés de Henri et de Catherine. Dans l'exergue est la date du mariage, 1599, et dans le contour la légende *Sic cælo vicina fides*. Sur le revers est la déesse Vénus toute droite, les pieds posés sur deux cornes d'abondance, tenant de la main droite une lampe antique, signe de la prudence, et de la gauche le lien de l'hyménée, pour marquer l'union des deux époux. Dans l'exergue sont les armes de Tornielle.

(4) *Traité historique de la maison de Lorraine*, par Balicourt (Hugo), p. CCLXXXVII.

surmontées de l'inscription *Amoris felicitati*, relative à l'intention de celui qui a fait graver la médaille dédiée au bonheur de l'amour. Sur les limbes dans le contour, on lit : *Henri. Prin. à Lotha. Barri Dux, M. Mussi.* (1) pour Henricus princeps à Lotharingia, Barri Dux, Marchio Mussiponti.

La princesse Catherine de Bourbon était protestante, et l'Eglise venait seulement de reconnaître la validité de son mariage, lorsqu'elle mourut après cinq ans d'une union qui ne vit guère se réaliser les souhaits de bonheur par lesquels on l'avait accueillie.

Le duc de Bar ne tarda point à se chercher une seconde épouse. Marguerite de Gonzague, fille de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, et d'Éléonore de Médicis, nièce de la reine de France, fut celle qu'il se choisit ; ce choix reçut l'approbation du duc son père et du roi de France son beau-frère. Le contrat de ce nouveau mariage fut signé à Paris, en présence de Henri IV, le 13 février 1606. Des articles de ce contrat furent arrêtés par Jacques de Harlay de Champvallon, Charles-Emmanuel de Tornielle (2), Nicolas de Gleissenove et Louis Barnet, commissaires du duc de Lorraine, et Charles Rossi, commissaire du duc de Mantoue. Le 26 avril suivant, le comte de Tornielle, nommé procureur et ambassadeur du duc de Bar à la cour de Mantoue, y épousa, au nom de son maître, la princesse Marguerite.

Par une coïncidence remarquable pour nous, ce fut le cardinal Charles de Madruce, évêque de Trente, qui, en cette circonstance, donna la bénédiction nuptiale. La princesse prit ensuite le chemin de la Lorraine ; elle arriva à Nancy le 15 juin, et y fut reçue au milieu de toutes les démonstrations de la joie la plus populaire.

(1) *Traité historique sur l'origine de la maison de Lorraine*, par Balicourt (Hugo), p. cclxxxvii.

(2) Dans cet acte, il prend le titre de conseiller d'Etat du duc de Lorraine.

Charles III devenait vieux ; il fut enlevé à l'affection de ses sujets le 14 mai 1608, après un règne de cinquante-trois ans. La mort du meilleur de ses ducs porta le deuil dans toute la Lorraine, et la douleur y fut partout aussi sincère que méritée. Nous ne pourrions nous étendre sur les qualités de cet excellent prince dont nos pères conserveront pieusement le souvenir ; qu'il nous suffise de dire qu'il était à la fois bon père et chrétien vertueux, sobre et compatissant, éclairé et plein de courage. Il souhaitait souvent de pouvoir montrer à ses sujets le bon exemple en toutes choses, et en parcourant les sages ordonnances qu'il promulgua, on reste convaincu qu'il eut surtout pour but le bonheur de son peuple.

Le duc de Bar succéda à ce digne souverain, et prit le nom de Henri II. Sa piété filiale le porta d'abord à faire célébrer, avec une somptueuse magnificence, les funérailles de son père ; puis il s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à divers souverains pour leur faire connaître son avènement au trône ducal. Charles-Emmanuel de Tornielle fut celui qu'il envoya à Rome. Le souverain pontife accueillit avec une bienveillance toute spéciale l'ambassadeur d'un prince qu'il aimait particulièrement. Mais ce que nous ne devons pas omettre de noter ici, c'est la protection que le noble comte accorda, pendant son voyage, à un enfant du peuple, qui devait être plus tard une des gloires les plus pures de notre Lorraine. Jacques Callot, second fils de Jean Callot, héraut d'armes de Lorraine, venait d'atteindre sa seizième année. Deux fois déjà, il avait quitté la maison paternelle pour tenter d'aller rejoindre à Rome, un de ses amis d'enfance, Israël Henriet, qui s'y livrait à l'étude du dessin ; sur la demande de son père, Charles-Emmanuel de Tornielle l'admit parmi les hommes de sa suite. On se mit en route le 4^{er} décembre, et l'ambassade dut arriver à Rome au commencement de 1609. Muni de quelque argent et réuni dès lors à son ancien camarade, la première pensée du jeune artiste fut d'apprendre la gravure, et à partir de ce temps,

sa vie fut tout entière consacrée aux arts (1). En reconnaissance des services que lui avait rendus le comte de Tornielle, Callot grava plus tard, en l'honneur de ce seigneur et de sa famille, une pièce allégorique connue sous le nom du *grand rocher* (2). Cette pièce, aussi rare que belle, représente un double rocher au milieu de la mer; la pointe la plus élevée domine une enceinte fortifiée à laquelle on parvient par un escalier. Audessus, par la droite, on voit un aigle qui apprend à ses petits à regarder fixément le soleil. Deux des aiglons qui voltigent sur le haut du rocher, ont, sur la poitrine, l'écu de Tornielle et le troisième celui de Bassompierre. Au milieu, du haut, on lit dans une banderolle ce passage d'Horace : *Nec imbellem feroces prognerant aquilæ colymbam*. Au milieu de la marge du bas, on voit, dans un cartouche richement orné, l'écu de Tornielle entouré des armes des familles alliées, et notamment de celles de Bassompierre. (Largeur 275 millimètres, hauteur 196, dont 23 en marge.)

A son retour de Rome, Charles-Emmanuel de Tornielle, en sa qualité de grand-maitre de l'hôtel, reprit son service auprès de Henri II. Mais il était à peine rentré en fonctions, qu'il eut la douleur de voir un malheureux attenter à la vie du prince et à la sienne. Charles III avait pris pour fourrier un sieur Clément Hussenot, des environs de Vaudémont;

(1) Les succès de Callot et son patriotisme sont connus. Ses œuvres furent bientôt appréciées dans toute l'Europe. Il est resté dans notre patois de Besuremont une preuve de l'empressement que l'on mettait à s'approprier toutes ses productions. *Faire son Callot*, y est un dicton très-commun. Il signifiait sans doute d'abord acquérir les œuvres de Callot; aujourd'hui, bien qu'il ait perdu sa signification propre, il en a néanmoins conservé quelque chose qui fait honneur à son origine : il se dit pour exprimer que quelqu'un fait de bonnes affaires. *Ne pas faire son Callot*, signifie se ruiner, perdre à un marché sur lequel on fondait des espérances de gain.

(2) *Mémoires de l'académie de Stanislas*, année 1852, p. 205, et année 1855, p. 586. M. Meaume pense que cette pièce fut gravée en l'honneur du comte de Brionne, Charles-Joseph, fils du comte Charles-Emmanuel de Tornielle, mais ne justifie pas son opinion.

la conduite de cet homme étant loin d'être irréprochable, le comte de Tornielle, après avoir pris les ordres de Henri, le congédia. Hussenot jura une haine mortelle à ceux qu'il appelait les auteurs de sa disgrâce (comme s'il avait pu en avoir d'autres que ses vices). Le scélérat fit fabriquer un poignard à Marsal où la cour séjournait, et attendit un moment favorable pour frapper le duc et M. de Tornielle; mais il n'eut pas le temps de consommer son double crime. Arrêté et convaincu, il fut exécuté à Nancy le 17 juillet 1609. Sa tête fut mise en évidence et clouée à un poteau avec le poignard dont il avait voulu se servir, et les quartiers de son corps furent exposés devant les portes de la ville, sur les quatre hauts grands chemins. Le lendemain, il y eut une procession générale pour remercier Dieu d'avoir préservé le duc du péril qu'il avait couru, et le soir, un feu de joie fut allumé sur la Carrière. Nul doute que la famille du comte de Tornielle et nos compatriotes ne se soient associés; de tout cœur, aux témoignages de reconnaissance adressés à la Providence qui avait veillé sur les jours d'un bon prince, et sur ceux d'un père et d'un seigneur dont ils n'avaient qu'à se glorifier.

En 1610, le 21 juin, Charles-Emmanuel de Tornielle mariait sa seule fille, Henriette de Tornielle, à Georges-Africain de Bassompierre, baron de Removille, seigneur du Châtelet et de Baudricourt, grand-écuyer de Lorraine et bailli des Vosges. Le 13 juillet 1612, ces deux seigneurs, Antoine de Choiseul, seigneur d'Ische, gouverneur de la Mothe, et plusieurs autres grands personnages du pays, qui tous sont qualifiés de hauts, puissants et honorés seigneurs, assistaient comme témoins à l'acquisition que le duc Henri II fit du marquisat de Nomény, sur Marie de Luxembourg, duchesse de Penthievre, veuve de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur (4).

Le 27 août de la même année, le duc Henri voulant évidemment donner un témoignage de sa satisfaction à notre

(4) Manuscrit de la bibliothèque d'Epinal, n° 131, p. 665.

comte de Tornielle, lui céda ce qu'il possédait aux villages de Saint-Julien et de Provençères « pour en jouir par lui, ses hoirs et successeurs procréés de son corps en loyal mariage, et descendant en ligne directe, tant masculine que féminine, tant et si longtemps que ladite ligne durera, et icelle venant à faillir, être réuni au domaine » (4). Le comte de Tornielle prit possession, l'année suivante, de ce qui constituait cette donation.

Si Joseph de Tornielle vécut assez pour être témoin de la haute considération dont jouissait son fils à la cour de Lorraine, son cœur de père dut en être bien flatté. Il est certain, toutefois, que la mort de ce seigneur n'eut lieu que dans les premières années du 17^e siècle, peut-être même après 1610. En 1576, il avait donné au duc de Lorraine un dénombrement de la baronnie de Beaufremont; en 1598, il en donnait aussi un, conjointement avec Charles-Emmanuel, pour ce qu'il avait acquis dans la seigneurie de Bulgnéville qui, ancienne possession des seigneurs de Beaufremont, leur revenait par acquisition et par alliance. Voici ce que Dom Calmet a inséré à ce sujet dans les preuves de son *Histoire de la maison du Châtelet* (2) :

« Dénombrement donné par Joseph de Tornielle comte de Brionne, baron de Belfroymont, ayant acquis le droit de messire Jean de Haussonville et de dame Christienne du Chastellet son épouse, faisant la moitié du quart des terres et seigneuries de Bulgnéville; de Joachim-Charles-Emmanuel de Tornielle, au nom de dame Anne du Chastellet son épouse, héritière avec ladite dame Christienne sa sœur de Claude du Chastellet, seigneur de Deuilly, leur frère, avouent tenir en fief du duc de Lorraine, le quart desdites terres et seigneuries de Bulgnéville, et donnent le même dénombrement. Fait le 8 juin 1598.

Signé : TORNIELLE ; E. Charles de TORNIELLE, et scellé. »

(1) *Statistique des Vosges*, p. 389 et 464.

(2) Page CCXXX et CXXLII. *Extrait de la layette Lamoignon aux archives de Lorraine?*

Un autre dénombrement de 1614, donné par Charles-Emmanuel qui alors avait hérité de son père, est ainsi constaté par l'auteur déjà cité :

« Dénombrement donné par Charles-Emmanuel comte de Tornielle, Chaland, Solarol et Brionne, baron de Bauffremont, seigneur de Douilly, Gerbévillers, Bazemont, Romont et Bulligneville, grand-maître de l'hostel, et sur-intendant des finances du duc de Lorraine ; des terres et seigneuries de Bulligneville, mouvantes en fief dudit duc, à cause de la chatellenie de la Mothe et Bourmont tant à cause de dame Anne du Chastellet son épouse, que comme héritier de haut et puissant seigneur, Joseph comte de Tornielle, seigneur dudit Bulligneville en partie, son père, pour un quart, et encore le tiers de ladite seigneurie de Bulgneville et dépendances, qu'il a acquis, avec la dame son épouse, d'Anthoine du Chastellet, baron de Saint-Vincent, et de dame Judith de La Rochefoucault son épouse, et de Messire Jacques de Ligneville, sieur de Vannes, et comme se faisant fort de Charles de Ligneville, seigneur et baron de Couau, de Jacques-René de Ligneville, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et aussi se faisant fort des autres enfants dudit seigneur de Vannes. Fait le 7 novembre 1614.

Signé : TORNIELLE. »

La fortune que possédait Charles-Emmanuel de Tornielle lui permit de se montrer quelquefois aussi généreux que les plus riches châtelains du moyen âge. En 1618, ce puissant seigneur, son épouse et sa belle-sœur Christine du Châtelet, veuve de Jean d'Haussonville, mus par ces sentiments de piété qui sont l'apanage des grandes âmes, fondèrent à Gerbéviller, un couvent de carmes, « pour instruire et enseigner leurs sujets » et les diriger dans la voie des vertus chrétiennes. Et afin d'être, eux et leurs successeurs, plus singulièrement recommandés aux bonnes prières et dévotions des révérends pères, et les inciter au souvenir de leurs prédécesseurs trépassés, lesdits seigneurs et dames leur donnèrent l'église du château, des maisons et des terrains pour construire et édifier un monastère capable de « loger nombre

de religieux suffisant pour faire et célébrer à perpétuité le saint service, selon que leur règle les y oblige » pourvurent à tous les frais que réclamaient la construction et la destination de l'établissement, et assurèrent à la communauté une rente annuelle et perpétuelle de 2,540 francs, dont 1,540 donnés par la dame d'Haussonville et 1,000, par le comte de Tornielle, rachetable par des capitaux de 22,000 fr. et de 15,000 fr. Comme dernière marque de sollicitude, ils mirent, pour chaque année, à la disposition des religieux, une portion de bois de la contenance de 4 jours, à prendre dans les forêts de la seigneurie.

De leur côté, les RR. PP. Carmes promirent de continuer à perpétuité le service divin dans ladite église de Gerbéviller, et s'engagèrent en outre à célébrer chaque année trois messes hautes à l'intention de Charles-Emmanuel et de sa famille, puis deux messes basses par semaine, pendant la vie du seigneur comte et celle de son épouse, et aux jours des anniversaires après le décès des nobles personnages. Ils assurèrent aussi à la dame d'Haussonville, trois messes hautes chaque année et tous les jours une messe basse à dire dans la chapelle érigée par ses soins, cette messe basse devant, après le décès de ladite dame, se continuer à perpétuité pour le repos de son âme et de celle de son époux. Enfin les fondateurs entendaient encore que les RR. PP. auraient en recommandation les âmes de leurs prédécesseurs trépassés et le soin de leurs successeurs et de leurs sujets à toute chose que concourraient la gloire de Dieu et leur salut particulier.

Christine du Châtelet ne borna pas sa libéralité envers les pères Carmes aux bienfaits que nous venons d'indiquer ; dans son testament elle pourvut encore à une riche décoration de l'église et surtout des autels. Mais nous ne devons parler de ce testament que pour dire que le comte de Tornielle et sa famille y étaient institués les principaux légataires. Voici quelques-unes des dispositions qu'il renferme.

« Je déclare, y dit Christine du Châtelet, et nomme mon

héritière universelle, dame Anne du Chastellet, ma sœur, épouse de Monsieur le comte de Tornielle, à laquelle tous mes biens appartiennent après l'exécution de ce mien testament, et d'autant que dame Henriette de Tornielle, ma niépce, femme à M. de Removille, a renoncé par son traité de mariage aux successions paternelles et maternelles, et qu'arrivant mon décès avant celui de ladite dame Anne, ma sœur, et mère à ladite dame Henriette, elle serait frustrée de ma succession : je donne pour une fois à ladite dame Henriette, la somme de 60,000 francs à prendre sur mes immeubles, et payer dans deux ans du jour de mon trépas, qui luy sortiront nature de propre, et aussi afin qu'elle ait souvenance de prier Dieu pour moi, et qu'elle se ressente de mes biens, remettant à ladite dame Anne ma sœur de la récompenser si elle juge que sa conscience l'y oblige ; et pour ce que le sieur Charles de Tornielle, mon nepveux succédera à tous mes biens comme héritier de ladite dame sa mère, je ne luy peux faire plus grande donation que de dix mils francs, que je veulx luy estre délivrés par l'exécuteur de mon testament, pour luy achepter ce que bon luy semblera. Je donne à M. de Removille cinq mils francs ; à madame de Gatinois, mil francs pour une bague. Je recommande à M. le comte de Tornielle mon frère, aultant qu'il m'est possible, l'accomplissement de ce mien testament, et le conjure y apporter du soin aultant qu'il pourra, considéré que toutes les choses y contenues concernent et regardent le service et la gloire de Dieu, mon salut et la décharge de ma conscience, les récompenses et les rémunérations que je dois à mes serviteurs, servantes et aultres qui m'y ont obligés... » (4)

Devenu propriétaire de toute la seigneurie de Gerbéviller, le comte de Tornielle fit exécuter divers embellissements au château. Des allées à perte de vue, des canaux et des grottes rendaient magnifique le jardin qu'il fit établir à la suite de cette belle demeure.

(4) *Histoire de la maison du Chdtelet*, par D. Calmet, p. 245 et 246.

Une alliance qui devait avoir, pour la Lorraine, des suites bien malheureuses, se préparait alors. Le duc Henri n'avait eu, de son mariage avec Marguerite de Mantoue, que deux filles, Nicole et Claude, et selon l'ancien droit du pays, l'aînée devait hériter de la couronne ducale. Mais son frère, François, comte de Vaudémont, père de deux fils, Charles et Nicolas-François, était loin de reconnaître ce droit; néanmoins, pour éviter toute querelle de succession, il demandait la main de Nicole pour le prince Charles. Le duc Henri qui, par une espèce de pressentiment, se montrait peu disposé à cette union, finit enfin par céder au désir de son frère, appuyé par les états et le vœu public; mais y mit pour condition que le comte de Vaudémont donnerait en même temps sa fille Henriette, à Louis, bâtard de Guise, prince de Phalsbourg, à qui il avait d'abord destiné la princesse Nicole. Les traités des deux mariages furent signés le 22 mai 1621. Charles-Emmanuel de Tornielle et son fils Charles-Joseph de Tornielle, dit le comte de Brionne, grand chambellan du duc Henri, signèrent celui du prince de Phalsbourg et de Henriette de Vaudémont. Nous ignorons s'ils furent aussi appelés à signer celui des héritiers présomptifs des duchés.

Ce dernier mariage donna occasion à Henri II de se montrer généreux envers ses anciens serviteurs. Charles-Emmanuel de Tornielle lui ayant témoigné le désir d'avoir en Lorraine un titre nobiliaire digne à la fois de son extraction, de son alliance, de sa fortune et de ses services, le bon duc, qui ne put jamais apprendre à dire *non*, lui accorda l'érection en marquisat de la terre de Gerbéviller. Voici le texte des lettres honorables qu'il lui donna à ce sujet :

Erection en marquisat de la terre, faulbourg et ville de Gerbéviller et outres dépendances d'icelle, appartenant au comte de Tornielle.

Henry, etc. A tous qui ces présentes lettres veoiront, salut.

Le pouvoir des princes souverains, suivant la concession qu'ils en ont reçue de la main libérale et toute-puissante de Dieu ne

s'étendant pas seulement à élever les hommes en honneur, dignité, éminences et autorité, mais aussy les terres et possessions tenus par personnes de mérite qui d'ailleurs ont les moïens de maintenir et conserver la dignité, lustre et splendeur qui leur sont concédez. Et l'un et l'autre s'estant rencontréz en la personne de notre tres-cher et féal conseiller d'Estat, grand-maistre en notre hostel et sur-intendant de nos finances, le sieur comte Charles de Tornielle, comte de Chaland et Brionne, baron de Baffremont, seigneur de Devilly, Gerbéviller, Bauzemont, Bulgnéville, Solgne et Romont, tant pour son ancienne extraction et alliance qu'il a aux familles plus relevées de nos pays et dehors, que pour les grands et signalez services continuels qu'il nous a rendus par une longue suite d'années, à nostre contentement és charges principales de nostre maison, digne de plus grandes recommandation et faveur que l'octroy de la très-humble supplication qu'il nous a faite d'ériger en marquisat sa terre, ville, faubourgs, ban et seigneurie de Gerbéviller qui deba a le droict de prévosté, tabellionage, foires et marchés, avec les villages de Fraimbois, Vaimbois, La Mats, les Bordes, Venezey, Valloy, Saint-Pierremont, Hadonville, en ce qu'il y a de droict, Romont, Saint-Maurice, Xermaménil, Mortagne, Giriviller, Essey, Remenoville; Moranviller, les deux maisons de Moriviller deppendantes de la prévosté dudit Gerbéviller, Clayeures, Mattexey, en ce qu'il y a de droict, et Vaudéville, bans, finages, bois, moulins, héritages, rivières, rentes, revenus, droicts et toutes choses deppendantes d'iceulx, en ce qui lui appartient présentement et que luy et ses hoirs y pourront acquester et avoir à quel titre ce soit à l'advenir, comme aussy és-villages et lieux voisins, lesquelles rentes et revenus nous sommes suffisamment informés et certains estre de vingt cinq mille francs ou environ, et suffisantes pour porter dignement et entretenir décemment le nom, qualité et rang de marquis.

Pour ces causes et autres bons respects, en ayant esgard spécialement audit revenus, pour n'avoir jamais esté nostre intention d'ériger aucun de nos fiefs à telle telle dignité qu'il ne soit assorty d'un tel et semblable revenu que celui sus exprimé, comme chose essentiellement nécessaire pour continuer et soustenir le lustre

appartenant et deus au marquisat, nous avons de notre grâce spéciale, science certaine et autorité souveraine, érigé et par ces, érigeons en vray et légitime marquisat lesdites villes, faulbonrg, terre et seigneurie de Gerbéviller, villages sus déclarés, bans, finages, rentes, revenus, droicts et toutes les choses en deppendant en ce qu'appartient présentement audit sieur comte, et que luy et sesdits hoirs pourront cy après acquester en ceulx desdits villages esquels il a des comparsonniers et autres voisins, ce dont il fournira lettres reversables en nos chambres des comptes de Lorraine, pour estre ledit marquisat, dès à présent et pour toujours à l'advenir dict et appelé le marquisat de Gerbéviller, tenu et possédé par ledit s^r comte de Tornielle, ses hoirs, successeurs et ayant cause, audit tiltre et qualité de marquisat, et en jouir en tous droicts, hauteurs, prééminences, auctorité, rang, grades, privilèges, lustre et splendeurs qu'à vray et légitime marquisat appartiennent et sont deus, peuvent et doivent appartenir et estre deus, à charge néantmoins toujours des reprises deues et accoustumées, et saul au surplus nostre droit et l'autrui pareillement.

Cy donnons en mandement à tous nos mareschaux, sénéchaux, bailli, présidens et conseillers des comptes de Lorraine, procureurs généraux et autres nos officiers, justiciers et subjets qu'il appartiendra que en la présente érection en marquisat de ladite terre et seigneurie de Gerbéviller, avec toutes ses appartenances et deppandances, et de l'effect d'icelle érection comme dessus il et chacun d'eulx en souffrent et fassent jouir pleinement et paisiblement à toujours ledit sieur comte de Tornielle, sesdits hoirs, successeurs et ayant cause, sans leur donner n'y permettre qu'il leur soit donné aucun trouble ou empeschement contraire, car ainsi nous plaist.

En tesmoing de quoy nous avons à ces présentes, signées de nostre propre main, fait mettre et appendre nostre grand scel. Données en nostre ville de Nancy le quatrième may, mil six cens vingt et un, ainsi signé Henry. Et sur le replis est escrit :

Par Son Altesse, le sieur comte de Boulay, mareschal de Lorraine présent, contresigné Voillot (1).

(1) Archives de Lorraine à Nancy, registre B. n° 91, année 1621.

L'honneur de présider la noblesse, décerné au nouveau marquis de Gerbéviller par les Etats-généraux de 1622, prouve que ce puissant seigneur jouissait non-seulement de l'estime du prince, mais qu'il avait aussi su mériter la confiance des gentilshommes lorrains.

Gouvernée pendant un siècle et demi par des ducs qui mettaient tout leur bonheur à rendre leurs peuples heureux, la Lorraine était parvenue au plus haut degré de prospérité lorsque, le 31 juillet 1624, la mort vint lui ravir le duc Henri II. La douceur de ce prince, sa loyauté et sa bienfaisance lui méritèrent les larmes de ses sujets, qui devaient trop tôt voir disparaître les jours paisibles qu'il leur avait procurés par sa prudence et ses excellents rapports avec les souverains étrangers.

Nicole et son époux Charles IV lui succédèrent, et gouvernèrent d'abord ensemble, mais bientôt méconnaissant les droits de son épouse, le fils du comte de Vaudémont chercha à se rendre seul maître du pouvoir. Après avoir rempli la magistrature et l'administration d'hommes de son choix et pris diverses autres précautions pour la réussite de son projet, il feignit d'avoir des scrupules, déclara qu'en vertu du testament de René II, la loi salique était applicable en Lorraine, qu'il ne pouvait conserver la couronne comme mari d'une princesse à qui elle n'appartenait pas, et que le comte de Vaudémont était le véritable successeur de Henri II. Le comte se fit aussitôt proclamer duc de Lorraine sous le nom de François II, régna cinq jours, paya ses dettes avec les fonds de l'état, et le 26 novembre, il abdiqua en faveur de son fils aîné qui dès lors devint de son chef duc de Lorraine et de Bar. L'un des témoins de cette abdication fut haut et puissant seigneur « Charles-Emmanuel de Tornielle, marquis de Gerbéviller, comte de Chaland, baron de Bouffroimont et de Deuilly, seigneur de Bauzemont, Romont, Bulgnéville, grand-maître de l'hôtel et surintendant des finances de Son Altesse » (1).

(1) *Origine du duché de Lorraine*, par Boursier, p. 128, et D. Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. 3, p. cccxcv.

Le premier mars 1626, Charles IV réunit les États-généraux, et afin de se les concilier, fit ce jour même, en leur présence, son entrée solennelle à Nancy, jura et promit solennellement et en parole de prince ; de garder, maintenir et entretenir les gens d'église, l'ancienne chevalerie, la noblesse et le commun peuple en leurs droits, anciennes libertés, franchises et usages, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs (1). (Son inconstance lui fit bientôt oublier ce serment.) Dans l'acte notarié qui fut rédigé à cette occasion, nous retrouvons comme témoin et nommé le premier après le clergé, haut puissant et honoré seigneur Charles-Emmanuel comte de Tornielle, toujours qualifié de grand-maitre de l'hôtel de Son Altesse et de chef de ses finances.

Le 23 du même mois les députés des Etats, en se séparant, le choisirent encore comme l'un de ceux qui devaient répondre en leur nom à diverses propositions que leur avait adressées Charles IV. Mais les événements qui venaient de se passer et dont le peuple lorrain était demeuré le spectateur muet, ne devaient pas être accueillis avec beaucoup d'enthousiasme par un homme dont la vieille expérience s'était formée et mûrie sous le gouvernement populaire de Charles III et de Henri II. Si quelqu'un dut gémir de la conduite tenue envers la vertueuse fille du dernier de ces ducs, ce fut évidemment le marquis de Gerbéviller. Nous supposons qu'après s'être acquitté avec une consciencieuse dignité de la mission dont l'avait chargé les États, et avoir eu le courage de dire hautement, avec ses collègues, à Charles IV, que les dispositions du testament de René II, sur lesquelles il appuyait ses droits, n'avaient jamais été bien connues par les gentilshommes lorrains, il se retira peu à peu de la cour, et alla passer dans ses terres les dernières années de sa vie. Il n'eut cependant pas le bonheur de mourir avant d'avoir vu les malheurs qu'attira sur notre patrie un prince aussi dépourvu de sentiments pour son peuple que pour une épouse dont il ne se montra jamais digne.

(1) Manuscrit de la bibliothèque d'Epinal, n° 151, p. 45.

Pendant ces temps de calamités où le grand seigneur ne fut guère plus épargné que le dernier des sujets, Emmanuel de Tornielle vit tour à tour la peste, la guerre et la famine porter la désolation et la misère dans nos villes et nos campagnes; il fut témoin des souffrances qu'eurent à endurer nos pères, de la destruction de leurs demeures, de la dévastation et de la ruine de ses châteaux de Beaufremont, de Valhay et de Gerbéviller (1636). Errant en quelque sorte avec sa famille au milieu de tant de ruines, il succomba en 1648, sans même avoir eu la consolation d'entrevoir la fin de tant d'infortunes.

Dans le courant de cette année, il avait visité Gerbéviller et y avait mis pied à terre chez le sieur Mayeur, hôtelier; la commune dépensa une somme de 78 francs dix gros pour sa réception.

L'attachement pour leurs souverains fut de tout temps le caractère distinctif des lorrains; ils témoignaient le même sentiment pour les seigneurs sous la domination desquels ils vécurent, et aujourd'hui encore, il est facile de le reconnaître à l'égard des fonctionnaires sous la direction desquels les place le Gouvernement. Lorsque la nouvelle de la mort de Charles-Emmanuel de Tornielle fut apprise à Gerbéviller, la municipalité fit sonner les cloches pendant quarante-trois jours (1), afin de provoquer les prières des fidèles à l'intention de l'âme de l'illustre et bienfaisant marquis. C'était là une preuve non équivoque d'une véritable affection, car l'action était à la fois volontaire et spontanée.

Si dans la longue notice que nous venons de consacrer à Joachim-Charles-Emmanuel de Tornielle, nous avons eu peu à parler de la baronnie de Beaufremont, c'est que les documents nous ont complètement manqué. A défaut de pièces écrites,

(1) *Notice historique sur Gerbéviller*, par F. Piérot, page 110. Afin de se ménager les bonnes grâces du valet de chambre de l'illustre défunt, les habitants de Gerbéviller lui firent un présent de dix aunes de toile de lin. La dépense pour cet objet se porta à 49 francs 10 gros.

nous avons interrogé les restes du château, et il nous souvient d'avoir vu sur plusieurs pierres éparses, la date de 1617, qui annoncerait qu'à cette époque, des travaux importants y furent exécutés, soit pour des reconstructions, soit pour les nouvelles distributions devenues nécessaires à la suite du partage de 1589. Il paraît cependant qu'après son mariage avec Anne du Châtelet (1), ce seigneur habita peu l'ancienne demeure de nos barons; mais il y conserva toujours, comme ses successeurs, un intendant et des serviteurs de sa maison.

Il eut de cette épouse Charles-Joseph de Tornielle dont nous allons parler, et Henriette de Tornielle mariée à Georges-Africain de Bassompierre, marquis de Removille, mort en 1632, fils de Christophe II, baron de Bassompierre, seigneur d'Haroué, et frère du fameux maréchal de France, François de Bassompierre.

Charles-Joseph de Tornielle.

dit le comte de Brionne, baron de Beaufremont.

Charles-Joseph de Tornielle, connu sous le nom de comte de Brionne, succéda à son père comme marquis de Gerbéviller, baron de Beaufremont, seigneur de Bulgnéville et de Deuilly.

Dès 1622, il était grand-maitre de la garde-robe et grand chambellan du duc Henri II, et son ambassadeur en Espagne (2).

Par un premier mariage, il avait épousé Claude-Dorothée de Porcelet, nièce de Jean de Porcelet, évêque de Toul, fille d'André de Porcelet de Maillanne, seigneur de Valhay, conseiller d'État, maréchal du Barrois, gouverneur de Marsal, et d'Élisabeth de Sarnay, dame de Ville et de Frouart.

Vers 1624, sa famille fut attristée par la perte qu'il fit

(1) Suivant Moréri, art. Bassompierre, Anne du Châtelet fut dame d'honneur de la duchesse de Lorraine.

(2) Moréri, *généalogie de la maison de Tornielle*, p. 750, et Lyonnois, *Histoire de Nancy*, t. 2, p. 152.

à la fois de deux jeunes filles , peut-être les deux premiers enfants qu'il ait eus. Il paraît qu'il fut lui-même très-sensible à cette perte , ainsi que l'annonceraient les belles stances que lui adressa alors le poète lorrain Henri Humbert. Ce poète , dans un passage remarquable , lui dit :

Que si la mort n'estoit un sort héréditaire ,
Où l'homme est tributaire ,
Tu devrais à jamais plaindre ton accident.
Mais ne sçais-tu pas bien que le dard qu'elle élance ,
Confond sans différence ,
L'Orient de nos jours avecque l'Occident ?
A peine naissons-nous dans la pénible couche ,
Que jà la mort nous touche ,
Et devers le cercueil achemine nos pas.
Chaque heure de nos jours en cette triste vie ,
A nos jours est ravie ,
Et ce que nous vivons est acquis au trespas (1).

Nous supposerions volontiers que H. Humbert, qui était aveugle, fut l'un des protégés de la maison de Tornielle. En 1627, il donna encore une preuve de la connaissance intime qu'il avait de cette puissante famille, dans le récit qu'il publia du carrousel qui eut lieu, sur la Carrière de Nancy, le 14 février, et dont Callot a gravé les scènes sous le titre de *Combat à la barrière*. La muse du poète prête au comte de Brionne qui représenta Jason, un discours de vingt vers dont les quatre derniers renferment évidemment une allusion à la Lorraine et sont ainsi conçus :

Je sçais que ce país produit de rares hommes ,
Et qu'il fournit des Mars dans le siècle où nous sommes ,
Mais j'ay cela de plus qu'où je porte mon cœur ,
Il est toujours vainqueur (2).

(1) *Recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie en Lorraine*, par Beaupré, p. 364 et 365.

(2) *Ibid. Mémoires de l'Académie de Stanislas*, année 1855, page 396.

Sur la planche gravée par Callot, au sujet de *l'Entrée au combat* de M. le comte de Brionne, ce seigneur est encore qualifié de grand chambellan de Son Altesse, ce qui indiquerait qu'il conserva; sous Charles IV, cette place d'honneur qui lui avait été donnée par Henri II, et qu'il en exerça les fonctions au moins pendant les quelques années de paix qui précédèrent l'invasion française.

Au mois de juillet 1630, le feu du ciel tomba sur la tour de l'église de Gerbéviller, consuma entièrement la charpente, et fonda même les cloches. La commune ayant voté une gratification de 50 francs aux citoyens qui avaient le plus contribué à empêcher l'incendie d'étendre ses ravages, une bonne partie de cette somme servit à récompenser le dévouement des serviteurs de M. le comte de Brionne (1).

Charles-Joseph de Tornielle fut-il occupé à la guerre ou dans l'administration pendant les années qui suivirent ? accompagna-t-il Charles IV, ou vécut-il en simple particulier dans l'une de ses terres ? nous ne pouvons résoudre aucune de ces questions. Nous savons seulement que Claude-Dorothée de Porcelet étant morte, il épousa en secondes noces, en 1640, Susanne de Hautefeuille de laquelle naquit Anne de Tornielle, mariée au baron de Samboin (2).

Outre les deux jeunes filles mortes en 1624, il eut de sa première union 1° Gabrielle de Tornielle, mariée au baron de Clinchamp, maître-de-camp général des Espagnols en Flandre; 2° René-Raphaël de Tornielle (3), marquis de Gerbéviller, mort sans postérité, marié en 1650 à demoiselle Angélique de Choiseuil, fille de Ferri de Choiseuil, capitaine des gardes du corps et premier gentilhomme de la chambre de Gaston de France, duc d'Orléans, 3° Jean-Baptiste-Gaston de Tornielle, marquis de Gerbéviller après son frère, et

(1) Piérot. *Notice historique sur Gerbéviller*, p. 96.

(2) Dom Calmet. *Histoire de la maison du Châtelet*, et Moréri, p. 750.

(3) Il paraît que ce seigneur était mort avant l'année 1654.

4° Henri-Hyacinthe de Tornielle dont nous parlerons plus loin (4).

Après le décès de son père en 1648, Charles de Tornielle envoya en Italie les sieurs Mangin et Briat, pour s'y occuper des possessions dont il venait d'hériter à Brionne et à Solarolle. Un passeport en latin fut délivré par le duc Charles IV pour ces deux commissaires. Voici la traduction de cette pièce dont nous donnons ci-dessous le texte (2) :

« Charles, par la grâce de Dieu, etc.

» Comme il nous a été exposé par notre cher, féal et ami, Charles de Tornielle, comte de Brionne et marquis de Gerbevillers, qu'il était nécessaire que, pour des affaires urgentes

(4) *Ibid.* Dom Calmet et Moréri.

(2) Carolus, Dei gratiâ, etc. Cum nobis a dilecto, fideli amantissimoque nostro Carolo Tornielle atque Brionii comite, marchione Gerbevillersi, fuerit expositum sibi pro rebus negotiisque suis urgentibus necessarium esse ut in Italiam peculiariter vero in Ducatum Mediolanensem ad suas possessiones, scilicet quæ sunt Solarollæ atque Brionii, etc. Claudium Mangin et Nicolaum Briat, in suis rebus domesticis privatisque peritos transmittat et in hanc finem fiduciaras a nobis litteras expetierit. Omnibus et quibusvis nostræ militiæ, tribunis, generalibus, marescalis, colonellis, capitaneis, officiariis et militibus tam peditibus quam equitibus, prepositis urbium locorumque ballivis, imo et subditis qui sub nostro degunt Imperio mandamus, ut prefatos Mangin et Briat quocunque locorum progressuri fuerint secure libereque transire ac morari eundo redeundoque, sinant curentque ubicunque negotiorum illis commissorum qualitas exiget; ne ullis detrimentis molestiisque afficiantur quin potius a cunctis ubi necessitas postulaverit auxiliis opportunis juvantur. Precamur insuper quosvis pretores et consules provinciarum prepositos, tribunos plebis et militiæ, magistratus justitiæ præfectos subditosque qui subditiône principum et rerum publicarum nobis amicarum degunt ut predictos libere commorari divagarique quocunque ipsis opus fuerit absque detrimento et molestia, permittant ipsique ita opulentur ut nulla querimoniæ causa sed satisfactionis exhibetur parem in requisitis pollicentes gratiam et favorem. In quorum fidem presentes litteras propria manu subsignavimus et ab uno secretis et mandatis nostris obsignari sigilloque nostro secreto muniri curavimus. Datum Bruxellæ.

(Manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 449. Lettres du duc Charles IV.)

qui le concernent, il envoyât dans ses possessions situées en Italie et surtout dans le duché de Milan, lesquelles sont Solarolle, Brionne, etc., Claude Mangin et Nicolas Briat, chargés de ses intérêts domestiques et privés, et qu'à cette fin il nous demandait pour eux des lettres de créance.

» Ordonnons en conséquence à tous tribuns de notre armée, généraux, maréchaux, colonels, capitaines, officiers et soldats de nos troupes à pied et à cheval, aux baillis des villes et bourgs, enfin à tous nos sujets, de faire en sorte que les susdits Mangin et Briat puissent circuler en tous lieux sûrement et librement, qu'ils les y laissent passer et demeurer en allant et en revenant, et qu'ils aient soin que dans aucun des lieux où leurs affaires les appelleront, il ne leur soit fait aucun dommage ni aucune vexation, mais qu'au contraire ils reçoivent de tous les secours opportuns dont ils auraient besoin ;

» Prions en outre tous préteurs et consuls des provinces, tribuns du peuple et de l'armée, magistrats chargés de la justice, et sujets des princes et républiques qui sont nos amis, de laisser les susdits librement demeurer et voyager partout où besoin leur sera, sans qu'ils éprouvent aucun dommage ni vexation, et de leur venir en aide de telle sorte qu'au lieu de se plaindre, ils n'aient qu'à se louer de tous.

» Promettons au besoin pareille bienveillance et appui.

» En foi de quoi nous avons signé les présentes lettres de notre propre main, les avons fait contresigner par un de nos secrétaires et revêtu de notre sceau.

» Donné à Bruxelles. » (En 1648 ou 1649.)

Un manuscrit de la bibliothèque publique de la ville d'Épinal, extrait d'un travail de Calot, héraut d'armes de Lorraine, et rédigé vers 1654, porte la note suivante (1) :

« Charles de Tornyelle comte de Brionne, marquis de Gerbéviller, qui reste seul de cette maison avec deux fils

(1) Ce manuscrit porte pour titre *Le Héraut de Lorraine*, par François Perrin de Dommartin.

de feu sa première femme, fille du S^r de Maillanne, porte à présent les armes simples, au lieu que cy devant, il portait escartelé de Chaland, d'Arberg, de Miolans, de Bauffremont, de Portugal, du Chastelet, et d'Aoust vicomté, sur le tout de Tornielle ou Tornielly, maison originaire de la ville de Novarre au Milannais, laquelle il dit être venue de Hongrie. Ce seigneur possède aujourd'huy deux comtés dans l'Estat de Milan, Brionne et Solarolle. Sa famille est l'une des soixante qui composent le sénat Milanais auquel il aurait voix délibérative s'il demouroit en cet Estat et ainsi s'exempteroit des taxes que le roy d'Espagne, comme duc de Milan, a droit d'imposer sur les biens féodaux et autres pour subvenir aux guerres et charges ordinaires et extraordinaires dudit Estat qui espuisent presque tout le revenu de ces deux comtés.

» Ce seigneur est aussi grand chambellan du duc de Lorraine, et en cette qualité estoit garde des sceaux en cette province, avant la guerre, sans en porter le titre, et faisoit sceller en sa présence par le premier valet de chambre du duc, sans entrer pour ce en compétence avec le chef du conseil, ny y tenir autre rang que de conseiller d'Estat. »

En 1654, le prévôt de M. le comte de Tornielle, à Bauffremont, était Jean-Antoine Tranchot (1), dont une des proches parentes, Philiberte Tranchot avait épousé noble Nicolas de Landrian, intendant des affaires de madame de Lenoncourt.

(1) Tranchot (Antoine), prévôt et gruyer de Bauffremont, fut annobli par lettres de Charles IV, duc de Lorraine, données à Nancy, le 5 juillet 1666, portant : « qu'il a servi en qualité d'enseigne-lieutenant, et même » de capitaine pendant le blocus de La Mothe ; mena depuis une compagnie » d'infanterie levée à ses frais et dépens au château de Vicherey, où ayant été » fait prisonnier et mené à Nancy, il paya sa rançon de ses propres deniers ; » et ayant encore depuis monté et équipé son frère aîné pour servir dans le » régiment du prince de Vaudémont, en la compagnie du sieur Mortal, etc. » Porte d'azur, à trois traits pérés en pal d'or, armés et empennés d'argent, liés de gueules, et aboutis de trois étoiles d'or, et pour cimier une étoile de l'écu. (Fol. 40, vers. regist. 1666. (*Nobiliaire de Lorraine*, p. 796 et 797.)

A la même date, le principal agent de sa maison au même lieu était Claude Maillard, demeurant au château, qui, dans les actes publics, prend le titre d'intendant des affaires du seigneur comte de Tornielle et de Brionne, dans ses baronnies de *Beaufremont*, de Deuilly et seigneurie de Bulgnéville (4). En 1660, le même Claude Maillard se dit intendant des affaires des seigneurs marquis de Gerbéviller et comte de Tornielle, ce qui donnerait à supposer qu'à cette date, les revenus de la maison de Tornielle à Beaufremont se partageaient entre plusieurs membres de cette famille. Voici d'ailleurs, à l'appui de cette supposition, une lettre qui vient du duc de Lorraine, Nicolas-François, revêtu de l'autorité ducale pendant la détention de Charles IV en Espagne.

Lettre de S. A. Monseigneur le duc à Monsieur le comte de Brionne.

« Monsieur le comte, je reçois tant de satisfaction des
» bons et agréables services que rend près de ma personne,
» le S^r Marquis de Gerbéviller votre fils, et de l'attachement
» particulier qu'il prend à mes interrets, que je me vois comme
» obligé d'avoir quelques bonnes volontés pour les siens,
» et d'employer auprès de vous à cet effet mes intercessions,
» pour luy obtenir de votre aggrément et bonté paternelle
» la jouissance de la terre de Beaufremont pendant cinq ou
» six ans. Il auroit d'autant plus de sujet de veiller à sa

(4) Le comte de Brionne eut aussi pour intendant de sa maison un gentilhomme nommé Esmiet; on lit en effet dans le *Nobiliaire de Lorraine*: « Esmiet (Jean), natif du bailliage de Vosges, intendant de la maison du comte de Brionne, fut anobli le 20 mars 1627. Porte d'argent au chevron d'azur chargé d'une fleur de lys d'argent, accompagné en chef de deux aigles de sable, et en pointe une croix encrée de gueules, et pour cimier un aigle naissant de l'écu. » La considération dont jouissait les comtes de Tornielle à la cour de Lorraine rejaillissait jusque sur les employés de leur puissante famille.

» conservation, et moy de luy accorder toutes les grâces et
» protections qu'il pourroit espérer des bons sentiments que
» j'ay de ses dicts services, et de leurs mérites, sy vous vous
» en relaschés à mon instance et considération, vous assurant
» que je prendray un soing tout particulier de vous en faire
» paroistre mes ressentimens, et qu'aux occasions où il yra
» de vostre service, j'essayeray de vous faire cognoistre que
» je suis avec beaucoup de sincérité,

» Mons^r le comte,

» *Vostre très-affectionné*
» *amy.*

» LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE. » (1)

» A Châlons ce 30^e décembre 1655. (2).

Le marquis de Gerbéviller dont parle cette lettre nous semble être Gaston-Jean-Baptiste de Tornielle, second fils du comte de Brionne. La condescendance au désir exprimé par le prince lorrain aurait alors donné à Beaufremont un nouveau seigneur, ne jouissant pas toutefois du droit de disposer de la seigneurie, ce qui expliquerait la double qualité prise par l'intendant Claude Maillard.

Dans une autre lettre, le duc Nicolas-François recommandant le comte de Tornielle au maréchal de la Ferté-Senneterre, le désigne comme « un homme de naissance

(1) Manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 155". Ce manuscrit contient une certaine quantité de copies des lettres écrites en différentes circonstances, par les ducs Charles IV et Nicolas-François, et par d'autres personnages de leur époque. Toutes ces lettres sont précieuses pour l'histoire de notre province.

(2) La date de cette lettre paraît être le 30 décembre 1655. En effet, le 2 et le 8 janvier de l'année 1656, le S^r Vautrin, conseiller et secrétaire d'État de Son Altesse, écrivait de Châlons, au cardinal Mazarin, et de la part du duc Nicolas-François, des lettres dont les réponses sont du 18 et du 26 du même mois, (ce qui indiquerait que le prince fit quelque séjour dans cette ville après son entrée en France.)

et de mérite, qui ne demande que le simple couvert pour lui et ses gens sans estre à charge aux peuples (1). » Ces lettres et ces paroles, qu'elles aient rapport à Charles-Joseph ou à l'un de ses fils, officier dans l'armée Lorraine, prouvent toute l'estime que le prince avait pour cette famille distinguée.

Le zèle pour l'intérêt des ducs de Lorraine n'empêchait pas les comtes de Tornielle de conserver une noble dignité dans les rapports qu'ils avaient avec eux. Jamais la chevalerie des duchés n'eut de plus ardents défenseurs de ses prérogatives, et, plus d'une fois, ils s'exposèrent à des disgrâces pour soutenir les institutions qui obligeaient nos ducs à gouverner suivant ces principes, qui font la vraie gloire des souverains, en même temps qu'ils gagnent le cœur et qu'ils établissent la sécurité des sujets.

Ce fut certainement pour avoir voulu gouverner sans contrôle, pour avoir aboli de fait les réunions annuelles des états-généraux et le tribunal des assises, ces modérateurs de la puissance ducale, que Charles IV, qui n'écoula jamais de conseils que ceux de sa bizarre volonté, tomba dans les fautes impardonnables qui firent de sa vie, la vie d'un aventurier, de son règne, le règne le plus malheureux qu'ait vu la Lorraine.

Lorsqu'après le traité de Vincennes, signé avec la France le 28 février 1664, ce prince rentra dans ses états dépeuplés et ruinés, plusieurs gentilshommes lui demandèrent de faire revivre ces deux institutions, supprimées en quelque sorte depuis près de trente ans, mais il éprouvèrent un refus formel. Rebutés plusieurs fois, ils ne rabattirent cependant rien de leur fermeté. La rigueur exercée contre le baron de Saffre qui fut banni, contre le comte de Ludres et plusieurs autres, qui furent consignés et gardés dans leurs châteaux, ne les empêcha pas de se réunir à Liverdun, et de dresser une requête qu'ils signèrent en rond, pour mieux témoigner

(1) Manuscrit d'Epinal, n° 153.

que tous étaient animés des mêmes sentiments. Le comte de Brionne et plusieurs des nobles confédérés se rendirent à Bar et présentèrent cette requête à Charles IV. Les chevaliers lorrains y soutenaient que leurs privilèges étaient plus anciens que la souveraineté; que leurs aïeux, en se donnant des princes, avaient limité leur pouvoir, et pris soin de se conserver à eux-mêmes certaines prérogatives qui, par une succession non interrompue, étaient passées jusqu'à eux, et que tous les souverains, à leur avènement à la couronne, avaient juré de maintenir ces prérogatives; que ce n'était qu'à ces conditions que S. A. était montée sur le trône; que les anciens chevaliers, en lui faisant serment de fidélité, avaient reçu son propre serment, et que l'engagement étant réciproque, la bonne foi devait, de part et d'autre, présider à l'exécution de la parole jurée. Le duc ayant entendu ces observations, s'emporta tellement, qu'il fit commander par Mitry, enseigne de ses gardes, au comte de Brionne comme chef du parti, et ensuite à tous les chevaliers qui l'avaient accompagné, de sortir immédiatement de la ville, de sorte qu'après leur départ, il demeura sans noblesse et sans autre suite que celle de ses domestiques (1).

La réflexion ne fit pas revenir Charles IV à plus d'égards pour les anciennes coutumes qui étaient comme la constitution traditionnelle de la Lorraine, et bientôt, son esprit inconstant replongea sa famille et ses sujets dans de nouveaux malheurs qui mirent en question l'existence même de la nationalité lorraine.

Le fait que nous venons de rappeler prouve que Charles-Joseph de Tornielle ne fut pas un courtisan, et que pour avoir vécu à la cour de princes auxquels il fut dévoué, lui et sa famille, il n'en conserva pas moins, dans toute son intégrité, le caractère élevé qui distingue l'homme de bien.

Le dernier acte où nous ayons vu figurer le nom de ce

(1) Lyonnois, *Histoire de Nancy*, t. 1, p. 333, et Digot, *Histoire de Lorraine*, p. 362.

seigneur, est un dénombrement qu'il fit au duc de Lorraine, le 15 décembre 1665, pour la baronnie de Beaufremont, Blevaincourt, Rosières, etc. (Ce dénombrement se trouve à la bibliothèque impériale, *Addition à Dufourny, Fouq. 3.*)

**Gaston-Jean-Baptiste de Tornielle.
marquis de Gerbéviller, baron de Beaufremont.**

Gaston-Jean-Baptiste de Tornielle succéda à Charles-Joseph de Tornielle, son père, dans les principaux domaines de sa famille. Nous rapportons sa naissance au temps du séjour de Gaston d'Orléans à la cour de Lorraine (1629—1634), et nous pensons qu'il fut tenu sur les fonds baptismaux par ce prince, frère du roi Louis XIII, qui lui donna son nom.

Dans un acte de la paroisse de Beaufremont, du 11 décembre 1654, où il avait bien voulu lui-même, quoique absent, accepter d'être le parrain de Gaston-Charles, fils de l'intendant Claude Maillard, il est qualifié simplement de marquis de Gerbéviller; mais dans la suite, il s'intitula ordinairement seigneur de Gellenoncourt, Bauzemont, Frouart, etc., grand chambellan, gouverneur et bailli de Nancy, colonel de cavalerie pour le service de Charles IV, duc de Lorraine, et son ambassadeur en Angleterre et en Hollande (1).

Il épousa, vers 1663, Charlotte d'Estournels. Ce mariage donna aux habitants de Gerbéviller l'occasion de montrer toute leur sympathie pour leur honoré seigneur. La commune acheta, pour être donnés en présent à M^{me} la Marquise, des flambeaux et des mouchettes qui coûtèrent 643 fr. 6 gros. Une livre de poudre fut aussi employée par les gens en armes pour fêter la bienvenue des illustres personnages (2).

(1) Moréri, p. 750, et D. Calmet, *Histoire de la maison du Châtelet*.

(2) F. Piérot, *Histoire de Gerbéviller*, p. 112.

Il faut bien le reconnaître, une telle générosité ne pouvait être que pour la célébration du *joyeux avènement* de Madame.

Le marquis de Gerbéviller fut nommé gouverneur de Nancy en 1665, et c'est en cette qualité qu'il assista, au mois de novembre, à l'entrée solennelle de Marie-Louise d'Apremont, et qu'il présenta les clefs de la ville à la jeune duchesse que le vieux Charles IV venait de donner aux lorrains (1). Mais si, pendant les troubles de la guerre, il put conserver la charge de bailli de Nancy, qu'il avait aussi reçue du même duc de Lorraine, il lui aurait été peu possible d'y exercer les fonctions de gouverneur que la France lui aurait interdites (2). Ce fut, néanmoins encore, en remplissant un devoir de cette place, qu'au mois d'août 1670, il avertit le duc de Lorraine de l'arrivée de Fourille, maître de camp général de la cavalerie française; et trois jours après, de l'approche d'un corps de troupes que Louis XIV faisait marcher secrètement dans le dessein de s'emparer de sa personne et de le dépouiller sans retour de ses états. Grâce à ces avertissements, qui montrent la vigilance d'un sujet fidèle, Charles IV put quitter à temps la ville de Nancy, et, en se dirigeant sur les Vosges, échapper aux pièges de son ambitieux ennemi (3).

La charge de bailli de Nancy lui imposait le devoir de veiller à tout ce qui concernait la police de la ville; il eut surtout le soin de travailler, autant qu'il le put, à empêcher les désordres, à maintenir le respect des mœurs parmi la population. Dans ce but, il fit publier, de concert avec le président et les conseillers de la chambre du Conseil de la ville de Nancy, le 28 février 1684, une ordonnance contre les bourgeois qui « tenaient berlans et jeux publics et qui attiraient les jeunes gens et fomentaient leurs débauches (4). »

(1) Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 5, p. 384.

(2) Lyonnois, *Histoire de Nancy*, t. 1, p. 560 et 562.

(3) Dom Calmet, Lyonnois et Digot. Dans les histoires publiées par ces auteurs.

(4) Lyonnois, *Histoire de Nancy*, t. 2, p. 74.

L'auteur de la *Notice historique* sur Gerbéviller (1), publiée en 1851, donne, sur le caractère de Gaston de Tornielle, d'intéressants détails auxquels nous emprunterons les faits et la plupart des passages suivants.

Ce seigneur, d'une haute stature, à la chevelure abondante et soyeuse, aux moustaches retroussées, au teint pâle, reflétant toutes les passions d'une jeunesse orageuse, présentait le plus beau type aristocratique qu'il fût possible de voir. Toutefois, derrière l'expression altière de son visage, on découvrait sans peine la bonté et la libéralité, ces précieuses vertus d'un grand cœur.

De concert avec son frère Henri, il fit, en 1672, à Gerbéviller, une fondation de 8,000 fr., dont 2,000 fr. servirent à l'achat d'une maison, et le reste à l'achat d'un gagnage pour le logement et l'entretien de quatre filles dévotes, qui devaient se consacrer à l'instruction gratuite des enfants pauvres de leur sexe (2).

Quoique grand seigneur, le marquis de Gerbéviller ne dédaignait pas les présents que lui faisaient parfois ses sujets, et ceux-ci ne manquaient guère de lui offrir des étrennes chaque année, ainsi qu'à M^{me} la marquise. En 1681, ils firent pour cet objet une dépense de 562 fr. (3). Souvent, il se montrait lui-même généreux à leur égard. En 1688, il remit à la commune les chambres et greniers situés au-dessus de la porte Notre-Dame, à condition que les habitants établiraient un auditoire et une prison civile. En 1694, il leur cédait un terrain pour la construction d'une halle et fournissait lui-même les bois et les tuiles nécessaires pour cette construction (4).

Affable et bienveillant pour tous, comment Gaston de

(1) M. Piérot, l'auteur de cette *Notice*, a puisé aux archives de l'hôtel-de-ville de Gerbéviller la plupart des faits qu'il rapporte.

(2) *Notice sur Gerbéviller*.

(3) *Ibid.*, p. 114.

(4) *Ibid.*, p. 118.

Tornielle n'aurait-il pas joui de la plus grande popularité ? Aussi , dit M. Piérot , à son arrivée dans sa bonne terre , chacun s'empressait-il d'aller lui offrir les plus beaux produits de ses récoltes. L'un apportait le lait encore chaud de ses vaches , l'autre ses plus grasses volailles , un troisième présentait la toile tissue de son plus beau lin. Les moins fortunés offraient des œufs , du beurre , du poisson ou des écrevisses. Gaston , ému à la vue de cette attention affectueuse de ses sujets , n'acceptait jamais que la plus faible part de tous ces dons. Un jour , entre autres , il ajouta , en congédiant les notables députés vers lui : « Mes amis , » mille fois merci pour votre bonne affection , mais reprenez » toutes ces choses ; mon intendant va vous en acquitter » la valeur , car je sais que depuis longtemps vous les destinez » au marché. Seulement , je veux qu'unis en famille , vous » en tiriez le meilleur parti. Je serai heureux qu'on ne puisse » dire que sur mes terres , ceux qui cultivent le blé ne » mangent jamais de froment ; que ceux qui sèment les verts » pâturages et engraisent de nombreux troupeaux ne mangent » jamais de viande ; que ceux qui font fructifier la vigne , » ne boivent jamais de vin ; que ceux qui récoltent la chaude » toison des brebis , grelottent sous de sales haillons. Allez » donc un moment secouer vos misères avec la générosité » de votre seigneur. »

Ces belles paroles , sorties du cœur , révèlent chez le grand chambellan de Charles IV, une haute intelligence de la véritable noblesse ; les sentiments d'humanité qu'elles renferment lui font honneur et témoignent que , comme la plupart de ses aïeux , il comprit que l'attachement et les bénédictions de ceux à qui l'on commande sont les plus pures jouissances que puissent se procurer les hommes élevés au-dessus de leurs semblables.

De son côté , Charlotte d'Estournels , son épouse , accordait une sollicitude toute spéciale aux enfants des pauvres : elle

(1) *Ibid.* , p. 418 et 419.

voulait qu'ils fussent élevés dans les sentiments d'une tendre piété et d'une touchante affection pour leurs pères et leurs mères. « Qui a plus besoin que l'indigent, disait-elle, du secours et des affections de la famille. Il est seul au monde. Il n'a rien pour les sens et la vanité. Il habite un logement humide et misérable où l'amour pourtant peut encore pénétrer, parce qu'il s'infiltré partout. Aussi, voyez le pauvre quand il a froid, il prend ses enfants sur ses genoux, les couvre de ses caresses, et sent qu'il est encore homme parce qu'il est père ! Travailler à orner les cœurs de ces jeunes créatures, c'est donc travailler à la félicité de ceux qui n'ont pas eu l'aisance en partage (1). » Nobles paroles ! bien dignes de la compagne de Gaston de Tornielle.

Comme ces généreux époux n'avaient pas d'héritiers directs, ils adoptèrent en quelque sorte les pauvres pour leurs enfants, et poussèrent la bonté d'âme et l'esprit de charité jusqu'à vendre leurs propres biens pour satisfaire à leurs désirs de bienfaisance et de dévouement. En 1694, messire Gaston de Tornielle vendit à Laurent Pancheron, écuyer, seigneur des hautes et basses Ferrières, ses droits de seigneur de Giriviller et d'Essey-la-Côte, moyennant 35,000 fr. barrois de principal. Dans l'acte de cession, il réserva vingt louis pour une coëffe à son épouse et dix pistoles pour les *francs-vins* (2). Cette vente ne fut pas le seul démembrement qu'il fit dans son marquisat de Gerbéviller et dans les autres terres qu'il avait eues de ses parents.

Vers 1687, peut-être même plus tôt, la part que les comtes de Tornielle possédaient dans la baronnie de Beaufremont avait aussi été vendue à la famille du sieur Labbé, ancien président de la Cour des monnaies à Paris, ensuite secrétaire d'État du duc de Lorraine et président de la Chambre des comptes de Nancy, mais nous n'avons pu découvrir si cette vente fut faite par Gaston de Tornielle ou par son frère

(1) *Ibid.*, page 121.

(2) *Ibid.*, page 120.

Henri, dont nous allons parler, et qui paraît être le dernier de sa famille qui ait porté le titre de baron de Beaufremont.

Plus tard encore, en 1692 et 1696, Gaston-Jean-Baptiste de Tornielle, Saladin d'Anglure, et Chrestienne du Châtelet, son épouse, vendirent la baronnie de Bulgnéville à Gustave Dessales qui, en 1699, obtint du duc Léopold des lettres de confirmation de cette vente (1).

En commençant l'année 1696, les notables et les officiers de la chambre de ville de Gerbéviller délibérèrent qu'il serait baillé pour étrennes à M. le marquis et à M^{me} la marquise, vingt-deux écus de trois livres l'un à chacun, et qu'il serait fait un présent honnête de gibier à *Monseigneur* l'Intendant. C'était la dernière fois que le populaire Gaston de Tornielle devait recevoir les vœux et les dons de ses fidèles sujets. Le dix-septième jour d'octobre de la même année, au retour d'une promenade à travers la campagne, il se sentit mal. Il envoya chercher en toute hâte l'abbé Laurent. Ce digne prêtre le trouva déjà sans voix. Le vieux marquis, en l'apercevant, leva les yeux au ciel, saisit les deux mains du pasteur et les garda dans les siennes jusqu'à son dernier soupir. Ses dépouilles mortelles reposent à Gerbéviller, avec celles de ses illustres aïeux (2).

Après la mort de son mari, Charlotte d'Estournels se retira chez les religieuses de la Visitation de Nancy. En 1700, la mère Perrin l'attacha à ce monastère en qualité de bienfaitrice, et jusqu'à sa mort, elle suivit tous les exercices de la vie religieuse, et porta même l'habit, mais sans faire aucun vœu public, pour éviter toute charge et dignité (3).

**Henri-Hyacinthe. comte de Tornielle.
baron de Beaufremont.**

A Gaston de Tornielle, mort sans postérité, succéda son frère, troisième fils de Charles-Joseph, comte de Brionne,

(1) *Statistique des Vosges*, page 85.

(2) *Histoire de Gerbéviller*, p. 114 et 122.

(3) Lyonnais, *Histoire de Nancy*, t. 2, page 356.

Henri-Hyacinthe de Tornielle, comte de Deuilly et de Brionne, baron de Beaufremont et de Bulgnéville, seigneur de Valhay, gouverneur et bailli de Lunéville, capitaine des gardes du corps de Charles IV, duc de Lorraine, conseiller d'État du duc Léopold et maréchal de Lorraine (1).

Le 28 juin 1656, Henri de Tornielle était à Beaufremont; il y fut parrain du fils d'un sieur Jean Colnot, et apposa sa signature sur l'acte de baptême, où il est qualifié de haut et puissant seigneur (2).

Vers 1667, il fit hommage au duc de Lorraine, pour la terre et seigneurie de Valhay et leurs dépendances, dont la moitié lui venait de la succession de dame Aprone de Porcelet, comtesse de Suse, sa tante, et l'autre moitié avait été par lui acquettée de dame Marie de Porcelet, comtesse de St-Amour, aussi sa tante, à qui elle était échue par partage. Le tout mouvant de son Altesse de Lorraine.

Nous le retrouvons à Épinal en 1670, sous le nom de comte de Tornielle. Charles IV s'étant échappé de Nancy et dirigé vers les montagnes des Vosges, comme nous l'avons déjà dit, l'armée française l'y poursuivit bientôt, et, sous le commandement du maréchal de Créquy, vint mettre le siège devant Épinal, où s'étaient jetés à la hâte, avec quelques gens de guerre et les milices du pays, un certain nombre de gentilshommes, les compagnies lorraines des gardes et des cheveu-légers. Le comte de Tornielle fut nommé gouverneur de la ville : en cette qualité, il commandait la place. La ville fut investie le 19 septembre et la tranchée ouverte le 20. Les assiégés se défendirent avec beaucoup de valeur pendant cinq jours. Ils firent même, le premier et le quatrième jour du siège, deux sorties qui furent si vigoureuses que Créquy parlait déjà de convertir le siège en blocus.

Mais que pouvait, contre un ennemi parfaitement pourvu de tout, une faible garnison qui manquait des choses les plus nécessaires, à qui il ne restait pas même des munitions

(1) Moréri, p. 750.

(2) Registre des actes de la paroisse de Beaufremont.

pour un jour ? Sur les représentations qui lui furent faites par tous les officiers, le comte de Tornielle voyant l'impossibilité de conserver la place, consentit à demander une honorable capitulation. Le maréchal de Créquy se douta évidemment de la détresse de la garnison, et après avoir d'abord proposé de la recevoir prisonnière de guerre, ce qui ne fut pas accepté, il lui signifia tout simplement l'ordre de se rendre. Le gouverneur, les officiers, les compagnies des gardes et les cheval-légers, furent faits prisonniers de guerre, et le reste des troupes et autres gens, pris à discrétion, pour être traités selon les ordres du roi.

Il fallut subir ces humiliantes conditions. Le comte de Tornielle, consterné d'un insuccès inévitable, qu'avaient prévu les habitants de la ville aussi bien que les chefs des troupes, mais conservant dans le malheur toute la dignité qu'inspire le vrai patriotisme, écrivait au duc de Lorraine : « L'on nous mène prisonniers à Metz : je suis désolé de n'avoir pas perdu la vie avant qu'Épinal fût assiégé. » Pendant les pourparlers qui eurent lieu pour la capitulation, il avait offert de se rendre seul à discrétion pour que l'on accordât à la garnison une capitulation de gens de guerre. Cette généreuse proposition fut rejetée (1).

Nous ne saurions dire combien de temps dura sa détention, ni à quelles conditions il recouvra la liberté. Il est probable qu'il était libre lorsqu'en 1672, il s'associa à son frère Gaston, pour fonder les écoles de jeunes filles de Gerbéviller.

Léopold, reconnu duc de Lorraine et ayant pris le gouvernement des états de ses pères à la suite du traité de Risvick (1697), n'oublia pas les anciens services de Henri de Tornielle : il le créa conseiller d'État, puis maréchal de Lorraine, charge que, d'après Lyonnois, il possédait en 1706.

Ce seigneur, le dernier de sa famille qui ait porté le titre de baron de Beaufremont, avait épousé Marie-Marguerite-

(1) Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. 3, p. 675 et aux preuves, p. DXCJ et suivantes.

Angélique de Thiercelin, fille de Charles, marquis de Brosse, seigneur de Saveuse, et de Marie de Vienne, cousine germaine du maréchal de Luxembourg, de laquelle il eut :

1° Anne-Joseph de Tornielle dont nous allons parler, et 2° Henri-Hyacinthe, comte de Tornielle, seigneur de Valhay, qui fut grand aumônier de Lorraine, prévôt de la collégiale de St Georges, et grand doyen de la primatiale, mort en 1736.

Anne-Joseph, comte de Tornielle et de Brionne, marquis de Gerbéviller, conseiller d'état du duc Léopold et son grand chambellan, bailli du duché de Bar, puis grand bailli de Nancy (1), épousa, en 1700, Antoinette-Louise de Lambertye, fille de Georges, marquis de Lambertye, maréchal de Lorraine, et de Christine de Lenoncourt (2). Son mariage ayant été stérile, il choisit pour héritier, quelque temps avant sa mort, Camille de Lambertye, neveu de sa femme, qui quitta son nom pour prendre, avec le titre de comte de Tornielle, les armes de cette illustre maison. Anne-Joseph de Tornielle mourut en 1737, et son épouse en 1738. Malgré les éloges d'une pompeuse épitaphe, on reproche à ce seigneur plusieurs exigences féodales qui prouvent qu'il n'imita pas toujours le désintéressement de ses prédécesseurs (3).

(1) Lyonnois, t. 2, p. 584.

(2) *Notice sur Gerbéviller*, p. 158 et suivantes.

(3) On lit dans l'histoire de Nancy par Lyonnois, tome 5, page 311 :

« Dans le sanctuaire de l'Eglise des pp. Thiercelins, et du côté de l'épître, on a placé dans le mur un fort beau mausolée d'environ vingt pieds de hauteur, sur une largeur proportionnée. Sur un tombeau de pierre, est une urne de marbre noir sur laquelle se repose un génie qui éteint un flambeau; au côté droit, un autre génie, assis sur un carquois rempli de flèches, tient un casque; à gauche une corne d'abondance de laquelle sortent des monnaies et des perles est accompagnée d'un caducée. Une table de marbre noir, qui se termine en forme de rideau, couvre au haut une tête de mort environnée de trophées d'armes et surmontée de deux écus accolés; le premier de Tornielle, de gueules à l'écu d'or chargé d'un aigle impérial de sable, environné de deux massues d'or; le second, de Lambertye, d'azur à deux chevrons d'or, et pour supports un lion et un griffon, avec une couronne de marquis.

La partie occidentale de l'hôtel-de-ville de Nancy a été édiflée par Stanislas, sur l'emplacement qu'occupait l'hôtel de Gerbéviller élevé, sous le règne du duc Léopold, par Anne-Joseph de Tornielle. Cet hôtel, qui avait des remises et un grand jardin, fut payé par ordre du roi de Pologne, duc de Lorraine, le 20 mars 1750, à la dame Barbe Hurault de Morainville, épouse et fondée de pouvoir de M. Camille de Lambertye, la somme de 51,096 livres 6 deniers de France.

En terminant ces recherches sur la famille des comtes de Tornielle, on conçoit tout le regret que nous éprouvons de n'avoir pu retrouver un seul fait sur le séjour et la

Sur cette table de marbre est l'inscription suivante :

< D. O. M.

> In caelo regnatura obiit pridie kalend. Decemb. anno MDCCXXXVIII Domina D. Antonia Ludovica ex comitibus de Lambertye, conjux illustrissima excelsi ac præpotentis Domini D. Annæ Josephi comitis de Tornielle et de Brionne, marchionis de Gerbéviller, *Carolo VI* Rom. Imper. *Leopoldo Francisco III*, regis Loth. Ducibus a sanctoribus consiliis, summi cameræ præfecti, in suprema Loth. et Barri curia inter senatores equitis honorarii, prætorii Nanceiani magni ballivii postmodum moriens ejus vidua, sexûs honor, urbis delictæ, provinciæ decus, genere magna, amplissimis animi dotibus major, in Deum pietate, in pauperes charitate, in templis exornandis studio, in suis munificentia, invicta in adversis, in diuturnis doloribus, in ultimis fortitudine, existimatione supra famam maxima, conjugum norma, illibata sponso dilectissimo semper servatâ fide, etiam post mortem cordi ejus hic deposito perenni fœdere voluit sociari. Geminatis utrique fave precibus, viator.

Sur une table de marbre noir placée dans le tombeau même, on lit encore ce qui suit :

> Deo misericordie et æternæ ad altare sanctum memoriæ piissimæ mulieris, cujus pietates non defuerunt, quæ erogata huic domui duorum librarum Turonensium millium elemosina, unum missæ sacrificium in mortis suæ, alterum in sponsi iij kal. Junii anno MDCCXXXVII defuncti, annua die celebrandum in perpetuum instituit. >

Le cœur de M. de Tornielle, marquis de Gerbéviller, époux de la dame de Lambertye, enfermé dans une boîte de plomb, fut déposé dans cette église le 31 mars 1737.

conduite de ces puissants seigneurs dans leur baronnie de Beaufremont. La bienfaisance qu'ils exercèrent dans leurs autres seigneuries nous permet d'assurer qu'ils ne furent pas insensibles aux malheurs qui désolèrent nos villages pendant les guerres du XVII^e siècle, et que s'ils ne purent prévenir ces malheurs, ni s'en garantir eux-mêmes, ils les adoucirent du moins autant que cela leur fut possible.

Gabriel-Ferdinand de Madruce.
comte de Chaland, baron de Beaufremont.

(XVI^e et XVII^e Siècle.)

Le partage de la baronnie de Beaufremont avait donné au fils de Frédéric de Madruce et d'Isabelle de Chaland, la partie sud-est du château de Beaufremont (1). Ce fut là que

(1) Au moment où nous relisons les épreuves de ce travail, nous recevons du laborieux et bienveillant abbé Darras, chanoine honoraire d'Ajaccio et précepteur de M. le prince Eugène de Bauffremont-Courtenay, quelques précieux renseignements qui nous fournissent l'occasion de rédiger la note qui suit :

Outre Ferdinand de Madruce, Frédéric de Madruce et Isabelle (ou Elisabeth) de Chaland eurent encore une fille : Chrétienne de Madruce qui, en 1597, devint l'épouse de Marc-Claude de Rye, marquis d'Ogliani, baron de Dicey, Bouclans, Versel, né et baptisé à Amance, le 21 février 1534, et dont la marraine fut la dame de Valengin.

Marc-Claude de Rye, d'une maison ancienne et distinguée de Bourgogne, suivit les intérêts du duc de Savoie, Charles-Emmanuel. Dès 1582, il était conseiller de guerre et colonel entretenu au service de ce prince qui, en 1607, l'institua son grand-écuyer, par lettres-patentes du premier de décembre; l'année suivante, il le nomma gouverneur de Chablais, par patentes du dernier juin, et le même jour, capitaine de l'une des cinq compagnies d'ordonnance deçà les monts, puis enfin maréchal de ses camps et armées.

Pendant les troubles qui agitérent ensuite la Savoie, Marie-Claude de Rye renvoya le collier de l'ordre de l'Annonciade, dont il était chevalier, et l'archevêque de Tarentaise lui en donna son acquit. Il prétendit ensuite

ce seigneur fixa sa principale résidence. Nous avons déjà dit qu'en 1617, des reconstructions avaient eu lieu dans le vieux manoir; c'est surtout dans le château du seigneur de Madruce que s'exécutèrent ces travaux; ils eurent pour effet de rendre l'habitation de sa famille plus spacieuse et plus

le remboursement de la perte du marquisat d'Ogliani sur les *menites* (ministres?) du Duc de Savoie à Milan, l'estimant à 38,000 ducats.

La dot de Chrétienne de Madruce avait été de 7,000 écus d'or sols, au coin du roi de France, assignée sur la terre de Rosillon. Ils eurent pour enfants Marc-François de Rye et Magdeleine de Rye.

Marc-François de Rye, marquis d'Ogliani, après la mort de son père arrivée à Milan, porta d'abord le nom de comte d'Arberg, parce que sa mère et son père avaient acheté de Ferdinand de Madruce, comte d'Arberg, baron de Beaufremont, leur frère et beau-frère, le droit de substitution sur les comtés d'Arberg et de Valengin-Budevillier (*sic*). Il y eut plusieurs sentences en sa faveur pour le mettre en possession de ces comités, mais les hérétiques du pays et les états de Neuchâtel, qui ne voulaient pas d'un seigneur catholique, en empêchèrent toujours l'exécution.

Marc-François de Rye « fut un seigneur doué de belles qualités d'esprit, pourtant de peu de conduite, et amy de faire des vers; sans avoir éclaté par ses services, à la réserve de ce qu'il accompagna, avec un certain nombre de gens de guerre, S. A. R. l'Infant cardinal, lorsque ce prince passa de Milan en Flandres par l'Allemagne, et défit les ennemis près de Norlinghen. » Il fut adonné à ses plaisirs et laissa plusieurs enfants illégitimes, « un entre autres qui était page de D. Francisco Mello, gouverneur des Pays-Bas. » Ce seigneur portugais l'avait pris avec lui, parce que s'étant trouvé à Ratisbonne avec le marquis d'Ogliani, ce dernier l'avait institué son héritier en tous ses biens et actions, tant en Bourgogne qu'en la comté d'Arberg et de Valengin, lui recommandant, par son testament, « une sienne fille naturelle nommé Angélique de Rye, laquelle fut depuis mésalliée à Milan. »

Dou Francisco de Mello « fit faire un bel enterrement à ce marquis à titre d'héritier et de parent, parce qu'ils étaient de la maison de Bragance, et ainsi se termina cette branche de la maison de Rye. »

Rye porte : d'azur, à l'aigle d'or, timbré au vol d'or. Supports deux lions de même. (Extrait d'un manuscrit in-folio, intitulé : *Descendances généalogiques de familles illustres de la Comté de Bourgogne et autres*, pages 199 et 200. Ce manuscrit appartient à M. le duc de Bauffremont. Voir aussi *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, t. 5, page 691.



commode. Mais le fléau destructeur de la guerre devait abrégér singulièrement la durée de ces embellissements. Dix-huit années s'étaient à peine écoulées depuis leur exécution, que la main d'un ministre despote (1) en faisait rouler les dates parmi les décombres où nous les avons retrouvées. Malgré les ravages que dut subir cette habitation, ravages qui (nous le supposons) se renouvelèrent encore en 1672; malgré les dégradations du vandalisme révolutionnaire et les démolitions intéressées des acquéreurs de biens nationaux, les restes mutilés de ce château, les arceaux de sa cuisine, les débris de ses portes d'entrée, son puits, sa vaste cour pavée, révèlent encore son ancienne magnificence. Il y a moins de trente ans, une partie de sa façade avait conservé son élévation primitive; elle était couronnée par quatre ou cinq animaux représentant des griffons, des loups ou des sphinx, mais les propriétaires d'alors ayant été obligés à des réparations devenues urgentes, on vit pendant quelque temps ces œuvres de la sculpture féodale mêlées aux autres matériaux, puis, vendues à vil prix, disparaître en un même jour pour aller embellir les tours du château de Bourlémont.

Gabriel-Ferdinand de Madruce porta d'abord le titre de comte de Chaland, et servit en cette qualité dans l'armée lorraine. Dans un registre des recettes et dépenses, du 1^{er} avril 1594 au 30 juin 1592, indiquant la situation de cette armée sous le duc Charles III, on voit que le *sieur de Chaland*, capitaine de Rinel, avait sous ses ordres une compagnie d'infanterie pour la garde de cette petite place. A la même époque, la ville de la Mothe avait une garnison de cent hommes (2).

Le duc de Lorraine, qui, en 1574, avait fait réunir les états du bailliage de S^t-Mihiel pour la rédaction des coutumes de ce bailliage, désirant que ces coutumes que l'on allait

(1) Richelieu.

(2) Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 4, p. 273.

mettre sous presse avec des modifications faites d'après ses ordres, fussent encore revues et en quelque sorte approuvées par le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, fit de nouveau convoquer ces états à Saint-Mihiel, en 1607, pour le 27 septembre. La baronnie de Beaufremont s'y trouva représentée, cette fois, pour l'état de noblesse, « par haut et puissant seigneur messire Ferdinand-Gabriel de Madruce, comte d'Avy, baron de Baufroimont, à cause de sa dite baronie, présent par Nicolas Robert (1), son receveur en icelle. » Le même Nicolas Robert et Antoine Ferry y représentèrent « les habitants et communautéz de Baufroimont, Gendreville, Médonville, Malaincourt et Urville » (2).

Nous aimons à penser que ses qualités non moins que sa haute naissance valurent à Gabriel-Ferdinand de Madruce, les fonctions de conseiller d'état et de grand chambellan du duc Charles III. Ce fut en cette dernière qualité, qui lui donnait le second rang parmi les officiers de la cour ducale, qu'il assista aux funérailles de ce prince, mort le 14 mai 1608, et que, conjointement avec messire Pierre de Stainville, doyen de la primatiale, il fut chargé de régler tout ce qui concernait ces funérailles. Dans le cortège, il occupait une des places les plus distinguées et portait la grande clef dorée, l'une des pièces de souveraineté et d'honneur (3).

Ce seigneur eut pour épouse Bonne de Livron, fille d'Érard de Livron et de Gabrielle de Bassompierre. Érard de Livron, chevalier, seigneur de Bourbonne, Courtenay, Vauvillers, conseiller d'état, chambellan, grand maître de l'hôtel dès 1580, et chef des finances, en 1590, du duc Charles III, descendait de Bernard de Livron, seigneur de Bourbonne à la fin du XV^e siècle, et de Françoise, fille de Pierre I^{er}

(1) Il est possible que ce Nicolas Robert ait été le père ou l'aïeul de Nicolas-Henri Robert, prévôt de Bulgnéville, anobli le 15 mars 1725.

(2) *Coutumes du bailliage de Saint-Mihiel, procès-verbal*, p. 227 et suivantes.

(3) Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 4, p. 384 et 394.

de Bauffremont, sire de Soye, baron de Senecey. Cette alliance rapprochait donc encore Gabriel-Ferdinand de Madruce des anciens seigneurs de Beaufremont, dont le sang coulait déjà dans ses veines avec celui de tant d'autres illustres aïeux.

D'après un manuscrit de la bibliothèque d'Épinal (4), ils auraient eu deux fils, N..., comte de Madruce, et N..., abbé de Saint-Paul, morts jeunes; mais ce qui paraît certain, c'est qu'ils n'eurent qu'une héritière : Charlotte-Chrétienne-Éléonore de Madruce, dame de Beaufremont, mariée à messire Charles de Lenoncourt, seigneur de Serres.

Avant de parler de ce nouveau baron de Beaufremont, disons quelques mots de la société à l'époque où nous sommes arrivés.

La situation de la société, au XVI^e et au XVII^e siècle, offre une grande différence avec ce qu'elle était pendant les siècles antérieurs. On ne voit plus alors de guerre entre les seigneurs. L'autorité plus étendue des princes souverains avait fini par maltraiter l'ardeur belliqueuse de cette foule de petits despotes que le plus futile prétexte armait les uns contre les autres, toujours aux dépens de la classe ouvrière et du pauvre peuple, les premières et les plus innocentes victimes de toutes les rancunes seigneuriales.

Après la suppression de ces guerres, il restait encore bien des abus; le duc Charles III fut un des princes qui s'employèrent le plus à les faire disparaître. Parmi les ordonnances qu'il fit dans cette intention, la plus importante est celle du 4^{er} avril 1596. Désirant introduire dans l'administration des communautés une uniformité avantageuse à tous, il établit par cette ordonnance que chaque année, pendant la quinzaine de la Saint-Remy, il y aurait dans les villes et les villages une assemblée où tous les habitants seraient tenus d'assister. Cette assemblée prit le nom de plaid-annal. La réunion était présidée par les officiers du prince et ceux du seigneur. On y créait les mayeurs, les syndics, gens de justice, officiers de police, bangards, gardes forestiers et autres, qui prêtaient

(4) *Généalogies diverses*, par Jacques de Poissons (1690).

serment avant d'entrer en fonctions; l'appariteur y faisait l'énumération des droits seigneuriaux, cens, rentes, redevances, en indiquant par qui ils étaient dus et à quels termes; on y rendait exécutoires les rôles de ces redevances; on y entendait les comptes des syndics et autres officiers municipaux sortant d'exercice, et on y adoptait les règlements de police. On y donnait aussi lecture des procès-verbaux des bangars et des sergents, et après que les délinquants avaient présenté leurs moyens de défense, le procureur fiscal et le fermier des amendes approuvaient ou contredisaient, puis le président du plaid (le prévôt) prononçait en fixant le chiffre, s'il jugeait que l'amende était encourue (1).

Les amendes étaient nombreuses pour les délits ruraux, mais peu élevées; toutes appartenaient de droit au seigneur justicier qui, ayant à sa charge les frais de justice, devait y trouver une indemnité de ceux-ci (2). Les officiers de la seigneurie qui se rendaient à ces plaids-annaux, recevaient de la communauté une certaine somme pour rétribution de leur dérangement et de leur travail.

Cette curieuse institution, qui accordait aux habitants des droits et de précieuses garanties contre les actes arbitraires, subsista, du moins pour ce qui concerne les impositions, les amendes et les créations d'agents municipaux, jusqu'à la révolution de 1789, seulement au lieu de se tenir à la Saint-Remi, les assemblées furent remises, pour la plupart, à l'époque de la fête patronale de chaque localité.

Quoique nous ne sachions rien des plaids-annaux de Beaufremont, plusieurs pièces que nous avons lues aux archives de la préfecture des Vosges, concernant la commune d'Urville, attestent que ces assemblées étaient en usage dans notre baronnie, et qu'elles y subsistèrent jusqu'à l'anéantissement du régime féodal (3).

(1) Voir Digot. *Histoire de Lorraine*, t. 5, p. 115.

(2) Demout. *Justice criminelle en Lorraine*, t. II, p. 252 et 254.

(3) Un compte rendu par Nicolas Fleurichamp, syndic de la communauté

Il ne faudrait pas supposer toutefois qu'au moyen de ces assemblées, les communes jouissaient d'une espèce d'indépendance pour leur administration intérieure. D'abord, beaucoup de seigneurs continuèrent à jouir du privilège de nommer leurs mayeurs, greffiers et sergents, et nous croyons que ceux de Beaufremont furent de ce nombre; puis, pour la gestion des biens communaux, un édit du même duc Charles III défendait aux communautés de vendre, donner ou aliéner leurs immeubles, et même de faire des coupes extraordinaires dans leurs forêts, sans en avoir obtenu l'autorisation des seigneurs hauts justiciers. Nous pensons aussi que les seigneurs de Beaufremont jouissaient d'un certain droit sur la haute futaie de ces forêts; le nom de *régal* (*arbres du roi, du seigneur*) conservé dans nos villages à cette partie des affouages qui s'y délivrent chaque année, motive notre assertion qui, d'ailleurs, n'a rien de contraire à un article du partage de 1589 où il est question de droits particuliers sur les bois des communes composant la baronnie.

Cette question des droits féodaux nous servira de transition pour parler d'une ordonnance du 7 août 1612, par laquelle

d'Urville, pour 1782, porte en recette, la somme de 267 livres 4 sous 10 deniers pour canon de divers terrains et paquis communaux laissés à bail, et en dépense, la somme de 177 livres 12 sous 6 deniers pour objets divers concernant l'administration de ladite communauté. Parmi les pièces qui accompagnent ce compte, une quittance du 28 décembre 1782 porte : Reçu par le greffier de police Poirot, du syndic N. Fleurichamp, 5 livres 17 sous 6 deniers pour vacations de Messieurs les officiers de la baronnie de Beaufremont, à la création de nouveaux officiers de police, bangars, etc., pour les frais à la tenue des derniers plaids-annaux audit Urville, et 18 livres pour les extraits des rôles et autres écrits concernant ces plaids. — Une autre quittance du 30 décembre 1783, porte en dépense 23 livres pour copie des rôles de la subvention, vacations à MM. les officiers de la baronnie de Beaufremont à la tenue des plaids-annaux, enregistrement des actes publics et papier. Signé : L. Poirot. Le compte rendu de cette année par le syndic Nicolas Liébaud, porte en recette 366 livres 12 sous 8 deniers, et en dépense 329 livres 2 sous 5 deniers.

le duc Henri II prescrivit que les seuls hauts justiciers pourraient avoir un colombier de 120 nids au plus. Il est déjà question de cette prérogative seigneuriale dans le partage de 1589, cependant les deux colombiers qui existaient dans le siècle dernier à Beaufremont, ne furent établis qu'après ce partage. Celui des comtes de Tornielle était construit à l'ouest du château, et celui des comtes de Madruce dans la portion de vignes qui leur échut : il y subsiste encore, au-dessous et en dehors de l'enceinte de leur habitation. C'est une tour assez élevée, recouverte en dôme, et d'un diamètre qui diffère peu de celui des anciennes tours de la forteresse; nous nous rappelons y avoir vu autrefois quelques pigeons, mais depuis bien des années, elle est veuve de ces hôtes paisibles. Le temps qui détruit tout finira par anéantir ce modeste monument que nous aimerions à voir conserver. Il existe aussi sur le territoire de Beaufremont une saison dite du Colombier, à l'ouest du village. Si dans les temps anciens, les seigneurs eurent des pigeons, il serait possible qu'ils leur eussent construit une tour dans les vignes qui dominent cette saison, ce qui lui aurait donné le nom par lequel on la désigne.

Comment quitter le XVI^e siècle et le commencement du XVII^e, sans dire un mot des sorciers. La baronnie de Beaufremont eut les siens, et quoiqu'ils aient disparu ainsi que les pièces des procédures qui furent exercées contre eux, nous ne devons pas moins quelques lignes de pitié à leur infortunée mémoire. D'après les listes dressées par M. Dumont (1), deux de ces malheureux, de la commune de Jainvillotte, furent successivement brûlés à la Mothe : c'est d'abord un sieur Nicolas Robert qui subit cette peine en 1604, puis une femme Élophe, veuve Germain Simon, qui ne sut pas mieux s'en préserver, en 1608. Nous n'avons jamais oui parler que d'une femme qui aurait été aussi brûlée comme sorcière à Beaufremont, sur la hauteur où se voit

(1) *Justice criminelle en Lorraine*, t. II.

aujourd'hui la croix dite de la Chapelle (1), en sortant du village par le chemin de Lemmecourt. Cette malheureuse aurait confessé son crime, et accepté le supplice du feu comme une juste expiation de ses méfaits.

La croyance aux personnes en relation avec l'esprit malin était devenue alors tellement générale, qu'on supposait des sorciers partout. Il n'était pas rare même de voir des gens s'accuser d'être possédés du diable, d'avoir fait un pacte avec lui, d'avoir assisté au sabbat, espèce de repas nocturne suivi de danses et de divertissements infâmes. Cette triste monomanie fit de tels progrès qu'une véritable terreur régna par moments dans les campagnes : il nous souvient d'avoir entendu raconter à de vieilles personnes, qui n'en parlaient pas sans une espèce de frayeur, des scènes de ce sabbat dont les convives s'élevaient dans les airs pour se rendre dans des clairières du milieu des bois, et des traits de la vie de gens mal famés dont les sorts jetés sur des familles ou sur des bêtes, occasionnaient des maladies, la perte de la santé et même la mort. C'est surtout de la part de certains individus de Gendreville, dont les habitants ont conservé le surnom de *sorciers*, que l'on redoutait les sorts et les maléfices. La répulsion qu'inspirent la laideur et la malpropreté revêtues des haillons de la misère, était un motif suffisant pour une accusation de sorcellerie. Il y avait bien peu de misérables qui ne fussent soupçonnés d'être en relations avec Satan, et on les croyait d'autant plus dangereux qu'ils se tenaient plus isolés et comme cachés au fond de leurs pauvres cabanes. Il fallait se défier même de leurs cadeaux, qui étaient le plus souvent une pelotte de fil, une belle pomme ou un autre fruit. Le démon se montrait aussi assez souvent aux voyageurs, mais il était facile à reconnaître, parce qu'il avait toujours un pied de bœuf.

(1) Au-dessus du chemin, à environ cinquante mètres de cette croix, élevée après 1824, existait encore, au siècle dernier, une petite chapelle dédiée à Sainte-Geneviève. Il n'en reste plus aucun vestige.

Nous devons nous borner à ces quelques mots sur ce sujet. Nous ajouterons seulement que le nombre des victimes que produisirent en Lorraine les accusations de sorcellerie peut se compter par centaines. Mais combien étaient innocentes et furent sacrifiées aux passions honteuses de leurs persécuteurs ! La Pucelle d'Orléans ne le fut-elle pas à la haine des Anglais ? le curé Grandier à celle de Richelieu ? l'épouse du maréchal d'Ancre aux complots qui firent périr son mari ? Nous avons lu plusieurs procès de sorciers, et nous sommes restés convaincus que les coupables étaient loin d'être toujours les malheureux que l'on torturait (cette fois, d'une manière vraiment infernale), au moyen de l'estrapade, des coins, des gresillons et du tourniquet.

MAISON DE LENONCOURT.

**Charles de Lenoncourt de Serres, époux
de Charlotte-Chrestienne de Madruce,
baron de Beaufremont.**

(XVII^e Siècle.)

Charles de Lenoncourt de Serres, qui épousa la fille unique de Gabriel-Ferdinand de Madruce, était de l'illustre maison de Lenoncourt, l'une des quatre grandes familles de l'ancienne chevalerie lorraine.

Nous n'essayerons pas de donner la généalogie de cette maison que nos historiens font venir d'Oldéric de Nancy, frère de Gérard d'Alsace. L'un des successeurs d'Oldéric, Drogon de Nancy, sénéchal de Lorraine, échangea, au duc Mathieu, en 1153 ou 1155, son château de Nancy et ce qu'il possédait dans cette capitale naissante, contre Rosières-aux-Salines et Lenoncourt. Ses descendants prirent le titre de

seigneurs de Lenoncourt, et le nom de ce village continua depuis à être celui de leur famille (1).

Jean de Lenoncourt, chevalier, seigneur de Serres, Maron, Messein, du Val-de-Saumorey, etc., troisième fils de Louis de Lenoncourt et de Catherine de Haraucourt de Paroye, fut l'aïeul paternel de Charles de Lenoncourt. Élevé à la cour de France avec le duc Charles III, il y servit ce prince, son souverain, suivant la coutume des jeunes seigneurs de la haute noblesse de son temps. Il épousa d'abord Catherine de Saulx, fille de Théodore de Saulx, seigneur d'Arc-sur-Tille, dont il n'eut pas d'enfants, ensuite dame Barbe du Puy-de-Fon, fille et unique héritière de Jean du Puy, chevalier, seigneur du Portail en Poitou, et d'Isabeau de Beauveau de Sandaucourt (2).

Les charges de chambellan, conseiller, bailli et gouverneur de Saint-Mihiel lui furent données par patentes du duc de Lorraine du 14 octobre 1574. Une autre patente du 16 janvier 1684 le nomma capitaine de Briey. Ayant ensuite rempli diverses ambassades, où il réussit au grand contentement du prince, il en fut récompensé par les dignités de grand-maitre de l'hôtel et de chef des finances qui lui furent conférées, la première par lettres du 24 juillet 1589, et la seconde le 22 mars 1590. Le 7 décembre 1594, étant avec Son Altesse au camp devant Stenay, que l'armée lorraine assiégeait, il y fut frappé à la tête par un boulet tiré du canon des remparts et mourut sur-le-champ, vivement regretté du prince et de toute l'armée (3). Il avait fondé en 1588, à Serres, un couvent de Minimes où son corps fut inhumé. Son épouse, après une viduité de 32 ans, mourut au Pont-Saint-Vincent dame d'honneur de M^{me} de Vaudémont (4).

(1) Voir l'*Origine de Nancy*, par Henri Lepage, Société d'Archéologie lorraine, année 1836, pages 208 et 223.

(2) *Mémoire généalogique sur la famille de Lenoncourt*, par Mory d'Elvange, à la bibliothèque de Nancy, manuscrit n° 27 (9 pages).

(3) Un devin avait prédit qu'il mourrait d'un grand mal de tête.

(4) *Mémoire généalogique*, *ibid.*

De leur mariage étaient nés Louis-Jean qui suit, Charles qui mourut de la peste étudiant à Pont-à-Mousson, et Catherine qui devint abbesse de Juvigny.

Louis-Jean de Lenoncourt, chevalier, seigneur de Serres, Pierrefort, Trognon, Renesson, etc., fut admis aux fonctions de conseiller d'État, de bailli et gouverneur de la province de Saint-Mihiel, à la place de son père, et créé gouverneur de Villefranche par le duc Charles III; mais il ne jouit pas longtemps de ces dignités. Le 22 avril 1594, il mourut à Nancy âgé seulement de 26 à 27 ans, laissant de son mariage avec Claude de Fresneau, fille unique et héritière de Jean de Fresneau, seigneur de Pierrefort, et de dame Claude de Beauveau, qu'il avait épousée le 28 janvier 1594, deux fils dont l'aîné, François, mourut à Toul âgé de dix ans, et le second, Charles, fut notre baron de Beaufremont (1).

Orphelin dès le plus jeune âge, Charles de Lenoncourt eut le bonheur d'être élevé par une mère qui, pendant un veuvage de 40 ans, sut toujours être résignée, digne et chrétienne (2). Ses soins furent d'abord partagés entre ses deux enfants, mais lorsqu'il ne lui resta plus que le jeune Charles, elle l'entoura de toute sa tendresse maternelle, et bien des fois elle adressa au ciel des vœux ardents pour la conservation de ce cher fils. Elle eut le bonheur de le voir grandir auprès d'elle et de faire germer, dans son jeune cœur, les belles qualités qui, plus tard, lui méritèrent la main de la vertueuse Charlotte de Madruce, la faveur des ducs de Lorraine et même celle de l'empereur d'Allemagne.

Pour mieux prouver ce que nous avançons ici, nous rapporterons le diplôme par lequel l'empereur Mathias créa comtes du Saint-Empire, Antoine de Lenoncourt, Théodore de Lenoncourt, son frère aîné, bailli de Saint-Mihiel après Louis-Jean, son cousin germain (3), et Charles de Lenoncourt,

(1) *Ibid.*

(2) Elle succéda à sa belle-mère dans la charge de dame d'honneur de M^{me} de Vaudémont, et mourut au mois de novembre 1651.

(3) *Mémoire généalogique sur la famille de Lenoncourt.*

qui ne peut être que le jeune gentilhomme dont nous essayons la biographie.

Copie des lettres-patentes de l'Empereur Mathias pour l'illustre maison de Lenoncourt (1).

« Nous le Garde du scel du tabellionage de S. A. de la cour de Nancy, à tous présens et à venir, salut, sçavoir faisons que cejourd'huy vingt neuvième du mois de décembre mil six cent quatorze, nous avons vu, tenu et lu certaines lettres patentes en langue latine, émanées de Sa Majesté impériale, icelles en parchemin velain, saines et entières en scel, signatures et écritures, desquelles lettres la teneur s'ensuit de mots à autres.

» Mathias par la grâce de Dieu élu Empereur des Romains, toujours auguste Roy d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Gratie, de la Sclavonie, etc., marquis de Moravie, duc de Luxembourg et de la Silésie supérieure et inférieure, de Virtemberg et de Ieché; prince de Suève, comte de Habsbourg, du Tyrol, de Feltre, de Vipurg et de la Gorsie, landgrave d'Alsace, marquis du Saint-Empire de la Bourgeoisie, et de Lusacie supérieure et inférieure, seigneur de Marchie-Sclavonique, du port Maon et des Saliues, etc., salut. Notre bienveillance impériale et toutes sortes de prospérités à messieurs Anthoine, Théodore et Charles de Lenoncourt nos bien-aimés, quoique notre libéralité s'estende et s'exerce à l'égard de toutes sortes de personnes qui la méritent par leur fidélité et leur bravoure, Nous, suivant notre inclination bienfaisante conformément à l'exemple de Dieu tout-puissant et immortel, qui répand ses thrésors abondamment partout le monde, ayant été appelé et élevé à la dignité impériale par sa miséricorde, trouvons à propos de considérer toutes choses, pour donner à un chacun la récompense qui est due à ses mérites, afin que les uns et les autres soient distingués par leur rang et que ceux qui sont nez de parents illustres en noblesse l'augmentent par leurs soins et belles actions pour le service de leur patrie, de leur prince et de la république, afin qu'ils soient honorez de plus en plus suivant les maximes de la justice,

(2) Manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 434, p. 669.

et que les autres hommes puissent être encouragés par leur exemple , de sorte que , considérant vos mérites et belles qualités , Anthoine , Théodore frères , et vous Charles de Lenoncourt leur cousin germain , qui vous êtes rendus illustres dans votre ancienne et noble famille de Lenoncourt , dont les parents ont été recommandables par leur générosité et prudence extraordinaire , tant à la maison , à la guerre , dans les fonctions ecclésiastiques et dans le Gouvernement des affaires politiques , lesquels vous avez imités si fidèlement depuis votre bas âge , que non seulement vous continuez et conservez généreusement cette réputation qui vous est naturelle , mais même vous l'augmentez et la rendez de plus en plus éclatante autant qu'il vous est possible , joignant ensemble à cet effet les dons de la nature et de la fortune dont Dieu vous a ornés.

» Nous avons voulu éterniser votre mémoire en vous congratulant , vous et votre postérité légitime , de quelque grâce particulière , afin que vous puissiez être élevés aux premières dignités et magistratures tant à la cour , que par toute la province , dans les duchés de Lorraine et que vous fassiez voir votre fidélité gratis en temps de guerre et de paix , en tout ce qui concerne les intérêts de l'Empire romain de la maison d'Autriche et de Bourgogne , ainsi par notre propre mouvement de science certaine , ayant tout considéré de notre plein pouvoir impérial nous vous faisons , créons et nommons vous et tous vos successeurs légitimes de l'un et de l'autre sexe , comtes et comtesses du Saint-Empire romain , et nous vous avons honnored et augmentés du titre , de l'honneur et de la dignité de comte , comme par les présentes , nous vous créons , faisons , augmentons et honorons , voulant par le présent édit impérial pour toujours que vous , Anthoine , Théodore et Charles de Lenoncourt avec toute votre famille et toute votre postérité légitime de l'un et de l'autre sexe à l'infiny , jouissiez , obteniez et portiez à jamais le nom et la dignité de comte d'Empire , que en soyez honorés , considérés et nommés tant dans les lettres que dans les discours et conversations , dans les choses spirituelles , temporelles , ecclésiastiques et profanes . Enfin nous voulons que vous preniez , ayez , possédiez et jouissiez de tous les honneurs , ornements , dignités , grâces , libéralités , privilèges , droits , indultes , coutumes , prééminences et prérogatives ,

librement et sans en pouvoir être empêchés , comme nos autres comtes du Saint-Empire jouissent , ont , prennent et possèdent de coutume ou de droit , nonobstant tout ce qui y peut être contraire , quand bien même on en devrait faire mention expresse dans les présentes ; à quoy nous dérogeons , et voulons qu'il soit suffisamment dérogé , de notre autorité impériale et afin que vous ayez encore des marques plus sensibles de notre bonté , nous vous avons donné pouvoir à vous susdits Anthoine , Théodore et Charles de Lenoncourt , à tous vos enfants héritiers , successeurs et descendants , qui naîtront à jamais de l'un et de l'autre sexe , et par ces présentes , donnons et permettons que vous portiez le nom des terres que vous acquerrez justement où ce puisse être , et que vous puissiez être nommés , appelés et salués de ce nom par écrit , dans les discours en justice , et par tout le monde ; qu'il ne soit donc permis à qui que ce soit , de quelle condition , ordre , état et dignité il puisse être , de s'opposer à ce que nous confirmons , ratifions , approuvons , corroborons , érigeons , autorisons , voulons , agréons et décrétons par les présentes , ou y contrevenir par quelque audace téméraire , et quiconque l'aura fait , qu'il sache qu'il encourt en même temps notre indignation et celle de l'empire romain , et en sera à cent marcs d'or pur , dont la moitié se payera à notre fiscal impérial , et l'autre sera employée à l'utilité de ceux qui auront été insultés , sans pardon ny espérance de rémission , lesquelles lettres nous avons signées de notre propre main , munies du cachet impérial. Donné dans notre ville impériale de Ratisbonne , le dixième jour d'octobre de l'an mil six cent treize ; de nos royaumes , Romain le second , de Hongrie le cinquième et de Bohême le troisième.

« Signé : **MATHIAS** , avec parafe. »

A l'époque où ce diplôme vint relever encore l'illustration de sa famille , Charles de Lenoncourt pouvait avoir environ vingt ans. Son mariage ne précéda probablement pas l'année 1625 , il avait alors un peu plus de trente ans. Après le décès de Louis-Jean de Lenoncourt , son père , la charge de bailli de St-Mihiel avait été donnée par le duc Charles III

à son cousin Théodore de Lenoncourt qui, en 1624, s'en démit en faveur de son propre fils, Charles de Lenoncourt, marquis de Blainville. Ce dernier étant mort en 1630, cette charge revint à notre baron de Beaufremont qui en fut pourvu par le duc Charles IV. Mais les calamités dont notre pays fut bientôt le théâtre et la victime, lui permirent à peine d'en remplir les fonctions pendant deux ou trois années.

La peste fut le premier fléau dont la Lorraine eut à gémir : elle s'y était déjà montrée pendant les années 1610, 1623, 1625 et 1629 ; elle s'y déclara avec une telle intensité en 1630, 1631, 1633 et 1636, qu'elle y dépeupla entièrement plusieurs villages. Il est probable que c'est de cette épidémie que les anciens de Jainvillotte ont conservé le souvenir. Les pestiférés de cette localité étaient séquestrés dans la Combe Mori, vallée étroite qui s'étend vers la forêt, sur les rives de l'Anger, au-dessous du village. La tradition rapporte qu'en les y envoyant, on leur adressait ces paroles peu rassurantes :

« Elie, Elie, vè to meri do lè Combe Mori. »

Signifiant : Elie, Elie, va-t-en mourir dans la Combe Mori. Ce qui indiquerait le peu d'espoir que l'on avait de voir échapper à la violence de l'épidémie les personnes qui en furent atteintes. On ne les abandonnait pas absolument : on leur apportait des vivres et aussi d'autres secours, et il serait barbare de supposer qu'ils n'avaient d'autre asile que les bois.

Pendant que ce fléau décimait les populations, la mauvaise foi de Richelieu suscitait à Charles IV toutes sortes de tracasseries pour trouver un moyen de s'emparer de la Lorraine. Ce prince ne sachant pas se garder contre une politique déloyale, tombait à chaque instant dans les pièges qui lui étaient tendus, et bientôt, par de maladroites intrigues, attirait sur ses états les armes de Louis XIII. Des invasions partielles en 1631 et 1632, furent comme le prélude de la guerre qui éclata en 1633. Commencée par la prise de possession du Barrois-Mouvant, cette guerre se continua par l'occupation des villes situées aux environs de Nancy

et par le siège de cette capitale. Au lieu de se mettre à la tête de ses troupes pour s'opposer aux Français, Charles IV, irrésolu, eut recours aux négociations : c'était le moyen de se laisser prendre; Richelieu en profita pour exiger la reddition de Nancy, à la suite de l'humiliant traité de Charmes. A peine Louis XIII était-il maître de cette ville, que son ministre trouva de nouvelles occasions d'inquiéter le duc de Lorraine. Charles IV prévoyant alors que l'inflexible cardinal ne le laisserait jamais tranquille tant qu'il conserverait l'autorité ducale, abdiqua en faveur de son frère Nicolas François, le 19 janvier 1634 (1), se dirigea vers l'Alsace où il laissa ses troupes et se retira à Besançon.

Avant de partir, il avait recommandé à son frère, qui dès lors prit le titre de duc de Lorraine, de veiller sur la duchesse Nicole et la princesse Claude, dans la crainte que Richelieu ne les fit enlever pour marier la dernière à un prince français. La recommandation n'était pas inutile. Au lieu de soumettre ses cousines à une surveillance injurieuse dont elles se seraient facilement affranchies, Nicolas-François qui, quoique cardinal, n'était pas dans les ordres, proposa à Claude de l'épouser et de confondre ainsi définitivement les droits des deux branches de leur famille. La princesse, qui avait pour son cousin autant d'affection que d'estime, accepta la proposition, et Nicole y ayant donné son assentiment, la célébration du mariage se fit avec précipitation le 18 février, à 7 heures du soir. Il était temps, car Richelieu venait d'ordonner au maréchal de la Force et au comte de Brassac de s'emparer du prince et des princesses, qui s'étaient retirés à Lunéville. Son dessein était de les faire ensuite transférer à Paris. Quelle qu'ait été la promptitude avec laquelle de tels ordres furent exécutés, l'astucieux ministre se trouva dans l'impossibilité de mettre ses projets à exécution.

Dès le lendemain de son mariage, le duc Nicolas envoyait

(1) Il avait déjà signé une première abdication en faveur de ce prince le 26 août 1633.

au pape un courrier, puis un de ses gentilshommes, le baron Hennequin, pour le prier de confirmer les dispenses qu'il s'était données, ce que le souverain pontife accorda avec une bienveillance toute spéciale.

Charles de Lenoncourt de Serre fut l'ambassadeur qu'il choisit pour prévenir Louis XIII. Voici les instructions que reçut, pour cette mission délicate, le baron de Beaufremont :

DU DUC NICOLAS-FRANÇOIS.

« *Mémoire à Monsieur de Lenoncourt de Serres, envoyé au roi très-chrétien par son Altesse, touchant son mariage avec la princesse Claude* (1).

» Il dira que ladite Altesse ayant l'honneur d'appartenir au roi, étant son serviteur très-humble, elle a cru être obligée de le dépêcher exprès à sa Majesté afin de lui donner part du changement de sa condition, par le mariage de saditte Altesse avec madame la princesse sa cousine, et pour lui renouveler les assurances de sa dévotion, ayant toujours contribué ce qu'elle a pu à l'accomplissement des volontés et intentions de saditte Majesté, récemment par la consignment des villes de Saverne, Lunéville et Chastel, désireuse qu'elle est de se conserver jusqu'au tombeau, l'honneur des bonnes grâces de sa Majesté qui saura d'ailleurs, de messieurs de la Force et Brassac, la franchise et la confiance avec laquelle lesdites villes ont esté mises en main des gens de saditte Majesté.

» Que si le roy interroge du tems dudit mariage et pourquoi il s'est fait si soudainement,

» Ledit sieur de Lenoncourt répondra que ledit mariage fut fait ces jours derriers, et que saditte Altesse s'y est résolue tant par la presse qui lui a été faite par madame sa belle-sœur, que pour maintenir la bonne intelligence en toute sa maison, laquelle semblait s'altérer dans la méfiance que maditte dame avait, et ledit

(1) Manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 455, p. 141.

» mariage ne se fit point quoique pensant la contenter. Promesses
» et contrats dudit mariage furent passez depuis que saditte Altesse
» a été retournée de France, afin de lui enlever le doute, sans
» toutefois que cela l'ait pu mettre en repos; y ayant de rechef
» insisté plus que jamais, se voyant investie par la venue de force
» gens de guerre à l'entour de Lunéville, à quoi saditte Altesse a
» dû différer pour la rassurer, et lui témoigner de vouloir demeurer
» avec elle inséparablement.

» Ledit Sr de Lenoncourt verra le cardinal Biubi pour le compli-
» ment du mariage et conférera, de son arrivée, à M. de Chanvallon,
» sçavoir s'il sera à propos qu'il présente les lettres qu'il a pour
» la reine sur le même sujet de compliment, ainsi qu'il semble que la
» bienséance y oblige; et en fera selon l'avis dudit Sr de Chanvallon. »

Les termes de ces instructions attestent les nombreuses précautions que Nicolas-François prenait avec la France. Malgré la grande déférence avec laquelle l'ambassadeur lorrain s'acquitta de sa mission, Richelieu ne put dissimuler sa colère en apprenant l'insuccès du plan qu'il avait formé, et presque aussitôt, il commanda à Brassac d'amener à Paris le prince et ses cousines. Le maréchal de la Force n'avait pas attendu les nouveaux ordres pour les obliger à rentrer à Nancy. Le court délai qu'on leur accorda pour se préparer au voyage, suffit aux nouveaux époux pour préparer un plan d'évasion qui leur réussit parfaitement. Le 4^{er} avril, après avoir trompé la surveillance des gardes pour sortir du palais ducal, Nicolas et Claude, habillés en paysans et portant des hottes de fumier, sortirent de Nancy par la porte Notre-Dame. Le soir même, ils arrivaient au château de Menou, en Franche-Comté, et peu de jours après, ils voyaient Charles IV à Besançon, puis partaient pour la Toscane, tandis que Nicole, restée seule dans le palais ducal, en sortait pour se diriger tristement vers Paris.

Les lorrains avaient vu tour à tour leurs princes et leurs princesses prendre le chemin de l'exil, mais ils ne purent jamais se résoudre à leur manquer de fidélité : ils préférèrent voir dévaster leur pays plutôt que de se soumettre au roi

de France ; malgré l'occupation, ils continuaient d'obéir aux officiers créés par Charles IV. Il est vrai de dire que les débris des armées de ce prince se maintenaient encore dans un certain nombre de forteresses.

La plus importante de ces forteresses était sans contredit la petite ville de la Mothe, à deux lieues de Beaufremont, dont le territoire touchait à l'est à celui de notre baronnie. Le roi de France qui l'avait d'abord négligée, croyant qu'il ne serait pas nécessaire d'en faire la conquête, comprit bientôt la nécessité d'en déloger la garnison et de la faire occuper par ses troupes. Pendant que Nicolas-François était en quelque sorte prisonnier au palais de Nancy, Richelieu lui fit arracher une lettre par laquelle il commandait au gouverneur, Antoine de Choiseul, marquis d'Isches, de se préparer à en sortir. Le brave lorrain refusa de se soumettre à un tel ordre, et y répondit sur-le-champ, en disant qu'il ne reconnaissait d'autre souverain que Charles IV, que le serment de fidélité qu'il lui avait prêté le déterminait à perdre la vie plutôt que d'abandonner la ville. La garnison et la bourgeoisie, invitées à faire connaître leurs intentions, répondirent unanimement que la forteresse leur servirait de sépulture commune avant de devenir la retraite des Français. C'est dans de tels sentiments que tous se préparèrent à soutenir le siège qui ne pouvait se faire attendre longtemps.

La situation de la Mothe sur le sommet d'un rocher isolé qui domine toutes les hauteurs voisines, la faisait autrefois passer pour une place imprenable, mais son meilleur donjon et ses plus solides remparts étaient alors la fidélité des braves qu'elle abritait.

Une garnison de deux cent quatre-vingts soldats et une milice bourgeoise de cent vingt hommes furent les seules forces avec lesquelles Antoine de Choiseul résolut de s'opposer aux armes de Louis XIII. Les noms des capitaines de cette petite garnison méritent d'être connus : c'étaient MM. de Stainville, de Pompierre, Montarby, Saint-Ouen, Desloges, Germainvilliers fils, Prinsay et la Bretonnière. En outre, de

Vatteville, officier suisse, Germainvilliers père (1), lieutenant au gouvernement, Desbuissons, capitaine-enseigne, et Duboys de Riocourt, conseiller d'état faisant les fonctions d'intendant civil, étaient comme autant de conseillers du gouverneur.

La bourgeoisie, divisée en quatre compagnies, obéissait aux capitaines René de Roncourt (2), seigneur dudit lieu, d'Iloud, Mamet Collin (3) et Guillot (4), dont les lieutenants étaient les sieurs Thouvenel, la Paix, Guillot le cadet et Vouillemin.

Dès le huit mars, l'armée française commandée par le maréchal de la Force arriva devant la place; l'avant-garde sous les ordres du vicomte d'Arpajon alla se loger à Médonville où « dès le commencement fut le quartier du roi, » et depuis celui de l'artillerie. Bientôt cette armée compta jusqu'à onze régiments d'infanterie, plusieurs compagnies de cavalerie, et une formidable artillerie dont les batteries furent placées d'abord sur les hauteurs de Châtillon et de Roche. Ces troupes occupèrent tous les villages des environs de la Mothe. Il y en avait à Bourmont, Romain-sur-Meuse, Hacourt, St-Thiebaut, Goncourt, Liffol-le-Grand, Bazoilles, Sartes, Pompierre, Sommerécourt, Graffigny, Vrécourt, où était le quartier général du maréchal de la Force (5), Sauville, Saint-Ouen, Lamarche, et dans plus de dix autres localités. Les Écossais, sous le commandement du colonel Esbron, s'établirent à Gendreville, d'où ils vinrent à Outremécourt.

Le récit de ce siège est une des pages les plus émouvantes de l'histoire de notre pays. Le patriotisme dont firent preuve la garnison et les habitants de la Mothe, s'opposa pendant quatre mois et demi aux efforts des français. A plusieurs

(1) Antoine Sarrazin, seigneur de Germainvilliers, Belmont et Saint-Remimont.

(2) René de Roncourt était sénéchal de Lorraine et seigneur de Roncourt sous Beaufremont; il eut un fils tué au siège de la Mothe.

(3) La famille Collin habita Aingeville après la destruction de la Mothe.

(4) Ou Guyot.

(5) Il logeait lui-même au château.

reprises, on vit des soldats aguerris reculer devant l'héroïque valeur d'une poignée de braves. Les paysans qui s'étaient enfermés dans la ville se signalèrent dans les sorties par plusieurs beaux traits de courage (1); les filles (2) et les femmes même rappelèrent plus d'une fois qu'elles étaient de la patrie de Jeanne-d'Arc.

Tant de bravoure et de fidélité devait néanmoins céder devant les moyens de destruction employés par les assiégés. Pendant les premiers jours de juin, seize cents coups de canon, tirés des batteries de Roche et de Châtillon, avaient jeté l'effroi dans toute la ville, mais n'avaient pu ébranler la résolution prise de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les grenades et les bombes, les pots, les paniers, les pommes à feu s'unirent à la mitraille et vinrent tour à tour exercer leurs ravages sur les édifices; bientôt il ne resta plus une seule maison qui ne conservât quelques traces de leurs atteintes.

Les assiégés redoublaient d'efforts et se multipliaient pour repousser les Français et atténuer les effets de leurs attaques, mais à la fin, ils ne purent les empêcher d'établir autour de la ville, à cinq cents pas des murailles, sept batteries qui tiraient jusqu'à six cents coups par jour. A chaque instant, la mort venait diminuer le nombre des défenseurs de la place. Le 24 juin, l'intrépide gouverneur tombait lui-même, frappé mortellement par un éclat de boulet qui lui déchira les entrailles. Sarrazin de Germainvilliers, son lieutenant, lui succéda, et jusqu'au 25 juillet, n'eut qu'à se glorifier de l'ardeur avec laquelle il fut secondé par les valeureux débris de la garnison et de la population. La nuit du 25 au 26, une mine ayant fait sauter le bastion Saint-Nicolas, ces fidèles lorrains couronnèrent leur belle défense par les

(1) Un sieur Lachapelle de Sommerécourt, et un autre paysan surnommé le Patou se distinguèrent d'une manière toute spéciale.

(2) Seize filles armées firent un jour une sortie, attaquèrent bravement les soldats des tranchées, en blessèrent quelques-uns et forcèrent les autres à se mettre en sûreté.

prodiges de valeur qu'ils firent sur la brèche (1). Cependant, une plus longue résistance devenant impossible, ils demandèrent et obtinrent le 26 juillet une capitulation très-honorable. La garnison, qui ne se composait plus que d'une centaine d'hommes, sortit avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée, enseignes déployées, et fut conduite jusqu'à Jonvelle en Franche-Comté. Les bourgeois furent autorisés à rester dans la ville ou à la quitter, et les volontaires, gentilshommes et autres, purent retourner librement chez eux : on leur donna même une escorte et vingt chariots pour transporter leurs meubles et leurs bagages (2).

L'armée française perdit au siège de La Mothe de six à sept cents hommes et quelques officiers, au nombre desquels furent le chevalier de Senneterre et le comte de Noailles.

Nous ne devons pas oublier de rapporter qu'au commencement de ce siège, les assiégeants réduisirent en cendres le moulin du Grignot, près d'Outremécourt, puis, à plusieurs reprises, le village même, où il ne resta pas plus du quart des maisons. Ils allumèrent aussi, dans les villages environnants, plusieurs autres incendies qui détruisirent, à Parey, 92 maisons; à Sauville, une rue entière; à Vrécourt, les plus beaux logements du château. Il paraît néanmoins que ces désordres arrivèrent contre l'intention des chefs (3).

Sur la fin du siège de La Mothe, Charles IV avait chargé quelques officiers, compagnons de son exil, d'aller secourir la place, mais ils étaient hors d'état de le faire. Lorsqu'elle fut prise, Louis XIII aurait pu se croire définitivement maître de la Lorraine, si les habitants des campagnes n'eussent opposé aux exigences de ses ministres une résistance invincible.

(1) De Montarby y fut blessé au devant de l'épaule; Maubon, avoent de la Mothe, qui s'y distingua, ne se retira qu'après avoir été renversé d'un coup vigoureux; plusieurs autres blessés y rougirent aussi de leur sang les ruines du bastion.

(2) *Histoire de la ville et des sièges de la Mothe*, par du Boys de Riocourt.

(3) *Ibid.*

Dès le commencement de 1635, on pouvait prévoir l'insurrection qui allait éclater dans tout le pays. Charles était parvenu à se former une armée composée de quelques régiments lorrains, d'Allemands, de Hongrois et de Croates que l'empereur mit à sa disposition. Avec ces troupes, il pénétra dans les Vosges, se rendit maître de Remiremont, d'Épinal et de Rambervilliers.

Tandis que les principaux officiers lorrains s'efforçaient de soulever le pays, Charles de Lenoncourt leva de son côté l'étendard national, rassembla seize cents hommes, dont quatre cents cavaliers, et s'empara de Saint-Mihiel (1). Le duc n'avait qu'à profiter du premier moment d'enthousiasme pour rejeter les Français au delà de la Meuse, mais une inaction de plus de deux mois leur permit de rassurer leur position, et Richelieu en profita pour former un corps d'armée à la tête duquel il porta Louis XIII à se rendre en Lorraine (2).

Avec les premiers jours de septembre, les hostilités recommencèrent par le siège de Saint-Mihiel. Charles de Lenoncourt y avait repris ses fonctions de gouverneur et de bailli, et fait réparer à la hâte les murailles de la ville et du château. Il n'avait pour s'y défendre qu'un régiment de cavalerie composé de cheval-légers et de dragons, un régiment d'infanterie dont il était lieutenant-colonel, et un autre que commandait avec le même grade M. de Salin. Pendant les premiers jours du siège il y eut quelques petits combats où l'avantage resta à la garnison, mais bientôt la place se trouva investie par une armée nombreuse, et il fut facile de reconnaître que toute résistance resterait infructueuse. Le 29 septembre, fête de Saint-Michel, les Français canonnèrent la ville avec une telle furie que trois brèches furent ouvertes en même temps. Le 30, le roi arrivait avec son corps d'armée. Les bourgeois redoutant les suites d'un assaut prièrent le gouverneur de demander une

(1) Digot. *Histoire de Lorraine*, t. 5, p. 256.

(2) De L'Isle. *Histoire de Saint-Mihiel*, p. 299.

composition ; il ne se rendit pas d'abord à leur désir ; cependant , voyant que les munitions allaient manquer , il se détermina , de concert avec les autres commandants , à proposer une suspension d'armes. Les dures conditions qu'imposait le roi furent rejetées une première fois , mais enfin , les bourgeois ayant refusé leur concours pour soutenir l'assaut , il fallut céder. Le roi fit promettre que la bourgeoisie serait protégée , que la garnison sortirait en liberté , à l'exception de dix officiers qui resteraient prisonniers de guerre , mais parmi lesquels ne seraient point compris MM. de Lenoncourt , Salin , De Vigneule et Malclerc. Ces dernières propositions furent acceptées et les clefs de la ville furent livrées. M. de Lenoncourt demanda alors au roi par quelle porte il lui plaisait qu'on sortît. Qu'on juge de son étonnement , ou plutôt de son indignation , lorsqu'il s'entendit répondre avec déloyauté que Sa Majesté avait seulement promis la vie et non la liberté. Ses justes réclamations , appuyées par plusieurs gentilshommes , ne furent pas même écoutées. Les habitants furent condamnés à payer cinq cent mille francs d'amende pour racheter leurs vies et leurs biens ; cinq ou six cents soldats furent envoyés aux galères , les officiers subirent une dure prison en différentes villes , et enfin le loyal gouverneur , M. de Salin , et le capitaine Maujean , sergent-major du régiment de Lenoncourt , après avoir été traités très-durement , furent conduits à la Bastille (1). Nous ignorons si Charles de Lenoncourt mourut dans cette prison d'Etat , mais il paraît certain que le capitaine Maujean y succomba (2).

Nous n'apprécierons pas cette manière de traiter des sujets auxquels on faisait un crime de leur patriotisme , de leur bravoure et de leur fidélité au souverain : grâce à Dieu ,

(1) Voir Calmet , Digot , De l'Isle.

(2) Nous lisons dans le nobiliaire de Lorraine , p. 549 : Jacob Mauljean , écuyer , seigneur voué de Dieulouart , contrôleur en la gruerie de Pont-à-Mousson , mourut étant prisonnier de guerre à la Bastille , à Paris. Il laissait quatre enfants.

elle n'est plus dans les mœurs de notre grande nation ; mais la prison de Charles de Lenoncourt et de ses courageux compagnons d'armes , officiers et soldats , n'est-elle pas mille fois plus glorieuse pour eux que le rôle honteux que l'histoire ne cessera de reprocher au ministre qui mettait nos pères à la torture , pour détruire en eux les sentiments les plus dignes et les plus respectables ? L'oppression et l'abus de la force peuvent vaincre les corps , mais ces moyens ne gagneront jamais un seul cœur. Voilà pourquoi Richelieu mourut universellement détesté , et pourquoi , parmi ceux qui l'ont appelé un grand homme , aucun n'a jamais pu dire qu'il goûta les douceurs de l'amitié (1).

D'après Blondeau , ce serait en l'année 1634 que le château de Beaufremont aurait été assiégé et détruit par le *maréchal de l'Hôpital*. Le père Perri (2) dit aussi : « Le mareschal de l'Hospital assiégea le chasteau de Beaufremont où des Crabates s'estoient retirez et incommodoient beaucoup le païs. Il le prit et le mit en l'estat auquel on le voit aujourd'huy ; c'est-à-dire qu'il le ruina. Il appartient au marquis de Lenoncourt de Serre , dont la mère estoit fille du comte de *Tornielle*. » Ces indications renferment plusieurs erreurs. François de l'Hôpital , seigneur du Hallier , ne fut élevé à la dignité de maréchal de France qu'en 1643 , et la mère du jeune Lenoncourt était Charlotte de *Madruce*. Le nom de Crabates (Croates) donné aux soldats qui se retirèrent au château de nos barons , et qui s'y défendirent contre les Français , nous porte à croire que le siège dont il est question n'eut lieu qu'après l'ordre obtenu de Louis XIII , en 1636 (3),

(1) Charles IV appelait Richelieu son âne rouge , par allusion aux habits de cardinal. Ce terme est devenu proverbial en Lorraine , et lorsqu'on veut indiquer l'opiniâtre méchanceté de quelqu'un , on y dit vulgairement : « Il est méchant comme un âne rouge. »

(2) Perri. *Histoire de la ville de Châlons-sur-Saône , généalogie de la maison de Bauffremont-Senecey*.

(3) Nous avons dit plus haut que ce fut en 1635 seulement que Charles IV amena des Croates en Lorraine.

pour démolir toutes les anciennes forteresses féodales de la Lorraine. En faisant détruire tous ces châteaux, le cardinal de Richelieu, le plus grand ennemi qu'aient eu les familles puissantes, avait tout au moins autant pour but de châtier, d'humilier les gentilshommes qui en étaient propriétaires, que d'enlever aux bandits des refuges qui ne leur étaient pas ouverts à volonté. Ici alors, ses instincts naturels trouvèrent à se satisfaire d'autant plus facilement que, gémissant de l'absence de son mari, l'infortunée Charlotte de Madruce ne pouvait opposer d'autre résistance à ses oppresseurs que l'appui que ne manquèrent pas de lui offrir les paysans de nos villages. Ce serait donc seulement pendant que Charles de Lenoncourt était dans les cachots de la Bastille que l'implacable ministre aurait fait dégrader, d'une manière barbare, l'habitation d'une inoffensive famille. Ajoutons cependant que la destruction ne dut pas être complète, car nous verrons bientôt encore Beaufremont servir de refuge aux malheureux habitants des localités environnantes. Et où auraient-ils pu se réfugier, si ce n'est dans l'enceinte du château ?

Non content des ravages qu'exerçaient dans notre malheureux pays la peste qui s'y montrait si meurtrière, la famine que l'on y ressentit en 1635, 1637 et 1638, les armées françaises qui le traversaient continuellement dans tous les sens, et même les alliés du duc de Lorraine, Richelieu y appela encore les Suédois. Les horreurs que commirent ces barbares fanatiques font encore frémir ceux qui en entendent le récit. Ce n'était point assez pour eux de piller et de détruire les villages, on peut dire qu'ils laissèrent partout, sur leur passage, des traces de feu et de sang. Ils commirent dans les églises et dans les monastères les profanations les plus sacrilèges et les actes de la soldatesque la plus immorale. Dans nos villages, on n'avait pour ainsi dire plus d'asile assuré que dans les bois. Une foule de nos localités, et entre autres Removille et Saint-Elophé, conserveront longtemps encore le souvenir de leurs dévastations.

Tant de calamités n'avaient pu dompter la fidèle Lorraine. Vers la fin de 1639, l'orgueilleux ministre comprit enfin qu'il ne lui serait pas possible d'anéantir cette petite nationalité, et de la réunir à la France comme il l'avait entrepris. En 1644, il attirait Charles IV à Paris, pour lui proposer la signature d'un traité par lequel la France lui rendait la plus grande partie de ses états, mais qui lui imposait une foule de conditions humiliantes. Le duc reconnut bien vite qu'on ne lui avait fait de belles promesses que pour mieux abuser de sa confiance. La prudence lui conseillait de ne pas se raidir : il signa. Peu de jours après, il quittait la cour de Louis XIII pour revenir dans ses duchés. Partout les populations l'accueillirent avec le plus vif empressement et les témoignages d'une véritable affection. Chacun se croyait enfin délivré des malheurs qui, depuis dix années, dépeuplaient le pays.

L'illusion ne fut pas de longue durée. Charles IV ayant refusé de réunir ses troupes à l'armée française, comme il en était convenu par le traité de Paris, Richelieu en fut tellement irrité, qu'il essaya de le faire enlever; n'y ayant pas réussi, il ordonna à du Hallier, gouverneur de Nancy, de reprendre immédiatement les villes lorraines déjà restituées. La Mothe était une de ces places. Charles, après la sortie des Français, avait eu soin d'y faire entrer une bonne garnison, des vivres et des munitions, de sorte que les quelques troupes que l'on envoya d'abord pour l'investir, furent rappelées sans avoir obtenu aucun succès. En 1643, du Hallier arriva lui-même devant la place avec une véritable armée, et en forma le blocus, afin d'arrêter les courses que la garnison faisait du côté de la Champagne, et dans l'espérance que le manque de vivres contraindrait promptement le gouverneur à capituler. Mais ayant bientôt appris l'arrivée de Charles IV qui venait secourir et ravitailler la place, et se jugeant trop mal situé pour résister à une double attaque qu'il prévoyait, il se hâta d'aller prendre position dans les plaines de Liffolle-Grand. Il y était à peine arrivé lorsque le duc l'y attaqu

et le força à se retirer avec précipitation, laissant sur le champ de bataille 4,500 hommes tués, 4,000 prisonniers, sa caisse militaire et tous ses bagages.

Après cette bataille, la Mothe offrit, jusque sur la fin de 1644, un asile assuré aux gens de justice du bailliage des Vosges et aux troupes lorraines. A cette époque, le cardinal Mazarin, qui avait succédé à Richelieu, chargea un de ses compatriotes, le sieur de Malagotti, d'en faire le siège. L'Italien arriva devant la place le six décembre, avec douze régiments français. L'hiver ayant été favorable, tous les travaux de circonvallation étaient terminés pour le mois de mai : ils formaient une ligne partant des bords du Mouzon au-dessus de Soulaucourt, se dirigeant vers le fort construit sur le sommet de la colline de Fréhaut, puis de là, par un circuit, sous la montagne de Roche, au-dessus d'Outremécourt et sous Châtillon, pour revenir se terminer sur la rive droite du Mouzon, à l'ouest de la forteresse. Les villages de Soulaucourt et d'Outremécourt étaient occupés et mis à l'abri d'un coup de main, et en outre, huit redoutes défendaient les points les plus accessibles de l'enceinte. Les principales batteries étaient disposées sur Fréhaut et sous la place, du côté de Soulaucourt, contre les bastions Saint-Nicolas et Sainte-Barbe. Les tranchées ayant été ouvertes, Magalotti donna l'ordre de creuser une mine pour faire sauter le dernier de ces bastions. Il examinait le travail des mineurs, lorsqu'un coup de mousquet, tiré des remparts, l'atteignit mortellement à la tête. Le marquis de Villeroi le remplaça, et le 24 juin, fit jouer cette mine qui renversa une partie du bastion, sans cependant produire une brèche où l'on pût monter à l'assaut.

Les assiégés, commandés par un des meilleurs officiers qu'ait eus Charles IV, Laurent Cliquot, dont le souvenir et la bravoure sont restés populaires, avaient montré pendant ce long siège tout le patriotisme et toute la valeur dont ils avaient déjà fait preuve en 1634; mais les maladies, les fatigues continuelles et la diminution sensible des soldats

finissaient par triompher de leur opiniâtre résistance, lorsque leurs adversaires ayant fait jouer un nouveau fourneau, parvinrent à ouvrir la pointe de la demi-lune et à s'y loger. La défense de la place devenant de plus en plus périlleuse, on résolut d'entrer en négociation pour capituler. Le marquis de Villeroy, qui redoutait les efforts désespérés que la bourgeoisie et la garnison pourraient encore hasarder, offrit les conditions les plus honorables, et la capitulation fut signée le 4^{er} juillet 1645.

Par cette capitulation, M. de Cliquot devait rendre la Mothe le vendredi 7 juillet, à moins qu'avant ce temps, elle ne fût secourue par une armée de 4000 hommes au moins.

Il fut convenu que le gouverneur, tous les officiers et soldats sortiraient de la place avec leur vie et liberté assurées, armes et bagages, mèche allumée, enseignes déployées, tambours battants, deux pièces de canon et les meubles de Son Altesse le duc de Lorraine, pour être conduits en toute sûreté, aux dépens de S. M. très-chrétienne, jusqu'à Longwy.

Des articles spéciaux assuraient le meilleur traitement aux blessés, aux femmes et aux enfants des officiers et soldats de la garnison et aux prisonniers, puis la liberté aux gens de justice et d'église, sans que personne pût être recherché ni inquiété pour les actes commis pendant le siège.

Un article était ainsi conçu : « Les bourgeois de la Mothe » demeureront à volonté dans la ville ou ailleurs, où bon » leur semblera, et seront conservés en leurs vie, libertés et » biens, dans quelques lieux qu'ils soient, comme ci-devant, » sans qu'il soit fait aucun tort à leurs personnes, femmes, » enfans, famille, non plus qu'à leurs biens, meubles et » immeubles.... ils jouiront de tous les privilèges, franchises » et droits à eux concédés, tant en général qu'en particulier, » par les ducs de Lorraine, etc. »

Le 7 juillet, M. de Villeroy entra dans la ville, et Cliquot à la tête de ses soldats se dirigea vers Longwy, avec toutes les sûretés qui lui avaient été promises. Mais la légitime espérance que les bourgeois avaient de demeurer en repos

dans leurs habitations, après tant de fatigues, fut de courte durée. Deux ou trois jours après la reddition de la ville, Villeroy fit connaître un ordre du roi qui commandait de ruiner et de démolir non-seulement les fortifications de la place, mais même les églises et toutes les maisons. Ce qu'il y eut de plus cruel dans cet ordre barbare, et nos historiens n'ont peut-être pas osé le dire, c'est que ce furent les Lorrains, nos pères, que l'on força, en plein XVII^e siècle, à commettre cet acte inique de destruction que rien ne pourra jamais justifier. Les registres de l'hôtel-de-ville de Neufchâteau et ceux de Gerbéviller attestent ce fait, et voici l'ordre adressé aux habitants de la ville et du bailliage d'Épinal. Nous l'avons pris sur l'original même, conservé à la bibliothèque de cette ville.

Pièce imprimée, aux armes de France et de Navarre en tête, portant ordre aux manans d'Épinal d'envoyer des hommes pour raser la ville de la Motte.

« DE PAR LE ROY.

» Le sievr de Gombault, seigneur de La Marque Intendant en l'armée de Sa Majesté devant la Motte. Aux manans et habitans de la ville d'Épinal et villages dépendans du bailliage suivant la répartition qui en sera faite par le gouverneur d'Épinal ou en son absence par le juge des lieux (1) : SALUT.

» Dieu ayant favorisé les armes de Sa Majesté et réduit en son obéissance la ville de la Motte, qui depuis quatre années à tant incommodé toutes les provinces voisines par ses courses continuelles, a pris résolution de faire raser cette place, pour votre soulagement particulier et pour le bien général de la France; et comme vous devez recevoir l'augmentation et le profit particulier de ce razement

(1) Bibliothèque d'Épinal, liasse B, pièce 7^e. Ce qui est en italique dans le corps de la pièce a été ajouté à la main dans l'imprimé. Cet imprimé serait donc une circulaire adressée, au moyen de désignations écrites, à toutes les communes requises pour le travail de destruction de la Motte.

il est d'autant plus raisonnable que vous y contribuiez et que vous nommiez des personnes d'entre vous pour se rendre à la Motte dans Lundy prochain au plus tard, afin d'estre employées audict razement, à ces causes Sa Majesté nous ayant ordonné pour tenir la main à ce que ladicte place et toutes ses fortifications soient esgallées au sol de la terre, nous auons cotté vostre paroisse à *soixante* hommes lesquels se renderont au iour cy-dessus nommé avec picqs, pelles et besches, pour estre employez aux ourages qui leurs seront par nous ordonnés ou en nostre absence par le sieur Charles Didier commissaire ordinaire des guerres, préposé par Sa Majesté pour ladicte démolition à chacun desquels sera donné par Sa Majesté pour chacun iour le double pain de munition pesant trois livres, et de la part de vostre communauté huit solz par iour à chacun, et seront leurs iournées par vous payées par aduence pour quinze iours, et ou vostre paroisse oublieuse de son debuoir, du seruice du roy, et de sa propre conseruation serait en retard de satisfaire à ce que dessus les troupes de ladicte armée y seront enuoyées en rafraichissement, et pour y tenir garnison, et seront les quatre principaulx habitans contraincts en la somme de trois cens liures par forme damende pour ladicte contrauention, laquelle somme sera employée à payer ceux qui seront par nous ordonnés en leurs places. Ce qui sera exécuté nonobstant oppositions ou appellations quelcôques, et sans préiudice dicelles par les voyes ordinaires et accoustumées pour les affaires de Sa Majesté. Donné au camp deuant la Motte le cinquiesme juillet mil six cens quarante cinq. »

Vous pairès pour le port du présent mandement le somme de vingt solz.

GOMBAULT.

par mon dict sieur

(Signature illisible.)

Cette pièce prouve que l'on n'attendit pas même le jour de la reddition de la Mothe pour violer une capitulation faite, consentie et jurée de part et d'autre sur l'honneur et la religion. C'était donc au mépris du droit des gens,

de la bonne foi, de tout ce qu'il y a de plus sacré, que le cardinal Mazarin, le digne complice de l'implacable Richelieu, fit détruire cette ville et chasser avec inhumanité, de leurs demeures, de malheureux habitants qui ne demandaient qu'à vivre tranquilles, après avoir servi leur pays comme de bons et loyaux sujets.

L'œuvre de destruction fut commencée sans retard. On fit d'abord sauter les bastions à force de sapes, de mines et de fourneaux, puis, plus de quinze cents paysans champenois furent mandés pour aider les lorrains à jeter bas les maisons.

« C'était, dit M. du Boys de Riocourt qui fit les plus louables efforts pour empêcher ce crime de s'accomplir, c'était une consternation, parmi tous les ordres de ce pauvre peuple, qui ne se peut concevoir ni représenter avec des termes assez expressifs. La procession que le clergé fit pour tirer les reliques des églises et les sortir avec quelque vénération de ce débris, tirait les larmes et les soupirs des ennemis mêmes. Tant de familles qui ne savaient où se retirer, voyaient leurs maisons ou brûler ou tomber par le moyen des sapes qu'on y faisait après les avoir pillées pour la plus grande partie. Plusieurs souhaitaient qu'il leur fût permis en conscience de se jeter dans les flammes et les feux qui brûlaient leurs demeures et de s'ensevelir tous vifs dans les ruines de leur patrie. Ils n'eurent point d'autre moyen d'essuyer les effets de leur désastre que de se retirer où ils purent le mieux, comme des bêtes égarées, et d'honnêtes bourgeois allèrent consommer le reste de leur vie parmi les paysans de la campagne. » (1).

La mairie fut transférée à Outremécourt qui avait toujours été de la communauté de la Mothe, et parmi les descendants des braves défenseurs de la forteresse, on est heureux d'y retrouver encore aujourd'hui la famille d'un noble chevalier, M. René de Landrian, dont un des aïeux, Charles de Landrian,

(1) *Histoire des deux sièges de la Mothe*, p. 203 et 204.

était lieutenant au gouvernement de la place pendant le dernier siège, et y servit comme volontaire (4).

Le bailliage de Bassigny et la sénéchaussée de la Mothe furent transférés à Bourmont ainsi que le chapitre de l'église collégiale Notre-Dame.

Les monuments religieux furent dispersés. L'église de Gendreville eut l'honneur de recueillir une statue de la S^{te}-Vierge, qui jusqu'à ces derniers temps en avait fait, sinon le plus riche, du moins le plus patriotique et l'un des plus glorieux ornements. Elle y était bien connue sous le nom de *Vierge de la Mothe*. Des motifs que nous ignorons ont fait enlever cette respectable statue du lieu qu'elle occupait encore naguère, et actuellement, elle se trouve en dépôt chez une famille chrétienne de la paroisse. Il paraît que d'abord cette précieuse relique fut destinée à l'église de Beaufremont. Une tradition populaire, bien connue à Gendreville, dit qu'elle ne voulut jamais passer le pont de ce dernier village. Cela prouverait simplement que la population la retint. Pendant plus de deux cents ans, des personnes pieuses allumèrent un cierge en son honneur. Nous regrettons qu'on ne l'ait pas conservée à leurs hommages doublement séculaires.

Bien que les auteurs qui ont écrit l'histoire des sièges de la Mothe, absorbés par les malheurs qui firent disparaître cette cité, ne disent rien de ce qui se passa dans nos villages pendant la durée du second siège, il n'en est pas moins certain qu'ils eurent considérablement à souffrir. Il résulte de plusieurs baux souscrits par les religieux de S^t-Evre (2), pour leurs propriétés de Médonville, que de 1644 à 1647, ils ne retirèrent aucun revenu de ces propriétés « à cause du siège de la Mothe. » Le bail de 1646 dit positivement

(1) *Nobiliaire de Lorraine*, p. 230.

(2) Archives de la Préfecture des Vosges, H. 87. Les deux tiers des dîmes de la seigneurie de S^t-Evre possédée à Médonville par les religieux du prieuré de Deuilly étaient laissés à bail, en 1651, pour une location annuelle de 43 francs; en 1653 et 1654, pour 42 francs.

que « le village étant brûlé et désert, il n'y a plus ni maire, ni sujet, excepté un garçon des Viriots qu'on dit être en France. » L'église même ne fut pas épargnée, et son beau clocher roman porte encore des traces très-visibles de l'incendie. La confusion qui résulta de ce sinistre parait avoir été telle, qu'en 1698, les religieux demandaient « à faire appeler par-devant les prévôt et juges en la baronnie de Beaufremont, tous ceux qu'ils trouveront bons et nécessaires étant en la baronnie, pour déclarer juridiquement et par serment, quels sont les détenteurs actuels des maisons et héritages possédés par lesdits religieux, afin que par suite de ces déclarations, il soit possible de reconnaître les cens qui leur appartiennent, les terriers et les dénombrements desdits cens ayant été brûlés pendant l'incendie. » (4).

Nous donnons aussi les passages suivants, extraits d'une notice manuscrite sur Neufchâteau, et rédigés d'après les registres de l'hôtel-de-ville.

« En décembre 1618, le pain blanc se vendait à Neufchâteau dix sous la livre, et les deux livres de pain bis quatorze sous (2).

» En juillet 1634, la peste ravagea la ville jusqu'en novembre 1632 (3).

» Le 23 novembre 1634, il y eut ordre du maréchal de la Force, aux habitants, de raser les fortifications de la ville (4).

» Le 8 avril 1634, ordre du maréchal de la Force d'envoyer au siège de la Mothe des travailleurs et pionniers, des chariots, des vivres et fourrages (5).

» Le 10 mai de la même année, ordre du prince de Condé de démolir jusqu'aux fondements les murailles de la ville

(4) Il se pourrait qu'il y eût encore eu un nouvel incendie plus rapproché de la date de cette réclamation.

(2) 1^{er} registre, f^o 4.

(3) 2^e registre, f^o 54.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, f^o 35.

et du château. Le maire fut chargé de faire les avances des frais, à charge de remboursement par rôle et cotisation (4).

» En août 1644, l'armée du roi commandée par l'évêque d'Auxerre et le comte de Grançey, assiégea Neufchâteau, qui se rendit après brèche faite. La garnison s'était retirée dans le château, puis sur les voûtes de la grande église. L'armée française fit des dégâts immenses dans les grains (2).

» Le 25 avril 1650, une division de l'armée suédoise saisit la *harre* de la ville, composée de 250 bêtes à cornes. On leva une contribution pour les retirer (3).

» Le 10 août, les bourgeois furent obligés de fournir, pour les munitions du château, le blé, le vin, le bois et la chandelle (4).

» Le 8 septembre 1650, Neufchâteau fut pris d'assaut, à minuit, par le comte de Ligniville et livré au pillage. Le château se rendit après huit jours de siège (5).

» L'année suivante et en 1653, on vendit à vil prix les cloches des paroisses, les ornements et l'argenterie pour les besoins les plus pressants (6).

» Le 5 avril 1653, ordre du maréchal de la Ferté aux habitants de raser les fortifications du château et de combler le fossé qui était entre le château et la ville (7).

» Le 11 janvier 1671, ordre du maréchal de Créquy de démolir toutes les tours de la ville (8). »

Cette courte énumération fait voir à combien de reprises la ville de Neufchâteau eut à gémir à cette époque de terribles calamités, et combien ses infortunés habitants durent

(4) 1^{re} liasse, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 101.

(3) 2^e registre, f^o 252.

(4) *Ibid.*

(5) 2^e liasse, pièce 42.

(6) 2^e Reg., f^o 318 et 5^e registre, f^o 20.

(7) *Ibid.*

(8) 4^e Registre, f^o 77.

être foulés. Aussi, les voyons-nous, comme ceux de la Mothe, chercher un asile dans les villages où ils pouvaient espérer trouver quelque sûreté.

Beaufremont, encore protégé par les tours à demi-ruinées de son vaste château fort, éloigné des villes et des grandes routes, situé à proximité de bois épais où, avec quelques provisions, on pouvait séjourner sans trop avoir à redouter les attaques de l'ennemi, devait être, et fut en effet un de ces villages. Les registres de l'état civil qui y existent à partir de 1650, attestent que plusieurs familles importantes de la Mothe « jadis, » y reçurent une généreuse hospitalité. De ce nombre furent : messires Dominique Tranchot et Pierre Tranchot (adhuc clericus), chanoines de la Mothe ; noble Nicolas de Landrian, écuyer, à qui haute et puissante dame Charlotte-Christine de Madruce donna l'intendance de ses affaires ; Philiberte Tranchot, épouse de ce noble personnage ; honorable homme Nicolas Collin, marchand, et Ignace Collin son fils ; Catherine Demongeot ; Catherine, fille du bourgeois Claude Tassart ; Pierrette Charey, épouse de Claude Regnaud ; Gabrielle Jacquinet, de Soulaucourt, qui le 2 avril 1651, jour des Rameaux, épousa noble Jean-Louis de Thumery, de Chasteau-sur-Moselle : ces époux reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château de Beaufremont en présence de madame de Lenoncourt, de MM. de Roncourt, Germainvilliers et de Thumery, après dispense des trois bancs obtenue de M^{sr} le grand vicaire.

Ces respectables bourgeois de la Mothe, qui avaient perdu jusqu'à l'espoir de revoir leurs foyers, eurent pour compagnons d'infortune des habitants de Neufchâteau, de Landaville, de Rouvres-la-Chétive, de Morville (4), et bien certainement de plusieurs autres localités encore. Plus de dix actes des

(4) Parmi les personnes réfugiées à Beaufremont, nous pouvons citer, Jean Morel de Landaville : son fils Hubert Morel fut baptisé à Beaufremont le 10 février 1650, par suite de l'absence du curé (absente Domino paracho de Landavilla ob militum periculum) ; en 1651, Monginot de Neufchâteau ;

registres déjà cités, portent en marge le mot *refugie*, preuve sensible de la triste position d'une foule de personnes, de tout âge et de toute condition, qui vinrent planter la tente de l'exil à côté de la demeure et comme sous la protection de la fille compatissante des comtes de Madruce, et mêler leurs chagrins au deuil de l'épouse du brave et infortuné Charles de Lenoncourt.

Ce n'était pas seulement par des marques d'une bienfaisance ordinaire que la noble baronne de Beaufremont, sa famille et les personnes de sa société, témoignaient leur bienveillance aux familles malheureuses qui venaient y solliciter l'hospitalité. Confondant en de mêmes sentiments de charité chrétienne ces victimes des calamités de l'époque et leurs protégés héréditaires, les habitants de leurs domaines, ils portaient souvent la bonté de cœur, comme cela se pratiquait aussi dans la maison de Tornielle, jusqu'à tenir leurs enfants nouveaux-nés sur les fonts de baptême. De tout temps, le parrain et la marraine ont été considérés comme les pères et les mères spirituels de ceux à qui ils donnent un nom et pour lesquels ils se constituent les répondants, les cautions auprès de Dieu et de l'église. Ce généreux patronage, attesté par les registres de Beaufremont, est donc un des plus précieux témoignages de la sollicitude chrétienne et de la popularité des hauts et puissants barons. Insérer ce fait, dans notre modeste travail, c'est rendre à leur mémoire un respectueux hommage dont elle est bien digne.

Nous avons toujours aimé à constater les sentiments religieux dont furent animés les seigneurs de Beaufremont. A ce sujet, nous devons dire que madame de Lenoncourt et sa famille ne se bornèrent pas à patroner les enfants. Sachant bien que la religion ne se prêche avec efficacité que

en 1654, Jean Babel et son épouse Elisabeth Maujean de Neufchâteau; Jean Dumont de Saint-Diez et son épouse de Landaville; la famille Mengin Bertrand de Landaville; Jean Colnot de Rouvres-la-Chétive; François Pierrot et Claude Pierrot son fils de Morville.

par le bon exemple, ils attirèrent les autres dans la bonne voie en y entrant eux-mêmes les premiers. Une pieuse association qui subsiste encore dans la paroisse de Beauremont, la confrérie du Rosaire, y fut établie, suivant M. le curé actuel, en l'année 1627. La liste des membres de cette confrérie, en 1649, porte en première ligne le nom de *Monseigneur le comte d'Ave, mort le 20 août 16..*, puis celui de *Madame la comtesse, de Madame de Jul-noncourt* (1). Environ 80 confrères sont inscrits sur cette liste, on y lit en particulier les noms des familles Bastien, Guyot, Jacquin, Malgras, Vautrin. Le curé d'alors était messire Claude Goncourt qui mourut en 1655.

Quoi de plus touchant, dans ce siècle de malheurs, que le culte de Marie, la consolatrice des affligés ! Aussi les Lorrains invoquaient-ils la Sainte-Vierge comme leur plus puissante protectrice. Il nous semble les entendre, au milieu de la plus grande désolation, lui adresser cette pieuse supplication : « Avec votre assistance regardez-nous, de la famine et de la peste détournez-nous, de l'ennemy défendez-nous, en notre agonie priez pour nous (2). »

En 1650 la dévastation et la misère étaient arrivées à leur comble et surpassaient, dans notre malheureux pays, tout ce qu'il est possible d'imaginer. Pendant cette année de jubilé, des prières s'élevèrent de toutes parts vers Dieu pour lui demander la cessation de la guerre. Dans cette désespérante situation, Jean Midot, chanoine et vicaire général de Toul, dont le siège épiscopal était vacant, crut ne pouvoir présenter un moyen plus efficace pour obtenir la paix (demandée au ciel et à la terre depuis tant d'années et toujours en vain), que d'engager tous les fidèles du diocèse à implorer le secours du bienheureux Saint-Joseph avec celui de la très-Sainte-Vierge son épouse, et à s'associer sous la protection de ce

(1) C'est assurément une dame de Gellenoncourt.

(2) Cette prière est rapportée par M. Noël dans ses mémoires.

saint patriarche (4). Dans une foule de paroisses, on répondit à l'appel du chanoine compatissant.

Beaufremont eut sa confrérie de Saint-Joseph dans le courant de l'année même (2), et en 1664, Gendreville obtenait aussi la reconnaissance épiscopale pour la sienne (3). Dans l'une et l'autre de ces paroisses, la fête de Saint-Joseph a continué à être célébrée avec solennité, et une statuette qui le représente, est encore laissée chaque année, à Beaufremont, aux familles chrétiennes qui en font la demande.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler aussi de la confrérie de Saint-Hubert, établie à une date bien postérieure dans l'église de Gendreville, mais dont les statuts furent renouvelés le 4 novembre 1664, et approuvés, en 1662, par Mgr. André du Saussay, alors évêque de Toul. Outre le maintien des sentiments religieux et l'intention spéciale d'obtenir de Dieu la faveur d'être préservé « contre les accidents de l'effroyable rage, » pour lesquels cette confrérie fut instituée, elle avait un autre but très-moral, celui d'entretenir la concorde, la charité et la confraternité entre les habitants de la paroisse. Ce but est formellement expliqué par les articles 1^{er}, 2^e et 3^e des statuts ainsi conçus (4).

« Art. 1^{er}. Tous ceux qui prétendront estre mis au nombre
» des confrères de saint Hubert. . . devront estre bien intentionnés
» de servir Dieu plus parfaitement et pratiquer les œuvres de miséri-
» corde envers les affligés et désolés, en promettant, de leur possible,
» d'apporter soulagement à tous ceux qu'ils recognoistront en quelques
» desroutes d'affliction ou perturbation, suivant la manière des saints
» qui accouroient précipueusement où ils remarquoient plus grand
» besoin.

(1) Voir les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, année 1855, p. 427.

(2) Les registres de la paroisse de Beaufremont.

(3) L'approbation de cette association est aux archives de la préfecture des Vosges. Carton G., 56.

(4) Nous devons au digne M. Denys, curé de Gendreville, une copie de ces statuts dont il possède l'original en parchemin.

» ART. 2. D'autant que les commandements divins se doivent
» inviolablement garder, et que personne ne peut exciper contre
» iceux sans péché, tous confrères s'efforceront de vivre ensemble-
» ment dans une union plus parfaite, fuyant toutes querelles et
» mésintelligences avec qui que ce soit de ses prochains et princi-
» palement avec ceux qui sont de la confrérie.

» ART. 3. S'il arrivoit qu'il y eust querelle, difficulté, procès
» ou cause avecque inimitié entre aucuns de la confrérie, le directeur
» ou procureur d'icelle, avec son assistant, aydés de ceux qu'ils
» recognoistront les mieux sensés de la confrérie, seront tenus
» (en estant avertis) d'y remédier soit par eux-mesmes, soit par
» l'entremise de leurs amys, afin de maintenir les esprits dans la
» paix et union comme véritables confrères.

» ART. 4. Seront admis à laditte confrérie les pauvres comme
» les riches, sans que personne soit tenu de donner autre chose
» pour son entrée qu'à sa dévotion, etc. »

Comme on peut en juger par ces articles dus aux bonnes inspirations de Jean Guillot, alors curé de Gendreville, la confrérie de Saint-Hubert fut dans cette localité une véritable société de prévoyance, de mutuelle édification et de concorde; elle dut y faire un bien considérable dans un temps où les liens sociaux, brisés par les pertubations de 30 années de guerres continuelles, devaient tendre de tous côtés à se rompre. Les autres articles des statuts, que leur étendue nous empêche de rapporter, concernent la conduite religieuse des confrères et le cérémonial à observer pour la célébration de la fête du patron. Cette confrérie subsiste toujours à Gendreville; un certain nombre d'étrangers en font même partie, et chaque année, le 3 novembre, on les voit régulièrement arriver au village pour assister aux offices qui s'y célèbrent avec une véritable édification.

En quittant Gendreville pour revenir à Beaufremont, faisons une petite halte à un ancien ermitage qui exista jusqu'en 1789, sous le bois, à égale distance des deux villages, où se voit encore le petit oratoire de Saint-Charles dont cet ermitage portait le nom.

Nous ne connaissons aucun titre, aucune tradition qui puissent nous aider à établir la date précise de la fondation de l'ermitage de Saint-Charles ; nous pouvons cependant supposer qu'il dut son existence à la vénération de Charles-Emmanuel de Tornielle et de Gabriel-Ferdinand de Madruce pour Saint-Charles Borromée, évêque de Milan, le compatriote de leurs familles et l'ami des cardinaux de Madruce. Dans ce cas, il daterait du commencement du XVII^e siècle et aurait, dès l'origine, servi de retraite à plusieurs ermites. Le prédécesseur du prêtre Jean Guillot, Dieudonné Simon, qui fut pendant « ving-trois ans curé de Gendreville, allait, chaque année, dire la messe, entendre les confessions et administrer la sainte communion au peuple qui venait en dévotion à la chapelle Saint-Charles, le jour de sa fête, 4 novembre, où ledit sieur Simon chantait la messe haute et solennelle, comme dans un lieu *propre* de sa paroisse, et faisait l'offrande pendant ladite messe, laquelle il laissait aux ermites, si bon lui semblait, par charité, et pour quelques services qu'ils lui faisaient à la culture de sa vigne. » (4).

Dans toutes les occasions où il s'agissait de montrer le bon exemple, on était sûr de rencontrer la bonne et vertueuse Charlotte de Madruce. Nous devons donc penser que toutes les fois qu'elle le put, elle se fit un devoir d'accomplir un pèlerinage au modeste sanctuaire élevé à l'ami de sa famille, au saint dont elle portait le nom. Nous avons retrouvé un témoignage certain de ces pieuses visites dans une déposition faite en 1673, par la vieille servante du curé Simon, qui attestait que feue madame de Lenoncourt donna pour offrande, à la messe célébrée à l'une des fêtes du saint prélat, une pièce d'argent que se réserva le respectable prêtre, tout en

(1) Archives de la préfecture des Vosges, carton G. 36. Déposition d'un nommé Larcher, sergent en la mairie de Gendreville, en 1673, pour M. le marquis de Lenoncourt. A la même date, les sieurs Jubin et J. Picard étaient greffiers de cette mairie.

abandonnant le reste de l'offrande aux ermites, comme il avait coutume de le faire. Les ermites eurent moins à se louer de la générosité du curé Jean Guillot, car en 1672, il s'éleva, entre eux et lui, de vives discussions pour ces offrandes qu'il voulait s'approprier entièrement. La chapelle Saint-Charles avait alors des messes de fondations dont la trace s'est perdue. Cependant, cet ecclésiastique était loin d'avoir été indifférent à la prospérité du modeste ermitage, ainsi que le prouve la pièce suivante qui n'est pas l'une des moins curieuses parmi celles que nous aurons publiées.

A Monsieur

Monsieur Caillier, prothonotaire du S-Siège apostolique, chantre et chanoine en la cathédrale, vicaire général du diocèse de Toul. (Archives des Vosges, G. 56.)

Supplie humblement M. J. Guillot, prêtre indigne, petit curé de Gendreville; disant qu'à cause de la pauvreté de prêtres en ce diocèse, et la difficulté que l'on a dans les nécessités de trouver des auxiliaires pour s'acquitter au gré des paroissiens et satisfaire à leur dévotion des services en célébration des messes qu'ils requièrent dans les casualités, ou ils se refroidissent en se plaignant, ou bien cherchant hors ce qu'on ne leur peut accorder dans les temps d'une surcharge, font faire ou dire leurs services et exéques hors ladite paroisse où sont fondés plusieurs services et offices de confréries fort anciens et de peu de rétribution, à quoy nonobstant ledit suppliant s'efforce, autant qu'il lui est possible de satisfaire et avec telle exactitude, que quelqu'un surveillant à son dommage, porte autant qu'il peut rencontrer d'habitants, à faire dire les obsèques et mortuaires ailleurs, pendant que le pasteur ordinaire dit dans le lieu les messes de quatre gros et demy de rétribution; jaçoit que 3 ou 4 fois l'année, il ayt fait assembler audit lieu autant grand nombre d'ecclésiastiques qu'il peut pour s'acquitter envers les particuliers des services les plus pressants, ce qui va totalement à sa ruine et désavantage. Oultre que ladite paroisse estant d'une assez ample estendue, et les domiciles escartés et éloignés de l'église, au moindre bruit d'Égyptiens

ou volens qui conrent souvent au temps des principales festes, les paroissiens ne pouvant quitter leurs maisons mal fermées, perdent la pluspart la messe, ou à faulte qu'ils n'entendent la cloche qui est fort petite, ou lorsque pour quelques causes urgentes, on dit la messe à voix basse, y arrivent quand c'est fait.

Pour cette cause et autres à suppléer, ledit suppliant vous requiert humblement lui vouloir impartir cette grâce, qu'il puisse biner festes et dimanches dans l'hermitage de St-Charles, basti à un quart de lieue du village et dans le même finage, affin de faire entendre la messe aux enfans que les pères et mères laissent d'ordinaire à la maison, aux hermites dudit hermitage qui le plus souvent viennent à tard, satisfaire à la dévotion des particuliers, recevoir les casualités sans désertion des services ordinaires, et ce pour le temps et terme d'un an, ainsy que bon semblera à V. R., sy sera bon œuvre et de piété.

GUILLLOT, pbre. indig.

Au-dessous est écrit : Nous avons octroyé et octroyons pour le temps d'une année au suppliant, les fins de la présente requête pourveu que sa paroisse n'en souffre aucun préjudice en son service. Donné à Toul, le 26 janvier 1663.

CAILLIER, vic. gén.

Maintenant, traversons le petit coteau boisé qui sépare l'hermitage de Saint-Charles de la vallée du Bâni, et après avoir examiné le village de Beaufremont qui s'élève en amphithéâtre au delà de cette vallée, passons devant l'ancienne tuilerie, exploitée alors par Dominique Simonet, puis traversons l'étang et remontons au château.

Quoique nous pussions supposer que Charlotte de Madruce préférerait le séjour de ce château à tout autre, elle n'y demeurerait cependant pas exclusivement : tout nous porte à croire qu'elle avait aussi un hôtel à Nancy. Elle habitait cette ville en 1669, lorsque le 4^e jour de mars, la mort vint l'enlever à l'attachement de ses enfans. Avant d'expirer, elle avait exprimé, comme dernier témoignage de l'affection qu'elle

portait à notre village, le désir que son cœur reposât à l'Église de Beaufremont, dans le caveau de ses ancêtres. Cette dernière volonté fut accomplie, et la précieuse relique, renfermée dans une boîte de plomb, fut déposée avec respect, en présence de tous les habitants du lieu et d'une foule d'étrangers, sous les tombes où reposent évidemment encore, confondus ensemble, les restes mortels de quelques membres de l'illustre famille des barons de Beaufremont. Voici comment s'exprime l'acte des registres de la paroisse où est constaté le fait que nous venons de rapporter :

« Le 4^e mars 1669, mourut à Nancy très-virtueuse et
» honorable dame madame la marquise de Lenoncourt, dame
» en partie de ce lieu de Beaufremont, et fut transportée
» et inhumée à Serre, et son cœur fut icy transporté et
» mis dans le caveau de leur chapelle.

» F. HENRI, curé de Boffromont. »

Avec l'épouse de Charles de Lenoncourt, s'éteignait encore une génération des *bons barons* : le nom des Madruce disparaissait. Pour conserver à la postérité la mémoire de ce nom si dignement porté, un jeton fut frappé, en 1650, en l'honneur de la vertueuse dame. Ce jeton est une rareté numismatique ; nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire que possède le musée d'Épinal.

Il porte, au droit, un écu écartelé, dont le premier quartier et le quatrième sont eux-mêmes écartelés, au premier, d'argent au chef de gueules, à une bande de sable brochante sur le tout, qui est de Chaland ; au deuxième, d'or à l'aigle de sable, qui est d'Aost vicomte ; au troisième, de gueules à un pal d'or chargé de trois chevrons de sable, qui est d'Arberg-Valengin ; au quatrième, vairé d'or et de gueules, qui est de Beaufremont.

Le second quartier et le troisième sont : d'argent au chef de gueules, à cinq écussons d'azur posés en croix et chargés de cinq besans d'argent en sautoir, à la bordure de gueules

chargée de sept tours ou castilles d'or ouvertes d'azur, qui est de Portugal-Bragance.

Sur le tout, écusson de Madruce, écartelé au premier et au quatrième; d'argent à trois bandes d'azur, qui est de Madruce; au deuxième et au troisième, d'argent au chevron de gueules avec bordure engrêlée de sable, qui est de Sparemberg?

Sur le tout du tout, un autre petit écusson, d'argent à la croix engrêlée de gueules, qui est de Lenoncourt.

Ce bel écu est timbré d'une couronne de comte entre les fleurons de laquelle se lit la date : 1650; il est aussi entouré d'un cordon formant entrelacs, marque distinctive des veuves.

Pour légende, autour de l'écu, on lit :

CHARLOTE· MADRVZ· CONT· D'AVE· E' D'ARB· B· D·

Charlotte Madruce, comtesse d'Ave et d'Arberg, baronne douairière (1).

Au revers, dans le champ, est une colonne brisée dont la base reste debout sur son piédestal. Le tronçon tombé à droite est appuyé contre cette base; celui de gauche est surmonté d'une couronne fermée. Du haut du ciel partent les rayons d'un soleil obscurci que les nuages empêchent d'arriver jusque sur la colonne.

En dehors du cercle qui entoure le champ, se trouve la devise :

+ NEC CASUS TOVLIT HONORES.

Bien que cette devise puisse donner lieu à plusieurs conjectures, il est certain qu'elle a surtout rapport aux événements qui avaient tour à tour porté le chagrin et le deuil dans la famille de Charlotte de Madruce, mais qui ne purent jamais la faire dévier de la voie de l'honneur, ni porter atteinte à la réputation qu'elle s'était acquise ou qu'elle tenait de ses ancêtres.

(1) Nous ne pouvons assurer que les lettres **B. D.** signifient positivement : baronne douairière; nous ne donnons donc ces mots que comme conjecture.

Nous ne pouvons mieux terminer ce que nous avons à dire de l'une des plus dignes chatelaines de Beaufremont, qu'en faisant connaître les personnages honorables que sa présence attirait, de temps à autre, au vieux castel féodal. C'est encore les registres de la paroisse de Beaufremont qui nous fourniront la matière de ces citations.

Outre la famille de l'intendant des affaires de la haute et puissante Dame, Nicolas de Landrian (1), dont le fils, Jean-Baptiste de Landrian, naquit à Beaufremont, et y fut baptisé le 14 avril 1650 (2); la noble famille des Tranchot; noble Jean-Louis de Thumery (3), et les autres réfugiés dont nous avons déjà parlé, nous pouvons encore nommer : noble Louis de Montigny, gentilhomme de monseigneur le marquis de Lenoncourt; Léger Morel, chanoine de Trognon, Marguerite-Rose de Racécourt, damoiselle à Madame; damoiselle Marguerite de Pallefroy et son mari, noble François de La Court, mort à Beaufremont le 31 janvier 1655; Claude de Hée; damoiselle Hyacinthe de Postelle; dame Barbe Thouvenin, mère de noble Jean Perrin, médecin de madame la duchesse d'Orléans; et M^{re} Pierre Baussire, procureur au parlement de Metz, qui, le 23 novembre 1653, épousa à Beaufremont damoiselle Marguerite Dyez, fille d'Adam Dyez et de dame Marie Milot de-Neufchâteau.

Voici, d'après les mêmes registres, de 1650 à 1662, les noms de quelques officiers et serviteurs de la maison de madame la comtesse d'Ave, d'Arberg et de Chalant, baronne de Beaufremont :

Claude Goncourt, curé de la paroisse, chapelain de Madame;

(1) N. de Landrian est qualifié juge en la baronnie du Beaufremont en 1639.

(2) Il eut pour parrain noble Jean-Baptiste Collin d'Aingeville et pour marraine Elisabeth-Françoise de Roncourt.

(3) Son fils, Charles-Henri de Thumery, eut pour marraine, le 3 novembre 1656, Charlotte de Madruce qui a signé l'acte.

Mons' Gaspard Burette, receveur ;
François Robert, procureur ;
Jean Marchal, greffier ;
Thiébaud Dargent, sergent (1659) ;
Mougin Malgras, portier du château (1650) ;
Claude Gaudrez, id. (après 1650) ;
Jean Vaultrin, cocher, en 1654 ;
Jean Loya, cocher, en 1658 ;
Jean Molard, berger (4) ;
Marguerite-Rose de Racécourt, damoiselle à Madame ;
Charlotte Claudotte, fille de chambre ;
Anne Morel, Anne de Rut et Barbe Husson, domestiques
au château pour Madame.

Nous trouvons aussi : Claude, veuve de feu Claude Faubert, Agathe, fille de Jean Ferdinel, et Anne Thierry, veuve de Claude Jacquin, désignées simplement comme habitant le château de Madame.

Les registres où nous avons recueilli ces noms, fournissent encore une indication qui permet au village de Beaufremont de réclamer comme l'un des siens le sculpteur Jean Jacquin, (peut-être *le grand Jacquin*), que Chevrier appelle Nicolas et fait naître à Neufchâteau en 1625 (2). On lit en effet dans ces registres que le 11 février 1650, fut baptisé Claude, puis le dernier février 1653, Gabriel, fils de messire Jean Jacquin, *sculpteur*, et d'Elisabeth Robert sa femme. Ces actes prouvent que cet artiste habitait alors Beaufremont, où étaient aussi plusieurs autres membres de sa famille qui possède encore des descendants à Gendreville.

(4) Un fils de ce berger, né en 1657, eut pour parrain messire Henri de Lenoncourt, chevalier de Malte, et pour marraine, Marguerite de Racécourt, ce qui prouve que la famille de nos puissants seigneurs ne dédaignait pas même les personnes des plus humbles conditions.

(2) Les registres de la paroisse Saint-Christophe de Neufchâteau ne mentionnent pas cette naissance, et ceux de la paroisse Saint-Nicolas n'existent plus qu'à partir de 1700. Nous savons cependant qu'un Jean-Claude Jacquin, maître sculpteur, était en 1711, receveur et syndic pour le couvent des Cordeliers de Neufchâteau.

**Henri de Lenoncourt, comte de Chaland,
seigneur de Serre, etc.**

**Antoine de Lenoncourt, comte d'Arberg,
baron de Beaufremont.**

**Charlotte-Marguerite de Lenoncourt,
abbesse d'Épinal.**

De l'union de Charles de Lenoncourt et de Charlotte-Christine-Éléonore de Madruce, naquirent plusieurs enfants : les seuls qui leur survécurent sont : Henri, Antoine et Charlotte-Marguerite.

1°

Henri de Lenoncourt était l'aîné ; il porta les titres de marquis de Lenoncourt et de seigneur de Serres, aussitôt après le décès de son père, arrivé en 1644, si nous en croyons l'article généalogique de sa famille, inséré dans le *Dictionnaire héraldique* de la Chesnaye-des-Bois.

La baronnie de Beaufremont appartenant à sa mère, il n'y eut, jusqu'en 1659, comme son frère et sa sœur, d'autres droits que ceux que voulut bien lui accorder la noble dame. Mais une mère est toujours heureuse d'avoir auprès d'elle ses enfants : nous croyons donc que souvent il quitta les possessions paternelles pour venir habiter le château de Beaufremont. Les registres où se retrouvent les noms des serviteurs de madame la comtesse d'Ave, nous donnent aussi quelques noms des serviteurs de ses fils. Nous avons déjà cité noble Louis de Montigny, gentilhomme de M. le marquis en 1654 ; nous pouvons nommer encore Bonaventure Morisot, son valet de chambre ; Jean Massé, de Rougeville, son domestique, et Ferdinand Poisson, son trompette, qui, le 7 janvier 1657, épousait damoiselle Nicole Pernot, en présence de madame la comtesse et de ses enfants, marquis et comte. Enfin nous retrouvons, le 12 février de la même année, le mariage de Jean Harel, intendant des affaires de M. le comte d'Arberg, avec damoiselle Philiberte Chaffault.

Ces différentes indications prouveraient que toute la famille de Charlotte de Madruce se trouva réunie au château de Beaufremont pour y passer l'hiver de 1657.

Henri de Lenoncourt portait le titre de marquis de Lenoncourt, mais il fut aussi connu sous celui de comte de Chaland qui lui venait de sa mère, et l'ordre de Malte le compte au nombre de ses chevaliers. Tous ces titres pompeux ne purent prolonger sa vie : il mourut dans un âge peu avancé, sans avoir vu une seule année la tranquillité régner dans sa patrie qu'il avait peut-être quittée pour aller chercher, en Savoie, une existence moins agitée et plus heureuse.

Il avait épousé Christine de Senantes, fille et unique héritière du marquis de Senantes (1), gentilhomme français établi en Savoie ; il en eut un fils appelé le comte de Chaland, tué à la bataille de la Marsaille (1693), dans les troupes de Savoie, et une fille mariée au marquis de Palestrin, génois de la maison de Caretto, au service du duc de Savoie. Sa veuve épousa en secondes noces le marquis de Caraglia, piémontais, gouverneur de Nice (2).

Bien que la qualité d'aîné de sa famille ait pu faire considérer Henri de Lenoncourt comme baron de Beaufremont, nous doutons s'il jouit de cette seigneurie qui paraît avoir appartenu, par suite d'arrangements de famille, à son frère Antoine, même avant le décès de leur mère.



Antoine de Lenoncourt, connu d'abord sous le nom de comte d'Arberg, était frère puîné de Henri de Lenoncourt. Malgré les revers qu'avait fait éprouver à sa famille un dévouement exceptionnel aux intérêts de Charles IV, il s'engagea fort

(1) Le marquis de Senantes possédait en Lorraine les terres de Lignéville et de Vittel, du chef de sa femme ; sa fille en hérita.

(2) *Documents sur l'histoire de Lorraine*, t. IV, p. 68 du *Mémoire sur l'Etat de la Lorraine à la fin du 17^e siècle*.

jeune au service de ce prince, car il était déjà colonel de cavalerie dans l'armée lorraine en 1656. Nous rapporterons ici, pour preuve de la considération et de la haute estime qu'avait pour lui la famille ducale, une lettre qui lui fut adressée par le prince Ferdinand de Lorraine, fils aîné du duc Nicolas-François; elle est ainsi conçue :

AU COMTE D'ARBERG.

« Monsieur le comte d'Arberg, ayant à cœur tout à fait
» de voir le sieur de Mitry en possession de la compagnie
» qui est vacante à votre régiment, j'ay bien voulu vous faire
» encore cette seconde lettre pour vous prier que je reçoive
» de vous cette satisfaction comme je la désire; vous savez
» de quelle manière obligeante je vous l'ay demandée à
» l'armée; il me seroit fort sensible d'en être refusé, mais
» encore plus si ledit sieur de Mitry vous donnoit du mé-
» contentement, comme je sais que vous l'appréhendez, vous
» assurant que s'il manque à vous rendre l'obéissance et
» le respect qu'il vous devra, j'en sauray bien faire la jus-
» tice, et prendray un soin tout particulier de vous la rendre,
» soyez en tout entièrement persuadé, et que j'ay tant d'estime
» et de bonne volonté pour votre personne, que vous me
» trouverez toujours aux occasions de vous en donner des
» preuves avec grande sincérité,

» Monsieur le comte d'Arberg,

» *Votre très-affectionné amy,*

» FERDINAND DE LORRAINE.

» A M. le comte d'Arberg, colonel de cavalerie lorraine.

A Paris, le 3 novembre 1656 (1).

(1) Manuscrit de la bibliothèque d'Epinal n° 153". La copie de cette lettre porte la date du 3 novembre 1658, mais c'est une erreur, car le prince Ferdinand était mort le 1^{er} avril 1658.

A la date où cette lettre fut écrite, le duc Nicolas-François et sa famille s'étaient réfugiés en France avec les troupes lorraines que son frère avait dans les Pays-Bas, lorsqu'en 1653, il fut fait prisonnier par les Espagnols.

Charles IV, ayant recouvré sa liberté en 1664, rentra en possession de la Lorraine qu'il gouverna jusqu'à l'invasion française de 1670. Pendant cette période, Antoine de Lenoncourt fut élevé aux fonctions de conseiller d'État et de grand écuyer. Mais il ne put s'y rendre fort utile à un prince qui n'écoula jamais les conseils de la prudence, pour qui la paix et le repos semblaient un tourment, et qui, par son caractère étrange, fut le fléau de son pays et de sa famille.

Antoine de Lenoncourt est qualifié de comte d'Alberg (*sic*), baron de Pierrefort, Trognon, etc., dans un acte de baptême de la paroisse de Beaufremont, du 26 décembre 1656 (1); dans un autre du 30 mars 1672, qu'il a signé comme parrain, il prend les titres de marquis de Lenoncourt, baron de Beaufremont, de Pierrefort, de Serres, etc. Sa jeune fille, qui fut marraine avec lui, est désignée sous le nom de Marie-Anne-Françoise, marquise de Lenoncourt.

La présence à Beaufremont d'Antoine de Lenoncourt, la qualification de baron du lieu qu'il prend dans ce dernier acte nous font juger qu'après la mort de sa mère, il hérita définitivement de la moitié de notre baronnie que possédait cette dame. Mais il ne devait pas en être longtemps paisible possesseur.

Louis XIV, maître de la Lorraine, ordonna bientôt la démolition de tous les châteaux qui avaient échappé plus

(1) En 1650, il y eut à Beaufremont 9 baptêmes et 2 mariages; en 1651, 10 baptêmes et 4 mariages; en 1652, 10 baptêmes et 1 mariage; en 1653, 7 baptêmes et 2 mariages; en 1654, 11 baptêmes et 2 mariages; en 1655, 7 baptêmes et 2 mariages; en 1656, 15 baptêmes et 1 mariage; en 1657, 11 baptêmes et 4 mariages; en 1658, 15 baptêmes et 2 mariages; en 1659, 3 baptêmes et 1 mariage; en 1660, 15 baptêmes et 7 mariages. Total pour cette période de 11 années, 109 baptêmes et 52 mariages.

ou moins à la main dévastatrice de Richelieu, et nous pensons que celui de Beaufremont, qui s'était un peu relevé de sa première ruine, vit alors combler ses fossés par les débris de ses tours et de son enceinte. On n'en laissa debout que quelques lambeaux, comme pour faire voir à la postérité combien dut être importante autrefois la forteresse des puissants barons de Beaufremont.

Antoine de Lenoncourt ne pouvant plus habiter un château ruiné et désert, dont chaque pierre portait l'empreinte de la dévastation la plus malheureuse, se vit comme forcé de vendre l'héritage pour lequel sa mère et ses ancêtres avaient montré tant de prédilection.

Le 45 juillet 1675, le sieur François d'Alençon, chevalier, lieutenant-général au bailliage de Bar, en fit l'acquisition pour la somme de 93,000 fr. barrois, et cette acquisition fut confirmée par le roi Louis XIV, à Saint-Germain-en-Laye, sous la date du 16 avril 1676 (1).

En quittant le domaine que sa mère affectionnait, Antoine de Lenoncourt se retira dans les possessions qui lui venaient de son père, et qu'il avait peut-être achetées de son frère. Il parait y avoir vécu éloigné des affaires jusqu'à l'avènement de Léopold au trône de Lorraine, en 1698. Alors, quoique déjà âgé, il eut la satisfaction de se voir appelé à continuer, sous un règne paisible, les fonctions de conseiller d'État et de grand-écuyer que la sagesse du nouveau duc rendaient

1) En 1665, le 28 juillet, Claude et Nicolas les Péru, qualifiés *honnêtes hommes*, prenaient à bail, pour six années, les grosses et menues dîmes dues, sur les finages de Médonville, Serécourt, Sauville, Vittel, Tollaincourt et Val-de-Circourt, aux religieux de Saint-Évre-lès-Toul, moyennant une somme annuelle de 1,400 fr., monnaie de Lorraine. Le bail fut rédigé à Neufchâteau. Un nouveau bail pour Médonville porte la date de 1676, et fut rédigé par Gabriel-Nicolas Robert, tabellion établi en la baronnie de Beaufremont pour Monseigneur le marquis de Lenoncourt, comte d'Arberg, baron de Beaufremont. Cet acte est évidemment l'un des derniers qui furent passés sous le nom et l'autorité d'Antoine de Lenoncourt. (*Archives des Vosges.*)

beaucoup moins ingrates qu'elles ne l'avaient été sous Chales IV. Ce fut en sa qualité de grand-écuyer et d'o bailli d'Allemagne qu'il assista, le 19 avril 1700, aux funérailles du duc Charles V : il y portait l'épée du souverain hors du fourreau (4).

Ce seigneur mourut le 20 février 1705. Il avait été marié à Marie-Cécile, comtesse de Moersberg, fille de Jules Neidhart, comte de Moersberg, chevalier de l'ordre de St-Jacques, en Espagne, et de Marie-Sidoine, comtesse d'Eggemberg, sœur du prince de ce nom, de laquelle il eut pour fille unique Marie-Anne-Françoise, dame de Lenoncourt, de Serres et de Trognon, morte le 10 juin 1710, gouvernante des enfants du duc Léopold. Elle avait épousé Denis Sublet, dit le comte d'Heudicourt, dont le fils aîné fut Joseph-Michel Sublet, dit le marquis de Lenoncourt, et le puîné, Goëry Sublet, comte d'Heudicourt, brigadier des armées du roi et maître de camp de cavalerie, qui, ayant eu Trognon en partage, en obtint l'érection en marquisat sous le nom d'Heudicourt (2).

3°

Charlotte-Marguerite de Lenoncourt, abbesse d'Épinal, doit être considérée comme l'une des plus pures illustrations de Beaufremont.

Élue à la première fonction de l'importante abbaye d'Épinal, dans un temps où cette haute position était devenue plutôt une charge qu'un honneur, la noble fille de Charlotte de Madruce s'acquitta de ses devoirs avec une bonté, une fermeté et une dignité qui lui attirèrent l'affection de toutes ses compagnes et le respect bien marqué de tous les chefs de troupes qui s'emparèrent successivement d'Épinal pendant la guerre de trente ans. Bien des fois la population de cette ville, qui lui était très-attachée, lui dut, dans des circonstances difficiles, des bienfaits dont le récit donnerait l'une

(4) C'était l'une des grandes pièces d'honneur.

(2) *Dictionnaire généalogique de la Chesnaye-des-Bois*, t. 2, p. 400.

des plus intéressantes biographies que le chef-lieu des Vosges pût consacrer aux personnages marquants qu'il s'honore d'avoir possédés.

D'après l'inventaire des titres de l'*Insigne chapitre des dames d'Épinal*, ce fut le 14 novembre 1629 qu'eut lieu la nomination de damoiselle Charlotte-Marguerite de Lenoncourt, fille de haut et puissant seigneur messire Charles de Lenoncourt, seigneur dudit lieu, de Serres, etc., et de haute et puissante dame Charlotte-Chrestienne de Madrouche (*sic*), à la prébende vacante, depuis le 22 octobre, par le mariage de dame Claudine de Montrichard, nièce de prébende de dame Jeanne de Lenoncourt, secrète (1). Cette nomination fut faite par ladite dame secrète en présence de vénérables et révérendes dames, MM^{mes} Claude de Cussigny, abbesse, Élisabeth de Grammont, dite de Châtillon, Françoise d'Aubonne, Catherine de Livron, Jeanne de Rye, Marguerite de Cléron et Françoise de Senailly, toutes dames apprébendées.

Jusqu'au 22 décembre 1640, Charlotte-Marguerite de Lenoncourt n'eut que la qualité de chanoinesse apprébendée ou de nièce non capitulante (2), évidemment à cause de son trop jeune âge; mais à cette date, elle fut admise au stage pour faire ensuite partie du chapitre. Ce stage, qui devait commencer à Noël et finir à la Saint-Jean, fut interrompu « pour de bonnes raisons ». Le 2 janvier 1642, une délibération prise sur la remontrance de M^{me} l'abbesse, décida qu'il pourrait être continué et s'achèverait par un temps égal à celui qui restait à faire au moment de l'interruption. Soit que les guerres, la mort de Charles de Lenoncourt, ou tout autre motif, eussent encore mis obstacle à l'accomplissement de cette décision, ce ne fut que le 31 octobre 1645 que la noble stagiaire fut reçue et admise à jouir de tous les honneurs des dames chanoinesses.

Elle était à peine entrée au chapitre quand, le 16 novembre,

(1) Jeanne de Lenoncourt était secrète depuis 1602; elle mourut en 1634.

(2) Non du chapitre.

elle fut élue abbesse de l'insigne communauté, aux lieu et place de feue vénérande et illustre dame Catherine de Livron, dite de Bourbonne, décédée le 25 octobre 1645. L'élection fut faite par vénérandes dames Catherine-Diane de Gournay, doyenne, Yolande de Vasperg, secrète, Marguerite de Cléron, Françoise-Maximiliane de Saint-Morys et Chrestienne de Floranville, toutes dames capitulantes, faisant le chapitre de l'Église séculière et collégiale de Saint-Goëry d'Épinal, dame Françoise de Senailly, absente.

Cette élection fut confirmée par bulles du pape Innocent X, la veille des nones (6 mars) 1646. Le 16 avril suivant, le vicaire-général du diocèse de Toul, en qualité de délégué du Saint-Siège, adressait une commission « au premier prêtre requis, pour mettre ladite dame en possession de l'abbaye, » après qu'elle aurait prêté le serment prescrit par les bulles de confirmation.

Le 5 juin, Charlotte de Lenoncourt prêta le serment exigé, et, le même jour, elle prit possession de l'abbaye par un acte passé devant deux notaires apostoliques « en présence de révérendes dames Catherine-Diane de Gournay, doyenne, Yolande de Vasperg, secrète, Françoise-Maximiliane de Saint-Morys, dames chanoinesses en l'église collégiale de Saint-Goëry, d'Épinal, de nul diocèse et en celui de Toul, capitulantes; de dame François-Grâce de Gournay, Louise-Claire de Senailly, Marie-Françoise de Poitiers et Magdelaine d'Autel, apprébendées non toutefois encore du chapitre, les autres dames absentes. »

Comme elle n'avait probablement pas atteint l'âge voulu pour faire profession, le pape Innocent X lui adressa, le 17 février 1647, un bref par lequel il lui accordait encore un an pour remplir cette obligation. Elle s'en acquitta le 16 juin 1648, et accomplit alors toutes les formalités religieuses exigées en semblable circonstance, en présence de l'abbé de Chaumouzey, commissaire délégué à cet effet par la cour de Rome.

Comme on a déjà pu en faire la remarque, en prenant

possession des fonctions d'abbesse du chapitre d'Épinal, Charlotte-Marguerite de Lenoncourt comptait, parmi les dames de cette importante communauté, plusieurs de ses parentes, ou de nobles chanoinesses dont les familles étaient alliées à la sienne. Elle avait aussi l'espoir d'y voir bientôt admettre sa sœur cadette, damoiselle Marie-Chrestienne de Lenoncourt qui, le 42 juin 1633, et lorsqu'elle n'avait encore que trois ans et huit mois, avait été nommée, par révérende dame Jeanne de Lenoncourt secrète, à une prébende vacante à la suite de la démission faite par M. le baron de Scey, au nom de Béatrix-Thérèse de Bauffremont, sa fille âgée de 7 à 8 ans. Mais cet espoir fut de courte durée, car dans le courant de l'année 1646, la jeune Marie vit finir des jours dont elle avait à peine entrevu le printemps.

C'était donc après avoir été éprouvée et mûrie par la double perte d'un père et d'une sœur, et par des revers de fortune, que la nouvelle abbesse d'Épinal fit à Dieu le sacrifice de toutes les jouissances mondaines, pour embrasser définitivement la vie religieuse, et consacrer son existence à la direction et à l'édification de ses compagnes.

Plusieurs titres de l'abbaye (1) attestent que Charlotte de Lenoncourt sut mériter la confiance la plus entière des dames chanoinesses et que, dans bien des circonstances, son autorité s'exerça en faveur de leur association ou des habitants de la ville. Ceux-ci connaissaient tellement sa bienfaisante affabilité, que, dans une foule d'occasions, ils recouraient à sa protection, soit en lui demandant des services qu'elle s'empressait toujours de leur rendre, soit même en sollicitant la faveur qu'elle tint leurs enfants sur les fonts baptismaux, ce qu'elle faisait souvent (2) et qu'elle accepta aussi, suivant la coutume de sa famille, pour plusieurs enfants de Beaufremont.

Ses visites au château de notre baronnie ne sauraient être

(1) Voir l'inventaire que possède la ville d'Épinal.

(2) Les registres déposés à l'Hôtel-de-Ville contiennent une quantité d'actes où elle est désignée comme marraine.

douteuses ; peut-être y était-elle née ? Il y a quelques années , on y retrouvait une de ses aiguilles à passer , sur laquelle est gravé son nom (1). Dans tous les cas , elle ne pouvait manquer d'y venir voir quelquefois sa mère , la bonne Charlotte de Madruce , ses frères et leur famille à qui elle fut toujours très-attachée.

Parmi les nominations qu'elle fit à des prébendes , suivant les droits qui lui appartenaient , nous citerons en particulier celles de ses jeunes cousines , Marguerite et Magdelaine de Lenoncourt , filles de François de Lenoncourt , marquis de Blainville , et d'Antoinette de Savigny ; puis celles de ses deux petites-nièces , Thérèse-Antoinette-Marie-Joseph d'Heudicourt (11 juin 1679) , et Charlotte-Gabrielle-Victorine d'Heudicourt (22 septembre 1685) , filles de Denis-François Sublet , marquis d'Heudicourt , et de Marie - Anne - Françoise de Lenoncourt. Ce fut même la première de ces petites-nièces , M^{me} Thérèse d'Heudicourt , fille d'honneur de S. A. M^{me} de Lorraine , qu'elle eut , plus tard , pour héritière bénéficiaire (2).

La paroisse d'Épinal doit à Charlotte de Lenoncourt plusieurs institutions pieuses dont elle provoqua ou permit l'établissement. De ce nombre sont la confrérie de Saint-Joseph , érigée en 1652 , et celle des âmes du purgatoire (ou des morts) qui date du 7 septembre 1658 (3).

Ce fut elle aussi qui introduisit dans l'abbaye cet espèce d'ordre de chevalerie que portaient les dames , et qui consistait en une médaille faite en forme de croix de Malte , ayant d'un côté l'image de la Sainte-Vierge et de l'autre celle de Saint-Goëry. Le pape confirma cet établissement qui a subsisté jusqu'à la suppression du chapitre , en 1790. La médaille de madame de Mesbourg , dernière chanoinesse décédée à Épinal , est déposée au musée des Vosges.

(1) Ce joli petit bijou , en argent , appartient à la famille Laborde.

(2) Acte de vente , par le chapitre , de deux maisons d'Épinal , le 10 février 1708.

(3) Inventaire des titres du chapitre.

Après avoir dignement rempli pendant le long espace de cinquante-trois ans les fonctions d'abbesse du célèbre chapitre, Charlotte-Marguerite de Lenoncourt mourut à Nancy le 24 décembre de l'an 1698.

Dès le lendemain, le duc Léopold écrivait à mesdames les doyenne et dames d'Épinal, une lettre par laquelle « Son Altesse, informée de la perte qu'elles venaient de faire de madame la marquise de Lenoncourt, leur abbesse, demandait à être instruite de leurs usages en pareilles occasions, pour concourir à leurs bonnes intentions. » (1).

De leur côté, mesdames les doyenne, secrète et chanoinesses n'eurent pas plutôt appris la mort de leur vénérable supérieure, qu'elles s'assemblèrent et décidèrent que madame la doyenne se rendrait à Nancy pour s'y réunir aux dames d'Anglure, de Lenoncourt et de Mœrsberg, se présenter à S. A. Royale, l'avertir du décès de madame l'abbesse, et le supplier très-humblement d'accorder au chapitre sa protection (2).

Nous ne doutons pas que le prince, qui savait ce que valent les gens de bien, n'ait témoigné aux nobles dames des regrets sincères sur la mort de leur vertueuse abbesse, et que celles-ci, qui assistèrent à ses funérailles, n'aient montré, par leurs larmes et leurs sentiments, toute la peine qu'elles éprouvaient en se voyant séparées de celle qui, pendant tant d'années, avait été pour elles une seconde mère. Les prières dictées par le cœur et les larmes de la reconnaissance ne sont-elles pas le plus beau tribut que l'on puisse payer à la mémoire des âmes bienfaisantes ?

Pendant que disparaissaient tour à tour les fils et les filles de nos derniers barons d'ancienne chevalerie, qui (on peut maintenant en juger), se montrèrent tous fidèles aux vertus traditionnelles de la famille primitive des Beaufremont dont ils descendaient, nos pères apprenaient à reconnaître l'autorité

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.* Sur la fin du 17^e siècle, l'abbaye d'Épinal valait 5,000 livres de revenus.

des annoblis que l'invasion française leur avait donnés pour seigneurs.

Malgré l'empressement que mirent ces nouveaux maîtres à s'approprier les titres de barons et même de comtes de Beaufremont (quoique la terre de Beaufremont n'ait jamais été qu'une baronnie), nous doutons fort que leur noblesse, à peine égale à celle des intendants des illustres familles dont elles venaient d'acheter l'héritage, les ait fait considérer autrement que comme de grands et fortunés propriétaires.

Favorisés par l'extrême générosité avec laquelle le duc Léopold récompensa leurs services dans la magistrature, ils se trouvèrent bientôt possesseurs de titres pompeux et de terres productives qui purent même leur faire considérer la baronnie de Beaufremont comme une propriété de minime importance; mais leurs richesses promptement acquises et leur rapide élévation, ne firent que rendre plus vivaces les traditions gravées dans le cœur de nos populations.

On a conservé jusqu'à ce jour, dans les villages *de la baronnie*, la mémoire respectée des Beaufremont, des Chaland, des Tornielle et des Madruce; le nom des d'Alençon, dont nous avons à parler, y reste empreint à la suite d'un acte de bienfaisance : la fondation de l'école des filles de Beaufremont; mais la génération actuelle n'a jamais entendu parler des opulents Labbé, barons de Beaufremont, comtes de Coussey, de Vrécourt et de Morvilliers.

Nous ne terminerons pas cette seconde partie de notre monographie locale sans solliciter l'indulgence des lecteurs pour les défauts qu'ils rencontreront dans nos recherches trop souvent infructueuses. Qu'ils nous l'accordent aussi pour la rédaction : le peu de temps que les devoirs d'une tâche laborieuse laissent à notre disposition nous servira d'excuse, nous l'espérons, auprès de ceux qui aiment la concision et les brillantes qualités du style.

MÉMOIRE
SUR
LES ANTIQUITÉS
DÉCOUVERTES DANS LE BOIS DE LA CROUPE-SAULE,
situé sur le territoire de la commune
DE DOMBASLE-DEVANT-DARNEY,

PAR M. MAUD'HEUX,

Président de la Société.

LE TOMBEAU DU GRAND PACHA.

Les monuments antiques disparaissent rapidement de notre sol sous l'action combinée de l'ignorance, de l'indifférence et des progrès matériels. La cupidité s'empare de leurs débris pour les emplois les plus vulgaires : la charrue les déterre et les brise ; les défrichements en effacent jusqu'aux dernières traces. Malgré les efforts de quelques sociétés savantes et les recommandations trop souvent mal comprises et mal secondées du Gouvernement, le moment approche où nous ne pourrons plus transmettre que des souvenirs aux générations qui doivent nous remplacer.

Vers 1820, l'étude des richesses archéologiques de notre département a été entreprise sur des bases sérieuses et avec des ressources qui malheureusement ont reçu, peu d'années après, d'autres destinations. Jusqu'à cette époque qui donna

naissance à la Société d'Émulation des Vosges, à peine les historiens du pays avaient-ils accordé quelqu'attention, et dans leurs ouvrages quelques lignes à nos ruines les plus intéressantes ! C'est seulement depuis 1820 que celles de Grand, du Donon et de Solimariaca ont été explorées ; que celles de Bouzemont, de Lamerey, de Damas, de Ville-sur-Ilion, d'Escles, de Bleurville, ont été découvertes, et que le pays étonné apprit que son sol avait été sillonné de voies romaines ; que, presque à chaque pas, dans une grande partie de son territoire, il existait de notables vestiges de la puissance de ce grand peuple ; et que nos montagnes et nos forêts recélaient même quelques restes de monuments antérieurs, élevés par les anciennes races des Gaules. Les premières *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, le grand ouvrage livré par M. Jollois, en 1843, à une publicité trop circonscrite, la *Statistique du département* dressée par des membres de la Société d'Émulation, les *Annuaires*, les *Annales* postérieures de la Société ont recueilli en grande partie les résultats des recherches qui reçurent alors une vive et féconde impulsion et qui jetèrent les fondements de l'archéologie vosgienne.

Toutefois, cet édifice est loin d'être terminé. D'une part, des découvertes nouvelles lui apportent, chaque année, des matériaux à mettre en œuvre ; d'autre part, plus d'un résultat intéressant acquis par les premières recherches n'a encore obtenu que quelques mentions sommaires et insuffisantes. Selon moi, il appartient à la Société d'Émulation de réparer ces omissions et de combler ces lacunes en livrant à la publicité les documents plus complets qu'elle possède dans ses archives.

Parmi ceux-ci, il en est un qui a fixé mon attention et dont la Société, sur ma proposition, a voté l'impression dans les *Annales* qu'elle publie cette année. Outre la reconnaissance d'un tronçon de voie romaine et des vestiges d'une enceinte encore indéterminée, ce document décrit les restes d'un monument détruit dans sa partie la plus précieuse, mais que

rendent particulièrement intéressant la dénomination singulière qui lui était généralement donnée dans le pays, la tradition orale qui en explique l'origine, et l'existence constatée d'une histoire manuscrite qui la raconte, histoire que les investigations les plus minutieuses n'ont pu faire retrouver. Le nom de *Tombeau du grand Pacha* n'a toutefois rien d'extraordinaire pour qui connaît l'esprit des traditions locales qui confondent ensemble les Gaulois, les Romains, les Payens et les Sarrasins, qui nomment toute ruine un temple, un templin, un templier, et attribuent invariablement son origine à l'ordre célèbre des Templiers. Quoiqu'on ne puisse se défendre de la pensée que l'inscription (1) qui couvrait la table supérieure de ce tombeau a été lue lorsque cette table existait encore, c'est-à-dire, de 1750 à 1780, et que son texte a servi de point de départ à la tradition et à l'histoire manuscrite, la seule conclusion qui puisse en être légitimement déduite : c'est que ce tombeau n'avait pas été érigé à un personnage vulgaire, mais bien plutôt à un officier supérieur des troupes romaines, immolé dans un combat. — Quant à la tradition elle-même, qui a été accueillie avec une naïve confiance par l'auteur du rapport, et que d'autres antiquaires ont cherché à concilier avec les Commentaires de César, elle doit demeurer livrée à une libre critique à laquelle il est juste de fournir aussi quelques éclaircissements.

Escles a eu une incontestable importance à l'époque romaine. Des voies romaines s'y croisaient et y ont été reconnues dans cinq directions différentes. Des statues des déesses maires et d'une danseuse, des aigles sculptés en pierre du pays, des fragments de grands vases tels qu'on en a trouvé aux environs de Paris et d'Orléans, un grand nombre d'autres

(1) J'ai vérifié, pièce par pièce, toute l'archive du prieuré de Belanges, comprenant neuf liasses de titres, sans y trouver aucune trace de cette inscription. Le prieur qui l'a détruite, bien peu digne d'appartenir à l'ordre si justement célèbre des Bénédictins, ne paraît pas même s'être donné la peine de copier cette inscription avant de la faire disparaître à jamais.

débris antiques à la liste desquels il faut ajouter un lion en pierre dont le musée départemental a été enrichi, cette année, grâce aux vigilantes recherches de notre collègue, M. Laurent, son habile directeur, attestent que cette localité était alors riche et florissante. Sur son territoire, au Void-d'Escles, en un point appelé le Canton-des-Saints, existait encore, en 1790, ou un cimetière gallo-romain, ou un fanum rempli d'images des dieux, dont les pierres tombales ou les statues furent employées alors à la réparation des chemins du voisinage et parmi lesquelles un témoin oculaire se rappelait avoir reconnu un Mercure Teutatès, une Diane et un Priape trop énergique qui fut aussitôt brisé par les ouvriers. Autour d'Escles, existent des vestiges de monuments celtiques et plus d'un nom du voisinage en rappelle d'autres depuis longtemps détruits. Aussi l'ancienne commission des antiquités des Vosges, souche de la Société d'Émulation, considérait-elle Escles comme ayant été, selon toute apparence, un oppidum gaulois.

Mais cette conjecture, élevée même au niveau d'une vérité démontrée, ne suffirait pas pour confirmer la tradition en ce qu'elle a de directement contraire au texte des Commentaires de Jules César et de l'histoire postérieure, qui présente les Leuks comme alliés des Romains dès leur campagne contre Arioviste, et comme étant demeurés constamment fidèles à cette alliance. On a, il est vrai, essayé de concilier la tradition et les textes, tantôt en supposant que le pays dépendant de l'oppidum d'Escles avait pris parti pour Arioviste, tantôt en alléguant qu'un détachement de Germains aurait été envoyé par les défilés des Vosges, ou par leurs revers méridionaux, contre les alliés qui fournissaient des vivres à l'armée romaine. Cette dernière conjecture serait la plus admissible, si plus d'une circonstance matérielle consignée dans le rapport ne donnait lieu de croire que le tombeau et les monuments funébres qui l'entouraient à une faible distance, ne remontent qu'à une époque bien plus moderne de la domination romaine.

La lecture du rapport prouvera suffisamment que son auteur n'était point un archéologue et a complètement manqué de l'esprit de critique historique. C'était un ingénieur adressant à son chef une sorte de procès-verbal de reconnaissance des lieux, et proposant des mesures pour continuer des recherches intéressantes. Quoiqu'il n'y ait de réellement important dans ce rapport que les descriptions qui étaient bien du domaine de l'auteur, la Société a pensé qu'il n'était pas indifférent de montrer comment l'archéologie était comprise et entendue par ceux-là même dont les explorations lui rendaient cependant des services réels et lui procuraient de précieuses découvertes. C'est ajouter en quelque sorte une preuve de l'état de la science, à la preuve de l'existence des monuments décrits. Il importe seulement qu'il soit bien compris que les opinions et les conjectures de l'auteur du rapport lui sont propres, et que la Société d'Émulation n'entend en rien se les approprier ou les approuver.

Le plan auquel le rapport se réfère n'a pu être retrouvé. En réalité, il jetterait peu de lumières sur les descriptions (1). Il suffit de savoir que les bornes étaient peu éloignées de la voie romaine et du tombeau principal, et pouvaient être considérées comme faisant avec lui une sorte de groupe. L'ordre dans lequel elles pouvaient être placées est d'ailleurs indifférent.

(1) Une partie des bornes existe encore, mais, des recherches nouvelles n'ont fait retrouver aucun vestige de l'inscription.

RAPPORT DE M. MESCHINI,

MEMBRE TITULAIRE.

EXPOSÉ.

Entre la commune de Dombasle-devant-Darney et celle de Relanges, toutes deux situées dans la sous-préfecture de Mirecourt, on découvre dans le bois de la Croupe-Saule (territoire de Dombasle) une chaussée pavée, se dirigeant du sud-ouest au nord-est, et qui a quatre mètres dix centimètres de largeur. Les pavés sont d'échantillon, posés par rangées droites, et ont vingt-cinq centimètres de longueur, quinze centimètres de largeur, sur trente-cinq centimètres de queue. Cette chaussée, qui est de cinquante centimètres plus élevée que le sol naturel, s'est conservée dans le bois de la Croupe-Saule sur environ deux cents mètres de longueur, et paraît avoir servi autrefois de communication de Langres à Escles, en passant par Andilly, Rançonnières, Saulxures, Dammartin, Lamarche, Provenchères, Relanges, Dombasle et Jésonville.

OBSERVATIONS.

A côté et au sud de cette chaussée, on remarque quatre piliers quadrangulaires en pierre de taille, ayant chacun quarante centimètres de longueur, trente centimètres de largeur, sur un mètre vingt centimètres de hauteur, dont moitié est sous terre. Ces quatre piliers portaient autrefois une grande pierre de taille qui, d'après la tradition vulgaire, était la tombe du grand Pacha que l'on suppose avoir été tué au point B du plan où se trouve la tombe; et la flèche dont il fut atteint a été décochée du point ou de la borne A, à cinquante-cinq mètres de distance de la tombe B.

La grande pierre qui couvrait ce tombeau a été enlevée, il y a environ quarante-cinq ans, par le prieur de l'abbaye de Bénédictins de Relanges, qui, sans ménagement pour ce monument respecté depuis un grand nombre de siècles, l'a fait impitoyablement débiter en plusieurs morceaux et employer dans la construction de l'abbaye. Cependant, comme cette pierre était placée sur les quatre piliers dont il a été parlé ci-dessus, ses dimensions devaient être au moins de deux mètres trente-cinq centimètres de longueur, deux mètres dix centimètres de largeur, sur trente-cinq centimètres d'épaisseur; mais quoique ces dimensions soient à peu près connues, il est toujours à regretter que le prieur de l'abbaye de Relanges n'ait pas respecté cette pierre tumulaire, dont la conservation eût été d'autant plus précieuse pour les recherches, que les habitants d'Escles, de Dombasle et de Lerrain assurent qu'elle portait une inscription en langue ancienne.

Au nord du chemin H, de Relanges à Dombasle, entre ce chemin et la chaussée pavée, on voit neuf bornes C, D, E, F, G, O, P, Q et S, que les gens du pays prétendent être la place où des capitaines ont été tués et enterrés. Les points I, M, R sont trois piédestaux de statue qui sont d'un mètre sous terre, et sur lesquels on voit des pieds sculptés en bosse. N représente une pierre de taille de corniche figurant un retour d'équerre.

Sous la tombe B dite du grand Pacha, il a été fait des fouilles à un mètre cinquante centimètres de profondeur pour faire des recherches qui ont été à peu près sans succès, puisque les déblais n'ont procuré ni médailles, ni inscriptions; seulement il a été trouvé dans les fouilles des fragments de deux pots, dont l'un, noir et très-évasé, renfermait des cendres et du charbon, et l'autre, de terre cuite rougeâtre et très-dure, renfermait des petits os. La matière du pot noir est tellement tendre et propre à tracer des lignes et des figures, qu'elle peut être assimilée au fusin noir dont se servent les dessinateurs.

Sous le piédestal de la statue R, on découvre un cercueil en pierre, et sous ce cercueil on a trouvé des tuiles de grandes dimensions et une tête en pierre tellement mutilée qu'il n'en reste plus que le front, les oreilles et les cheveux.

CONCLUSIONS.

La dénomination donnée à la tombe B que les habitants des communes voisines appellent la tombe du grand Pacha, n'est pas à coup sûr la vraie dénomination de ce monument, car l'histoire des Gaules ne fait nulle part mention d'une invasion des Turcs dans les Gaules ; mais il est probable que sous cette tombe il a été enterré un général romain, ou un chef de légion tué dans un combat qui a eu lieu entre Langres et Escles, et les motifs qui paraissent justifier cette opinion sont :

1° Que les Romains, lorsqu'ils livraient un combat, avaient soin de se placer sur une route ou sur des éminences quelconques pour mieux connaître le nombre, la situation et les mouvements de l'ennemi ;

2° Que, d'après tous les ouvrages qui ont traité des funérailles des anciens, notamment d'après le *Compendium antiquitatum Romanarum*, au chapitre VI de *ritu funerum*, et d'après le 33° tome de l'*Encyclopédie*, à l'article tombeau (pages 606 et 607), les Romains, sous la République et sous les Empereurs, avaient la coutume de brûler les corps et d'en recueillir les cendres et les ossements dans des urnes séparées ;

3° Qu'enfin la matière des urnes ou pots de terre trouvés sous la tombe B, et dans lesquels les cendres et ossements étaient recueillis séparément, étant bien différente de celle dont on fait aujourd'hui la poterie de terre, il est indubitable que ces vases ont été fabriqués dans des temps très-reculés, et probablement à l'époque où les Romains étaient maîtres des Gaules.

Quant à la chaussée pavée se dirigeant du sud-ouest au

nord-est et couverte aujourd'hui d'arbres et de broussailles, on est d'autant plus porté à croire qu'elle était anciennement une communication de Langres à Escles, jadis appelée ville d'Esclin, que M. Poirot, maire d'Escles, certifie avoir lu dans une ancienne histoire des Vosges et d'Esclin qui se trouvait dans la bibliothèque de feu Cunin, curé de Pierrefite, que Jules César avait suivi cette chaussée quand il partit de Langres pour s'emparer de la ville d'Esclin. En effet, à en juger par les ruines, pierres tumulaires, constructions en briques, et par les lames et montures de sabre que l'on trouve dans tous les environs d'Escles, cette commune, qui n'est qu'à treize lieues de Langres et qui ne se compose plus aujourd'hui que de trois cents feux, fut autrefois formidable par sa position et sa population au point de porter de l'ombrage à Jules César qui résolut de la détruire.

Si l'on s'en rapporte en outre aux traditions du pays, Jules César envoya contre la ville d'Esclin une armée dont l'avant-garde fut battue et en partie détruite par les habitants d'Esclin, qui allèrent à sa rencontre à deux lieues de distance d'Escles, l'attaquèrent sur le ruisseau de Senonges et la poursuivirent jusque dans le bois de la Croupe-Saule où le général romain fut tué avec plusieurs chefs de légion. Cet échec irrita tellement Jules César qu'il partit lui-même de Langres avec une armée plus nombreuse, et que, malgré une résistance opiniâtre de la part des habitants d'Esclin, cette ville tomba enfin en son pouvoir et fut réduite en cendres.

Ces renseignements, transmis de père en fils, paraissent d'autant plus vraisemblables qu'entre le bois de la Croupe-Saule et Dombasle, il y a deux cantons appelés encore aujourd'hui, l'un, le Champ-de-Bataille, situé à droite du ruisseau de Senonges, où les Romains s'étaient retranchés, et l'autre, appelé Canton-du-Camp, situé à gauche du même ruisseau (côté de Dombasle), où les habitants d'Esclin s'étaient campés pour empêcher les Romains de pénétrer dans les Vosges.

Le chemin que Jules César paraît avoir suivi pour s'emparer

de la ville d'Esclin et soumettre les Vosges , se trouve exactement tracé sur la carte de Cassini , depuis Langres jusqu'à Provençères , par Dammartin et Lamarche , et quoiqu'il n'y soit pas indiqué depuis Provençères jusqu'à Escles , on en voit la continuation dans le bois de la Croupe-Saule et sur le territoire de Dombasle , Jésonville et Escles , où l'on en découvre encore des vestiges et même des parties bien conservées , malgré l'avidité des propriétaires riverains qui , pour augmenter la contenance de leurs champs , ou pour se procurer de la pierre de bâtisse , ont labouré presque partout l'emplacement de cette ancienne chaussée pavée.

Si cette chaussée pavée était celle que Jules César a suivie pour s'emparer des Vosges , on parviendrait peut-être à trouver la solution du problème proposé par l'abbé Bexon , dans son *Histoire de Lorraine* , où il dit (page 254) que *l'on n'a jamais pu déterminer le lieu où était situé le camp des Romains qui , placé , dit Lucain , sur une cime arrondie des Vosges escarpées , contraignait de ce côté les belliqueux peuples de Langres.*

Castraque quæ Vogesi curvam super ardua rupem
Pugnaces pictis cohibebant Lingonas armi.

PHARSAL. L. 4.

En effet , à l'est de la route de Mirecourt à Bains , entre Vioménil et Escles , et à un tiers de lieue de cette commune , il y a , dans le bois de la Louvière , une montagne très-escarpée sur la cime de laquelle on découvre des ruines de murailles très-épaisses , dont les fondations figurent un camp qui fut bâti de grands morceaux de roche taillés , posés les uns sur les autres sans mortier et liés entr'eux par des goujons en fer. Cette montagne , au nord et à l'ouest , offre l'aspect d'un rocher perpendiculaire à l'horizon , ayant environ quatre-vingts mètres d'élévation , et l'on n'arrive à son sommet du côté du sud qu'en gravissant des talus extrêmement rapides qui rendent cette position inexpugnable. Quoique cette mon-

tagne soit actuellement couverte d'arbres, de broussailles et de toutes sortes de plantes rampantes, on y distingue encore les traces d'une ancienne chaussée se dirigeant du sud au nord. Ces découvertes faites sur les lieux en présence de M. Poirot, maire d'Escles, font présumer que les Romains, après la destruction de la ville d'Esclin, établirent un camp sur cette montagne, pour résister aux attaques continuelles des Langrois et des Lenquois et pour s'assurer de la conquête des Vosges.

Mais ces découvertes ne donnant lieu qu'à des conjectures et non à des certitudes, il serait à désirer que le Conseil général du département des Vosges, sur l'invitation de M. le Préfet, votât, en 1824, de nouveaux fonds pour fouiller le sol dans les champs et à l'entour des maisons d'Escles, et notamment dans le canton du Temple, dit des *Sarrasins*, où l'on découvrira sans doute beaucoup de précieux restes de l'antiquité romaine que les hommes, plus destructeurs que les siècles, ont ensevelis dans des temps d'ignorance et de barbarie. Les recherches à faire sur le territoire d'Escles seront couronnées d'un succès d'autant plus certain qu'il arrive souvent aux cultivateurs de soulever avec le soc de la charrue des urnes, des autels, des pierres sépulcrales et beaucoup d'autres objets antiques dont la terre paraît remplie.

Épinal, le 5 mars 1824.

MESCHINI.

NOTICE ARCHÉOLOGIQUE

SUR LES

RUINES SITUÉES DANS LE BOIS DU FEYS.

LE CHATEAU DES FÉES,

PAR M. MAUD'HEUX,

Président de la Société d'Émulation.

Dans le courant de mai dernier, j'ai eu l'honneur d'entretenir notre Société de l'excursion que j'avais faite, quelques jours auparavant, aux ruines appelées *le château des fées*, situées dans le bois du Feys, territoire de la commune de Ruaux. J'avais été déterminé à cette visite par quelques renseignements, recueillis dans nos archives, qui présentaient ces ruines, et d'autres qui paraissent exister sur la montagne de la Véche, près d'Hérival, comme des enceintes où, à l'époque des guerres de la Lorraine et de la Bourgogne, les populations cherchaient un refuge contre les dévastations des partis armés qui parcouraient les campagnes. Je vous disais que l'aspect de ces ruines m'avait fait éprouver une impression différente, et j'exprimais le vœu d'être accompagné dans une nouvelle visite par quelques-uns de nos collègues, et notamment par M. Laurent, dont les lumières et l'expérience en archéologie me faisaient vivement désirer le concours.

Le premier de ce mois, toutes les dispositions étaient prises. Sur la demande que je lui en avais faite, notre

collègue, M. Galmiche, m'avait procuré toutes les autorisations nécessaires pour les fouilles et avait mis le garde du triage à notre disposition. Sur l'invitation d'un autre de nos collègues, M. de Pruines, le rendez-vous avait été fixé à Semouze, où il avait aussi convoqué M. Grillot père, M. le docteur L'héritier, inspecteur des eaux de Plombières et membre de notre Société, et M. le docteur Delacroix, sous-inspecteur des mêmes eaux. Après avoir reçu à Semouze le cordial accueil qu'on est toujours assuré d'y rencontrer, nous nous rendîmes tous au château des fées dont M. Grillot leva le plan, tandis que M. Laurent dirigeait les fouilles et étudiait avec nous l'intérieur et les abords de l'enceinte.

Je joins à cette notice le plan levé par M. Grillot, il rendra plus facile et plus intelligible la description des lieux.

Le château des fées occupe le sommet de la partie extrême du plateau du Feys, qui s'élève entre la vallée de la Semouze et une petite vallée arrosée par un ruisseau qui descend du hameau de Clairefontaine et vient se jeter dans la Semouze. Les flancs de cette espèce de promontoire sont hérissés par les affleurements des assises à peu près horizontales du grès bigarré qui constitue le massif de la montagne. Ces affleurements sont entrecoupés par des failles et supportent des roches détachées, de toutes les grosseurs et de toutes les formes, les unes isolées, les autres réunies en groupes.

Le plateau du Feys forme un sol plat et horizontal qui commence à prendre une légère inclinaison à partir d'une distance d'environ cent mètres de l'enceinte, dont le côté T T est extérieurement de plein pied avec le plateau; mais la roche qui le constitue et qui n'est elle-même qu'une assise de grès, forme saillie sur le sol intérieur, d'une hauteur qui varie de 0,60 à 0,80°. Depuis T jusqu'en T', le plan du sol intérieur incline davantage vers l'ouverture C, de telle sorte qu'une autre assise du grès, d'abord couchée sous le sol vers le point T, forme progressivement une saillie qui, à peu de distance du point D, laisse le sol en contrebas de 0,60 à 0,70. Il a paru inutile de signaler cet accident



Pierre taille
partie d'un ch.



sur le plan. Les roches RR forment un double massif, séparé par un passage étroit et irrégulier : elles n'offrent aucune trace du travail de l'homme, et si, comme je le crois, elles sont les restes d'une assise, il faut admettre que les autres parties en ont été séparées par la rupture des blocs contigus à ces rochers. Ce n'est pas non plus le travail de l'homme qui a creusé le passage qui les sépare : une fouille pratiquée dans le passage a prouvé que les rochers ne se rejoignent qu'à l'angle de rencontre de leur inclinaison, ce qui dénote une des failles naturelles que les assises offrent d'ailleurs sur une foule d'autres points. L'élévation des rochers RR sur le sol de l'enceinte est de 4^m 60°. La grande pierre S offre une longueur de 4^m sur 4^m de largeur, et 0,60° d'épaisseur en moyenne. Elle repose inclinée sur deux roches plus petites et de formes plus massives. D'autres roches, de dimensions beaucoup moindres, et des pierres détachées des murs sont disséminées dans l'enceinte et à son pourtour extérieur. Une pierre, en partie fouillée, m'avait paru un bas-relief complètement mutilé, mais, après un examen plus attentif, M. Laurent a pensé que l'évidement n'était que le commencement d'un travail destiné à la creuser en auge, travail que la rupture de cette pierre en deux fragments aura fait abandonner. La pierre Z gît dans l'enceinte près de l'ouverture C : en dehors de cette ouverture, deux pierres de même dimension, taillées de même, mais n'ayant pas d'échancrure à l'extrémité, reposent l'une sur l'autre. On doit supposer que ces trois pierres étaient dressées debout dans l'ouverture et servaient à la fermer au moyen de barres ou de poutres assujetties dans les échancrures.

Le plan donne une exacte idée du mode de construction des murs et de leur largeur. Ils règnent sur tous les côtés où l'enceinte borde les rampes très-inclinées de la montagne. Les pierres des deux parements ne sont pas toutes de même dimension ; la plupart cependant portent 0,30 ou 0,40° en hauteur et en largeur. Dans l'intervalle des deux parements, la disposition est plus irrégulière encore : cet intervalle est

rempli d'un blocage de moëllons et d'un mortier de médiocre qualité. Des terres se sont amassées sur le sommet des murs : des herbes, des plantes, des buissons et des arbres y sont perçus. Mesurés depuis l'intérieur de l'enceinte, les murs présentent encore, vers le point D, une hauteur de 2^m 50^c : elle varie ailleurs de 1^m à 4^m 80^c. Aucune des pierres tombées à leurs pieds n'a paru différente de celles du corps des murs, et n'a dénoté qu'ils eussent été surmontés d'un couronnement quelconque. Leur ajustage dans les angles offre les meilleures conditions de solidité. En général, l'irrégularité de l'appareil et le mode de construction de ces murs, ressemblent à ceux qui étaient en usage après la période romaine et durant le moyen âge ; mais ils ressemblent aussi à l'*opus incertum et antiquum* de Vitruve, tel qu'il est représenté dans l'atlas du manuel d'archéologie de Muller, planches CXC VII et CXC VIII, et page 46.

L'ouverture C où il ne reste que l'assise inférieure du parement externe est placée vis-à-vis de failles qui ouvrent, à travers les affleurements du grès, un passage étroit et rapide comme la rampe de la montagne.

Après avoir étudié toutes les particularités intérieures et extérieures de cette enceinte, après avoir ouvert sur plusieurs points, et notamment suivant une ligne du nord au sud, des fouilles qui ont immédiatement rencontré le sol vierge, qui n'ont amené aucune découverte, mais qui ont justifié qu'aucune construction n'avait partagé l'enceinte en plusieurs parties, nous avons cherché à nous rendre compte de l'origine et de la destination primitive des ruines que nous avons sous les yeux.

Leur position à l'extrémité d'un plateau est bien celle que les Romains préféraient pour l'emplacement des camps et des postes militaires destinés à protéger un point important ou à garder un passage. Une première hypothèse se présentait donc à l'étude.

En jetant les yeux sur la carte de l'état-major, feuille de Lure, on reconnaît que le plateau du Feys n'est qu'à 6 ou

7 kilomètres de Plombières, et que le chemin le plus court entre cette ville et Bains, autre établissement thermal, devrait être dirigé par Ruaux et par le hameau de Clairefontaine, descendre la vallée creusée par le ruisseau qui en découle, franchir la rivière de Semouze, vis-à-vis Petenpoiche, et de ce point gagner Bains ou Fontenoy-le-Château par les forêts du Clerjus et de Trémonzey. Cette communication a-t-elle existé? Les renseignements que j'avais recueillis ne signalent aucun vestige de voie romaine dans cette direction, excepté sur le territoire de Trémonzey, au lieu dit la Vieille-Chaussée, où l'on a reconnu le tronçon d'un chemin pavé paraissant se diriger vers Saint-Loup, mais qui aurait pu cependant appartenir à une voie tracée entre Bains et Ruaux, déviée de sa direction pour contourner la hauteur au pied de laquelle elle existe. Le nom de *Ruaux* qui n'est que la corruption du mot, *Rual*, employé dans les anciens manuscrits pour signifier une rue ou un chemin, et qui paraît dérivé des mots *Ravent* et *Raon* ayant le même sens dans les anciens dialectes réputés Celtiques, semble révéler qu'une voie y a existé à une époque ancienne mais indéterminée. On a découvert à Ruaux des tombeaux en pierre portant des inscriptions et des armoiries dans une partie appelée la rue ancienne. Un canton voisin porte encore le nom de champ du marché. D'anciens titres, dit-on, donnent à Ruaux le nom de ville; mais ces traditions et ces vestiges ne permettent pas de remonter au-delà des temps féodaux. On ne signale aucune trace de l'époque romaine. Il y a lieu de penser aussi que Ruaux, qui dépendait de l'évêché de Besançon, faisait originairement partie de la Séquanie, et l'on ne remarque dans l'histoire aucune époque où les circonstances politiques auraient pu engager les Romains à établir un poste militaire, destiné à prévenir un péril venant de cette province, vers laquelle le château des fées fait précisément face.

Ces objections s'affaibliraient si l'on admettait que le château des fées aurait été construit pendant la période franke, lorsque Ruaux formait en quelque sorte la frontière des royaumes

d'Austrasie et de Bourgogne. Mais alors, on élevait bien plutôt des châteaux-forts et des tours que des postes militaires, et il est évident qu'il n'eût pas fallu plus de travail et de dépenses pour construire une tour que pour ériger l'enceinte du château des fées.

Ce qui d'ailleurs forme une objection qui semble insurmontable contre ces deux hypothèses, et contre celles qui présenteraient cette enceinte ou comme le commencement d'un château dont la construction serait restée inachevée et abandonnée, ou comme une place de refuge que les populations se seraient ménagée pour les temps de guerre, toujours accompagnés autrefois de dévastations et de pillages, ce sont les groupes des rochers R R et S et les nombreuses roches disséminées dans l'enceinte, et qui n'auraient pas permis à des soldats, encore moins à des familles rurales et à leurs bestiaux, de se loger dans l'espace d'ailleurs peu étendu que les murs environnent. Bien certainement, le premier soin de ceux qui l'auraient établie dans l'une ou l'autre de ces destinations, aurait été de la rendre logeable en la nivelant et en la débarrassant des rochers qui l'encombrent; et rien n'était à la fois plus facile et plus commode que de les utiliser en y taillant les pierres qui ont été employées à la construction des murs. Sans la présence de ces rochers, l'idée d'un poste militaire de l'époque romaine, ou même de l'époque franke, aurait pu être admise, parce qu'on ne peut douter que les établissements thermaux de Plombières et de Bains, où les Romains ont laissé des vestiges considérables de leur occupation, n'ont pas pu être dépourvus alors de communication entr'eux, parce qu'on peut très-bien supposer aussi que les guerres des rois d'Austrasie et de Bourgogne auraient motivé, dans quelque circonstance ignorée aujourd'hui, la construction de cette enceinte. L'hypothèse d'une place de refuge serait beaucoup moins acceptable, parce que le château du seigneur était le refuge naturel et obligé des populations rurales, parce qu'au besoin les vastes forêts du pays leur offraient de nombreuses retraites

où les partis ennemis ne se seraient pas aventurés à les poursuivre.

Mon impression, à la première visite du château des fées, avait été qu'il constituait une enceinte gauloise, entourant un dolmen, offrant dans l'intérieur de l'enceinte la place réservée aux druides et aux chefs, en dehors du côté TT sur le plateau, celle d'où le peuple, sans pénétrer dans l'enceinte réservée, pouvait assister aux sacrifices et en suivre l'accomplissement dans tous leurs détails; l'ouverture C et le passage dans les rochers inférieurs formant la voie par laquelle on amenait les victimes, et par laquelle aussi les druides et les chefs arrivaient dans l'enceinte et en sortaient sans se mêler au peuple. Cette impression était loin cependant de me donner une conviction exempte de doutes, et je désirais surtout la soumettre à mes collègues, après avoir recueilli préalablement tous les souvenirs que le pays pouvait avoir conservés sur l'ancien état de l'enceinte.

Deux vieillards qui nous ont été signalés comme ayant conservé les notions les plus anciennes sur ces ruines, nous ont dit qu'une grande quantité de pierres, provenant du château des fées, avaient été enlevées à l'époque de la construction de l'église de Ruaux, et employées dans cette construction. Suivant eux, le mur se prolongeait sur le côté TT qui, étant plus voisin du chemin, aurait été complètement détruit : ce mur aurait été garni d'anneaux en fer.

Je crois que la première partie de ces souvenirs est exacte. Il y a lieu de croire que les murs atteignaient en hauteur le même niveau horizontal. Les pierres qui gisent à leurs pieds ne suffiraient pas pour leur restituer partout ce niveau. Les murs de l'église de Ruaux ne paraissent pas en provenir, mais, ceux du cimetière qui l'entoure offrent des dimensions et un appareillage analogue. Dans l'assertion que le mur se prolongeait sur le côté TT, j'aperçois de graves sujets de doute : on aurait certainement laissé sur place les moellons et le mortier du blocage qui unissait les parements, et on ne les retrouve pas. En tout cas, le mur de ce côté n'aurait

pu avoir qu'une très-faible élévation, à moins de dépasser de beaucoup le niveau supérieur des murs des autres côtés; ce qui n'est pas vraisemblable. Quant aux anneaux en fer, c'est une pure fable qu'on rencontre fréquemment dans les traditions relatives aux ruines antiques : tantôt, suivant elles, ces anneaux servaient à attacher les chevaux des gardes de cavalerie; tantôt, à attacher des malfaiteurs. Sur un point des Vosges alsaciennes, la tradition veut qu'ils aient servi à retenir les vaisseaux lorsque la vallée du Rhin était encore un lac. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous avons inutilement recherché des vestiges de ces anneaux et des pierres dans lesquelles ils auraient été fixés.

Ces souvenirs n'élèvent aucune objection sérieuse contre l'hypothèse dont j'avais été préoccupé dès ma première visite. Il faut les chercher ailleurs et je n'entends nullement atténuer leur gravité.

Il n'est pas certain que la pierre S soit le fragment d'une table de dolmen. Sa position, à quelque distance des rochers RR, semble exclure cette pensée. Des fragments aussi massifs reposeraient aux pieds des piliers du monument. Sa forme, ses dimensions, la disposition de l'emplacement qu'elle occupe, inclinée contre deux autres roches, n'ont rien d'extraordinaire, et se rencontrent ainsi réunies pour d'autres roches jetées çà et là sur les rampes de la montagne.

Les rochers RR n'ont subi aucun travail humain. Leur disposition est purement accidentelle, et aucun motif sérieux n'autorise à les considérer comme les piliers d'un dolmen.

L'appareil et le mode de construction des murs ne sont pas ceux qu'on remarque dans les enceintes gauloises, toujours formées de pierres brutes posées sans ciment, et leur emploi remonte tout au plus au 5^e siècle, ou à la fin du 4^e. Il faudrait donc supposer que l'enceinte n'aurait été établie qu'à cette époque relativement moderne, lorsque la religion chrétienne était dominante, lorsque celle des druides était proscrite. Si telle était bien l'origine de cette enceinte, elle constituerait un monument peut-être unique en son genre.

Je n'ai pas la prétention de détruire ces objections. Je crois cependant permis de supposer que nos ancêtres pouvaient très-bien se dispenser de recourir au travail et à la force de l'homme, quand la nature avait préparé par hasard des dispositions telles qu'ils s'efforçaient de les établir. Pourquoi n'auraient-ils pas accepté pour leurs cérémonies religieuses des rochers accidentellement superposés comme les pierres du dolmen, ou dressés debout comme le menhir et le peulvan. Sans doute, rien ne prouve que la roche S soit le fragment d'une table; mais il est certain que les diverses parties de l'enceinte ne sont plus dans leur état primitif; sans doute, il y a une énigme dans le contraste d'une série de murs construits en pierres taillées et avec une certaine symétrie, et la présence des rochers RR, de la roche S et des autres roches dispersées dans l'enceinte. Mais, hypothèse pour hypothèse, celle vers laquelle j'incline est encore celle qui fournit la solution la plus plausible. Elle semble d'ailleurs concorder avec deux circonstances d'une autre nature, le nom que portent ces ruines, le sobriquet de *fous* que de tout temps on a donné aux habitants de Ruaux. On sait que la superstition populaire rattache partout le nom des fées aux lieux qui étaient consacrés par le paganisme et surtout par le druidisme. Ce n'est pas parce que le niveau de l'intelligence serait trop abaissé parmi les habitants de Ruaux, qu'un sobriquet insultant a été attaché à leur nom depuis une époque inconnue. Ne serait-ce pas plutôt parce qu'ils auraient conservé plus longtemps que leurs voisins le culte druidique? Ne sait-on pas que plusieurs lieux qui lui étaient consacrés portent aujourd'hui la désignation de cantons des *fous* ou de *la folie*?

Toutes ces considérations, toutes ces objections ont été discutées et pesées sur les lieux mêmes. Nous avons été à peu près d'accord pour reconnaître que, si les ruines que nous avons sous les yeux ont constitué une enceinte druidique, elle ne remonterait pas au-delà de la fin du 4^e siècle : mais, quant à l'hypothèse elle-même, si les uns

l'ont considérée comme la plus probable, les autres, sans l'exclure d'une manière absolue, l'ont réputée très-douteuse, et, pour être exact, je dois ajouter que M. Laurent surtout a adopté cette dernière opinion.

Quoiqu'il en soit, les ruines du château des fées méritent bien certainement l'attention et les études des archéologues, et, en terminant cette notice, j'exprimerai le vœu bien sincère qu'elles soient visitées par ceux que Plombières attire dans le pays et pour lesquels le bois du Feys peut devenir ainsi le but d'une excursion intéressante.

Épinal, le 20 juin 1859.

MAUD'HEUX.

ANALYSE
DE L'OUVRAGE DE M. P. LAURENT,
SUR LES
ANIMAUX INFUSOIRES⁽¹⁾,

lue à la Société d'Émulation des Vosges,

le 18 Mai 1854,

PAR M. LEMOYNE,

Membre correspondant.

I.

Dans toute infusion végétale que l'on examine au microscope, on reconnaît, sans parler des débris du végétal, quatre sortes de substances : des grains immobiles, des rubans conservoïdes, des vorticelles, des utricules.

Les vorticelles ont été nommées fleurs animées, parce qu'elles ont la forme d'une clochette, d'une corolle de campanule, attachée à un pédoncule ; mais cette corolle a des contractions, elle aspire et expire le liquide dans lequel elle vit ; enfin, son pédoncule, susceptible des mêmes mouvements qu'un annélide, permet à la vorticelle de se mouvoir

(1) Cet ouvrage a pour titre : *Études physiologiques sur les animalcules des infusions végétales*, par M. Paul Laurent, ancien élève de l'école polytechnique, inspecteur des forêts, professeur à l'école impériale forestière. Tome I, chez M^{lle} Conet, libraire, à Nancy.

en tous sens jusqu'aux limites du cordon qui la tient en laisse.

Les utricules sont des êtres animés entièrement libres; ils ont le plus souvent la forme ovoïde avec deux ouvertures aux extrémités, l'une servant de bouche, l'autre d'anus; sur le flanc une troisième ouverture en forme de boutonnière. Ces ouvertures sont garnies de cils vibratiles; souvent des cils pareils, mais plus petits, occupent le reste de la surface de l'animal, qui est alors hirsutée. D'ailleurs, son corps est un simple sac membraneux, d'où le nom d'utricule, au travers duquel circule un courant de liquide absorbé par la bouche et exhalé par la boutonnière.

Mais ce qui est fort remarquable, c'est que ces quatre genres de corps dissemblables, ainsi que les intermédiaires qu'on peut former avec eux — granules réunis en chapelet, rubans tournés en tire-bourres, etc. ; — ne sont qu'un seul et même être dont les individualités diffèrent.

En effet, ce petit grain qui peut sembler appartenir au règne minéral, placé dans un liquide nourrissant, grossit, s'anime et devient un polype vivant; le voilà qui nage et joue dans le liquide; le corps flexible de l'utricule se contracte, se dilate; les cils vibratiles apparaissent, ils établissent des courants sensibles dans le liquide et deviennent les organes du toucher de notre petit être, qui, en un mot, devient un parfait utricule.

Le liquide est-il très-peu animalisé, les granules ne font que se rapprocher par une action lente et presque insensible; ils se mettent à la suite les uns des autres et forment de simples filaments. Dans un liquide un peu plus favorable, ces rudiments de conferves acquièrent de plus grandes dimensions; ils deviennent des rubans et ceux-ci se tournent en tire-bourre. Ils progressent aussi en s'animant, et l'on voit apparaître soit des conferves immobiles, soit des conferves oscillaires, soit des êtres linéaires anguilliformes comme ceux qui vivent dans le vinaigre et dans la pâte délayée.

Si c'est la vorticelle qui fixe notre attention, nous verrons qu'elle se lasse d'être captive et qu'elle quitte son attache.

Si un fragment de queue lui reste, elle le fixe pour le rompre. Enfin, elle réussit à changer de nature et devient un utricule.

L'utricule paraît donc l'organisme parfait auquel les autres organismes inférieurs tendent à arriver.

II.

Voyons actuellement l'utricule atteindre en quelques jours à la vieillesse et mourir. Il reste souvent un cadavre privé de vie. D'autres fois — dans un liquide et dans des circonstances favorables — sa mort n'est qu'une désunion des parties qui composaient l'animal vivant : alors apparaît un amas de granules, de rubans confervoides et de petits utricules déjà animés. Quel miracle ! le corps mort est un composé de corps qui sont déjà vivants ou qui peuvent bientôt le devenir !

Ainsi, le polype adulte ne serait qu'un tissu de polypes plus jeunes. Ce sont de très-petits utricules qui formeraient les plus gros.

Les utricules ont deux ouvertures, bouche et anus, garnies de cils ; ils en profitent pour se disposer les uns à la suite des autres. De même qu'on voit les granules ou petits utricules former des fils, on voit les gros infusoires former des chapelets, des espèces d'helminthes articulés. Une autre rangée d'utricules peut venir se placer à côté de cette première rangée, les boutonnières latérales et les cils dont elles sont garnies leur serviront d'attache ; souvent le chapelet linéaire se roule en spirale, il forme alors une étendue superficielle à peu près circulaire. Celle-ci n'a plus qu'à se gondoler et se souder, afin de prendre la forme d'un sac et devenir enfin un gros utricule, dont la surface est un tissu d'utricules du même genre, mais plus petits. D'autres fois le microscope montre le corps d'un utricule évidemment formé d'un ruban, d'un chapelet hélicoïdal, comme le tricot d'un doigt de gant. Ainsi nous voyons la synthèse de composition d'un gros utricule par des petits ; comme à la mort d'un individu, nous avons vu ci-dessus l'analyse de cette même composition.

III.

Il résulte de tout cela qu'un simple filet confervoïde, formé soit de granules, soit d'utricules plus considérables disposés linéairement, est un tube creux. Ainsi la circulation, premier principe de vie, y est établie. Si plusieurs filets sont juxtaposés, on a, outre cette première circulation le long des tubes, une autre circulation de communication latérale par les boutonniers. Ainsi le sac qui forme le corps d'un gros infusoire n'est pas une simple surface flexible, c'est plus encore qu'une surface double, c'est un tissu vivant éminemment vasculaire. M. Laurent, raisonnant par induction, émet l'idée que chacun des animalcules élémentaires dont la réunion forme un animalcule du même genre que lui, mais seulement de dimensions plus grandes, est aussi formé d'autres animalcules décroissant en petitesse. Donc on aurait dans la composition du tissu vasculaire un autre tissu vasculaire du second ordre; donc, outre la circulation dans le tissu vasculaire, on aurait une autre circulation dans les cloisons de ce tissu : ainsi de suite indéfiniment.

Cette décomposition en infiniment petits, qui forment eux-mêmes des infiniment petits, peut se poursuivre, et l'esprit n'y voit point de limite. Avouons que nous ne saurions admettre cette décomposition à l'infini en êtres infiniment petits où l'intelligence s'abîme. Au reste, elle rappelle le système professé par Charles Bonnet sur l'emboîtement indéfini des germes, système qui, sans être nettement avoué, est cependant réellement la conséquence inévitable de l'opinion soutenue par un grand nombre de naturalistes, et en tête le célèbre Cuvier, que la matière inerte ne s'organise pas spontanément et que tout germe provient d'autres germes. — Nous ne pouvons nous étendre ici sur ces idées premières d'animalisation, car il est plus essentiel de continuer notre examen des infusoires.

IV.

Le corps de notre gros infusoire n'est point une surface uniforme comme le tricot d'un doigt de gant auquel nous l'avons comparé. Il y a des portions renforcées et plus solides : c'est notamment à la bouche, à l'anus et à l'orifice expiratoire qu'on voit un bourrelet. M. Laurent a su reconnaître, par des observations directes et des analogies, que les bourrelets étaient formés par un long ruban mince et plat contourné en hélice, de façon à former un tube creux analogue aux trachées des végétaux. N'oublions pas que le ruban doit lui-même être supposé formé d'utricules infiniment petits juxtaposés.

C'est sur cette bordure que sont implantés les cils vibratiles. Ces parties de l'animal sont aussi composées elles-mêmes d'utricules décroissant en grosseur jusqu'à la pointe des cils. Aussi ces cils paraissent articulés quand leurs éléments vivants prennent assez de croissance. Chose plus remarquable, l'extrémité du cil prenant parfois une plus grande nourriture que la base, s'accroît et devient une petite vorticelle. Alors notre polype porte autour de la bouche un bouquet de clochettes.

V.

Ce que nous venons de dire de l'anatomie de ces animaux explique qu'ils sont susceptibles d'une grande variété de formes. C'est une des choses qui a le plus surpris les naturalistes qui ont fait les premiers cette observation ; car, dans tous les autres êtres de la création, il y a une forme type invariable.

Nous avons indiqué la forme de sac ovoïde comme la plus générale, mais elle se modifie et prend les aspects les plus bizarres d'un individu à un autre de la même infusion ; bien plus, le même individu, dans le cours de son existence, change de forme et devient souvent presque méconnaissable. D'habiles naturalistes y ont été pris.

On sait que toute qualité peut dégénérer en défaut : la belle qualité de classificateur chez beaucoup de naturalistes dégénère parfois en une sorte de stérile monomanie. Ailleurs, cela passe inaperçu en transformant seulement l'histoire de la nature en nomenclature rebutante ; mais ici les classificateurs, quand même, ont été mystifiés.

Il y a en général moins de différence entre les animaux produits par des infusions différentes qu'entre les animaux d'une même infusion.

L'homme doit rester d'autant plus en admiration devant ces animaux tous si semblables d'espèces avec leurs immenses dissemblances individuelles, mais qui savent fort bien, eux, chacun dans ses amours et accouplements, ne pas se tromper sur ses congénères. M. Laurent a vu aussi, chose bien remarquable, qu'ils exécutent comme les abeilles, fourmis, etc., des travaux sociétaires, où les tribus et familles restent distinctes.

Les molécules des corps inorganiques, oxygène, hydrogène, chlore, n'ont-elles pas leurs affinités, leurs attractions électives qu'on ne saurait attribuer à leurs formes ; pourquoi aussi, indépendamment de la forme, ou, si on veut, pourquoi, bien que de même forme, tels infusoires n'auraient-ils pas des attractions électives, des affinités morales pour tels plutôt que pour tels autres ? d'où les liens d'espèces, la séparation et la conservation des familles.

VI.

Nous n'avons point encore dit une des premières choses que remarque l'observateur : c'est que dans le corps des vorticelles et des utricules apparaissent un grand nombre de globules de différentes dimensions et aussi des rubans confervoides. Ces globules ont depuis longtemps été regardés comme des estomacs. Ces infusoires ont été, en conséquence, nommés *polygastriques*, pour les distinguer d'autres zoo-

phytes microscopiques, tels que les rotifères, les polypes du corail.

M. Laurent a démontré parfaitement les phénomènes de leur nutrition, en leur faisant manger de l'encre de Chine. Le courant d'encre de Chine passe de la bouche à l'orifice expiratoire, mais une partie est absorbée et vient colorer les organes ovoïdes intérieurs; puis peu à peu ils se décolorent ainsi que toute la liqueur, preuve que la substance a été assimilée.

Nous n'en dirons pas davantage sur la nutrition, mais nous allons actuellement raconter l'accouplement de ces animaux comme M. Laurent a su l'observer.

Le microscope fait nettement voir que les ovoïdes renfermés dans le sac d'un utricule renferment, eux aussi, d'autres ovoïdes plus petits, des granules. Or, il arrive que l'un de nos animalcules, trop chargé de ces corps internes, qui tout à l'heure faisaient fonction d'estomacs, s'unit à un autre et fait passer dans le corps de celui-ci tout ou partie de ces corpuscules. Quelquefois celui-ci en repasse une partie à un autre : d'ailleurs, chaque individu joue tantôt le rôle de mâle, se débarrassant des germes qu'il a en excès; tantôt le rôle de femelle, recevant les germes pour en faire la gestation. En effet, ces germes s'accroissent dans son intérieur jusqu'au moment où l'accouchement a lieu; alors ils sortent à l'état d'utricules capables d'une vie propre.

Ainsi donc, des granules se forment dans le corps d'un infusoire adulte, s'y développent, passent par l'accouplement du corps de celui où ils ont pris naissance, dans le corps d'un autre qui devient leur mère et leur nourrice, et dont, enfin, ils sortent vivants. Ajoutons que l'accouchement ne se compose pas seulement de petits vivants, mais que la mère émet en même temps une multitude de granules et des rubans confervoïdes.

Les amours des infusoires sont fort inconstantes; c'est au surplus la loi naturelle pour la plupart des animaux, et, malgré les lois écrites, c'est bien aussi jusqu'à un certain point la loi supérieure et invincible pour l'espèce humaine.

VII.

On voit, avons-nous dit, qu'un polype d'infusion végétale renferme dans son intérieur des corps ovoïdes qui sont eux-mêmes des polypes, que ceux-ci contiennent une seconde génération dans laquelle on peut supposer qu'une troisième est emboîtée ; mais cependant nous déclarons, contrairement aux idées de Ch. Bonnet, peut-être à celles de M. Laurent, que nous n'admettons pas l'emboîtement indéfini ni des germes ni des êtres. Nous nous bornons à ce que l'observation montre : l'emboîtement d'une ou deux générations, en ajoutant que ces germes, qui ne sont pas encore nés, manquent sans doute de quelques-unes des conditions d'une existence propre : ce sont des êtres en préparation et non encore des êtres complets. Toutefois, on en voit qui sont déjà susceptibles de s'accoupler dans le ventre de leur mère ; mais ces accouplements, analogues aux soudures qui surviennent parfois à deux fœtus jumeaux, restent permanents après l'accouchement. L'être mis au jour reste double. De là résulte une variété d'infusoire pour qui la fidélité conjugale existe. Ce qui excusera peut-être aux yeux des moralistes la tolérance de la nature pour les amours variés, c'est qu'elle paraît, dit M. Laurent, avoir accordé une prééminence de race à ces polypes doubles et indissolublement mariés. Ils seraient généralement les plus forts, peut-être les plus intelligents parmi les autres infusoires, et dès lors sont destinés à être les chefs naturels des tribus de ces innombrables nations. Toutefois, ces polypes doubles ne restent pas d'une fidélité isolée, ils s'accouplent entre eux et aux polypes simples.

VIII.

J'abrège cette notice, déjà longue, pour dire que M. Laurent montre enfin les infusoires réunis par ateliers, afin d'exécuter avec un ordre admirable des abris pour se loger par familles, par tribus, par corps de nation. Les travaux et les amours marchent simultanément ; il semble qu'on ait sous les yeux

l'utopie de la société Saint-Simonienne, où les plus forts, les plus intelligents, les plus habiles travailleurs étaient aussi les plus beaux et les plus amoureux, afin d'avoir tous les titres à occuper leurs fonctions de pontifes directeurs de la Société et de ses travaux. Ajoutons, d'ailleurs, que ces ouvrages, ces monuments si grands, si immenses sous l'oculaire du microscope, sont simplement ces toutes petites taches, ces très-minces pellicules que l'œil aperçoit après quelques jours à la surface des infusions.

IX.

Voilà les faits résumés imparfaitement et avec aridité ; nous supprimons les détails que M. Laurent a su rendre infiniment précieux pour la science, intéressants pour l'intelligence, et je dirai même pour le cœur. On en jugera par la citation suivante, accompagnée d'un de ces nombreux dessins qui donnent tant de prix à l'ouvrage de M. Laurent et obligent le lecteur, qui croit voir lui-même, à ajouter foi aux merveilles que lui raconte l'habile observateur.

« Les détritits d'une tige de cucurbita-pépo, placés au milieu d'une goutte d'eau de l'infusion, entre les verres du porte-objet, avaient par hasard renfermé entr'eux un espace triangulaire, et dans ce petit espace étaient comme parqués une vorticelle attachée par sa tige à un des fragments végétaux qui formaient un des côtés du triangle, et un infusoire garni de cils puissants qui annonçaient sa robuste et mâle constitution. Il tournait autour de la vorticelle en cherchant à la caresser avec ses cils, tantôt sur un point et tantôt sur un autre, mais plus particulièrement vers sa partie antérieure, c'est-à-dire sur sa bouche ; et chaque fois qu'il en arrivait là, une répulsion, une très-forte émotion, une frayeur vive se manifestait chez la vorticelle par des contractions rapides de sa queue en tire-bourre, et la cloche elle-même se raccourcissait soudain, en même temps qu'elle s'éloignait des attouchements trop vifs dont elle était l'objet.

» Quant à celui qui se sentait si bien attiré vers elle,
» il ne se décourageait pourtant pas pour cela, car avant
» même que l'hélice de la queue de la vorticelle ne se fût
» de nouveau étendue, il avait nagé timidement vers la cloche
» fugitive, dont il suivait le sillage. Il revenait donc, mais
» en hésitant, vers elle, faisait vibrer ses cils et nageait
» à ses côtés avec des précautions toutes particulières. Ainsi,
» par exemple, quand ses antennes, je veux dire les cils
» de sa bouche, venaient à effleurer la cloche vivante, on
» pourrait dire la fleur animé, s'il s'apercevait qu'il existait
» chez elle quelques nouveaux frémissements, on le voyait
» reculer aussitôt avec vivacité, mais pour se rapprocher
» bientôt de celle qu'une poursuite trop vive aurait effarouchée;
» si bien qu'au bout d'un certain temps, mieux appris et
» plus prudent, il parvint à ne plus provoquer chez elle
» ces fuites rapides comme l'éclair et au moyen desquelles
» elle lui échappait tout à coup.

» Mais alors un nouveau manège de la part de la vorticelle
» succéda à ces vifs témoignages de répulsion. Moins crain-
» tive, et toutefois ne voulant pas céder aux instances dont
» elle était entourée, elle appuyait doucement un des points
» de sa cloche contre le corps de l'agresseur et le repoussait
» avec toute la grâce d'un lis penché sur sa tige, et que
» notre dessin ne saurait qu'imparfaitement représenter.

» Son poursuivant se laissait ainsi éconduire sans résistance
» aucune jusqu'à l'un des angles opposés de l'espace trian-
» gulaire où ils étaient renfermés tous deux. On ne peut
» croire tout ce qu'il y avait de soumission, de laisser-aller
» dans cet être évidemment plus robuste que la cloche-fleur.
» Repoussé ainsi et après cela abandonné dans son coin,
» il y restait pendant quelques secondes sans bouger; puis,
» comme la vorticelle s'était empressée de se retirer à l'autre
» bout de leur champ-clos, il suivait sournoisement ses traces
» pour venir encore, papillonnant autour d'elle, recommencer
» ses instances.

» Cependant les refus de la fleur animée devinrent insensi-

- » blement moins sévères ; une sorte d'intimité commença à
- » s'établir entre ces deux êtres faits pour s'unir, et la fleur
- » timide, la nymphe coquette, la Célimène des eaux, finit,
- » comme tant d'autres, par céder à la grande loi naturelle.
- » Ainsi, ajoute M. Laurent, j'avais lu par hasard un roman
- » d'une heure dans la millième partie d'une goutte d'eau.
- » Et comment, après cela, aurais-je pu douter de la sensibilité,
- » de l'intelligence vraiment fabuleuse de ces êtres tellement
- » petits, que sans le secours du microscope on ne soup-
- » çonnerait pas leur existence ? »

X.

Nous serions tenté de terminer ici notre compte-rendu, afin de laisser le lecteur avec l'agréable impression du récit de M. Laurent. Cependant, puisque nous nous sommes constitué rapporteur officieux de ses découvertes, nous devons, pour ne pas laisser une grande lacune dans notre rôle, répondre à cette impertinente question qu'on fait à tout inventeur. — Mais comment d'autres n'ont-ils pas vu et trouvé cela avant vous ? — Nous ne donnerons d'ailleurs qu'une fort courte explication.

Si, en passant près d'une fourmillière, on la remue du bout du pied, on ne verra pas les insectes travailler à leurs galeries, ni soigner leurs larves avec autant d'art et de tendresse que nous en mettons à soigner les enfants dans les crèches et les salles d'asile ; on verra seulement une multitude inquiète s'agiter en tous sens. Eh bien ! c'est ce qui est arrivé aux observateurs qui ont simplement pris dans une infusion une goutte d'eau, pour la placer sur le porte-objet du microscope : ils ont causé un bouleversement chez notre peuple d'animalcules. Tout étant alors à peu près suspendu, amours et travaux, l'observateur n'a pas eu grand'chose à raconter, si ce n'est son ébahissement de voir une telle multitude d'êtres s'agitant dans un si petit espace. Mais avec des précautions

patientes, prolongées pendant vingt années, M. Laurent a pu voir davantage.

Autre remarque : les observateurs qui l'ont précédé n'ont point songé qu'il y avait autre chose à faire qu'à faire naître les animalcules ; qu'il fallait encore prolonger leur existence et faciliter leur accroissement en leur donnant de la nourriture. M. Laurent a eu cette idée heureuse, et à l'aide de quelques gouttes d'eau de fumée filtrée, afin qu'elle-même ne contienne pas d'animalcules, il a fait acquérir à ses infusoires des dimensions doubles et triples, et qui lui ont permis d'apercevoir des détails d'organisation ignorés jusqu'à lui.

XI.

Le premier volume de M. Laurent donne complètement l'histoire naturelle, non pas nomenclaturale, mais physiologique des infusoires. Dans son second volume, il doit examiner les tissus végétaux. Mais M. Laurent fait pressentir d'avance que nous reconnaitrons, chose merveilleuse, que ce sont des infusoires qui, en s'unissant les uns aux autres, forment ces chapelets granuleux qui, à leur tour, liés entre eux, composent les tissus cellulaires et vasculaires des végétaux.

En poursuivant l'analogie, on devrait voir dans la feuille d'un végétal le travail d'infusoires qui auraient eu l'instinct de se grouper selon des formes déterminées pour passer de l'existence libre, individuelle et éveillée, à une existence sociale, simplement végétative, à un véritable sommeil. En mettant en infusion un tissu végétal, on provoque une action chimique, et dès lors une désunion qui rend libres les animalcules et les rappelle à une existence éveillée, individuellement spontanée et non plus simplement végétative.

Au reste, nous devons dire que ce passage de certains corpuscules microscopiques de la vie animale à la vie végétale est un fait acquis à la science. Il a été parfaitement constaté dans certains cas particuliers, par exemple, dans la fécondation du pistil par les grains du pollen ; et dans la propagation

des conferves et d'autres cryptogames. — M. Laurent ne ferait donc que généraliser un fait admis ; il le rend ainsi moins extraordinaire.

En résumé, la lecture des recherches de M. Laurent laisse l'esprit dans la plus vive admiration sur les immenses puissances vitales répandues même dans le plus petit espace. — Si Newton, après avoir sondé les espaces infiniment grands avec le télescope, a pu dire : *Cœli enarrant gloriam Dei*, on peut, après avoir vu, avec le microscope de M. Laurent, les merveilleux mystères recelés dans un espace infiniment étroit, s'écrier : Cette gouttelette d'eau raconte en détail la gloire de Dieu aussi brillamment qu'elle reflète un éblouissant rayon de son soleil.

RAPPORT

FAIT PAR M. LE DOCTEUR ANTOINE MOUGEOT

A LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

SUR UN OUVRAGE DE M. PAUL LAURENT,

INTITULÉ :

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES

SUR

les animalcules des infusions, etc., etc.

MESSIEURS,

Vous m'avez chargé de vous faire un rapport sur le deuxième volume d'un ouvrage très-remarquable publié par M. Paul Laurent, inspecteur des forêts en retraite, accompagné de nombreuses planches et figures dessinées par l'auteur, et intitulé : *Études physiologiques sur les organes élémentaires des végétaux comparés aux animalcules des infusions végétales, à leur association et à leurs travaux.*

Dans le premier volume dont M. Lemoyne, ingénieur en chef des ponts et chaussées, notre collègue, vous a rendu compte, M. Laurent reconnaissait et admettait que les animalcules des infusions végétales, dans certaines conditions d'existence, offraient, outre la forme, bien d'autres ressemblances avec les organes élémentaires des végétaux. Depuis

cette époque, les nombreuses recherches auxquelles il s'est livré, ses patientes et minutieuses observations microscopiques, l'ont confirmé dans sa manière de voir; et ce sont ces faits détaillés qu'il expose dans le second volume dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Pour lui, l'utricule ou la cellule végétale joue un rôle actif dans la végétation, comme l'animalcule des infusions; l'une et l'autre manifestent une vie d'association, d'où résulte un tissu cellulaire plus ou moins régulier; en un mot la plante n'est qu'un polypier.

Pour prouver cette assertion, M. Paul Laurent commence par une étude complète de la cellule végétale. Il reconnaît d'abord que les utricules développés librement dans le liquide séveux, présentent une forme ellipsoïde avec un contour quasi polygonal, et qu'aux extrémités du grand axe se remarquent les rudiments de deux ouvertures. Poussant ensuite ses investigations et sa comparaison plus loin, il rencontre des utricules semblables à des vorticelles, offrant une bouche bien caractérisée, bordée de cils, et un orifice expiratoire. Ces utricules, à forme de vorticelles, sont même quelquefois doués de locomotion comme ces dernières.

C'est surtout dans les tissus croissant avec rapidité, sous l'influence de l'humidité et d'une fumure abondante, que se montrent ces utricules pour ainsi dire animalisés. C'est à leur décomposition cadavérique, et à la fermentation qui en est la conséquence, que M. Paul Laurent attribue une partie des maladies des plantes, celles de la pomme de terre et de la vigne entre autres.

Après avoir examiné le mode de nutrition de la cellule végétale, l'auteur est conduit par analogie à regarder la force d'aspiration et d'expiration comme la cause de cette nutrition; il y aurait une sorte de systole et de diastole dont l'effet serait l'absorption des matières destinées à la nutrition, et répandues dans la sève.

La multiplication des utricules se ferait par une sorte d'accouplement, comme cela a lieu dans les cellules des

conferves conjuguées ; bien mieux , certaines cellules feraient l'office de mâles , il en sortirait des lanières qui iraient insensiblement s'insérer à distance dans les orifices d'autres cellules ; d'autres fois , les utricules s'accoupleraient par le côté.

Ces faits établissent de nouveaux rapprochements entre les animalcules et la cellule végétale ; le résultat de cette fécondation , dans les uns comme dans les autres , est un amas de germes nouveaux , qui ne pouvant plus être contenus dans l'utricule fécondé , crèvent leur enveloppe et se répandent au dehors.

Les corps émis dans les accouchements des cellules végétales ont la plus grande analogie avec ceux qui , dans de pareilles circonstances , sont expulsés par les infusoires arrivés à l'état de pléthore. Ils présentent différentes formes telles que trachées , vaisseaux ponctués et rayés , aiguilles de biforines.

D'autres corps restent attachés à l'utricule-mère sous forme d'appendice utriculaire , s'y développent comme de vrais bourgeons , donnent ensuite lieu à de nouvelles expansions semblables à eux-mêmes , ou à des corps émettant de longs rubans qui s'accouplent ; ou enfin à des filaments tantôt confervoides , tantôt digités , surtout lorsqu'ils sont arrêtés dans leur développement. La quantité de globules indépendants est en rapport avec la vitalité de la cellule-mère.

Après avoir étudié dans les plus grands détails les formes et les transformations de l'utricule végétal , l'auteur passe à l'examen de l'organisation du tissu cellulaire , et conclut que ce tissu se forme de deux manières : tantôt par juxtaposition des utricules , d'abord ellipsoïdes , qui augmentent en nombre et en volume , finissent par se tenir les uns contre les autres , et affectent par ce tassement la forme polygonale ; tantôt par la formation de toute pièce , de cellules à parois rectilignes dans le liquide séveux. Il fait remarquer avec raison , que la composition chimique des animaux et des végétaux , que l'on pourrait invoquer contre son système , est beaucoup moins différente qu'on ne le croit généralement.

A ce point de départ de l'organisation végétale, on trouve une matière éminemment animalisée, la cellulose⁽¹⁾; de sorte qu'à son origine, le rudiment primitif du végétal est aussi azoté que le rudiment d'un animal proprement dit.

D'autres rapprochements servent à démontrer cette analogie de composition des deux règnes à leur point de départ (4).

A l'occasion du carbone fixé par les végétaux, M. Paul Laurent fait remarquer qu'il est difficile d'admettre que dans le principe, lorsque l'atmosphère était saturée non-seulement d'acide carbonique, mais d'autres gaz délétères, la végétation seule ait pu en débarrasser l'atmosphère sans l'intervention de l'électricité.

C'est donc à cet agent universel qu'il faut attribuer la première formation du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote, mis en présence à l'état naissant, pour fournir aux principes dont se compose l'organisme végétal.

C'est encore à l'électricité qu'il faut attribuer aujourd'hui, selon M. Laurent, le principal rôle dans la nutrition des plantes. Quant à l'ascension de la sève, ce serait au mouvement vital de systole et de diastole dont nous avons parlé à l'occasion de l'utricule végétale qu'il serait dû; et non à une action mécanique ou physique, comme on veut l'expliquer par le système de l'endosmose.

Les recherches modernes ont du reste établi le rôle puissant que joue l'électricité dans l'action de la végétation. Mais, selon M. Laurent, ce rôle se bornerait néanmoins à mettre à nu, à l'état naissant, dans la plante, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote; le principe vital n'intervenant en rien dans cette décomposition, si ce n'est par l'ascension de la sève due, comme nous l'avons vu, au mouvement propre de

(1) A l'appui de l'opinion de l'auteur, je citerai une note insérée dans le *Bulletin de la Société botanique*, janvier 1859, sur un nouvel agent chimique dissolvant la cellulose, note qui conclut, en résumant les recherches de M. Peligot sur la question, qu'un jour on pourra dire que les animaux inférieurs n'ont comme les plantes que de la cellulose pour enveloppe.

systole et de diastole de l'utricule primitif, ascension qui introduit dans le végétal de l'électricité positive.

Il y aurait ainsi deux actions distinctes dans la nutrition du végétal : la première, toute physique et électrique, indépendante de sa volonté, la seconde, vitale et chimique, consistant en une absorption et une assimilation d'aliments préparés par la première. La respiration végétale aurait même une grande analogie avec celle des animaux. La cellule en respirant, produirait de l'acide carbonique comme le poumon, et le végétal, réunion de cellules, décomposerait, par la double électricité qu'il renferme, une certaine quantité de l'acide carbonique de l'air. Ainsi s'expliquerait la double production d'oxygène et d'acide carbonique, fait qui ramènerait l'unité et la simplicité dans l'organisme pris en général.

Les conclusions des recherches de notre savant et laborieux collègue, sont que la vie végétale et la vie animale, identiques à leur point de départ, affectent seulement à mesure qu'elles s'éloignent de ce point, des allures différentes. Mais le créateur ne paraît pas avoir favorisé l'une plutôt que l'autre. Un principe unique appelé calorique, lumière, fluide électrique, fluide magnétique, le *spiritus immensus* de la Genèse, qui apparaît au premier jour de la création, serait l'agent de la vie, se révélant à l'homme dans le grondement du tonnerre comme dans les instincts variés des animaux, et provoquant le sentiment des hautes études chez l'homme, comme celui du beau idéal dans les arts.

L'analyse écourtée et rapide que je viens de faire du travail de M. Laurent, ne peut vous donner, Messieurs, qu'une idée bien incomplète de la quantité de faits observés ou cités par lui, et des inductions ingénieuses qu'il a su en tirer.

C'est un rare mérite de nos jours, que de se livrer avec autant de persévérance à l'étude d'un sujet de cette nature, exigeant des recherches considérables, pour lesquelles il faut se tenir à la hauteur de la science, dont il faut suivre les progrès. Aussi, n'est-ce pas une tâche facile que d'examiner de tels écrits, et de suivre l'auteur sur un terrain où il faudrait

être aussi versé en anatomie et en physiologie, qu'en physique et en chimie, pour les apprécier convenablement.

Si toutefois je me hasardais à présenter quelques observations critiques sur son travail, ce serait plutôt sur les conclusions que sur l'examen des faits.

A l'égard de ces derniers, je dirai seulement : que le point de départ du mémoire de M. Laurent, l'examen microscopique de la cellule végétale, ne conduit pas tous les observateurs au résultat étonnant qu'il a signalé; que cette étude fait dans ce moment même, l'objet d'un mémoire de M. Trécul dans les *Annales des sciences naturelles*, et que ce savant physiologiste attribue la formation et la multiplication des utricules, à de petits corps vésiculeux et verruqueux, renfermés dans l'intérieur de la cellule, dont Robert Brown fit le premier mention en 1833.

Que ces corps granuleux, nommés nucléus, forment une sorte de protoplasma qui s'élabore au centre de la cellule, et fournit les éléments propres à la production des membranes cellulaires, ou de certaines sécrétions de nature différente utilisées pendant la vie de la cellule.

Que le nucléus ne continue pas toujours son accroissement cellulaire, mais subit quelquefois une singulière métamorphose en se transformant en un véritable cristal, affectant une forme rhomboïdale. Qu'enfin d'autres corps désignés sous le nom de vésicules fausses vacuoles, concourent aussi à la multiplication utriculaire par un mode de division particulier.

Comme on le voit, différents systèmes sont en présence; et la science n'a pas dit son dernier mot. De toutes parts elle est à la recherche des causes premières, et veut les saisir dans les éléments de l'organisme naissant qu'elle analyse.

De là nait la confusion et l'opposition des idées, parce que dans l'observation de ces éléments infiniment petits, des illusions d'optique jointes à des idées préconçues, peuvent conduire à des résultats opposés.

Pour nous, les moyens dont se sert le créateur pour l'accroissement des êtres, sont aussi variés que le principe

est simple par lui-même; mais l'espèce, malgré toutes les transformations qu'elle subit pendant sa vie, a été créée invariablement : elle est une.

Chaque plante, chaque animal est composé d'organes qui concourent à sa nutrition et à sa reproduction sous des formes diverses; mais chacun de ces organes ne peut être envisagé comme un être dans un autre, ayant sa vie propre et concourant par des actes quasi volontaires à la conservation et à l'extension de l'ensemble.

Si la plante n'était qu'un immense polypier, n'en pourrait-on pas dire autant de l'homme, et avec ce système que deviendrait son unité, sa liberté, sa volonté?

Note de l'auteur de l'ouvrage dont on vient de rendre compte.

Je ne saurais trop remercier mon honorable rapporteur de tous les soins qu'il a pris de rendre compte de mon œuvre, d'une manière aussi lucide qu'intelligente. Ce n'est certes pas toujours que les auteurs rencontrent des interprétations aussi consciencieuses et aussi éclairées, et s'il a bien voulu m'adresser des compliments, leur sincérité m'est assurée par la franchise avec laquelle il s'est exprimé au sujet de la dissidence apparente entre les résultats des recherches de M. Trécul et les miennes. J'avoue que, pour mon compte, j'ai considéré au contraire les faits signalés par ce savant, comme venant fort à propos à l'appui de mes propres observations.

En effet, dans un tissu cellulaire continu, on ne doit pas s'attendre, si ce n'est par exception, à voir des générations très-nombreuses et très-vivaces, car la nutrition y est infiniment moins riche que dans les cas choisis par moi de préférence, pour établir des rapports frappants entre les animalcules des infusions végétales et les utricules des végétaux.

Les nucleus de MM. Brown et Trécul, ces corps vésiculeux et verruqueux ne sont autre chose en effet que des germes internes tantôt soudés à la paroi interne de la cellule nourrice, comme le sont les jeunes volvox dans le ventre de leur mère, et tantôt libres; et il y a de bien bonnes raisons pour qu'ils ne puissent

de cette enveloppe, car, emprisonnés de toute part, cela serait impossible; ils y vivent donc et y accomplissent toutes phases de leur existence. De là les sécrétions signalées par Pécul, de là des cellules qui divisent la première, de là des cellules successivement incluses les unes dans les autres et dont Pécul a présenté de nombreux exemples; de là enfin ces dépôts cristallins dans lesquels les germes s'entourent et qui, en effet, dans certains cas, ont la forme rhomboïdale : c'est ce que j'ai vu cent fois dans les cellules du bananier, et que j'ai signalé (tome 2, pl. XII, fig. 1); il était certes difficile de se rapprocher davantage de Pécul; seulement il y a 15 ans que j'ai publié ces faits dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*.

Quant aux illusions d'optique dans l'emploi du microscope, elles sont impossibles avec les instruments si parfaits, munis de lentilles objectives achromatiques, dont on se sert aujourd'hui, surtout à l'habitude des préparations des objets à examiner, et si, d'autre part, on n'a recours qu'à des grossissements de 3 à 400 fois. L'impossibilité qu'exprime le bienveillant rapporteur de croire qu'un corps vivant, composé de plusieurs autres corps comme lui, puisse manifester une vie unique et une liberté *proprio motu*, qu'on veuille bien me permettre de citer comme exemple du contraire, une république bien organisée, dans laquelle les volontés réunies donnent une résultante unique qui constitue la volonté nationale. La République romaine, si puissante, si prospère, si glorieuse, et marchant comme un seul homme, avait une volonté unique pour arriver au but, et cette volonté elle l'a perdue au moment où la volonté d'un seul homme l'a remplacée, causant la fausse interprétation de la volonté générale; de là la décadence et enfin la chute de l'Empire.

Dans tout ce que j'ai décrit, j'ai reconnu des républiques analogues chez les végétaux et chez les animalcules des infusions simples, et d'ailleurs la constitution multiple de granules semblables n'est-elle pas admise chez les algues et dans les plantes monocotylédones, telles que les lichens, les mousses, les champignons, etc.? La même en ce sens, pour les monocotylédones, un fait très-remarquable, cité par un botaniste célèbre : je veux parler de

L'ornithogalum chyrsoïdes, dont des fragments, abandonnés pendant deux ans dans un herbier, ont laissé voir au propriétaire de cet herbier de nombreux globulins sortis des cellules de ces fragments, lesquels s'étaient mis à végéter entre les fenilles de papier et à produire de véritables ornithogalum. La plante totale n'était donc qu'un assemblage de petites plantes toutes semblables à elle-même.

Dans tous les végétaux en général, la dissipation, qu'on peut pousser à l'infini, conduit aux mêmes conclusions.

Enfin, chez certains animalcules, les paramoscies par exemple, la faculté de se diviser et de se subdiviser en êtres tout pareils à eux-mêmes, est un fait acquis à la science depuis longtemps, et que pour notre compte, nous avons vérifié un très-grand nombre de fois. Tant que l'intimité, l'accord entre les parties constituantes a été parfait, il y a eu *volonté unique* : un animal peut donc être la résultante de plusieurs êtres animés, cette résultante dotant le système d'une volonté et d'une liberté d'action incontestables.

ESSAI

DE TRADUCTION,

PAR M. GLEY,

Membre titulaire.

ÉLECTRE. — TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

*Électre cherche à excuser son odieuse vie sous les lois
des assassins de son père.*

ÉLECTRE. — Je rougis, mes compagnes, de paraître devant vous m'abandonner à l'excès de ma douleur : mais pardonnez, une force invincible me contraint d'agir ainsi. Et quelle femme bien née ne verserait point de pleurs, quand elle se retrace la mort de son père, et des maux qui, loin de diminuer, grandissent et s'accroissent nuit et jour ? Ma mère est devenue ma plus cruelle ennemie. J'habite dans mon propre palais avec les meurtriers de mon père ; je suis dans leur dépendance ; leur caprice m'accorde ou me refuse le nécessaire. Quelle vie pensez-vous que je mène, lorsque je vois Egisthe assis sur le trône de mon père ? lorsque je le vois revêtir ses habits royaux, et répandre des libations au foyer même où il l'immola de sa main ; quand enfin, pour dernier outrage, je le vois, l'assassin, monter dans la couche de mon père avec ma malheureuse mère, si je puis appeler mère l'infâme compagne de sa couche ? Elle a l'audace de vivre avec ce meurtrier, sans redouter les furies vengeresses !

Mais il semble qu'elle s'applaudisse de ses forfaits. L'anniversaire du jour où sa perfidie trancha les jours de mon père, elle établit des danses et offre des sacrifices solennels aux dieux libérateurs. Et moi, témoin de ces orgies, malheureuse ! je pleure dans ce palais, je me consume de douleur, je déplore ce festin sanguinaire qu'ils ont nommé festin d'Agamemnon, et seule je gémis avec moi-même. Car je ne puis pleurer autant que je le voudrais. Cette femme, vertueuse en paroles, m'adresse sans cesse des discours insultants : « Objet de la haine des dieux, es-tu la seule qui ait perdu un père ? n'y a-t-il pas d'autres mortels que toi dans le deuil ? Meurs misérablement, et que les dieux des enfers ne suspendent jamais tes pleurs ! » Tels sont ses outrages. Apprend-elle l'arrivée d'Oreste ? transportée d'une fureur délirante, elle pousse des cris et, se jetant sur moi : « N'es-tu pas la cause de mes maux ? N'est-ce pas ton ouvrage ? toi qui as dérobé Oreste à mes mains pour le déposer sur la terre étrangère. Mais sois sûre que tu en seras punie comme tu le mérites. » Tels sont ses reproches. Et près d'elle se tient, pour l'animer encore, son illustre époux, ce lâche sans égal, cet opprobre du monde, qui s'entoure de femmes pour combattre. Pour moi, qui attends sans cesse qu'Oreste vienne me délivrer de ces maux, je dépériss. Ses retards anéantissent toutes mes espérances du présent et du passé. Dans un tel désespoir, il n'est permis de garder ni la modération ni le respect. L'excès des maux aigrit le cœur. (V. 254—309.)

Clytemnestre reproche à Électre de sortir du palais pendant l'absence d'Égisthe pour aller la diffamer par ses discours, et prétend prouver que le meurtre d'Agamemnon est une juste représaille du sacrifice d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE. — Je le vois, tu erres en liberté dans ce palais, car Égisthe est absent, lui qui l'empêchait d'en franchir

ail pour nous outrager. Grâce à son éloignement, tu n'as aucun respect pour moi. Tu dis partout que je règne en tyran plein d'audace et d'injustice, que je verse l'injure sur toi et les tiens. Je n'outrage point, je ne fais que répondre à tes outrages. J'ai tué ton père, voilà le seul prétexte à nos querelles ; oui, je l'ai tué, et je ne prétends pas le regretter. C'est la justice qui l'a frappé par mes mains, et la raison qui a fait une loi de m'aider dans ce ministère. Ce père que tu chéris toujours est le seul de tous les Grecs qui ait osé se fier aux dieux ta sœur, oubliant les douleurs que j'avais souffertes dans son enfantement. Pour qui l'a-t-il immolée ? Réponds-le moi. Pour les Grecs ? mais que leur importait la mort de ma fille ? Pour son frère Ménélas ? mais ne me demande pas de lui demander compte du sang de ma fille ? N'avait-il pas deux enfants, qui devaient mourir plutôt qu'elle, si elle n'était née d'un père et d'une mère pour laquelle il avait fait l'expédition ? Pluton était-il plus avide de mes richesses que des siens ? Un père barbare avait-il étouffé la voix paternelle, et Ménélas était-il le seul qui aimât ses enfants ? Une pareille insensibilité dans un père n'est-elle pas la marque du délire et de la perversité ? Je le pense, et tu sois d'un avis contraire au mien. Iphigénie parle comme moi, si elle pouvait recouvrer la parole. Pour moi, je ne me repens pas de ce que j'ai fait : si, malgré la justice de mes raisons, je te semble avoir mal agi, fais ton bon à ta mère.

ÉLECTRE. — Tu ne diras pas cette fois que c'est moi qui, en te provoquant, me suis attiré ces reproches. Si tu me le permets, je te parlerai avec franchise au sujet de mon père et de ma sœur.

PYTEMNESTRE. — Je te le permets : si tu avais toujours employé un pareil langage envers moi, jamais je ne t'aurais pardonné pour la dureté de tes paroles.

ÉLECTRE. — Je parlerai donc. Tu avoues que tu as tué ton père. Y a-t-il quelque chose de plus honteux que cette accusation, que tu l'aies fait justement ou non ? Je te dirai d'abord

que ce n'est pas par une action de justice que tu l'as immolé , mais tu as cédé à l'impulsion du barbare avec lequel tu vis aujourd'hui. Demande à la chasserresse Diane en expiation de quel crime elle enchaîna les vents en Aulide. Je te le dirai. Car il n'est pas permis de l'apprendre d'elle..... (V. 546—566.)

Plaintes touchantes d'Électre en recevant l'urne funéraire qu'elle croit renfermer les restes chéris de son frère.

ORESTE. — O femmes , avons-nous été bien instruits ; sommes-nous arrivés où nous voulions venir ?

LE CHŒUR. — Que cherchez-vous ? que désirez-vous ?

ORESTE. — Je cherche depuis longtemps la demeure d'Égisthe.

LE CHŒUR. — Vos vœux sont accomplis , et l'on vous a bien informé.

ORESTE. — Qui de vous pourrait donc annoncer à ceux qui sont dans ce palais que nous leur apportons une nouvelle agréable ?

LE CHŒUR. — Celle-ci sans doute , si le message doit être annoncé par un parent.

ORESTE. — Va donc , ô femme , entre et dis que des Phocéens demandent Égisthe.

ÉLECTRE. — O ciel ! nous apportez-vous les indices certains de la nouvelle que nous avons apprise ?

ORESTE. — Je ne sais de quelle nouvelle vous parlez : mais le vieux Strophius m'a chargé d'annoncer ici quelque chose sur Oreste.

ÉLECTRE. — Qu'est-ce , étranger ? mes sens sont glacés d'effroi.

ORESTE. — Il n'est plus , et voici ses faibles restes que nous apportons , comme vous voyez , dans cette urne légère.

ÉLECTRE. — Tout est donc éclairci. Le triste objet de ma douleur est devant mes yeux.

ORESTE. — Si vous déplorez le sort d'Oreste , sachez que ce vase renferme son corps.

ECTRE. — Étranger, au nom des dieux, si cette urne
infirmes, permettez-moi de la prendre, je veux pleurer
moi et sur toute ma race, en embrassant cette urne.

ECTRE. — Quelle qu'elle soit, venez et remettez-la lui.
C'est point une ennemie qui demande ces restes. C'est
de ses amis ou de ses proches.

ECTRE. — O monument du plus cher des mortels, restes
de mon frère ! Comme l'espérance que j'avais conçue, quand
je sortis du palais, est différente des pensées avec lesquelles
je te reçois ! Tu n'es plus qu'une cendre vaine que je porte
dans mes mains. Tu étais tout brillant de jeunesse quand je
me voyais chez les étrangers. Que n'ai-je quitté la vie avant
de dérober au carnage pour t'envoyer loin d'ici ; tu serais
mort en ce jour, mais tu aurais pris ta place dans le tombeau
de mon père ! — Maintenant, loin de ta patrie, errant sur la
terre étrangère, fugitif, tu périrais misérablement loin des bras
de ta sœur. Malheureuse que je suis ! je n'ai pu de mes
larmes et de mes amis répandre sur ton corps l'eau lustrale ! Je n'ai
pu suivant l'usage, recueillir des flammes du bûcher le poids
sacré de tes cendres. Une main étrangère t'a rendu ce
que je devais, infortuné ! tu reviens poids léger dans une urne
de terre. Hélas ! qu'est devenu le fruit des soins dont j'entourais
mon enfance, soins dont la peine était si douce pour moi ?
C'est pour toi la tendresse d'une mère. Ce n'était pas les
seules de ce palais qui te nourrissaient ; c'était moi qui te
nourrissais. Le nom de ta sœur était sans cesse invoqué par toi.
Tu m'as abandonné dans un seul jour, tout meurt avec toi.
Le temps passé sur nous comme une tempête. Mon père n'est
plus ; moi-même je ne vis plus pour toi ; toi-même tu n'es
qu'une ombre. Nos ennemis triomphent. Elle est dans
l'écarter d'une joie forcenée, cette mère impie. Souvent tu
envoyais des messagers secrets pour m'annoncer que tu
traînerais dans ces lieux comme un vengeur. Mais un génie
à tous deux m'a ravi cet espoir ; c'est lui qui m'envoie,
au lieu des traits chéris d'un frère, une cendre, une ombre
seule. O malheureux ! hélas ! ô dernier et funeste voyage.

de mon cher Oreste, tu m'as perdu ! Oui, mon frère, tu me fais mourir. Reçois-moi dans ta dernière demeure, joins mon ombre à ton ombre, je veux désormais habiter avec toi dans le séjour des morts. Aussi longtemps que tu étais sur la terre, je partageais ton sort, et maintenant je veux mourir et partager ton tombeau. La mort est l'asile de la douleur.

LE CHŒUR. — Électre, souviens-toi que tu es née d'un père mortel : Oreste l'était aussi. N'éclate pas en gémissements. C'est un malheur auquel nous sommes tous condamnés.

ORESTE. — Hélas ! que dirai-je ? quel discours lui tiendrai-je dans mon embarras ? je ne puis plus commander à ma langue.

ÉLECTRE. — Quel chagrin as-tu ? et d'où vient ce langage ?

ORESTE. — Est-ce là cette Électre si renommée que je vois ?

ÉLECTRE. — C'est elle-même, mais dans une situation bien déplorable.

ORESTE. — O cruelle infortune ?

ÉLECTRE. — O étranger, pourquoi gémis-tu sur moi ?

ORESTE. — O femme indignement outragée et flétrie par des mains sacrilèges !

ÉLECTRE. — C'est bien moi que ta pitié désigne, et non pas une autre ?

ORESTE. — O vie qui s'éteint dans le malheur et dans le célibat !

ÉLECTRE. — Pourquoi, étranger, me regardes-tu en soupirant ?

ORESTE. — Je ne connaissais pas encore tous mes malheurs.

ÉLECTRE. — Quelle parole a donc pu te les révéler ?

ORESTE. — L'éclat de tes infortunes me les a fait voir.

ÉLECTRE. — Et cependant tu ne vois qu'une faible partie de mes maux.

ORESTE. — Et quels maux plus horribles pourraient s'offrir à ma vue ?

ÉLECTRE. — Je vis avec les meurtriers. . . .

ORESTE. — De qui ? de quelle catastrophe s'agit-il ?

ÉLECTRE. — De mon père. Ils m'ont réduit à l'esclavage.

. — Et quel mortel a pu te contraindre à cette

E. — Une femme qui s'appelle mère, et qui n'a
maternel au cœur.

. — Que fait-elle ? emploie-t-elle la violence, les
ns journalières ?

E. — La violence, les privations, tous les tourments.

. — Et personne ne se présente pour te venger,
recourir ?

E. — Celui qui était mon seul espoir est celui dont
ortes la cendre.

. — O malheureuse ! plus je te regarde, plus je me
de pitié.

E. — Tu es le seul qui aies compassion de moi.

. — C'est que je suis le seul qui souffre de tes maux.

E. — Ne m'es-tu point uni par les liens du sang ?

. — Je parlerai, si je peux compter sur la bienveil-
ces femmes.

E. — Tu peux y compter. Parle-leur avec confiance.

. — Dépose cette urne, je t'apprendrai tout.

E. — Au nom des dieux, étranger, ne me la ravis pas.

. — Crois-en mes paroles, et tu n'auras point à
ntir.

E. — Par ce visage que je touche, je t'en conjure,
ve pas ces restes chéris.

E. — Je ne souffrirai pas. . . .

E. — O malheureuse que je suis, mon cher Oreste,
arrache ta cendre !

E. — Pourquoi ces paroles sinistres ? Tu n'as pas
e t'affliger.

E. — Je n'ai pas raison de m'affliger de la mort
re !

E. — Ne parle pas ainsi.

E. — Quoi donc ! suis-je indigne du frère que j'ai perdu ?

E. — Tu n'es indigne de rien, mais ce malheur
garde point.

ÉLECTRE. — N'est-ce point la cendre d'Oreste que je porte dans mes mains ?

ORESTE. — Ce n'est pas celle d'Oreste, elle ne l'est que de nom.

ÉLECTRE. — Où donc est le tombeau de cet infortuné ?

ORESTE. — Nulle part : les vivants n'ont pas de tombeau.

ÉLECTRE. — Qu'as-tu dit, ô mon enfant ?

ORESTE. — La vérité.

ÉLECTRE. — Il vit donc ?

ORESTE. — Oui, il vit.

ÉLECTRE. — Tu serais lui ?

ORESTE. — Regarde l'anneau de mon père ; reconnais la vérité.

ÉLECTRE. — O douce lumière !

ORESTE. — Douce pour tous deux.

ÉLECTRE. — O voix de mon frère, tu es venue jusqu'à moi !

ORESTE. — Tu n'entendras plus parler de moi ailleurs.

ÉLECTRE. — Je te tiens dans mes bras.

ORESTE. — Puisses-tu m'y tenir toujours !

ÉLECTRE. — Femmes chéries, habitantes de cette contrée, voyez cet Oreste qu'un stratagème a supposé mortel, et qu'un stratagème a rendu à la vie. (V. 4098—4230.)

SCÈNE ENTRE ÉGISTHE, ORESTE et ÉLECTRE.

Égisthe, informé de la mort d'Oreste, est impatient de voir ceux qui en ont apporté la nouvelle. Réponses d'Électre. Egisthe fait ouvrir les portes du palais et exposer le corps d'Oreste, couvert d'un voile. Il lève lui-même ce voile ; ô terreur ! il voit une dépouille sanglante, qui n'est point celle du fils d'Agamemnon.

ORESTE. — Courage, nos vœux s'accomplissent.

ÉLECTRE. — Hâte-toi.

ORESTE. — Je pars.

ÉLECTRE. — Je prendrai soin de tout ici.

CHŒUR. — Il serait avantageux de glisser à l'oreille de
quelques paroles insinuanes, pour qu'il se pré-
t en aveugle dans la sanglante arène où la justice va
noler.

ISTHE. — Qui de vous sait où sont ces étrangers de Phocide
nous ont apporté la nouvelle qu'Oreste a perdu la vie
les combats de chars ? Je te le demande à toi, qui
ras tant de fierté jusqu'ici ; je pense que tu dois t'em-
per, et comme tu dois le savoir le mieux, je te prie
le dire.

ECTRE. — Je le sais ; comment l'ignorerais-je ? Serais-
rangère à la perte de ce qui m'est le plus cher ?

ISTHE. — Où peuvent-être ces étrangers ? apprends-le moi.

ECTRE. — Dans ce palais : ils ont trouvé un accueil
talier.

ISTHE. — Ont-ils annoncé sa mort comme une nouvelle
ine ?

ECTRE. — Ils ne l'ont pas seulement annoncée, mais
n ont donné des preuves évidentes.

ISTHE. — Puis-je m'en assurer ?

ECTRE. — Vous le pouvez, et c'est un spectacle peu
d'envie.

ISTHE. — Tu me donnes un grand sujet de joie, contre
utume.

ECTRE. — Réjouissez-vous donc, si ce malheur peut
réjouir.

ISTHE. — J'ordonne qu'on se taise, et que les portes
alais soient ouvertes à tous les habitants de Mycènes
argos pour jouir de cette vue, afin que si quelqu'un d'entre
s'est bercé de vaines espérances, en voyant le cadavre
ste, il soit plus docile au frein de mon pouvoir, et
son orgueil ne se révolte point contre la rigueur de mes
ments.

ECTRE. — Je le ferai : car le temps m'a rendu assez
ente pour me soumettre à ceux qui sont plus puissants •
moi.

ÉGISTHE. — O Jupiter, je vois un spectacle heureux. Si Némésis est présente, je ne puis le dire. Levez le voile qui couvre mes yeux : je veux donner des larmes à un parent.

ORESTE. — Lève-le toi-même. Ce n'est pas à moi, mais à toi de voir ces restes déplorables et de leur adresser des paroles amies.

ÉGISTHE. — Le conseil est bon, je le suivrai. Toi, si Clytemnestre est dans le palais, appelle-la.

ORESTE. — Elle est près de toi : ne la cherche point ailleurs.

ÉGISTHE. — Hélas ! que vois-je ?

ORESTE. — Qui crains-tu ? qui ne reconnais-tu pas ?

ÉGISTHE. — Dans quels pièges viens-je de tomber ? Malheureux !

ORESTE. — Ne comprends-tu pas depuis longtemps que tu parles à des vivants comme s'ils étaient morts ?

ÉGISTHE. — Je le comprends : ce ne peut être un autre qu'Oreste qui me parle.

ORESTE. — Quoique excellent devin, tu as été longtemps dans l'erreur.

ÉGISTHE. — Je suis perdu, malheureux ! mais laisse-moi t'adresser quelques paroles.

ÉLECTRE. — O mon frère, au nom des dieux, ne souffre pas qu'il prolonge tes entretiens. Quand un homme au désespoir est sur le point de mourir, que lui importe un moment de retard ? Tue-le à l'instant même, et quand tu l'auras tué, jette-le aux chiens, seule sépulture qui lui convienne, et bien loin de nous, afin que j'aie au moins une consolation de mes maux passés.

ORESTE. — Entre vite : ce n'est point un combat de paroles, mais une lutte à mort.

ÉGISTHE. — Pourquoi m'entraîner dans ce palais ? Si tu n'as point à rougir de ton action, pourquoi as-tu besoin de ténèbres ? Que ne m'immoles-tu sur le champ ?

ORESTE. — Ne commande plus. Viens au lieu où tu as tué mon père, pour y être tué à ton tour.

ÉGISTHE. — Il faut donc que ce palais soit témoin des maux présents et à venir des Pélopidés ?

ORESTE. — Il verra les tiens ; et je ne suis pas un devin trompeur.

ÉGISTHE. — Mais tu te vantes de posséder un art qui était étranger à ton père.

ORESTE. — Tu répliques beaucoup , et nous n'avancons pas. Marche.

ÉGISTHE. — Précède-moi.

ORESTE. — C'est toi qui dois me précéder.

ÉGISTHE. — Crains-tu que je ne t'échappe ?

ORESTE. — Je ne veux pas t'adoucir la mort , tout mon soin est de t'en faire sentir l'amertume. Il faudrait qu'une prompte justice frappât ainsi de mort quiconque veut transgresser les lois : les crimes deviendraient plus rares.

LE CHŒUR. — O race d'Atrée , que de maux il t'a fallu souffrir pour recouvrer enfin cette liberté que ce mouvement généreux te procure ! (V. 4435—4510.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. LE DOCTEUR MOUGEOT PÈRE

PAR

M. MAUD'HEUX FILS,

Membre titulaire,

ET M. LAHACHE,

Membre associé libre.

Cor autem rectum inquirit scientiam.
Lib. Proverb., Cap. xxvii, 21.

Et disputavit super lignis, à cedro quæ es
in Libano, usque ad hyssopum quæ
egreditur de pariete . . .
Lib. iii. Reg. iv, 33.

Jean-Baptiste Mougeot naquit à Bruyères, le 25 septembre 1776, d'une famille de la bourgeoisie. Dans le tiers-état destiné à jouer à la fin du siècle un rôle si important, le travail et l'étude étaient en honneur. M. Mougeot père chercha de bonne heure à en inspirer le goût à son fils. Ce fut sous les yeux de sa famille, au foyer domestique, que commença l'éducation de celui-ci. Un maître venait lui enseigner les premiers éléments de la langue latine; M. Mougeot père faisait le reste. Les premières années du jeune Jean-Baptiste s'écoulèrent ainsi. Les soins que son père prit de le former

exemples qu'il lui donna, eurent une heureuse influence sur son caractère, et contribuèrent à en faire plus qu'un simple homme laborieux et éclairé, mais tout un honnête homme. Du reste, M. Mougeot père bientôt que Bruyères ne lui offrait que des ressources insuffisantes pour qu'il pût y compléter l'éducation de Jean-Michel. Il voulut cultiver ces dons naturels, cette vivacité d'esprit qui déjà éclataient en lui. Dès 1790, il le plaça au collège des Cordeliers de Vieux-Brisach. Le séjour qu'il y fit lui fournit l'occasion de donner des preuves de ses talents religieux qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, et d'un dévouement que plus tard il devait mettre au service de ses frères malheureux. Pendant le bombardement de Vieux-Brisach, le collège des Cordeliers, placé dans la partie la plus exposée de la ville, fut fort maltraité par les projectiles. En moins de quelques heures, tout le personnel de l'établissement dut se réfugier dans les caves. Dans la précipitation de la retraite, on oublia les vases sacrés de la chapelle de la vieille religieuse ahlée. Mougeot s'en aperçut. N'éprouant que son courage, il revint sur ses pas, enleva au milieu des débris ses jours les vases sacrés, chargea sur ses épaules le précieux butin, et réussit à mettre en sûreté ce double butin.

Quelques temps après, il quitta le collège de Vieux-Brisach pour aller suivre ses humanités en Allemagne et en Suisse, à l'université de Fribourg en Brisgau et de Bâle. C'est à cette dernière ville qu'il fit sa philosophie. La France était alors à tout le déchaînement des passions révolutionnaires. La terreur la courbait sous son règne de sang : la liberté privée, l'éclair d'un soupçon qui traversait l'esprit de l'un des agents de l'autorité, si subalterne qu'il n'en fallait pas davantage pour qu'un nom de plus fût inscrit sur la liste des suspects ou sur celle des émigrés. Il eût dû échapper à la proscription. A peine avait-il accompli sa dix-septième année ; il ne portait aucun titre capable d'appeler sur lui l'attention ; il n'appartenait ni ne

désirait appartenir au clergé. Le seul goût de l'étude l'avait conduit à l'étranger, où il trouvait cette science que les orages civils avaient exilée de la France. Telles étaient pourtant les passions et les rigueurs aveugles de cette époque, que des ennemis de sa famille parvinrent à le faire considérer comme émigré. En 1795 seulement, il lui fut permis de rentrer en France.

Mougeot avait acquis, en Allemagne et en Suisse, cet amour ardent des sciences naturelles, auquel il resta toujours fidèle et qui fit la gloire de sa vie.

Ce fut en 1795 qu'eut lieu sa première herborisation au Hohneck. Quelques mois avant sa mort, au milieu de ses membres de la Société Botanique de France qui, visitant les Vosges, l'avaient élu leur président, Mougeot retraçait les incidents de cette herborisation. Soixante-trois années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait eu lieu, mais pas un jour sans que Mougeot visitât sa chère montagne. Hélas ! les infirmités ne lui permirent pas cette fois d'en faire les honneurs à ses collègues. Déjà la Providence brisait l'un des ressorts de la vie du savant. Elle limitait le champ de ses études afin peut-être de rendre moins douloureux le moment où il leur serait tout à fait ravi !

- En 1795, au contraire, Mougeot, dans toute la force de sa jeunesse, portait partout ses investigations. Une vocation bien dessinée le poussait à entrer dans le corps de ces ingénieurs géographes qui, attachés aux armées, leur rendaient tant et de si importants services. Par des motifs que nous ignorons, son père en décida autrement : profitant du bénéfice de la loi du 14 frimaire an III, il le fit, après un examen, envoyer à l'école de santé de Strasbourg, comme élève national pour le district de Bruyères.

Mougeot suivit avec ardeur les cours de cette école, surtout celui du botaniste Hermann. De cette époque datent ses relations avec trois savants célèbres, Nestler, Braconnot, et Gaillardot de Lunéville. Une parfaite conformité d'inclination et de mœurs, un goût commun pour les sciences naturelles créèrent entre eux des liens que la mort seule devait briser.

de l'école de Strasbourg le 1^{er} ventôse an VII, fut appelé aux armées et attaché aux hôpitaux armés en qualité de chirurgien. Il prit part aux belles campagnes de Mayence, d'Helvétie, du Danube et du Rhin. Le cours de celle de Mayence, en 1796, il eut la joie de suivre Gaillardot. Ce dernier, quoique botaniste habile, pour la minéralogie une prédilection marquée. Mougeot, dans la langue allemande, lui traduisait les auteurs qu'il avait écrit sur cette science. Tous deux traversèrent l'Alsace, étudiant les productions naturelles, la géologie, les antiquités, se retrem pant souvent aux sources qui forment les bons esprits, dans les écrits classiques grecs et des latins, oubliant, grâce à ces lectures, le langage barbare des nomenclatures scientifiques modernes. Bien des fois depuis, les nécessités du service devaient les séparer, ils devaient parfois aussi ressentir la joie de réunions libres. Mais leurs âmes ne se séparèrent jamais. Quand chacun d'eux se retira dans sa ville natale, leurs relations ne furent plus interrompues, leurs communications continuèrent, leur correspondance active. La mort de Gaillardot seule vint y mettre un terme.

En dehors de ce service de santé des armées chez lequel le service, alors comme aujourd'hui, était universel, Mougeot se remarquait par l'intelligence et le zèle avec lesquels il accomplissait ses devoirs. L'illustre Percy, chirurgien en chef de l'armée de la Moselle, sut bien vite l'apprécier, l'accueillit avec estime et ne cessa de lui témoigner le plus vif intérêt. Pourtant les occupations nombreuses d'une profession si ardemment trop active alors, ne l'absorbaient point entièrement. Déjà Mougeot était en possession du secret, qu'il n'avait pas perdu, de trouver du temps pour toutes choses. Nous avons besoin de dire que la botanique obtenait la plus grande part des heures dont il lui était permis de disposer? L'herbier ne le quittait point; chacune des marches de l'armée, chacune de ses étapes, l'enrichissaient de plantes nouvelles. Séjournerait-on dans une ville? Mougeot visitait les

collections qu'elle renfermait, tournant ainsi au profit de son instruction et de la science les fatigues mêmes qui lui étaient imposées. C'est ainsi qu'envoyé à Bâle en 1798, il se rapprochait du professeur Lachenal et liait connaissance avec Zeyher, jardinier de l'université de cette ville. C'est ainsi encore que pendant la campagne d'Allemagne, en 1800, Mougeot devenait l'ami de Hoppe et parcourait les Alpes du Salzbourg en herborisant avec Mielichhofer. Touchante chose que la fraternité scientifique ! Entre ces hommes, la nationalité était oubliée ! Il ne leur venait point à l'esprit que l'un d'eux était le vainqueur, l'autre le vaincu, que l'un était entré avec l'armée conquérante sur le territoire qu'habitait l'autre. L'amour de l'étude absorbait en eux les haines nationales, le mauvais vouloir que l'habitant d'un pays envahi éprouve toujours pour tous ceux qui y pénètrent avec les envahisseurs. Au milieu de ces campagnes que la guerre avait dévastées, le progrès de la science, le besoin de satisfaire une louable curiosité, tels étaient les objets qui préoccupaient surtout ces savants.

En 1802, après la conclusion de la paix de Lunéville, Mougeot rentra dans la vie civile, et passa quelques mois à Nancy. Les écoles de médecine avaient été réorganisées, d'illustres savants professaient à Paris : Berthollet, Corvisart, Lesage, Vauquelin, Fourcroy, Desfontaines initiaient la jeunesse aux sciences dont ils étaient les princes. Mougeot ne put résister au désir de compléter ses études médicales ; il partit pour Paris. Il y rencontra des compatriotes, d'anciens condisciples de l'école de Strasbourg, qui tous ont laissé dans les Vosges le souvenir de carrières estimées et de services rendus. C'étaient Bailly de Bains, La Halle de Vomécourt, Deguerre de Rambervillers, Grandclaude de Remiremont, Braconnot, ce chimiste dont le nom devait jouir plus tard dans toute la France d'une légitime renommée, Jaquiné père, alors élève de l'école polytechnique. S'instruire était le but qui fixait sans cesse les regards de tous ces jeunes gens. Chaque décadi Jaquiné venait les chercher ; grâce au patronage

Professeurs de l'école polytechnique, ils visitaient ensemble les établissements fermés au public. Chacun observait, méditait, ils échangeaient leurs réflexions, ils discutaient. Des communications se répandaient sur tous, à leur grand avantage, une sorte d'enseignement mutuel. Membre de la Société de médecine clinique, zélé pour tout ce qui se rattachait à la profession qu'il voulait embrasser, Mougeot, à Paris comme en Suisse, comme en Allemagne, restait fidèle à son penchant prononcé pour la botanique. Il herborisait souvent dans les environs de Paris. Ce fut pendant les courses qu'il faisait pour atteindre ce but qu'il se lia avec MM. Léon Dufour de St-Sever et J. J. Allermé, tous deux médecins, le dernier, membre de l'Académie des sciences morales à l'Institut.

À l'an XI ses études étaient terminées. Le 26 germinal de cette année, il soutint une thèse remarquable dont le sujet lui avait été indiqué par Percy, qui ne l'avait point vu de vue. Elle portait ce titre : *Essai zoologique et anatomique sur les hydatides*. La connaissance parfaite de la médecine Allemande lui avait facilité les recherches sur cette maladie peu connue en France. À l'aide de l'examen microscopique et d'inspections minutieuses, il avait réussi à démontrer que le corps de l'hydatide ne présente aucune cavité viscérale, aucune relation vasculaire avec la vessie caudale. Cette thèse eut un véritable succès, et Mougeot obtint sans peine le grade de docteur.

En printemps de l'an XI il revint dans les Vosges et fut nommé chirurgien, puis médecin de l'hôpital civil de Bruyères. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort. Nous dirons plus tard quel dévouement il apporta dans sa pratique médicale, et combien il lui doivent les pauvres et les malades du canton de Bruyères. Malgré le zèle qu'il apportait à l'accomplissement de ses devoirs que lui imposait une clientèle nombreuse, il ne négligeait point ses chères études. Toute sa vie fut consacrée à la recherche et à l'examen des productions naturelles des Vosges, et plus particulièrement de la végétation spontanée des montagnes.

Dès 1810, il publiait en collaboration avec Nestler les *Stirpes Cryptogamæ rhenano-vogesiæ*, continués depuis la mort de Nestler avec la participation de M. Schimper. Déjà il s'était fait un nom parmi les savants, et cette même année 1810, de Candolle, dans un rapport au Ministre de l'Intérieur sur ses voyages botaniques et agronomiques dans l'Empire, lui payait un juste tribut d'éloges et le représentait comme l'un des botanistes qui avaient contribué le plus aux progrès de l'étude de la flore française.

C'est qu'aussi aucun obstacle n'arrêtait Mougeot dans ses explorations. Nous trouvons dans le *Bulletin* n° 7 de la Société Botanique de France, année 1858, une longue lettre qu'il adressait à Nestler le 23 juillet 1821, pour lui annoncer la découverte du *Sibbaldia procumbens* dans une excursion au Hohneck. C'est un modèle de narration spirituelle et originale ! Mais de quelle ardeur n'y trouve-t-on point la trace ! Que de fatigues bravées, que de périls affrontés pour enrichir un herbier ! Certes on ne saurait trop admirer ces soldats de la science qui, pour atteindre un but inapprécié et incompris du vulgaire, se livrent patiemment, laborieusement à de si pénibles investigations. Il est vrai que Mougeot trouvait sa récompense dans le résultat de ses recherches, dans ses découvertes, dans la reconnaissance de tous les savants, dans l'empressement universel avec lequel ses travaux étaient accueillis, enfin dans cette renommée européenne qu'il finit par conquérir. Plusieurs fois par an, il explorait les montagnes des Vosges : le Hohneck, le Rotabac, le Donon, les Ballons étaient surtout le théâtre de ses études. Il y constata l'existence de plantes nombreuses qu'on avait crues jusqu'alors habiter exclusivement les Alpes de la Suisse. C'est ainsi qu'en 1822 il découvrit le type d'un genre de mousses nouveau dont les congénères ont été remarqués depuis en Amérique, mais dont l'espèce européenne n'a été observée encore que sur les sommets du Hohneck. Le célèbre botaniste suédois Agardh lui a dédié sous le nom de *Mougeotia* une algue dont Mougeot avait fait connaître le premier type.

En bien des années son nom figure sans cesse dans les ouvrages qui ont été publiés sur les végétaux des Vosges inférieures.

Les travaux français de Villermet, de Candolle, de Loiseleur-Dubry lui doivent de précieux renseignements.

Duhamel, dans son traité des arbres et arbustes, a incorporé dans son mémoire de Mougeot sur les arbres résineux des Vosges. L'aménagement des forêts dans lesquelles ils sont exploités, leur exploitation, leurs produits, sont traités avec l'importance que Mougeot devait apporter à l'examen d'un sujet d'un si haut intérêt pour son département. Dans le même ouvrage de Duhamel on trouve encore une étude sur le pin des Vosges, ou bois de Sainte-Lucie, qui croît sur les collines calcaires de l'arrondissement de Neufchâteau.

En 1826, dans la thèse inaugurale du docteur Jacquot (Géographie physique et médicale du canton de Gérardmer), on a publié pour la première fois la liste des plantes cryptogames du Hohnack et de ce canton. Plus tard, en 1845, il faisait paraître dans la Statistique du département des Vosges, de MM. Lepage et Charton, des considérations générales sur la végétation spontanée des Vosges.

Cette publication comprend d'abord un travail déjà inséré en 1836 et sous le même titre dans les *Annales* de notre département. Mais elle renferme de plus le travail relatif aux cryptogames, puis un tableau-catalogue méthodique de toutes les plantes du département. L'auteur indique dans des colonnes séparées les noms latins, les noms vulgaires ou populaires, la station, le terrain géologique préféré, enfin l'altitude. L'énumération de toutes les plantes cryptogames du système vosgien donne à ce travail un mérite tout particulier. Et encore, dit M. Kirschleger, à qui nous avons emprunté cette appréciation qui précède, l'unique publication systématique de cette intéressante classe des végétaux dans les Vosges. » La botanique a pris une large part des loisirs que consacrait à Mougeot ses occupations médicales, il ne faut pas croire qu'elle les ait absorbés tout entiers.

Quelques années après son retour dans les Vosges, Mougeot participait aux travaux de la commission des antiquités du département. L'église si remarquable de ce village de Champ-le-Duc, sur le territoire duquel la tradition prétend que Charlemagne venait chasser, attirait son attention, et il rédigeait un mémoire sur les antiquités qu'elle renferme.

Il avait compris aussi l'importance de la météorologie, science encore dans l'enfance, et pendant cinquante-cinq ans, il eut soin de noter les variations du baromètre, du thermomètre et des vents.

En 1828, il livrait à nos *Annales* une notice géographique et hydrographique sur les montagnes des Vosges, à partir du Ballon d'Alsace jusqu'au Donon, avec l'indication des routes et des chemins qui les sillonnent.

Enfin les études géologiques, si attrayantes dans ces belles montagnes et qui pourtant y comptent si peu d'adeptes, ne l'avaient point laissé indifférent. Dès 1825, il était en correspondance avec un professeur distingué, M. Adolphe Brongniart, et lui adressait une série d'empreintes végétales sur grès bigarré. M. Brongniart en a fait mention dans son ouvrage classique sur les végétaux fossiles; il a même donné le nom de Mougeot à deux d'entre eux.

Les relations de Mougeot avec les autres savants qui se sont occupés de la géologie, et notamment de celle des Vosges, n'ont pas été sans fruit pour eux. MM. Hogard, Rozet, Puton, Carrière, de Billy et Daubrée lui doivent d'utiles conseils et de précieux renseignements. Mougeot entretenait une active correspondance avec les hommes les plus illustres de l'Europe. Dans toute la France, à Genève, à Zurich, à Glasgow, à Berlin, en Suède, il comptait des collaborateurs, avec lesquels il échangeait de fréquentes communications, et qui tous éprouvaient la plus haute estime pour sa science et pour son caractère. On ne peut se faire une idée du nombre prodigieux des lettres qu'il leur a écrites et qu'il en a reçues. Le premier, il sut deviner et reconnaître dans le lichenographe Nylander un digne compatriote de Linnée.

cherché par tous les savants, Mougeot ne l'était pas moins dans les sociétés dans lesquelles ils se groupent, pour mettre en commun leurs lumières, leurs travaux, leurs efforts, leurs découvertes, et presser la marche du progrès.

Sur la liste, trop longue pour que nous la donnions, des sociétés qui s'étaient empressées de lui ouvrir leurs rangs, remarquons la Société botanique de France, la Société zoologique, la Société d'histoire naturelle, la Société des sciences minéralogiques de Saint-Petersbourg, les Sociétés de médecine, de Bâle, de Neuchâtel (Suisse), de Ratisbonne, de Strasbourg en Brisgau, de Strasbourg, de Nancy, etc., la Société d'Émulation des Vosges, qui lui doit tant, et dont nous cherchons aujourd'hui à acquitter la dette.

Entrant dans ces sociétés, Mougeot n'avait pas, comme les autres, cédé au vain désir d'accoler à son nom un titre de plus. C'était un de ces hommes qui prennent tout au sérieux. Pour ceux-là, toute qualité impose des devoirs. Mougeot remplissait consciencieusement les siens. Dans les sociétés dont nous venons de parler, pas un membre ne fournissait plus largement son contingent de travail et de zèle; pas un ne coopérait avec plus de zèle à la tâche commune. Leurs recueils en ont conservé la trace : on y trouve de nombreuses communications qui attestent l'importance de la collaboration de Mougeot. La possession d'une langue de la langue allemande facilitait les relations qu'il entretenait à l'étranger. Du reste, c'était à ses compatriotes qu'il réservait la meilleure part de ses veilles et de sa science.

En 1825, il avait voulu appartenir à notre Société. On peut dire qu'il en a été le bienfaiteur. Il avait compris que c'était, dans les Vosges, le seul lien qui rattachât nous aux autres les hommes qui se livrent à de mêmes études, le centre vers lequel pouvaient converger tous les efforts; qu'elle seule était placée de façon à éprouver, et à encourager, après l'épreuve, les jeunes talents qui se révèlent; qu'elle seule, à imprimer une direction générale à des recherches, isolées, resteraient impuissantes. Aussi la Société

n'a-t-elle jamais eu un ami plus dévoué. Chaque année, dans le sein du Conseil général, Mougeot réclamait la subvention qui nous est accordée. Désireux de grossir nos rangs, d'inscrire sur nos listes des noms illustres, il exhortait les hommes éminents avec lesquels il était en relations à briguer nos suffrages. Que de présentations nous ont été faites par lui ! Combien de collègues utiles nous devons à son initiative ! S'il était le recruteur infatigable de notre Société, il fournissait aussi à nos archives et à nos *Annales* de précieux travaux. Chaque fois que la Société renvoyait à son examen un mémoire, une étude dont l'objet se rattachait à l'une des sciences auxquelles il s'était voué, il acceptait avec plaisir la mission de critique. De sa plume sortait bientôt une appréciation, consciencieuse et intéressante toujours, parfois fine, spirituelle, empreinte de cette douce ironie qui provoque le sourire du lecteur, mais ne fait qu'effleurer l'amour propre de l'auteur critiqué.

J'ai mentionné déjà plusieurs des publications dont nos *Annales* ont eu les prémices. Depuis 1846, Mougeot les a enrichies chaque année d'un travail du plus haut intérêt. Il est, tout le monde le sait, le véritable créateur des galeries d'histoire naturelle de notre musée départemental, qui, sous l'habile direction de notre collègue, M. Laurent, est parvenu à un si puissant degré de prospérité. De continuels envois opérés par lui ont accumulé dans ces galeries les productions naturelles des Vosges, de la France et même des contrées les plus reculées. Grâce aux liens d'amitié qui l'unissaient à tous les savants, Mougeot demandant sans cesse, recueillant çà et là, a pu doter le musée de magnifiques collections dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Chaque année il se plaisait à dresser l'inventaire des richesses nouvelles qu'il avait pu y ajouter. Chaque année, depuis 1846, un rapport écrit avec clarté paraissait dans nos *Annales* sous sa signature. Certes, quand nous parcourrons les volumes futurs, plus d'un parmi nous y cherchera ce rapport, dont nous nous étions fait une douce habitude. Hélas !

la main qui l'écrivait est glacée pour toujours ! La mort nous a enlevé l'homme qui, depuis 1825, n'avait cessé d'être notre appui le plus ferme. Du moins il nous reste ses travaux, son souvenir, ses exemples, la trace ineffaçable de ses bienfaits. Puissent-ils susciter des imitateurs !

Indépendamment de tous les objets précieux dont il a gratifié le musée d'Épinal, Mougeot a laissé une bibliothèque et des collections d'une valeur inappréciable. Ses herbiers renferment de cinquante à soixante mille plantes toutes desséchées et conservées avec le plus grand soin. Et que l'on ne croie pas qu'il ait thésaurisé avec cet égoïsme et cette parcimonie qu'on reproche malheureusement à tant d'autres savants. Nul plus que Mougeot n'a été libéral, nul n'a sacrifié plus volontiers ses jouissances particulières à l'intérêt de la science, nul enfin n'en a mieux favorisé les progrès, en vulgarisant autant que possible les découvertes et les moyens d'instruction. Aussi donnait-il avec empressement à ceux qui venaient le visiter, à ses correspondants, aux colléges, aux séminaires, aux jeunes naturalistes qu'il voulait former, les plantes qui composaient ses collections. Bien loin d'obéir à ce sentiment puéril et mauvais qui pousse tant d'hommes à voir d'un œil de regret en la possession des autres les choses qu'ils possèdent eux-mêmes, Mougeot se réjouissait de faciliter par ses dons des études dont l'occasion était rare. D'ailleurs son ardeur, son zèle, ses recherches infatigables, lui promettaient de remplacer bientôt les objets dont il se dépouillait.

Le travail remplissait toute son existence. Mougeot y avait introduit cette régularité d'habitudes, cet ordre au moyen desquels on économise le temps, ou plutôt on l'emploie sans en gaspiller la plus faible partie.

Il consacrait chaque jour de quinze à seize heures à la pratique de la médecine et à l'étude. Sa constitution robuste, son extrême sobriété, peut-être aussi l'exercice forcé et salutaire que lui imposaient tout à la fois et sa profession et ses excursions de botaniste, lui ont permis de maintenir ces habitudes jusqu'à sa mort, et de dépasser même le nombre d'années auquel s'arrête d'ordinaire l'existence.

Éminent par l'intelligence, Mougeot ne le fut pas moins par le cœur et par le caractère. Il avait puisé dans les premiers enseignements de sa famille une foi vive et éclairée; il sut la conserver intacte au milieu de ces tempêtes révolutionnaires qui proscrivaient Dieu, et jetaient le trouble et l'incertitude dans les consciences. Ni le séjour des camps, ni le scepticisme et l'indifférence que le dix-huitième siècle avait légués à la première moitié du dix-neuvième, ne purent entamer ses croyances religieuses. Voué à l'étude de la nature, il savait retrouver Dieu et l'adorer dans le brin d'herbe et dans la plus humble des mousses qu'il observait. Pour lui, la science n'était point stérile : en en pénétrant les mystères, il payait à celui de qui émanent l'âme humaine et ses facultés, le tribut de reconnaissance et d'admiration qui lui est dû.

La religion chez lui n'était ni exclusive, ni intolérante, ni impuissante; elle s'alliait à un cœur embrasé de l'amour de ses semblables et toujours prêt à leur rendre service. La carrière médicale de Mougeot pourrait être offerte comme un exemple à tous ceux qui cultivent ce bel art de guérir et de soulager. Jamais Mougeot ne s'est informé si le malade qui réclamait ses soins était en état de les rémunérer. A toutes les heures du jour et de la nuit, à toutes les époques de sa vie, jeune ou affaibli par l'âge, bien portant ou en proie à la souffrance, par toutes les températures, à toutes les distances, bravant toutes les fatigues, il a répondu sans hésitation aux appels qui lui étaient adressés. Habile à soigner le corps, il avait aussi des remèdes pour l'âme; il possédait ce don précieux que trop de médecins ne se préoccupent point assez d'acquiescer, de relever le moral de ses malades, de les consoler, de les raffermir et de leur inspirer en lui une confiance absolue. Se trouvait-il en face de ces misères qui sont si communes dans nos montagnes, et que les habitants des Vosges (il faut le dire à leur honneur) supportent avec tant de résignation? Sa bourse s'ouvrait aussitôt. Ce n'était point seulement un médecin, c'était un bienfaiteur qui pénétrait dans l'humble chaumière. Un pansement était-il nécessaire et le linge manquait-il? Mougeot faisait de ses vêtements

des, des compresses, dont il entourait les plaies ou
ures. Sa charité était ingénieuse; les soins qu'il prenait
ire ignorer ne l'étaient pas moins. Jamais sa main
n'a su ce que donnait sa main droite. Les pauvres seuls
aient toute l'étendue de sa bienfaisance. Loin d'imiter
ce, ils la publiaient par leur amour, leur reconnais-
sance leurs bénédictions.

Mougeot n'était pas moins propice à ces souffrances, qui
étaient plus vives que certaines nécessités de position
à les dissimuler sous des dehors menteurs. « Le secret
de ses libéralités, a dit M. le comte Jaubert, restera en
sa partie enseveli avec lui; j'en ai surpris pourtant
quelques-unes que je dois révéler au moins d'une manière
voilée. Au travers de sa vive sollicitude en faveur de
l'un botaniste de talent luttant contre l'adversité,
il sort duquel il s'efforçait d'intéresser quiconque
avait de quelque crédit, on devinait que la bourse du
digne patron s'était déjà ouverte avec cette délicatesse
qui ajoute encore au prix d'un bienfait. »

Mougeot de sa fortune, Mougeot communiquait les trésors
de sa science avec la même générosité. Chirurgien habile,
médecin distingué, consulté souvent par ses confrères des
environs, jamais il ne leur a refusé ni marchandé
pour qu'ils sollicitaient. Naturaliste, il dépouillait ses
cadavres pour satisfaire aux désirs et aux demandes de ses
amis de la science. Devinait-il dans un jeune homme
un sincère de l'étude? Il se donnait la mission de l'instruire,
de l'organiser, de le former. Combien dans les Vosges lui
ont rendu tout ce qu'ils savent! Les classes les plus humbles
comptaient des élèves. Dans cette belle région des
environs de Gérardmer, au pied de ce Hohneck qu'il
aimait à explorer, près du lac de Retournemer, il existe
une famille de pauvres paysans dont il s'est fait l'in-
stituteur. Ses efforts ont été couronnés de succès : la famille
a été initiée à la botanique. Elle sait recueillir sur
le terrain les plantes les plus curieuses, les classer, les

conserver, et offrir aux botanistes qui visitent la contrée les moyens de compléter leurs herbiers, en s'épargnant bien des fatigues, bien des recherches parfois inutiles.

Les naturalistes qui parcouraient le département des Vosges s'empressaient tous de venir frapper à la porte du savant dont la réputation était depuis longtemps venue jusqu'à eux. A tous il offrait une hospitalité si cordiale et si empressée qu'un préfet des Vosges, M. le comte Siméon, l'avait surnommé : *l'Hôte de la Montagne*. Sa complaisance était inépuisable. Il se mettait à leur disposition, guidait leurs voyages, leur montrait ses collections, dont presque tous emportaient quelques parcelles; plus soucieux de généraliser le progrès que d'augmenter sa renommée, il leur communiquait ses découvertes les plus récentes, au risque d'en voir usurper la priorité. Nul ne le quittait sans regrets, nul ne l'oubliait après l'avoir quitté : la vénération était le sentiment qu'il laissait à ceux qui l'avaient connu.

Il avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour inspirer la sympathie la plus affectueuse : simple de manières comme de cœur, ami fidèle de la vérité, d'une gaieté charmante mêlée parfois d'une légère teinte d'ironie, d'une intelligence vive d'un esprit fin et original, il était un des plus aimables causeurs qu'on pût rencontrer. Sa conversation était sérieuse et agréable tout à la fois : elle instruisait toujours, on ne quittait point Mougeot sans avoir appris quelque chose. Enfin on sentait par-dessus tout en lui je ne sais quelle bonté, quelle bienveillance, qui captivait aussitôt ses auditeurs.

Et cependant cette âme si bonnè n'en était pas moins fortement trempée. Mougeot était doué d'une énergie qui se faisait jour lorsque les circonstances l'exigeaient. Pendant les invasions de 1814 et de 1815, la ville de Bruyères du à son courage et à son dévouement d'être préservée des réquisitions énormes dont la menaçait l'ennemi. Mougeot sut alors se multiplier : son courage, son sang-froid, ses efforts rendirent les plus grands services. Tant de mérites divers semblaient appeler Mougeot à jouer un rôle important sur

ce vaste théâtre. Assurément il eût brillé dans la vie. Des motifs qui nous le montrent sous l'aspect le plus touchant et le plus honorable détournèrent de lui une pensée ambitieuse. L'amour du sol natal, chez Mougéot, chez beaucoup de Vosgiens, avait poussé de profondes racines. Il lui eût coûté beaucoup d'abandonner cet hospice de la patrie, témoin chaque jour de son zèle et de ses travaux, ses compatriotes habitués à voir en lui leur soutien et leur consolateur. Il se fût avec regret éloigné de ce monde, de ce théâtre de ses découvertes, tant de fois explorées, et qui lui promettaient encore tant de joies pures et de nouvelles. Puis les liens de famille agissaient puissamment sur ses résolutions. Il avait épousé une femme sage et dévouée, dont l'affection, pendant plus d'un quart de siècle, sut répandre dans son intérieur la félicité la plus douce. Depuis la mort de son père et de sa mère, il ne vivait plus dans une communauté intime avec son frère, mais nous avons connu juge de paix de Bruyères et qui l'avait rejoint dans la tombe. Le patrimoine qu'ils avaient recueilli leur part l'objet d'aucun partage. Leur bourse restait étroite, leur union étroite. Jamais un nuage ne vint troubler leur union. Mougéot n'eût point consenti à en relâcher les liens par une séparation. Sa modestie d'ailleurs s'accommodait de l'existence qu'il s'était créée, qu'elle ne l'eût fait changer de résidence et des habitudes qu'il avait prises dans une position plus élevée.

Il était pourtant qu'on lui avait offertes, et qui convenaient à ses goûts. Deux chaires d'histoire naturelle lui furent proposées, l'une, lors de la fondation de l'école fondée à Nancy, l'autre à la faculté de médecine de Strasbourg. En acceptant, il trouvait l'occasion de poursuivre paisiblement le cours de ses chères études, de répandre ses idées, d'initier la jeunesse aux secrets de la nature, de lui ouvrir de séduisantes perspectives : les considérations que nous venons d'indiquer décidèrent Mougéot à refuser. Du moins l'amour de ses concitoyens lui fournirent les

moyens de leur rendre des services nouveaux, et la reconnaissance du Gouvernement d'alors ne lui manqua pas non plus.

En 1833, les électeurs du canton de Bruyères l'appelèrent au Conseil général des Vosges. Il fut constamment réélu jusqu'à sa mort, et par une sorte de témoignage posthume sa succession électorale a été réservée à son fils, médecin et naturaliste comme lui, et bien digne d'ailleurs d'un tel père. Mougeot, dans le sein de cette assemblée départementale devint l'ardent champion de toutes les choses utiles, de toutes les institutions qui avaient ses sympathies. Le musée vosgien, la Société d'Émulation le trouvèrent toujours au premier rang, quand il s'agit de faire valoir leurs titres et de soutenir leurs intérêts. Son attention se porta constamment aussi sur la médecine cantonale et la propagation de la vaccine à laquelle il a personnellement contribué dans une large mesure. L'instruction primaire, si florissante dans les Vosges a dû beaucoup aux efforts qu'il n'a cessé de faire en sa faveur. Enfin il avait compris l'importance immense d'une bonne viabilité, dans ce pays bien doué sous le rapport agricole et appelé à cette merveilleuse prospérité industrielle dont nous avons vu les rapides développements. Il s'appliqua sans relâche à obtenir des améliorations dans les voies de communication, et il est permis de revendiquer en sa faveur une part du mérite de celles qui furent réalisées.

En 1835, un préfet des Vosges, M. le comte Siméon aujourd'hui sénateur, signala Mougeot et ses services à M. Guizot, alors Ministre de l'Instruction publique. Sur le rapport de ce dernier, Mougeot fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur : récompense bien due à ses travaux et à son caractère, et qui honorait en même temps le préfet qui l'avait réclamée, le Ministre qui l'accordait et le savant à qui elle était destinée.

Dans le cours des dernières années de sa vie, Mougeot eut la douleur de perdre le frère qu'il chérissait. En même temps une maladie, au développement de laquelle l'excès du

avait dû contribuer, vint miner une constitution que faiblissait chaque jour. Au milieu des plus vives

ces, il poursuivait son œuvre et le cours de ses Je me souviens encore d'une lettre qu'il adressait, quelques années, à ce docteur Haxo, si regrettable dont la mort a devancé la sienne. En lui annonçant prochain d'un mémoire destiné à nos *Annales*, il traitait de son mal avec cette résignation mêlée de qui répondait à son caractère. Puis il l'oubliait comme pour parler de ces études, que son ardeur de ne lui permettait point d'interrompre, alors que sa de médecin lui commandait de le faire.

En juillet 1858, la Société botanique de France se réunit en son extraordinaire, à Strasbourg. Nommé président des Vosges, Mougeot se rendit à Gérardmer. Les suites d'une fièvre récente l'empêchèrent d'accompagner ses collègues dans leurs herborisations. Cependant, cette fois encore, il les suivit, et il leur distribua des plantes rares extraites de ses collections. Accueilli par eux avec une véritable vénération, Mougeot ne put longtemps partager leurs travaux. Il avait été retenu au loin par M. le comte Jaubert, président de la Société de botanique. A peine rétabli, il se rendit à Bruyères. « J'y trouvai, dit-il, M. Mougeot encore ému du triomphe que la Société avait menagé à sa fête. Il me reçut au milieu des collections qui furent le fruit de sa vie entière, et dont il a ouvert les trésors avec une libéralité sans bornes : vrai sanctuaire de la science, rempli des marques de l'estime que tous les botanistes français et étrangers lui ont portée depuis plus d'un demi-siècle. Nous repassâmes ensemble les souvenirs du passé, nous formions encore des projets pour l'avenir ; la botanique en était toujours l'objet, et, en vérité, la santé de M. Mougeot semblait les autoriser. Heures si douces ! j'étais loin de penser qu'elles fussent les dernières qu'il dût m'être donné de goûter auprès de lui ! Le mois suivant, il recevait de moi un envoi assez consi-

» déralable de fougères de l'Afrique australe, extrait d'une des
» collectionnés de Boivin, et destiné, d'une part à remplir
» quelques lacunes de son herbier, d'autre part à éclaircir
» mes doutes sur un certain nombre d'espèces. Depuis quelque
» temps il avait voué à cette belle famille des fougères
» une attention toute particulière, et il en avait approfondi
» la nomenclature de concert avec un autre de nos collègues,
» bien regrettable aussi, M. Graves. Il m'est doux de penser,
» et M. Antoine Mougeot a bien voulu me le confirmer,
» que mes plantes et l'échange de lettres auquel elles ont
» donné lieu, ont procuré à son père quelques-unes de ces
» dernières jouissances de naturaliste. Jamais en effet on ne
» lui avait vu plus d'ardeur, et pour ainsi dire plus d'enthousiasme pour la science, de sagacité dans la critique, de
» sûreté dans les déterminations. Du 16 septembre au 13
» novembre il m'a écrit sept lettres de trois à quatre grandes
» pages chacune, d'une écriture ferme et serrée; elles sont
» un remarquable témoignage de son énergie pour l'étude,
» et comme un effort suprême de cette nature d'élite.....
» Ma dernière réponse à M. Mougeot a dû parvenir à Bruyères
» l'avant-veille de sa mort. »

Ce fut le cinq décembre 1858, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, qu'après une courte maladie, Mougeot rendit son âme à Dieu. La nouvelle de sa mort répandit une véritable émotion dans le département des Vosges. La population de Bruyères l'accompagna tout entière jusqu'à sa dernière demeure. Le deuil fut universel, et tous les malheureux qu'il avait soulagés témoignèrent par leurs larmes et par leurs regrets de l'étendue de la perte qu'ils avaient faite.

Partout, au sein de ces sociétés qui se glorifiaient de posséder Mougeot, des voix se sont élevées pour lui rendre, au nom de la science, un dernier hommage.

Pour nous, nous nous félicitons de la mission qui nous est échue. S'il était un homme à qui la Société d'Émulation dût beaucoup, s'il était un bienfaiteur qui comptât des titres nombreux à sa reconnaissance, c'était Jean-Baptiste Mougeot.

Noble cœur, noble caractère, noble talent, il était pour les Vosges une illustration et un exemple. Pussions-nous, en retraçant sous des traits imparfaits une carrière si belle et si bien remplie, sécher les larmes d'une épouse qui a perdu la moitié d'elle-même, celles d'un fils qui, fidèle aux traditions de Mougeot, a tant de droits à notre estime et à nos sympathies !

RAPPORT AU PRÉFET
SUR LES
ACCROISSEMENTS DES COLLECTIONS
DU MUSÉE
en 1858 et 1859.

PAR M. JULES LAURENT, DIRECTEUR,
Membre titulaire.

MONSIEUR LE PRÉFET,

L'année dernière, en vous faisant l'historique succinct de notre musée départemental, je vous parlais des améliorations qu'il avait reçues depuis sa création, et de celles qui seraient indispensables pour lui donner un développement peu rapide à la vérité, mais qui pourtant, après un certain laps de temps, le rendraient certainement un des plus intéressants parmi les musées de province. Je vous disais que si une faible allocation annuelle de 4200 francs nous était accordée pour l'acquisition de tableaux, nous trouverions souvent l'occasion d'en acheter de bons soit à Nancy, soit à Metz (et vous avez pu vous en convaincre vous-même), mais surtout à Paris, dans les ventes publiques qui, chaque hiver, s'y font en grand nombre, et dans lesquelles de bons tableaux, s'ils sont d'une grande dimension, ne trouvent d'acquéreurs qu'à très-bas prix. Ce que je vous disais alors, Monsieur le Préfet, j'en ai acquis

nouveau la certitude pendant les quelques jours que j'ai
s à Paris au mois d'avril dernier. A cette époque eut
la vente d'une collection considérable de tableaux dont
ous ai communiqué le catalogue, provenant en grande
e de la célèbre galerie du cardinal Fiesch : dans cette
, des tableaux importants, mais de très-grande dimen-
n'ont pu être adjugés qu'à très-bas prix ; d'autres, pour
ême raison, n'ont trouvé un acquéreur.

ns le courant de 1858, les acquisitions de monnaies an-
es ayant absorbé la plus grande partie de la somme restée
après les dépenses indispensables prises sur le crédit alloué
usée pour ses dépenses diverses, je n'ai pu acheter
n beau portrait peint par Rigaut, représentant, ainsi que
déjà eu l'honneur de vous le dire, le duc d'Orléans,
t du royaume pendant la minorité du roi Louis XV.
année, au contraire, c'est à l'acquisition de tableaux,
au détriment de notre collection numismatique, que
employé le plus qu'il m'a été possible de nos fonds. Ainsi,
St-Estienne Cavaignac, appelé à d'autres fonctions dans
département éloigné des Vosges, ayant offert de céder au
e le meilleur de ses tableaux, en consentant à ne recevoir
année que la moitié du prix convenu ; et le complément
le courant de l'année prochaine, vous avez pensé qu'il
allait pas laisser échapper cette occasion avantageuse
richir notre galerie d'une bonne peinture, due au pinceau
alma le jeune, qui fut, dit Lanzi dans son histoire de
einture en Italie, le dernier représentant de la belle
ue de l'école Vénitienne.

ous avez vu à Metz un beau portrait d'un personnage
emps de Louis XIV, peint par Largillière, et celui d'un
e personnage qu'on dit être Guillaume le Taciturne ; vous
les avez signalés et je me suis empressé d'en faire
quisition, ainsi que celle d'un portrait d'un personnage
gnol peint par Van Kessel. Cette dernière peinture appar-
it à un marchand de Nancy, le sieur Lazare-Lévy, qui
çu, en échange de son tableau, d'anciennes monnaies

romaines et lorraines que nous avons en double dans le médaillier du musée.

M. Thomas, marchand de tableaux à Metz, m'a envoyé ce printemps plusieurs tableaux, parmi lesquels étaient de beaux portraits hollandais, et un tableau de l'école romaine représentant le mariage de S^{te}-Catherine, dont il ne demandait le paiement qu'en 1860 : j'ai cru devoir accepter cette proposition qui nous procurait trois excellentes études.

En outre de ces achats, le musée a reçu de M. le Ministre d'État un tableau de M. Paul Gourlier, et deux petits groupes d'animaux en bronze modelés par M. Fremiet ; il a aussi reçu un tableau qui, il y a une quinzaine d'années, avait été envoyé à l'église de Plombières par le gouvernement, mais cette église ayant été reconstruite dans un style qui ne permet pas d'y placer des tableaux, M. le curé de Plombières, sur votre invitation, a adressé au musée ce tableau, qui malheureusement a beaucoup souffert, et dont l'encadrement entièrement détérioré est à remplacer.

Dans mon rapport en date du mois d'octobre dernier, je vous faisais connaître que j'avais acheté à Grand un groupe en pierre trouvé au fond d'un puits antique, dont on avait extrait aussi une statue d'enfant en marbre blanc achetée à l'instant même de la découverte, par un propriétaire de la localité qui habite ordinairement Paris, où il a fait transporter cette précieuse antiquité, désormais perdue pour notre département. Quant à notre groupe en pierre qui paraît représenter Œdipe, vainqueur du Sphinx, moitié homme, moitié femme, moitié serpent, je l'ai restauré autant qu'il se pouvait, et je l'ai placé dans le vestibule du musée de-chaussée.

Dans cette même localité de Grand, j'avais aussi recueilli un fragment de chevelure provenant d'une tête en bronze trouvée avec un grand nombre de fragments de pierre sculptés dans des fouilles faites pour l'établissement d'un citernes. De tous ces fragments, je n'ai pu recueillir que le morceau de bronze, et un très-joli petit torse d'enfant en pierre provenant

d'une frise, tout le reste ayant été dispersé de suite. Dans le même rapport je vous signalais l'importance qu'il y aurait à exécuter des fouilles sur ce point de la ville antique.

Dans mon rapport du 49 août 1858 je vous rendais compte de l'excursion que, sur votre invitation, j'avais faite à Bruyères pour y examiner des pierres sur lesquelles des personnages sont sculptés. Ces pierres, trouvées en creusant des tranchées sur la lisière de la forêt de Boremont, me paraissent être des ex-voto placés vers le IV^e siècle autour d'une fontaine voisine probablement sacrée, et appelée en patois *la Parose*; ces pierres, dis-je, sont maintenant, grâce aux soins de M. le Maire de Bruyères et de M. le garde général Delorme, placées au musée.

Dans les différentes tournées faites depuis le 1^{er} janvier 1858 jusqu'à ce moment, je me suis procuré une agate intaille d'un charmant travail représentant la tête de Faustin la jeune, une romaine antique en bronze avec son poids en plomb, quatre anneaux, quatre bracelets, cinq petites haches gauloises et une pointe de javelot, le tout en bronze; une hache celtique en pierre, une patère en terre noire, deux vases en terre grise, une tessère en plomb et une bague franke en argent qui, il y a une douzaine d'années, avait été trouvée avec des armes et des plaques de ceinturon en fer, incrusté d'argent, près de Courcelles-lez-Châtenois. De tous les objets trouvés alors sur ce point, la bague était la seule chose que ne possédât pas le musée, et ce n'est qu'après de longues et vives sollicitations que j'ai pu l'obtenir de la personne qui l'avait dans sa collection.

J'ai acquis aussi un sceau en bronze du XV^{me}, siècle et celui du tribunal du district d'Épinal, ainsi que sept petits bas-reliefs en albâtre exécutés dans le courant du XVI^{me} siècle, et représentant divers sujets de la vie du Christ. Enfin M. le Maire de la ville d'Épinal a fait déposer au musée un poids étalon en bronze de huit livres de France portant la date 1682, et qui, par conséquent, avait été envoyé à Épinal par le gouvernement peu de temps avant la paix de

Riswick, qui rendit la Lorraine à ses anciens princes. Le même magistrat a fait encore transporter au musée un cercueil en pierre trouvé près de l'église, en faisant les tranchées pour la pose des tuyaux de gaz; de plus nous devons à M. l'architecte de la ville un fragment de frise d'un excellent travail du XVI^e siècle, trouvé dans les tranchées faites récemment dans la rue de la préfecture.

Les différentes séries de notre collection numismatique ont reçu de nouveaux accroissements dans le courant de 1858 et depuis le commencement de 1859 : ce sont des monnaies romaines en argent des familles Antonia, Cloulia, Egnatuleia, Flaminia, Minucia, Rutilia et Volteia; des impériales d'argent de Faustine la mère et de Gordien III; des grands et des moyens bronzes de Néron, Trajan, Marc-Aurèle, ainsi que des petits bronzes de Constant I^{er}, Basile I^{er}, Romain I^{er} et Basile II.

Ces trois dernières monnaies, le musée les doit à l'extrême obligeance de M. Charles Robert, sous-intendant de la garde impériale, qui les avait recueillies en Crimée, dans des fouilles qu'il n'avait pu faire exécuter, à Kherson, que peu de jours avant l'embarquement des dernières troupes françaises.

La série des monnaies gauloises a été augmentée d'une rouelle en potin, d'un stalère d'or, d'un quinaire d'argent et de six monnaies en potin de la Gaule-Belgique; d'un denier des Ségusiens, d'un petit bronze du chef des Turons Cantorix, dont une monnaie a été aussi trouvée à Plombières, dans les fouilles que M. l'Ingénieur Jutier y a fait exécuter ce printemps. A ces pièces il faut joindre une monnaie de bronze inédite qui me paraît appartenir aux Carnutes et un charmant petit bronze des Médiomatrici, pièce d'un grand intérêt pour notre collection à laquelle elle manquait.

Les acquisitions des pièces françaises sont, en royales, un denier de Louis-le-Débonnaire, des écus d'or de Philippe VI et Charles V, un demi-écu d'or de Louis XI, un écu d'or de François I^{er}, un teston d'argent de Henri II, un écu

de Charles IX et un teston d'Henri III. Les monnaies seigneurs qui, mieux que les royales, font connaître l'histoire du moyen-âge, parce que par elles depuis la naissance du royaume féodal on suit son développement, sa décroissance et sa chute, sont des grands deniers des premiers ducs de France, qui conservèrent sur leurs monnaies les types de nos rois Charles-le-Chauve et Eudes; un denier au nom de Canut, un de ces pirates normands qui, s'introduisant dans les rois de la mer, désolèrent si longtemps nos côtes; des deniers du duché de Normandie sur lequel le type primitif est tellement défiguré qu'on peut à peine le reconnaître et qu'il n'y a plus de légende lisible; des deniers de l'abbaye de Saint-Martin de Tours émis dans la seconde moitié du XII^e siècle; des oboles du comté de Flandres, anonymes il est vrai, mais qui avec quelque certitude peuvent être attribuées à Thibaut-le-Grand ou à son successeur Thibaut V, car ces pièces usées déjà par le temps ont été trouvées à Charmes enfouies avec des monnaies de France à fleur de coin d'Henri I^{er}, comte de Champagne de 1127 à 1181, et d'Étienne de la Chapelle, qui occupa le comté de Meaux de 1160 à 1171. Nous avons encore acquis des deniers de Bretagne frappés par Conan I^{er}, Pierre Mauclerc, Jean I^{er} et Jean III; des deniers d'Étienne de Penthièvre trouvés à Guingamp, des comtes de Poitou frappés longtemps après avec le type des monnaies de Charles-le-Chauve, et des deniers tournois du comte Alphonse; des deniers frappés à Paris par Raoul, sire de Chateauroux, d'Hervé, comte de Nevers, de l'abbaye de Souvigny, des grands deniers de la vicomté de Limoges et du comté d'Angoulême, une obole de ce dernier comté, un denier d'Hugues X, comte de La Roche, un provençal de Charles II, comte de Provence, un liard du comte Robert, des coronats de la comtesse Jeanne du bon roi René pour son comté de Provence, un double tournois de Frédéric II, prince d'Orange, les deniers d'Henri I^{er}, comte de Champagne, et d'Étienne, évêque de Meaux, trouvés à Charmes, des deniers de Guillaume I^{er}, archevêque de

Reims, enfin des oboles d'argent de Philippe d'Alsace, duc de Brabant.

A notre suite de monnaies lorraines, nous avons ajouté quelques nouvelles pièces intéressantes ou remplacé des exemplaires défectueux. Dans les ducales, un denier de Ferri IV, une plaque de Jean I^{er}, un gros de Charles II, un gros de René I^{er}, un charmant demi-florin d'or de René II, un demi et un quart de teston du duc Antoine, une plaque, un gros et un liard du même prince, un gros et un spadin du grand duc Charles III, un teston du duc Henri frappé en 1615, un autre sans date différent de ceux de la collection et cinq petites monnaies du même prince; deux demi-gros de Charles IV, un bel écu de Léopold et deux magnifiques pièces à fleur de coin, un écu et un teston, du dernier duc de Lorraine, François III.

Nos acquisitions de monnaies barroises sont une rarissime pièce frappée à Saint-Mihiel et portant le nom du comte Henri IV et celui de Jean-l'Aveugle, roi de Bohême et comte de Luxembourg, monnaie d'alliance qui avait cours dans les deux états; un gros au heaume du comte Robert et du même prince, un gros à l'R imité de celui au K du roi de France Charles V.

Henriette de Vaudémont, princesse de Phalsbourg et de Lixheim, sœur du duc Charles IV, imita les monnaies du roi de France et du duc de Lorraine. Le musée a acquis un double tournois de cette princesse, imité de ceux de Louis XIII, et un gros en tout semblable à ceux émis par le duc Charles IV.

Les acquisitions de monnaies des évêchés, sont des deniers des évêques de Metz, Adalberon II, Adalbéron III à Épinal, Hériman, Bouchard d'Avesnes, un teston du cardinal de Lorraine, Charles II, des doubles deniers, des demi-gros et des liards de la cité de Metz, ainsi qu'un gros de l'évêque de Verdun, Charles de Lorraine-Chaligny.

A cette suite de monnaies françaises et lorraines, il faut ajouter quelques monnaies étrangères trouvées dans le département, ce sont des pièces de l'archevêque de Trèves,

Arnould, de Wenceslas, comte de Luxembourg, des évêques de Liège, du pape Pie V, de Frédéric VII, roi de Danemarck, et un florin d'Étienne, duc de Bavière; enfin le médaillier a été encore augmenté des médailles en bronze du pape Jean XXI, Benoît XII, Urbain VI, Grégoire XII, Alexandre V, et Clément XI, du cardinal Noris, du médecin Sbaralba, de Nicolas de Vaudémont, régent de Lorraine, sous la minorité de Charles III, toutes gravées par le graveur lorrain Saint-Urbain; des jetons de la chambre de Ville, de Nancy, de celle de Bar, de J. Baudot, échevin de Metz, de Claude et Henri de Guise, des états de Bourgogne, des artistes de la ville de Lyon, et de la médaille commémorative du baptême du prince impérial, frappée au nom des principales villes de France représentées à cette cérémonie, médaille à laquelle le conseil municipal de la ville d'Épinal avait souscrit et qui a été déposée au musée par M. le Maire de cette ville.

Depuis la perte si regrettable que nous avons faite du vénérable docteur Mougeot, nous avons reçu de M. Gaulard, bibliothécaire de la ville de Mirecourt, de belles géodes des terrains à Chailles du Jura, de M. de Saint-Marceau, habitant le département de l'Aisne, une suite de coquilles fossiles du terrain de Paris, de M. Moinel, un milan royal, de M. Henri, ancien conducteur des diligences à Épinal, un moyen-duc, de M. Lagarde, fabricant de broderie à Épinal, une chouette, et de M. Dupoirieux, aussi d'Épinal, une jolie tourterelle d'Égypte, qu'ainsi que les deux autres oiseaux, j'ai adressée à M. Mayer, préparateur à Nancy, au talent duquel nous devons ce que nous avons de mieux monté dans la galerie d'histoire naturelle.

La bibliothèque du musée a continué à recevoir de M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, la suite du recueil des brevets expirés et celui des brevets pris sous l'empire de la loi de 1844, mais Son Excellence a cessé de lui envoyer le bulletin de la Société d'encouragement qu'il lui faisait adresser depuis 1834.

Au dernier voyage que j'ai fait à Paris, il m'a été remis

au ministère d'État la cinquantième livraison de la *Flore d'Orient*, qui complète cette belle publication de MM. le comte Joubert et Spach.

Quant à nos achats de livres ils sont bien peu nombreux, la faiblesse du crédit alloué au musée ne permettant pas d'acquérir tout ce qui serait utile pour l'étude et le classement de nos diverses collections, nous avons dû nous borner à acheter trois volumes de la *Revue numismatique* pour les années 1857, 1858 et 1859, la table des vingt volumes de la première série de cette publication et aussi le premier volume du *Dictionnaire du mobilier français* au moyen-âge, ouvrage plein d'érudition dû à un architecte d'un vrai mérite, M. Viollet-Leduc, qui a fait de l'art au moyen-âge une étude toute spéciale.

L'accroissement continuel des collections d'objets antiques et de monnaies anciennes ne nous permettant pas d'exposer aux yeux du public tout ce que nous possédons, il serait urgent d'augmenter le nombre des verrières dans lesquelles ces sortes d'objets sont exposés ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire dans mon rapport du mois dernier sur les travaux d'améliorations à faire dans les diverses salles du musée.

Quant aux autres besoins de l'établissement, j'ai eu l'honneur de vous le faire connaître dans mon rapport de l'année dernière, ils sont toujours les mêmes, et je ne pourrais donc que me répéter en vous les signalant encore.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,

Monsieur le Préfet,

vosre très-humble serviteur.

Le Directeur du musée,

JULES LAURENT.

LETTRE

SUR UN

PROCÉDÉ DE DÉSINFECTION

DES

MATIÈRES FÉCALES,

PAR M. JOURNET,

Membre associé libre.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La ville de Paris, celle de Londres et toutes les grandes villes de l'Europe, se sont occupées de la question des fosses d'égouts. L'été dernier, la Tamise n'était qu'un foyer d'infection qui a compromis la santé d'une partie de la ville. Tout, c'est un grave sujet d'embarras; et, il y a quelques années, le conseil municipal de Paris nomma, pour s'en occuper, une commission composée des savants les plus éminents à la résoudre; elle prit, après de longues études, les conclusions suivantes :

Désinfecter les matières par le sulfate de fer, ou par le sulfate de zinc, si l'on craint la coloration, ce dernier est beaucoup plus cher;

Séparer les produits liquides, réservant les solides pour être traités ;

3° Laisser écouler les liquides désinfectés par les égouts collecteurs.

Cette importante question n'est pas seulement agitée dans les grands centres de population, mais même tout près de nous. M. le Maire de Plombières, sachant que je m'en étais occupé, me consulta l'an dernier sur le moyen de faire disparaître les émanations putrides, causées par le dépôt des matières de toutes sortes qu'on jette dans l'Augronne, et que le manque d'eau laissait dans son lit qui traverse la ville. Moi-même, dans les nombreux établissements que j'ai créés, j'ai eu à la traiter, tant pour l'appropriation de ces matières à l'agriculture, que pour ne pas éloigner des ateliers les lieux d'aisances, afin d'éviter des sorties trop fréquentes qui font perdre bien du temps aux ouvriers.

Ayant établi dans la papeterie du Souche un système complet pour désinfecter, recueillir, utiliser ces matières, j'ai cru devoir faire part à la Société d'Émulation des Vosges des procédés que j'emploie, heureux si elle les croit dignes d'être recommandés dans tous les endroits où ils pourront être appliqués.

Je traiterai successivement les trois points suivants :

1° De la désinfection des matières fécales,

2° De la manière de les recueillir,

3° De leur confection en engrais et de l'emploi qu'on peut en faire en agriculture.

1° La désinfection a été l'objet des recherches des savants les plus distingués, et, après de nombreux essais, ils sont arrivés à conseiller l'emploi du sulfate de fer quand on ne craint pas la coloration en noir, ou, quand on veut l'éviter, du sulfate de zinc qui a l'inconvénient d'être beaucoup plus cher que le premier sel.

Par ma position de fabricant de papier, après beaucoup d'essais d'après les indications que j'avais recueillies, je fus conduit à essayer d'un mélange d'un sel double d'hydrochlorate de fer et de manganèse, qui désinfecte d'une manière

complète et a l'avantage de ne presque rien coûter. Voici la manière dont je l'obtiens :

Quand on dégage le chlore gazeux au moyen du peroxyde de manganèse, mis en contact à chaud avec l'acide hydrochlorique, le résidu est un hydrochlorate de manganèse avec un excès d'acide. Si l'on décante la partie liquide dans des vases en pierres de grès et qu'on y ajoute de la tournure de fer ou de la vieille ferraille, au bout de quelques jours on obtient le sel double presque neutre.

L'hydrochlorate-acide, étant le résultat de l'opération du dégagement du chlore, est presque toujours abandonné ou jeté dans les cours d'eau, et demeure complètement sans effet. La tournure de fer ou la vieille ferraille étant de peu de valeur, le prix de revient du sel double est très-bas.

Pour l'employer dans la désinfection, on en met 40 litres dans 90 litres d'eau pure pour former 400 litres; et chaque fois qu'on lave les lieux avec quelques litres de ce mélange : il suffit pour enlever toute odeur.

Les propriétés de ce sel double de fer et de manganèse sont nombreuses, je ne ferai qu'en indiquer les principales.

Si l'on injecte dans le bois, il le rend presque incombustible et altérable. — Du papier gris trempé et séché ne brûle pas, il faut un feu soutenu pour réduire le tissu du papier en cendre. — On pourrait mettre les toits couverts en bois à l'abri de l'incendie et rendre leur durée très-longue.

Si l'on arrose avec beaucoup d'eau, 400 litres pour 4 litres de sel, il donne aux prairies qu'on arrose une grande verdure. — Des arbres fruitiers, arrosés sur leurs parties vertes, prennent une teinte foncée d'un beau vert et les fruits sont devenus plus beaux. — Je n'en finirais pas avec les applications qu'on peut en faire, et si jamais mes occupations me le permettent, je ferai des expériences au point de vue de l'agriculture. Ce sera une nouvelle preuve des nombreux usages de contact de l'industrie et de l'agriculture, qui, unies

par mille fils imperceptibles, concourent au même but, la satisfaction des besoins de l'homme.

2° La manière de recueillir les matières fécales n'a rien de bien neuf, cependant j'indiquerai ce que j'ai fait, pour que ceux qui me suivent dans cette voie puissent l'approprier à leur localité.

Dans la partie la plus commode et aussi voisine qu'on voudra des ateliers, je fais établir les lieux d'aisances, de manière que chaque étage ait un conduit aboutissant au niveau du sol, dans un endroit assez grand pour contenir une caisse montée sur quatre roues. Ce conduit, fermé et voûté, renferme la caisse qui se présente sous l'ouverture des conduits, de manière à recevoir exactement ce qu'on peut y jeter.

Lorsqu'elle est pleine, on la sort à bras ou avec un cheval, selon la dimension, et on la conduit sans la moindre odeur jusqu'à l'endroit où l'on doit confectionner l'engrais.

3° Le mode de préparation de l'engrais est des plus simples. Dans la place choisie (on peut prendre la place aussi près qu'on voudra, ce fumier ayant moins d'odeur que les fumiers ordinaires), on fait un premier lit d'un absorbant, tel que calcaire bien fin, si ce fumier doit être employé dans des terres argileuses ou siliceuses; soit du sable fin pour des terres argileuses calcaires, ou de l'argile bien sec pour celles qui sont siliceuses, ou bien encore des feuilles sèches, même de la sciure de bois si l'on n'a rien autre chose. Pour moi, j'emploie les débris de chiffons de laine, les balayures des ateliers, les poussières des chiffons et les cendres de mes chaudières à vapeur.

Le premier lit formé, on verse dessus le contenu de la caisse en l'étendant bien également; on procède de même pour les couches successives. On laisse le tout s'imbibir pendant 5 à 6 mois, et l'engrais est préparé : il a une couleur brune; un peu moins onctueux que le fumier d'étable, il s'emploie de la même manière, mais il faut faire attention de n'en mettre que moitié au plus du fumier ordinaire.

fais environ 200 mètres cubes de cet engrais par an, tout où il a été essayé, surtout pour les jardins potagers, donné des résultats magnifiques. Son action est en partie favorable à la culture des choux, des haricots, des fèves, des artichaux, pois, etc., etc., et autres légumes manquant du soufre. Pour les céréales, il faut l'employer avec ménagement; il pousse un peu trop à la production de paille.

*Recevez, Monsieur le Président, mes salutations
empressées.*

JOURNET.

ERRATA.

Page 60 , ligne 3. *Au lieu de* : 8 de vitriol , *lisez* : huile de vitriol.

Page 166 , ligne 27 , et page 274 , ligne 11. *Au lieu de* : fonds ,
lisez : fonts.

Page 180 , ligne 24. *Au lieu de* : chevaux-légers , *lisez* : cheveau-légers.

Page 197 , ligne 3. *Au lieu de* : patrone , *lisez* : patronne.

Page 284 , ligne 19 de la note. *Au lieu de* : Marie-Claude , *lisez* :
Marc-Claude.

Page 299 , ligne 25. *Au lieu de* : qu'ils , *lisez* : qu'elles.

TABLEAU

DES

MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU

ET LES COMMISSIONS ANNUELLES

POUR 1859.

BUREAU.

PRESIDENT D'HONNEUR, M. *Ch. de la Guéronnière* ✕, Préfet des Vosges.

PRESIDENT HONORAIRE, M. le comte *Siméon* (C. ✕), sénateur.

PRESIDENT ANNUEL, M. *Maud'houx père* ✕, avocat.

VICE-PRESIDENT, M. *Claudet*, ancien notaire, ancien maire d'Épinal.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, M. *Lebrun*, professeur de mathématiques au collège d'Épinal.

SECRÉTAIRES ADJOINTS. { M. *Gley*, professeur au collège d'Épinal.
 { M. *Baudrillard*, inspecteur des forêts.

TRÉSORIER, M. *Schœll-Dollfus*, ancien directeur de la fabrique de produits chimiques d'Épinal.

CHIMISTE, M. *Chapellier*, instituteur.

COMMISSIONS ANNUELLES.

1^{re} COMMISSION DE COMPTABILITÉ.

M. *Claudet*, président, *Vadet*, *Berher*, *Grillot*, *Guery*.

2^{re} COMMISSION D'ADMISSION.

M. *Claudet*, président, *Berher*, *Baudrillard*, *Mansuy*, *Gley*,
Ugras.

3° COMMISSION DES ANTIQUITÉS.

MM. Laurent, président, *Grillot, Reiveilliez*.

4° COMMISSION DE PUBLICATION ET DES CONCOURS LITTÉRAIRES,
ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES.

MM. Malgras, président, *Chapellier, Maud'heux fils, Gley, Kuss, Pentecôte, Conus*.

5° COMMISSION D'AGRICULTURE ET DES PRIMES.

MM. Claudel, président, *Schœll-Dollfus, Baudrillard, Berher, Deblaye, Ferry, Chapellier, Marchal, Pentecôte*.

6° COMMISSION D'HORTICULTURE.

MM. Vadet, président, *Berher, Guery, Crousse, Laurent, Deblaye, Marotel, Schœll-Dollfus, Pentecôte*.

7° COMMISSION DE L'INDUSTRIE.

MM. Laurent, président, *Grillot, Reiveilliez, Kuss, Marchal*.

Le président et le secrétaire perpétuel sont, de droit, membres de toutes les commissions.

Membres titulaires

(résident à Épinal).

MM.

1854. BAUDRILLARD, inspecteur des forêts.

1836. BERHER, entomologiste.

1850. CHAPELLIER, instituteur public.

1840. CLAUDEL, ancien notaire, ancien maire.

1859. CONUS, professeur de rhétorique au collège.
1847. CROUSSE, docteur en médecine.
1853. DEBLAYE, propriétaire.
1853. FERRY, avocat, maire de la ville d'Épinal.
1825. GARNIER ✱, docteur en médecine.
1853. GLEY, professeur de quatrième au collège.
1825. GRILLOT, architecte du département.
1857. GUÉRONNIÈRE (Ch. de la) ✱, Préfet des Vosges.
1832. GURRY, archiviste de la préfecture.
1855. KUSS, ingénieur des ponts et chaussées..
1836. LAURENT, directeur du musée.
1856. LEBRUNT, professeur de mathématiques au collège.
1854. MALGRAS, inspecteur d'académie.
1853. MANSUY ✱, docteur en médecine.
1856. MARCHAL, agent-voyer chef.
1858. MAROTEL, horticulteur.
1836. MAUD'HEUX père ✱, avocat.
1854. MAUD'HEUX fils, avocat, docteur en droit.
1857. PENTECOTE, pharmacien.
1851. REIVEILLIEZ, ingénieur civil, architecte de la ville.
1852. SCHOLL-DOLLFUS, ancien directeur de la fabrique de produits chimiques.
1853. VADET ✱, propriétaire, ancien officier.

Membres associés libres

(résidant dans le département).

MM.

1844. BLONDIN, avoué, président du comice agricole de Saint-Dié.
1850. BUFFET (Louis) ✱, avocat à Mirecourt, ancien Ministre du Commerce et de l'Agriculture.
1843. CHEVREUSE, docteur en médecine à Charmes.
1853. DANIS, architecte à Remiremont.
1832. DE L'ESPÉE, propriétaire à Charmes.
1825. DERAZÉY, juge à Épinal.

1839. GALMICHE, inspecteur des forêts à Remiremont.
1839. GAUDEL, pharmacien à Bruyères.
1839. GAULARD, ancien professeur à Mirecourt.
1842. GRANDGEORGES, ancien notaire à Dompaire.
1859. HANUS, secrétaire du comice de Remiremont.
1825. HENNEZEL (D'), membre du Conseil général, maire à Bettoncourt.
1829. HOUEL, ancien principal du collège de Saint-Dié.
1858. JOURNET, industriel au Souche, maire d'Anould.
1858. LAHACHE, pharmacien à Bruyères.
1859. LAHACHE, juge de paix à Bruyères.
1851. LAURENT, Paul, ancien professeur à l'école forestière de Nancy,
au Saut-de-la-Cuve.
1858. LEGRAND DU SAULLE, docteur en médecine à Contrexéville.
1858. LEPAGE, Charles, pharmacien à Contrexéville.
1843. LENFANT ✱, juge de paix à Mirecourt.
1842. LEQUIN, directeur de la ferme-école de Labayeaux.
1849. LIÉGEY, docteur en médecine à Rambervillers.
1858. LOUIS, professeur au collège de Neufchâteau.
1855. MARTIN-HACHETTE, cultivateur à Saint-Dié.
1836. MERLIN ✱, ancien chef d'escadron d'artillerie à Bruyères.
1839. MOUGEOT fils, docteur en médecine à Bruyères.
1856. MOUROT, curé à Beaufremont.
1849. NOEL, président du comice de Remiremont.
1856. PETIT, principal du collège de Neufchâteau.
1845. PIÉROT, curé à Trémonzey.
1842. PRUINES (DE), maître de forges à Sémouse.
1859. RENAULD, pépiniériste à Bulgnéville.
1836. RESAL, avocat à Dompaire, ancien représentant.
1859. REUSS, professeur de mathématiques au collège de Mirecourt.
1856. SCHLUMBERGER, industriel au Val-d'Ajol.
1858. THOMAS, agriculteur à Thuillières.
1859. THOMAS, curé du Valtin.
1825. TURCK, Léopold, docteur en médecine à Plombières, ancien
représentant.
1855. VILLAUME, professeur de rhétorique au séminaire de Châtel-
sur-Moselle.
- .

Membres correspondants

(résidant hors du département).

MM.

1829. ALBERT-MONTÉMONT ✱, de Remiremont, homme de lettres, à Paris.
1829. ALLONVILLE (COMTE D') (O. ✱), conseiller d'État, ancien préfet de la Meurthe.
1843. ALTMAYER, propriétaire à Saint-Avold.
1845. AUBRY, Félix ✱, négociant à Paris.
1853. BAUD, inspecteur des eaux thermales à Contrexéville.
1855. BAUBILLARD, professeur d'économie politique au collège de France.
1842. BEAULIEU (DE), membre de la Société des antiquaires de France.
1843. BEAUPRÉ, juge au tribunal civil de Nancy.
1832. BÉGIN, docteur en médecine et homme de lettres à Metz.
1829. BILLY (DE) (O. ✱), inspecteur général des mines à Paris.
1842. BLAISE, des Vosges ✱, professeur d'économie politique à Paris.
1853. BURLON DE ROUVRE (O. ✱), ancien préfet des Vosges, préfet de Maine-et-Loire.
1845. CHARLIER, inspecteur des forêts à Caudebec.
1853. CHÉREST, professeur à l'école industrielle de Mulhouse.
1829. CHERRIÈRE (DE) ☆ (O. ✱), ancien sous-préfet de Neufchâteau, à Bazoilles.
1845. CLAUDEL, d'Épinal, ingénieur civil à Paris.
1847. COLONB, Édouard, chimiste à Paris.
1836. CRESSANT, directeur de la ferme expérimentale d'Artfueille.
1856. DAUBRÉE ✱, ingénieur en chef des mines, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg.
1836. DEFRANOUX, inspecteur des contributions indirectes à Lons-le-Saulnier, président de la Société d'Émulation du Jura.
1847. DELESSE ✱, ingénieur des mines, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1856. DELÉTANG, ingénieur de chemin de fer à Thionville.
1839. DEMIDOFF, Anatole, propriétaire de mines aux Monts-Ourals (Russie), à Florence.

★

1839. DENIS, médecin à Toul.
1847. DESBOEUF ✱, statuaire à Paris.
1848. D'ESTOQUIS, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1825. DIDION, de Charmes, ingénieur à Niort.
1844. DIGOT, avocat à Nancy.
1843. DOMPMARTIN, docteur en médecine à Dijon.
1850. DRAHEIN, docteur en médecine à Besançon.
1845. DUMONT, juge à Saint-Mihiel.
1844. GAILLARDOT, docteur en médecine à Saïda (Syrie).
1856. GARNIER, Paul, horloger à Paris.
1840. GÉHIN (dit Verusmaur), homme de lettres à Cherbourg.
1844. GIGAULD D'OLINCOURT, ingénieur civil, architecte à Bar-le-Duc.
1852. GILBERT D'HERCOURT, directeur de l'institut orthopédique à Lyon.
1845. GILET, juge d'instruction à Nancy.
1845. GLEY ✱, officier d'administration principale des subsistances militaires à Paris.
1844. GLOESNER, professeur à Liège.
1842. GOBRON, ancien élève de Roville.
1842. GODDE DE LIANCOURT, fondateur de la Société des naufrages à Paris.
1844. GODRON ✱, doyen de la faculté des sciences de Nancy.
1857. GRANDEMANGE, d'Épinal, professeur de calcul mental à Orléans.
1859. GUERRIER DE DUMAST, ancien intendant militaire, homme de lettres à Nancy.
1839. GUIBAL, juge de paix à Nancy.
1844. GUILLAUME, aumônier de la chapelle ducale à Nancy.
1836. HAUSSMANN ✱, ancien sous-intendant militaire à Paris.
1858. HOOREBECKE (Gustave Van), avocat à la cour d'appel de Gand.
1829. HUBERT, naturaliste et homme de lettres à Iverdon.
1848. HUSSON, pharmacien à Toul.
1842. JOLY ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Auch.
1858. JUTIER ✱, ingénieur des mines à Colmar.
1839. KIRSCHLEGER, professeur de botanique à Strasbourg.
1829. LANGUET DE SIVRY, propriétaire à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).

- LEBESQUE, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux,
ancien professeur au collège d'Épinal.
- LEBRUN, architecte à Lunéville.
- LECOQ *, géologue, professeur à la faculté des sciences de
Clermont-Ferrant, correspondant de l'Institut.
- LEPAGE *, Henry, archiviste du département de la Meurthe,
président de la Société d'archéologie lorraine.
- LEMARQUIS *, ancien juge à Nancy.
- LEMOYNE *, ingénieur en chef en retraite, à Paris.
- LEVAILLANT DE BOVENT *, ingénieur en chef à Besançon.
- LEVALLOIS *, inspecteur général des mines à Paris.
- LEHR, Paul, ancien fabricant à Strasbourg, ancien membre
du Conseil général des Vosges.
- L'HÉRITIER *, inspecteur des eaux de Plombières.
- LIONNET *, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-
Grand.
- MALGAIGNE *, docteur en médecine à Paris.
- MANSION, directeur de l'école normale primaire à Charleville.
- MARTIN *, professeur à la faculté de médecine de Montpellier.
- MASSON *, président de chambre à Nancy.
- MATHERON, ingénieur civil à Toulon.
- MAULBON D'ARBAUMONT *, ingénieur en chef en retraite.
- MAULÉON (DE), directeur fondateur du *Recueil industriel et des
beaux-arts* à Paris.
- MEAUME, professeur à l'école forestière de Nancy.
- MICHAUD, naturaliste à Sainte-Foy-lès-Lyon.
- MONNIER, propriétaire à Nancy.
- NAVILLE, Alfred, praticulteur à Genève.
- OULMONT, d'Épinal, docteur en médecine à Paris.
- PÉCHIN, sous-préfet à Narbonne.
- PENSÉE, Charles, d'Épinal, professeur de dessin à Orléans.
- PÉRICAUT DE GRAVILLON *, lieutenant-colonel d'état-major
à Paris.
- PÉRREY *, professeur à la faculté des sciences de Dijon.
- PETOT *, d'Épinal, ingénieur en chef à Napoléon-Vendée.

1844. PIERRARD, ancien officier du génie à Verdun.
1839. PINET, avocat à la cour impériale à Paris.
1829. PIROUX, d'Épinal, directeur de l'institution des sourds-muets à Nancy.
1844. POIREL *, président de chambre à la cour impériale d'Amiens.
1829. RIAnt, aumônier du lycée de Strasbourg.
1844. RIQUET *, médecin vétérinaire principal à Paris.
1836. RISLER, rédacteur du *Journal d'agriculture pratique* à Paris.
1853. SABOURIN DE NANTON, ancien directeur des postes, à Strasbourg.
1842. SALMON *, avocat général à Metz, ancien représentant du peuple.
1829. SAUCEROTTE, docteur en médecine à Lunéville.
1831. SIMÉON (comte) (C. *), sénateur.
1842. SIMON, conseiller à la cour impériale de Metz.
1843. SIMONIN *, médecin de l'hospice civil de Nancy, professeur à l'école de médecine.
1832. SOULACROIX *, chef de division au ministère de l'instruction publique, ancien recteur de l'Académie de Nancy.
1829. SOYER-WILLEMET *, naturaliste, bibliothécaire à Nancy.
1854. TADINI (DE), médecin oculiste à Lunéville.
1853. THÉVENIN, procureur impérial à Auch.
1832. TOUSSAINT, agriculteur à Stuttgart.
1858. TROUILLET, arboriculteur à Montrenil-les-Pêches (Seine).
1829. TURCK, docteur en médecine à Paris.
1843. TURCK, Amédée, fondateur de l'école d'agriculture de Sainte-Geneviève, près de Nancy.
1844. VAGNER, homme de lettres à Nancy.
1845. VALDEZEY, médecin à Liancourt.
1829. VERGNAULD-ROMAGNÉSIE, négociant à Orléans.
1843. VILLEPOIX (DE), ancien professeur d'agriculture à Roville, pharmacien à Eu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

LE 1^{er} CAHIER DU TOME X. — ANNÉE 1858.

	Pages.
PROCES-VERBAL de la séance publique annuelle du 16 décembre 1858	5
DISCOURS D'OUVERTURE, par M. le Préfet, président d'honneur.	8
RENDU des travaux de la Société en 1857-1858, par M. Maud'heux fils	13
REPORT de la Commission d'agriculture et des primes, par M. Deblaye	37
DES MÉDAILLES et primes décernées par la Société à la séance publique du 16 décembre 1858.	72
RENTES sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Moluques, 2 ^e partie, par M. A. Perrey.	78
HISTORIQUE sur Beaufremont, son château et ses barons, par M. Chapellier	139
RE ARCHÉOLOGIQUE sur le tombeau du Grand Pacha, par M. Maud'heux père	334
RE ARCHÉOLOGIQUE sur les ruines du château des fées, par M. Maud'heux père.	355
REPORT sur le premier volume de l'ouvrage de M. Laurent, sur les infusoires, par M. Lemoyne.	365
REPORT sur le 2 ^e volume, par M. le docteur Mougeot fils.	378
REPRÉSENTATION de plusieurs scènes de l'Électre de Sophocle, par M. Gley.	387
RE MÉMOLOGIQUE sur M. le docteur Mougeot, par M. Maud'heux fils et Lahache.	398

RAPPORT sur les accroissements des collections du musée départemental pendant l'année 1858, par M. J. Laurent, directeur.	418
LETTRE sur un procédé de désinfection des matières fécales, par M. Journet.	427
ERRATUM.	432
COMPOSITION du bureau et des Commissions. — Liste des membres.	433

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU
Département des Vosges.

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU
DÉPARTEMENT DES VOSGES.

Tom. X. — II^e Cahier. — 1859.

ÉPINAL,
CHEZ VEUVE GLEY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.
—
1860.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

ÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DU 15 DÉCEMBRE 1859.

La séance publique de la Société d'Émulation a lieu le 15 décembre 1859, à deux heures de près-midi, dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville d'Épinal.

M. le baron de la Guéronnière, Préfet des Vosges, peine de retour d'un voyage, n'a pas voulu laisser passer ce jour sans se mettre à notre tête et sans présider notre fête annuelle.

M. le Préfet avait à sa droite M. Maud'heux père, président de la Société, et à sa gauche M. le comte Bourcier, président du Comice agricole d'Épinal. Presque tous les membres titulaires étaient présents. Parmi les membres associés libres on remarquait Noël, président, et M. Hanus, secrétaire du comice de Remiremont, M. Lahache, pharmacien, Lahache, juge de paix à Bruyères, M. l'abbé

Villaume, professeur de rhétorique au séminaire de Châtel, etc.

L'assemblée était nombreuse et choisie. M. le Maire et MM. les Adjoints, MM. les Conseillers de préfecture, M. le Président du tribunal, M. le Curé, MM. les Professeurs du collège, et beaucoup d'autres fonctionnaires étaient venus nous donner une preuve d'intérêt en écoutant le récit de nos travaux et en applaudissant les lauréats de nos concours.

Sur une des tables étaient déposés des échantillons d'igname présentés par M. Guillemain, de Saint-Dié. M. Guillemain venait du reste chercher la récompense que nous lui avons décernée pour son mémoire sur la culture de cette plante étrangère.

M. le Préfet a ouvert la séance par une courte improvisation. Les paroles de M. le Préfet ont été, comme toujours, pleines de bienveillance pour nous, d'éloges pour ce que nous avons fait, d'encouragement pour ce que nous devons faire sous l'inspiration de la devise que nous avons choisie : l'émulation. Si ailleurs on poursuit l'amélioration matérielle, nous pouvons revendiquer notre part dans l'amélioration morale. Nous trouverons toujours un ferme appui dans l'Administration, parce que notre but, c'est le bien. La Société est heureuse et applaudit en entendant ce témoignage public rendu à nos constants efforts par le chef de l'Administration du département.

La parole est donnée ensuite à M. Gley, chargé de rendre compte de nos travaux pendant l'année

qui vient de s'écouler. Ce rapport, rédigé avec tout le talent que nous sommes habitués à trouver chez notre collègue, nous a fait voir que l'année a été bien remplie. Aussi a-t-il été écouté avec attention et vivement applaudi.

M. Maud'heux, Président, chargé par la Commission de rappeler les titres des lauréats aux récompenses de cette année, ne s'est pas borné à la sèche nomenclature de ces titres. Tout en racontant les succès des candidats, il est remonté aux questions générales qui touchent l'agriculture; et l'examen des faits il a su tirer d'utiles enseignements qui seront appréciés par nos cultivateurs.

M. Kuss, au nom de la Commission du concours littéraire, a rendu compte de deux ouvrages présentés, dont le plus important est le livre de M. l'abbé Guinot. Le rapport de M. Kuss, plein de verve et d'originalité, révèle un homme de talent; si l'on rencontre quelques idées discutables, on y en trouve aussi de belles et de grandes, qui ont provoqué les applaudissements de l'auditoire entraîné.

La séance s'est terminée par la proclamation des lauréats, qui sont venus recevoir, avec leurs médailles, les encouragements et les félicitations de M. le Préfet.

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,

CH. LEBRUNT.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

du département des Vosges,

pendant l'année 1859,

PAR M. GLEY,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Quels sont les titres de la Société d'Émulation à l'estime et à la considération publiques ? vos propres travaux et ceux que vous encouragez, l'impulsion que vous imprimez à toutes les œuvres utiles qui intéressent le département. Avez-vous accompli votre mission ? Avez-vous failli aux devoirs que vous impose le nom que porte votre Société ? Vous verrez, Messieurs, par les rapports qui vous seront présentés, que des questions sérieuses ont rempli vos séances, que des discussions et des lectures intéressantes ont captivé votre attention. Si les récompenses que vous offrez à l'émulation publique ne sont pas proportionnées à l'importance des questions que vous mettez au concours, on ne doit en accuser que la modicité de vos ressources, et il n'y a que les esprits chagrins qui puissent mettre en doute le bien que vous faites, et méconnaître les services que vous avez rendus et ceux que

vous cherchez à rendre tous les jours. Constamment vous prêchez d'exemple, et cette année, comme les précédentes, vous avez encouragé toutes les branches qui vous ont paru mériter votre appui, en vous associant aux progrès de l'agriculture et de l'industrie, ainsi qu'au mouvement des sciences, des lettres et des arts. Gardienne vigilante des saines traditions du bon goût et des méthodes sages, la Société critique l'esprit de système, blâme la témérité ou l'inexpérience, repousse les nouveautés éphémères. Mais si elle rencontre des recherches consciencieuses, une œuvre digne d'intérêt, comme elle se plaît à les encourager ! comme elle est heureuse de prodiguer ses éloges au vrai mérite et de lui décerner le prix ! Tous les ans, elle propose à l'étude des esprits éclairés et laborieux les questions les plus diverses ; elle récompense les améliorations agricoles et les travaux exécutés dans une bonne voie, comme elle provoque et couronne quelquefois les essais littéraires, les études d'histoire et d'archéologie, les mémoires sur les sciences ou les œuvres d'art. C'est alors que les primes que vous offrez portent leurs fruits, et que sous votre inspiration le progrès intellectuel et moral s'opère.

Oui, Messieurs, vous avez été fidèles à votre mission et à votre devise, en vous efforçant d'entretenir dans votre sein un foyer d'études et de travaux, dont l'activité se fait sentir dans tout le département. Ces résultats, auxquels vous avez toujours contribué, sont dus (vous êtes les premiers à le reconnaître) aux encouragements donnés par le Gouvernement, à la sympathie et au concours éclairé du Conseil général, à la bienveillance et aux lumières du premier magistrat de ce département, dont la sollicitude s'étend à tout ce qui touche aux intérêts et à la prospérité des Vosges.

I.

Dans la série des travaux qui vous ont occupés, l'agriculture tient une place bien méritée. En effet, il n'est point

de science, point d'industrie qui rende des services aussi grands, aussi nombreux. Votre digne et savant Président, organe de la Commission des primes, va vous rendre compte, avec la clarté d'exposition et l'abondance de style que vous savez apprécier, de la mission que vous avez confiée aux membres de votre section d'agriculture, chargés de visiter les domaines de l'arrondissement de Mirecourt. Il vous parlera des efforts de nos cultivateurs, des résultats obtenus par vos bons exemples, et vous signalera un mouvement progressif remarquable sous tous les rapports. La tâche que vous m'avez imposée est tout autre : je dois vous rendre compte de vos travaux pendant l'année, et c'est avec un sentiment bien sincère de défiance et de crainte que je vais aborder des questions qui me sont la plupart étrangères. Je me vois donc forcé de réclamer d'avance l'indulgence de cet auditoire bienveillant, et le pardon de ceux de mes collègues dont je n'aurai pu faire ressortir le mérite.

M. Claudel (pourquoi faut-il que la perte récente de cet homme de bien nous rappelle à de tristes souvenirs?) vous a lu, au nom de la Commission d'agriculture, un rapport sur une question, qui depuis longtemps préoccupe le Gouvernement, *le Libre échange au point de vue des céréales*. Parmi les économistes, les uns veulent le maintien, les autres la suppression de l'échelle mobile. La question n'est pas encore vidée. Seulement on réclame partout la révision de la loi. M. Claudel, guidé par son expérience, demandait que le commerce des céréales fût de nouveau régi par une loi fixe et permanente, et que cette loi fût celle de 1832 avec des modifications qui porteraient au besoin sur la fixation des prix limités et sur celle des zones. Vous avez approuvé ce rapport et décidé qu'il en serait envoyé une copie à M. le Ministre de l'Agriculture et à M. le Préfet.

M. Claudel a encore traité une autre question d'une extrême gravité, dont il vous avait déjà entretenu l'année dernière : *l'émigration*, dans les campagnes, *le manque de bras pour l'agriculture*. Après avoir rappelé la lettre remarquable que votre

Président adressait à M. le Préfet au mois de novembre 1858, et dans laquelle il abordait et discutait un état de choses dont le Gouvernement s'était ému, M. Claudel s'élevait, avec une grande énergie, contre cette funeste tendance qui pousse dans les villes les habitants des campagnes, et il appelait sur ce sujet l'attention des hommes politiques et de ceux qui s'occupent du travail des champs. Il ne se bornait pas à signaler le mal, il en découvrait les causes et invitait le Gouvernement à rechercher les effets de ce déplacement de la population. Au nombre des causes produisant l'émigration des campagnes, il faut indiquer « l'appel des bras dans les villes, parce que, les procédés industriels s'améliorant, les ouvriers sont plus recherchés et mieux payés; les institutions philanthropiques, parce que les pauvres reçoivent des secours en argent, en vêtements, en médicaments, etc., dont ils sont privés dans les villages; la hausse des salaires agricoles, qui se sont élevés dans une proportion effrayante, et qui forcent le cultivateur manquant de bras pour les travaux des champs de passer par les exigences des ouvriers ruraux; la facilité des transports, qui permet aux individus de se fixer selon les besoins de leur industrie, etc. » (Hip. Passy et de Behague.) (1)

Après avoir constaté cette situation affligeante, notre regrettable Vice-président indiquait dans son mémoire les

(1) En comparant le dernier recensement de la population de la France, qui a eu lieu en 1856, avec celui qui a été opéré en 1851, on remarque que le nombre des habitants ne s'est point accru d'une manière sensible, mais le chiffre qui indique le déplacement des gens de la campagne a beaucoup augmenté. Ainsi cinquante-trois départements ont vu diminuer leur population : la Seine-et-Oise a perdu en cinq ans plus de 277,000 habitants; la Seine-et-Marne plus de 131,000; le Haut-Rhin près de 88,000; la Haute-Saône 35,000; l'Isère 27,000; la Meurthe 26,000; la Meuse 23,000; les Vosges 21,000; l'Ariège et le Jura 16,000. Sans doute, le choléra, la guerre de Crimée, les disettes, entrent pour une part dans ce déficit; mais Paris a augmenté de plus de 300,000 habitants, Lyon de 80,000; il en est de même des grandes villes.

moyens d'y remédier. Ces moyens, c'est l'État qui doit les appliquer. « Depuis plus de 45 ans, disait-il, je demande » à l'État un concours réel et sérieux; qu'il accorde annuelle- » ment à l'agriculture un crédit de six millions, destiné » spécialement en primes à distribuer à nos cultivateurs » les plus intelligents; que les primes ne puissent être » inférieures à 300 fr., et qu'il soit même possible de les » porter à 4,000 fr. pour des cas exceptionnels. » N'est-ce pas, en effet, une bonne idée que celle de récompenser largement ces hommes laborieux qui se vouent à la culture des champs, et de distribuer des primes importantes aux cultivateurs qui font des efforts « pour produire en denrées » alimentaires et dans les diverses races de bestiaux des » résultats capables de nous soustraire au tribut que nous » payons trop souvent à l'étranger. » — « Si, ajoutait-il, » on couronne le soldat pour une action d'éclat dans une » bataille où malheureusement il est appelé à tuer ses sem- » blables, que la même couronne soit au moins accordée » à celui qui le nourrit. »

La Société a compris tout ce que ces observations pouvaient présenter d'intérêt général, et a décidé que cette étude serait renvoyée à votre Commission de rédaction, qui l'examinerait, et lui donnerait dans vos *Annales* la place que lui mérite le nom de son auteur.

Voilà, Messieurs, le résumé très-incomplet de ce travail, digne à tous égards de votre attention et de celle des hommes que préoccupe sérieusement ce déplorable spectacle de populations agricoles abandonnant le foyer domestique, et allant dans les villes chercher la fortune et tenter une vie qui leur procure souvent moins d'aisance que celle des champs. Vous devez, par vos conseils et par vos encouragements, essayer de retenir ces insensés qui quittent la charrue de leur père. Heureux si vous pouvez faire comprendre aux habitants des campagnes qu'il est de leur devoir et de leur intérêt d'inspirer à leurs enfants l'amour du toit paternel, et de les habituer à cette idée que rien n'est plus utile et plus doux

que de vivre au sein de la famille, sur les terres qu'ils cultivent ! Faites des vœux aussi pour que l'État trouve les moyens de diminuer les charges de l'agriculture ; qu'il s'occupe de ses besoins, qu'il lui vienne en aide, non par des demi-mesures, mais par des secours puissants ; qu'il place quelquefois le signe de l'honneur sur la poitrine de l'homme des champs, qui a su, par des efforts intelligents, par un travail habile et persévérant, améliorer sa culture et rendre au pays des services aussi utiles que ceux de l'artiste ou du fabricant. Alors, Messieurs, vous verrez l'agriculture se développer, grâce à l'appui efficace et aux encouragements du Gouvernement, et ne point s'arrêter dans la voie du progrès.

Un de vos collègues, M. Marotel, vous a lu une note sur le dernier travail du congrès pomologique de Lyon. Après avoir fait ressortir le service rendu à l'horticulture par ce congrès, qui a entrepris la tâche de faire cesser la confusion qui s'est introduite dans la nomenclature des fruits, votre collègue vous a communiqué sur ce sujet des observations qui vous ont paru le résultat d'études approfondies.

M. Vadet vous a rendu compte d'un manuscrit intitulé : *Éléments d'arboriculture*, par M. Préclaire, de Charmes. Votre judicieux rapporteur vous a montré l'utilité de ce travail, et a demandé à la Société de donner au livre de M. Préclaire toute la publicité possible. Le Conseil général a approuvé la décision que vous avez prise de souscrire à un certain nombre d'exemplaires, en votant lui-même des fonds pour cet objet.

M. Reiveilliez vous a présenté, au nom d'une Commission spéciale, un rapport très-bien fait sur un mémoire que M. Journet vous avait envoyé, et qui a pour titre : *Procédés de désinfection des matières fécales*. M. Reiveilliez recommande aux agriculteurs et aux industriels les *procédés* de votre savant associé, et vous en a proposé l'insertion dans les *Annales*.

J'ai à vous signaler maintenant les communications que

vous avez reçues du dehors touchant certaines branches de l'agriculture et de l'industrie : renvoyées à vos Commissions, elles sont devenues l'objet de rapports intéressants, et ont donné lieu à des discussions parfois importantes.

Dans vos concours de l'an dernier vous avez récompensé des mémoires présentés, l'un par M. Lahache, juge de paix à Bruyères, l'autre par M. Noel, pharmacien à Saint-Dié. Ils ont voulu montrer leur reconnaissance en vous adressant de nouveaux travaux. M. Lahache, qui est devenu votre associé, vous a fourni des tableaux qui complètent la statistique agricole du canton de Bruyères, qu'il vous avait communiquée il y a un an. M. Noel vous a fait parvenir sa notice imprimée sur les insectes nuisibles de l'agriculture. Je serai certainement l'interprète de la Société en remerciant ces Messieurs de leur zèle.

M. Binger vous a soumis un rapport remarquable adressé à la Société centrale d'agriculture de Nancy, sur la question du *Libre échange* au point de vue des céréales. Nous avons dit que M. Claudel vous en avait rendu compte.

Votre correspondant, M. Defranoux, président de la Société d'Émulation du Jura, à qui vous êtes redevables de tant de communications intéressantes, vous a envoyé son *École préparatoire du laboureur*. C'est un traité clair et précis que tout le monde comprendra, auquel tout le monde applaudira; il s'adresse à tous les âges, à toutes les professions et à toutes les classes. S. Ex. M. le Ministre de l'Agriculture a fait examiner ce livre dans ses bureaux, et y a souscrit pour un certain nombre d'exemplaires. Votre collègue, M. Deblaye, chargé d'examiner ce répertoire intéressant de toutes les règles économiques, professionnelles, politiques, morales et religieuses de la vie agricole, a fait ressortir en homme compétent l'utilité des préceptes que donne M. Defranoux. La nature du sol, les amendements, l'ensemencement, les récoltes, les prairies naturelles et artificielles, l'irrigation, le bétail, l'influence des agents atmosphériques sur la terre et les animaux, l'éducation, etc., ont leur chapitre

spécial, dans lequel chacun de ces sujets est traité en peu de mots, mais d'une manière complète, à la fois attrayante et instructive. Il y a là de bons conseils et des indications précieuses pour les cultivateurs comme pour les gens du monde, qui liront avec fruit ce petit volume, dont l'importance n'échappera à personne.

M. Claudel, ingénieur civil à Paris, membre et trésorier de la Société protectrice des animaux, ayant remarqué dans les rapports d'il y a deux ans, que deux de vos lauréats avaient remplacé le joug par le collier dans l'attelage des bœufs, vous a demandé si ces cultivateurs continuaient l'emploi du collier. Comme la Société protectrice encourage tout ce qui tend à diminuer les souffrances des animaux, et que la substitution du collier au joug est un des objets pour lesquels elle accorde des récompenses, vous avez appuyé les demandes de MM. Husson, de Nossoncourt, et Gérard, de Châtel. Le premier a obtenu une médaille d'argent, et le deuxième une médaille de bronze. Un troisième concurrent s'était présenté; mais on a ajourné sa demande arrivée trop tardivement, et qui, d'ailleurs, n'était pas faite suivant les prescriptions. Remercions notre dévoué collègue de son initiative, et la Société dont il est membre de l'empressement qu'elle a mis à récompenser nos protégés.

M. le Président de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale vous a fait part d'une lettre sur les moyens de vulgariser par l'impression les brevets d'invention dans tous les genres. Votre collègue, M. Pentecôte, s'est chargé d'examiner cette proposition et de vous en rendre compte.

II.

D'autres ouvrages, fruit de laborieuses recherches et résultat d'observations ingénieuses, vous ont été adressés par plusieurs de vos collègues, ou ont été insérés dans vos *Annales*.

M. Paul Laurent, membre associé libre à Saint-Amé, vous a offert le deuxième volume de ses *Études physiologiques*

sur les animalcules des infusions végétales. M. le docteur Mougeot a bien voulu analyser ce travail remarquable, qui a été de sa part l'objet d'une consciencieuse et savante étude. En ordonnant l'impression du rapport de votre associé dans les *Annales*, vous avez jugé nécessaire de publier en même temps celui que votre collègue, M. Lemoyne, a fait, il y a cinq ans, sur le premier volume des *Études physiologiques* de M. Laurent.

M. Eug. Schlumberger, membre associé libre au Val-d'Ajol, vous a envoyé un rapport très-savant sur le tome 45^e des *Annales* de la Société d'histoire naturelle du Palatinat, appelée Pollichia, fondée en 1840 à Dürkheim (Bavière rhénane), en mémoire de Pollich, médecin et naturaliste distingué du dernier siècle (1740—1780). M. Schlumberger, après avoir rappelé l'origine de cette Société, donne succinctement l'analyse du livre et termine en émettant le vœu que, pour le département des Vosges, un homme de science entreprenne un travail analogue à celui que M. Gumbel a si heureusement mené à bonne fin pour le Palatinat.

M. Berher se livre depuis longtemps, vous le savez, avec une constance admirable, à des études très-intéressantes sur les variations atmosphériques. Il vous a lu une notice, où il compare les observations météorologiques faites à Mirecourt en 1858 avec les siennes. Il y a généralement concordance. Ce travail de votre collègue, où vous trouverez des rapprochements utiles, sera consulté avec d'autant plus de fruit, qu'il s'agit d'une année exceptionnelle.

M. Lebrunt, votre Secrétaire perpétuel, vous a rendu compte d'une œuvre curieuse d'un de vos compatriotes. C'est l'exercice mathématique de M. Roblet. Après avoir exposé en quoi consiste cet exercice, et indiqué l'arrangement ingénieux des nombres, le spirituel rapporteur vous a montré les prétentions de M. Roblet, qui ne voit rien au-dessus de son œuvre, susceptible, selon lui, d'applications dans toutes les branches des connaissances humaines. L'analyse de votre collègue abonde en détails piquants et remplis d'intérêt.

Mais ces arrangements de chiffres, dit-il en terminant, ne sont d'aucune utilité pratique; ils ne peuvent offrir qu'une récréation pour l'esprit.

Un de vos correspondants, M. A. Perrey, professeur à la Faculté des sciences de Dijon, vous a remis des documents très-intéressants sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Moluques. Ce travail important a reçu une place dans vos *Annales* de cette année.

Votre infatigable collègue, M. le docteur Liégey, continue à vous adresser le résultat de ses travaux, qui viennent augmenter les richesses de vos archives. Ce sont : *Constitution médicale*; nouvelles modifications; — *Nouvelle note sur la fièvre intermittente éclamptique ou épileptique*; — *Anasarque aigue se développant sous l'influence d'accès névralgiques fébriles périodiques*, etc. Ces trois brochures sont extraites du journal publié par la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

Vous avez reçu de M. Defranoux, dont je vous parlais il y a un instant, un travail imprimé, tiré de la *Revue d'Alsace*; il a pour titre : *Découvertes et observations faites, de 1855 à 1858, par plusieurs géologues, dans l'arrondissement géologique de Lons-le-Saulnier (Jura)*.

M. Lemoyne, ancien ingénieur en chef à Épinal, n'oublie point que pendant plusieurs années il a été associé à vos travaux. Il poursuit avec un zèle digne des plus grands éloges les recherches dont il a souvent entretenu la Société, et vous a fait hommage de son ouvrage sur la *Hiérarchie fusionnaire*.

Si vous vous portez de préférence vers l'agriculture et vers les sciences, vous ne restez cependant étrangers à rien de ce qui touche au domaine des lettres, sous quelque forme que ce soit.

Un magistrat distingué, M. Salmon, conseiller à la cour impériale de Metz, vous a présenté une *Étude* sur M. de Caumont, ancien recteur de l'Académie de Nancy. Cette notice intéressante, où votre correspondant raconte la vie d'un homme de bien consacrée tout à la fois à l'enseignement,

à l'administration et aux travaux de l'esprit, a été l'objet d'un rapport que vous avez entendu dans une de vos séances. M. Salmon vous a aussi communiqué un *Discours*, qui traite du rôle des Académies dans la Société. Vous en avez confié l'examen à M. Conus.

M. Félix Maud'heux vous a lu une analyse littéraire sur l'*Amour*, de M. Michelet. C'est une critique saine et modérée d'un livre qui a fait beaucoup de sensation. Vous avez entendu avec infiniment de plaisir M. Maud'heux, et vous regretterez avec moi qu'il ne nous fournisse pas plus souvent l'occasion d'accueillir de semblables appréciations, où le style est toujours à la hauteur du jugement.

M. Chapellier, dont vous connaissez le zèle infatigable et le goût éclairé pour les études historiques, vous a offert la seconde partie de son *Essai sur la terre de Beaufremont, son château et ses barons*. C'est un travail sérieux, qui n'occupe pas moins de 200 pages de vos *Annales*, et qui, par le soin des recherches et par l'importance des documents puisés aux meilleures sources, présente un véritable intérêt historique.

M. Conus, professeur de rhétorique au collège, a justifié son affiliation récente à votre Société, en déposant dans vos archives : 1° *Une notice sur l'enseignement de l'histoire dans les lycées et les collèges en 1857* ; 2° *Observations sur l'abaissement des études grammaticales et littéraires dans les collèges* ; 3° *Discours* prononcé le 24 août dernier à la distribution des prix du collège d'Épinal. Votre nouveau collègue envisage à deux points de vue la question de l'enseignement de l'histoire : 1° au point de vue de la méthode même de l'enseignement : l'auteur se félicite de la suppression des longues rédactions d'histoire qui prenaient trop de temps aux élèves, et n'étaient le plus souvent qu'un exercice de sténographie ; 2° au point de vue de la distribution des cours dans les différentes classes : M. Conus s'attache à prouver que l'expérience de plusieurs années montre la sagesse du plan d'études qui faisait commencer en sixième l'étude de l'histoire

ancienne, indispensable pour l'intelligence des auteurs grecs et latins.

Dans le second ouvrage, votre collègue cherche à démontrer la nécessité de bien connaître la grammaire française pour aborder l'étude des langues anciennes. Il signale le danger de subordonner l'étude du français à l'étude du grec et du latin, sous prétexte que la langue maternelle est plus facile et s'apprend toute seule. Les funestes effets des études de grammaire légèrement faites se font sentir dans les classes d'humanités. La routine aveugle remplace l'application intelligente de la grammaire. En outre de mauvaises lectures, ou l'absence de lecture, telle est, avec l'ignorance des principes les plus élémentaires de la grammaire, la double cause de l'abaissement du niveau des études dans les classes supérieures.

Le sujet du discours à la distribution des prix est l'importance de la rhétorique au double point de vue de la langue parlée et de la langue écrite. L'orateur démontre fort bien que l'étude de l'antiquité est d'une utilité réelle, et complète l'éducation de l'homme. Il s'attache à faire ressortir, en termes choisis et éloquents, les avantages du travail et de la persévérance, et termine par quelques réflexions judicieuses contre la théorie des études faciles, théorie séduisante mais fausse qui compromet l'avenir des enfants. Toutes ses paroles sont l'expression d'une conviction sincère et raisonnée.

Votre Président, M. Maud'héux, a enrichi vos *Annales* de deux notices archéologiques, qui seront lues et appréciées par les esprits sérieux.

La première a eu pour but de livrer à la publicité l'étude faite, il y a trente-huit ans, par M. Meschini, membre de la Commission des antiquités, sur un monument connu dans la contrée sous le nom étrange de *Tombeau du grand Pacha*, monument dont la mutilation inspire des regrets d'autant plus vifs qu'une tradition et une histoire manuscrite, malheureusement perdue, en rattachent l'origine aux campagnes de Jules César. C'était rendre un vrai service à la science que

de mettre ainsi à sa disposition les descriptions données par M. Meschini et les résultats des fouilles qu'il a dirigées autour de ce monument ; mais M. Maud'heux a jugé, avec raison , que la Société ne devait pas prendre sous sa responsabilité toutes les opinions de l'auteur, et les observations concluantes dont il a fait précéder cette notice vous semblent répondre à cette nécessité.

Les publications de cette nature ont cet avantage qu'elles suscitent des appréciations nouvelles et dignes d'intérêt. Ainsi, votre Président a bien voulu vous communiquer l'opinion que lui a soumise un antiquaire distingué, M. Léon Fallue, auteur de *l'Histoire de l'Église métropolitaine de Rouen*. M. Léon Fallue pense que le nom de *Tombeau du grand Pacha* a dû prendre son origine dans les mots : *Gallia pacata*, qui auraient existé dans l'inscription qui couvrirait la table de ce tombeau. M. Maud'heux n'hésite pas à adopter cette opinion qui est en harmonie avec la tradition elle-même.

Dans la seconde notice, M. Maud'heux rend compte de l'exploration des ruines situées sur la commune de Ruaux et connues sous le nom de *Château des Fées*. Le caractère particulier de ces ruines, le mode de construction des murs de cette enceinte, et la singulière disposition des roches qui existent dans l'intérieur, lui font penser qu'elle a servi aux pratiques payennes du culte des Gaulois, à une époque qui remonterait vers le 4^e ou le 5^e siècle. Il est constant, en effet, que la religion chrétienne a eu encore bien des conquêtes à faire vers ces temps reculés, et n'a régné sans partage dans nos montagnes qu'après la fondation de nos grands monastères, qu'après les travaux de Saint-Columban, de Saint-Romary, de Saint-Amé, etc. L'hypothèse vers laquelle M. Maud'heux incline a donc une vraisemblance incontestable ; mais, en l'émettant, il s'est bien gardé de la présenter comme une certitude ; au contraire, il exprime le vœu que les antiquaires visitent ces ruines et vérifient la valeur de son opinion.

Votre savant Président vous a en outre donné lecture,

dans une de vos séances, d'un travail excellent sur la topographie de notre ancienne province. C'est le chapitre où il s'agit des limites et des divisions des anciens évêchés, des anciennes régions dont nous occupons le sol. Cette œuvre distinguée, qui prendra place aussi dans vos *Annales*, répond au programme que S. Ex. le Ministre de l'Instruction publique a adressé aux Sociétés savantes, et augmentera les documents qui doivent servir à l'accomplissement du vaste travail de la carte des Gaules, qui s'entreprend en ce moment sous les auspices de S. M. l'Empereur.

Le grand débat relatif à Alesia ne paraît pas encore devoir toucher à son terme. Un de vos collègues, habitué à votre bienveillance, a essayé d'analyser un ouvrage anonyme, intitulé : *Alesia, étude sur la 7^e campagne de Jules César, en Gaule*, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 4^{er} mai 1858. C'est une savante dissertation sur l'emplacement d'Alesia, que se disputent la Bourgogne et la Franche-Comté. Votre rapporteur, en citant plusieurs passages de ce travail sérieux et approfondi, a cherché à vous montrer que l'auteur avait introduit dans la discussion des arguments auxquels on n'avait pas encore songé. Après avoir discuté en habile archéologue la question de l'emplacement de l'*oppidum* des Mandubiens, l'anonyme, guidé par la science de l'homme de guerre, examine l'action elle-même selon les lois de la stratégie. Il vous remue profondément en retraçant la lutte suprême des Gaulois et de leur chef Vercingétorix, et cette lutte est admirablement racontée dans ce mémoire. C'est une très-belle page d'histoire, que nos grands historiens se glorifieraient d'avoir écrite. L'auteur est un homme d'un savoir solide, plein de mesure et de convenance envers les savants dont il croit devoir combattre l'opinion. D'après quelques notes répandues dans cet article, qui est devenu un beau volume, il a dû faire la guerre en Algérie; peut-être même a-t-il exercé un commandement supérieur.

En signalant à votre attention cette étude remarquable, votre collègue a regretté que le défaut absolu de connaissance

spéciale ne lui permit pas d'analyser convenablement cet ouvrage, mais il a cherché à vous faire voir que l'auteur anonyme semblait avoir tranché la question d'une manière convaincante, et que l'autorité de l'Académie des inscriptions et belles-lettres paraissait la véritable. En même temps, il a essayé de soulever un coin du voile qui cache le trop modeste écrivain qui a voulu rester inconnu, et il a attribué le livre dont il vous a rendu compte au noble auteur qui a écrit, il y a quelques années, de si belles pages sur la création et l'organisation des zouaves et des chasseurs à pied.

M. Laurent, conservateur du Musée départemental, a adressé à M. le Préfet son rapport annuel sur les accroissements des collections en 1858 et 1859. Cet établissement mérite de fixer l'attention des archéologues et des numismates pour ses antiquités et pour ses monnaies romaines, gauloises, lorraines et françaises; ses galeries d'histoire naturelle prennent de l'extension et attirent la curiosité du public, et sa galerie des beaux-arts s'enrichit chaque année de tableaux et d'œuvres diverses. Toutes ces collections sont disposées avec autant d'art que de goût par l'habile directeur, qui consacre au Musée d'Épinal tous ses soins et tous ses instants.

L'année dernière, vous avez adopté à l'unanimité une proposition présentée par un de vos collègues. Il s'agissait de provoquer, dans le département des Vosges, sous le patronage de la Société d'Émulation, une souscription en faveur d'un homme qui est une des gloires de la France, d'un grand citoyen qui a aimé son pays avec passion, d'un poète dont les chants harmonieux ont remué tous les cœurs. Voici la lettre que M. de Larmartine, ballotté par les orages d'une situation aussi triste qu'imméritée, a écrite à votre Président pour le remercier de votre initiative :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ,

» Si la France avait eu le cœur des Vosges résumé dans
» le vôtre et dans celui de vos généreux collègues de la

» Société d'Émulation d'Épinal, elle aurait sauvé un de ses fils
» dont elle fut le plus aimée. Elle n'a voulu ni sauver, ni
» honorer, ni plaindre, et je pars ce soir pour aller saluer
» le *linguenda tellus et domus* d'Horace. Mais si mes
» créanciers étaient moins durs que mes compatriotes et que
» mes contemporains, et si je pouvais préserver seulement
» un arpent et un toit, *hoc erat in votis*, du même Horace,
» soyez sûrs que j'y graverais sur l'écorce et sur la pierre
» votre nom et celui de vos amis. L'immortalité est la recon-
» naissance des grands poètes ; il n'est pas en ma puissance
» de la donner à vos noms par mes vers ; mais je vous l'assure
» dans mon cœur par mes sentiments.

» *Recevez, Monsieur le Président, l'expression*
» *de ma reconnaissance.*

» LAMARTINE. »

Vous conserverez avec respect dans vos archives cette belle page, Messieurs, c'est le testament moral d'un grand poète blessé par l'ingratitude de ses concitoyens, mais consolé par la fidélité de la gloire.

Nou omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam.

(Horace, Ode XXX, liv. III.)

Soyons fiers d'avoir mérité ce magnifique témoignage d'estime, et redisons ces beaux vers sur la *Gloire* :

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,

Semble dire aux mortels : je suis né sur la terre ,
Mais je vis dans les cieux

(Lamartine , XIV^e *Méditation*.)

Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar , nomenque erit indelebile nostrum ;
Quaque patet domitis Romana potentia terris ,
Ore legar populi , perque omnia sæcula fama ,
Si quid habent veri vatum præsagia , vivam.

(Ovide , *Metamorph.* , l. XV.)

La Société est heureuse de voir que son protégé, le jeune Monchablon , se montre de plus en plus digne de ses encouragements. Après avoir été reçu le premier en composition peinte, il a obtenu une 2^e médaille pour la même classe. Ses esquisses et ses essais de peinture vous avaient révélé d'heureuses dispositions pour cet art , et vous avez aidé au développement de ce talent , en le recommandant à la bienveillance du Conseil général. Le portrait qu'il a envoyé à Épinal , et que vous avez eu sous les yeux , dénote de grands progrès et annonce un pinceau exercé.

M. Ponscarne , qui rapporte aussi à plusieurs de vos honorables collègues les succès qu'il a obtenus , n'oublie pas tout ce que la Société a fait pour lui , et vous a appris qu'il avait reçu une médaille d'or pour la gravure à la dernière exposition. Vous ne regretterez pas vos encouragements , Messieurs , car ils ont produit d'excellents résultats. Ils ont ouvert la route à deux hommes de talent et de cœur , qui se montrent reconnaissants de votre protection éclairée.

Vous avez décidé , il y a un an , qu'une notice biographique serait consacrée à la mémoire du vénérable docteur Mougeot , et que M. Félix Maud'heux serait chargé de retracer la vie de l'homme bienfaisant , du savant distingué « qui fut une » des gloires de notre département. » M. Maud'heux s'est associé votre collègue , M. Lahache , pour raconter les qualités

éminentes de celui qui a jeté sur la Société d'Émulation un si grand éclat. Cette biographie, très-étudiée et très-complète, est écrite avec beaucoup de soin et de goût; le style en est simple, grave et élevé. Ces Messieurs ont enrichi vos *Annales* d'une œuvre qui témoigne de vos regrets et de votre estime pour une mémoire qui vous sera toujours chère.

Vous voyez avec un vif intérêt s'accroître vos relations avec les Sociétés savantes qui vous font parvenir leurs travaux en échange de vos *Annales*. D'autres sont venues s'ajouter à celles qui, depuis plus ou moins longtemps, entretiennent des rapports avec vous. Parmi elles, je citerai la Société archéologique de Sens, la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, etc. Cet échange de productions d'hommes tendant au même but, aide aux progrès des sciences et de l'agriculture, en faisant connaître les découvertes des savants et les procédés nouveaux. Le Gouvernement apprécie les services que les Académies de province ont rendus et qu'elles sont appelées à rendre dans les diverses branches des connaissances humaines. L'intérêt que S. E. le Ministre de l'Instruction publique leur porte se révèle dans la création récente du *Comité des travaux historiques* et de la *Revue des sociétés savantes*. Il est permis d'espérer que les travaux de ces Académies ne seront plus ensevelis dans l'indifférence et dans l'oubli, puisque celles qui présenteront les meilleurs mémoires sur des questions proposées par le Comité, pourront recevoir des prix de 4,500 francs chacun.

Vous vous applaudissez aussi, Messieurs, des excellents rapports qui existent entre les Comices du département et votre Société. Vous comprenez fort bien que les communications relatives à l'agriculture sont profitables pour le pays, puisqu'avant d'être livrées à la publicité, elles se produisent ordinairement dans ces associations d'hommes spéciaux qui composent les Comices et qui peuvent en réaliser l'application. Il faut alors que la publicité vienne à votre aide, et vous devez des remerciements à M. Léon Venzac, rédacteur du

Courrier des Vosges, pour l'empressement qu'il met à insérer les extraits des procès-verbaux de vos séances ordinaires dans le journal qu'il rédige avec tant de talent. Vous aimez à voir le public instruit des efforts que vous tentez pour réaliser le progrès. Espérons que M. Léon Venzac continuera à vous réserver tous les mois une place dans les colonnes du *Courrier départemental*.

III.

J'ai terminé, Messieurs, la revue que je devais faire de vos travaux. Il me reste à vous parler des changements survenus dans le personnel de la Société.

Vous avez perdu, parmi vos membres titulaires, deux collègues dont le souvenir sera toujours accompagné d'une estime profonde et d'une vive gratitude.

M. Gahon était le fils de ses œuvres. Ses connaissances acquises, l'étendue de ses vues, son expérience et ses travaux l'avaient élevé à une position des plus honorables dans la carrière qu'il avait embrassée. Il laisse des œuvres considérables, qui augmentent les regrets que sa perte prématurée vous a fait éprouver à tous.

La tombe de votre ancien collègue était à peine fermée, que la mort venait ravir à votre affection celui dont le nom ne sera jamais prononcé par nous sans un sentiment de respect et de reconnaissance. Personne plus que M. Claudel, n'a montré de zèle et d'activité dans votre compagnie; personne n'a donné des preuves plus fréquentes de ses connaissances pratiques éclairées par la théorie, dans les questions d'agriculture ou d'économie politique qui vous étaient soumises. Pas un des nombreux rapports qui lui étaient confiés ne resta jamais en arrière. Aussi quelle vie a été plus laborieusement et plus honorablement remplie que la sienne? Dans les diverses positions qu'il a occupées, à la mairie, à l'hôpital, au bureau de bienfaisance, à la justice de paix, à la Société d'Émulation, partout il a été l'homme de ses devoirs, l'homme

d'action, de valeur, d'intelligence, que vous avez connu, se montrant toujours à la hauteur des fonctions auxquelles il avait été appelé par son mérite personnel. S'il m'est interdit d'en rendre un hommage plus complet à la mémoire de votre Vice-président, c'est qu'une plume éloquente, plus autorisée que la mienne, lui consacrera, d'après votre décision, une notice biographique dans vos *Annales* de l'année prochaine.

Parmi les membres correspondants, M. Ottmann, de Strasbourg, capitaine d'artillerie en retraite, qui vous envoyait souvent des communications intéressantes sur l'agriculture, vous a été enlevé cette année.

Vous avez en outre été privés de la collaboration éclairée de M. Sabourin, membre titulaire. Mais il a compris que son titre de correspondant n'était pas une sinécure, et il vous a promis de vous envoyer le résultat de ses recherches et de ses travaux à la bibliothèque de Strasbourg.

Pour réparer ces pertes regrettables, vous cherchez à rétablir l'équilibre dans votre Société, et vous êtes heureux d'accueillir de nouveaux collègues, à qui vous donnez des marques d'un attachement qui s'accroît à mesure qu'on se connaît mieux.

Vous avez admis en qualité de membres titulaires M. Conus, professeur de rhétorique au collège, et M. Colnenne, garde général des forêts, auteur d'une notice excellente sur quelques antiquités des environs d'Escles que vous avez accueillie avec une bienveillance méritée. D'ailleurs, sa participation aux travaux d'aménagement des forêts d'Épinal le recommandait à votre choix. Félicitez-vous, Messieurs, d'avoir appelé dans vos rangs ces nouveaux membres; ils uniront leurs efforts aux vôtres, et vous aideront à accomplir votre mission.

Vous avez accordé le titre d'associés libres à MM. :

Lahache, juge de paix à Bruyères, dont j'ai eu l'occasion de rappeler les titres, et dont vous avez déjà apprécié l'utile concours;

Hanus, secrétaire du Comice agricole de Remiremont, qui a su donner aux travaux de ce Comice une impulsion éclairée, et qui offrait pour titre ses rapports annuels, où sont relatés les efforts et les progrès de cette utile association;

Reuss, professeur de mathématiques au collège de Mirecourt, qui vous a envoyé des tableaux d'une exécution parfaite, contenant le résumé des observations météorologiques faites à l'École normale du département, et la description d'un appareil ingénieux inventé par lui pour avoir constamment la direction du vent ;

Thomas, curé du Valtin, que vous avez couronné il y a deux ans, et qui continue son œuvre de dévouement et de bienfaisance ;

Galmiche, inspecteur des forêts à Remiremont, qui vous a donné des preuves de ses connaissances en histoire naturelle, en vous adressant trois études intéressantes, qui ont été insérées dans le bulletin de la Société régionale d'acclimatation de Nancy ;

Pidoux, principal du collège de Mirecourt et directeur de l'École normale des Vosges, à qui vous devez les observations météorologiques faites dans ce dernier établissement, et dont les droits se fondaient sur une *Histoire de France*, à l'usage des élèves des écoles primaires, et sur les *Instructions d'un Instituteur à ses élèves sur l'Histoire de France et la Géographie* ; c'est un digne associé que vous comptez de plus ;

Colin, de Saint-Laurent, cultivateur intelligent, qui a obtenu une médaille d'argent, au concours régional de Strasbourg, pour l'invention d'une baratte.

Enfin, Messieurs, vous vous êtes associés comme membres correspondants : M. le docteur Morand, médecin-major à l'armée d'Italie, à qui ses travaux et ses services ont mérité la Croix de la Légion d'honneur, et qui présentait à l'appui de sa candidature un *Essai sur l'hygiène du tabac*, jugé digne d'estime ;

M. Guerrier de Dumast, ancien intendant militaire, homme de lettres à Nancy, auteur de plusieurs ouvrages philologiques dont le nombre et l'importance le placent au premier rang des indianistes ; il avait des droits à compter parmi vous ;

M. Nicklés, professeur de chimie à la faculté des sciences

de Nancy ; ce titre seul le recommandait à vos suffrages ; mais il vous a fait hommage de plusieurs études scientifiques qui ont valu à son auteur l'attention des savants et l'honneur de mentions ou de rapports à l'Académie des sciences. C'est une acquisition précieuse pour votre Société.

Je termine, Messieurs, non que j'aie rempli la tâche que vous m'avez imposée ; elle a dû paraître longue au public d'élite qui m'a accordé une si bienveillante attention, mais elle eût été abrégée de beaucoup, si vous n'aviez pas si bien rempli la vôtre.

RAPPORT

de la

COMMISSION CHARGÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

DE

VISITER LES FERMES

DE L'ARRONDISSEMENT DE NIRECOURT,

Pendant l'année 1859,

PAR M. MAUD'HEUX,

Président.

MESSIEURS,

Les concours agricoles ne sont pas seulement la révélation, bien précieuse par elle-même, des progrès qui s'accomplissent. Les faits qui s'y produisent subissent à un certain degré l'influence des questions qui préoccupent et agitent l'agriculture. La mission du rapporteur ne saurait donc être circonscrite à l'aride nomenclature des travaux des candidats et des récompenses proposées en leur faveur : il doit remonter à ces questions, les comparer aux résultats du concours, et faire sortir de cette étude les utiles enseignements qu'elle met en évidence.

C'est ce qu'avait parfaitement compris un collègue que je remplace aujourd'hui, M. Claudel, dont la perte récente

a jeté un grand deuil parmi nous. Il avait reconnu l'influence exercée sur les concours de cette année par la crise qui pèse sur l'agriculture : il se proposait de vous en entretenir, et ce sera de ma part rendre un nouvel hommage à sa mémoire que de m'inspirer de ses vues et d'accomplir ses intentions.

Vous savez, Messieurs, combien la hausse progressive et rapide des salaires des auxiliaires ruraux a augmenté les charges de l'agriculture. Elle a rompu, au détriment du cultivateur, l'équilibre nécessaire des profits et des dépenses. Il interroge le passé pour lui en demander les causes, l'avenir pour en solliciter le remède. Plein d'anxiété et de trouble, il s'abandonne à un découragement dont nous rencontrons partout les traces.

Je n'ai pas l'intention d'essayer ici l'étude méthodique et raisonnée des causes si nombreuses et si diverses qui ont amené cette situation : elles touchent aux questions les plus ardues de l'économie publique. Qu'il me suffise de vous dire que la vigilance de l'administration est éveillée, et que la sollicitude de l'Empereur, qui porte un si vif intérêt aux populations rurales, a depuis longtemps déjà soumis cette crise et ses causes aux plus sérieuses investigations. Je voudrais seulement, dans le temps si court qui m'est accordé, essayer de ranimer l'énergie de nos cultivateurs et leur montrer, par les enseignements de ce concours, les voies où ils doivent s'engager pour échapper aux funestes effets de la crise actuelle.

A toutes les époques, il s'est produit, par intervalles, dans l'agriculture comme dans toutes les branches de la production, des perturbations profondes résultant de causes diverses appelant des remèdes encore inconnus, et apportant avec elles une phase première d'incertitude et d'effroi. Mais, le bon sens et l'énergie de nos cultivateurs ont toujours fini, non-seulement par les vaincre, mais par en faire le point de départ des plus grands progrès et des plus belles améliorations.

Reportons-nous, par la pensée, aux premières années qui suivirent les deux invasions et la famine de 1817. Quoi de plus misérable que la condition qu'elles avaient faite à notre

agriculture dominée encore par une aveugle routine. Le travail agricole exigeait un grand nombre de bras ; et, l'exception de quelques hommes encore valides, dernière débris échappés aux champs de bataille, la population rurale ne se composait plus que de vieillards, d'infirmes et d'enfants. Les instruments étaient grossiers ; le bétail chétif ; les chemins impraticables. L'argent était à haut prix ; les impôts étaient lourds : ils étaient destinés à solder la rançon de nos revers. Le Gouvernement, en lutte contre des obstacles sans cesse renaissants, ne pouvait apporter aucune aide à l'agriculture. C'est en face de cette extrême détresse que l'énergie de nos populations rurales se manifesta dans toute sa puissance. L'agriculture sentit la nécessité de secouer le joug de la routine ; elle suppléa à l'insuffisance des bras par la machine à battre et par des instruments perfectionnés ; elle améliora ses races de chevaux et son bétail ; elle modifia ses assolements. Depuis, elle n'a cessé de marcher de progrès en progrès, au point qu'à trente années de distance, après cet intervalle si court dans la vie d'un peuple, nous voyons la population de la France, accrue de moitié, et cependant infiniment mieux nourrie, mieux vêtue, mieux logée, plus instruite et initiée à des jouissances alors complètement inconnues.

Si l'énergie des populations rurales a été admirable dans la lutte avec cette grande crise, elle s'est manifestée avec moins d'éclat peut-être, mais avec la double empreinte de la fermeté et de la sagesse, dans une crise plus récente et dont la gravité n'a pas été aussi généralement comprise. Vous vous rappelez, Messieurs, cette tendance qui, avant 1848, poussait les cultivateurs à acquérir sans cesse, et à tout prix, de nouvelles terres. En vain presque toutes celles qui appartenaient aux habitants des villes avaient été conquises par les économistes des habitants des campagnes. Ils achetaient encore, et, pour acheter, ils contractaient des emprunts et des engagements hypothécaires. La révolution de 1848 surprit l'agriculture accablée sous le poids d'une dette immense, d'une dette échouée. Si, profitant de l'abaissement excessif qui se produisit dans

le prix des terres, les créanciers avaient voulu user de leurs droits, ils auraient obtenu aux conditions les plus viles les biens de leurs débiteurs. Nos cultivateurs comprirent le danger qu'ils avaient couru. Dès-lors, commença la grande liquidation de l'agriculture; elle attaqua de front la dette qui pesait sur elle; elle redoubla d'efforts pour l'éteindre. Aujourd'hui, grâce à cette énergique résolution, la terre est affranchie, et les capitaux qui pesaient sur elle sont allés féconder le commerce, l'industrie, les grandes et magnifiques créations de nos travaux publics.

Croyez-vous, Messieurs, qu'en contemplant ces admirables résultats de l'énergie de notre population rurale, on doive désespérer de son avenir en face de son découragement actuel et de la crise qui le produit? Croirez-vous que je me fais illusion quand j'exprime la ferme conviction qu'au jour où les moyens d'en triompher lui seront montrés, elle les saisira, elle les appliquera avec la même vigueur, et nous étonnera bientôt par les progrès qu'elle saura accomplir encore?

Mais, ces moyens, ces voies nouvelles, comment les découvrir et les manifester à ses yeux? Ou je m'abuse étrangement, ou je vais les trouver dans les programmes et dans les résultats même de ce concours. L'agriculture n'a pas assez médité ces conditions que le Gouvernement nous impose, quand il nous charge de décerner en son nom des récompenses aux meilleures exploitations, quand il les définit en ces termes :

« L'exploitation la mieux dirigée, entretenant le mieux, relativement à sa surface, la plus forte proportion du meilleur bétail. »

Je voudrais que cette recommandation du Gouvernement fût sans cesse présente à l'esprit des cultivateurs; qu'elle fût l'objet de toutes leurs méditations, de leurs essais, de leurs expériences. Je voudrais que, cherchant autour d'eux les exploitations qui s'y conforment, ils prissent soin d'étudier si ce sont celles-là qui, en effet, réduisent les charges, accroissent les profits du cultivateur et lui donnent la plus grande masse de bénéfices.

Pour moi, Messieurs, ma conviction est profonde. Ce n'est pas seulement parce que les paroles du Gouvernement sont le résumé de l'expérience des agriculteurs les plus habiles ; c'est parce que, dans les concours des Comices comme dans les nôtres, je n'ai jamais vu inscrits, parmi les prétendants à ces primes, que les cultivateurs qui se conformaient plus ou moins complètement à ces conditions du programme, parce qu'elles étaient remplies par toutes les exploitations signalées comme assurant de larges bénéfices au propriétaire ou au fermier.

Aussi, Messieurs, il y a un an, au sein du Comice de Mirecourt, appelé à répondre en votre nom à un hommage rendu à vos constants efforts, je n'hésitais pas à dire aux cultivateurs qui m'écoutaient, qu'à l'avenir le secret du succès de l'agriculture était renfermé dans une règle étroite, que je formulais en ces termes si simples :

« Un tiers au moins des terres pour l'alimentation du bétail, deux tiers au plus pour les autres cultures. »

Selon moi, Messieurs, là est tout à la fois la condition du progrès agricole et le remède à la crise actuelle. Le cultivateur peut-il craindre d'augmenter son bétail, quand la consommation de la viande tend sans cesse à s'accroître et son prix à s'élever ? quand, avec plus de bétail, il aura plus d'engrais ? quand, avec plus d'engrais, il obtiendra des récoltes aussi abondantes sur moins de terres et en employant moins de bras ?

Que les cultivateurs reprennent donc ce courage qui ne faiblit que quand le remède ne leur apparaît pas à côté du mal. Qu'ils entrent résolument dans cette voie que le Gouvernement leur indique depuis si longtemps déjà. Qu'ils y suivent les lauréats de ce concours, où je leur montrerai tout à l'heure l'exemple à côté de la règle, et bientôt ils auront surmonté la crise qui les afflige, et apporté à la prospérité générale de nouveaux gages de sécurité et de progrès.

Grandes Primes décernées au nom du Gouvernement.

Les instructions du Ministre les affectaient aux bonnes exploitations et aux défrichements. L'ordre adopté les assignait à l'arrondissement de Mirecourt.

Cette fois, le Gouvernement définissait encore les bonnes exploitations, celles qui, le mieux dirigées, entretenaient, relativement à leur surface, la plus forte proportion du meilleur bétail.

Votre Commission a rencontré, dans l'arrondissement de Mirecourt, de grandes et belles fermes; toutes celles, dont l'exploitation se rapproche des conditions de ce programme, apportent succès et profits au propriétaire et au fermier.

Aucune ne lui a paru les réunir aussi complètement que la ferme de Gosselancourt, exploitée par M. Villemin. Là règnent tout à la fois l'intelligence, l'ordre et le travail. Dans la maison, tout est à sa place; les écuries sont tenues dans un parfait état de propreté. Hors de la maison, la beauté des récoltes marque si bien les terres de la ferme, qu'un coup d'œil suffit pour en embrasser le contour. Une forge, un atelier de charronnage, une huilerie, une machine à battre, un rucher bien garni, ajoutent à l'exploitation les plus précieux accessoires. L'assolement consacre plus de la moitié des terres à l'entretien du bétail. Aussi, la ferme nourrit-elle plus d'une tête par hectare. M. Villemin l'a réellement transformée par ses travaux qui lui ont déjà valu une récompense de notre Société. Il a créé des prairies: il a planté un hectare de vigne. Il n'a négligé aucune des améliorations dont cette propriété était susceptible.

La ferme de M. Georges est plus considérable. Plus de la moitié de son étendue est consacrée à l'alimentation du bétail. Elle n'entretient cependant qu'une tête par deux hectares; mais, ce bétail est de bonne race et bien choisi.

La ferme est bien tenue, bien cultivée, exploitée avec intelligence. Lorsqu'elle sera dotée des mêmes accessoires que celle de Gosselancourt, elle prendra place au premier rang. M. Georges y a créé vingt hectares de prairies, importante amélioration, excellent exemple, que notre Société a aussi récompensé.

La ferme de la Voivre, près de Charmes, est exploitée par M. Maillard. Le tiers des 46 hectares dont elle se compose est consacré à l'alimentation du bétail qui est de race du pays et d'un bon choix. La Commission y a remarqué un très-beau taureau. La culture de cette ferme ne laisse rien à désirer : la jachère en a disparu ; et cependant la Commission n'a rencontré nulle part des blés d'une plus grande beauté. La ferme n'entretient cependant qu'une tête de bétail par deux hectares ; aussi, M. Maillard fait-il usage des engrais verts. C'est un cultivateur intelligent et ami du progrès. Il a créé, sur le territoire de Champagne, une prairie de deux hectares.

M. Paquotte exploite, à Grésil, sur les hauteurs de Valleroy-le-Sec, une ferme de 78 hectares. Il en consacre le tiers à l'alimentation du bétail, et il entretient une tête par deux hectares, bien que l'eau lui manque pour l'irrigation. Quoique l'insuffisance de ses étables le force à vendre, tous les ans, une partie de ses fourrages, M. Paquotte s'occupe de l'engraissement et livre, chaque année, seize bœufs à l'abattoir. Sa ferme est bien tenue, et, si elle n'est pas au niveau de celles de MM. Maillard, Georges et Villemin, il faut l'attribuer, non pas à un défaut d'intelligence ou d'aptitude du fermier, mais au grand âge du propriétaire qui le détourne d'y apporter des améliorations et des adjonctions indispensables.

En 1857, notre Société a décerné une médaille de première classe à M. Félix Houillon, de Rapey, pour le défrichement de quinze hectares de terrains incultes : cette première récompense ne peut lui ôter le droit de concourir pour la prime décernée au nom du Gouvernement. Votre Commission n'a rencontré ; parmi les travaux du même genre qui lui ont été

signalés dans l'arrondissement de Mirecourt, ni la même importance, ni une exécution aussi parfaite, ni un succès aussi complet. Cette prime reste donc acquise à M. Houillon.

Ce concours a offert généralement des résultats remarquables, mais, il est intéressant surtout par la confirmation éclatante qu'il donne aux idées que j'ai émises dans la première partie de ce rapport. De toutes les fermes que la Commission a visitées, celle de M. Villemin est la moins importante, puisqu'elle ne contient que 28 hectares. C'est pourtant celle qui, relativement à son étendue, rapporte le plus au fermier qui l'exploite. Il le doit à la saine et intelligente application des conditions indiquées par le Ministre : la moitié des terres est consacrée au bétail, et la ferme entretient une tête par hectare. Les autres fermes n'arrivent pas à cette proportion; les unes, parce que le sol est moins riche; les autres, parce que le tiers seulement est livré à l'alimentation du bétail. Moins de produit et plus de dépenses de main-d'œuvre : tel est le résultat.

Là est donc bien la voie où l'agriculture doit s'engager, où l'appellent d'ailleurs les nécessités de l'alimentation publique, où elle est assurée de ne pas rencontrer de mécomptes. — Les portes de la France ont été ouvertes au bétail étranger. Cette mesure, si longtemps considérée comme la ruine de notre agriculture, n'a pas empêché le prix de la viande de s'élever de plus en plus. — Qui pourrait donc détourner nos cultivateurs d'adopter un mode d'exploitation qui leur promet, tout à la fois, plus de profits et moins de charges.

Votre Commission a l'honneur de vous proposer d'accorder :

1° A M. Villemin, de Gosselancourt, la première prime de bonne exploitation, consistant en une somme de 300 fr. et une médaille de première classe ;

2° A M. Georges, de Ravenel, une deuxième prime de bonne exploitation, consistant en une somme de 200 fr. et une médaille de première classe ;

3° A M. Maillard, de la Voivre, et à M. Paquette, du Grésil, chacun une troisième prime de bonne exploitation,

consistant en une somme de 150 fr. et une médaille, de première classe ;

4° A M. Félix Houillon , de Rapey , la prime de défrichement , consistant en une somme de 100 fr.

Primes décernées au nom de la Société d'Émulation.

Nous devons nous applaudir d'avoir ouvert un concours spécial aux mémoires qui traitent des questions agricoles. Il nous assure, chaque année, des œuvres remarquables et dignes d'être livrées à la publicité, parce qu'elles peuvent fournir à nos cultivateurs les renseignements les plus utiles.

Cet éloge est dû surtout au mémoire qui vous a été adressé par M. Mansuy, médecin-vétérinaire à Remiremont, sur la méthode de la castration des vaches. Ce mémoire se recommande par son plan logique, par sa rédaction sobre, claire et souvent élégante; mais il a un plus grand mérite à nos yeux, c'est de nous révéler le succès d'une entreprise qui est digne, au plus haut degré, de nos encouragements.

La méthode, décrite par M. Mansuy, connue dès les temps anciens, ressuscitée en Amérique par M. Thomas Wynn, a été propagée en Suisse, et ensuite en France, par M. Charlier qui l'a portée à un haut degré de perfection. Élève de M. Charlier, M. Mansuy, en venant se fixer dans l'arrondissement de Remiremont, a compris les avantages qu'elle présenterait à cette contrée où l'élevage du bétail est la principale industrie agricole. Il a voulu l'en doter. La tâche était difficile et périlleuse, difficile parce qu'il fallait vaincre les répugnances et les défiances, périlleuse parce que quelques échecs auraient suffi pour ruiner la réputation médicale que M. Mansuy avait besoin de conquérir. Heureusement, il s'adressait à une population intelligente; il opérait sous les yeux d'un Comice éclairé qui suivait ses travaux, et qui, bientôt convaincu, n'a cessé de lui accorder un sérieux appui.

autre de lui-même en présence de succès incontestables, M. Mansuy a voulu attendre que le temps eût consolidé, par de nombreux exemples, les résultats de ses efforts, que des preuves authentiques eussent imposé silence à toutes les objections. Aujourd'hui, cette sage réserve qu'il s'était imposée a porté ses fruits, et les plus honorables témoignages nous attestent tous les bienfaits de cette méthode, dont le département lui doit l'introduction.

Devant tant de titres à votre approbation, votre Commission ne pouvait hésiter à vous proposer d'accorder à M. Mansuy une médaille de première classe.

Un mémoire sur la culture de l'igname de Chine vous a été présenté par M. Guillemain, garde forestier à Saint-Dié, un de ces hommes, malheureusement trop rares, qui, dans des fonctions modestes, se dévouent avec succès à la recherche du progrès. Déjà récompensé par notre Société pour des travaux de reboisement d'une grande importance, M. Guillemain n'a cessé de rendre en toute occasion de nouveaux services, et, cette année encore, le Président du Comice de Saint-Dié, chargé de distribuer deux médailles de l'Académie nationale de l'industrie, en a conféré une à M. Guillemain.

Dans son mémoire, M. Guillemain rend compte de ses expériences sur la culture de l'igname. Toutes ses observations attestent un explorateur intelligent et attentif, à la hauteur de la lutte qu'il a engagée avec cette plante dont la culture est si difficile, et qu'il faut pourtant conquérir à notre agriculture. On remarquera surtout ses expériences sur l'hivernage de la plante et sur la dessiccation des tubercules. En continuant ses efforts qu'il a parfaitement exposés, en se maintenant au courant des expériences qui se poursuivent sous les auspices de la Société impériale d'acclimatation, M. Guillemain parviendra au but qu'il veut atteindre.

Ces efforts et le mérite du mémoire qui les retrace ont déterminé votre Commission à proposer pour M. Guillemain une médaille de première classe.

2° CRÉATION DE PRAIRIES

Depuis plus de quinze ans, à quelques kilomètres d'Épinal, une commune poursuit, avec la plus louable persévérance, l'exécution d'une œuvre importante pour l'accroissement de son bien-être municipal, et destinée, en même temps, à compléter ces grands travaux qui ont transformé en prairies fertiles les grèves désolées qui s'étendaient sur les deux rives de la Moselle. Ce serait une longue histoire à retracer que celle des difficultés, des entraves, des obstacles sans nombre que la commune de Dogneville a rencontrés dans la poursuite de son projet de convertir en prairies cinquante hectares de terrains communaux qu'elle possède dans le voisinage de la rivière. Ni les embarras, ni les déceptions n'ont pu lasser la patience de la population. En vain, les Maires se sont succédé; en vain le personnel du Conseil municipal a été plusieurs fois changé; le but est resté constamment devant les yeux de la population; sa persévérance n'a pas été ébranlée.

Aujourd'hui, cette œuvre, dont nous avons suivi toutes les phases avec une juste sollicitude, est enfin accomplie; et, quoique la commune elle-même se plaigne de son insuffisance et s'apprête à la perfectionner encore, elle donne déjà ce résultat que le revenu des cinquante hectares est plus que triplé. Nous n'avons pas à rechercher si ces plaintes sont fondées et si l'exécution laisse à désirer. Nous n'entendons pas nous préoccuper du plus ou moins d'habileté dont il a été fait preuve. Le mérite, que notre Société doit et entend récompenser, réside dans cette persévérance infatigable, dans cette tenacité dans le bien, dont la population de Dogneville a donné une preuve si longue et si éclatante. C'est avec cette fermeté, en effet, qu'on accomplit les grandes entreprises.

Aussi, la Commission vous propose-t-elle de décerner à la commune de Dogneville, pour être placée dans sa salle

que et aux yeux de tous les habitants, une médaille première classe.

Ces deux concurrents se sont aussi présentés pour les primes de cette catégorie : l'un, M. Grandmaire, propriétaire à Morville, a loué de cette commune un pâtis de la contenance d'environ un hectare, sillonné de nombreuses excavations, où, à la suite de deux incendies considérables qui, à deux années de distance, avaient affligé la commune, il avait été fait de grandes extractions de terre. Par des travaux importants, il a comblé ces fosses profondes ; il a répartie toute la surface la terre végétale, à l'aide du scarificateur et de la herse, et il en a fait une prairie en bon état de production. Il rendra à la commune une propriété considérablement augmentée de valeur. L'autre, M. Joseph Maire, cultivateur à Morville, a su profiter d'une source qui n'était pas utilisée et des eaux d'un canal, pour les amener, par des fossés de plus de 500 mètres de longueur, sur une étendue de deux hectares dont il a ainsi doublé la production. M. Maire est entré, pour ses exploitations, dans les meilleures voies de progrès en multipliant ses prairies artificielles, en passant à la culture des plantes sarclées, et en adoptant des instruments perfectionnés.

Les travaux de M. Maire ont, en réalité, plus d'importance, votre Commission pense que ceux de M. Grandmaire ne méritent d'être placés au même niveau, parce qu'il les a faits dans une propriété dont il n'a que la possession temporaire, parce que vous attachez une estime toute particulière aux entreprises par lesquelles un fermier, en augmentant son propre revenu, augmente aussi la fortune du propriétaire. Elle vous demande pour chacun d'eux une médaille de deuxième classe.

DRAINAGE.

Le drainage, pratiqué de temps immémorial dans les contrées humides de nos montagnes, a conquis, depuis

quelques années, une plus large place dans les améliorations agricoles. Le Gouvernement l'encourage par des prêts et en lui assurant le concours des ingénieurs du service hydraulique. Cependant, l'emploi de ce moyen si puissant d'accroître la fertilité du sol ne se propage pas encore avec une rapidité suffisante. C'est une raison de plus, Messieurs, pour tenir compte des travaux de cette nature et pour les offrir en exemple à nos cultivateurs.

A ce titre, la Commission vous demande une médaille de deuxième classe en faveur de M. Camille Cholez, de Bult, qui a drainé trois prairies d'une contenance totale de 120 ares. Il a ainsi obtenu une augmentation notable de leur produit; celui de la pièce principale a été doublé. M. Cholez appartient à une famille honorable de cultivateurs dont le nom a bien des fois retenti dans nos concours. Nous sommes heureux de l'y voir reparaitre.

3° REPEUPLEMENT DES FORÊTS.

La Commission réclame une médaille de première classe en faveur de M. Demangeon, garde forestier communal au Tholy.

Les titres de M. Demangeon sont attestés par le garde général et par l'inspecteur sous les ordres desquels il est placé. Il n'était encore que garde champêtre qu'il se dévouait déjà, avec le zèle le plus louable, à l'amélioration des forêts appartenant aux communes de Tendon et de Faucompierre. Il y créait des pépinières, il y effectuait des repeuplements. A force de travaux poursuivis avec autant d'habileté que de persévérance, il est parvenu à reboiser une étendue de cent hectares, entièrement vide et stérile. « M. Demangeon, dit M. le garde général dans sa lettre du 4 mai dernier, a fait dans son triage plus qu'il n'est possible de désirer. »

Vous ne penserez pas que la Commission demande une trop haute récompense pour ce dévouement de tous les jours, soutenu pendant de longues années, et qui a produit des résultats si utiles.

MACHINES.

us avons reçu de nombreuses communications relatives à la découverte de machines nouvelles. Les esprits se dirigent avec ardeur vers ces recherches, par une conséquence naturelle du développement imprimé à l'industrie et de la nécessité, mieux sentie tous les jours, de perfectionner les instruments de l'agriculture.

La Commission a adopté la résolution d'un silence absolu sur les machines qu'elle n'a point approuvées. A quoi servirait-il, en effet, de constater l'échec d'un homme intelligent et habile, qui a conquis votre estime, et qui se verra facilement d'une erreur? A quoi bon aussi traiter avec mépris les œuvres enfantées par un amour-propre blessé, qui suit avec persévérance une voie funeste à ses intérêts, et où chacun de ses pas est marqué par une chute. On ne peut pas non plus vous demander une récompense pour le système de locomotion que M. Ruaux, de Bains, veut appliquer aux chemins de fer d'un ordre secondaire, que j'appellerais volontiers les chemins de fer de vicinalité. La machine de M. Ruaux n'est pas encore construite; elle n'a pas pu encore être expérimentée et jugée. Parmi les hommes les plus compétents, son projet d'employer le poids du cheval comme force motrice a rencontré des éloges et des critiques. L'auteur, encouragé par les uns, s'appliquera sans doute à écarter les objections des autres. Le temps n'est pas venu de se prononcer. Nous ne pourrions accorder aujourd'hui qu'un encouragement, ou une subvention; ce nous est interdit par l'économie de notre budget. Bornons-nous donc à exprimer le vœu que le Gouvernement se fasse un compte de la valeur du projet de M. Ruaux, et lui fournisse les moyens de le réaliser.

Les motifs d'un autre ordre nous obligent à ajourner toute décision sur un perfectionnement apporté à l'une des machines les plus utiles à l'agriculture.

Enfin, Messieurs, un ouvrier intelligent et digne, sous beaucoup de rapports, de votre intérêt et de votre estime, vous avait présenté le modèle d'une machine à battre, occupant peu d'espace, pouvant être déplacée à volonté, et que les bras de deux hommes suffisaient à mettre en mouvement. Conçue dans le but de satisfaire aux besoins de la petite culture de sa localité, sans être appelée à un grand avenir, elle pouvait cependant trouver un utile emploi. Son exécution prouvait que son auteur avait compris toutes les difficultés de son œuvre et avait cherché à les vaincre. Votre Commission a cru devoir tenir un plus grand compte de perfectionnements fort remarquables assurés par M. Barreaux, de Fontenoy-le-Château, à la fabrication des couverts en fer battu, industrie spéciale de sa localité. Ces perfectionnements sont attestés par des preuves authentiques.

Elle vous propose d'accorder à M. Barreaux une prime en numéraire de 50 fr.

DÉFRICHEMENT ET MISE EN VALEUR DE TERRAINS IMPRODUCTIFS.

Le sol si accidenté de notre département offre encore, dans nos montagnes surtout, de vastes terrains, ou vagues et stériles, ou hérissés de rochers, que des travaux pénibles peuvent seuls approprier à la culture. De toutes parts, les rapports des commissions des Comices attestent de courageux efforts, qu'à eux, surtout, il appartient de récompenser. Vous ne devez prendre en considération que ceux dont l'importance dépasse le niveau ordinaire.

C'est par ce motif que, non sans regret, la Commission a dû écarter, de ce concours, la demande de M. Tihay, maire de Laveline, et celle de M. Jean-Nicolas Houel, de la même commune. Ce dernier, d'ailleurs, a déjà reçu un premier encouragement en 1857.

Par un autre motif, elle a dû écarter aussi celle de M. Ferry, de la Forge, quoiqu'il ait notablement amélioré les travaux

raison desquels vous lui avez décerné, en 1856, une médaille de première classe.

Don examen s'est ainsi concentré sur les travaux de quatre concurrents :

1° L'un, M. Jean Mougel, de Cremanvillers, commune de Remiremont. M. Mougel a défriché un terrain de deux hectares, occupé autrefois par un immense rocher, sur lequel poussaient à peine quelques bruyères remplacées aujourd'hui par les produits d'une belle culture. La construction d'un mur d'appui et d'un beau chemin d'exploitation ont complété cette entreprise difficile. M. Mougel a aussi drainé sa prairie qui est parfaitement entretenue.

2° M. Jean-Dominique Hollard, de Noirpré, commune de Forge, a défriché 140 ares de terres incultes et amélioré l'arrosage de 220 ares de prairies. A l'aide des pierres qu'il a extraites, il a construit 360 mètres de murs d'appui. Ces travaux considérables et les heureux résultats qu'ils ont produits sont attestés par le Maire de la commune qui le recommande à vos récompenses.

3° M. Léonard, du Saut-le-Cerf, commune d'Épinal, a défriché un terrain de 90 ares, situé près de la Moselle, et depuis longtemps dévasté par les inondations contre lesquelles le village maintient une digue construite avec les pierres extraites du sol ; un autre terrain de 50 ares, et un troisième de 60 ares. Ses travaux ont duré pendant cinq ans et ont eu pour résultat que des récoltes de céréales croissent aujourd'hui là où il n'existait auparavant que des cailloux et des sables. Enfin, M. Jacquemin, de Saint-Jean-du-Marché, a défriché et mis en valeur un terrain de 120 ares, qu'il a acquis de la commune.

Tous ces travaux méritent les encouragements de la Société, mais à des degrés inégaux. Aussi la Commission propose-t-elle :

1° Une médaille de première classe pour M. Mougel ;

2° Une médaille de première classe pour M. Hollard ;

3° Une médaille de seconde classe et une prime en numéraire de trente fr. pour M. Léonard ;

4° Une mention honorable pour M. Jacquemin.

Récompenses en dehors du programme.

Nous devons à l'initiative de l'Administration une série de mesures qui ont eu cet heureux résultat de développer, dans notre département, le goût de l'arboriculture, et de substituer à une aveugle routine, des méthodes raisonnées, basées sur la saine observation des lois de la nature. Les excellentes leçons de notre digne professeur, M. Trouillet, ont déjà formé des élèves habiles, mais elles ont aussi provoqué des études sérieuses et d'un ordre élevé : M. Préclaire, de Charvillat, s'est appliqué à représenter, dans une série de dessins exécutés avec une habileté et une exactitude des plus remarquables, les phénomènes physiologiques signalés par les professeurs et les principales opérations de la taille des arbres. Apfondissant davantage encore les questions posées dans le cours, M. Préclaire les a soumises à une expérimentation rigoureusement conduite et qui révèle les plus précieuses facilités d'observation et d'analyse. Il en a consigné les résultats dans un mémoire joint à la série de ses dessins.

Cette œuvre, si intéressante, marquée de tant de qualités qui la distinguent, a été soumise tour à tour à l'examen de l'Administration, du Conseil général et de notre Société. Elle a provoqué de nouvelles mesures qui consolideront et compléteront, plus rapidement encore, les progrès qui s'accomplissent dans notre arboriculture locale. Elle a paru, à la Commission, digne d'un encouragement spécial. Aussi, elle propose-t-elle d'accorder à M. Préclaire une médaille de première classe.

La Commission vous demande aussi une médaille de première classe en faveur de M. Léon-Isidore Cholez.

harmonie, pour les succès qu'il a obtenus, depuis quatre ans, dans l'éducation des abeilles, succès attestés par M. le Président du Comice de Rambervillers, et que j'ai pu aussi constater, l'année dernière, à l'exposition de ce Comice. Dans sa demande, qui a les proportions d'un mémoire sommaire, M. Cholez rend compte de ses procédés et des résultats de leur application, résultats remarquables puisqu'en quatre ans, le produit de son entreprise, commencée avec 45 paniers d'une valeur de 900 fr., s'est élevé à 463 paniers d'une valeur de 3,260 fr., et que le produit annuel s'est accru dans une égale proportion. L'industrie à laquelle se livre M. Cholez peut être unie à toutes les autres exploitations agricoles sans leur imposer ni embarras, ni sacrifices. Vous avez toujours cherché à l'encourager. Vous ne cesserez-vous à ce qu'une récompense de premier ordre soit décernée à M. Cholez à ses concitoyens et le recommande auprès d'eux comme leur conseil et leur guide.

Pouvons-nous méconnaître, Messieurs, les services rendus à l'agriculture par ces chasseurs habiles, par ces trappeurs qui ne le cèdent en rien à ceux de l'Amérique, et qui débarrassent nos champs et nos prés de cette multitude de rongeurs qui y causent souvent tant de ravages. Parmi eux se distingue M. Dominique Pierrat, de Gerbamont. C'est à milliers qu'il faut compter ses victoires, attestées par les habitants de plusieurs communes dans des termes qui méritent la satisfaction et la reconnaissance.

Nous vous demandons d'ajouter une prime de 30 fr. à la mention honorable que vous lui avez accordée, il y a deux ans. J'ai terminé, Messieurs, et cependant vous me permettrez de clore ce rapport par une dernière observation.

Vous allez récompenser des progrès réels, des travaux inégalement utiles, et qui prouvent que notre département continue à prendre part à ce mouvement général qui entraîne l'humanité dans des voies nouvelles et vers un avenir dont nous ne nous est pas donné de sonder tous les mystères. Les candidats qui vont recevoir de nous ces modestes récompenses,

bien inférieures à leur mérite, éprouvent en ce moment, envers vous, les sentiments d'une sincère reconnaissance. Qu'il me soit permis de les invoquer pour leur demander à tous de se constituer nos auxiliaires persévérants et dévoués. Ils ont donné l'exemple; qu'ils prodiguent le conseil. Que partout où ils verront le progrès possible, ils l'excitent, ils l'encouragent, ils le secondent : c'est à cette tâche, si digne d'eux, que notre Société les convie.

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

DE 1859,

PAR M. KUSS,

Membre titulaire.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Vous avez, il y a quelques années, introduit l'élément littéraire et artistique dans vos concours annuels. Grâce à vous en soient rendues, et sachons persévérer dans cette voie sans nous étonner, sans nous indigner que bien peu répondent à notre appel. Tendons une main fraternelle à toute œuvre désintéressée de l'étude, de la pensée ou de l'imagination... *Rari nantes in gurgite vasto*. Admirons et respectons, comme l'impulsion de la divine Providence et la préparation sans doute à des destinées plus hautes, l'élan porté et le succès prodigieux avec lequel l'homme de nos jours conquiert la matière et la fait obéir en esclave; mais, tout admirant, faisons nos réserves; n'oublions pas que la matière n'est dans ce monde que l'obstacle contre lequel Dieu a voulu que nous luttons pour nous élever jusqu'à Lui par le travail et l'épreuve. Ne prenons pas l'enveloppe pour la substance, l'empêchement pour le but, et gardons

toujours un coin de refuge pour regarder le ciel. Si l'innombrable majorité de nos semblables est encore aux prises avec cette matière rebelle, si la lutte acharnée absorbe encore toutes les forces et trace un cercle étroit à tant d'intelligences dignes peut-être d'un plus noble théâtre, si le feu sacré ne jette que des lueurs vacillantes, courage et confiance ! notre siècle a sa tâche ; il remue les montagnes, il broie le fer, parce qu'il faut que les montagnes s'ouvrent et que le fer s'amollisse. Mais déjà ne vous semble-t-il pas que, du fond de cette usine, quelques voix s'élèvent vers un ciel plus pur, qu'un faible écho leur répond qui hier leur manquait encore ? N'espérez-vous pas qu'il grandira demain, et que bientôt sans doute le cœur et la pensée reprendront leurs droits et rentreront triomphants au sein de cette société, affairée plus encore que perversie ?

Cette consolation de l'espérance est bien nécessaire, Messieurs et chers collègues, à ceux que le temps présent, pris dans ses étroites limites, avec sa soif du gain sans scrupule, son luxe sans pudeur et sans goût, avec son mépris de tout idéal, son dédain des principes, son grossier réalisme dans l'art, sa jeunesse même (ô douleur !) devenue positive, prudente, calculatrice, à ceux que tout cela, dis-je, opprime comme un rêve pénible. Non, ce n'est pas la mort, c'est une crise ; la vapeur du combat obscurcit l'atmosphère, les lutteurs croient lutter pour leur bien-être terrestre, ils luttent pour affranchir les générations futures du poids de cette matière qui est tout leur horizon. Tel doit être notre ferme espoir.

Mais, puisque le flambeau ne doit pas, ne peut pas s'éteindre, honorons ceux qui, renonçant à se jeter dans le tourbillon, se dévouent à le porter.

Et quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Ce sont les anneaux sacrés de la chaîne du progrès. Ils vivront, eux ou leurs œuvres ou leur inspiration, tandis que les efforts confus de la foule se perdront dans l'océan sans fond de l'oubli.

Conservons donc toujours dans notre programme le concours littéraire et artistique, quelque rares que soient les envois, et réservons-lui la place d'honneur ; car le danger n'est pas que l'homme recule désormais découragé devant la matière.

Deux travaux littéraires nous ont été adressés cette année : *Une Étude sur le langage, son origine, ses progrès, ses transformations, etc.*, par M. Fleuret, maître de pension à Bruyères, et une *Étude historique sur l'Abbaye de Remiremont*, par M. l'abbé Guinot, curé de Contrexéville, chanoine honoraire de Troyes.

L'étude de M. Fleuret est inspirée par une bonne pensée. C'est aux sources qu'il faut remonter pour comprendre le véritable génie des langues, ce merveilleux instrument de l'esprit humain. Mais le programme nous a paru faiblement, et quelquefois infidèlement rempli.

M. Fleuret déclare avoir entendu faire un résumé à l'usage de la jeunesse des écoles. Malheureusement la philologie, cette étude si neuve encore, ne se laisse pas emprisonner ainsi ; les plus savants en sont à chercher, et le temps n'est pas venu de résumer et d'abrégé.

Entr'autres propositions contestables, nous ne pouvons nous empêcher d'en relever une qui touche à l'une des misères de notre temps. Selon M. Fleuret, on n'a jamais mieux écrit que de nos jours. Sur cela je l'arrête, et le mets en demeure de citer, en matière de style, le philosophe ou le polémiste supérieur à Pascal, l'écrivain sacré supérieur à Bossuet, les vainqueurs de Molière, de Corneille, de Racine, sur la scène, le cauteur, le peintre de mœurs, qui laissent derrière eux M^{me} de Sévigné et la Bruyère ? Sachons, Messieurs, être modestes, et, si nous nous avouons notre mal, peut-être nous sera-t-il donné d'en guérir.

En résumé, le travail de M. Fleuret est une tentative honorable, mais prématurée. Un jour viendra peut-être où la philologie prendra place dans l'enseignement élémentaire ; mais ce jour est bien loin de nous encore ; quelques hypothèses, quelques assertions hasardées, ne constituent pas une science.

J'arrive, Messieurs, à un travail bien plus important l'étude de M. Guinot sur l'Abbaye de Remiremont. Mais ici je recule effrayé; qui suis-je pour apprécier une œuvre d'érudition? Ce que je puis, c'est de remercier M. l'abbé Guinot en votre nom, Messieurs, de ses laborieuses et opiniâtres recherches.

Voilà bien un ouvrage dans l'esprit de votre programme. Porter la lumière dans les riches annales de notre passé, choisir un sujet lorrain, vosgien, sur lequel se reflète en quelque sorte toute la société du moyen-âge avec ses innombrables bigarrures, n'est-ce pas faire un travail d'un intérêt double intérêt local par la restauration de l'une des institutions les plus curieuses et les plus célèbres du sol vosgien, intérêt général par le profit qu'en peuvent tirer tous les historiens pour l'étude approfondie de ces temps singuliers, bien plus éloignés de nous par la révolution des idées que par celle des années?

Le livre s'ouvre par la période hagiographique, c'est-à-dire par la vie et les œuvres des Saints, fondateurs de l'Abbaye de Remiremont et des établissements religieux qui lui ont donné naissance ou qui en sont issus. Ici la légende et le miracle dominant. La seule autorité est celle d'un moine anonyme qui écrivit, dit M. Guinot, peu après la mort des saints et encore ému des spectacles dont il a été témoin. L'Église, ajoute M. Guinot, n'impose à la croyance que ses dogmes définis et laisse à chacun la liberté de jugement sur les légendes et les prodiges qu'elle renferme. Nous pouvons donc, sans réclamer d'autre liberté, avouer que l'impression des légendes n'est pas la même sur tous les esprits. Il en est pour lesquels certaines d'entre elles tranchent sur la noblesse et la simplicité de l'Évangile, à peu près comme tranchent sur nos vieilles cathédrales ces maladroites restaurations du XVIII^e siècle (et peut-être pourrait-on ajouter du XIX^e), contre lesquelles l'auteur s'élève quelque part dans son livre avec une indignation si sincère. Qu'est-il besoin d'ailleurs de s'arrêter à quelques miracles contestables, qui n'ajoutent

en à la foi des uns et prêtent des armes à l'incrédulité des autres ? Le vrai miracle, celui que le sceptique ne peut nier, que l'esprit fort ne peut taxer d'illusion, celui qui marque le doigt de Dieu pour quiconque admet un Dieu, n'est-ce pas le miracle de la diffusion du christianisme contre toute probabilité humaine ? n'est-ce pas le miracle toujours avant de l'apostolat, le miracle de cette foi ardente qui depuis dix-huit siècles, et aujourd'hui plus que jamais, lance, sous des habits de diverses formes, des légions intrépides à travers toutes les souffrances, toutes les privations, tous les martyres, pour porter la bonne nouvelle aux déshérités de toutes les extrémités du monde ?

Je me laisse entraîner, Messieurs ; je reprends l'analyse de notre livre.

La légende est séparée de l'histoire par trois siècles de ténèbres, sur lesquelles surnagent à peine quelques noms effacés des nécrologes. Puis apparaissent de rares lueurs dont l'historien ne néglige aucune. Peu à peu l'histoire s'illumine, le jour se fait, mais déjà l'Abbaye, toujours gouvernée par les filles de princes, forme une institution ancienne, un véritable pouvoir politique avec lequel tous les puissants ont à compter ; et qui subit tour à tour les assauts de la ruse et de la force.

Gisèle, troisième du nom, met, en 1070, l'Abbaye sous la protection immédiate de l'empereur Henri IV qui la lui rend au prix annuel de 80 muids de blé, 400 d'avoine, 10 porcs, 20 vaches, 4 verrats, 400 poulets, etc., le tout afin que l'honneur dû à la majesté impériale ne souffre aucune atteinte sous notre règne, et qu'on n'impose au monastère aucune redevance illégale et injuste. »

L'infatigable Gisèle entre ensuite en lutte contre l'évêque de Toul, et obtient des papes Urbain IV et Pascal II des bulles qui affranchissent l'Abbaye de toute dépendance épiscopale, et la mettent sous l'autorité immédiate du Saint-Siège. En revanche, l'Abbaye doit au Saint-Siège, tous les trois ans, un cheval blanc couvert d'une housse pourpre ou bleue. »

Plus tard le cheval et sa housse se payent, non plus en nature, mais en argent.

Survient ensuite, sous la même Gisèle, la lutte la plus curieuse à propos d'une fondation nouvelle : l'Abbaye de Chaumouzey. Le pape, l'empereur, le duc de Lorraine sont invoqués tour à tour. Ces hautes puissances formulent leurs sentences dans le langage le plus impératif. Premier bref de Pascal II qui confirme la fondation de l'Abbaye de Chaumouzey ; Gisèle répond en s'emparant de vive force de l'église et en faisant piller le territoire du monastère. Deuxième bref qui confirme le premier ; Gisèle continue ses violences. Troisième bref plus énergique, toujours sans effet. Quatrième bref avec menace d'excommunication. Est-ce fini ? point du tout. Le même pape, qui a prononcé tant de fois, convoque les parties à Langres et rend un nouveau jugement. L'abbesse meurt et cède la place à une abbesse plus pacifique. Ainsi finit une lutte de quinze ans.

Que dites-vous, Messieurs, de ce coin de tableau ? N'êtes-vous pas édifiés de ce spectacle de foi, de charité, d'obéissance filiale au Saint-Siège qui, selon quelques-uns, caractérise le moyen-âge ?

A ces luttes succèdent celles de l'Abbaye contre les ducs de Lorraine qui, sous le titre de voués, c'est-à-dire de protecteurs, commettent des violences et des exactions de toute espèce. Nouvelle intervention des papes et des empereurs, nouvelles excommunications. La tête de l'hydre renaît toujours et, s'il ressort un enseignement de toute cette histoire, c'est qu'il n'y avait alors d'autre autorité réelle que celle de la force brutale.

En 1290, l'abbesse Félicité de Laure se fait déclarer, par l'empereur Rodolphe, princesse de l'Empire, avec droits régaliens, au prix de 65 marcs et un teston à payer par les habitants de Remiremont. Ils réclament : condamnation à une amende de 20 marcs, toutes les fois qu'en étant requis ils n'auraient pas acquitté le tribut.

Par ces nouveaux privilèges chèrement payés, l'Abbaye

chappe-t-elle au moins aux vexations des ducs de Lorraine ?
allement. Nouvelles luttes , nouvelles violences qui aboutissent au concordat de l'Échappenoise. Le duc confesse ses torts et son repentir ; les droits respectifs semblent fixés à jamais. Mais, qu'importent les traités aux hommes de la violence ? et quoiqu'on en puisse dire, le moyen-âge tout entier est le règne de la force , de l'anarchie et du mépris de la loi jurée. Ne continuons pas ce récit monotone ; l'Abbaye , toujours attaquée , reste toujours debout et semble grandir dans la lutte. Elle s'érige en chapitre noble , et les preuves de noblesse sont fort sévères. Qu'était-ce donc au juste que ces abbayes , ces chapitres du moyen-âge ?

L'entrée de l'abbesse à Remiremont ressemblait à celle d'une reine. Escortée d'une foule de seigneurs et de gentilshommes , elle s'avancait au son des cloches , recevait les clefs , conférait les pouvoirs aux officiers municipaux et judiciaires. Elle avait un train royal, crosse d'or , chaperon de velours doublé d'hermine mouchetée , bague de saphir , carrosse à six chevaux , maison princière , etc. Elle déléguait des députés aux assemblées politiques , avait droit de grâce et de mort , et des jugements de par Madame , il n'y avait appel qu'à l'empereur.

Elle avait sous ses ordres grand prévôt , grand et petit chancelier , chancelier d'État , sonrier , grand et petit ministral , bailli , tout un gouvernement civil et militaire en un mot , bien plus complet sans doute que celui de bien des seigneurs féodaux.

Dans l'église , le chapitre proposait à près de cent cures desservies dans les diocèses de Toul , Besançon , Bâle et Alons-sur-Saône. C'en est assez pour expliquer les luttes politiques de l'Abbaye et pour donner une idée de cet enchevêtrement bizarre et universel du moyen-âge , où nul n'avait plus de cinq ou six maîtres , où l'idée du droit ne se séparait pas de celle de la force , et où toute occasion paraissait bonne et légitime de rompre un lien ou d'en resserrer un autre.

Le chapitre possédait tous les droits et toutes les redevances

féodales ; c'était une souveraineté féodale au grand complet. L'histoire de M. l'abbé Guinot, quoique fort rapide, sur le fort bien pour faire comprendre que, si ces redevances féodales servaient en partie, selon ses expressions, à éclairer, diriger et défendre la Société, il s'en distribuait une trop large part sous le titre de prébendes, à l'abbesse et aux chanoines qui en usaient comme de leur propre patrimoine, et qui n'ayant nullement tous leurs intérêts confinés dans le cercle de l'Abbaye, puisqu'elles possédaient une multitude de domaines au dehors, dispersaient au loin le fruit de la suzeraineté de leurs vassaux.

En un mot, l'Abbaye de Remiremont, où l'élément religieux, dans le récit même de l'historien, quoique prépondérant, ne joue qu'un rôle secondaire, nous offre, au point de vue civil, l'image complète d'une société évanouie sans retour, dans un vaste creuset dans lequel s'est lentement élaborée la société moderne, et qui, après tant d'explorations heureuses, ouvre encore un si vaste champ d'études aux historiens. Nous espérons en voyons éclore et se fortifier les libertés municipales, souvent attaquées, toujours patientes et obstinées, victorieuses en fin à force de persévérance.

Raconterons-nous les discordes intestines du chapitre, les abbesses rivales, élues chacune par une faction, successivement reconnues et dépossédées par le même Pape, les violences de Charles III, duc de Lorraine, qui fait loger le maître des hautes-œuvres dans la ville et menace les chanoinesses de les faire brûler vives dans leurs stalles, elles essaient de résister, les tentations de réforme de la fille Catherine de Lorraine, devenue abbesse de Remiremont envers laquelle, en vérité, après les procédés du père, l'hostilité des chanoinesses est au moins excusable, l'opposition de celles-ci triomphant des efforts et de l'autorité du pape, leurs blanches mains démolissant de nuit les murailles qui s'élèvent de jour pour les cloître, les pérégrinations de Catherine, sa complicité dans le mariage de Gaston d'Orléans, ce prince lâche et fourbe envers lequel l'auteur, soit

en passant, nous semble montrer une complaisance un peu trop lorraine, la colère de Richelieu, les sièges de l'Abbaye, les chanoinesses montant elles-mêmes sur la brèche, et mille autres événements curieux et caractéristiques? Non, Messieurs, j'ai hâte d'avancer et vous laisse le plaisir de suivre l'histoire dans le livre lui-même. ●

Si l'autorité spirituelle des papes est presque toujours impuissante, la force ouverte au service des rois et des princes a plus de succès. Après la mort de Catherine, ils imposent à l'Abbaye des enfants de 9 ans qui n'y font pas même apparition. Évidemment la dignité d'abbesse n'est plus qu'un privilège usuraire arraché par le plus fort.

Cependant, Dorothée de Salm, l'une de ces enfants, arrivée à l'âge de femme, reprend les plans de réforme et rallume la guerre intestine. Le pape et le roi sont appelés comme arbitres. Le roi, comme toujours, tranche la question; il envoie d'autorité un commissaire qui trace l'enceinte du cloître, et ferme les grilles dont l'aspect avait excité de si violents orages sous Catherine de Lorraine.

La paix de Ryswick rend la Lorraine au duc Léopold; à sa première visite, il fait abattre la Franche-Pierre, signe révérent de l'indépendance de l'Abbaye, sous le prétexte qu'elle gêne la circulation de son carrosse.

Les princesses de Lorraine se succèdent; l'Abbaye n'est plus que l'humble vassale du prince régnant. La lutte et la vie s'y éteignent à la fois.

En 1726, le pape délègue le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, comme visiteur de l'Abbaye. Tout s'y passe en compliments; il est clair que les passions ardentes du passé sont éteintes. L'Abbaye se laisse dépouiller à petit bruit de ses privilèges; les scellés de Lorraine sont placés sur les meubles de l'abbesse Béatrix; la cour de Lorraine institue des tribunaux d'appel; tout entre dans le cadre de la société nouvelle. A la mort de Stanislas, Louis XV, devenu souverain de la Lorraine, décore les dames du chapitre « d'un large cordon bleu liseré de rouge », et reçoit l'hommage de leur

respectueuse gratitude. La foudre frappe l'église en 1778 ; Louis XVI accorde 440,000 livres sur sa cassette pour la rebâtir. Il ne reste pas trace de la fière indépendance du passé.

Ce XVIII^e siècle est plein d'enseignements. Dans les monastères comme dans le monde, les moindres épisodes révèlent une transformation profonde. Un moine, pour célébrer les vertus de Dom Calmet, demande aux dieux de le faire revivre dans son successeur. Louise de Bourbon, princesse de Condé, dernière abbesse de Remiremont, reçoit à son entrée dans la ville les compliments des jeunes filles qui invoquent les Nymphes et les Parques, et ne paraît pas s'en étonner. Les îles de la Moselle qui dépendent de l'Abbaye portent les noms de Pathmos et de Calypso. Tout est galant, élégant, allégorique, superficiel.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Il semble que le sérieux ait disparu de la vie et que le beau parler dispense de toute conviction et de toute énergie.

Tout à coup retentit, au sein de ces frivolités, le lourd marteau révolutionnaire. Toutes les communautés religieuses sont abolies, et Poulain-Grandpré, commissaire du département, se fait remettre, le 7 décembre 1790, les clefs du Trésor, en dépit des protestations du chapitre. Ainsi finit cette Abbaye célèbre, dont l'origine se perd dans la nuit des légendes, qui n'eut jamais qu'une existence troublée, qui, depuis plus d'un siècle, était en contradiction manifeste avec toutes les tendances de la société nouvelle, dont la vie s'était retirée, et qui devait tomber avec les derniers vestiges de la féodalité.

Quelques chapitres sont encore consacrés par l'auteur à suivre, après leur dispersion, les chanoinesses et surtout l'abbesse, princesse de Condé, à montrer la foi et l'énergie se réveillant et se retrem pant par la persécution, et à accompagner les martyrs catholiques jusque sur l'échafaud révolutionnaire. Quelque douloureuse que soit cette histoire, et quoiqu'elle ne se rattache plus à celle de l'Abbaye, on éprouve quelque soulagement à ne pas rester sous l'impression

aissement universel qui marque les dernières années précédèrent l'ouragan.

ous qui frémissons encore au souvenir de cette tempête nos pères ont connu toutes les angoisses, nous qui nous pouvons enfin sur la rive solide, il nous plaît de savoir tout a sombré dans la tourmente, si tout était usé, corrompu, soit que la pente de notre esprit nous porte aux regrets passé ou aux aspirations de l'avenir, pour peu que nous ions un cœur d'homme, nous saluons avec joie, même avers les ruines, les preuves de l'éternelle noblesse de nature humaine, si petite parfois dans les molleses de ie, si grande dans le martyre !

vous arrête bien longtemps, Messieurs, et j'entremêle analyse de réflexions qui vous paraîtront peut-être trop onnelles; mais, j'ai voulu vous faire partager les sentiments fait naître la lecture réfléchie d'une œuvre sérieuse stoire. Ce qui rend l'histoire si attachante, ce n'est pas lle entasse des faits et des dates, ils glissent sur la noire qui ne peut tout retenir. Mais l'histoire est un air où l'homme étudie ses semblables et s'étudie lui-même. seul fait soulève un monde de réflexions, et, dût-on arer souvent, c'est ainsi qu'on apprend à juger et à prendre. Pour moi, j'ai parcouru avec délices cette histoire temps passés, resserrée dans le cercle étroit d'une Abbaye, pour principal défaut, que M. l'abbé Guinot me permette e lui dire, je l'ai trouvée trop courte. A peine les person- es peuvent-ils se poser, ce sont des ombres que l'auteur ue et qui s'évanouissent avant d'avoir pris corps. Leurs sont racontés; leurs passions nous échappent. C'est un ut, selon nous, mais non un reproche. Il se peut que documents soient avarés; d'ailleurs tout le monde n'a le loisir, ni même les moyens matériels, de consacrer années à fouiller tous les recoins d'une vieille histoire avers la poudre des bibliothèques, et, lors même qu'il fait, encore faut-il le temps de redire par écrit à ses citoyens ce qu'on a longuement appris soi-même. Mais

il nous a été impossible, en voyant fuir si vite les hommes et les événements, en voyant s'esquisser à peine le tableau mouvant des passions humaines, il nous a été impossible, disons-nous, de ne pas nous rappeler involontairement ces admirables récits des temps Mérovingiens ou de la conquête de l'Angleterre, où le lecteur charmé sent palpiter la chair et les os de ses personnages, s'émue, gémit, s'indigne, se réjouit avec eux, et ferme le livre dans l'ivresse du triomphe ou l'amertume de la défaite, comme s'il s'agissait de lui-même, de ses siens, de ses intérêts, de ses affections, de son honneur.

Le style de M. l'abbé Guinot est élégant, quelquefois même. L'extrême urbanité de la diction ne nuit point à la force de la pensée. On sent dans son livre la conviction et la modération se prêtant une force mutuelle. On savoure avec un plaisir particulier cette sobriété de style, aujourd'hui que certaines écoles ne savent souffler que la haine et ne connaissent d'autre langage que la violence, d'autre arme que l'injure.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait l'analyse de l'ouvrage; à peine avons-nous indiqué quelques-uns des faits culminants de cette histoire. Nous avons réussi si nous avons porté nos auditeurs à en rechercher la lecture.

Nous proposons de remercier M. l'abbé Guinot de son utile et beau travail, et de lui conférer, au nom de la Société d'Émulation, une médaille en vermeil. M. Guinot saura faire la part de notre situation financière, et comprendra que le bien que la Société pense de son œuvre doit se mesurer par l'intention.

Nous n'avons reçu, cette année, aucune œuvre d'art pour notre concours. Ne nous en étonnons point et laissons la porte toujours ouverte. Qu'il nous en arrive de temps en temps que nous ayons la conscience d'avoir encouragé quelques talents, comme nous l'avons déjà fait à coup sûr, c'en est assez pour nous récompenser de nos efforts. Qui sait si quelques-uns n'ont pas travaillé dans le silence, s'ils ne se sont pas jugés avec sévérité, et s'ils ne se réservent pas de redoubler d'efforts pour l'an prochain?

NOTE.

Dans toutes les associations scientifiques ou littéraires, il est admis, comme règle fondamentale, nécessaire, et sans laquelle, en effet, elles tendraient sans cesse à se dissoudre, que les auteurs d'un ouvrage, d'un mémoire, ou d'un rapport, ont le droit d'exprimer librement leurs opinions et leurs appréciations personnelles sans que l'association ait à en délibérer au préalable et à décider, à la majorité des voix, si elle y adhère ou si elle les pratique. Comme un juste tempérament de cette liberté, il est équitable, quand il s'agit surtout d'un rapport qui rend compte d'un concours et apprécie l'ouvrage de l'un des concurrents, que l'auteur de cet ouvrage puisse présenter ses observations, et qu'elles soient annexées à la suite du rapport, s'il doit être publié. Par ce motif, la Société d'Émulation a décidé que la lettre suivante, de M. l'abbé Guinot, serait imprimée à la suite du rapport de M. Kuss.

Contrexéville, le 19 Janvier 1860.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Dans presque toutes les académies de province, plusieurs de mes confrères apportent aux concours historiques le tribut de leurs investigations; ils montrent que le clergé, loin de redouter les lumières, s'associe à toutes les œuvres d'intelligence et de progrès. Encouragé par leur exemple, j'ai présenté une étude sur l'Abbaye de Remiremont à la Société d'Émulation des Vosges, unique Société littéraire de notre département. Avec l'urbanité qui vous caractérise, vous m'avez remercié d'avoir si bien compris votre but, et de secondar vos désirs pour réveiller l'amour des études archéologiques.

La lecture du rapport, que vous avez eu l'obligeance de me communiquer, a fait naître dans mon esprit quelques réflexions que j'ai l'honneur de vous transmettre. Ce rapport rédigé avec un talent remarquable, un style élégant et très-animé, est trop favorable à mes travaux ; mais les éloges que M. le rapporteur prodigue à mon livre, ne l'ont point empêché d'émettre ses appréciations historiques : ces éloges ne peuvent davantage m'enlever la liberté de vous exprimer les miennes.

Je comprends que les légendes ne produisent pas sur tous les esprits la même impression, que certaines d'elles tranchent sur la noble simplicité de l'Évangile. Mais les légendes, qui dans la pensée de leurs auteurs n'étaient destinées qu'à former des traditions domestiques, sont venues des documents historiques : à ce titre, elles méritent droit à une attention sérieuse, lorsqu'elles sont authentiques et vraies. Afin d'établir sur ces documents anciens un discernement judicieux, Mabillon, les grands Bénédictins du XVII^e siècle, les Bollandistes, qui sont les classiques de l'hagiographie, ont fixé les règles d'une critique dont la sagesse égale la sûreté. Mabillon, Luc d'Achery, les Bollandistes ont discuté et contrôlé les légendes qui racontent la vie des saints, fondateurs de l'Abbaye de Remiremont de ces illustres anachorètes qui ont semé, au VII^e siècle, les germes de la civilisation sur nos montagnes. J'ai donc accepté l'autorité de ces grands maîtres.

Ces légendes ont non-seulement sauvé beaucoup de souvenirs historiques, mais elles ont encore allumé le flambeau de la littérature au milieu de nos forêts, et conservé les lettres latines elles-mêmes dans les désastres de l'Austrasie. L'historien se garde donc bien de négliger les lueurs de ce lointain crépuscule ; il ne rencontrerait plus dans les âges éloignés que les ténèbres d'une nuit profonde.

Quant aux faits miraculeux qu'on rencontre en général dans la vie des saints, des héros du christianisme, je ne défie des excès du doute ou de la crédulité, car le g

Bossuet s'est chargé d'expliquer le secret de ces phénomènes surnaturels.

Ces questions hagiographiques pouvant se présenter de nouveau à la Société d'Émulation, à l'occasion des nombreux documents qui se rattachent à l'histoire de notre pays, je dois, Monsieur le Président, devoir vous rappeler le sentiment de ce grand écrivain sur ces matières délicates et complexes :

« Dieu, dit-il, est un ami sincère qui n'a rien de réservé pour les siens, et leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire. Les créatures les plus rebelles sont créées par une secrète vertu de faire la volonté de celui qui est celle de Dieu. Presque toutes ont senti cette puissance un peu limitée, non-seulement dans les grands besoins, mais encore s'il se peut dire sans nécessité : mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, ont le sujet ordinaire de la raillerie des incrédules, il faut que je tâche de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu.

» Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes lettres touchant les sortes de miracles.

» Je trouve deux raisons principales pour lesquelles Dieu tend son bras à des opérations merveilleuses : la première, est pour montrer sa puissance, la seconde, pour faire sentir sa bonté, et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or, je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute puissance, il choisit des occasions extraordinaires. Mais quand il veut encore faire sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes.

» La toute puissance semble surmonter les plus grands obstacles ; la bonté descend à des soins plus particuliers. Dieu veut plaire à faire connaître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs, et prévient leurs désirs dans les moindres choses ; montrant sa toute puissance dans les entreprises éclatantes, et voulant bien aussi, quand il lui plait, montrer dans les

moindres, la facilité avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs (4). »

Selon Bossuet, le miracle de la diffusion de l'Évangile, de l'apostolat ne tarirait pas la double source de la puissance et de la bonté divine.

Je n'ai pas eu la témérité, Monsieur le Président, d'écrire une histoire : je n'en avais ni les forces ni les moyens ; après de longues investigations, j'ai voulu crayonner une simple étude : dans ce rapide travail, j'ai été sobre d'appréciations historiques, pour ne point m'exposer à des affirmations téméraires. N'ayant le plus souvent recueilli que des dates perdues, des noms oubliés et quelques grains de la poussière des morts, je ne pouvais juger les faits ni les passions des hommes. L'histoire moderne, l'histoire contemporaine elle-même, sont chargées de tant de problèmes insolubles, comment aurais-je pu apprécier, avec sécurité, des temps bien plus éloignés de nous par la révolution des idées que par celle des années, et porter des jugements sur l'histoire générale, à l'occasion de quelques cellules dont il ne reste pas de trace et de stalle désertes depuis longtemps ?

Je n'ignore pas tout ce qu'il y a eu d'anarchie, de parjure, de plaintes, de violences, au moyen-âge. Quel siècle en fut exempt ? Le règne mythologique de Saturne n'a jamais existé que sur la lyre des poètes. Mais, dans cet âge tourmenté par tant de catastrophes, ne peut-on point saluer encore les preuves de l'éternelle noblesse de l'homme ? Cette longue période avec ses phases diverses, cette époque de formation, ce vaste creuset où fermentaient et s'élaboraient les principes de la société nouvelle, n'ont-elles pas leur grandeur par les aspirations sublimes, des luttes glorieuses, des œuvres merveilleuses de courage, d'intelligence et de charité, par les monuments qui défient l'outrage du temps et les efforts de notre architecture ?

Si l'on considère l'histoire par les passions et les crimes

(4) *Oeuvres de Bossuet*, 2^e vol.

Il ne sera plus, comme le disait un orateur illustre, que le riche trésor des déshonneurs de l'homme : notre siècle qui a hérité du patrimoine et de l'expérience de tant de siècles, aura-t-il la conscience bien tranquille devant la postérité, si malgré ses triomphes sur les éléments, ses progrès dans les sciences, son audace et l'éclat de ses victoires, on le juge par le tableau que M. le rapporteur en a esquissé avec tant de verve ? Que notre siècle, qui a si besoin d'indulgence, si on le considère par ses mauvais côtés, ne se précipite point en des jugements trop absolus sur des sociétés éteintes et sur les âges évanouis sans retour : il pourrait ressembler à un fils ingrat, qui, jouissant de l'opulent héritage que lui ont acquis ses aïeux, et n'ayant point le secret des difficultés qu'ils ont eu à traverser, ne réveillerait leur mémoire que pour se souvenir surtout de leurs défaillances et de leurs fautes.

Il faut croire qu'il existait, au moyen-âge, une autorité réelle autre que celle de la force, une autorité efficace dont l'influence se faisait sentir jusqu'au fond de nos montagnes, puisque l'Abbaye de Remiremont, qui n'était pas la plus forte, résistait toujours, et grandissait, de l'avis de M. le rapporteur, dans ses luttes avec les ducs de Lorraine.

Permettez-moi, Monsieur le Président, de signaler une cause particulière de ces luttes contre les monastères des Vosges. Au début de leur gouvernement, les ducs de Lorraine étaient à peine, sous le titre modeste de ducs bénéficiaires, les lieutenants des empereurs d'Allemagne. Lorsqu'ils eurent fondé souche et dynastie, ils s'efforcèrent de s'agrandir aux dépens de leurs voisins, et de confisquer, par la violence ou la ruse, les privilèges mérovingiens ou carlovingiens qui assuraient l'indépendance des Abbayes et garantissaient leurs domaines ; le titre de voués ou protecteurs leur en fournissait souvent le prétexte et l'occasion. Les monastères opprimés étaient heureux de trouver, pour combattre la violence, une autorité morale dont les efforts rendaient au droit quelque

empire, et que la force elle-même était obligée de respecter devant la conscience des peuples.

Gisèle, troisième du nom, qui avait deviné la politique de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine, s'empessa d'affermir l'indépendance de son Abbaye par un nouveau diplôme impérial; l'empereur Henry IV lui concéda ce nouveau titre, à la condition que, comme dans le passé, elle solderait les redevances qu'énumère ce diplôme, lorsqu'elle viendrait à la cour réclamer justice et qu'on lui ferait droit.

Gisèle III défendait avec la même inflexibilité les domaines de son monastère, et l'opiniâtreté dont elle fit preuve n'atténua pas plus, comme induction historique, l'obéissance que le moyen-âge professait pour le Saint-Siège, que de nous jours le fait d'un plaideur opiniâtre et violent, épuisant toutes les formes de la procédure et de l'appel sur une question de propriété, ne démontrerait que le XIX^e siècle ne respectait point l'autorité de la justice. Cet incident prouve surtout la modération de Pascal II dans l'exercice de sa puissance, la modération que l'on retrouve cinq siècles plus tard dans Paul V; car l'autorité des papes, étant une autorité religieuse et paternelle, ne trouve son triomphe persévérant que dans la patience et par les armes de la charité, tandis que l'autorité des rois semble triompher plus vite et tranche le nœud gordien, parce qu'elle porte le glaive, et qu'elle a le *maître des hautes œuvres* au service de ses décrets.

M. le rapporteur aura peut-être trop envisagé les Abbayes et les chapitres du moyen-âge par les abus, et l'Abbaye de Remiremont par ses discordes et ses frivolités, et par le luxe princier de ses abbesses. Si l'on juge les institutions par les abus et par les fautes des hommes, toute institution croulera sous les coups de la critique.

Au moyen-âge, on voyait des monastères fidèles à leurs lois et à leur mission, servant l'humanité dans les œuvres de la prière, de la pénitence et de la miséricorde. Il existait aussi des Abbayes plus anciennes, que l'élément féodal semblait

avoir absorbées, l'élément religieux paraissait quelquefois éteint sous la forme politique; mais de cette cendre s'échappaient encore de brillantes étincelles du feu sacré; l'appareil et les abus de la puissance féodale n'y étaient pas tout : on y trouvait encore la part du travail, de la science et de la charité. Quels immenses services ces vieilles Abbayes n'ont-elles point rendus à l'agriculture? Sans leurs efforts où en serait aujourd'hui l'histoire de la Lorraine et des Vosges? En parcourant nos bibliothèques publiques, qu'y trouverait-on sans les débris de leurs bibliothèques, de leurs collections et de leurs archives? Le niveau des larges et profondes études n'a-t-il pas baissé depuis leur disparition? Existe-t-il dans notre département un seul monument, digne de ce nom, qui n'ait été bâti, un seul ancien hospice, une seule vieille école, qui n'aient été fondés et dotés par quelque main monastique?

Les jugements que j'ai formulés quelquefois sur les fautes et les erreurs de l'Abbaye de Remiremont, quoiqu'empreints de respect pour la mémoire des morts, ont dû paraître sévères; mais en retour, mon admiration a été sincère pour les grands caractères que j'ai rencontrés dans ses annales trop arides; mon cœur a été ému de cette longue et constante tradition de charité et de générosité. Saint-Arnoul, le trisaïeul de Charlemagne, pansant dans sa cellule les ulcères des lépreux; le pain toujours donné largement à la misère, à la vieillesse et à la souffrance; la fille de Charles III mendiant pour les affamés dans les jours de disette, n'oubliant pas sur son lit de mort la pauvre folle qu'elle avait adoptée; Béatrix de Lorraine fondant l'hôpital actuel; la fille de Léopold le dotant du fond de l'exil, et ces chanoinesses dépouillées de leurs prébendes par l'Assemblée constituante, et continuant leurs aumônes, m'ont fait admirer les grandes inspirations du christianisme, survivant à toutes les vicissitudes de l'Abbaye.

Cette Abbaye, quoique entravée dans son action par l'élément féodal, était entrée, selon la mesure des temps, dans

la voie du progrès et de la civilisation : dans ses vastes domaines, on voit naître et se fortifier les libertés municipales ; l'agriculture et le commerce sont encouragés ; la domination douce, bienfaisante et pacifique, de ce vieil institut n'a laissé aucun souvenir amer dans le cœur des peuples soumis à ses lois.

Deux témoignages m'ont confirmé dans cette appréciation

Un écrivain, qui n'était pas assurément favorable aux instituts monastiques, M. Gravier, rend cette justice aux chanoinesses de Remiremont, qu'elles favorisaient le commerce, les voyages, l'industrie, qu'elles régnaient par leurs grands officiers et sénéchaux, choisis dans le pays ou identifiés au pays par une longue résidence.

« Le plus beau et le plus ancien des privilèges des dames de Remiremont, ajoute cet historien, était celui de délivrer les prisonniers une fois par an, et dans aucun temps ce spectacle touchant de pitié et de miséricorde ne manqua aux habitants. »

La requête de la commune de Remiremont, adressée au roi et à la nation, le 20 novembre 1789, vient à l'appui de l'opinion de M. Gravier, et contient ces passages :

« La dîme du chapitre procure à la montagne la majeure partie des grains dont elle se nourrit.

» Sans cette dîme, elle serait obligée de s'en approvisionner au dehors. Le chapitre les lui abandonne à un prix modique. Il les lui livre le plus souvent à crédit....

» C'est au chapitre que Remiremont doit son origine, ses accroissements, ses domaines. C'est à lui que la Vôge doit ses progrès, tous les jours plus sensibles, de sa civilisation de son agriculture, de son commerce.

» Le chapitre y a attiré, il peut seul y retenir les négociants, les ouvriers, les artisans de toute espèce, qui s'y trouvent. Seul il a le moyen de les mettre en activité..

» Il ne perçoit sur les habitants aucune redevance. Pour renoncer au seul droit utile dont il ait jamais joui, il n'a pas attendu l'empire de l'opinion. Avant le 4 août dernier

fibrement et de lui-même, il avait fait à la commune le sacrifice du copel (*droits d'octroi*).

» Dans les temps de calamité surtout, le département éprouve combien son existence tient à celle du chapitre lui-même.

» C'est alors, sire, que le trésor du chapitre, toujours ouvert aux besoins des peuples, s'épuise pour leur soulagement.

» Rien ne semble lui coûter pour ranimer l'industrie.

» Il joint d'utiles travaux à d'abondantes largesses, et l'on voit disparaître de tous côtés les horreurs de la disette....

» Il a fait circuler, dans l'espace de quatre ou cinq mois, près de vingt mille écus, et par là ont été maintenus dans le département l'ordre et la tranquillité, si cruellement troublés dans les départements limitrophes....

» Il n'est pas seulement un asile pour la noblesse.

» Les bénéfices et offices, dont il a la nomination, font depuis longtemps le patrimoine du Tiers-État.

» A la vérité c'est sur le Tiers lui-même que doit tomber la perte dont le chapitre est menacé relativement à ses justices.

» Mais les places à sa disposition n'en excéderont pas, moins celles auxquelles la naissance seule peut permettre d'aspirer. »

Je n'ai ni le droit ni la volonté, Monsieur le Président, d'imposer à personne mes appréciations historiques; mais j'ai la certitude que vous accueillerez ces réflexions, trop longues sans doute, avec une bienveillante impartialité.

*Agréez, Monsieur le Président, l'expression de
mes sentiments très-respectueux.*

A. GUINOT,

Curé de Contrexéville

MÉDAILLES ET PRIMES

DÉCERNÉES

PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

Dans sa Séance publique du 15 décembre 1859.

I.

**Primes du Gouvernement
attribuées spécialement cette année
à
l'arrondissement de Mirecourt.**

Sur les propositions de la Commission d'agriculture, la Société d'Emulation, au nom du Gouvernement, et sur les fonds mis à sa disposition par Son Exc. le Ministre de l'Agriculture, a décerné les récompenses suivantes :

BONNE EXPLOITATION.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 300 fr.
à M. Villemin, de Gosselancourt (Derbamont);

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 200 fr.
à M. Georges, de Ravenel (Mirecourt);

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 150 fr.
M. Maillard , de la Voivre (Charmes);
Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 150 fr.
M. Paquette , de Grésil (Valleroy-le-Sec).

DÉFRICHEMENTS.

Une prime de 100 fr. à M. Félix Houillon , de
apey.

II.

**Récompenses de la Société protectrice
des animaux.**

Sur les propositions de la Société d'Emulation ,
Société protectrice des animaux a décerné les
récompenses suivantes à deux de nos anciens lauréats,
pour la substitution du collier au joug dans l'attelage
des bœufs :

Une médaille d'argent à M. Husson , cultivateur
Nossoncourt ;

Une médaille de bronze à M. Gérard , cultivateur
Châtel-sur-Moselle.

III.

**Primes et Récompenses ordinaires de la Société
d'Emulation.**

Sur les rapports de ses Commissions , la Société
Emulation a décerné les récompenses suivantes :

CONCOURS LITTÉRAIRE.

Une médaille en vermeil à M. l'abbé Guinot ,
curé de Contrexéville.

MÉMOIRES DIVERS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Mansuy, médecin-vétérinaire à Remiremont, pour son mémoire sur la castration des vaches ;

Une médaille de 1^{re} classe à M. Guillemain, de Saint-Dié, pour son mémoire sur la culture de l'igname.

CRÉATION DE PRAIRIES.

Une médaille de 1^{re} classe à la commune de Dogneville ;

Une médaille de 2^e classe à M. Maire, de Moriville ;

Une médaille de 2^e classe à M. Grandmaire, de Lignéville.

DRAINAGE.

Une médaille de 2^e classe ; en aluminium, à M. Camille Cholez, de Bult.

REPEUPLEMENT DES FORÊTS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Demangeon, garde forestier au Tholy.

MACHINES.

Une prime de 80 fr. à M. Barreaux, de Fontenoy-le-Château.

DÉFRICHEMENT.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Jean Mougel, de Cremanviller (Vagney) ;

Une médaille de 1^{re} classe à M. Hollard , de
Airpré (la Forge);

Une médaille de 2^e classe et une prime de 50 fr.

M. Léonard , du Saut-le-Cerf (Epinal);

Une mention honorable à M. Antoine Jacquemin ,
ulanger à Saint-Jean-du-Marché.

ARBORICULTURE.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Préclaire , de
armes , pour son traité d'arboriculture.

APICULTURE.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Isidore Cholez ,
Ménarmont.

DESTRUCTION D'ANIMAUX NUISIBLES.

Une prime de 50 fr. à M. Pierrat , de Gerbamont.

RAPPORT
SUR
L'AGRICULTURE
DANS LE CANTON DE BRUYÈRES,

PAR ÉTIENNE LAHACHE,

JUGE DE PAIX,

Membre associé libre.

Les opérations du cadastre qui ont eu lieu dans le canton de Bruyères, de 1828 à 1832, établissent que son territoire se répartissait ainsi à cette époque :

Champs, jardins, etc.	9,385 ^h	44 ^a	38 ^c
Prés, vergers, etc..	4,460	64	92
Bois, semis, etc.	8,547	99	73
Pâtis, friches, etc..	990	40	53
Rivières, ruisseaux, etc..	70	74	94
Routes, chemins, etc.	394	97	69
Bâtiments.	93	20	23

Superficie du canton. . .	23,943	42	44
---------------------------	--------	----	----

Les chiffres suivants expriment la proportion par 1,000 hectares des sept classifications cadastrales qui précèdent.

Champs, jardins, etc.	394 ^h	97 ^a
Près, vergers, etc.	486	30
Bois, semis, etc.	357	02
Pâtis, friches, etc.	44	36
Rivières, ruisseaux, etc.	2	95
Routes, chemins, etc.	46	50
Bâtiments.	3	90

Total.	4,000	00
----------------	-------	----

Depuis le cadastre, des défrichements assez étendus ont effectués, ils sont en champs, de 443^h 93^a
en près, de. 488 98

Étendue des défrichements postérieurs au cadastre 332 94

En sorte que l'étendue des champs et jardins est actuellement 9,529 hectares, soit 398 pour mille de la superficie du canton ; et celle des prés et vergers de 4,649 hectares ou 494 ‰ de cette même superficie.

Mais il faut dire que la mise à exécution de la loi du mai 1836, sur les chemins vicinaux, a un peu diminué l'étendue des champs et des prés dans le canton de Bruyères : les chemins ont été rélargis ; des routes et d'autres voies de communication ont aussi été utilement créées.

Les communes dont les cultures se sont le plus agrandies par les défrichements, sont : Bruyères, Docelles, Fays, Cheniménil, Deycimont, Lépanges, Laval, Charmois et Landwillers. Huit communes n'ont rien défriché.

Des reboisements ont aussi étendu le sol forestier de 493 hectares depuis le cadastre, ce qui porte sa superficie à 4,441 hectares ou 0,365^m du canton au lieu de 0,357^m.

Les communes de Padoux, Pierrepont et Cheniménil sont seules dont le sol forestier soit actuellement moins étendu qu'à l'époque du cadastre. Il n'a pas varié dans 47 communes et dans 43 autres ont effectué des reboisements sur 244 hectares 83 cent. précédemment incultes. Parmi ces dernières

il faut citer Bruyères, Docelles, Fays, Laveline-du-Haut-Prey, la Neuveville, Charmois et le Roulier.

L'amélioration ne consiste pas seulement dans l'extension des forêts, mais encore dans un meilleur choix des essences et dans la compacité des plants choisis par les agents forestiers et qui donnent aux forêts une valeur bien plus grande qu'aujourd'hui, maintenant en leur assurant pour l'avenir une exploitation très-productive.

Je dois constater en passant que, s'il y a eu peu de reboisements et de défrichements dans la partie du canton appelée la *Plaine*, c'est que presque tout le territoire y était déjà cultivé ou boisé lors du cadastre.

Par suite des défrichements et des reboisements ci-dessus, les pâtis et friches n'occupent plus dans le canton que 100 hectares au lieu de 990 constatés par le cadastre. Leur proportion dans l'étendue du canton n'est plus que de 19 p. 100 au lieu de 44.

L'espace occupé par les cours d'eau n'a pas sensiblement varié depuis le cadastre.

Enfin les bâtiments couvrent aujourd'hui, par suite des constructions élevées depuis près de 30 ans, une étendue supérieure à celle que le cadastre a reconnue.

Il ne m'est pas possible de mieux préciser les variations subies par l'étendue de chacune des classifications cadastrales; il faudrait un nouveau cadastre pour la déterminer d'une manière exacte.

Ces préliminaires posés, je vais indiquer quelle a été, pour chacune des années 1857, 1858 et 1859, l'étendue, la proportion et les produits de chaque culture dans le canton de Bruyères.

Ces produits sont exprimés en quintaux métriques (kilogr.) pour les foin et fourrages, et en hectolitres pour les céréales et autres récoltes.

Étendue des cultures.

CULTURES.	1857.		1858.		1859.	
	hect.	ares	hect.	ares.	hect.	ares.
oment.	1,742	70	1,723	84	1,808	39
teil.	1,125	80	1,118	00	1,113	20
gle.	380	34	391	15	386	62
ge	44	96	39	06	23	96
razin.	85	10	79	90	74	06
oine	1,812	30	1,851	57	1,920	45
mmes de terre	2,575	86	2,568	32	2,512	00
ricots.	11	93	10	82	11	05
ves.	7	87	5	05	2	36
is	96	84	70	50	60	65
za	12	05	12	55	12	50
vette	54	89	49	34	47	19
anvre	68	09	68	15	67	45
n	42	33	37	25	28	36
es secs	1,172	37	1,168	78	1,266	73
es arrosés naturellement.	315	27	314	42	143	85
es arrosés artificiellement.	3,123	39	3,120	67	3,156	06
iries artificielles.	781	84	736	45	710	42
urrages divers (<i>carottes, betteraves, navets</i>).	67	22	77	82	77	48
chères.	470	21	514	00	552	47
Totaux.	13,991	36	13,957	64	13,975	25
ut, en prés, prairies et fourrages.	5,460	09	5,418	14	5,354	54
res cultures	8,531	27	8,539	50	8,620	71

es fourrages divers qui figurent au tableau ci-dessus
r 67 hect. 22 ares, 77 hect. 82 ares et 77 hect. 48 ares,
t les carottes, betteraves et navets semés au printemps
s des champs dépouillés de leurs récoltes.

ette étendue n'exprime pas toute la contenance du terrain
upé à l'automne par *les fourrages divers*, car on a l'ha-
de, notamment dans la montagne, d'en semer au prin-
ps, dans la navette, l'orge, le seigle.

Ces fourrages légumineux ont ainsi occupé, en d
récolte, 89 hectares en 1857, 144 hect. 26 ares en 18
67 hect. 58 ares en 1859, qui figurent dans l'étendue
navette, de l'orge et du seigle, et non plus dans cell
carottes, betteraves et navets, où ils feraient double e
quant à l'étendue cultivée.

Proportion des cultures par 1,000 hectares cultivés.

CULTURES.	1857.		1858.		1859.
	hect.	ares.	hect.	ares.	hect.
Froment	124	56	123	52	122
Méteil	80	46	80	10	79
Seigle	27	18	28	01	27
Orge	3	22	2	80	4
Sarrazin	6	08	5	72	5
Avoine	129	53	132	67	137
Pommes de terre	184	10	184	03	175
Haricots	0	85	0	78	0
Fèves	0	56	0	36	0
Pois	6	91	5	05	4
Colza	0	86	0	90	0
Navette	3	92	3	54	3
Chanvre	4	87	4	88	4
Lin	3	03	2	67	2
Prés secs	83	80	83	74	90
Prés arrosés naturellement	22	53	22	52	10
Prés arrosés artificiellement	223	23	223	61	225
Prairies artificielles	55	88	52	70	50
Fourrages divers	4	82	5	57	5
Jachères	33	61	36	83	39
Totaux	1,000	00	1,000	00	1,000

Dans un précédent travail, que j'ai eu l'honneur d'
à la Société d'Émulation, au mois de juin 1858, j'ai sig
les différences profondes qui existent, sous le rappo
l'agriculture, entre les diverses régions géologiques du ca
de Bruyères.

Voici ces différences en 1859 dans la proportion des principales cultures par 1,000 hectares cultivés :

CULTURES.	ZONE de CALCAIRE conchylien.		ZONE de GRÈS bigarré.		ZONE de GRÈS vosgien.		ZONE de GRANITE commun.	
	hect.	ares.	hect.	ares.	hect.	ares.	hect.	ares.
Froment	244	66	116	76	54	54	50	26
Méteil	7	64	103	22	127	32	105	19
Seigle	15	07	27	58	28	18	54	22
Sarrazin.	"	"	"	83	12	00	9	29
Avoine	212	29	127	40	98	75	67	95
Pommes de terre . .	74	68	217	94	246	98	216	42
Prés	258	21	309	63	333	24	427	37
Prairies artificielles .	57	34	54	48	43	96	45	68
Jachères	111	04	14	74	"	"	"	"

Produit des cultures et qualité des récoltes.

CULTURES.	ANNÉE 1857.						ANNÉE 1858.						ANNÉE 1859.					
	PRODUIT			RÉCOLTE.			PRODUIT			RÉCOLTE.			PRODUIT			RÉCOLTE.		
	par hectare.		total.	hect. lit.		lit.	par hectare.		total.	hect. lit.		lit.	par hectare.		total.	hect. lit.		lit.
	hect.	lit.		hect.	lit.		hect.	lit.		hect.	lit.		hect.	lit.		hect.	lit.	
Froment.	17	61	30,699	78	Ordinaire.		19	17	33,045	44	Bonne.		12	16	21,996	65	Médiocre.	
Méteil.	18	23	20,527	54	Bonne.		19	74	22,071	10	Bonne.		13	54	15,073	40	Médiocre.	
Seigle.	15	26	5,807	35	Ordinaire.		18	20	7,119	72	Bonne.		12	94	5,005	39	Médiocre.	
Orge	23	09	1,038	30	Bonne.		15	07	754	57	Médiocre.		16	87	404	33	Médiocre.	
Sarrasin	21	50	4,829	65	Bonne.		23	32	1,863	70	Bonne.		9	89	732	58	Mauvaise.	
Avoine	21	12	38,273	28	Bonne.		14	98	27,748	38	Mauvaise.		15	87	31,087	54	Médiocre.	
Pommes de terre	225	00	580,229	70	Bonne.		240	89	618,682	40	Très-bonne.		153	84	386,463	00	Médiocre.	
Haricots.	24	67	294	34	Ordinaire.		19	90	215	27	Mauvaise.		19	44	214	88	Mauvaise.	
Fèves.	18	57	146	20	Médiocre.		13	82	89	75	Mauvaise.		18	00	42	45	Médiocre.	
Pois	13	71	638	18	Médiocre.		8	74	115	85	Mauvaise.		9	11	547	90	Mauvaise.	
Colza.	13	39	161	37	Médiocre.		13	47	169	07	Médiocre.		12	97	162	20	Médiocre.	
Navette.	14	72	643	66	Médiocre.		12	13	598	63	Médiocre.		11	96	564	82	Médiocre.	
Chauvre (graine)	10	10	756	12	Ordinaire.		9	87	652	35	Ordinaire.		7	87	530	90	Médiocre.	
Lin (graine)	10	63	450	05	Ordinaire.		1	31	49	10	Mauvaise.		6	40	181	55	Mauvaise.	
Prés secs	26	24	30,735	09	Ordinaire.		18	54	21,666	95	Mauvaise.		26	04	32,939	71	Ordinaire.	
Prés arrosés naturellement.	27	99	8,825	45	Médiocre.		25	84	8,121	35	Mauvaise.		34	95	5,028	72	Ordinaire.	
Prés arrosés artificiellement.	39	30	400	385	44	Bonne.	98	37	88	544	05	Médiocre.	39	06	404	963	44	Bonne

La nature du sol n'a pas influé d'une manière bien sensible sur la plupart des produits de l'année 1859 ; cependant la grande sécheresse a été plus nuisible dans les terrains légers et sablonneux de la montagne que dans les terres fortes et compactes de la plaine, notamment aux avoines et aux pommes de terre.

La qualité des principales récoltes se détermine, par hectare, sur les chiffres suivants :

RÉCOLTE de	TRÈS- BONNE.	BONNE.	ORDINAIRE.	MÉDIOCRE.	MAUVAISE.
Froment.	Hectolitres. 21 et au- dessus.	Hectolitres. 21 à 18.	Hectolitres. 18 à 15.	Hectolitres. 15 à 12	Hectolitres. 12 et au- dessous.
Méteil.	id.	id.	id.	id.	id.
Seigle.	id.	id.	id.	id.	id.
Avoine	Au-dessus de 24.	24 à 21.	21 à 18.	18 à 15.	15 et au- dessous.
Pommes de terre.	230 et au- dessus.	220 à 190	190 à 160	160 à 130	Au-des- sous de 130
Barraquin	Au-dessus de 24.	24 à 21.	21 à 18.	18 à 15.	15 et au- dessous.
Foin et regain des prés.	Quintaux. 33 ou plus.	Quintaux. 32 à 35.	Quintaux. 29 à 32.	Quintaux. 26 à 29.	Quintaux. 26 ou moins.
Trèfles	38 ou plus.	35 à 38.	32 à 35.	29 à 32.	29 et au- dessous.

La récolte *ordinaire* se calcule d'après le produit moyen des dix dernières années.

4^{re}. — CIRCONSTANCES QUI RETARDENT LES PROGRÈS DE L'AGRICULTURE.

1^o CIRCONSTANCES LOCALES ANCIENNES.

1^o Le manque d'eau pour l'irrigation des prés dans plusieurs communes ;

2^o Les eaux de quelques ruisseaux ne valent rien pour l'irrigation ;

3° Un mode vicieux d'irrigation dans quelques prairies ; faute d'application du drainage ;

4° Le roulage qui détourne les hommes de l'agriculture dans quelques communes du canton ;

5° L'obligation pour les cultivateurs de la montagne de sarcler leurs céréales et de les écharbonner plusieurs fois ;

6° Le mauvais état des chemins d'exploitation dans les terrains montueux et rapides ;

7° L'état d'enclave de partie des champs de certaines communes de la montagne dont le territoire n'est pas suffisamment sillonné par des chemins d'exploitation ;

8° L'ancienne habitude encore suivie par la plupart des cultivateurs, de ne conduire qu'une fois l'an, en septembre et octobre, le fumier sur les terres dans les communes où il n'y a ni soles ni jachères. Mieux vaudrait fumer les terres au printemps et à l'automne ;

9° Les fermages qui sont trop élevés dans quelques communes de la plaine ;

10° La difficulté de cultiver les terres calcaires, ce qui nécessite un attelage nombreux ;

11° Le trop grand nombre d'arbres et de haies le long des champs et des prés dans la montagne ;

12° L'impétuosité du vent du midi qui verse les céréales et les déracine souvent dans deux communes de la région granitique (Fiménil et Saint-Jean) ;

13° Il faudrait pouvoir laisser reposer en friche, pendant quelques années et alternativement, certaines terres légères et sablonneuses qui donneraient ensuite, lorsqu'on les cultiverait, des produits doubles de ceux qu'elles fournissent actuellement ;

14° L'insuffisance de l'étendue des terres labourables pour réaliser cette mesure dans les communes de la montagne où elle est réclamée ;

15° L'absence dans la montagne et dans la région de grande culture, de règlements d'eau entre les irrigants et les propriétaires d'usines, papeteries, moulins, féculeries, ce

occasionne des contestations et surtout une grande perte de temps pour la surveillance de l'irrigation des prés ainsi livrée à la concurrence.

2° CIRCONSTANCES LOCALES RÉCENTES.

16° On plante trop de pommes de terre dans les communes de la montagne;

17° On livre aux féculeries une trop grande partie de la récolte qui serait mieux employée à la nourriture du bétail;

18° On n'y sème plus assez de céréales;

19° Ni de prairies artificielles;

20° D'où le manque de paille,

21° Et de fourrages;

22° En sorte que l'on n'y engraisse plus autant de vaches ni de bœufs qu'autrefois;

23° D'où le manque d'amendement pour le sol cultivé qui en a d'autant plus besoin, 1° qu'il est plus appauvri parce qu'on ne lui rend plus ce que l'on en retire; 2° qu'il est plus étendu par suite des défrichements effectués;

24° La mauvaise habitude contractée dans la montagne, d'atteler des vaches au lieu de bœufs, devant les voitures et devant la charrue, ce qui amène,

25° L'affaiblissement de la race bovine dans cette partie du canton;

26° L'impatience des cultivateurs de jouir trop promptement du prix de leurs produits agricoles en les convertissant en argent, sans s'occuper suffisamment de l'amélioration de leurs terres;

27° L'habitude de quelques locataires de planter des pommes de terre plusieurs années de suite dans les mêmes champs, ce qui ruine le sol.

3° CIRCONSTANCES GÉNÉRALES ANCIENNES.

28° La stérilité du sol ou le manque d'amendement, savoir : dans la montagne, le fumier et la cendre pour les champs

et pour les prés, et dans la plaine, le fumier et la chaux pour les champs et le plâtre pour les prés et pour les prairies artificielles ;

29° La pauvreté d'une partie des cultivateurs ;

30° La routine dans les cultures ;

31° Le respect humain qui fait qu'un cultivateur n'ose prendre dans sa commune l'initiative des améliorations utiles dans la crainte d'être exposé à la risée de ses concitoyens ;

32° Le défaut d'assainissement, de drainage des champs et des prés d'une grande partie du territoire cantonal ;

33° La longueur des hivers ou les gelées tardives, toujours nuisibles, du printemps ;

34° La négligence des propriétaires à exécuter des travaux de mise en pente régulière des champs et des prés, notamment dans la plaine, pour y faciliter l'écoulement des eaux pluviales et d'irrigation à ciel ouvert, au moyen de rigoles, là où le drainage serait trop coûteux et trop difficile.

4° CIRCONSTANCES GÉNÉRALES RÉCENTES.

35° L'extension de la broderie qui a enlevé trop de bras à l'agriculture et qui a déterminé en partie :

36° La hausse du salaire des domestiques et des ouvriers agricoles ;

37° Enfin la diminution de la population du canton, 624 âmes ou 1/29° en 5 ans, occasionnée par : 1° la tendance au célibat ; 2° la diminution de la fécondité du mariage ; 3° l'émigration des jeunes gens des deux sexes dans les villes ; 4° les levées du recrutement.

§ 2. — CIRCONSTANCES QUI FAVORISENT LES PROGRÈS DE L'AGRICULTURE.

1° CIRCONSTANCES LOCALES ANCIENNES.

1° La bonne qualité des eaux de la rivière de Vologne et de plusieurs ruisseaux, ses affluents, pour l'irrigation des prés dans la montagne ;

- 2° L'existence de fours à chaux et de tuileries dans la plaine;
- 3° L'existence, dans le voisinage du canton, de forêts de bois de construction;
- 4° Et de scieries nombreuses : la sciure est un combustible très-économique;
- 5° L'engraissement du bétail dans plusieurs communes de la montagne;
- 6° La facilité de cultiver avec un faible attelage les terrains de la montagne;
- 7° La culture en grand des céréales par soles et saisons dans la région calcaire.

2° CIRCONSTANCES LOCALES RÉCENTES.

- 8° L'existence de machines à battre et à vanner;
- 9° La création de prairies artificielles dans quelques communes de la plaine;
- 10° L'extension dans les mêmes communes de la culture des pommes de terre, au lieu et place de celle des navets dont le produit était inférieur;
- 11° La création, dans les deux régions de la montagne et dans celle de grès bigarré, de plusieurs féculeries dont les eaux fertilisent les prés qu'elles arrosent; ces féculeries sont en même temps un débouché très-avantageux pour les produits des cultivateurs si nombreux de la pomme de terre;
- 12° L'application plus étendue et mieux entendue de l'irrigation aux prés;
- 13° La vente, la location ou le partage et le défrichement de terrains communaux convertis en champs et en prés, principalement dans la montagne;
- 14° Le défrichement d'une partie des haies longeant les champs et les prés dans la montagne;
- 15° Le curage de quelques cours d'eau qui n'étaient pas curés anciennement;

16° Les encouragements donnés à quelques cultivateurs par la Société d'Émulation ;

17° Les encouragements donnés par le Comice agricole d'Épinal ;

18° La suppression partielle des jachères dans les bons terrains de la plaine qui peuvent donner une récolte chaque année ;

19° Le remplacement de ces jachères par la culture des plantes sarclées, et surtout par les pommes de terre, les pois, etc. ;

20° L'utilisation sur les champs et sur les prés de tous les engrais solides et liquides ;

21° Les travaux de défoncement opérés dans quelques prés et dans quelques champs de plusieurs communes ;

22° Les débouchés obtenus pour la vente des produits indigènes, tels que bœufs, vaches, veaux, porcs gras, beurre, œufs, fécule, etc., et notamment le prolongement d'une ligne de chemin de fer jusque Épinal, c'est-à-dire à 12 kilomètres du territoire du canton de Bruyères ;

23° Et comme conséquence, le renchérissement de ces produits ;

24° L'association, dans plusieurs communes, des *manœuvres*, deux à deux, pour devenir *cultivateurs* et pour labourer leurs champs, faire leurs attelages et voitures en commun sans avoir recours à autrui ;

25° Le changement des semences de céréales et d'autres produits, c'est-à-dire, l'achat ou l'échange pour semer, de graines et semences récoltées hors du territoire de la commune et des communes environnantes, et dans une autre région du sol ;

26° L'introduction, dans plusieurs communes de la montagne, de la culture du froment de printemps qui n'est pas soumise à la funeste influence des hivers trop rigoureux ou trop longs et qui permet de réaliser une économie de cent pour cent sur la semence, tout en donnant un produit peu inférieur à celui du froment d'automne.

3° CIRCONSTANCES GÉNÉRALES ANCIENNES.

27° Le morcellement des terres et la division des propriétés ;

28° Cette circonstance , que la presque totalité des habitants sont propriétaires fonciers ;

29° La suppression , en 1830 , du passage à travers le canton , du sel de l'est destiné à la Suisse , et , par conséquent , la cessation d'un roulage ruineux pour les nombreux habitants qui s'y livraient exclusivement et qui négligeaient complètement la culture de leurs terres.

4° CIRCONSTANCES GÉNÉRALES RÉCENTES.

30° L'activité des cultivateurs à exécuter promptement leurs travaux en temps et saisons convenables ;

31° Le perfectionnement des charrues et des autres instruments aratoires ;

32° Le drainage déjà pratiqué utilement par quelques cultivateurs de chaque commune du canton ;

33° Le bon exemple de toutes les améliorations utiles , donné par les hommes intelligents et influents ;

34° L'établissement et le bon entretien des routes , des chemins vicinaux et des chemins de grande communication ;

35° La protection accordée à l'agriculture par le Gouvernement de l'Empereur ;

36° Les lois récentes sur le drainage , les irrigations , etc. ;

37° Enfin la suppression des fermes dans beaucoup de communes du canton , et la vente en détail , des terrains qui les composaient , aux habitants de ces communes.

Voilà , aussi complète et aussi exacte que possible , l'énumération des circonstances qui influent sur les progrès de l'agriculture dans le canton de Bruyères ; elles sont nombreuses et multiples en raison des variétés du territoire et des cultures.

*Quelques rapprochements statistiques touchant la population
et l'agriculture.*

	LA PLAINE.		LA MONTAGNE		LE CANTON.
	ZONES DE		ZONES DE		
	calcaire conchylien	grès bigarré.	grès voigien.	granite commun.	
	hab.	hab.	hab.	hab.	hab.
La population était en 1851 de. . .	3594	3638	7909	2775	17916
En 1856 elle n'était plus que de. .	3427	3476	7642	2693	17238
Elle est diminuée dans cette période quinquennale, de.	167	162	267	82	624
Cette diminution est, par 1,000 habi- tants, de.	52	48	36	31	41
Il y a par 1,000 hectares de culture.	746	1171	1765	1284	1232
Il y a par 1,000 hectares de territoire.	474	589	1052	757	720
	h a	h a	h a	h a	h a
Chaque habitant cultive en moyenne..	1 34	0 85	0 57	0 78	0 81
Il y a un habitant chaque.	2 11	1 70	0 95	1 32	1 39
La culture occupe, du territoire, les	0, 64	0, 50	0, 60	0, 60	0, 58
Les champs occupent dans la culture, les.	0, 74	0, 69	0, 64	0, 57	0, 67
Les prés naturels occupent dans la culture, les.	0, 26	0, 31	0, 36	0, 43	0, 33
Les prairies artificielles occupent dans la culture, les.	0, 07	0, 05	0, 04	0, 05	0, 06
Les prés irrigués occupent dans les prés naturels, les.	0, 47	0, 70	0, 91	0, 87	0, 75

SINISTRES AGRICOLES.

En 1857, les gelées tardives du mois de juin et plus tard la sécheresse ont nui à la récolte du foin. L'avoine a aussi souffert de la sécheresse qui s'est prolongée jusqu'au 15 août.

En 1858, la sécheresse a diminué le produit des fourrages,

l'avoine, du lin, du chanvre. Les sauterelles ont endommagé les fourrages, et les rats, les céréales dans quelques communes de la plaine.

En 1859, la récolte produite par la première coupe des ans et des trèfles a été bonne ou ordinaire; mais la sécheresse qui a duré neuf semaines, de la fin de juin aux derniers jours d'août, a nui à tous les autres produits comme à la seconde coupe des fourrages.

Il faut dire aussi que les pluies du mois de juin, au moment de la floraison des blés, en ont diminué la récolte.

La grande sécheresse a surtout été nuisible aux pommes de terre, qui ne donnent qu'une faible récolte quand, après les chaleurs, la pluie ne vient pas détremper le sol vers le milieu d'août au plus tard.

Mouvement de la population du canton de Bruyères, de 1831 à 1856.

	1831.	1836.	1841.	1846.	1851.	1856.
	habit.	habit.	habit.	habit.	habit.	habit.
<i>ne de calcaire conchylien.</i>	3253	3435	3485	3618	3594	3427
augmentation par 1,000 hab., à partir de 1831.	»	56	71	112	105	53
<i>ne de grès bigarré . .</i>	3381	3508	3572	3661	3638	3476
augmentation par 1,000 hab., à partir de 1831.	»	37	56	83	76	28
<i>ne de grès vosgien . .</i>	7445	7630	7597	7809	7909	7642
augmentation par 1,000 hab., à partir de 1831.	»	25	20	49	62	26
<i>ne de granite commun.</i>	2593	2628	2683	2774	2775	2693
augmentation par 1,000 hab., à partir de 1831.	»	13	35	70	70	39
<i>canton</i>	16672	17201	17337	17862	17916	17238
augmentation par 1,000 hab., à partir de 1831.	»	31	40	71	75	34

Chacune des zones ou régions géologiques ci-dessus comprend les communes suivantes :

La 1^{re} : *Bult, Destord, Dompierre, Girecourt, Gugnécourt, Padoux et Sainte-Hélène.*

La 2^e : *Aydoiles, Fontenay, Grandvillers, Mémenil, Nonzeville, Pierrepont, Viménil.*

La 3^e : *Bruyères, Champ-le-Duc, Charmois, Cheniménil, Deycimont, Docelles, Fays, Laval, Lépanges, le Roulier.*

La 4^e : *Beauménil, Boulay (le), Fiménil, Laveline-devant-Bruyères, Laveline-du-Houx, Neuveville (la), Prey, Saint-Jean-du-Marché et Xamontarupt.*

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Pour répondre plus particulièrement à la circulaire de M. le Président de la Société d'Émulation, en date du 40 novembre dernier, il est nécessaire de compléter mon rapport par les renseignements ci-après :

Il existe dans le canton de Bruyères 45 féculeries mues par des cours d'eau ; plusieurs remplacent d'anciens moulins ou d'anciennes huileries ; la plupart sont des établissements récents. 40 sont dans la partie du canton appelée la *Montagne* (régions de granite et de grès vosgien), 5 seulement sont dans la *Plaine* (région de grès bigarré) ; il n'en existe point dans la zone de calcaire qui occupe les deux tiers de la *Plaine* ; outre ces chiffres, on peut compter une centaine de petites féculeries à bras, portatives, ou à cheval.

La distribution des grandes féculeries entre les différentes parties géologiques du canton indique suffisamment que les pommes de terre occupent une large part dans la culture de la montagne et une faible part dans celle de la plaine.

J'ai donné les chiffres de ces proportions pour chaque région à la page 79.

En énumérant les circonstances qui retardent les progrès de l'agriculture, j'ai démontré que les pommes de terre occupent une trop grande portion du territoire cultivé de la

tagne, et qu'au contraire, il serait à désirer que les
hères de la région calcaire pussent être, en partie, reni-
cées par la culture de ces tubercules.

Les gages des domestiques et des ouvriers agricoles s'élèvent
chaque année, et certainement la diminution de la population
que j'ai signalé les principales causes (page 84) y a contribué.

On ne doit cependant pas s'alarmer outre mesure de cette
hausse; car, en définitive, elle ne peut pas avoir pour effet
de ruiner le propriétaire-cultivateur, et elle tend à l'améliora-
tion du sort des journaliers et manœuvres qui ne gagnent
plus actuellement que la juste rémunération de leurs
lourds et pénibles travaux. Les fermiers peuvent en souffrir;
mais ce qu'il faut déplorer, c'est la facilité avec laquelle
quelques domestiques, qui ont reçu de fortes avances de leurs
maîtres imprévoyants, quittent ceux-ci en mai, juin et juillet
chaque année, à l'approche ou au moment des grands
travaux agricoles, pour aller s'engager ailleurs moyennant un
gage relativement plus élevé. Si les cultivateurs ne donnaient
que de faibles à-comptes à leurs domestiques; s'ils ne leur
avancent dans le cours de l'année que l'argent nécessaire pour
leurs dépenses urgentes et leur habillement, ces serviteurs
déserteraient pas leur poste avant Noël, époque, dans tout
le canton, à laquelle finit et commence l'année d'engagement.
Pour bien apprécier la situation actuelle en ce qui concerne
les gages et salaires, on doit toujours tenir compte de cette
constance générale que l'argent est moins rare qu'autrefois,
qu'il devient de plus en plus commun, ou, en d'autres
termes, qu'il perd chaque année une partie de sa valeur
relative à celle des objets, marchandises et services qu'il
représente dans les transactions sociales.

En sorte que les cultivateurs qui sont avant tout *producteurs*
vendeurs n'ont qu'à gagner à cet état de choses devenu
au même temps et justement avantageux aux ouvriers agricoles.
Les gages annuels des domestiques varient dans le canton
comme les cultures, suivant les régions du sol et l'importance
des travaux; ils sont en moyenne pour 1859 :

Dans la zone calcaire ,
de 210 fr. pour un homme et de 150 fr. pour une femme.

Dans la zone de grès bigarré ,
de 197 fr. pour un homme et de 148 fr. pour une femme.

Dans la zone de grès vosgien ,
de 162 fr. pour un homme et de 124 fr. pour une femme.

Dans la zone granitique ,
de 158 fr. pour un homme et de 119 fr. pour une femme.

La moyenne du canton est
de 180 fr. pour un homme et de 130 fr. pour une femme.

Ces gages sont presque doublés depuis 30 ans ; mais depuis 30 ans, l'argent n'est-il pas déprécié de moitié de valeur, notamment dans la vente des pommes de terre. Le blé n'a cependant pas suivi la hausse presque générale des produits. Il en résulte que les cultivateurs de la montagne sont plus favorisés que ceux de la plaine depuis l'établissement des féculeries : ils gagnent plus que ces derniers et se peuvent encore servir à moins de frais comme le prouvent les chiffres ci-dessus.

La région du calcaire, composée de sept communes appartenant aux cantons de Rambervillers, Châtel et Épinal, est la seule dont les cultures réclament un concours extraordinaire de bras pendant la fenaison et la moisson des blés et des avoines. Les cultivateurs viennent à l'avance engager les ouvriers dans la partie montagneuse du canton de Bruyères et dans les cantons de Brouvelieures, Corcieux et Reménilmont. Ces ouvriers se rendent à l'époque fixée dans la plaine ; les cultivateurs qui les ont engagés vont même les chercher en voiture depuis que les bras manquent, dans la crainte de ne pas les obtenir ; ces manœuvres travaillent, les uns à la journée, les autres à tant par 20 ares 44 centiares de blé ou de blé à couper : tous sont nourris par les cultivateurs qui les emploient. Le salaire des journaliers agricoles est en moyenne de 4 fr. 60 cent. par jour, y compris la nourriture, excepté en temps de moisson où il s'élève à 4 fr. 50 cent. pour la nourriture.

On ne se montre pas encore disposé à substituer la sape à la faux à la faucille pour la moisson, ni à se procurer nouvelles machines dont les avantages sont inconnus ici, pour abréger le travail qui s'effectue assez promptement dans l'état actuel.

Dans le surplus du canton, les travaux agricoles se font jour le jour par les habitants et leurs domestiques. Mais il faut dire que dans la montagne la fenaison et la récolte des pommes de terre durent chacune un mois environ, sans inconvénient sensible. A quoi bon, se dit-on, aller plus loin, à grands frais, pour rester désœuvré ensuite ?

Les prairies naturelles occupent, d'après les chiffres de la page 78, environ 0,33^e de toutes les cultures du canton ; l'on y ajoute les prairies artificielles on obtient 0,39^e, ce qui dépasse le tiers des terres pour produire du foin.

Sur ce point, il faut encore faire des distinctions commandées par la nature du sol. Par exemple : d'après les chiffres de la page 88, le tiers juste des cultures du calcaire est en prés naturels et prairies artificielles, 0,36^e dans le grès bigarré ; 0,40^e dans le grès vosgien, et 0,48^e dans le granite.

Les principales raisons de ces différences, sont : 1^o que, dans la montagne, le sol est peu fertile et qu'il en faut une plus grande étendue pour produire le fourrage nécessaire au bétail ; 2^o que la pente des terrains arrosés par les nombreux cours d'eau descendant des montagnes et la bonne qualité de ces eaux dans les régions du granite et du grès vosgien permettent d'y donner, relativement au surplus du canton, une bien plus grande étendue aux prairies irriguées qui y sont toujours plus productives que des champs.

D'ailleurs, il n'y a jamais trop de prés dans une ferme ni dans une culture de la montagne. On a dit que pour faire la terre il faut trois choses ; pour faire une bonne culture dans les régions peu fertiles, il faut aussi trois choses : 1^o des amendements ; 2^o de l'engrais ; 3^o du fumier, ce qui ne fait qu'une seule et même chose comme l'argent pour la guerre. Or, les meilleurs amendements sont produits par le bétail, le bétail est nourri par les foin et fourrages des prés et des

prairies artificielles, donc il faut beaucoup de prés et de prairies afin de pouvoir créer beaucoup de fumier pour fertiliser et les champs et les prés.

S'ils étaient plus fertiles, les propriétaires seraient évidemment plus riches.

Mais les prés et prairies ne sont pas les seules cultures qui aient pour but l'alimentation du bétail, il convient d'y ajouter le sarrasin, l'avoine, 3/10^{es} des pommes de terre, les pois et les fourrages divers tels que carottes, navets et betteraves. Voici la proportion de ces cultures, pour 1859, par 1,000 hectares cultivés.

Proportion dans l'étendue des cultures, des terrains destinés à l'alimentation du bétail.

CULTURES.	LA PLAINE.				LA MONTAGNE.				TOUT le CANTON.	
	ZONE DE				ZONE DE					
	calcaire con- chylien.		grès bigarré.		grès vosgien.		granite commun.			
	hect.	ar.	hect.	ar.	hect.	ar.	hect.	ar.	hect.	ar.
Sarrazin	"		0	83	12	00	9	29	5	30
Avoine	219	29	127	40	98	75	67	95	137	42
3/10 ^{es} des pommes de terre	22	40	65	38	73	49	64	92	53	87
Pois.	5	09	3	64	4	50	3	36	4	34
Prés secs.	159	48	92	98	32	96	56	29	90	64
Prés arrosés naturelle- ment	23	81	2	71	"		12	76	10	29
Prés arrosés artificielle- ment	74	92	213	94	330	28	358	32	225	83
Prairies artificielles. . .	57	34	54	48	43	96	45	68	50	83
Fourrages divers. . . .	4	26	6	43	5	30	5	54	5	54
Totaux par 1,000 hec- tares cultivés . . .	566	59	567	79	601	24	624	11	584	08
	567		19		612		67			

Ces chiffres établissent qu'il y a, en réalité, dans le canton de Bruyères, plus de la moitié de l'étendue des cultures consacrée à l'alimentation du bétail.

Il peut être utile de faire connaître dans le présent rapport le mode de consommation des pommes de terre, suivant que la récolte en a été très-bonne, bonne, ordinaire ou moyenne, médiocre, mauvaise.

Les chiffres suivants expriment approximativement, et en fractions décimales, la portion de la récolte consommée, 1^o par les habitants; 2^o par les animaux; 3^o la portion destinée aux semences, 4^o et celle livrée aux féculeries.

	RÉCOLTE DES POMMES DE TERRE.				
	TRÈS-BONNE.	BONNE.	ORDINAIRE	MÉDIOCRE.	MAUVAISE.
Habitants	0,15 ^c	0,17 ^c	0,20 ^c	0,25 ^c	0,32 ^c
Animaux	0,28	0,29	0,28	0,30	0,30
Semences	0,12	0,14	0,17	0,20	0,23
Féculeries	0,45	0,40	0,35	0,25	0,15
Totaux	1	1	1	1	1

Quelques circonstances pourraient changer les proportions ci-dessus; par exemple : s'il arrivait que le blé fut à bas prix, lors d'une mauvaise récolte de pommes de terre, les habitants n'en consommeraient pas les 0,32^c, de même qu'ils en consommeraient plus des 0,15^c si, lors d'une très-bonne récolte de ce tubercule, le blé se trouvait à un prix élevé. Dans le premier de ces deux cas, la quotité livrée aux féculeries serait augmentée du chiffre dont celle qui représente la consommation des habitants serait diminuée; dans le second cas, c'est le contraire qui se produirait, etc.

J'ai indiqué à la page 84 comment se détermine la qualité de la récolte des pommes de terre et des principales denrées.

La proximité du chemin de fer a déjà permis l'importation des cendres qui sont un bon amendement sur les prés et sur les champs des régions de grès vosgien et de granite.

Les cultivateurs vont, dans les saisons mortes, chercher des cendres dans le département de la Meurthe depuis environ 40 ans, et dans celui du Haut-Rhin depuis près de 30 ans.

Telles sont les indications que je crois utile de transmettre à la Société d'Émulation pour entrer dans les vues de la circulaire du 40 novembre.

J'aurai soin, chaque année, de lui faire connaître les variations et changements qui surviendront dans la marche et les résultats de l'agriculture.

Des travaux d'amélioration se sont accomplis récemment dans quelques communes; j'engagerai leurs auteurs à les présenter aux récompenses que décerne généreusement cette Société.

DU

MORCELLEMENT DES TERRES

DANS LE

CANTON DE BRUYÈRES.

ÉTAT actuel du morcellement des terrains communaux dans le canton de Bruyères.

TERRAINS COMMUNAUX.									
COMMUNES.	NOMBRE de parcelles.	ÉTENDUE générale.			ÉTENDUE MOYENNE de chaque parcelle.				
		hect.	ares.	cent.	hect.	ares.	cent.		
Bult	32	310	11	96	9	69	12		
Destord	31	54	26	23	1	75	04		
Dompierre	58	136	34	72	2	35	08		
Girecourt	47	128	77	18	2	73	98		
Gugnécourt	30	133	52	45	4	45	08		
Padoux	59	839	72	14	14	23	26		
Sainte-Hélène	51	790	76	19	15	50	51		
<i>Zone de calcaire</i>	<i>308</i>	<i>2,393</i>	<i>50</i>	<i>87</i>	<i>7</i>	<i>77</i>	<i>11</i>		
Aydoiles	61	327	59	81	5	37	05		
Fontenay	37	221	82	39	5	99	52		
Grandvillers	70	719	18	83	10	27	41		
Méménil	12	111	29	40	9	27	45		
Nouzeville	15	31	43	74	2	09	58		
Pierrepont	19	135	50	06	7	13	16		
Viménil	37	361	93	63	9	78	21		
<i>Zone de grès bigarré</i>	<i>251</i>	<i>1,908</i>	<i>77</i>	<i>86</i>	<i>7</i>	<i>60</i>	<i>47</i>		
Bruyères	47	826	54	19	17	58	60		
Champ-le-Duc	31	34	69	64	1	11	92		
Charmois	23	213	46	50	9	28	11		
Cheniménil	55	231	02	27	4	20	04		
Deycimont	29	216	95	86	7	48	13		
Docelles	39	322	16	62	8	26	06		
Fays	34	304	44	85	8	95	44		
Laval	22	13	27	98	»	60	36		
Lépanges	49	187	16	98	3	81	98		
Roulier (le)	20	114	72	20	5	73	61		
<i>Zone de grès vosgien</i>	<i>349</i>	<i>2,464</i>	<i>47</i>	<i>09</i>	<i>7</i>	<i>06</i>	<i>15</i>		

ÉTAT du morcellement des propriétés particulières lors du cadastre dans le canton de Bruyères.

PROPRIÉTÉS PARTICULIÈRES.					OBSERVATIONS
NOMBRE de parcelles.	ÉTENDUE générale.			ÉTENDUE moyenne de chaque parcelle.	s'appliquant aux propriétés particulières seulement.
	hect.	ares.	cent.		
3,906	662	87	30	16 96	D'après les renseignements recueillis dans toutes les communes de la zone de calcaire, le morcellement des terres est à peu près dans l'état constaté par le cadastre.
2,057	437	91	64	21 29	
4,941	734	91	09	14 87	
3,042	544	66	50	17 90	
2,338	365	64	34	15 64	
7,015	1,066	73	34	15 20	
5,689	884	82	70	15 55	
28,988	4,697	56	91	16 20	
4,092	649	93	91	15 88	
3,269	411	17	17	12 57	
4,094	1,003	55	50	24 51	Il y a actuellement plus de parcelles dans cette zone que lors du cadastre.
2,688	794	82	83	29 57	
811	127	18	01	15 68	
1,535	476	40	86	31 03	
2,064	435	26	83	21 09	
18,553	3,898	35	71	21 01	
1,826	760	84	91	41 67	Le nombre des parcelles s'est accru considérablement dans cette zone depuis le cadastre, par suite du morcellement, notamment dans les communes de Bruyères, Champ, Cheniménil, Docelles, Laval et le Roulier.
1,217	347	79	72	28 58	
3,753	433	76	39	11 15	
3,281	670	80	97	20 44	
2,170	404	67	90	18 64	
2,250	526	81	13	23 41	
904	172	49	61	19 08	
902	333	35	83	36 96	
2,597	556	07	88	21 41	
1,640	445	52	02	27 16	
20,540	4,652	16	36	22 65	

TERRAINS COMMUNAUX.

COMMUNES.	NOMBRE de parcelles.	ÉTENDUE générale.		
		hect.	ares.	cen.
Beauménil.	18	149	92	53
Boulay (le).	18	24	31	38
Fiménil.	79	188	22	57
Laveline-devant-Bruyères.	16	56	86	01
Laveline-du-Houx.	75	223	68	25
Neuveville (la).	10	81	05	80
Prey.	19	37	40	07
Saint-Jean-du-Marché.	21	82	85	55
Xamontarupt.	10	135	69	20
<i>Zone granitique</i>	266	980	01	36
<i>Zone de calcaire conchylien.</i>	308	2,393	50	87
<i>Zone de grès bigarré</i>	251	1,908	77	86
<i>Zone de grès vosgien</i>	349	2,464	47	09
<i>Zone de granit commun</i>	266	980	01	36
Tout le canton	1,174	7,746	77	18
Moyenne par commune	35	234	75	06

ÉTENDUES PARTICULIÈRES.					OBSERVATIONS	
ÉTENDUE générale.					s'appliquant aux propriétés particulières seulement.	
hect.	ares.	hect.	ares.	cent.		
174	10	31	22	94		
297	03	07	38	32		
313	83	57	20	06		
231	95	07	26	71		
580	92	94	15	90		
212	26	57	23	77		
172	21	50	24	81		
159	26	13	24	84		
356	16	72	32	35		
2,497	75	88	22	82		
ON.						
4,697	56	91	16	20		
3,898	35	71	21	01		
4,652	16	36	22	65		
2,497	75	88	22	82		
15,745	84	86	19	92		
477	14	69	19	92		

Le morcellement des terres a aussi fait des progrès dans la zone granitique.

Les variations dans le nombre des parcelles ne pourraient être établies et précisées que par un nouveau cadastre.

La marche du morcellement des propriétés particulières tend à équilibrer la surface moyenne de chaque parcelle. Je ne doute pas que dans le canton de Bruyères les régions de la montagne (grès vosgien et granit commun) n'aient un bien plus grand nombre de parcelles que celui qui est indiqué ci-contre, d'après les renseignements qui m'ont été fournis et aussi par la raison qu'elles étaient un peu moins divisées que les autres au moment du cadastre.

présent tableau certifié sincère et exact d'après les chiffres puisés dans la matrice cadastrale et sur l'état des sections de chaque commune, par le maire de Bruyères soussigné.

Bruyères, 24 juin 1859.

E. LAHACHE.

APERÇUS

SUR LES

MOUVEMENTS DE LA POPULATION .

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES

PENDANT LES ANNÉES

1854, 1855, 1856, 1857 ET 1858,

PAR M. MAUD'HEUX ,
Président de la Société d'Émulation.

J'ai été amené, par quelques circonstances, à examiner les tableaux du mouvement de la population du département des Vosges, pendant les années 1854, 1855, 1856, 1857 et 1858, et j'y ai rencontré quelques résultats qui m'ont paru dignes d'intérêt. Il m'a paru utile de les retenir et de les consigner dans ces notes.

La période quinquennale que mon étude a embrassée n'est pas comprise entre deux recensements officiels. 1854 et 1855 appartiennent à la période qui a précédé celui de 1856, les trois autres à la période suivante. Je ne pouvais donc pas espérer de mes recherches l'explication de la décroissance que ce dernier recensement, comparé à celui de 1854, a constatée dans la population du département. Cependant, j'ai pu remarquer quelques faits qui aideront certainement à en découvrir les causes.

Le tableau suivant montre comment cette décroissance s'est répartie entre la population urbaine et la population rurale, entre la population mâle et la population féminine.

Recensem^t de 1854. Recensem^t de 1855. Différence en moins.

Population urbaine :

Sexe masculin.	23,876	22,979	897
Sexe féminin..	27,342	27,072	240
Totaux....	<u>54,488</u>	<u>50,054</u>	<u>4,437</u>

Population rurale :

Sexe masculin.	182,444	169,497	12,647
Sexe féminin..	194,077	186,160	7,917
Totaux...	<u>376,221</u>	<u>355,657</u>	<u>20,564</u>

Totaux généraux.	<u>427,409</u>	<u>405,708</u>	<u>21,701</u>
------------------	----------------	----------------	---------------

La décroissance d'environ 5,07 pour cent, pendant la période quinquennale, soit de plus d'un pour cent par an, a atteint 5,46 pour cent de la population rurale et seulement 2,22 pour cent de la population urbaine. — Tandis que la population masculine perdait 6,56 pour cent, la population féminine ne perdait que 3,23 pour cent, et presque tout dans la campagne. Ces anomalies ont donné lieu de croire que l'émigration seule avait occasionné la diminution signalée, et elles ont été considérées comme des signes non équivoques de la tendance des habitants des campagnes à les désertir pour les villes. Sans nier ni cette tendance, ni la part d'influence qu'elle a exercée, il me paraît bien démontré que des causes plus naturelles ont exercé une action considérable. La seule année 1854 a présenté 15,423 décès contre 9,724 naissances : donc un excédant de 5,702 décès ; l'année 1855 a offert 9,604 décès contre 9,393 naissances, soit un excédant de 208 décès. L'année 1854 au contraire avait fourni 44,486 naissances contre 9,848 décès ; donc un excédant de 4,338 naissances. Ainsi, sous l'influence de l'épidémie de choléra qui a sévi en 1854 et dont les suites morbides ont certainement agi encore en 1855, non-seulement les

naissances ont cessé d'apporter un accroissement à la population, mais elles n'ont pas même pu réparer les pertes occasionnées par les décès. En temps ordinaire, l'excédant des naissances compense largement les vides causés par l'émigration ordinaire. Dans le cours de 1854 et de 1855, cette compensation a fait défaut.

Il est à remarquer aussi, comme un fait intéressant à noter, que les tableaux, qui indiquent les causes des décès, en attribuent 6,043 au choléra, dont 534 dans la population urbaine et 5,482 dans la population rurale. Il ne faut pas en conclure que la population urbaine a été plus ménagée par l'épidémie que la population des campagnes. En réalité, le plus grand nombre des villes du département et notamment les plus importantes, comme Épinal, Saint-Dié, Remiremont, etc., ont été épargnées par le fléau qui n'a sévi que dans les arrondissements de Neufchâteau et de Mirecourt et dans quelques villages de l'arrondissement d'Épinal. Il a frappé d'ailleurs, dans une proportion égale, la population masculine et la population féminine; l'une et l'autre ont perdu un peu plus de 4,40 pour cent.

Mais, si déjà les ravages d'une épidémie expliquent en partie la décroissance de notre population départementale, il suffit de comparer les résultats de l'année 1854 avec ceux des années suivantes pour reconnaître que d'autres causes naturelles, étrangères aussi à la question de l'émigration, ont amené une diminution progressive dans le nombre annuel des naissances et concouru ainsi à abaisser le chiffre de la population totale. L'effet de ces causes est attesté par le tableau suivant :

1854.	Naissances	14,486.	Mariages	3,506.	Décès	9,848.
1852.	—	40,428.	—	3,044.	—	9,944.
1853.	—	9,758.	—	3,032.	—	9,643.
1854.	—	9,721.	—	2,983.	—	15,423.
1855.	—	9,393.	—	3,468.	—	9,604.
Totaux....		50,486.	—	15,703.	—	54,399.

J'ai vainement cherché à découvrir quelles circonstances particulières avaient pu produire la diminution progressive du nombre des naissances et de celui des mariages en 1852 et 1853, années certainement favorables puisque nos grandes agitations avaient eu leur terme en décembre 1851, puisque l'abondance du travail et des denrées alimentaires avaient relevé l'aisance générale. On comprend bien que le choléra, qui a sévi en 1854, ait exercé une influence fâcheuse sur le nombre des mariages de cette année et, par une conséquence naturelle, sur le nombre des naissances de 1853; mais les résultats de 1852 et de 1853 restent pour moi sans explication.

Les départements qui n'ont pas de grandes villes subissent forcément en tout temps une émigration en quelque sorte régulière. Quand il s'y joint une diminution progressive du nombre des naissances et une augmentation dans le nombre des décès, il est impossible que le concours de ces deux causes n'abaisse pas le chiffre de la population totale.

Heureusement ce mouvement rétrograde s'est arrêté, et, dès 1856, les mouvements de la population ont repris une marche ascensionnelle qu'attestent les chiffres suivants :

1856. Naissances 40,256. Mariages 3,545. Décès 9,416.

1857. — 40,783. — 3,767. — 9,748.

1858. — 44,484. — 4,009. — 9,463.

Ainsi, le nombre des naissances est progressivement revenu au même chiffre qu'en 1854; celui des mariages, en 1858, dépasse de 503, c'est-à-dire d'un septième, celui de 1854; et celui des décès a diminué. En résumé, les naissances, durant ces trois années, ont dépassé les décès de 4,204. Mais, il faut reconnaître qu'en 1859, la dyssentérie a fait des ravages dans le département et que son influence, ainsi que celle de la guerre d'Italie, ont dû ralentir ce mouvement de progression. On ne saurait donc affirmer, quant à présent du moins, que le recensement de 1864 prouvera que la population vosgienne a réparé toutes ses pertes; mais, je suis convaincu qu'il constatera de meilleurs résultats que celui de 1856.

La guerre de Crimée a apporté au nombre des décès un contingent spécial que j'ai essayé de déterminer approximativement. En vertu des dispositions des articles 80 et 84 du Code civil, les actes de décès des personnes mortes dans les hôpitaux civils ou militaires, ou autres maisons publiques, sont transcrits sur les registres du lieu de leur dernier domicile, et y accroissent par conséquent le nombre des décès. Les relevés qui ressortent des tableaux des cinq années que j'ai examinées montrent les résultats suivants :

	1854	1855	1856	1857	1858	Totaux.
Sexe masculin..	254	804	879	290	214	2,438
Sexe féminin...	90	72	48	43	43	296
Totaux...	344	876	927	333	257	2,734

Les années 1855, 1856 correspondent à la guerre de Crimée; les trois autres à des temps de paix. La moyenne de ces trois dernières équivaut à 252 décès du sexe masculin. Cette moyenne a été dépassée, en 1855, de 552, et, en 1857, de 675; total 4,227. Ce chiffre peut être considéré comme celui des pertes que la campagne de Crimée a fait subir au département. En prenant pour base le recensement de 1851, on reconnaît que la population des Vosges est égale à un peu plus d'un quatre-vingt-troisième et demi de la population totale de la France, et le calcul porterait la totalité des pertes de cette guerre à environ 403,000 hommes, non compris ceux dont les actes de décès n'ont pu être dressés. Mais, il est hors de doute que le département avait fourni à l'armée un contingent bien supérieur à celui que comportait sa population relative, tant à raison de nombreux enrôlements volontaires qu'à raison du grand nombre de remplaçants qu'il fournissait chaque année. Aussi, en considérant la composition de l'armée, doit-on tenir pour certain que le département y est représenté pour plus d'un quatre-vingt-troisième et demi et qu'en conséquence, les pertes totales de la campagne de Crimée ne doivent pas être évaluées à plus de 90,000 hommes, tout compris.

A d'autres égards, on voit surgir encore des tableaux des cinq années, de curieuses révélations.

Elles comprennent 47,442 mariages, par conséquent, un nombre égal de maris et un nombre égal de femmes. Un relevé très-intéressant constate le degré d'instruction dont les uns et les autres étaient pourvus.

En effet, 46,790 maris,
46,095 femmes.

Total.. 32,885 époux ont apposé leur signature au bas
des actes.

649 maris,
4,224 femmes.

Total.. 4,873 époux n'ont pu y apposer que leur croix (4).
Ainsi, parmi les époux, plus de 94 pour cent savaient signer; parmi les hommes la proportion dépasse 96 pour cent. — Ce qui montre combien l'instruction est développée dans le département.

Le nombre des naissances légitimes a été de 46,679 et celui des naissances illégitimes de 4,565 : total 51,334; ce qui donne pour la proportion des naissances illégitimes 8,89 pour cent. En 1854, cette proportion est descendue à 7,03 pour cent. — En 1851, la même proportion était de 8,63, et en 1853, de 8,80. Le nombre de ces naissances est d'environ un tiers plus fort dans la population urbaine que dans la population rurale.

Un renseignement qui a contredit pleinement ma conviction intérieure ressort de la comparaison du nombre des mariages avec celui des naissances dans la population urbaine et dans la population rurale.

(4) Les relevés des tableaux offrent un déficit dans le nombre effectif des époux.

Population urbaine.

1854.	Naissances	4,240.	Mariages	308.	Rapport	3,92.
1855.	—	4,144.	—	373.	—	3,00.
1856.	—	4,244.	—	373.	—	3,92.
1857.	—	4,235.	—	404.	—	3,08.
1858.	—	4,344.	—	422.	—	3,18.

Population rurale.

1854.	Naissances	8,544.	Mariages	2,675.	Rapport	3,17.
1855.	—	8,279.	—	2,795.	—	2,93.
1856.	—	9,042.	—	3,442.	—	2,87.
1857.	—	9,548.	—	3,366.	—	2,82.
1858.	—	9,840.	—	3,587.	—	2,45.

Beaucoup de causes peuvent faire varier la proportion du nombre des naissances avec celui des mariages, mais je n'ai pas pu m'expliquer la décroissance constante de ce rapport en ce qui concerne la population rurale. J'étais convaincu que, quoique les naissances illégitimes fussent plus nombreuses dans la population urbaine que dans la population rurale, c'était dans celle-ci que le rapport entre le nombre de naissances et celui des mariages était le plus élevé. En me démontrant le contraire, le tableau qui précède a posé devant moi un problème que je n'ai pu résoudre.

Il résulte des tableaux qui indiquent les décès causés par le choléra, qu'il a frappé :

1° Dans la population urbaine ,

Hommes.. 237, Femmes.. 294; Total.. 534

2° Dans la population rurale ,

Hommes.. 2,662, Femmes.. 2,820; — 5,482

Total..	2,899	3,444	6,043
---------	-------	-------	-------

Ces chiffres sont en rapport avec ceux de la population totale dans chacune de ces catégories et prouvent que

l'épidémie n'a pas plus ménagé la population urbaine que la population rurale, un sexe qu'un autre sexe.

Une autre recherche m'a paru intéressante. Elle ressort du tableau suivant qui comprend seulement les décès des trois années 1856, 1857 et 1858.

	Garçons.	Mariés.	Veufs.	Filles.	Marides.	Veuves.	Total.
1856. .	2834	1350	634	2397	1216	985	9416
1857. .	2884	1387	671	2330	1394	1055	9718
1858. .	2355	1455	751	2308	1460	1134	9463
Tot..	8070	4492	2056	7035	4070	3174	28597
	44,318			44,279			

On voit qu'en supposant que le nombre annuel des décès se maintienne au chiffre moyen de ces trois années, il faudrait 44 ans 10 mois et 2 jours pour épuiser la population totale de 427,409 habitants constatée par le recensement de 1854. — La population mâle serait emportée en 43 ans et 2 mois, et la population féminine en 46 ans 6 mois et 10 jours. Ainsi, on peut considérer comme la durée de la vie moyenne, même avec une guerre à l'extérieur, ce chiffre de 44 ans 10 mois et 2 jours. On comprend que j'ai dû borner mes calculs à ces trois années, parce que l'excédant des décès occasionnés par le choléra dans le cours des deux années précédentes eût exercé trop d'influence sur les résultats.

Enfin, en étudiant les âges respectifs des individus décédés dans le cours des cinq années, on reconnaît que, sur cent personnes qui décèdent, plus d'un tiers n'ont pas atteint l'âge de 20 ans; un peu moins d'un tiers ont de 20 à 60 ans; à peu près 13 pour cent ont de 60 à 70 ans; un peu plus de 14 pour cent ont de 70 à 80 ans; un peu moins de 5 pour cent ont atteint de 80 à 90 ans. Une personne sur 300 a dépassé 90 ans, et une sur 1,000 est arrivée au-delà de 100 ans. Encore ce dernier résultat me paraît-il exceptionnel : dans les cinq années examinées, il est mort 6 centenaires, dont un célibataire et cinq femmes veuves.

Tels sont les résultats généraux et d'un véritable intérêt que m'a présentés cette étude limitée à cinq années. Comme on le voit, ce n'est pas un travail statistique que j'ai prétendu faire : j'ai seulement voulu mettre en relief des faits spéciaux qui se rattachent à des circonstances actuelles et surtout à celles qui ont le plus préoccupé les esprits. J'y ai ajouté des faits généraux qui pourront servir plus tard d'éléments comparatifs, notamment lorsque le recensement de 1864 permettra des études plus complètes.

UN MOT
SUR LA
CASTRATION DES VACHES.

RÉSULTATS OBTENUS
DE LA
PRATIQUE DE CETTE OPÉRATION,

PAR M. MANSUY,
MÉDECIN VÉTÉRINAIRE A REMIREMONT,
Membre associé libre.

Si je viens appeler un moment l'attention de la Société sur la castration des vaches, opération déjà si connue depuis quelques années par la voie des journaux politiques ou spéciaux, c'est moins pour en retracer une histoire détaillée, faire des théories plus ou moins étendues, plus ou moins justes sur sa pratique et ses effets, que pour initier les amis du progrès et de l'agriculture aux expériences faites par moi depuis quatre ans que j'exerce la médecine vétérinaire dans l'arrondissement de Remiremont.

Historique.

Cependant, Messieurs, avant d'aller plus loin, laissez-moi vous rappeler que l'opération qui fait le sujet de ce travail est ancienne. Les auteurs des siècles passés en parlent, mais sans en faire connaître le manuel opératoire. Thomas Winn, agriculteur de l'Amérique septentrionale qui, le premier, a spécifié, par expérience, les bénéfices que l'on pouvait retirer de la castration des vaches, n'indique pas non plus quel procédé il employait. Ceci dit en passant expliquera peut-être l'oubli dans lequel si longtemps elle a été plongée, et le silence presque complet des écrivains agricoles et vétérinaires du commencement de ce siècle à son égard.

Je dis silence presque complet, parce que, s'il y a 25 ans environ, plusieurs praticiens se sont mis à l'œuvre pour étudier la question, s'ils ont quelquefois réussi, sans doute leurs insuccès sont venus bientôt ternir la réputation qu'on allait donner à l'opération; le commencement d'enthousiasme qu'ils avaient fait naître s'est bien vite éteint; car peu après il n'a plus été parlé de la castration des vaches.

Quoi qu'il en soit, on ne doit pas oublier les importants travaux que MM. Levrat de Lausane, Régère de Bordeaux, Morin de Pontivy, ont publiés sur la matière, car les quelques expériences favorables qu'ils ont faites ont confirmé les résultats obtenus par M. Thomas Winn et ont suffi pour exciter l'émulation de leurs confrères à chercher une manière d'opérer sans danger pour la vie du sujet.

Quinze années étaient à peine écoulées que le grain semé par les hommes dont je viens de rappeler les noms avait porté son fruit. Un vétérinaire français, que tout le monde connaît aujourd'hui, un de ces hommes indomptables qu'un échec anime et surexcite, M. P. Charlier, trouva, après des sacrifices de toutes sortes, un moyen aussi simple que facile

de castrer les vaches , et surtout de le faire sans crainte pour l'animal.

La castration n'est pas une opération grave.

M. P. Charlier a opéré plus de 200 femelles bovines par le procédé de son invention , la *méthode vaginale*, et sur ce nombre , les mortalités sont si minimes qu'elles font tomber d'elles-mêmes les objections qu'on pourrait élever, à propos des chances d'insuccès, comme obstacle à la pratique de la castration. L'habile artiste a opéré partout, non-seulement en France , mais en Belgique , en Prusse ; et dans ces divers pays , il a obtenu les mêmes résultats favorables. Partout M. P. Charlier a opéré en présence de nombreux vétérinaires et agriculteurs. A tous il s'est plu à démontrer les moindres particularités de l'opération ; à ses collègues qui désiraient suivre son exemple , il donnait connaissance des obstacles qu'on peut rencontrer en opérant et des moyens de les surmonter. J'ai eu le bonheur de voir M. Charlier plusieurs fois à l'œuvre , et si aujourd'hui je suis quelque peu initié à la pratique de la castration , c'est , je me plais à le dire , à lui que je le dois. Qu'il veuille bien ici en recevoir tout le témoignage de ma gratitude !

Je n'ai pas été le seul favorisé par le grand maître , plusieurs autres jeunes praticiens , de divers points de la France , ont pu , guidés par la sage et riche expérience de M. Charlier , arriver à assez de perfectionnement pour castrer presque toujours avec réussite. De sorte qu'on peut dire , sans crainte d'être démenti , que la castration peut se faire sans plus d'accidents sur la vache que sur tout autre animal femelle ou mâle , surtout des petites espèces domestiques.

On ne doit castrer que les vaches impropres à la reproduction.

Il s'agit , avant d'aller plus loin , de démontrer ce que produit cette opération sur le sujet qui la subit.

Et d'abord, sur quelles vaches doit-on la pratiquer? Doit-on opérer indistinctement les vaches, quel que soit leur âge, leur état, le service qu'elles rendent à leur propriétaire, etc.? Non, car celui-là s'exposerait au blâme qui agirait ainsi; il y aurait mécompte pour la société; les intérêts généraux seraient gravement compromis; la castration ne remplirait pas le but qu'on se propose ou du moins qu'on doit se proposer.

La castration, il faut bien se l'imaginer, s'en bien convaincre, est un *remède à un mal*; c'est une opération qu'on ne doit pratiquer que sur les vaches impropres à la reproduction ou sur celles que leur destination entraîne à produire du lait ou de la graisse, plutôt qu'à faire des élèves. L'envisager sous un autre point de vue ou sous un point de vue plus large, la croire praticable sur une plus grande échelle que je ne l'indique, c'est, je crois, tomber dans l'abus du système. C'est cet abus même, j'en suis persuadé, pratiqué ou conseillé soit verbalement, soit par la voie des publications, qui, donnant prise aux contradicteurs de l'opération, leur a servi d'arme pour combattre les chauds partisans de la castration et diminuer l'éclat de la brillante et riche découverte de M. Charlier.

En effet, ne s'exposera-t-il pas à la critique celui qui, bien pénétré des immenses avantages de l'opération, fera priver de leurs ovaires 4, 6, 10 de ses vaches jeunes, bonnes laitières, donnant de beaux produits, parce qu'il aura ainsi un rendement journalier de lait invariable; parce qu'il ne sera plus exposé aux chances de parts laborieux, de renversements de matrice, de non-délivrance, etc., qu'on observe sur les vaches qui portent? Il n'y perdra pas lui, certainement, à agir ainsi, au contraire, il bénéficiera; mais les éleveurs, le commerce y perdront: ils seront privés de mères distinguées, de produits, d'élèves précieux; la consommation se ressentira de la diminution d'une viande utile.

Si ce propriétaire est seul dans sa contrée pour causer un tel dommage, il passera inaperçu, et ne sera réellement

pas très-préjudiciable, mais si 4, 10, 15 autres suivent son exemple, à coup sûr l'élevage gémira du manque de reproducteurs.

Exception à la règle.

Cependant, si ces vaches sacrifiées étaient la propriété d'un de ces nourrisseurs habitant le voisinage d'une grande ville, et ayant pour unique industrie la production du lait, l'opération, au lieu d'être nuisible aux intérêts de tous, serait un bienfait pour le pays. Il est facile de le comprendre lorsqu'on est bien pénétré que ces personnes achètent de jeunes bêtes, pleines, afin de les avoir fraîches au lait, et qu'elles les conservent, *sans les faire reproduire*, jusqu'à ce qu'elles sont tarées et en bonne chair, ou que leur état maladif les force à s'en défaire à vil prix. Précisément par cela même que ces vaches ne doivent pas faire de veaux, qu'elles vivent presque constamment au sein d'une atmosphère chaude, humide et peu claire, qu'elles consomment une nourriture des plus substantielles, des plus échauffantes, on doit les castrer. Privées de leurs ovaires, ces femelles ne seront plus exposées aux chaleurs périodiques de plus en plus nombreuses et de plus en plus vives que font naître les conditions de logement et de nourriture auxquelles on les soumet. Tout en donnant un rendement lactifère journalier invariable, plus durable et plus riche (ainsi que je le démontrerai plus tard), leur santé ne se ressentira pas des atteintes, encore moins des ravages de la phthisie, et quand leurs trayons seront vides, elles fourniront encore au consommateur une viande fine, savoureuse, succulente, au lieu d'une chair dure, coriace et filandreuse.

Ce que je viens de dire pour le nourrisseur des grandes villes, je pourrais le répéter, quoiqu'avec moins de raison, pour le petit cultivateur, le petit propriétaire qui, pour une cause ou pour une autre, soit parce qu'il veut s'éviter les

accidents du vélage, soit parce qu'il n'a pas chez lui ou à sa portée les éléments nécessaires pour élever, ne veut pas faire reproduire ses vaches. A celui-là encore, la castration sera profitable.

Partout ailleurs que chez ces deux privilégiés (qu'on me permette le mot), elle ne devra être pratiquée, ainsi que je l'ai posé en principe plus haut, que comme remède et sur les vaches impropres à la reproduction.

Spécification des vaches qu'on doit castrer.

En première ligne, je placerai les *taurelières* que l'on rencontre partout, dans tous les pays, en nombre variable il est vrai, peu considérable dans certaines contrées, mais énorme et désolant dans d'autres. Ces malheureuses vaches qui forment, d'après plusieurs statistiques le 1/10^e du bétail de France, sont, dans quelques points du territoire, le fléau du petit cultivateur. Dans l'arrondissement que j'habite, par exemple, elles fourmillent : il n'y a pas un agriculteur, propriétaire ou fermier, qui, entretenant 40 vaches dans son étable, n'en voie, en moyenne, une tous les ans devenir échauffée, *couchière*, comme on dit vulgairement. Et quand on sait que 23,500 est le nombre des femelles bovines de ce pays, si l'on suppose que chaque taurelière éprouve une moins-value (toujours en moyenne) de 400 fr., on arrive à trouver un chiffre colossal de 23,500 fr. que l'agriculture de l'arrondissement perd chaque année. On sent, en présence d'un tel état de choses, que la castration doive être un bienfait pour le vosgien montagnard.

Immédiatement après les taurelières, je ferai venir les *vaches âgées de 8 à 40 ans* qui ont terminé leur carrière comme reproductrices, qui sont fatiguées du rôle qu'elles ont joué depuis l'âge de 2 ans ou 2 ans 1/2 et qui doivent être conduites au boucher; *les femelles qui ont habituellement des parts laborieux, des avortements, des renversements, etc.:*

celles qui, par suite d'inflammation du pis, ont perdu un ou deux trayons; les mauvaises laitières, les vaches mal conformées qui s'engraissent difficilement. Pour ces dernières, outre le bénéfice direct, l'opération sera encore un moyen d'améliorer les races, en ce sens qu'elle détruira les femelles peu distinguées et abâtardies.

Me voici naturellement amené à examiner l'influence de la castration sur la quantité et la qualité du lait, et sur l'engraissement.

Effet de l'opération sur la quantité du lait.

Je commencerai par la première de ces propositions, et en suivant l'ordre des idées et des croyances que j'ai sur l'opération, je ferai connaître successivement l'effet produit sur les taurelières, puis sur les vaches des nourrisseurs et des fromagers, sur les vieilles femelles, celles qui ont des accidents de vélage, etc., que je confondrai dans une seule et deuxième catégorie.

Ne paraît-il pas superflu de vouloir démontrer que la vache nymphomane une fois castrée donnera plus de lait que si elle n'avait pas subi l'opération? L'agriculteur qui a quelque peu d'expérience du bétail ne comprendra-t-il pas, à premier examen, que la taurelière gagnera à être privée de ce qui, chez-elle, est la cause de ses tourments, de ses souffrances continuelles? On sait que la femelle bovine qui a, sans profit pour l'espèce, des rapports avec son mâle, n'est jamais satisfaite des rapprochements. D'abord peu exigeante, ne demandant le taureau que tous les mois environ, elle le réclame bientôt beaucoup plus souvent; chaque quinzaine, chaque huitaine, quelquefois tous les jours elle entre en chaleur, et si on ne vient pas au-devant de ses désirs, elle devient furieuse, inabordable, perd l'appétit, maigrit; son lait diminue et devient mauvais. Plus on donne de soins à cet animal qui, de si doux qu'il était, est devenu

si méchant, si irascible; mieux on le nourrit et moins il rend de produit; ce qui fait, de toute évidence, double perte. Or, qu'est-ce qui, chez lui, le met dans cet état? La surexcitation des organes génitaux. Quel est le moyen de détruire cette surexcitation? L'abolition du sens gènesique, la castration. Par cette opération, en effet, le calme se rétablit; le système général des fonctions reprend son cours; l'harmonie recommence à régner entre elles; les sécrétions elles-mêmes redeviennent ce qu'elles étaient; le sujet continue, comme avant sa maladie, son rôle de machine à lait.

Pour ce qui est des vaches dont, plus haut, j'ai fait une deuxième catégorie, je dirai qu'il y aura encore un avantage immense, dans la pluralité des cas, à les faire castrer. Car si dans le nombre quelques-unes à tempérament mou, lymphatique, nourries d'aliments plutôt rafraîchissants qu'échauffants, habitant un pays tempéré, au milieu de vastes pâturages où elles passent une partie de l'année, s'accommodent de l'état de stérilité auquel on les soumet, beaucoup d'autres tomberont malades, s'échaufferont, deviendront taurelières, et causeront par là une perte plus ou moins considérable à leur propriétaire.

Mais, dira-t-on, pour éviter les chances d'échauffement sur les vaches, il faut les faire saillir? A moins que l'on ne conteste le principe que j'ai posé en commençant; à moins qu'on n'admette pas avec moi la spécification que j'ai faite des vaches à castrer, cette objection est sans valeur; et la ferait-on, en partageant en tous points mon opinion sur la matière, que je la réfuterais en démontrant que *la vache castrée donne annuellement plus de lait que celle qui porte*.

Les faits prouvent, l'expérience de tous les jours fait voir qu'il en est ainsi. Du reste, il est facile de l'expliquer: à partir du deuxième ou troisième mois de la gestation, le lait de la vache qui est pleine commence à diminuer; le cinquième ou sixième mois, il n'est généralement plus guère que la moitié; enfin, pendant le mois qui précède l'accouchement, il n'y en a plus ou à peu près. Tandis que la vache

castrée, au contraire, qui n'a pas de veau à former, à nourrir, donne invariablement la même quantité de lait pendant les 12 ou 15 premiers mois de l'opération. Or, si cette bête est opérée dans de bonnes conditions, c'est-à-dire six semaines ou deux mois après le vélage, alors qu'elle donne la plus grande quantité de lait possible, il est clair et évident qu'au bout de 365 jours, elle devra réaliser un chiffre plus élevé que la vache qui porte. L'observation des faits indique que ce chiffre est plus élevé d'un tiers.

Effet sur la qualité.

Si la question de la castration mérite de fixer l'attention des économistes, quant à la quantité du lait, elle n'en est pas moins une haute question d'hygiène publique, en ce qui touche la qualité de ce liquide. Il n'est pas même besoin d'avoir recours à l'analyse chimique pour s'assurer que le lait de la vache castrée est supérieur au même produit de la vache qui n'est pas privée de ses ovaires. L'expérience le démontre journellement sans réplique : le fromager s'aperçoit qu'il a moins de petit-lait ; la ménagère remarque qu'elle fait plus de beurre, que celui-ci est de meilleur goût ; on ne peut la tromper quand elle soumet son lait à la cuisson ; elle observe quand on lui donne ou non celui de la vache castrée.

Malgré ces assertions vulgaires, j'ai cru devoir profiter de l'offre bienveillante d'un chimiste distingué, M. Dieulafait, ancien préparateur à l'académie de médecine de Paris, aujourd'hui professeur de physique et de chimie au collège de Toulon. Ce savant a bien voulu soumettre à l'analyse le lait de trois vaches taurelières avant et après l'opération, et voici les résultats auxquels il est arrivé, en suivant la méthode de M. Doyère :

N° 1.

Avant la castration.	4 mois après.
Beurre.....	3,15 3,98
Caséine.....	3,10 3,06
Albumine.....	4,30 4,44
Lactose.....	4,20 4,30
Sels divers.....	0,60 0,64
Eau.....	87,65 86,94
Total....	100,00 100,00

N° 2.

Avant la castration.	3 mois après.
Beurre.....	3,13 4,43
Caséine.....	3,12 2,79
Albumine.....	4,26 0,98
Lactose.....	4,20 5,03
Sels divers.....	0,71 0,84
Eau.....	87,58 86,26
Total....	100,00 100,00

N° 3.

Avant la castration.	Six semaines après.
Beurre.....	3,44 4,03
Caséine.....	3,24 3,44
Albumine.....	0,97 4,04
Lactose.....	4,22 4,44
Sels divers..	0,85 0,80
Eau.....	87,64 86,58
Total....	100,00 100,00

• *Influence sur l'engraissement.*

La question d'engraissement comme dernier effet, comme résultat définitif de la castration est plus facile à résoudre que toutes les autres, et précisément à cause de cela, et en raison des avantages qu'on peut en retirer, elle est importante à examiner.

Tout le monde sait que l'enlèvement des ovaires chez les truies, chez les chiennes, favorise extraordinairement l'embonpoint; que la première de ces femelles, la brebis, la poule, fournissent après la castration une chair plus tendre, plus savoureuse. Pourquoi en serait-il autrement pour la vache? Est-ce que chez elle, aussi bien que chez les autres, l'extinction du sens génésique n'émousse pas la sensibilité générale, n'amène pas l'énervation, ne diminue pas l'énergie musculaire, ne produit pas le relâchement des tissus, le calme, la tranquillité, toutes conditions si favorables à l'engraissement?

Mais, objectera-t-on, la vache ne peut pas donner deux produits à la fois : beaucoup de lait et de la graisse ! Sans doute, tant que le rendement lactifère sera élevé, tant qu'il se maintiendra, la sécrétion graisseuse ne se fera pas à vue d'œil ; mais elle sera assez considérable pour rendre moins saillantes les exubérances osseuses ; elle suffira à préparer convenablement la bœuvone à un engraissement perfectionné qui commencera avec le tarissement du pis. J'ai vu même, et je le mentionnerai dans les faits, des femelles bovines prendre de la graisse un mois après l'opération, bien que le lait ait augmenté de plusieurs litres.

Étant admise cette proposition, il est permis d'en tirer cette conséquence que la castration contribuera puissamment à faire disparaître la répugnance qu'on a pour la viande de vache. D'où vient cette idée qui a réellement quelque peu de fondement? C'est que la population bovine de France est

formée pour un quart seulement de bœufs, et qu'à moins d'être dans un grand centre, l'abattoir ne livre le plus souvent à la consommation que de la chair dure, difficile à mâcher et à digérer, provenant de vieilles femelles qu'on n'engraisse pas ou qu'on ne met que peu en état. A Remiremont, par exemple, dans une période de vingt-deux années, le nombre de bœufs abattus n'a été que la moitié de celui des vaches. Si l'on établissait la comparaison pour tout l'arrondissement, la différence serait encore bien plus grande, car, dans les campagnes on ne consomme jamais de bœufs, ou du moins, c'est la rare exception.

Puisque les vaches entrent pour une si grande proportion dans l'alimentation, pourquoi ne pas les mettre en état de produire le plus de chair possible? Pourquoi ne pas s'adonner à l'engraissement de la vache aussi bien qu'à celui du bœuf? Pourquoi, comme le pratiquent beaucoup de cultivateurs, faire saillir une vache qui doit être conduite à l'abattoir dans le but de la *faire profiter*, puisque le fœtus qu'elle porte et qui doit être jeté à la voirie, fait tarir son pis? Ne serait-il pas plus simple et surtout plus lucratif de mettre cette bête dans les mêmes conditions en la castrant? On fixerait ainsi chez elle la sécrétion lactée qui suffirait à payer pendant longtemps la nourriture journalière, et le fin-gras arriverait après quelques semaines d'un régime un peu plus coûteux dont on serait même indemnisé par les quelques litres de lait que fourniraient encore les trayons.

Et notez que ce fin-gras, que produirait le cultivateur peu aisé comme le riche propriétaire, serait à la portée du petit et du moyen boucher dont la bourse peu ronde et la clientèle peu étendue ne permettent pas l'acquisition d'animaux de *haut cru*; que par là, toutes les classes de la société auraient un aliment commun à un même prix, peut-être même à un prix moins élevé, puisque la viande en bien plus grande quantité aurait moins coûté à produire.

J'arrive aux faits :

Taurelières.

1^o Vache de pays, âgée de 6 ans, ayant fait veau depuis 6 mois, donnant 3 litres de lait, appartenant à M. Guerre de Plombières, et opérée à sa ferme des Mollières, le 29 septembre 1855. L'opération fut difficile à cause de l'irascibilité et de la vivacité de l'animal, cependant la vache ne s'en ressentit pas. Le 4 octobre, elle redonnait son lait, malgré la diète à laquelle elle était soumise. Le 15, elle en donnait 5 litres. Jusqu'au 14 mai suivant, époque à laquelle elle fut *très-grasse*, la quantité de lait resta invariable. Il a été constaté que la qualité de ce liquide a augmenté.

2^o Vache croisée, âgée de 9 ans, ayant fait veau depuis 3 mois 1/2, donnant 7 litres de lait, opérée chez M. Pierre, à la ferme de la Montière (Saint-Étienne) le 16 septembre 1857. Elle n'a pas été malade de l'opération, et 12 jours après, elle redonnait *au moins* sa quantité de lait. Au mois de janvier suivant, elle fut vendue *grasse*, 100 fr. de plus qu'elle ne valait au moment de l'opération.

3^o Petite vache de pays, âgée de 4 ans, ayant avorté 9 mois auparavant, donnant 3 litres de lait, opérée le 10 octobre 1857 chez son propriétaire, M. Didier, féculier à Moyenpal (Xertigny). Elle ne s'est pas ressentie de l'opération; après 15 jours, elle redonnait 3 litres 1/2 de lait. Le 10 mars suivant, elle fut vendue *très-grasse*, 100 fr. de plus qu'elle ne valait au moment où elle fut opérée, et jusqu'à la vente le rendement en lait fut ce qu'il était 15 jours après la castration.

4^o Vache croisée de haute taille, appartenant à M. Arnould, cultivateur à Fresse, opérée le 6 août 1857. Cette bête, âgée de 10 ans, ayant fait veau depuis 4 mois 1/2, subit l'opération sans qu'il en résultât le plus léger malaise. Au bout de 12 jours, le lait était revenu; pendant 14 mois, la quantité fut invariable; la qualité, visiblement supérieure dès le premier mois, se garda telle jusqu'en octobre 1858, époque

où elle fut vendue *grasse*, 90 fr. de plus qu'elle ne valait au moment de l'opération.

5° Vache croisée, âgée de 40 ans, donnant 9 litres de lait, ayant fait veau depuis 40 mois, appartenant à M. Brice Choffel, cultivateur à la ferme de Loëau, colline de Fresse, et opérée le 13 juin 1857. La castration ne produisit aucun trouble dans la santé de la vache; 42 jours après, le lait était revenu en même quantité qu'avant l'opération; 44 mois plus tard, la bête fut vendue *grasse*, 90 fr. de plus qu'elle ne valait lors de la castration. Pendant ce temps, le lait qui était devenu bien meilleur demeura invariable en quantité.

6° Vache comtoise, âgée de 42 ans, taurelière beuglant sans cesse, ayant fait veau depuis 6 mois, et donnant 3 litres de lait quand elle fut opérée le 18 octobre 1858, chez M. Bresson à sa ferme de Xonvillers. La castration se fit bien et ne produisit aucun malaise, 45 jours après, cessation des beuglements et augmentation de 3 litres dans le rendement lactifère journalier; 45 jours plus tard, 7 litres; le 16 février 42 litres. A cette époque, la bête était dans un état de graisse très-avancé; elle avait augmenté de plus d'un tiers en poids; je ne sais ce qu'elle est devenue.

7° Chez M. Constant Fremiot, cultivateur à Fresse, castration le 13 juin 1858, d'une vache croisée, âgée de 8 ans, taurelière ayant fait veau depuis 3 mois 472, donnant 44 litres de lait. La santé de cette bête ne fut nullement altérée par l'opération. Au bout de 42 jours, elle redonnait son lait, 4 mois après elle en donnait 48 litres. Pendant 6 mois, cette quantité fut secrétée, au bout de ce temps, le chiffre redescendit à 44; il fut le même jusqu'au 42 mai 1858, jour où elle fut vendue *grasse* 100 fr. de plus qu'elle ne valait quand je la castrai.

On voit d'après ce qui précède, que l'augmentation de valeur des vaches, par suite de l'engraissement, n'est pas le seul bénéfice de l'opération, que ce bénéfice est de beaucoup plus considérable si on fait entrer en ligne de compte la question du lait: Ainsi par exemple, sur la vache dont

l'histoire vient d'être citée en dernier lieu, on obtint pendant les 44 mois qu'on l'a gardée, un rendement énorme de 4,175 litres de lait fournis

par 48 litres pendant	6 mois		2,240
44	—	4 mois.....	4,680
44	—	45 jours.....	240
3	—	45 jours.....	45

Or, qu'aurait été la sécrétion laiteuse, si la vache n'avait pas été castrée ?..... Peut-être la moitié ! Peut-être moins encore ! Je suppose, pour rester dans le vrai, pour ne pas entrer dans le cercle des exagérations, que la différence des rendements soit 4,500 litres. A 15 centimes le litre, cette différence produirait encore 225 fr. De sorte que le bénéfice réel au lieu d'être de 100 fr. est véritablement de 325. Et l'on a eu de meilleur lait qui a produit plus de fromage, et l'on a livré à la consommation de la viande excellente, sinon meilleure, au moins aussi bonne que celle du bœuf !

Tous les résultats ne sont pas aussi avantageux, aussi brillants que celui-là ! non sans doute. Mais chaque fois qu'on n'attendra pas trop longtemps pour faire opérer une laitière, jeune encore, qui devient taurelière, les effets produits et les bénéfices réalisés tendront à se ressembler et à se rapprocher de celui que je viens de faire connaître en détail.

Je serais incomplet si, dans ce court exposé des faits, en me bornant à l'histoire des taurelières castrées, j'oubliais celle des vaches non échauffées. La première, il est vrai, parle plus haut en faveur de la castration ; mais la seconde, pour être moins convaincante, n'est pas moins digne d'être mentionnée.

Non taurelières.

4^{er} FAIT. — Une vache Durham-comtoise, âgée de 5 ans, ayant fait veau depuis 4 mois, donnant 6 litres de lait, appartenant à M. Derazey, d'Épinal, et opérée à la ferme de

Saurupt, le 9 mai 1857. L'animal ne se ressentit pas de l'opération; 8 à 10 jours après, il redonnait son lait comme auparavant : au bout de 15 jours 7 litres, qu'il a conservés pendant 8 mois. Après 40 mois d'opération, cette vache fut vendue au boucher en très-bon état de graisse.

Cette bête, mauvaise laitière, puisqu'elle ne donnait, fraîche, que 6 litres de lait, a encore fourni, pendant les 10 mois qu'on l'a conservée, 2,040 litres de lait :

Produit par..	{	240 jours à 7 litres.....	1,680
		60 jours à 6 litres.....	360

Bien plus que ne donne une moyenne laitière qui porte. Et son plus de valeur, fourni par son état de graisse, a été en pur bénéfice.

2° FAIT. — Petite vache de pays, maigre, âgée de 40 ans, ayant fait veau depuis 3 mois, donnant 12 litres de lait, opérée le 6 octobre 1858, chez M. Bresson, à sa ferme de Xonvillers. La castration ne produisit aucun trouble dans la santé de la vache : son lait revint au bout de 40 jours. Environ deux mois après l'opération, elle fut vendue à M. Colin, de Vecoux, qui me dit, dans le courant de mars dernier, en être très-satisfait, attendu qu'elle prenait de l'embonpoint tout en donnant son lait toujours en même quantité. La qualité fut reconnue, aussi bien à Vecoux qu'à Xonvillers, être supérieure. — Tout porte à croire qu'on tirera un parti lucratif de cette bête.

3° FAIT. — Vache comtoise, âgée de 42 ans, ayant fait veau depuis six semaines, donnant 12 litres de lait, opérée le 15 juin 1856 à la ferme de M. Bresson. La bête ne se ressentit nullement de l'opération; 40 jours après le lait était revenu. Pendant 22 mois, les 12 litres de lait furent secrétés : pendant 8 mois qu'on la garda encore, elle en donna 8 litres par jour; au bout de ce temps, elle fut vendue *très-grasse* au boucher. — Dès le deuxième mois de la castration, cette vache prit de l'embonpoint; pendant tout le temps qu'on la garda, elle paya et plus sa nourriture journalière, puisqu'en moyenne elle donna 10 litres de lait. Son lait, de qualité supérieure,

a fait plus de beurre , plus de fromage ; sa graisse a été tout profit.

4°, 5°, 6°, 7°, 8° FAIT. — A la ferme de Humbertois , chez M. Grandjean , d'Épinal , castration de cinq vaches , le 3 septembre 1857. L'opération eut lieu 2 , 3 et 4 mois après le vêlage , excepté sur une qui était pleine de quelques mois et qui avorta le lendemain sans autre accident. Les autres ne furent pas malades.

Une première a été vendue au boucher , 4 mois après la castration. Pendant 2 mois , elle a donné invariablement la même quantité de lait , celle qu'elle avait au moment de l'opération. Pendant les deux autres mois , elle a diminué très-sensiblement , mais s'est engraisée très-bien et naturellement , c'est-à-dire presque sans addition de nourriture.

Une deuxième a été livrée à la boucherie , en janvier 1859 , après avoir donné , pendant près de 16 mois , un rendement lactifère toujours le même. Son état de graisse était très-avancé lors de la vente.

Les trois autres existent encore (1^{er} avril 1859) ; et sont dans un état satisfaisant d'embonpoint , bien que donnant toujours leur lait.

A l'exception de la première , la rente annuelle du lait a augmenté d'un tiers , au dire de M. Grandjean.

Résumé.

Pour me résumer , je dirai :

1° Que la castration des vaches est une opération simple , facilement praticable et sans danger pour la vie du sujet qui la subit ; .

2° Qu'elle ne doit être employée que comme remède , et sur les vaches qui ne peuvent plus ou ne doivent plus faire de veau ;

3° Que son premier effet est , au moins sur les taurelières , l'augmentation de la richesse du lait , quelquefois l'augmentation journalière de sa quantité ;

4° Que le deuxième est la fixation du rendement lactifère pendant 12 à 15 mois, et par là, l'élévation du rendement annuel ;

5° Que son résultat définitif et général est l'influence favorable qu'elle exerce sur l'engraissement.

Tel est, en raccourci, l'exposé de ma manière d'envisager la castration des vaches ; telle est l'histoire de mes observations pratiques sur cette opération. Je serais trop heureux si ce petit travail devait être de quelque intérêt pour ceux à qui j'ai l'honneur de le soumettre ; ma satisfaction serait à son comble si, en grandissant la renommée de M. P. Charlier, il pouvait servir à sa gloire.

DOCUMENTS
SUR LES
TREMBLEMENTS DE TERRE
ET LES
PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES
aux Moluques,

PAR M. ALEXIS PERREY,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE DIJON,
Membre correspondant.

Troisième partie.

GROUPE DE TERNATE.

Les principales îles de ce groupe sont : Gilolo, Ternate, Tidor, Motir, Matchan ou Machian, Batchian ou Bakjan, Mandoly, Ceramlaut, Grande-Oby, Mortay ou Moretay (île du Maure), Salibabo, etc.,....auquel je rattache la grande île de Célèbes.

Un certain nombre renferment des volcans ; ce sont :

4° Ternate dont le volcan est le plus actif et le mieux connu du groupe, ou même de toutes les Moluques. Il a été visité un grand nombre de fois. Je décris plus bas plusieurs des ascensions qu'on en a faites. Néanmoins je rapporterai ici la description qu'en a donnée M. Junghuhn sous le nom de Gama Lama, moins connu que celui de volcan de Ternate.

« Comme la Petite-Banda, dit M. Junghuhn (4), consiste dans le Goenoeng Api, la plus grande partie de Ternate qui a six milles de circonférence, est presque entièrement occupée par une seule montagne conique, le Gama Lama; depuis la côte, l'île s'élève par degré jusqu'au sommet du volcan qui se trouve à 5,400 p. (?) au-dessus du niveau de la mer (2). Avant 1840, les flancs de ce cône étaient couverts, jusqu'à la plus haute pointe du sommet, d'épaisses forêts que de nombreux ruisseaux parcouraient dans toutes les directions pour se rendre à la mer, et qu'habitaient des quantités immenses d'oiseaux, notamment de cacatoes. Des champs fertiles et bien cultivés en occupaient la base.

« La moitié méridionale est couverte par les habitations de Malajoe, chef-lieu de Ternate; entre cette localité et le fort ruiné de Gama Lama se trouve un lac d'un mille de circonférence et de 60 brasses de profondeur. Son nom de Laguna est la seule trace qui reste de l'ancienne possession de la Compagnie portugaise.

» Il reste encore un courant visible aujourd'hui d'une lave noire, poreuse et mêlée de blocs calcinés; on ignore à quelle éruption il appartient; il s'élève de la mer, et forme une petite arête qui, tantôt en ligne droite, tantôt en lignes sinueuses, s'étend sur la plaine « et, suivant l'expression du professeur Reinwardt, monte à une hauteur remarquable le long du flanc de la montagne. »

« D'après la description de ce voyageur qui se trouvait à Ternate en 1824, en même temps que le lieutenant van Boelen (3), lequel a fait l'ascension de la montagne en 1848, il n'est pas douteux que nous ayons devant nous un véritable

(1) Java gedaante, p. 1279.— 1281.

(2) Berghaus, *Laender-und Voelkerkunde*, t. 2, p. 724, lui donne 640 toises de hauteur, d'après Valentyn. Or, Valentyn lui donne 367 ruthen 2 peds, mesure d'Amsterdam, ce qui équivaut à 3,840 pieds de Paris.

(3) Voy. l'*Athenoeum*, *Tijdschr. voor wetensch. en Kunst*, août 1837 et le *Java-Courant* du 8 juin 1838.

courant de lave, lequel, ou est sorti du cratère, situé au sommet de la montagne, *à l'état de fusion complète*, ou s'est fait jour par une ouverture latérale, a coulé le long du flanc du volcan, a traversé la petite plaine qui le sépare de la mer dans laquelle il s'est jeté et, comme c'est le cas ordinaire, s'est brisé en fragments par le refroidissement de sa surface, *ou enfin*, est sorti du cratère en *blocs incandescents* qui ont roulé jusqu'au bas et qui, pressés par la masse de ceux dont ils étaient suivis, se sont amoncelés sur la surface de la plaine. Il a tout à fait l'aspect de ces petites digues, de ces voûtes ou arêtes qui ne consistent qu'en blocs ou monceaux de lave qu'on rencontre aux environs des volcans de Java, par exemple, au pied du G. Goentoer (Gunung-Guntur) et qui s'étendent parfois à une grande distance du volcan dont ils encombre la base.

» Cependant le professeur C. G. C. Reinwardt ne partage pas cette opinion; il ne voit là, comme dans le courant de lave situé au pied du G. Api, à Banda (1), qu'un exemple de *soulèvement*, lequel se continuerait encore aujourd'hui. Pour ce voyageur et quelques auteurs, ce serait un filon qui se serait ouvert une issue et élevé au-dessus du sol (2). Cependant, non seulement les descriptions d'autres voyageurs, de van Boelen, Kolff, Olivier, Fin, Verhuell, etc., mais encore celle de Reinwardt, indiquent évidemment un courant de lave, et tous les voyageurs qui ont visité le G. Api seront convaincus, nous le croyons, que le savant voyageur s'est mépris dans l'explication qu'il a voulu donner du phénomène. Toutefois, plus tard, en 1840 (voyez à cette date), le Gama Lama a vomi un courant de lave *qui s'est étendu sans interruption jusque sur le rivage.* »

De Buch partage l'opinion de Reinwardt (3).

(1) *Voy.* plus bas, au 22 août 1821.

(2) Comparez v. Leonhard, *ueber Basaltgebilde*, part. II, p. 165.

(3) *Can. Inseln*, trad. de M. Boulanger, p. 433. Ce passage n'est pas dans l'original.

» Un phénomène, dit-il, comparable à celui de Banda (p. 442), s'est manifesté au pied du volcan de Ternate. Le fond de la mer s'est élevé vers la montagne jusqu'à une hauteur considérable, et forme actuellement une digue très-haute et très-large, adossée contre le volcan. Elle paraît avoir été formée par un filon sous-marin, soulevé dans une direction tortueuse et en serpentant contre le penchant de la montagne. Ces masses soulevées sont toujours très-différentes des produits rejetés par les cratères; elles ne présentent jamais les caractères d'une masse fluide, ni la porosité des scories (Reinwardt). »

2° Le pic de Tidore, dans l'île de même nom, est situé au S.-E. de Ternate, par 0° 45' lat. N. et 127° 48' long. E., suivant M. Junghuhn (0° 38' lat. N. et 125° 4' long. E. de Paris, suivant M. Landgrebe). L'île de Tidore est ronde, elle a environ 5 milles de circonférence, elle est très-fertile et bien boisée; le volcan qui est situé dans la partie méridionale a le même aspect que celui de Ternate et à peu près la même hauteur. Cependant M. Junghuhn attribue environ 5000 (?) pieds au pic de Tidore, tandis que d'après Valentyn le Gama Lama aurait 267 ruthein, 2 pieds, mesure d'Amsterdam, ce qui équivaut à 3,840 pieds de Paris.

3° A l'est de ces deux premiers volcans, sur la côte occidentale de la grande île de Gilolo, se dresse le Gama-Nacore ou Gamma-Canore connu seulement par l'éruption du 20 mai 1673.

A la pointe méridionale de Gilolo, est la petite île de Daumer ou Dammer qui, suivant Von Hoff (1), aurait un volcan actif. Je n'en connais aucune éruption.

4° L'île de Matchian, Makian ou Makjan, au S. de Tidore et à l'O. de Gilolo, par 0° 47' ou 0° 20' lat. N. et 125° 34' long. E., renferme un volcan autrefois actif, voyez à 1646.

(1) *Veränderungen der Erdoberfläche*, t. 2, p. 428.

5° L'île de Motir, sous le 0° 30' lat. N., contient un volcan qui, suivant Forrest, aurait lancé des pierres en 1778.

6° L'île de Mortay, Morty, Morotay ou de More, par 2° 44' lat. N. et 126° 5' long. E., au N.-E. de Gilolo contient un volcan, le Tolo, qui a eu autrefois de violentes éruptions, *voy.* à 1546 et 1553.

7° Enfin la grande île de Célèbes ne contiendrait pas moins de *onze* volcans, suivant M. Junghuhn.

(a) Le Klabat, ou les Frères, situé dans le district de Manado ou Menada, à la pointe N.-E. de l'île, par 4° 30' lat. N., et 124° 46' long. E. s'élève à 6,000 pieds de hauteur, dans le voisinage de Kema qui lui donne aussi son nom. Suivant la tradition, il serait sorti de la mer.

La montagne se divise en deux cîmes de hauteur à peu près égale. Au sommet de la plus élevée se trouve un lac dont l'eau n'offre rien de remarquable dans sa température. Des bords se dégagent continuellement des vapeurs; la montagne est entièrement couverte de forêts, à l'exception d'un millier de pieds au-dessous du sommet. Une forte odeur de soufre se répand constamment aux alentours. Aucun des habitants de l'île n'en a jamais vu sortir ni flamme, ni cendres, ni pierres. On rencontre des sources froides sur les flancs à mi-hauteur environ de la montagne. A Ajermadidi, par exemple, il y en a une dont l'eau est dans un mouvement continu et semblable à un bouillonnement.

Ces renseignements, que j'emprunte à M. Junghuhn, *l. c.*, p. 1287, sont dus à M. C.-A.-J. Pécqueur, officier de santé à Manado, qui les lui a communiqués le 12 novembre 1848, *voy.* au 25 juillet 1838.

(b) Le Goenoeng Tonkoko. Il est décrit à l'année 1804.

(c) Le Sapoetang que Reinwardt a visité le 26 octobre 1824 et que nous décrivons à cette date sous le nom de volcan Tonsawang. *Voy.* aussi à 1838.

(d) Le Koemengan que Reinwardt écrit Roemengan; il est décrit au 18 octobre 1824. *Voy.* à cette date.

(e) Le Lokan ou Lokon suivant Reinwardt qui l'a visité le 16 octobre 1824. *Voy.* à cette date.

(f) Le Empong, qui atteint une altitude de 4,740 pieds d'après le Dr Forsten, cité par M. Junghuhn.

Les cinq derniers ne sont connus que de nom. Ce sont : (g) Papelanpongan; (h) Kimawang; (i) Sonoen Java; (j) Tamporok ou Sempo (qui, suivant Reinwardt, a eu une éruption en 1829. *Voy.* au 26 octobre 1824); et (k) Polirang (1).

On trouve encore dans la province de Manado, entre Sander et Lamowang, à 5 milles de cette dernière localité, une espèce de mare de 40 à 50 pieds de diamètre, remplie d'une eau chaude, sulfureuse et bouillonnante. Elle est environnée d'une vase ou boue chaude dans laquelle est tombé le comte C. de Vidua.

Dans la partie la plus agréable de Manado, M. Junghuhn signale encore le lac de Tondano, de 5 palms de largeur sur 12 de longueur (12 à 13 brasses de profondeur au plus, suivant Dumont d'Urville), dont les bords habités sont formés en partie de rochers à pic. Le niveau de l'eau est à 2,000 pieds au-dessus de celui de la mer. Ce lac comme ceux de Singkara et de Danoe à Sumatra, paraît être le fond d'un vaste affaissement ou d'une vallée résultant d'une faille, *voy.* à 1838.

M. Junghuhn ajoute ici, p. 1292, quelques mots au sujet de la grande île, j'allais dire du continent encore inconnu de Bornéo. Il signale le volcan de Kinibaloe ou Kinilaboe qui s'élève dans la partie septentrionale de Bornéo. Il serait visible de la petite île de Cajagan Soeloe, située, près de la côte N.-E., à 34 milles géographiques du volcan. A juger de sa hauteur, par celle de Merbaboe, de Java, qui est de 9,590 pieds et qui est aussi à peu près à 34 milles géogr. de Soerabaja, elle serait au moins de 12,000 pieds. Ce serait alors la plus haute montagne des possessions néerlandaises.

(1) M. Landgrebe ne décrit que le Klabat et mentionne seulement sous le nom de Cambyma, un volcan situé dans la Péninsule orientale de Célèbes, par 5° 30' lat. S. et 119° 37' long. E.

M. Berghaus, dans son beau mémoire (1), lui donne les noms de *Kini Balu*, *Kiney Ballu*, *Kienieh Balluh*, et la place entre 6° 3' et 6° 7' lat. N., par 114° 20' long. E., d'après Horsburgh, mais il ne la signale pas comme un volcan.

M. Landgrebe dit expressément que Borneo ne renferme aucun volcan. « Seulement, ajoute-t-il, sur la côte occidentale, au nord de Sampas, se trouve la petite île de Slakenburg qui en contiendrait un. C'est probablement la même que Berghaus (*Phys. Atlas*. 2. Aufl. Taf. 9), désigne sous le nom de *Burning Island*. Elle git par 3° 46' lat. N. et 109° 54' long. E. de Paris. » (*Op. cit.*, p. 342).

Elle est marquée, mais sans nom, sur la carte déjà citée de L. de Buch qui en parle dans la *Description des Can.*, p. 438.

Comme je n'aurai probablement pas l'occasion de revenir sur cette île inconnue dont MM. Ennery et Hirth disent, dans leur *Dictionnaire de géographie*, « qu'on y remarque beaucoup de volcans éteints et que l'on y éprouve de fréquents tremblements de terre, » je citerai ici le seul qui soit parvenu à ma connaissance. Il est de 1849.

« Dans la nuit du 3 au 4 janvier de cette année, on éprouva plusieurs secousses très-fortes dans la petite île de Tajam qui formela rivière de Kapoeas à Pontianak » (Junghuhn, p. 1426).

On y ressentit aussi des secousses pendant l'éruption du Tamboro en 1845, suivant Von Hoff, qui donne à tort la date de 1825.

Revenons au groupe des Moluques proprement dites.

« Jusqu'à ce jour, dit M. Brumund (2), on a regardé

(1) *Geo-Hydrographischer Memoir zur Erklarung und Erlauterung der reduzirten Karte von den Philippinen und den Sulu-Inseln.* Gotha, 1832, p. 68, in-4°.

(2) Fragment mijner reize door Molakko's, *Tijdschrift voor Ned. Indie*, t. 5, p. 346—348. Batavia, 1856.

Batjan (Bachian) comme une île volcanique et le mont Sibela comme un volcan éteint; cette opinion n'a probablement pas d'autre fondement que le voisinage d'autres îles vraiment volcaniques; mais l'examen de la constitution géologique de Batjan ne lui est pas favorable. D'ailleurs la forme du mont Sibela est non-seulement différente de la figure ordinaire des volcans, mais les pierres qu'on rencontre à sa base sont formées d'un granit et d'une vieille roche schisteuse dont la présence n'est pas compatible avec cette opinion. La plupart des autres montagnes que nous citerons par ordre de hauteur, après le Sibela, telles que Tepoek, Sigaroe, Amaas, Sembaki, Sebatten, Loid et Paloe, sont formées de roches éruptives et renferment des calcaires, des grès, de conglomérats, de la marne et de l'argile.

» Dans la plaine, entre les monts Sibela et Tepoek, on découvre le mont Sindapa qui pourrait avoir une origine volcanique. Sur le flanc occidental, et un peu au-dessous du sommet non élevé de ce monticule, se trouve un lac dont les parois ont de 7 à 10 mètres de hauteur. Il a une forme à peu près circulaire d'environ 300 à 400 mètres de diamètre. La profondeur n'en a pas été sondée. Est-ce le cratère d'un ancien volcan aujourd'hui éteint? C'est ce que permettront peut-être de décider des observations ultérieures. En attendant, je ferai observer qu'à six minutes de distance de ce lac, se trouvent des sources thermales, les sources d'Atori, dont les eaux sourdent des décombres de roches éruptives et sont tellement chaudes qu'on ne pourrait y plonger la main sans danger. Dans le voisinage de ces sources sont d'autres crevasses d'où se dégagent des vapeurs sulfureuses.

» Non loin de là, près du détroit de Sembaki, est la petite île Kajoa dont les murs acrores s'élèvent à 30 ou 40 mètres au-dessus du niveau de la mer en quelques endroits. M. de Groot a reconnu que la roche était un conglomérat basaltique, formé de fragments réunis par une lave de basalte. Au nord et à l'ouest, la côte est un calcaire corallin reposant sur la roche éruptive.

» Le village de Goaripin a dû, depuis quelques années, être changé de place, à cause de l'odeur et des vapeurs (on n'en dit pas la nature) qui s'exhalaient du sol pendant le jour et surtout pendant la nuit. »

Je lis ailleurs : « Comme indices de l'activité volcanique encore subsistante, on peut citer les sources chaudes qu'on trouve à Tebankit, au pied du Sibela. Ces sources, qu'on rencontre en plusieurs endroits, s'étendent jusqu'au bord de la mer et exhalent une forte odeur sulfureuse » (1). Suit une légende d'après laquelle un tremblement de terre aurait donné au pays sa forme actuelle.

Passons à la description des phénomènes.

1538. En cette année, Antoine Galvam fit l'ascension de la montagne de Ternate.

« Au milieu de l'île de Ternate, il y a une montagne qui a deux lieues de haut, toute couverte de palmiers et autres arbres rares. Au sommet on voit l'ouverture d'une profonde caverne qui semble pénétrer jusqu'au centre de la montagne, et qui est si large qu'à peine peut-on connaître un homme d'un côté à l'autre. Elle contient une place à peu près comme une aire faite de pierre et de terre mouvantes. Quelques curieux l'ont vue, et entre autres un Gabriel Bebelo, facteur et grand Alcayde. Il eut la curiosité de mesurer avec des cordes la profondeur de cette caverne qu'il trouva de cinq cents brasses. On en voit sortir une belle fontaine, mais on ne sait si l'eau en est douce, aigre ou amère, car personne n'a encore osé en goûter. L'aire est mouvante par le feu enfermé dans les entrailles de la montagne. Antoine Galvam est le premier qui nous a donné la description de ce volcan, qu'il avait examiné l'an mil cinq cent trente-huit lorsqu'il était commandant dans ces îles. Il alla voir cette merveille de la nature dans un temps calme,

(1) Topographische Schets van het Eiland Batjan door J. G. Bernelot Moens, *Natuerkundig Tijdschrift voor Nederlandsch Indie*, t. 12, p. 305—344. Voy. p. 309.

ce qu'il ne pouvait faire dans les équinoxes, ni en avril, ni en septembre, à cause des vents qui soufflent alors, et qui font que la matière combustible s'embrase et jette de grandes flammes. Si Pline avait eu la même précaution quand il voulut satisfaire sa curiosité à l'égard du mont Vésuve, en Italie, et qu'il eût bien choisi son temps comme Galvam, il n'aurait pas été dévoré par les flammes de cette montagne, ainsi que son neveu Corneille Tacite l'a écrit. Ce volcan sent beaucoup le soufre; aussi en jette-t-il du mêlé avec la terre et des pierres rouges qui en sortent avec impétuosité, comme si elles sortaient de la bouche d'un canon. On a sujet de croire que la montagne vers le bas est pleine de grands vides et de grandes concavités qui causent des tremblements de terre avec un bruit furieux. Il en sort des flammes et des pierres embrasées, qui vont quelquefois jusqu'au fort et à la ville, et même jusqu'aux îles des Méaois et des Cofures qui sont à vingt lieues de Ternate. La fumée en est de diverses couleurs selon la nature de l'humeur, ou de la terre qui pousse une grande quantité d'exhalaisons différentes, dont l'air étant rempli et infecté, il peut contribuer à les varier en diverses manières. Cet air corrompu par là et les ordures de l'embrasement qui tombent dans les fontaines, corrompent les eaux qu'on boit et les rendent malsaines. Cette montagne est fertile et toute couverte de verdure jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Mais par delà jusqu'au sommet, on y sent beaucoup de froid, et l'on n'y trouve aucune espèce d'oiseaux, ni grands, ni petits; on y voit seulement beaucoup de mouches. Quand on est au plus haut, on découvre une grande et vaste mer et une infinité d'îles, parce que l'air y est toujours pur et sans mélange d'aucunes vapeurs qui puissent faire obstacle à la vue, comme on le dit encore à l'égard du mont Olympe. Ainsi la vue s'étend non-seulement fort loin, mais elle est fort libre et fort agréable par la diversité et la beauté des objets qui s'y présentent, dont on peut jouir sans aucun empêchement presque pendant toute l'année. A l'endroit de la

hauteur où finissent les arbres, il y a une fontaine d'eau douce si froide qu'on n'en saurait boire qu'à reprises. Au plus haut, dans un lieu éloigné de l'endroit d'où sortent les flammes, on vit dans ce temps là une grande pièce qui en fut détachée, et d'où pendant deux jours il sortit de l'eau en abondance, puis il y eut de grandes masses de roches qui roulèrent en bas, entraînant des arbres et des terres, jusqu'au bord de la mer, et elles formèrent au pied de la montagne des concavités comme des espèces de voûtes. Il y a aussi sur cette montagne un grand lac d'eau douce entouré d'arbres dans lequel on voit des crocodiles azurés et dorés, qui ont plus d'une brasse de longueur, et qui se plongent dans l'eau lorsqu'ils entendent des hommes (1). »

1546. 29 septembre (jour de Saint-Michel), dans l'île de More (Moretay?) tremblement très-fort. Comme les nouveaux convertis étaient à la messe que célébrait Saint-François-Xavier : « Ce tremble-terre survint, qui fut si soudain, que » tout le peuple se mit incontinent en fuite et sortit hors » de l'église de peur qu'elle ne tombât sur eux. Mais le » Père ne désista pas pour cela du saint sacrifice de la messe, » ni ne s'éloigna de l'autel, bien qu'il eut peur qu'il ne se » renversât sans dessus dessous, comme il dit en une de » ses lettres. Cet acte de constance et confiance en Dieu » lui acquit beaucoup de crédit; car tous les autres tant » payens que chrétiens sortirent aux champs, de peur d'être » accablés des ruines des maisons; mais lui avec une assu- » rance très-grande tint ferme et ne bougea point du lieu où » il était : estimant que les diables causaient tout ce re- » nue mesnage de dépit et de rage qu'ils avaient pour se » voir deschassés et bannis de cette île, ou comme il dit en » sa lettre, que le bienheureux Archange Saint-Michel donnait

(1) D'Argensola, *Histoire de la conquête des Moluques*, trad. française, Amsterdam, 1706, 3 vol. in-12, t. 1, p. 113—116. Voyez aussi *Histoire générale des Voyages*, t. 31, p. 153—155, édit. in-12. L'abbé Prévost écrit Galva.

» pour lors la chasse aux diables qui empêchaient le progrès
» du service divin en cette Ile là et les ayant bien étrillés
» par la vertu et puissance céleste qu'il a sur eux, les
» faisait retirer au manoir des enfers. Aussi les gentils avaient
» cette folle persuasion que quand ces terres-trembles adve-
» naient, les ames qui gisaient sous la terre s'inquiétaient
» et causaient à leur avis tels tremblements (1) et pour ce
» ils soulaient frapper contre terre à grands coups de baton
» pour étonner lesdites ames et les faire accoiser (2). »

Je lis encore dans Bonito (*Della Terra tremante*, p. 690) :

« La medesima Isola, acciò non le manchimale alcuno,
è quasi del continuo talmente Scossa da' Terremoti, che coloro,
che a Sorte pèr di là passano, tutti spaventati pensano che
le navi percuotino in scogli. »

Vers 1553. Éruption du volcan de Tolo et tremblement dans l'Ile de Moretay. « Le soleil étant clair et serein au plein midi,
» il se couvrit soudain d'une telle obscurité que les ténèbres
» étaient quasi palpables : si à peine les gens se pouvaient voir
» ou cognoître les uns les autres. Là dessus voisci qu'une
» montagne voisine, commence à bruire d'une façon épouvan-
» table et du plus haut sommet d'icelle on voit sortir, pre-
» mièrement une grosse et épaisse fumée et parmi, des flammes
» de feu bleuâtre, de façon qu'il semblait que toute la
» montagne ne fut qu'une fournaise ardente, ou pour mieux
» dire, la bouche même d'enfer. Après ce, on entend des
» tonnerres si effroyables que les gens étaient atterrés de
» crainte : et voilà tout aussitôt ladite montagne vomir de
» sa plus haute cime, une grande quantité de pierres, et
» de grosseur incroyable, toutes ardentes et embrasées du

(1) « Aussi le P. Xavier, quand les habitants lui demandaient la cause
» de ces feux (volcans), leur soulaient répondre : que c'était le lieu des
» enfers, dans lequel étaient précipités tous ceux qui adoraient les
» idoles. » (*Ibid.*, p. 164).

(2) Du Jarric, *Hist. des choses plus mémorables advenues dans les
Indes orientales*, I, 163; Fournier, *Asie nova descriptio*...

» feu , lesquelles furent élancées contre la ville , avec telle
» violence et roideur , que dans peu de temps tous les bou-
» levards furent mis par terre , les murailles rasées et les
» maisons abattues , sans qu'il en demeurât aucune en pied ,
» hormis une pauvre maisonnette , dans laquelle les Pères ,
» qui les (habitants) soulaient instruire dans la foi , avaient
» accoutumé de se retirer , quand ils allaient là : jaçoit
» qu'elle fut au plus haut de la ville (bâtie elle-même sur
» une montagne) , tout joignant l'église que ces apostats
» avaient ruinée. Mais comme c'était Dieu qui par ses
» anges faisait jouer cette artillerie , elle battait seulement
» là où ils visaient et ce contre quoi ils la braquaient , non
» pas ailleurs. Avec ce , il sortit aussi du sommet de la
» montagne une si grande abondance de cendres , qu'elles
» couvrirent du tout les pieux qu'ils avaient plantés tout
» autour de la ville : de manière qu'on y pouvait marcher
» dessus sans aucun danger , jaçoit qu'ils les eussent élevés
» par dessus terre , d'un pied ou environ. Il y eut force
» sangliers , qui furent ensevelis tout vifs dans la cendre ;
» les oiseaux en étaient si chargés , qu'ils tombaient à terre
» ou en la mer et les pouvait-on prendre avec les mains
» fort aisément.

» Là dessus encore survint un terre-tremble , si véhément ,
» qu'il arrachait les arbres de leurs racines et les boule-
» versait sans dessus dessous. Les hommes qui se retrouvaient
» lors parmi les champs , ne se pouvaient tenir sur leurs
» pieds , car ils étaient incontinent renversés par terre. Et
» afin qu'il n'y eut aucun élément qui ne prît vengeance
» d'une si méchante race , un lac , qu'il y avait assez loin
» de la ville , sortit de rive , tellement qu'il couvrit toute la
» campagne et par ce moyen beaucoup de personnes et
» animaux furent noyés. Cette tourmente et embrasement
» dura non pas quelques heures seulement , comme il arrivait
» autrefois ; mais l'espace de trois jours entiers sans pause ,
» ni relasche , ce qui n'avait été plus vu encore. Pendant
» ce débris la flotte des Portugais (qui venait attaquer l'île),

» se retira un peu à quartier pour n'être endommagée, ni
» de la cendre qui tombait ni aussi du terre-tremble, et de
» là ils contemplaient non sans grande frayeur et étonnement,
» de quelle façon ce souverain Seigneur de l'Univers vengeait
» ses injures. (Du Jarric, *l. c.*, p. 677 et 680; *Asiæ nova*
» *descriptio*, p. 345 (1). »

1599. 31 mai, vers minuit, non loin de Ternate, le vaisseau hollandais l'*Utrecht* entendit un bruit épouvantable qui pouvait provenir, dit Gueneau de Montbeillard, (*Coll. Acad.*) des agitations causées par un tremblement de terre ou une éruption volcanique.

1608, Fin juin ou commencement de juillet, éruption du volcan de Tidor (2).

» Les Hollandais, sous la conduite de Caerden, s'emparèrent de Machian; les vaisseaux qui étaient demeurés devant Tidor vinrent mouiller avec les autres à la vue du fort dont on venait de s'emparer (à Machian) Mais peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouissait d'un calme extraordinaire, la mer commença tout d'un coup à s'agiter et brisa bientôt avec tant d'impétuosité, que tous les bâtiments de la flotte furent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de mettre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il

(1) Malgré l'interprétation miraculeuse de ce phénomène qui punit l'apostasie des habitants de la ville de Tolo, j'ai cru devoir rapporter cette éruption, la seule connue d'un volcan, depuis inactif, mais dont l'activité paraît s'être manifestée précédemment. L'auteur (Fournier), de l'*Asiæ nova descriptio* . . ., imprimée à Paris en 1656, ajoute : *Regio crebris terræmotibus, horrendis fremitibus et subterraneis passim ignibus quatitur*, p. 345; et en parlant du volcan de Ternate, p. 344 : *Per æquinoclia, maximè certis flantibus ventis, cum horrissono fremitu flammæ atro mixtæ fumo et favillis erumpunt et omnia latè loca cineribus complent*. Du Jarric disait aussi en 1608, que c'était aux mois d'avril et de septembre, lorsque les vents soufflent le plus, que le feu s'y embrase davantage. (*Ouv. cité*, I, 651). Cette opinion se retrouve dans l'*Histoire des Indes*, du P. Mallée, etc.

(2) Prévost, *Hist. gén. des voy.*, t. 8, p. 385.

en fit périr deux dont on ne put sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le volcan de Tidor s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vit sortir des flammes, qui furent suivies d'une épaisse fumée (1). Cet étrange accident reçut diverses interprétations des Espagnols et des Indiens. Les Hollandais qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la nature, qui ne les empêcha pas de mettre un ordre convenable à leurs affaires et de partir un mois après (3 août) pour Bantam. *

1608. Nuit du 18 au 19 juillet, détonations affreuses à la montagne de Ternate; elles ressemblaient à des décharges de grosse artillerie et furent suivies de beaucoup de vapeur et de fumée (2).

1635. Nouvelle éruption, semblable à la précédente (3).

1646. Éruption du volcan de Makjan. La montagne se fendit par un violent tremblement de terre; beaucoup de villages furent ruinés et beaucoup de personnes périrent. Les larges fentes qui se formèrent, s'étendirent du sommet à la base de la montagne et subsistent encore aujourd'hui sous le nom d'*ornières* de Makjan. On pense, ajoute Valentyn, que cette montagne est en communication avec celle de Ternate et avec le Gammacanorre, dans l'île de Gilolo; que leurs canaux souterrains aboutissent au même foyer qui fournit à ces trois volcans le feu et les vapeurs. L'un brûle-t-il un peu plus fort, l'activité de l'autre s'accroît; ainsi ont eu lieu simultanément les éruptions de Ternate et de Makjan, dont nous avons parlé plus haut. Le Gammacanorre, en 1673, quelques années avant la montagne de Ternate, eut aussi une violente éruption, accompagnée d'un affreux tremblement de terre, qui coûta la vie à beaucoup de personnes, ruina de nombreux villages et porta la désolation jusqu'à la mer qui fut couverte de pierres ponce (4).

(1) Quoique ce volcan brûle toujours, il est rare qu'il jette des flammes ou même de la fumée. (*Ibid.* en note).

(2 et 3). Valentyn, *Oud en Nieuw Oost-Indien*, t. 1, part. 2, p. 5.

(4) *Oud en Nieuw Oost-Indien*, t. 1, part. 2, p. 90.

On lit seulement dans la *suite de l'hist. gén. des voyages*, t. 17, p. 47; « en 1646, une terrible secousse entrouvrit la montagne, abîma plusieurs villages et fit périr quantité d'hommes et de bestiaux, qui furent engloutis ou dévorés par les flammes qui sortaient du volcan. On en voit encore les ouvertures, qu'on appelle les ornières de Machian, parce qu'elles forment de larges fentes parallèles, qui descendent du haut en bas de la montagne. »

De ce fait, je rapproche le passage suivant, sans pouvoir affirmer qu'il s'y rapporte. « Un peu avant 1659, dit Gueneau de Montbeillard, une grande partie de la montagne ardente de Machian sauta en l'air. » (*Coll. Acad.*)

1648. Le 25 juin, et les deux jours suivants, le volcan de Ternate, qui jette ordinairement avec plus de fureur ses flammes, sa fumée et ses cendres, dans les mois d'avril et de septembre, fit un désordre effroyable. Outre les cendres, la fumée et la flamme, il jeta fort loin quantité de pierres enflammées, qui brûlaient tout ce qu'elles rencontraient, et un village de Maure, appelé *de la Sula*, en fut consumé. L'isle fut dans un mouvement continuuel pendant tout ce temps-là; et l'on entendit un bruit effroyable dans les cavernes souterraines et de temps en temps comme des coups de canon (1).

1651. Le mercredi 2 avril, de nuit, à Macassar (Célèbes), trois secousses consécutives (2).

1653. Pendant la régence de Hustaart, en 1653, la montagne de Ternate a eu une nouvelle éruption. Depuis lors, elle n'a pas cessé de brûler; comme toutes les montagnes de ce genre (qui tantôt sont plus actives et tantôt le sont moins, dont les feux sont quelquefois visibles et quelquefois concentrés dans leurs entrailles), elle a émis des flammes visibles la nuit ou seulement des vapeurs et une épaisse fumée, quelquefois elle a lancé de la cendre blanche, d'autres

(1) La Martinière, *Dict. géog.*, t. IX, p. 286, 1739, fol.

(2) *Tijdschrift voor Nederl. Indie*, t. 4, p. 120, Batavia, 1855, d'après une chronique écrite sous forme de journal, de 1602 à 1747.

fois des pierres ponce, et même d'énormes fragments de roche, avec un bruit affreux : le bruit est augmenté par des vents violents ; les mugissements et les détonations ont plus d'une fois épouvanté les indigènes et les Européens pendant leur séjour, et leur ont fait craindre pour leur vie lorsque le volcan (couronné de nuages de vapeurs) lançait des flammes jusqu'au ciel et vomissait des pierres embrasées (qui, dans leur chute, incendiaient les forêts et roulaient jusqu'à la mer). Mais dans les paroxismes de son activité intérieure, elle a souvent vomi une telle quantité de fumée et de vapeur sulfureuse, que les hommes en ont été asphyxiés. Ces embrasements ont lieu le plus souvent (quoique pas toujours), au mois de mars ou d'avril, ou au changement de saisons et par les vents du nord (1).

En 1659, éruption du volcan de Machian. Voy. à 1646.

1673. Le 20 mai, éruption du Gammacanorre à Gilolo.

Le 12 août, tremblement de terre à Ternate.

Nous donnerons la description de ces deux phénomènes d'après une lettre du gouverneur Cornelis Franks, écrite de Ternate, le 22 août.

« Nous ne pouvons négliger de faire connaître à Votre Excellence deux événements remarquables.

« Le premier a eu lieu le dimanche 20 mai, dans la soirée. La grande et haute montagne de Gammacanorre, à treize milles d'ici, a en grande partie sauté en l'air ; le surlendemain, jour de la Pentecôte, l'obscurité a été telle qu'on pouvait à peine se reconnaître. L'événement n'a été accompagné d'aucun tremblement de terre (2) et le sol ici comme à Manado, Sjauw, Sangir et Mangindanao (Mindanao), à

(1) Valentyn, *l. c.*, p. 5. L'auteur ne signale pas l'année 1654 que cite l'abbé Prévost (*Hist. gén. des voy.*, t. 17, p. 47). Keferstein et Landgrebe mentionnent les deux années. L. de Buch et von Hoff donnent la date de 1655. Toutefois, ce dernier donne aussi celle de 1654, *Veränderungen der Erdoberfläche*, t. 2, p. 428.

(2) Daar was geen kleine aardbeving mede vermengt.

une centaine de milles et plus encore de distance, a été couvert de cendres d'au moins un pied d'épaisseur. Les vents en ont emporté une quantité si considérable à la mer, que des bâtiments (*het Fluitje, de Sandlooper*), arrêtés plusieurs fois dans leur marche, ont été forcés de retourner à Manado sans pouvoir achever leur traversée. Au pied du Gammacanorre, des maisons et des négrieres (*negryen*) ont été écrasées sous le poids des cendres.

« Le second événement est du 12 de ce mois. Ce jour là, entre 10 et 10 heures et demie du soir, nous avons été surpris par un tremblement de terre si violent, qu'on ne croit pas en avoir jamais éprouvé de semblable. La montagne de Ternate s'est fendue, du côté sud, depuis le sommet jusqu'à la base. Les maisons en pierre du roi Mandarsjah, situées au pied du volcan, ont été ensevelies sous ses débris; leurs toits en tuile et leurs murailles gisent abattus sur le sol. La mer s'est tellement gonflée que tous les vaisseaux en rade ont failli sombrer. Des poissons en très-grand nombre ont été lancés sur la plage. Ce qui est plus singulier et plus déplorable, c'est que ce mouvement dure encore aujourd'hui, et qu'enfin on n'a jamais été témoin de dévastation semblable. »

On a su par une autre lettre du même, que le phénomène continuait encore au mois de septembre pendant tout lequel il s'est prolongé (1).

De ce récit je rapprocherai ce que dit ailleurs Valentyn (2).

« En août, peu avant l'arrivée de Padbrugge à Ternate, la montagne de cette île eut une éruption prolongée et très-forte; elle lança tant de cendre et de pierres poncees qu'on les aperçut jusqu'à Amboine. La fumée et les vapeurs infestèrent l'air au point de faire périr beaucoup de monde. La régence de Batavia subit des pertes énormes. Le courageux Padbrugge voulut s'approcher de la montagne et y fut atteint d'une maladie telle qu'il ne put retourner à Amboine. »

(1) Valentyn, t. 1, part. 2, p. 331-332, 90 et 94.

(2) *Oper. cit.* p. 5. Voy. encore à 1646.

Voici comment L. de Buch rapporte le premier de ces deux événements :

« Auprès de *Gammacanore*, sur la côte occidentale de Gilolo, le 20 mai 1673, *une montagne se souleva avec fracas ; ce soulèvement fut accompagné d'un violent tremblement de terre*. La montagne est vis-à-vis Ternate. La mer fut élevée à une grande hauteur au-dessus du rivage et le volcan ainsi produit rejeta une masse considérable de pierres ponce (1). »

Les lignes soulignées sont-elles une traduction fidèle ? Il y a dans le texte : « De groote en hooge Berg, Gammacanorre, ten meerendeelen in de lugt is gesprongen..... Daar was geen kleene aardbeving mede vermenegt. »

. Quant au second, il dit seulement : « le volcan rejetait beaucoup de pierres ponce, circonstance qui mérite d'être remarquée, et les vapeurs qui se dégageaient de son cratère, causèrent la mort d'un grand nombre de personnes (2) »

On lit dans l'*Histoire générale des Voyages*, t. 17, p. 59, que « la cendre qui tombait arrêtait les vaisseaux en pleine mer et les empêchait de se servir de leurs voiles. » Suivant Malte-Brun, les cendres furent transportées jusqu'à Mindanao et les vaisseaux naviguèrent plus lentement dans une mer couverte de scories et de pierres ponce.

1674. Au commencement de l'année, secousses à Ternate (*Voyez la 4^{re} partie*).

1677. Vers 1676 ou 1677, éruption considérable du volcan de Ternate. (*Voyez à 1686, la fin du rapport de Meindert de Roy.*)

1680. Tremblement à Célèbes et éruption du Kemas dans la même île (3).

(1) *Descr. phys. des îles Canaries*, p. 433, traduction de M. Boufanger.

(2) *Ibid.*, l. c.

(3) Von Hoff, *Chronik der Erdbeben* et en note : L. v. Buch. *Can. Ans.* S. 376, cit. *Phil. trans.*, v. 49, n° 7, und Valentyn, 1, 2, 64.

« D'un côté, les habitants de Datahan, de Passan, de Saccan et de l'autre, ceux de Saban, dit Valentyn, dans la description de la côte de Manado (1), s'étaient beaucoup mieux habitués au pays avant l'année 1680 que depuis, vu que, dans cette année, diverses montagnes firent éruption et *sautèrent en l'air*, la plus grande partie du pays, et principalement cette petite bande qui s'étend du Kemas, ou grandes montagnes de l'est jusqu'à Gorontale, ne consistant qu'en brûlantes montagnes de soufre (*brandende Swavel-Bergen*) sont devenues inhabitables.

» On a su d'une manière certaine que dans le Mogonde (district situé dans l'intérieur des terres, derrière Amoera, Boelan et Awn), une bande de terre était descendue en masse le long du lit d'un torrent entraînant avec elle des milliers d'arbres (*Calappus*, trembles?) et ne s'était arrêtée qu'au bas. La garnison de Manado, qui avait parcouru le pays peu de temps auparavant, pouvait à peine le reconnaître après l'événement. On ne pouvait plus avancer qu'en escaladant une grande quantité de branches et de racines, car la plupart des trembles et des autres arbres avaient la cime en bas et les racines en l'air. Dans beaucoup d'endroits le torrent avait été forcé de se créer un lit nouveau.

» Ces montagnes fournissent un soufre très-bon et très-pur.... »

De ce passage, rapprochons le suivant, d'un voyageur qui a visité le pays peu de temps après, Nie. Witzen, auquel nous avons emprunté la description du Gunong-Apy en 1694.

« La montagne *Kemas* ou *les Frères*, dans le territoire de Manado, a fait explosion avec un bruit affreux semblable à celui du tonnerre; l'éruption a été accompagnée d'une grande obscurité, d'un tremblement de terre, de coups de vents furieux et d'autres signes désastreux à Ternate. On a entendu le même bruit à Amboine. La montagne de soufre

(1) *Oper. cit.*, t. 1, part. 2, p. 64.

appelée Wawany, qui est sur Amboine, brûle aussi d'une manière terrible.

» Il paraît évident, d'après tous ces détails, qu'il y a dans ces parages des feux souterrains qui communiquent les uns avec les autres et qui pourraient bien un jour abîmer la plupart de ces îles et opérer un changement notable dans cette partie de la surface du globe. Des témoins oculaires m'ont assuré que lorsqu'on y creuse la terre à 40 ou 42 pieds, on trouve toujours de la chaleur dans le terrain (4).

1680. Dans la province de Manado (partie N.-E. de Célèbes), s'élève, près d'une localité appelée Kema, une montagne connue sous le nom de Klobat (les Frères), qu'on décrit comme étant un volcan. Pendant un épouvantable tremblement de terre qui se fit ressentir, notamment à Ternate, et de violentes éruptions volcaniques dont les émanations causèrent une obscurité comparable à celle de la nuit, dans toutes ces contrées, en 1680, cette montagne creva et sauta en l'air. Suivant Valentyn, l'île aurait été dévastée dans toute sa largeur, de Boelan à Gorontale.

De ce fait que je trouve dans Landgrebe, p. 344, je rapprocherai le passage suivant de Von Hoff (2) :

« Tremblement à Célèbes et éruption du Kemas dans la même île. »

De Buch (*l. c.*, p. 434, *Trad. f^{re}*) dit de plus que ce volcan se souleva à la suite d'un violent tremblement de terre qui se fit sentir principalement à Ternate. Toute la partie de l'île, entre Boelan et Gorontale, fut détruite et ravagée par cette éruption. — Ainsi, le Klobat de M. Landgrebe est le Kemas de von Hoff, et de de Buch. Witzen (3) écrit d'ailleurs Kemas ou *les Frères* (4).

(1) *Phil. trans.*, an 1697, n° 228, Gibelin, t. 4, p. 49. La date du phénomène n'est pas indiquée.

(2) V. H. cite l. v. Buch, *Can. Ins.* p. 376, qui cite lui-même les *Phil. trans.* V. 49, n° 7 et Valentyn, I, 2, 64.

(3) Gibelin, *Abrégé des trans. philos.*, t. I, p. 49.

(4) Junghuhn, p. 1287, donne à tort la date de 1683, d'après Valentyn.

1686. 10 octobre, ascension de la montagne de Ternate, par le lieutenant Meindert de Roy. En voici la relation telle que l'a publiée Valentyn (4).

« Après tous les efforts imaginables qu'ont faits de nombreux curieux, tant européens qu'indigènes, pour arriver à l'orifice par lequel s'échappent les éléments embrasés qui brûlent dans les entrailles de la montagne, j'ai essayé de l'attaquer d'un autre côté dans l'espoir qu'à force de peine et de fatigue je pourrais parvenir au point qu'on n'avait pu atteindre encore avant moi.

» Lors de ma dernière tentative, je m'étais élevé jusqu'à la pointe de Gamma-Lamma, extrémité S.-O. de la montagne. Là j'avais pu, par l'examen du vaste panorama qui se développait devant nous, me convaincre que l'ascension était impossible de ce côté et que l'ouverture de la montagne devait se trouver du côté du Nord. (De X en W, S et R.) Du point où nous étions parvenus, sur le flanc méridional, il nous eût fallu gravir un espace que j'évaluai à 200 toises au moins. Toute cette pente était couverte d'une espèce de roseaux noirs, nommés *Canna-Canna* par les indigènes et qui s'étendaient depuis la colline où nous étions parvenus jusqu'aux dernières parties visibles de la montagne. Devant nous (X), les eaux s'écoulaient au sud (R), à droite (S) nous les voyions se diriger à l'est; le bruit des ruisseaux était très-sensible. A notre gauche ou du côté de l'ouest (T) les eaux s'étaient, avec le temps, creusé un profond ravin au fond duquel nous les entendions mugir. Cependant, comme le

(4) *Op. cit.* p. 6—10. Elle est extraite du journal d'un enseigne nommé David Haak. Elle a pour titre : *Berigt aan zyn Achibaarheit den Heer Joan Henrik Thim, wegens het Opperdeel van den Ternataanschen brandenden Berg, van Meindert de Roy, lieutenant, zo als de zelve van hem bezogt en ondervonden is.*

L'auteur cite, dans le texte, des lettres gravées sur la planche qui représente la montagne, je les mets entre parenthèses, mais je modifie le texte de manière à faire suivre le récit sans secours de la planche.

temps était à la pluie, que nous pouvions rencontrer des difficultés imprévues (il nous aurait fallu au moins deux jours de peine et de travail pour nous frayer une chemin à travers la forêt de Canna-Canna) à cause d'ailleurs du froid intense de la nuit, joint au manque de bois à brûler, je n'avais vu aucun moyen de prolonger mon séjour sur la montagne. Toutes ces circonstances réunies m'avaient donc empêché de m'assurer si la montagne était accessible ou non de ce côté. Je m'étais dirigé ensuite vers Terlucco, à l'E.-N.-E., et j'avais écrit de là, à Son Excellence, que l'ascension était impossible, que les crevasses au nord barraient le passage et que, d'en bas, on pouvait, par un temps clair et serein, distinguer et reconnaître suffisamment le vaste désert qui s'étendait au-dessus de Terlucco jusqu'à la bouche de l'abîme d'où s'échappaient les flammes.

» Depuis lors, j'avais fait une étude approfondie des flancs de la montagne et j'avais acquis la ferme conviction qu'en partant de Xœla-Tacomi (quatre milles au nord du fort d'Orange), on pourrait, avec de la peine, de la constance, une ardeur soutenue et un courage au-dessus de tout danger, s'approcher de cette merveille de la nature et prendre une connaissance suffisante de ces œuvres admirables de Dieu, dont je croyais qu'aucun homme n'avait jamais, ou rarement au moins, été le témoin.

» Le temps constamment sec dont nous jouissons a réveillé en moi le désir de cette ascension que j'ai effectuée le 10 courant avec l'autorisation de Son Excellence, qui, toujours empressée à encourager et à seconder les entreprises scientifiques, a bien voulu, avec sa bonté ordinaire, m'adjoindre les compagnons que j'avais choisis : Mathys Dogen, Reinhold Dagsteyn (assistant), le soldat Jacob Adamse et cinq jeunes mousses.

» Je suis parti le 10, à midi, sur un praauw de Maleyen, j'ai gagné Xœla Tacomi, au nord; j'ai tourné ensuite au N.-O. et je suis arrivé le soir à la moitié de la hauteur de la montagne où j'ai passé la nuit (M). Le lendemain.

matin , après avoir bien examiné les parties supérieures que nous devons gravir , nous avons commencé à monter , nous avons d'abord marché à l'ouest pendant une grande demi-heure , puis tourné au nord , pour atteindre les deux collines D et C , que nous apercevions au N.-O. , et qui nous semblaient devoir se trouver très-près du sommet. Toutes deux étaient couvertes de canna-canna et l'espace qui nous en séparait , couvert de même de cette épaisse végétation , devait nous opposer un obstacle difficile à franchir , qui , joint à la roideur des pentes à gravir , ne pouvait manquer de ralentir considérablement notre marche. Aussi ce ne fut qu'avec des peines infinies et un travail incessant que nous arrivâmes , vers une heure du soir , à un peu moins de la moitié de la distance qui nous séparait des collines que j'ai signalées (D et C) ; accablés de fatigue , nous résolûmes de nous arrêter et de passer la nuit à l'endroit que nous avions atteint. Le lendemain matin , de bonne heure , nous nous mîmes en marche , frais et dispos : nous avons retrouvé toutes nos forces ; prenant pour point de mire le milieu de la ligne qui joindrait les deux collines déjà mentionnées , nous nous dirigions vers ce but ; d'en bas , nous n'avions remarqué que la végétation des canna-canna , mais du haut de nos deux dernières stations (M et L , où nous avons passé la nuit) , nous avons reconnu diverses crêtes ou arêtes de rochers dont les unes se prolongeaient de différents côtés ; les autres se dressaient en pics ou en murailles d'une hauteur prodigieuse. A mesure que nous avançons , elles se montraient à nous plus abruptes ; c'étaient de véritables bancs de rochers séparés par d'immenses et profondes crevasses. Nous les attaquâmes du côté du nord , et , arrivés à peu près au tiers de la distance qui nous séparait du cratère , nous nous trouvâmes au pied d'un rocher presque vertical (K) dont la vue fit trembler Mathys Dogen (J'ai oublié de dire que la veille il avait failli périr en gravissant un rocher , ses pieds avaient glissé et les mains crispées sur une petite pierre , il était resté suspendu sur l'abîme ; ce ne

ne fut que par une espèce de miracle qu'il avait échappé à ce danger). Aussi je ne fus point étonné de le voir frémir dans cette occasion. Saisissant mon bâton de voyage, je m'élançai non sans frémir sur le rocher d'où je l'appelai. Il me rejoignit, mais non sans efforts et sans peine. Daghesteyn nous suivit et tous deux essayèrent de me faire renoncer à mon projet; mais malgré la peinture effrayante qu'ils me firent des fatigues et des dangers que nous allions avoir à surmonter, je poussai en avant et nous atteignîmes enfin une petite crête B, d'où je pus découvrir une arête qui, se détachant à l'est de la plus septentrionale D des deux collines déjà plusieurs fois citées, allait rejoindre celle du sud C. A peu près au milieu E de cette arête, s'élevait un rocher énorme auquel commençait une seconde arête transversale, coupant la première à angle droit et d'une hauteur que j'évaluai à 50 toises (la lettre F en marque l'extrémité), c'est entre cette arête et une troisième (G), partant du même point que la première E, que se trouve le cratère A. Mais plus loin, je reviendrai sur la description de ce cratère et sur les détails de mon exploration; je poursuis mon rapport.

» Arrivés au sommet de la crête (B), nous découvrîmes ce feu terrible dont le foyer ne nous sembla éloigné que d'une centaine de toises. Après l'avoir considéré de ce point pendant une demi-heure, je dis au soldat Jacob Adamz que je voulais m'en approcher encore et pour cela escalader le grand rocher E. Nous le gravâmes ensemble, et, parvenus à l'extrémité F de la haute crête qui domine le bord de cette épouvantable fournaise, nous pûmes plonger le regard jusque dans ses entrailles et en sonder la profondeur; tout doit être en feu jusqu'à l'extrémité de cette autre crête (G), où nous avions remarqué les premières matières lancées par le volcan. L'ouverture doit s'étendre jusque là, car à chaque éruption, il s'en élève un panache de vapeur qui se dégage le long des parois intérieures et s'accumule ensuite au-dessus en masses arrondies jusqu'à ce qu'il s'éteigne ou disparaisse.

De cette dernière station (F), nous fîmes des signaux avec nos chapeaux aux esclaves qui étaient restés assis à notre première station (B). Je résolus de m'approcher encore davantage du gouffre pour en voir l'intérieur. Le vent du sud soufflait fortement au-dessus de nous, et comme nous nous trouvions à l'ouest, je commençai à longer encore la crête (F) sur laquelle nous étions, pour passer au sud et me placer au vent tout en me rapprochant du cratère.

» Épouvantés par le bruit effroyable qu'ils entendaient, les esclaves n'osèrent pas nous suivre; à l'exception d'un seul, ils restèrent assis à nous regarder. Nous côtoyâmes ainsi le cratère jusqu'au sud (au point marqué H). Là nous nous trouvâmes sur le bord même du gouffre. Le soldat J. Adamsz, qui est d'un esprit un peu léger, s'écria tout hors de lui : « *Monsieur le, Lieutenant, écoutez le diable qui rage; que le tonnerre se fasse entendre et nous sommes des hommes perdus.* » Cependant il s'avança jusqu'au bord et plongea les yeux dans l'intérieur de l'abîme effrayant, mais étourdi par le fracas épouvantable qui s'en échappait, il se rejeta bien vite en arrière et se retira tout consterné sur l'arête, en disant : « Dieu nous garde ! Lieutenant, je ne m'en approche plus. » Je lui répondis que je m'attendais à d'autres paroles que celles qu'il venait de prononcer et, convaincu qu'il n'y avait pas à courir un danger plus grand que celui que nous avions déjà affronté, je montai encore plus haut pour examiner ce gouffre enflammé; mais la vapeur qui s'en échappait m'en déroba les détails intérieurs. J'essayai à deux ou trois reprises, quand la fumée me semblait diminuer, d'y plonger la vue, mais à chaque fois je fus aussitôt repoussé par les vapeurs et la fumée que vomissait avec un fracas non moins affreux que continu, ce gouffre dont je voulais en vain pénétrer les entrailles. Enfin, après un examen que je jugeai suffisant, ne voulant pas prolonger inutilement le danger que je venais d'affronter, je retournai sur mes pas en suivant la même crête (F) que j'avais déjà parcourue et où j'eus l'occasion de braver encore les mêmes

circonstances que j'avais déjà remarquées. Puis je redescendis et vins retrouver mes compagnons de voyage sur la crête (B).

» Je les engageai à s'élever au-dessus de cette crête, leur assurant qu'ils pourraient le faire sans de trop grandes peines et leur promettant que je leur ferais ainsi admirer la plus grande des merveilles de la nature ; je leur offris non-seulement d'y monter avec eux et de les accompagner jusqu'en haut, mais j'insistai encore sur ce que, avec moi, ils n'auraient aucun danger à courir, et qu'ils devaient accomplir sans crainte une expédition qu'ils avaient entreprise, présentât-elle les plus grands périls.

» Je revins donc une seconde fois au sommet du volcan ; les vapeurs avaient diminué, de manière que, en suivant le chemin que j'avais déjà parcouru, nous nous hâtâmes de nous approcher du gouffre dont l'intérieur se trouvait alors libre de vapeurs et de fumée. Nous pûmes ainsi reconnaître que l'ouverture inférieure au côté nord (au-dessous du point G), avait été détruite par les explosions, que de là, la cavité intérieure s'étendait jusqu'au bord méridional, retournait au nord et revenait se terminer à cet orifice en ruines. Pour mieux voir la cavité sous le côté occidental, nous nous portâmes à l'est, d'où ne vîmes qu'un embrasement intérieur ; et plus loin des ouvertures où se remarquait le brillant éclat du feu du côté du nord ; mais nous ne dûmes pas nous avancer jusque sur le bord septentrional, pour voir la plus grande des cavités qui se trouve au sud, à cause du vent qui, comme je l'ai déjà dit, soufflait fortement de ce côté et entraînait avec lui les vapeurs qui s'échappaient des entrailles du volcan. Voilà ce que j'ai revu avec tous mes compagnons.

» Nous nous en retournâmes après ce dernier examen, et passâmes la nuit sur le flanc de la montagne que nous n'avons quittée que le 13 vers midi. Le même soir, nous étions de retour à Maleyen, rapportant quelques branches de girofliers, chargés encore de bons fruits, que nous avons rencontrés dans notre excursion. Quant aux dangers, aux

peines, aux ennuis, aux fatigues que j'ai eus, tant à la montée qu'à la descente, je ne m'arrêterai pas à les décrire en détail à Son Excellence; je laisse cette tâche à d'autres qui, comme moi, auraient la curiosité de visiter la montagne : qu'il me suffise d'assurer Son Excellence de la sincérité de mon récit et de l'exactitude de la description du volcan, que je tiens à lui donner complète, en ce qui regarde le cratère et les parties les plus élevées de ce gouffre épouvantable.

» Pour la rendre plus claire, j'y joins un croquis et une légende explicative des lettres qui marquent les points principaux. Le bord septentrional de cette épouvantable fournaise du cratère A forme le sommet de la montagne, c'est la cime extrême et nue qu'on aperçoit du nord ou d'Hieri. De chaque côté, à l'ouest et à l'est, s'élèvent deux collines ou mamelons qui dominent l'orle du cratère et qui sont couvertes de canna-canna. La plus occidentale (D) s'éloigne du gouffre, et s'avance plus au nord : c'est celle sur laquelle nous sommes montés, ainsi qu'il a été dit. La plus orientale (G) (4), au contraire, reste au sud. L'arête (F), qui les sépare, court à l'est en s'abaissant un peu, et va rejoindre le bord septentrional du cratère; mais avant de l'atteindre, elle se bifurque, une branche court droit à l'est et l'autre vient se terminer (en Z) du côté du nord. Quant à la colline orientale (C), déjà citée plusieurs fois, elle se prolonge également à l'ouest et à l'est par une arête qui se réunit à l'autre, et qui forme avec elle une espèce de retranchement dont la bouche du volcan se trouve enveloppée à l'ouest, au sud et à l'est; ces deux arêtes laissent entre elles une sorte de fossé immense, semblable à celui qui sépare en H la première du cratère A, dont le bord est surmonté d'un orle ou bourrelet plus élevé, par dessus lequel se déversent les matières que vomit la bouche du volcan. Ces trois arêtes ou crêtes sont entièrement nues, et n'offrent que des pierres du côté du

(4) Il y a Q dans le texte, ce doit être une erreur; à moins que l'auteur ne veuille parler ici que de l'extrémité orientale du mamelon D.

foyer incandescent ; mais elles sont couvertes d'une riche végétation dans leurs parties extérieures.

» Ceci suffira , avec le dessin joint à ce rapport , pour donner à Son Excellence une idée claire et exacte de cette montagne ; il me reste à lui dire quelques mots encore des matières diverses qui sont sorties des entrailles de ce gouffre épouvantable. Ce qui m'a paru le plus remarquable , c'est que tout le pourtour est couvert de blocs de toutes les dimensions : les matières qu'il a vomies ont sans doute été non-seulement brûlées , mais elles doivent avoir encore été ramenées à un tel état de mollesse ou de viscosité que dans leur chute elles se sont aplaties comme de la bouse de vache ; elles sont d'une couleur vert-fauve , la surface extérieure rugueuse et mamelonnée en dessus prouve qu'elles ont été fortement chauffées ; avant leur refroidissement , leur surface inférieure s'est modelée sur les roches et les pierres qu'elles ont rencontrées dans leur chute et en ont gardé l'empreinte. Mes observations ne me laissent aucun doute sur ce point. Parmi ces matières , il y a des fragments de toutes les grosseurs qui sont changés en pierres ; à l'intérieur ils sont noirs et spongieux , on y remarque de nombreuses taches blanches.

» Pour compléter ce que j'ai dit déjà sur l'orle et les autres parties de la bouche embrasée du volcan , j'ajoute que la demi-circonférence au sud (autant que je l'ai pu remarquer des points où je suis parvenu) est complètement couverte de canna-canna sur la pente extérieure : c'est aussi la plus élevée.

» La vapeur qu'on aperçoit de Maleio paraît sortir en avant de cette hauteur ; elle reste suspendue ou retombe sur le sommet ; toutefois cette partie paraît aussi haute que la colline dénudée ou privée de verdure qui s'élève au nord de la cime supérieure sur laquelle elle semble s'appuyer. Vue de Maleio , elle a à peu près la même hauteur que le sommet le plus élevé qu'on aperçoit de Maleio , mais en se prolongeant à l'ouest où elle paraît former le contrefort le plus avancé qui descend jusqu'aux vallées , elle présente une perspective dont chacun peut facilement se faire une idée.

» Avant de s'étendre au-dessus de cette crête, la vapeur a dû sortir de l'ouverture méridionale; vue de Maleio, elle paraît s'élever d'un point plus rapproché du milieu de cette hauteur; je suis donc intimement convaincu, après avoir étudié les contours de la montagne, que c'est encore du côté du sud que s'est faite l'ouverture. A chaque éruption un peu considérable, il se forme sur les bords une espèce de bourrelet dont les débris, quand l'embrasement diminue, forment, comme aujourd'hui, l'orle même du cratère; c'est ce dont chacun peut se convaincre comme moi. D'ailleurs, depuis 9 ou 10 ans qu'a eu lieu la dernière éruption, on voit partout, autour des diverses ouvertures, les marques évidentes de la dévastation, qui s'est étendue à une assez grande distance de tous les côtés. Des arbres d'à peu près toutes les grandeurs et toutes les grosseurs avaient repoussé depuis cette époque; ils ont été de nouveau brûlés et détruits. Enfin, je suis intimement persuadé que, quoiqu'on ne voie plus d'ici s'élever de vapeurs, l'embrasement n'est pas encore éteint; car, à en juger par le bourdonnement intérieur ou, pour mieux dire, le fracas épouvantable qu'on entend, chacun pense comme moi qu'il y a là un abîme sans fond, renfermant dans ses entrailles le feu le plus actif et le plus terrible, que la durée des siècles ne saurait épuiser, un foyer dangereux dont on ne peut se faire une idée, si on n'est pas témoin de ses effets épouvantables.

» Tel est le rapport le plus exact que je puisse faire à Son Excellence; je suis, en le lui offrant,

De Son Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé : MEINDERT DE ROY.

1686. A Ternate, tremblement suivi d'une violente éruption de cendres, Von Hoff, auquel j'emprunte ce fait, cite *Hist. gén. des Voyages*, t. 2, p. 4—8 et *Phil. trans.*, n° 216, p. 42. Je ne trouve rien aux sources indiquées.

1690. Le 12 octobre, Nic. Witzen fit l'ascension du volcan de Ternate, dont il a donné la description suivante (1) :

« Après avoir plusieurs fois tenté vainement d'examiner la conformation des cratères de la montagne brûlante dans l'île de Ternate, nous arrivâmes enfin à son sommet, non sans avoir éprouvé de grandes difficultés, et grimpé à travers des précipices très-dangereux, le 12 octobre 1690. En m'approchant de ce terrible gouffre de feu, dans lequel on entend un bruit inexprimable, je ne pus rien voir des parties intérieures à cause de la fumée. Je me retirai en conséquence à quelques pas pour attendre un moment plus favorable : quelques temps après, voyant que la fumée était beaucoup moindre, je me hâtai d'avancer vers le cratère. Je vis l'ouverture qui est en dessous du côté du nord, d'où la cavité s'étend vers le sud, jusqu'à l'endroit où les bords des deux côtés venaient s'unir à celui du côté du nord qui s'est abîmé. Nous avançâmes à l'est pour voir la cavité opposée ; mais nous ne vîmes autre chose qu'une substance brûlante et enflammée, et les voies par où elle passait ; nous n'osâmes pas aller du côté du nord pour voir les cavités du sud, tant à cause du vent du midi qui soufflait, que parce que, suivant toute apparence, les antres les plus spacieux sont du côté du midi et poussent la fumée du côté opposé. Nous avions d'ailleurs déjà vu des matières enflammées vomies du côté du nord.

» Le côté septentrional de cet abîme brûlant est au faite de la montagne. On voit à l'est et à l'ouest, de chaque côté, une éminence plus élevée que les bords du cratère. Toutes deux sont couvertes d'une espèce de roseau que les habitants nomment *Canna-Canna*. Celle de l'ouest est la plus proche de la partie septentrionale du cratère ; nous y montâmes du côté du midi. Celle de l'est en est plus éloignée, et va vers le sud. L'orifice de ce trou terrible est comme défendu du côté

(1) Gibelin, *Abrégé des Trans. phil.*, t. 1, p. 15—17, d'après un art. anonyme du n° 246, année 1695. — ?

de l'ouest, et du côté du sud-est, par un banc qui a son fossé. Les petites éminences les plus voisines du trou sont entièrement stériles, et de pierre nue; mais la plus éloignée est couverte de roseaux épais.

» Autour du cratère on trouve en quantité la matière qui a été lancée; et l'on reconnaît qu'elle doit être molle en sortant, parce qu'elle s'est aplatie et a pris la forme du lieu où elle est tombée. Sa couleur est vert foncé, tirant sur le gris, sa consistance est communément peu solide, et elle se divise comme la bouse de vache. Il y en a de gros et de petits fragments, qui sont maintenant des pierres noirâtres et spongieuses dans le milieu, avec des taches blanches.

» Je suis d'opinion que, quoiqu'on ne voie pas toujours la fumée de Malayen, le feu n'a cependant jamais discontinué car le bruit intérieur est si terrible, que toute personne qui l'entendra pensera comme moi, que c'est un abîme sans fond, rempli d'un feu inextinguible. L'horreur et le danger qu'il faut braver pour jouir de ce spectacle, sont des choses qu'il est plus facile de concevoir que de décrire. »

Le lundi soir 1^{er} décembre, à Macassar, tremblement tellement fort que les maisons *se secouaient* les unes contre les autres (1).

1693. Le 12 octobre, le volcan de Ternate vomissait beaucoup de fumée avec grand bruit (2).

Il se présente ici une lacune de 67 ans pour lesquels je n'ai trouvé encore aucun document.

1760. Le 22 septembre, éruption désastreuse du volcan de Machian. Voici l'extrait d'une lettre adressée de Ternate par le gouverneur Jacob van Schoonderwoert, à LL. Ex. les régents de la compagnie des Indes à Batavia, en date du 30 avril 1764 :

« Nous croyons encore devoir informer Vos Excellences du malheureux événement survenu dans l'île de Macquian

(1) Même source, p. 126, que le 2 avril 1651.

(2) Lowthorp, *Phil. trans., abridged*, t. 2, p. 391.

(sic), le 22 septembre de l'an passé, et causé par l'éruption de la montagne de cette île. Cette éruption a été si formidable qu'ici on ne voyait plus clair le lendemain avant 9 heures du matin, et qu'il a fallu allumer des chandelles pour dîner au milieu du jour. Cette éruption a duré à peu près un mois dans toute sa violence, mais elle n'a pas encore complètement cessé. Toute l'île est dépeuplée; on évalue à 2,000 le nombre des victimes qui ont péri. Cinq ou six mille hommes, vieux et jeunes, sont arrivés ici, à Ternate, et ont été accueillis par le roi qui leur a fait distribuer des terres où ils se sont établis et qu'ils ont ensemencées.

» Nous éprouvons continuellement des secousses de tremblement de terre; quelques-unes sont très-fortes, mais la plupart sont légères; les dommages qu'elles nous ont causés sont encore de peu d'importance; ils se bornent à la chute de guérites et de cheminées; des toits se sont enfoncés en partie; l'hôpital a été renversé (4). »

De 1770 à 1774, il y a eu des secousses nombreuses à Ternate. M. J. Pijnappel en ayant trouvé le récit dans le journal de Reinwardt l'a publié dans les *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indie*, t. 2, p. 265—284. Amsterdam, 1858. En voici la traduction :

1770. Le 2 juin, à Ternate, tremblement sans dommage.

Le 10, vers 8 heures du matin, une forte secousse; pas de dommage.

Le 20, plusieurs secousses.

Le 21, une violente secousse; pas de dommage.

Le 22 et le 23, la terre a été dans un mouvement presque continu.

Le 24, une secousse légère et une forte.

Le 26, une secousse assez forte pour faire tinter une cloche dans le jardin du gouverneur.

(4) Cet extrait trouvé dans les manuscrits de Reinwardt a été publié dans les notes ajoutées à son *Voyage*, p. 649.

Le 27, vers 6 heures (*sic*), trois fortes secousses consécutives; plusieurs toits sont tombés.

Le 4^{er} juillet, plusieurs secousses de jour et de nuit, quatre ou cinq ont été assez fortes.

Le 2, les secousses continuent.

Le 4 et le 5, secousses continuelles. (Le journal ne dit rien du 3.)

Le 6, la montagne a commencé à gronder pendant la nuit.

Le 7, la montagne a fumé tout le jour et toute la nuit.

Le 8, vers 10 heures 1/2 du matin, une secousse assez forte comme la veille à la même heure.

Le 9, les grondements de la montagne qui n'ont pas cessé depuis 24 heures deviennent affreux.

Le 10, le bruit continue; la montagne lance des pierres embrasées et de la cendre, au milieu de violentes détonations accompagnées de secousses.

Le 11, vers minuit, tremblement violent comme la veille.

Le 12, la montagne a continué tout le jour à mugir, à fumer et à lancer des pierres brûlantes. Le pilote Gerardus Venema a mesuré la hauteur du volcan et l'a trouvée de 1,292 1/2 pieds.

Le 13, la montagne a encore fumé, brûlé et mugi d'une manière affreuse jusque vers midi; puis, après un repos de quatre heures, la terre a tremblé de nouveau avec violence.

Le 14, avant midi, la montagne a repris l'activité la plus effrayante; elle a vomi du feu et des pierres comme auparavant.

Le 15, comme hier.

Le 16, comme auparavant; un incendie s'est déclaré dans la forêt au milieu du flanc septentrional de la montagne.

Le 17 et le 18, l'éruption continue comme auparavant; cependant elle augmente le 18 au soir.

Le 19, on s'aperçoit le soir que l'éruption s'étend; la montagne commence à brûler vers le bas.

Le 20, la montagne brûle tout le jour.

Du 21 au 31, la montagne a continué à brûler et à

lancer des pierres ; les secousses ont aussi été quotidiennes et même plus fortes qu'auparavant ; on en a compté 48 le 29, 57 le 30 et 63 le 31.

Ces nombreuses secousses ont non-seulement répandu l'épouvante parmi les habitants , mais elles ont causé de grands dégâts ; les maisons ont été renversées ou lézardées et rendues inhabitables ; dans le fort même les murailles sont crevassées, et le gouverneur est forcé de se retirer sous des tentes avec sa famille. La panique est générale. Le gouverneur donne les ordres nécessaires pour que les vivres ne manquent pas.

Le 1^{er} août , on fait des prières publiques pour obtenir la cessation du fléau. Le gouverneur apprend que le roi de Ternate s'est retiré avec sa famille , à Sidangalie , sur la côte d'Halmahéra (île de Gilolo).

Le 2 , les secousses sont encore plus violentes , on peut à peine rester debout , les murailles et les maisons sont lézardées et renversées.

Le 3 , de nuit , la montagne vomit une vapeur affreuse , de la fumée , du feu , de la cendre et des pierres ; c'est un spectacle effrayant , la cendre même est incandescente et accompagnée d'éclairs que suivent d'épouvantables détonations ; la confusion est générale et chacun cherche son salut dans la fuite.

Le 4 , secousses continuelles : le roi de Ternate adresse un rapport au gouverneur et l'informe qu'on a découvert une grande crevasse qui s'étend jusqu'à la chaudière de la montagne.

Du 5 au 31 , tremblements continuels ; la montagne vomit toujours du feu , de la cendre et de la fumée. La journée du 14 a été encore plus affreuse que les autres ; les nuages de cendre ont été sillonnés par des éclairs continuels et accompagnés de violentes détonations.

Voici l'extrait d'une lettre écrite par Hermanus Munnik , gouverneur de Ternate , à Son Excellence le gouverneur général à Batavia ; elle est datée du 23 août :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence du malheureux

état où se trouvent cette île et ses habitants ; les désastres sont considérables ; nous éprouvons les tremblements de terre les plus violents qu'on ait jamais ressentis , toute l'île est bouleversée ; il n'y a pas une maison en pierre appartenant à la compagnie ou aux particuliers qui ne soit plus ou moins endommagée. Chacun pense à chercher son salut dans la fuite ; le roi de Ternate lui-même s'est retiré avec sa maison à Sidangolie , le Campong de Macassar est abandonné malgré mes ordres réitérés , la plupart des Chinois se sont retirés dans leurs jardins ; grands et petits ont quitté leurs maisons et vivent en plein air ou sous des tentes ; les circonstances sont si terribles que nous n'avons pas pu prendre le moindre repos depuis plusieurs jours ; je me suis retiré à bord du *Noor-Nieuw-Land* , après avoir établi des postes de nuit dans le fort , afin d'avoir sous la main tous les moyens d'action et de secours.

» Telle est la position dans laquelle nous nous trouvons depuis que la montagne vomit une quantité incroyable de cendre , de pierres brûlantes et de feu que le vent du sud entraîne heureusement vers le nord sans que nous ayons à en souffrir. »

4, 2 et 3 septembre. Pendant ces trois jours , il n'y a pas eu de tremblement de terre et la montagne n'a rien projeté.

Le 4 , quatre secousses nouvelles ; la montagne a brûlé fortement par intervalles.

Le 5 , comme hier.

Le 15 , 2 heures $1\frac{1}{2}$ du matin , une nouvelle secousse.

Le 17 , la montagne a vomi le soir du feu et des pierres au milieu de fortes détonations ; les bois situés sur le flanc de la colline (*sic*) ont été incendiés par des pierres incandescentes.

1770. Le 12 octobre , nouveau tremblement ; la montagne a recommencé à gronder et à mugir.

Le 13 , six secousses nouvelles.

Le 23 , la montagne a brûlé avec tant de violence et a lancé tant de cendre et de matières embrasées , que presque

tous les arbres de la négrerie (établissement au village hollandais) en ont leurs branches couvertes.

Les 26 et 27 novembre. Après quelques temps de repos, la montagne a, pendant ces deux jours, recommencé à brûler et à mugir.

Le 9 décembre. On a entendu aujourd'hui de violentes et continuelles détonations dans la montagne.

Le 19, vers 10 heures du soir, deux nouvelles secousses consécutives.

Le 20, encore un tremblement dans la matinée.

Le 21, vers 8 heures du matin, trois secousses.

Le 23, cinq secousses encore.

1771. Le 9 janvier, tremblement violent.

Le 24, une nouvelle secousse.

Le 31, encore une secousse.

Le 1^{er} février, un tremblement.

Le 8, tremblement si violent qu'une partie du mur extérieur du fort s'est écroulée à moitié, les toits à Reaal et Jelolo ont été complètement renversés, ainsi qu'une partie du boulevart près de la mer.

Le 9, le matin, nouveau tremblement et nouveaux dégâts.

Le 11, tremblement nouveau sans dommage.

Le 17, encore tremblement. (Extrait d'un *journal tenu au fort Orange*, sous le commandement du gouverneur Hermannus Munnik.) Le journal a été continué sous son successeur Paulus Jacob Valcknaar. En voici la suite :

Le 24 avril, on a éprouvé un tremblement sous-marin (*Zeebeving*).

Le 16 mai, plusieurs secousses dans le jour; la dernière a eu lieu à 8 heures du soir et a bien duré 5 minutes.

Le 10 juin, vers 3 heures 1/2 du matin, nouveau tremblement.

Le 1^{er} juillet, dans la soirée, deux tremblements.

Le 10, 8 heures 1/2 du soir, deux tremblements violents.

Le 22, dans la matinée, encore deux forts tremblements.

Le 24, une forte secousse.

Le 26, encore un tremblement.

Le 28 août, de nuit, la montagne de Ternate a vomie du feu avec un nombre extraordinaire de pierres incandescentes.

Le 1^{er} septembre, la montagne a *considérablement* brûlé.

Le 3, le gouverneur Paulus Jacob Valckenaar a écrit au gouverneur général en résidence à Batavia une lettre dont voici un extrait :

« Les tremblements de terre et l'éruption de la montagne entretiennent la panique qu'ils ravivent souvent. Depuis le 28 août, l'activité du feu est plus intense. On voit parfaitement s'élever la fumée et les quartiers de rochers que la montagne vomit au milieu de vapeurs sulfureuses sillonnées par les éclairs qu'accompagnent de fortes et incessantes détonations, pendant qu'une rivière de feu (het vuur als een gloeiende rivier) s'échappe des ouvertures de la montagne et s'écoule sur ses flancs; la lave ou matière embrasée s'est déjà étendue jusqu'au bord de la mer où elle forme une couche épaisse. Cette activité du feu a mis l'atmosphère dans un mouvement tel que les fenêtres et les vitres du palais du gouvernement ont vibré continuellement, depuis 40 heures du soir jusqu'à 4 heure; ce matin l'embrasement de la montagne a commencé à diminuer. Grâce à Dieu, la fumée et la cendre ont été en grande partie entraînées de l'autre côté de l'île par les vents d'est, autrement nous aurions pu être asphyxiés par la cendre et les vapeurs méphitiques. »

Le 4, vers 5 heures du soir, on a vu de nouveau la montagne brûler d'une manière terrible; elle a lancé une grande quantité de pierres, de feu et de cendre.

Le 6, à 9 heures 1/2 du matin, l'éruption a recommencé très-vivement; malgré l'éclat de soleil, on pouvait parfaitement voir le feu; la montagne a de nouveau lancé une quantité incroyable de pierres.

Le 26, on a senti un tremblement.

9, 10 et 11 novembre. Pendant ces trois jours l'intérieur de la montagne a fait entendre des bruits très-forts; de forts vents du N.-O. soulevaient la mer contre les brisants avec

une violence dont on n'avait aucun souvenir : les eaux se sont élancées sur le rivage et y ont causé beaucoup de dégâts ; le matelot Cornelis Oudewater a péri dans les flots.

Le 14, à 10 heures 3/4 du matin, tremblement aussi violent que celui du 2 août de l'année précédente. Non-seulement les bâtiments de la compagnie ont éprouvé de grands dommages, mais le fort a beaucoup souffert tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; beaucoup de maisons particulières ont été renversées, tant par cette secousse que par celles qui se sont succédé à de courts intervalles jusqu'à 11 heures.

Les 15, 16, 17 et 18, la terre a tremblé presque continuellement ; il y a eu sept secousses remarquables par leur intensité.

Le 24, nouveau tremblement.

Le 27, encore un tremblement ; le sol s'est ouvert entre Jelolo et les *Nieuwe Kruittooren*.

Le 15 décembre, encore un tremblement. On constate à la fin de l'année 1771 que depuis 6 mois la montagne de Ternate n'a pas cessé de brûler, et que les matières embrasées qu'elle a vomies en grande quantité ont rendu les terres stériles pour longtemps

1772. Le 19 janvier, vers midi, deux légères secousses.

Le 25, vers 5 heures du matin, très-forte détonation dans la montagne qui a vivement brûlé ; de 5 à 7 heures du matin ; quatre tremblements.

Le 28, à 4 heures du matin, un nouveau tremblement ; la montagne brûlait comme auparavant.

Du 1^{er} au 7 février, la montagne a continué à brûler, en faisant entendre de violentes détonations beaucoup plus intenses qu'auparavant, et en projetant une grande quantité de pierres qui ont formé une colline au N.-O. du sommet.

Le 12, l'éruption continue, la montagne est couverte de matières enflammées, de cendre et d'une grande quantité de sable grossier ; cependant elle a lancé cette nuit un sable sec, fin et rouge en si grande abondance, qu'emporté par le vent qui soufflait du nord, ce sable se répand sur

toute la côte; il est si fin qu'il pénètre partout, on ne peut presque pas ouvrir les yeux; l'air est trouble et rougeâtre; à midi, tout le littoral de l'île est tellement obscurci qu'à peine on voit clair : la montagne ne fait cependant entendre que peu de bruit.

Le 13, la montagne et l'atmosphère sont encore très-sombres, mais moins qu'hier; on entend de violentes détonations semblables aux décharges d'une grosse artillerie.

Nuit du 14 au 15, deux nouveaux tremblements.

Le 27, encore un tremblement.

Le 6 mars, vers 11 heures 1/2 du soir, deux secousses violentes.

Le 29, dans la matinée, trois nouveaux tremblements. La montagne a continué à brûler pendant tout le mois.

Le 8 mai, 5 heures du matin, tremblement.

Le 9, pendant toute la soirée et la nuit suivante, ainsi que le 10, la montagne a continué à brûler d'une manière violente et continue; elle a vomi beaucoup de feu, de cendre et de pierres. Le roi de Tidor qui était ici est reparti très-alarmé. Dans l'après-midi du 10, le roi de Ternate a annoncé au secrétaire Van de Waele, que le gouverneur lui avait envoyé pour un message, que pendant toute la nuit dernière la montagne avait projeté, avec une violence extraordinaire, une masse considérable de cendres et de pierres jusqu'à sa base du côté du N.-O., et que 30 ou 40 esclaves chargés du soin de ses jardins avaient été brûlés ou asphyxiés.

Le même jour 10, à 7 heures et demie du soir, tremblement.

En juin, on n'a senti qu'un seul tremblement; la montagne a continué à brûler, mais quoique vive l'activité a diminué.

Le 6 juillet, à 5 heures du matin, tremblement extraordinairement violent; il a répandu la crainte et la consternation parmi les indigènes.

Le 10, peu après 5 heures du soir, la montagne a fait entendre une détonation si violente que toute l'île a tremblé.

Le 27 au soir, on voit la montagne brûler fortement.

Le 5 octobre, à 9 heures du soir, tremblement violent et

en même temps détonations si fortes au volcan que la panique devient générale.

Le 9, la montagne a vomi une si grande quantité de cendres pendant tout le jour, que l'air en est obscurci et qu'elle a fait beaucoup de mal aux arbres fruitiers et aux récoltes.

Le 13 novembre, dans la matinée, un tremblement.

Le 18, après midi, deux tremblements violents.

Le 19, deux tremblements nouveaux.

Le 7 décembre, un tremblement violent.

Le 19, tremblement nouveau.

Le 20, encore un tremblement.

1773. Le 2 février, la montagne a lancé une quantité extraordinaire de cendres.

Le 7, dans l'après-midi, nouvelle éruption de cendres; elle est si considérable qu'on peut à peine tenir les yeux ouverts, quoique le vent souffle avec violence; beaucoup de personnes sont atteintes d'ophtalmie.

Le 21, dans la soirée, nouveau tremblement violent qui fit renaître les craintes et les inquiétudes.

Le 25 mars, à 5 heures et demie, 8 heures et 9 heures et demie du soir, trois secousses dont la première fut assez forte.

Le 21 octobre, à 3 heures du matin, tremblement violent. Entre 4 heure et 2 heures du soir, la montagne a fait entendre un bruit considérable et a lancé beaucoup de pierres et de cendres accompagnées d'une vapeur qui a obscurci l'atmosphère dans la partie septentrionale de l'île, quoiqu'un vent du N.-O. soufflât fortement et entraîna la cendre vers le sud, où les indigènes en ont été très-incommodés et où les plantations ont beaucoup souffert.

Les 22, 23 et 24, la montagne n'a pas cessé de brûler avec une grande activité.

Le 25, vers 3 heures 1/2 du soir, l'atmosphère est devenue tout à coup aussi sombre que si elle eût été couverte d'un crêpe, comme au moment d'un fort orage. La montagne a projeté beaucoup de pierres et de matières embrasées qui sont retombées après avoir obscurci l'air; les plantations ont

beaucoup souffert et pour longtemps ; le sol est recouvert de cendres et de pierres jusqu'à un quart de pied de hauteur. Les pauvres naturels sont désolés, ils ont eu beaucoup de peine à déblayer leurs maisons. Des habitants de Macassar se sont enfuis emmenant avec eux ceux de Ternate. Les insulaires de Tidor qui se trouvaient ici ont aussi pris la fuite et abandonné sur le rivage tout ce qu'ils possédaient.

Le 17 novembre, vers 2 heures et demie du soir, fort tremblement qui a duré environ une minute et demie.

Le 18, deux nouveaux tremblements.

1774. Le 24 janvier, dans l'après-midi, nouvelle recrudescence de l'éruption ; elle a duré toute la nuit sans interruption.

Le 20 mai, secousses continuelles pendant tout le jour, mais principalement entre 10 et 11 heures du soir ; il y a eu alors une secousse plus violente qui a endommagé les maisons.

Le 21, les secousses continuent sans interruption ; vers 10 heures et demie, un choc plus violent a causé de grands dégâts dans plusieurs maisons. — Ici se termine le journal publié par M. J. Pijnappel, sous le titre : *Extract uit het dagregister gehouden te Ternate in het fort Oranje, onder het bestuur van den Gouverneur Hermanus Munnik en onder het bestier van de Gouverneur Paulus Jacob Valckenaar.*

Les journaux français sont restés muets sur ces longs et intéressants phénomènes. Je ne trouve que les passages suivants :

1770. Vers le milieu de juillet, le volcan de Ternate commença à effrayer les habitants par un mugissement affreux et par des éruptions fréquentes de fumée et de feu.

Peu de temps après, l'île éprouva des secousses si répétées, qu'il y en avait jusqu'à 60 par heure, les maisons des Chinois, des Hollandais, et quelques bâtiments de la compagnie hollandaise, soit dedans, soit hors de la citadelle, ont été considérablement endommagés ; l'église a été enveloppée dans ce désastre, et on a été forcé de faire le service divin sous

des tentes. Presque toutes les maisons ont été abandonnées ; chacun s'est empressé de fuir sur les vaisseaux. Le roi lui-même a quitté Malayo avec toute la cour et s'est retiré à Sindangoie.

Le 1^{er} août, on y célébra un jeûne solennel et sur la fin du même mois, *il n'y avait plus que 4 ou 5 secousses par jour* (1).

1774. Le 4 juillet, le volcan de Ternate fit une éruption accompagnée d'un tremblement de terre (Bertholon). Le même jour, le volcan de Tanna était en éruption.

Le 8 octobre, nouvelle éruption sur laquelle une lettre écrite de Batavia, le 20 du même mois, donne les détails suivants : « Le fameux *Gamma-Courra*, à Ternate, a fait éruption. En vingt-quatre heures, il y eut 80 secousses ; deux surtout parurent menacer l'île d'une submersion totale. Les torrents de cendres et de matières divisées qui accompagnaient les grandes explosions, en se dispersant au loin, ne laissaient voir qu'un horrible cahos, et après l'affreuse convulsion de la montagne, qui vomit une immense quantité de masses enflammées, l'île parut méconnaissable.

» Il est peut-être à observer que dans la même période de temps, sous la même zone et les segments du globe presque antipodes des Moluques, la catastrophe de Guatimala répandait l'effroi dans les riches provinces de l'Amérique, comme si le foyer des fièvres de la nature agitait la planète dans la direction de son diamètre entier (2). »

Il y eut en effet, dans cette partie de l'Amérique centrale, des tremblements de terre désastreux et accompagnés d'éruptions volcaniques, de 1773 à 1775. (*Voyez mon mémoire sur cette région seismique*).

(1) *Journ. encyclopéd.*, 1^{er} juin 1774, p. 324.

(2) *Gaz. de France*, 5 mai 1775 et *Jour. hist.*, juin 1775, p. 438.

1775. 5 septembre, nouvelle éruption avec tremblement de terre (4).

1776. 1^{er} juin, tremblement dans l'île de Ternate (2).

1778. Éruption volcanique dans l'île de Motir. Suivant Forrest, elle lançait des pierres incandescentes (3).

1785 ou 1786. Forte éruption du volcan de Tonsawang, citée par Reinwardt. (Voy. au 26 octobre 1821.)

Vers 1789, éruption du Roemengan, citée par Reinwardt. (Voy. au 18 octobre 1821.)

1804. Éruption du volcan de Tonkoko dans l'île de Célèbes. J'emprunte à M. Junghuhn la description de ce volcan (4) :

« En 1804, la date mensuelle est inconnue, cette montagne a vomi du feu, de la cendre et des pierres; cette éruption a eu lieu vers 3 heures de l'après-midi; elle fut accompagnée d'une émission si incroyable de cendre que la lumière du soleil en fut obscurcie pendant les deux jours suivants. On ressentit une forte odeur de soufre; la cendre fut portée jusqu'à Kema. Le volcan lança une telle quantité

(4) Bertholon. *Electricité des météores*, t. 4, p. 291. Voici la phrase de l'auteur : « dans l'île de Ternate, les éruptions du volcan firent accompagnées de tremblements de terre affreux, qui ravagèrent la plus grande partie de cette île, le 4 juillet, le 8 octobre et le 5 septembre (sic), de l'année 1775. »

(2) Von Hoff, d'après Cotte.

(3) Von Hoff, d'après Cotte; Landgrebe, p. 339. Voici le passage que je lis dans Forrest, p. 50, à la date de novembre 1774 :

« Ces deux îles (Ternate et Tidor) sont très-bien arrosées : leurs pics sont ordinairement couverts de nuages, et celui de Ternate vomit quelquefois du feu. Il y a eu dernièrement une grande éruption, suivie d'un tremblement de terre à l'île de Motir; c'est ce que m'a dit un Buggeese, qui, pendant l'éruption, partit sur son pros, dans lequel il vit tomber des pierres chaudes. » (*Voyage aux Moluques et à la nouvelle Guinée, fait sur la galère la Tartare en 1774, 1775 et 1776, par ordre de la compagnie Anglaise*. Paris, 1780, in-4°). S'agit-il des éruptions du volcan de Ternate en 1770—1774? ou d'une éruption dans l'île de Motir? ou bien la date de 1778 est-elle inexacte?

(4) Java, p. 1288.

de pierres qu'il s'en forma une nouvelle montagne à trois palm de distance ; c'est une espèce de cap ou promontoire (*tandjoeng*) qui s'étend jusqu'à la mer, une espèce de *monte nuovo* auquel on a donné le nom de *Batoe Angoes* et qui n'est formé que de pierres brûlées. Nous avons par conséquent ici un nouvel exemple de courant de lave, semblable à ceux du G.-Api en 1820 et 1824 et du pic de Ternate en 1840. Le cratère du Tonkoko s'ouvre au point le plus élevé du sommet ; la cendre et les pierres qu'il a vomies forment à l'entour une espèce de muraille semblable à un mur de fortification. La profondeur du cratère est d'environ 600 pieds ; au fond s'élève *une montagne nouvelle* dont la hauteur n'atteint cependant que la moitié de celle du mur d'enceinte. Le pied de ce monticule élevé dans l'intérieur du cratère est environné d'eau. La quantité de soufre qu'on trouve dans l'intérieur du cratère est très-considérable. Les talus extérieurs de la montagne sont couverts de broussailles. Aucun phénomène extérieur ne semble annoncer les éruptions qui éclatent tout à coup, et qui ne sont précédées ni de secousses, ni même de bruit souterrain. Les forces volcaniques dirigent leur activité vers l'est, c'est-à-dire, du côté de la mer, circonstance bien digne de remarque, car le Sapoetang (*voy. d* 1838), situé sur la presqu'île occidentale, dirige son action vers l'ouest, c'est-à-dire, que c'est aussi du côté de la mer que se manifeste son activité. La montagne continue à lancer de la fumée ; pendant l'éruption, elle a vomie du feu, de la cendre, du sable et des pierres ; ces deux dernières matières ont suivi la direction de l'impulsion qu'elles avaient reçue ; au contraire la cendre et la fumée, entraînées par la force du vent régnant, ont été emportées tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; la cendre est allée tomber jusqu'à Ajermadidi, à Moombi et même jusqu'à Menado. A Ajermadidi elle a formé une couche d'un pouce d'épaisseur ; elle était d'une couleur grise, fine et légère, elle exhalait une forte odeur de soufre. Les pierres, dont quelques-unes étaient aussi grosses qu'une des petites huttes des indigènes,

portaient toutes les traces de l'action du feu ; elles ont une couleur grise, elles sont anguleuses, porcuses, et d'une densité plus petite que celle des cailloux qu'on rencontre dans les ruisseaux ; elles sont aussi moins dures. Deux jours après l'éruption elles étaient encore chaudes ; il s'en échappait encore des vapeurs. Nous avons en outre appris, qu'au pied du volcan, on a constaté l'existence d'un courant de laves en blocs, antérieur à l'année 1804. Il est facile à reconnaître sur une très-longue étendue ; il s'avance jusque dans la mer où il forme un cap ou promontoire. Ce courant est connu sous le nom de *Batoe-Angoes*. Dans l'intérieur du cratère, il s'est formé un nouveau cône d'éruption environné d'un lac qui s'étend tout autour jusqu'au mur d'enceinte, probablement circulaire. »

De 1804 à 1844, s'écoule un intervalle de 40 ans pour lesquels je n'ai pas rencontré un seul document seismique relatif au groupe de Ternate.

1844. Éruption du volcan de Ternate. En voici les principales circonstances que je traduis du mémoire de M. Pijnappel déjà cité aux années 1770—1774. C'est un extrait d'un journal tenu à Ternate pendant la domination anglaise ; il s'étend jusqu'à 1820 (1).

Le 1^{er} février 1844, à 11 heures et demie du matin, la montagne de Ternate a fait tout à coup entendre un fracas épouvantable et a lancé une quantité considérable de pierres, de fumée et de vapeur du côté de la Pointe-Brûlée (*verbrande hoek* ou *batu angus*) (2) ; vers minuit, au coucher de la lune, on aperçut au-dessus de la moitié de la montagne un grand feu qui sortait de la chaudière (*met zwavel stralen*) et qui dura jusque vers 3 heures ; on distinguait très-bien une grande quantité de pierres incandescentes qui étaient projetées par l'éruption.

(1) Extract uit het dagregister gehouden te Ternate gedurende het engelsch bestier.

(2) C'est le promontoire appelé *Batoe Angoes*. Voy. à 1804.

Le 2, au lever du soleil, la montagne était tout à fait claire, une épaisse fumée noirâtre s'échappait de la chaudière où se faisait un vacarme continu; vers 4 heures de l'après-midi, il s'en éleva comme la veille un épais nuage de fumée et de vapeur au milieu duquel on put encore apercevoir très-distinctement le feu et les quartiers incandescents de rochers qui étaient projetés.

Le 3, au lever du soleil, la montagne était claire comme la veille; il n'en sortait qu'un peu de fumée; à 2 heures du soir, la montagne fit tout à coup un vacarme effroyable et lança de nouveau une quantité de pierres incandescentes et de fumée épaisse. Elle fuma encore toute la nuit et lança des flammes (vuurvonken).

Le 4, la montagne fuma encore comme à l'ordinaire; vers 11 heures du matin, elle fit un bruit impossible à décrire, et tel que les maisons et les murailles tremblèrent, pendant qu'elle vomissait des pierres et des flammes en abondance.

Le 5, au lever du soleil, la montagne était complètement claire; on ne voyait sortir qu'un peu de fumée de la chaudière (cratère); vers 7 heures et demie du matin, on entendit encore tout à coup un vacarme effroyable, et une épaisse fumée s'élança du cratère; on distinguait parfaitement les pierres incandescentes qu'elle projetait.

Le 6, la montagne était encore très-claire au lever du soleil; il ne sortait qu'un peu de fumée du cratère.

Le 7, la montagne resta très-claire tout le jour et on ne put rien observer (d'extraordinaire).

Le 8, vers 4 h. du matin, elle lança encore une épaisse fumée.

Dans le courant de mai, elle a encore brûlé pendant plusieurs jours de suite.

1842. Le 7 septembre, on a de nouveau entendu un grand bruit dans l'intérieur de la montagne de Ternate; puis, au bout de quelques moments, une épouvantable détonation comme celle d'un canon de 18 livres de poudre; la montagne vomit en même temps beaucoup de cendre qui recouvrit tous les toits, les arbres, etc.

Le 24 octobre, 4 heures du matin, à Ternate, tremblement violent.

Le 14 décembre, on éprouva encore une forte secousse.

Après l'éruption de 1812, il n'est plus parlé de la montagne dans l'extrait que nous traduisons; il est fait seulement mention de tremblements de terre, mais sans aucun détail et sans dates mensuelles.

1813. Dans le mois de janvier, 4 tremblements à Ternate.

1814. Nuit du 27 novembre, une des éruptions les plus considérables du volcan de Ternate (4). Il est bien extraordinaire que le journal que nous traduisons n'en fasse aucune mention. La date serait-elle inexacte?

1815. En août, 32 tremblements à Ternate et 3 en octobre et décembre. Une secousse, le 4 août, a été très-violente.

1818. Dans les mois de janvier, mai, juin, juillet et décembre, 15 tremblements.

1819. 3 en avril et décembre. (M. Pijnappel.)

La même année, forte éruption de la montagne de Sempo. (Voy. plus bas au 26 octobre 1821.)

1820. A Ternate, six tremblements en août, septembre et octobre. « La plupart de ces tremblements, dit en terminant M. Pijnappel, n'ont été que de légères secousses. Celle du 4 août 1815 a été la plus forte. »

1820. Le 29 décembre, 10 heures du matin, à Soeménep (Madoera), tremblement qui fut ressenti *en même temps* à Macassar (pointe S.-O. de Célèbes), quoique ces deux localités soient distantes de 360 milles géographiques; bien que très-fort à Madoera, il n'y causa aucun dommage; à Célèbes, au contraire il produisit d'immenses dégâts; beaucoup de villages sur la côte sud de cette île furent anéantis complètement par les eaux de la mer qui, à plusieurs reprises, envahirent la côte avec une rapidité incroyable et se retirèrent

(1) Berghaus, *Laender-und Voelkerkunde*, t. 2, p. 721. Von Hoff, *Veraenderungen der Erdoberflaeche*, t. 3, p. 444, donne la date du 17.

ensuite aussi rapidement à plusieurs milles de distance. Des centaines d'hommes perdirent la vie (4).

Je lis ailleurs qu'à Boeloekomba la mer s'est élevée à une hauteur prodigieuse ; un grand nombre d'habitations ont été englouties ; et il y a eu de nombreuses victimes ; les plantations ont été détruites jusqu'à Bonthain (2).

A 3 heures de l'après-midi, les eaux de la mer éprouvèrent un mouvement extrêmement violent à Soemenap (3).

Von Hoff, qui porte la durée de ce tremblement à 2 minutes 1/2, donne la date de 1828, et celle de 1829 pour le suivant.

1821. Le 4 janvier, 9 heures 3/4 du soir, à Makassar (Cé-lèbes), tremblements très-forts. A Boeloekomba, principalement, il y eut plusieurs secousses violentes (4).

22 août. Ascension du volcan de Ternate, par Reinwardt (5).

» J'ai visité, dit-il, la montagne le 22 août, accompagné de tous mes compagnons de voyage et de trois officiers. Le chemin de la ville à la montagne se dirige d'abord assez directement de l'est à l'ouest ; on traverse, dans 20 minutes environ, une riche plaine plantée d'arbres fruitiers, et qui s'élève ensuite graduellement, partie en jachère et partie plantée de *djagoeng*, de cannes à sucre, de *pisang* et de *pinang*. Cette pente cultivée s'élève assez haut sur le flanc de la montagne, il faut à peu près une heure et demie pour en atteindre la limite extérieure. Ici commence la forêt de bambous (*mimosa fastigiata*), de grandes fougères, principalement de *Marattia*, etc. ; le chemin s'élève si rapidement

(1) Junghuhn, *Java*, p. 4592.

(2) *Ann. de ch. et de phys.*, t. 18, p. 422 ; *Edinb. phil. ; Jour.*, t. 6, p. 402.

(3) *Java*, l. c. M. Junghuhn écrit ailleurs Soemanap ; Madoera ou Madoura, est une île située près de la côte nord de Java, vis-à-vis la résidence de Sourabaja.

(4) *Java*, l. c. ; *Ann. de ch. et phys.*, t. 25, p. 404.

(5) *Reis naar het goetelijk gedeelte van den indischen Archipel in het jaar 1821*, Amsterdam, 1838, in 8°, p. 487 — 495.

à travers ces bois très-épais que nous fûmes forcés de quitter nos chaises à porteur et d'aller à pied. Les arbres ont une grosseur énorme et atteignent une très-grande hauteur, mais leur variété ne paraît pas être aussi grande que dans la plupart des montagnes de Java, et je ne crois pas qu'on y trouverait beaucoup de ces vieux et grands arbres que réclament les bonnes constructions en bois. De nombreux figuiers, comme le *Ficus turbinata*, *F. pungens*, etc., forment une grande partie de cette forêt. A mesure qu'on s'approche du sommet de la montagne, on reconnaît que la végétation y est moins ancienne. De hauts *glagah* (*saccharum roseum*) la constituent à peu près tout entière : c'est évidemment une végétation nouvelle et de date récente qui s'est élevée dans la cendre volcanique. On y remarque encore un *Melastoma* et un *Celtis*. La partie de la montagne, que recouvrent ces *glagah*, n'est pas seulement très-étendue, mais elle est encore très-abrupte, de sorte que l'ascension en est vraiment difficile. Nous n'en atteignîmes le haut que vers le milieu du jour. Le chemin ne se dirige pas immédiatement vers le sommet du volcan, mais la montagne offre ici et surtout au sud-est de la cime principale plusieurs autres crêtes ou cîmes secondaires ; cependant la montée proprement dite finit en cet endroit, quoiqu'on soit encore obligé de franchir quelques arêtes couvertes d'une riche végétation avant d'atteindre le sommet même du volcan. Nous poursuivîmes donc notre chemin par-dessus ces crêtes jusqu'au pied de la cime la plus grande qui porte le cratère et nous établîmes nos tentes au sud-est. Nous restâmes là jusqu'au lendemain. Les crêtes sont d'autant plus couvertes d'herbes qu'elles s'éloignent davantage du sommet du volcan proprement dit. Si l'on se place à peu près au milieu de ce plateau ondulé, qui forme le large sommet de la montagne, la vue s'arrête à l'ouest-nord-ouest sur la cime nue du volcan même. A quelque distance, dans le sud-ouest, s'élève une autre cime toute couverte de gazon, qui se prolonge en arête, courbée en arc de cercle, vers le sud et le sud-est, et forme un vaste bassin ou immense

cratère dans l'intérieur duquel le sommet volcanique de la montagne étend son pied du côté du sud-est. C'était près de ce pied, et par conséquent dans l'intérieur de cet ancien et spacieux cratère, couvert de gazon, que nous avions dressé nos tentes et que nous nous trouvions comme renfermés et abrités contre la violence des vents.

» Cependant le plateau ondulé de la montagne, que nous avons mentionné plus haut, ne se termine pas à cette grande arête couverte d'herbes, qui ferme cette vallée; en dehors de ce cercle, il s'étend encore plus loin dans le sud-sud-est, et de ce côté, où la végétation paraît évidemment plus ancienne, il forme une nouvelle crête ou arête, qui se termine brusquement au sud et descend en pente abrupte vers le nord-est. D'ici, c'est-à-dire de l'extrémité sud-est de la première crête citée plus haut, on aperçoit le fort Orange à l'E. 45° S., la montagne de Tidore au S. 22° 47' E., le sommet de l'île d'Hiri au N. 47° O., le cap Verbranden (Brûlé) de Ternate au N. 34° E. et le fort Terlokko à Ternate à l'E. 40° N. La vue s'étend sur Ternate et sur Tidore, comme sur la grande île d'Halmaheira (Gilolo) et les nombreuses petites îles qui l'entourent.

« La cime volcanique, dénudée et conique, contre laquelle nous étions campés, forme l'un des côtés les plus élevés du cratère et en même temps un des points culminants de la montagne entière. J'en fis l'ascension le lendemain matin. Cette cime est très escarpée, j'y parvins par le côté méridional qui se termine au bord même du cratère par une arête mince, aiguë et crevassée. Là, ayant atteint le point extrême et le plus élevé du flanc oriental du cratère, je pus en voir la plus grande partie. Ce cratère est très-étendu; il se trouve au milieu du sommet conique du volcan, où il forme une cavité allongée qui donne au cône un aspect tronqué, comme s'il avait été coupé par une section oblique, ou mieux encore, comme si le sommet avait été fendu par une grande crevasse oblique et profonde, et que les bords tranchants de cette crevasse fussent restés coupés sous un angle très-aigu. Dans

la réalité, le cratère est une large, profonde et longue vallée au milieu du sommet de la cime conique de la montagne de Ternate; elle s'étend dans la direction du S. S.-O. au N. N.-E., à peu près. Les parois opposées de cette crevasse, à l'ouest et à l'est, sont presque verticales à l'intérieur et forment avec le bord supérieur, terminé en arête vive, deux espèces de lèvres amincies et tranchantes; la plus grande distance qui les sépare est celle de leurs points culminants. La plaine horizontale ou le plancher (le fond) de la crevasse forme une ellipse; plus large en son milieu, elle court en se rétrécissant au S.-O. et au N.-E. Cependant l'étendue de la crevasse et la direction de ses parois sont telles que d'en haut on ne peut pas les embrasser d'un coup d'œil, et qu'on ne peut s'en former une idée qu'après avoir examiné le cratère de plus d'un côté. On reconnaît que ce grand cratère est partagé en cinq parties (4), séparées par de petites arêtes qui en coupent obliquement le diamètre; ces arêtes, formées de blocs entassés les uns sur les autres, diffèrent en hauteur et en épaisseur. On peut voir à la fois trois de ces compartiments ou divisions du haut de l'extrémité S.-O. du cratère. Quatre de ces divisions n'ont qu'une profondeur médiocre; leur fond est rempli de cendres, de pierres et d'autres matières volcaniques, et forme un plancher à peu près uni. D'épaisses vapeurs s'échappent d'une ouverture placée sur la paroi orientale de la deuxième division. D'une autre ouverture placée sur la paroi occidentale de la quatrième division, et beaucoup au-dessus du fond, se dégagent des masses de vapeurs sulfureuses qui recouvrent d'un soufre jaune les pierres placées aux environs. Ailleurs encore, à l'extrémité de cette quatrième division, on voit, en plusieurs endroits, des vapeurs sulfureuses qui s'échappent entre les

(4) M. Verhuell, qui a fait l'ascension de la montagne de Ternate, en 1817, dit : (t. 1, p. 33) que cette vallée contient sept cratères placés en série sur une même ligne; que les premiers étaient éteints et que le dernier formait la bouche encore active du volcan.

pierres. La dernière ou cinquième division, celle qui est le plus éloignée au N.-N.-E., offre des différences remarquables avec les quatre dont nous venons de parler. C'est une vaste chaudière, creusée en forme d'entonnoir, très-grande et d'une profondeur que l'œil ne peut atteindre; il doit y avoir de l'eau au fond à en juger par le bruit qu'y font les pierres en tombant; ce bruit prouve aussi la profondeur considérable du cratère. Les parois de cette chaudière sont très-escarpées, de tous les côtés; une arête aiguë et très-étendue du côté où nous étions placés nous permet cependant d'y plonger la vue et de la voir dans son ensemble. L'air y est imprégné de vapeurs sulfureuses. L'escarpement des côtés où, çà et là, il s'est fait des éboulements considérables, nous empêcha de faire le tour de cette cavité et d'en atteindre l'extrémité N.-N.-E. La vue était bornée, de ce côté, par une haute paroi qui ne nous permit pas de décider si le cratère se prolongeait encore plus loin en arrière et y formait une sixième division. La vue s'étend, par dessus cette hauteur, jusqu'à la haute terre d'Halmaheira (Gilolo). Partout, sur les parois intérieures du cratère, les pierres sont presque blanches, imprégnées de vapeurs sulfureuses et décomposées.

» Les pentes extérieures de ces deux crêtes, qui forment à l'est et à l'ouest les deux lèvres de la gorge où se trouve le cratère, sont très-escarpées; cependant la crête orientale descend, par une pente plus égale que les flancs arrondis d'un cône, jusqu'à la grande chaudière qui se trouve à l'extrémité de la vallée où nous avons placé nos tentes. La crête occidentale au contraire se prolonge d'une manière très-abrupte, sur une grande partie de la montagne, et, quoique çà et là couverte de gazon, elle est nue depuis le haut et hérissée de gros rochers à pointes aiguës et à arêtes tranchantes. De ce côté, on aperçoit vers le bas une plaine assez étendue, située au pied de la montagne et qui s'avance jusque dans la mer et y forme le cap Tandjong-latoe, que d'ici nous avons dans le N.-N.-E. On voit sur cette plaine, quoique cependant assez haute déjà, dans l'est de

ce cap, un lac appelé Talaga Takomi, qui a une forme ronde et des bords élevés. Il s'y trouve, mais plus à l'est, un autre petit lac, nommé Talaga Taliri (1). Une crête de montagne qui s'élève au sud, en face du cratère, s'abaisse par une crête allongée et bien couverte de gazon, jusque dans cette plaine en face du Tandjong-latoe.

» Revenons à l'intérieur du grand cratère : le grand arc, qui en forme les parois intérieures, a une surface remarquablement unie et beaucoup moins accidentée qu'on aurait pu être tenté de le supposer, en se représentant le cratère comme formé par une grande fente qui se serait ouverte au sommet, et dont les lèvres se seraient écartées des deux côtés, plutôt que par la projection à l'extérieur d'une partie des matières dont elles étaient composées. Une série de gros et larges blocs basaltiques d'un aspect blanchâtre, suit, quoique interrompue en divers endroits, la direction de cet arc, et en forme à peu près la ceinture extérieure des deux côtés. Il est important de remarquer qu'elle fournit la preuve que cette grande masse rocheuse a été soulevée par une force agissant de bas en haut.

» La roche de la montagne et du volcan de Ternate est un pur basalte d'une dureté remarquable et qui fait feu au briquet ou sous le marteau. Ce basalte est en très-grande partie porphyrique et rempli de grains d'un feldspath blanc; celui des flancs extérieurs de la montagne est très-différent; cependant celui de l'intérieur du cratère est le plus souvent d'une teinte blanchâtre; ces pierres sont plus ou moins décomposées, mais toujours très-peu à l'intérieur. Quelques-unes sont brûlées jusqu'à former une masse noire, légère et ponceuse, d'autres sont d'un rouge foncé; cependant je n'y ai pas trouvé de pierres ponces proprement dites; en

(1) Il y a N.-N.-E. dans le texte, mais il faut probablement lire N.-N.-O. Ces petits lacs sont probablement ceux que M. Bleeker a désignés (I, p. 479), sous les noms de Soela-takomi-di-bawah et Soela-takomi-di-atas. (*Note de l'éditeur.*)

général, elles n'ont pas été vitrifiées ou très-fortement brûlées à l'intérieur. Il paraît que la masse a été soulevée dans son ensemble et qu'elle est restée ainsi compacte dans toute sa longueur et sa hauteur.

» Nous avons eu dans notre ascension un temps assez beau, et nous avons pu jouir, surtout le matin, d'une très-belle vue. La première nuit a été magnifique, les étoiles étincelaient dans un ciel sans le moindre nuage; mais elle a été assez froide : à 9 heures du soir, le thermomètre marquait déjà 52° F. (11° 41 C.) et 46° F. (7° 78 C.) le lendemain à 6 heures du matin.

» Les observations barométriques suivantes, établies pour déterminer la hauteur de la montagne, ont été faites sur le point le plus élevé du bord oriental du cratère; de 9 heures 1/2 à 10 heures 1/2 du matin; l'air était assez pur, le soleil brillait et le vent du S.-O. soufflait. Les instruments étaient à l'abri de l'action immédiate des rayons du soleil. Le thermomètre se tint pendant ce temps entre 71° et 72° F. (21° 67 et 22° 22 C.). Le baromètre était à 627^{mm} ou 24,684 pouces anglais. De ces observations on a conclu pour la plus grande hauteur de la montagne, celle du sommet le plus élevé, au bord oriental du cratère, 5567 pieds anglais ou 5404 pieds du Rhin (1686^m). Les deux baromètres que j'employais dans mes observations furent comparés après, comme avant, et trouvés d'accord; ainsi, je puis compter sur l'exactitude des résultats. L'eau est entrée en ébullition sur la montagne à 203° F. (96° 88). A Ternate, au bord de la mer, le thermomètre marquait 84° à 85° F. (28° 89 à 29° 44 C.) et le baromètre 761 à 762 millimètres (4).

» Nous avons déjà remarqué, en nous occupant de la montagne de Banda, que l'action du volcan ne s'était pas bornée au sommet, mais que de plus un soulèvement d'une énorme masse de rochers avait eu lieu au pied de la montagne, et que d'après un examen attentif de toutes les circonstances,

(4) Les tables de l'*Annuaire* du bureau des longitudes donnent 1691^m.

nous avons dû admettre que ces roches avaient été soulevées du sol à l'endroit où elles se trouvaient, et qu'elles n'avaient pas été projetées du sommet ou du cratère de la montagne. L'observation conduit identiquement au même résultat pour la montagne de Ternate. Il y a au N.-N.-E. de la montagne un endroit nommé à juste titre le Cap-Brûlé (Verbrande-Hoek, Batoe angoes). Le volcan a de ce côté une pente assez douce qui s'étend très-loin et forme vers le bas le pied très-étendu de la montagne. C'est de ce côté qu'on voit une arête très-longue et haute, une espèce de digue formée de blocs de rochers noirs comme du charbon; elle commence à moitié de la pente de la montagne, descend en formant des sinuosités jusqu'à la base et se termine à la mer. Cette arête est non-seulement très-longue et haute, mais elle a aussi une largeur remarquable et la masse de *Pierre lavique* (lavasteen) qui la forme est étonnante. Elle surpasse de beaucoup celle de Banda. On pourrait en toute sûreté évaluer la hauteur de cette crête, suivant une ligne droite, à trois quarts de lieue : nous avons dû employer une demi-heure pour aller du bord à la crête, en suivant une direction oblique, car l'ascension en est très-difficile sur ces monceaux de grosses roches inégales et tranchantes.

» Ces masses de pierres ont la plupart une grandeur considérable et sont entassées d'une manière irrégulière les unes sur les autres. Elles sont formées d'une lave très-dure; les fragments qu'on en détache ont des arêtes très-tranchantes; elles donnent un son clair sous le choc. Beaucoup de morceaux sont près de la surface moins fermes qu'à Banda; je n'en ai trouvé aucun ici qui m'ait fait reconnaître une action (du feu) aussi violente que celle que j'avais reconnue dans un très-grand nombre à Banda. Un autre point de similitude entre ces deux localités, consiste en ce que, ici et là, il se dégage entre ces énormes blocs de roches, des vapeurs sulfureuses qui ont une haute température et qui recouvrent souvent les pierres d'un dépôt de soufre.

» Toutes les remarques que j'ai faites relativement à la

montagne de Banda (4), je puis les faire ici et, mieux encore, en tirer les mêmes conséquences. Il est évident pour moi que ces masses énormes de rochers qui, si elles étaient entassées en un monceau conique, formeraient une montagne assez haute, n'ont pas été projetées de la bouche supérieure du cratère qui se trouve au sommet de la montagne, mais qu'elles ont été soulevées du sol à l'endroit même où elles se trouvent aujourd'hui. Si l'on tient compte de leur étendue, il faudra en conclure qu'une montagne qui les aurait projetées à une telle distance aurait dû avoir une force d'éruption si considérable, qu'un volcan qui n'aurait pas été plus grand que celui de Ternate aurait complètement sauté, et que le cratère ne serait nullement en rapport de volume avec les masses qu'il aurait vomies. En considérant ces masses solides et anguleuses, on concevrait encore moins que ces pierres eussent coulé en masse liquide ou seulement à demi-vitrifiée. Elles ne ressemblent pas aux matières vomies par la bouche du cratère; elles ont un aspect tout autre et sont d'une pâte entièrement différente. De plus, la direction de cette masse rocheuse vient encore à l'appui de mon opinion; elle ne forme pas une ligne droite comme celle que formeraient des pierres qui auraient roulé du sommet en bas de la montagne; elle forme une crête sinueuse qui serpente sur le flanc de la montagne et dans la plaine; les sinuosités présentent des courbures très-fortes; en un mot, elle offre l'image d'une veine ondulée et souterraine qui aurait été crevée à sa surface supérieure. Enfin, je puis de plus faire observer, en faveur de ma manière de voir, que des vapeurs sulfureuses et aqueuses se dégagent encore aujourd'hui d'entre ces pierres. Il ne paraît pas qu'on puisse, d'après les rapports qui existent, déterminer l'âge de cette arête de rochers; cependant elle ne semble pas être très-ancienne. Dans une lettre du gouverneur Valckenaar, en date du 3 septembre 1774, il est

(4) Nous espérons pouvoir les publier dans un supplément à la fin de notre travail. A. P.

cependant fait mention de lave ou matières vomies par le feu, qui, pendant l'éruption du 28 août 1771, coulèrent jusqu'au bord de la mer (4). »

Le 29 août, Reinwardt a fait l'ascension du volcan de Tidore.

« Le chemin, dit-il (2), est assez roide tout en commençant, mais le flanc de la montagne est loin d'être cultivé comme celui de la montagne de Ternate. On trouve cependant encore à son pied beaucoup d'arbres fruitiers sur les branches desquels des kakatoës font entendre leurs cris incessants. Après une grande demi-heure de marche nous arrivâmes dans une profonde vallée dans laquelle il y avait tant de pierres d'une grosseur considérable, que nous fûmes obligés de laisser nos chaises à porteurs et de mettre pied à terre. Au-dessus de ces pierres se trouve une négrierie (village) où la pente devient plus douce; le sol aux environs est de nouveau cultivé; on y voit des *djagoeng* (blé de Turquie) et des arbres fruitiers; un peu plus haut, la montée devint si roide que nous fûmes forcés de laisser nos porteurs qui ne pouvaient plus nous servir. Toute la crête de la montagne est très-boisée jusque dans le voisinage immédiat du sommet. Le sol est argileux, plus meuble, sans apparence de cendres visibles, et dans beaucoup d'endroits, surtout vers le haut, on voit paraître des roches basaltiques et noires. L'ascension est encore ici plus difficile qu'à la montagne de Ternate; aussi n'atteignîmes-nous le sommet que dans l'après-midi. Il est formé d'une crête tranchante et courbée en demi-lune sans le moindre plateau; cette crête s'abaisse brusquement au sud et à l'est; du côté du nord au contraire elle est ouverte, fortement découpée et présente de nombreux éboulements comme nous

(1) Le Dr Junghuhn (II, 4249), réfute l'opinion de Reinwardt et regarde l'arête dont il est question comme une coulée de laves. Bleeker (II, 476) et l'auteur des *Anteekeningen*, p. 79, sont aussi de ce dernier avis. (Note de l'éditeur.)

(2) *Voyage cité*, p. 497—500.

en avions déjà vu à Ternate. Cette ouverture occupe à peu près les trois quarts de la crête. Nous en avons les extrémités au N.-O. et au N.-E. Elle est inégale et ondulée en forme de collines; c'est du côté de l'ouest que se trouve sa plus grande hauteur. A l'est et près de l'endroit où nous avons placé nos tentes, se trouvait un petit bois de *Melastoma* et de *Phyllanthus* qui nous abritait un peu du vent de l'est. Cette crête est isolée, sans autre hauteur ou pointe aux environs, de manière que de loin, la montagne de Tidore se présente mieux encore que celle de Ternate comme un cône régulier et légèrement tronqué au sommet. D'ici la vue est tout à fait dégagée vers le bas et aussi étendue que si l'on se trouvait sur la pointe la plus élevée. On aperçoit sans peine l'île entière de Tidore. C'est un quadrilatère irrégulier dont les angles les plus éloignés sont au N. et au S.; les deux autres dans le N.-E. et le S.-E. sont moins étendus et plus arrondis. C'est à peu près au milieu de cette quatrième partie de l'île, entre le nord et l'ouest, que s'élève la montagne.

» L'ouverture du cratère s'abaisse par une forte coupure vers cet angle N.-O., en avant de laquelle cependant s'étend une plaine. Toute la partie septentrionale de l'île, depuis cet angle jusque dans l'est à peu près, est garnie d'un contrefort très-inégal qui l'environne presque tout à l'entour, comme on le voit en venant de Ternate à Tidore, et qui est bien cultivé sur toute son étendue. En arrière de cette montagne ou à l'est de l'île jusque dans le sud, le terrain redevient uni ou forme des pentes beaucoup moindres. On a d'ici une vue très-étendue sur l'archipel entier des Moluques, et je crois que, par un temps parfaitement clair, on pourrait voir jusqu'à la côte de Célèbes et y distinguer le mont Klabat, puisque nous avons pu aujourd'hui déjà découvrir les îles de Tidore et de Manjoe. Pendant mon séjour sur la montagne, le ciel n'était pas complètement pur et la vue ne s'étendait pas très-loin. Le premier jour, nous avons eu de la pluie peu après notre arrivée au sommet, et le ciel est resté couvert

toute la journée. Les autres jours, il s'est éclairci et nous avons eu presque toujours du soleil dans la matinée. La moindre hauteur du thermomètre observée ici, a été de 55° F. (12° 78 C.), le deuxième et le troisième jour avant le lever du soleil. A midi, ou exactement 12 heures 1/2, il s'est élevé à 76° F. (24° 44 C.). Nous n'avons pas eu aussi froid que sur la montagne de Ternate. Cependant la montagne de Tidore est plus élevée que celle de Ternate. Calculée d'après les hauteurs moyennes du baromètre et du thermomètre, 626^{mm} 4 et 69° 3 F. (20° 73 C.), l'altitude de la montagne de Tidore serait de 5598 pieds anglais ou 5435 pieds du Rhin (1695^m). L'eau a bouilli par la montagne de Tidore à la même température à peu près que sur celle de Ternate, c'est-à-dire à 203° F. (96° 88 C.).

» La montagne de Tidore est évidemment un ancien volcan; la crête courbée en arc de cercle et en partie brisée qui forme le sommet était incontestablement autrefois le bord du cratère; on a conservé le souvenir d'anciennes éruptions dont on voit encore les traces évidentes. La roche principale de la montagne et de l'île entière est un basalte; celui qui en constitue le sommet est porphyrique ou mêlé de grains blancs; il est très-friable, partout, même à une grande profondeur au-dessous de la surface, il est pourri. La montagne a éprouvé de temps en temps des éboulements considérables, dans l'un desquels on a vu couler des torrents d'eau et de vase, qui provenaient probablement de quelque lac situé dans le haut de la montagne.

» L'ancienneté de la montagne peut se reconnaître aussi à la végétation qui la recouvre..... »

Le 4 septembre, 4 heure du soir, à Ternate, une secousse très-forte ressentie par Reinwardt. C'est la seule qu'il mentionne. Il ajoute que les tremblements y sont fréquents, mais il n'en signale qu'un très-petit nombre que nous connaissions d'ailleurs et ne donne aucun détail (1).

(1) *Voyage cité*, p. 437.

Le 16 octobre, Reinwardt fit l'ascension du mont Lokon, dans la résidence de Manado, en partant du village de Kakaskasan.

Nous partîmes, dit-il (1), de bon matin; mais le chemin devint si roide que nous fûmes obligés de quitter nos chaises à porteurs et d'aller à pied. Il court pendant quelque temps sur une plaine faiblement inclinée, mais dont le sol est inégal, couvert de gazon et raboteux. La montagne est très-boisée, mais les arbres y sont petits, aucun n'est remarquable par sa hauteur ou sa grosseur. On dirait que tout le bois fort a été coupé. Cependant j'y trouvai une grande variété de plantes dont beaucoup d'espèces m'étaient inconnues. Le sol était partout couvert d'une couche épaisse de terre à travers laquelle on ne voyait nulle part percer la roche. Le chemin, construit depuis deux ans par M. Lenting, était encore assez bon. Au bout de deux heures de marche nous avions atteint le sommet de la montagne. Il est couvert dans tout son contour de hauts *Glagah* entre lesquels s'élèvent de grands *Pandanus* dont les racines latérales ont une longueur extraordinaire. De ce sommet on a une vue magnifique sur tout l'horizon; à l'est s'élève le mont Roemengan dont le flanc est en partie boisé et en partie recouvert de riches cultures. Le spacieux lac de Tondano s'aperçoit aussi du côté de l'est; sa pointe septentrionale, la plus rapprochée, se trouve à l'E.-S.-E. Le mont Klabat se dresse à l'E.-N.-E. Dans le nord, s'élevait devant nous le volcan Tampaloean qui est entièrement couvert de forêts et dont le sommet présente un grand enfoncement à son centre. Les habitants actuels ne se rappellent pas que ce volcan ait brûlé; cependant on raconte qu'il y avait autrefois autour de la montagne beaucoup de villages qui furent détruits par une éruption. Cette éruption doit-elle

(1) *Foy, cité*, p. 551—554.

être attribuée au Tompaloean (4) ou à une autre montagne ? Aujourd'hui on ne remarque aucune trace d'embrasement

(4) *Note de M. de Vriese.* — S'agit-il du mont Empong ? Mais Reinwardt connaît ce nom. Les noms des montagnes du Minabassa présentent une confusion épouvantable, ce qui provient de ce que les indigènes leur donnent eux-mêmes des noms différents. Malgré les travaux de Bleeker (I, 66 et 89) et la carte de Melvil, la nomenclature laisse encore beaucoup à désirer. C'est pourquoi j'en présenterai le tableau suivant :

CARTE DE MELVIL.	REINWARDT.	BLEEKER.	DIVERS.
Sapoetan.	Sapoetan ou volc ^{an} de Tonsawang.		Sapoetang.
Tonderoekan.		Kelelondeh.	
Sempo.	Sempo.		
Manimporok.		Sempo.	Tamporok (Java II).
Londo.		Tampoesoe.	Papelimpoeagan.
Tatawirang.			
Kalie.	Tompaloean ?		
Empong.	Empong.		Empong.
	Tompaloean ?		
Lokon.	Lokon.		Lokan.
Kawatak.		Sinawang.	Kimawang (Java II).
Talankow.	Lahendong ?		
Toempoesso.	Tompoeso. Te- temboan ?		
Mahawoet.	Mahaboe et Roe- mengan.	G. Api.	Roemangan
Massarang.		Massaran.	
Kawien.		Kawin.	
Klabat.	Klabat.	Klabat.	Klabat et Klobat.
Doea Soedara.			Deux-Frères.
Batoe Angoes.			Tankoko.
Tampat itam.			

On voit par cette synonymie qu'il est souvent difficile de ne pas faire quelque confusion. L'orthographe varie aussi beaucoup suivant les auteurs. A. P.

antérieur sur le mont Lokon ; il est partout couvert d'une épaisse couche de terre fertile. La dernière éruption dont notre guide, le Vieux-Hoekoem, se souvenait, avait eu lieu par une ouverture au pied de la montagne où nous nous trouvions, du côté du nord, dans un endroit que les bois nous empêchaient d'apercevoir. Ce qui m'a le plus frappé sur le mont Lokon, c'est l'abaissement remarquable du baromètre qui, à 10 heures du matin, marquait 633 millim., par 72° F. (22° 22 C.). Je ne m'étais pas imaginé que la montagne pût avoir une hauteur aussi considérable ; nous l'avons remarqué, il est vrai, que la montée était très-roide ; mais nous l'avons franchie en si peu de temps. Il est donc évident pour moi que Kakaskasan se trouve déjà à une grande hauteur au-dessus de la mer, ce dont on pouvait s'apercevoir à la fraîcheur de l'air et au froid qui se fait sentir de nuit ; le thermomètre, avant le lever du soleil, vers 5 heures 1/2, était à 68° F. (20° 00 C.) ; à midi il marquait 83° F. (28° 33 C.) et le baromètre 693^{mm},5. Le calcul donne, d'après ces observations, 2567 pieds anglais ou 2689 p. du Rhin (781^m,9) pour l'altitude de Kakaskasan et 5204 p. anglais ou 5052 p. du Rhin (1586^m) pour la hauteur du Lokon au-dessus du niveau de la mer.

» Nous avons ensuite suivi le flanc de la montagne dont nous avons étudié la végétation, en nous dirigeant au N.-E., et nous sommes descendus pour atteindre le cratère où s'était faite la dernière éruption. Nous avons mis à peu près une heure à traverser la forêt, nous sommes arrivés dans une vallée où coulait une rivière, alors desséchée ; cette vallée courait au nord et était assez roide en quelques endroits. Elle était formée d'une roche solide qui, à la fracture, se faisait évidemment reconnaître pour une lave en partie celluleuse et en partie remplie d'une autre roche grenue. Il y avait encore dans cette rivière de grands blocs d'une lave entièrement noire, très-compacte et d'aspect vitreux qui rappelait l'obsidienne ; sous le marteau elle se brisait en fragments à arêtes vives ; plusieurs de ces blocs étaient restés

sur les flancs de la vallée. On y trouve en outre de grands blocs d'un basalte gris et à gros grains et beaucoup de petits cailloux roulés d'une roche basaltique et de lave. Après avoir marché une demi-heure environ, nous atteignîmes un endroit ouvert, en face d'une hauteur; après quoi, en remontant au N.-E. du Lokon, dans une direction qui passerait entre cette montagne et le Tompaloean, nous arrivâmes au cratère. C'est une vaste chaudière fermée de tous les côtés, mais principalement au S.-O., par de hautes murailles escarpées qui s'appuient sur le Lokon. Elle a une profondeur considérable et environ 4,000 pieds de diamètre. Elle est remplie en partie de pierres et de terre, et en partie de lave, de cendre et de boue. La profondeur est à peu près de 500 pieds (la moitié du diamètre). C'est au N.-E. que le bord est moins élevé; il est formé d'un amas de basalte, de cendre et de lave; il est à peine couvert de gazon. Au nord, tirant vers l'est du Lokon, une source sort du flanc du cratère; elle est pérenne et a un volume d'eau assez fort; des mêmes roches d'où elle s'échappe, se dégagent aussi des vapeurs sulfureuses et aqueuses dont la température élevée atteint à peu près 146° F. (62° 77° C.). Elles n'ont pas une très-forte odeur de soufre, quoique dans le voisinage de la source on trouve çà et là des morceaux de soufre cristallisé, et sur les parois de l'orifice, un sel blanc qui se dépose en petits cristaux sur les pierres. La roche basaltique est fortement pénétrée et décomposée en partie par ces vapeurs. »

Le 18 octobre, Reinwardt a fait l'ascension du volcan Roemengan, dans l'île de Célèbes, résidence de Manado (1) :

« Nous étions en route de très-bonne heure, le 18, pour aller visiter le volcan de Roemengan, situé au N.-E. de Tomohon. Nous avons atteint le sommet en sept quarts d'heure, nous nous y étions fait porter en chaises, et nos porteurs, pleins de force et de gaieté, avaient fait le chemin, sans prendre aucun repos. La voie avait été préparée à l'avance,

(1) Voy. citée, p. 555—560.

et on avait établi des escaliers en bois placés transversalement sur les hauteurs. Quoiqu'elle soit coupée ça et là de profondes vallées et s'élève d'une manière abrupte à la fin, l'ascension du Roemengan est plus facile que celle du Lokon, le premier est d'ailleurs moins haut. Le pays que nous avons traversé est cultivé en commençant; puis aux terres couvertes de cultures succède une forêt qui, à mesure qu'on s'approche du sommet, est remplacée seulement par de hauts glagah ou des broussailles; on s'aperçoit longtemps avant qu'on ait atteint le sommet que cette végétation ne date pas de loin et que la montagne a été dépouillée de ses anciennes forêts par une éruption volcanique. Le Roemengan n'a pas de sommet proprement dit. Lorsqu'on a atteint la plus grande hauteur, on se trouve sur le bord assez tranchant d'un grand cratère vaste et très-profond; le bord est très-inégal et forme un cercle à peu près régulier autour du cratère qui lui-même forme pareillement une chaudière presque parfaitement hémisphérique. On peut en faire le tour en trente minutes environ, ce qui lui donnerait une circonférence d'à peu près 6,000 pieds du Rhin (deux kilomètres). Le cratère a une profondeur remarquable, elle est certainement supérieure à la moitié du diamètre. Les parois en sont partout très-escarpées; en haut et en bas seulement, elles sont peu inclinées, mais au milieu elles sont presque verticales, de sorte qu'il est difficile de descendre au fond du cratère. Sur le bourrelet et la pente supérieure du cratère sont disséminés quelques rares *Nepenthes phyllamphora* ou *maxima*, *Vaccinium Tidorente* (qui pourrait ainsi prendre un autre nom spécifique), et *Celtis orientalis*; cette dernière plante descend encore plus loin dans le cratère même. Le *Nepenthes*, qui se trouve aussi sur les flancs du mont Lokon, étale ici des fleurs creusées en bateau d'une grandeur extraordinaire et qui sont magnifiques. Le glagah est extraordinairement haut sur les flancs du Roemengan, cependant il est plus petit vers les plus hautes cimes de la montagne. On a une vue très-étendue du haut du bord du Roemengan; nous voyons encore très-

bien le Lokon et le cratère qui est à son pied et que nous avions visité deux jours auparavant; on reconnaît parfaitement d'ici que ce cratère a une altitude supérieure à celle de Kakaskasan quoiqu'il soit situé dans un enfoncement profond entre le Lokon et le Tompaloean. Le haut volcan de Tonsawang (1) se distingue très-bien et paraît être d'une hauteur considérable; on voit aussi le Klabat et d'autres pics. La montagne est dépourvue, autour du Roemengan, de toute espèce de bois fort; elle n'est couverte que de gazon d'origine récente ou de glagah; tout a été détruit par la dernière éruption qui a eu lieu, il y a 32 ans, et qui, au dire des vieillards qui s'en souviennent très-bien, a été très-violente. L'étendue du vaste cratère ne témoigne pas moins de sa violence. Sur le flanc de ce cratère s'étend une série de gros blocs basaltiques blancs et accumulés en tas dans plusieurs endroits; cette roche s'élève au nord-est jusqu'au bord du cratère autour duquel il forme une couronne. Plus bas, dans le gouffre, on aperçoit entre les pierres des ouvertures où se trouve du soufre, et sur le bord du cratère on sent, de temps en temps, l'odeur des vapeurs sulfureuses. Un petit lac d'une eau blanchâtre en occupe le fond. Quoiqu'il soit dangereux de descendre dans ce gouffre, je n'ai pas dû négliger d'en tenter la descente, d'autant plus que d'autres l'avaient déjà faite avant moi. Une crevasse au N.-E. du cratère m'offrit le chemin le plus facile. Nous descendîmes donc, sur les grandes roches qui sont empilées les unes sur les autres, jusqu'aux deux tiers environ de la profondeur; là nous nous trouvâmes, sans l'avoir prévu, sur une roche faisant saillie et qui nous empêcha d'aller plus loin; la descente était interceptée, mais il restait encore un moyen d'atteindre le fond. Je fis solidement attacher un triangle de bambou à un *rotan* épais et très-long, et pendant que ce rotan était

(1) Le volcan de Tonsawang est le Sapoetan, dans le district de Tonsawang, division d'Amoerang. Il sera décrit plus loin. (*Note de l'éditeur*). Voy. au 26 octobre 1821.

fortement retenu d'en haut par un grand nombre d'hommes, je me plaçai dans le triangle, et serrant le rotan avec force, je descendis par dessus cette roche saillante jusqu'à un endroit d'où je pus continuer à pied mon voyage. Mon domestique, le fils de l'intendant de Tomohon et plusieurs autres de nos compagnons suivirent mon exemple. Quoique nous soyons heureusement parvenus au bas et remontés ensuite de la même manière sans accident, je ne conseillerais cependant pas ce voyage à d'autres, car il n'est pas moins dangereux que difficile. D'abord, la roche sur laquelle il faut descendre n'offre pas une très-grande solidité; elle est friable et en partie décomposée; la saillie est très-avancée et n'a pas en dessous le moindre appui; il n'est donc pas prudent que beaucoup d'hommes se placent dessus à la fois; mais ils devraient rester plus haut dans la crevasse sur une roche plus solide, ce qui pourrait se faire facilement si le rotan était assez long. De plus, il arrive souvent qu'en descendant la base du triangle sur laquelle on est debout s'appuie par une extrémité contre les angles saillants de la roche, et si ceux qui tiennent la corde en haut la laissent filer dans un pareil moment, le triangle prend une position oblique dans laquelle il est très-difficile à celui qui descend de se tenir debout; privé alors d'un appui sûr sous les pieds, il lui faut s'attacher fortement avec les mains au rotan et y rester suspendu; il arrive aussi que le triangle en se dégageant brusquement d'une pointe du rocher prend un mouvement de rotation. Enfin, le rotan, en descendant, frotte fortement contre la roche, il faut donc, tout en s'attachant vigoureusement avec les mains à la corde, veiller avec grand soin à ne pas les laisser serrer entre le rotan et le rocher.

» Parvenu ainsi au fond du cratère, je m'empressai de l'examiner; ce qui me frappa d'abord, ce fut un grand nombre de morceaux de soufre pur et transparent, qui se trouvaient dans les endroits où l'eau avait coulé des parois et qui avaient été lavés. Ils provenaient évidemment des crevasses d'où se dégageaient des vapeurs sulfureuses; je

suivis en remontant le cours qu'avait suivi l'eau dans l'espoir d'y trouver du soufre mieux cristallisé. Je trouvai de cette manière une grande quantité de matières mêlées d'une terre blanche et décomposée, mais je ne pus rencontrer du soufre présentant une cristallisation très-régulière. Les parois des cratères sont crevassées dans beaucoup d'endroits ; ces fentes ou crevasses, dont quelques-unes sont très-profondes, contiennent du soufre sous différentes formes. La roche qui était originairement une lave compacte, noire, semblable au basalte, avait été décomposée jusqu'à une grande profondeur et transformée en une terre blanche et plus ou moins imprégnée ou couverte de soufre. Dans d'autres endroits cette terre était complètement mélangée de soufre réduit en poudre très-fine ou en couches très-minces ; ailleurs, les parois des crevasses étaient tapissées de cristaux très-petits, purs et très-brillants, surtout dans les fentes où se dégageaient encore des vapeurs sulfureuses, car il y avait beaucoup de ces crevasses dans lesquelles on ne remarquait plus aucune activité sensible. On pourrait donc recueillir une très-grande quantité de soufre dans ce cratère. Les parois des crevasses étaient aussi recouvertes, en beaucoup d'endroits, d'un sable amorphe, dont une partie contenait de petits cristaux aciculaires, clairs et transparents ; le reste était d'un gris couleur de plomb ; ces cristaux s'enlevaient facilement de la terre qui les renfermait, mais il était difficile de les obtenir intacts et de les avoir entiers. Ils changeaient rapidement à l'air, perdaient leur transparence et se réduisaient en une poudre blanchâtre. Ils avaient une saveur âcre et alumineuse qui rappelait l'acide sulfurique. Il n'a pas été possible d'en faire un examen approfondi.

» Le fond du cratère est en partie rempli de petits cailloux de basalte qui ont roulé de ses parois ; la plupart sont blancs ; l'eau est réunie dans un petit lac ; elle a une saveur acide prononcée et alumineuse. Des blocs plus considérables gisent sur le haut de la montagne ; mais on en rencontre sur les flancs depuis le haut jusqu'en bas. Tous sont plus ou moins

décomposés à la surface ; mais l'intérieur est formé d'un basalte pesant, très-compacte, noir et contenant un grand nombre de très-petits cristaux brillants de *Pierre de corne* (hoorsteen). Je n'ai pas remarqué une grande variété de roches dans le cratère.

» Je me suis servi jusqu'ici du nom de Roemengan pour désigner ce volcan ; c'est le nom qu'on m'en a donné à Lota, à Kakaskasan et à Tomohon. Cependant, quand je suis venu plus tard à Tondano, d'où cette montagne, ou du moins une grande partie du bord du cratère est parfaitement visible, on me l'a indiquée généralement sous le nom de Mahaboe ; tandis qu'on y désignait sous le nom de Roemengan une autre montagne située plus au nord, et sous celui de Tetemboan une autre qu'on voit plus au sud.

» A Tondano, j'ai trouvé pour la température moyenne 68° F. (20° 00 C.) et pour la hauteur du baromètre 704^{mm} 7, ce qui donne 27,743 pouces anglais ou 26,034 pouces de Paris ; j'en ai conclu 2459 pieds anglais ou 2096 pieds du Rhin (656^m 9) pour l'altitude. Le thermomètre a varié le matin avant le lever du soleil entre 62° et 63° F. (16° 67 et 17° 22 C.) à Tondano. Le temps y est très-brumeux et humide, ce qui provient du sol où se trouve Tondano ; les vapeurs ne retombent pas toutes pendant la nuit et ne disparaissent pas même entièrement au lever du soleil. A midi le thermomètre marquait 80° à 82° F. (26° 67 à 27° 78 C.) et 74° à 76° F. (23° 33 à 24° 44 C.) pendant la pluie.

» La hauteur du bord du cratère du mont Mahaboe est de 4323 pieds anglais ou 4197 pieds du Rhin (1317^m 6), en admettant la température moyenne de 78° F. (25° 56 C.) et la hauteur moyenne barométrique de 654^{mm} ou 25,748 pouces anglais ou 24,458 pouces de Paris. Celle de Tomohon est de 2486 pieds anglais ou 2443 pieds du Rhin (757^m 7), en y supposant la température moyenne de 76° F. (24° 44 C.) et la hauteur du baromètre de 697^{mm} 5, ou 27,460 pouces anglais ou 25,765 pouces de Paris. Le thermomètre se tenait à Tomohon entre 62° et 64° F. (16° 67 à 17° 78 C.) et 82°

à 83° F. (27° 78 à 28° 33 C.) au milieu du jour. Ainsi Tomohon est plus bas que Kakaskasan et plus haut que Tondano. »

L'auteur ajoute plus loin, p. 563, que près d'une grande cascade, non loin de Tondano, on voit de grands rochers basaltiques qui remplissent le lit de la rivière et qui ont été entraînés par les eaux.

Le 26 octobre, Reinwardt a visité le volcan de Tonsawang, dans la même résidence (4).

« Nous avons commencé, dit-il, notre voyage dans la matinée du vendredi 26 octobre; nous sommes revenus vers Kamanga, nous avons tourné au S.-S.-O., puis au S.-O. 174 O. Nous marchions au milieu d'une forêt. Tant que nous fûmes dans la plaine, nous nous fîmes porter dans nos chaises; mais plus loin, il nous fallut aller à pied pour gravir la montagne qui est assez raide et dont tout le flanc est déjà couvert d'une cendre volcanique noire; on rencontre cependant encore de la verdure, une partie de la végétation est même assez forte. A l'approche du sommet, les grands arbres diminuent. Une des plantes les plus communes est le *Rhynchocarpus coccineus*, arbre de moyenne grandeur ou mieux grand arbrisseau dont les belles fleurs rouges pendent en longues et nombreuses guirlandes le long des branches jusque sur le sol. Le *Marumia macrophylla* se distingue ça et là, par ses grandes feuilles lancéolées et rousses en dessous. Le *Celtis orientalis*, le *Carumbium populifolium* et le *Phyllanthus rhamnoides* y sont aussi assez communs. Un haut chêne des Moluques se retrouve encore à une assez grande hauteur sur le flanc de la montagne, quoique plus bas que les végétaux que nous venons de nommer. On rencontre enfin un endroit plus ouvert où il n'y a plus que quelques glagah, le *Mertensia dichotoma*, le *Vaccinium Tidorensis* et le *Rubus molucanus*. Des broussailles et diverses plantes basses végètent dans la cendre noire et sèche.

(4) Voy. cité, p. 567—575.

Quand enfin nous avons eu atteint la hauteur, nous pensions nous trouver sur le sommet du mont Sempo, mais un monticule, qui se trouvait devant nous, nous en dérobait encore la vue. Après avoir gravi cette première colline, nous en rencontrâmes une autre, puis une troisième et une quatrième, de sorte que nous ne nous trouvions pas sur le sommet proprement dit d'une montagne, mais sur le haut et large plateau d'une grande chaîne. Nous n'eûmes pas plutôt franchi le quatrième ou le cinquième de ces mamelons, que nous aperçûmes devant nous l'énorme cône tronqué du volcan qui se dressait au S.-O.; une cendre volcanique noire en recouvrait entièrement le flanc sur une très-grande étendue; un terrain très-tourmenté, coupé de ravins et de crêtes, nous en séparait : partout où le regard pouvait s'étendre autour de nous, l'œil n'apercevait qu'un sol noir et nu, ou offrant seulement çà et là quelques broussailles rares et rabougries; tout montrait quelles avaient été la force et l'étendue de la fureur du volcan. Nous choîsîmes entre les monticules du plateau où nous nous trouvions un endroit convenable pour y asseoir notre camp, et les indigènes dressèrent les tentes où nous devions passer la nuit. Nous avons employé le reste de la journée à faire une promenade sur la montagne où nous nous trouvions; naturellement nous nous sommes dirigés du côté du volcan. Après avoir marché quelque temps, nous sommes arrivés au bord d'une profonde vallée dont le bord opposé était encore plus élevé et dont la surface était très-inégale, c'était un terrain très-accidenté. Ayant appris qu'il y avait des sources chaudes au nord de l'endroit où nous étions, nous avons prolongé notre promenade dans cette direction, et bientôt après, nous avons reconnu à leur teinte blanche et claire les parois d'une profonde cavité (chaudière), d'où s'échappaient de nombreuses vapeurs blanches. Nous nous en sommes approchés, et nous nous sommes trouvés sur le bord du plus beau et du plus grand cratère que j'aie encore vu dans les Indes, un cratère aussi vaste et aussi profond que celui du mont Mahaboe ou

Roemengan que nous avons visité récemment ; au fond bouillonnait de l'eau blanche et chargée de vapeurs ; il y avait un grand nombre d'ouvertures d'où s'échappaient en sifflant des vapeurs sulfureuses et des vapeurs aqueuses. Ce magnifique cratère se trouve au nord du grand volcan ; il est à peu près circulaire et il se rétrécit vers le bas en forme d'entonnoir. Le diamètre du lac est à peu près la moitié de celui du cratère à l'orifice. Les parois inclinées sont moins hautes du côté du nord et du côté du sud, de sorte que, de ces deux côtés, le cratère est plus ouvert. Partout, les parois sont ou entièrement blanches ou recouvertes de soufre jaune. Les solfatares d'où les vapeurs s'échappent avec un fort bruissement se trouvent la plupart du côté nord. Contre un des bords les plus hauts s'élèvent de fortes colonnes de basalte, plusieurs sont entièrement isolées sur leur base et menacent de s'écrouler prochainement. Les talus du cratère sont formés en très-grande partie d'une terre tout à fait meuble, presque réduite en poudre blanche, jaunâtre ou rougeâtre, et imprégnée ou mêlée de soufre ; en quelques endroits cette terre est dure et desséchée, de manière qu'elle a toute l'apparence d'une roche solide et compacte, mais elle se brise et s'éboule lorsqu'on marche dessus ; aussi est-il extrêmement dangereux de marcher le long des bords du cratère sur ce terrain mouvant et trompeur. Les bords du cratère se terminent en arêtes vives, très-inégales et qui portent des traces évidentes d'éboulements. Le sol autour de ce cratère est recouvert seulement de cendre volcanique dans le haut ; plus bas et principalement du côté du nord, il est entièrement imprégné de vapeurs sulfureuses et en partie couvert de soufre ; quand on enlève avec précaution la croûte supérieure, on trouve souvent à sa surface inférieure de très-beaux cristaux de soufre provenant des vapeurs qui la traversent. Le soufre y est extrêmement abondant, on le rencontre de tous les côtés. L'eau qui se trouve dans le fond du cratère n'a pas d'écoulement, au moins apparent ; mais elle doit s'en échapper en partie sous le sol. Au pied même des assises

inférieures du bord septentrional du cratère commence le lit d'une rivière, qui était entièrement desséché au moment de notre visite; mais il était évident que c'est par là que s'écoulent toutes les eaux qui proviennent des parties supérieures du cratère du côté du nord; cependant le sol, tout le long des côtés de ce lit de rivière depuis son origine, est entièrement rempli de vapeurs sulfureuses blanches et de soufre. En le suivant quelque temps au pied du mamelon situé au N.-O., on arrive, à un tiers de mille à peu près du cratère, à une cavité dont le fond et les parois fournissent des sources sulfureuses d'une température élevée; le sol est partout décomposé et changé en une terre fine, sur laquelle on marche difficilement; des vapeurs sulfureuses et chaudes se dégagent sous la croûte mince et fragile.

» Pendant notre excursion à cette solfatare, nous avons déjà rencontré de grandes difficultés; la marche est pénible sur la pente abrupte du côté de la vallée où le cratère est situé et sur la cendre mobile qui le recouvre; mais le côté opposé de la vallée est encore plus abrupt et plus difficile à franchir; c'est cependant par là qu'il nous fallut passer pour nous rendre au grand volcan. Il n'était plus possible de nous servir de nos chaises à porteurs, la mobilité de la cendre et la roideur de la pente s'y opposaient; je fus forcé d'aller à pied. Arrivés sur la hauteur, nous en trouvâmes une nouvelle plus élevée encore que la première et qui nous cachait la vue du volcan.

» Je suivis une vallée profonde qui descend au S.-O. $4\frac{1}{4}$ S. et qui est bornée de l'autre côté par des hauteurs considérables; elle me conduisit enfin au pied du cratère. Je traversai facilement deux collines échelonnées l'une au-dessus de l'autre; elles sont peu élevées et les pentes en sont douces; ce sont des espèces de contreforts en terrasses que je franchis sans peine et qui m'empêchèrent de m'apercevoir que l'ascension eût été beaucoup plus facile d'un autre côté.

» Le volcan est un cône régulier, tronqué au sommet, tout à fait nu, sans aucune trace de végétation, et partout

recouvert de cendre et de pierres, excepté à la base seulement où se rencontrent quelques plantes rares et sans force. Après avoir traversé les deux collines, il nous fallut commencer l'ascension du cône lui-même; elle est très-difficile, nous étions forcés à chaque pas d'assurer le mieux possible le pied sur la cendre mobile. Au commencement nous avons eu un temps magnifique; la vue s'étendait jusque sur les côtes vers Belang et Amoerang; mais bientôt des nuages parurent, s'accumulèrent de plus en plus et nous enveloppèrent enfin si complètement que nous perdîmes de vue même le sommet de la montagne. Nous atteignîmes enfin, après une grande heure, le point culminant ou plutôt le bord assez étroit d'un grand, large et très-profond cratère dont l'orbe est d'une hauteur très-inégale. Nous nous trouvions à l'extrémité N.-E., qui est celle dont l'ascension offre le moins de difficultés et d'où l'on jouit de la vue la plus étendue; de chaque côté de nous comme sur le bord opposé, la hauteur est très-inégale, et à en juger par les éboulements il serait très-dangereux de chercher à en faire le tour. Les parois du cratère plongent du bord au fond sous une inclinaison très-grande, et en plusieurs endroits, comme de notre côté, elles présentent des saillies en forme de corniches ou de balcons. Comme le cratère est très-profond, nous nous sommes avancés aussi loin que possible sur une de ses saillies sans pouvoir apercevoir le fond. Tout le cratère a été évidemment formé par l'éboulement du sommet de la montagne, qui s'est affaissé; c'est ce que prouvent suffisamment les parois déchirées, échancrées et abruptes du cratère et les rochers qui ont roulé sur ces pentes sur lesquelles beaucoup sont encore arrêtés. Le cratère est rond et en forme d'entonnoir, cependant le bord et les parois présentent de grandes inégalités; sa grandeur n'est certainement pas inférieure à celle de la solfatare située un peu plus bas, elle doit égaler celle du mont Mahaboe, situé près de Tomohon. Nous avons vu beaucoup de vapeurs aqueuses et sulfureuses s'élever de tous les côtés, principalement des parties inférieures

du côté où nous nous trouvions; sur le côté opposé, elles se dégagaient à peu près également dans toute l'étendue de la paroi dont une grande partie est couverte de soufre. Souvent le cratère se remplissait complètement de ces vapeurs de sorte que le côté opposé n'était pas toujours visible pour nous. On voit fumer ce volcan de très-loin. Placés au sommet, nous étions la plupart du temps privés de la vue du cratère par la grande quantité de nuages qui s'en élèvent. Nous sommes restés sur le bord pendant une heure, d'environ 11 heures à midi. Le temps était variable; le soleil brillait par intervalles et ensuite il pleuvait, de manière que dans un temps très-court le thermomètre descendait de 80° à 74° et même 70° F. (26° 67 à 23° 33 et 21° 44 C.). J'eus le malheur de briser ici mon meilleur baromètre; mais heureusement il m'en restait encore un autre avec lequel je pus déterminer d'une manière suffisamment exacte la différence de niveau entre notre campement et le sommet du volcan. Le baromètre marquait ici 621^{mm} 5 ou 24,468 pouces anglais ou seulement 22,958 pouces de Paris, par une température moyenne de 74° F. (23° 33 C.), d'où j'ai conclu pour l'altitude du volcan 5738 pieds anglais ou 5570 pieds du Rhin (1742^m 4). Il est donc plus élevé que les montagnes de Ternate et de Tidore. L'altitude de notre campement sur le Sempo était de 4887 pieds anglais ou 4744 pieds du Rhin (1486^m 4). Toutes les pierres qui ont été projetées par ce volcan et qui sont répandues sur les flancs de la montagne, appartiennent à un basalte plus ou moins brûlé; c'est un conglomérat de fragments, petits, pour la plupart, et de cendre. Les plus gros blocs ne se rencontrent que çà et là sur le flanc de la montagne et le long des vallées qui s'étendent à son pied. Ils sont brûlés à des degrés très-divers; cependant, en général, c'est une pierre dure, pas très-poreuse et d'un aspect plus ou moins ponceux. Le basalte offre de nombreux cristaux de feldspath blanc ou de quartz; quelques-uns toutefois sont calcinés, rouges ou jaunâtres. Néanmoins on trouve aussi le long du flanc de la montagne une lave proprement dite; c'est une masse solide, complètement

compacte, homogène, noire et vitreuse qui est très-dure et qui fait feu au briquet. Elle est toutefois moins vitreuse, moins claire et moins cassante que l'obsidienne.

» Aux yeux des insulaires, l'ascension du volcan est une entreprise grandiose ; beaucoup la regardant comme téméraire et dangereuse. Aussi plus d'un des chefs qui m'accompagnaient resta en arrière, et ceux, en petit nombre, qui vinrent avec moi jusqu'au sommet, ne manquèrent pas de s'arrêter de temps en temps pour offrir des sacrifices et faire de longues prières. Personne avant moi n'avait atteint le sommet de ce volcan. Les personnes qui m'y accompagnèrent furent avec M. Landré, les chefs : Marimboe de Kawankoan, Mnajan de Moendoe (village situé en avant de la montagne), Lolomboelan de Tompaso, Woworega de Kamanga, Tinongan de Tompaso, Engris de Tonkamanga, Pangaoe de Tonsawang, Tinking de Tombasian et Tomiwa de Tompaso. Pour toutes ces personnes, cette ascension de la montagne fut un événement remarquable. J'ai dû leur laisser une lettre dans laquelle tous leurs noms et la date du voyage étaient inscrits pour en perpétuer le souvenir. Quoique le chemin sur la montagne soit ici très-roide, il y a le long des flancs du volcan un sentier qui conduit de Kamanga à Tonsawang et à Moendoe ; il y en a également un de l'autre côté qui conduit aussi de Tompaso à ces deux localités ; mais on ne pourrait pas suivre le grand chemin et traverser Belang ou Amoerang pour aller vers Tonsawang.

» Les indigènes désignent cette montagne sous le nom de Sapoetan, mais c'est vraisemblablement un terme générique qui, chez eux, signifie un cratère ou un volcan, car le cratère qui se trouve sur le flanc du Lokon est aussi nommé Sapoetan. D'autres lui donnent le nom de Wailan (1)

(1) Ce mot rappelle celui de *Walian* qui est le nom des prêtres du Minabassa et celui de *Walirang* qui indique le soufre comme la montagne où on le trouve. Ce nom de Walirang est l'ancien nom du G. Merapi à Java. On le donne encore aujourd'hui à l'un des sommets des monts Ardujoena dans la même île. (Note de l'éditeur).

qui est encore une dénomination générique pour désigner un endroit saint ou sacré. La montagne a brûlé à diverses époques. Un vieillard, le Hoekoem de Kamanga, me racontait qu'il se rappelait très-bien avoir vu, depuis qu'il était au monde, brûler la montagne au moins une trentaine de fois, mais que l'incendie n'avait été très-violent qu'une couple de fois; les cendres avaient été répandues alors jusqu'à Menado; une de ces deux fortes éruptions avait eu lieu du temps du Résident Hembkamp, ce qui la placerait dans l'année 1785 ou 1786. De ce que nous avons dit, il résulte que le feu volcanique s'étend aussi au mont Sempo où son activité s'est manifestée et qui pourrait peut-être constituer un volcan particulier; on peut, en tous cas, affirmer que le feu agit dans toute la montagne et qu'il a ses issues sur plusieurs points. Outre les solfatares que nous avons décrites, il en existe encore d'autres, par exemple, au S.-O. du volcan, où se trouvent une rivière et deux petits lacs d'eau chaude. On peut considérer comme étant encore en état d'activité les cratères du Lokon, du Mahaboe et du Lahendong. »

Après ce dernier nom, l'éditeur des voyages de Reinwardt ajoute : « Le G. Talankow de la carte ? ou les sources boueuses près de Lahendong ? » — C'est une question à laquelle je ne puis répondre. Reinwardt dit seulement, p. 574 :

« Nous nous sommes arrêtés quelque temps à Lahendong pour visiter un lac de soufre (Zwavelmeer) situé sur le flanc d'une colline à un demi-mille à l'est du village. Ce lac a une superficie d'environ deux milles pieds de diamètre. Au N.-E., près d'une hauteur, sont diverses sources sulfureuses et chaudes où bouillonne fortement une eau boueuse. Un mille plus loin, on trouve encore un endroit où le sol sur une grande étendue est rempli de sources boueuses plus ou moins grandes et dans une ébullition continuelle. Elles ressemblent beaucoup à celles de Kawa-Karaha, près de Timanganten, à Java. Ici comme à Java le sol est décomposé par les vapeurs sulfureuses.

Et plus loin, p. 580 :

» De la maison de l'inspecteur à Amoerang on a une bonne vue sur la montagne de Sempo et sur les environs. J'ai appris ici (le 12 novembre 1824) que cette montagne avait eu une forte éruption en 1819, que le village d'Amoerang avait été éclairé pendant toute une nuit par le feu du volcan et que la cendre avait tellement obscurci le jour qu'il avait fallu allumer des lumières en plein midi. Le sol est recouvert à Amoerang d'une épaisse couche de cendre semblable à celle qui forme le terrain de la côte depuis Menado jusqu'à Amoerang. De ce village on voit aussi de fortes vapeurs s'élever de la montagne de Tonsawang. »

Les 6, 7 et 8 novembre, Reinwardt a fait au Klabat (Célèbes) une excursion qu'il décrit ainsi : (*Voy. cité*, p. 574—578.)

« J'ai employé les 6, 7 et 8 novembre à une excursion au mont Klabat qui se distingue de très-loin en mer et qui, par son étendue comme par sa hauteur, se fait reconnaître comme une des montagnes les plus remarquables de la pointe de Célèbes. Je dus aller de Menado au village de Aer-Mendidi qui se trouve sur la route de Kema et à 13 milles de la capitale. De cet endroit, le chemin se dirige à l'est vers le Klabat. J'ai passé la journée dans ce village d'où je suis parti le lendemain à 3 heures du matin pour faire l'ascension de la montagne. J'étais accompagné de MM. Landré, Westreenen, employé expéditionnaire près du Résident, un Hoekoem de Kema, Élias Waroe, un ex-ancien Hoekoem, Lukas Palinkaoe et quelques autres chefs. Le chemin, jusqu'au sommet de la montagne, avait été préparé à l'avance en ma faveur et rendu aussi facile que possible. Néanmoins il était très-roide en beaucoup d'endroits, et surtout dans le voisinage du sommet. Je dus, à cause de l'indisposition dont j'avais été atteint à mon retour du volcan de Tonsawang et dont je n'étais pas encore débarrassé, me faire porter en palanquin (chaise), et j'eus le bonheur d'avoir des porteurs forts pour me transporter jusqu'au sommet. Ce fut une tâche extrêmement rude pour eux. Je m'aperçus pendant la montée que le Klabat

devait surpasser en hauteur toutes les autres montagnes des Moluques dont j'avais fait l'ascension. La longue durée de cette ascension qui nous demanda six grandes heures, l'aspect des arbres et de la végétation à diverses hauteurs, ne me laissèrent aucun doute à cet égard. Le chemin traverse d'abord une plaine assez étendue; puis il s'élève en pente douce sur le flanc de la montagne. Quand on a quitté les terres cultivées dont une partie est laissée en jachères, on commence à monter, la pente augmente rapidement et devient si forte en quelques endroits qu'on ne peut plus avancer qu'en taillant des gradins dans le sol et en établissant à côté une espèce de rampe en rotan. Les arbres deviennent plus forts et plus grands à mesure qu'on s'éloigne des habitations; ce sont des forêts vierges où l'on n'a jamais porté la hache. La hauteur et la grosseur des arbres ne permettent pas d'en déterminer les espèces. J'ai cependant reconnu parmi ces grandes essences le *Quercus molucca*, le *Laurus alba* (?), etc., qui y sont nombreux. Parmi les arbres moins hauts dominent les *Marumia angustifolia* et *pentapetala*. Mais la plante la plus commune est assurément le gigantesque *Rotan*, qui s'enlace autour des arbres les plus hauts et grimpe ainsi jusqu'aux cimes les plus élevées. Le Pinang sauvage est aussi très-commun. On reconnaît que le climat change avec l'altitude; la végétation est différente. Les *Pandanus* surtout deviennent nombreux. Plus haut, il s'y mêle un arbre dont la tige courbe et bossue, quoique souvent encore assez haute, est abondamment couverte de mousse et d'autres parasites. Il a de petites feuilles ovales et des baies noires. On le rencontre jusque sur la cime la plus élevée de la montagne où le *Pandanus* est déjà moins abondant. On y rencontre aussi le *Clethra canescens*, une espèce de *Melastoma* à feuilles velues et le *Rubus glaber* en grande quantité. Plusieurs *Orchidées* et le superbe *Rhododendron tubulosum* végètent comme parasites sur ces deux derniers. Une plante rampante, semblable au *Petasites* par sa feuille et son fruit en petites gousses contenant des grains charnus (*Sarcospermum Petasites*

ou *Gunnera* ?) est très-abondante autour du sommet ; les *Dianella cærulea* y sont aussi assez nombreuses.

» Le Klabat est un ancien volcan, dont le cratère est entouré d'un bourrelet tranchant ; la pointe la plus haute s'élève à l'est. Ce bourrelet est aussi très-haut du côté du nord, de sorte que le cratère est compris dans une demi-lune ou croissant qui l'enveloppe du S. au N. par l'E. Il est complètement ouvert du côté de l'ouest, où il s'abaisse en se confondant avec la pente du flanc de la montagne. Il a une étendue considérable, et s'il était entier ou non échancré, son diamètre surpasserait assurément celui du Tonsawang. Quoique ce volcan ait tous ses flancs couverts de forêts comme nous l'avons dit, il est clair qu'il y a eu autrefois, il y a une couple de siècles peut-être, quelque grande éruption, et qu'aujourd'hui même l'activité du feu souterrain n'a pas encore cessé complètement. Tout le bord supérieur, à l'est et au nord, est traversé par de chaudes vapeurs aqueuses, qui se dégagent, en différents endroits, à l'extérieur comme à l'intérieur du cratère. On ne sent pas d'odeur de soufre bien caractérisée, mais elles n'en exercent pas moins une action destructive sur les roches où l'on remarque encore les traces d'éboulements récents. La vue du haut du sommet de Klabat est assez étendue ; on peut embrasser tout le Minahassa d'un coup d'œil. Elle est bornée au sud par le cône du volcan de Tonsawang contre lequel s'étend le plateau du Sempo qu'il termine. Le Lokon gît dans l'O.-S.-O. Plus au sud, on a devant soi le lac de Tondano, et à l'ouest s'étend tout le pays magnifique qui vient rejoindre la montagne de Tonsawang vers le sud. Dans le S.-E. on aperçoit Kema, et plus loin, à l'est, le détroit de Lembèh qu'on croirait voir à ses pieds. Dans le N.-E. s'élève une haute terre qui s'étend jusqu'à l'embouchure du détroit de Lembèh vers le nord, où gisent les deux montagnes appelées les Deux-Frères, et en arrière encore est situé un volcan dont les grandes masses rocheuses descendent jusque dans le Déroit. Lorsque des yeux on parcourt l'horizon au nord, on aperçoit l'île de

Bangka, et enfin, au N.-O., un groupe d'îles dont le Vieux-Menado (Oud-Menado) est la plus haute et la plus occidentale. On m'a assuré que, par un temps clair, le Klabat était visible du haut du sommet de la montagne de Ternate, ce que sa hauteur et sa distance, qui ne s'élèvent pas à plus de 2° 41/3, rendent assez croyable. Peut-être aussi, pourrait-on, par un temps clair, voir, du haut du Klabat, les deux montagnes de Ternate et de Tidor; mais je n'ai pas eu un temps assez beau pendant que j'étais sur le sommet pour faire cette observation.

» Le Klabat, la plus haute montagne de l'île de Célèbes, est aussi la plus élevée de toutes les montagnes des Moluques. Voici le résultat que j'ai déduit de mes observations barométriques avec deux instruments bien concordants : au bord de la mer, 762^{mm} et 82° F (27° 78 C.); sur la montagne, 640^{mm} et 63° à 64° F (17° 22 à 17° 78 C.); altitude calculée, 6347 p. angl. ou 6133 p. du Rh. (1925^m 4). Pendant le temps que j'ai passé sur la montagne, de 9 heures du matin, le 7 novembre, à 8 heures du matin, le 8, le ciel a été couvert et très-brumeux, de forts vents du S.-O. chassèrent continuellement de gros nuages; dans l'après-midi du premier jour, nous avons eu un peu de pluie. Hauteur maxima du thermomètre, 68° F. (20° 00 C.) à midi; hauteur minima, 56° F. (13° 33) à 6 heures du matin, par un temps assez beau. Je n'ai pas découvert sur le Klabat d'autre roche qu'un basalte très-compact, à peu près homogène, qui ne se montre d'ailleurs que dans les petits ruisseaux qui coulent du sommet. Partout à peu près le sol est formé et couvert d'une épaisse couche de terre végétale mêlée de cendre volcanique. Sur le sommet, autour des ouvertures d'où s'échappent les vapeurs aqueuses et chaudes, cette terre est grise et décomposée.

» Telles sont les seules observations que j'ai pu faire sur le sommet du Klabat : j'y ai reconnu pourtant des traces de *dangkon* ou vache sauvage.... »

Je dois à l'obligeance de M. Buys-Ballot, directeur de l'Institut météorologique des Pays-Bas, une longue liste de

tremblements de terre annotés dans le *Kunst en Letterbode* de 1789 à 1845. Elle se termine par le tableau suivant :

Il y a eu 245 tremblements de terre à l'île de Ternate en dix ans.

En 1825.	33 tremblements.
1826.	111
1827.	10
1828.	17
1829.	12
1830.	8
1831.	9
1832.	8
1833.	28
1834.	9

Total. . . . 245 tremblements.

M. Buys-Ballot n'a pas pu m'envoyer de détails sur ce tableau.

1828. Le 23 juillet, Dumont d'Urville aperçoit les sommets de Matchian, Motir et Tidore, par dessus les îles Latta, à 60 et 80 milles de distance.

Le 20 août suivant, les sommets de Gilolo, le Gamma-canore (déjà vu le 6), de Ternate et de Tidore (aperçus le 7 à 20 lieues de distance), de Motir et de Matchian se montrent de nouveau aux regards de ce navigateur; mais ils sont presque toujours environnés de nuages. Ceux de Ternate et de Tidore surtout, à cause de leur élévation supérieure, se découvrent très-rarement. Le premier est le plus considérable et le plus haut; mais le pic de Tidore offre un cône bien plus régulier et plus aigu (1). L'auteur ne signale aucun symptôme d'activité volcanique.

Le 25 juillet, le même navigateur aperçoit le Klabat (Célèbes). A six et huit milles, dans l'E.-N.-E. de ce mont, dit-il, sont deux pitons moins considérables qui portent le

(1) *Voy. de l'Asioloabe*, t. 5, p. 427, 472 et 474.

nom des *Deux-Sœurs* (1). A trois milles au N.-E. du plus septentrional de ces deux pitons, on en remarque un troisième.

1834. Eruption du Sapoetan, dans la résidence de Manado (Célèbes). Voici ce que dit de ce volcan M. S.-H. de Lange, ingénieur géographe qui en a fait l'ascension le 25 août 1852 (2).

« De Kommelomboeai jusqu'à une petite distance de Muntch et du côté de l'est jusqu'à Belang et Langowang, l'argile est partout recouverte d'une couche de sable et de cendre ou d'une substance qui ressemble assez au fraisil; cette couche, en quelques endroits, comme dans le voisinage d'Amoerang, a une épaisseur de trois pieds; elle est cependant couverte d'une riche végétation. Ces matières ont été lancées par les éruptions du Sapoetan; les indigènes se rappellent encore celle de 1834, qui écrasa les toits des maisons à Amoerang et ailleurs sous le poids du sable qu'elle lança. A 6 palen (6 milles angl.), environ au nord de Tombatoe, la couche en fut si épaisse que toute la végétation périt; et aujourd'hui encore, sur le vaste plateau au milieu duquel s'élèvent les flancs dénudés du Sapoetan, on ne remarque aucune plante, excepté quelques petits groseilliers rabougris; ainsi cette nature luxuriante qui nous environne de tous les côtés présente ici le contraste frappant d'une stérilité sauvage.

» Nous étions partis de Tombatoe à 6 heures du matin, nous vîmes à cheval jusque sur le plateau où nous mîmes pied à terre, et après une demi-heure de montée à travers un sable meuble, nous atteignîmes l'endroit où commence la pente raide (de 45°, mesurée) qui devait nous conduire sur une hauteur de plus de 4,500 pieds. Cette pente, mais surtout la mobilité du sol qui à chaque pas fuyait sous nos pieds, rendirent cette ascension très-pénible; une mul-

(1) Je lis partout les *Deux-Frères*.

(2) *Natuurkundig Tijdschrift voor Nederlandsch Indie*, t. 4 (nouv. sér., t. 4), p. 166—168. Batavia. 1855,

itude de cailloux, dont les plus gros avaient cependant rarement plus d'un pied cube, roulaient derrière nous, avec une rapidité étonnante, de la crête de la montagne; ceci peut expliquer la présence de ces tas de pierres qu'on retrouve répandus çà et là au pied du volcan. Il n'y a pas un seul arbre dont l'ombre puisse vous garantir contre les rayons d'un soleil brillant, pas le moindre monticule qui puisse vous abriter contre le froid violent de l'air; lorsque le sommet se couvre de nuages, la transition de la chaleur au froid est dangereuse; il était 9 heures 1/2 quand nous atteignîmes le bord du cratère et quoique le thermomètre ne fût descendu alors qu'à 64° F. (16° 11 C.), nous commençâmes bientôt à trembler de froid. Les indigènes qui nous accompagnaient y furent encore plus sensibles.

» Le sommet était chargé de nuages par intervalles seulement, le vent les emportait, et avant qu'il en eût ramené d'autres, il nous permettait de plonger un regard dans les vastes profondeurs du cratère ou sur la plaine située au-dessous de nous. C'était un spectacle frappant que celui de ce gouffre ouvert devant nous; il faudrait plus d'une heure pour en parcourir le contour; les roches qui en forment les parois escarpées sont couvertes de lave et de soufre, jusqu'à une profondeur considérable qui pourrait égaler peut-être la hauteur de la montagne; des trous et des crevasses, dont ces parois sont percées, s'élèvent lentement, mais d'une manière continue, des vapeurs chargées de soufre.

» Au nord, vis-à-vis la pointe que nous avons gravie, nous découvrîmes le signal, mais il fut bientôt évident qu'une mesure suffisamment exacte était impraticable à la chaîne, le bord du cratère était trop étroit, trop peu solide pour pouvoir le suivre et au-dessous de la crête, nous tomberions dans des inexactitudes que nous ne pouvions admettre. Nous fûmes cependant assez heureux pour que le bambou que nous avons apporté avec nous pût être planté sur la ligne qui joignait notre observatoire de Tombatoe au signal, ce qui était suffisant pour notre dessein. Nous ne restâmes

pas un instant de plus et nous nous mîmes aussitôt en route pour le retour. La descente sur cette pente abrupte devint excessivement rapide. A chaque pas nous enfoncions dans le sable d'une couple de pieds ; si nous n'avions pas soin de fixer le pied sur un point d'appui solide avant de porter l'autre en avant, nous glissions aussitôt et notre descente nous rappelait une course en patins. Tous les indigènes suivirent notre exemple ; ce mode de descente n'offre pas le moindre danger pourvu qu'on ait soin de rester tous à la même hauteur et de s'avancer de front ; autrement les innombrables pierres qu'on fait rouler mettraient en grand péril ceux qui se trouveraient plus bas. Vers une heure nous étions de retour à Tombatoe. »

L'auteur donne ailleurs l'altitude du volcan. La hauteur du point le plus élevé, très-reconnaissable au N.-O., a été trouvée par deux mesures de 4822 m. 0 et 4822 m. 9 (1).

1831. 23 juin, 8 heures et demie du matin, éruption du volcan de Ternate.

Le 25 et le 27, 9 heures du soir, nouvelles éruptions.

1833. 15 juin, 4 heure du soir, et le 18, 5 heures du matin, deux nouvelles éruptions, signalées encore sans le moindre détail.

1835. 4 janvier, 4 heures du soir ; éruption du mont de Ternate.

Je dois encore la connaissance de ces six dernières dates à l'obligeance de M. Buys-Ballot, que j'ai cité à l'année 1825. M. Junghuhn ne mentionne pas ces éruptions, qui paraissent avoir été peu considérables, car il dit à la page 4284 : (*Java gedaante.*)

« Depuis 1673 jusqu'en 1838, le volcan a toujours vomi, il est vrai, des colonnes de fumée, mais il ne paraît pas avoir lancé de matières volcaniques à l'état solide. Il s'est ainsi écoulé 165 ans, pendant lesquels la surface de la lave

(1) *Ibid.*, t. 5. (Nouv. sér., t. 2), p. 65.

s'est changée en un sol fertile, recouvert de la végétation la plus luxuriante en 1838. »

Les éruptions de 1770 à 1774 et celle de 1844 ont cependant été considérables. •

Schwaner dit que le volcan sommeilla depuis 1817 jusqu'en 1835 (1).

1836. Depuis le 1^{er} novembre 1835, il y eut à Amboine et à Ternate de nombreux tremblements dont les secousses furent si violentes, que, outre les bâtiments renversés, une montagne s'écroula (2). Elles se sont renouvelées en 1836.

1837. Le 29 novembre, dans la soirée, à Macassar (Célèbes), quelques secousses. Le 28 et les 5 jours suivants, fortes secousses à Bima, dans l'île de Sumbawa (3).

1838. 26 février, après plus d'un siècle et demi de repos, le volcan de Ternate, dit Junghuhn, a brûlé de nouveau. L'éruption, assez violente, a eu lieu au moment où six indigènes se trouvaient sur le sommet de la montagne occupés à recueillir du soufre. Quatre venaient de descendre dans le cratère et y ont probablement perdu la vie, car depuis on n'a plus entendu parler d'eux; les deux autres qui étaient restés sur le bord, n'ont échappé à la mort qu'en prenant la fuite, et malgré la rapidité de leur course, ils ont été blessés par la chute des pierres qu'a lancées le volcan (4).

1838. En mai, éruption du volcan de Ternate.

« Le terrain des Moluques, dit Dumont d'Urville (4), quoique essentiellement volcanique, est riche et fécond; de vastes plaines entourent les pieds de ces volcans encore mal éteints et se couvrent d'une riche végétation. Le volcan de Ternate est celui qui aujourd'hui paraît doué de l'activité la plus

(1) *Natuurk. Tijdschr.*, t. 1, p. 295, *vide infra*, an. 1839.

(2) Java, p. 1,400. Comparez nos *Documents* relatifs à Amboine, même année.

(3) M. Reiche, d'après le *Javasche-Courant* du 12 juillet 1837.

(4) Java, p. 1,281.

(5) *Voyage au Pôle sud*, t. 3, p. 245.

grande ; plus d'une fois les habitants ont vu , surtout vers le nord , la lave brûlante arriver presque au bord de la mer , et nous pûmes nous-mêmes voir les cendres qui , au mois de mai 1838 , furent lancées jusque sur la ville.

» A cette époque , un léger tremblement de terre vint ébranler l'île entière ; toutefois aucune éruption de laves ne vint accompagner ce jet de cendres. »

27 juillet , éruption du même volcan , signalée , sans détails , par M. Plieninger.

1838. Dernière éruption de cendre du volcan de Sapoetang , dans l'île de Célèbes , sur la côte S. O. de la presqu'île de Manado ou du N.-E. M. Junghuhn décrit ainsi ce volcan. (4)

« C'est une très-grande montagne de cendre qui atteint l'altitude de 5,000 pieds environ. Elle n'offre aucune trace de végétation ; elle est nue , de couleur grise du sommet jusqu'au bas , et forme le contraste le plus frappant avec une autre montagne voisine et qui est couverte d'une végétation luxuriante. Ce volcan est situé sur la côte S. O. de l'île de Célèbes , à la distance de 11 milles (palen) en droite ligne de la mer. Autrefois , il faisait annuellement ou tous les deux ans au plus , une éruption de cendre , de sable et de pierres ; quelquefois même il y en avait deux dans une année. Assez souvent la cendre a été emportée très-loin ; on l'a vue tomber jusqu'à Amoerang , à une distance de 24 milles du volcan : les petites pierres (rapilli) ont été lancées jusqu'à Langowan , éloigné de 9 palen du volcan ; la cendre qu'il vomit est ordinairement si abondante qu'elle recouvre entièrement les champs de riz des environs et que la récolte en est complètement détruite. Les indigènes paraissent ne connaître qu'imparfaitement la circonférence , l'étendue et la profondeur du cratère dans lequel se trouve en abondance le soufre qu'on rencontre jusqu'au pied de la montagne. On éprouve ordinairement des secousses de tremblement de terre dans les deux ou trois jours qui précèdent chaque éruption.

(4) Java , p. 1,289 — 1,291.

La principale force de ces éruptions est dirigée le plus souvent vers l'ouest, c'est-à-dire du côté de la mer. Dans le volcan de Tonkoko, au contraire, elle se manifeste de l'ouest à l'est, ou très-peu du côté du rivage. La dernière éruption, qui a eu lieu en 1838, a duré deux jours; les cendres ont été lancées en si grande quantité que le soleil en a été complètement obscurci, les rapilli ne s'y trouvaient mêlés cette fois qu'en nombre insignifiant; à Amoerang, la couche de cendre a atteint une épaisseur de quatre pouces, on a senti partout, aux alentours, une forte odeur de soufre. Cette éruption a été accompagnée d'un bruit souterrain, semblable aux éclats du tonnerre, qui paraissait avoir son foyer au pied de la montagne. *A chaque éruption, le volcan change de forme, il devient chaque fois plus large et plus grand.* Dans la dernière, des pierres, que deux hommes n'auraient pu remuer, ont été lancées à une distance de 1 1/2 à 2 milles du cratère. A la distance de 9 milles du volcan, la colonne de feu, qui s'élevait du cratère, paraissait atteindre une hauteur de 20 *tépas* (*roeden* ou toises de 12 pieds?). Au dire des vieux indigènes, les mouvements du sol qu'on ressent dans le voisinage du volcan. pendant les éruptions, diffèrent essentiellement des tremblements de terre proprement dits ou ordinaires. C'est d'abord un mouvement *tremblotant* de la surface du sol (frémissement doux), appelé *tofsi*, auquel succèdent des secousses perpendiculaires (verticales). Cette description du Sapoetang, rappelle celle du Goenoeng Goentoer (du Guntur) à Java. Je la dois à M. le Résident de Manado, elle appartient à M. Pecqueur, témoin oculaire de l'éruption.

» Outre les trois volcans connus de Célèbes, le Kemas, le Tonkoko et le Sapoetang, on en trouvait encore trois autres dans la résidence de Menado; cependant les fonctionnaires Néerlandais ne peuvent guère qu'en citer les noms; ce sont :

1° Le Koemangan nommé aussi Mahaboe;

2° Le Lokan, qui a une hauteur de 4,580 pieds;

3° Le Empong, dont l'altitude est de 4,740 pieds. Ces deux dernières montagnes ont été mesurées par le docteur Forsten. »

Les 29, 30 et 31 juillet 1828, Dumont d'Urville a visité le lac de Tondano, en compagnie de M. Merkus, gouverneur des possessions hollandaises à cette époque. M. Merkus lui a assuré qu'on trouve plusieurs petits cratères fumants dans la montagne qui domine le lac du côté de l'intérieur des terres (4).

Dans cette excursion, il fit l'ascension du *Gounong-Empong* (mont des Esprits); « ce mont, dit-il, n'est qu'un contre-fort du Lokong (du Lokan ?), dont le piton nous restait à gauche à une faible distance; sur la droite, on voyait plusieurs autres cimes moins élevées que le Lokong, mais qui offrent comme celui-ci autant de cratères dont quelques-uns fument encore.

« M. Merkus me communiqua, à notre retour à Manado, quelques-unes des hauteurs barométriques mesurées par M. Reinwardt. Ces mesures auraient donné pour l'élévation au-dessus du niveau de la mer ;

Au bassin du lac de Tondano. . . 2,000 pieds.

A la cime de l'Empong 3,500

Au cratère de Lokong. 4,000

Au pic de Klobat. 6,000 (2).

« Tout le sol que j'ai parcouru dans cette excursion, dit M. Quoy, naturaliste de l'expédition, est entièrement volcanique, très-anciennement brûlé; ce n'est que dans quelques endroits qu'on trouve sur la route des blocs de basalte dont toute cette chaîne de montagnes paraît formée. Une fois, dans un ravin profond de la route par laquelle nous revînmes, je recueillis des échantillons d'*obsidienne noire*, un peu poreuse et qui paraissait fort ancienne. Nulle part je n'ai vu de coulées de laves bien caractérisées » (3).

(4) *Voyage de l'Artolabe*, t. 5, p. 435.

(2) *Ibid.*, p. 462 et 463.

(3) *Ibidem*, p. 657. Note.

1839. Le 29 janvier, nous voyons, dit encore Dumont d'Urville (1), se développer devant nous les charmants paysages de Ternate, surmontés par un volcan en activité, d'où s'exhalent de temps en temps d'épaisses fumées. Une coulée de lave encore récente sillonne sa croupe dans le nord-est; c'est du côté opposé et sur le bord de la grève qu'est assise la ville de la colonie sur laquelle flotte le pavillon hollandais.

Plus loin il ajoute, p. 245 :

« Un voile de fumée, dont le cratère était couvert au moment de notre passage (2), était pour les habitants un signe certain d'une éruption prochaine, et je dois ajouter que plus tard, les renseignements qui nous sont parvenus nous ont appris que, quelques jours après notre départ, le cratère de Ternate avait vomi une grande quantité de cendres et de laves; la ville même n'a pas été à l'abri de ce fléau; plusieurs personnes ont, dit-on, été blessées, et les dommages occasionnés par cette éruption postérieure à notre passage ont été considérables. » *Vide infra*, 25 mars.

« En approchant de Ternate, dit M. Dubouzet, officier de l'expédition, favorisés par le plus beau temps du monde, grâce à la pureté du ciel, nous pûmes apercevoir très-distinctement le cratère du volcan dont l'ouverture est au nord. De ce côté la montagne est entièrement dépouillée de végétation. On voyait distinctement les traces noirâtres des diverses coulées de lave descendre jusqu'à la mer qui, dans cette partie, est bordée de galets. Les riches cultures qui couvraient au-delà les flancs du pic faisaient une agréable opposition à cet aspect de stérilité » (3).

« Le toit des maisons, dit M. Roquemaurel, autre officier de l'expédition, est recouvert de tuiles entremêlées de feuilles de sagoutier, et, par ce moyen, chaque brique étant supportée par un coussin élastique est moins susceptible d'être cassée

(1) *Ibid.*, p. 220.

(2) Ce voyageur relâcha à Ternate du 29 janvier au 3 février.

(3) *Ibid.*, p. 549.

par les secousses de tremblements de terre. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée » (2).

1839. Le 30 janvier, M. Hombron, médecin de l'expédition, fit l'ascension du volcan de Ternate. La course, dit M. Dumont d'Urville, fut longue et pénible, et il fallut toute la persévérance de nos zélés naturalistes pour gravir jusqu'au sommet de ce cône formé de cendres et de laves encore chaudes. Le récit de cette excursion laborieuse, tracé par M. Hombron, en donnera une idée.

» Fidèles à l'obligation que nous nous étions imposée, de gravir toujours les hautes cimes des lieux où nous abordions, dans la persuasion intime que là surtout nous trouverions les nouveautés scientifiques échappées aux recherches de nos prédécesseurs, je me hâtai de faire l'ascension du volcan de Ternate. Grâce à l'obligeante intervention de M. le Président hollandais, le Sultan me fit donner des guides, et, le lendemain de notre arrivée dans la capitale de Sa Hautesse, je me mis en route. M. Dumont d'Urville m'avait autorisé à mener avec moi le zélé et inséparable compagnon de mes courses, Saint-Martin, et un des braves matelots de l'Astrolabe, le nommé Bernard.

» Le temps était magnifique; la montagne, dépouillée de nuages, nous donnait l'espoir d'une excursion aussi favorisée que possible; son amphithéâtre s'élevait rapidement au-dessus de nos têtes, il exposait à nos yeux ses richesses géologiques et botaniques; il semblait qu'il avait été disposé de telle sorte que rien ne nous échappât, et comme pour exciter notre admiration et pour stimuler notre ardeur nous distinguions tout à la fois; ici, jusqu'aux détails tristes et sévères des bouleversements encore récents que le pic avait subis; là, les diverses zones de végétation qui couvrent ses versants, ses contreforts, ses ravins. La mer calme des détroits de Gilolo et de Tidor, la chaîne du groupe Almaheira (Iles Moluques (1)).

(2) *Ibid.*, p. 562.

(1) Almaheira ou mieux Halmahera est le nom que les indigènes donnent à l'Ie de Gilolo. A. P.

et ses formes inconstantes, se déroulant à des distances variables, nous promettaient, des hauteurs, les plus ravissants tableaux. Tout cela se développait au milieu d'un torrent de lumière épanchée de l'azur du ciel le plus pur.

» Malheureusement, la nécessité d'étendre le champ de nos explorations me priva trop souvent de la société de M. Jacquinot, mon collègue; il évitait avec raison de parcourir les mêmes localités que moi; son absence était prévue, inévitable, je ne pouvais m'en plaindre, mais j'étais trop habitué à la société de M. Dumoulin pour ne point regretter vivement que ses occupations l'eussent retenu à la plage.

» Les souvenirs sont *tout* à la mer, où *tout* est si uniforme; mais s'ils ne sont partagés, l'isolement est le seul moyen de se procurer les douceurs de la rêverie. Un homme qui se complait dans sa narration et cherche à peindre ce que seul il a vu, peut être ennuyeux.

» En sortant de la ville, la pente est assez douce pendant un quart d'heure, mais bientôt le sol s'élève rapidement, et la marche y deviendrait vite pénible si on ne la réglait patiemment sur un pas calme et régulier. A trois milles, dans l'intérieur, l'inclinaison est déjà très-raide; les sentiers, presque partout creusés par les eaux, sont peu propres à faciliter la progression; nulle part leur tracé n'emprunte le secours de l'art, aussi passent-ils rarement par les points les moins escarpés. L'ascension du pic de Ternate peut être considérée comme une espèce d'escalade, bien que l'on ne soit point forcé, ainsi qu'à Taïti, à se hisser de temps en temps, et cela par des cordes, au-dessus de certaines chaussées basaltiques que l'on n'a pas encore songé à percer ou à tourner, car les indigènes n'en sentent nullement la nécessité; une simple anfractuosité, que dis-je? la moindre entaille est pour eux un escalier vaste et commode, et les cordes ne leur sont que des rampes à peine utiles.

» A neuf heures, c'est-à-dire trois heures après notre départ de la ville, nous arrivâmes à une petite maison de plaisance, propriété du Résident, où nous devions déjeuner. Nous avons fait alors une lieue et demie environ, par suite

de quelques légers détours inévitables. Dans cet endroit, à peu près, finit le chemin ou ce qui en tient lieu ; là aussi la crête, que nous devions suivre à travers le bois, se bombe en arc, comme pour mieux soutenir l'énorme cône qu'il supporte, et offre à l'intrépide curieux, si fier en général de son jarret, la perspective d'une ascension encore possible, il est vrai, mais à l'aide de ses mains et des arbres qui lui offrent de toute part leurs troncs et leurs branches secourables. Leur assistance salutaire, la fraîcheur des montagnes, dont nous jouissions déjà dans ce lieu, nous promettant le succès de notre entreprise, après un léger repas, nous nous établîmes dans un petit kiosque avancé au delà d'une espèce de terrasse, et nous y laissâmes un libre cours à nos appétits.

» Nos guides, en fidèles musulmans, reculèrent d'horreur à l'apparition de quelques pièces de porc dont nos sacs étaient pourvus ; ils refusèrent d'abord le vin, mais ils ne tardèrent point à s'humaniser, et ils en eussent bu beaucoup plus que nous ne l'eussions désiré, si notre provision les eût pu satisfaire. Un peu de pâte de poisson desséché, du sagou, formaient tout leur approvisionnement ; leur honorable chef, l'homme de confiance, aux soins duquel nous étions remis, partageait familièrement ce frugal repas, quoique le chapeau chinois qui couvrait sa tête et la décorait de mille couleurs marquât assez la supériorité de son rang.

» Nous eûmes quelque peine à quitter ce séjour de repos et de quiétude : nous, marins, nous ne comprenons le bonheur qu'avec le repos, il est notre roman continuel ; le mouvement ne constitue chez nous qu'une habitude, une manie, mais jamais un goût : l'homme est fait pour les jouissances sédentaires. De ce belvédère, on avait une vue délicieuse, nous dominions les plantations de l'île ; ses cultures étendues, ses champs de girofliers symétriquement alignés, nous remplaçaient enfin au milieu de cette civilisation dont la vue nous était interdite depuis si longtemps ! L'ordonnance de cette ville, le bon goût de ses maisons, entourées de jolis jardins, le fort Orange, le quartier mahométan et son

enceinte; ses cases en bambou, abritées des vastes branches de manguier, le *dalem* ou château du Sultan, la mosquée, la petite Méditerranée formée par le canal de Guilolo, entre cette île et Ternate, le cône aigu de Tidor entouré d'une ceinture de nuages, les baies nombreuses dessinées au loin par des massifs de verdure où se balancent sans cesse les gigantesques feuilles du palmier sagou; des pirogues voguant ça et là, sur les rives de la mer, une fraîcheur délicieuse, la pureté de l'air, son souffle embaumé par les douces émanations des bois, tout nous retenait, et nous n'eussions point eu le courage de nous arracher à cette douce fascination, si la nécessité du prompt appareillage qui nous menaçait déjà, ne nous eût fait une loi de compter les heures par nos récoltes.

» Nous recommençâmes donc à gravir sur le terrain rapide, humide et glissant de la forêt où nous venions de pénétrer. Sur cette crête inégale, couverte de débris qui contrastent si fortement avec la riche et fraîche exubérance de vie surgissant des ruines, nous n'avancions qu'avec lenteur; mais la récolte des plantes, l'abattis des grands arbres et la recherche des insectes y contribuaient plus encore que les empêchements propres à la localité, car nos collections étaient le but principal de notre excursion à travers ces hautes solitudes.

» Nous nous trouvions sous une double voûte de feuillage, de fleurs et de fruits; les arbres qui nous entouraient étaient disposés dans un ordre admirable de prévoyance; les grands • abritaient les petits. Parmi les premiers, les plus remarquables étaient : l'immense *Canarium commune*, l'*Elæocarpus monogynus*, le *Cussonia thyroiflora*, l'*Eugenia malaccensis*, l'*Anona muricata*, etc.; parmi les seconds, le *Murraya exotica*, l'*Abroma Augusta*, l'*Erythrina corallodendron*, l'*Agati grandiflora*, etc. Au niveau de cette partie du volcan, où se propage la plus vigoureuse végétation des montagnes, des Moluques et des Philippines, les troncs et les tiges des plantes ne sont point tellement serrés que l'on ne puisse

y passer en dépit des lianes embarrassantes qui les enlacent de toutes parts : il n'en est plus ainsi à la limite supérieure de ces forêts ; d'immenses *saccharinées* s'y emparent du terrain ; les points battus des vents, sont ceux où ils pullulent même avec le plus d'activité ; leur masse est tellement pressée et profonde que la lumière ne peut pénétrer jusqu'à la base de leur tige. Si vous les coupez, un an suffit pour faire disparaître tout vestige de vos traces. Tel fut le dernier obstacle que nous dûmes franchir, il avait été prévu, et deux hommes armés de grands coutelas étaient chargés de rechercher l'ancien passage et de nous percer des voûtes à travers cette impénétrable muraille. Ce travail fut long et pénible ; souvent on hésitait à reconnaître la place de l'ancienne issue. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir que nous arrivâmes enfin sur le plateau qui dessine le sommet du pic.

» Nous nous trouvâmes alors entre deux cônes tronqués qui ne sont que les parois extérieures de deux cratères ; l'un situé au nord-est, envahi par d'immenses masses de cannes : nous en avons contourné la base ; l'autre situé au sud-ouest, aride, laissant voir à nu les scories qui le composent, et couronné d'une énorme et imposante colonne de fumée. Une forte brise du sud-est nous préservait des vapeurs acides de ses exhalaisons sulfureuses ; nous pûmes donc étudier à loisir la disposition des lieux. Vers le sud, le plateau s'incline promptement ; là est l'origine d'un profond ravin qui court se perdre vers les bords de la mer avec les eaux qu'il recueille ; au fond de son excavation protectrice quelques arbustes *rabougris* se sont propagés jusqu'au pied du piton cratérique du sud-ouest. Au nord, ce sommet se termine brusquement par une muraille perpendiculaire de deux cents toises environ ; sur ses bords sont suspendues les accumulations coniques de *pumites* qui simulent de la mer deux espèces de crêneaux, et constituent les deux points culminants de la fraîche et verdoyante Ternate.

« Ce côté de la montagne est stérile et nu dans toute sa hauteur : cent quarante six ans n'ont pu encore décomposer

cette vaste chaussée de lave, de deux ou trois lieues de base, qui consuma cette partie de l'île en 1693. Le sol sur lequel nous marchions était partout sonore et sans cohésion ; j'en détachai facilement une grosse *leucostine* compacte qui saillait à sa surface près du précipice ; je la poussai dans le gouffre, et nous l'entendîmes pendant trente secondes au moins frapper le roc, faire d'immenses bonds d'un côté de la coulée à l'autre ; nous ne cessâmes d'entendre qu'en nous éloignant : nous frissonnions d'horreur devant cet abîme sans fond que figuraient à nos imaginations frappées ce bruit incessant, ces sourds retentissements grondant toujours au loin. Notre élévation au-dessus de la surface de la mer était de six cent quarante toises. Cette cime du volcan de Ternate tardera probablement peu à s'écrouler du côté du nord ; il ne faudra pour cela qu'une forte explosion du cratère.

« La nuit s'approchait, déjà le soleil était couché pour les habitants de nos corvettes et pour ceux de la ville ; les mille échos de la montagne nous avaient transmis les coups de canon de retraite, la vallée se voilait de sombres brouillards ; l'extrémité des montagnes de Gilolo et de Tidor restait seule illuminée d'une lumière de pourpre, mais à chaque instant s'éteignaient ces grands flambeaux de deuil.

« Je manifestai l'intention de coucher sur la montagne, parce que le retour me paraissait trop pénible, même à la clarté de nos torches, à travers les détours d'une forêt où il fallait franchir une innombrable quantité de pointes escarpées : mais nos guides parurent très-effrayés de ce projet ; ils nous firent comprendre, en nous montrant les faibles plantes qui nous entouraient, qu'elles avaient été récemment desséchées par les vapeurs sulfureuses, et que si la brise, venant à changer, les refoulait sur nous, elles nous étoufferait. Je me rappelai que M. le Résident m'avait engagé à me méfier de cet accident, en ajoutant que la variabilité des courants atmosphériques de la saison nous y exposait. Je leur proposai alors de descendre jusqu'au bois et de nous y abriter de notre mieux. Comparant leur costume au notre, ils nous

expliquèrent clairement, moitié par mots, moitié par signes, qu'ils n'avaient rien emporté pour se prémunir contre le froid de la nuit. Le thermomètre marquait alors $+ 44^{\circ}$ de Réaumur, et la température devait encore baisser; ces malheureux étaient presque nus. Le but principal de notre course était atteint, nos collections remplissaient nos sacs et nos boîtes, nous dûmes céder à leurs justes observations et sacrifier à l'humanité la satisfaction de nous élever le lendemain à deux ou trois cents pieds de plus pour nous donner le plaisir de contempler l'ouverture du cratère.

« Nos torches nous guidèrent d'abord assez bien; mais à mesure que nous descendions elles pâlisssaient; et, malgré les efforts de nos guides pour les ranimer, elles s'éteignirent sans retour. Cette circonstance prouve combien l'air se renouvelle difficilement sous ces vastes et épais fourrés. A partir de ce moment, nous n'eussions point fait un pas de plus, si nos Malais, aiguillonnés par le froid, ne se fussent emparés de nous et ne nous eussent soutenus constamment jusqu'à la sortie de cet infernal dédale. Ils montrèrent dans cette circonstance une rare habitude de ces voyages nocturnes au milieu des difficultés, car j'affirme que je ne voyais point l'homme qui me guidait. Il était minuit lorsque nous atteignîmes la modeste case d'un pauvre cultivateur; nous étions restés cinq heures dans le bois. Après avoir réparé nos forces avec des œufs, des bananes et des mangues, nous nous jetâmes sur un lit de camp en latte de bambou où le jour trop hâté nous surprit agréablement endormis. Nous partîmes longtemps avant le lever du soleil; et profitant de la fraîcheur du matin, en deux heures nous arrivâmes à Ternate (4). »

1839. 25 mars, éruption du volcan de Ternate. C'est la première décrite dans une Note publiée par feu Schwaner, naturaliste hollandais et que je vais traduire intégralement (2).

(1) *Voyage au Pôle Sud*, t. V, p. 226 — 235.

(2) Cette Note a pour titre : *Bijdrage tot de Geschiedenis der Aardbevingen en vulcanische verschijnselen in Nederlandsch Indië*, door C. I. M. Schwaner. Elle se trouve dans le *Natuurkundig Tijdschrift voor Nederlandsch Indië*, t. 1, p. 295 — 302.

« En réponse à la demande faite par le secrétaire général, relativement aux phénomènes volcaniques, j'envoie les renseignements suivants :

» De 1817 à 1835, le volcan de Ternate n'a pas fumé. Son sommet est resté dénudé jusqu'à 600 p. (du Rhin) du cratère. Depuis lors, à des intervalles divers il a donné plus ou moins de fumée.

» Des sources thermales de ses environs ont disparu après la dernière éruption.

» En 1830 il y avait quatre cratères environnés de murs de rochers abruptes.

» En 1839, le 25 mars, vers 4 heures du soir, éruption précédée d'un bruit semblable au tonnerre. A la première explosion, on a vu une fumée très-forte, suivie d'une pluie de cendres, qui s'est étendue à la distance d'un mille anglais vers l'est et le sud-est.

» Il n'a lancé ni petites ni grosses pierres, mais la lave fondue est sortie du cratère.

» L'éruption a duré de 4 heures du matin au minuit suivant et a été accompagnée d'un bruit souterrain pareil au roulement du tonnerre et de fortes explosions qui faisaient trembler le sol. Le paroxysme a eu des intervalles de repos de 1, 3, 4 et 6 heures. »

A ces détails, j'ajouterai d'après de Leonhard (1), qu'un fort vent d'ouest chargé d'épais nuages de fumée détruisit les plantations. Il fait durer l'éruption dix heures et demie à la partie nord de la montagne qui fut couverte par un courant de lave.

Je lis encore dans le *Javasche Courant* du 12 juin (2) :

« Une demi-heure après l'éruption de cendres, les mouvements recommencèrent dans l'intérieur de la montagne et

(1) *Taschenbuch fuer Freunde der Geologie*, 1^{er} Jahrg., p. 225.

(2) *Berigten over Aardbevingen en Berguitbarstingen vermeld in de Javasche Couranten van 1831 tot 1840 verzameld door M. Th. Reiche*, 38 p. in-8°. On trouve encore dans ce Recueil, p. 29—32, des détails qui ont été reproduits par Junghuhn. *Vide infra*.

se renouvelèrent, par intervalles, jusqu'à 10 heures 1/2; des courants de lave incandescente s'écoulèrent vers le nord.

» Le lendemain, à 3 heures 1/2 du matin, on entendit de nouveau un bruit semblable à une décharge de grosse artillerie et la montagne fit une troisième éruption. Dans l'obscurité on distinguait mieux les colonnes de feu. Un vent du nord assez fort emportait la fumée et les nuages de cendre sur le flanc sud de la montagne où régnait une obscurité complète, pendant que, au nord, la montagne était comme illuminée; c'était un spectacle magnifique.

» Le 26, la montagne fuma encore fortement, et comme les vapeurs s'élevaient en plus d'un endroit, on a supposé qu'il s'était formé de nouveaux cratères.

» Vingt jours auparavant, le Résident de Ternate, M. A.-J. van Alpen, et MM. van Duivenbode et Neijs avaient visité le cratère qui ne leur avait présenté qu'une ouverture de 30 à 40 pieds de diamètre d'où s'échappaient seulement des vapeurs sulfureuses. Neuf ans plus tôt, les deux derniers de ces Messieurs y avaient observé quatre cratères distincts, environnés d'un mur de roches qui semblaient avoir été fondues. »

Voici les suites de cette éruption d'après Schwaner.

1840. 2 février. A 8 heures 1/2 du matin, la population de Ternate fut tirée de son repos par un bruit semblable au tonnerre et partant du cratère. Peu après, une colonne de fumée et de cendre, s'élança violemment du cratère et resta verticale malgré un fort vent du nord; elle s'élevait jusqu'au ciel.

Le bruit continua. A 11 heures, l'éruption diminua de force et recommença à midi. Une quantité considérable de cendre, de fumée et de pierres fut lancée à une grande hauteur au milieu de flammes bleues et intermittentes, pendant qu'un épais courant de lave se précipitait sur le flanc nord de la montagne en se rapprochant de l'est.

Ce paroxysme violent dura une heure et parut ensuite diminuer. A une heure, le volcan recommença et l'éruption dura jusque vers 9 heures du soir. Après le coucher du soleil, on ne vit plus que de grands nuages de fumée, de

la cendre incandescente, et des pierres lancées avec un courant de feu formé par la lave. Après 9 heures, nouveau ralentissement : de fortes colonnes de cendre et de fumée s'élevaient seules au milieu d'un bruit dont les roulements se faisaient entendre de temps en temps.

3 février. Fumée et cendre comme le 2. Vers midi les roulements recommencèrent avec une force croissante. La pluie de cendre causa beaucoup de dommage dans les parties E. et S.-E. de l'île. La cendre et les pierres tombèrent en telle quantité que des toits s'enfoncèrent.

A Tidore il tomba aussi beaucoup de cendre.

4 février. La montagne parut revenir au repos et donna moins de fumée.

19 février. Dans la matinée, la montagne fuma fortement. A 4 heures du soir, d'épaisses colonnes de fumée s'élevèrent très-haut. A 7 heures une flamme brillante s'élança du cratère pendant à peu près 1 heure 1/2.

20 février. Après avoir paru calme à peu près tout le jour, la montagne lança tout à coup vers 6 heures du soir, une forte colonne de fumée, accompagnée de pierres incandescentes. Cela dura bien une 1/2 heure.

25 février. La montagne fuma plus qu'à l'ordinaire.

1840. Voici la description que M. Junghuhn donne de cette éruption (1).

Le 2 février, à 9 heures du matin, il y eut un *ébranlement* considérable; des nuages de fumée et de cendres s'élancèrent du cratère avec la lave incandescente; les pierres éjectées retombèrent en pluie et détruisirent tout; autour du volcan, tout fut *brûlé*. Entre Batoe Angoes et le fort Toloeko, la lave forma un courant qui s'étendit sans interruption jusqu'au rivage. Toutes les plantations situées au pied de la montagne furent anéanties, la nuit, toute la montagne paraissait être en feu. Ce paroxysme dura 24 heures; on entendit un grondement sous le sol, et enfin le 3, à 4 heures du soir, tout était rentré dans le calme.

(1) *Java, l. c.*, p. 1281—1284 et p. 1404.

Pendant dix jours le volcan lança encore de noirs nuages de fumée; toutefois on n'eut à craindre ni à constater aucun événement funeste; les pacifiques habitants de Ternate qui vivent en très-bonne intelligence avec le Sultan et qui, parmi toutes les autres îles de cet archipel, sont renommés par leur caractère hospitalier, dont ils sont fiers, avaient perdu tout souci, toute inquiétude.

Cependant le 14, vers 12 heures 1/2 de la nuit, il se fit de nouveau un ébranlement souterrain; de légères secousses agitèrent la surface du sol et les habitants s'enfuirent en toute hâte de leurs maisons. C'était ce qu'ils pouvaient faire de mieux, car les secousses devinrent successivement plus violentes, et à 3 heures 1/2, la ville de Ternate, ensevelie avec ses bâtiments sous des torrents de pluie d'un orage désastreux fut de nouveau changée en un monceau de ruines. Les secousses les plus violentes se succédaient rapidement, la croûte terrestre oscillait de haut en bas, avec un *craquement sensible*, pareil à celui de corps durs frappés l'un contre l'autre. Le mouvement, d'abord vertical, puis ondulatoire et horizontal, fut tel *qu'il était visible à l'œil*; dans beaucoup d'endroits, la croûte terrestre se fendit et, des crevasses, jaillirent des espèces de jets d'eau; ces fentes se refermèrent cependant sans que la surface du sol cessât d'osciller; elle trembla, sauf de courts intervalles de repos, jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Le lendemain 15, à 40 heures du matin, les phénomènes recommencèrent avec plus de violence encore. Tous les habitants de l'île, dans la crainte d'être engloutis dans les larges crevasses dont la croûte terrestre était brisée, se hâtèrent de se retirer sur les bâtiments et les barques qui se trouvaient à la mer; sur de frêles embarcations, qui cédaient aux ondulations des vagues, ils avaient plus de confiance que sur le sol de l'île auquel ils ne pouvaient plus appliquer l'épithète de *solide* (1).

(1) Tel était le contraste, dit en note l'auteur, entre la mer et la terre, que celle-ci ne pouvait plus être considérée comme un corps stable (A Ponggalengan seulement, dans l'espace d'un seul mois, j'ai éprouvé quatre tremblements de terre).

Tout fut englouti ; pas le moindre objet mobilier ne fut sauvé ; le fort d'Orange qui , depuis 230 ans , avait résisté à de nombreux tremblements de terre , ne fut plus qu'un monceau de ruines ; les jardins et les plantations furent ensevelis sous les matières volcaniques , et les dommages causés aux habitants par cette éruption ne s'élevèrent pas à moins de neuf cent mille florins. Un morceau du sol , de 42 pieds de diamètre ; s'affaissa à la profondeur de 48 pieds ; une partie du sommet de la montagne s'écroula et dans le flanc méridional s'ouvrirent sept bouches ou cratères.

Ces secousses terribles se prolongèrent avec diverses alternatives d'intensité jusqu'au 9 mars , et pendant ce temps les habitants restèrent campés sous des huttes dressées sur le rivage.

Même en mai et en juin , on ressentait encore une couple de secousses chaque jour.

Les malheureux habitants de Ternate , qui avaient tout perdu , avaient d'abord eu l'idée d'abandonner ce sol infidèle sur lequel ils ne pouvaient compter , et de se retirer sur une autre île de cet archipel pour y chercher une nouvelle patrie. Mais tels sont la force de l'habitude et l'attachement de l'homme au sol qui l'a vu naître , que ces malheureux cédèrent au sentiment naturel qui nous attache à notre pays et restèrent dans leur île....

1840. Voici ce qu'on fit dans le *Taschenbuch fuer Freunde der Geologie*, 1^{er} Jahrgang , p. 207 de M. de Léonhard d'Heidelberg (sans indication de source).

Le 2 février 1840 , 8 heures 1/2 du matin , l'air s'obscurcit sur l'une des grandes Moluques , sur Ternate. Des nuages précurseurs d'une tempête menaçante obscurcissent le ciel et bientôt sévit une pluie violente. Elle dure peu et aussitôt après d'épaisses vapeurs s'élèvent du cratère accompagnées d'éclats de tonnerre , de cendres et d'un courant de lave. Le soir , une colonne de fumée surmonte le volcan et persiste jusqu'au lendemain , 4 heures de l'après-midi.

On ne ressentit aucune secousse de tremblement de terre. Mais les bruits souterrains furent si intenses que les personnes habituées au phénomène pouvaient difficilement converser

entre elles. Puis, sauf quelque interruption, tout resta calme jusqu'au 14. Mais ce jour là, peu après minuit, on entendit un bruit effrayant pendant un demi-quart d'heure; et au moment d'une averse formidable, après deux légères oscillations, survint une secousse qui renversa la plupart des habitations. La terre s'entr'ouvrit dans plusieurs endroits et la mer s'élançant sur les côtes vint augmenter le désastre. Enfin, le 15, à 10 heures du matin, le volcan parut prendre une énergie nouvelle et pas un seul bâtiment ne résista.

1840. Reprenons le journal de Schwaner.

6 mars, une heure de la nuit, bruit semblable au tonnerre.

Le 10, plus de fumée qu'à l'ordinaire; de nuit, bruit et fracas.

Le 19, 1 heure 1/2 de nuit, après quelques détonations violentes, il s'éleva des colonnes de fumée qui persistèrent jusqu'à 6 heures du matin.

Le 20, forte fumée.

Le 24, forte fumée et fracas souterrain.

9 avril, le volcan fume très-irrégulièrement.

Le 28, bruit de tonnerre à deux reprises.

20—22, 24—25 et 27 mai, forte fumée.

28 avril (*sic*), 7 heures 1/2 de nuit, embrasement violent, la flamme sort du cratère.

2 juin, bruit de tonnerre.

18—20 juillet, forte fumée.

29 septembre, forte fumée.

Le 1^{er} novembre, à Dodenga, dans l'île d'Almaheira (Gilolo), tremblement dont les secousses se sont renouvelées, avec moins de force, jusqu'au 3 décembre suivant.

De ce jour jusqu'au 15 du même mois, elles ont augmenté d'intensité. Elles semblaient cependant n'avoir aucune relation avec la montagne de Ternate (1).

(1) *Javasche Courant* 1 Mei 1844 n° 35, dans le Recueil que M. Versteeg a publié sous le titre : *Berigten over Aardbevingen en Berquitbarstingen vermeld in de Javasche Couranten van 1841 tot 1850*. 60 p. in-8°.

Nous avons déjà cité un opuscule de ce genre à l'année 1839.

Je reprends le journal de l'éruption de Ternate, d'après Schwaner.

1844. 29—30 janvier, fracas considérable.

30—31 mars, forte fumée.

18 mai, forte fumée.

17—20 novembre, forte fumée.

1842. 19 février et 3 mai, beaucoup de fumée.

7, 10—12 mai, fumée tout à fait remarquable.

13, 16 mai, forte fumée avec bruit de tonnerre.

4 juin, fort bruit souterrain.

30 juin, forte fumée.

6 octobre, à 9 heures $1\frac{1}{2}$ du matin, la montagne fit entendre un grand fracas et lança ensuite des colonnes de fumée et de cendres. Vers 11 heures, calme. Vent du sud pendant l'éruption.

31 décembre, 2 heures $1\frac{1}{2}$ du soir, éruption courte qui se borna à des bruits comme ceux du roulement du tonnerre et de l'eau en ébullition. Les colonnes de fumée s'élevaient au-dessus des nuages.

L'éruption ne dura pas plus d'une demi-heure. Les pierres tombèrent sur le flanc nord. On n'eut à regretter aucun dommage.

1843. 1, 12 et 19 janvier, forte fumée.

10 avril, 2 heures $1\frac{1}{2}$ de nuit, légère éruption de cendre et de flamme. La cendre retomba sur la négrerie.

Le 15, à 8 heures $1\frac{1}{2}$ du soir, l'éruption se renouvela par un ciel très-clair.

La flamme et les cendres s'élevèrent subitement du cratère et, après une pause de 3 minutes, l'éruption fut accompagnée d'un

M. Weitzel en a publié un du même genre embrassant la période de 1810 à 1850, et de 93 p. in-8°. Ces trois opuscules, que je dois à la Société des Sciences de Batavia, ont été publiés sous ses auspices en 1859. Je saisis avec empressement cette occasion de lui adresser publiquement mes remerciements. — Qu'on me permette de faire remarquer, en terminant cette note, que le tremblement de Gilolo a eu lieu pendant que le volcan de Ternate semblait sommeiller.

bruit comme celui du tonnerre et de l'eau bouillante : la lave brûlante se précipita par dessus les bords nord du cratère pendant qu'une masse de fumée s'élançait à plus de 3,000 pieds de hauteur, emportant avec elle une pluie de cendre dont les grains durs, anguleux et de couleur grise, avaient la grosseur d'une très-petite grêle.

Les 18 et 22, forte fumée.

9 mai, 1 et 3 heures du soir, deux nouvelles éruptions dont la première sans bruit et la seconde accompagnée d'une forte détonation. Dans les deux, forte colonne de fumée et de cendres qui retombèrent sur la négrerie. Après la pluie de cendre, que le vent d'ouest emporta sur la négrerie, le ciel devint pur, et dans la soirée et la nuit, on vit fumer la montagne.

Le 10 mai, forte fumée tout le jour, et à 7 heures 1/2 du soir, violente mais courte éruption, tonnerre souterrain, cendre et fumée. Le feu s'éleva deux fois au-dessus du cratère ; mais comme il n'y avait pas de vent, la cendre retomba sur le sommet. Entre 1 et 2 heures du matin, nouvelle fumée, cendre et feu au-dessus du cratère.

Le 11, entre 6 heures 1/2 et 7 heures 1/2 du matin, fumée et cendre encore. A 2 heures 1/2, 6 1/2, 8 1/2 et 9 1/2, nouvelles explosions dont la plus forte fut accompagnée d'une émission de lave. Temps calme ; la cendre ne tomba que sur le sommet.

Le 12 mai, 1 heure 1/2 de nuit, violente, mais courte éruption où le feu se fit voir au-dessus du cratère. La fumée continuait fortement. A 9 heures 1/2, nouvelle éruption, précédée d'un bruit semblable à celui de l'eau bouillante. La cendre et la fumée s'élevèrent à 5,000 pieds de hauteur. A 11 heures 1/2 et midi 1/2, fortes, mais courtes éruptions accompagnées du même bruit ci-dessus mentionné. Le sommet était caché dans les nuages, on n'a rien vu. A 8 heures et 8 heures 1/2 deux légères éruptions, avec beaucoup de fumée et de cendre.

Le 13, la montagne resta calme jusqu'à 6 heures 1/2 du

matin, qu'une forte colonne de cendre et de fumée s'éleva du cratère, mais avec peu de violence.

Le 14, après un calme d'un jour et d'une nuit, la montagne se réveilla tout à coup dans la matinée et lança dans l'air une haute colonne de feu, de cendre et de fumée avec un bruit de tonnerre. Le phénomène dura 1/2 heure. A 11 heures 1/2 nouvelle et courte éruption. À 3 heures une autre accompagnée d'un bruit semblable à celui que produit la chaîne d'un navire en filant; la cendre et la fumée s'élevèrent au-dessus des nuages qui couvraient le sommet. Durée 1/2 heure.

Le 15, la montagne lança de la cendre et de la fumée, elle était cachée dans les nuages.

Du 16 au 19, phénomène semblable.

Le 20, vers 11 heures 1/2 du matin, bruit de tonnerre suivi d'une violente éruption de cendre et de fumée pendant un 1/4 d'heure. Ciel serein; on voyait des espèces d'éclairs traverser la masse de la fumée. Le vent soufflait de l'est; la cendre retomba sur le flanc ouest de la montagne.

Les 21 et 22, la montagne resta calme.

Vers Cambirsie, situé au pied méridional de la montagne, on vit paraître une quantité innombrable de chenilles qui dévorèrent toutes les jeunes plantations, et se dirigèrent ensuite vers les villages situés au nord. On n'avait jamais rien vu de semblable à Ternate.

Le 27, après quelques jours de repos, bruit à 11 heures 1/2 du matin, suivi d'une quantité épouvantable de cendre, de fumée et de pierres lancées à une grande hauteur. Le vent nord-est les emporta au sud-ouest sur le flanc du volcan.

4—6 juin, forte fumée.

15 août, fumée extraordinaire.

3 novembre, le volcan fume d'une manière extraordinaire.

1844. 24—28 mars, forte fumée au volcan.

14 novembre, forte fumée. Schwaner ne signale que ces deux dates en 1844. J'interromps un moment son journal que je reprendrai au mois d'avril suivant.

1845. 8 février, 3 heures 1/2 du soir, tremblement désastreux dans la résidence de Menado ou Manado à Célèbes. Pendant les deux années 1843 et 1844, on avait bien éprouvé, à Menado, quelques secousses, mais elles étaient légères et on y avait fait peu attention. Le 8 février, à 3 heures 1/2 du soir, commença brusquement un tremblement si violent qu'on avait de la peine à se tenir debout; les secousses durèrent 50 à 60 secondes et furent si fortes que tous les meubles, dans les maisons en bois furent renversés; les murs en pierre du fort hollandais d'Amsterdam, ainsi que ceux des fortifications d'Amoerang et de Tanawangko, furent lézardés au premier choc; les maisons en pierre de ces deux localités renversées et les habitations des Chinois, qui étaient construites en pierre, furent détruites de fond en comble ou au moins rendues inhabitables : dans beaucoup d'endroits il s'est aussi formé dans le sol des crevasses dont on dit que l'eau a jailli; les ponts et les chemins ont été détruits; il y a eu des éboulements dans plusieurs montagnes, au Goenoeng Talankaoe, au Tomodon et au G. Pangalombian; dans celles de Lokon et de Kakas Kasang, dans le voisinage desquelles les secousses ont été le plus violentes, il s'est formé des crevasses qui s'étendent du sommet jusqu'à la base; à Tomohon, beaucoup d'arbres tordus et de pierres ont roulé jusqu'au bas. D'après des rapports précis des indigènes, 56 personnes ont perdu la vie dans six districts différents de Menado; 62 autres ont été seulement blessées.

Après le désastre du 8 février, les secousses ont été quotidiennes; les habitants ont été forcés de se retirer sous des tentes, dans les rues ou de vivre en plein air. La dernière secousse a eu lieu le 17 février, à minuit; comme les précédentes, elle a été précédée d'un bruit souterrain. D'après les renseignements fournis par M. Pecqueur, on voyait encore, en 1848, les crevasses et les éboulements que ce tremblement de terre avait produits dans la montagne de Lokon (dans le voisinage de Lota), on les distinguaient à une distance de 4 palen.

A Kema, la mer a envahi deux fois le rivage sur lequel elle a laissé, en se retirant, une grande quantité de poissons qu'on a pu prendre ensuite à la main. Après ces fortes oscillations, elle est rentrée dans ses limites ordinaires. Quelques sources ont donné moins d'eau après les secousses qu'auparavant, d'autres se sont complètement taries (1).

Pendant cette année, trois dates seulement sont signalées dans le journal de Schwaner. Ce sont les suivantes :

23—28 avril, le volcan de Ternate fume plus qu'à l'ordinaire.

18 mai, il fume fortement.

3 septembre, forte fumée.

1846. 25 janvier, 9 heures du matin, l'île de Ternate fut ébranlée par un tremblement assez fort qui dura une minute et demie. La mer s'éleva subitement de quatre pieds et retomba aussi rapidement : ce phénomène se renouvela 10 fois en une heure et continua jusqu'à 4 heures. On a remarqué que, de 9 à 4 heures, l'eau des puits s'était élevée très-haut. Dans la partie méridionale de l'île on n'a entendu qu'un bruit souterrain (2).

Schwaner ne parle pas de ce tremblement, mais il décrit l'éruption suivante :

19 mai, 4 heures du soir, soudaine et forte éruption accompagnée de détonations comme des décharges d'artillerie et d'un bruit semblable à celui de l'eau bouillante. Le sommet était entièrement caché dans les nuages, on ne vit rien de l'activité du cratère. Mais on put juger de sa violence par les colonnes de cendre et de fumée ; elles s'élevaient jusqu'à la hauteur de 4 ou 5,000 pieds au-dessus des nuages qui couronnaient le volcan. L'éruption dura une demi-heure. Le

(1) *Java*, p. 1409-1410. Le *Javasche Courant*, n° 41, 21 mai 1845, donne beaucoup de détails statistiques sur les localités ruinées ou endommagées ; l'article a été reproduit par M. W. F. Versteeg dans le *Recueil* que nous avons cité en note à la date du 1^{er} novembre 1840.

(2) *Junghuhn l. c.*, p. 1412.

vent qui soufflait du N.-E. emporta la cendre au S.-O. où elle causa beaucoup de dommages. A 7 heures et demie, la montagne était redevenue calme.

23 décembre, à Ternate, trois secousses dont les deux premières assez fortes; elles furent précédées d'un bruit semblable au tonnerre (4).

1847. 7 février, éruption qui a duré environ une demi-heure. A cause des nuages qui couvraient le ciel, on n'a été averti du phénomène que par le bruit du tonnerre qui l'accompagnait et par la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus des nuages. L'éruption de la lave eut lieu à la partie septentrionale de la montagne et ne causa aucun dommage. Elle fut précédée et suivie par une secousse de tremblement de terre : toutes deux ébranlèrent toute l'île (2).

8 avril, 3 heures et demie du soir, nouvelle secousse très-forte qui se propagea du nord au sud et dura quelques secondes (3).

7 septembre, 7 heures un quart de nuit, dernière éruption signalée par Schwaner, qui ne donne pas de détails et qui termine sa note par les réflexions suivantes :

On peut conclure de ces données qu'après un repos de 18 ans la montagne de Ternate a, de nouveau, repris son activité en mars 1835;

Qu'une première éruption peu importante s'est renouvelée en 1840;

Que les éruptions successives ont eu lieu à de courts intervalles;

Que les plus importantes, pendant les sept années de 1840 à 1847, sont celles du 2 au 4 février 1840, du 15 avril 1843, du 9 au 15 mai de la même année et du 19 mai 1846.

(4) Janghubn, l. c., p. 1414. *L'Amer. Jour.*, 2^e ser., t. V, p. 422, donne la date du 21.

(2 et 3) Janghubn, p. 1284 et 1415; *Moniteur*, 28 oct. 1847; *Amer. Jour.*, l. c.

Le plus grand nombre des éruptions annuelles, pendant ces 7 ans, tombe dans la première moitié de chaque année. C'est en mai qu'ont eu lieu les plus nombreuses et les plus violentes.

L'année la plus calme a été 1844. C'est en 1840 et 1843 qu'il y a eu le plus d'éruptions.

Batavia, Décembre 1850.

Signé SCHWANER.

1848. 17 octobre, à Menado (Célèbes), fort tremblement accompagné d'un bruit souterrain semblable à celui que produit un ouragan. Il venait de l'est, c'est-à-dire du côté du volcan de Klobat, et se dirigeait à l'ouest (1).

1849. 27 novembre, 3 heures et demie du matin, éruption du volcan de Ternate, précédée d'un roulement semblable au tonnerre et de détonations comme des décharges d'artillerie. Elle présenta un spectacle magnifique; la lave était incandescente, et des jets de lumière qui, brillants comme des éclairs, s'échappaient incessamment de la forte colonne de fumée, éclairaient toute la montagne (2).

30 décembre, à Ternate, une légère secousse (3).

1850. 20 février, 11 heures du soir, à Ternate, nouvelle éruption qui fut encore précédée d'un roulement semblable au tonnerre et de détonations semblables à celles de l'artillerie, et qui ne causa pas non plus de dommages. Une pluie de cendré, sans importance, fut emportée à l'est et tomba dans la mer. Quelques jours auparavant, le temps avait été très-pluvieux. La montagne continua ensuite à lancer beaucoup de fumée (*J. J.*, p. 1284; *N. T.*, t. 4, p. 86) (4).

6 juin, dans l'île de Ternate, tremblement qui dura une minute et fut suivi d'une forte secousse que ressentirent des

(1) Java, p. 1426.

(2) Junghuhn, p. 1284.

(3) Id., p. 1428.

(4) Nous rappellerons que les initiales *N. T.* indiquent le *Natuur kundig Tijdschrift*.

bâtiments à 50 milles anglais de la côte (*J. J.*, p. 4429; *N. T.*, l. c.).

15 et 19 novembre, deux nouvelles éruptions du volcan de Ternate, précédées toutes deux de bruits semblables à des décharges de grosse artillerie. La première, comme au 27 novembre 1849. La deuxième, qui eut lieu à 40 heures du matin, fut peu visible, la montagne resta entièrement couverte. La pluie de cendre fut pourtant portée jusqu'à la mer et tomba à Halmaheira.

Le 28, 10 heures du soir, secousse violente et de longue durée à Ternate.

30 décembre, légère secousse. (*N. T.*, t. 2, p. 343; *J. J.*, p. 4432.)

1851. 11 février, 27 août et 8 octobre, à Ternate, quelques secousses. (*N. T.*, t. 3, p. 418.)

1852. Du 16 septembre au 5 octobre, M. Lange, ingénieur géographe, visita Kakas (résidence de Manado, Célèbes) et les environs. Pendant son séjour, il y eut à Kakas un tremblement si léger qu'il ne fut indiqué que par le cercle vertical de M. Lange, qui ne le ressentit pas. (*N. T.*, t. 4, p. 169.)

26 novembre, 7 heures et demie du matin, à Ternate et Bachian, deux secousses peu dangereuses. Le temps était beau; le volcan de Ternate resta calme, mais on entendit plusieurs détonations souterraines. Les secousses se renouvelèrent pendant plusieurs jours, mais sans dommages. Elles furent désastreuses dans d'autres îles des Moluques. (Voyez au groupe d'Amboine, à cette date.)

1853. Le 7 février, à Batsjan (1), encore un nouveau tremblement qui dura six minutes. Depuis le 26 novembre, les secousses avaient été très-fréquentes à Banda et dans tout l'archipel des Moluques. (*N. T.*, t. 4, p. 202.)

(1) C'est ainsi qu'on écrit souvent le nom de Bachian. Voyez au 15 juin 1854 la synonymie donnée par M. Croot pour Machian et Bachian.

Le 28, vers 2 heures et quelques minutes de la nuit, à Manado (Célèbes), une secousse verticale. (*Ibid.*, p. 636.)

19 mars, 5 heures et demie du matin, à Manado, deux secousses horizontales. (*Ibidem.*)

24 mai, 5 heures et demie du soir, à Manado, trois nouvelles secousses très-légères. (*Ibidem.*)

Le 19 juin, 3 heures 49 minutes du matin, à Manado, violentes secousses horizontales de l'est à l'ouest pendant trois quarts de minute. La veille, au soir, le thermomètre n'était pas descendu au-dessous de 80° F. (26°,5 C.), ce qui est très-extraordinaire, attendu que les nuits sont très-froides à Manado. C'est le quatrième tremblement depuis le commencement de l'année. (*N. T.*, t. 4, p. 636.)

Le 19 juillet, à Ternate, une secousse très-violente. (*Ibid.*)

Le 3 septembre, dans la résidence de Menado (1), une légère secousse.

Le 4, 2 heures du soir, deux nouvelles secousses très-fortes. (*N. T.*, t. 5, p. 366.)

Le 27 décembre, à Manado, légères secousses. (*N. T.*, t. 6, p. 462.)

1854. Le 19 janvier, à Ternate, secousse légère.

Le 2 février, une nouvelle secousse légère. (*N. T.*, t. 6, p. 462.)

Le 30 mars, 2 heures du matin, à Menado et Kema (Célèbes), une violente secousse. (*N. T.*, t. 6, p. 535.)

Le 20 et le 28 avril, à Manado et Amoerang, très-fortes secousses du N.-O. au S.-E. et du N. au S. (*N. T.*, t. 7, p. 334.)

Le 15 juin, M. de Groot, ingénieur des mines dans l'Inde, a fait l'ascension du volcan de Makjan (Machian).

« Je suis parti, dit-il, à 5 heures du matin, du Kampong de Gnofakiaha, principal village de Makjan et situé sur la côte septentrionale de l'île. Accompagné du jeune Goldman, j'ai gagné, en barque (*sampan*), le *brankat* (gorge) par

(1) Je trouve ainsi assez souvent Menado au lieu de Manado dans le *Natuurkundig Tijdschrift*. On écrit ce nom des deux manières.

lequel les eaux de la côte nord se rendent à la mer. Le fond de cette gorge est un sol léger, recouvert jusqu'à la mer de fragments d'une lave basaltique ; quelques-uns sont arrondis comme des cailloux roulés, mais la plupart ont des angles très-prononcés, très-tranchants.

» Leur nombre considérable m'a rendu fort pénible l'ascension que j'avais entreprise en suivant ce brankat. Le chemin est même très-dangereux en plusieurs endroits. Les courants de lave sont coupés par des crevasses à parois très-escarpées qui donnent passage aux eaux pluviales et dont la surface est très-glissante. A chaque instant, on risque de s'y rompre les jambes, et souvent même on ne peut les traverser qu'à l'aide d'un frêle tronc d'arbre. N'ayant pas toujours des arbres dans le ravin pour établir des ponts de ce genre, j'ai dû souvent sauter par-dessus les crevasses.

» A une petite distance du rivage, les parois du brankat s'élèvent déjà à 30 ou 40 mètres de hauteur ; plus on avance, plus elles s'élèvent et plus aussi elles se rapprochent. En quelques endroits, ces murs latéraux sont formés de rochers qui atteignent 80 à 100 mètres de hauteur verticale. La distance qui les sépare ou la largeur de la gorge diminue rapidement, et quand je ne fus plus qu'à 30 ou 50 mètres du cratère, le ravin devint tellement étroit que je ne pus plus avancer et que je fus forcé de retourner.

» Pour moi, il est évident que la montagne de Makjan a eu au moins deux grandes périodes d'éruptions : dans la première, le grand cratère était tourné vers le N. 45° O. ; dans la deuxième, il s'est comblé en grande partie, de manière qu'un monticule couvert de végétation s'élève dans l'intérieur du cratère ancien.

» Je n'ai pu y remarquer la moindre trace d'activité actuelle.

» Le bourrelet circulaire environnant le cratère qui s'ouvre vers le N. 45° O. est séparé, à l'ouest, d'un pic élevé et isolé sur lequel je suis monté. J'étais accompagné de plusieurs Makjannais, de mon jeune Tangaron et d'un Ternatois. Nous

avons commencé notre ascension à 6 heures du matin et, à midi, nous atteignons le point le plus haut; nous nous y reposâmes un quart d'heure, et songeant aussitôt au retour, nous nous retrouvions à 3 heures $1\frac{1}{2}$ sur le bord de la mer.

» Jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, la montagne est couverte de *pisang* sauvages, de *manga* et de magnifiques fougères qui ont jusqu'à 20 pieds de haut.

» Du sommet du volcan de Makjan, j'ai pu voir parfaitement celui de Motir; celui-ci n'a eu qu'une période d'éruption. Les cratères de Makjan et de Motir s'ouvrent dans une direction à peu près opposée; le premier, ainsi que je l'ai déjà dit, est situé vers le N. 45° O. et le second vers le S. 45° O.

» Sur les côtes septentrionale et orientale de l'île Makjan, le fond de la mer est formé de roches provenant du volcan. »

« Le jeudi 18 juin 1854, ajoute M. de Groot, je me suis rendu à Batjan (1). Comme nous passions entre la grande et la petite Towali, vers midi, pendant que nous étions à table, le secrétaire indigène du Résident nous dit : « *Toewan, ada goenoeng kloewar api* » (la montagne vomit du feu). Nous montons en hâte sur le pont et nous reconnaissons qu'il s'agit de la montagne de Makjan sur laquelle je suis monté lundi dernier. On lit dans Valentyn qu'elle a eu une grande éruption en 1646, et qu'elle a crevé pendant un affreux tremblement. Les habitants de Makjan n'ont aucun souvenir que personne, européens ou indigènes, soit jamais monté sur cette montagne. La crevasse dont parle Valentyn et qu'il désigne par le nom d'*Ornières de Makjan* est le brankat ou ravin par lequel j'ai fait mon ascension.

» Je suis très-curieux de retourner à Makjan et d'étudier de près cette éruption : — à 2 heures $1\frac{1}{2}$ elle paraît terminée; le sommet de la montagne reste encore enveloppé de fumée et de vapeurs qui se précipitent peu à peu. M. Goldman, qui dessine très-bien, a fait comme moi deux croquis de

(1) L'île de Bachian.

cette éruption ; nous avons pris la vue de la montagne à midi, au moment où l'on nous fit remarquer le phénomène, et telle qu'elle s'offrait vers 2 heures 1/2.

» Le 4 juillet, à 5 heures du soir, nous vîmes jeter l'ancre devant Gnofikiaha, principal village de Makjan. A Gnofikiaha, nous primes des informations sur l'éruption du Goenoeng Makjan, et, à notre grand étonnement, nous apprîmes qu'il n'y avait pas eu d'éruption, que le volcan n'avait pas même vomi de la fumée. »

« Il est bien connu, écrivait depuis M. de Groot, que plusieurs fois de pareilles illusions d'optique ont eu lieu aux Moluques. Mais ici le phénomène a d'abord été remarqué par les indigènes. Le Djoeroetoelies (le secrétaire) du Résident est un homme âgé, qui parcourt ces mers depuis au moins 40 ans; il est bien certain qu'il n'aurait pas voulu s'exposer à tromper son Résident et à nous déranger de notre dîner; pour le Résident et pour moi, ainsi que pour le lieutenant Veenhuizen et le jeune M. Goldman, qui voyageait avec nous, l'éruption a paru tellement grande, magnifique et terrible, que le Résident et moi en avons fait chacun deux dessins. »

« On connaît les *fata morgana* des côtes de Sicile; on sait comment, par un ciel pur en apparence et une atmosphère chaude, on aperçoit des navires, des tours, des villes et des montagnes imaginaires. Une semblable illusion d'optique aurait-elle eu lieu pour la montagne de Makjan? »

M. Brumund (J.-F.-G.), qui rapporte la relation textuelle de M. de Groot, y ajoute les coordonnées géographiques des quatre volcans de cet archipel :

Le sommet des volcans de

Makjan est par 0° 18'	lat. N. et 127° 34'	long. E. de Gr.
Motir est par 0° 28'	— 127° 29' 30"	—
Tidore est par 0° 38' 20"	— 127° 30' 20"	—
Ternate est par 0° 48' 30"	— 127° 26' 30"	—

On sait que du temps de Valentyn on regardait le volcan de Makjan comme ayant une communication souterraine avec

celui de Motir et le Gammacanorre d'Almaheira (Gilolo). Depuis, Reinvardt a cru que ces communications intérieures s'étendaient encore à d'autres foyers volcaniques.

Enfin M. Brumund donne la synonymie de ces îles. Dans l'archipel : Makjan s'écrit aussi Macquian, Makian, Mokian, Matsjan ou Matschan. On dit Mortier, Mortes et Motil pour Motir, et Bachian, Batsjan, Batian, Batschian et Bacquian pour Batjan (4).

Le 18 juillet, à Menado, tremblement signalé par M. E. Meriam. Je n'en trouve aucune trace dans le *Natuurk. Tijdsch.*

Dans le courant du mois d'août, à Ternate, plusieurs secousses avec bruit souterrain. Il y a eu aussi, à Batjan un tremblement très-fort. (*N. T.*, t. 7, p. 334.)

Le 27 septembre, dans la soirée, à Ternate, tremblement sans dommages. (*N. T.*, t. 8, p. 189.)

Le 8 octobre, 11 heures du matin, à Amoerang (résidence de Manado), fortes secousses. (*Ibid.*)

Le 3 novembre, 10 heures du soir, à Amoerang et Ratahan (Manado), secousse d'environ deux minutes à travers tout le Minahassa.

Le 24, phénomène semblable. C'est la deuxième et dernière secousse du mois à Manado. (*Ibid.*)

Le 24 encore, vers midi et demi, à Ternate, tremblement très-fort, d'abord vertical, puis horizontal; suivant quelques personnes, il aurait duré trois minutes. Il fut ressenti par les bâtiments en rade. (*N. T.*, t. 8, p. 190.)

Le même jour et à la même heure, vers 0 heure 30 minutes du soir, à l'île de Batjan, trois fortes secousses du N.-E. au S.-O. Les deux premières ont duré de 40 à 50 secondes environ, la dernière plus longtemps encore.

Le 25, vers 4 heures 30 minutes du soir, encore une secousse pareillement du N.-E. au S.-O. Elle a duré 40

(4) J.-F.-G. Brumund, Fragment mijner reize door de Molukko's, dans le *Tijdsch. voor Ned. Indie*, t. 5, p. 330—335. Batavia, 1836.

secondés. A 7 heures du soir, une deuxième secousse plus courte.

Le 25 (*sic*, le 26?), à 2 heures 30 minutes, 5 heures et 10 heures environ du matin, trois légères secousses. (*N. T.*, t. 9, p. 152 et 153.)

1855. Le 15 mars, à Gorontalo (résidence de Manado), très-fortes secousses.

Le 21, vers 10 heures 1/2 du matin, à Manado et Kema, secousses très-fortes.

Le 23, à Gorontalo, nouvelles secousses très-fortes. (*N. T.*, t. 9, p. 334.)

Le 3 avril, à Gorontalo, tremblement long et très-fort. Le mouvement d'abord vertical devint peu à peu horizontal. (*Ibid.*, p. 335.)

Le 25 avril, dans la matinée, à Ternate, tremblement violent qui se renouvela par intervalles jusqu'à 2 heures du soir. La direction, autant qu'on peut le reconnaître, était de l'est à l'ouest. Quelques bâtiments publics et particuliers ont été endommagés. Le fort de Dodinga, à Halmahera, a besoin d'être reconstruit. Les vaisseaux en rade ont ressenti le mouvement. (*N. T.*, t. 9, p. 334.)

Le 14 juin, 11 heures du matin, à Ternate, une secousse qui s'est renouvelée à 5 heures du soir et dans la nuit à divers intervalles. On a encore ressenti des secousses de temps en temps pendant six jours; la direction était du nord au sud; plusieurs cependant ont été verticales. On ne se rappelait rien de semblable depuis 1840. On les a ressenties à Dodinga dans l'île d'Halmahera ou de Gilolo. La plus forte y a eu lieu à 4 heures du soir.

Depuis on a ressenti de légères secousses de temps en temps jusqu'au 14 juillet (1).

Le 21, 10 heures du matin, à Kema (Célèbes), trois secousses légères.

Le 24, 8 heures du matin, à Manado, léger tremblement.

(1) *N. T.*, t. 9, p. 518.

Le 27, 10 heures du matin, à Amœrang (Célèbes), tremblement léger (1).

Le 14 juillet, 4 heures du soir, à Ternate, tremblement extrêmement violent, qui commença par un choc vertical et finit par un mouvement horizontal. Il dura deux minutes et causa de grands dommages. Une femme fut écrasée au moment où elle fuyait de sa maison, et 3 ou 4 personnes furent blessées plus ou moins grièvement. Tous les édifices ont été endommagés; on estime à 50 mille florins (cent mille fr.) les dommages. — Suivant des nouvelles du 17, les secousses s'y renouvelaient encore à de courts intervalles. Elles étaient horizontales du N. au S., mais plusieurs furent verticales. La population avait abandonné les maisons et s'était retirée dans des baraques ou sous des tentes.

Les secousses paraissent avoir été encore plus fortes à Tidore et à Gilolo (Halmaheira) qu'à Ternate. A Tidore, 25 maisons ont été renversées, 10 hommes et 14 femmes ont péri sous les ruines; dans la même île, 3 hommes et 5 femmes ont été écrasés par les fragments de rochers qui se sont détachés de la montagne de Dojado. On attendait d'autres renseignements des places voisines.

On n'a rien observé de particulier dans le volcan de Ternate (2).

Le 11 et le 16 août, à Manado (Célèbes), légères secousses.

Le 12 septembre, 1 heure du soir, une nouvelle secousse.

Le 21, vers 11 heures du matin, à Gorontalo (Célèbes), une secousse légère.

Dans le courant d'octobre, à Ternate, légères secousses.

Dans la nuit du 16 novembre et dans la matinée du 23, à Ternate, deux secousses légères (3).

Le 3 décembre, 1 heure du matin et 5 heures 1/2 du soir, deux nouvelles secousses légères.

(1) *Ibid.*, p. 521.

(2) *N. T.*, t. 9, p. 519.

(3) *N. T.*, t. 10, p. 451 et 452.

Le 4, 1 heure du matin ; le 7, 6 heures 1/2 et 8 heures du matin ; le 10, 4 heures du soir, le 20, vers 4 heures du matin, et le 27, 9 heures du soir, à Manado, légères secousses (1).

Le 5 décembre, 7 heures du matin, à Gorontalo (résidence de Manado), deux fortes secousses consécutives qui ont fait quelque mal et lézardé les maçonneries du nouveau fort. (*N. T.*, t. 11, p. 247.)

1856. Le 3 janvier, vers 11 heures du soir, à Manado (Manado), commencement d'une série de secousses qui ont été nombreuses dans le mois. On cite les dates suivantes :

Le 5, 7 heures du soir.

Le 10, 4 heures du soir.

Le 11, vers 2 heures (*sic*), tremblement le plus fort.

Le 18, 8 heures, 10 heures 1/2 du matin, 1 heure du soir et minuit.

Le 21, de 10 heures du soir à 2 heures du matin, plusieurs très-fortes.

Le 25, vers 5 heures du matin.

Le 28, vers 10 heures du matin. Le temps a été très-inégal dans ce mois ; sur les côtes il a été très-pluvieux ; dans la plupart des districts de la montagne, il y a eu une grande sécheresse. (*N. T.*, t. 10, p. 454, et t. 11, p. 246.)

Le 11, de nuit, à Ternate, légères secousses.

Le 13, 5 heures 1/4 du soir, à Ternate encore, tremblement violent ; maisons endommagées.

Le 19, dans la soirée, nouvelles secousses légères. (*N. T.*, t. 10, p. 454, et t. 11, p. 245.)

Dans le courant du mois, il y a encore eu deux secousses à Gorontalo, dans la résidence de Manado. (*Ibid.*, p. 248.)

Les 7, 11 et 14 février, à Manado, trois secousses, dont la deuxième, vers 11 heures 1/2 du soir, a été la plus longue, sans causer toutefois de dommages. Temps pluvieux dans

(1) *Ibid.*, p. 455.

la première moitié du mois, mais moins dans les montagnes que dans les basses terres. (*N. T.*, t. 11, p. 247.)

Le 12, 11 heures du soir, à Ternate, tremblement léger, mais d'une minute de durée.

Le 29, 10 heures $3\frac{1}{4}$ du soir, encore une légère secousse. (*Ibid.*)

Le 7 mars, vers 11 heures et demie du soir, à Ternate, une légère secousse. (*N. T.*, t. 11, p. 250.)

Le 26 mai, 8 heures du soir, à Manado (Célèbes), secousse violente et de très-longue durée.

Le même jour, 8 heures et demie du soir, à Ternate, et le 28, 4 heures du matin, légères secousses. (*N. T.*, t. 11, p. 482.)

Le 30, dans l'après-midi, à Gorontalo (Célèbes), tremblement très-fort. Tout le mois a été pluvieux, néanmoins les vents du S.-E. avaient déjà repris le dessus. (*N. T.*, t. 12, p. 267.)

Le 26 juin, vers 5 heures du soir, à Manado, légère secousse. (*N. T.*, t. 12, p. 266.)

Le 4 juillet, 10 heures du soir, à Manado, secousses qui se sont renouvelées le 23, à 10 heures et demie du soir, et les 24 et 26, vers 8 heures et demie du matin. Ces dernières ont été d'une violence extraordinaire. Le mois entier, à l'exception de quelques jours secs, y a été très-pluvieux, surtout dans les montagnes où les chemins ont beaucoup souffert, fortes bourrasques de l'ouest. (*Ibid.* p. 266.)

Le 23, 11 heures du soir, le 29, 2 heures et demie de l'après-midi et le 30, 2 heures du soir, à Ternate, légères secousses, fortes pluies; le temps y a été généralement pluvieux avec forts coups de vent du S.-E. Les girofliers ont souffert. (*Ibid.*)

Les 4, 5 et 6 août, à Manado, légères secousses. (*Ibid.*, p. 267.)

Nuit du 6 au 7, à Gorontalo (Célèbes), violentes secousses; les fortifications ont éprouvé quelques dommages. Comme à Manado, les pluies ont alterné avec des coups de vent de l'ouest jusqu'en décembre. (*N. T.*, t. 13, p. 267.)

Le 18 et le 23 septembre, à Manado, secousses très-fortes. Le volcan actif de la petite île de Roeang, dans le voisinage immédiat de l'île de Tagoelandang, lança alors à plusieurs reprises des colonnes de fumée qui firent craindre une éruption prochaine aux habitants de cette dernière île. (*N. T.*, t. 12, p. 503.)

Ce volcan m'est inconnu.

Le 24 octobre, vers 9 heures 1/2 du soir, à Manado, une légère secousse.

Le 9 novembre, 5 heures 1/2 du soir, à Ternate, une secousse légère. (*N. T.*, t. 13, p. 267.)

1857. Le 22 janvier, 8 heures du matin, à Manado, légères secousses.

Le 26, 4 heures 1/2 du soir, à Ternate, secousses légères.

Le 6 février, 9 heures du soir, à Manado, secousses légères.

Le 10, 10 heures du soir, à Ternate, légères secousses, toutes sans dommages. (*N. T.*, t. 13, p. 268.)

Le 25, vers 6 heures 1/2 du soir, dans la division de Gorontalo, une secousse violente qui a endommagé plusieurs bâtiments du gouvernement. Ce mois a été marqué par une grande sécheresse, celui de mars l'a été par les pluies. (*Ibid.*, p. 463.)

Le 21 mars, vers 4 heure du matin, à Manado, deux secousses très-violentes.

Le même jour, vers 4 heure 1/2 du matin, à Ternate, secousse d'une violence remarquable et dirigée du S.-O. au N.-E.; elle a duré une demi-minute et n'a pas causé de dommages. (*Ibid.*, p. 464.)

Le 6 avril, vers 10 heures du matin, à Gorontalo (Célèbes), une légère secousse. (*N. T.*, t. 14, p. 212.)

Le 21, vers 7 heures du soir, à Ternate, légère secousse dont la direction n'a pas été remarquée à cause de la rapidité du mouvement. A Manado, même heure, elle a été violente et accompagnée d'un bruit souterrain. Ce bruit s'est renouvelé plusieurs fois dans le Minahassa. (*N. T.*, t. 13, p. 463.)

Le 3 mai, 11 heures du matin, à Manado, une légère secousse. A Ternate, une secousse semblable dans la matinée. (*N. T.*, t. 44, p. 240.)

Le 27, vers 7 heures du soir, et le 29, même heure, à Gorontalo, deux forts tremblements; ils commencèrent par des chocs auxquels succéda un mouvement ondulatoire du sud au nord. Les bâtiments du gouvernement éprouvèrent quelques dommages. (*Ibid.*, p. 421.)

Les mêmes jours et à la même heure, à Manado, secousses légères.

On ne signale que le 27 pour Ternate où l'on sentit, dans la soirée, une secousse légère, mais de 20 secondes de durée. (*Ibid.*, p. 241.)

Le 20 juillet, vers midi et demi, à Gorontalo, une légère secousse.

Le 26, 8 heures 1/2 du soir, à Ternate, tremblement ondulatoire, faible et de quelques secondes de durée. (*Ibid.*, p. 420 et 421.)

Le 2 août, heure non indiquée, tremblement semblable au précédent.

Le 8, 11 heures 1/2 du matin, à Kema (Célèbes), légère secousse.

Le 14, à midi, secousse semblable.

Le 30, 8 heures 1/2 du soir, une troisième secousse ressentie aussi à Manado et à Gorontalo où elle a été assez forte.

Le 1^{er} septembre, 3 heures 1/2 du soir, à Manado, une secousse. (*N. T.*, t. 44, p. 424, et t. 45, p. 255.)

Le 6 octobre, vers 8 heures du matin, dans le Minahassa (pointe N.-E. de Célèbes), tremblement léger. (*N. T.*, t. 45, p. 255, et *Petermann's. Geog. mittheilungen*, 1858, VIII, p. 338.)

Le 11 novembre, vers 10 heures du matin, à Gorontalo, une secousse.

Le 17, 4 heures du matin, à Manado, une secousse. (*N. T.*, t. 45, p. 256.)

Le 18, vers 4 heures 1/2 du matin, à Ternate, une légère secousse. La mer monta très-haut sur la côte. Les vieillards ne se rappelaient pas avoir vu une marée aussi considérable. (*Ibid.*, p. 257.)

Le même jour, 6 heures et 9 heures du matin, à Manado, nouvelles secousses.

Le 17 et le 18, la mer monta très-haut sur la côte de Kema (Célèbes); les eaux étaient dans un mouvement violent, elles inondèrent plusieurs habitations placées sur le rivage.

Le 19, 10 heures du matin et 7 heures du soir, à Manado, nouvelles secousses.

Le 23, 3 heures du matin, à Manado, encore une secousse.

Le 25, 5 heures du matin, à Gorontalo, une secousse. (*Ibid.*, p. 256 et 258.)

Le 11 décembre, 2 heures du matin, à Manado, une secousse légère.

Le 18, de 10 heures à 11 heures du soir, et le 19, midi, à Ternate, légères secousses.

Le 19, minuit, et

Le 25, vers 8 heures du soir, à Manado, secousses légères. (*Ibid.*, p. 257 et 258.)

1858. Le 11 janvier, 1 heure 1/2 du soir, et le 21, midi et demi, deux tremblements. (*N. T.*, t. 45, p. 258).

Le 24, 1 heure du soir, à Ternate, une secousse verticale assez forte; elle a duré 30 secondes. On l'a ressentie également à Bachian. (*Ibid.*)

Le 19 février, 4 heures du matin, à Manado, une secousse.

Le 27, 6 heures 1/2 du soir, une nouvelle secousse d'une force extraordinaire; elle dura près d'une minute, tout fut mis en mouvement; il n'y eut cependant pas de dommages.

Le même jour, dans la soirée, à Ternate, une secousse assez forte de l'ouest à l'est. Des murs furent lézardés.

Le 28, vers 7 heures du soir, à Ternate, une secousse assez forte et de longue durée. (*Ibid.*, p. 469 et 470.)

Le 7 mars, 2 heures 1/2 du soir, à Manado, une secousse verticale assez forte.

Le 12, 10 heures du soir, et

Le 13, 9 heures et 10 heures 1/2 du soir, nouvelles secousses plus ou moins fortes. (*Ibid.*, p. 474.)

Le 25, 1 heure du matin, à Gorontalo, une secousse assez forte.

Le 28, 4 heures du matin, une nouvelle secousse. (*N. T.*, t. 17, p. 267.)

Le 29, 5 heures du matin, à Manado, nouvelle secousse. (*N. T.*, t. 15, p. 474.)

Le 20 avril, vers 6 heures 1/2 du soir, à Manado, quelques légères secousses.

Le 30, vers 2 heures 1/2 du matin, à Gorontalo, tremblement court, mais fort. (*N. T.*, t. 17, p. 267.)

Les 17, 20, 21, 24 et 31 mai, à Gorontalo, plusieurs secousses. Celles du 21 et du 31 ont été d'une force extraordinaire. (*Ibid.*, p. 269.)

Le 22, 10 heures du matin, à Kema, un tremblement.

Le 4 juin, 7 heures du matin, à Manado, une secousse assez forte.

Le même jour, vers 7 heures du matin, à Ternate, une secousse assez violente du sud au nord; quelques bâtiments ont été endommagés. On l'a ressentie en même temps dans l'île de Bachian.

Le 29 juillet, 6 heures 1/2 du soir, à Ternate, une secousse assez longue, mais pas très-forte.

Les 2 et 3 août, légères secousses encore.

Le 23, 5 heures 40 minutes du matin, une secousse verticale assez forte, mais sans dommages. (*Ibid.*, p. 268—270.)

Le 24 septembre, 11 heures du soir; le 23, 4 heures du matin; le 24, 10 heures 1/2 du matin, et le 27, 2 heures de la nuit, à Manado, secousses dont deux assez violentes. (*Ibid.*, p. 420.)

Les 15, 16, 17, 21, 22 et 24 octobre, dans le district d'Amoerang (résidence de Manado), plusieurs secousses

accompagnées d'un fort bruit souterrain; on craignait une éruption du volcan Sapoetan. (*Ibid.*, p. 424.)

J'ai signalé, au commencement de cette troisième partie de mon travail, un tremblement de terre ressenti dans l'île de Bornéo en 1849. C'était le seul que je connusse quand j'ai rédigé ce mémoire. Je puis en citer un deuxième qui a eu lieu en 1857 :

Le 30 octobre, à 8 heures 35 minutes du soir, on a ressenti deux courtes secousses consécutives à Samarinda, sur la rivière Mahakkam, dans la colonie hollandaise de Kotei, sur la côte orientale de l'île, par 0° 50' lat. S. et 115° long. E. environ, les secousses étaient dirigées du sud au nord. (*N. T.*, t. 46, p. 69.)

Je n'ajouterai pas ici les faits que je me proposais de donner comme supplément aux deux premières parties de mon travail; je les renvoie à la fin de la quatrième et dernière partie.

OBSERVATIONS
SUR L'AFFAIBLISSEMENT
DES
ÉTUDES GRAMMATICALES
ET LITTÉRAIRES

dans les Colléges,

PAR M. J. CONUS,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE D'ÉPINAL,

Membre titulaire.

Ce n'est pas trop exiger, sans doute, d'un élève de rhétorique, qu'il sache passablement sa grammaire française élémentaire et qu'il ait un peu d'orthographe. Où serait le mal, si, outre cela, il s'était déjà familiarisé avec quelques-unes des difficultés de notre langue, dont la solution est trop souvent abandonnée aux hasards de l'usage et de la conversation ? Il s'en faut bien, cependant, que l'on obtienne toujours ce modeste résultat, et l'on entend partout, dans les classes de lettres, les maîtres se plaindre que leurs élèves ignorent les principes les plus élémentaires de la grammaire.

Cinq années cependant sont consacrées à l'étude théorique et pratique du français. Ce temps n'est-il pas plus que suffisant pour revoir plusieurs fois la grammaire, pour rompre les élèves à l'analyse et les familiariser avec les règles principales, par une série graduée d'exercices oraux et écrits ? Des élèves de quatrième, je le veux bien, ne sauraient être des grammairiens consommés, mais ils peuvent et doivent avoir des connaissances précises, véritables jalons, qui plus tard les aideront à se retrouver dans le dédale des difficultés de notre langue, s'ils ont la curiosité de s'y engager, pour compléter leurs études. Après quelques années de pension, les jeunes filles parlent et écrivent assez correctement ; au sortir de l'école normale, un instituteur, armé jusqu'aux dents de ses règles de grammaire, se montre impitoyable pour la moindre faute de langage. Nos élèves sont moins puristes, nous ne les en blâmons pas ; l'horizon moins borné de leurs études leur élève l'esprit, mais ils ne sont pas dispensés, pour cela, d'avoir des principes fixes et arrêtés, seul moyen pour eux de ne pas suivre une routine aveugle.

Demandez* à un élève de troisième, la définition des dix parties du discours, les fonctions diverses des mots dans la phrase, vous avez l'air de lui parler une langue inconnue. Hier, il achevait ses cours de grammaire ; aujourd'hui déjà, il n'a plus qu'un vague souvenir de toutes les choses qu'on y apprend. Il les a sues cependant, et ne voulant pas, lui élève de lettres, paraître en savoir moins que les élèves des classes inférieures, il hasarde une réponse, quelle réponse ! Il prend une chose pour une autre, un adverbe pour une préposition et réciproquement. Ce sont des riens, dira-t-on ; oui, si l'on s'arrête à la faute, non, si l'on regarde plus haut. La confusion dans le langage est l'indice de la confusion qui est dans l'esprit. L'enfant qui ne dit pas ce qu'il veut dire, ou qui ne sait pas le dire, quand ce sont des choses à sa portée, est un brouillon ou un ignorant. Ceux qui font

bon marché des limites de l'adverbe ou de la préposition, limites qui se déplacent quelquefois, passeront-ils aussi légèrement sur l'étourderie et l'ignorance? Il y a des riens qui ont une importance capitale dans l'éducation. Un de ces riens, c'est de ne jamais permettre, à un enfant, de se contenter d'à peu près. Une tête meublée d'à peu près est une véritable Babel, surtout en fait de grammaire. Ce qu'il faut, dit Montaigne, ce n'est pas une tête pleine, c'est une tête bien faite.

Il ne faut pas vivre longtemps avec les élèves d'humanités, pour s'apercevoir de l'insuffisance de leurs connaissances grammaticales. Donnez-leur un texte latin ou grec à expliquer à livre ouvert, les voilà arrêtés tout court, non parce qu'ils ignorent le sens des mots (on le leur donne), mais parce qu'ils ne trouvent pas, ne cherchent même pas les rapports des mots et des membres de phrase. Ils voient tout d'un bloc, pour ainsi dire, et l'analyse ne porte pas la lumière dans ce ténébreux chaos. Si quelquefois ils devinent d'instinct, c'est que la phrase est facile, et que le sens vient tout seul sous les mots; mais quand ils sont aux prises, avec un raisonnement serré de Démosthène, ou une ample période de Cicéron, c'est en vain qu'ils veulent embrasser d'une seule vue cette masse de détails, si habilement groupés autour de l'idée principale. Plus ils font d'efforts pour pénétrer cette savante obscurité, moins ils réussissent; il n'y a pour eux qu'éblouissement et que fatigue. Quel temps il faut non pas perdre, mais employer alors, pour les remettre sur leur chemin! On leur a enseigné mille fois le secret pour sortir d'embarras; mais il faut leur apprendre une fois de plus à diviser les difficultés, en décomposant la phrase et les propositions. Il y a quelques années, une circulaire du Ministre recommandait de faire de fréquentes analyses dans les trois langues. La routine aveugle à laquelle tiennent tant les élèves, et qui fait l'éternel tourment des maîtres, montre bien la sagesse des prescriptions ministérielles.

Cet état de choses amène naturellement à demander ce qu'on fait dans les classes de grammaire. Donne-t-on à la grammaire française, à des exercices multipliés, oraux et écrits, un temps proportionné à l'importance de cette étude? Si malheureusement le temps dû au français, sous prétexte que c'est du français, était employé au grec et au latin, ce serait sans aucun profit pour ces deux langues, et au grand préjudice du français. Les professeurs de grammaire tiennent à avoir des élèves forts en latin et en grec : du français, il n'en est pas question, c'est la langue maternelle, on dirait qu'elle s'apprend toute seule. Avec quel sans façon aussi on traite la grammaire française ! Le plus souvent on se contente de donner une leçon, sans la lire en classe, sans l'expliquer, et le lendemain on la récite au pas de course. N'a-t-on pas un devoir grec ou latin à corriger? Quels fruits peut-on retirer de cette méthode expéditive? La leçon fût-elle sue pour le moment, soyez sûr que demain elle sera à demi-oubliée, dans quelques semaines il n'en restera plus trace. Cela explique pourquoi, dans chaque classe, chaque jour, la tâche indiquée sur le programme étant faite, ou censée faite, quand on additionne les résultats, la somme se tient dans le voisinage de zéro.

Dans un examen, un élève de grammaire explique assez couramment un morceau grec ou latin, qu'est-ce que cela prouve? C'est un air qu'on lui a appris, il l'a retenu, et il le chante de mémoire, c'est bien pour l'acquis, mais éprouvez-le sur un autre point. Donnez-lui à déchiffrer une version de la force de sa classe; qu'il vous montre, à travers les tâtonnements de l'improvisation, qu'il est autre chose qu'un bon perroquet, et vous aurez la certitude que son intelligence a été aussi bien exercée que sa mémoire. Faites-lui rendre compte des formes de langage les plus usuelles, comme de celles qui se présentent plus rarement. Mais que ses réponses soient autre chose que des oui et des non, amenés forcément par la manière dont est posée la question

du professeur, seulement alors l'examen sera sérieux, et prouvera que l'élève sait, ou non, quelque chose.

La conclusion de ce qui précède, c'est qu'il faut redonner la première place à la grammaire française. En définitive on n'apprend le grec et le latin que pour mieux savoir le français. Or, c'est un fait, que dans nos collèges, on ne sait pas le français : si on ne le sait pas, c'est qu'on ne l'apprend pas, ou qu'on l'apprend mal, ce qui revient au même. Le mal est arrivé à un point tel, qu'il demande le remède le plus prompt et le plus énergique. Il ne faut plus que dans les classes d'humanités, les élèves, dans leurs versions, décalquent servilement, sur le latin, des phrases qu'ils prennent pour du français. Quand arrive la correction d'un de ces devoirs, où la grammaire est violée d'un bout à l'autre, le professeur ne sait où donner de la tête, et recule devant une tâche impossible ; à peine si tout le temps d'une classe suffirait pour remettre sur pied une version pareille. Si ce n'était là qu'une rare exception, il n'y aurait pas lieu d'en faire mention, les meilleures classes ont leurs misères, mais c'est la majorité des élèves qui en est là, et c'est sur elle qu'il faut régler la marche de la classe.

L'explication des auteurs français et l'exercice de la composition française donnent lieu à des observations semblables. Point de méthode raisonnée, mais toujours la routine, l'aveugle routine, le fléau des études. Nous ne parlerons pas des fautes d'orthographe, depuis longtemps elles ont droit de cité. Malheureusement le style vaut l'orthographe, la grammaire ne fait pas l'écrivain, mais il n'y a pas d'écrivain sans correction, et quoique M. Villemain ait dit, avec justesse, de notre langue, qu'en devenant plus grammaticale, elle est devenue moins française, il n'y a pas lieu de redouter, pour des écoliers l'influence fâcheuse de la grammaire. Il sera toujours temps, plus tard, s'ils deviennent des écrivains de génie, de leur accorder des privilèges et de la liberté. Sans la grammaire, comment nous reconnaître dans les construc-

tions louches, les tournures forcées, les accords impossibles? Là s'arrêtent les services qu'elle peut rendre; il faut chercher ailleurs les secrets du style : dans le commerce assidu des maîtres et dans l'exercice journalier de la composition.

L'étude tronquée de la grammaire est la plaie des classes inférieures; la plaie des classes d'humanités est, avec l'ignorance des principes, l'insuffisance de la lecture : sans grammaire, point de correction; sans la lecture, point d'idées et point de style. Il faut à l'écolier beaucoup de livres, de bons livres, et surtout d'autres livres que ceux qui, expliqués lentement dans sa classe, ou récités par courts fragments, n'existent plus pour lui que comme des instruments d'étude pour la langue, comme des preuves développées à l'appui des règles de la grammaire. Il sent lui-même que d'autres livres lui sont nécessaires, et, faute de bons, il en lira d'absurdes ou de détestables, que nulle surveillance ne pourra éloigner de son intelligence justement curieuse et insuffisamment remplie. Des voyages, des mémoires, des œuvres de critique littéraire, des études sur l'antiquité et tout ce qui peut exister de bon parmi les œuvres historiques, voilà ce qu'on doit s'efforcer de faire lire à l'enfant, à travers les occupations régulières de la vie du collége et pendant les longs jours de vacances.

Tel est le mal sourd qui travaille depuis quelques années les études secondaires. Est-il impossible d'y trouver un remède? Nous ne le pensons pas. Que les classes de grammaire restent renfermées dans leurs attributions; qu'elles n'anticipent pas sur les classes de lettres; que l'on n'y fasse pas accidentellement, ou à de rares intervalles de la grammaire et des exercices appliqués aux règles. Libre au maître de jeter sur une étude aride par elle même, toute la variété et tout l'intérêt possibles. Les moyens et les livres instructifs et intéressants ne manquent pas. Qui empêcherait aussi, dans les classes supérieures, de consacrer une heure, par semaine, à la révision de la grammaire et à la solution de

quelques difficultés grammaticales? — J'entends l'éternelle objection : — où trouver du temps avec les exigences du programme? — Que dire à cela? — Quand un vaisseau fait eau, on jette à la mer les choses inutiles.

ESSAI HISTORIQUE
SUR
BEAUFREMONT,
SON CHATEAU ET SES BARONS,

PAR J.-CH. CHAPELLIER,
INSTITUTEUR,
Archiviste de la Société d'Émulation des Vosges.

Troisième partie.

Après avoir lutté pendant un demi-siècle contre la politique et les armes de la France, la Lorraine, dépeuplée et ruinée, subissait enfin la loi du plus fort. Charles IV n'avait pu opposer qu'une résistance éphémère à l'invasion de 1669. Obligé de quitter une dernière fois sa capitale, il était allé, suivi de quelques sujets fidèles, demander des secours et offrir ses services aux ennemis de la France, gagner encore quelques lauriers sur les champs de bataille, puis rendre le dernier soupir sur la terre étrangère. (18 septembre 1675.)

Pendant ce long règne, qui fut pour notre pays une période de calamités incessantes, quatre mille gentilshommes et cent mille lorrains avaient perdu la vie dans les combats (1), au

(1) Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 5, p. 412.

service de leur prince et pour le maintien de leur nationalité. Un grand nombre des anciennes familles s'étaient éteintes : celles qui subsistaient encore avaient vu leurs richesses s'évanouir, et suivre en quelque sorte la progression décroissante de la prospérité publique. La ruine de la haute noblesse avait été tellement complète que, vingt ans plus tard, vers 1695, on comptait à peine deux ou trois familles, et c'étaient les plus opulentes, ayant de 40 à 12 mille livres de rente ; moins de quinze autres n'avaient pas plus de 4 à 6 mille livres, et celles qui venaient après en possédaient moins de 4,000 (1).

Qu'on juge, par ces chiffres, de la misère qui devait régner parmi le peuple, et surtout dans la population des villes, tant de fois assiégées, prises et pressurées par les contributions et les autres exigences de la guerre !

L'anéantissement de leur fortune et la ruine de leur château de Beaufremont furent évidemment les causes qui forcèrent les familles de Tornielle et de Lenoncourt à vendre la baronnie de leurs ancêtres.

Nous ne reviendrons pas sur cette vente, mais à partir du jour où elle eut lieu, Beaufremont, bien qu'il restât encore le chef-lieu de l'une des plus considérables hautes-justices du Barrois, perdit l'antique importance que lui avaient donnée ses illustres et puissants seigneurs.

Il nous reste à faire connaître les nouveaux possesseurs de cette terre : nous commençons par les Labbé, acquéreurs de la partie qui avait appartenu aux comtes de Tornielle.

Famille Labbé.

Jean Labbé, le premier de son nom qui ait habité la Lorraine, était originaire du royaume de Bohême, sa famille y était connue sous le nom d'Abte, qui, en allemand, signifie Abbé. Il vint fort jeune en Lorraine, avec le général Schomberg,

(1) *Mémoire sur l'état de la Lorraine à la fin du XVII^e siècle*, dans les *Documents sur l'histoire de Lorraine*, 1859, t. 4, p. 72.

et s'attacha, en 1585, au service du grand duc Charles III. Il fut d'abord capitaine de la compagnie de la garnison de Nancy, puis, le 15 septembre 1600, il obtint le titre de lieutenant du gouverneur de la même ville. Le duc Charles III, entre les mains de qui il prêta serment pour cette nouvelle charge, le qualifie de *très-cher et féal* dans le brevet qu'il lui en donna.

Avant l'année 1600, il épousa Jeanne de Martinet, qui lui apporta en mariage la seigneurie de Rouvroy et plusieurs autres fiefs; cependant, comme par la coutume générale de Lorraine, il fallait être de condition noble pour posséder des fiefs dans nos duchés, faute de quoi, on était obligé d'en vider ses mains dans l'an et jour, le procureur général le fit sommer, à la fin de la première année de son mariage, de justifier sa noblesse.

Jean Labbé, dépourvu de titres, éloigné de son pays natal et empêché par les guerres d'y avoir des correspondances, sollicita et obtint, le 16 février 1609, dans des circonstances aussi pressantes, des lettres de noblesse que le duc Henri II lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il avait toujours été regardé et considéré comme gentilhomme; ces lettres lui permirent aussi de porter les armoiries dont il avait coutume de se servir, et contiennent encore « qu'il était issu de noblesse du côté maternel » (1).

Mais cet anoblissement récent le réduisait, lui et ses enfants, à la classe des simples anoblis; il avait donc un grand intérêt à recouvrer ses véritables titres et à donner des preuves de l'ancienneté de sa noblesse. Il y travailla activement et parvint à se les procurer, car, en 1646, il fut reconnu gentilhomme, c'est-à-dire noble d'au moins quatre races, et ajourné, en cette qualité, à une assemblée générale des gentilshommes de la province, tous également jaloux de leurs privilèges, et tous également intéressés à ne pas donner

(1) *Trésor des chartes de Lorraine*, registre de 1609, f° 60, verso.

légèrement ce titre à un étranger, s'il n'en avait fourni les preuves les plus évidentes.

Les enfants de Jean Labbé furent : François-Henri Labbé, seigneur de Rouvroy; Alix Labbé, qui épousa Jean Floquet, capitaine-lieutenant de l'artillerie de S. A., et Anne Labbé, mariée à Jules Vitelli, gentilhomme italien, capitaine au service du duc Henri II.

François-Henri Labbé, seigneur de Rouvroy, fut fait prévôt de Nancy par lettres expédiées en cette ville le 48 janvier 1643; il épousa Anne Tabouret dont il eut Claude-François Labbé, qui suit, et Jeanne Labbé, épouse de François-Charles de Silly, seigneur de Jeandelincourt.

Claude-François Labbé.

baron de Beaufremont, vers 1650.

Claude-François Labbé, seigneur de Rouvroy et baron de Beaufremont, après l'acquisition qu'il fit de la moitié de cette terre pendant l'occupation de la Lorraine par Louis XIV, épousa, le 22 avril 1646, Marguerite Diez, originaire de Neufchâteau, fille de Melchior Diez et de Nicole ou Anne Sallet, dame de Coussey, Forcelle, S. Gergonne, La Neuflotte, Liffolle-Grand et Villouxel (4). Il embrassa la carrière judiciaire, et il était conseiller ou maître des requêtes à la cour souveraine de Lorraine, lorsqu'en 1658, cette cour délibéra d'envoyer en Espagne un député pour solliciter l'élargissement de Charles IV, prisonnier à Tolède. Elle nomma d'abord M. Vincent, mais une maladie ayant empêché ce conseiller de remplir sa mission, elle fit choix de Claude-François Labbé pour le remplacer. Il partit immédiatement pour Madrid. Secondé par un lorrain discret et entreprenant, nommé Seurot, et certainement aussi par Melchior Diez, son beau-père, et par Simon Sallet, oncle de sa femme, il rendit à Charles IV tous les services que ce prince pouvait espérer d'un sujet

(4) *Dictionnaire généalogique de la Chesnaye-des-Bois.*

fidèle. Malgré la plus rigoureuse surveillance, plusieurs fois il parvint à lui faire remettre des lettres importantes et à en recevoir d'utiles pour les négociations dont il s'était chargé. Ce dévouement lui valut la confiance de Charles IV, qui le nomma l'un de ses ministres pour la paix des Pyrénées.

De retour en Lorraine, il continua à jouir de la faveur ducale : des lettres patentes du 9 avril 1664 l'élevèrent à la dignité de Président de la chambre des comptes de Nancy. Vers le même temps, il fut aussi nommé conseiller-secrétaire d'État (1). François de Neufchâteau et Rogéville (2) rapportent plusieurs ordonnances qu'il signa en cette dernière qualité (3). Il exerça ces fonctions jusqu'en 1669. Louis XIV, s'étant alors emparé de Nancy, fit défense le 22 décembre, aux officiers de la cour souveraine et de la chambre des comptes, de s'assembler à l'avenir, et partagea leurs fonctions entre le parlement de Metz et un intendant qu'il établit dans le duché jusqu'au traité de Ryswick.

(1) *Durival*, t. 1^{er}, p. 64 et 65.

(2) *Recueil d'anciennes ordonnances des ducs de Lorraine*, par F. de Neufchâteau, p. 115, 125, 133. *Dictionnaire de Rogéville*, t. 1^{er}, p. 585.

(3) L'une de ces ordonnances, celle du 7 décembre 1664, donnant permission à tous les sujets de Son Altesse de porter armes à feu pour aller à la chasse aux loups et non à d'autres, prouve bien dans quelle triste situation se trouvait alors réduite la Lorraine. On y remarque ces expressions : *Considérant que*. . . « les loups se sont tellement multipliés qu'il n'y a point de villages de nos États qui ne soient incommodés des ravages et des maux que ces animaux causent de toutes parts, . . . Nous ordonnons que chaque village nous apportera, par année, au moins une tête de loup, à peine de cinquante francs d'amende contre ceux qui y manqueront... Ordonnons encore de faire rétablir les anciennes loupvrières et d'en faire de nouvelles partout où il serait nécessaire, à peine aussi de cinquante francs d'amende. » Cette ordonnance, signée C. F. Labbé, porte pour souscription : « Collationnée à l'original par moi, Conseiller-secrétaire d'État, Commandement et Finances de Son Altesse, auquel la présente copie est conforme de mot à autre.

Signé C. F. LABBÉ.

Ce fut sans doute alors que Claude-François Labbé, pensant peut-être que la réunion de la Lorraine à la France serait définitive, demanda ou accepta la charge de Président à la cour des monnaies de Paris, qu'il aurait occupée pendant un certain temps (1). La Chesnaye-des-Bois le qualifie aussi de sur-intendant des postes et messageries de Lorraine et Barrois. Enfin le duc Léopold, ayant été rétabli dans ses états, le fit son garde des sceaux le 30 août 1699. Il mourut en 1700, laissant de son mariage, 1^o Charles-François Labbé, baron de Beaufremont; 2^o Simon-Melchior Labbé, seigneur puis comte de Coussey; Jeanne Labbé, mariée à Maximilien de Choiseul, marquis de Meuse, premier gentilhomme de S. A. R. Léopold I^{er} (2).

La haute confiance dont Claude-François Labbé jouit constamment à la cour de Charles IV et de Léopold, nous autorise à dire que, dans toutes les fonctions qu'il exerça, il se montra intègre et dévoué au bien public. Sa fortune, qui lui permit d'acquérir la moitié de la baronnie de Beaufremont, lui venait peut-être moins de ses fonctions que de la succession de son beau-père, Melchior Diez. Ce négociant, habile dans le commerce des dentelles de fil, alors très-actif à Neufchâteau et à Mirecourt, s'était enrichi en faisant ce commerce en Espagne d'abord; puis dans d'autres contrées, et même jusqu'aux Indes où il avait réalisé de grands bénéfices (3).

Nous n'avons aucun renseignement sur l'effet que produisit dans nos villages la substitution de nouveaux seigneurs à ceux dont l'antique domination n'avait pas d'origine connue. Si nous en jugeons aujourd'hui par les souvenirs que la disparition de plusieurs générations n'a pu totalement effacer dans les anciennes familles, cette substitution causa

(1) *Mémoire sur l'état de la Lorraine à la fin du XVII^e siècle*, p. 40 et 73.

(2) Léopold était fils de Charles V, duc de Lorraine, et petit-fils du prince Nicolas-François, frère de Charles IV.

(3) *Ibid.*, page 73.

une impression très-pénible ; la séparation fut douloureuse pour ceux qui avaient connu la bonté et la popularité des Madruce et des Lenoncourt, la dignité et le caractère généreux des Tornielle, la main bienfaisante et paternelle des uns et des autres. Mais ces sentiments avaient-ils alors la liberté de se manifester assez ouvertement pour qu'il nous en restât d'autres preuves que celle que nous indiquons ? nous en doutons. D'ailleurs la population, presque anéantie, plongée dans l'indigence et le deuil par les dévastations successives qu'elle avait subies, pouvait-elle souhaiter autre chose qu'une tranquillité qui lui permit de se livrer librement aux travaux de la campagne, sa seule ressource ? Cette tranquillité lui venant avec la suzeraineté de Louis XIV, reconnue de fait par les d'Alençon et les Labbé, dut être accueillie sans aucune répugnance ; elle fut même pour les nouveaux seigneurs un moyen d'obtenir d'abord, sinon l'attachement dont avaient joui les anciens, du moins quelque chose qui valait mieux qu'une indifférence marquée. Les reconstructions qu'ils furent obligés de faire immédiatement, pour rendre habitables les ruines du château, amenèrent aussi quelque peu d'argent dans la localité, et les familles y gagnèrent un petit bien-être qui rendit leur sort plus supportable. Cependant la population resta peu nombreuse, et, pendant tout le XVIII^e siècle, elle fut inférieure, à n'en pas douter, à ce qu'elle était avant l'année 1630.

A partir de l'époque à laquelle nous sommes arrivés, le régime féodal n'eut plus besoin de forteresses pour s'abriter. L'administration civile, la plus populaire de toutes, avait pris définitivement la place de l'ancien régime militaire, et le bruit des armes ne vint plus troubler le repos de nos compatriotes avant la révolution de 1789.

Rapportons ici un fait qui prouve jusqu'à quel point Louis XIV était parvenu à imposer et à faire reconnaître son autorité dans notre pays. Nous avons déjà eu occasion de dire, dans la première partie de notre travail, que la générosité des seigneurs de Beaufremont avait rendu l'abbaye

de l'Étanche, propriétaire à Gendreville de quelques terrains et du droit de nommer le curé de la paroisse. Le 17 octobre 1680, Louis XIV exigeait, *sous peine de commise*, « que toutes les villes et communautés, tous les vassaux » médiats et immédiats, ecclésiastiques ou séculiers des » évêchés, et clergé séculier et régulier des églises de Metz, » Toul et Verdun, engagistes et bien-tenants des domaines » et droits féodaux desdites églises, » lui fissent *leurs reprises, foy et hommages* de tous les biens et droits qu'ils tenaient en fief ou autrement, de lui ou de ces églises, et qu'ils en donnassent leurs aveux et dénombremens, avec leurs titres de confirmation, investitures et autres (1).

Péronne de Vallerot, alors abbesse de l'Étanche, se soumit à toutes ces exigences le 6 février 1684, et tout en prêtant foi et hommage en la chambre royale établie à Metz, elle déclara tenir dudit roi de France, *son souverain seigneur*, non-seulement l'abbaye, *mouvante de Sa Majesté*, mais encore les maisons, fiefs, seigneuries, droits, rentes, redevances et dépendances de ladite abbaye (2).

Comme ces possessions ne devaient être reconnues qu'après vérification, la chambre royale rechercha si elles n'étaient point contestées, et Pierre Charels, l'un de ses huissiers, fut chargé de faire publier les dénombremens. La pièce suivante constate comment cette formalité fut accomplie à Gendreville :

« L'an mil six cent quatre-vingt et un, je sousigné sergent en » la justice de Gendreville pour les seigneurs du lieu, certifie qu'en » continuant l'exploit de Pierre Charels, huissier en la chambre » royale de Metz, j'ay publié les aveux et dénombremens de » l'Abbaye de l'Étanche en ce qui luy appartient à Gendreville, et » ce par trois dimanches, à l'issue des messes paroissiales, de » tout quoy j'ay donné communication au maire et gens de justice

(1) *Recueil d'anciennes ordonnances des ducs de Lorraine*, par François de Neufchâteau, p. 189.

(2) Archives de la Préfecture des Vosges, H. 114.

» dudit Gendreville, à quoy personne ne s'est opposé; en foy de
» quoy j'ay signé mon présent exploit les ans et jour cy-dessus.

» F. CHAMPAGNE. » (1)

Outre le droit de nomination à la cure de Gendreville, l'abbaye de l'Étanche possédait sur le territoire de cette commune un peu plus de trois fauchées (64 ares 32 centiares), de prés amodiés, en 1711, à Claude Michel, pour la somme de 14 livres, et, en 1741, à Marguerite Guyot, veuve Dominique Bernard, pour une somme annuelle de 20 livres de Lorraine (2).

Le gouvernement qui prenait des précautions aussi minutieuses pour connaître les titres de propriété avait nécessairement d'autres vues que celles qu'inspire une simple curiosité. Le désir de tirer de sa conquête les plus grands revenus possibles entraînait sûrement dans les plans de Louis XIV; aussi, pendant sa domination, les Lorrains, malgré l'épuisement où les avaient réduits les guerres, eurent-ils la douleur de voir plus que doubler les impositions qu'ils payaient autrefois à leurs ducs légitimes. Nos pères, il est vrai, profitèrent de la sécurité dont ils jouissaient pour se livrer à la culture des terres, mais, dans les années d'abondance, la nécessité de subvenir à leurs lourdes charges les obligeait à vendre et à livrer à vil prix leurs récoltes, puis, les années de disette arrivant, le pays se trouvait dépourvu de ressources et la misère écrasait de nouveau la majeure partie du peuple. C'est ce qui arriva notamment en 1694. Le prieur de Châtenois écrivant alors au religieux à qui, pendant une absence, il avait laissé le soin de sa communauté, lui recommande de faire la charité aux pauvres qui viennent en grand nombre à la porte du prieuré, et ce à cause de la grande misère qui existe dans la contrée; mais il ajoute que « c'est principalement aux pauvres de Châtenois, de

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

Longchamp et d'Ollainville que doivent se distribuer les aumônes (4). » Si ces villages possédant des territoires très-productifs se trouvaient ainsi dans l'impossibilité de nourrir leur population, quelle devait être la malheureuse position d'une multitude d'autres n'ayant qu'un sol de rocailles improductives ?

A l'avènement du duc Léopold, cette triste situation de notre pays était loin de s'être améliorée. Les Français n'avaient laissé, en se retirant, que ce qu'il leur était physiquement impossible d'emporter. La population était tellement amoindrie, que les chemins mêmes se couvraient d'épines (2). Des inconnus, gens vagabonds et sans aveu, se disant Égyptiens, marchaient en troupes et, partout où ils séjournaient, commettaient les plus déplorables excès : n'ayant d'autre profession que celle de voleurs, ils rançonnaient les fermes isolées et les villages, en usant de toutes sortes d'hypocrisies, de ruses, de menaces, de tortures et de crimes, intimidant les habitants paisibles par leur nombre et leur audace et les jetant dans des alarmes et des terreurs continuelles (3).

Les bêtes féroces, les loups, peuplaient les bois et les campagnes et s'introduisaient jusqu'au centre des villages : ils étaient devenus tellement nombreux, qu'il fallut rétablir les anciennes louvières et en construire même de nouvelles aux avenues de chaque localité (4). Enfin, pour comble d'infortune, la récolte de 1698 s'annonça bientôt comme devant être presque nulle.

L'excellent prince, qui n'eut jamais d'autre ambition que celle de rendre ses sujets heureux, chercha immédiatement à anéantir ou du moins à atténuer autant qu'il lui était

(1) Archives de la préfecture des Vosges, H 53.

(2) Noël, *Mémoire pour servir à l'Histoire de Lorraine*, n° 5, p. 20.

(3) *De la Justice criminelle en Lorraine*, par Dumont, t. 2, p. 4 et suivantes.

(4) *Ordonnances du duc Léopold*, t. 1^{re}, p. 30.

possible toutes ces causes de la misère publique. Par une ordonnance du 5 juillet 1698, il prenait les mesures les plus sévères et les plus efficaces contre le vagabondage, et par un édit du 24 août suivant, il défendait, à peine de 500 fr. d'amende et de confiscation, de transporter les grains hors de ses états.

Le rétablissement de tous les rouages d'une administration vigilante et protectrice ne l'occupait pas moins. Le 31 août, un édit reconstituait la justice sur de nouvelles bases et rétablissait les anciens bailliages. Par cet édit, la baronnie de Beaufremont fit partie, comme autrefois, du bailliage de Saint-Mihiel (Barrois non-mouvant) et de la prévôté de Foug; elle eut l'avantage d'avoir, à Beaufremont même, un des quatre notaires-garde-notes de cette prévôté (1).

Mentionnons encore une ordonnance du 9 décembre 1698, par laquelle des troupes étaient placées dans différentes villes « pour prêter leur appui aux officiers des lieux, afin d'y contenir les esprits dans l'obéissance, et d'y réprimer au besoin tous les brigandages des gens sans aveu. » Par cette ordonnance, « un brigadier et huit gardes de la compagnie de Beauveau furent envoyés à Neufchâteau et durent recevoir : « sur la prévôté et office du Neufchâteau, y compris Châtenoy, 340 rations ; sur l'office de Châtel 125 ; sur celui de la Mothe et Bourmont 215 ; sur celui de Lamarche 97 ; sur celui de Conflans-en-Bassigny 17 ; sur celui de Châtillon-sur-Saône 15, et sur la baronnie de *Bouffraumont* 28. » (La ration était de 15 livres de foin, 5 livres de paille et un vingtième de resal d'avoine, mesure de Nancy) (2).

**Charles-François Labbé, baron de Beaufremont
et de Vrécourt.**

La baronnie de Beaufremont fut d'abord considérée par les Labbé comme leur plus belle propriété; ce qui le prouve,

(1) *Recueil des édits, ordonnances, etc., du règne de Léopold*, t. 1^{er}, p. 80, et Dom Calmet dans le supplément à sa *Notice de Lorraine*.

(2) *Ibid.*, t. 1.

c'est qu'elle devint le partage de Charles-François Labbé, l'aîné de la famille. Il paraît certain aussi qu'il en eut la possession avant le décès de son père, car on lit dans les registres de la paroisse de Beaufremont que le 24 février 1690, un fils de Jean Moipel, procureur fiscal en la baronnie, eut pour parrain « haut et puissant seigneur Charles-François Labbé, *comte de Boffromont* et pour marraine haute et puissante dame Jeanne-Marguerite de Choiseul, dame du St-Empire à Poussay. »

Il épousa, en 1693, Marie-Charlotte de Lavaux, fille de Charles-Henri de Lavaux (1), baron de Vrécourt, etc., et de Catherine Lescamoussier, qui lui apporta en mariage une partie de la baronnie de Vrécourt.

Dans un acte de baptême du 16 août 1704, cette dame qui, avec son beau père, messire Jean-Claude-François Labbé, baron de Boffromont (*sic*), tint sur les fonts baptismaux la fille du prévôt François Marot, est qualifiée de haute et puissante *comtesse* de Boffromont.

Citons encore l'acte de baptême de Charles-Antoine, fils de Joseph Royer, jardinier, dont le parrain fut; le 15 juin 1697, haut et puissant seigneur messire Charles-François Labbé, chevalier, *conseiller du roi en son parlement de Metz, comte de Boffromont*, et la marraine haute et puissante damoiselle Antoinette Darnolet, dame de Tieulle (2).

On voit par les trois actes que nous venons de rappeler que la vanité ou la flatterie avait oublié jusqu'au véritable titre de l'antique seigneurie, ce titre de baron de Beaufremont, si dignement porté pendant les siècles précédents. On ne serait plus admis aujourd'hui, quoique les titres nobiliaires fussent devenus purement honorifiques, à se montrer impunément aussi oublieux. On pouvait se contenter alors, ce nous semble, d'avoir été autorisé à acquérir, à prix d'argent, l'honneur de porter un nom illustre, mais,

(1) L'ancienne et illustre famille de Lavaux tirait son origine des comtes de Chiny.

(2) Serait-ce Tilleux ?

malgré les qualités qui distinguaient les Labbé, nous ne saurions approuver la complaisance avec laquelle l'un d'eux, jeune encore et au début de sa carrière, prenait ou se laissait donner la qualification de comte, à laquelle il n'avait le droit de prétendre ni par sa naissance ni autrement. Nous devons toutefois reconnaître que Charles-François Labbé ne fut pas le seul dans ce cas.

Devenu l'un des premiers fonctionnaires de la Lorraine, il se montra évidemment plus sérieux, car dans les actes de sa magistrature, il se qualifie simplement Baron de Beaufremont; ajoutons qu'il chercha à se rendre digne de ce titre par de bons et loyaux services rendus à son prince et à son pays.

L'éducation que Claude-François Labbé avait fait donner à ses deux fils les avait préparés à lui succéder dans les importantes fonctions de la magistrature; dès que Léopold eut recouvré la Lorraine, il eut le plaisir de le voir rétablir la chambre des comptes (6 février 1698), mais il n'y accepta évidemment ses anciennes fonctions que pour en favoriser l'accès à son fils aîné, Charles-François, le conseiller du roi au parlement de Metz, qui lui succéda en effet comme président de cette compagnie. Un arrêt qu'elle rendit le 12 mars, portant règlement pour le flottage des bois de la saline de Rosières est encore contresigné C.-F. Labbé, signature habituelle du père, mais d'autres actes de la même année ne portent plus que *Labbé*, sans les initiales des prénoms. A partir de 1699, on trouve constamment « *Labbé de Beaufremont* »; les premières pièces où nous ayons vu cette signature de Charles-François Labbé, sont un édit du 22 janvier 1699 qui oblige les receveurs des villes et bourgs où il y a un siège prévôtal de compter à la chambre des comptes, puis un arrêt du même mois, par lequel cette chambre ordonne que dans six mois tous les vassaux lorrains feront leurs reprises, foi et hommage, et prêteront au duc le serment de fidélité auquel ils sont attenues pour les terres, seigneuries et fiefs possédés par eux.

Labbé de Beaufremont fut l'un des commissaires désignés dans un arrêt du conseil d'état du 10 septembre 1700, pour l'examen et la vérification des dettes des communautés; dans l'ordonnance rendue le 4^{er} octobre pour la publication et l'exécution de cet arrêt, il se nomme lui-même « Charles-François Labbé, baron de Beaufremont, président de la chambre des comptes de Lorraine. »

La bibliothèque d'Épinal possède, dans l'un de ses précieux manuscrits, un ordre de séance de MM. les conseillers d'état du duc de Lorraine, où nous avons retrouvé les noms de toutes les familles qui possédèrent la terre de Beaufremont à la fin du XVII^e siècle. Cette pièce historique, des premières années du règne de Léopold, trouvait naturellement sa place ici.

Ordre de séance de MM. les conseillers d'état de S. A. R. (1).

S. E. Monsieur le comte de Carlinfort (2).

M. le comte de Couvonges, grand chambellan.

M. le baron de Mahuet, secrétaire d'état, intendant des finances.

M. le marquis de Lenoncourt de Serre, grand-écuyer (3).

M. le Bègue de Chantereine, secrétaire d'état, garde des sceaux.

M. le président Mahuet, premier président en la cour.

M. le marquis de Beauveau, capitaine des gardes.

M. le maréchal de Tornielle, maréchal de Lorraine (4).

M. l'abbé Fournier, grand aumônier, conseiller prélat de la cour.

M. Labbé de Coussey, secrétaire d'état (5).

M. le marquis de Blainville, premier gentilhomme de la chambre.

M. de Gerbéviller, maître des requêtes (6).

M. Barrois, maître des requêtes.

(1) Bibliothèque d'Épinal, manuscrit n° 455.

(2) Mort en 1704.

(3) Antoine de Lenoncourt, comte d'Arberg.

(4) Henri-Hyacinthe de Tornielle, frère de Gaston.

(5) Simon-Melchior Labbé, fils puiné de Charles-François Labbé.

(6) Anne-Joseph de Tornielle.

M. le maréchal de Lambertye , bailliy de Nancy.

M. le président de l'Écu , 2^e président de la cour.

M. le président de Serre , ci-devant , 2^e président de la cour.

M. le président de Beaufremont , de la chambre des comptes de Lorraine (1).

M. le comte des Salles.

M. Vignolles , procureur général de la chambre des comptes.

M. Bourcier , procureur général de la cour souveraine.

M. Georges , conseiller de la cour souveraine.

M. le marquis de Trichâteau , gouverneur de S^t. A. S. le prince François (2).

M. le marquis de Roorté , 1^{er} gentilhomme de la chambre.

M. Dandilly , maître des requêtes.

M. le président d'Alençon , de la chambre des comptes de Bar (3).

M. Sarrasin , maître des requêtes.

M. De Bousmar , doyen de la cour.

M. Rennel de Mehoncourt , auditeur de la chambre des comptes de Lorraine.

M. Olivier , conseiller de la cour.

M. Pilleman , avocat général en la cour.

Cet ordre de séance montre que Charles-François Labbé joignait aux fonctions de président de la chambre des comptes de Lorraine celles de conseiller d'état de Léopold. Son frère , Simon-Melchior Labbé de Coussey , y occupe aussi un rang fort distingué. Il avait été élevé à la dignité de conseiller-secrétaire d'état le 34 août 1698. Dans le règlement de ce jour , donné pour la division des états de S. A. R. en quatre départements ou ministères , attribués à autant de conseillers-secrétaires d'état , le duc Léopol s'exprime ainsi : « le bailliage » de Bar , ceux de Gondrecourt , Bassigny mouvant et non- » mouvant avec les terres mi-parties qui en dépendent , le » Neufchâteau et Châtenoy , tant en ce qui en dépend du

(1) Charles-François Labbé.

(2) Le prince François était le plus jeune des frères de Léopold.

(3) Charles d'Alençon , baron de Beaufremont.

» bailliage de Nancy que celui de Vosge ; la terre de Com-
» mercy, le marquisat de Nomeny, Hombourg, S. Avoild, la
» principauté de Lixin, les comtés de Falkeinstein, Bitche,
» Bouquenom et Sarwerden, composeront le 4^e département,
» que nous attribuons à notre très-cher et féal le sieur Simon-
» Melchior Labbé de Coussey, avec la direction des affaires
» du commerce, des manufactures, et le soin de nos haras. »

Si les hommes qui arrivent subitement à une position élevée ont leurs adulateurs plus ou moins intéressés, ils ont aussi leurs envieux : les deux frères Labbé eurent certainement les uns et les autres. Les désagréments que pouvaient leur susciter les derniers, et même un amour propre bien légitime à une époque où leurs hauts emplois les mettaient journellement en contact avec la plus ancienne noblesse lorraine, les obligèrent à faire constater, par une reconnaissance formelle et publique du souverain, leur qualité de gentilshommes, sur laquelle le moindre doute exprimé eût été humiliant pour eux.

Sur leur demande, le duc Léopold voulut bien nommer plusieurs commissaires pour l'examen de leurs titres, et en conséquence de la vérification qui en fut faite, il leur accorda, en 1712, des lettres patentes entérinées à la chambre des comptes le 5 janvier 1713. Voici le contenu de ces lettres :

Déclaration de Gentillesse pour la famille Labbé.

« Léopold, par la grâce de Dieu, etc., à tous présents et à venir salut. S'il est de la grandeur des souverains d'élever ceux d'entre leurs sujets qui par leurs services se sont rendus recommandables près d'eux, il est entièrement de leur justice de ne leur point refuser les déclarations dont ils peuvent avoir besoin, surtout quand elles regardent des faits qui ont pour fondement les anciens styles et usages de leurs états ; ainsi ayant égard à ce qui nous a été humblement remontré par notre très-cher et féal conseiller d'état et président de notre chambre des comptes de Lorraine, le sieur Charles-François Labbé, chevalier et baron de Beaufremont

et de Vrécourt, que le sieur Jean Labbé, son trisayenl délaissé en bas âge, et sorti de pays étranger pour suivre le parti des armes, ignorant sa condition, demanda en 1609 des lettres d'anoblissement au duc Henry qui les lui accorda d'autant plus volontiers que, par des preuves d'une valeur constante, il avait depuis longtemps acquis les droits de noblesse, et lui permit de continuer à porter les armoiries dont il avait coutume de se servir, ce qui fait connaître que l'erreur de sa naissance n'avait dû n'y prescrire n'y éteindre les notions de son origine noble conservée dans la possession du blason de ses ayeux; mais que, depuis ledit Jean Labbé ayant par des découvertes et recherches nouvelles reconnu qu'indûment et au préjudice de sa naissance, il s'était fait anoblir, il se mit incontinent en devoir de se rétablir dans le droit et les honneurs de la gentillesse qui lui étaient presque échappés, puisque es-assignes à Nancy, de l'année 1616, ledit sieur Jean Labbé, lieutenant au gouvernement de la même ville, avait été adjourné par le Sr Malvoisin, reconnu gentilhomme le dix sept janvier 1613, ce qui n'aurait pu se faire si ledit Jean Labbé n'avait lui-même été reconnu gentilhomme, puisque par l'article deux, titre deux du style des assises, il est porté en termes exprès que les adjournements seront donnés aux gentilhommes par autres gentilhommes, aux nobles par des nobles, et aux roturiers par des sergents, ce qui justifie qu'il n'obtint du duc Henry des lettres de noblesse que sur une erreur de sa condition. Vu l'extrait des dits adjournements et notre décret du 4 avril 1710 portant nomination de trois experts pour reconnaître les signatures apposées au bas d'icelles et en faire rapport et procès verbal de confrontation de la signature d'icelles pièces à quatre autres signatures du Sr Houat, greffier des assises, que l'un des experts comme tabellion a représentées, et qui sont savoir, la première au bas du contrat de mariage ou le dit Houat a signé comme témoin, la seconde au bas d'un transport passé par ledit Houat, la troisième au bas de la minute d'un autre contrat, et la quatrième au bas d'un bail passé par le même Houat, et par la reconnaissance des experts du vingt mai 1710, par laquelle les deux signatures dudit Sr Houat, et les deux paraphes qui se trouvent au bas des deux extraits des causes des

assises en date du vingt-cinq avril 1616, sont faites et formées de la même main que les quatre autres signatures qui se sont trouvées au bas des quatre pièces de comparaison. Nous a très-humblement supplié de vouloir lui en accorder nos lettres de déclaration. Et en conséquence, ordonnons que tant lui que notre très cher et féal conseiller, secrétaire d'état, commandements et finances, le sieur Simon-Melchior Labbé, son frère et leurs descendants, jouiront de tous les privilèges appartenant de droit aux autres gentilhommes de notre duché de Lorraine. A ces causes, et considérant que ledit Jean Labbé, établi en 1600, lieutenant au gouvernement de notre bonne ville de Nancy, par son notre prédécesseur le duc Charles trois, qui soit en gloire, aurait auparavant ledit établissement, épousé damoiselle Jeanne de Martinet, fille de condition noble, que de leur mariage seraient issus Anne Labbé, mariée à Jules Vitelly, gentilhomme italien et capitaine dans le service des ducs nos prédécesseurs, et François-Henry Labbé, seigneur, de la Rouvroy, capitaine dans le service de Hollande, et depuis prévost de notre dite ville de Nancy, qui eut de damoiselle Anne de Tabouret, son épouse, Jeanne Labbé, mariée au sieur Durand, seigneur de Silly, et Claude-François Labbé, baron de Beaufremont, seigneur de la Rouvroy, de Lixière, de la Neuvelotte, conseiller-secrétaire d'état, garde de nos sceaux et président en notre chambre des comptes de Lorraine, qui épousa en 1646 damoiselle Marguerite Diez, fille du Sr Melchior Diez, seigneur de Forcelle, et de damoiselle Anne Sallet, et que de leur mariage seraient issus Jeanne Labbé, épouse de Maximilian de Choiseul, marquis de Meuse, premier *gentilhomme* de notre chambre; Charles-François Labbé, notre conseiller d'état et président en notre dite chambre des comptes de Lorraine, baron de Beaufremont, seigneur de la Neuvelotte, Rozières, etc., marié en 1693 à Marie-Charlotte, née baronne de la Vaux, et Simon-Melchior Labbé, seigneur de Coussey, l'un de nos conseillers-secrétaires d'état, commandements et finances.

» Lesquels alliances et emplois honorables, tant dans l'épée que dans la robe, perpétués dans la maison de Labbé depuis son établissement dans nos états, justifient que son ancienne noblesse ne s'est pas démentie dans le progrès des années, et que le zèle

de leur premier auteur, habitné en Lorraine, a été héréditaire à ses descendants ; sur quoi ouy eu son rapport notre très cher et féal conseiller d'état, maréchal de Lorraine et Barrois, le sieur Louis-Joseph, marquis de Beauveau, par nous commis à l'examen des pièces justificatives des demandes dudit Sr Charles-François Labbé.

- Nous de l'avis des gens de notre conseil et de notre certaine science, pleine puissance et autorité souveraine, avons dit, déclaré et reconnu, et par ces présentes disons, déclarons et reconnaissons que dès l'année 1616, le sieur Jean Labbé a été adjourné comme gentilhomme, es-assises par d'autres gentilhommes, qu'ainsi il a été reconnu gentilhomme dès le dit temps. Voulons et nous plait que les dits sieurs Charles-François et Simon Melchior Labbé, frères, ensemble leurs descendants nés et à naître en légitime mariage, tenant leur origine du dit Sr Jean Labbé gentilhomme, jouissent de tous les droits, rangs, préséances, et prérogatives dont les autres gentilhommes de notre duché de Lorraine jouissent de droit en leur dites qualités de gentilhommes.

» En foi de quoi nous avons aux dites présentes, signées de notre main et contre signées par l'un de nos conseillers-secrétaires d'état, commandements et finances, fait mettre notre grand scel. Donné en notre ville de Lunéville, le vingt septième jour du mois de may mil sept cent douze, signé :

» LÉOPOLD. »

Nous avons, dans le *Recueil des Édits* des ducs de Lorraine, la preuve que Charles-François Labbé s'acquitta très-activement de ses fonctions de président de la chambre des comptes, cour des aides et des monnaies, jusque vers la fin de 1718, mais à partir de cette année, on n'y retrouve plus d'actes signés par lui. Il eut pour successeur à cette présidence en 1720, Balthazard de Rennel, conseiller d'état (1).

Rentré dans la vie privée, il se livra à l'administration de ses nombreux et riches domaines. Il s'en serait occupé

(1) *Dictionnaire de Rogéville*, t. 1^{er}, p. 159.

sans délai à Beaufremont, car en cette même année 1720, il paraît qu'il fit exécuter d'importantes réparations à la chaussée du grand étang; mais ces travaux ne furent pas effectués sans occasionner de vives réclamations qui parvinrent même jusqu'au pied du trône du duc de Lorraine, car d'après une note qui nous a été transmise de cette commune, « M^r » Labbé, chevalier, baron de Beaufremont, fut assigné à » comparaître le 19 juin par-devant messire Thiriet, lieu- » tenant général au bailliage de Vosge, commissaire délégué » par Son Altesse Royale Léopold de Lorraine, à l'effet de » répondre à une plainte formée par les habitants de Beau- » fremont, sur l'exhaussement du barrage de l'étang. » Nous ne doutons pas de l'équité qui présida à la décision conciliatrice qui intervint, mais la tradition ne nous a conservé aucun souvenir relativement à cette affaire.

La résistance que venait d'éprouver Charles-François Labbé, de la part des manants de Beaufremont, dut lui faire comprendre que l'on n'était plus au temps où les seigneurs jouissaient de tout, suivant leur volonté ou leur caprice; car les mêmes lois qui protégeaient ses propriétés étendaient aussi leur autorité tutélaire sur celles de ses subordonnés. Ces derniers connaissaient leurs droits et leur véritable souverain, mais ils ne se seraient déjà plus laissé traiter comme des serfs, ni même comme des sujets, par les seigneurs de leur génération.

Pendant toute la durée de sa magistrature, notre Président de la chambre des comptes de Lorraine avait donné un témoignage évident de sa sympathie pour la terre de Beaufremont, en rattachant constamment à son nom celui de cette terre. A la suite de l'affaire qui vient d'être rappelée, il semble qu'il n'y tint plus autant. Nous ignorons s'il l'amoindrit, mais un acte du 25 avril 1722, conservé parmi des papiers de famille, nous ferait croire qu'il ne chercha pas à en augmenter l'importance.

Cet acte, passé par-devant M^{rs} Urguette et Jacquemin, l'un et l'autre notaires en la baronnie de Beaufremont, puis

contrôlé à Vrécourt, constate que « Messire Charles-François Labbé, chevalier, baron de Beaufremont et de Vrécourt, vendit, ledit jour, à Jean Jacquin, marchand demeurant à Beaufremont, tous les biens et héritages qui lui avaient été adjugés par décret fait sur Pierre Laroche et Françoise Claude, sa femme, dudit lieu. Le prix de la vente s'éleva à la somme de huit mille francs barrois avec les vins ordinaires et la coiffe payée comptante. »

Nous retrouvons une dernière fois ce seigneur désigné comme parrain à Beaufremont, dans un acte de baptême (1) du 5 mai 1724 ; il y est qualifié de « haut et puissant seigneur, chevalier, baron de Beaufremont, Vrécourt et autres lieux ; sa commère en cette circonstance fut sa belle-fille, « haute et puissante Dame Charlotte-Robertine-Joséphine-Alexandrine Du Quesnoy, marquise de Castiau, épouse, nouvellement mariée, de haut et puissant seigneur Messire Claude-Antoine Labbé, chevalier, baron de Beaufremont, de Leloir et autres lieux, capitaine de cavalerie dans le régiment de Nouvoille-Duc (*sic*), pour le service de Sa Majesté très-chrétienne. Comme le seigneur et la dame étaient absents, ils furent représentés, « par procuration, » par le Sr Estienne Michaut, commis des forges (2) dudit seigneur, et par damoiselle Auger Ducros, qui signèrent l'acte.

Outre Claude-Antoine Labbé, leur fils aîné qui vient d'être nommé, Charles-François Labbé et Marie-Charlotte de Lavaux eurent encore, de leur union, un second fils dont nous ignorons le nom, qui embrassa l'état ecclésiastique et fut curé à Liverdun.

Le seigneur dont nous venons d'entretenir nos lecteurs habita-t-il, au moins momentanément, au château de Beaufremont, les appartements qui lui appartenaient ? nous le croyons ; mais après lui, ils semblent avoir été bien négligés ;

(1) L'enfant, qui fut nommée Charlotte, était fille de Jacques-François Bevinger et de Françoise Villemin, son épouse.

(2) Preuve que les forges de Vrécourt existaient déjà.

ils ne furent plus guère que la demeure et, en quelque sorte, la maison de ferme des amodiateurs de la partie de la baronnie possédée par son fils, qui ne s'y réserva qu'un simple logement au 1^{er} étage, encore ce logement était-il meublé de la manière la plus modeste, comme nous le dirons plus loin.

Le quart de siècle qui venait de s'écouler aurait été, pour nos pères, une période heureuse, si la nullité de plusieurs récoltes n'était venue troubler la paix profonde dont ils jouissaient sous le règne du bon duc Léopold.

Au rapport de tous nos historiens, l'année 1709 fut une des plus calamiteuses qu'ait subies la Lorraine. La récolte de 1708 avait été mauvaise; cependant elle paraissait encore suffisante pour conduire, sans trop de privations, à celle de l'année suivante, mais l'espoir que l'on fondait déjà sur celle-ci fut de courte durée. Le rigoureux hiver dont nos vieillards nous ont transmis le souvenir commença la nuit du 5 au 6 janvier; une pluie douce et abondante, produite par un faux dégel, précéda le moment d'une congélation générale qui fit descendre subitement la température à 45° Réaumur et bientôt au-dessous. Le froid devint tellement vif, qu'on entendait à chaque instant les arbres des forêts se fendre avec de bruyants éclats : beaucoup de nos vieux chênes ne sont viciés intérieurement que parce que l'aubier d'alors, atteint par la gelée, ne s'est ni conservé, ni converti en bois parfait. Dans bien des paroisses, on fut obligé d'abrégier le service divin pendant lequel le vin gelait dans le calice : il gelait même dans les caves. L'eau que l'on jetait en l'air, déjà gelée lorsqu'elle retombait, résonnait sur la terre comme la grêle. Troupeaux, hôtes des bois, habitants des airs, tout périt. Vers la fin de janvier, il y eut un dégel de quelques jours, mais le froid reparut ensuite avec autant d'intensité qu'auparavant. Le 13 mars, il gelait encore très-fort et la terre était couverte d'une grande quantité de neige et de glace. Lorsqu'au retour du printemps, cette neige et la glace disparurent, on reconnut avec terreur que les semailles d'automne étaient presque complètement détruites; la vigne avait

extrêmement souffert ; la plupart des arbres fruitiers étaient gelés et perdus. Inutile d'ajouter que la disette n'avait pas attendu la fin de l'hiver pour venir augmenter la misère du pauvre peuple.

Léopold montra , dans ces tristes circonstances , un cœur de père très-compassant pour ses sujets : mille précautions furent prises par lui , pour atténuer leurs souffrances. Non-seulement il interdit , sous les peines les plus sévères , l'exportation du blé et des autres céréales , mais , dignement secondé par ses frères puînés , Charles et François , il fit venir d'Allemagne de grandes quantités de grains dont il paya lui-même le dixième du prix et qui furent distribués à un taux réduit , aux pauvres gens. On défendit l'état de pâtissier ; nul ne fut autorisé à manger du pain de froment pur , sinon les malades et les gens de haute distinction. On faisait entrer l'avoine pour deux tiers dans le pain des boulangeries ; il fut expressément défendu de nourrir des pigeons (1). Enfin , le généreux prince , qui s'imposait à lui-même des privations pour fournir à la subsistance de ses peuples , alla jusqu'à solliciter des évêques la permission , pour les lorrains , de faire gras pendant le carême , ce qui fut accordé , mais il interdit en même temps les festins , les banquets , les repas et toute assemblée de ce genre , à peine de 500 francs d'amende , applicables aux pauvres des lieux où serait violée la défense.

Les céréales du printemps réussirent parfaitement , mais la récolte en blé fut presque nulle et occasionna de nouvelles importations de blés d'Allemagne , pour les semailles d'automne. Ces semailles , faites dans d'assez bonnes conditions , réussirent , et l'hiver de 1710 leur ayant été favorable , les populations commencèrent à entrevoir le terme de leurs souffrances qui cessèrent enfin au moment de la récolte de cette année.

(1) Pendant cette disette , comme pendant celles de 1771 , de 1793 et de 1817 , les habitants pauvres de nos campagnes se nourrissent même de pain fait avec des sons et d'herbes qu'ils recueillaient aux bords des chemins et dans les bois.

La prévoyance de Léopold s'étendant à tout, il fit venir, des pays étrangers, des plants des meilleures espèces de fruits à noyaux et à pépins, qui se multiplièrent ensuite par la greffe et repeuplèrent nos vergers (1).

Cette belle conduite chez un prince suffirait pour rendre sa mémoire impérissable, mais ce n'était point assez pour Léopold d'avoir prouvé à tous ses sujets que leur bien-être lui était cher; il ambitionna encore l'honneur de les affranchir de toute servitude humiliante : dans ce but, il rendit, en août 1711, une ordonnance pour l'abolition du droit de mainmorte dans les terres domaniales, et donna la liberté à ses vassaux, en échange d'une minime redevance (2).

Quoique cette redevance fût bien légère, elle occasionna de vives réclamations, mais le duc ne voulant point laisser son ouvrage imparfait, finit par en décharger successivement tous les nouveaux affranchis, acte de générosité bien peu commun, même au XVIII^e siècle.

En rapportant cet affranchissement des droits de mainmorte, nous n'oserions affirmer que beaucoup de seigneurs de la Lorraine et du Barrois imitèrent leur souverain. Les baux dressés pour les fermiers des barons de Beaufremont attestent, au contraire, que ces droits subsistèrent dans notre baronnie jusqu'à la révolution, qui les anéantit en même temps que tous les autres privilèges seigneuriaux.

(1) *Description de la Lorraine*, par Durival, t. 1^{er}, p. 102. Voir aussi l'histoire publiée par M. Digne, t. 6, p. 56 et suivantes.

(2) Cette redevance, qui devait se payer le 11 novembre de chaque année, consistait en un bichet d'orge et un bichet d'avoine (40 litres) par famille; les veuves et les orphelins qui ne faisaient point de commerce en étaient dispensés. Ce droit de mainmorte consistait principalement à empêcher les habitants de changer de résidence, de disposer de leurs biens, de se marier sans permission à un sujet d'un autre seigneur. Par ce droit, les successions collatérales appartenaient au seigneur qui pouvait les réclamer et s'en emparer, même lorsqu'elles s'ouvraient hors de sa seigneurie. Voir le n^o 4 des *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine*, par M. Noël; texte, p. 93; notes, p. 125 et 127.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, ce n'était plus sans quelque arrière-pensée que nos concitoyens se soumettaient à les toutes exigences plus ou moins onéreuses de la noblesse et même du clergé d'alors. Nous en rapporterons ici un exemple. Il paraît que d'après une ancienne coutume du diocèse de Toul, chaque curé avait le droit d'exiger que les familles de sa paroisse, tenues de porter, chacune à son tour, le pain à bénir à la messe paroissiale du dimanche, fournissent en même temps un cierge qui lui restait après la bénédiction. Soit que ce droit parût peu fondé aux habitants de Beaufremont, ou pour tout autre motif, quelques chefs de famille refusèrent de se conformer à l'usage établi. Messire Des Auberts, alors curé de la paroisse, crut devoir s'en plaindre à l'évêque, M^{re} de Camilly, qui lui adressa en réponse l'ordonnance suivante :

« François par la grâce de Dieu et de l'autorité du S^t Siège apostolique Evêque comte de Toul Prince du S^t Empire.

» Sur les remontrances à nous faites par le S^r Des Auberts, curé de Beaufremont, que suivant les statuts du Diocèse et l'ancien usage de l'Eglise observé partout, le pain à bénir doit être présenté avec un cierge, qui doit le précéder aux messes de paroisse, néanmoins quelsqu'uns de ses paroissiens refusants de suivre cette pratique si sage, à quoi étant nécessaire de remédier, nous ordonnons que suivant et conformément à l'usage de l'Eglise, le pain à bénir qu'on présente dans la paroisse de Beaufremont sera comme on fait dans les autres paroisses toujours précédé d'un cierge qui appartiendra au S^r curé, que ceux qui refuseront de le faire ainsi ne seront point receu, et que si cela arrive par le fait de la communauté, les paroissiens seront privés du pain béni, et qu'en cas d'opiniâtreté de leur part, ils seront privés du service divin, et afin qu'ils n'en n'ignorent, nôtre présente ordonnance sera leu au premier prône de ladite paroisse. Donné à Toul ce premier maye mil sept cent quinze. »

» † FRANÇOIS EV. C. DE Toul.

« Par Monseigneur :

» BROULIER. »

Nous supposons que la population de Beaufremont, aujourd'hui très-pacifique, se soumit, sans trop de résistance, au désir du premier pasteur du diocèse, mais l'usage n'existe plus; c'est la fabrique qui, de nos jours, fournit le cierge avec lequel le marguillier va au devant de la petite fille qui apporte le pain à bénir; seulement, ce pain est surmonté d'une pièce de dix ou de vingt centimes, offrande volontaire qui a remplacé la coutume un peu féodale d'autrefois.

Des intérêts plus considérables, quoique du même genre, occupaient, à la même époque, les religieux du prieuré de Deuilly, établis à Morizécourt, décimateurs pour les deux tiers à Médonville, et M. Marchal, curé de la paroisse, décimateur pour l'autre tiers et les menues dîmes. Outre leurs amodiateurs, les religieux avaient encore dans le lieu, pour leur seigneurie dite de St-Évre, leurs officiers de basse justice, maire, greffier et sergent, tous gens intéressés à faire valoir les droits du couvent minutieusement constatés par des enquêtes faites de temps à autre. Le curé prenait lui-même de non moins sérieuses précautions pour ne rien perdre de ses droits anciens ou nouvellement acquis. Les seigneurs de Beaufremont et les habitants avaient enfin leurs privilèges ou leurs libertés à soutenir. Plusieurs fois des contestations s'élevèrent entre les partis et ne finirent même qu'à la suite de procès, comme le constatent diverses pièces qui existent aux archives de la préfecture des Vosges. Obligé de nous restreindre, nous donnerons seulement l'analyse de deux de ces pièces. Par la première, du 10 septembre 1712, les S^{rs} Claude Perru et Florentin Perru, amodiateurs pour les bénédictins de Deuilly, déclaraient avoir, depuis plus de cinquante ans, perçu les deux tiers des grosses dîmes, et depuis quarante-cinq ans, les deux tiers des menues dîmes sur le finage de Médonville, 1^o des fruits des jardins fruitiers et des chanvres ou autres grains quelconques ensemencés dans lesdits jardins, sans en excepter un seul; 2^o des grains, chanvres, etc., venus dans les mesures et jardins potagers, et ce sans exception; 3^o dans toutes les vignes mises en nature de

terre; ce qui était attesté, pour le 1^{er} et le 3^e article, par le sieur Christophe, paulier depuis dix ans, dans ledit lieu de Médonville.

Par la seconde, M. Marchal, qui désirait faire agrandir l'église et bien connaître ses prérogatives et ses obligations en sa double qualité de décimateur et de curé, soumettait au conseil des avocats Chardin, Petittier et Marcol, de Nancy, un mémoire détaillé pour savoir, 1^o si les deux décimateurs étaient tenus à agrandir la nef de l'église, chacun à proportion de sa part dans les dîmes; ou si le curé, la trouvant insuffisante pour contenir ses paroissiens (1), avait le droit de contraindre les autres décimateurs à la *totalité* de la dépense pour les murs et la toiture. Il faisait cependant remarquer, probablement par une consciencieuse délicatesse, que le chœur fort court et fort étroit, n'était point le tiers de la nef, et que ne pouvant y placer son lutrin, il était obligé de le mettre sous la tour attenante audit chœur; 2^o si l'on entendait par le portail à la charge des paroissiens, la porte et la muraille entière ou pignon de l'entrée de l'église, depuis les fondements inclusivement jusqu'à la toiture, ou simplement la porte en pierre de taille, et si la tour, étant au milieu de l'église, restait aussi à la charge desdits paroissiens; 3^o si lui, curé, devait payer la *dîme* de ses brebis et moutons ainsi que d'autres menues dîmes et les dîmes des terres de la fabrique ou de fondations; 4^o enfin si, dans la saison des avoines, des particuliers ayant semé un mélange d'avoine et de pois, les *pois rapportant* plus que l'avoine et étant menue dîme, il n'avait pas droit de réclamer, comme menue dîme, la dîme de ces récoltes.

Voici la curieuse appréciation qui intervint et pour laquelle chacun des avocats consultés reçut cinq livres :

(1) **Preuve** que sous le règne de Léopold, cette population avait singulièrement prospéré.

« Le Conseil soussigné consulté sur le mémoire ci-dessus, estime :

» Sur la première question : que le curé, n'étant attenu de droit qu'à la réparation ou réédification du chœur, ne peut être obligé à contribuer à l'agrandissement, ni à aucunes réparations de la nef; que s'il s'agissait d'agrandir, ou de réparer le chœur, il y serait attenu seul, mais que tandis qu'il ne sera question de faire aucune construction ou réparation dans le chœur, on ne peut le charger de rien, et par conséquent, l'agrandissement de la nef doit être à la charge des autres décimateurs.

» Sur la seconde, que les statuts synodaux chargeant les paroissiens de la tour et du portail indistinctement, ceux-cy sont par conséquent obligés à réparer la tour dans quel endroit de l'église elle puisse être scituée; et qu'à l'égard du portail, on n'entend pas seulement la porte d'entrée, mais encore tout le mur qui est nécessaire pour soutenir cette même porte, depuis les fondements jusqu'à la toiture : le tout à moins qu'il n'y ait titre ou usages contraires.

» Sur la troisième, que le curé est obligé de payer la dixme de ses brebis et moutons, sauf la part qui lui appartient dans cette même dixme, qu'il doit aussi payer celle des terres qu'il tient de la fabrique ou de fondation, n'y ayant que celles de l'ancien domaine ou bouverot de son église qui soient exemptes de payer la dixme, le tout aussi à moins qu'il n'y ait titre ou usages contraires.

» Sur la quatrième, qu'à l'égard des avoines, la dixme en doit être payée aux gros décimateurs, et qu'en ce qui touche celle des pois, elle doit appartenir à celui ou ceux qui ont les menues dixmes, nonobstant que ces pois se trouvent meslez dans des champs destinez à produire de gros fruits décimables; autre chose serait si des laboureurs, par exemple, affectaient de semer ou planter des légumes ou autres fruits sujets à la menue dixme dans une partie considérable du ban; en ce cas, les gros décimateurs pourraient se plaindre du dérangement des saisons et de cette affectation frauduleuse, mais au cas présent, il paraît qu'il ne s'agit que d'une légère quantité de terres qui par conséquent n'est d'aucune considération.

» Et sur ce que, dans le cas dont il s'agit, les habitants sèment tout ensemble l'avoine et les pois et les recueillent de la même manière, sans les séparer, en sorte que l'on ne peut plus distinguer ces deux

sortes de dixmes, le conseil estime : que dans ce cas, l'on doit partager cette sorte de dixme en deux, dont la moitié appartient aux gros décimateurs, et l'autre aux menus décimateurs, nonobstant même que l'on puisse dire que la graine des pois l'emporte sur l'avoine, par l'impossibilité qu'il y aurait de les séparer, et que d'ailleurs le gros décimateur doit être traité favorablement, d'autant plus que ces grains sont perçus sur des terres destinées ordinairement à porter des fruits sujets à la grosse dixme.

» Délibéré à Nancy le 25 novembre 1724.

» Signé : CHARDIN, PETITDIDIER, MARCOL. »

En visitant l'église de Médonville, il est facile de distinguer plusieurs réparations successives du chœur, de la tour et de la nef. Il est regrettable que chacune de ces inintelligentes réparations soit venue comme renchérir sur la précédente pour dégrader un monument dont la construction primitive eut tous les caractères du roman le plus beau et le plus riche. La dernière qui fut peut-être l'agrandissement de la nef, dont il est ici question, ne coûta pas de grands efforts de talent à l'architecte, car, faite en moellons du plus petit appareil, elle peut passer pour l'œuvre du plus simple maçon. Nous faisons des vœux pour que ce qui reste de l'ancien édifice, et qui le rendra toujours digne d'intérêt, échappe longtemps encore aux mains de semblables restaurateurs.

Quant aux dîmes, question devenue historique, nous n'avons saisi l'occasion d'en parler que pour conserver quelques souvenirs de ce qu'était autrefois ce tribut prélevé sur les récoltes des habitants de nos campagnes.

On remarquera comme nous, que dans les pièces qui viennent d'être rapportées, il n'est fait aucune mention de la pomme de terre, introduite dans les environs de Saint-Dié vers le milieu du XVII^e siècle. Elle fut peu connue dans notre baronnie avant la disette de 1709 ; nous pouvons même dire que ce n'est que depuis d'autres disettes, de triste mémoire, celle de 1774 et celle de 1817, qu'elle prit dans nos cultures la place importante qu'elle y occupe actuellement.

Une déclaration du 6 mars 1719 avait cependant autorisé et réglé, en Lorraine, le prélèvement de la dîme de ce précieux tubercule, mais avec une restriction qui défendait aux décimateurs et à leurs fermiers de compter ce que les propriétaires auraient été obligés d'en arracher pour le défruit journalier de leurs familles avant la récolte générale (1).

Les étés de 1719 à 1723 furent remarquables par des sécheresses qui brûlaient et rendaient arides les prairies et les pâturages; pour atténuer autant que possible l'effet de ces sécheresses, le duc Léopold rendit plusieurs ordonnances par lesquelles il accordait la permission de faire des regains dans certaines parties des prairies, déterminées par les officiers des seigneurs de concert avec les habitants des communautés, à la condition d'en laisser un tiers aux seigneurs ou à leurs amodiateurs et les deux autres tiers aux communautés, pour être partagés à leurs habitants en proportion de leurs chevaux, bœufs et vaches (2). En mars 1720, il autorisait de plus, dans les bois au-dessus de 6 ans et pour la même raison, la vaine pâture jusqu'au 30 juin, et en juin 1723, jusqu'au 1^{er} septembre, nouveaux témoignages de la paternelle vigilance de cet excellent prince en faveur de ses sujets.

**Claude-Antoine Labbé, baron de Beaufremont
et de Vrécourt, comte de Morvilliers.**

Charles-François Labbé avait encore pu jouir du plaisir de présider à l'union de son fils avec une héritière fortunée, qui apportait à sa lignée une nouvelle illustration, mais ce fut la dernière fête de famille à laquelle il prit part. Sur la fin de 1724, il avait cessé d'exister, et la seigneurie de Beaufremont comptait un baron de plus.

Claude-Antoine Labbé hérita alors en effet de ce titre; cependant il ne devait pas longtemps s'en contenter.

(1) *Recueil des Édits, etc., du règne de Léopold*, t. 2, p. 247.

(2) *Ibid.*, pages 274, 277, 517, 635, 639 et 644.

Il était capitaine de cavalerie au service du roi de France, dans le régiment de Noailles-Duc, et, par sa jeune épouse, Charlotte-Robertine-Joséphine-Alexandrine du Quesnoy, dame de Colinquamp, Courcelles, etc., d'une ancienne famille flamande, il était devenu comte de le Loir, marquis de Castiau, baron de Sailly-aux-Bois. Tant de titres étrangers à son pays natal, joints à ceux qu'il possédait de son propre chef, rendaient bien légitime la demande qu'il adressa au duc de Lorraine pour l'érection en comté de l'une de ses terres du Barrois. Cette érection eut lieu en sa faveur, d'abord pour la baronnie de Vrécourt, le 12 avril 1725, mais comme cette baronnie ne lui appartenait pas en totalité, il en résulta sans doute des difficultés, et les lettres-patentes qu'il avait obtenues furent annulées par un arrêt du conseil ducal. Quelques mois plus tard, le 21 septembre 1725, Léopold le créait comte de Morvilliers en donnant ce nom au bourg de Liffol-le-Grand, qui devint le chef-lieu du nouveau comté.

Voici les lettres-patentes délivrées par le duc en cette circonstance :

Erection de Liffol-le-Grand en comté en faveur de Claude-Antoine Labbé, baron de Beaufremont.

Léopold, etc., à tous présents et à venir salut :

Notre cher et féal le S^r Claude-Antoine Labbé, baron de Beaufremont, comte de Loir, marquis de Castiau, capitaine de cavalerie au régiment de Noailles-Duc, pour le service du roy, etc., nous a très-humblement fait remontrer que l'avantage qu'il a d'être né notre sujet et l'inclination qu'il a toujours eue de pouvoir mériter l'honneur d'entrer en notre service à l'exemple de Jean Labbé, son trisayeul qui vint s'établir en Lorraine, sous le duc Charles III, où il fut honoré de la charge de lieutenant au gouvernement de notre bonne ville de Nancy, reconnu dès ce temps pour être sorti d'une famille assez ancienne pour être considéré gentilhomme, et en cette qualité, convoqué aux assises de l'ancienne chevalerie

de Lorraine, ainsi qu'il est porté par nos lettres-patentes de reconnaissance de gentillesse du 27 may 1712, enthérinées en notre cour souveraine et chambre des comptes de Lorraine, à l'exemple encore de ses autres ayeux, de son père et de ses oncles et parents qui ont possédé et dont aucuns possèdent encore les emplois les plus distingués de nos états, tant dans l'épée que dans la robe, l'ont porté à prendre de l'employ en France pendant les dernières guerres, pour se mettre en état de mériter un jour quelque emploi dans notre service, ce qui le détermine à vendre incessamment les terres titrées qu'il possède en Flandre, pour en remplacer le prix en autres biens dans nos états, ce qu'il ne pourra faire en terres de pareille nature et qualité, qui ne se vendent que rarement et à grand prix; que comme il possède en haute, moyenne et basse justice, sans part d'autrui, les terres et seigneuries de Lifol-le-Grand et Vilouxel, les fiefs et fourneaux par nous créés et érigés auxdits lieux, les hautes, moyennes et basses justices des bois de Bohême et d'Artamboucher, que nous avons ci-devant unis et incorporés à la part qu'il possède en la baronnie de Vrécourt, la haute, moyenne et basse justice de Morvilliers et des villages de Blevaincourt, Rozières et Senaide, pour ce qu'il y possède, desquels biens fiefs il dépend plusieurs maisons, usines, bois, rivières, ruisseaux, terres, prés, héritages et droits qui sont d'un revenu assez considérable pour en être formé un fief de dignité, si notre bon plaisir était de désunir les dites terres et seigneuries de Lifol-le-Grand, Vilouxel, les fiefs et fourneaux situés aux dits lieux, les hautes et basses justices des bois de Bohême et d'Artamboucher, de la baronnie qu'il a audit lieu de Vrécourt, de supprimer le nom de Lifol-le-Grand et de lui donner celui de ladite seigneurie de Morvilliers, qui n'a point de village de ce nom; d'unir ensuite le tout desdits biens qui sont du bailliage de Saint-Thiébaut, en un seul et même corps de fief indivisible, et de l'ériger en titre et qualité de comté sous le nom et qualification de comté de Morvilliers, dont le village dudit Lifol-le-Grand, portera le nom et sera le chef-lieu, où il pourra établir une prévôté composée d'un prévost, chef de police et gruyer, d'un procureur d'office, d'un greffier et d'un ou plusieurs sergents, lequel prévost connaîtra en première instance de

toutes actions réelles , personnelles , mixtes , criminelles , de police et grueriales entre les sujets dépendants dudit comté , sauf l'appel comme d'ancienneté et sans aucune mutation de juridiction à cet égard , et d'attribuer au surplus audit comté tous les honneurs , rangs , prééminences et prérogatives , qui de droit appartiennent aux terres de pareille nature et qualité ; nous suppliant très-humblement de lui en faire expédier nos lettres à ce nécessaires , etc. Voulant donner audit Sr baron de Beaufremont des marques de notre bienveillance , du souvenir que nous avons des services qui nous ont été rendus et aux ducs nos prédécesseurs , par ses auteurs et parents , et de l'estime que nous faisons de son mérite personnel ; à ces causes et autres bonnes considérations , à ce nous mouvant , de notre grâce spéciale , pleine puissance et autorité souveraine , nous avons désunis et désunissons de la part qui appartient audit baron de Beaufremont , en la baronnie de Vrécourt , les terres et seigneuries , hautes , moyennes et basses justices de Lifol-le-Grand et Vilouxel , fiefs , fourneaux érigés audit lieu , rentes et droits en dépendants , et les hautes , moyennes et basses justices des bois de Bohême et d'Artamboucher , tous lesquels biens nous avons unis et incorporés , unissons et incorporons à ladite terre et seigneurie de Lifol-le-Grand , ensemble la haute , moyenne et basse justice de Morvilliers , les villages de Blevaincourt , Rozières et Senaide , pour les parts et portions qui en appartiennent audit baron de Beaufremont , et tous les biens , maisons , usines , bois , rivières , ruisseaux , terres , prés , héritages et droits dépendants desdits lieux , pour le tout ne faire et composer à l'avenir qu'un seul et même corps de fief , auquel il pourra , comme nous le lui permettons , de même qu'à ses hoirs et ayant cause , possesseurs d'icelui , unir et incorporer ci-après tous les autres biens fiefs qu'ils pourront acquiescer dans le même ressort et juridiction , par la seule déclaration qui en sera faite dans les contrats d'acquisition , sans qu'il soit besoin d'autres lettres d'union que les présentes ; avons supprimé et supprimons le nom du village de Lifol-le-Grand qui s'appellera désormais , tant en jugement que dehors , Morvilliers ; lequel fief ainsi uni , nous avons créé , érigé , élevé et illustré , créons , érigeons , élevons et illustrons en nom , titre , rang et

prééminencé de comté , sous le nom et qualification de comté de Morvilliers , dont le village de ce nom sera le chef-lieu , auquel nous avons attribué et attribuons les honneurs , droits , rangs , privilèges , prééminences et prérogatives qui de droit appartiennent aux terres de cette nature et qualité érigées dans nos états , par nous ou par nos prédécesseurs ducs ; voulons que les possesseurs dudit comté puissent se nommer et qualifier comtes de Morvilliers , partout , en jugement et dehors , et qu'ils aient rang et séance convenables tant en fait de guerre , assemblée de noblesse qu'autrement , ainsi que de droit appartient , lequel comté aura les armes telles qu'elles sont ci-après figurées et blasonnées , savoir : écartelées au premier et quatrième d'azur , à la croix azurée d'argent ; au deuxième et troisième , de gueulles à la bande d'argent chargée d'une rose , de gueulles en cœur et cotroyées de deux roses d'argent , et sur le tout de gueulles à deux bourdons d'or mis au sautoir , l'écu orné et surmonté d'une couronne de comte , et pour cimier , deux lions rampants au naturel ; avons permis et permettons audit comte de Morvilliers , d'établir dès à présent et pour toujours au village de ce nom une prévoté qui sera composée d'un prévost chef de police et gruyer , d'un procureur d'office , d'un greffier , d'un ou plusieurs sergents , lequel prévost connaîtra en première instance de toutes actions réelles , personnelles , mixtes , criminelles , de police et gruriales entre tous les habitants , et sur tous les biens et bois dépendants dudit comté , sans cependant aucun changement , ni mutation de ressort , ni de juridiction dans les cas d'appel , de faire ériger en tel endroit dudit comté qu'il trouvera le plus convenable un signe patibulaire sur quatre pilliers , à charge par les possesseurs dudit comté de nous faire , et à nos successeurs ducs , les reprises , foi , hommages et serments de fidélité à chaque mutation , de donner et fournir aveux et dénombrements des biens , terres , seigneuries et droits qui le composent , et le tout sans préjudice à la réversibilité , le cas échéant , à notre domaine . Si , donnons en mandement à nos chers et féaux les présidents , conseillers , maîtres auditeurs et gens tenant notre chambre des comtes de Bar , bailli , lieutenant général , conseiller et gens tenant notre bailliage de Bassigny , siège de Saint-Thiebaut , et à tous autres qu'il appartiendra ,

que du contenu es présentes et de tous leurs effets, ils aient chacun d'eux en droit soi, fassent, souffrent et laissent jouir ledit baron de Beaufremont, ses hoirs et ayant cause, pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et faisant cesser tout trouble et empêchement contraire. Car tel est notre bon plaisir; et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons les présentes signées de notre main et fait sceller de notre grand scel. Donné à Lunéville, le vingt-un novembre mil sept cent vingt-cinq.

» Signé : LÉOPOLD. »

Nous avons déjà cité, à la date de 1724, un acte de baptême des registres de Beaufremont où la marraine fut l'épouse de Claude-Antoine Labbé; ces registres en rapportent encore un autre du 27 octobre 1733, où la haute et puissante dame est qualifiée comtesse de Morvilliers, baronne de Beaufremont, etc., née marquise de Castiau.

De 1736 à 1740, les comtes de Morvilliers et d'Alençon, co-posseurs de la baronnie de Beaufremont, eurent entre eux un procès qui fut jugé à Saint-Mihiel. Nous pensons, après avoir examiné quelques feuilles de ce procès, qui nous ont été remises, qu'il eut lieu au sujet de l'exercice de quelques droits honorifiques ou lucratifs des deux seigneurs, et à la suite de jugements contestés rendus par les officiers de leurs justices particulières. Il s'agit même d'un bail où se trouve compris le moulin de l'Étanchotte qui, à cette époque, n'aurait eu ni écuries, ni logements « convenables pour loger chevaux, voitures et fourrages. »

Un contrat sur parchemin, du 16 novembre 1744, passé à Beaufremont, par-devant François-Georges Urguette, lieutenant des chasses du roi, procureur d'office, tabellion, garde notte et des sceaux en la baronnie, nous fait connaître que les seigneurs du lieu laissaient quelquefois à leurs manants, à simple titre d'ascencement, certaines parties de leurs domaines.

Par ce contrat, le sieur Charles-François Moinel, avocat à la cour, prévôt de Beaufremont, en sa qualité de fondé

de pouvoir de *Monsieur* le comte de Morvilliers, baron dudit Beaufremont, confesse avoir laissé à titre de cens, à Florentin Thouvenel, manœuvre à Lemmecourt, acceptant pour lui, Anne Lenfant sa femme, leurs hoirs, etc., une place masure, construite actuellement en bâtiment par ledit Thouvenel, et le fond étant et appartenant audit seigneur, situé à Lemmecourt, derrière l'église, jardin potager derrière, joignant Florentin Deslin d'une part et ledit seigneur comte de Morvilliers d'autre. Cet abandon fut fait moyennant un chapon de cens et six deniers payables à Noël de chaque année. En cas de négligence (pour le paiement du cens), la maison et le jardin devaient retourner au domaine.

L'acte fait en présence de Pierre Guyot, greffier, et de Joseph Mailliard, sergent, demeurant à Beaufremont, est scellé du sceau du tabellionage de la baronnie dudit lieu. Ce sceau appliqué sur une bande de papier recouvrant une espèce de pâte grenue, est un écusson aux armes du comte de Morvilliers; au centre se voit un autre petit écu avec les vairs des armes de Beaufremont. L'écusson est surmonté d'une couronne de comte et est entouré d'une légende qu'on ne peut plus lire, mais qui doit être : SEAV DE BEAUFREMONT.

La vie militaire de Claude-Antoine Labbé nous est complètement inconnue : il est à présumer cependant qu'elle nous eût offert de curieux épisodes, surtout si, comme on doit le supposer, il suivit son régiment et le maréchal duc de Noailles dans les guerres dites de la succession, où la France eut à lutter à la fois contre l'Angleterre et la majeure partie de l'Allemagne.

Rentré dans la vie privée, le comte de Morvilliers habita, avec sa famille, le château de Vrécourt. Le dernier acte que nous connaissons de ce seigneur est un bail à ferme de tous les droits qu'il possédait à Beaufremont, Lemmecourt, Aulnois et Roncourt.

Par cet acte, du 25 juin 1763, passé devant les notaires royaux héréditaires établis au bailliage royal du Bassigny,

séant à Bourmont, Élopie Perru, marchand demeurant à Beaufremont, reconnaît et déclare retenir à titre de bail et amodiation, pour neuf années à partir de la Saint-Georges 1764, de haut et puissant seigneur messire Claude-Antoine Labbé, chevalier, seigneur, comte de Morvilliers, baron de Beaufremont et de Vrécourt, seigneur de Rosières et autres lieux, demeurant audit Vrécourt, tous les droits dépendants de Beaufremont, Aulnois, Lemmecourt et Roncourt, pour ce qui en appartient audit seigneur, consistant dans le château, basse-cour, écuries, jardins potagers et vergers, vignes, colombier, étang, breuils; tuillerie pour moitié; moulin (de l'Étanchotte), moulages; logement de vigneron et de berger; hautes et basses amendes; droit de forfuyance et de formariage (se réservant ledit seigneur le droit de deshérence et de succéder aux absents par le droit de représentation); avec jouissance de la taille à volonté; corvées de bras et de charrues; du droit de porter le fusil et d'aller personnellement à *l'effût* dans les temps non prohibés par les ordonnances; des amendes de gruerie (à la réserve de celles qui viendraient des bois du seigneur); de la dîme de Beaufremont et de Roncourt pour la part qui en revient audit seigneur, de tous les cens, droits seigneuriaux et redevances appartenant à ce même seigneur; du droit de troupeau à part; de la franchise, tant qu'il plaira au souverain de l'accorder; des poules et chapons tant de cens que de bourgeoisie, à Beaufremont, Aulnois et Lemmecourt; du poisson des étangs, à la charge de les *eleriner* pour la fin du bail, comme ils le sont au commencement; de la coupe de deux arpents de bois pour chaque année du bail, tels qu'ils seront marqués et délivrés par les officiers du seigneur, avec des chênes en suffisance pour faire des *pesseaux* reconnus nécessaires aux vignes; du droit d'établir des forestiers-garde de chasse, et de les faire recevoir suivant les ordonnances; avec jouissance aussi des tiers deniers, épaves et confiscations; à charge cependant de poursuivre à ses frais les procès criminels jusqu'à exécution de l'arrêt inclusivement, et les affaires civiles jusqu'à

sentence du bailliage, mais sans pouvoir faire aucun procès, pour quelle cause que ce soit, avant d'en avoir averti le seigneur et d'avoir obtenu son consentement. La jouissance enfin de la marcarerie de Beaufremont, située sur la chaussée du grand étang et composée de dix-sept vaches et un taureau, abandonnés par le seigneur audit preneur, pour être remplacés à la fin du bail par une égale quantité de bétail.

Ce bail était consenti de la part du comte de Morvilliers, baron de Beaufremont, moyennant le prix annuel, à la charge d'Élophe Perru, de 3,400 livres, cours de Lorraine, 50 livres de beurre, autant de fromage, un voyage, avec ses chevaux et sa voiture, de Vrécourt à Nancy, quatre voyages semblables de Beaufremont à Vrécourt, cent carpes chaque année de pêche, et les réparations locatives, sans qu'il lui fût permis, en aucune façon, de *dessaisonner* les terres ou les chenevières avant d'en avoir obtenu une permission expresse du seigneur laisseur.

Une réserve était faite aussi à l'égard des *nouveaux* (1) de l'étang, pour lesquels le curé était en procès avec les seigneurs; il était convenu que si le baron gagnait le procès, le preneur jouirait desdits nouveaux et paierait cent francs de plus par année.

Ces conventions ayant été agréées et signées de part et d'autre, Élophe Perru, avant d'entrer en possession de ce qui constituait la ferme qu'il venait de prendre à bail, demanda une visite des bâtiments et de leur mobilier, conjointement avec Charles-François Moinel, avocat à la cour, prévôt et amodiateur sortant de M. le comte de Morvilliers. Cette visite, du 16 avril 1764, fut faite par Joseph Berret, de Beaufremont, expert de Moinel, et Florentin Renaux, maître

(1) Noval : dîme que l'on tirait d'une terre ou d'un bois cassarté depuis peu. Le noval était aussi un champ inculte de temps immémorial et mis récemment en état de porter du blé. Ici il s'agissait des terrains de l'étang que l'on desséchait tous les trois ans, ou seulement de terres que l'eau ne baignait plus et que l'on avait rendues à la culture..

charpentier à Médonville, expert de Perru. Le notaire Urguette, écuyer, procureur d'office en la baronnie de Beaufremont, avait préalablement reçu le serment par lequel les deux experts s'engageaient à bien et fidèlement remplir leur devoir.

En parcourant le procès-verbal de cette visite, où sont indiquées les réparations à faire par le seigneur et par l'amodiateur sortant, on voit avec peine l'état de délabrement où se trouvait, dans l'enceinte de l'antique forteresse de Beaufremont, l'ancien château des comtes de Tornielle. Des caves à la toiture, tout annonçait l'abandon, la vétusté, tout avait subi l'influence destructive des guerres, du temps et des éléments. L'œil ne pouvait s'arrêter nulle part sans être attristé par des dégradations : ici c'étaient des murs lézardés ou écroulés, là un four effondré, ailleurs des cheminées emportées par les ouragans, des chambres inhabitables, des greniers dépourvus de planchers ou des planchers déjoins et pourris, partout des portes à moitié détachées ou même privées de leurs ferrements ; des vitres cassées, fracassées par les orages, avec des chassis pourris et des volets mutilés (quelques-uns liés avec des cordes) ; enfin, dans l'intérieur, de vieux meubles, la plupart vermoulus et tombant en poussière. A peine existait-il, dans toute cette vieille demeure féodale, un logement convenable pour le fermier le moins exigeant.

Et cependant, notre procès-verbal de visite constate que des constructions nombreuses et bien établies en avaient fait autrefois une habitation aussi commode que spacieuse.

Le château, proprement dit, était situé à droite en entrant par le prolongement du chemin de la Montagne. Après avoir traversé le pont-levis, on pénétrait dans la cour intérieure par un porche, et l'on entrait dans les appartements par un vestibule. Outre la cuisine, avec ses deux croisées à carreaux soutenus par des vergettes de fer, et au foyer de laquelle se remarquait une grande platine en fonte destinée à chauffer le poêle (1), le rez-de-chaussée avait deux chambres

(1) **Chambre** voisine de la cuisine.

successives, puis une troisième en retour, au fond du vestibule. Au premier étage existaient trois chambres dont les fenêtres s'ouvraient sur la cour, et deux cabinets ayant leurs croisées au nord. Au-dessus du premier étage, que s'était réservé le seigneur dans le bail de Moinel, se trouvaient les hauts-greniers, où l'on arrivait par deux escaliers partant du vestibule. Des tuiles plates recouvraient l'édifice qui faisait corps avec les bâtiments du dessus jusqu'au pressoir.

Dans le voisinage de la tour commune était la chambre à four et une autre chambre à feu, au-dessus desquelles on avait établi les grands greniers à grains recevant le jour par six croisées. Sous le toit existaient encore des hauts-greniers. Le mur pour la séparation d'avec le château des seigneurs d'Alençon avait 15 pieds de hauteur.

Il y avait au bas de la tour commune où étaient les prisons, une chambre à feu voûtée, et, à côté, quatre autres chambres dont l'une était aussi voûtée. Des sommiers supportaient les *seules* (poutres) du plancher des trois autres.

Une pompe avait été posée pour tirer l'eau d'un grand puits, peut-être celui qui est à l'ouest de la cour, mais le S^r Moinel s'engagea à y remettre un tour, une poulie et une corde.

Une ancienne bougerie était contigue à l'une des chambres à feu dont il vient d'être parlé. Les fenêtres de cette bougerie, comme celles de la plupart des autres dépendances du château, avaient conservé leurs anciens barreaux de fer.

Les deux caves qui existent encore, l'une dite la grande cave et l'autre moins vaste, étaient pourvues de trois rangées de gros madriers pour recevoir les tonneaux.

Venait ensuite une porte cochère : c'était l'entrée de la grange où se faisait le battage des grains.

Il y avait, pour les chevaux, une grande écurie avec crèches et rateliers des deux côtés, et en outre deux rans (réduits) pour les porcs. Des greniers à foin étaient établis au-dessus de cette écurie.

L'étable des vaches était à côté. On y entraît par une porte à deux battants ; elle avait aussi deux réduits à porcs.

La neuve bougerie où étaient les cuves et les bouges destinés à recevoir les raisins, pour le temps de la fermentation, occupait la vaste chambre contigue à cette étable. L'une et l'autre avaient de belles voûtes supportées par des piliers.

A la proximité de cette bougerie s'élevait le pressoir, véritable bâtiment, abritant une machine compliquée et d'une construction gigantesque comme tous les anciens pressoirs.

Enfin, venait la chiennerie ou chambre des chiens, voisine d'une porte par laquelle on descendait dans les fossés.

En dehors de l'enceinte anciennement fortifiée, étaient encore plusieurs constructions appartenant au seigneur et laissées à l'amodiateur :

C'était d'abord le colombier, dont on parcourait l'intérieur au moyen d'une échelle tournante; puis :

La maison du berger composée d'une cuisine, d'un poêle et de greniers;

La bergerie à côté, meublée de rateliers et possédant un grenier à foin;

La grange-aux-dixmes avec porte cochère, ensuite une maison au-dessus, dite la maison du jardinier, ayant son logis sur le derrière et une écurie sur le devant;

Enfin, une chambre à feu à l'entrée de la cour de la bergerie.

Tous ces bâtiments étaient situés au nord du château et du grand parterre; quelques-uns existent encore, mais complètement modifiés; ils composaient, comme aujourd'hui, une partie du hameau de la Montagne.

L'enclos dit le Grand-Parterre était situé à l'est et au-dessus du château dont il était séparé par le fossé. Une grille sur la cour et une porte en fer y donnaient accès. Il paraît que, dans le terrain le plus rapproché du château, il y avait un bosquet. Ce parterre était entouré de tous côtés par des murs de six pieds de hauteur. Ces murs existent encore en partie, mais n'ayant pas été entretenus, ils suffisent à peine pour former une clôture de séparation avec les héritages voisins.

Un autre enclos dit le Petit-Parterre, semé de luzerne, était au-dessous du château et s'étendait jusqu'à la tour dite des Michottes, sur le fossé, vers le village. Le mur qui soutenait les terres en cet endroit avait jusqu'à 30 pieds (10 mètres) d'élévation. Un autre mur existait au côté opposé du fossé et, coupé d'abord par une porte cochère s'ouvrant à l'angle du fossé, il se continuait jusqu'au grand chemin du Taureau, pour le suivre en montant, comme cela se voit encore actuellement. Le mur qui fait la séparation des possessions des deux seigneurs datait du partage de 1589; il limitait, au sud-est, le Petit-Parterre, et se continuait au-dessus des châteaux pour limiter de même le Grand-Parterre.

Nous ne parlerons du moulin de l'Étanchotte, à environ deux kilomètres au-dessous de Lemmecourt, que pour dire qu'il était dans un aussi misérable état que les bâtiments du château. Quatre brèches existaient à la chaussée de l'étang, et le moulage, de même que le logement du meunier et l'écurie, exigeaient les réparations les plus urgentes; le four était étançonné.

Si nous remontons la vallée, nous arrivons à la chaussée de l'étang de réserve, puis à celle du grand étang, sous Beaufremont; l'une et l'autre avaient subi quelques dégradations, mais on pouvait les réparer à peu de frais.

La marcarerie, bâtie sur la chaussée du grand étang, était une ancienne construction très-caducue. Elle se composait d'une cour ayant grande et petite porte d'entrée avec un enclos derrière; d'une cuisine, d'un poêle et d'une chambre au fond d'un petit vestibule; d'une cave voûtée autour de laquelle des planches étaient disposées pour recevoir le lait; d'un four, d'une petite grange avec porte cochère; de l'étable pour les vaches avec trois réduits à porcs, et d'un grenier à foin; elle avait aussi un jardin potager joignant le chemin.

A quelques centaines de mètres au-dessus de la marcarerie, et sur la droite du grand étang, est située la tuilerie. Les
● bâtiments composant alors cet ancien établissement étaient le logement du tuilier: une cuisine, un poêle, une grange, une

écurie à côté et un four ; il y avait ensuite la halle avec ses échelles et ses perches, sa *marche*, son *établi* et sa meule à piler le ciment ; puis le haut-fourneau pour cuire la tuile, la brique et la chaux. Le tout était, comme à la marcarerie et dans les autres constructions dont il vient d'être question, dans un état de dégradation qui exigeait de nombreuses et immédiates réparations.

Tels étaient, dans leur ensemble, et d'après une visite minutieuse, le château du comte de Morvilliers et ses dépendances.

En finissant cette visite, les experts firent l'inventaire des meubles que le seigneur possédait au château. Comme on va en juger, ces meubles, ou plutôt ces débris, étaient en rapport avec les logements qu'ils occupaient, et n'annonçaient en rien le luxe que de nos jours on rencontre dans les demeures roturières de la bourgeoisie, et même jusque chez les cultivateurs de nos campagnes.

A la cuisine du château, on remarquait une grande armoire à quatre volets, en chêne et sapin ; un desservant à côté avec un porte-habit ; un autre petit desservant auprès de la cheminée, une grande pelle à feu, le cramail (la crémaillère) et deux chenets. Un vieux dressoir et un ancien bois de lit y étaient tombés depuis peu en pourriture.

Dans le vestibule on voyait une petite armoire à un seul volet, et dans la chambre du fond, trois bois de lit ou couchettes pour les domestiques, deux vieux matelas en laine et crin, et les *pans* des *tour-de-lits* qui étaient précédemment à la cuisine.

Les trois chambres du premier étage, appartements réservés pour M. le comte, possédaient : la première, trois petits barils à mettre de la poudre, deux chenets à pommes de cuivre, une pelle à feu, trois petites pinces et une *servante* de fer ; la seconde, dite le poêle, une armoire en chêne à deux volets, un lit équipé (sans draps), avec des *tour-de-lits* verts ; et la troisième, une bergère avec couverture et traversin, puis un vieux bois de lit à *tombeau* (*sic*). Dans les petits cabinets

était une grande armoire en chêne, à trois volets et deux clefs.

Trois petites commodes, six tables, de différentes grandeurs, en chêne et en sapin, trois fauteuils garnis de paille, vingt-quatre chaises, tant bonnes que mauvaises, aussi garnies de paille, complétaient le mobilier de ces chambres.

Il y avait à la chambre à four une grande huche, espèce de coffre en bois de chêne, une grosse et vieille *maix* (huche) à pétrir, creusée dans un tronc de chêne, et une pelle pour enfourner le pain, puis dans une autre chambre, un ancien dressoir avec deux pelles d'huilerie.

Dans la vieille bougerie, se trouvaient rangés dix-huit gros tonneaux en état de recevoir du vin, une grosse *bringue* (1) assez bonne et six autres détériorées ou ne pouvant plus servir, puis cinq tonneaux pour conduire le poisson.

La neuve bougerie possédait six grandes cuves, cinq balonges (2), deux *tiroires* (3), deux grands entonnoirs, un petit baril ferré ayant une anse de fer, et quinze tandelins, en plus ou moins bon état. Au pressoir était une grande hache pour tailler les pains (les marcs).

Enfin, il y avait au grenier un vieux crible d'Allemagne, un bichet et un imal bien ferrés, mesures de Nancy, plus un bichet et un vieil imal, mesures de Beaufremont (4).

Ces meubles et les autres effets de M. le comte de Morvilliers, mais seulement les plus convenables parmi ceux qui viennent d'être désignés, furent, presque aussitôt après l'inventaire, retirés du château de Beaufremont et transportés dans celui

(1) Grande cuve?

(2) Cuves allongées en ovale.

(3) Petites cuvettes pour tirer le vin.

(4) Les experts furent taxés et reçurent chacun pour leur travail la somme de 54 fr., outre 12 fr. pour la rédaction de leur procès-verbal de 28 pages, papier in-4°, qui fut déposé au greffe de la baronnie de Beaufremont, partie du comte de Morvilliers. L'exemplaire que nous possédons en fut extrait le 16 juillet 1783, et nous a été remis par M. J.-N. Poirson, comme nous, l'un des arrière petits-fils d'Élothe Perrou.

de Vrécourt; le reste, avec les bouges et les tonneaux, fut vendu à l'amodiateur Perru, pour la somme de quatre-vingt-treize livres payées comptant (1).

Les réparations à exécuter par Ch.-François Moinel n'étaient peut-être pas terminées, que le château de Beaufremont avait changé de maître. Claude-Antoine Labbé n'existait probablement plus, et ses possessions, dans notre pays, venaient de passer à M. le marquis de Luigné. C'est ce qu'atteste une reconnaissance de l'expert Joseph Berret, qui certifiait, à la date du 17 juillet 1764, s'être transporté au château de M. le marquis de Luigné, à Beaufremont, et y avoir trouvé tous les travaux à la charge de Moinel, faits suivant les prescriptions et au désir de l'expertise (2).

Claude-Antoine Labbé et Charlotte du Quesnoy eurent de leur mariage : Jean-Charles-Paul-Antoine Labbé, comte de Morvilliers, officier dans le régiment du roi, infanterie; Anne-Françoise Labbé, mariée en 1751 à Charles, marquis de Spada; Charlotte-Joséphine-Antoinette Labbé et Marie-Françoise-Félicité Labbé (3).

Tandis que les aînés de la famille Labbé quittaient leurs paisibles châteaux pour s'attacher à la fortune des armées françaises, la branche cadette continuait à occuper, en Lorraine, les premières places au conseil d'état et à la cour souveraine. Nous rappellerons en quelques lignes les services de ces magistrats.

Simon-Melchior Labbé, frère puîné de Charles-François Labbé, baron de Beaufremont, fut le chef de cette branche. Dès 1694, Nicolas de Bildstein, baron de Froville, et Philippine de Seil, son épouse, ayant fondé à Nancy l'hôpital Saint-Roch, depuis réuni à celui de Saint-Charles, le nommèrent l'un des trois directeurs et conservateurs de cet hôpital, destiné aux pauvres malades les plus étrangers et les

(1) Cela résulte d'une décharge donnée à Jean Perru, fils d'Élophé Perru, le 26 juin 1770.

(2) Cette reconnaissance est à la suite du procès-verbal d'expertise.

(3) Voir le *Nobiliaire de Lorraine*, par Dom Pelletier.

plus abandonnés, et le prièrent d'en être avec eux l'un des co-fondateurs (1). Il portait déjà le titre d'écuyer, seigneur de Coussey. Nous avons dit plus haut comment le duc Léopold le nomma l'un de ses ministres sous le titre de conseiller secrétaire d'état. Il exerça cette fonction jusqu'après le décès de ce prince, en 1729, et elle fut loin d'être pour lui une sinécure, comme on peut le voir par la grande quantité d'ordonnances et d'édits qu'il a signés et à la rédaction desquels il a certainement coopéré. Devenu le doyen du conseil d'état, il conserva ce titre jusqu'à sa mort en 1755 : il était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Le 5 août 1736, le duc François III, voulant récompenser dignement ses services, avait érigé en sa faveur la baronnie de Coussey en comté. Il était de plus seigneur du Rouvroy, Forcelle et Licière. Il avait eu de son union avec Henriette de Jacquesson, Claude-François Labbé qui suit; Jean-Charles Labbé dont il sera parlé après, et Jeanne-Charlotte-Antoinette Labbé, épouse de Charles de Sillery, capitaine commandant de la garde des grenadiers de S. A. R. madame la duchesse douairière de Lorraine, à Commercy.

Claude-François Labbé, d'abord baron, puis comte de Coussey et seigneur de Besonveau, était, ainsi que son frère, secrétaire d'état à la mort du duc Léopold (2); ils figuraient en cette qualité dans l'assemblée qui accorda la régence à la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, pendant l'absence du duc François III. Il paraît qu'à cette époque, Claude-François Labbé avait déjà rendu d'importants services à la ville de Nancy, car il en reçut alors l'hommage d'un jeton qu'elle fit frapper en son honneur (3). Il avait épousé

(1) *Histoire de Nancy*, par Lionnois, t. 2, p. 525.

(2) *Mémoires de M. Noël*, n° 5, note, p. 217 et manuscrit de la bibliothèque d'Épinal, n° 153.

(3) Lionnois, *ibid.*, t. 2, p. 153. Ce jeton porte d'un côté la ville de Nancy avec la légende : Jeton de la chambre de ville de Nancy, 1729, et de l'autre, les armes de Claude Labbé, accolées à celles de Marie-Anne de Bourcier, son épouse, couronnées et supportées par deux génies.

Marie-Anne de Bourcier, qui lui donna deux fils morts en bas âge et une fille, Marie-Catherine-Simone Labbé, mariée à Claude-Charles Gobert, comte d'Apremont-Lynden, maréchal des camps et armées du roi de France et colonel d'un régiment de hussards (1).

Jean-Charles Labbé, comte de Coussey, seigneur du Rouvroy et de Genicourt, continua à remplir les fonctions de secrétaire d'État sous François III et sous Stanislas. Il devint premier président de la cour souveraine de Lorraine le 24 décembre 1745 et exerça cette charge avec autant de prudence que de fermeté, jusqu'au 23 juin 1767, sachant, dans des circonstances difficiles, concilier ce qu'il devait au roi de Pologne avec ses devoirs envers son pays, et mériter l'estime et la confiance de ses concitoyens, sans rien perdre de celle du prince. S'étant démis de ses fonctions, la cour lui conserva le titre de premier président honoraire qu'il portait encore en 1783. Il mourut toutefois avant les troubles révolutionnaires. En lui s'éteignit le nom de sa famille.

Il avait épousé en premières noces Marthe, baronne d'Olivier, dont il eut deux filles, Marie-Charlotte et Anne Labbé (2). Les armes de cette première épouse sont accolées à celles des Labbé et placées sous une couronne, sur le revers d'un jeton sans millésime qu'il reçut de la ville de Nancy (3). En secondes noces, il épousa Thérèse Gauvain de Champé, qui lui donna encore un fils mort jeune, et deux filles, Charlotte-Thérèse-Marguerite Labbé et Magdelaine Labbé, sur la vie desquelles nous n'avons aucun renseignement. En 1793, les biens que cette famille possédait à Coussey furent vendus comme biens nationaux; l'affiche de la vente de ces biens portait pour seule indication : « les héritiers Labbé et du Rouvroy de Coussey. »

Maintenant, jetons un coup d'œil rapide sur ce qui se

(1) *Nobiliaire de Lorraine*, p. 429.

(2) *Ibid.*

(3) Lionnois, *Histoire de Nancy*, t. 2, p. 154.

passait en Lorraine pendant la période que nous venons de parcourir.

Après 1725, les événements s'étaient succédé avec une étonnante rapidité dans notre province, et n'avaient pas permis à Claude-Antoine Labbé d'y revenir prendre du service auprès de nos ducs, comme il en avait d'abord exprimé le désir.

Léopold qui fut, comme on l'a dit, le restaurateur et le père de sa patrie, n'avait rien tant à cœur que de faire du bien à ses sujets, mais la mort le surprit au moment où il pensait pouvoir encore travailler longtemps à leur bien-être. Une pleurésie l'enleva à l'affection générale le 27 mars 1729.

On dit que ce modèle des bons princes fut tellement pleuré des lorrains qui assistèrent à ses funérailles, que les pavés de l'église des Cordeliers de Nancy, où il reçut la sépulture, furent mouillés de leurs larmes. Les regrets de ceux qui étaient éloignés de son séjour habituel ne furent pas moins expressifs. La noblesse comblée de titres et d'honneurs s'était relevée à l'ombre de son gouvernement tutélaire, mais la générosité du duc avait été égale envers tous ses sujets, à qui « il procura une abondance qu'ils ne connaissaient plus. » Les pauvres comme les riches, plus que les riches mêmes, avaient eu part à sa paternelle sollicitude; aussi, dans les plus modestes paroisses comme dans les plus peuplées, on vit le peuple accourir en foule aux services religieux qui se célébrèrent partout pour le repos de son âme.

Si ce prince n'avait pas eu d'historiens pour nous retracer son caractère et nous rappeler ses bienfaits, les lois, les édits, les ordonnances qu'il promulgua, suffiraient pour que sa mémoire se conservât parmi nous. Ce sont là, en effet, autant de monuments de sagesse, où l'on retrouve à chaque page la preuve la plus palpable de l'intérêt ou plutôt de l'attachement que Léopold portait à ses sujets de toutes les classes et de toutes les conditions.

Un prince populaire sait toujours s'entourer d'hommes de

bien qui grandissent autour de lui et méritent une juste part des souvenirs honorables que la postérité accorde à sa mémoire. C'est donc un grand honneur pour les familles Labbé et d'Alençon d'avoir joui de la faveur d'un duc comme Léopold, et de compter plusieurs de leurs membres au nombre de ses conseillers.

Parmi les hommes d'un mérite exceptionnel que s'attacha cet excellent duc et dont peut à juste titre se glorifier notre province, nous ne pouvons nous dispenser de nommer les procureurs généraux, Léonard et Jean-Louis Bourcier, et le président Lefebvre (1), l'un des successeurs de Charles-François Labbé à la chambre des comptes. Ces deux magistrats lorrains pourront toujours être cités comme modèles, toutes les fois qu'il s'agira d'intégrité, de dévouement au prince et d'amour de la patrie.

François III, qui succéda à Léopold, était à la cour de l'empereur d'Allemagne dont il devait épouser la fille aînée, la célèbre Marie-Thérèse, lorsque la mort de son père le rendit héritier de la couronne des ducs de Lorraine et de Bar. Élisabeth-Charlotte d'Orléans, sa mère, fut reconnue régente. Le prince revint dans ses états en 1730, mais il les quitta de nouveau en 1734, pour ne plus les revoir. Pendant son court séjour à Lunéville, il rendit plusieurs ordonnances aussi sages qu'utiles (2), et s'occupa du gouvernement de notre pays avec une sérieuse attention. Après son départ, la laborieuse veuve de Léopold reprit la régence, et continua à exercer avec habileté l'autorité ducale jusqu'en 1737.

Les événements politiques qui se passèrent en Europe pendant cette nouvelle régence changèrent de la manière la plus inattendue le sort de la Lorraine et de ses souverains.

(1) Lefebvre était né à Epinal en 1663; une petite rue de cette ville porte son nom. Il mériterait plus de sa cité natale.

(2) Une de ces ordonnances, du 1^{er} avril 1731, enjoignait aux communautés d'entretenir, chacune sur son territoire, les chemins servant à les mettre en communication les unes avec les autres.

Auguste II, roi de Pologne, étant mort en 1733, Louis XV, qui avait épousé la fille unique de Stanislas Leckzinski, engagea ce prince à redemander une couronne qu'il avait déjà portée. Stanislas fut en effet proclamé, mais Auguste III, fils du dernier roi, le fut aussi, et appuyé par la Russie et l'empereur d'Allemagne, il se maintint sur le trône. Le roi de France, mécontent de l'influence que l'empereur venait d'exercer au détriment de son beau-père, lui déclara la guerre. Pendant les deux années que dura cette guerre, la Lorraine envahie et traversée par les troupes françaises eut à fournir à ces troupes des vivres, des fourrages et des bois; néanmoins elle en souffrit peu : les préliminaires d'un traité de paix furent signés à Vienne le 3 octobre 1735. Par ces préliminaires, suivis de la convention définitive du 13 avril 1736, les duchés de Lorraine et de Bar étaient donnés en usufruit à Stanislas pour, après sa mort, être définitivement réunis à la France. Le duc François III, qui venait d'épouser la fille aînée de l'empereur, reçut en indemnité le grand duché de Toscane; toutefois, ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance, et comme forcé par les événements, que ce prince consentit enfin, le 22 août, à souscrire aux conditions qui dépouillaient son auguste famille d'une couronne qu'elle avait portée pendant 700 ans.

Si alors la volonté nationale, cette base solide sur laquelle ne craindront jamais de s'appuyer les bons princes, eût pu être invoquée, nul doute qu'elle n'eût servi à l'accomplissement des vœux de nos pères en leur laissant au moins pour duc Charles-Alexandre, frère puîné de François III; mais ce principe trop légitime était loin de la pensée des gouvernements de cette époque, et il fallut se soumettre à leurs décisions.

La nouvelle des traités qui disposaient de notre pays causa parmi les Lorrains une consternation générale, et lorsque, le 5 mars 1737, la duchesse régente quitta Lunéville pour se rendre à Commercy, dont la souveraineté lui avait été réservée, leur douleur éclata de la manière la plus vive

et la plus touchante : « Ce serait tenter l'impossible , dit » un écrivain présent au départ de la duchesse et de ses » deux filles (1), que de vouloir dépeindre la consternation, » les regrets , les sanglots et tous les symptômes du désespoir » auquel le peuple se livra à l'aspect d'une scène qu'il regardait comme le dernier soupir de la patrie. » On accourait de toutes parts; on se jetait devant les chevaux , on les arrêta; on barrait les passages; on se précipitait aveuglément à genoux jusque sous les roues des carrosses. On n'entendait de tous côtés que les cris les plus attendrissants, et les princesses elles-mêmes fondaient en larmes. La foule était tellement compacte sur la route , qu'elles ne mirent pas moins de cinq heures pour parcourir la première lieue (2), et qu'elles ne réussirent à traverser plusieurs villages qu'en promettant d'y revenir (3). Depuis , on remarqua souvent à Commercy un grand nombre d'habitants des campagnes qui y venaient de fort loin , comme pour contempler encore une dernière fois les nobles restes de la cour de leurs anciens souverains.

La duchesse douairière de Lorraine mourut en 1744; l'année suivante, le duc François III, époux de Marie-Thérèse d'Autriche, montait sur le trône impérial d'Allemagne et y devenait le chef de la dynastie qui règne encore aujourd'hui en Autriche.

Avant de venir fixer sa résidence dans ses nouveaux états, Stanislas y fit reconnaître son autorité. Dès le 8 février, ses commissaires avaient pris possession du Barrois; le 21 mars, ils accomplirent la même formalité pour la Lorraine; enfin, le 3 avril, Lunéville recevait le souverain qui, par un règne de transition, allait préparer notre petite nation à devenir une simple province française.

(1) Duval, *Vie de Weyring*, p. 312.

(2) Voir les *Mémoires* de M. Noël, t. 411, p. 2, et l'*Histoire de Stanislas*, par M. Aubert, avocat, p. 411.

(3) Digot, *Histoire de Lorraine*, t. 6, p. 185.

Le titre de duc de Lorraine et de Bar fut, pour le roi de Pologne, plus honorifique que réel. Sous prétexte de lui épargner les fatigues de la direction des affaires, le roi de France lui demanda la gestion de l'administration financière des deux duchés, et Stanislas y consentit moyennant une pension annuelle de deux millions de livres. Pendant les vingt-neuf années qu'il régna en Lorraine, il retira donc de ce pays, pour son entretien et celui de sa cour, une somme de cinquante-huit millions, sur laquelle il est juste de diminuer 8,548,223 livres 8 sous qu'il employa à des constructions et à divers établissements religieux ou philanthropiques, spécialement en faveur des villes de Nancy, de Lunéville et de Commercy (1).

Stanislas a reçu le surnom de bienfaisant. C'était en effet un excellent prince qui, avec des mœurs pures et une piété éclairée, avait le cœur grand, généreux et obligeant. S'il eût été libre de suivre ses propres inspirations, il est assez probable que nos pères n'auraient eu qu'à bénir son gouvernement, mais ses belles qualités durent souvent s'effacer devant la volonté des ministres de Louis XV.

Sous son règne, nos populations rurales, surchargées d'impôts de toutes sortes par l'intendant de la France, se virent encore une fois réquies à une vie de gêne et de privations (2).

Stanislas mourut le 13 février 1766, et dès lors nos pères durent accepter la France pour patrie. S'ils éprouvèrent encore

(1) V. *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine*, par M. Noël, n° 5, p. 239.

(2) En 1761, la masse des impôts existants, y compris les revenus des domaines et les contributions indirectes, était de 8,948,327 livres 9 sous, tandis que tous les revenus imposables n'étaient évalués qu'à 7,300,000 livres. A ces impôts excessifs qui pesaient presque exclusivement sur le peuple, si l'on joint les dîmes, les redevances, les corvées ou prestations et les autres droits seigneuriaux qu'il avait à supporter, on aura une idée de la triste situation de notre pays, à une époque que l'on se figure généralement comme ayant été pour nos ancêtres une ère de prospérité et de bien-être.

quelques regrets bien légitimes en assistant au dernier soupir de leur antique indépendance, les égards de Louis XV, qui presque aussitôt diminua leurs charges et leurs contributions, les attachèrent promptement à la grande nation au milieu de laquelle ils ont pu continuer la chaîne de leur ancienne gloire, et à laquelle, sans cesser d'avoir le cœur et le caractère lorrain, ils ont fourni, en moins de cent ans, une foule d'hommes illustres et dévoués.

L'empereur Napoléon I^{er} appelait la Lorraine *le pays des braves* : les dernières luttes de la France ont prouvé que les militaires produits par ce pays, sont toujours dignes de la réputation de leurs ancêtres.

**Antoine-Louis-René Saguier,
marquis de Luigné, comte de Morvilliers,
baron de Vrécourt et de Beaufremont.**

Après Claude-Antoine Labbé, la baronnie de Beaufremont fut possédée, pour la partie qui avait appartenu à ce dernier seigneur, par messire Antoine-Louis-René Saguier, marquis de Luigné (1). Ce nouveau baron était étranger à la noblesse lorraine, et nous ignorons son origine. Nous supposons toutefois qu'il avait épousé une des filles de son prédécesseur, et que ce fut cette alliance qui le mit en possession du comté de Morvilliers et de ses dépendances. Il avait suivi avec succès la carrière militaire, et à ses titres, anciens et nouveaux, il joignait ceux d'ancien lieutenant-colonel de cavalerie et de chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Le marquis de Luigné jouit de la baronnie de Beaufremont de 1764 à 1778. Il ne l'habita jamais ; il faisait sa résidence habituelle à Paris, en son hôtel de Paradis, au Marais,

(1) Luigné est un village du département de Maine-et-Loire, canton de Thouarcé, arrondissement d'Angers, population 430 habitants.

paroisse Saint-Gervais, et aussi quelquefois au château de Vrécourt.

L'amodiateur Claude Perru étant mort, il consentit à ce que sa veuve, Elisabeth Laroche, et son fils, Claude Perru, renonçassent au bénéfice du bail que nous avons rappelé, en faveur de Jean Perru, leur fils et frère. Cette renonciation eut lieu le 13 juillet 1767. Dans l'acte qui en fut passé par devant M^e Thiébaut, tabellion en la baronnie de Beaufremont, Jean Perru et son épouse Catherine Froment acceptaient, pour les six années restant à écouler, les conventions du bail de 1763, et s'engageaient à payer aux époques fixées, audit seigneur marquis de Luigné ou à ses agents, en son château de Vrécourt, le canon annuel de 3,400 livres, plus une somme de 36 livres, au mois de septembre, pour être déchargés de l'obligation d'abord contractée de fournir annuellement cinquante livres (25 kilogrammes) de beurre et autant de fromage.

Il paraît que M. le marquis et son nouveau fermier n'eurent qu'à se louer l'un de l'autre, car deux années seulement après les arrangements dont il vient d'être question, un nouveau bail de neuf années fut consenti entre eux pour commencer à l'expiration du premier, le 23 avril 1773, et finir en 1782. Ce fut encore le notaire Charles Thiébaut, de Beaufremont, qui rédigea ce bail, un peu plus détaillé que celui de 1763. D'après des conventions nouvelles, l'amodiateur devait payer un canon de 3434 livres et 50 livres pour le beurre et le fromage. Il était aussi chargé d'avancer les vingtièmes, mais le seigneur s'engageait à lui en tenir compte (1).

En marge de la dernière page de ce bail est écrit : « Enregistré au greffe de la prévôté de Beaufremont pour la partie de Monsieur le marquis de Luigné, ce requérant le s^r Jean Perru, et ce en exécution de l'ordonnance de Monsieur le marquis de Stainville concernant le port d'armes, par moy greffier soussigné, le 13 août 1771.

» VERGNE. »

(1) Cet impôt s'élevait aux deux vingtièmes du revenu.

En marge de l'avant dernière page on lit encore : « Je soussigné comte de Brunet-Neuilly, seigneur de Beaufremont et autres lieux, déclare avoir continué le présent bail en faveur du s^r Perru, amodiateur actuel, pour le temps et espace de trois années après le bail cy-joint expiré, lesquelles trois années commenceront seulement à la St-Georges de mil sept cent quatre-vingt-deux, pour finir à la veille de pareil jour, moyennant le canon annuel de trois mille neuf cent six livres cours de Lorraine, payable au même terme que porté audit bail, pour sûreté de quoi les mêmes obligations que portées audit bail subsisteront. Fait au château de Vrécourt le trois novembre mil sept cent quatre-vingt. » Cette convention écrite par M. le comte de Neuilly lui-même est signée : « le C^{te} de Neuilly, J. Peru. »

La moitié de la baronnie de Beaufremont de même que celle de Vrécourt et toutes les terres, seigneuries et fiefs du comté de Morvilliers ne restèrent à M. le marquis de Luigné que jusqu'au 18 mai 1778 ; à cette date, il vendit tout ce qu'il y possédait, à la réserve d'Ollainville, à M. Jean-François André de Brunet-Neuilly, qui en prit immédiatement possession (1).

**Jean-François-André, comte de Brunet-Neuilly.
baron de Beaufremont et de Vrécourt.**

La famille de M. de Brunet-Neuilly, qui n'était point d'origine lorraine, nous est aussi inconnue que celle de M. le marquis de Luigné. Il avait, comme ses prédécesseurs, embrassé d'abord la carrière militaire, et ce qui prouve qu'il était d'une noblesse distinguée, c'est qu'au moment où il devint baron de Beaufremont, il portait le titre de premier maréchal-des-logis honoraire de Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi, depuis Charles X.

Louis XVI voulant sans doute reconnaître ses services, lui accordait, au mois de juillet 1778, des lettres-patentes par lesquelles il ordonna que le comté de Morvilliers serait

(1) *Statistique des Vosges*, t. 2, p. 503.

désormais appelé comté de Brunet-Neuilly et aurait pour armes celles de cette famille (4). Ces armes étaient : de gueules à deux chevrons alésés d'or, accompagnés de trois étoiles d'argent (2).

M. le comte de Neuilly, quoique ancien militaire, n'était pas étranger à la magistrature, car en 1783, d'après l'almanach de Lorraine et Barrois, il était bailli de Neufchâteau, fonctions qu'il conserva pendant plusieurs années (3).

Par acte du 13 novembre 1780, passé devant les notaires royaux Gillot et Marchal, tabellions au bailliage de Bassigny séant à Bourmont, haut et puissant seigneur messire Jean-François André, comte de Brunet-Neuilly, premier maréchal-des-logis honoraire de Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi, baron de Beaufremont et de Vrécourt, demeurant alors au château dudit Vrécourt, cédait et laissait par bail emphytéotique, pour quatre-vingt-dix-neuf années, à partir de la Saint-Georges 1785, à Jean Perru, marchand et amodiateur à Beaufremont, à Catherine Froment son épouse et à leurs successeurs :

1° La moitié qui lui appartenait dans le moulin, bâtiment, usine, ustensiles et moulage de l'Étanchotte (l'autre moitié avec les héritages y attenants et en dépendant étant la propriété de madame la comtesse de Villers) ;

2° L'étang dudit moulin avec la pièce de pré qui est à la queue et qui étaient à lui sans que la dame de Villers y eût aucune part. L'entretien et les réparations à faire au moulin pendant la durée du bail devaient être à la charge de l'amodiateur et de ses successeurs, qui restaient libres de le faire valoir ou de le sous-fermer à telles personnes et pour telles conditions qu'ils trouveraient à le faire.

(4) *Statistique des Vosges*, t. 2, p. 303. Le nom du chef-lieu, Morvilliers, fut changé en celui de Bruneuilly.

(2) *Dictionnaire héraldique*, par M. G. D. L. T., écuier, 1774, p. 14, n° 37. Armoiries de la famille Brunet de Neuilly, de Paris.

(3) *Almanach de Lorraine pour 1785*, page 73.

Le moulin, les bâtiments, l'usine, l'étang et les prés étaient ainsi relaissés en pure et simple roture, avec jouissance pour le fermier « du profit, revenu et émolument dudit moulin et dépendances, » le seigneur lisseur se réservant expressément la propriété foncière féodale, censive et la justice, les chasses et tous droits de seigneurie annexés à la qualité du fief, tant sur le moulin et ses dépendances que « sur les résidans en iceluy, sur ledit étang et les autres héritages y attenans. »

Ce bail était fait pour le canon annuel de cent cinquante-cinq livres, cours de Lorraine, payable par chacun an à la Saint-Georges, le premier canon à échoir en 1786.

L'amodiateur Jean Perru et dame Elisabeth-Thérèse d'Alençon, baronne de Beaufremont et marquise de Villers, affermaient ensuite cet ancien moulin le 20 mars 1787, pour neuf années, à Nicolas Bator, meunier, et Anne Defer, son épouse, qui l'exploitaient déjà, moyennant la somme annuelle de quatre cent trente et une livres, cours de Lorraine, et huit chapons vifs évalués huit livres, le tout payable en deux termes égaux, à Noël et à la Saint-Georges de chaque année, moitié pour la dame de Villers, propriétaire, et l'autre moitié pour Jean Perru, censitaire de la moitié dudit moulin. Toutes les réparations au moulin et à la chaussée restaient en outre à la charge du meunier Bator, et un article lui imposait l'obligation de payer, à la fin du bail, douze livres pour chaque ponce de roi de diminution des meules. Le premier paiement du canon était laissé au meunier pour les réparations immédiates à faire à la chaussée.

Depuis l'acquisition faite à Darney-aux-Chênes, en 1388, par Philibert de Beaufremont, nos barons avaient toujours joui d'une grande partie des droits seigneuriaux de ce petit village. On appelait ce qui constituait leur part, *seigneurie de Beaufremont ou foncière*, et encore *seigneurie sous le toit*; c'étaient eux qui faisaient crier la fête du village. Mais quelques-uns de ces droits leur furent plus d'une fois contestés par les marquis de Removille et les seigneurs de

Dommartin, aussi seigneurs de Darney-aux-Chênes. Cependant ils continuèrent à en conserver la possession jusqu'au commencement de 1783; à cette date, M. le comte de Neuilly vendit ce qu'il pouvait y prétendre à M. de Sivry (4).

Deux années plus tard, au mois d'avril 1785, la famille Perru quittait, au château de Beaufremont, l'habitation appelée alors le château de Neuilly, et la partie de la baronnie qu'elle venait d'exploiter pendant 24 ans était laissée à bail, pour la dernière fois, par M. le comte de Brunet-Neuilly, à dame Marie-Thérèse Blanchelaine, douairière de feu le sieur Grosjean, vivant garde-marteau en la maîtrise particulière des eaux et forêts de Bourmont, épouse séparée de Charles-Dominique Pelgrin des Aulnes, conseiller du roi, lieutenant en la maîtrise des eaux et forêts de Darney-en-Vosges (2).

La dame Pelgrin eut à peine pris possession de la ferme qui venait de lui être laissée à bail, qu'elle intenta au comte de Neuilly et à l'amodiateur sortant, un procès pour les obliger à faire exécuter les réparations et les travaux à leur charge soit dans les bâtiments, soit aux vignes. Mais ni le maître, ni l'ancien fermier ne devaient voir la fin de ce procès dont la durée fut de plusieurs années, et qui, sans pouvoir être terminé, passa de la justice de Beaufremont au bailliage de Neufchâteau, puis au parlement de Nancy. En effet, le 9 février 1792, une délibération prise en la chambre du conseil du tribunal du district de Nancy, permettait à Catherine Froment, veuve de Jean Perru, de reprendre cette affaire aux lieu et place de feu son mari, et d'assigner devant ce même tribunal « la demoiselle Marie-Thérèse Blanchelaine, épouse séparée du S^r Pelgrin, demeurante à Lémecourt, et Demoiselle Thérèse-Rosalie de Beauchamp, veuve du S^r Jean-François de Brunet-Neuilly, en qualité de mère

(4) Archives de la Préfecture des Vosges. E. 19.

(2) Cette Dame, qui résidait alors à Bourmont, vint ensuite habiter Lemmecourt; elle y était connue sous le nom de Madame Grosjean.

et tutrice de ses enfants mineurs, demeurante à Vrécourt, pour voir ordonner qu'il sera procédé avec elles, par devant le tribunal du district de Nancy, suivant les derniers errements des poursuites et procédures faites au cy-devant parlement de Nancy, sur l'appel y porté par la demoiselle Blanchelaine, réglé par appointment du 17 mars 1787. »

Le jugement définitif de ce procès ne nous a pas été conservé, mais il résulte de la délibération que nous venons de rappeler, que le comte de Brunet-Neuilly, dernier baron de Beaufremont avant la grande catastrophe qui anéantit l'autorité féodale en France, était mort lorsque commencèrent les jours de deuil qui allaient forcer sa veuve et ses jeunes enfants à s'expatrier, et leur enlever, sans aucun égard pour leur âge ou leur sexe, jusqu'à la dernière parcelle des domaines qui leur appartenaient.

Le jour où Thérèse-Rosalie de Beauchamp, épouse de M. le comte de Neuilly, prit le chemin de l'exil ne nous est pas connu ; une particularité remarquable, c'est que ce fut précisément le 9 février 1792, date que nous venons de rappeler, qu'un décret de l'Assemblée législative prononça la confiscation de tous les biens des émigrés au profit de la Nation.

Nous reviendrons plus loin sur les ventes de biens nationaux qui furent faites dans notre pays, et sur ce que devint la baronnie de Beaufremont pendant la tourmente révolutionnaire ; mais avant d'aborder ces faits, il nous faut parler de la famille d'Alençon, copropriétaire de cette baronnie à partir de 1675.

Famille d'Alençon.

Le pays d'origine des d'Alençon, barons de Beaufremont au XVIII^e siècle, paraît avoir été la Provence (1). Louis d'Alençon, l'un de leurs ancêtres, vint, dit-on, en Lorraine

(1) *Dictionnaire héraldique de la Chesnaye-des-Bois*, p. 67.

à la suite de René d'Anjou ; il perdit la vie à la bataille de Bulgnéville le 2 juillet 1434, en combattant à la tête d'une compagnie d'hommes d'armes qu'il commandait.

Nicolas d'Alençon, l'un de ses descendants, natif de Vavincourt (1), village du duché de Bar, fut anobli par le duc Charles III, le 3 décembre 1565. Il portait : d'azur à la face d'or, accompagnée en chef d'une levrette d'argent accolée de gueules, et pour cimier la levrette naissante de l'écu.

Cette famille se perpétua depuis en Lorraine par Charles d'Alençon, pourvu de la charge de receveur particulier de Bar, et dont l'épouse fut Françoise Didelot (2) ;

Antoine d'Alençon, écuyer, contrôleur général de la maison de Monsieur, frère unique de Louis XIV, qui épousa Marie Corberon, fille de Claude Corberon, conseiller du roi, trésorier général des lignes de Suisse, et de Françoise Coursier ;

Chrétien d'Alençon qui, de sa femme Catherine de l'Église, eut un fils, François d'Alençon, qui suit, et deux filles, Christienne et Anne d'Alençon (3).

**François d'Alençon, baron de Beaufremont.
1675.**

François d'Alençon, que nous avons vu le 15 juillet 1675 acquérir de la maison de Lenoncourt la moitié du château et de la baronnie de Beaufremont, exerçait déjà en 1665 les fonctions de lieutenant général au bailliage de Bar. L'espèce d'empressement qu'il mit à faire confirmer cette acquisition par Louis XIV, nous porte à croire que le gouvernement de ce monarque lui avait accordé sa confiance, et qu'il fut

(1) Vavincourt, village du département de la Meuse, à 7 kilomètres de Bar-le-Duc.

(2) Les lettres de noblesse de MM. d'Alençon sont aux archives de Lorraine, n° 99 du registre coté 1505 et 1566.

(3) Voir *Nobiliaire de Lorraine*, par D. Pelletier, p. 5 et 6, et aussi les nobiliaires manuscrits de la bibliothèque d'Épinal.

maintenu à son poste pendant toute la durée de l'occupation de nos duchés par la France.

François d'Alençon était loin de posséder une fortune égale à celle que les alliances avaient procurée aux Labbé ; nous pensons même que l'achat de la moitié de la terre de Beaufremont absorba la plus belle partie de son avoir. Ce qui est positif, c'est que ses descendants surent toujours apprécier cette seigneurie ; qu'ils s'y plaisaient et que quelquefois ils y résidèrent, eux et leur famille, autant du moins que le leur permit l'exercice des emplois dont ils furent revêtus.

Ce seigneur avait épousé Louise de Burges ou de Burges, dont il eut Charles d'Alençon qui lui succéda (4).

En 1779, il avait pour amodiateur à Beaufremont un S^r Charles Chemitte.

Charles d'Alençon, baron de Beaufremont.

Nous avons vu les anciens seigneurs de Beaufremont aimer à tenir sur les fonts baptismaux les enfants de leurs sujets ; soit par suite de cette ancienne et louable coutume, soit pour se faire connaître ou pour gagner la sympathie de la population, les nouveaux seigneurs continuèrent ce patronage, comme on a déjà pu le remarquer plus haut. Le nom de Charles d'Alençon figure pour la première fois sur les registres de la paroisse de Beaufremont en 1694 ; un acte de baptême du 1^{er} janvier le désigne comme parrain de la fille d'Antoine Chailly ; il est qualifié dans cet acte de haut et puissant seigneur messire Charles d'Alençon, comte de Boffromont. La marraine fut haute et puissante dame Louise de Burges, comtesse de Boffromont. Ce titre de comte avait un singulier attrait pour les acquéreurs de notre baronnie : malheureusement le curé de Beaufremont, qui le laissait couler sous sa plume, n'avait pas le pouvoir de le rendre réel, mais c'était sans doute, comme nous l'avons

(4) *Nobiliaire de Lorraine*, p. 6.

déjà exprimé, une petite flatterie dont on ne lui savait pas mauvais gré.

L'avènement de Léopold avait été avantageux aux Labbé, il le fut de même aux d'Alençon ; en même temps que ce prince choisissait dans la première de ces familles un président de la chambre des comptes de Nancy, pour le duché de Lorraine, il accordait aussi cette faveur à la seconde pour la chambre des comptes de Bar, dont les attributions s'étendaient sur tout le Barrois.

D'après le *Dictionnaire de Rogéville*, Charles d'Alençon obtint la présidence de la chambre du conseil et des comptes de Bar (1) dès 1698, au moment même de la réorganisation de l'ancienne magistrature de nos duchés. Il succédait dans ces fonctions à son beau-père, Alexandre de Burges, nommé le 7 mai 1661. L'ordre de séance que nous avons rapporté ailleurs, nous a fait connaître qu'il était aussi, dès 1701, l'un des conseillers d'état du prince lorrain.

Le mariage de Charles d'Alençon avec Jeanne de Burges, fille d'Alexandre de Burges et d'Élisabeth Gasselín, lui avait permis d'ajouter à son titre de baron de Beaufremont celui de seigneur de Ville-sur-Saulx et de Ruigny en partie ; le 18 octobre 1699, il fit ses reprises et rendit hommage au duc de Lorraine pour tout ce qu'il avait dans ces terres et seigneuries.

La présence et le séjour d'un souverain chez l'un de ses sujets ont toujours été considérés comme une marque particulière d'estime et de haute considération. Charles d'Alençon jouit de cette faveur en 1712, et voici à quelle occasion. Jacques III, fils de Jacques II, roi détrôné d'Angleterre, dit le chevalier de Saint-Georges ou le Prétendant, ayant été obligé de quitter la France après la paix d'Utrecht, demanda

(1) La chambre du conseil et des comptes de Bar était autrefois le conseil des comtes et des ducs de Bar ; elle connaissait des fiefs, faisait la répartition de la subvention, des vingtièmes et des autres impositions, dans tout le Barrois. (V. *Durival*, t. 1^{er}, p. 324 et suivantes.)

un asile à Léopold : cette hospitalité lui fut accordée avec tous les égards dus à son rang et à son infortune. Il arriva à Bar-le-Duc le 12 février 1712 et habita pendant quelques jours la maison de M. Marchal, conseiller d'état, en attendant que le château fût convenablement meublé. Le duc de Lorraine vint bientôt après lui faire une visite, et ce fut alors que notre baron eut l'honneur de recevoir chez lui ce souverain affectionné. Voici comment Dom Calmet nous rapporte ce voyage (4) :

« Le 9 mars, S. A. R. le duc Léopold partit de Lunéville, accompagné du prince François, son frère; il arriva le même jour à Bar et alla mettre pied à terre chez M. d'Alençon, président de la chambre des comptes.

» A peine S. A. R. était-elle arrivée, que M. le chevalier de Saint-George monta en carrosse pour aller faire la première visite; ce prince fut reçu, à l'entrée du logement, par M. le comte de Rouerck, irlandais, major du régiment des gardes de S. A. R.; au haut de l'escalier, par M. le marquis de Gerbéviller, grand bailli de Bar. Il l'introduisit dans l'appartement de S. A. R., laquelle se trouvant surprise, alla à la rencontre du chevalier de Saint-George, à la porte de son antichambre, où ils s'embrassèrent tendrement.

» Après les premiers compliments, les trois princes descendirent et montèrent dans le carrosse de M. le chevalier de Saint-George, qui les régala à souper. S. A. R. partit de Bar le 10.... On remarqua que pendant son séjour à Bar, le chevalier de Saint-George donna toujours la droite à S. A. R. »

Charles d'Alençon conserva la présidence de la chambre des comptes de Bar tant que vécut le duc Léopold, et même quelque temps encore après l'avènement de François III, car

(4) *Histoire de Lorraine*, t. 7, p. 241.

Antoine-Nicolas, baron de Rouin, qui lui succéda (1), n'entra en fonctions qu'au mois d'août 1732.

Il avait eu de son mariage trois garçons, deux nous sont connus ; ce sont : Jean-Baptiste d'Alençon, l'aîné, et François-Joseph d'Alençon, le puîné, qui possédèrent en commun la baronnie de Beaufremont.

Jean-Baptiste, comte d'Alençon, baron de Beaufremont.

Jean-Baptiste d'Alençon entra fort jeune dans la carrière militaire, mais tout ce que nous en savons, c'est qu'il servit en France, comme mousquetaire de la seconde compagnie de la garde du roi, et que dans plusieurs occasions, il donna des preuves d'une valeur et d'une bravoure qui le firent apprécier.

Le 17 novembre 1732, la veuve de Léopold, la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, régente en Lorraine pendant l'absence de son fils François III, voulant témoigner à ce seigneur tout le cas qu'elle faisait des services rendus à l'état par lui, son frère et sa famille, et lui en laisser une marque particulière de considération, l'éleva à la dignité de comte en lui donnant les lettres patentes que voici :

« François, etc., à tous présents et à venir, salut.

» Il est de la grandeur et de la justice des souverains, non-seulement de maintenir et de protéger les familles qui se sont distinguées et rendues recommandables dans leurs états, mais encore d'élever ceux qui en sont issus, aux degrés d'honneur que leur vertu, leurs services et l'ancienneté de leur noblesse ont mérités ; c'est dans ces sentiments que nous avons mis en considération les bons et agréables services qui nous ont été rendus, et aux ducs nos prédécesseurs, depuis plusieurs siècles, par la famille de notre cher et féal le S^r Jean-Baptiste d'Alençon, baron de Beaufremont et de Villotte-devant-Louppy, etc. : son

(1) *Dictionnaire de Rogéville*, t. 1^{er}, p. 129.

» quadrisaïeul Louis d'Alençon commandait une compagnie d'hommes
» d'armes et fut tué à la bataille de Balgnéville, donnée le 2
» juillet 1431, depuis lequel temps les ancêtres dudit S^r Jean-Bap-
» tiste d'Alençon, de même que son père et son frère, n'ont cessé
» de rendre des services considérables dans les fonctions des dif-
» férentes charges et offices de distinction qu'ils ont exercées avec
» honneur, capacité et droiture, les uns ayant été décorés du titre
» et caractère de conseiller d'état, les autres ayant possédé les
» offices de président de notre chambre du conseil et des comptes
» de notre duché de Bar, et de lieutenant général de notre bailliage
» de ladite ville, en sorte que l'on peut dire que la vertu, le
» zèle, la fidélité et l'attachement au service des souverains ont été
» comme héréditaires dans cette famille, et ledit S^r Jean-Baptiste
» d'Alençon s'étant lui-même distingué par sa vertu et bonne
» conduite dans le métier de la guerre qu'il a embrassé dès sa
» tendre jeunesse, en ayant donné des preuves en plusieurs batailles,
» sièges et autres actions où il s'est trouvé, nous avons cru devoir
» marquer en sa personne l'estime que nous faisons de sa vertu, de
» son mérite et des services rendus par ses ancêtres, et pour
» cet effet l'illustrer de quelques titres qui pussent passer à sa
» postérité, et inspirer à ses descendants les mêmes sentiments
» d'honneur et de fidélité qui ont animé les premiers. A ces causes
» et autres bonnes considérations à ce nous mouvant, de notre grâce
» spéciale, pleine puissance et autorité souveraine, nous avons
» ledit S^r Jean-Baptiste d'Alençon créé, nommé, décoré et illustré,
» créons, nommons, décorons et illustrons par ces présentes du
» titre, nom, qualité et dignité de comte; voulons, entendons
» et nous plait que désormais et à perpétuité ledit S^r Jean-Baptiste
» d'Alençon, ensemble ses enfants nés et à naître en légitime ma-
» riage, leur postérité et lignée, puissent se dire, nommer et
» qualifier comtes, en tous actes et en droit tant en jugements
» que dehors, et qu'ainsi ils soient traités et réputés pour tels, et
» jouissent de tous les honneurs, droits, préséances, prérogatives,
» privilèges et séances dont les autres comtes de nos états jouissent,
» peuvent et doivent jouir de droit à cause de leur dite qualité,
» et ce tant aux assemblées de la noblesse qu'en fait de guerre

» et autrement , et que ledit Sr Jean-Baptiste d'Alençon et sa postérité puissent continuer à porter les armes de leur famille ,
» telles qu'elles sont ci-après peintes , figurées et blazonnées , savoir :
» d'azur à la face d'or accompagné en chef d'une levrette courante d'argent , colletée de gueules , bordée et bouclée d'or , et
» pour cimier , la levrette de l'écu isorte d'un armet contourné ,
» grillé , couronné d'une couronne de comte , orné de son bourlet
» et lambrequin aux métaux et couleur de l'écu , et pour supports
» deux griffons au naturel. Si donnons en mandement à nos chers
» et féaux les présidents , conseillers , maître , auditeurs et gens
» tenant notre chambre de conseil et des comptes de notre duché
» de Bar , bailli , lieutenant général , conseiller et gens tenant notre
» bailliage de ladite ville de Bar , maréchaux , sénéchaux , et à tous
» autres qu'il appartiendra , que du contenu aux présentes et de tous
» leurs effets ils fassent , souffrent et laissent jouir ledit Sr Jean-
» Baptiste d'Alençon , ensemble ses dits enfants mâles nés et à naître
» en légitime mariage , leur postérité et lignée pleine et paisiblement ,
» sans permettre qu'il leur soit mis ou apporté aucun empêchement
» contraire. Fait , etc. , grand scel , donné à Lunéville , le 17 novembre 1732.

» ÉLISABETH-CHARLOTTE. »

Jean-Baptiste comte d'Alençon , baron de Beaufremont , seigneur de Blevaincourt , Villotte-devant-Louppy , etc. , avait épousé le 17 janvier 1719 Catherine-Victoire de Royers , dont il eut :

1^o Mathias , comte d'Alençon , seigneur de la Croix-sur-Meuse , né le 14 février 1724 , qui , sans doute en qualité d'aîné de sa famille , porta pendant quelques années le titre de baron de Beaufremont , mais ne jouit jamais seul des biens que son père et son oncle possédaient dans la baronnie. Il fut capitaine au régiment des gardes lorraines , et épousa , le 5 février 1753 , Françoise de Grossolles , fille de François-Charles de Grossolles , seigneur de Saulx-Drapt et de Marie-Françoise de Pruet de Maipas ;

2^o Charles-Mathias , comte d'Alençon , capitaine de cavalerie , qui naquit le 24 février 1727 et épousa le 27 avril 1747

Françoise-Thérèse-Éléonore de Nettancourt, sœur de M. de Vaubecourt, colonel aux grenadiers de France, de laquelle il eut un fils et deux filles (1).

Les deux familles de Jean-Baptiste et de François-Joseph d'Alençon paraissent avoir conservé en commun la jouissance de leur baronnie de Beaufremont jusque vers 1773 ou 1774, comme l'indiquent clairement les actes des tabellions et autres officiers qui s'y disaient alors en exercice pour « les seigneurs et dames, comtes et barons d'Alençon, » ou plus simplement, « pour la partie des seigneurs d'Alençon. »

L'auteur des *Mémoires pour servir au Pouillé et à la description du Barrois* (2), ouvrage publié en 1749, attribue aussi à « MM. les comtes d'Alençon » les seigneuries et les droits féodaux que leur famille avait et exerçait en divers lieux, notamment à Rosières et à Blevaincourt, avec le comte de Morvilliers, à Landaville, à Senaide et à Villotte-devant-Louppy, aussi conjointement avec d'autres seigneurs; mais nous ne pourrions faire que des conjectures sur les arrangements qu'ils firent entre eux, soit pour la possession de la terre de Beaufremont, soit pour celle des autres seigneuries dont se composait la succession de leurs parents.

(1) *Dictionnaire héraldique de la Chesnaye-des-Bois*, p. 67, et *Nobiliaire de Lorraine*, par D. Pelletier, p. 6.

(2) D'après cet auteur, MM. d'Alençon et Labbé, barons de Beaufremont, étaient seigneurs hauts justiciers à Rosières et à Blevaincourt dans la partie du Barrois-mouvant, la justice y était exercée par leur juge garde. MM. d'Alençon étaient décimateurs pour $\frac{1}{5}$ à Landaville, et, avec M. de Barbarat, seigneurs hauts, moyens et bas justiciers. A Senaide, ils étaient seigneurs hauts justiciers pour une partie et avaient leurs sujets distincts de ceux des autres seigneurs; à Villotte-devant-Louppy, ils étaient de même pour une partie seigneurs hauts, moyens et bas justiciers, et avaient, avec leurs co-seigneurs, un juge-garde pour l'exercice de la justice; enfin à Ville-sur-Saulx, ils possédaient une maison fief dépendante de la succession de feu madame la présidente d'Alençon, à laquelle était attachée une partie de la rivière, aussi fief. (Voir pages 387, 74, 288, 428, 498 et 492.)

Un cahier en forme de rôle, contenant les déclarations des propriétaires et fermiers de Beaufremont pour l'abonnement des vingtièmes du Barrois en 1774, contient à l'article 1^{er} la déclaration suivante, donnée par l'amodiateur même des seigneurs d'Alençon, pour constater le revenu qu'ils tiraient de leur portion de baronnie :

« Le soussigné François-Joseph Nicolas, admodiateur général de la terre et baronnie de Beaufremont pour moitié
» qui appartient à MM. d'Alençon, faisant pour l'absence
» desdits seigneurs,

» Déclare qu'il retient par admodiation des seigneurs d'Alençon toutes les terres, prés, vignes, moulin, tuilerie,
» cens, redevances et généralement tous les droits dépendants de ladite baronnie dans tous les villages qui la
» composent, et ce par continuation du bail sous-seing privé
» qui a pris son commencement à la Saint-Georges 1770,
» pour neuf années, moyennant le canon annuel de six mille
» livres cours de Lorraine, dont le 1^{er} paiement s'est fait
» à la Saint-Georges 1774.

» En outre, il appartient auxdits seigneurs d'Alençon deux
» bois situés, l'un à Malaincourt et l'autre à Beaufremont,
» contenant environ, les deux, 600 arpents (1), mesure de
» Lorraine, dont la coupe annuelle est de vingt arpents de
» bois taillis, lesdits 600 arpents situés dans de très-mauvais
» fonds, l'arpent estimé 15 livres 10 sols, cours de Lorraine,
» attendu que le bois n'est pour ainsi dire propre qu'à faire
» des fagots.

» Certifié sincère, Beaufremont 8 juin 1774.

» NICOLAS.

» *Le maire et officier au maire de Beaufremont,*

» CLAUDOT, J. BERRET. »

(1) Ce nombre est inexact, la forêt des d'Alençon à Beaufremont contenait 740 arpents, et celle qu'ils avaient à Malaincourt 70 arpents. Total 800 arpents.

Le revenu de l'arpent de bois étant évalué à 15 livres 10 sous, celui de la coupe entière de vingt arpents était donc de 340 livres qui, ajoutées au canon de six mille livres, donnaient un total de 6,340 livres pour le revenu annuel que les seigneurs d'Alençon tiraient de leur baronnie.

Après avoir fait connaître, d'après le rôle précité, le revenu des seigneurs de Beaufremont, nous allons rappeler de même, le plus succinctement possible, à combien était évalué celui de la communauté et celui de chacun des propriétaires ou fermiers; cette nomenclature donnera une idée de l'état dans lequel se trouvait, quelques années avant la fin du XVIII^e siècle, la population de la localité. Il ne sera peut-être pas indifférent à beaucoup de nos concitoyens de retrouver ici ce qu'était alors la fortune particulière de leurs ancêtres.

• *Évaluation, au cours de Lorraine, du revenu des habitants de Beaufremont en 1774 (1).*

La communauté, 442 livres 15 sous (2).

Joseph Berret, 136 livres 16 sous.

Nicolas Berret, 173 livres 5 sous.

Barbe Jacquin, veuve Pierre Guyot, 18 livres 15 sous.

Jean-Claude Pierrot, 31 livres 5 sous.

Claude-Félix Thiébaut, avocat, 82 livres 5 sous.

Antoine Laborde, 103 livres 15 sous.

Jean-Baptiste Curel, 21 livres 12 sous 3 deniers.

Élisabeth La Roche, veuve Élophé Perru, 64 livres 10 sous.

Remy Moyaux, 1 livre 9 sous.

(1) La livre de Lorraine valait 15 sous 5 deniers $\frac{15}{31}$ de France, de sorte que 34 livres de Lorraine valaient 24 livres de France. Un sou de Lorraine valait 9 deniers $\frac{9}{31}$ et un liard 2 deniers $\frac{10}{31}$ de France. On sait que 84 livres de France valent 80 de nos francs.

(2) Ce revenu se composait de 24 arpents de bois, à 15 livres 10 sous, total 372 livres, et de paquis loués pour 75 livres 15 sous, tiers déduit; à déduire encore pour la portion affouagère du seigneur 5 livres, restait donc net 442 livres 15 sous.

- Charles-François Claudot, procureur, 10 livres 5 sous.
Jeanne Claudot, veuve Charles-François Moinel, prévôt de Beauremont, 102 livres 5 sous.
Jean Perrut, admodiateur de madame de Luigné, 194 livres 5 sous.
François-Joseph Nicolas, admodiateur de MM. d'Alençon, 131 livres.
François Larché, 90 livres 15 sous.
Enfants feu Antoine Collin, 45 livres.
Jean Guyot, 74 livres 19 sous.
Thérèse Gaudi, veuve François Bernard, 19 livres 15 sous.
Étienne Guidon, 4 livres 5 sous.
Claude Linard, 39 livres 15 sous.
Pierre Jacquin, laboureur, 56 livres 18 sous.
Jean-Nicolas Berret, manouvrier, 19 livres 10 sous.
Joseph Laborde, manouvrier, 61 livres.
Anne Gourdot, veuve François Thirion, laboureur, 7 livres 5 sous.
Jean-Baptiste Chevillot, garçon majeur, 60 livres.
Antoine Royer, manouvrier, 20 livres 5 sous.
Jean Royer, laboureur, 65 livres.
Anne-Marguerite Nicolas, majeure, 97 livres.
Laurent Dronot, manœuvre, 9 livres 15 sous.
Jean-Nicolas Perrin, avocat à la cour, 79 livres.
Catherine Marot, veuve Antoine Nicolas, admodiateur, 52 livres.
Claude-Félix Thirion, manœuvre, 1 livre 10 sous.
Charles Moyaux, garçon majeur, 8 livres 16 sous.
Jean-Baptiste, Anne-Reine et Françoise Maugras, 4 livres 10 sous.
Joseph Moyaux, tourneur en bois, 18 livres.
Claude Jeanraux, vigneron, 2 livres 10 sous.
Nicolas Graillot, garçon, 15 sous.
Agathe Graillot, 1 livre.
Joseph Graillot, 1 livre 5 sous.
Jean Michel, 5 livres 10 sous.
Hubert Brulet, chanvrier, 4 livres 5 sous.
Joseph Vergne, laboureur, 71 livres 15 sous.
Claude Pierrot, maître tailleur de pierres à Haréville, 2 livres 15 sous.
Claude Perru, marchand à Gendreville, 10 livres 10 sous.

Hubert Mathieu , maréchal errant à Gendreville , 24 livres 17 sous.

Jean-Baptiste Vergne , laboureur demeurant à Gendreville , 117 livres 15 sous 6 deniers.

Charles-François Raoux , de Monthureux-sur-Saône , pour un gagnage de 6 paires 1/8 de resaux , mesure de Nancy , dont le fermier était Claude-François Thirion , 64 livres 5 sous.

Louis Noël , maître en chirurgie à Morizécourt , pour un gagnage de 3 paires de resaux laissé à Charles-François Laborde , 31 livres 10 sous.

Jeanne Cordier , veuve Claude Lebrun , de Morvilliers , pour un gagnage de 8 paires 1/2 de resaux , dont le fermier était Antoine Laborde , 89 livres 5 sous.

Roussel , conseiller du roi , maire à Neufchâteau , pour un gagnage de 9 paires de resaux , laissé à Claude-François Thirion , 94 livres 10 sous.

Gabriel Maillard , d'Outremécourt , pour un gagnage d'un canon de 50 livres , laissé à Nicolas Berret , son beau-père , 39 livres 13 sous.

Luc Poirot , d'Urville , pour un gagnage de 6 paires de resaux laissé à Jean-Baptiste Curel , 63 livres.

Joseph Mathieu , garçon à Gendreville , 2 livres 15 sous.

Nicolas Papu , maréchal ferrant , 15 sous.

Nicolas de Fer , 10 sous.

Hubert Maugras , 1 livre 1 sou.

Le total de tous ces revenus des propriétaires de Beaufremont , y compris celui de la communauté , s'élevait à 2,940 livres 4 sou 9 deniers.

Toutes leurs propriétés formaient ensemble une contenance de 789 jours de terres labourables , 460 fauchées 1/2 de prés naturels , 13 jours 1/2 de chenevières , 22 jours 1/2 de vignes et environ 5 jours de jardins , sans compter neuf gagnages loués 52 paires 1/2 de resaux et 50 livres monnaie de Lorraine.

L'évaluation du revenu avait été calculée à 4 livre 8 sous pour chaque jour de terre , à 3 livres 10 sous pour chaque jour de prés , vignes ou chenevières , et à 2 livres 8 sous pour chaque jour de vigne. Le blé était évalué à 7 livres

10 sous le resal et l'avoine 3 livres, ce qui faisait 10 livres 10 sous pour la paire, composée d'un resal de blé et d'un resal d'avoine.

Les détails dans lesquels entrent un assez grand nombre des déclarants, nous apprennent qu'outre les impositions pour l'État, ils avaient à payer quatre deniers de cens annuel aux seigneurs du lieu, pour chaque jour de terre labourable, non compris la dîme, évidemment. Ils devaient aussi, mais spécialement sur les chenevières et les jardins, un certain nombre de chapons, de poules et d'œufs, qu'il ne nous est pas possible d'évaluer (4).

Enfin, quelques propriétaires devaient encore diverses rentes, pour des fondations et des donations à l'église, à la fabrique, à la *confrérie des morts*, aux dames de la Congrégation de Neufchâteau (2).

Malgré toutes ces charges supportées par la propriété foncière, la majeure partie de la population de Beaufremont jouissait d'une certaine aisance qui faisait un contraste frappant avec la pauvreté du petit village de Lemmecourt. Pour

(4) Primitivement les héritages chargés de cens ne pouvaient être vendus qu'avec le consentement du seigneur. On suppose que ces cens qui, à la fin, semblaient légers lorsqu'ils étaient payables en deniers, s'approchaient autrefois de la valeur du revenu comme sont aujourd'hui les contributions foncières, mais le changement dans la valeur des monnaies les avait réduits en proportion de l'abaissement de ces valeurs monétaires. Il n'en fut pas de même pour les cens en grains qui restèrent toujours rapprochés plus exactement du revenu. Les cens paraissent être une condition de la concession primitive; ils devaient être portés au logis du seigneur ou à celui de ses préposés, au terme fixé, à peine d'amende, outre les frais. L'héritage, à défaut du paiement du cens, pouvait même être saisi, crié et adjugé au seigneur, après l'avoir fait publier à trois dimanches ensuite. Le débiteur pouvait néanmoins y rentrer dans l'année, en offrant le cens et les frais. (*Analyse des coutumes sur le ressort du Parlement de Lorraine*, par Riston, 1782, p. 77 et suivantes.)

(2) Les enfants de feu Antoine Collin devaient 40 fr. de rente annuelle à ces dames.

avoir une idée de la situation des habitants de ce dernier village, il suffira de jeter un coup d'œil sur le résumé qui suit :

Évaluation, au cours de Lorraine, du revenu de la communauté et des habitants de Lemmecourt en 1774.

La communauté (10 arpents de bois à 15 livres 10 sols), 155 livres.

Jean Jacquemin, maître d'école, 14 livres 10 sols.

Claude Vautrin, tixier, 8 livres.

Jean Hierle, 1 livre 10 sols.

Jeanne Bertier, veuve Jean Henriot, 2 livres 10 sols.

François Barrois (absent), représenté par Charles-François Claudot, curateur aux absents en la baronnie de Beaufremont, partie des d'Alençon, 10 livres 15 sols.

Jean Laval, charron, 15 livres 5 sols.

Jean-Joseph Crepet, 12 livres 10 sols.

Reine Délia, 1 livre.

Nicolas Méon, manœuvre, 3 livres 15 sols.

François Méon, manœuvre, 22 livres 10 sols.

Jean-François Poirson, 15 sols.

François Poirson, laboureur, 1 livre.

Jean-Nicolas Dargent, 11 livres 5 sols.

Marie Henrion, veuve Joseph Perru, 5 sols.

Marguerite Langlois, veuve Jean Reire, d'Aingeville, 5 livres.

Claude-François Thiébaud, avocat à Beaufremont, pour une masure et un champ loués à Riollot, 5 livres 15 sols.

Nicolas Bator, meunier à l'Étanchoue, 7 livres 15 sols.

François Délia, charpentier à Érise-Saint-Dizier, 1 livre.

Jean Délia, tuilier à Morville, 10 livres.

Le total du revenu des habitants de ce village pauvre ne monte qu'à 435 livres, et seulement à 290 livres en y comprenant le revenu de la communauté. Toutes leurs propriétés consistaient en 59 jours de terres, 5 fauchées de prés, 1 jour 1/4 de chenevières, un demi-jour de jardins et environ un demi-jour de vignes.

On a dû remarquer que les tableaux qui précèdent ne

contiennent que les noms des possesseurs du sol ; quelques autres habitants , soit de Beaufremont , soit de Lemmecourt , n'avaient d'autres ressources pour vivre qu'un travail journalier peu rétribué ; ils n'en étaient pas pour cela exempts des redevances féodales , car les corvées pour le compte des seigneurs sous la protection desquels ils vivaient , leur enlevaient de temps à autre , comme aux propriétaires , un ou plusieurs jours de travail.

Pour ne plus revenir sur ce sujet , nous insérerons ici ce que la tradition et les plus anciens vieillards de Beaufremont nous apprennent de ces corvées et de quelques autres droits seigneuriaux auxquels furent assujettis , jusqu'en 1789 , les habitants de Beaufremont et de sa baronnie (†).

Corvées imposées aux cultivateurs.

Chaque cultivateur de Beaufremont devait à son seigneur ou à l'amodiateur , quand , par les conditions du bail , ce dernier était substitué au seigneur , comme cela existe dans les derniers baux que nous connaissons :

Une journée de charrue pour les semailles dites de carême ou du printemps ;

Une autre journée pour verser ou jachérer , c'est-à-dire donner , en avril , le premier labour aux terres de la saison des versaines ;

Une troisième journée pour biner , ou donner un second labour à ces mêmes terres en jachère , vers le mois de juillet ;

Enfin , une quatrième journée pour les semailles d'automne.

Il lui devait en outre plusieurs charrois pour la conduite du bois et des diverses récoltes au château.

(†) Ces renseignements sont dus à M. Mourot , curé de Beaufremont , et à M. N. Laborde , qui les ont recueillis eux-mêmes de vieillards respectables et dignes de foi.

Corvées des manouvriers.

Chaque manouvrier devait les corvées de bras dont le détail suit :

Une journée de faux ou de fourche à la fenaison ;

Une journée pour cueillir les chanvres ;

La première et la dernière journée de la moisson pour le faucillage ou les autres travaux de la récolte des grains ;

Une journée pour la plantation, la culture ou la récolte des pommes de terre, et certainement aussi une journée pour la vendange.

Les cultivateurs et les manouvriers étaient prévenus la veille pour les travaux à exécuter le lendemain. Quand ils ne travaillaient pas pour les corvées de droit, mais à la journée, pour leur seigneur, ils recevaient ordinairement en payement :

Les hommes, un pain du poids de cinq livres ;

Les femmes, un pain de deux livres.

La tour dite des *Michottes* était revêtue de pierres taillées en bosses imitant assez la forme de petites miches ; c'était, dit-on, autant d'échantillons de la grosseur des pains que recevait chaque individu pour son travail quotidien.

Les propriétaires ne pouvaient mettre la faucille dans leurs champs avant le jour fixé par le seigneur pour l'ouverture des moissons ; le seigneur désignait même les héritages par lesquels on devait commencer et, pour que le paulier (celui qui prélevait la dîme) pût faire plus régulièrement sa besogne, on était obligé de moissonner tous en même temps dans la même partie du territoire. Les bans que l'on met encore aujourd'hui pour la fixation du jour de l'ouverture des vendanges, nous paraissent avoir la même origine féodale : ils étaient évidemment une conséquence de l'obligation où était chaque possesseur de vignes d'aller pressurer ses raisins au pressoir du seigneur.

Il était expressément défendu de mener paître aucun bétail sur les prairies ou sur les étroubles (chaumes des moissons), avant que le troupeau du seigneur y fût passé.

Chaque seigneur avait un grand four banal, situé dans la cour de son château. Les habitants, selon leur dépendance de l'un ou de l'autre des seigneurs, étaient obligés d'aller cuire leur pain à l'un ou à l'autre de ces fours, moyennant redevance.

La communauté de Beaufremont et les autres villages de la baronnie avaient de tout temps fourni, entretenu et payé une garde de sûreté aux seigneurs. On assure que cet usage subsista jusqu'à l'abolition des privilèges féodaux.

**Élisabeth-Thérèse d'Alençon, marquise de
Villers, baronne de Beaufremont.**

François-Joseph d'Alençon, chevalier, seigneur et baron de Beaufremont, frère puîné de Jean-Baptiste, comte d'Alençon, avait épousé Barbe-Magdeleine-Françoise de Giffart, dont il eut plusieurs enfants, et entre autres Élisabeth-Thérèse d'Alençon qui, probablement par suite d'arrangements de famille, devint baronne de Beaufremont.

Élisabeth-Thérèse d'Alençon naquit à Charny-sur-Meuse le 29 juillet 1736, et y fut baptisée le jour même de sa naissance; elle eut pour parrain son frère Charles-Joseph-Xavier d'Alençon, et pour marraine demoiselle Élisabeth-Michel de Giffart d'Haneucourt, sa grand'tante maternelle, représentée par sa sœur, Marie-Anne-Françoise d'Alençon (4).

S'il est vrai de dire que l'éducation forme le caractère,

(4) Ces particularités nous sont fournies par l'acte de naissance même d'Élisabeth-Thérèse d'Alençon, que M. Laurent, instituteur à Charny, a bien voulu rechercher dans les archives de cette commune, et nous adresser en copie.

nos concitoyens conviendront que celle qui fut donnée à la dernière baronne de Beaufremont, ne fut point au-dessous de l'élévation à laquelle était parvenue sa famille. Dans le cours d'une longue carrière, bien des épreuves lui étaient réservées : douée d'une âme forte, elle les supporta toutes avec courage et dignité, sans que la bonté de cœur qui lui était naturelle en fût jamais altérée.

Arrivée à l'âge d'entrer dans le monde, sa naissance et peut-être aussi la position de ses parents dans l'armée française, lui procurèrent pour époux un militaire : haut et puissant seigneur messire Jean-Achille-René Romain le Tirant, marquis de Villers, ancien capitaine au régiment du roi, infanterie, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis.

Mais ce mariage semble n'avoir pas été heureux : en 1773, les deux époux, privés d'héritiers directs, n'habitaient déjà plus ensemble, et le marquis de Villers, par une procuration en date du six août, reçue par MM^{es} Lebrun et Trichard, notaires à Vernon, autorisait la haute et puissante dame pour « la poursuite de ses droits et l'administration de ses biens, » comme elle l'entendrait, ce qu'elle fit en effet dès lors et tant qu'elle vécut.

Le premier des motifs pour lesquels était faite cette procuration indique certainement qu'à la date où elle fut délivrée, Élisabeth-Thérèse d'Alençon avait à faire valoir ses droits à la succession de son père ; bientôt après, la baronnie des d'Alençon à Beaufremont ne reconnaissait plus d'autre seigneur qu'elle, et les actes de leur tabellionnage et de leur justice s'y faisaient par ses officiers.

Nos vieillards nous apprennent que cette dame résida souvent à son château de Beaufremont, beaucoup mieux conservé que celui de M. le comte de Neuilly ; ses domestiques étaient de la localité, et nous avons encore connu une vieille servante qui lui fut très-attachée.

On a vu plus haut, que, le 20 mars 1787, de concert avec l'amodiateur du comte de Neuilly, elle avait souscrit, dans ce château, un bail de neuf années en faveur du meu-

nier Bator, pour le moulin de l'Étanchotte, moyennant un canon annuel de 215 livres 10 sous, cours de Lorraine, et quatre chapons. Un rôle que nous avons pu consulter aux archives de la préfecture des Vosges, nous apprend que de 1780 à 1789, la totalité de ses biens, usines, droits seigneuriaux, tant à Beaufremont, Lemmecourt, une partie de Landaville-le-Bas, Gendreville, Médonville, Malaincourt, Urville, qu'à Darney-aux-Chênes, Senaide, Rosières, Blevaincourt, était affermée pour une somme de 4,685 livres 5 sous, cours de France; les coupes qu'elle faisait dans ses forêts de Beaufremont et de Malaincourt étaient de 20 arpents évalués à 33 livres l'un : 660 livres en totalité; ce qui lui procurait un revenu annuel de 4,705 livres 5 sous, les trois vingtièmes déduits.

A cette même époque, le revenu des biens communaux, bois et paquis de Beaufremont, s'élevait à 540 livres 15 sous, dont 5 livres à déduire pour l'affouage du seigneur, et le revenu des 87 habitants ou étrangers portés au rôle, non compris celui des biens ecclésiastiques, à un total de 2,994 livres 2 sous, somme de beaucoup supérieure à celle qu'avaient donnée les déclarations de 1774. A Lemmecourt, la situation des habitants ne s'était pas améliorée : le revenu de la communauté était de 186 livres, produit de ses bois; celui des propriétaires, de 135 livres 15 sous, en totalité (1).

Puisque nous venons de parler des bois de nos communautés, c'est peut-être ici le lieu de dire que dans toute la baronnie de Beaufremont, le partage des affouages se faisait, comme aujourd'hui, d'après le nombre de feux (2), par un tirage au sort des portions, et conformément à

(1) Voir les rôles de l'abonnement des trois vingtièmes pour le Barrois, aux archives des Vosges, carton C., 15.

(2) A l'époque de la révolution, ce partage eut lieu, pendant quelques années, par individus, c'est-à-dire proportionnellement au nombre de personnes de chaque famille.

l'article 5 de la déclaration du 13 juin 1724, où le bon duc Léopold disait : « . . . voulons que sans distinction toutes les » portions de chauffage des bois communaux soient égales , » et que les pauvres en aient autant que les riches , ce » qui sera pareillement observé dans le partage des fruits » et revenus communs ; réservons néanmoins aux seigneurs » hauts-justiciers une double part , tant de chauffage que » des fruits et usages communaux , et de laquelle double » portion leurs fermiers ou admodiateurs jouiront à leur ab- » sence, et sans préjudice au droit de tiers denier en cas » de vente (1). »

En 1783, Beaufremont avait 80 feux, Lemmecourt 20, Gendreville 136, Médonville 108, Malaincourt 68 et Urville 101.

Cette dernière commune toutefois n'avait pas d'affouage à délivrer. Onze ou dix-huit arpents de bois qu'elle possédait antrefois en deux pièces, entre le bois des Corrois et le chemin d'Outremécourt, étaient devenus improductifs et n'offraient plus que l'aspect de friches, lorsque le 18 avril 1776, Jean Laval, arpenteur en la baronnie de Beaufremont, résidant à Lemmecourt, se rendit sur les lieux, à la réquisition des syndic, maire et habitants d'Urville, pour, ensuite d'un décret obtenu de M. l'intendant, partager le terrain afin qu'il pût être converti en terres labourables au profit de la communauté (2).

Mentionnons encore ici un procès qui eut lieu vers 1790, entre la communauté de Lemmecourt et madame la marquise de Villers, à l'occasion de la limite de leurs forêts. A la suite de ce procès, cette limite fut fixée à l'avantage de la communauté qui y gagna plusieurs arpents dans le bois appelé encore aujourd'hui *le Bois-retiré*, entre le sentier qui conduit à Jainvillotte et la ligne où furent reconnues les anciennes et posées les nouvelles bornes de séparation de la forêt seigneuriale et de la forêt communale.

(1) *Recueil des ordonnances de Léopold*, t. 3, p. 44.

(2) Archives de la préfecture des Vosges, carton E, 49.

Nous voici arrivé à la grande révolution qui, dès le début, porta l'inquiétude, puis successivement l'agitation, le trouble et la terreur jusque dans les localités les plus obscures, et ne se termina qu'après avoir bouleversé totalement l'ancien ordre social. Vingt ans plus tard, les jeunes gens de nos campagnes ne se faisaient déjà plus une idée nette de l'ancien état de choses, et nous y avons vu souvent depuis écouter avec un air de doute ce que les vieillards, qui l'avaient vu, en racontaient.

Ne pouvant passer sous silence les événements de cette époque malheureuse, nous les rapporterons sans commentaires; disons seulement que si, dans l'ancienne baronnie de Beaufremont, il se trouva, comme partout ailleurs, des individus qui manquèrent de dignité, la conscience publique porta aussitôt sur leurs actes la désapprobation la plus énergique; et si, dans de tristes circonstances, les hommes de cœur se trouvèrent quelquefois obligés d'agir avec prudence, nous n'avons jamais entendu exprimer qu'aucun d'eux eût courbé le front devant la violence ou l'injustice.

L'ouverture des états-généraux de 1789 eut lieu le 5 mai, et ce jour fut réellement le commencement de la révolution. Convoqués pour rechercher seulement les moyens de combler le déficit toujours croissant des finances, ils prirent bientôt la dénomination d'*Assemblée nationale constituante*, sous laquelle ils exercèrent les actes d'une autorité illimitée.

Le 4 août, cette assemblée abolissait tous les droits féodaux, les justices seigneuriales et les privilèges; quelques jours après, elle supprimait les dîmes ecclésiastiques, et le 2 novembre, elle mettait les biens du clergé à « la disposition de la Nation pour en faire tel usage que le besoin des finances l'exigerait. » Six semaines plus tard, on mit de ces biens en vente pour 400 millions. C'est ce qu'on appelle les biens nationaux de première origine.

Pour comprendre l'effet que produisirent dans la baronnie de Beaufremont ces divers décrets, en ce qui concernait les biens du clergé, voyons d'une manière sommaire quels étaient ces biens en 1790.

Beaufremont. Le curé de Beaufremont possédait 7 jours $\frac{1}{4}$ de terre (1) évalués à un revenu annuel de 11 livres 5 sous ; 6 fauchées $\frac{1}{2}$ de prés, revenu 22 livres 15 sous ; d'autres prés affermés 62 livres, revenu, le $\frac{1}{10}^{\text{e}}$ déduit, 55 livres 15 sous ; une vigne de 2 jours et 18 toises, revenu 5 livres ; et des dîmes affermées 623 livres 10 sous. Le revenu total de cette cure était donc de 718 livres 5 sous, monnaie de France.

Les chapelains de Beaufremont avaient des dîmes affermées pour un revenu net de 155 livres, et la fabrique (2) des biens aussi affermés, pour 64 livres 15 sous, produisant le $\frac{1}{10}^{\text{e}}$ déduit, un revenu net de 57 livres 15 sous.

Lemmecourt. Le bouvrot du curé de Lemmecourt se composait de 11 jours de terre : revenu 16 livres 10 sous ; deux fauchées $\frac{1}{2}$ de prés (3) : revenu 7 livres 17 sous 6 deniers ; ses dîmes étaient estimées à 10 paires, évaluées à un revenu de 12 livres l'une. Revenu total 144 livres 10 sous.

Gendreville. La cure de Gendreville jouissait d'un revenu de 1026 livres 5 sous, provenant de 48 jours de terre, 6 fauchées de prés, 1 jour $\frac{1}{2}$ de vignes et de dîmes estimées 912 livres.^a

La fabrique de la paroisse possédait 1 jour $\frac{1}{2}$ de terre, 6 fauchées $\frac{1}{2}$ de prés, plus 1 jour $\frac{3}{4}$ de chenevières : revenu total 67 livres.

(1) Ces 7 jours $\frac{1}{4}$ de terre furent vendus le 20 février 1791 pour la somme de 4,400 livres. — 1 jour de terre au sentier d'Aulnois, un autre sous les vignes, saison du Colombier, 14 fauchées de prés et la vigne, aussi du bouvrot de la cure de Beaufremont, furent vendus 4,350 livres, le 14 avril 1791. La vigne avait été donnée autrefois au curé pour fournir le pain et le vin des messes pendant toute l'année, à la décharge des paroissiens.

(2) La fabrique de Beaufremont possédait un gavage de 6 jours $\frac{3}{4}$ de terre et 2 fauchées de prés qui furent vendus 1,500 livres, le 3 décembre 1791. Cette fabrique avait aussi, à Roncourt, un petit bouvrot qui fut vendu 355 livres (15 décembre 1791).

(3) Les 11 jours de terre et les 2 fauchées $\frac{1}{2}$ de prés composant le bouvrot de la cure de Lemmecourt furent vendus le 15 juin 1791, à demoiselle Marie-Thérèse Blanchetaine, veuve Grosjean, pour 1,500 livres. (Carton 126, n° 1770.) Les commissaires de Lemmecourt avaient été avertis pour cette vente, mais ils n'y figurèrent que par leur absence.

La fabrique des Trépassés avait des prés loués , le dixième déduit , 12 livres 10 sous.

Une fondation faite en faveur des pauvres du lieu avait des biens affermés 242 livres 5 sous : revenu , le 1710^e déduit , 218 livres.

Les titulaires de la chapelle Saint-Charles possédaient 3 jours de terre et une fauchée de prés : revenu 10 livres 15 sous.

Enfin l'abbaye de l'Étanche avait des prés loués 38 livres 15 sous : revenu net 35 livres (1).

Médonville. Le curé de Médonville possédait 17 jours de terre , 3 fauchées 1/2 de prés , 1 jour 1/2 de vignes et trois chenevières : revenu net 108 livres.

La fabrique Notre-Dame avait 10 jours de terre , 5 fauchées 1/2 de prés et une ou plusieurs chenevières : revenu total 62 livres 5 sous.

La confrérie des Trépassés possédait 10 fauchées de prés : revenu 57 livres 10 sous.

La confrérie du Saint-Sacrement avait des biens loués pour 27 livres , 9 fauchées de prés et du terrain en chenevières : revenu total 82 livres.

Enfin les pauvres de Médonville jouissaient d'un revenu de 32 livres 10 sous (2).

Malaincourt. L'évêque de Meaux avait à Malaincourt , des dîmes affermées 1,450 livres , sur lesquelles il fallait déduire un resal de blé de 14 livres : revenu net 1,439 livres ;

(1) Le 13 avril 1791 , les héritages composant le bouvrot de la cure de Gendreville furent vendus 6750 livres. Les biens de la fabrique de cette paroisse , divisés en deux lots , furent vendus , le premier lot , pour la somme de 640 livres , le 21 avril 1792 , et le second lot , le 26 mai suivant , pour la somme de 5475 livres. Le 31 décembre 1791 , l'ermitage de Saint-Charles et ses dépendances avaient été vendus 4065 livres , et les prés de l'abbaye de l'Étanche , 855 livres.

(2) Les héritages composant le bouvrot de la cure de Médonville furent vendus 5250 livres (15 avril 1793). La vente des biens de la fabrique eut lieu en deux lots ; le premier fut vendu 4050 livres et le second 2600 livres (15 décembre 1791). Les biens de la confrérie des Trépassés étaient vendus , le même jour , pour la somme de 2400 livres ; et un autre gagnage de fondation , 1275 livres.

M. le commandeur de Robécourt, 11 jours de terre et six fauchées de prés : revenu 45 livres 15 sous.

Le curé de Médonville, des dîmes affermées 600 livres et un bouyrot de 7 paires : revenu net 633 livres 10 sous.

Les bénédictins de Saint-Mihiel, des dîmes affermées 48 livres.

Les titulaires des chapelles Saint-Nicolas et de la Magdelaine de Beaufremont, 1 fauchée 1/2 de pré : revenu 7 livres 5 sous.

La fabrique Saint-Laurent de Malaincourt, 2 jours de terre, 4 fauchées 1/2 de prés et un resal de blé : revenu net 42 livres.

La fabrique du Saint-Sacrement, 5 fauchées 3/4 de prés : revenu 57 livres 5 sous.

Enfin la fabrique des Trépassés, 11 fauchées de prés : revenu 52 livres 5 sous (1).

Urville. La cure d'Urville possédait 21 ou 25 jours de terre, 7 fauchées de prés, 1 jour de vignes, le tout d'un revenu net de 80 livres 5 sous.

La fabrique avait des biens affermés 48 livres (net 43 livres 5 sous) et 16 fauchées de prés à 5 livres 15 sous : revenu total 135 livres 5 sous.

La fabrique Sainte-Odde de Saint-Ouën, des terres affermées 9 livres, et 3 fauchées de prés : revenu 25 livres 5 sous.

Le chapitre de Poussay, des biens fonds provenant de l'ancien chapitre de la Mothe, affermés 32 livres 8 sous et des dîmes estimées 350 livres : total 382 livres 10 sous (2).

(1) Le gagnage que l'ordre de Malte possédait à Malaincourt fut vendu 6100 livres ; un gagnage d'une fondation 11300 livres (15 décembre 1792) ; le bouyrot de la cure 975 livres (15 avril 1791) ; les biens de la fabrique Saint-Laurent 2125 livres ; ceux de la fabrique du Saint-Sacrement 1650 livres ; ceux de la fondation pour les Trépassés 2525 livres, et les prés d'une autre fondation 1775 livres (15 décembre 1792.) Voir le *Tableau des ventes des domaines nationaux, effectuées dans les Vosges (district de Neufchâteau), en exécution des lois antérieures à celles du 28 ventôse an 4.* Archives de la préfecture, liasse Q, n° 171.

(2) Le 2 mai 1315, Gauthier, sire de Beaufremont, avait vendu ou cédé au chapitre de la Mothe, la moitié des cinq sixièmes des grosses dîmes d'Urville et les deux tiers des menues dîmes.

Le receveur de la fondation faite en faveur des pauvres dudit Urville percevait le revenu de biens affermés 67 livres 15 sous, ou, le 1^{er} 10^e déduit, 61 livres (1).

Le revenu annuel des biens ecclésiastiques qui viennent d'être énumérés était donc, en dîmes, de 3,792 livres, et pour les biens fonds de 1674 livres 15 sous ; mais il est facile de remarquer que cette énumération doit être incomplète : en effet, en ce qui concerne les dîmes, elle ne donne pas celles du curé et des établissements religieux pour Médonville, à moins qu'elles ne soient comprises dans celles de Malaincourt, et elle ne dit pas non plus à combien s'élevaient les dîmes de la cure d'Urville. Quant aux biens fonds, nous ne voyons qu'une rectification à faire, elle concerne les biens des pauvres d'Urville, situés non-seulement à Urville même, mais encore sur les bans voisins et notamment à Lemme-court. Ils formaient un gagnage de cette dernière commune affermé par bail du mois d'avril 1787, pour neuf ans, moyennant le canon annuel de 192 livres de France, et furent vendus le 10 thermidor an 3, pour la somme considérable de 70,000 livres (2).

En réfléchissant à l'origine de tous ces biens, on peut conjecturer, et plusieurs fois nous en avons donné la preuve, qu'ils avaient été donnés pour la plupart au clergé, aux églises et aux pauvres, par les anciens seigneurs de Beauremont dont la générosité ne peut être mise en doute. Ils eurent tous le sort qui leur était réservé par les décrets de la Constituante, les dîmes furent supprimées et les terrains vendus au profit de la Nation. Les pauvres auraient pu n'être pas dépossédés, ils durent se résigner, et leurs dépouilles, comme celles du clergé, allèrent enrichir quelques acquéreurs qui les payèrent, sans trop de gêne, en assignats plus ou moins dépréciés.

(1) Extrait des rôles d'abonnement déposés aux archives de la préfecture des Vosges, carton C 15.

(2) Archives des Vosges, liasse 16^e, n^{os} 271 et 277.

Avant la vente, qui se faisait par-devant les commissaires du Gouvernement, l'estimation des propriétés était calculée d'après le revenu que l'on multipliait par 22 pour les champs, prés et vignes, et par 18 pour les maisons et les constructions en général. Mais il arrivait souvent que le prix d'adjudication dépassait de beaucoup cette évaluation.

Pendant que se poursuivait la vente de ces biens, l'Assemblée nationale supprimait les ordres religieux (13 février 1790) et décrétait la *constitution civile* du clergé (12 juillet), à laquelle elle exigeait ensuite que tous les ecclésiastiques prêtassent serment. Quelques articles de cette constitution portaient atteinte à la discipline et à la hiérarchie de l'Église ; néanmoins, pressés par les événements et animés d'un esprit de conciliation, beaucoup de nos prêtres prêtèrent d'abord ce serment, mais dès qu'ils eurent réfléchi et qu'ils connurent toute la portée de cet acte, ils se rétractèrent publiquement, devant leurs paroissiens, dans les églises, et préférant l'exil au schisme, quelques-uns prirent tristement le chemin de la terre étrangère. M. Baudot, curé de Lemmecourt depuis quelques mois seulement, fut de ce nombre ; M. Marchal, curé de Beaufremont, vieillard vénérable, resta à son poste, mais il n'y fut pas longtemps paisible : dénoncé comme prêtre non assermenté, il fut saisi et emmené à Epinal où, pendant deux ans, il subit, à l'hospice des orphelins, une détention qui se prolongea, non sans angoisses, jusque vers le 1^{er} germinal an 3 (22 mars 1795.)

A la place des prêtres légitimes, on vit bientôt arriver des intrus, dits *prêtres constitutionnels*, qui, pour ne pas mourir de faim, prêtèrent serment à la Constitution et acceptèrent les cures vacantes ou abandonnées. La plupart étaient des moines sortis des couvents partout abolis. Ces pauvres prêtres ne reçurent pas grand accueil chez nos populations : on n'assistait pas à leurs offices religieux, et les enfants mêmes se refusaient à servir leurs messes. Las d'un ministère qui ne leur rapportait rien et du peu d'égards qu'ils obtenaient dans nos villages, ils s'y succédèrent de temps à

autre jusqu'à l'abolition complet du culte, mais nul ne put réellement s'y fixer (1).

Cependant, la religion restait vivace chez nos pères, et les prêtres fugitifs qui étaient demeurés dans le pays trouvèrent maintes fois chez eux une généreuse hospitalité. La population de Lemmecourt se fit surtout remarquer, dans ces temps de triste mémoire, par son dévouement envers eux, et, quand il ne lui fut plus possible de les garder dans le village, elle trouva encore un moyen de les soustraire aux recherches incessantes et passionnées dont ils étaient l'objet.

A environ 1500 mètres du village, au milieu de la forêt de Moyemont, dans un lieu désert, s'élève un énorme rocher : c'est Chèvre-Roche. Une ouverture basse s'y prolonge par une crevasse étroite et sinueuse, et conduit à une caverne assez spacieuse, qui se rétrécit bientôt pour s'élargir de nouveau et former comme une seconde chambre moins vaste que la première, mais plus allongée et dont l'étendue se continue dans l'intérieur du rocher. Le silence et l'obscurité ou la pâle lueur d'une lampe, au milieu de cette caverne, remplissent d'effroi les visiteurs assez hardis pour y pénétrer. La vue de l'espace parcouru fait craindre que la fissure servant d'entrée ne se resserre subitement ou que les voûtes ne se détachent, événement dont chaque goutte d'eau que l'on entend tomber de temps à autre semble être le présage ; alors on recherche la sortie que l'on ne rencontre pas toujours immédiatement, et qui est souvent pénible parce qu'elle est précipitée : il est rare qu'en cette circonstance, un cri ne vienne trahir une terreur que l'on voudrait en vain dissimuler,

(1) On raconte qu'un de ces intrus envoyé à Lemmecourt, fut d'abord tout déconcerté en voyant le village ; arrivé auprès de l'église, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! quelle petite église ! » une femme qui se trouvait sur le seuil de sa porte l'ayant entendu, répondit aussitôt : « L'ot bin essé grande pou le diable que va y ontret (a). » Témoignage de sympathie bien peu rassurant.

(a) Elle est bien assez grande pour le diable qui va y entrer.

mais qui néanmoins est bientôt atténuée par la sensation de l'air extérieur dont on commence à sentir le contact.

Tel fut le dernier refuge que les habitants de Lemmecourt surent découvrir pour conserver la liberté et la vie de plusieurs prêtres poursuivis par la persécution, et ces hommes inoffensifs passèrent des semaines entières, nuit et jour, dans les flancs de ce rocher où les bêtes féroces n'avaient peut-être jamais osé s'aventurer.

Aidés par nos bons paysans, tandis que la seconde cavité leur servait de dortoir, ils établirent dans la première et avec des pierres brutes, un autel encore existant, sur lequel ils purent en sûreté, offrir chaque jour le Saint-Sacrifice de la messe, en présence de personnes dévouées qui venaient, par des sentiers détournés de la forêt, les visiter, les consoler, leur apporter des vivres et des nouvelles du dehors. Parmi ces personnes, une jeune fille d'alors, aujourd'hui septuagénaire, raconte encore avec une émotion qu'elle sait faire partager, les voyages qu'elle fit quelquefois à la caverne, chargée du panier de vivres que ses parents y envoyaient. Elle était prévenue, en cas de surprise, d'employer d'ingénieuses ruses, mais Dieu protégeait son innocence, et jamais elle ne fit de rencontres fâcheuses. Sa piété naissante reçut même une récompense bien flatteuse, car elle eut le bonheur, ainsi que plusieurs autres enfants de Lemmecourt, de faire sa première communion dans l'asile des confesseurs de la foi : c'était le 2 février, jour de la Purification.

Lorsqu'après le 9 thermidor, la France put respirer, et que la religion et ses ministres entrevirent de meilleurs jours, les réfugiés de Chèvre-Roche cessèrent de se cacher, mais ils n'oublièrent jamais les instants qu'ils avaient passés dans cette caverne, et encore moins le dévouement de la population de Lemmecourt.

Le terme de la détention du respectable M. Marchal était aussi arrivé, il demanda à rentrer à Beaufremont, ce qu'il obtint ainsi que le constate la pièce suivante délivrée par un officier de la municipalité :

« L'an 3 de la République, neuf germinal, avant midi, s'est
» présenté au greffe de la municipalité de Beaufremont, Charles-
» François Marchal, ci-devant curé de Beaufremont, lequel a déclaré
» qu'ayant obtenu sa liberté de l'administration du district d'Épinal...
» pour sortir de la maison de détention où il résidait depuis près
» de deux ans, et qu'il demande à habiter Beaufremont, nous lui
» avons accordé sa demande, etc. (1). »

Quelques mois plus tard, l'abbé Marchal reprenait publiquement l'exercice de ses fonctions, après en avoir fait la déclaration, ce qui est aussi constaté par le certificat suivant :

« Extrait des registres du greffe de la municipalité de Beaufremont. — Aujourd'hui 23 messidor de l'an 3 de la République française une et indivisible, est comparu au greffe de la commune de Beaufremont, le citoyen Charles-François Marchal, y demeurant, lequel a déclaré qu'il se propose d'exercer le ministère d'un culte connu sous la dénomination de Culte catholique, dans l'étendue de cette commune, et a requis qu'il lui soit donné acte de sa soumission aux lois de la République; de laquelle déclaration il lui a été donné acte, conformément à la loi du 11 prairial de l'an 3, et a signé : Marchal.

» Expédié à l'instant par moi secrétaire-greffier de la municipalité.

J^e-Joseph TASSER » (2).

La paroisse de Beaufremont ne devait pas longtemps jouir de la présence de son ancien pasteur, qui mourut le 4 fructidor an iv. Une simple pierre, sans ornement; posée dans le mur de l'église, à gauche de l'autel Saint-Grat, porte l'inscription suivante, destinée à perpétuer le souvenir de ce bon prêtre :

(1) Communication de M. Mourot, curé actuel de Beaufremont.

(2) *Ibid.* Voir les mêmes pièces aux archives des Vosges, où il en existe une semblable, du 27 messidor an 3, concernant Claude-François Grosjean, curé de Gendreville.

Cy git,
De vénérable mémoire,
M^r Cha.-Fran. Marchal,
curé de Beaufremont,
qui, après avoir gouverné cette
paroisse pendant 22 ans en
véritable pasteur, y décéda
prêtre confesseur de la foy, le
4 août 1796 (1), dans les sentiments
de la plus ardente charité pour
ses paroissiens et de la plus humble
résignation au milieu des
afflictions qu'il avait à
éprouver dans ces temps
malheureux pour la religion.
Puisse le souvenir de ses bienfaits,
de ses instructions, de ses exemples
et de ses vertus, ne s'effacer jamais
dans cette paroisse et servir à son
édification. Ainsi soit-il.

La conduite prudente et modérée de nos laborieux campagnards avait singulièrement atténué les maux que la révolution aurait pu attirer, dans nos villages, sur la religion et sur les prêtres; nos églises, il est vrai, furent dépouillées de leurs ornements et converties en lieux de réunion pour la lecture des lois et des décrets de l'époque et même pour d'autres assemblées plus ou moins édifiantes et bruyantes, mais la plupart de ces ornements avaient été cachés à temps dans des maisons particulières, et se retrouvèrent intacts au rétablissement du culte : les clochers seuls avaient perdu sans retour deux de leurs cloches à Beaufremont (2), à

(1) Cette date est une erreur, car le 4 fructidor an iv répond au dimanche 24 août 1796, le 4 août répondrait au 17 thermidor.

(2) La refonte des cloches de Beaufremont avait eu lieu en 1782, celle de Gendreville en 1781 et celle de Médouville en 1775.

Gendreville et à Médonville ; elles étaient allées en rejoindre une foule d'autres soit pour se convertir bientôt en canons et faire entendre ensuite partout la voix victorieuse des armées françaises , soit pour servir à la fabrication de cette monnaie si connue qui , frappée avec tous les défauts de la précipitation , devait cependant , bien mieux que les assignats , procurer du pain à nos soldats et à nos populations.

Revenons maintenant aux faits qui , en détruisant la baronnie de Beaufremont , eurent pour résultat final l'anéantissement de l'importance que la féodalité avait conservée à ce village pendant près de huit siècles , et peut-être davantage. Si la révolution le ménagea encore quelque peu , nous devons dire que , depuis lors , il a été totalement dépouillé , car on a fini par ne plus lui laisser qu'un simple et improductif bureau de tabac !

Le décret du 4 août 1789 , en abolissant les droits féodaux et surtout les justices seigneuriales , avait porté une vigoureuse atteinte aux liens intimes qui unissaient nos villages ; celui du 15 janvier 1790 , en créant une nouvelle division de la France , acheva de détruire ces liens. Depuis plusieurs années déjà , Beaufremont était considéré comme un des chefs-lieux de canton de la subdélégation de Neufchâteau ; à la suite du nouveau décret , il devint le chef-lieu de l'un des dix cantons du district de la même ville ; mais sa circonscription qui pouvait , avec avantage et sans nul inconvénient , être maintenue dans les limites de l'ancienne baronnie , fut entièrement changée : elle se composa des municipalités de Beaufremont , Brechaincourt et Villars , Certilleux , Circourt , Jainvillotte , Lemmecourt , Landaville haut et bas , Pompierre , Sartes et Tilleux , villages dont les populations étaient sinon étrangères , du moins peu connues les unes aux autres , n'ayant jamais eu entre elles de rapports directs.

Les municipalités d'Aulnois , Gendreville , Malaincourt , Médonville et Roncourt furent données au canton de Bulgnéville ; Urville fit partie du canton de Vrécourt.

Le premier juge de paix du canton de Beaufremont fut M. Bossu, de Jainvillotte (1), homme modéré, ferme et intègre, qui, par sa popularité, sa droiture et ses lumières, inaugura dignement des fonctions qui demandent surtout les qualités qu'il possédait. Il eut pour successeur M. Godard. Ce dernier habitait l'ancien presbytère de Lemmecourt; il fut ensuite et pendant quarante ans, juge de paix à Bulgnéville, et, pendant une aussi longue magistrature, il sut constamment mériter la confiance et l'estime de ses administrés. Le premier juge de paix de Bulgnéville avait été le citoyen Dominique Thouvenel, de Médonville, dont le successeur immédiat fut M. Mamelet.

Cette belle institution des justices de paix, si populaire aujourd'hui, fut malheureusement alors, comme toutes les autres, impuissante à ramener, parmi les populations surexcitées, le calme avec lequel pouvaient se produire toutes les améliorations sociales que les hommes bien intentionnés désiraient obtenir.

Il s'en fallait bien que l'abolition des anciens privilèges, des titres de noblesse et des distinctions honorifiques fût reçue partout avec indifférence : d'inutiles résistances jointes à l'effervescence causée par les mots de *Liberté* et d'*Égalité*, jetés partout, plutôt comme une menace que comme un appel à des sentiments généreux, produisirent leur effet jusque dans les plus petites localités ; bientôt, après s'être attaqué d'abord aux abus, on s'attaqua aux propriétés et même aux personnes, de sorte que quelques nobles, ne se trouvant plus en sûreté sur le territoire français, commencèrent l'émigration et provoquèrent ainsi des mesures de plus en plus rigoureuses qui obligèrent presque toute la noblesse à s'expatrier.

Nous avons dit ailleurs que la veuve du comte de Brunet-Neuilly avait suivi cet exemple ; la marquise de Villers se trouva aussi dans la dure nécessité d'aller demander, à la

(1) Le traitement du juge de paix était alors de 600 francs ; celui d'un nommé Bernard, son greffier, était de 200 francs.

générosité de l'étranger, un asile et du pain. Elle y vécut, dit-on, d'une pension de 300 francs qui lui fut faite par le roi de Prusse.

Nous ignorons si ces dames, avant leur départ, eurent à subir quelques tracasseries irrespectueuses, mais il est à supposer qu'elles ne quittèrent le pays qu'après y avoir vu la révolution devenir inquiétante pour leurs propriétés et pour elles-mêmes.

Voici plusieurs faits qui n'étaient que la mise à exécution ou la conséquence des décrets rendus par l'assemblée nationale, mais qui, si elles en furent encore témoins, durent leur prouver que c'en était réellement fini pour les anciennes prérogatives seigneuriales.

Le 40 mars 1794, un rôle était formé à Beaufremont pour la répartition d'une imposition particulière fixée au septième du montant de l'imposition foncière; « Dame Marie-Catherine-Rosalie de Beauchamp, tutrice des enfants mineurs du ci-devant comte de Neuilly, ci-devant seigneur de Beaufremont, résidant à Vrécourt, ci-devant privilégiée, » y fut inscrite « pour la somme de 158 livres 7 sous, » et « Dame Élisabeth-Thérèse d'Alençon, ci-devant seigneur dudit lieu, ci-devant privilégiée, pour la somme de 156 livres 5 sous (4). »

Le 22 mai suivant, une délibération des notables de Beaufremont était prise à l'effet d'obtenir l'autorisation de dessécher l'étang des ci-devant seigneurs. Le sol de cet étang fut partagé l'année suivante entre le domaine national et la commune. Le domaine national vendit la portion dont il s'était saisi à des acquéreurs en gros qui le revendirent en détail, tandis que la portion laissée à la commune était distribuée, après autorisation, à tous les individus habitant la localité.

Le 34 octobre, le conseil général de la commune (2)

(1) Ce rôle, à ce qu'il paraît, était pour des dépenses à faire en corvées, sur les chemins et les routes.

(2) Le conseil général de la commune était composé du corps municipal (trois membres, le maire compris, dits officiers municipaux), et de six notables; il ne devait être convoqué que pour les affaires importantes.

délibérât qu'il était convenable de faire fermer la porte d'entrée de la chapelle des ci-devant seigneurs, à côté de la sacristie. Cette porte qui s'ouvrait sur le cimetière fut non-seulement fermée, mais les armoiries gravées en relief sur une pierre dont elle était surmontée extérieurement furent complètement détruites. On peut voir encore aujourd'hui cette pierre et l'empreinte des coups de marteau qui, donnés par une main barbare, n'ont laissé aucune trace de l'écusson qu'elle portait.

Sous la même date encore, le même conseil délibérât, en vertu des articles 48 et 49 du décret du 13 avril 1794, que les pierres des fourches patibulaires seraient vendues provisoirement au profit de la commune. (4).

Cette dernière délibération nous indique que les seigneurs de Beaufremont conservèrent jusqu'à la fin leurs droits et leurs attributions de hauts justiciers. Cependant, elle ne fait aucune mention d'un poteau d'environ deux mètres

(4) Art. 48. Tous les droits honorifiques et toutes les distinctions ci-devant attachées, tant à la qualité de seigneur justicier, qu'à celle de patron, devant cesser respectivement par la suppression des justices seigneuriales prononcée le 4 août 1789, et par la constitution civile du clergé décrétée le 12 juillet 1790, les ci-devant seigneurs justiciers et patrons seront tenus, dans les deux mois de la publication du présent décret, et chacun en ce qui le concerne, 1° de faire retirer des chœurs des églises et chapelles publiques, les bancs ci-devant patronaux et seigneuriaux qui peuvent s'y trouver; 2° de faire supprimer les litres et ceintures funèbres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des églises et des chapelles publiques; 3° de faire démolir les fourches patibulaires et piloris ci-devant érigés à titre de justice seigneuriale.

Art. 49. Dans la huitaine qui suivra l'expiration du délai de deux mois, indiqué dans l'article précédent, le maire de chaque municipalité sera tenu de donner avis au commissaire du roi du tribunal de district, de l'exécution ou non exécution, du contenu dudit article; et en cas de non exécution, le commissaire du roi sera tenu de requérir, dans la huitaine suivante, une ordonnance du tribunal, pour autoriser la municipalité à effectuer les suppressions et démolitions ci-dessus prescrites, et ce, aux frais de la commune qui deviendra propriétaire des matériaux en provenant.

et demi auquel on attachait les individus condamnés au carcan, ni d'une espèce de guérite ou plutôt de cage pavée qui, probablement, entourait ce poteau placé au centre du village, en face de la rue, à l'endroit même où l'on a récemment construit la salle de mairie et un lavoir public. Il se pourrait que ces instruments, d'une rigoureuse justice, beaucoup moins en usage dans les derniers temps qu'autrefois, eussent déjà été enlevés. Nous supposons même que ce sont les fers dont on s'y servait, carcan, menottes et anneaux pour les pieds, avec leurs chaînes, le tout du poids de huit kilogrammes, que l'on a retrouvés l'an dernier dans le fond de la tour qui avoisine le pont-levis, où ils auraient été jetés, puis oubliés avec le temps.

Nous ignorons s'il exista jamais une potence pour les exécutions ; il paraît qu'elles se firent d'abord au signe patibulaire (1), toutefois, les dernières dont on ait conservé le souvenir, eurent lieu au Petit-Paquis, sous le village. De là, on transportait les cadavres des suppliciés aux crochets des fourches patibulaires où ils restaient suspendus jusqu'à ce qu'il plût au temps de les en détacher pour en faire la proie des animaux carnassiers. Lorsqu'on était forcé de les enlever en raison des émanations infectes qu'ils répandaient suivant les saisons, on les enterrait au pied du gibet, jamais en terre sainte.

Ces fourches patibulaires, marque permanente de la puissance des seigneurs, étaient situées au lieu dit à la Justice, sur la côte Saint-Antoine, dans une friche, à environ cent mètres au-dessus de l'ermitage de ce nom ; elles se composaient de quatre piliers carrés, en pierres de taille, d'une hauteur de trois à quatre mètres, élevés à environ trois mètres de distance les uns des autres. Ces piliers étaient traversés, au centre et de haut en bas, par une forte barre de fer et supportaient des poutres transversales auxquelles étaient fixés de longs crochets pour suspendre les suppliciés.

(1) Voir *Annales* de 1858, page 205.

- Les pierres des piliers du signe patibulaire, vendues suivant le désir exprimé par la municipalité, furent employées dans la construction de la porte d'une grange, où on les distingue encore par les trous pratiqués pour recevoir la barre de fer qui les traversait.

On sait combien furent déplorables les années 1792, 1793 et la première moitié de 1794 ; nous n'entrerons pas dans les détails de l'agitation et de l'inquiétude qui régnèrent alors dans nos villages, mais il ne nous est pas possible de passer sous silence une action barbare qui prouve jusqu'où était poussé l'aveuglement révolutionnaire chez quelques individus qui s'étaient mis à la tête de la municipalité de Beaufremont.

Sur la fin de 1793, la République française attaquée de tous côtés par les autres puissances de l'Europe, et se voyant dans la nécessité de faire usage de tous ses moyens de défense, fit adopter la mesure de convertir en instruments de guerre tous les fers et plombs disponibles ; il fut ordonné aux administrations locales d'en dépouiller « même les édifices publics, et jusqu'aux tombeaux. »

Le caveau des anciens barons de Beaufremont était depuis longtemps fermé ; on devait avoir oublié qu'il renfermait la boîte de plomb où avait été déposé le cœur de la vertueuse Charlotte de Madruce : un démon le souffla à l'oreille des tristes administrateurs de la commune ; devant même la violation des tombeaux de la chapelle ducale de Nancy, ils pénétrèrent dans le caveau, puis, sans égard pour l'affection que l'illustre dame avait témoignée au village dans d'autres temps peu prospères, ils portèrent leurs mains sacrilèges sur la précieuse relique et l'enlevèrent du lieu où elle reposait depuis plus d'un siècle. Voici un extrait du procès-verbal rédigé à ce sujet.

« 28 frimaire an 2 de la république (1), huit heures du soir.
» Nous officiers municipaux de Beaufremont, ... étant descendus
» au caveau de la chapelle, ... nous y avons trouvé un cœur

(1) 18 décembre 1795.

» de plomb où était renfermé le cœur de la dame de Madruche ,
» morte en 1669 , au mois de décembre , et nous avons délibéré
» que ce plomb sera envoyé au chef-lieu du district. . . . » (2).

Ce noble cœur était encore intact et tout vermeil ; oubliant les prescriptions de l'autorité qui voulaient seulement que les restes des rois et des princes fussent confondus avec ceux des autres mortels , les municipaux poussèrent l'inhumanité jusqu'à le jeter sur un fumier , après , dit-on , l'avoir ouvert avec un couteau. Hâtons-nous de dire que cette action cruellement coupable inspira la plus vive horreur à tout le village. Deux femmes respectables s'approchèrent du fumier comme par curiosité et , n'osant se baisser , recouvrirent d'abord avec le pied le cœur mutilé , puis , la nuit venue , elles l'enlevèrent et allèrent le déposer religieusement au cimetière.

Pour en finir avec la période révolutionnaire , il nous reste à parler de la vente des biens qui composaient le domaine personnel des seigneurs de Beaufremont. L'émigration des dames de Neuilly et de Villers fut à peine connue , que ces biens furent saisis et confisqués au profit de la nation. Bientôt après , classés d'après leur nature et leur situation , ils furent divisés par lots , puis vendus en détail.

A Beaufremont , les deux châteaux et leurs dépendances , la marcairie , qui n'était plus qu'une masure , la forêt du feu comte de Neuilly , les vignes , les terres labourables et les prés passèrent successivement à des acquéreurs qu'ils enrichirent.

La *ferme* des héritiers du comte de Neuilly à Beaufremont , louée alors 1,393 livres 44 sous , à Joseph Plumerel , fut adjugée à plusieurs acquéreurs , le 40 thermidor an 3 , pour la somme de 460,100 francs. La *ferme* d'Elisabeth-Thérèse d'Alençon , au même lieu , fut aussi vendue en même temps , pour la somme de 550,400 francs.

La tuilerie appartenant en commun aux deux seigneurs était amodiée à Jean-Claude Pierrot , pour un canon annuel

(1) Archives de la commune de Beaufremont.

de 180 livres; elle comprenait les bâtiments et les terrains y attenants entourés de haies vives, et d'une contenance d'environ trois jours, puis un pré d'environ trois quarts de fauchée au Honcheri (1); le tout fut soumissionné pour une somme de 3,320 livres, à payer en mandats territoriaux ou en promesses de mandats.

Le moulin de l'Etanchotte, avec ses dépendances, appartenant aussi aux deux seigneurs, fut vendu 52,400 francs. (4^{er} thermidor an 3).

Le moulin de Gendreville qui était la propriété de la marquise de Villers et qui produisait un canon annuel de 977 livres de Lorraine, outre 4 resaux de blé (mesure de Beaufremont), réservés au comte de Neuilly, fut vendu, avec un jour de terre y attenant, un demi-jour à la Grand'fin et sept quarts de pré au déversoir, pour une somme de 33,300 livres, le 22 floréal an 2.

Le moulin de Malaincourt, provenant des héritiers du comte de Neuilly, fut vendu 45,500 francs. Un bail emphytéotique passé en faveur de Jean Merlin dudit lieu en portait le revenu annuel à 363 livres 17 sous.

La comtesse de Neuilly et ses deux enfants avaient aussi au même village de Malaincourt, un gagnage loué 1,587 livres 2 sous, à Luc Michel dudit lieu. La maison de ferme et les biens fonds dont se composait ce gagnage, furent vendus en 44 lots, pour la somme totale de 126,335 francs, le 12 vendémiaire an 3. Un lot de terres et de prés fut encore vendu 3,350 francs (4^{er} thermidor an 3.)

A Gendreville, la même famille possédait une petite maison, et un gagnage consistant en 54 jours de terres et 16 fauchées de prés, loués, avec les droits féodaux supprimés, 1,200 livres, à Jean-Baptiste Vergne et à Pierre Champagne. La maison fut vendue 805 fr. Le gagnage fut divisé en 8 lots, puis vendu pour la somme totale de 34,825 fr., le 2 vendémiaire an 3.

(1) Les terrains et le pré n'étaient estimés que 440 livres.

Un semblable gagnage situé au même lieu et appartenant à la marquise de Villers, fut aussi divisé en 8 lots, vendus 33,575 fr.

Les deux seigneurs avaient, à Médonville, un gagnage loué avec les droits féodaux supprimés, 650 livres 7 sous 4 denier, à Maurice Gillot et Jean-Nicolas Guéniot. Il fut subdivisé en douze lots. Les six lots provenant de Marie-Catherine-Rosalie de Beauchamp et de ses enfants furent vendus 46,350 fr. ; la vente de ceux d'Élisabeth-Thérèse d'Alençon ne s'éleva qu'à 40,050 fr. La totalité de ce gagnage était de 24 jours de terres, 12 fauchées $1\frac{1}{2}$ de prés et un demi-jour de chenevières.

Un bien de 13 jours trois quarts de terres et un quart de prés, situé à Urville, fut de même vendu en deux lots. Le n° 4 venant de la *femme* Neuilly et de ses enfants fut adjugé 3,625 francs ; le n° 2 qui était le lot de la *femme* Villers fut vendu aux mêmes acquéreurs 4,875 francs.

Un autre bien de 6 jours de terres et 7 fauchées $1\frac{1}{2}$ de prés, situé sur le finage d'Aulnois (1), fut vendu en trois lots pour la somme totale de 12,025 fr.

Des biens composant la ferme d'Alençon, furent encore vendus, à Aulnois, pour une somme de 123,000 francs (10 thermidor an 3.)

Le Breuil du Biard (8 fauchées 4 omées 18 verges) et le Breuil dit d'Alençon (14 fauchées 4 omées 12 verges), rapportés au territoire de la municipalité d'Aingeville (2) et appartenant à Élisabeth-Thérèse d'Alençon, furent adjugés à l'acquéreur du moulin de Malaincourt pour le prix total de 12,700 livres. Cette dame avait encore une maison, un jardin, des terres, des prés et un bois, situés sur le territoire

(1) Il paraît que la partie de la dame de Neuilly ne comprenait que 2 jours $1\frac{1}{2}$ de terres et 3 fauchées de prés, vendus 4,000 fr.

(2) Dans le partage de 1589, ils sont indiqués comme faisant partie du territoire de Malaincourt.

de Malaincourt et qui furent vendus en 21 lots, pour une somme totale de 99,575 francs (vendémiaire an 3) (4).

Nous pourrions nous arrêter un peu plus sur ces ventes et résumer encore celles des biens que possédaient, en dehors de leur baronnie, les derniers seigneurs de Beaufremont, mais la réserve que nous nous sommes imposée et les limites de notre travail ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur des acquisitions qui, quoique légales, furent envisagées de différentes manières par la génération sous laquelle elles eurent lieu.

Nous ne quitterons pas le XVIII^e siècle sans ajouter un dernier mot à ce que nous avons déjà dit du canton de Beaufremont.

D'après l'*Almanach du département des Vosges* pour l'an viii (4799), ce canton, toujours composé des communes de Beaufremont, Certilleux, Circourt, Jainvillotte, Landaville, Lemmecourt, Pompière, Sartes et Tilleux, comptait une population totale de 2,672 individus; mais l'administration municipale y était, comme dans toute la république française, bien différente de ce qu'elle avait été pendant les premières années de la Révolution. Dès l'an 4, on donnait le nom d'agent au principal officier de chaque commune. La réunion des agents d'un même canton sous la direction d'un président composait l'administration municipale du canton, près de laquelle était placé un commissaire du directoire exécutif et un secrétaire-greffier.

L'administration municipale du canton de Beaufremont fut composée de J^h Plumerel, président, J.-N. Berret, J. Brenel, J. Thuus, J.-B. Arnould, C. Maillard, P. Chapellier, N. Thirion, C. Laurent et J. Didelot, agents classés d'après l'ordre alphabétique du nom de leurs communes; A^{le} Fabvier, commissaire du directoire exécutif, et J. Perrin, secrétaire-

(4. Pour toutes ces ventes de biens nationaux, des émigrés, voir à la préfecture des Vosges, le tableau déjà cité, liasse Q, n^o 471.

greffier. M^r F. Godard continuait à occuper la justice de paix avec le S^t Bernard pour greffier.

Le premier consul ayant donné à la France l'organisation que possèdent aujourd'hui nos communes, plus de moitié des cantons du département des Vosges furent supprimés (1). Beaufremont vit réunir le sien à celui de Neufchâteau et perdit ainsi l'importance éphémère qu'on lui avait conservée en détruisant sa baronnie. Depuis cette époque, un maire, un adjoint et un conseil municipal de 10 membres, composent son administration municipale, ce qui existe également pour toutes les autres communes d'une population au-dessous de 500 âmes.

Ajoutons encore qu'en l'an xii (1803), Beaufremont comptait 72 maisons, 84 ménages ou feux, 157 individus du sexe masculin, 185 du sexe féminin, et 42 militaires en activité; à la même date, Lemmecourt avait 92 maisons, 21 ménages ou feux, 42 individus du sexe masculin, 46 du sexe féminin et 3 militaires sous les drapeaux.

Pour le spirituel, les deux villages réunis en 1802 sous la direction de l'ancien curé de Lemmecourt, le respectable abbé Baudot, revenu de l'émigration, ont continué jusqu'à ce jour à former une seule paroisse dont Beaufremont est le chef-lieu et Lemmecourt l'annexe.

En même temps que M. Baudot rentrait au milieu de ses paroissiens et redevenait même possesseur de l'ancien presbytère de Lemmecourt (2), M^{me} la marquise de Villers reprenait aussi le chemin de la France et venait presque aussitôt rendre visite au village où elle n'avait plus de foyer.

(1) De 66, ils furent réduits à 30.

(2) Ce presbytère, qui avait été soumissionné comme bien national, le 20 prairial an 4, pour la somme de 1008 francs, taux de son estimation, fut revendu à M. Baudot pour le même prix, ou à peu près, par les acquéreurs; seulement, le digne prêtre dut payer son acquisition en numéraire: les assignats, réduits à une valeur de plus en plus insignifiante, avaient fini par disparaître totalement.

et où l'hospitalité ne pouvait lui être offerte que chez des étrangers. Toutefois, elle devait encore y retrouver des pauvres, et s'ils furent de ceux qui la revirent sans arrière-pensée, elle sut bientôt leur prouver que son excellent cœur était resté au-dessus de sa fortune.

Nous avons vu que les administrateurs chargés de la vente des biens nationaux avaient parfaitement réussi à disperser les propriétés des *ci-devant* barons de Beaufremont; cependant, au moment où cette aliénation fut suspendue, la forêt des d'Alençon et quelques-uns de leurs terrains provenant de l'ancien grand étang restaient encore invendus. Après son retour, madame de Villers en obtint la restitution. Cet acte de justice la mit en état de faire quelque bien : c'est ce qu'elle désirait. De Metz, où elle fixa sa résidence, elle venait à peu près chaque année revoir ce débris de ses anciens domaines, et passait ordinairement quelques jours au presbytère de Lemmecourt, chez M. Baudot, le fidèle confident des peines et des consolations de sa vieillesse. Malgré l'exiguité de ses revenus, elle ne le quitta jamais sans lui laisser quelque chose pour les pauvres des deux villages; et, plus d'une fois, à la première communion ou pour l'hiver, on en vit plusieurs entièrement habillés à ses frais.

Elle avait remarqué que si M. Baudot habitait Lemmecourt, c'est que l'ancienne maison de cure de Beaufremont manquant des choses les plus urgentes, ne pouvait réellement plus servir d'habitation au curé de la paroisse; elle avait vu aussi ce respectable prêtre se faire lui-même, et dans sa propre maison, l'instituteur des enfants de Lemmecourt, et savait que Beaufremont ne possédait qu'une seule école pour les garçons et les filles. Elle conçut donc le double projet de faire construire un presbytère à la portée des deux villages, et de fonder une école de filles pour la paroisse.

Ce presbytère commode et spacieux, situé à deux cents mètres de l'église de Beaufremont, sur le chemin de Lemmecourt, lui coûta environ 43,000 fr., fruit de ses économies.

A peine était-il achevé, qu'elle le cêda à la commune pour la somme de 5,000 fr. dont elle employa aussitôt une partie à la construction de la chapelle de Saint-Grat, à gauche du chœur de l'église, et dont l'autre partie allait être consacrée à une donation pour l'exécution de son second projet.

L'acte de cette donation passé à Metz, devant deux notaires, le 23 novembre 1818, porte que madame Élisabeth-Thérèse d'Alençon, veuve de Jean-René-Romain le Tirant, marquis de Villers, donne à la commune de Beaufremont : 1° une somme de 2,400 fr. qui sera placée à intérêt par les soins du curé desservant, et dont la rente annuelle sera affectée au traitement d'une sœur chargée de donner l'instruction gratuite aux filles pauvres de la paroisse ;

2° Une maison dite le Souffrant, située en allant à la montagne, rue du Taureau, achetée par M. Baudot dès le 15 octobre, et payée 900 fr. des deniers de ladite dame de Villers, pour être affectée au logement de la sœur et à la classe des filles. (Cette maison qui était d'un accès trop difficile, fut revendue vers 1834 et remplacée aussitôt par un autre local situé au-dessous de l'église et jugé beaucoup plus convenable pour remplir les intentions de la donatrice.)

Enfin une troisième disposition du même acte, est une donation à la cure de Beaufremont, d'un pré d'une contenance de 22 ares 18 centiares, lieu dit au pré Mouchou faisant partie de l'ancien étang qui dépendait de la terre de Beaufremont dont ladite dame était propriétaire, pour par le prêtre desservant la succursale, en jouir à perpétuité, à la condition de célébrer annuellement un service solennel pour le repos de l'âme de la dite dame de Villers, le jour anniversaire de sa mort.

Malgré son grand âge, Élisabeth-Thérèse d'Alençon vécut encore cinq années après avoir réalisé ces fondations en faveur de la paroisse de Beaufremont. Elle mourut à Metz, rue de la Chèvre, le 25 octobre 1823, âgée de quatre-vingt-sept ans, après avoir légué sa forêt dite le Bois-la-Dame, la seule possession qui lui restât de son ancienne baronnie, à une nièce, née de l'Escaille, épouse de M. de Hédouville,

d'Éclaron (Meuse). Cette forêt, d'un revenu annuel d'environ 4,000 francs et chargée d'une imposition foncière de 350 francs, est aujourd'hui la propriété commune des deux fils de cette dame, MM. Charles-Louis-François et Louis-Hubert-Ferdinand de Hédouville.

Le souvenir de la bienfaisance de madame la marquise de Villers s'est conservé parmi la population de Beaufremont, et son nom n'y est jamais prononcé qu'avec respect.

En même temps que se terminait l'existence de la dernière baronne dont il ait reconnu l'autorité, Beaufremont voyait les châteaux de ses hauts et puissants seigneurs s'amoindrir comme pour descendre au niveau de la position sociale de leurs nouveaux maîtres.

Les acquéreurs de l'an 3, à qui ils avaient coûté bien peu, y portèrent les premiers le marteau des démolisseurs; revendus en 1845, ils subirent bientôt de nouvelles mutilations, mais ce ne fut qu'en 1824 que disparut le donjon élevé qui dominait tous les autres bâtiments, cette tour commune où étaient les prisons et que sa couverture avait fait nommer la *Tour d'ardoises*.

Vers cette même date, le château de Neuilly fut démoli de fond en comble : il n'en reste que l'ancien logement situé sur les caves et au-dessus duquel étaient les grands greniers. Un cultivateur qui en fit alors l'acquisition l'habite depuis avec sa famille.

Le château des d'Alençon avait vu tomber aussi les constructions qui l'avoisinaient, mais il avait conservé une partie de sa façade principale. Cette façade a été considérablement réduite en hauteur, il n'y a plus de chambres qu'au rez-de-chaussée, celles du premier étage ayant été ajoutées aux greniers. Une moitié de l'ancienne cuisine, dont la voûte a été démolie naguère, sert de remise et d'écurie, tandis que l'autre moitié, encore entière et bien conservée, forme la cuisine et une chambre de la demeure contiguë. Ce château, qui n'en a plus que le nom, abrite aujourd'hui trois familles d'ouvriers. L'ancienne maison du portier, une partie

des écuries, la bougerie et le pressoir, situés à environ cent mètres au-dessous, sur les fossés, après avoir servi pendant longtemps d'habitation à un seul cultivateur, ont été, il y a quelques années, partagés entre deux de ses fils.

Aperçus de loin, ces quelques restes de l'une des plus magnifiques et des plus fortes demeures féodales de la contrée, se distinguent à peine des autres parties du village, mais vus de près, ils produisent dans l'âme une impression difficile à décrire. Ces fossés remplis de débris sur lesquels le frêne, comme un arbre funèbre, étale son ombrage; ces masures abandonnées, croulant de vétusté; ces fondations au niveau du sol; ces tours découronnées ou dont il ne reste plus que la base; ces lierres séculaires qui recouvrent encore quelques vieux murs; ce puits remarquable qui n'a pas même une poulie à la chaîne de laquelle on puisse confier un seau; ce pavé autrefois l'ornement d'une superbe cour et sur lequel l'herbe s'étale comme pour cacher les injures du temps; cette voie rocailleuse que l'on ne peut parcourir sans précaution; cette porte élancée que fermait l'un des ponts-levis et qui, aujourd'hui, se soutient à peine sur ses bases ébranlées; ne sont-ce pas là autant de témoins qui attestent un triste abandon? autant de ruines qui semblent gémir de l'absence des braves et généreux chevaliers des croisades, de celle non moins pénible de leurs belliqueux et illustres successeurs, et attendre, pour se relever, le retour de l'un de leurs arrière-neveux, dont la présence les a fait quelquefois tressaillir d'espérance, qui saurait si bien les délivrer d'une trop durable parure d'humiliation, et réchauffer un reste de vie que semble posséder encore l'antique manoir dans les gracieuses nervures de la voûte de sa cuisine, dans l'épaisseur extraordinaire de quelques-uns de ses murs (1),

(1) En certains endroits, et notamment derrière le bâtiment qui reste de l'ancien château des comtes de Tornielle, ces murs ont jusqu'à 3 mètres d'épaisseur à la base, et encore 2 mètres 60 cent., à la hauteur de 8 mètres.

mais surtout dans l'agréable situation qu'il occupe et dans les souvenirs qu'il rappelle.

Particularités sur les mœurs et les occupations des habitants de la baronnie de Beaufremont au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e.

Quelques notes que nous avons recueillies sur les mœurs et la manière de vivre des habitants de Beaufremont et des environs, ayant un certain intérêt, nous avons pensé qu'elles complèteraient utilement notre travail; nous allons donc en donner ici le résumé.

Au XVIII^e siècle comme aujourd'hui, les populations de la baronnie de Beaufremont furent surtout des populations agricoles. Jusque vers 1830, le printemps, l'été et la première moitié de l'automne étaient consacrés par tous aux travaux de la campagne. Le labourage, exécuté exclusivement avec des chevaux, exigeait la plus grande partie du temps des cultivateurs; les ouvrages à la main, soit aux champs, soit aux vignes, étaient faits avec les instruments les plus communs par les autres personnes.

Quelques artisans seulement avaient des métiers sédentaires, et encore, au moment de la fenaison, de la moisson et des vendanges, la désertion des villages était tellement complète pendant tout le jour, qu'à peine y rencontrait-on les plus vieilles personnes occupées à la garde des jeunes enfants.

Dès que toutes les récoltes étaient rentrées, et que la saison rigoureuse commençait à se faire sentir, chacun reprenait le séjour de sa maison pour s'y livrer aux occupations domestiques.

Pour les propriétaires, la plus importante de ces occupations consistait dans le battage des grains au fléau; venait ensuite la préparation des échalas pour les vignes, puis une foule de petits ouvrages que l'homme actif sait toujours se créer conduisaient jusqu'au retour du printemps.

L'exercice des professions manuelles réclamées par les besoins des localités, comme la préparation du chanvre, le tissage de la toile, les tissus mêlés de fil, de laine et de coton, la fabrication des meubles, du matériel agricole, la confection des chaussures, etc., ne laissaient oisif aucun ouvrier valide; ces industries occupaient les chanvriers, les tisserands, les menuisiers, les charrons, les charpentiers, les maréchaux, les cordonniers, etc.

Les femmes s'occupaient tout particulièrement, d'abord pendant les premières veillées, puis pendant les jours d'hiver, à teiller et à filer le chanvre récolté sur les chenevières autour de chaque village; à filer la laine; à tricoter des bas, à coudre le linge et les habits. Ces occupations avaient de grands avantages, ceux et entre autres d'accoutumer les filles, dès leur jeunesse, et sans aucun danger pour leur santé, à un travail utile et profitable; de garnir de bon linge les armoires de la plupart des ménages; d'y procurer, à peu de frais, des habits sinon élégants, du moins solides et propres, parfaitement convenables, et en rapport avec les habitudes laborieuses; enfin et surtout de maintenir au sein des familles l'amour du foyer paternel, et cette précieuse économie qui est la première condition du bien-être.

L'introduction de la broderie a singulièrement changé cette excellente situation : sans vouloir faire la critique de cette industrie, nous pouvons avancer qu'elle a amené le luxe dans les habits, l'amour de la dépense, le vide sur les rayons des armoires et, souvent déjà, la ruine ou du moins l'affaiblissement de la santé de bien des jeunes filles. Elle a rendu, il est vrai, des services momentanés à certains ménages, mais ces services, achetés au prix de la santé, ne sont-ils pas payés trop cher? Constatons cependant que beaucoup de familles, tout en permettant à la broderie de prendre chez elles une place accessoire, ont continué à entretenir parmi leurs enfants le goût des travaux champêtres et des anciennes coutumes domestiques, témoignant par là qu'elles comprennent les véritables intérêts de leurs filles, dont elles

aiment mieux faire de bonnes et robustes ouvrières rurales que des brodeuses étiolées, dépourvues de la plupart des qualités que doivent posséder les véritables ménagères.

Nous mentionnions déjà, en commençant notre travail, les soins donnés à l'élevage du bétail : on peut dire que ces soins sont traditionnels à Beaufremont. L'établissement et l'entretien de la marcairie des seigneurs et leur troupeau de bêtes blanches ne pouvaient manquer d'en développer le goût chez les particuliers. Le curé lui-même élevait du bétail, puisque l'un de ses droits était « la garde de ses animaux franche. »

Bien que nous n'ayons pas de preuves que les seigneurs se soient réservé la fourniture des animaux mâles, nous pensons que, dans l'obligation où ils étaient d'en entretenir pour leur propre avantage, ils se conservèrent ce privilège. Après la dispersion du bétail et du troupeau seigneurial, la municipalité ne crut pas trop faire en prenant des arrangements même onéreux avec un particulier pour cet objet important. Une pièce que nous avons vue aux archives des Vosges constate en effet qu'en l'an iv, il était dû à Antoine François, pour « la vilaine fourniture des bêtes mâles de la communauté, la somme de 450 livres 4 sous de France par année, » et ce par suite d'une autorisation de MM. les administrateurs du département des Vosges en date du 17 mars 1791.

Une dépense aussi considérable devait nécessairement contribuer à maintenir dans la localité un bétail de choix, et exciter les propriétaires à ne conserver que des animaux d'une certaine valeur; mais pour obtenir ce résultat d'une manière générale, il aurait fallu qu'au bon fourrage des prairies naturelles et même des prairies artificielles déjà connues, on ajoutât quelques racines, telles que la carotte et la betterave préconisées avec tant de justesse par François de Neufchâteau, puis des logements plus vastes, mieux aérés et tenus avec plus de propreté qu'ils ne l'étaient, comme on peut en juger par ce qui existe encore dans bien des maisons.

Les habitations des familles elles-mêmes étaient d'une

construction très-moderne, et n'avaient, pour la plupart, que deux chambres, rarement trois, situées au rez-de-chaussée, et presque toujours qu'un seul foyer. On sait d'ailleurs que, dans toute la Lorraine, on se contentait de bien peu de pièces. D'après Durival, on n'avait, dans les bonnes maisons, que deux feux, celui de la cuisine qui chauffait en même temps, par la plaque du contre-mur, l'antichambre servant de salle à manger, et celui de la chambre du maître. A Beaufremont et dans le voisinage, la cuisine était aussi le plus souvent la chambre des repas, et, outre les meubles dont l'usage est le plus nécessaire, on y voyait communément un ou même deux lits, enfermés dans des boiseries chez les familles les plus aisées. On ne connaissait nullement l'usage des poêles ou fourneaux pour chauffer les pièces sans cheminée; par compensation les femmes se servaient, en hiver, de *couvets*, espèces de chaufferettes en terre cuite dans lesquels elles mettaient de la braise et des cendres chaudes, mais il n'était pas rare que cette funeste habitude leur occasionnât, ainsi qu'aux autres personnes de leur compagnie, des maux de tête violents et même dangereux, quand les soins du ménage ne venaient pas, de temps en temps, les enlever momentanément à leur travail.

La population se divisait naturellement en deux classes, les cultivateurs et les manœuvres. Les rapports des uns avec les autres étaient on ne peut plus sympathiques; il y avait entre eux un échange de bons procédés comme entre les membres d'une même famille. Le manœuvre était le premier à se donner au cultivateur pour l'aider dans les travaux de la campagne et de la maison, et le cultivateur se faisait, par réciprocité, un devoir de labourer consciencieusement les quelques champs de ses manœuvres, et de faire les autres ouvrages pour lesquels ils avaient besoin des forces de ses attelages. Le premier appelait le second *son manœuvre* et celui-ci appelait l'autre *son laboureur*. Il ne serait pas difficile de citer des familles ainsi attachées au service les unes des autres pendant plusieurs générations.

Par ce qui précède, on voit que les populations de la

baronnie de Beaufremont avaient des habitudes essentiellement rurales. Sans être plus laborieuses que beaucoup d'autres, elles auraient cependant considéré comme une honte le désœuvrement habituel. Jamais nous n'avons entendu dire qu'aucun individu, jeune ou vieux, y ait osé affronter l'opinion en se livrant publiquement au jeu ou à l'oisiveté pendant les jours de travail. Le respect de la religion et de soi-même et le besoin de repos y empêchèrent aussi, en tout temps, le travail du dimanche. De mémoire d'homme, nous ne croyons pas qu'on y ait vu, pendant ce jour, exécuter par qui que ce soit, aucun des travaux qui peuvent se remettre, comme la culture des terres, la récolte des pommes de terre, la conduite des engrais, etc.

Produisant chez eux la plus grande partie de ce qui leur était nécessaire, les habitants de Beaufremont n'eurent jamais au dehors que des relations peu fréquentes. Les courses aux foires et marchés ne paraissent pas être entrées dans leurs mœurs. Ils se contentaient autrefois d'un petit marché établi, à certains jours, sous le château, où ils vendaient leurs grains et leurs menus produits, et qui subsista pendant tout le temps que le village posséda des châtelains et leurs officiers.

Depuis, leurs relations ordinaires ne se sont pas étendues au delà de Neufchâteau, Châtenois, Bulgnéville et Vrécourt, c'est-à-dire à plus de dix kilomètres. N'oublions cependant pas de dire qu'avant la Révolution, quelques marchands de toiles du pays, établis à Gendreville et à Urville, entretenaient avec le midi et même jusqu'en Espagne un commerce qui, pour n'être pas très-considérable, n'en était pas moins actif et lucratif en même temps (1).

(1) Au mois de juillet 1785, Luc Poirot, marchand à Urville, vendait aux sieurs Richard-Bernard et Jean-Louis Gourdot, marchands associés à Parey-Saint-Ouen, pour la réparation de l'habillement des troupes du corps royal de la marine de la division de Toulon, 5,808 aunes de toiles blanches en 155 pièces et 2,306 aunes de toiles grises en 84 pièces; total 6,114 aunes de

Nos concitoyens se contentèrent toujours d'une nourriture très-frugale : du pain de blé pour les familles les plus fortunées, mélangé de blé et d'orge, quelquefois de seigle pour les autres; du lard, des légumes, les fruits des jardins et les pommes de terre, du lait, du fromage, du beurre et des œufs composaient toutes les ressources des ménagères pour la préparation des repas. La viande de boucherie ne paraissait guère que le dimanche sur les tables les plus opulentes, et seulement à la fête patronale et dans quelques occasions solennelles sur les autres. Le vin était celui que produisaient les vignes du territoire; il ne se servait jamais qu'avec ménagement et pour ainsi dire seulement chez les propriétaires qui le récoltaient. L'eau en général était la boisson ordinaire, et la fréquentation des cabarets n'y enrichit jamais ceux qui les établirent. Avec ces habitudes, l'ivrognerie resta toujours un vice extrêmement rare et la sobriété une qualité nécessaire, et par cela même très-commune.

La présence de personnes respectables au milieu d'une petite population y exerce toujours une grande influence : aussi, pensons-nous que les mœurs des seigneurs de Beauremont et de leurs officiers contribuèrent beaucoup à y faire contracter et à y conserver une certaine urbanité, avantageuse à toute la communauté.

Nous ne connaissons nullement le personnel des maisons des derniers seigneurs qui, d'ailleurs, y habitèrent peu; nous avons tout lieu de supposer que, comme M^{me} de Villers, ils n'eurent guère d'autres serviteurs que ceux qui leur étaient absolument indispensables pour leurs ouvrages domestiques, tels qu'ils se distribuent dans les familles distinguées. Mais

toiles en 237 pièces. L'aunage en fut fait à Urville même, en présence du subdélégué de l'intendant de Lorraine et Barrois, Claude-François Rouyer de Neufchâteau, assisté de son secrétaire Dominique-Gervais Talpain. Un passeport de Sa Majesté Louis XVI permit de passer ces toiles, sans frais, à leur destination. Elles partirent le 27 juillet sur 4 charrettes. (Archives des Vosges, E. 49.)

nous avons essayé de recueillir les noms des principaux officiers de leur *baronnie et prévôté*, et nous avons pu en composer une liste qui, quoique restée incomplète, montrera néanmoins que ces titres donnaient à notre modeste village une importance réelle, un ton de bonne société. Voici cette liste avec les dates des actes où nous avons recueilli les noms des fonctionnaires qu'elle contient :

Prévôts en la baronnie de Beaufremont.

1679. Pierre Du Reux, prévôt pour M. d'Alençon.

1704. François Marot, prévôt pour Ch.-Fr. Labbé.

1744, 1763. Charles-François Moinel, avocat à la cour, prévôt et amodiateur de M. le comte de Morvilliers.

1739, 1755. François-Joseph Nicolas, prévôt pour MM. d'Alençon. En 1755, ce prévôt faisait ériger, à la sortie de Lemmecourt, auprès de la chaussée de l'étang, la croix qui y existe encore. L'inscription d'érection, gravée sur la partie supérieure du piédestal, est ainsi conçue :

LE S^r F. JOSEPH
NICOLAS PRÉVO-
TS DE BEAUFRE-
MONT A FAIT É-
DIFIER CETTE
CROIX PAR DÉVO-
TION L'AN
1755.

La tablette du devant porte cette autre inscription :

*Hinc procul abscedat si quis maledictia receset,
Ne rabidoniam polluat ore crucem. (sic.)*

La colonne est cannelée, bien proportionnée et surmontée d'un chapiteau corinthien sur lequel repose le croisillon (1).

1783.... Cherpitel, prévôt pour M^{me} la marquise de Villers.

Greffiers.

1744, 1753. Pierre Guyot. En 1765, étant devenu procureur en la cour souveraine de Lorraine et Barrois, et demeurant à Nancy, il vendit les héritages qu'il possédait à Beaufremont. Il fut ensuite procureur au parlement et à la chambre des comptes de Nancy; il exerçait encore cette charge en 1783, car il figure en cette qualité, et comme gradué, le cinquième dans la liste publiée alors par l'*Almanach de Lorraine* (2).

1748. François Bernard, pour la partie de MM. d'Aleçon.

1763. Michel Bernard, idem.

1774.... Vergne, pour M. le marquis de Luigné.

1779.... Bernard, pour M^{me} la marquise de Villers.

1783.... Claudot, greffier en chef, idem.

1788.... Thouvenel, pour M. le comte de Neuilly.

Procureurs d'office.

1655. Anthoine Thouvenel. (La tombe de son épouse, Catherine Tassart, fille d'un bourgeois de la Mothe, existe encore à l'église de Beaufremont, dans l'allée de la chapelle de la sainte Vierge.)

1690. Jean Moinel, procureur fiscal pour C.-F. Labbé.

1714, 1748. Pierre Laroche, pour la famille Labbé.

(1) MM. Joseph-François et Antoine Nicolas fondèrent à perpétuité en 17.. trois messes hautes annuelles du Saint-Sacrement, dans la paroisse de Beaufremont. Cette fondation, ainsi que celle de quelques messes basses, a traversé les mauvais temps de la grande révolution et subsiste encore.

(2) Page 47. Nous croyons néanmoins qu'il y eut deux individus de ce nom, à Beaufremont : le greffier et le procureur.

1735 et suivantes. François-Georges Urguette, pour la même famille. (Voir la liste des notaires.)

1748, 1763. Charles-François Claudot, pour les seigneurs d'Alençon.

1764.... Blandin, demeurant à Aulnois..

Sergents ou huissiers.

1712, 1742. Joseph Perrin. Habitant Gendreville en 1742:

1740. Pierre Maillard.

1747. François Bernard, huissier et greffier, pour MM. d'Alençon.

1747, 1785. Jean-Baptiste Curel, pour M. le comte de Morvilliers et ses successeurs.

1744. Joseph Maillard.

1770. Jean-Nicolas Maillard.

1779, 1787. Joseph Laborde, pour M^{me} la marquise de Villers.

1796 (an 5). Joseph Martin, résidant à Gendreville, attaché à la justice de paix de Bulgnéville.

Avocats.

1726, 1741. Nicolas Desaubert.

1765, 1788. Nicolas Perrin, natif de la Bresse, avocat au parlement, gradué par l'Université de Pont-à-Mousson, remplit en 1785 les fonctions de prévôt en la baronnie pour M. le comte de Neuilly, et, en 1788, celles de curateur en titre pour la partie de M^{me} de Villers.

1783. Thiébaut, le jeune.

Fermiers du magasin à sel.

1713. La Roche (probablement le même que le procureur Pierre Laroche.)

1768, 1789. Jean et Antoine Royer.

*Tabellions, notaires-jurés, garde-notes, en la prévôté
et baronnie de Beaufremont.*

1^{re} Partie des seigneurs d'Alençon.

1699, 1714. Jean-Baptiste Michel, pour M. d'Alençon. Scellait ses contrats avec un sceau du XII^e siècle, aux armes pleines de Beaufremont.

1722, 1730. Nicolas Jacquemin, pour M. d'Alençon.

1735, 1739. François Nicolas, pour les seigneurs, comtes et barons d'Alençon. Faisait encore usage du sceau ancien, portant autour, pour légende : † SCEEL DE.... FROYMONT.

1744, 1748. Claude-Félix Thiébault, avocat à la cour, tabellion, etc., « pour les seigneurs et dame, comte et baron d'Alençon. »

1749, 1760. François Bernard, « pour les seigneurs d'Alençon. »

1763. Charles-François Claudot, procureur, tabellion, etc.

1765, 1770. Michel Bernard, tabellion, garde-note, pour les seigneurs d'Alençon.

1770, 1783. Marc-Antoine Nicolas, avocat à la cour, notaire royal au bailliage de Neufchâteau, résidant, comme les précédents, à Beaufremont. — Actes scellés à Neufchâteau, du sceau royal.

Tous les actes de ces notaires, à partir de 1744, étaient contrôlés à Beaufremont sous la signature F. Thiébault; évidemment le notaire Cl.-Félix Thiébault.

1787, 1788. Joseph Thomas, notaire royal au bailliage de Neufchâteau, résidant à Médonville. — Actes contrôlés à Beaufremont par Thouvenel.

2^e Partie de MM. Labbé et de leurs successeurs.

1713. Joseph Martin, tabellion en la prévôté de Beaufremont.

1722, 1766. François-Georges Uguette, résidant à Bulgnéville, lieutenant, commandant les chasses et notaire de S. A. R., puis commandant les chasses de Sa Majesté et

notaire royal ; procureur fiscal d'abord , ensuite procureur d'office des prévôtés de Bulgnéville et Beaufremont , tabellion , garde-note et des sceaux en la baronnie de Beaufremont , prenait en 1764 le titre d'écuyer. Jusqu'en 1764 , il scellait ses actes du sceau de M. le comte de Morvilliers. Il fit ensuite usage d'un autre sceau très-différent , sans doute aux armes de M. de Luigné (1).

Les actes du notaire Urguette sont extrêmement communs , ce qui prouve le grand nombre de ventes qui se faisaient alors dans la baronnie. Ces actes étaient contrôlés à Bulgnéville.

1764 , 1766. Nicolas Brice , notaire et tabellion , pour M. de Luigné. (Parait n'avoir exercé que comme remplaçant de F.-G. Urguette.)

1767 , 1769. Charles Thiébaut , tabellion , garde-note et des sceaux , résidant à Beaufremont. Les actes de ce dernier notaire étaient contrôlés à Vrécourt.

Il résulterait de cette manière de contrôler qui était ce que nous appelons aujourd'hui l'enregistrement , que les actes de la partie de la baronnie de Beaufremont que possédèrent les Labbé , puis MM. de Luigné , et de Neuilly , devraient se retrouver à Bulgnéville et à Vrécourt. Quant aux minutes des actes des notaires de la famille d'Alençon , si elles n'ont pas été perdues , elles appartiennent à l'étude du notaire de Pompierre ou à l'une des études des notaires de Neufchâteau , chef-lieu de canton auquel a été rattaché Beaufremont.

ÉGLISE ET CURÉS DE BEAUFREMONT.

Une tradition que nous avons entendu bien des fois répéter par les plus anciennes personnes de Lemmécourt veut que l'église de ce village ait été autrefois l'église-mère de

(1) Ce sceau se compose de deux écussons accolés dont le premier porte : d'or à la tête de Maure au naturel , le second de sable à trois tourelles d'argent , deux en tête , la troisième en pointe , le tout surmonté d'une couronne de comte et supporté par deux sauvages.

Beaufremont; ce qui est positif, c'est que les seigneurs de Beaufremont en conservèrent toujours le patronage immédiat.

Édifiée sous l'invocation de saint Epvre, évêque de Toul, elle pourrait très-bien remonter au temps voisin de l'invasion des Bourguignons et de leur conversion au christianisme, c'est-à-dire au V^e siècle, et avoir été fondée par les ancêtres de ceux dont la première devise fut : « Dieu aide au premier chrétien. » Toutefois ce n'est là qu'une simple conjecture : le chœur, la partie la plus ancienne de cette église, ne remonte guère au delà du XV^e siècle, comme l'attestent la fenêtre ogivale contre laquelle est adossé l'autel, puis une petite ouverture en rosace défendue par deux barres de fer posées en croix, et pratiquée extérieurement à droite de cette fenêtre pour correspondre à une niche intérieure où, à certains jours, on exposait autrefois, le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles. Rien donc dans ce petit édifice n'indique l'antiquité à laquelle il faudrait remonter pour arriver à l'époque reculée que nous venons d'indiquer d'abord. Cette église, néanmoins, a pu être construite sur l'emplacement d'une plus ancienne, car un titre de l'abbaye de l'Étanche (1), de 1243, désigne très-distinctement « Thiébaut, prêtre de Beaufremont, et Huon, prêtre de Lembecort, » ce qu'il n'est pas possible de traduire autrement que par Thiébaut, curé de Beaufremont, et Huon, curé de Lemmecourt. Ce dernier village ayant alors un curé, avait aussi nécessairement un édifice consacré aux cérémonies du culte, une église.

Nous avons déjà eu occasion de citer, dans notre première partie, une note constatant que l'église de Beaufremont occupa d'abord une partie de la cour inférieure du château, et qu'elle y subsistait encore en 1440; ce n'est donc qu'après cette date qu'elle fut construite sur l'emplacement où elle existe aujourd'hui. Si elle eût été solidement bâtie, et à l'abri des outrages du temps et des dévastations des hommes de guerre, elle devrait nous rester intacte, mais il y a longtemps

(1) Archives de la préfecture des Vosges, H. 113.

que des reconstructions nécessaires sont venues lui enlever les caractères de son architecture primitive.

Comme la plupart de nos anciennes églises, l'église de Beaufremont avait la forme d'une croix latine (†) avec deux chapelles latérales, celle de droite dédiée à la Sainte-Vierge (4) et celle de gauche à Saint-Grat. Le style de cette église était assez irrégulier. Voûtée dans toute son étendue, elle avait des voûtes à arêtes, d'autres en plein cintre et d'autres à ogives peu élancées; deux fenêtres anciennes qui subsistent encore, sont géminées, et trilobées en ogives lancéolées à la partie supérieure.

Quatre piliers massifs existaient entre le chœur et la nef; ils soutenaient les voûtes de tous côtés, en même temps qu'ils supportaient la tour carrée du clocher terminée, immédiatement au-dessus du beffroi, par un toit à deux pans appelé vulgairement *chapeau de bœuf* (2).

Cette tour ayant été détruite, sans doute à l'époque de la dévastation du château, vers 1636, fut reconstruite sur le devant de l'église, au-dessus du portail, avec une partie des anciens matériaux, comme l'indiquaient les petites fenêtres romanes du beffroi et les pierres percées en meurtrières qui éclairaient l'intérieur.

L'ancien portail sur lequel cette tour fut reportée, avait une entrée assez remarquable, dont la partie extérieure, en ogive surbaissée, était supportée par des faisceaux de colonnettes géminées reposant sur des bases à figures symboliques (3).

En 1850, la nef de l'église ayant été reconstruite en entier, ce portail et la tour disparurent et furent remplacés par une nouvelle construction un peu massive, mais qui ne manquerait pas de grâce si un défaut de proportion ne

(4) Elle renfermait aussi les fonts baptismaux.

(2) Cette disposition se voit encore à Circourt, à Tilleux, à Certilleux, à Gendreville, à Médonville et à Landaville.

(3) La plupart de ces détails nous viennent de M. le curé de Beaufremont.

venait, un peu trop visiblement, déparer la tour que surmonte une flèche assez élevée.

Les deux chapelles latérales sont aujourd'hui sur le même plan que le chœur; elles ont été ajoutées à l'église à différentes époques : celle du côté de l'évangile fut, comme nous l'avons dit ailleurs, construite seulement vers 1820, aux frais de M^{me} la marquise de Villers et on y reporta la statue et l'autel dédié à Saint-Grat; celle qui possède actuellement l'autel de la Sainte-Vierge était la chapelle des seigneurs; jusqu'après la Révolution, un mur la séparait de l'ancienne chapelle de la Sainte-Vierge. L'autel de cette chapelle seigneuriale fut consacré en 1628, en l'honneur de la Sainte-Trinité, par M^{sr} Charles-Chrétien de Gournay, évêque *in partibus* de Scythie, administrateur de l'évêché de Toul aux lieu et place du prince-évêque Nicolas-François de Lorraine (1). Voici l'acte de cette consécration retrouvé en 1843, sur un parchemin poudreux, dans le tombeau de cet autel, par M. le curé de Beaufremont qui a bien voulu nous en adresser une copie.

Anno Domini millesimo sexcentesimo vigesimo octavo, die 10^o octobris. Ego Carolus-Christianus de Gournay, Dei et S. Sedis Apostolicæ gratiâ Episcopus Sitiensis, Episcopatus Tullensis in sacerdotibus et pontificalibus administrator, ab eadem sede deputatus, consecravi altare hoc in honorem SS. Trinitatis et reliquias SS. martyrum Bertharii et Athaleni in eo inclusi, et singulis Xⁱ fidelibus hodie, unum annum, et in diē anniversario consecrationis hoc ipsum visitantibus, 40 dies de vera indulgentia, in formâ Ecclesiæ consuetâ concessi.

C. de GOURNAY,

Ep. S S. administrator Diocesis Tullensi.

C'est devant cet autel que se voient les deux belles tombes gothiques qui recouvrent le caveau des seigneurs. Nous re-

(1) On prétend que la pierre de cet autel, qui porte pour pour inscription *S. Hieronimi*, vient d'une petite chapelle construite autrefois sur la chaussée du grand étang et dédiée à saint Jérôme.

grettons vivement de ne pouvoir donner le dessin de ces pierres tumulaires bien dignes du talent de nos artistes, mais qui n'ont encore été reproduites ni par leur burin ni par leur crayon.

Plusieurs autres tombes servent de pavé au chœur et aux allées; elles n'ont rien de remarquable et les inscriptions qu'elles portaient autrefois sont devenues pour la plupart complètement illisibles. Celles du chœur paraissent recouvrir les sépultures des prêtres du lieu, tandis que sous les autres reposent de bons bourgeois des siècles passés.

L'église de Beaufremont a été consacrée sous l'invocation des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul que la paroisse reconnaît pour patrons. Un grand tableau posé derrière l'autel, représente ces deux apôtres avec leurs attributs.

Dès le XII^e siècle, le patronage de cette église fut transféré à l'abbé de Chaumousey par l'évêque de Toul, comme le prouve un titre latin du cartulaire de cette abbaye, dont voici la traduction libre (4) :

« *Teneur du privilège accordé aux paroisses des églises
» de Beaufremont et de Tilleux (Certilleux ?)*

» Au nom de la sainte et indivisible Trinité. Eudes, par
» la patience de Dieu, évêque des Leuquois, à tous présents
» et à venir, nous souhaitons l'heureux échange des biens
» terrestres contre les biens célestes. Le devoir de notre charge

(4) *Tenor exemptionis parochialium ecclesiarum de Bouffromonte et de
Tiliaco sequitur in hunc modum qui sequitur infra scriptum.*

In nomine sancte et individue Trinitatis. Odo Dei patientiâ Leucorum episcopus. Omnibus tam futuris quam presentibus celestia pro terrenis feliciter permutare, Quam nostri pastoratus suscepta sollicitudo nos admonet et vigilantèr oritur ut non solum coram Deo verum etiam coram hominibus maxime ad dominationis sedei caritate manum largitatis extendamus per presentem igitur paginam presentium noticie et posterum transmittimus. Quod nos onus paupertatis ecclesie Calmosiacensis ad modicum sublevare cupientes intuitu divine caritatis preveniri capitulo Calmosiacensi ecclesias de Bouffromont et de Tilleux laude et assensu magistri

» pastorale nous pousse à répandre non-seulement en pré-
» sence de Dieu, mais aussi en présence des hommes, les
» libéralités spirituelles sur ceux qui sont soumis à notre
» juridiction. En conséquence, par le présent mandement,
» nous faisons savoir à tous présents et à venir, que dans
» notre désir d'alléger quelque peu le fardeau de pauvreté
» qui incombe à notre église de Chaumousey, nous avons,
» avec l'approbation et l'assentiment de maître Mathieu, ar-
» chidiacre des églises de Beaufremont et de Tilleux, sous-
» trait ces églises et toutes leurs dépendances à la juridiction
» de l'ordinaire, et nous leur accordons pour pasteur par-
» ticulier l'abbé Humbert, à qui nous donnons tous les
» pouvoirs de l'évêque et de l'archidiacre sur lesdites églises.
» Les prêtres que l'abbé de Chaumousey choisira pour des-
» servir ces églises en recevront le gouvernement de notre
» main et répondront devant nous de leurs actes illicites.
» L'abbé, sans opposition aucune, pourra instituer d'autres
» chapelains par la main de l'évêque. Et afin que cette

Mathei earundem ecclesiarum archidiaconi cum omnibus pertinentiis suis ab omni jure synodorum et consiliorum expertes cum omni integritate concessimus habendus et Humbertum abbatem tanquam proprium pastorem prefatis ecclesiis de Bouffromont et de Tilleul canonico investivimus nichil in eis juris episcopi vel archidiaconi retinentes. Sacerdotes quos Abbas Calmociacensis ad deserviendam memoratis ecclesiis idoneos elegerit nobis ab ipso Abbate representanti curas ipsarum ecclesiarum de manu nostra suscipient et nobis tantum de actionibus suis illicitis respondebant et Abbati Calmociacensi de capitalibus suis sibi ipsis transmissis fuerint Abbas sine aliqua contradictione si voluerit alios instituet per manum episcopi capellanos. Ut autem hec donatio legitime et canonice ordinata. Rata et stabilius permaneat nostra sigilli impressione confirmavimus. Quicumque enim nostre confirmationis institutionem infringere presumpserint perpetue subiaceat excommunicationis donec ad condignam venerit satisfactionem. Actum anno incarnationis domini m^o c^o xc^o vij^o datum Tulli per manum hacti cancellarii vj kalendas Aprilis. Testes. Gerardus tessaurarius archidiaconus. Theodoricus Hamò archidiaconus. Magister Matheus archidiaconus. Theodricus notarius. (*Extrait du cartulaire de l'abbaye de Chaumousey, conservé à la bibliothèque d'Epinal. (Folio 31, recto.)*)

» faveur légitimement et canoniquement accordée soit une
» chose ferme et stable, à toujours, nous avons fait apposer
» notre sceau sur ces présentes lettres.

» Que celui qui aura essayé de détruire notre ouvrage,
» soit excommunié de droit jusqu'à ce qu'il ait fait une sa-
» tisfaction convenable.

» Donné à Toul, par la main du grand chancelier, l'année
» de l'Incarnation 1197, le 6^e des calendes d'avril. Témoins :
» Gérard, trésorier archidiacre, Théodoric Hamon archidiacre,
» maître Mathieu archidiacre, et Théodoric notaire. »

Les seigneurs de Beaufremont reconnurent les dispositions de cet acte, car un autre titre de l'abbaye de Chaumousey du mois de mars 1278, renferme une lettre de Liébaud de Beaufremont, par laquelle le noble baron prie l'abbé de lui nommer pour chapelain le *porteur* de cette lettre.

En 1596, la séparation des menses abbatiale et conventuelle de Chaumousey ayant été faite, les religieux firent reconnaître, par des commissaires envoyés sur les lieux, les droits qui leur étaient échus. Dans le procès-verbal dressé par ces commissaires, nous lisons : « Le même jour, quinziesme de novembre, au lieu de Boffroimont, même prise de possession de telle part de dixmage qui dépend audit lieu de ladite abbaye (1), signifiée au mayeur Nicolas Vautrin dudit lieu, en présence de Jacquot Guyot, Jean Gérard et Nicolas Crollot dudit Boffroimont. » Cette prise de possession pour les religieux fut exécutée par le sacristain de l'abbaye, Robert Clerc, ayant avec lui le tabellion Paris.

Comme curés primitifs, les abbés de Chaumousey perçurent d'abord à Beaufremont les offrandes, mais il parut que peu à peu ils négligèrent ou perdirent ce droit et même celui d'y envoyer des prêtres desservants, car dans les derniers temps, l'évêque de Toul y institua constamment des séculiers.

Voici, à partir de 1649, la liste complète des curés qui se sont succédé dans cette paroisse.

(1) Ces âmes ne nous semblent pas être différentes de celles auxquelles avait droit le curé du lieu.

1649. Messire Claude Goncourt, décédé le 20 septembre 1655, inhumé dans le chœur de l'église.

Le curé d'Aulnois, messire Didier Moreau parait avoir été chargé de l'administration de la paroisse pendant une partie des années 1655 et 1656.

1656 (25 septembre). Ch. Lallemand, curé de Beaufremont et Roncourt, disparaît en 1664.

1664. Charles Jacquin, prêtre et curé de Beaufremont et Roncourt, administrateur de la cure de Lemmecourt.

1666. Charles Voynier, *idem*.

1668. François Henry, *idem*.

1679. Claude Simon.

1686. Richard des Aubert. Ce prêtre mourut en 1719 et fut inhumé dans le chœur de l'église. Son épitaphe gravée sur un monument funéraire posé contre le mur de la chapelle Saint-Grat est ainsi conçue :

« Cy gist Richard des Aubert, prêtre, docteur en théologie, protonotaire apostolique, chevalier du S^t-Empire, doyen de Chatenoy »
» et curé de cette paroisse qu'il a gouvernée pendant 33 ans avec »
» beaucoup de zèle, de prudence et de sagesse, décédé le 24 »
» may 1719, aagé de 69 ans, et qui a fondé dans cette église, »
» 1^o douze messes hautes avec les obsèques à la fin d'icelles qui »
» se célébreront chaque premier mercredi de chacun mois de »
» l'année, pour rétribution de quoy il a donné une constitution »
» de 600 francs barrois, portant la rente annuelle de 30 francs ; »
» 2^o une messe tous les premiers jeudys de chaque mois à l'honneur du Très-Saint-Sacrement de l'autel, pourquoy il a donné »
» une constitution de 400 francs barrois, portant la rente annuelle »
» de 20 francs. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

1719. Ch. Delle, exerça jusqu'en octobre 1733, et fut alors nommé curé de Domjulien. Il eut pour vicaire dans les derniers temps l'abbé Vosgien, chargé du service de la cure de Lemmecourt jusque vers la fin de 1735.

1734. D'Ogeron, ne fit pour ainsi dire que paraître dans la paroisse.

1735 (octobre). Joseph-Melchior Perrin, originaire de la Bresse, curé de Beaufremont et administrateur de Lemmecourt;

se démit de la cure de Beaufremont en 1748, mais continua à desservir Lemmecourt jusqu'au 2 décembre 1768, époque de sa mort. Il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Grat.

1748 (août). Claude Abel, décédé le 2 mars 1767, âgé de 65 ans, inhumé dans le chœur de l'église (1).

1767. Charles-François Marchal, décédé confesseur de la foi en 1796. Il avait pour vicaire, l'abbé Étienne (Élophe). Pendant que ce vicaire trouvait un asile dans Chèvre-Roche, on vendait comme bien national un petit gagnage de deux paires et un bichet, mesure de Nancy, qu'il possédait à Autigny. M. Étienne devint, après le concordat, curé de Rouvre-la-Chétive où il est mort vénéré, vers 1830.

Joseph-François Bigeon, administrateur de la paroisse de Lemmecourt en 1768, la desservait comme curé l'année suivante. Il mourut subitement, le 7 septembre 1790, dans la maison presbytérale que la commune avait fait construire quelques années auparavant. Il eut pour successeur M. Baudot qui, après son retour de l'émigration, devint curé de Beaufremont et Lemmecourt, réunis en une seule paroisse (2).

M. Marchal et M. Baudot, curés légitimes de Beaufremont et de Lemmecourt, ayant refusé de reconnaître la constitution civile du clergé, on envoya, à leur place, des prêtres constitutionnels, avec un traitement généreux de 4,200 fr. dont ils jouirent probablement jusqu'à l'abolition complète du culte, en 1793. Ces prêtres constitutionnels furent à Beaufremont :

1794 (24 février). Jean-Baptiste Royer, frère cordelier de Mirecourt, n'exerça que peu de temps.

1794 (juin). François-René Marant, âgé de 32 ans, ci-

(1) Le 9 juillet 1753, était mort *en vrai prédestiné*, dans l'hermitage de la chapelle Saint-Antoine, où il résidait, Antoine Benier, âgé de 75 ans, natif de Martigny, garde de cette chapelle. (*Registres de la paroisse.*)

(2) Roncourt qui était resté l'annexe de Beaufremont, devint celle de Malaincourt, érigé en paroisse.

devant religieux des Augustins à Paris, n'exerça que pendant environ 4 mois (1).

1791 (fin d'octobre). Jean-Nicolas Jeannoël, curé de Vouxev en 1801. Quelques jours après son installation (31 octobre), une attestation des officiers municipaux de Beaufremont constatait qu'il avait donné exactement lecture des mandements de l'évêque diocésain. Le 26 août 1792, il était élu président d'une assemblée tenue dans l'église de Beaufremont. Pendant cette même année 1792, il desservait aussi Lemmecourt « pour la vacance de la cure. »

Deux prêtres constitutionnels, l'un, dit le père Constant, et l'autre, M. Midenet (2), envoyés successivement dans cette petite commune, n'avaient pu trouver le moyen de s'y fixer.

Comme bien des habitants de Beaufremont et la généralité de ceux de Lemmecourt ne reconnurent jamais l'autorité du clergé schismatique, ils recherchèrent toujours les moyens de faire administrer les Sacrements dans leurs familles par des prêtres catholiques. Plusieurs feuilles détachées des registres de Beaufremont et de Lemmecourt attestent ce fait; elles portent au bas des actes qu'elles contiennent les signatures de MM. Jean Passetemps, prêtre catholique, mort curé de Fontenoy-le-Château; F. Victorin, prêtre catholique capucin, depuis curé de Rainville; Dominique Girot, son frère, dit le père Sigisbert, prêtre desservant Lemmecourt, en 1791, et après la Révolution, curé de Houécourt, puis curé de Châtenois, qui tous trouvèrent dans les temps de persécution, et à différentes reprises, un asile à Chèvre-Roche, en compagnie de plusieurs autres prêtres, et en particulier de M. l'abbé Étienne dont nous avons déjà parlé, et de M. Beurlot, curé d'Aulnois.

1802. Baudot, natif d'Aingeville, curé de Lemmecourt, dès 1790, administra provisoirement la cure de Beaufremont,

(1) Figurait dans une assemblée des notables réunis dans l'église de Beaufremont le 24 juin 1791.

(2) Curé d'Harmonville et d'Autreville après la Révolution.

depuis le 11 mars 1802 jusqu'au 20 février 1803, époque à laquelle il fut nommé curé de la paroisse formée de la réunion des deux communes. En 1824, il fut choisi pour être l'un des chanoines titulaires de la cathédrale de Saint-Dié, et il mourut dans cette ville quelques années après. M. Baudot fut un de ces prêtres dont les pauvres connaissent la voix et les bienfaits, et dont chacun garde un souvenir respectueux.

1824 (juin). M. Morel, curé de Médonville en 1835, exerce encore aujourd'hui son ministère dans cette dernière paroisse.

1835 (14 juillet). Antoine Mourot, notre bienveillant collaborateur : s'est attaché à la paroisse et y jouit d'une affection justement méritée. Depuis deux ans, son neveu M. l'abbé Hippolyte Mourot, le seconde dans l'exercice de ses fonctions.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS.

Dans l'intervalle de l'impression des trois parties de cet *Essai historique*, pour la composition duquel il a fallu puiser à tant de sources, on conçoit que des faits importants aient pu être retrouvés, que les traditions en aient fait découvrir d'autres, et qu'une inspection plus attentive des monuments ait donné lieu à quelques rectifications. C'est ce qui fait l'objet des notes suivantes.

Antiquités.

Aux divers points que nous avons déjà indiqués comme ayant été occupés par les Romains, nous en ajouterons de nouveaux qui nous ont été désignés ou que nous avons nous-même reconnus.

A environ deux cents mètres au-dessus du chemin qui va de Beaufremont à Lemmecourt, à la limite des territoires des deux communes, sur la montagne, au lieu dit la *Guerresse*, voisin d'un autre lieu dit *Devant-la-Roppe*, dans un champ situé entre deux murs-haies, toutefois sur une

étendue restreinte de quelques ares seulement, le sol est couvert de débris de tuiles à rebords, très-épaisses pour la plupart. En voyant ces tuiles, on pourrait avoir l'idée de l'établissement d'un camp romain sur cette hauteur, mais rien n'indique les limites de ce camp. Peut-être n'y avait-il qu'un édifice isolé pour protéger au besoin les constructions du Temple, qui de là se découvriraient très-bien, ou pour servir de poste avancé à des troupes qui se seraient établies momentanément, de temps à autre, dans les environs. On nous a affirmé avoir trouvé autrefois des monnaies romaines à un kilomètre à peu près de cet emplacement, dans les chenevières qui avoisinent les dernières maisons du hameau situé au nord du château de Beaufremont. Les Romains connurent donc notre montagne, et il y a tout lieu de supposer qu'ils en firent une de leurs positions défensives.

Les autres emplacements nouveaux que nous signalerons comme indiquant, par la présence de tuiles à rebords, une occupation romaine, sont : au Rain-Fossés, en un lieu appelé *le Temple* (1), sous les vignes, entre Malaincourt et Médonville; au bois du Soc, sur le territoire de cette dernière commune; entre ce territoire et celui de Gendreville, au sud de ce dernier village; et enfin sur le territoire de Jainvillotte, vers l'extrémité supérieure de la petite vallée de Grandfontaine, en un lieu dit le Château-Renaud. Ces dernières indications, jointes à celles que nous avons déjà données, prouvent que les Gallo-Romains s'établirent et séjournèrent dans toute l'étendue de la baronnie de Beaufremont. Ce qui nous surprend, c'est que jusqu'à ce jour l'on n'y connaisse aucune statue de leurs divinités.

Famille de Bauffremont.

Sur la fin du XII^e siècle, Liébaud II, seigneur de Beaufremont, fit à l'abbaye de Murean une donation impor-

(1) Cette localité nous a été indiquée comme paraissant avoir une certaine importance par les trouvailles qui déjà y auraient été faites.

tante de biens qu'il possédait à Orquevaux (Haute-Marne) et en plusieurs autres localités. Le titre de cette donation conservé dans le cartulaire de l'abbaye nous fait connaître que la mère et l'épouse de ce seigneur se nommaient Havyde ou Helvide; qu'il eut deux frères, Huard et Milon, et trois sœurs, Agnès, Havyde et Hersende, dont l'une fut mariée à Philippe de Tilleul et l'autre à Thierry de Louvence. Voici d'ailleurs la traduction de ce titre :

« *Le seigneur de Beaufremont confère à l'abbaye de Mureau les vignes de Savone, le moulin de Longort et l'usufruit des bois et pâturages, avec une partie du moulin d'Orquevaux* » (1).

« Comme, avec les différentes vicissitudes des temps et des choses temporelles, les intentions et les volontés des hommes varient et

(1) *Dominus de Beffromont confert Miravalli vineas de Savoneres, molendinum de Longort, usum nemorum et pasturas ac partem molendinum in Orcaval.*

Quoniam juxta varias temporum vicissitudines et rerum temporalium permutationes hominum corda et voluntates variantur et subito mutantur, utile et valde necessarium est paci et maxime veritati invigilantibus elemosynas, quas ecclesiis et Deo famulantibus conferunt, bonorum virorum attestatione firmare, et sigilli solemnī scripti impressione memorie in postremum commendare. Ea propter ego Lebandus Dominus de Befroimont notum facio tam futuris quam presentibus quoniam contuli ecclesie sancte Marie de Miruall pro remedio anime matris mee Havidys et predecessorum meorum partem vinearum de Savoneres, et quod habebam in molendino de Longort, usum etiam nemorum jam dicti molendini territorio adjacentium, ad ipsum faciendum et reficiendum. Et pasturas in villa que dicitur Orcaval, et hoc laude et assensu fratrum meorum Huardi videlicet et Mylonis, et sororum mearum Agnetis, Havydis et Hersendis, et maritorum earum Philippi de Tillol, et Theodorici de Luvenci. Præterea sciendum est quod in jam dicta villa Orcaval contuli præmemorate ecclesie Miruall et fratribus ibidem Deo famulantibus pro remedio anime fratris mei Huardi, laude et assensu uxoris mee Helvydis,

subissent de prompts changements, il est utile et nécessaire à la paix et à la vérité d'affirmer par le témoignage d'hommes probes les dons faits aux églises et aux serviteurs de Dieu, et d'en transmettre le souvenir à la postérité par un acte revêtu d'un sceau officiel. C'est pourquoi moi, Liébaud de Beaufremont, je fais savoir à tous présents et à venir, que j'ai conféré à l'église Sainte-Marie de Murcaux, pour le repos de l'âme de ma mère Havyde, et de mes prédécesseurs, une partie des vignes de Savone et ma part du moulin de Longort, ainsi que l'usufruit des bois dépendant du territoire dudit moulin, à charge de l'entretenir, de même que les pâturages du village d'Orcaval. Et cela avec l'approbation et du consentement de mes frères Huard et Mylon, et de mes sœurs Agnès, Havyde et Hersende, et de leurs maris, Philippe de Tilleul et Thiéry de Louvence. Il faut savoir en outre qu'au même village d'Orcaval, j'ai conféré à l'église et aux frères dudit Mureau, pour le repos de l'âme de mon frère Huard, du consentement de mon épouse Havyde, de mon frère Milon et de tous mes héritiers, ma part dans tous les moulins de quelque nature qu'ils soient, mouvant, battant et foulant avec leurs revenus. En foi de quoi sont présents Garin, abbé de Saint-Evre, Humbert, abbé de Chaumousey (1), Etienne, abbé de Clairlieu, les prêtres Hugo, chapelain du duc. Gautier de Rouvre, Etienne de Tilleul, Rodolphe de Beaufremont,

et fratris mei Milonis et omnium hæredum meorum, partem omnis generis molendinorum tam molentium quàm batantium et fultentium cum redditibus eorum. Hujus rei testes sunt Garinus tunc abbas sancti Apri, Hubertus abbas de Chamosey, Stephamus abbas Clari-Loci, Sacerdotes Hugo capellanus Ducis, Gauterus de Roure, Stephanus de Tillol, Radulphus de Befroimont, Milites Gillebertus et frater ejus Garinus de Dommartin, Hugo de Be-enches, Hugo de Hagnerville, Ledoycus de Autegne. Ut autem donum ratum et invalsum permaneat sigilli mei impressione communis. Datum per copiam sub sigillo curiæ Tullensis anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo septimo die septima mensis decembris. (*Titre extrait du cartulaire de l'abbaye de Mureau. Archives de la préfecture des Vosges. H. 21, vol. 2^e, pièce 216, page 536, recto et 537 verso.*)

(1) Hubert ou Humbert fut abbé de Chaumousey de 1193 à 1197.

les hommes d'armes, Gilbert et son frère Garin de Dommartin, Hugo de Bazoilles, Hugo d'Hagnéville, Louis d'Antigny. Et pour que ce soit chose stable et durable à toujours, j'y ai apposé mon sceau.

» Donné pour copie à la cure de Toul, l'an 1367, le 7 décembre. »

La veuve de Pierre I^{er}, baron de Beaufremont, Agnès, fille de Guillaume de Vergy, sénéchal de Bourgogne, et de Clémence de Fonvens, épousa en secondes nocces, non pas Henri, mais Ulric I^{er}, comte de Ferrette « par la grâce de Dieu. » Agnès, après un second mariage, se qualifiait comtesse de Ferrette et dame de Biaffroyfont. Nous avons d'elle un acte qui prouve que, dès son temps, Urville dépendait de la baronnie de Beaufremont, ce qui indiquerait que la vente faite, en 1399, par Jeanne de Ribeaupierre à Philibert de Beaufremont, ne concernait qu'une partie de cette terre. Cet acte que nous avons extrait du cartulaire de l'abbaye de Mureau (volume 2, pièce 452, page 454), est ainsi conçu :

« Agnès, comtesse de Ferrette, quitte aux religieux de Mureau, les dîmes de Gendreville et d'Aiwruille (Urville.)

» Je Agnès comtesse de Ferrettes fas couossant, à tous ceaus qui ce lettres verront et orront que tel pais com me sires Huars, de Baffroimont a fait de par moi envers l'Abé et le covent de Mirouant de l'ordre de Prémonstré debatens qui estoit entre moi et aus de dîmes de Gendreville et de Aiwruille et dos arages de cele Aiwruille et de chatex que nous desiens que il i avoient pris outre fort, nou la créantons je et me fis Liébaus et les acquitons de tous le chatex qu'il i out levé et tel créante de sexante et dix livres de fors et de rendors, ensi com il est escrit en lettres saélées dou scel de la comeune dou Neufchatel que me sires Huars dis en ai fait, nous, cete à savoir je et me davant dis fis, l'otriens et volons et prometons en léauté que jamais encontre ne veurons.

» Et en tesmoingnage de cete chose ai je mis mon séel, et par requête de mon davant fis, à ces présentes letres que furent faites en l'an que li miliaires corroit par mil et dous cens et cinquante-quatre ans, en mois de febvrier. »

Agnès de Vergy mourut avant 1271, car en cette année, son fils, Liébaud III de Beaufremont, donnant une charte à l'abbaye de Saint-Évre-lès-Toul, se qualifie : « Libaldus, Dominus de Biaffroimont, miles, filius Agnetis, quondam comitisse Ferretensis. »

Comtes d'Arberg-Valengin.

On lit dans le *Simple crayon de Lorraine*, armorial publié en 1674 par Mathieu Husson : « Yolande, duchesse » de Lorraine, s'était emparée de la terre de Baffromont » et du revenu, et y avait envoyé Gérard d'Avillers, » croyant la garder, mais le comte Claude d'Arberg leva » des troupes en Suisse, et à l'aide de ses parents et » alliés, entra dans le pays lorrain, prit et brûla Châ- » tillon, pendant quoy ladite duchesse estant décédée, le roy » René son fils fit rendre ladite terre. »

En 1859, on a trouvé à Neufchâteau (maison Fabre, faubourg des Vieux-Bordets, en face du couvent des dominicaines) un groupe sculpté sur pierre représentant la Trinité. Dieu le père, assis sur un trône, a sur la tête une couronne et sur les épaules une large chappe ; il tient, dans ses mains, un christ en croix et, de sa bouche, sort une colombe (le Saint-Esprit), qui descend sur la tête du fils ; à ses pieds est un écusson écartelé au 1^{er} et 4^e de gueules au pal d'or, chargé de trois chevrons de sable qui est d'Arberg-Valengin, au 2^e et 3^e de Beaufremont, armoiries qui sont évidemment celles de Claude d'Arberg. Nous regrettons, en signalant l'existence de cette sculpture, de ne pouvoir formuler aucune conjecture sur son origine. Il serait possible cependant que pendant les guerres du XVII^e siècle, elle eût été enlevée à la chapelle seigneuriale de Beaufremont, dédiée à la Sainte-Trinité.

Comtes de Chaland et de Madruce.

Louis, comte de Chaland, père de Philibert de Chaland, eut pour épouse Marguerite de la Chambre, issue de l'une des plus illustres maisons de Savoie.

Dans notre seconde partie, la piété bien reconnue de Claude d'Arberg nous avait fait attribuer à ce seigneur la croix érigée au centre du village de Beaufremont et celle qui existe devant le portail de l'église de Gendreville, mais au-dessous des ornements sculptés sur le fût de cette dernière, est un écusson parti d'Arberg-Beaufremont et de Chaland; c'est donc à la pieuse générosité du gendre de Claude d'Arberg, Philibert de Chaland, et à celle de sa fille, Louise d'Arberg, que l'on est redevable de ces belles croix pour la conservation desquelles on ne peut prendre trop de précautions.

Dans son armorial, Mathieu-Husson dit que Nicolas de Madruce, comte d'Ave, eut pour fils Jean-Frédéric de Madruce, comte d'Ave et d'Arberg, baron de Beaufremont. Ce seigneur serait ainsi le neveu du premier cardinal de Trente, le frère du second et l'oncle du troisième.

D'après ce même ouvrage, Beaufremont « porte *vairé d'or et de gueules*, » mais non contre-vairé, comme nous l'avons imprimé d'abord par erreur.

Chaland « porte : *d'argent au chef de gueulle, à la cotice de sable brochant sur le tout, brisée en chef d'une estoille d'or.* » La maison de Chaland avait pour devise : « *Tout est et n'est rien.* »

Madruce « porte : *bandé d'argent et d'azur de six pièces, escartelé de sable, à une montagne d'argent, chargé d'un chevron de gueulle, sur le tout de gueulle au gonfanon d'or.* » (C'est plutôt : *sur le tout d'or à un gonfanon de trois pièces de gueule*, comme l'indique l'*Armoiral de la Toison d'or.*)

Comtes de Tornielle.

Sur la fin du 16^e siècle, la prévôté de Châtenois, avec la jouissance et l'exercice de tous les droits de haute, moyenne et basse justice qui en dépendaient, resta engagée pendant quelques années au comte Charles-Emmanuel de Tornielle. Un règlement pour l'exercice de ces droits fut donné par le duc Charles III, le 7 mars 1594 (1). La cession momentanée de cette importante prévôté, par le prince lorrain, était évidemment une reconnaissance de la dette qu'il avait contractée envers le comte de Tornielle lorsque ce baron de Beaufremont, pour lui venir en aide, vendit ses propriétés patrimoniales, et lui fit le prêt considérable de 46,500 écus d'or.

Biens nationaux.

Outre les biens ecclésiastiques dont nous avons donné la liste à l'article de Médonville, il existait encore, sur le territoire de cette commune, sous le bois du Mont, un ermitage dédié à Notre-Dame de Lorette. Il avait été fondé en 1682, par François Aymé, écuyer, lieutenant-colonel du régiment d'Épinal, l'un des braves défenseurs de la Mothe, au siège de 1645, anobli le 4 novembre 1651, par le duc Charles IV (2). « Voulant se retirer du monde, il bâtit une

(1) Voir ce Règlement dans le *Dictionnaire des ordonnances de Lorraine*, par Rogéville, supplément au tome I^{er}, p. 79 et suivantes.

(2) Les lettres de noblesse de François Aymé, ou Eames furent entérinées au parlement de Lorraine, séant à Luxembourg, le 21 novembre 1651. Porte : d'azur à l'épée flamboyante d'argent, mise en pal, surmontée de trois étoiles d'or mises de rang.

La famille Aymé est aujourd'hui très-dignement représentée par un ancien magistrat, M. Jules-Gabriel Aymé, officier de la Légion d'honneur, député des Vosges au Corps législatif, président du Conseil général de notre département et président du Comité agricole de l'arrondissement de Neufchâteau.

chapelle et une maison , pour l'occuper le reste de sa vie , et pour être habitée , après sa mort , par deux frères ermites dont il réservait la nomination à sa famille. »

En 1760 , cet ermitage , offert par l'un des descendants du fondateur , M. François Aymé , écuyer , seigneur de la Herlière , à la congrégation de Saint-Jean-Baptiste d'Archettes , fut accepté par cette congrégation à la condition que ses ermites seuls y seraient admis à l'avenir. Le frère Male , l'un des deux ermites de Saint-Charles , y fut envoyé et y fit immédiatement des réparations devenues urgentes ; bientôt même , il sollicita et obtint la bénédiction de la chapelle. L'acte de cette cérémonie religieuse , extrait des registres de la commune de Médonville , est ainsi conçu :

« Le vingt-cinq de juin de l'an mil sept cent soixante-cinq , eu
» vertu de la permission accordée le sept may de même année
» par Mr Drouas , vicaire général du diocèse de Toul , au frère
» Male , hermite de la congrégation de Saint-Jean-Baptiste , qui a
» réédifié , à la plus grande gloire de Dieu , la chapelle de Notre-
» Dame de Lorette , située sur le territoire de Médonville , la dite
» chapelle cy-devant bâtie et dédiée avec ses dépendances par
» M. François Aymez , écuyer et lieutenant-colonel , je soussigné
» prêtre et curé de Médonville et Malaincourt , ai fait la bénédiction
» de la dite chapelle , et ai offert le Saint-Sacrifice de la messe en
» ycelle chapelle , en présence de M. François Aymez , écuyer ,
» seigneur de la Herlière , patron de ladite chapelle , de M. Charles
» Marchal , prêtre , vicaire de Malaincourt , et dudit frère Male ,
» hermite , témoins soussignés.

» Signé : F. Marchal , prêtre , curé de Médonville ,
» Aymez de la Herlière , frère Male. »

Outre la chapelle , l'ermitage , parfaitement situé , possédait un petit potager , une vigne d'environ un demi-jour et , à droite et à gauche des bâtiments , une espèce d'enclos planté d'arbres fruitiers.

Le 22 brumaire an 5 (13 novembre 1796) , l'ermitage de Notre-Dame de Lorette-du-Mont , déclaré propriété nationale ,

fut vendu , avec ses dépendances , pour le prix de 948 francs. Aujourd'hui , on en connaît à peine l'emplacement. Veuve de ces humbles anachorètes , la paisible retraite que s'était choisie l'un des plus fidèles guerriers de Charles IV disparut alors , en même temps que l'ermitage de Saint-Charles , dont nous avons parlé ailleurs , et celui de Saint-Antoine , situé à Beaufremont , sous le bois de la Roche.

On attribuait à l'eau des fontaines des ermitages de Saint-Charles et de Saint-Antoine , la vertu de guérir les fièvres fréquentes dans nos villages tant que subsistèrent les étangs de Beaufremont et de Lemmecourt. Comme l'eau de ces sources est extrêmement pure , elle a conservé une autre propriété bien plus évidente , celle de désaltérer nos ouvriers et surtout nos moissonneurs au moment des travaux de la campagne.

Arrivé à la fin de notre travail dont le but était surtout de restituer , à un village aujourd'hui ignoré et délaissé , une partie de l'illustration qu'il reçut de la famille distinguée à laquelle il donna son nom , qu'il nous soit permis de rendre un dernier hommage à la mémoire de l'un des plus respectables descendants de cette famille et de consacrer encore une page à la génération qui doit la perpétuer.

En achevant la première partie de ce travail et en commençant la seconde , nous énumérions avec orgueil les titres du prince que la Providence conservait à la tête de l'illustre maison de Bauffremont. Ce brave de la Grande-Armée , l'un des héros de la Moskova et de Dresde , a subi le sort de la plupart des guerriers qu'il eut pour compagnons de gloire. Le 40 mars dernier , la mort qui l'avait épargné sur les champs de bataille , l'enlevait au milieu des siens , à l'affection d'une épouse et de deux fils dignes de lui , d'une belle-sœur , de neveux , de parents , d'amis et de serviteurs qui tous portent le deuil de celui qui fut un excellent père , un ami obligeant et dévoué , un protecteur toujours généreux.

Alphonse-Charles-Jean, duc de Bauffremont, prince du Saint-Empire, ancien colonel de cavalerie, sénateur, chevalier de Saint-Louis et commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, né à Madrid le 5 février 1792, était le fils aîné d'*Alexandre-Emmanuel-Louis* duc de Bauffremont, prince du Saint-Empire et pair de France, et de *Marie-Antoinette-Rosalie-Pauline* de Quélen de la Vauguyon, fille du duc de la Vauguyon, pair de France; il avait épousé, le 15 juin 1822, *Catherine-Isabelle*, princesse de Paterno-Moncade, de l'ancienne et illustre race des princes de Moncade, viceroy de Sicile.

Nous n'essayerons pas de donner la biographie de ce noble descendant de nos anciens barons : un homme de bien qui vécut dans son intimité s'est chargé de nous la faire connaître; bornons-nous donc à dire que ses derniers moments furent le fidèle et édifiant écho d'une belle vie.

Comme toute sa famille, il avait pour ses aïeux une vénération filiale : plusieurs fois, il vint à Beaufremont visiter les ruines de leur antique manoir et prier sur les tombes qui recouvrent leurs cendres : il avait même exprimé le désir que ses restes mortels reposassent à côté des leurs.

Ignoré de nos compatriotes, il leur resta toujours étranger, cependant, il avait pour eux une grande sympathie, et si l'occasion se fut présentée de leur être utile, nul ne l'aurait saisie avec plus d'empressement. Déposons donc un souvenir profondément respectueux sur la tombe de ce noble chevalier, et que sa mémoire, comme celle de ses ancêtres, reste toujours en honneur parmi nous.

Les deux fils que M. le sénateur, prince et duc de Bauffremont, a eus de son mariage avec la princesse de Paterno-Moncade sont : *Roger-Alexandre-Jean*, prince de Bauffremont, né le 29 juillet 1823, chef actuel de sa maison, marié le 28 octobre 1852 à *Laure* née Leroux, et *Paul-Antoine-Charles-Jean*, prince de Bauffremont, né le 11 décembre 1827, aide-de-camp de S. E. M. le Ministre de la Guerre.

Il avait un frère puîné, *Théodore-Paul-Alexandre-Démé-*

trius, prince de Bauffremont-Courtenay, qui, né à Madrid le 23 décembre 1793, suivit aussi avec succès la carrière militaire : il est mort le 22 janvier 1853. Il avait épousé, en 1819, Anne-Elisabeth-Laurence de Montmorency, sœur de M. le duc de Montmorency, digne héritière d'un nom glorieux dans les fastes de la France. Le prince Théodore et son épouse ont formé une branche cadette de la maison de Bauffremont qui, en 1825, obtint l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Courtenay, comme descendant, par Louis-Benigne de Bauffremont et Hélène de Courtenay, de Robert de Courtenay, 7^e fils de Louis-le-Gros, roi de France. De leur mariage sont issus :

1^o Anne-Antoine-Gontran, prince de Bauffremont-Courtenay, chef actuel de la ligne cadette de la maison de Bauffremont, né le 16 juillet 1822, marié le 4 juillet 1842 à Noémie d'Aubusson de la Feuillade, fille du comte d'Aubusson et de Blanche de Boissy, dont il a deux fils : Pierre-Léopold-Laurent-Eugène, né le 6 septembre 1843, et Pierre-Laurent-Alphonse-Augustin, né le 18 février 1858, et une fille, Anne-Laurence-Marie-Blanche-Marguerite, née le 3 avril 1850.

2^o Elisabeth-Antoinette-Félicie, princesse de Bauffremont-Courtenay, né le 13 juillet 1820, mariée à Louis de Gontaut-Biron.

La branche aînée de la famille de Bauffremont continue à habiter l'ancien château de Scey-sur-Saône ; la branche cadette s'est fixée au château de Brienne.

Nous ne quitterons pas nos lecteurs sans réclamer de nouveau leur indulgence : nous comprenons combien elle nous est nécessaire pour tout notre travail, mais surtout pour cette troisième partie qui, par la nature même de bien des choses qui y sont traitées et par le défaut de documents historiques, sera loin de présenter, ailleurs qu'à Beaufremont et aux environs, le même intérêt que les deux autres.

RAPPORT A M. LE PRÉFET

SUR LES

ACCROISSEMENTS DES COLLECTIONS

DU MUSÉE, EN 1859 ET 1860,

PAR M. JULES LAURENT, DIRECTEUR,

Vice-président de la Société.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Dans mon dernier rapport sur les accroissements des collections du musée, je vous faisais déjà connaître nos acquisitions jusqu'au 1^{er} juillet 1859; depuis cette époque, jusqu'au 31 décembre dernier, ayant eu peu d'occasions d'en faire de nouvelles, je me bornerai à vous rappeler succinctement tout ce qui a été acquis sur le crédit de 1859, en y ajoutant le portrait de S. M. l'Empereur, dont vous avez orné notre galerie de peinture, les dons faits par LL. Ex. les Ministres d'État et de l'Agriculture, ainsi que d'autres, malheureusement bien rares, remis par quelques particuliers.

A notre collection des beaux arts, nous avons donc ajouté le tableau de Palma le jeune, représentant Denis, tyran de Syracuse, maître d'école à Corinthe, dont nous avons soldé le prix sur les exercices 1859 et 1860; un portrait d'homme

peint par Largillière; le portrait d'un personnage vêtu à l'espagnol peint Van Kessel; un portrait d'homme armé, demi-nature, attribué à Netcher; le portrait de S. M. que j'ai cité plus haut et quelques gravures d'après la scène de Léonard de Vinci, la Vierge du Titien, une kermesse d'après Téniers, la prise de la tour Malakoff par Yvon, et le congrès de Paris, envoyés par M. le Ministre d'État à l'occasion de la fête du 15 août.

Nos collections d'objets divers antiques ont été augmentées, dans la série des bronzes, de trois haches, de quatre clefs gallo-romaines, d'un manche de patère sur lequel on lit C. ANSIDIO D. D., Caio Ansidio dono dedit; une petite tête de lion, un anneau, une douille, une fibule et un manche de couteau; dans la série des objets des temps modernes, le poids étalon de la ville d'Epinal en 1685, et le fragment de frise dont j'avais déjà parlé en 1859, une plaque en argent ciselé qui devait orner l'extrémité d'une ceinture de femme au XVI^e siècle, plusieurs sceaux en bronze des XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, une hallebarde du XVI^e siècle donnée par M. Thomas, marchand de curiosités à Metz; une écuelle en étain et un grand plat de même matière de la fin du XVII^e siècle, sur le fond duquel sont gravées les armes pleines de Lorraine, timbrées de la couronne fermée, entourées d'une fête de village et d'une chasse gravée sur le pourtour du plat.

Les monnaies, médailles et jetons entrés dans la collection sont les monnaies romaines consulaires, en argent, des familles Antonia, Cloulia, Égnatuleia, Flaminia, Minucia, Rutilia et Volteia; des monnaies gauloises des Carnutes, des Turones, des Leukes, des Sequanes, des Tricasses, des Médiomatrices et des Bellovaks; des monnaies françaises de Charles-le-Chauve, d'Eudes, de Lothaire, de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, du pirate normand Canut, roi de la mer, d'Étienne, comte de Penthievre, d'Henri, comte de Nevers, des comtes d'Angoulême et de la Marche, de l'abbaye de Souvigny, des papes à Avignon, de la Franche-Comté,

de Henri I^{er}, comte de Champagne, d'Étienne, évêque de Meaux, et de Guillaume, archevêque de Reims; des monnaies duciales et épiscopales lorraines frappées par les ducs Raoul, Henri, Charles III, Léopold et l'évêque de Metz Adalberon II; des monnaies étrangères des archevêques de Trèves, Théodoric et Cunon, Étienne, duc de Bavière, et Charles-le-Téméraire, en sa qualité de duc de Gueldre; des jetons des comptes de France, des états de Bourgogne pour les années 1677, 1680, 1698, 1713, 1725, 1735, 1748; des maires de la ville de Dijon, pour les années 1616, 1654, 1741 et 1745; des jetons de Lorraine, de Nicolas de Vaudémont, Christine de Danemarck et Lefebvre, des chambres de ville de Nancy et de Bar, et des médailles modernes données par S. Ex. M. le Ministre d'État, et frappées par ordre du Gouvernement, pour rappeler la cérémonie funèbre de 1848, l'élection du Président en 1848, celle de l'Empereur en 1852, la délivrance de Rome, la découverte de Ninive, le voyage du prince Président dans les départements du centre et du midi, la colonisation de l'Algérie, l'inauguration du tombeau de Napoléon I^{er}, la bataille de l'Alma, la bataille d'Inkermann, la naissance du prince impérial, l'exposition universelle, le maréchal Saint-Arnauld, la visite de la reine d'Angleterre et celle du roi de Piémont: en tout 90 pièces, dont 2 en or, 40 en argent et 48 en bronze, potin ou cuivre. 4 des monnaies anciennes ont été données par MM. Thomas, propriétaire à Thuillières, Ganderth, fabricant à Rambervillers, et le curé de Saint-Léon de Nancy.

La bibliothèque de l'établissement a reçu de S. Ex. M. le Ministre d'État, quelques ouvrages sur les arts et la numismatique, tels que les Musées de Province, par M. le comte Clément de Ris, les Artistes contemporains, par M. Th. Gauthier, le Salon de 1857, le Manuel de numismatique ancienne, par Hénin, et la Numismatique de la Révolution Française, par le même; de S. Ex. M. le Ministre de l'Agriculture, les volumes de *Description des brevets* expirés et des brevets pris sous le régime de la loi de 1844, publiés

dans le courant de 1859 ; en outre, il a été acheté la table des vingt volumes de la première série de la *Revue numismatique*, les tomes 2, 3 et 4 de la seconde série du même ouvrage, la *Description des monnaies lorraines trouvées à Buissoncourt*, la carte ou liste contenant le prix de chacun marc, once, esterling, ès marc de Troyes, de toutes les espèces d'or et d'argent décriées dans les Pays-Bas en 1624, ainsi que le *Dictionnaire du mobilier français au moyen-âge*, par Viollet-Leduc.

Telles sont les augmentations des diverses collections du musée dans le courant de 1859.

*J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,
Monsieur le Préfet,
votre très-humble serviteur.*

Le Directeur du musée départemental,

JULES LAURENT.

RAPPORT

adressé à MM. les Membres de la Société d'Émulation,

SUR LES

OBJETS CONCERNANT L'HISTOIRE NATURELLE,

DÉPOSÉS AU MUSÉE VOSGIEN

pendant les années 1858 et 1859,

PAR LE D^r ANT. MOUGEOT,

Membre associé libre.

MESSIEURS,

Vous m'avez demandé de continuer les rapports sur les accroissements du Musée départemental, rapports qui, chaque année, remplissaient quelques pages de vos *Annales*, écrites de la main de mon vénérable père.

C'est avec hésitation, je vous l'avoue, que je me suis chargé de cette tâche.

Mon père, par ses relations fréquentes et amicales avec un grand nombre de naturalistes, stimulait leur zèle et provoquait des dons qui venaient augmenter la galerie d'histoire naturelle; aussi chaque année pouvait-il vous entretenir des importants accroissements de son cher Musée vosgien.

Une longue vie de travail consacrée à l'étude de la nature, des connaissances sur toutes les branches de l'histoire naturelle, lui rendaient d'ailleurs faciles ces substantiels et

si instructifs comptes rendus au moyen desquels, tout en faisant l'inventaire des objets déposés au Musée, il nous entretenait des faits intéressants survenus en géologie, en botanique et en zoologie, non-seulement dans notre département, mais en France et à l'étranger.

Je prévois combien il me sera difficile de le remplacer dans cette œuvre patriotique, et si ce n'était le sentiment d'un devoir filial à accomplir, et l'intérêt que mérite cet utile établissement, que le Conseil général des Vosges a pris dès l'origine sous son patronage, j'aurais refusé l'honneur que vous voulez bien me faire.

Puisque vous insistez, vous aurez l'indulgence d'excuser l'insuffisance du fond et de la forme, en faveur de la bonne volonté et du désir que j'ai de vous être agréable.

MINÉRALOGIE, GÉOLOGIE, PALÉONTOLOGIE.

J'ai adressé dernièrement au Musée, une série de roches que j'avais recueillies dans les travaux de construction de la route du Schlucht, sur le versant occidental des Vosges.

L'achèvement de cette merveilleuse entreprise est dû à l'initiative de M. de la Guéronnière, notre Préfet si éclairé et si dévoué aux intérêts vosgiens.

A la fin de juillet 1858, il conduisit S. M. l'Empereur à Munster par Gérardmer. Il fallait gravir alors la montagne par le chemin des Dames, sentier escarpé, à peine praticable aux voitures, pour gagner la belle route de MM. Hartmann, tracée sur le versant oriental.

Très-peu de temps après cette excursion, dès les premiers jours du mois d'août, des crédits suffisants étaient ouverts, 300 ouvriers donnaient les premiers coups de pioche, et M. Hogard, qui a dirigé les travaux avec la plus louable activité et la plus stricte économie, s'installait au centre des chantiers afin de leur imprimer l'impulsion la plus vigoureuse.

Des massifs de rochers, dont on ne faisait que soupçonner

l'importance dans le principe, n'ont pas permis de terminer complètement ce chemin qui est cependant ouvert dans toute sa longueur, et qui ne tardera pas à être livré à la circulation à l'aide des nouveaux crédits que M. le Préfet obtiendra sans doute de l'administration forestière, particulièrement intéressée à cette entreprise.

Le plus considérable de ces massifs de rochers, sous lequel on passe en souterrain, est désigné par le nom de la *Roche-du-Diable* ou la *Peutte-Roche*.

Ce rocher qui surplombe sur la vallée, et d'où l'on jouit d'un coup d'œil ravissant sur les lacs de Longemer et de Retournermer, fait partie d'un puissant filon de quartz mélangé de stéatite qui coupe cette partie granitique de la chaîne des Vosges, dans une direction à peu près est-sud-ouest.

Ce filon existe déjà sur le versant opposé de la vallée de Longemer, à Fachequemont, se retrouve au-dessus de Belbriette, et vient aboutir au-dessus de Xéfosse presque en face du Rudlin, où il forme un escarpement considérable; enfin il paraît se continuer en suivant la même direction vers le col de Luchpach et le Bonhomme.

Il se compose essentiellement de quartz, plus ou moins mélangé d'une matière stéatiteuse, ou plus exactement d'un silicate magnésien hydraté; il est encaissé dans le granite, et se trouve aussi en contact avec le terrain de transition inférieur dont un lambeau est indiqué sur la carte de M. de Billy, près du collet, sous le nom de Terrain de transition carbonifère inférieur de la vallée de Saint-Amarin. Il contient de la chaux carbonatée comme celui des environs de Thann.

Les minéraux qui s'observent le plus communément dans le filon de quartz stéatiteux dont il est question, sont le fer oligiste et le cuivre pyriteux. On y rencontre aussi des cristaux de chaux fluatée (spath fluor).

Nous devons à l'obligeance de notre savant collègue le docteur Carrière, de Saint-Dié, une partie de ces renseignements, ainsi que la détermination des diverses roches que nous avons déposées au Musée et dont voici la liste :

1° Granite commun , roche encaissante composée de feldspath orthose , de quartz et de mica brun altéré ;

2° Granite au contact du filon où à son voisinage , le mica en a disparu et a fait place à la stéatite assez régulièrement répartie en petites masses verdâtres et en lamelles translucides. (Minéralogiquement parlant , cette variété serait une protogyne) ;

3° Roche ou agrégat granitoïde composé de quartz , de stéatite et d'une petite proportion de feldspath. Cette variété fait déjà partie du filon , ainsi que l'attestent des lamelles de fer oligiste métalloïde qu'elle renferme ;

4° Variété analogue au n° 3 , presque exclusivement composée de quartz et de stéatite , elle fait certainement partie du filon ;

5° Quartz ferrugineux compact un peu céroïde ;

6° Quartz commun avec veines stéatiteuses et ferrugineuses ;

7° Agrégat granitoïde , analogue au n° 2 , et formant passage de cette variété à celle qui est désignée sous le n° 3 (quartz , stéatite , orthose , oxide de fer rubigineux). A ces roches déterminées par M. le docteur Carrière , j'ai joint quelques échantillons de porphyres divers , de petrosilex , de schistes et de conglomérats appartenant au terrain de transition , amassés dans le voisinage de la Roche-du-Diable.

Ce n'est pas tout ce que le Musée doit à la faveur et au savoir de notre collègue de Saint-Dié. Il vient de me faire parvenir pour la collection de minéralogie , deux échantillons de la datholite , minéral nouvellement découvert dans une roche des Vosges et qui n'avait pas encore été trouvé en France.

La datholite se rencontre dans une roche dioritique analogue à la minette (1) , et désignée sous le nom de kersantite.

(1) Voir un mémoire de M. Delesse *Sur les roches des Vosges* , inséré dans les *Annales des mines* , 5^e série , tome X , 1856. La kersantite ne diffère de la minette que par la nature de son feldspath qui est à base de soude au lieu de potasse.

Cette dernière est exploitée pour pavés, dans une carrière située au Faing-Thiéry, commune de Coinches, canton de Saint-Dié; elle est très-dure et remplace avantageusement le trapp de Raon-l'Étape; nous en avons déposé deux échantillons au nom de M. l'abbé Jacquel, curé de Coinches.

Dans le courant de novembre 1858, M. le docteur Carrière avait adressé à mon père, sous forme de lettre, un mémoire sur la datholite, que je transcris ici textuellement :

« Mon cher ami,

» Ainsi que je vous l'ai promis, je viens vous communiquer le résultat de mes observations sur la datholite, nouvellement découverte dans une roche de nos Vosges. Les premiers échantillons, trouvés par un mineur il y a déjà plusieurs années, furent remis à un pharmacien de Sainte-Marie qui, n'en connaissant pas la nature, n'y attacha aucune importance. Ce n'est que plus tard que M. Daubrée, à qui ils furent communiqués, les reconnut pour appartenir à la datholite, et, sur ses indications, l'un de nos amateurs les plus distingués, M. Adolphe Lesslin, de Sainte-Marie-aux-Mines, à qui la minéralogie des Vosges est redevable de plus d'une découverte intéressante, se mit aussitôt à la recherche de ce curieux minéral. Après plusieurs mois de tentatives infructueuses, il réussit enfin à retrouver la datholite dans une ancienne carrière abandonnée, vers le pied de la côte de Sainte-Marie, au point dit à la *Pomme-de-Pin*.

» Il m'en adressa d'abord quelques échantillons que j'examinai avec intérêt, et sur lesquels je fis mes premières observations, puis il mit à ma disposition des exemplaires mieux choisis qui m'ont servi à compléter celles-ci, principalement au point de vue de l'examen cristallographique.

» La datholite de la côte de Sainte-Marie forme de petites veines dans la *kersantite* exploitée depuis longtemps sur

plusieurs points, soit pour l'entretien de la route, soit pour la confection de pavés. Ces veines, lorsqu'elles ont une certaine épaisseur, se séparent en deux parties qui laissent entre elles un petit espace vide dont les parois sont tapissées de cristaux généralement très-nets, mais peu volumineux. Ils sont hyalins, transparents, doués d'un éclat vitreux aussi vif que celui du quartz. Quelquefois incolores, leur teinte est en général légèrement verdâtre, et ils offrent au premier aspect quelque ressemblance avec certains cristaux de *prehnite*.

» Ils sont groupés confusément et constituent des espèces de druses où l'on ne remarque aucune régularité dans la disposition relative des cristaux, dont la surface d'implantation correspond indifféremment à l'un ou à l'autre de leurs éléments cristallographiques. Cette circonstance qui apporte quelque difficulté dans l'étude et la détermination des formes cristallines, a pourtant cet avantage d'offrir à l'œil, sur un même échantillon, la plupart des modifications placées sur des angles ou des arêtes d'ordres différents.

CRISTALLOGRAPHIE.

» Les minéralogistes ne sont pas complètement d'accord sur la forme primitive, ni même sur le système cristallin de la datholite.

» Haüy, qui connaissait assez imparfaitement ce minéral nouvellement découvert à son époque, avait admis un prisme droit rhomboïdal, sous l'angle de $409^{\circ} 28'$, dans lequel le rapport d'un côté de la base est à la hauteur comme 15 : 46 (*Minéralogie*, t. 1, p. 590).

» M. Beudant admet aussi un prisme droit rhomboïdal de $403^{\circ} 42'$, sans indication de dimensions. M. Lévy indique la même forme, avec une différence de quelques minutes dans le grand angle du prisme, qui est selon lui de $403^{\circ} 25'$, et M. Dufrénoy adopte la même forme et la même incidence que ce dernier minéralogiste (*Minéralogie*, t. 3, p. 333).

» Mais, selon MM. Mohs et Haidinger, la cristallisation de la datholite appartient au système klinorhombique, et sa forme primitive est un prisme oblique rhomboïdal dont les incidences sont P sur M $= 90^{\circ} 8' 30''$, et M sur M $= 77^{\circ}$. Cette opinion est surtout fondée sur la présence de certaines facettes observées sur les cristaux d'Andréasberg, qui, dans l'hypothèse du prisme droit rhomboïdal, constitueraient une dérogation aux lois de la symétrie de ce type cristallin.

» Nos propres observations sur les cristaux de Sainte-Marie sont tout à fait en harmonie avec la manière de voir des savants cristallographes allemands, et l'examen attentif des différentes formes que nous avons étudiées nous a convaincu que le système cristallin de la datholite appartient bien évidemment au prisme rhomboïdal oblique. En effet, nous avons retrouvé sur la plupart d'entre eux, non-seulement les facettes qui constituent l'apparente dissymétrie des cristaux d'Andréasberg, mais encore un ensemble de modifications dont la disposition sur les différents éléments du cristal ne peut se rapporter qu'au prisme oblique, et caractérise nettement cette forme, ou plutôt ce type cristallin.

» L'exiguïté des cristaux de Sainte-Marie ne nous a pas permis de vérifier à l'aide du goniomètre les incidences de la plupart des modifications qui, souvent, ne sont appréciables qu'à la loupe, et il nous serait difficile d'en déterminer exactement les lois de dérivation; nous ne pouvons guère qu'indiquer celles-ci d'après la disposition des facettes sur les angles et les arêtes qu'elles modifient, mais ce que nous pouvons établir, c'est que cette disposition rentre complètement dans les lois de symétrie du système klinorhombique. En effet, sur les cristaux d'Andréasberg, deux des angles aigus, c'est-à-dire, un sur chaque base en alternant pour chaque extrémité, sont modifiés par une facette. Sur ceux de Sainte-Marie, ce n'est plus seulement une modification simple que l'on y observe, mais un ensemble de modifications constitué par 3, 5 et 7 facettes groupées symétriquement sur la même angle aigu, tandis que celui qui lui est opposé

sur la même extrémité en est complètement dépourvu, et que le même ensemble se reproduit sur l'angle alterne de l'autre base.

» Les modifications sur les angles obtus, c'est-à-dire correspondant aux extrémités de la courte diagonale des bases, ne sont pas moins caractéristiques. Chacun d'eux, en effet, porte d'abord deux facettes dont l'une (e^1) tronque directement l'angle, et dont l'autre ($e^{1,2}$) est inclinée sur l'arête verticale adjacente du prisme. Mais en outre, il existe sur tous les cristaux une troisième facette qui, le plus souvent, se réduit à une troncature étroite placée sur l'une des arêtes d'intersection de la face e^1 avec la face M correspondante du prisme. L'existence et la disposition de cette dernière modification sont tout à fait en rapport avec la symétrie propre au prisme oblique rhomboïdal. En effet, si le prisme était droit, la loi de symétrie exigerait une modification semblable en retour sur l'autre pan du prisme, et c'est ce qui n'existe pas. En outre, ces modifications considérées par rapport à une même arête verticale g , sont disposées de part et d'autre de cette arête, l'une en haut, l'autre en bas en alternant, de telle sorte que les deux facettes de l'extrémité supérieure du cristal sont dirigées vers un même angle aigu, et celles de l'extrémité inférieure vers l'angle aigu opposé. Enfin, sur quelques cristaux, j'ai observé une quatrième facette placée à la rencontre de la troisième avec l'arête verticale, et qui, de même que celle-ci, ne se reproduisait pas en retour sur l'autre pan du prisme.

» Les modifications sur les arêtes des bases sont encore disposées comme dans le prisme oblique, c'est-à-dire qu'on les observe sur celles qui aboutissent à un seul angle aigu sur chaque extrémité du cristal en alternant, ou bien, quand il s'en trouve sur toutes les arêtes à la fois, elles sont évidemment d'ordres différents, car souvent il en existe deux sur les arêtes homologues et une seule sur les autres.

» Pour bien se rendre compte de la forme des cristaux de Sainte-Marie et en saisir la symétrie, il faut les placer

de manière à ce que les pans du prisme étant verticaux, l'une des arêtes aigues (de 77°) soit dirigée en avant, dans le sens de l'obliquité de la base. Alors, tout rentre dans les conditions normales des cristaux du système klinorhombique, les apparences de dissymétrie n'existent plus.

» Ainsi, pour faire concorder avec cette position les cristaux figurés dans l'atlas de M. Dufrénoy, il suffit de retourner les figures de manière à ramener en avant l'un des angles latéraux. Cet angle devient alors notre angle O, et celui qui se trouve en arrière, l'angle A, tandis que les angles A de ces mêmes figures deviennent nos angles E ou latéraux. Les incidences des faces du prisme sont du reste les mêmes.

» Les cristaux de Sainte-Marie affectent deux dispositions principales. Dans la première, le solide primitif est dominant, et détermine la forme générale du cristal : les modifications placées soit sur les arêtes, soit sur les angles, ne constituant que des troncatures étroites, des biseaux ou des facettes de peu d'étendue qui n'altèrent pas d'une manière bien sensible l'ensemble de la forme prismatique.

» Dans la seconde, les cristaux sont raccourcis et plus ou moins aplatis dans le sens des bases ; de plus, les modifications placées sur les angles et sur les arêtes des bases, prennent un grand développement aux dépens de ces mêmes bases et des faces verticales qui, souvent, se trouvent réduites à une sorte de bordure sur le pourtour du cristal. Cette disposition donne aux cristaux une physionomie particulière qui, au premier abord, apporte quelque difficulté dans leur détermination et leur comparaison avec ceux de la variété précédente, bien qu'en réalité ils n'en diffèrent pas au point de vue cristallographique.

- » Les modifications que j'ai observées sont placées,
- » 1° Sur les quatre angles obtus ;
- » 2° Sur deux angles aigus, savoir, un sur chaque extrémité en alternant ;
- » 3° Sur les arêtes des bases ;

» 4° Sur les arêtes verticales aiguës.

» Les angles obtus E sont toujours tronqués par une facette triangulaire, e^1 et le plus souvent ils portent une deuxième facette $e^{1,2}$ plus inclinée sur l'arête verticale. — Mais en outre on observe sur tous les cristaux une troisième modification consistant en une troncature plus ou moins développée placée sur l'une des arêtes d'intersection de e^1 avec la face M adjacente. Nous avons déjà indiqué la disposition symétrique de ces facettes, nous ajouterons seulement qu'elles sont toujours dirigées vers le même angle aigu du cristal, celui qui, généralement, est dépourvu de modifications.

» L'angle aigu A porte d'abord une modification a^1 placée directement sur l'angle, mais en outre, on observe sur la plupart des cristaux deux et souvent trois paires de facettes disposées symétriquement de part et d'autre de l'angle, tant sur l'arête adjacente que sur le pan du prisme. Deux d'entre elles correspondent exactement aux modifications verticales h^1 qu'elles surmontent, et remplacent l'arête d'intersection de ces faces avec la base P. La troisième est inclinée vers h^1 .

» Les modifications des arêtes des bases s'observent généralement sur les arêtes d , le plus souvent il n'y en a qu'une seule d^1 , mais quelquefois il s'en trouve une seconde d^2 (?) beaucoup plus inclinée sur la base P. Enfin, j'ai observé sur un même cristal ce double biseau sur les arêtes d , et une seule modification b^1 sur les arêtes B.

» Les arêtes verticales aiguës sont les seules sur lesquelles j'ai observé des modifications, mais celles-ci y existent constamment. — Assez rarement il s'en trouve une seule h^1 , presque toujours l'arête est remplacée par trois facettes; l'une directe h^1 , les deux autres en retour sur chaque pan du prisme h^2 . Ces dernières prennent souvent une grande extension aux dépens de la face M correspondante qu'elles égalent ou surpassent même en étendue.

» Les figures représentent les principales combinaisons de ces diverses modifications.

CARACTÈRES CHIMIQUES.

A. Voie sèche.

» I. Chauffée dans le tube fermé, la datholite blanchit et perd sa transparence en laissant dégager une certaine quantité d'eau qui s'attache aux parois du tube.

» II. Seule, sur le charbon ou sur la feuille de platine, elle se tuméfie et se boursouffle à la manière du borax, fond ensuite en un globule vitreux, limpide, incolore et transparent, dont la surface parfaitement unie tant qu'il est chaud, devient rugueuse au moment de la congélation. En examinant le globule à la loupe, on voit que ce phénomène tient à une véritable cristallisation.

» III. Avec le borax, dissolution prompte, en un verre transparent et incolore.

» IV. Avec le sel de phosphore, même résultat; seulement un squelette de silice assez volumineux reste sans se dissoudre dans le verre.

» V. Avec la soude, dissolution complète, verre transparent ou plus ou moins laiteux selon la proportion du fondant.

» VI. Avec le gypse, fusion en une perle laiteuse.

» VII. Avec le nitrate de cobalt, globule vitreux, coloré en bleu.

B. Voie humide.

» VIII. La datholite pulvérisée et mise en digestion dans l'acide nitrique ou chlorhydrique se dissout lentement et se résout en gelée transparente et incolore. La dissolution précipite abondamment par l'oxalate d'ammoniaque.

» IX. Si après avoir réduit ce minéral en poudre fine et humecté de quelques gouttes d'acide hydrochlorique, on l'étend sur une bandelette de papier que l'on fait sécher et que l'on imbibe ensuite d'alcool, cette bandelette, lorsqu'on y

mettra le feu brûlera avec une flamme dont la coloration verte caractérise la présence de l'acide borique.

» Les réactions décrites sous les nos I, IV, VIII et IX, fournissent l'indice des quatre éléments constituant de la datholite, savoir, l'acide borique, l'acide silicique, la chaux et l'eau.

Composition.

» Bien que la composition chimique de la datholite soit parfaitement connue et déterminée, j'ai fait quelques essais quantitatifs dans le but de m'assurer si celle de Sainte-Marie était identique aux variétés précédemment analysées. Les résultats que j'ai obtenus sont conformes à ceux des analyses connues, autant que le permettent les moyens de dosage dont j'ai pu disposer.

» Toutefois, je n'ai déterminé directement que la chaux et l'acide silicique : l'eau a été évaluée par la perte à la calcination, et l'acide borique calculé par différence. On sait en effet qu'il est extrêmement difficile de doser directement cet acide, par la raison qu'aucun de ses composés n'est absolument insoluble dans l'eau.

» Dans une première opération, j'ai calciné dans une petite capsule de platine 5 décigrammes du minéral réduit en poudre. J'ai constaté une perte de 0,025, soit pour 1 gramme 0,05.

» J'ai attaqué pareille quantité de datholite finement pulvérisée par l'acide chlorhydrique sur le bain de sable; puis, j'ai évaporé à siccité, repris par l'eau distillée et filtré. Le résidu composé de silice, desséché sur le filtre et pesé après l'incinération de celui-ci, m'a donné en poids 0^g,49, soit pour 1 gramme = 0,38.

» Le liquide filtré et celui des lavages, neutralisé par l'ammoniaque et traité ensuite par l'oxalate d'ammoniaque a donné un précipité qui, recueilli sur le filtre, desséché, puis additionné de quelques gouttes d'une solution de carbonate ammoniacal, et enfin chauffé au rouge naissant dans une

capsule de platine, a laissé. — Carbonate de chaux 0,32, contenant chaux 0,48, soit, pour 4 gramme de minéral 0,36°.

» La composition du minéral soumis à l'essai peut donc s'établir dans les proportions suivantes :

Acide silicique.....	38
Chaux.....	36
Acide borique (par différence)...	24
Eau (perte au feu).....	5
Somme.....	100

» Tel est, mon cher ami, le résultat de mes recherches sur la datholite de Sainte-Marie.

» La découverte de ce minéral dans une de nos roches des Vosges est un fait intéressant sous plus d'un rapport. D'abord, il constitue une acquisition nouvelle, non-seulement pour notre minéralogie vosgienne, mais encore pour celle de la France entière, car je ne sache pas que cette espèce ait été jusqu'ici rencontrée sur aucun autre point du territoire français. En outre, les conditions spéciales dans lesquelles il s'observe méritent encore d'être citées, puisqu'il forme de petites veines contemporaines, dans une roche d'origine éruptive qui se rattache au groupe dioritique, et qui est enclavée dans les terrains cristallins, tandis qu'à Arendal et à Andréasberg il se trouve associé à d'autres minéraux accidentels dans les filons métallifères. Toutefois, son mode de gisement paraît analogue à celui de la variété signalée en Tyrol, dans une roche amphibolique; je n'ai pas eu occasion d'observer d'échantillons de cette dernière variété. Ceux que je possède proviennent du Hartz et de la Norvège.

» La datholite a été découverte pour la première fois en 1806 par Esmarck, minéralogiste suédois, qui l'a trouvée dans la mine de fer magnétique de Noddebro, près Arendal, en Norvège. »

M. Seitz, manufacturier à Granges, a bien voulu aussi apporter son tribut, aux collections minéralogiques et paléontologiques du Musée des Vosges.

Il m'a remis pour cet établissement :

1° Un échantillon de cuivre sulfuré, minéral exploité autrefois à Château-Lambert, sur les confins de la Haute-Saône;

2° Plusieurs beaux échantillons d'une brèche quartzeuse, de Bussang (Vosges), dont l'un contient du cuivre carbonaté vert (malachite) en grande proportion. On a exploité autrefois des mines de cuivre argentifère à Bussang, comme au Thillot et à Château-Lambert;

3° Un grand morceau de charbon de terre entièrement pétri d'une coquille bivalve qui me paraît une *Unio*, mais que je n'ai pas eu le temps de déterminer spécifiquement;

4° Un autre fragment de houille irisée, provenant de la même mine, située à Wigan, comté de Lancashire, et désignée dans le pays sous le nom de King-coal ou Roi des charbons. L'associé de M. Seitz, M. Simpson, qui est propriétaire d'une portion de houillère en Angleterre, nous a promis une collection d'empreintes de plantes du même terrain houillier. Nous y attachons d'autant plus d'importance, que les recherches de combustible minéral se multiplient dans nos contrées de l'est, et qu'un des premiers éléments de succès, repose sur la connaissance exacte du terrain dans lequel l'exploration doit se faire et des plantes fossiles qui le caractérisent.

M. Delesse continue ses recherches sur la composition chimique des roches en général, et sur celles des Vosges en particulier.

Je lui avais adressé, sur sa demande, des échantillons de serpentine de Petempré, encaissée comme le sont généralement les autres filons des Vosges, dans le leptinite, il m'écrivit à ce sujet. « En ce qui concerne les serpentines que » vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, j'ai comparé les » échantillons pris au centre du dyke et sur les bords; les » différences sont insignifiantes, soit dans la densité, soit » dans la composition chimique. Bien que ce résultat soit » négatif, il est assez remarquable et exceptionnel. »

M. Delesse a fait en outre un certain nombre d'analyses sur diverses roches des Vosges, notamment sur les porphyres, dont il nous promet le résultat incessamment. La publication d'un travail sur les pseudomorphoses a absorbé une partie des loisirs que lui laisse son emploi d'ingénieur des mines. Il y est question de minéraux pseudomorphiques, ou pseudomorphosés (4), qui se trouvent dans les Vosges, mais ce travail est général, et les localités y sont rarement citées. Le temps me manque pour vous indiquer quelques-uns des résultats extraordinaires auxquels conduit cette théorie, sur la manière dont les minéraux se sont formés dans les roches, sur leur enveloppement réciproque qui peut être indéfini, sur les diverses formes cristallines du même minéral qui s'emboîtent les unes dans les autres, enfin sur les causes de l'enveloppement. Ces questions, du reste, sont tout à fait spéciales, et la conclusion, c'est que les éléments de toute chose sont très-simples et peu multipliés, tandis que les formes sont extrêmement diverses.

Vous vous rappelez, Messieurs, avoir lu dans les rapports des années précédentes, de 1856 notamment, des communications pleines d'intérêt accompagnant divers envois de roches et de fossiles de Toscane, faits au Musée des Vosges, par M. Pecchioli de Florence. J'ai ajouté à ces dons une série de coquilles du terrain pliocène ou subapennin du Piémont, qui viennent probablement de la même source; je dis probablement, car je n'ai trouvé d'autres indications sur le paquet qui les contenait que leur destination au Musée, écrite de la main de mon père.

Ces fossiles complètent, en tout cas, un envoi fait depuis longtemps déjà, et dont je n'ai pu retrouver l'origine: une partie de ces Mollusques se rencontrent encore à l'état vivant

(4) Un minéral est pseudomorphique lorsqu'il se présente sous une forme qui ne lui appartient pas. La substance à laquelle le minéral emprunte sa forme, peut être organisée ou bien non organisée, elle est originaire ou pseudomorphosée.

dans les eaux de la Méditerranée, de l'Océan atlantique et Indien, fait qui paraît, au premier abord, en concordance avec celui de la présence des restes humains, avec armes en silex, dans des grottes du terrain supérieur du Monte-Argentario, constaté par M. Pecchioli, mais dont il ne faudrait cependant pas tirer une conclusion rigoureuse, les débris fossiles conservés dans les grottes appartenant le plus souvent à des époques postérieures.

Mollusques du terrain tertiaire supérieur ou pliocène du Piémont, déposés au Musée départemental.

Cythæra rugosa.	Astigiana.
Pedipes punctilabris.	Colle di Torino.
Turbo rugosus.	Astigiana et Méditerranée.
Fusus rostratus.	Castel nuovo.
Pleurotoma dimidiata.	Colle di Torino.
Stombus deflexus.	id.
Buccinum prismaticum.	Piacentino.
— costulatum.	id.
— serratum.	Astigiana.
— clathratum.	id. et Océan indien.
— nulivum.	Castel nuovo.
— Ascanias.	Piémont.
— semistriatum.	id. et Océan indien.
— flexuosum.	Colle di Torino.
— neriteum.	Astigiana et Méditerranée.
Terebra duplicata.	Piémont et Océan indien.
— fuscata.	Piémont.
Ancillaria glandiformis.	id.
— hispidula.	Colle di Torino.
Columbella thiaia.	Astigiana.
— subulata.	Sanese, Piémont.
Sigaretus hœliotideus.	Astigiana, Méditerranée et Océan atlantique.
Cipræa coccinella.	Piacentino.
Conus pyrulus.	Astigiana.
— antediluvianus.	id.
Oliva rosacea.	Colle di Torino.
Cancellaria varicosa.	Astigiana.
Mitra cancellata.	Tortonese.
— faciformis.	id.
Nautilus Pompilius.	Colle di Torino, Mer des Indes et des Moluques.

La série de coquilles du terrain tertiaire du bassin de Paris s'est en outre accrue d'un envoi considérable de M. de Saint-Marceau qui, en échange, a demandé des fossiles de nos terrains secondaires (1). Ces diverses augmentations vont permettre d'en séparer les doubles pour les classer dans la collection malacologique.

L'époque tertiaire, avec sa flore et sa faune, est des plus intéressantes à étudier, pour se rendre compte de l'état du globe terrestre à cette période de son histoire.

L'ouvrage de M. Heer, professeur de botanique et directeur du jardin de Zürich (*Flora tertiaria Helvetica*) est terminé. Dans les nombreuses planches qui l'accompagnent, on peut se faire une idée de la richesse de cette végétation qui suppose une très-longue suite de calme, durant lequel, la température, de sous-tropicale qu'elle était pendant le dépôt de la molasse inférieure, est devenue ensuite méditerranéenne à l'époque du dépôt de la molasse supérieure. Cette flore comptait dans le bassin tertiaire suisse seulement (1), 920 espèces de plantes réparties entre les différentes sections et familles du règne végétal, de la manière suivante :

(1) L'envoi de M. de Saint-Marceau comprend plus de 200 espèces de coquilles du département de l'Aisne, de l'Oise et de la Marne, dont le musée possédait déjà un grand nombre de types.

(2) Voir dans le rapport de l'année 1855 l'introduction à l'ouvrage de M. Heer, traduit de l'allemand par M. Gaudin.

FLORE TERTIAIRE DU BASSIN SUISSE.	Cryptogames	Champignons	114	espèces.	
		Mousses ¹			
		Algues			
		Fougères			
	Phanérogames Gymnos- permes	Cycadés	25	Id.	
		Conifères			
	Monocotylédonées	Graminées	119	Id.	
		Cypéracées			
		Juncées			
		Liliacées			
		Palmées			
		Et autres familles			
	Dicotylédonées apétales.	Amentacées	189	Id.	
		Bétulacées			
		Cupulifères			
		Ulmacées			
		Oléacées			
	Protéinées				
Dicotylédonées gamopé- tales.	Composées	84	Id.		
	Ericacées				
	Vacciniées				
	Labiées				
	Boraginées				
	Convolvulacées ..				
	Et autres familles				
Dicotylédonées polypé- tales	Ombellifères	319	Id.		
	Renonculacées ..				
	Magnoliacées				
	Nymphéacées. ...				
	Frangulées				
	Légumineuses ..				
	Et autres familles				
Plantes de famille incertaine		70	Id.		
TOTAL		920	espèces.		

Nous avons reçu de M. Blanchet, de Lauzanne, qui vous est déjà connu par sa générosité, un certain nombre d'empreintes de ces plantes fossiles que nous nous proposons de partager avec le Musée, après les avoir étudiées à l'aide de l'ouvrage de M. Heer.

L'époque tertiaire nous conduit à celle qui lui a succédé, sans transition brusque, selon quelques géologues, ou selon

d'autres , après un cataclysme sur la nature duquel on n'est pas encore parfaitement d'accord.

M. Henri Hogard complète ses études sur cette époque, désignée sous le nom de quaternaire ; il vient de publier un volume grand in-8° sur les *Glaciers et les formations erratiques des Alpes de la Suisse* ; cet ouvrage sera accompagné de 35 planches dont les dessins ont été pris par lui sur les lieux mêmes.

Les recherches sur la période quaternaire , ont d'autant plus d'importance pour nous , que les vallées des Vosges présentent des dépôts considérables de ce que la plupart des géologues considèrent encore comme du diluvium , et qui n'en sont , d'après les idées de M. Hogard , que les moraines des glaciers qui ont recouvert autrefois les Vosges.

Vous me permettrez de vous citer les conclusions si nettes de l'auteur , sur un sujet peu connu et qui ouvre un nouveau champ d'étude aux investigations de la science géologique :

« Les glaciers impriment sur le sol des traces évidentes
» de leur action ; ils arrondissent , polissent et recouvrent
» de stries les rochers qu'ils touchent , ils opèrent le transport
» des matériaux qui tombent à leur surface ou qu'ils détachent
» des parois encaissantes contre lesquelles ils glissent , en
» triturant , en polissant ou en striant les débris engagés
» entre les rochers et la glace.

» Les matériaux comprimés sous les glaciers , rejetés sur
» leurs rives , ou abandonnés à leur extrémité , constituent
» les moraines superficielles , latérales , profondes , terminales
» et les dépôts erratiques.

» Ces divers dépôts sont surtout caractérisés par la présence
» de la boue glaciaire et par un mélange de galets et de blocs
» anguleux arrondis ou striés , distribués , suivant une loi
» particulière , par groupes distincts ou par zones parallèles.

» Ils constituent la couche superficielle de la terre et se
» divisent en plusieurs groupes :

» 1° Les dépôts erratiques ou glaciaires inférieurs à tous les

» autres , qui sont les moraines profondes de glaciers anciens et actuels :

» Ils sont recouverts :

» 2° Par les moraines superficielles , frontales ou latérales , ou par les champs de blocs erratiques ;

» 3° Par les dépôts alluvien formés dans les lacs glaciaires , dans les bassins où les courants entraînaient et entraînent encore les détritns de roches triturées par les glaciers (Dépôts de *Lheem*) ;

» 4° Par les cônes de déjection des torrents ;

» 5° Enfin par les amas tourbeux , les sédiments des sources inscrustantes et par des nappes d'éboulement.

» Ces différents dépôts ont été successivement considérés comme d'origine diluvienne et alluvienne , mais dans les derniers temps on a considérablement réduit la masse du terrain diluvien , en en séparant la plus grande partie des formations glaciaires. Les moraines profondes seules sont encore , soit en totalité , soit partiellement , qualifiées de diluviennes.

» Jusqu'en 1849 , on démontrait qu'elles étaient les preuves des grandes débâcles survenues lors de la disparition des anciens glaciers , mais aujourd'hui on cherche à prouver qu'elles sont d'une époque antérieure , quoiqu'elles soient constituées par des matériaux façonnés et réglés par des glaciers seuls , et dans des conditions telles , qu'on ne saurait plus en méconnaître la véritable origine , ni essayer de rapporter à des causes violentes et subites le transport de ces matériaux répandus dans tous les bassins erratiques , sur les flancs et les sommités mêmes des montagnes .

» suivant une loi constante , progressivement , et par une cause agissant avec autant de lenteur que d'énergie.

» Aussi les dépôts diluviens , que l'on ne rencontre nulle part , ne devraient-ils trouver aucune place dans le tableau où viennent se grouper naturellement les terrains constituant les couches terrestres superficielles , suivant un ordre

» que les plus savantes hypothèses ne parviendront pas à
» troubler. »

Vous m'aviez adressé, afin de vous en rendre compte, un tableau géologique avec figures, dont vous avait fait hommage M. Bourlot, professeur de mathématiques au Lycée de Lille et membre de la Société d'agriculture, sciences, etc., etc., de la Haute-Saône : je vous ai demandé de vouloir bien déposer au Musée des Vosges ce tableau formé de quatre feuilles qui devront être réunies et collées sur toile ; vous avez accédé à ma demande. Ce tableau figurera parfaitement dans la belle galerie d'histoire naturelle, il donnera une idée générale et exacte des différentes couches qui composent l'écorce du globe, des soulèvements successifs qui ont amené à sa surface les diverses roches plutoniques, et qui ont contribué ainsi à lui donner son relief actuel.

Plus de 300 figures des restes de plantes et d'animaux des couches sédimentaires, à partir de l'étage phylladique du terrain de transition jusqu'au terrain post-diluvien, pourront être utilement consultées par les jeunes gens qui suivent les cours du collège, et veulent prendre une idée de la géologie ailleurs que dans leur manuel ou dans des leçons orales. En examinant dans les verrières la plupart des fossiles figurés, ils devront se rappeler ces vers de l'art poétique d'Horace si bien applicables à l'étude des sciences naturelles.

*Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.*

Le tableau synoptique de M. Bourlot est en même temps une classification et une définition minéralogique et paléontologique des terrains qui composent la portion connue de l'écorce du globe ; il est partagé en dix colonnes, dont la première répond à la grande division adoptée généralement en formations Neptunienne et Plutonienne. La formation Neptunienne se divise en quatre classes comprenant les

terrains d'alluvion, tertiaires, secondaires, de transition, et la formation Plutonienne en deux classes, le terrain primitif et le terrain d'épanchement.

Les classes se subdivisent en sous-classes, les sous-classes en étages et en groupes.

La septième colonne comprend les roches, minéraux et substances utiles qu'on rencontre dans les étages.

La huitième, l'ordre de l'apparition des êtres vivants indiqués par leurs fossiles.

La neuvième, les dessins des animaux et plantes caractéristiques des étages sédimentaires.

Enfin la dixième est une figure représentant l'ordre géognostique des terrains, la chronologie et la direction des principaux systèmes de soulèvement. Ce tableau renferme les données les plus modernes de la géologie ; il mériterait de prendre place dans les établissements d'instruction secondaire, comme un excellent résumé des connaissances exigées pour le baccalauréat ès-sciences, et l'auteur mérite nos sincères remerciements, car ce travail est le résultat de longues et laborieuses recherches.

BOTANIQUE.

MM. Berher et Chapellier à Épinal, Reuss à Mirecourt, Lefebvre à Neufchâteau, l'abbé Jacquel à Coinches, l'abbé Boulay à Saint-Dié, Demange, instituteur à Gemaingoutte, Pierrat à Gerbamont, Perrin à Cremanvillers, près Vagney, Martin (Nicolas), à Retournemer, continuent à scruter toutes les localités de leur circonscription, et enrichissent chaque année l'herbier du Musée et la flore du département de bonnes espèces, rares ou nouvelles, sinon pour le pays, au moins comme localités.

Nous avons à vous signaler pour ces dernières années les espèces suivantes :

<i>Thalictrum majus</i> Jaq.	Bords de la Moselotte au-dessus de Vagney.	Trouvé par Thiriet.
<i>Trollius Europæus</i> .	Prairies aux environs de Vagney.	Perrin.
<i>Actæa spicata</i> .	Thiéfosse, Bambois de Bâmont.	Perrin.
<i>Corydalis cava</i> .	Bois couverts à Thiéfosse.	Perrin.
— <i>solida</i> ,	Basse-sur-le-Rupt, Rebeuville.	Perrin, Chapellier.
— <i>lutea</i> .	Sur les murs du collège d'Epinal.	Berher.
<i>Arabis perfoliata</i> .	Epinal, Bambois de Bâmont.	Berher, Perrin.
— <i>arenosa</i> .	Neufchâteau, roches de l'Enfer.	Reuss.
<i>Cardamine impatiens</i> .	Bambois de Bâmont.	Perrin.
— <i>amara</i> .	Bois de Bazouille.	Reuss.
— <i>sylvatica</i> .	Gérardmer.	Berher.
<i>Lunaria rediviva</i> .	Saulxures.	Perrin.
<i>Thlaspi alpestre</i>	Bambois de Bâmont, abondant.	Perrin.
<i>Teesdalia nudicaulis</i> .	Champssablonneux de Mirecourt.	Reuss.
<i>Senebiera coronopus</i> .	Epinal, Golbey, Darney, Serceœur.	Berher.
<i>Helianthemum vulgare</i>	Bambois de Bâmont (T. granitiq.)	Perrin.
<i>Spergula pentandra</i> .	Epinal, rare.	Berher.
<i>Sagina apetala</i> .	Epinal.	id.
— <i>ciliata</i> .	Mirecourt, nouv. pour le Départ.	Reuss.
<i>Arenaria leptoclados</i> .	Epinal, Vagney, nouv. pour le Département.	Berher.
<i>Dianthus profler</i> .	Dogneville, Remiremont.	Chapellier, Berher.
— <i>superbus</i> .	Environs de Mirecourt, rare.	Reuss.
<i>Silene noctiflora</i> .	Epinal.	Berher.
<i>Althæa hirsuta</i> .	Dogneville, Mirecourt, Ramberv.	Berher, Reuss.
<i>Hypericum montanum</i> .	Bambois de Bâmont, rare.	Perrin.
— <i>pulchrum</i> .	Bois des envir. de Mirecourt, très-commun.	Reuss.
<i>Acér Platanoides</i> .	Vagney.	Perrin.
<i>Geranium Pyrenaicum</i> .	Epinal, Deyvillers.	Berher.
<i>Sorothamnus scoparius</i> .	Mirecourt, les bois, très-comm.	Reuss.
<i>Genista germanica</i> .	Epinal, Bambois de Bâmont.	Guery, Perrin.
<i>Trifolium ochroleucum</i> .	Mirecourt, assez commun.	Reuss.
<i>Vicia lathyroides</i> .	Epinal, Châtel.	Berher.
<i>Lathyrus sylvestris</i> .	Bambois de Bâmont.	Perrin.
— <i>rissolia</i> .	Moissons, entre Mirecourt et Ravenelle.	Reuss.
<i>Agrimonia odorata</i> .	Bambois de Bâmont, Mirecourt.	Perrin, Reuss.
<i>Rubus Sprengelii</i> .	Environs de Mirecourt.	Reuss.
<i>Aronia rotundifolia</i> .	Crémavillers (granite).	Perrin.
<i>Potentilla Fragariastrum</i> .	Envir. de Mirecourt, très-com.	Reuss.
<i>Sedum annuum</i> .	Epinal.	Berher.
— <i>villosum</i> .	Epinal.	id.
— <i>Fabaria</i> .	Mirecourt.	Reuss.
— <i>Boloniense</i> .	Dogneville.	Berher.

<i>Sedum elegans.</i>	Epinal.	Berher.
<i>Chrysosplenium oppositifolium.</i>	Bois des Trois-Fontaines, Mirec.	Reuss.
<i>Libanotis montana.</i>	Bambois de Bâmont.	Perrin.
<i>Rosa tomentosa.</i>	Envir. de Mirecourt (Ahéville),	Reuss.
<i>Oenothera biennis.</i>	Mirecourt, rare.	id.
<i>Sambucus Ebulus.</i>	Thiéfosse.	Perrin.
<i>Ribes nigrum.</i>	Bois de Bazoille.	Reuss.
<i>Valeriana tripteris.</i>	Roche-Urbain, Rochesson.	Perrin.
<i>Valerianella carinata.</i>	Epinal, assez commun.	Berher.
— <i>eriocarpa.</i>	Epinal, dans quelques potagers.	Berher.
<i>Galium uliginosum.</i>	Bois de Ravenelle, Mirecourt.	Reuss.
— <i>elongatum.</i>	Bords du Madon.	id.
<i>Filago Jussæi.</i>	Epinal.	Berher.
— <i>neglecta.</i>	Commun aux Forges près d'Epinal.	id.
<i>Senecio Jacquiannus.</i>	Forêts des environs de Vagny.	Perrin.
— <i>subalpinus.</i>	Forêts des environs de Cornimont (nouveau).	id.
— <i>spatulæfolia.</i>	Forêts de Cornimont et vallon de St ^e -Sabine à Cleurie (nouv.)	Trouvé par MM. Perrin, Pierrat et l'abbé Boulay.
<i>Centaurea montana.</i>	Couvre les prairies de Cornimont	Perrin.
<i>Onopordon Achanthium.</i>	Epinal.	Berher.
<i>Carduus crispus.</i>	La Bresse.	Perrin.
<i>Soyeria paludosa.</i>	Bords de la Moselle entre Epinal et Dinozé, commun.	Berher.
<i>Sanctus alpinus.</i>	Rochesson.	Perrin.
<i>Hieracium pratense.</i>	Epinal, Gérardmer, rare.	Berher.
<i>Jasione perennis.</i>	Epinal.	Guery.
<i>Campanula persicæfolia.</i>	Bambois de Bâmont.	Perrin.
<i>Vaccinium Myrtillus.</i>	Assez comm. aux env. de Mirec ^t	Reuss.
<i>Lysimachia nemorum.</i>	Thuillières.	id.
<i>Myosotis caespitosa.</i>	Epinal.	Berher.
<i>Hyoscyamus niger.</i>	Etait rare dans la partie montagneuse, où il s'est répandu depuis quelques années.	
<i>Cicendia filiformis.</i>	Epinal, la Chap.-aux-Bois, nouv.	Berher.
<i>Cuscuta Trifolii.</i>	Epinal, Bruyères, S'-Amé, sur le trèfle.	
<i>Cuscuta densiflora.</i>	Le lin, au Tholy.	Perrin.
<i>Datura Stramonium.</i>	Vagny.	id.
<i>Verbascum floccosum.</i>	St-Amé.	Berher.
<i>Digitalis grandiflora.</i>	Golbey.	Hoël, Berher.
— <i>lutea.</i>	Bambois de Bâmont, Dogneville.	Perrin, Berher.
<i>Veronica Buxbaumii</i> , var. <i>Kochiana.</i>	Epinal, fugace.	Berher.
<i>Veronica montana.</i>	Rochesson.	id.

<i>Orobauche cœrulea.</i>	Saint-Dié.	Boulay.
<i>Lathræa squammaria.</i>	Sur les racines du houx, à Cornimont.	Perrin.
<i>Leonurus Cardiaca.</i>	Zainvillers.	Perrin.
<i>Ajuga Genevensis.</i>	Epinal, Dogneville.	Berher.
<i>Mentha sativa.</i>	Plus commun à Vaubexy.	Reuss.
<i>Salvia verticillata.</i>	Remiremont.	Perrin.
<i>Anagallis tenella.</i>	Raon-l'Etape.	Boulay.
<i>Plantago intermedia.</i>	Vagney.	Perrin.
<i>Rumex sanguineus.</i>	Vagney, granite.	id.
— <i>maritimus.</i>	Bords du Madon, rare.	Reuss.
— <i>scutatus.</i>	Epinal, grèves de la Moselle.	Chapellier, Berher.
— <i>hydrolapathum.</i>	Très-com., env. de Mirecourt.	
<i>Parietaria erecta.</i>	Cornimont, Epinal.	Perrin, Chapellier.
<i>Salix viminalis.</i>	Rives de la Moselle, au-dessus d'Epinal.	Berher.
— <i>amygdalina.</i>	id.	id.
<i>Scheuchzeria palustris.</i>	Etang de Bouzey.	id.
<i>Potamogeton oblongus.</i>	Gérardmer, Vagney, Epinal.	id.
— <i>fluitans.</i>	Vagney.	id.
— <i>rufescens.</i>	Nomexy.	id.
— <i>perfoliatus.</i>	id.	Berher et Reuss, à Mirecourt.
<i>Acorus Calamus.</i>	Poussay, ruisseau qui vient de Frenelle.	Reuss.
<i>Cephalanthera pallens.</i>	Bois de Dogneville, Nomexy.	Berher.
— <i>rubra.</i>	Neufchâteau.	Reuss.
— <i>ensifolia.</i>	Bambois de Bâmont.	Perrin.
<i>Orchis viridis.</i>	Près Villers.	Reuss.
<i>Spiranthes autumnalis.</i>	Coteaux secs de Lemmecourt.	Chapellier.
<i>Ornithogalum umbellatum.</i>	Epinal, Vagney, dans les prairies.	Chapellier, Perrin.
<i>Scirpus compressus.</i>	Commun à Ahéville.	Reuss.
<i>Carex brizoides.</i>	Sapois, ruisseau du Bouchot à Vagney.	Pierrat, Perrin.
— <i>paniculata.</i>	Etang de Bousey.	Berher.
— <i>binervis.</i>	Epinal.	id.
— <i>elongata.</i>	Epinal.	id.
— <i>limosa.</i>	Etang de Bousey.	id.
— <i>filiformis.</i>	id.	id.
— <i>hordeistichos.</i>	Ubexy.	id.
— <i>teretiusecula.</i>	Etang de Bousey (nouveau).	id.
— <i>maxima.</i>	Bambois de Bâmont.	id.
<i>Rhyncospora fusca.</i>	La Chapelle-aux-Bois.	Boulay.
<i>Leersia oryzoides.</i>	Peu commun à Poussay.	Reuss.
<i>Poa sudetica.</i>	Bambois de Bâmont.	Berher.
<i>Festuca heterophylla.</i>	id.	id.

<i>Festuca arundinacea.</i>	Epinal, bords du Madon.	Berber, Reuss.
<i>Holcus mollis.</i>	Peu commun, Mirecourt.	Reuss.
<i>Melica natus.</i>	Abonde sur les bords de la Moselle, à Dinozé.	Berber.
<i>Nardus stricta.</i>	Bois de la Pitroie près Ahéville.	Reuss.
<i>Aspidium Oreopteris.</i>	Epinal	Berber.
<i>Ceterach officinarum.</i>	Rochers de Tilleux et murs du cimetière de Rouceux.	Chapellier.
<i>Lycopodium chamæcyparissus.</i>	Uzemain.	Hogard.
<i>Lycopodium alpinum.</i>	Hauteurs de Vagney.	Perrin.
<i>Chara flexilis.</i>	Epinal.	Berber.

Parmi ces plantes, il en est peu de réellement rares pour le Département, et encore moins de nouvelles, mais un grand nombre d'entre elles présentent au moins de l'intérêt, au point de vue de la géographie botanique, et de la distribution des espèces. Ce sont des matériaux qu'il faut amasser avec soin, afin de compléter le catalogue méthodique de la végétation spontanée des Vosges, publié en 1845 dans la *Statistique* du département.

Nous avons, de notre côté, contribué à enrichir l'herbier général de plantes exotiques spontanées, et surtout de plantes cultivées, dont voici la liste selon l'ordre des familles naturelles de DeCandolle, qui est adopté dans la disposition de l'herbier :

Nigella ciliaris, *Clematis glauca*, *Linum fruticosum*, *Olinia cymosa*, *Cœanothus cœruleus*, *Acer spicatum*, *Acer Creticum*, *Brucea ferruginea*, *Crataegus coccinea*, *Fuchsia microphylla*, *Escallonia floribunda*, *Pastinaca sativa*, *Leycesteria formosa*, *Morina persica*, *Frankia viotalea*, *Senecio umbrosus*, *Senecio coriaceus*, *Senecio triflorus*, *Rothia cheiranthifolia*, *Artemisia monogyna*, *Osteospermum pinnatifidum*, *Conyza sicula*, *Achillea biserrata*, *Tagetes multiglandulosa*, *Helianthus giganteus*, *Aster*, (une série de 30 variétés cultivées), *Phillyrea media*, *Jasminum grandiflorum*, *Asclepias fruticosa*, *Calceolaria rugosa*, *Torrenia asiatica*, *Russelia juncea*, *Veronica speciosa*, *Ziziphora tenuior*, *Ziziphora capitata*, *Eugenia Zeyleri*, *Bignonia Catalpa*, *Plumbago Europea*, *Hakea dactyloides*, *Bankisia ericifolia*, *Protea scolymus*, *Thuya occidentalis*, *Heme-*

rocallis Japonica, *Poa alpina* et *laxa*, *Aira montana*, *Ægilops squarrosa*, *coerulea*, *Festuca aurata*, *Arundo arenaria*, *Phleum pratense*, *Cyperus Papyrus*, *Stipa tenacissima*.

Ces deux dernières plantes offrent, dans les circonstances industrielles actuelles un certain intérêt.

L'une d'elles, le *Cyperus Papyrus* de Linné, de la famille des Cypéracées, qui est originaire des bords du Nil, et se rencontre en Abyssinie, en Syrie et même en Sicile, était employée dès la plus haute antiquité pour la fabrication du papier.

On se servait des fortes tiges du *Papyrus*, dont on séparait les lames minces qui les composent.

Après avoir étendu ces feuillets, on en retranchait les irrégularités, puis on les couvrait d'eau trouble du Nil, laquelle, en Égypte, tenait lieu de colle dont on se servait quand on fabriquait ailleurs ce papier.

Sur la première feuille préparée de la sorte, on en appliquait une seconde posée en travers, de manière que les fibres s'entrecoupaient à angle droit, on continuait d'en unir ainsi plusieurs ensemble, on mettait sous presse et on faisait sécher. Enfin on battait le papier avec un marteau, et on le polissait au moyen d'une dent ou d'une écaille. Telles étaient les préparations qu'il devait subir avant que les écrivains en pussent faire usage.

L'autre de ces plantes, le *Stipa tenacissima* de Desfontaines, est une Graminée très-répendue en Algérie, surtout dans la province d'Oran, où elle couvre d'immenses étendues de terrains, et se trouve aussi en Espagne et en Grèce. Elle est connue en Algérie et dans le commerce, sous le nom d'Alpha, et c'est avec elle qu'on propose et qu'on espère remplacer en partie les chiffons, dont la consommation et le prix vont sans cesse en augmentant.

On en prépare déjà en Algérie une sorte de pâte, qui est livrée au commerce pour la fabrication des papiers, mais son prix trop élevé ne permet pas encore de l'employer avec avantage.

L'Alpha sert aussi à fabriquer des articles de sparterie , entre autres des paillassons dont la durée est très-longue.

Mon père publiait depuis 1810 , en collaboration d'abord avec le professeur Nestler, de Strasbourg, puis avec W. P. Schimper, conservateur du Muséum de cette ville, sous le titre de : *Stirpes Cryptogamæ VogesoRhenanæ* ou plantes cryptogames de la région Vosgienne et Rhénane, un herbier. divisé par volumes, contenant 100 espèces.

Dans un de ses derniers rapports, celui de 1855, il vous entretenait du quatorzième fascicule qui venait de paraître, et lorsque la mort est venue le surprendre, rien n'annonçait, malgré l'âge de 82 ans qu'il avait atteint, le ralentissement de son ardeur au travail; il semblait plutôt redoubler d'activité pour suffire à tout ce qu'il entreprenait. Ses forces physiques hélas, ne pouvaient plus répondre à cette fièvre de connaître qui le dévorait, et cette cause n'a pas été sans influence sur sa fin si inattendue; il est mort comme les bons soldats, sur la brèche et en combattant. Il venait donc de réunir les matériaux nécessaires à la publication du quinzième volume des *Stirpes*; il ne s'agissait plus que de coordonner et de choisir parmi eux ce qui pouvait présenter le plus d'intérêt.

Aidé et encouragé par ses amis, j'ai entrepris d'achever cette œuvre, en publiant le quinzième fascicule qui sera probablement le couronnement du monument que mon père a élevé à la science cryptogamique, à moins que je ne trouve dans la coopération de bons et savants correspondants l'aide qui me serait nécessaire pour continuer cette publication.

Voici la liste des plantes que contient la quinzième centurie, que j'ai déposées dans l'herbier du Musée départemental avec celles des fascicules précédents.

INDEX SISTENS SPECIERUM NOMINA FASCICULI XV.

<i>Achnanthes exilis</i> Kütz. No	1496.	<i>Hypnum commutatum</i> v. fal-	
<i>Anabæna subtilissima</i> Kütz.	1490.	catum Sch.	1416.
<i>Andreaea petrophila</i> Schimp.	1411.	<i>Jungermannia catenulata</i>	
<i>Arcyria punicea</i> Pers.	1486.	Hab.	1419.
<i>Aspidium Filix mas</i> v. ero-		<i>Jungermannia crenulata</i>	
sum Dæll.	1401.	Smith.	1417.
<i>Asplenium lanceolatum</i>		<i>Jungermannia potamophyla</i>	
Huds.	1402.	Müll.	1418.
<i>Barbula squarrosa</i> Sch.	1406.	<i>Jungermannia setacea</i> Web.	1420.
<i>Barbula muralis</i> v. rupestris		<i>Lecanora atra</i> v. grumosa	
Br. et Sch.	1407.	Nyl.	1435.
<i>Bryum uliginosum</i> Sch.	1410.	<i>Lecanora varia</i> v. aitema	
<i>Cenangium seriatum</i> Fr.	1479.	Nyl.	1434.
<i>Chatomium atrum</i> Link.	1483.	<i>Lecanora varia</i> v. sarcopsis	
<i>Cladonia cornucopioides</i> v.		Nyl.	1433.
pleurota Nyl.	1436.	<i>Lecidea myrinicina</i> Fr.	1432.
<i>Claviceps purpurea</i> Tul.	1480.	<i>Lecidea turgidula</i> Fr.	1431.
<i>Cladopodium dendriticum</i>		<i>Lecidea vernalis</i> v. milliaria	
Wallr.	1482.	Nyl.	1430.
<i>Conserva bombycina</i> Ag.	1488.	<i>Lejeunia calcarea</i> Libert.	1421.
<i>Coniocybe pallida</i> Fr.	1442.	<i>Lejeunia minutissima</i> Du-	
<i>Desmidium Swartzii</i> Ag.	1494.	mort.	1422.
<i>Diatoma tenue</i> v. monili-		<i>Melasmia acerina</i> Lév.	1470.
forme Kütz.	1497.	<i>Micrasterias rota</i> Menegh.	1495.
<i>Dicranum Mühlenbeckii</i> Sch.	1405.	<i>Nectria Rousseliana</i> Mont.	1462.
<i>Didymium farinaceum</i> Fr.	1487.	<i>Nemaspora Mougeotii</i> de	
<i>Diplodia sarmentorum</i> Desm.	1463.	Lacr.	1471.
<i>Dothidea abortiva</i> Desm.	1472.	<i>Nephromium lævigatum</i>	
<i>Entomosporium brachiatum</i>		(Ach.) Nyl.	1425.
Lév.	1457.	<i>Nephromium tomentosum</i>	
<i>Entomosporium maculatum</i>		Nyl.	1424.
Lév.	1458.	<i>Normandina Jungermanniæ</i>	
<i>Ephemerum cohærens</i> Hamp.	1403.	Nyl.	1443.
<i>Eurynchium strigosum</i> Sch.	1415.	<i>Opegrapha herpetica</i> Ach. v.	
<i>Gastrum quadrifidum</i> Pers.	1485.	maculata Nyl.	1440.
<i>Glæosporium Castagnei</i>		<i>Opegrapha varia</i> v. rimalis	
Desm.	1484.	Fr.	1438.
<i>Himantidium minus</i> Kütz.	1498.	<i>Opegrapha varia</i> v. sapro-	
<i>Himantidium gracile</i> Ehrenb.	1499.	phila Nyl.	1437.
<i>Himantidium serra</i> Breb.	1500.	<i>Opegrapha vulgata</i> v. side-	
<i>Homalothecium Philippea-</i>		rella Nyl.	1438.
num Sch.	1412.	<i>Oscillaria nigra</i> v. Brebissoni	
<i>Hyalotheca Ralfsii</i> Kütz.	1493.	Kütz.	1491.

<i>Parmelia olivacea</i> Ach.	1426.	<i>Sphæria caulicola</i> Wallr.	1452.
<i>Parmelia exasperata</i> De Notar.	1427.	<i>Sphæria Evonymi</i> Kunze.	1450.
<i>Parmelia proluxa</i> (Ach.) Nyl.	1428.	<i>Sphæria herpotricha</i> Fr.	1447.
<i>Parmelia saxatilis</i> v. <i>sulcata</i> (Tayl.) Nyl.	1429.	<i>Sphæria isariphora</i> Desm.	1453.
<i>Pellia calycina</i> Nees.	1423.	<i>Sphæria molybdina</i> Mont.	1451.
<i>Peziza palearum</i> Desm.	1473.	<i>Sphæria melæna</i> Fries.	1454.
<i>Peziza horridula</i> Desm.	1474.	<i>Sphæria polytricha</i> Wallr.	1452.
<i>Peziza clandestina</i> Bull.	1475.	<i>Spathularia flavida</i> Pers.	1477.
<i>Peziza fusarioides</i> Berk.	1476.	<i>Sphagnum fimbriatum</i> Wils.	1404.
<i>Phoma grammicum</i> Lév.	1459.	<i>Sporonema glandicola</i> Desm.	1461.
<i>Phoma protuberans</i> Lév.	1460.	<i>Stigmella dryina</i> Lév.	1464.
<i>Prosthemium betulinum</i> Kunze.	1481.	<i>Sphæropsis atomus</i> Lév.	1465.
<i>Rhynchostegium depressum</i> Schimp.	1414.	<i>Sphinctriua microcephala</i> Nyl.	1444.
<i>Rhynchostegium Teesdalii</i> Dicks.	1413.	<i>Spilomium pertusariicolum</i> Nyl.	1446.
<i>Septoria Euphorbiæ</i> Guép.	1468.	<i>Tubercularia Æsculi</i> Opiz.	1478.
<i>Septoria Frangulæ</i> Guép.	1467.	<i>Tolipothrix pumila</i> Kütz.	1489.
<i>Septoria maculosa</i> Lév.	1469.	<i>Tetraspora lacunosa</i> Chauv.	1492.
<i>Septoria Mori</i> Lév.	1466.	<i>Trichostomum tophaceum</i> Brid.	1408.
<i>Sphæria Brachycladii</i> Lacr.	1456.	<i>Verrucaria epidermidis</i> v. lactea Sch.	1445.
<i>Sphæria clypeata</i> Nees.	1448.	<i>Webera longicollis</i> Swartz.	1409.
<i>Sphæria cucurbitula</i> Tod.	1455.	<i>Xylographa flexella</i> v. <i>viresceus</i> Nyl.	1441.

ZOOLOGIE.

Depuis le beau cadeau qu'a fait au Musée des Vosges, il y a quelques années, M. le D^r Saucerotte, de Strasbourg, les collections d'animaux des classes supérieures, Mammifères, Oiseaux, Reptiles, Poissons, n'ont pas reçu de notables accroissements. Dans les classes inférieures, je n'ai à vous signaler qu'un envoi de M^r A. Sahler, président de la Société d'Émulation de Montbelliard, qui s'est mis en rapport avec vous, pour l'échange de Mollusques terrestres et fluviatiles, dont il s'occupe avec autant de zèle que de succès.

Grâce aux divers dons qui ont enrichi la collection malacologique et aux recherches premières de Puton, le Musée

des Vosges possédera désormais des moyens d'étude qui laisseront peu de chose à désirer.

L'envoi de M. Sahler renferme un grand nombre d'espèces que nous possédions déjà, mais qu'il faut avoir de différentes localités; au reste, M. Sahler est loin d'avoir achevé ses explorations dans le département du Doubs, et il promet de nous faire participer aux fruits de ses nouvelles récoltes.

*Liste des Mollusques des environs de Montbelliard,
envoyés par M. Sahler.*

VITRINA annularis, Stud.	— laminata.
— elongata, Drap.	— parvula, Stud.
— pellucida, Müll.	— ventricosa, Drap.
HELIX fulva, Müll.	CYCLOSTOMA elegans, Drap.
— lucida, Drap.	POMATIAS septemspirale.
— nitida, Müll.	— maculatum
— arbustorum, Müll.	LYMNÆA auricularia, Drap.
— ericetorum, Müll.	— intermedia, Lamk.
— fruticum, Müll.	— palustris, Drap.
— hispida, Linn.	— peregra, Drap.
— incarnata, Müll.	— stagnalis, Drap.
— lapicida, Linn.	— truncatula.
— obvoluta, Müll.	PHYSA fontinalis, Drap.
— rotundata, Müll.	PLANORBIS carinatus, Müll.
— rufescens, Drap.	— complanatus, Drap.
BULIMUS obscurus, Müll.	— vortex, Müll.
— montanus, Drap.	PALUDINA achatina, Lamk.
ACHATINA acicula, Müll.	BYTHINIA tentaculata (Helix impura Linn.).
— subcylindrica, Linn.	BYTHINIA pygmaea (Cyclostoma pygmaea, Mich.)
PUPA arenacea, Brug.	CYCLAS lacustris, Drap.
— frumentum, Drap.	— rivalis, Drap.
— secale, Drap.	ANODONTA anatina, Lamk.
— doliolum, Brug.	— cygnea, Drap.
— dolium, Drap.	UNIO batava, Lamk.
— muscorum, Linn.	— littoralis, Cuv.
— umbilicata, Drap.	— pictorum, Lamk.
VERTIGO pygmaea, Müll.	— Requienii, Mich.
— Venetii, Clarp.	
CLAUSILIA bidens, Drap.	

Je viens de vous citer le nom de Puton qui, sous le titre d'*Essai sur les Mollusques terrestres et fluviatiles des Vosges*, avait publié dans la *Statistique* de notre département une excellente monographie recherchée des amateurs. Ses deux fils ont hérité des goûts de leur père pour les sciences naturelles, mais comme il faut savoir se borner dans les collections particulières, ils se sont dessaisis, en faveur du Musée, des zoophytes et de quelques animaux d'autres classes de leur collection.

Une partie de ces zoophytes étaient nommés; j'ai pu en déterminer quelques-uns, mais il en reste encore dont la désignation est incertaine.

Malgré ce que présente d'aride et de fastidieux à la lecture, la liste d'objets d'histoire naturelle dont les noms sont le plus souvent fort peu harmonieux, je vais néanmoins terminer mon rapport par l'énumération de ce dernier envoi, préférant adopter cette méthode qui facilitera un jour l'inventaire général des collections du Musée départemental.

Don de MM. Puton, de Remiremont.

Poisson de la classe des Cyclostomes ou suceurs, *Cuv.*

Plusieurs crustacés.....	{	Cancer menas.
		Calappe migranne.
		Hermite Bernard.
Vers.....	{	Serpula contortiplicata.
		— vermicularia.

ZOOPHITES ACTINOZOAIRÉS.	ZOANTHAIRES MOUS ET PIERREUX.	Asterias	sepolita.
		Actinia	— ?
		Forgia	agariciformis.
		Caryophyllia	flexuosa.
		Dendrophylla	dianthus.
		—	cornigera.
		Meandrina	areolata.
		—	— ?
		—	labyrinthica.
		Pavonia	girosa.
		Astræa	argus.
		Madrepora	abrotanoides.
		Porites	— ?
		Lobophylla	— ?
		Antipate	— ?
AMORPHO-ZOAIRÉS.	ZOOPHITAIRES.	Corallium	rubrum.
		Gorgonia	viminalis.
		—	flabellum.
		—	verrucosa.
		—	— ?
		—	— ?
		—	— ?
		Spongia	ocellata.
		Halispongia	alcicornis.
		Flustra	foliacea.
		Nemestesia	antennaria.

Au moment où ces pages sont livrées à l'impression, MM. Puton m'annoncent qu'ils ont reçu de M. Charles Michon, de Docelles, sous-inspecteur des forêts à Tlemcem (Algérie), des reptiles et des batraciens que ce dernier y a recueillis, et que leur intention est d'en faire hommage au Musée. Le temps qui me presse ne me permet plus d'en faire autrement mention, dans le rapport de cette année. — Parmi ces reptiles, il y a deux Caméléons, animal très-commun aux environs de Tlemcem, un Jecko et plusieurs espèces de Couleuvres.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. CLAUDEL,

PAR

M. MAUD'HEUX FILS,

Membre titulaire.

L'année 1859 a enlevé à la Société d'Emulation un de ses membres les plus chers et les plus utiles, aux agriculteurs et aux pauvres un de leurs amis les plus dévoués, à la ville d'Epinal un de ses meilleurs citoyens. Le 20 septembre, après une longue maladie, M. Claudel est descendu dans la tombe, suivi d'unanimes regrets.

Né à Vaubexy, le troisième jour complémentaire de l'an III de la République, M. Claudel appartenait à une famille honorable, que des alliances rattachèrent à plus d'une notabilité lorraine. Son père a siégé dans les conseils du département des Vosges et de l'arrondissement de Mirecourt, et n'a laissé partout que d'excellents souvenirs. L'éducation de Claudel subit l'heureuse influence du milieu dans lequel se développa son enfance. Il puisa dans les enseignements et les exemples paternels ces principes de rigoureuse délicatesse, auxquels il resta fidèle pendant toute sa vie, et qui lui furent utiles dans l'exercice d'une profession semée de nombreux écueils.

Ses études terminées, il se voua à la carrière du notariat, et géra pendant longtemps à Epinal une étude importante. On peut dire du notariat que c'est un instrument avec lequel il est possible de faire ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal. A l'époque où Claudel se déterminait à y prendre place, de funestes catastrophes avaient jeté déjà sur le corps dans lequel il entrait des défiances et des préventions. La conduite de Claudel sut les éloigner de lui; il conquist, pour ne les jamais perdre, la confiance et l'estime publiques. Lorsqu'il se démit en faveur d'un successeur, il quitta ses fonctions avec une conscience pure de tout reproche, le cortège de nombreux services rendus et la certitude de n'avoir jamais négligé l'accomplissement d'un devoir.

Claudiel n'était point de ceux qui ne franchissent point le cercle étroit et peut-être un peu égoïste des vertus et des intérêts privés. Ce n'est pas qu'il se fit illusion sur les hommes; il savait que la vie publique ne réserve, au moins dans le présent, que soucis, ingratitude et déceptions à ceux qui l'affrontent. Plus d'une fois, hélas! il devait l'éprouver. Mais les traditions de sa famille et l'amour du bien général dont il était animé, lui donnaient la conviction que quiconque peut être utile à ses concitoyens ou à ses semblables, leur doit son travail et son temps. Les pauvres occupèrent une large place dans son existence, une place proportionnée au besoin qu'ils avaient de lui. Presque constamment il prit part à l'administration des hospices et du bureau de bienfaisance d'Epinal. A la vérité, il fut une époque où des passions politiques qui ne respectèrent rien, osèrent lui dénier même le droit au dévouement et à la pratique des administrations charitables; mais il n'en fut pas longtemps exclu.

L'amertume profonde dont cette exclusion l'avait accablé disparut devant une réparation complète; il put de nouveau, cette fois jusqu'à sa mort, contribuer aux progrès si remarquables qu'ont réalisés les établissements de bienfaisance de sa ville d'adoption.

De bonne heure, le suffrage de ses concitoyens lui avait imposé d'autres devoirs, en l'appelant à siéger au sein du conseil municipal d'Epinal. Adjoint, puis maire de cette ville, il sut gagner l'approbation générale par une administration qui restait prudente et économe, sans exclure les améliorations; ferme sans cesser jamais d'être conciliante, en des temps où la violence des partis rendait la conciliation difficile. Vers 1852, lorsque sous l'action d'une main puissante, l'ordre reprit racine dans un sol longtemps tourmenté, lorsque le calme rentra dans les esprits, Claudel pensa qu'il était moins nécessaire, qu'il lui était permis de renoncer à cette première magistrature locale, dont l'inévitable représentation contrariait parfois ses goûts simples et ses habitudes modestes. D'ailleurs l'indépendance de son caractère s'était heurtée plus d'une fois aux vues du pouvoir départemental d'alors; les intérêts de la ville eussent pu souffrir de conflits trop fréquents : il résolut de leur sacrifier la légitime ambition de continuer à les servir. Toutefois il ne renonça point absolument à le faire. S'il cessa d'être le chef de l'administration municipale, il resta dans ses conseils plusieurs années encore, jusqu'à ce que des motifs qu'il ne nous appartient pas d'apprécier le déterminèrent à la retraite. Il sortit des fonctions publiques, comme il était sorti du notariat, avec la satisfaction bien légitime de n'avoir voulu et réalisé que le bien.

Son expérience des hommes et des affaires l'avait désigné au choix du Gouvernement pour la suppléance au tribunal de paix du canton d'Epinal. On le vit sous la toge du magistrat tel qu'il fut partout, plein de bonnes intentions et assez heureux pour les rendre efficaces. S'agissait-il d'arrêter un procès sur le point de naître? il n'épargnait aux justiciables ni des exhortations, ni des prières, qui souvent étaient couronnées de succès. Restaient-ils sourds à sa voix? Fallait-il trancher le litige? Claudel en trouvait la vraie solution, non point peut-être dans une science bien profonde du droit, mais dans une connaissance suffisante de la loi et de ses

interprètes, dans les inspirations d'un jugement sûr, d'un esprit essentiellement pratique et expérimenté, d'un cœur droit qui n'était accessible à d'autre influence qu'à celle du vrai et du juste.

Né dans les campagnes des Vosges, mêlé dès son enfance à la vie, aux habitudes, aux travaux des cultivateurs, initié à leurs intérêts par la pratique notariale, propriétaire lui-même d'immeubles, dont il dirigeait personnellement l'exploitation, Claudel ressentait pour l'agriculture la plus ardente sympathie. A ce titre, il ne pouvait manquer d'appartenir à notre Société dont la constante étude est d'en provoquer le développement. Dès 1840, il prenait place au milieu de nous. Presque aussitôt il se faisait remarquer parmi nos collègues les plus actifs, parmi ceux dont le concours était le plus précieux. Notre reconnaissance lui a témoigné que nous l'avions apprécié à sa juste valeur, lorsqu'en 1850 nos votes l'ont élevé à la vice-présidence de la Société. Je n'essaierai point de rappeler tous ici les travaux auxquels il s'est livré, les mémoires qu'il nous a lus, les traces qu'a laissées dans nos archives sa collaboration. Vos souvenirs devanceraient ma plume. Les questions agricoles, les questions d'économie politique et sociale étaient celles auxquelles il s'attachait avec une prédilection qui n'excluait nullement l'intérêt et le goût pour les œuvres littéraires ou artistiques. Cœur généreux, il avait donné à toutes les idées et à toutes les propositions généreuses le droit de le compter au premier rang de leurs défenseurs. Esprit sérieux et réfléchi, il abordait sans hésitation les problèmes les plus graves, jetant dans leur discussion les appréciations d'un bon sens qui ne déviait jamais et d'une expérience que le temps avait mûrie. Combien étaient intéressantes ses études sur l'utilité si souvent agitée du maintien ou de la suppression de l'échelle mobile, sur les causes qui attirent vers les villes les populations des campagnes, sur les dangers de cette émigration et sur les moyens d'y porter remède! Avec quelle conviction il réclamaient des

mesures destinées à relever moralement et matériellement l'agriculture, des récompenses qui associassent aux mêmes honneurs le laboureur, dont les sueurs fécondent le sol, et le soldat, qui verse son sang pour le défendre!

Nul cependant n'était, pour son propre compte, moins soucieux de ces honneurs que Claudel. Nul ne menait une vie plus modeste et plus retirée. La direction de sa culture, le soin d'un jardin qu'il se plaisait à embellir, les fonctions publiques, la lecture et la méditation absorbaient la majeure partie de ses instants. Le surplus était consacré à la famille et à l'amitié. Un petit cercle de parents et d'amis entourait Claudel et lui rendait plus douces des heures qu'il refusait d'accorder à des réunions nombreuses.

Telle fut en résumé sa carrière : carrière modeste, mais bien remplie, sans éclat, mais non sans fruits, simple comme le sont le respect du devoir et le dévouement, lorsqu'ils tiennent à l'essence même de la nature et du caractère de l'homme.

Les souffrances et la maladie en attristèrent les dernières années. Les amis de Claudel espéraient pourtant le conserver : les apparences d'une santé complètement raffermie semblaient permettre cette illusion. La Providence en décida autrement. L'été de 1859 répandit dans la ville d'Epinal une maladie épidémique, qui fit de nombreuses victimes. Claudel en ressentit les atteintes. Sa constitution lutta longtemps, mais pour succomber ; le 20 septembre il rendit le dernier soupir.

Ses dernières volontés offrirent le reflet fidèle des affections de sa vie. Les pauvres de Vaubexy et d'Epinal, les établissements de bienfaisance de cette dernière ville, recueillirent de son testament les preuves des sympathies qu'il leur avait gardées. Il laissa son tribut aux travaux de restauration de cette antique église que le chef-lieu des Vosges est fier de posséder. Enfin, il continua en quelque sorte à notre Société une coopération posthume, en lui apportant de nouveaux moyens de remplir le but qu'elle s'efforce sans cesse d'atteindre.

La Société d'Emulation n'a pu songer à acquitter la dette de sa reconnaissance en retraçant dans une courte notice la vie de son regrettable vice-président. Il est des dettes qu'on est impuissant à payer. Elle a pensé du moins qu'elle devait inscrire dans ses Annales, pour qu'il vive autant qu'elle-même, le souvenir de l'homme de bien, dont le dernier adieu a été un bienfait. Puissent ces pages n'être point trop indignes de lui!

TABLEAU

DES

MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU

ET LES COMMISSIONS ANNUELLES

POUR 1860.

BUREAU.

PRÉSIDENT D'HONNEUR, *M. Ch. de la Guéronnière* ✱, Préfet des Vosges.

PRÉSIDENT HONORAIRE, *M. le comte Siméon (C. ✱)*, sénateur.

PRÉSIDENT ANNUEL, *M. Maud'héux père* ✱, avocat.

VICE-PRÉSIDENT, *M. Laurent*, directeur du musée.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *M. Lebrunt*, professeur de mathématiques
au collège d'Epinal.

SECRÉTAIRES ADJOINTS. { *M. Gley*, professeur au collège d'Epinal.
 M. Colenne, garde général.

TRÉSORIER, *M. Schœll-Dollfus*, ancien directeur de la fabrique de
produits chimiques d'Epinal.

ARCHIVISTE, *M. Chapellier*, instituteur.

COMMISSIONS ANNUELLES.

1^o COMMISSION DE COMPTABILITÉ.

MM. Vadet, président, *Grillot*, *Guery*, *Marchal*, *Schœll-Dollfus*,
trésorier.

2^o COMMISSION D'ADMISSION.

MM. Mansuy, président, *Gley*, *Berher*, *Malgras*, *Joubin*.

3° COMMISSION DES ANTIQUITÉS.

MM. Laurent, président, *Grillot, Reiveilliez, Colnenne, Guery, Gley.*

4° COMMISSION DE PUBLICATION ET DES CONCOURS LITTÉRAIRES, ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES.

MM. Malgras, président, *Chapellier, Maud'heux fils, Gley, Pentecôte, Conus, Colnenne, Joubin.*

5° COMMISSION D'AGRICULTURE ET DES PRIMES.

MM. Schœll-Dollfus, président, *Berher, Deblaye, Ferry, Chapellier, Marchal, Pentecôte, Vadet, Colin, Defranoux.*

6° COMMISSION D'HORTICULTURE.

MM. Vadet, président, *Guery, Crousse, Laurent, Deblaye, Marotel, Schœll-Dollfus, Pentecôte.*

7° COMMISSION DE L'INDUSTRIE.

MM. Laurent, président, *Grillot, Reiveilliez, Marchal, Pentecôte.*

Le président et le secrétaire perpétuel sont, de droit, membres de toutes les commissions.

Membres titulaires

(résidant à Épinal).

MM.

1836. *Berher*, entomologiste.

1850. *Chapellier*, instituteur public.

1859. *Colnenne*, garde général.

1859. *Conus*, professeur de rhétorique au collège.

1847. *Crousse*, docteur en médecine.
1853. *Deblaye*, propriétaire.
1836. *Defranoux*, inspecteur des contributions indirectes en retraite.
1856. *Deltang*, ingénieur du chemin de fer.
1853. *Ferry*, avocat, maire de la ville d'Epinal.
1825. *Garnier* ✱, docteur en médecine.
1853. *Gley*, professeur au collège.
1825. *Grillot*, architecte du département.
1857. *Guéronnière* (Ch. de la) ✱, Préfet des Vosges.
1832. *Guery*, archiviste de la préfecture.
1860. *Joubin*, principal du collège, agrégé de l'Université.
1836. *Laurent*, directeur du musée.
1856. *Lebrun*, professeur de mathématiques au collège.
1854. *Malgras*, inspecteur d'académie.
1853. *Mansuy* ✱, docteur en médecine.
1856. *Marchal*, agent-voyer chef.
1858. *Marotel*, horticulteur.
1836. *Maud'heux* père ✱, avocat.
1854. *Maud'heux* fils, avocat, docteur en droit.
1857. *Pentecôte*, pharmacien.
1851. *Reiveilliez*, ingénieur civil, architecte de la ville.
1852. *Schall-Dollfus*, ancien directeur de la fabrique de produits chimiques.
1853. *Vadet* ✱, propriétaire, ancien officier.

Membres associés libres

(résidant dans le département).

MM.

1844. *Blondin*, avoué, président du comice agricole de Saint-Dié.
1850. *Buffet* (Louis) ✱, avocat à Mirecourt, ancien Ministre du Commerce et de l'Agriculture.
1849. *Carrière*, docteur en médecine, géologue à Saint-Dié.
1843. *Chevreuse*, docteur en médecine à Charmes.
1859. *Colin* fils, cultivateur à Saint-Laurent.
1853. *Danis*, architecte à Remiremont.

1825. *Derazey*, juge à Epinal.
1839. *Galmiche*, inspecteur des forêts à Remiremont.
1839. *Gaudel*, pharmacien à Bruyères.
1839. *Gaulard*, ancien professeur à Mirecourt.
1842. *Grandgeorges*, ancien notaire à Dompaire.
1839. *Hanus*, secrétaire du comice de Remiremont.
1825. *Hennezel (d')*, membre du Conseil général, maire à Beltoncourt.
1829. *Houel*, ancien principal du collège à Saint-Dié.
1858. *Journet*, industriel au Souche, maire d'Anould.
1858. *Lahache*, pharmacien à Bruyères.
1859. *Lahache*, juge de paix à Bruyères.
1851. *Laurent*, Paul, ancien professeur à l'école forestière de Nancy, au Saut-de-la-Cuve.
1858. *Légrand du Saulle*, doct^r en méd^{ne}, maire de Contrexéville.
1858. *Lepage*, Charles, pharmacien à Contrexéville.
1843. *Lenfant* ✱, juge de paix à Mirecourt.
1842. *Lequin*, directeur de la ferme-école de Lahayevaux.
1849. *Liègey*, docteur en médecine à Rambervillers.
1858. *Louis*, professeur au collège de Neufschâteau.
1860. *Mansuy*, médecin vétérinaire à Remiremont.
1855. *Martin-Hachette*, cultivateur à Saint-Dié.
1836. *Merlin* ✱, ancien chef d'escadron d'artillerie à Bruyères.
1835. *Mougeot fils*, docteur en médecine à Bruyères.
1856. *Mourot*, curé à Beaufremont.
1849. *Noel*, président du comice agricole de Remiremont.
1856. *Petit*, principal au collège de Neufschâteau.
1860. *Préclaire*, receveur-buraliste à Charmes.
1842. *Pruines (de)*, maître de forges à Sémouse.
1859. *Renauld*, pépiniériste à Bulgnéville.
1836. *Resal* ✱, avocat à Dompaire, ancien représentant.
1859. *Reuss*, professeur de mathématiques au collège de Mirecourt.
1856. *Schlumberger*, industriel au Val-d'Ajol.
1858. *Thomas*, agriculteur à Thuillières.
1859. *Thomas*, curé du Valtin.
1825. *Turck*, Léopold, docteur en médecine à Plombières, ancien représentant.
1855. *Vuillaume*, supérieur du petit séminaire de Châtel-sur-Moselle.

Membres correspondants

(résidant hors du département).

MM.

1829. *Albert-Montémont* ✱, de Remiremont, homme de lettres, à Paris.
1829. *Allonville (comte d')* (O. ✱), conseiller d'Etat, ancien préfet de la Meurthe.
1843. *Altmayer*, propriétaire à Saint-Avold.
1845. *Aubry, Félix* ✱, négociant à Paris.
1853. *Baud*, inspecteur des eaux thermales à Contrexéville.
1855. *Baudrillard* ✱, professeur suppléant d'économie politique au collège de France.
1854. *Baudrillard*, conservateur des forêts à Ajaccio.
1842. *Beaulieu (de)*, membre de la Société des antiquaires de France.
1843. *Beaupré*, juge au tribunal civil de Nancy.
1832. *Bégin*, docteur en médecine et homme de lettres à Metz.
1860. *Benoît* ✱, doyen de la faculté des lettres de Nancy.
1829. *Billy (de)* (O. ✱), inspecteur général des mines à Paris.
1842. *Blaise des Vosges* ✱, professeur d'économie politique à Paris.
1853. *Bourlon de Rouvre* (O. ✱), ancien préfet des Vosges, préfet de Maine-et-Loire.
1845. *Chartier*, inspecteur des forêts à Caudebec.
1853. *Chérest*, professeur à l'école industrielle de Mulhouse.
1829. *Cherrière (de)* ✱ (O. ✱), ancien sous-préfet de Neufchâteau, à Bazoilles.
1845. *Claudé*, d'Epinal, ingénieur civil à Paris.
1847. *Colomb*, Edouard, chimiste à Paris.
1836. *Cressant*, directeur de la ferme expérimentale d'Artfenille.
1856. *Daubrée* ✱, ingénieur en chef des mines, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg.
1847. *Delesse* ✱, ingénieur des mines, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1839. *Demidoff*, Anatole, propriétaire de mines aux Monts-Oural (Russie), à Florence.

1839. *Denis*, médecin à Toul.
1847. *Desbœufs* ✱, statuaire à Paris.
1848. *D'Estoquois*, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1823. *Didion*, de Charmes, ingénieur à Niort.
1844. *Digot*, avocat à Nancy.
1843. *Dompmartin*, docteur en médecine à Dijon.
1850. *Drahein*, docteur en médecine à Besançon.
1845. *Dumont*, juge à Saint-Mihiel.
1844. *Gaillardot*, docteur en médecine à Saïda (Syrie).
1856. *Garnier*, Paul ✱, horloger à Paris.
1840. *Géhin (dit Vérusmaur)*, homme de lettres à Cherbourg.
1844. *Gigauld d'Olincourt*, ingénieur civil, architecte à Bar-le-Duc.
1852. *Gilbert d'Hercourt*, directeur de l'institut orthopédique à Lyon.
1845. *Gilet*, juge d'instruction à Nancy.
1845. *Gley* ✱, officier d'administration principal des subsistances militaires à Paris.
1844. *Gläser*, professeur à Liège.
1812. *Gobron*, ancien élève de Roville.
1842. *Godde de Liancourt*, fondateur de la Société des naufrages à Paris.
1844. *Godron* ✱, doyen de la faculté des sciences de Nancy.
1857. *Grandemange*, d'Epinal, professeur de calcul mental à Orléans.
1859. *Guerrier de Dumast* ✱, ancien intendant militaire, homme de lettres à Nancy.
1839. *Guibal*, juge de paix à Nancy.
1844. *Guillaume*, aumônier de la chapelle ducale à Nancy.
1836. *Hausmann* ✱, ancien sous-intendant militaire à Paris.
1858. *Hoorebecke*, (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand.
1829. *Hubert*, naturaliste et homme de lettres à Iverdon.
1848. *Husson*, pharmacien à Toul.
1842. *Joly* ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Auch.
1858. *Jutier* ✱, ingénieur des mines à Colmar.
1839. *Kirschleger*, professeur de botanique à Strasbourg.
1855. *Küss*, ingénieur à Metz.
1829. *Languet de Siery*, propriétaire à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).

1836. *Lebesque*, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux, ancien professeur au collège d'Epinal.
- 1849 *Lebrun*, architecte à Lunéville.
1850. *Lecoq* ✱, géologue, professeur à la faculté des sciences de Clermont-Ferrant, correspondant de l'institut.
1844. *Lepage* ✱, Henry, archiviste du département de la Meurthe, président de la Société d'archéologie lorraine.
1836. *Lemarquis* ✱, ancien juge à Nancy.
1853. *Lemoynes* ✱, ingénieur en chef en retraite à Metz.
1825. *Levaillant de Bovent* ✱, ingénieur en chef à Besançon.
1847. *Levallois* ✱, inspecteur général des mines à Paris.
1849. *Lehr*, Paul, ancien fabricant à Strasbourg, ancien membre du Conseil général des Vosges.
1853. *L'héritier* ✱, inspecteur des eaux de Plombières.
1844. *Lionnet* ✱, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.
1829. *Malgaigne* ✱, docteur en médecine à Paris.
1840. *Mansion*, directeur de l'école normale primaire à Charleville.
1847. *Martins* ✱, professeur à la faculté de médecine de Montpellier.
1825. *Masson* ✱, président de chambre à Nancy.
1854. *Matheron*, ingénieur civil à Toulon.
1836. *Maulbon d'Arbaumont* ✱, ingénieur en chef en retraite.
1847. *Maulbon (de)*, directeur fondateur du *Recueil industriel et des beaux-arts* à Paris.
1852. *Meaume*, professeur à l'école forestière de Nancy.
1857. *Michaud*, naturaliste à Sainte-Foy-lès-Lyon.
1841. *Monnier*, propriétaire à Nancy.
1850. *Morand* ✱, médecin major au 3^e lanciers.
1841. *Naville*, Alfred, praticulteur à Genève.
1859. *Nicklès*, professeur à la faculté des sciences de Nancy.
1845. *Oulmont* ✱, d'Epinal, docteur en médecine à Paris.
1852. *Péchin* ✱, sous-préfet à Narbonne.
1829. *Pensée*, Charles, d'Epinal, professeur de dessin à Orléans.
1836. *Péricault de Gravillon* ✱, lieutenant-colonel d'état-major à Paris.
1847. *Perrey* ✱, professeur à la faculté des sciences de Dijon.

1825. *Petot* (O. ✕), d'Epinal, inspecteur général des ponts et chaussées.
1841. *Pierrard*, ancien officier du génie à Verdun.
1839. *Pinet*, avocat à la cour impériale à Paris.
1829. *Piroux*, d'Epinal, directeur de l'institution des sourds-muets à Nancy.
1844. *Poiret* ✕, président de chambre à la cour impériale d'Amiens.
1860. *Postel*, docteur en médecine à Caen.
1839. *Putgnat*, de Lunéville, docteur en médecine.
1829. *Riant*, aumônier du lycée de Strasbourg.
1841. *Riquet* ✕, médecin vétérinaire principal à Paris.
1856. *Risler*, rédacteur du *Journal d'agriculture pratique* à Paris.
1853. *Sabourin de Nanton*, ancien directeur des postes à Strasbourg.
1842. *Salmon* ✕, avocat général à Metz, ancien représentant du peuple.
1829. *Saucerotte*, docteur en médecine à Lunéville.
1831. *Siméon* (comte) (C. ✕), sénateur.
1842. *Simon*, conseiller à la cour impériale de Metz.
1843. *Simonin* ✕, médecin de l'hospice civil de Nancy, professeur à l'école de médecine.
1832. *Soulacroix* ✕, chef de division au ministère de l'instruction publique, ancien recteur de l'Académie de Nancy.
1829. *Soyer-Willemet* ✕, naturaliste, bibliothécaire à Nancy.
1854. *Tadini* (de), médecin oculiste à Lunéville.
1853. *Thévenin*, procureur impérial à Auch.
1832. *Toussaint*, agriculteur à Stuttgart.
1838. *Trouillot*, arboriculteur à Montrenil-les-Pêches (Seine).
1829. *Turck*, docteur en médecine à Paris.
1843. *Turck*, Amédée, fondateur de l'école d'agriculture de Sainte-Geneviève, près de Nancy.
1844. *Vagner*, homme de lettres à Nancy.
1845. *Valdezey*, médecin à Liancourt.
1829. *Vergnauld-Romagnési*, négociant à Orléans.
1843. *Villepoix* (de), ancien professeur d'agriculture à Roville, pharmacien à Eu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 2^e CAHIER DU TOME X. — ANNÉE 1859.

	Pages.
PROCES-VERBAL de la séance publique annuelle du 15 décembre 1859	5
COMPTE RENDU des travaux de la Société pendant l'année 1859, par M. Gley	8
RAPPORT de la Commission d'agriculture et des primes, par M. Maud'heux père	30
RAPPORT sur le concours littéraire et artistique de 1859, par M. Kuss.	49
LETTRE en réponse au rapport ci-dessus, par M. l'abbé Guinot.	61
LISTE des médailles et primes décernées par la Société.	70
RAPPORT sur l'Agriculture dans le canton de Bruyères, par M. Labache, juge de paix	74
APERÇUS sur les mouvements de la population du département des Vosges pendant les années 1854 à 1858, par M. Maud'heux, président	102
UN MOT sur la castration des vaches, par M. Mansuy.	111
DOCUMENTS sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Moluques, 3 ^e partie, par M. A. Perrey.	129
OBSERVATIONS sur l'affaiblissement des études grammaticales et littéraires dans les collèges, par M. J. Conus.	254
ESSAI HISTORIQUE sur Beaufremont, son château et ses barons, 3 ^e partie, par M. Chapellier	261
RAPPORT sur les accroissements des collections du musée départemental, pendant l'année 1859, par M. J. Laurent, directeur	397
RAPPORT sur les objets concernant l'histoire naturelle déposés au musée vosgien pendant les années 1858—1859, par le D ^r Ant. Mougeot.	401
NOTICE BIOGRAPHIQUE sur M. Claudel, par M. Maud'heux fils.	434
COMPOSITION du bureau et des Commissions. — Liste des Membres.	440

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU

Département des Vosges.



ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU
DÉPARTEMENT DES VOSGES.

TOME X. — III^e Cahier. — 1860.

ÉPINAL,
CHEZ VEUVE GLEY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

1861.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

SÉANCE

PUBLIQUE SOLENNELLE

DU 6 DÉCEMBRE 1860.

La séance publique et solennelle de la Société d'Émulation des Vosges a eu lieu le jeudi, 6 décembre 1860, à une heure et demie de l'après-midi, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville d'Épinal.

Elle était présidée par M. le baron de la Guéronnière, Préfet des Vosges.

La plupart des membres titulaires étaient présents. Parmi les membres associés libres, MM. le docteur Mougeot, Journet, Lahache, Colin, etc., avaient répondu à l'invitation qui leur avait été adressée. Outre les nombreux lauréats, beaucoup de fonctionnaires et un auditoire d'élite étaient venus témoigner par leur présence de l'intérêt qu'on porte à nos travaux.

Après avoir déclaré la séance ouverte, M. le Préfet a donné immédiatement la parole à M. Colnenne, garde général, secrétaire-adjoint, pour la lecture du compte rendu des travaux de l'année. Le discours de M. Colnenne, bien pensé et bien écrit, a été écouté avec la plus grande attention. L'orateur a énuméré tout ce qui s'est fait d'important dans la Société en 1860. Tout le monde a pu remarquer la nouvelle et large part que l'archéologie a prise et va prendre encore dans les travaux de la Société d'Émulation. Sur bien des points de notre territoire des découvertes se font, des mémoires se préparent. Encore quelques années, d'intéressants détails seront révélés et d'importants travaux paraîtront.

Après le discours de M. Colnenne, M. Defranoux, au nom de la Commission de visite des fermes et de la Commission d'agriculture, a exposé les titres des divers lauréats aux récompenses dont ils sont l'objet. La tâche de M. Defranoux était aride en ce sens qu'elle n'est presque qu'une simple énumération; mais le style, toujours concis, souvent original et spirituel, a fait perdre à cette énumération toute sa sécheresse. Aussi, comme le dit M. Defranoux, il fait si bon parler des gens de bien que l'auditeur et le lecteur ont été affligés de voir la tâche du rapporteur terminée.

M. Lebrunt, secrétaire perpétuel, a présenté ensuite le rapport de la Commission artistique et littéraire. M. Lebrunt a évoqué, à propos d'une

pièce de vers envoyée à ce concours, le souvenir déjà lointain d'un nom bien connu dans les Vosges, le nom de Pellet, ancien membre de la Société d'Émulation. Tout l'auditoire s'est préparé à applaudir les frères Géhin, de S'-Amé, en entendant M. Lebrunt rappeler la noble et généreuse conduite de M. le Préfet à leur égard.

Enfin M. Maud'heux père, Président de la Société, a lu son rapport sur l'exposition d'horticulture ouverte à Épinal au mois de septembre dernier. Si, par des abstentions regrettables, cette exposition a laissé à désirer sous le rapport des fleurs et de l'ornement, sous le rapport des fruits et des produits, elle a été réellement utile et a donné d'importants résultats. Les amateurs et les jardiniers y ont étudié sérieusement les espèces, et cette exposition, le cours de M. Trouillet aidant, ranimera le zèle des sociétés d'arboriculture et inspirera le goût de cette science.

La séance s'est terminée par la proclamation des récompenses ; les lauréats sont venus les recevoir des mains de M. le Préfet avec des encouragements et des félicitations.

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL ,

CH. LEBRUNT.

COMPTE RENDU
DES TRAVAUX
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
du département des Vosges ,
PENDANT L'ANNÉE 1860 ,
PAR M. COLNENNE ,
GARDE GÉNÉRAL DES FORÊTS ,
Secrétaire-adjoint.

MESSIEURS ,

En jetant les yeux sur tous les progrès réalisés par notre siècle , et qui en feront , quoiqu'en disent des esprits chagrins ou des détracteurs intéressés , un siècle grand devant l'histoire , on ne peut s'empêcher d'être frappé du développement immense pris de nos jours par le principe d'association , et des nombreux résultats qu'il a produits : assurances agricoles et industrielles , sociétés de prévoyance mutuelle , union , tontines , etc. , etc.

Si nous considérons plus spécialement l'application de cette force aux travaux de l'esprit , nous la verrons se manifester d'une façon non moins évidente. Depuis ces compagnies illustres qui sont à Paris , comme l'ornement et la gloire de la France intellectuelle , jusqu'aux sociétés de province aux plus modestes allures , dans tous les coins de notre pays , nous voyons grandir le développement de cette loi naturelle à

l'humanité, qui veut que la valeur des résultats acquis croisse avec l'union des forces individuelles et leur tendance vers un but commun.

Partout nous trouverons des hommes qui comprennent que, faibles isolément pour produire le bien, ils pourront, par une heureuse association d'efforts et de ressources, travailler plus efficacement à réaliser cette portion du progrès général qu'il appartient à chacun de poursuivre sur cette terre.

C'est là, Messieurs, la raison d'être de notre association. En venant aujourd'hui, comme l'ont voulu vos fondateurs, rendre compte à vos concitoyens du résultat de vos travaux, ce n'est point à une vaine satisfaction d'amour propre que vous obéissez; vous tenez à juste honneur de montrer que votre Société a cherché à remplir, dans les limites de ses ressources et de ses moyens, son noble programme. C'est en même temps un hommage rendu à la puissance de cette force toute moderne, que proclamait naguère une voix auguste : à la puissance de l'opinion publique. C'est, en effet, près d'elle que vous trouvez à la fois la sanction définitive des résultats produits, et les encouragements, et les conseils nécessaires à la continuation de votre tâche. L'assemblée d'élite qui, tous les ans, répond à votre appel, témoigne de l'estime dont vous jouissez près de vos concitoyens; permettez-moi, Messieurs, d'espérer qu'à l'abri de votre bonne renommée, le nouveau venu parmi vous, que votre indulgence a choisi comme rapporteur de vos travaux; trouvera des auditeurs favorablement prévenus, qui reporteront sur son insuffisance un peu de la bienveillance que vous avez su mériter.

§ 4^{er}. — AGRICULTURE.

Sous la vive impulsion d'un Gouvernement éclairé, qui a montré tant de sollicitude pour la propagation des bonnes méthodes de culture et du développement de la richesse agricole, notre pays, si heureusement doté par la nature, est entré dans une voie de progrès où il saura ne point rester

stationnaire. Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, de la large part que vous avez faite, dans votre programme, à tout ce qui touche à l'agriculture et à ses nombreuses applications. Une voix, plus autorisée que la mienne, vous dira les faits constatés, pendant l'année 1859—1860, par votre jury voyageur, et les récompenses que vous avez accordées aux plus méritants; je me contenterai de constater ici les bons résultats obtenus, et l'empressement avec lequel de nombreux candidats ont brigué vos suffrages, montre à la fois le prix qu'on attache aux distinctions que vous décernez et la louable émulation qui anime les populations de nos campagnes. Le compte rendu d'une exposition d'horticulture ouverte sous votre initiative, pour tout le département, donnera également lieu à un rapport spécial de notre honorable Président, rapport qui captivera, comme toujours, j'en suis certain, toute votre attention.

Mais, tout en portant votre examen sur les résultats pratiques obtenus par une intelligente exploitation, vous avez su réserver une part honorable aux travaux théoriques qui vous ont semblé mériter d'être vulgarisés et contrôlés par une sérieuse application. C'est qu'en effet, le temps n'est plus où la théorie et la pratique agricoles semblaient deux sœurs ennemies qui apportaient, dans leurs débats, toute l'intolérante vivacité des haines de famille. C'est heureusement aujourd'hui une vérité vulgaire que, loin de s'exclure réciproquement, elles ne sont que les deux parties inséparables d'un même tout, qu'on ne saurait désormais disjoindre sans porter atteinte au perfectionnement même de la science.

M. Deblaye, notre laborieux collègue, chez qui, par une heureuse alliance, se trouvent réunies les lumières de l'agronome et du praticien, a lu à nos séances plusieurs rapports intéressants sur les différents mémoires que je vais rapidement passer en revue.

Dans une brochure intitulée : *De la Fertilisation du sol par le phosphate de chaux fossile*, M. de Molon, après avoir fait ressortir toute l'importance du rôle que joue ce sel

dans le développement du végétal, rappelle, avec l'autorité de savants tels que Davy, MM. Élie de Beaumont, Malagutti, etc., que c'est à l'absence de ce précieux minéral, auquel nul autre engrais ne saurait suppléer, qu'il faut attribuer l'appauvrissement des plaines de la Sicile, de certaines parties de la Grèce et de l'Asie-Mineure, de l'Afrique septentrionale, autrefois le grenier de l'Italie; enfin de tous les vieux États de l'Est de l'Amérique, terrains qui, cultivés à peine depuis quelques siècles, sont devenus entièrement infertiles.

En présence du prix élevé et de la production restreinte du noir animal et des débris d'ossements dont l'heureuse influence sur la végétation est hors de toute discussion, l'auteur propose l'emploi du phosphate de chaux naturel, qu'on trouve en gisements d'une grande importance sur de nombreux points de la France. En adoptant en principe ces considérations, étayées de l'autorité des hommes les plus éminents de la science, et d'expériences entreprises avec plein succès sur plus de 8,000 hectares, votre Commission a voulu faire, par elle-même, des études sur cet important sujet. Les essais tentés par M. Deblaye, à l'aide de 500 kilogrammes de cet engrais, n'ont produit aucune amélioration sensible dans les différents genres de culture auxquels ils ont été appliqués. Malgré ces résultats négatifs, votre rapporteur a été le premier à penser qu'il convenait, avant de rien conclure, d'attendre de nouvelles observations, et afin de rechercher les causes définitives de cet insuccès, vous avez prié un de vos collègues, M. Pentecôte, d'analyser, et le sel employé et le terrain même où a porté l'expérience.

M. Grangé, inventeur de la charrue qui porte son nom, vous a adressé plusieurs mémoires concernant une méthode nouvelle de défrichement qui, à l'aide d'un instrument spécial inventé par lui, et tenant à la fois de la pioche et de la charrue, permettrait de réaliser une économie annuelle d'engrais de 400 fr. par hectare.

En regrettant que le défaut de renseignements sur cet

instrument, qui joue un rôle capital dans la pratique de la nouvelle culture, ne permette point de l'apprécier en parfaite connaissance de cause, M. Deblaye vous a exprimé des doutes prudents sur le fond même de la méthode qui, à l'aide d'un simple grattage de la surface du sol, et par la seule combustion des chaumes de la précédente récolte et des mauvaises herbes, prétend se passer de toute espèce d'engrais et des résultats si précieux d'un labour profond.

Vous avez applaudi, Messieurs, aux éloges accordés par votre rapporteur à un autre mémoire présenté par M. Grangé, et qui contient, sous forme de conseils adressés aux cultivateurs, et principalement aux domestiques ruraux, d'excellentes idées et d'utiles enseignements. C'est qu'en effet, en cherchant à faire comprendre à la population agricole qu'il n'est point de position, si infime qu'elle paraisse, d'où l'on ne puisse sortir par un travail laborieux et persévérant, et arriver, sans quitter la terre natale, à assurer un asile à sa vieillesse, l'auteur a touché au vif d'une question bien souvent débattue, et qui a déjà occupé une place importante dans vos travaux : je veux parler de l'émigration des campagnes.

M. Chevreuse, médecin cantonal à Charmes et correspondant de notre Société, a voulu vous apporter sur cette grave question le fruit de ses observations : améliorer les conditions de la vie matérielle du cultivateur, de façon à la rendre moins pénible et plus sûre ; lui faire aimer sa noble profession en la rehaussant, à ses yeux, par des encouragements et des distinctions honorifiques ; enfin, répandre au sein des campagnes quelques petits traités élémentaires, écrits simplement et peu volumineux, où le travailleur rural puise des notions justes et saines, et sur ces champs qu'il cultive, et sur ces villes dont l'éloignement fait souvent pour lui le prestige, voilà, nous dit notre honorable collègue, la voie qu'il faut suivre pour combattre résolument cette dangereuse tendance.

Peut-être, Messieurs, ce mal est-il de ceux qui portent

en eux leur remède, et le temps n'est-il pas loin où, instruit par de cruelles déceptions, l'habitant des campagnes ne songera plus à aller demander aux décevantes promesses des grandes villes le calme bonheur du hameau paternel. Mais n'en applaudissons pas moins à tous les efforts de ces hommes généreux qui, par la diffusion des saines doctrines, cherchent à prémunir des dures leçons de l'expérience tant de travailleurs abusés, et remercions, comme l'a fait notre zélé rapporteur, M. le docteur Chevreuse de son intéressant travail.

Enfin, je vous rappellerai que vous avez renvoyé pour rapports à l'examen de votre Commission d'agriculture : 1^o une lettre de votre collègue, M. Martin-Hachette, sur diverses questions agricoles ; 2^o deux brochures que vous avez reçues d'un agronome instruit, M. Victor Chatel, l'une, sur la culture des pommes de terre, l'autre, intitulée : *Des engrais verts pour les vignes* ; 3^o un mémoire de M. Gardeur sur la viticulture ; 4^o un manuscrit de M. Thomas, du Ménil, sur l'irrigation des prairies ; 5^o une circulaire de l'institut impérial des provinces de France, relative à un vœu émis par le Congrès scientifique de 1859, et concernant l'enseignement agricole. En vous associant aux vues et aux conclusions de cette brochure, votre Commission a témoigné, de nouveau, de l'ardent désir qu'elle a de voir doter les écoles primaires des campagnes de cours élémentaires de culture, qui en seraient le véritable enseignement professionnel.

La question de l'amélioration des races d'animaux reproducteurs est trop intimement mêlée aux progrès de la science agricole, pour que je ne sois pas naturellement amené à vous parler ici d'une intéressante communication qu'a bien voulu vous faire M. le Préfet, en vous consultant sur l'utilité et la possibilité de l'établissement d'un concours central proposé par le comice d'Épinal. En adoptant en principe ces conclusions, M. Maud'heux père a pensé qu'un concours biennal ou quinquennal, substitué à un concours annuel, éviterait le seul obstacle sérieux qui pourrait s'opposer à la

réalisation de cette utile mesure, la question de dépense ; et en adoptant les conclusions de notre honorable Président, vous vous êtes associés au vœu exprimé par lui, de prier l'administration de vouloir bien porter son attention sur la nécessité d'encourager la propagation de notre ancienne race polonaise dans l'espèce chevaline, et de notre petite race vosgienne dans l'espèce bovine.

§ 2. — SCIENCES NATURELLES.

Vous vous rappelez tous, Messieurs, avec quel charme notre regretté docteur Mougeot vous racontait, tous les ans, l'augmentation des richesses du musée vosgien dont il était un des plus zélés pourvoyeurs. Son fils, M. Antoine Mougeot, a bien voulu se charger de la tâche difficile de continuer l'œuvre paternelle, et certes à nul mieux qu'à lui ne revenait ce pieux héritage.

Je vous citerai, parmi les augmentations de nos collections géologiques et minéralogiques, une série de coquilles du terrain pliocène de Piémont, adressée par M. Pecchioli, de Florence, et du terrain tertiaire de Paris, par M. de Saint-Marceau ; de nombreux échantillons des roches mises à nu par les travaux d'achèvement de la route de la Schlucht, et enfin d'un minéral fort rare, la datholite, qui, découverte pour la première fois en Norvège en 1806, n'avait pas été jusqu'à présent signalée en France.

Vous avez décidé le dépôt, dans la galerie d'histoire naturelle, d'un tableau géologique où, sous une forme simple, M. Bourlot, nouvellement admis parmi vous, donne d'instructifs enseignements sur les révolutions qui ont bouleversé notre globe, avant qu'il prit son relief actuel, et sur les espèces animales et végétales qui caractérisent chacune de ces grandes époques.

Les collections botaniques se sont également accrues, grâce aux dons de nombreux collaborateurs, parmi lesquels vous aimerez à trouver les noms de plusieurs de vos collègues,

MM. Guery, Chapellier, docteur Berher, Reuss, etc. A côté des plantes indigènes au département, qu'il convient de collectionner précieusement, afin d'arriver plus tard à compléter et rectifier, s'il y a lieu, le catalogue méthodique de la végétation spontanée des Vosges, M. A. Mougeot a déposé dans l'herbier général de nombreuses plantes exotiques spontanées et surtout des plantes cultivées. Parmi ces dernières, permettez-moi de vous en noter deux : le *cyperus papyrus*, employé dès la plus haute antiquité pour la fabrication du papier, et sur l'origine et le mode de préparation duquel notre savant collègue donne les détails les plus instructifs, et le *stipa tenacissima*, graminée très-répandue en Espagne, en Grèce et en Algérie, dans la province d'Oran surtout, où elle est connue dans le commerce sous le nom d'*Alpha*. C'est avec cette plante que l'on espère pouvoir, en partie, remplacer les chiffons dont le prix et la rareté vont sans cesse en augmentant, et les circonstances industrielles actuelles donnent à la connaissance et à la culture de ces plantes un intérêt spécial qui ne saurait vous échapper.

M. A. Mougeot a joint à tous ces dons le 45^e fascicule de l'herbier publié par feu son père, en collaboration avec W. P. Schimper, conservateur du musée de Strasbourg, sous le titre de : *Stirpes cryptogamae Vogeso-Rhenanae*. Enfin les collections zoologiques ont été enrichies de l'envoi de mollusques terrestres et fluviatiles adressés par M. Sahler, Président de la Société d'Émulation de Montbéliard, et de différents crustacés, vers, zoophytes, envoyés par M. Puton, de Remiremont. Remercions, Messieurs, notre zélé collègue de son intéressant rapport, auquel vous avez accordé l'honneur de l'insertion aux *Annales*, et de tout ce qui revient à son intervention personnelle dans l'augmentation des richesses du musée vosgien. En compulsant vos *Annales*, on est frappé de l'intérêt que vous avez toujours témoigné à tout ce qui tient à l'histoire naturelle, et des efforts faits par votre Société, pour répandre et vulgariser le culte de

cette belle science qui, en montrant à l'homme le sublime accord et l'harmonie universelle de toutes les parties de l'Univers, le moralise en le rapprochant de ce Dieu dont il rencontre à chaque pas la loi providentielle, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand.....

L'étude de l'histoire naturelle n'est point d'ailleurs purement spéculative, et les résultats auxquels elle a conduit seraient certes innombrables à citer. Je vous signalais tout à l'heure cette plante destinée peut-être à opérer demain, par la production d'un papier à bon marché, toute une révolution économique dans une des branches les plus importantes de l'industrie moderne; hier encore ce n'était qu'une modeste graminée, bonne tout au plus, pour de soi-disant *esprits positifs*, à faire les délices d'un botaniste collectionneur. Pour ne pas sortir du cadre des travaux de votre Société, je trouve un nouvel exemple de l'importance de certains problèmes scientifiques, dans une intéressante discussion soulevée entre deux de nos collègues, MM. Berher et Schœll-Dollfus, sur les moyens les plus propres à défendre nos greniers contre les redoutables ravages du charançon (*calandra granaria*). Suivant M. Berher, dont vous appréciez les connaissances entomologiques, c'est au premier printemps que l'insecte parfait dépose ses œufs sur le blé en fleur; par conséquent, tous les soi-disant moyens préservatifs sont virtuellement impuissants, et les remèdes proposés, notamment par M. Barreau, de Fontenoy-le-Château, ne paraissent point efficaces. M. Schœll-Dollfus, s'appuyant de l'autorité de naturalistes distingués, vous a au contraire montré le charançon déposant, à l'état d'insecte parfait, ses œufs sur les grains mêmes de blé récolté, dans lesquels la larve, en se développant, trouve toutes les conditions nécessaires à la vie. Dans ce système, les moyens préservatifs sont les premiers à employer, et M. Schœll recommande surtout, comme d'une application économique et facile, le procédé des *petits tas-amorces* du docteur Lottringer,

en rappelant , en même temps , les bons résultats obtenus par certains moyens curatifs , tels que l'emploi de la benzine , du chloroforme , du sulfure de carbone , etc., etc.

S'il résulte de cette discussion qu'un moyen simple et peu coûteux de détruire *sûrement* le charançon est encore à trouver , n'en concluons point à l'impuissance de la science ; c'est là un de ces nombreux *desiderata* , comme nous en trouvons encore tant autour de nous et dont il appartient à l'homme de triompher , par de persévérantes recherches et de nouvelles expériences.

§ 3. — MÉTÉOROLOGIE.

Si la météorologie n'occupe pas encore , parmi les sciences physiques , le rang que lui assignent son importance et la valeur des résultats pratiques qu'on doit en attendre ; c'est au manque de longues et patientes observations qu'il faut en partie l'attribuer. C'est donc avec reconnaissance que nous avons accueilli les communications de MM. Berher et Pidoux , sur les variations atmosphériques observées par eux en 1860 , à Epinal et à Mirecourt. L'année exceptionnelle que nous venons de traverser donne un intérêt tout spécial à ces utiles recherches , qu'il serait bien désirable de voir pratiquées sur un plus grand nombre de points du département ; ce serait le seul moyen d'obtenir de précieux documents , dont la comparaison permettrait de tirer pour la climatologie locale d'intéressantes conclusions.

Pour terminer ce qui se rapporte aux sciences naturelles , je vous rappellerai que vous avez enrichi vos archives de la brochure de M. Bourlot , dont j'ai eu déjà occasion de vous citer le nom , sur la *Géologie génésique* ; de deux mémoires publiés par M. Collomb , notre correspondant , et par M. Lartet , sur l'*Existence de l'homme avant l'époque diluvienne* ; de la *Revue des travaux de chimie , publiés à l'étranger* , hommage de votre collègue M. Niklès , professeur de la

faculté des sciences de Nancy, qui a joint à cet envoi un numéro du *Journal des sociétés savantes*, contenant sur l'avant-dernier cahier de vos *Annales* un compte rendu assez étendu.

Enfin vous avez continué la publication des curieux *documents sur les tremblements de terre et phénomènes volcaniques* recueillis par M. Perrey, professeur à la faculté des sciences de Dijon et membre correspondant de votre Société.

§ 4. — SCIENCES MÉDICALES.

Vous avez reçu de M. le docteur Legrand du Saulle plusieurs brochures fort intéressantes que vous avez renvoyées pour rapport à M. le docteur Mansuy, l'une, intitulée : *De l'hystérie, et sur le degré de responsabilité des hystériques et des aliénés devant la loi*; l'autre : *Recherches cliniques sur le mode d'administration de l'opium dans la manie*.

M. Legrand nous a également adressé sous le nom de : *La Gravelle étudiée à Contrexéville*, les résultats d'observations recueillies par lui, de 1857 à 1859, sur les nombreux malades qui fréquentent cet établissement. Vous avez d'autant plus apprécié l'opportunité de cette publication que vous receviez, en même temps, d'un autre de vos collègues, M. Charles Lepage, un opuscule intitulé : *Les eaux minérales de Contrexéville*, dans lequel l'auteur donne les renseignements les plus variés sur Contrexéville et ses environs, sur la nature des eaux et leur mode d'action.

M. le docteur Chevreuse, dont j'ai déjà eu occasion de vous signaler le zèle concours, vous a envoyé un ouvrage intitulé : *Guide de la santé et de la maladie*. Prévenir ou au moins atténuer le mal par l'observation des règles les plus élémentaires de l'hygiène; prémunir les populations, surtout dans les campagnes, contre une foule d'erreurs qui y ont cours, et les mettre en garde contre les remèdes des nombreux charlatans, tel est le but de ce petit livre, et le plus bel

éloge que je puisse en faire, c'est que notre collègue a su remplir son programme.

M. le docteur Postel, de Caen, a payé sa bienvenue parmi vous, en vous adressant une *Étude philosophique, historique et critique sur le magnétisme des médecins spagyristes au XVI^e siècle*. Ce travail, qui dénote un écrivain érudit et consciencieux, fournit au médecin, au philosophe et à l'historien de précieux documents, sur un des côtés de la science humaine les plus mystérieux et les plus controversés.

Enfin je vous citerai : 1^o une brochure du docteur Herpin, de Metz, sur *le raisin considéré comme médicament, ou de la médication par les raisins* ;

2^o Un opuscule de M. le docteur Putegnat, de Lunéville, intitulé : *Des maladies des tailleurs de cristal* ;

3^o *Les annales des maladies chroniques* et *Revue d'hydrologie médicale*, avec supplément, du docteur Andrieux ;

4^o *Un traité de médecine populaire* du docteur Turck, membre associé libre ;

5^o *Mémoire sur le sang*, hommage de notre collègue M. Denis, de Commercy.

Je suis l'organe de vos sentiments, Messieurs, en faisant agréer à nos correspondants tous nos remerciements pour leurs intéressantes communications.

§ 5. — ARCHÉOLOGIE.

Vous avez voulu montrer, comme d'ordinaire, tout l'intérêt que vous portez au développement et à la prospérité de notre musée vosgien, en décidant l'insertion dans vos *Annales* du savant rapport que M. Jules Laurent, notre collègue, adresse tous les ans à M. le Préfet. C'est avec un vif intérêt que vous avez vu les collections archéologiques s'enrichir de nouvelles acquisitions ; c'est que tous les jours, Messieurs, ces débris du passé prennent, au fur et à mesure des progrès de la science, une valeur plus importante et plus incontestée ;

il faut en effet le proclamer à la gloire de l'école historique moderne : le temps n'est plus où l'histoire des premiers âges se faisait trop souvent d'un travail facile à l'aide d'hypothèses ingénieuses plus ou moins plausibles, ou par une compilation des travaux des prédécesseurs, tournant ainsi, et souvent aux dépens de la vérité, dans un cercle infranchissable de préjugés reçus et d'opinions toutes faites. Un esprit de sévère analyse et de saine critique a voulu remonter jusqu'à la source même des choses, et étudier les peuples sur les traces qu'ils ont laissées. Quels témoignages, en effet, sont préférables à ces monnaies, à ces monuments, à tous ces vestiges du passé, qui sont comme un reflet de la civilisation d'une nation, et un certificat authentique de ses coutumes? Vous savez combien notre département, si souvent foulé aux pieds dans ses luttes nationales par les légions victorieuses de César, est riche en antiquités celtiques et gallo-romaines qu'il importe d'étudier et de chercher à sauver de la destruction lente du temps, et des ravages bien autrement à craindre de l'ignorance et de la cupidité.

Dès le mois de décembre 1859, notre honorable Président prenait toutes les dispositions nécessaires pour préparer l'exploration des *tumuli* retrouvés sur divers points du département, l'étude des *fosses* signalées dans le canton de Bains, et la recherche des *mardelles* qui existent dans les cantons de l'Ouest.

Sur la demande de M. Maud'heux, M. le Préfet a bien voulu recommander à tous les maires de signaler à votre attention tout ce qui, dans chaque commune, semblerait offrir quelque intérêt au point de vue de l'histoire du pays, et déjà ces mesures ont porté de précieux fruits. Les débris de ces temps antiques sont le plus souvent situés dans les forêts, où ils ont échappé, mieux qu'ailleurs, à toutes les chances de destruction. M. le Conservateur des forêts, avec un empressement qui a mérité votre reconnaissance, a de son côté demandé, aux agents placés sous ses ordres, de prêter à ces utiles recherches le concours de leur expérience locale.

Quelqu'insuffisantes qu'aient été nos ressources pour pratiquer des fouilles sur tant de points à étudier, nous avons cependant obtenu des résultats bien dignes d'intérêt et qui doivent exciter tout notre zèle à poursuivre ces recherches. Les fouilles dirigées par MM. Thomas et Renault, dans les bois communaux de Dombrot, par M. Laurent, dans ceux de Martigny, enfin celles que vous avez bien voulu me charger de faire dans les forêts de Contrexéville, ont mis au jour de nombreux et rares débris d'objets antiques qui jettent de véritables lumières sur l'état de la civilisation, les mœurs, et notamment le mode de sépulture des populations celtiques avant Jules César.

En décidant le don de tous les objets trouvés au musée vosgien, vous avez prié M. Jules Laurent de vouloir bien se charger, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à ses connaissances spéciales, de rédiger un travail d'ensemble qui tirât des faits observés les déductions que la science permet d'en conclure.

Puisse, Messieurs, une augmentation de ressources ou quelque subvention extraordinaire nous permettre de continuer sur une plus grande échelle ces intéressantes recherches. Elles présentent une opportunité d'autant plus incontestable, que notre Société est en ce moment chargée de recueillir, conformément au programme de Son Exc. le Ministre de l'Instruction publique, tous les éléments du répertoire archéologique de France et de la topographie des Gaules avant le V^e siècle. M. Maud'heux, père, dont nous retrouvons à chaque pas le précieux et dévoué concours, a bien voulu se charger de cet important travail, et les quelques pages qu'il nous a lues, sur la division de l'ouvrage, la délimitation du pays des Leucques, etc., nous ont promis, comme toujours, une œuvre aussi bien écrite que profondément étudiée.

§ 6. — ŒUVRES LITTÉRAIRES.

Vous avez témoigné de toute l'importance que vous attachez aux études littéraires, et par la place honorable que vous

leur avez réservée dans vos concours, et par l'empressement avec lequel vous avez accueilli les lectures qui s'y rapportent. Vous vous rappelez combien vous devez à cet égard à M. l'abbé Villauve, supérieur du séminaire de Châtel. Tantôt critique ingénieux et fin, notre collègue, dans un style où l'expression est toujours à la hauteur de la pensée, nous a fait connaître les œuvres gracieuses ou sérieuses d'auteurs qu'il aime et qu'il sait faire aimer; tantôt poète ému, il nous fait assister à la mort d'un enfant, et nous montre, dans une touchante et chrétienne image, l'âme du petit défunt revenir, sous la forme de l'ange gardien du foyer paternel, consoler la famille affligée.

Une étude sur Gilbert, que vous a adressée M. Salmon, conseiller à la cour impériale de Metz et membre correspondant, vous a valu un excellent mémoire de M. J. Conus. Votre rapporteur a accordé de justes éloges à la brochure de M. Salmon, et vous a montré l'importance des documents inédits recueillis par l'auteur, sur notre malheureux compatriote que deux générations séparent à peine de nous, et dont l'histoire a déjà pris un aspect légendaire; noblement pensé et noblement écrit, ce compte rendu a mérité tous vos suffrages.

M. Félix Maud'heux, dont vous connaissez le talent et le dévouement, a consacré à la mémoire de M. Claudel quelques pages écrites avec cette éloquence attendrie qui vient du cœur. En décidant l'insertion dans vos *Annales* de l'œuvre de notre aimé collègue, vous avez voulu, à la fois, reconnaître le mérite de l'auteur et payer à votre ancien vice-président un suprême témoignage de regrets.

Vous avez reçu avec reconnaissance de votre studieux correspondant, M. Sabourin, 3 brochures intitulées : *La douleur des Lorrains à la fuite du duc Charles-Alexandre*; *Notice sur les commencements de l'imprimerie dans les Vosges*; *Notice historique sur le monastère de Michelfeld*, dont vous avez bien voulu me confier l'examen.

M. Albert Montémont vous a fait hommage d'une ode à M. le Dr Malgaigne.

Enfin je vous rappellerai que vous avez décidé la publication de la notice de M. Maud'heux père, intitulée : *Aperçu sur le mouvement de la population du département des Vosges*, dans lequel notre Président tire du rapprochement des chiffres d'ingénieuses conclusions, ainsi que de la dernière partie de l'*Essai historique* de notre laborieux collègue, M. Chapellier, sur *Beaufremont, son château et ses barons*.

Vous avez adressé pour rapports, à quelques-uns de vos membres, différentes brochures, dont vous entendrez avec plaisir le compte rendu à vos prochaines séances.

§ 7. — BEAUX-ARTS.

Je n'ai point à vous parler du résultat du concours artistique dont votre secrétaire perpétuel vous entretiendra tout à l'heure.

Je mentionnerai le don que vous a fait M. le Préfet du Rhône, au nom de la ville de Lyon, d'un superbe exemplaire de la description du palais des arts de cette ville, par M. Commarmond, votre ancien correspondant.

M. Grosjean, organiste de la cathédrale de Saint-Dié, en vous annonçant la découverte faite par lui, dans la bibliothèque de cette ville, d'un manuscrit du XIII^e siècle intitulé : *Lucidarium marcheto de Padua in arte musicae planae tractatus*, y a joint un intéressant rapport adressé à ce sujet par M. de Coussemaker, musicographe distingué, au comité des travaux historiques et des sociétés savantes.

Votre protégé, Monchablon, a continué à se montrer digne de l'intérêt que vous lui portez. Il résulte, en effet, d'un certificat délivré par le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, que, pendant 1859 et les deux premiers trimestres de 1860, ce jeune artiste a obtenu un prix de concours, quatre premières médailles, deux deuxième médailles, une mention honorable; qu'enfin il a été admis le 3^e à concourir aux grands prix de peinture.

Soyez heureux de ces excellents résultats qui justifient vos espérances, et motivent un nouvel et chaleureux appui.

§ 8. — CHANGEMENTS SURVENUS DANS LA SOCIÉTÉ.

Vous avez perdu cette année, Messieurs, deux membres associés libres : M. de l'Espée, propriétaire à Charmes, qui, depuis 1832, faisait partie de votre compagnie, et M. Pidoux, qu'à votre dernière séance publique, votre rapporteur se félicitait de voir entrer parmi vous. A peine affilié à notre Société, M. Pidoux nous promettait un collègue dévoué, et nous avions certes le droit de compter sur son concours pendant de longues années; mais la mort est venue, qui l'a ravi, à la fleur de l'âge, à sa famille, à ses élèves, à ses nombreux amis. Ancien inspecteur de l'instruction primaire dans les Vosges et dans l'Ariège et directeur de l'école normale de Dax, M. Pidoux était revenu, depuis 1854, prendre la direction du collège et de l'école normale de Mirecourt; il avait su, dans ces doubles fonctions, se concilier, par une activité et un dévouement au-dessus de ses forces, l'estime et les suffrages de ses concitoyens et de l'administration, et le titre d'officier de l'instruction publique était une juste récompense accordée à ses efforts. Il avait 38 ans quand il est mort à la tâche, comme le soldat sur la brèche, après une longue maladie supportée avec la calme et touchante résignation de l'homme de bien, et les regrets prodigués à sa tombe ont témoigné de la douleur publique.

M. Baudrillart, appelé aux fonctions de conservateur des forêts à Ajaccio (Corse), a échangé son titre de membre titulaire contre celui de membre correspondant. Pendant tout le temps que M. Baudrillart a passé parmi vous, vous aviez pu reconnaître toutes ses rares qualités d'esprit et de cœur, et vous lui aviez témoigné toute votre estime, en l'appelant à l'honneur de la vice-présidence. Placé dès les débuts de ma carrière administrative sous les bienveillants auspices de notre excellent collègue, c'est pour moi un vrai bonheur d'être l'organe de vos sentiments, et, en témoignant à M. Baudrillart le regret de le voir séparé de nous,

de lui exprimer, en votre nom, le prix que nous attachons à la continuation de bonnes et fréquentes relations.

Notre savant directeur du musée vosgien, M. Jules Laurent a été appelé par vos suffrages à remplacer M. Baudrillart comme vice-président, et certes, tous nous n'avons pu qu'applaudir à cet heureux choix.

Vous aviez su apprécier les connaissances spéciales, en même temps que l'esprit plein de verve et d'originalité de notre collègue M. Kuss, ingénieur des ponts et chaussées, que son administration vient d'appeler en résidence à Metz. Espérons que l'éloignement ne nous fera pas oublier, et que nous retrouverons dans le membre correspondant le précieux concours auquel nous étions habitués.

M. Defranoux, président de la Société d'Émulation du Jura et inspecteur en retraite des contributions indirectes, est revenu prendre parmi vous son titre de membre titulaire; c'est avec les sentiments de la plus vive cordialité que vous avez vu le retour d'un de vos plus anciens et plus zélés collaborateurs.

M. Joubin, que ses titres d'agrégé de l'université et de principal du collège d'Épinal, recommandaient naturellement à vos suffrages, est devenu membre titulaire.

Vous vous êtes adjoint comme membres associés libres : MM. Mansuy, médecin vétérinaire à Remiremont, dont vous avez couronné à votre dernier concours un excellent mémoire sur la castration des vaches; Gérard-Mangin, cultivateur instruit et adjoint à Saint-Laurent; Préclaire, auteur d'un manuscrit intitulé : *Éléments d'arboriculture*, dont vous avez apprécié l'incontestable utilité; Henry Bardy, secrétaire dévoué du comice de Saint-Dié, membre de plusieurs sociétés savantes, qui, sous le titre de : *Enguerrand de Coucy et les Grands Bretons*, vous a fait hommage d'une intéressante brochure sur un épisode curieux de l'histoire d'Alsace (1368—1376); Mougel, président de la société d'arboriculture de la circonscription de Châtel, et Husson, membre de la société d'arboriculture de Charmes, dont vous avez

constaté les connaissances spéciales et le dévouement à votre dernière exposition.

M. Benoit, doyen de la faculté des lettres à Nancy, en sollicitant son affiliation parmi vous, a joint à sa demande un *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, ouvrage couronné par l'académie française en 1853. Le renom littéraire, non moins que la haute position qu'occupe le candidat dans l'instruction publique, devait emporter tous vos suffrages; aussi vous êtes-vous empressés de vous assurer ce précieux concours en proclamant M. Benoit membre correspondant. Vous avez décerné le même titre à MM. Postel, docteur-médecin à Caen, dont j'ai rappelé précédemment les titres à vos suffrages; l'abbé Mougel, notre compatriote, aumônier de la maison du bon pasteur à Constantine, et dont vous avez, à la dernière exposition, primé un modèle de *ruche tricase*; Bourlot, professeur de mathématiques au lycée de Colmar, auteur du tableau géologique dont je vous ai entretenus, et d'un mémoire sur la géologie génésique que vous avez remis pour rapport à M. A. Mougeot; enfin votre ancien protégé, aujourd'hui artiste plein d'avenir, Ponscarme, qui a su payer, comme le disait excellemment votre rapporteur, sa dette en succès et en reconnaissance, et que tant de liens rendaient déjà presque de votre famille.

En proclamant les noms de ces nouveaux collègues, nous nous sommes réjouis de voir assurer à l'œuvre commune le concours de collaborateurs instruits et dévoués, et c'est avec confiance que nous reportons nos regards sur l'avenir, en comptant les nombreuses marques de sympathie que nous avons reçues.

Nos relations avec les Sociétés d'arboriculture et les Comices agricoles du département, ont été, comme d'ordinaire, des plus suivies et des plus cordiales; si nous n'avons pu toujours répondre à leurs amicales invitations, toujours nous avons assisté à leurs séances de cœur et de sympathie.

Le cercle de nos relations scientifiques s'est encore étendu en 1860; parmi les nombreuses sociétés savantes qui vous

ont témoigné du prix qu'elles attachaient à vos travaux, en sollicitant, en échange de leurs publications, l'envoi des cahiers de vos *Annales*, je vous citerai les *Sociétés d'Agriculture de Mayenne*; *Linnéenne de Normandie*; *d'Agriculture, Sciences et arts de Poligny*; *d'Émulation du Jura*; *des Antiquaires de Picardie*; *Littéraire et scientifique de Castres*; *d'Agriculture du Mans*; *des Sciences naturelles de Strasbourg*.

Comme les années précédentes, la Société pour l'encouragement de l'instruction élémentaire vous a remis la mission de confiance de lui désigner les instituteurs et institutrices du département qui vous sembleraient les plus dignes de récompense; et c'est avec satisfaction que vous avez appris qu'elle avait sanctionné tous vos choix, et vous avait chargés de décerner vous-mêmes les récompenses accordées aux lauréats.

Le Gouvernement lui-même ne vous a-t-il pas donné des preuves fréquentes de sa sympathie, soit en vous chargeant d'accorder, en son nom, les grandes primes réservées à l'agriculture, soit en aidant à vos travaux par une subvention spéciale et le don de nombreux ouvrages (4)? Enfin, dans toutes les publications d'un intérêt vraiment national que poursuit le Ministre éminent placé en tête de l'Instruction publique, qu'il s'agisse du *Dictionnaire scientifique de France*, ou du *Répertoire archéologique*, n'êtes-vous point appelés, par une marque de haute confiance, à coopérer à la rédaction de ces importants ouvrages?

Comment, en rappelant ces témoignages précieux, pourrions-nous oublier le bienveillant intérêt que n'a cessé de nous montrer le magistrat placé à la tête de notre département? Aussi n'est-ce qu'un devoir de stricte reconnaissance

(4) 5 vol. de la *Revue des Sociétés savantes*; le *Tyrol et le Nord de l'Italie*; *Album de l'Exposition universelle*; *Cabinet historique*; *Voyage au Soudan oriental*; *Revue européenne*; *Vie privée des Français*.

de proclamer ici tout ce que M. le Préfet a fait pour notre Société, et en lui témoignant toute notre gratitude, de lui dire le prix que nous attachons à la continuation de son puissant concours.

Vous n'oubliez point, Messieurs, dans cette manifestation publique de vos sentiments, les membres du Conseil général des Vosges, dont vous trouvez chaque année l'appui et le concours, soit qu'il s'agisse d'aider à vos ressources, soit de prendre en mains les intérêts de vos protégés.

Que tous ces témoignages d'amitié et de considération vous soient chers; qu'ils vous soient à la fois la plus douce des récompenses et une nouvelle excitation à redoubler d'efforts. Notre époque assiste à un spectacle vraiment merveilleux; au dehors, le prestige de la gloire militaire et des moissons de lauriers; au dedans, tous les problèmes industriels, sociaux et politiques abordés de front avec une heureuse audace; partout, le nom de la France admiré et respecté; partout, dans les sciences, les arts, le commerce, une dévorante activité, un besoin incessant de progrès. Cherchons, nous aussi, à être, dans la limite de notre sphère, à la hauteur de notre siècle, et fidèles à la noble devise inscrite sur notre drapeau, sachons suivre ce mouvement général qui entraîne notre belle patrie vers l'amélioration et le développement des forces vives du pays.

RAPPORT

de la

COMMISSION CHARGÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

DE

VISITER LES FERMES

de l'arrondissement de Saint-Dié,

PENDANT L'ANNÉE 1860,

PAR M. DEFRANOUX,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Permettez-nous un très-court préambule qui, d'ailleurs, peut vous apprendre un fait ancien assez piquant.

Virgile ayant guéri plusieurs chevaux des écuries de l'empereur Auguste, reçut de lui la ration journalière de pain attribuée à chaque palefrenier ; puis, à quelque temps de là, pour avoir deviné qu'un magnifique poulain de Crotone était né d'une mère malade, comme pour avoir prédit avec succès qu'en conséquence, il n'aurait ni force, ni légèreté, il vit doubler la même ration qui fut encore augmentée, à la suite d'un jugement aussi exact porté sur des chiens venus d'Espagne.

Frappé de ce talent de divination, l'empereur, qui craignait

de ne pas être le fils d'Octave, le consulta secrètement, et Virgile de répondre, en souriant :

« Après avoir trouvé la trace de leurs aïeux, on découvre l'origine des animaux, mais non celle des hommes; cependant je puis conjecturer ce qu'était ton père : il était fils de boulanger, car tu m'as payé en pain, et c'est bien là le propre d'un fils de boulanger. »

Ainsi préluder à ce rapport, Messieurs, c'est nous incliner, en passant, devant le plus divin des chantres agricoles; c'est dire que nous avons tâché d'être plus judicieux, dans nos appréciations, qu'Auguste dans ses récompenses; c'est, en tous cas, montrer combien votre Commission voyageuse se trouve encore sous l'impression de l'éloquence avec laquelle, tout récemment, l'homme de tête et de cœur qui préside l'excellent Comice de Saint-Dié, recommandait, devant une multitude recueillie d'ouvriers de la terre, l'étude de l'immortel poème des Géorgiques.

M. Blondin, notre collègue aimé, est-il ici? S'il y est, que cette manière de reconnaître l'hospitalité cordiale et charmante que nous avons reçue de lui et de ses collègues ne blesse pas trop sa modestie!

GRANDES PRIMES DÉCERNÉES AU NOM DU GOUVERNEMENT.

Propriétaires.

Ferme du Grand-Faing de Sainte-Marguerite.

Voici d'abord l'habitation de M. Basquin où sont trois sœurs qui ne se quittent pas : l'agriculture, l'horticulture et l'industrie.

Dans de vastes greniers où règne une propreté extrême, de magnifiques récoltes sont disposées avec ordre.

On n'a qu'à applaudir à la manière dont est construite et ventilée l'étable qui, dans son genre, est un modèle.

Vingt-sept sujets de l'espèce bovine et quatre animaux

de l'espèce porcine témoignent, par leur aspect, des bons soins corporels et de l'alimentation substantielle qu'ils reçoivent.

Onze hectares de prés ont été rapidement transformés par le drainage, la fumure et l'irrigation, et 17 hectares de terres arables se couvrent de riches cultures.

Les instruments perfectionnés de labour, de culture, de récolte et de préparation, soit des produits, soit de la nourriture, sont nombreux et avantageusement utilisés; on vient d'y joindre la faux à blé du nord, si supérieure à la faucille, sous le rapport de la célérité, et qu'un ouvrier de cette contrée fera fonctionner devant les faucheurs du pays, non encore entraînés par le succès avec lequel vient de la conduire une de nos vieilles connaissances, l'irrigateur Flandré, dont il sera plus loin question.

Les fumiers sont l'objet des soins les plus susceptibles de prévenir la perte de leurs principes actifs, et les purins, quand ils ne concourent pas à l'irrigation, sont mêlés à des composts.

A tout cela ajoutons le plus grand des trésors agricoles : une ménagère alerte à laquelle bétail et basse-cour doivent un bien-être remarquable.

Au résumé, M. Basquin a rendu très-bon un fonds simplement argilo-siliceux, il a fait de son exploitation une petite école où souvent viennent s'instruire les laboureurs qui ont le feu sacré; et lui décerner une médaille en vermeil de 1^{re} classe, accompagnée d'une prime de 200 fr., sera donner aux propriétaires une idée saisissante du prix à attacher aux spéculations lucratives, et en tous cas moralisatrices, dont les industries agricoles peuvent être l'objet.

Fermiers.

Ferme de Robache, commune de Saint-Dié.

Ici M. Giraud-Cuny nous montre 37 hectares de terre de sable et de schiste du grès rouge, couvertes, avant l'entrée

en ferme, de fourrages insalubres et de maigres cultures ; en d'autres termes, nous sommes sur un terrain assaini et fécondé, dont les produits rivalisent avec ceux des meilleurs sols ; en effet, la valeur du domaine a plus que triplé, et c'est l'intelligence du fermier qui, avec un bail de 30 ans, a fait le miracle.

Pourvus de cent mille tuyaux de drainage, 45 hectares de prés sont venus fournir les fourrages les meilleurs et les plus abondants, sous une irrigation réglée par la bonde automotrice, dans les derniers spécimens de laquelle d'importants perfectionnements ont été introduits par l'atelier de confection d'instruments agricoles du collège de Saint-Dié.

Le système réunit dans un bassin les eaux de drainage et de source dont l'écoulement continu ne suffirait pas pour l'arrosage, même à faible distance de leur émergement ; aussi peut-on leur donner un débouché plus considérable que celui d'arrivée, et la bonde automotrice permet-elle d'ouvrir, au moyen d'un mécanisme ingénieux et simple, l'issue destinée à livrer passage au contenu du bassin qu'elles ont rempli.

Grâce à une rotation septennale permettant trois fumures, les terres valent les prés.

Le bétail doit à la prévoyance et à la bourse du maître une demeure salubre ; ses déjections liquides sont mélangées aux eaux irrigantes, et il est l'objet des soins corporels les plus minutieux.

Au nombre de 24, les animaux de l'espèce bovine sont un intéressant spécimen de la noblesse animale promise par le perfectionnement de la race vosgienne, enfin en train de devenir une importante réalité.

Six vaches fournissent environ 46,000 litres de lait employé à la fabrication d'un fromage estimé.

Ne disons pas qu'ici l'espèce ovine s'en va, car la bergerie renferme 434 très-beaux sujets.

Enfin, depuis 45 ans, une tenue exemplaire de la comptabilité couronne l'œuvre de progrès éminent du digne élève de Mathieu de Dombasle.

Accessoirement, nous avons vu avec un vif intérêt, dans un grand et fertile potager conquis sur la tourbe et le schiste, une treille et des espaliers garnis de fort beaux fruits.

Voilà pour la ferme, et maintenant, voici pour le fermier : M. Cuny est plus encore qu'un agronome consommé ; il est un homme des plus honnêtes ; de peur de faire tort à des mérites non encore récompensés, il n'a rien sollicité ; et au fermier qui donne avec modestie tant d'exemples, et qui, propriétaire, serait sans doute difficilement égalé, nous devons une médaille d'argent de 1^{re} classe et une prime de 300 fr.

Ferme de la Forain, près Senones.

A la Forain, nous avons devant nous M. Dubit, humble travailleur qui, n'ayant jamais pu lire que dans le sillon, espère, sans capital, arriver au bien-être, dans une ferme où huit familles viennent de se ruiner.

Pourtant il y avait là une étendue de 22 hectares, et l'eau qui, salubre et bien employée, est à la fois engrais et amendement, ne manquait pas ; mais les champs et les prés étaient de culture ou d'accès difficile, et sur beaucoup de points en friche, il ne poussait, parmi des bruyères ou des roches, que de rares brins d'herbe.

Hé bien ! toute pièce est devenue aisément labourable ou accessible, et, après défrichement, les sols improductifs ont été, les uns mis en culture, les autres convertis en prés arrosables ; l'étable étant insalubre, on en a remplacé les parties inférieure et supérieure par deux solides planchers ; puis, le grenier ne pouvant être abordé, on en a percé le mur, pour la construction d'un chemin d'accès qui, en permettant à une voiture chargée d'y arriver, économise main-d'œuvre et temps.

Quant aux cultures, elles sont devenues belles sous des soins de toute espèce et sous la machine à fumier : le bétail.

A ce fermier, louons un rocher pour 30 années : au bout d'un an , nous aurons un champ ; à ce travailleur offrons une médaille d'argent de deuxième classe et une prime de 300 fr. ; ce sera , en lui décernant un titre de noblesse bien acquise , exhorter le propriétaire à lui tenir compte , à l'expiration du bail , de la plus-value de la ferme.

**L'atelier de confection d'instruments agricoles
du collège de Saint-Dié.**

Les écoles sont le lieu où l'enfance et la jeunesse apprennent à devenir utiles ; exemple : le collège de Saint-Dié où est l'atelier d'où sortent les bondes automotrices perfectionnées qui procurent un arrosage si judicieux aux prés de M. Cuny.

Évidemment, avoir perfectionné, quand on n'était tenu que d'exécuter, est un fait qui exige une médaille d'argent de 1^{re} classe et une prime de 400 fr.

Ferme de M. Durand , à Robache.

M. Durand crée , à Robache, sur un maigre terrain de grès rouge avoisinant la ferme de notre grand donneur d'exemples , M. Cuny, une exploitation agricole qui promet d'être magnifique.

En attendant l'époque où nous pourrons apprécier chaque détail , et , sans doute , décerner à ce propriétaire éclairé une de nos grandes primes , disons que le poulailler , la porcherie , l'écurie , l'étable , les caves et les greniers sont des modèles.

Bon *Mathieu le rural* , que n'étais-tu encore là , toi fondateur le plus utile de notre Société , pour diriger la visite des fermes ! Jamais mission n'aurait été mieux remplie que la nôtre , et tu aurais pu voir l'avènement de tout ce que tu voulais dans la prédication qui te valut le surnom le plus capable d'anoblir un citoyen.

Nous devons , Messieurs , ce pieux souvenir à l'homme

de bien et de labeur qui a laissé dans notre cœur et dans cette enceinte un vide que , pour les survivants qui ont joui de son doux commerce , rien ne pourra combler.

PRIMES DÉCERNÉES AU NOM DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION.

MÉMOIRES:

Dans le canton de Charmes, M. Trouillet a cherché à substituer à la coutume viticole du pays une méthode qui , dit-on , a été appliquée avec succès sur plusieurs points.

Auditeur assidu des leçons du professeur, et observateur attentif des travaux des expérimentateurs, M. Gardeur, instituteur à Charmes, n'a voulu laisser se perdre ni enseignement, ni faits : qu'il en soit remercié, en attendant que la Société, assez édifiée, puisse, en matière si délicate, statuer sans crainte d'aller précisément contre son but : le progrès incontestable.

Nous exprimer ainsi n'est pas nous dérober au devoir d'être justes à l'égard du mémoire ; c'est prier l'auteur de le compléter par la continuation de ses utiles observations ; c'est lui dire que nous sommes désireux de le récompenser en 1864.

M. Thomas, de Ménil, traite pertinemment de l'irrigation ; son mémoire rappelle son estimable étude sur le drainage ; mais comme il ne la prime pas, nous devons nous borner à applaudir à la continuation de son zèle.

CRÉATION DE PRAIRIES NATURELLES.

M. Flandré, de Saulcy-sur-Meurthe, sans cesse occupé à faire pousser de l'herbe, a pris à bail, pour 12 ans, à raison de 15 fr. par hectare, plus de 3 hectares de grève caillouteuse situés le long de la Meurthe, à laquelle il a

emprunté l'eau dont il avait besoin ; l'essai a été couronné de succès ; notre irrigateur sous-loue , pour 4,500 fr. , sa création, et ses imitateurs ayant obtenu 47 hectares de pareilles grèves , la commune se trouve enrichie d'une étendue importante de bons prés.

Mais c'est à l'initiative de l'ancien maire , M. Étienne , que nos praticulteurs devront , pendant 12 ans , leur belle conquête ; en effet , ce magistrat n'a pu vaincre aisément les mille difficultés inséparables des questions de suppression de terres vagues , et , sans sa sollicitude extrême pour l'intérêt de sa commune , nous aurions un exemple de moins à signaler aux maires.

Ainsi , MM. Flandré et Étienne doivent recevoir ensemble la médaille d'argent de 4^{re} classe qui revient aux travaux de l'un et à la persistance de l'autre.

En vertu du principe que l'eau fait l'herbe ou aide à la faire , M. Grosdidier , agriculteur à Anould , a voulu convertir en prairie arrosable deux hectares de terrain ; pour aboutir , il a recouru à des terrassements et à l'établissement d'une roue à augets qui élève les eaux à la hauteur du sol ; et , le travail terminé , il a vu la location du terrain monter de 75 à 250 fr.

Une médaille d'argent de 4^{re} classe rappellerait toujours à M. Grosdidier qu'avant d'acheter d'autres terres , il faut porter celles qu'on a à leur plus haut degré de fertilité.

EXTENSION ET PERFECTIONNEMENT DES IRRIGATIONS.

Le ruisseau de Bellevutte traverse les prairies situées entre Ménil et Saint-Pierremont.

Sous la direction de M. de Ravinel , on a construit un barrage ; et , de chaque côté du ruisseau rectifié , on a creusé un canal d'irrigation.

Le canal du côté droit mesure 4,400 mètres , et arrose 9 hectares ; celui du côté gauche mesure 4,000 mètres , et

arrose 40 hectares ; l'eau s'échappe sur chaque propriété, par une ouverture dont la largeur est calculée sur la surface à mouiller, et 200 parcelles ainsi assainies et irriguées ont été considérablement améliorées.

L'idée de M. de Ravinel a été heureuse ; elle a été menée à bien ; et pour en tirer le surcroît de ressources fourragères à désirer, il y a eu de vives résistances à vaincre.

Aussi devons-nous, dans ce concours, rendez-vous fraternel des gens de cœur de toutes les conditions, offrir une médaille d'argent de 1^{re} classe à l'honorable député qui a amené tant de monde à se laisser faire tant de bien.

EXTENSION DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Nous voici en pays de rotation triennale avec jachère morte.

Comment, ayant une femme de faible santé et des enfants en bas âge, M. Perrut, cultivateur à Médonville, a-t-il pu rompre avec ce mode désastreux de culture ?

Il a redoublé d'ardeur ; ne laissant en jachère morte que les minimes parcelles enclavées, il a planté d'arbres 55 ares de mauvaises friches ; sourd aux sarcasmes, il a voulu appliquer aux autres pièces la rotation quadriennale ; à cet effet, il a mis en prairies le tiers de ses terres ; à l'aide de racines de la jachère cultivée, il a nourri un surcroît d'animaux ; plus de bétail a fourni plus de fumier ; plus d'engrais a mieux fumé le blé ; quand l'engrais mixte n'a pas suffi, il a enterré la seconde coupe de trèfle ; enfin, comme couper vite est bien récolter, il a substitué, partout où il l'a pu, la faux à céréales à la faucille.

Assurément cette leçon pratique d'agriculture avancée, donnée sur 35 hectares de terres, vaut une médaille d'argent de 1^{re} classe.

M. Turlat, cultivateur à Courcelles, médaillé en 1852, et, depuis cette époque, objet de deux rappels de récompense,

présente pour titre à un troisième rappel une superficie de 941 ares, divisée en 330 ares de prairies artificielles, 245 ares de cultures sarclées et 34 ares seulement de jachère morte.

A M. Turlat, donnons mieux, et, par exemple, pour constater en combien grande estime nous tenons sa manière exemplaire de cultiver, offrons-lui une médaille d'argent de 2^e classe.

DRAINAGE.

Par des constructions de conduits, de fossés et de rigoles, M. George, négociant à Darney, a changé une étendue aride, accidentée, ravinée et rocheuse de 375 ares, en un très-bon pré arrosable qui lui fournit un revenu de 600 fr.

En lui décernant une médaille d'argent de 1^{re} classe, encourageons-le à continuer de faire de l'agriculture lucrative.

En 1855, M. le Préfet offrait, pour les travaux de drainage, le concours du service hydraulique, aussitôt sollicité par M. Stoulz, de Saint-Dié, pour l'assainissement d'un pré rempli de laches et de joncs.

L'opération terminée, M. Stoulz récoltait, en 1856, 9,000, en 1858, 42,000, et en 1859, 45,000 kilogrammes d'excellent fourrage.

En lui décernant une médaille d'argent de 1^{re} classe, suscitons-lui des imitateurs.

Sur plus de 5 hectares d'un terrain tourbeux, de pente raide, et souvent raviné, M. André, négociant à Bruyères, a exécuté, à l'aide de 500 mètres cubes de pierres extraites de la forêt voisine, des travaux permettant aux eaux fertilisantes sorties des drains, de se rendre dans un étang d'où elles sont dirigées sur les prairies à irriguer : aussi demandons-nous, pour ce travail exemplaire, une médaille d'argent de 2^e classe.

Dans son désir de conquérir à la commune, sur des eaux stagnantes et sur des roches, un terrain de 418 ares, par lui loué pour 42 ans, M. Berquand, cultivateur à Lépanges, a cédé à bail une partie de ses terres.

A l'endroit des roches, il a fait parler la poudre ; à celui du marécage, il a péniblement drainé ; quant aux eaux sortant de la pièce assainie, elles ont été employées à l'irrigation des prés et à la mise en activité d'une féculerie qui est son œuvre.

En ce que, dans 42 ans, M. Berquand rendra à la commune une terre de haute fertilité, remettons-lui une médaille d'argent de 2^e classe.

Près d'une roche de 40 ares dont il a fait un potager, M. Balland, cultivateur au Fays, voit un mauvais pré de 50 ares, et notre zélé travailleur de défoncer, de niveler, de drainer, d'élever un long mur de soutènement, d'utiliser l'eau sortie du drain, et de se créer ainsi des titres à la mention honorable que nous sollicitons pour lui, en nous fondant sur ce motif que, souvent, de petits exemples en suscitent de grands.

Par le drainage, M. Houillon, cultivateur à Rapey, a doublé les produits d'un terrain de 6 hectares ; ses beaux travaux d'assainissement du sol ont été récompensés, en 1855, par une médaille d'argent, et en 1856, par un rappel de médaille.

MISE EN VALEUR DE TERRAINS IMPRODUCTIFS.

Travailleur d'un courage surhumain, âgé, pauvre, poursuivi par l'envie et raillé dans tout effort, M. Collin, aide de culture à Dolaincourt, se rend, après le battage des céréales, et par la pluie, la neige ou la gelée, sur le pire des terrains communaux, il l'attaque avec le pic, le levier, la masse, la pioche et la pelle ; dans le but de fournir les

cantonniers de matériaux, il dépose sur la route les grosses pierres ; avec les petites que, comme les autres, il emporte à dos, il répare les chemins ; et quand il a fini, un fonds fertile se trouve avoir surgi là où on l'attendait le moins.

C'est dans ces conditions qu'il vient de s'emparer, à titre provisoire, c'est-à-dire, par bail, de 2 hectares de terrain ; c'est par cet effrayant labeur que, tout récemment, il a atteint son but qui était, avec un légitime désir d'améliorer son sort, de provoquer autour de lui l'extension du territoire arable.

Les gens de cœur, Messieurs, travaillent pour les autres comme pour eux, et voilà pourquoi, même dans une humble condition, ils laissent, en mourant, une forte empreinte de leur utilité ; en effet, après avoir ravi à celui qu'aujourd'hui on admire des parcelles déjà rendues productives, et l'avoir poursuivi de sanglants quolibets sur celles qu'un sort jaloux lui avait dévolues, on a fini par l'imiter.

Est-ce vrai, dirons-nous à tous ceux qui, à son exemple, viennent de rendre féconde une vaste propriété communale jusque-là improductive ? Et tous, même ses détracteurs et ses persécuteurs, nous répondront : *c'est vrai*.

Le sol, dit Columelle, s'engraisse sous le pas du laboureur ; il se défriche, Messieurs, sous celui de Collin, que valent tous ses enfants, auquel M. Turlat a presque forcé la main pour lui faire demander son admission dans ce concours, et qui, bien que déjà publiquement récompensé par le Comice agricole de Neufchâteau, doit recevoir de nous une médaille d'argent de 1^{re} classe.

Après le modèle des ouvriers de la terre, le modèle des pasteurs !

En arrivant dans la paroisse qu'il dessert, M. Desfourneaux la trouva sans maison d'école ; le presbytère était une masure ; l'église qui tombait en ruines n'avait ni cloche, ni horloge ; nulle clôture ne protégeait le champ de repos, et les côteaux dominant le village fournissaient des produits à peu près nuls.

Après avoir, avec les habitants, pourvu aux besoins les plus pressants du culte et de l'enseignement, il s'affligea de voir le territoire de Malaincourt, très-vaste relativement à sa population, ne pas assez produire, malgré une prodigieuse activité; il attribua le fait à ce que la raideur de la pente des côteaux s'opposait à l'accès des engrais d'ailleurs insuffisants, à ce que les pluies ravinaient ou entraînaient les terres, et à ce que le soin des mauvais sols faisait négliger les bons terrains : aussi ne vit-il de remède à l'état des choses que dans la prédication et dans l'exemple agricoles.

En conséquence, il conseilla de couvrir de vignes les coteaux exposés au sud, de boiser les mauvaises pentes mal situées, et de laisser le reste en pâturages plantés d'arbres fruitiers; tout aussitôt, il acheta 4 hectares de terres en friche; ayant, pour l'acquit de sa conscience, inutilement tenté des semis de céréales, il planta une vigne qui produisit un excellent vin; enfin, pour compléter son œuvre, il mit ici des hêtres et des résineux, là des glands, et ailleurs, dans l'intérêt des abeilles, des acacias blancs ou des cytises.

Tout vint bien; les faits furent entraînants, et la commune de Malaincourt se trouva engagée dans la voie des meilleures pratiques agricoles.

La civilisation, Messieurs, étend sans cesse le cercle du bien à faire par les ministres de Dieu; la science les veut pour apôtres, et surtout ils ont à attacher le laboureur aux lieux où le Divin Maître se manifeste le plus; qui donc, mieux que le digne pasteur, entend l'appel, y répond, et, par suite, mérite une médaille d'argent de 1^{re} classe?

Sur plus de 3 hectares d'un terrain raboteux et effondré, M. Blaison, cultivateur à la Codéesse, s'est livré à des extractions de roches, à des apports de terres et à des constructions de murs de soutènement, équivalant à une si parfaite transformation du sol que, sur chacun de ces 3 hectares, il peut entretenir une tête de gros bétail.

Si, à côté d'un nouveau pain, naît un homme, nous

estimons qu'à côté d'un nouveau pré, nait un troupeau, et, en conséquence, nous sollicitons pour ce labeur une médaille d'argent de 1^{re} classe.

REBOISEMENT.

Dans une commune qui, privée de ressources, vend une partie de sa coupe affouagère pour s'en créer, M. Ferry, maire d'Entre-deux-Eaux, a fait planter et semer 36 hectares de terrain; et, sous sa conduite, ses administrés ont relié, par un chemin de deux kilomètres, la commune à la route départementale de Saint-Léonard.

Montrer cette prévoyance est indiquer aux autres magistrats la voie à suivre, et mériter une médaille d'argent de 1^{re} classe.

Par les soins et sous la direction de M. Vauthier, garde forestier mixte à Biffontaine, ont eu lieu, sur le territoire de quatre communes, le semis et le repiquage de 92 hectares, la construction d'un chemin de 1,300 mètres, et l'élargissement d'une tranchée de 320 mètres.

Une médaille d'argent de 2^e classe doit donner à cet estimable agent la mesure du prix que nous attachons aux travaux sérieux de sylviculture.

La même distinction pourra être à bon droit accordée à M. Blaise, garde forestier communal, pour avoir dirigé, à Fresse, avec intelligence et succès, la plantation de 45 hectares, la rectification de 32 hectares et le semis de 13 hectares.

Quant à M. Fève, chef de plantation à Aydoilles, prouvons-lui, par une mention honorable, qu'il a bien mérité des propriétaires de la forêt d'Halvansays, en la repeuplant avec un plein succès d'arbres résineux.

INTRODUCTION DE MACHINES ET INSTRUMENTS PERFECTIONNÉS.

Ici, dans le louable but d'émanciper les bras du laboureur, au profit de son bien-être, de son intelligence et de sa dignité, on a imaginé, exécuté, puis perfectionné une machine qui accomplit les tours de force les plus utiles, car elle bat le blé, coupe la paille en deux sens, et râpe ou coupe les racines.

Pour en faire un hache-paille, on remplace le batteur par un cylindre qui, à la fois, coupe et divise le chaume.

A l'instrument est joint un râpe-racines fonctionnant soit avec le batteur, soit avec le hache-paille dont il est indépendant.

Cette adjonction n'a pas semblé constituer une amélioration sensible; en effet, l'instrument prend la place et la force qu'il prendrait s'il était isolé, et l'avantage se réduit à la facilité de mélanger les racines coupées avec la paille hachée ou les menues pailles, quand le batteur fonctionne.

Tout au contraire, on considère comme un bien important perfectionnement la possibilité de transformer le batteur en hache-paille; on attribue surtout une haute utilité au cylindre qui, *divisant* la paille qu'il coupe, la rend douce au palais des animaux, si souvent ensanglanté par les pointes résultant de l'instrument de l'illustre Mathieu de Dombasle.

Honneur à l'inventeur, M. Ravon, de Brantigny! Honneur à M. Dumont, mécanicien à Charmes, pour avoir traduit en fait qu'il a ensuite perfectionné, l'idée féconde qui vient d'éclore dans ce département! Puis, afin de voir les deux hommes de progrès qui se complètent ainsi l'un l'autre sortir d'ici en se donnant la main, discernons à chacun d'eux une médaille d'argent de 1^{re} classe, qui leur rappelle toujours que les plus grands succès résultent d'accouplements d'efforts.

RÉCOMPENSES EN DEHORS DU PROGRAMME.

Quand, sur tant de points, montrer aux hommes des voies meilleures est, à peu près, prêcher dans le désert, chaque

concours nous prouve, Messieurs, que nous avons toujours la bonne fortune de voir surgir de nos appels en faveur du progrès, l'utile et le beau sous leurs formes multiples : en effet, moralement, quoi de plus éclatant à faire briller devant vos yeux, que la manière dont madame Herbrich, de Senones, gagne sa vie et celle de sa famille ?

*Agée de 54 ans, elle a un mari dont la santé est délabrée ; de 12 enfants qu'elle a élevés, il lui en reste 4 petits, dont 2 sont estropiés et infirmes ; puis garde-malade de presque tous les siens, elle est sans ressources.

Dans cette triste position, elle pourrait, ne songeant qu'à ceux-ci, mendier leur pain sans honte ; mais là où l'esprit de charité souffle, on ne tend la main qu'à la dernière extrémité.

Aussi, après avoir rempli, à la maison, ses devoirs de mère et d'épouse, la digne femme se dévoue-t-elle pour les incurables, pauvres ou riches, n'accourant jamais plus vite à leur chevet que quand ils sont abandonnés par l'égoïsme ou par la peur.

C'est ainsi qu'à Ménil, voyant amis et famille s'éloigner à toujours de Gérard, Nicolas, dévoré par une affection hideuse et pestilentielle, elle s'est établie devant son lit, tâchant de prévenir le trop fâcheux effet du vide régnant autour de cet infortuné, lui prodiguant les soins corporels les plus constants, lavant son linge qu'on repoussait avec dégoût, et, après son décès, ayant seule le courage de l'ensevelir.

Soigner le laboureur équivalant à soigner la nourrice du genre humain, la terre, 23 notables de Senones et de Ménil viennent, pasteurs et autorités en tête, solliciter pour cette émule des sœurs de charité une mention honorable.

L'accorder, Messieurs, à défaut d'être assez riches pour mieux faire, sera, s'il en était besoin, retremper tant d'esprit de sacrifice, ce sera recommander la vertueuse infirmière pour un prix Monthyon ; ce sera, en tout état de cause, en rendant complète la communion d'exemples à publier dans

nos *Annales*, clorre d'une manière touchante votre programme de récompenses.

Mais je n'ai pas tout dit, en fait de traits édifiants; et voici que notre lauréat collectif, le collège de Saint-Dié, représenté par son digne principal, nous prie de le laisser couronner, à son tour, madame Herbrich, en lui remettant sa prime de 400 fr.

Faites, noble collège : la charité est ce qui rapproche le plus de Dieu; et surtout, comme votre belle inspiration le prouve, le bien attire le bien; que disons-nous? Il est le progrès lui-même, car, nous a-t-il été dit, vous voulez mériter d'autres prix agricoles.

En vérité, Messieurs, il fait si bon parler des gens de bien, que nous nous affligeons ici d'avoir à dire notre tâche terminée.

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS LITTÉRAIRE

ET ARTISTIQUE DE 1860,

PAR M. LEBRUNT,

Secrétaire perpétuel.

MESSIEURS,

Vous avez renvoyé à votre Commission du concours littéraire et artistique quatre demandes, qui vous sont parvenues dans le courant de cette année. L'une d'elles a été écartée, et l'ouvrage qui l'accompagnait n'a pas été jugé digne de fixer votre attention. Pour les trois autres, la Commission, dont je suis l'organe, vous a fait des propositions de récompenses que vous avez adoptées à votre dernière réunion.

Le nom de Pellet est populaire dans les Vosges. Tous, nous avons sur nos rayons le petit volume de ses poésies, humble violette qui se cache parmi les fleurs, mais dont nous aimons, de temps en temps, à savourer le parfum. Notre concours littéraire de cette année nous a valu une pièce de vers intitulée : *Le Plagiaire*, où il s'agit de ce petit volume qu'un autre avait volé à l'auteur, par un abus de confiance, mais qu'il a été obligé de restituer, par arrêt du tribunal.

Laissez-moi vous faire un résumé rapide du sujet de la pièce dédiée aux mânes de notre ancien collègue. Quelques citations vous donneront une idée des vers de notre lauréat, M. Lesguillon de Saint-Mandé.

Un auteur presque ignoré devait un certain soir, chez certaine comtesse, lire son début poétique intitulé pompeusement : *Le Classique et le Romantique*.

« C'était l'heure où luttait, schismatique en tous points,
À coups de feuilletons, de vers, de protocoles,
Et souvent même à coups de poings,
La question des deux écoles.

Chacun, de sa doctrine enthousiaste ardent
S'en faisant l'avocat, le martyr ou l'apôtre,
On demandait en s'abordant :

Êtes-vous pour l'un ou pour l'autre ?

Comme dans l'arsenal dormaient les vieux canons,
Le Français belliqueux s'escrimait de la plume ;
On conquérait des mots, on mitraillait des noms,
Et les ordres du jour s'écrivaient en volume.
Un tournoi de langage est promptement fini,
Quand sur le sens du mot chaque causeur s'accorde ;
Mais, quand on n'a rien défini,
C'est une éternelle discorde.

Lamartine par ci, Delavigne par là,
Étaient les étendards de l'une et l'autre armée ;
Et la France un moment sembla
Un volcan de lave enflammée.

Les journaux l'un sur l'autre avançaient à grands pas,
Pointant l'artillerie et lançant le tonnerre ;
C'était absolument la guerre,
Excepté qu'on n'y mourait pas. »

L'auteur commence sa lecture.

« Dans le salon de sa patronne,
A l'entour du lecteur près d'un bureau placé,

D'auditeurs curieux un cercle compassé
Se pressait comme autour d'un trône :
Artistes et bourgeois, amateurs parisiens,
Familiers, amis que pour siens
La dame daignait reconnaître,
Quelques académiciens,
Et d'autres qui comptaient bien l'être. »

Les vers et le talent du lecteur finissent par captiver l'auditoire ; et, la pièce terminée, tout le monde applaudit ; le salon retentit de bravos :

« Parfait ! harmonieux ! exquis ! inimitable !
Délicat ! vigoureux ! charmant !
Comme on fait ordinairement,
Lorsque la pièce est détestable. »

Un seul des auditeurs, plus observateur et plus froid, s'étonne que ces beaux vers viennent d'une pareille source ; et, lorsque l'autre s'approche pour lui demander son avis, il répond par cette question : ces vers sont-ils de vous ? Suit un dialogue assez vif et assez bien rendu. L'auteur enfin, se disant insulté, provoque le critique pour le lendemain, et sort majestueusement, en le laissant en proie aux clameurs que son inconcevable sortie suscite contre lui. Celui-ci sort à son tour en songeant, malgré lui, au lendemain, et en se félicitant toutefois de n'avoir pas fait taire la voix de sa conscience. Mais le lendemain se passe ; la semaine, le mois s'écoule, personne. Il n'y pense déjà plus quand chez un libraire,

« Sur beau papier jésus richement imprimé,
Il voit le célèbre poème. »

En même temps les journaux parlent d'un procès entre deux auteurs qui se disputent des poésies. L'affaire est portée devant le tribunal.

« Le plaignant, dans ses traits doux avec gravité,
Porte d'un cœur naïf la loyauté native ;
C'est une pudeur instinctive,
C'est une force calme avec timidité ;
Sur son front large et pur, cachet de l'harmonie,
Éclate cette majesté
Qui peut devenir le génie. »

C'est Pellet d'Épinal.

L'autre est notre lecteur.

Au bal, un soir de fête, Pellet avait rencontré un voyageur inconnu. De confidences en confidences, l'étranger s'était chargé de faire imprimer à Paris les œuvres de Pellet. Pellet attend, attend trois mois, écrit lettre sur lettre : point de réponse. Il part ; il trouve son livre ; mais le nom de l'auteur n'est point le sien. Ce simple récit est confirmé par un grand nombre de témoins, parents, amis, voisins de Pellet, confidents de son poème que tous ont vu naître. L'adversaire accablé ne peut rien répondre aux preuves qu'on lui présente, et il subit honteusement la condamnation.

Tel est, Messieurs, le canevas sur lequel a brodé M. Lesguillon, qui nous apprend, en terminant, la triste fin du plagiaire, circonstance que nous ignorions.

« Un soir qu'il rentrait par un temps triste et sombre,
Soudain un inconnu, qui se cachait dans l'ombre,
Accourt. . . . Après l'injure éclate un coup de feu !
Il tombe et meurt. . . . Qui donc a fait le crime ?
On pense que c'était un joueur, sa victime,
Qu'il venait de voler au jeu. »

La pièce de M. Lesguillon a plus de trois cents vers. Comme vous avez pu en juger par les citations, la versification est facile. On pourrait signaler quelques rares licences et deux ou trois négligences ; mais elles sont largement compensées par de beaux vers, par de spirituelles saillies, qui font de cette pièce une bonne fortune pour votre concours. L'auteur a, du reste, traité un sujet vosgien ; il remplit parfaitement

toutes les conditions de notre programme. Aussi la Commission a l'honneur de vous proposer de décerner à M. Lesguillon une médaille d'argent de première classe.

La deuxième demande nous a été adressée au sujet d'un ouvrage que l'auteur a écrit avec le plus grand soin, qu'il a orné de titres imprimés au moyen d'un petit composeur mobile, œuvre de ses mains, et qu'il a relié lui-même en trois assez gros volumes in-folio. Les précautions les plus minutieuses ont présidé à la composition de ce manuscrit, qui a pour titre : *Recueil généalogique conforme aux registres civils et ecclésiastiques de Moyenmoutier*, par M. Dantand, et qui est le fruit de vingt années de recherches. Cet arbre généalogique de toutes les familles de Moyenmoutier remonte à l'an 1612. C'est un travail extrêmement précieux pour la commune, à en juger par les attestations de M. le maire et de M. le curé, qui y ont eu très-souvent recours, pour y rechercher des renseignements qu'ils y ont toujours trouvés. La Commission, tout en souhaitant qu'un pareil travail soit fait dans toutes les communes, n'a pu voir dans l'œuvre de M. Dantand qu'une œuvre toute locale, qui n'a qu'un point de contact avec notre programme, et qu'il appartient à la localité même de récompenser. Toutefois elle doit quelque chose à la persistance que M. Dantand a apportée dans un labeur difficile et ingrat. Elle vous propose d'offrir à M. Dantand une prime de cinquante francs, en regrettant que vos ressources restreintes vous interdisent de faire plus.

Notre concours artistique n'a pas non plus été stérile. Dès le mois de décembre de l'année dernière, notre collègue M. Paul Laurent appelait notre attention sur les frères Géhin, et sollicitait notre patronage pour ces deux ouvriers artistes. Depuis, M. Maillard, percepteur à Remiremont, nous a écrit plusieurs lettres remplies des détails intimes les plus intéressants, que je regrette de ne pouvoir vous rappeler ici que sommairement. M. Laurent et M. Maillard me pardonneront de les résumer si imparfaitement.

Vers 1835, Etienne Géhin, fils d'un menuisier de Saint-Amé, quittait l'atelier de son père, pour faire son tour de

France. Le jeune compagnon éprouvait un désir irrésistible qui le poussait vers les régions de l'art. Il parvint à entrer, comme ébéniste, chez un facteur d'orgues de Lyon : c'est là qu'il puisa les premières notions sur la fabrication de ces instruments. Pendant la période des bouleversements politiques de 1848, Géhin dut revenir comme tant d'autres au pays natal, où, associé à son jeune frère, il vécut d'abord, tant bien que mal, de l'état paternel. Mais un pareil travail n'était plus l'objet de ses rêves; une idée fixe le poursuivait sans cesse : celle de construire un orgue tout entier. Je n'entrerai pas dans tous les détails de cette construction; je ne vous dirai pas toutes les privations et tous les sacrifices que se sont imposés les deux frères, qui étaient sans fortune et sans avances pour l'exécution de leur projet, ni le nombre de fois qu'ils ont été obligés, faute d'argent, d'interrompre leur chère entreprise. Mais, dussé-je déplaire à M. le Préfet, en rappelant publiquement et en sa présence sa noble et généreuse conduite à l'égard de deux ouvriers, je dirai que c'est à son initiative qu'est due la formation, pour terminer l'œuvre, d'une liste de souscription, en tête de laquelle il a voulu s'inscrire; je dirai que M. le Préfet et M^{me} de la Guéronnière sont allés visiter les Géhin dans leur atelier; que M. le Préfet, après les avoir félicités et encouragés, leur a serré la main, et qu'Étienne Géhin, ému jusqu'aux larmes, a trouvé dans ce bienveillant accueil une bien douce récompense de toutes ses fatigues, de toutes ses privations. Maintenant la paroisse de Saint-Amé est dotée d'un orgue magnifique, dont les vingt-trois jeux, parfaitement d'accord, rendent les sons les plus suaves.

Votre Commission, Messieurs, tout en remerciant M. Laurent et M. Maillard de nous avoir procuré une si belle occasion de placer si bien une de nos récompenses, a pensé que ce zèle intelligent et persistant pour une œuvre d'art mérite une médaille de première classe. Que ces dignes frères viennent donc la recevoir, en se donnant la main; et puisse cette médaille porter bonheur à leurs entreprises, et contribuer un peu à leur attirer les succès qu'ils méritent!

RAPPORT

SUR

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

OUVERTE, A ÉPINAL,

PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES,

le 23 Septembre 1860.

MESSIEURS,

L'utilité des expositions d'horticulture nous a été démontrée par des expériences si décisives que nous avons vu, depuis deux ans, avec un vif regret, des obstacles insurmontables nous contraindre à ajourner celle que nous avions projetée pour 1858. Cette année encore, l'abstention annoncée de nos jardiniers-fleuristes menaçait de la priver de son ornement indispensable. Nous avons persévéré avec raison. Les belles plantes apportées par les jardiniers étrangers, et les belles collections de fuchsias, de pétunias, de reines-marguerites et de plantes d'ornement en pleine floraison, qu'avec un empressement dont nous lui exprimons notre reconnaissance, M. Derazey fils, d'Épinal, a bien voulu nous envoyer, ont pleinement suppléé à cette absence dont nous avons compris les motifs.

Tout en vous rendant compte des décisions du Jury, je m'attacherai à vous dire quels progrès cette exposition a révélés et quelles espérances légitimes elle permet de concevoir pour l'avenir.

4° PRODUITS AGRICOLES.

INSTRUMENTS AGRICOLES.

Vous aviez eu la sage pensée d'appeler à votre exposition les produits agricoles : soit qu'elle n'ait pas été bien comprise, soit plutôt parce que le cultivateur, occupé de guetter un rare rayon de soleil pour lever ses récoltes si tardives et si longtemps inondées par les pluies, n'ait pu songer à nous apporter des produits qui, d'ailleurs, ne le satisfaisaient pas lui-même, cette première catégorie de votre programme a été à peu près stérile.

Le Jury a cependant remarqué une collection de vingt-cinq variétés de pommes de terre, présentée par M. Voirin jeune, jardinier à Épinal. C'est une série de choix, tirée d'une collection beaucoup plus nombreuse, et cultivée depuis trois ans par cet habile jardinier qui en a successivement écarté toutes les espèces qui ne lui avaient pas donné des résultats satisfaisants. Elle m'a paru tellement méritante que je n'ai pas hésité à l'acquérir au profit de notre Société, et le Jury a prouvé qu'il partageait mon appréciation, en décernant à M. Voirin une médaille de première classe.

M. Balland, de Pallegney, avait apporté plusieurs tiges d'une variété de chanvre qu'il cultive sous le nom de *chanvre de la Loire*. La hauteur à laquelle il s'élève et la régularité de ses formes qui semble promettre qu'il fournira une filasse supérieure à celle du chanvre de Piémont, ont déterminé le Jury à en encourager la culture, en décernant une mention honorable à M. Balland.

Il y a un an, la Société a reçu, de M. Ferry, de la Forge, une gerbe de seigle dont les épis mesuraient près de 2^m50. J'ai cru devoir faire placer ce beau produit à l'exposition, et je m'en félicite ; car le Jury l'a justement admiré, et a accordé à M. Ferry une mention honorable.

Les membres de la Société d'Émulation ne peuvent pas

prétendre aux récompenses des concours. C'était donc uniquement dans l'intérêt de l'agriculture, que M. Chapellier avait placé à l'exposition un très-bel échantillon d'épis d'orge à six rangs. Sans déroger à nos règlements, je cède au vœu du Jury en mentionnant, dans ce rapport, la satisfaction qu'il a éprouvée à l'aspect de ce produit remarquable.

Si cette liste vous paraît bien restreinte, il ne faut pas qu'elle nous fasse renoncer à une idée utile et qu'une année plus favorable couronnera, j'en suis convaincu, d'un véritable succès. Le Jury nous a prouvé combien il partageait notre pensée, lorsqu'il a porté son attention sur les instruments agricoles qui étaient exposés, lorsqu'il a voulu leur accorder une partie des récompenses dont notre programme lui réservait l'application. — Il a décerné à M. Morel-Vautrin, quincaillier à Épinal, qui avait présenté un concasseur, un coupe-racine, une pompe à purin, une baratte et une brouette enchasseuse, instruments précieux que nos cultivateurs peuvent maintenant se procurer sans déplacement, une médaille de seconde classe; et à MM. Vaudrey frères, de Mirecourt, pour leur métier à paillassons et pour un semoir-rayonneur, une mention honorable.

J'avais fait placer à l'exposition la ruche à compartiments, dite ruche tricase, qui nous a été envoyée par M. l'abbé Mougel, de Docelles, et dont il fait usage en Afrique, à Constantine, où il est attaché comme aumônier à un établissement religieux. A ma prière, un autre de nos collègues, M. Colin, de Saint-Laurent, y avait envoyé sa baratte récompensée par une médaille, au concours régional de Strasbourg, et son caveçon à taureaux et à bœufs qui lui a aussi valu une médaille de la Société protectrice des animaux. Ce sont des instruments qu'on ne saurait trop faire connaître. J'ai vu avec plaisir de nombreux visiteurs les étudier avec attention et en comprendre les avantages. Quelques-uns ont paru craindre que la ruche ne fût pas assez chaude pour notre climat, mais, il est évident que, ses compartiments ne devant pas être déplacés en hiver, on pourra toujours, pour

cette saison, l'envelopper d'un surtout de paille. Le Jury, frappé du mérite de ces appareils, a exprimé le désir qu'ils fussent expressément et très-honorablement mentionnés dans ce rapport, MM. Mougel et Colin, membres de notre Société, ne concourant pas pour les récompenses.

FLEURS, PLANTES ET ARBUSTES D'ORNEMENT.

MM. Vaudrey frères, jardiniers à Mirecourt, avaient exposé un riche assortiment de plantes diverses. C'était le plus complet de l'exposition, surtout en plantes de serre chaude des saisons d'automne et d'hiver. Le genre *Begonia* y comptait surtout ces belles variétés aux feuilles de velours nuancées des plus agréables couleurs qui expliquent la faveur dont il jouit. MM. Vaudrey sont au début de leur entreprise commerciale, et leur assortiment témoigne de leur intelligence et de leur goût éclairé. Le Jury leur a décerné la médaille en vermeil.

C'est M. Lahm qui dirige les serres et les cultures de M. Derazey fils. C'est une bonne fortune pour un jardinier que d'être placé sous la direction d'un amateur aussi distingué, aussi profondément versé dans la connaissance des belles plantes et de leurs variétés, aussi empressé de se procurer les nouveautés les plus recommandables. Mais, si l'on a justement admiré celles que renfermaient, surtout dans le genre *fuchsia*, les collections exposées, le Jury n'a pas méconnu, à côté du mérite du maître, celui que le jardinier peut revendiquer : la culture intelligente et attentive des plantes confiées à ses soins ; et, avec l'adhésion de M. Derazey, il a accordé à M. Lahm une médaille de première classe.

M. Jacquemin, dit Jacquet, d'Épinal, en nous apportant de belles fleurs en pleine floraison, n'a pas cédé au désir de participer au concours. Il avait voulu contribuer uniquement à l'ornement de la salle. Aussi n'avait-il pas cherché à composer des collections. Le Jury, justement frappé de la belle floraison de ses plantes, et notamment de ses lys du

Japon et de ses achiménés, comme de la force et de la beauté de ses spécimens des genres canna et gesneria, lui a accordé une médaille de troisième classe.

M. Rendatler, de Nancy, m'écrivait, le 24 septembre, qu'enfant des Vosges, il voulait contribuer, pour une petite part, à l'embellissement d'une exposition d'horticulture qui s'ouvrirait dans son pays natal. Cette petite part a consisté dans une magnifique série de dahlias, en fleurs coupées, comprenant les nouveautés les plus parfaites de formes et les plus brillantes de couleurs. Si les caprices de la mode pouvaient un jour tenter de mettre à l'écart cette fleur si belle et si riche en variétés, il suffirait de jeter les yeux sur la collection envoyée par M. Rendatler, pour rendre toute sa vogue à cette plante admirable. M. Rendatler avait exprimé l'intention de ne pas participer au concours. Vous approuverez le Jury de n'en avoir pas tenu compte, et de lui avoir décerné une médaille de première classe.

MM. Vaudrey frères avaient aussi présenté plusieurs cadres de dahlias, en fleurs coupées, collection belle et riche pour laquelle le Jury leur a décerné une mention honorable.

Ainsi, Messieurs, malgré une abstention regrettable, les concours de la floriculture ont été très-intéressants, sinon aussi complets que nous l'eussions désiré.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

Trop souvent, Messieurs, dans cette catégorie, les expositions consistent en produits exceptionnels, obtenus par hasard, ou par des soins et des dépenses qui en excèdent de beaucoup la valeur. Ces résultats artificiels ne peuvent qu'égarer ceux qui cherchent à connaître avec exactitude la situation et les progrès de la culture maraîchère d'une contrée. Ce ne sont pas ces tours de force que nous devons récompenser, et je me suis félicité de n'en avoir pas rencontré à notre exposition.

On pouvait s'y méprendre pourtant; car, dans le riche assortiment présenté par M. Voirin jeune, il y avait des produits si beaux, et notamment des salades d'une telle grosseur, qu'on aurait pu les croire obtenus à force d'engrais et à l'aide des sacrifices d'une culture exceptionnelle. Mais le Jury savait, comme nous, que M. Voirin porte sur nos marchés des produits tout aussi beaux, et qu'en nous ouvrant les portes de ses jardins, il pourrait nous en montrer de semblables en grand nombre. Il y a longtemps déjà que nous connaissons l'habileté de M. Voirin, les soins éclairés qu'il donne à ses cultures et l'exacte propreté qu'il sait y entretenir. Le Jury lui a décerné avec raison la médaille en vermeil.

M. Arneuld, jardinier à Épinal, a abordé tard la culture maraîchère et, dès cette année cependant, il a marqué, par ses beaux produits, son rang parmi les plus intelligents de nos maraîchers. Il a obtenu la médaille de première classe.

Des médailles de seconde classe ont été décernées à MM. Lainel, dit Pêcheur, et Vernier, jardiniers à Épinal. L'ensemble de leurs produits ne méritait qu'un reproche, celui de n'être pas assez complet.

Il en était de même des lots apportés par M. Jeanjacquot, d'Épinal, maraîcher émérite qui s'applique avec succès à la culture de quelques spécialités, et de M. Arnoux, jardinier de M. Roby, qui a déjà obtenu des mentions honorables à nos précédentes expositions. Les choux monstrueux et les oignons d'un développement exceptionnel qu'il avait apportés ont été justement admirés. Le Jury a accordé à l'un et à l'autre une médaille de troisième classe.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, du nombre des récompenses obtenues dans cette catégorie de l'exposition. Après l'agriculture, la culture maraîchère est la plus utile et la plus nécessaire à l'alimentation publique. Le Jury, d'un autre côté, a jugé avec raison qu'il fallait faire la part des difficultés qu'une année froide et abondante en pluies avait opposées aux soins de nos maraîchers, et, les jardiniers d'Épinal participant seuls au concours, il a pu, outre l'importance

qu'il devait attacher aux légumes exposés, se préoccuper encore plus de ceux qu'ils apportent constamment sur nos marchés et qui attestent mieux encore le degré de perfection de leurs cultures.

ARBORICULTURE.

Les concours d'arboriculture excitaient, cette année, un intérêt exceptionnel. Depuis trois ans, grâce à l'initiative de M. le Préfet et à la sage libéralité du Conseil général, un habile professeur, M. Trouillet, est venu faire, dans trois de nos arrondissements déjà, des cours publics d'arboriculture qui ont eu le succès le plus complet. Depuis la même époque, une Société départementale s'est formée; des Sociétés de circonscription embrassent tout le territoire de ces trois arrondissements et s'occupent, avec le zèle le plus actif et le plus digne d'éloges, d'appliquer et de propager les principes du professeur. En ouvrant un concours spécial entre ces Sociétés, nous pouvions avoir agi prématurément, et c'est sans doute cette pensée qui en a détourné quelques-unes d'y prendre part. Mais, nous savions que, dans cet intervalle bien court, en effet, des progrès très-remarquables avaient été accomplis, et que les membres de ces Sociétés s'étaient empressés d'abjurer des pratiques routinières, illogiques et souvent plus propres à contrarier qu'à favoriser l'action de la nature, pour leur substituer des méthodes raisonnées et fondées précisément sur l'observation de ses phénomènes. Nous avions hâte de révéler les heureuses conséquences de cette transformation radicale, et de prouver ainsi, aux arrondissements qui attendent les leçons du professeur, et où il n'y a pas encore d'association constituée, quel bien ils obtiendront des unes et des autres.

Il était impossible d'espérer un succès aussi complet que celui que nous avons obtenu et dont il est juste de reporter tout l'honneur au dévouement de MM. Venzac, Pécheur et Olry, commissaires de la Société d'Épinal, Mougel,

commissaire de celle de Châtel, et Guillemain, commissaire de celle de Saint-Dié. Ce sont eux qui, avec un zèle vraiment admirable, ont recueilli et formé les collections de ces sociétés, rectifié des dénominations, et disposé et rangé avec un goût parfait, sur les tables de notre exposition, les fruits si beaux et si variés que chacune d'elles y avait envoyés. Permettez-moi d'ajouter que, pendant toute la durée de l'exposition, ils nous ont donné un concours sans limites, et que ce sont eux encore qui, avec notre collègue, M. Vadet, et M. Lainel, ont bien voulu accepter les délicates fonctions de jurés. Vous approuverez que je reproduise ici l'expression des remerciements que j'ai déjà eu l'honneur de leur adresser au nom de notre Société.

La collection de la Société d'Épinal ne comprenait pas moins de 436 variétés représentées chacune par quatre ou cinq exemplaires au moins, aussi remarquables par la perfection de leurs formes que par leur grosseur exceptionnelle. Il faudrait vraiment les citer tous pour ne rien omettre de ce qui méritait l'attention publique : je me bornerai à signaler les bons-chrétiens Williams, les doyennés d'hiver de M. Colin, les beurrés Cyprien, les doyennés Goubaud, et surtout les énormes triomphes de Jodoigne de M. Lervat, les beurrés Diel, sterckmans et colmar nouveau de M. Sonrel, les beurrés gris, les St-Germain et les ménagères de M^{me} veuve Garnier, les beurrés de Merode de M. Kaltombacher, les duchesses d'Angoulême de M. Nicolas, les beurrés de Noirchain et les autres fruits de M. Toussaint, enfin les Léon Leclerc, Suzette de Bavay et Bergamotte Esperen de M. Larcher. MM. Schoell, Houillon, Olry, Roubeau, Vigneron, Roby, Bruer-Jacquemin et Thomas fils, avaient fourni diverses espèces dont les spécimens, chacun dans les proportions qui lui sont propres, ne le cédaient aux autres ni en beauté ni en mérite. Tout distinguait cette belle et riche collection ; et, en lui attribuant la médaille en vermeil, le Jury a ratifié le jugement déjà rendu par l'opinion publique.

Pour apprécier exactement le mérite des autres collections,

il y avait bien des conditions dont le Jury a dû se rendre compte.

La Société de Châtel est moins nombreuse que celle d'Épinal, et une partie de ses membres habite les campagnes. C'était donc, pour M. Mougel, une tâche laborieuse que de former sa collection; et, malgré son activité et son dévouement, il n'a pu en réunir toutes les ressources. Ce qui lui a manqué surtout, ce sont les belles et nombreuses variétés cultivées par M. d'Of-fretun, pomologue distingué et de premier ordre. Avec son concours, cette collection eût pu être aussi riche que celle d'Épinal. Les fruits exposés étaient tous d'une grande beauté, mais plus d'une variété, contrairement au programme, n'était représentée que par un échantillon unique. Il fallait tenir compte aussi de l'avantage d'un climat plus doux et d'un sol plus favorable. En décernant à la Société de Châtel la médaille de première classe, le Jury est resté convaincu qu'avec quelques efforts de plus, et en rassemblant toutes ses ressources, cette Société pourra énergiquement disputer le premier prix dans les prochains concours.

La collection de Saint-Dié était la moins nombreuse en variétés et en échantillons. Sa circonscription embrasse tout un vaste arrondissement, et beaucoup de ses membres, même des plus distingués, n'avaient rien fourni. D'un autre côté, la constitution de cette Société est récente : il y a un an seulement que M. Trouillet lui a donné ses utiles leçons. Enfin, la maturité y est en retard de huit jours sur Épinal et de quinze jours sur Châtel. Aussi, en examinant les beaux fruits apportés par M. Guillemin, et parmi lesquels on a remarqué notamment ceux qu'avait fournis M. Colin, jardinier à Saint-Dié, le Jury n'a pas hésité à décerner aussi à la Société de Saint-Dié une médaille de première classe.

Comme impression générale, je ne dissimulerai pas combien j'ai été étonné des magnifiques collections mises sous nos yeux et de l'intelligence et du goût qui ont présidé à leur choix. Honneur à nos amateurs qui ont su distinguer les meilleures espèces et les importer sur notre sol où ils les

soumettent maintenant à l'application de principes sûrs et de méthodes qui nous promettent de plus beaux résultats encore pour les concours de l'avenir! Celui-ci prenait notre arboriculture dans une période de véritable transformation, et il était facile de reconnaître que cette transformation était plus ou moins avancée, suivant que chaque Société était plus ancienne et avait eu plus de temps pour mettre à profit les leçons des cours publics. Mais, peut-être, Messieurs, y a-t-il trop de tendance, je ne dirai pas vers l'adoption des espèces nouvelles qu'on ne saurait trop mettre à l'épreuve pour retenir celles qui conviennent à notre climat particulier et à nos différents sols, mais vers un abandon trop absolu des espèces anciennes et éprouvées. On rencontrait peu d'échantillons de crassanne, de beurré gris, de bezy de Chaumontel et de Sylvange, espèces qui certes ont autant de mérite qu'aucune des espèces nouvelles. La Société de Saint-Dié, et ce n'est pas, à mes yeux, un de ses moindres titres à la récompense qu'elle a obtenue, m'a paru avoir beaucoup moins cédé à cette propension que les deux autres.

Il y a aussi encore une confusion regrettable dans les dénominations, et l'exposition, grâce aux études attentives dont elle a été l'occasion, a permis des rectifications nombreuses. Une synonymie, multipliée jusqu'à l'abus, explique certainement les erreurs commises, et nous avons pu nous assurer avec plaisir que les trois sociétés exposantes ont l'intention d'adopter la nomenclature définitive proposée par le congrès pomologique de France. C'est une sage résolution; mais, pour qu'elle produise tous ses résultats, diverses mesures sont nécessaires, telles que la formation d'une collection de fruits moulés avec désignations conformes à la nomenclature du congrès pomologique, des vérifications fréquentes, et des exhibitions que l'on peut combiner avec des précautions qui en feraient résulter une véritable enquête sur notre arboriculture. Ces idées, qui ont été l'objet de nombreux entretiens entre les exposants et les commissaires, seront communiquées aux sociétés de circonscription.

À côté des collections des trois sociétés, il était intéressant d'étudier celles de nos pépiniéristes et de nos jardiniers. Leurs établissements sont les sources où vont puiser le plus grand nombre des personnes qui veulent planter de bons arbres. C'est par eux que le pays se peuple des bonnes espèces, et on ne saurait trop désirer que leur tâche soit toujours bien accomplie. Hâtons-nous de dire qu'on ne peut s'en acquitter mieux que M. Bazoche, pépiniériste à Épinal, qui a conquis depuis longtemps vos récompenses et votre estime. Sa spécialité consiste à livrer au commerce des arbres tout formés et déjà en état de production. Il pouvait donc en exposer les fruits, et il avait présenté, en effet, une riche et nombreuse collection; comprenant un nombre de variétés s'élevant à près de cent cinquante. Presque tous nous ont paru magnifiques, et le Jury a eu bien raison de lui accorder une médaille de première classe.

Le Jury a placé en seconde ligne, à mérite égal, M. Boyé, jardinier à Ville-sur-Ilton, et MM. Vaudrey frères, de Mirecourt. Leurs collections très-variées et représentées par de très-beaux fruits, ont valu à chacun d'eux une médaille de seconde classe. Il n'a manqué à M. Vernier, jardinier à Épinal, qu'une collection plus nombreuse, pour s'élever au même rang. Le Jury lui a accordé une médaille de troisième classe.

Les belles expositions de MM. Jeanjacquot, d'Épinal, Balland, de Pallegney, Bannerot, Jacquemin dit Jacquet, et Lambinet fils aîné, d'Épinal, composées seulement de séries bien choisies et bien représentées, ont valu à chacun d'eux, dans l'ordre qui précède, une mention honorable.

Après les fruits, l'attention du Jury s'est portée sur les arbres de replant. C'est sur eux que repose l'avenir de notre production. Heureusement, là encore, on ne pouvait rencontrer que des sujets de satisfaction. Le Jury a divisé avec raison ce concours spécial en deux séries. Dans la première, consacrée aux arbres de replant d'un à trois ans de greffe, il a décerné une médaille de première classe à M. Lainel, dit Pécheur, d'Épinal, dont la collection nombreuse et très-variée

était composée de sujets bien venus et d'une remarquable vigueur. Une mention honorable a été accordée à MM. Jacquel frères, de Saint-Dié, qui avaient exposé de très-beaux sujets, malheureusement peu nombreux. Dans la seconde série, le Jury a accordé une médaille de première classe à M. Bazoche, d'Épinal, et à MM. Vaudrey frères, de Mirecourt. Leurs belles collections d'arbres formés se distinguaient par des mérites différents, mais que le Jury a placés au même niveau : plus de vigueur et de développement dans les arbres de MM. Vaudrey; une entente plus savante de la forme et de la disposition des charpentes dans ceux de M. Bazoche.

MM. Vaudrey ont, en outre, obtenu une mention honorable pour une bonne collection d'arbres d'ornement et de résineux.

Pour que notre exposition d'horticulture fût complète, il était à désirer qu'elle comprît des objets d'utilité et d'ornement nécessaires à nos jardins. Le vœu du programme a été parfaitement rempli sous ce rapport. M. Morel-Vautrin a eu la bonne pensée de seconder l'élan qui a été imprimé à notre production fruitière, en ajoutant à son commerce la série des instruments nécessaires à ses opérations et un grand nombre d'articles d'ornement pour les jardins. Sa collection, choisie avec intelligence, appropriée à tous les besoins et riche en articles qui sont nouveaux pour le pays, n'a pas cessé d'attirer avec raison l'attention des visiteurs. M. Morel-Vautrin secondera ainsi puissamment les progrès qui s'accomplissent, et ce service qu'il rend à l'intérêt public méritait bien la médaille de première classe que le Jury lui a décernée.

M. Main, coutelier à Epinal, avait aussi exposé une série d'instruments à lames d'un usage habituel en arboriculture. Tous les amateurs et les jardiniers qui se fournissent chez lui rendent une éclatante justice à l'excellence des aciers qu'il emploie. Personne n'a mieux établi que lui les greffoirs spécialement recommandés par M. le professeur Trouillet. En lui accordant une médaille de seconde classe, le Jury a plutôt acquitté une dette qu'accordé une récompense.

M. Lagarde, lampiste à Épinal, avait exposé une très-jolie volière, charmant ornement d'un jardin. Le Jury lui a accordé une mention honorable.

Ainsi, Messieurs, en ce qui concerne l'arboriculture, l'exposition a été complète, brillante, intéressante au plus haut degré. Elle a constaté de grands progrès, et j'ai l'intime conviction qu'elle en a préparé de plus grands encore. On ne s'est pas contenté d'admirer; on a étudié, étudié sérieusement, avec un sincère et évident désir de redresser toutes les erreurs et d'apporter des perfectionnements nouveaux. Les expositions nous imposent des charges lourdes pour nos budgets si pauvres; jamais ces sacrifices n'auront été plus utiles.

ANANAS.

Je n'ai plus à vous parler que d'une exposition spéciale, inattendue, et qui nous a causé une agréable surprise. Sans doute, les tentatives de riches amateurs nous avaient prouvé que les plantes des contrées les plus chaudes peuvent être cultivées sous notre sol à grand renfort de chaleur artificielle et de sacrifices que le riche seul peut se permettre; mais, nous n'avions pas espéré qu'une d'elles qui donne un produit exquis et recherché, pût y devenir un jour l'objet d'une culture commerciale. Tel est cependant le problème qu'a résolu un jeune jardinier, M. Rouyer, de Neufschâteau, qui nous a prouvé le succès de ses tentatives, en nous apportant six ananas venus dans ses serres, tous de première grosseur et parvenus à des degrés différents de maturité. Ces beaux produits, dus à des procédés habiles, ont valu à M. Rouyer une médaille de première classe qui l'encouragera à persévérer dans cette intéressante culture.

Telle a été, Messieurs, notre exposition de 1860 sur laquelle je n'ai plus à vous signaler que quelques particularités.

Une parfaite sagacité et un rare discernement ont marqué toutes les décisions du Jury. L'opinion publique les a toutes sanctionnées, et, de la part des exposants, il ne s'est produit

ni une réclamation ni un murmure. Je n'ai pu recueillir que les témoignages bien formels d'une approbation générale. Le concours des visiteurs a été nombreux, et le produit des billets d'entrée nous a permis d'opérer des achats qui, réunis aux dons des Sociétés d'arboriculture et de quelques autres personnes, ont constitué 254 lots, malgré quelques prélèvements que j'avais fait opérer pour reconnaître divers services qui nous ont été rendus, et pour distribuer, à des amateurs et à des jardiniers, quelques fruits qu'ils désiraient étudier. Grâce à ces dons, la valeur totale des lots était au moins égale au produit des billets, et plus d'un porteur de ceux-ci a doublé son argent, grâce aux faveurs du sort. Plus de vingt-cinq lots, non retirés dans le délai fixé, ont été envoyés à l'hospice des orphelins.

Dût-on m'accuser d'un optimisme déplacé, je terminerai en disant qu'il y a eu satisfaction pour tout le monde, pour les exposants, pour les visiteurs, pour le Jury qui a si bien opéré; pour les pauvres, pour nous surtout qui pouvons être assurés que cette exposition donnera une nouvelle impulsion au progrès dans notre pays.

MAUD'HEUX,

Président de la Société.

RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES,

Dans sa Séance publique du 6 Décembre 1860.

I.

**Primes du Gouvernement
attribuées spécialement, cette année.**

à

l'arrondissement de Saint-Dié.

D'après le rapport de la Commission de visite des fermes, et sur les propositions de la Commission d'agriculture, la Société d'Émulation, au nom du Gouvernement et sur les fonds mis à sa disposition par Son Exc. le Ministre de l'Agriculture, a décerné les récompenses suivantes :

BONNE EXPLOITATION.

1^o Propriétaires.

Une médaille en vermeil et une prime de 200 fr.
à M. Basquin, de la ferme du Grand-Faing de Sainte-Marguerite (Saint-Dié).

2^o Fermiers.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 300 fr.
à M. Gérard-Cuny, de la ferme de Robache (Saint Dié).

Une médaille de 2^e classe et une prime de 500 fr.
à M. Dubit, de la ferme de la Forain (Senones).

MACHINES.

Une médaille de 1^{re} classe et une prime de 100 fr.
au collège de Saint-Dié.

II.

**Récompenses
de la Société pour l'instruction élémentaire.**

Sur les propositions de la Société d'Émulation des Vosges, la Société pour l'instruction élémentaire a décerné les récompenses suivantes à divers instituteurs et institutrices du département, pour leurs bons et loyaux services :

Une médaille de bronze à M. Thomassin, instituteur à Saulxures-lès-Bulgnéville.

Une mention honorable à M. Parmentier, instituteur libre à Mirecourt.

Une mention honorable à M. Michel, instituteur à Granges.

Une mention honorable à M. Leroy, instituteur à Cheniménil.

Une mention honorable à M. Jager, instituteur à Bussang.

Une mention honorable à M. Laage, instituteur à Saint-Julien.

Une mention honorable à M. Viriot, instituteur à Claudon.

Une mention honorable à M^{me} Marie Humbert, sœur Amélie de la doctrine chrétienne, directrice du pensionnat à Épinal.

Une mention honorable à M^{me} Brenier, sœur Ligorine de la Providence, de Portieux, institutrice à Beaufremont.

Une mention honorable à M^{me} Petitjean, sœur Mélanie de la doctrine chrétienne, institutrice à Vagney.

III.

Récompenses ordinaires de la Société d'Émulation.

Sur les rapports de ses Commissions, la Société d'Émulation, a décerné les récompenses suivantes :

CONCOURS LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SCIENTIFIQUE.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Lesguillon, de Saint-Mandé.

Une médaille de 1^{re} classe à MM. Géhin frères, de Saint-Amé.

Une prime de 50 fr. à M. Dantand, de Moyennoutier.

CRÉATION DE PRAIRIES NATURELLES.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Flandré, de Saulcy-sur-Meurthe.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Étienne, de Saulcy-sur-Meurthe.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Grosdidier, d'A-nould.

EXTENSION ET PERFECTIONNEMENT DES IRRIGATIONS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. le baron de Ravinel, Député au Corps législatif, maire de Nonsencourt.

EXTENSION DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Perrut, de Médonville.

Une médaille de 2^e classe à M. Turlat, de Courcelles.

DRAINAGE.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Georges, négociant à Darney.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Stoulz, de Saint-Dié.

Une médaille de 2^e classe à M. André, négociant à Bruyères.

Une médaille de 2^e classe à M. Berquand, de Lépanges.

Une mention honorable à M. Balland, du Fays.

Un rappel de médaille à M. Houillon, de Rapey.

MISE EN VALEUR DE TERRAINS IMPRODUCTIFS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Collin, de Dolaincourt.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Desfourneaux, curé de Malaincourt.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Blaison, de la Codéesse.

REBOISEMENTS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Ferry, maire d'Entre-deux-Eaux.

Une médaille de 2^e classe à M. Vauthier, garde forestier à Biffontaine.

Une médaille de 2^e classe à M. Blaise, garde forestier à Fresse.

Une mention honorable à M. Fève, chef de plantation à Aydoilles.

**INTRODUCTION DE MACHINES ET D'INSTRUMENTS
PERFECTIONNÉS.**

Une médaille de 1^{re} classe à M. Ravon, de Brantigny.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Dumont, mécanicien à Charmes.

RÉCOMPENSE EN DEHORS DU PROGRAMME.

Une mention honorable à M^{me} Herbrich, de Senones.

IV.

**Récompenses de l'Exposition d'horticulture
de 1860.**

Sur les propositions des divers Jurys chargés d'examiner et de juger les différents objets qui ont figuré à l'Exposition d'horticulture du mois de septembre dernier, la Société d'Émulation, d'après le programme de cette exposition, a décerné les récompenses suivantes :

1^{re} CATÉGORIE. — PRODUITS AGRICOLES.

Premier Concours.

Néant.

Deuxième Concours

Une médaille de 1^{re} classe à M. Voirin jeune, jardinier à Épinal, pour sa belle collection de pommes de terre.

Une mention honorable à M. Balland, de Pallegney, pour son chanvre de la Loire.

Une mention honorable à M. Ferry, de la Forge, pour son seigle de la récolte de 1859.

Le Jury a aussi mentionné honorablement l'échantillon, en gerbe, d'orge à six rangs, exposé par M. Chapellier, d'Épinal, qui, en sa qualité de membre de la Société d'Émulation, n'a pas concouru pour les primes de l'exposition.

2^e CATÉGORIE. — FLEURS ET ARBUSTES D'ORNEMENT.

Premier Concours.

Une médaille en vermeil à MM. Vaudrey frères, de Mirecourt, pour leur belle collection de fleurs et d'arbustes d'ornement.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Lahm, d'Épinal, jardinier chez M. Derazey, pour la bonne et intelligente culture des belles collections confiées à ses soins.

Une médaille de 5^e classe à M. Jacquemin, dit Jacquet, jardinier à Épinal, pour les beaux spécimens de datura, de lys, etc., qu'il a présentés.

Deuxième Concours.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Rendatler, fleuriste à Nancy, pour sa belle collection de dahlias en fleurs coupées.

Troisième Concours.

Une mention honorable à MM. Vaudrey frères, pour dahlias en fleurs coupées.

Quatrième Concours.

Néant.

3^e CATÉGORIE. — CULTURE MARAÎCHÈRE.

Premier Concours.

Une médaille en vermeil à M. Voirin jeune ,
jardinier à Épinal, pour la variété et la beauté de ses
produits maraîchers.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Arnould, jardinier
à Épinal, pour bel ensemble de produits maraîchers.

Deux médailles de 2^e classe, *ex æquo*,

A M. Lainel, dit Pêcheur, jardinier à Épinal.

A M. Vernier, jardinier à Épinal, pour bel en-
semble des mêmes produits.

Deux médailles de 3^e classe, *ex æquo*,

A M. Adelphe Jean-Jacquot, jardinier à Épinal.

A M. Arnoux, jardinier de M. Roby, à Épinal,
pour la beauté de produits spéciaux par eux exposés.

Deuxième Concours.

Néant.

4^e CATÉGORIE. — FRUITS.

Premier Concours.

Une médaille en vermeil à la Société d'arbori-
culture de la circonscription d'Épinal, pour l'abon-
dante variété et la beauté remarquable de sa collection
de fruits.

Une médaille de 1^{re} classe à la Société d'arboriculture de la circonscription de Châtel-sur-Moselle, pour sa belle et riche collection.

Une médaille de 1^{re} classe à la Société d'arboriculture de la circonscription de Saint-Dié, pour sa belle collection.

Deuxième Concours.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Bazoche, jardinier à Épinal, pour la riche collection de beaux fruits provenant de ses pépinières d'arbres formés.

Deux médailles de 2^e classe, *ex æquo*,

A M. Boyé, jardinier à Ville-sur-Illon.

A MM. Vaudrey frères, jardiniers à Mirecourt, pour belle collection de fruits de leurs cultures.

Une médaille de 3^e classe à M. Vernier, jardinier à Épinal, pour une belle collection de fruits.

Des mentions honorables pour beaux fruits,

A M. Adelphe Jean-Jacquot, jardinier à Épinal;

A M. Balland, de Pallegney;

A M. Bannerot, jardinier à Épinal;

A M. Jacquemin, dit Jacquet, jardinier à Épinal;

A M. Lambinet fils aîné, jardinier à Épinal.

5^e CATÉGORIE. — ARBRES.

Premier Concours.

1^{re} SÉRIE. — ARBRES FRUITIERS EN GREFFES DE 1 A 3 ANS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Lainel, dit Pécheur, jardinier à Épinal, pour belle collection.

Une mention honorable à MM. Jacquet frères, de Saint-Dié, pour beaux produits.

2^e SÉRIE. — ARBRES FORMÉS.

Deux médailles de 1^{re} classe, *ex æquo*,

A M. Bazoche, jardinier à Épinal.

A MM. Vaudrey frères, jardiniers à Mirecourt, pour la régularité et la force des sujets qu'ils ont exposés.

Deuxième Concours.

Une mention honorable à MM. Vaudrey frères, jardiniers à Mirecourt, pour leur collection d'arbres d'ornement.

6^e CATÉGORIE. — CONCOURS UNIQUE.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Morel-Vautrin, négociant à Épinal, pour son bel assortiment d'instruments et d'objets d'utilité et d'ornement pour l'horticulture.

Une médaille de 2^e classe à M. Main, coutelier à Épinal, pour ses beaux échantillons de coutellerie horticole.

Une médaille de 3^e classe à M. Lagarde, lampiste à Épinal, pour un spécimen de volière.

7^e CATÉGORIE. — NÉANT.

8^e CATÉGORIE. — NÉANT.

RÉCOMPENSES HORS CONCOURS.

Une médaille de 1^{re} classe à M. Rouyer, jardinier à Neufchâteau, pour un beau lot de six ananas provenant de ses cultures.

Une médaille de 2^e classe à M. Morel-Vautrin, négociant à Épinal, pour un lot d'instruments agricoles comprenant une pompe à purin, un concasseur, etc.

Une mention honorable à MM. Vaudrey frères, jardiniers à Mirecourt, pour un métier à paillasons et un semoir rayonneur.

Le Jury a voulu aussi mentionner très-honorablement,

1^o Une baratte et un caveçon à bœufs, présentés par M. Colin, de Saint-Laurent, honorés, la baratte, d'une médaille décernée au concours régional de Strasbourg, et le caveçon, d'une autre médaille décernée par la Société protectrice des animaux ;

2^o Une ruche à compartiments, dite ruche tri-case, exposée par M. l'abbé Mougel, de Docelles, employée par lui avec succès dans la province de Constantine (Afrique), où il remplit les fonctions d'aumônier.

M. Colin et M. l'abbé Mougel, en leurs qualités de membres de la Société d'Émulation, ne concouraient pas pour les primes de l'Exposition.

UN MOT SUR GILBERT.

COMPTE RENDU

DE

L'ÉTUDE DE M. SALMON

sur ce poète,

PAR M. J. CONUS,

**PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE D'ÉPINAL,
Membre titulaire.**

Le nom de Gilbert est populaire parmi nous. Tout le monde sait par cœur ses touchants adieux à la vie; mais rien de moins connu que les détails de cette existence si courte et si agitée, qui a suffi cependant pour assurer au jeune poète une impérissable renommée. Il n'y a pas un siècle que Gilbert est mort, et déjà, faute de documents certains, son histoire tourne à la légende, et ses biographes inventent, à plaisir, des fables bonnes seulement pour amuser les esprits avides de romanesque. La plus curieuse production de ce genre est sortie des presses de la librairie Mame, à Tours. C'est une prétendue correspondance inédite de Gilbert avec une de ses sœurs qui aurait vécu en religion. Cette sœur n'a jamais existé que dans la tête de l'éditeur de ces lettres

supposées, et ce travail est une œuvre de pure fantaisie. C'est l'auteur lui-même, l'abbé Pinard, qui en fait l'aveu, dans une lettre adressée à un de nos compatriotes, qui lui demandait des renseignements sur Gilbert. Le public, qui n'est pas prévenu de la chose, prendra pour vrais tous ces jeux de l'imagination, et, une fois répandues, ces fables passeront pour l'histoire véritable du poète. Il faut voir l'étonnement et le dépit de ceux qui ont été dupes d'un livre qu'ils croyaient sérieux; nous en avons entendu plus d'un maudire de bon cœur et traiter de faussaire le malencontreux écrivain qui avait surpris ainsi leur confiance. Ces supercheries littéraires, en effet, sont moins innocentes qu'elles n'en ont l'air, et il n'est pas permis de mentir à la vérité, même en parlant des poètes. Laissons à l'antiquité ses fictions ingénieuses; ce merveilleux des anciens âges a disparu sans retour.

M. Salmon n'a pas pris, avec Gilbert, de pareilles libertés. Un des principaux mérites de son travail, c'est le respect de la vérité, et, sous ce rapport, sa brochure mérite d'être lue avec une entière confiance. Sachons gré à ce magistrat homme de lettres, aujourd'hui que la poésie est un peu délaissée du public et abandonnée à l'admiration obligatoire des écoliers, d'aimer encore assez les poètes pour leur consacrer ses instants de loisir. Il est allé puiser aux sources, a recueilli et soumis à une critique sévère toutes les traditions encore vivantes dans le pays de Gilbert. Il y a mieux : M. Salmon a eu la bonne fortune d'entretenir, au village de Montmotier, près de Fontenoy-le-Château, le fils même de la sœur de Gilbert, vieillard octogénaire, qui se rappelait parfaitement son oncle revenant de Paris, vêtu d'habits brillants et portant l'épée, suivant la mode du temps. Restait aussi une nièce du poète, dont le journal des Vosges annonçait la mort, il y a un an à peine. C'était le dernier membre survivant de la famille. M. Salmon a vu, chez elle, quantité d'objets ayant appartenu à son oncle, et divers meubles provenant de sa succession. Nous voilà loin de toutes les

platitudes mises à la charge du pauvre Gilbert, qui n'est plus là pour réclamer et forcer à reprendre son bien l'auteur modeste, qui lui prête si généreusement sa prose. Avec M. Salmon, nous sommes dans le pays du poète, au milieu des siens, qui l'ont vu, qui connaissent une foule de particularités de sa vie. M. Salmon a fait causer toutes ces bonnes gens, qui s'empressaient de lui apprendre tout ce qu'ils savaient de leur illustre compatriote. Entouré de ces précieux renseignements, M. Salmon ne risquait pas de s'égarer. A lui le mérite de les avoir été chercher, et l'honneur d'en avoir tiré si bon parti.

Gilbert attend encore son biographe. Les obscurités qui recouvraient sa vie étaient un obstacle suffisant pour arrêter ceux qui auraient eu envie d'élever un monument à la mémoire du poète lorrain. Grâce à M. Salmon, qui a soulevé tous ces voiles et réuni pieusement tous les matériaux, le moment est venu d'écrire cette vie intéressante. Pourquoi M. Salmon lui-même ne se chargerait-il pas de ce travail, qu'il placerait en tête d'une nouvelle édition des œuvres de Gilbert? Sa brochure, avec quelques modifications et quelques coupures, ferait une excellente notice, qui se lirait avec intérêt et profit. Tous les détails en sont vrais, rien n'est donné à l'imagination, à la fantaisie, veux-je dire, car l'imagination a fourni à M. Salmon les couleurs vives, avec lesquelles il peint les lieux qui furent le berceau du poète. Tout ce passage respire une émotion vraie, qui gagne le lecteur. La délicieuse vallée de Fontenoy, dit M. Salmon, rappelle la vallée des Charmettes illustrée par J.-J. Rousseau; un autre admirateur passionné et grand peintre de la nature. Mais pourquoi cette complaisance à parler des lieux où naquit le poète? C'est que le sol natal laisse dans l'imagination des traces profondes que le temps n'efface pas, comme tant d'autres souvenirs. C'est la vallée de Fontenoy que Gilbert avait devant les yeux, quand, à l'Hôtel-Dieu, sur son lit de douleurs, il écrivait cette strophe touchante :

Salut ! champs que j'aimais , et vous , douce verdure ,
• Et vous , riant exil des bois !
Ciel , pavillon de l'homme , admirable nature ,
Salut pour la dernière fois !

Je m'oublie un peu ; je n'ai pas encore à vous citer les vers du poète , mais à vous parler du poète lui-même. Aussi bien , cette petite digression nous ramène naturellement au village qui a vu naître Gilbert. Que dis-je , au village ? Fontenoy-le-Château se voit disputer l'honneur de lui avoir donné le jour , par le hameau des Molières , qui montre encore aujourd'hui , avec orgueil , une maison ayant appartenu aux parents du poète. Laissons les deux villages faire valoir leurs titres , à l'appui de leurs prétentions littéraires , et revenons à la brochure de M. Salmon. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails qu'il nous donne de la famille de Gilbert ; c'est assez de tracer à grands traits , sur ses indications , le cadre biographique du poète.

Charles Nodier , dans une sèche et courte notice sur Gilbert , accuse le père de ce dernier d'avoir fait le malheur de son fils , en lui donnant de l'instruction , pour l'élever au-dessus de la condition de sa famille. Châteaubriand aussi , à propos de Gilbert , prend à partie tous ceux qui sacrifient , à des rêves ambitieux , le calme et le bonheur d'une position modeste mais assurée. Qu'est-ce à dire ? Virgile devait donc rester potier , comme son père ; Horace , collecteur d'impôts , comme le sien ? C'eût été grand dommage pour les lettres , il faut bien l'avouer. Mieux vaut sans doute un bon artisan , un estimable cultivateur , qu'un méchant écrivain. Mais , remettons-nous-en à la force des choses , du soin de laisser chacun à sa place , de barrer le passage à la médiocrité prétentieuse , et n'élevons pas , volontairement , des barrières infranchissables , pour arrêter le génie véritable. Pourquoi donc faire un crime au père de Gilbert d'avoir cédé au désir bien légitime de cultiver les brillantes dispositions de son fils ? Quoique à la tête d'une nombreuse famille , nous

dit M. Salmon, sa position de fortune lui permettait de donner à chacun de ses enfants une éducation en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. L'aîné de ses fils étudia pour entrer dans les ordres; mais diverses circonstances l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution. Le quatrième, Nicolas-Joseph-Florent Gilbert, celui qui devait plus tard illustrer le nom de la famille, naquit à Fontenoy-le-Château (Vosges), le 15 décembre 1750. Il fit ses premières études à Fontenoy même, sous la direction d'un jésuite, qui n'eut pas de peine à le distinguer parmi ses condisciples. Sa vive et précoce intelligence allait toujours plus vite que le maître, qui se l'adjoignait volontiers comme moniteur. Le goût du jeune écolier pour la poésie était déjà éveillé; il aimait passionnément la lecture, celle des poètes surtout, et son plus doux passe-temps était de faire des vers. Il avait aussi un caractère décidé, et il en donna des preuves de bonne heure. Son frère le prie un jour de garder un instant son attelage: « Moi, dit l'enfant, je ne suis pas fait pour tenir le fouet, » et il accepte aussitôt le *petit écu* que lui offre en souriant son frère, pour aller chercher fortune ailleurs, sur un théâtre plus digne de lui. Il quitte donc, presque furtivement, la maison paternelle, et le voilà qui chemine résolument, un paquet de livres à la main, sur la route d'Épinal, pour se faire admettre au collège de cette ville. Notre petit déserteur est bientôt ramené par son père, qui, ne voulant pas contrarier ses goûts, le conduit à Dôle, pour lui faire achever régulièrement ses études. Il entra au collège de l'Arc, célèbre établissement tenu par les Jésuites, et d'où sortit plus d'un homme distingué. Aucun incident remarquable ne signala le cours de ses études. On a retenu seulement le mot de son professeur de rhétorique, qui se vantait d'avoir fait des poètes de tous ses élèves, *un certain Gilbert excepté*. Curieux jugement, qui rappelle Corneille et Boileau, eux aussi déclarés incapables par des clercs de procureur.

En 1769, un an après la mort de son père, deux ans après sa sortie du collège de l'Arc, nous trouvons Gilbert à Nancy, admis dans les brillants salons du comte de Lupcourt et de M. Darbès, l'ancien secrétaire intime du roi Stanislas, qui venait de mourir. C'est là que se réunissaient, avec l'élite de la société de Nancy, tous les amis éclairés des lettres et des arts. Gardons-nous d'oublier un avocat de cette ville, M. Mandel, dont la maison hospitalière s'ouvrait aussi aux jeunes gens qui se vouaient aux lettres. M. Mandel fut pour Gilbert plus qu'un confident littéraire ; le sachant dans la gêne, il lui vint délicatement en aide, sans blesser son ombrageuse fierté. Ce Mécène obscur n'avait pas, il faut l'avouer, la main trop malheureuse, car, à l'époque où il reçut Gilbert sous son toit, sa maison était le rendez-vous de quatre jeunes gens qui, tous les quatre, se sont fait un nom dans les lettres. C'étaient Lacretelle aîné et l'abbé Bexon, collaborateur de Buffon, deux prosateurs ; Gilbert et François de Neufchâteau, deux poètes, et le dernier, de plus, homme d'État.

Tant que Gilbert vécut chez M. Mandel, nouveau La Fontaine, libre de toute préoccupation domestique, il se livra tout entier à ses compositions. A ses heures d'inspiration, le jour, la nuit, il marchait à grands pas, gesticulant, déclamant, de toute la force de sa voix, le vers qui venait de naître, et en marquant du pied la cadence. La maison en tremblait. On eût dit un vrai possédé. Cette chaleur d'action, qui pouvait l'aider à enfanter et à polir ses vers, lui nuisait au contraire, quand il voulait en donner lui-même lecture en société. Rien ne put le guérir de sa fureur de déclamer ; conseils, exemples, tout fut inutile. François de Neufchâteau y perdit sa peine, lui passé maître en fait de lecture et auteur de l'art de lire les vers, la meilleure, sans contredit, de ses œuvres poétiques. Peut-être même l'idée de ce poème lui fut-elle inspirée par Gilbert, qu'il peignit, sans le nommer, dans ces vers si comiques :

Ce furieux rimeur, qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé, s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.

Cependant Gilbert, à bout de ressources, songeait à quitter Nancy. Il lui tardait d'être sur un plus grand théâtre, espérant arriver du même coup à la fortune et à la gloire, pour laquelle il se sentait fait. Il vint donc à Paris, avec une lettre de recommandation pour d'Alembert, qui d'abord lui fit bon accueil. Mais un malentendu ou un manque de parole amena entre eux une rupture, et éveilla l'humeur satirique du lorrain, qui lui décocha cette épigramme :

Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Gilbert passa du côté de Fréron, l'adversaire implacable de Voltaire et de son parti. Fréron accueillit parfaitement le nouveau venu, dont il goûtait le talent, et patrona ses *débuts poétiques*. Ces essais sont loin d'être des chefs-d'œuvre. On y rencontre, par ci par là, des vers bien frappés; mais l'ensemble en est défectueux. L'effort s'y fait sentir. L'auteur, en visant à la force et à l'originalité, tombe souvent dans l'enflure et la bizarrerie. Bref, cette publication passa presque inaperçue. Alors Gilbert, toujours dévoré du désir de se faire connaître, concourut pour le prix de poésie. Il présenta à l'académie sa pièce intitulée : *Le Poète malheureux*, mais il n'obtint pas une des deux mentions décernées. *L'Ode sur le Jugement dernier*, bien supérieure à la pièce précédente, n'eut pas un meilleur succès. Ces désappointements accrurent le dépit de Gilbert, qui dès lors se mit en guerre ouverte avec les philosophes, qu'il accusait de ses échecs. C'est à cette lutte que nous devons la *Satire du XVIII^e siècle* et *Mon Apologie*. Il montra du génie et du courage, dit M. Villemain, et il fit plus d'une blessure à ses puissants adversaires. Il reçut coup pour coup; mais dans cette guerre

redoutable, son nom sortit de l'obscurité, et, nouveau Juvénal ; il flétrit énergiquement les vices de son temps. La colère, l'indignation, et trop souvent aussi la haine, furent ses muses, et l'inspiration ne lui fit pas défaut. Quelques citations donneront une idée de son esprit satirique :

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles-mêmes aux railleurs dénôçant leurs maris ;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour ;

.

.

Après le tableau des mœurs de la noblesse, vient celui de la bourgeoisie.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur ;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice ;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits-forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.

.

.

Le clergé lui-même n'était pas à l'abri de tout reproche ; il avait perdu cette sévérité de mœurs, que lui ont rendue les dures mais salutaires épreuves de la Révolution. Chrétien fervent et sincère, Gilbert déplorait de voir la religion compromise par ses ministres. Qu'on ne s'y méprenne pas, sous le ton de persiflage de ses vers, se cache la douleur vraie d'un homme de bien, qui gémit de voir s'en aller,

une à une , toutes les croyances religieuses. Voici comment le protégé de Christophe de Beaumont , archevêque de Paris , touche ce point délicat :

Dans un cercle brillant de nymphes fortunées ,
Entends ce jeune abbé , sophiste bel-esprit :
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit ;
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire ,
Et , pour mieux amuser son galant auditoire ,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants ,
Lui prêche de l'amour les doux égarements ,
Traite la piété d'aveugle fanatisme ,
Et donne , en se jouant , des leçons d'athéisme.

Vient le tour des poètes , des littérateurs et des encyclopédistes. Il suffit de citer Voltaire , Didérot , d'Alembert , La Harpe , Marмонтel , pour montrer que notre satirique ne s'attaque pas aux plus obscurs. Soyons juste , cependant , et ne craignons pas de dire que souvent Gilbert est allé trop loin. La haine a quelquefois égaré son jugement ; aussi la postérité a-t-elle cassé plus d'un de ses arrêts. Il faut lire en entier ce passage dans ses œuvres ; cette piquante revue des célébrités du XVIII^e siècle est un curieux chapitre de l'histoire littéraire du temps.

Cette époque de la vie de Gilbert n'est pas la moins intéressante à étudier. Mais on ne saurait en parler brièvement ; gardons-nous donc de nous jeter dans des détails qui sortiraient des limites de ce travail. Disons cependant que , sans être dans l'aisance , il ne connut pas la misère , comme on le croit communément , parce qu'il est mort à l'hôpital. Une chute de cheval , qui avait nécessité l'opération du trépan , déranger sa raison , et l'archevêque de Paris , son protecteur , le fit transporter à l'Hôtel-Dieu , non pour s'en débarrasser , mais pour qu'il fût plus à portée de recevoir les soins que réclamait son état. Il mourut étouffé par la clef de sa cassette , qu'il avait avalée dans un accès de fièvre. Ce fut quelques

jours avant sa mort, dans un de ses moments lucides, qu'il composa sa touchante élégie des derniers moments d'un jeune poète. Ce morceau remarquable figure dans tous les recueils de poésie, à côté de ceux des maîtres, et il faudrait plaindre celui que laisserait froid la lecture de ces beaux vers :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
Les malheureux sont ses enfants.
Mes ennemis riant ont dit, dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.
A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.
Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.
J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.
Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !
Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.
Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,

Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée

Tant d'amis sourds à mes adieux !

Qu'ils meurent pleins de jours ! que leur mort soit pleurée,

Qu'un ami leur ferme les yeux !

Un peintre s'est inspiré du sujet de Gilbert à l'hôpital, et son tableau, que l'on voit au musée de Nancy, attire l'attention de tous les visiteurs. Gilbert est sur son séant ; son visage pâle et amaigri respire la souffrance ; dans ses yeux, qu'il lève vers le ciel, brille l'étincelle de l'inspiration. Sa tête est à demi plongée dans l'ombre projetée par les rideaux, et une sœur, assise au pied du lit, le regarde dans une muette contemplation. Le tableau est peint d'une seule couleur gris-terne parfaitement en harmonie avec la situation. Je laisse à des juges plus compétents le soin d'apprécier la valeur de cette peinture ; toujours est-il qu'elle produit un effet saisissant, et qu'on a peine à en détacher ses regards.

Gilbert avait 29 ans quand il mourut. Son bagage littéraire est léger, mais ses titres à la gloire sont durables. M. Salmon, en critique bienveillant, mais impartial, fait avec discernement la part du bien et du médiocre, et les regrets, qu'il exprime et nous fait partager, viennent surtout des riches espérances que Gilbert faisait concevoir. Ce n'étaient plus seulement des promesses ; ce qu'il avait fait montrait ce qu'il pouvait faire encore. Il aurait pu dire, comme Chénier, en portant la main à son front : « il y avait quelque chose là. » Son talent mûrissait et s'assouplissait chaque jour. Il travaillait, méditait, se corrigeait de l'emphase qui dépare ses premières productions ; il aimait les lettres, il aimait la gloire, et la muse n'était pas sourde à son appel. La nature lui avait donné le génie ; il a eu tout ce qui fait les grands poètes ; la mort seule, en le moissonnant si tôt, a brisé sa carrière et anéanti tant de belles espérances.

Une sagesse vulgaire peut le blâmer d'avoir, par la fierté

de son caractère, attiré sur sa tête les orages qui ont fait le tourment de sa vie. Lamartine se voit bien reprocher d'avoir manqué de cette prudence de ménage prise aujourd'hui à l'égal des plus nobles vertus. Pourquoi s'étonner que Gilbert ait eu la triste destinée de presque tous les grands hommes? Le plus souvent la gloire ne s'achète qu'au prix du malheur. Gilbert n'a pas fait exception à cette loi. Oui, il a cédé à l'entraînement de sa généreuse nature; il a eu pour le vice ces haines vigoureuses, qui sont la marque des âmes élevées. Cet entraînement irrésistible, qui ne connaît point d'obstacles, qu'est-ce autre chose que la vocation? Gilbert a été marqué de ce signe auquel on reconnaît les hommes de génie : il a eu la passion de son art, il a eu le courage de ses opinions; c'était à la fois un grand poète et un noble cœur. — Pourquoi nous être étendu sur lui aussi longuement? Faut-il le dire? C'est un enfant du pays; il eut du génie et il fut malheureux.

ÉTUDE
SUR LE
DÉVELOPPEMENT
DES
APPAREILS A VAPEUR
DANS LE DÉPARTEMENT DES VOSGES,
de 1842 à 1859.

Le nombre des appareils à vapeur s'accroît chaque jour dans le département des Vosges : si l'on remonte seulement à une vingtaine d'années dans le passé, on trouve que la vapeur n'était guère employée dans cette contrée que comme moyen de chauffage pour les cuves de papeterie et pour quelques autres usages industriels analogues. La première chaudière à vapeur, qui était en fonte, a été introduite dans les Vosges en 1822 par M. Krantz, propriétaire de la papeterie de Docelles.

La filature et surtout le tissage n'ont été attirés dans les Vosges que par le bas prix de la main-d'œuvre, et surtout par les belles chutes d'eau sur lesquelles on comptait pour s'exempter à jamais des frais qu'entraîne une machine à vapeur. Ce double avantage compensait les inconvénients

causés par la difficulté des communications et par l'éloignement des centres industriels de l'Alsace. Mais chaque établissement augmenta peu à peu son importance; il fallut bientôt établir une machine à vapeur dite de secours, pour subvenir à l'insuffisance du cours d'eau pendant les sécheresses de l'été. L'usage de cette machine est devenu chaque année plus fréquent, et dans un grand nombre d'établissements que nous pourrions citer, et qui, même en 1850, ne se servaient de leur machine à vapeur que pendant quelques semaines de l'année, on a dû tout récemment se procurer une machine plus puissante qui est devenue aujourd'hui l'auxiliaire régulier du cours d'eau. La nécessité de suivre les progrès de la fabrication, les applications plus nombreuses chaque jour de la vapeur pour une foule de détails industriels, tendaient à répandre l'usage de la machine à vapeur. Le haut prix de la houille s'y opposait encore. Cet obstacle sérieux va être atténué par la création des embranchements de chemins de fer de Lunéville à Saint-Dié et d'Épinal à Remiremont, et les établissements industriels du département des Vosges se trouveront bientôt dans des conditions meilleures pour effectuer les transformations que leur imposent les circonstances actuelles.

L'industrie du coton dans les Vosges, qui reposait uniquement au début sur l'emploi des moteurs hydrauliques, se trouve donc obligée, le plus souvent, d'appeler à son aide la force motrice de la vapeur. Ce changement modifie sur un point essentiel les conditions d'une industrie de premier ordre, qui a donné lieu dans ces derniers temps à de vives discussions. La même observation peut s'étendre également à la papeterie et à d'autres industries moins importantes. Il est donc intéressant de mesurer les progrès de cette transformation et d'en fixer l'état actuel, afin d'arrêter un terme de comparaison pour les changements à venir.

Afin de rendre notre travail plus complet, nous avons repris l'étude des états statistiques relatifs aux machines à vapeur depuis l'année la plus reculée sur laquelle nous ayons

des documents officiels, c'est-à-dire depuis l'année 1843 (1) jusqu'en 1858, et nous avons résumé dans cinq tableaux les résultats de nos recherches.

Ces tableaux ont pour objet :

1° La nature et le nombre des appareils à vapeur établis chaque année, depuis l'année 1843 jusqu'à l'année 1858 ;

2° La répartition de ces appareils entre les divers groupes d'industries ;

3° L'état des appareils à vapeur existant à la fin de l'année 1858 ;

4° La provenance de ces appareils ;

5° Le résumé des épreuves faites annuellement dans le département des Vosges depuis l'année 1843.

Dans chaque tableau les appareils à vapeur sont répartis en diverses classes indiquant leur nature ou leur puissance (2).

1° Accroissement annuel des appareils à vapeur.

En jetant un coup d'œil sur le tableau n° 4, on voit qu'à part les années 1847 à 1850, qui correspondent à un arrêt marqué dont la cause est bien connue, le développement de la force motrice n'a cessé de suivre dans les Vosges un mouvement non-seulement régulier, mais encore croissant d'année en année : ainsi de 1852 à 1858, soit que l'on considère le nombre total des appareils à vapeur établis annuellement, soit que l'on ait égard seulement à la force des machines fixes nouvellement installées, on trouve chaque année un nombre supérieur à celui de l'année précédente. Cette

(1) Le service des appareils à vapeur a été remis en 1845 à l'administration des mines : il était confié avant cette époque aux ingénieurs des ponts et chaussées.

(2) Un travail analogue ayant pour objet les moteurs hydrauliques serait d'une grande utilité. Combiné avec celui que nous présentons, il permettrait de suivre, d'année en année, le développement de la force motrice et, pour ainsi dire, de la puissance industrielle du département des Vosges.

progression est surtout rapide à partir de 1852, comme le démontre le tableau ci-après :

ANNÉES.	MACHINES FIXES.		TOTAL DES APPAREILS à vapeur de tout genre établis dans l'année.
	NOMBRE.	FORCE.	
		Ch. vap.	
1852	4	12	20
1853	4	64	17
1854	8	49	20
1855	3	75	30
1856	10	180	50
1857	11	124	70
1858	20	394	69

Ainsi, pendant l'année 1858, la dernière à laquelle se rapporte notre travail, il a été établi 20 machines fixes ayant ensemble une force totale de 394 chevaux, ce qui représente une force moyenne d'environ 20 chevaux par machine, — 22 chaudières motrices, 10 chaudières calorifères et 15 récipients de vapeur de nature diverse, tels que cylindres sècheurs, chauffage, etc.

C'est également à cette année 1858 qu'il faut rapporter l'introduction dans le département des machines locomobiles dont l'usage paraît destiné à se répandre rapidement.

Le nombre des chaudières calorifères s'accroît à partir de l'année 1856 en même temps que celui des récipients de vapeur : la vapeur est mieux utilisée et ses applications deviennent chaque jour plus nombreuses. On a une tendance marquée à employer la vapeur sous une certaine pression et dans des vases clos pour des opérations qui, auparavant, se pratiquaient à feu nu ou à vapeur libre. Outre le séchage des pièces, le chauffage des ateliers, le chauffage des cuves, nous citerons particulièrement la fabrication de la colle d'apprêt, et, tout à fait en dernier lieu, certaines opérations de lessivage et de blanchiment des chiffons et des tissus.

2^e Répartition des appareils à vapeur nouvellement établis entre les diverses industries.

Le tableau n° 2 nous permet de suivre les progrès des diverses applications de la vapeur dans chaque branche d'industrie.

L'industrie du coton vient naturellement en première ligne : le progrès au point de vue tout spécial qui nous occupe a été presque nul jusqu'à et y compris l'année 1850 : pendant cette période l'organisation mécanique des établissements industriels a suffi à leurs besoins et leur matériel en fait d'appareils à vapeur est demeuré stationnaire : de 1851 à 1854 la situation ne change point pour les tissages, mais il se monte chaque année pour les filatures une ou deux machines à vapeur représentant une force d'une quarantaine de chevaux : de 1854 à 1858, filatures et tissages se munissent de nouveaux moyens de production, et à l'inverse de ce qui s'est produit dans le département du Haut-Rhin pendant la même période, la filature réclame moins d'accroissement de force que le tissage : les tissages surtout paraissent frappés de l'insuffisance du moteur hydraulique, puisque pendant ces quatre dernières années il se monte successivement une, deux, quatre, onze machines représentant respectivement une force de 40, 46, 46, 225 chevaux.

Pendant l'année 1858 il s'est monté, soit pour les filatures, soit pour les tissages, 44 machines à vapeur ayant ensemble une force totale de 328 chevaux, ce qui représente une force moyenne de 23 chevaux par machine. Ce résultat accuse assurément une situation prospère de l'industrie, mais il ne faut pas oublier que l'année 1857, de même que l'année 1858, a été marquée par une sécheresse extraordinaire, et que cette circonstance a déterminé la création d'un grand nombre de machines à vapeur auxiliaires pour des établissements situés sur des cours d'eau.

Pour les papeteries, les quatre dernières années présentent

également un résultat remarquable à tous égards. Les machines à vapeur font leur apparition dans cette industrie qui avait pu s'en affranchir jusqu'à ce moment; il s'est créé, dans ce court espace de temps, 7 machines à vapeur représentant une force totale de 70 chevaux. Le nombre des réceptifs de vapeur s'est aussi rapidement augmenté, et il ne peut manquer de s'accroître encore par suite du lessivage des chiffons en vase clos et sous pression.

Les petites industries comprises dans les derniers chapitres de ce tableau (industries diverses) ont pris également un essor marqué, à partir de l'année 1852 : elles ont monté 43 machines à vapeur ayant ensemble une force de 73 chevaux, ce qui nous donne une force moyenne de 5 1/2 chevaux par machine. Ce résultat montre combien on est disposé dans les Vosges à emprunter le secours si précieux de la vapeur pour des applications variées parmi lesquelles nous citerons les scieries mécaniques, les féculeries, les verreries, enfin les tuileries : ces dernières occupent à elles seules quatre machines à vapeur d'une force moyenne de 5 chevaux.

3° Établissements pourvus d'appareils à vapeur qui existent dans le département des Vosges à la fin de l'année 1858.

A la fin de l'année 1858, le département des Vosges comptait 79 établissements pourvus d'appareils à vapeur représentant une force nominale (1) de près de 4,400 chevaux, produite par 68 machines à vapeur. Ces établissements comprennent en outre 174 chaudières motrices ou calorifères et 440 réceptifs de vapeur appropriés à des usages de tout genre.

La filature et le tissage figurent au premier rang et occupent 69 chaudières et 37 machines d'une force de 789 chevaux.

(1) La force nominale est inférieure à la force effective développée par les machines à vapeur dans la plupart des établissements industriels.

Après elles, viennent les papeteries qui emploient 24 chaudières et 6 machines à vapeur d'une force totale de 66 chevaux.

Le reste des appareils à vapeur se répartit par petites fractions entre des industries très-diverses, parmi lesquelles se trouvent en première ligne la fabrication et l'élaboration du fer.

Si l'on classe les industries dans l'ordre de la quantité de force motrice qu'elles absorbent, on forme le tableau ci-après :

GENRE D'INDUSTRIES.	MACHINES.		CHAUDIÈRES.
	Nombre.	Force.	
Filatures et tissages	37	789	44
Hauts-fourneaux, forges et élaboration du fer.	7	443	6
Papeteries.	6	66	6
Tuileries, briqueteries	4	22	4
Fonderies et ateliers de machines.	4	20	4
Fabriques de couverts en fer. . .	3	35	3
Industries diverses.	7	45	6
Total.	68	4090	70

Les industries qui consomment le plus de vapeur comme moyen calorifère sont les suivantes :

	CHAUDIÈRES.	RÉCIPIENTS de vapeur.
Filatures et tissages.	28	38
Papeteries	48	69
Produits chimiques	7	0
Blanchiments et apprêts.	5	16
Pâtes d'Italie.	2	0
Industries diverses.	4	17
Total.	64	140

4° Provenance des appareils à vapeur.

Il n'existe dans le département des Vosges qu'un seul constructeur d'appareils à vapeur : sa fabrication a pour objet, soit de petites chaudières à vapeur calorifères en tôle munies d'une enveloppe de même métal contenant le foyer, soit des récipients de vapeur de divers genres, tels que cylindres pour la cuisson de la colle, cylindres sécheurs, tuyaux de chauffage, etc.

Jusqu'à ce jour, il a livré pour le département des Vosges 26 chaudières et 64 récipients de vapeur.

Les deux petites machines à vapeur construites dans le département représentant une force totale de 5 chevaux, et inscrites sur le tableau n° 4, ont été livrées par un constructeur de Saint-Dié qui a promptement renoncé à cette industrie.

Les deux locomobiles proviennent du département de la Seine.

Les machines fixes et les chaudières à vapeur ont été pour la plupart construites dans le département du Haut-Rhin.

Les 72 récipients de vapeur construits hors du département ont été presque tous fournis par les départements de la Seine et de la Seine-Inférieure.

Il n'existe plus dans le département des Vosges en fait d'appareils d'origine anglaise que 4 récipients de vapeur.

Les chaudières en fonte et celle de la forme dite à tombeau ont complètement disparu.

Le système de chaudière le plus répandu est la chaudière en tôle à axe horizontal avec deux ou trois bouilleurs placés à la partie inférieure et divisés en deux portions indépendantes lorsque leur longueur est un peu considérable : depuis quelques années on place fréquemment sur les côtés de la chaudière des bouilleurs auxiliaires, qui utilisent la chaleur perdue du foyer et qui servent à réchauffer l'eau d'alimentation avant son introduction dans la chaudière.

Les petites chaudières verticales en tôle ou en cuivre munies

d'une enveloppe en tôle contenant le foyer ont l'avantage d'occuper fort peu d'espace et de pouvoir se déplacer sans aucuns frais. Elles sont assez usitées dans les Vosges où beaucoup d'industries ont besoin d'une production de vapeur tout à fait minime.

Les anciennes machines à vapeur sont pour la plupart à un ou deux cylindres verticaux : celles qui ont été établies dans ces dernières années sont le plus souvent des machines à cylindre horizontal : elles marchent presque toujours avec condensation, à moins que l'établissement duquel elles dépendent n'ait besoin d'une consommation régulière de vapeur : dans ce cas, au lieu de condenser la vapeur, on préfère l'utiliser directement comme moyen de chauffage.

Le prix de la houille étant très-élevé dans le département des Vosges, on pourrait croire qu'on s'est efforcé plus qu'ailleurs d'appliquer ou tout au moins d'essayer quelques-uns des systèmes proposés en vue de réduire la consommation de combustible : il est vrai que si les inventeurs sont féconds en promesses de bénéfices considérables, il est assez rare que l'expérience sur ce sujet vienne confirmer leurs assertions ; c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer le très-petit nombre d'essais qui ont été tentés à notre connaissance dans le département des Vosges. Cette question d'un haut intérêt pour toute l'industrie, a été récemment l'objet de recherches très-sérieuses entreprises sous l'impulsion toujours si libérale et si active de la Société industrielle de Mulhouse : des hommes dévoués et intelligents ont eu le rare mérite de suspendre leurs occupations et de consacrer leur temps à de longues séries d'expériences entreprises dans un but d'intérêt général et poursuivies avec tout le soin, toute la persévérance désirables. Les résultats de ces recherches sont consignés dans le *Bulletin de la Société industrielle* (1), et les propriétaires d'appareils à vapeur pourront les consulter avec fruit. Mais nous ne saurions

(1) *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*. Livraisons de mai à octobre 1860.

trop insister sur le résultat remarquable auquel est arrivée la Commission d'enquête, parce que nul pays peut-être n'est appelé plus que le département des Vosges à en profiter.

Après avoir examiné tous les systèmes qui lui ont été soumis, la Commission a trouvé établi dans les vastes manufactures de Wesserling, un appareil éprouvé par une longue expérience, et qui réunit à l'avantage d'être presque entièrement fumivore, celui de donner une économie considérable de combustible.

« Si les nombreux inventeurs d'appareils fumivores et autres, tous destinés à réduire dans une forte proportion la consommation du combustible, allaient visiter l'usine de Wesserling, plus d'un sans doute y laisserait ses illusions à l'examen de générateurs qui ont des grilles ordinaires et ne fument pas, et qui abandonnent l'air chaud dans leurs cheminées à une température de 130 à 180 degrés.

» C'est après l'avoir vu de nos yeux que nous affirmons que les cheminées de Wesserling ne fument pas, ou du moins ne laissent voir rarement à leur sommet qu'une fumée peu intense (1). »

» Si la nature des eaux permet d'employer de petits tubes réchauffeurs en fonte, dit ailleurs le rapporteur de la Commission (2), il n'y a rien de mieux à faire que de se rapprocher des proportions admises par M. Marozeau dans la chaudière du moteur de l'atelier des apprêts de Wesserling.

» C'est le meilleur appareil évaporatoire que nous connaissions (3). »

(1) *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, année 1860, page 234.

(2) *Bulletin*, même année, page 295.

(3) La Société industrielle de Mulhouse a décerné une médaille d'or à M. Marozeau, ancien élève de l'école polytechnique, en considération des progrès remarquables qui ont été réalisés à Wesserling sous sa direction, pour la construction des appareils de production de vapeur.

Voir pour la description de cet appareil le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome XXIII, page 120, et tome XXX, page 235 et suivantes.

Cet appareil, connu sous le nom de spire, est dû à M. Adolphe Hirn, de Colmar, qui l'a fait breveter il y a plus de quinze ans. Il se compose d'une longue série de tubes en fonte de petit diamètre disposés en forme de serpent et placés sur le trajet de la fumée : l'eau d'alimentation qui circule dans ce serpent, en sens inverse des gaz provenant du foyer, épuise aussi complètement que possible la chaleur perdue qu'ils emportent, et l'eau est amenée à une température de plus de 400 degrés lorsqu'elle arrive à la chaudière.

La seule objection grave que l'on puisse faire à ce système, c'est la crainte des obstructions ou tout au moins des nettoyages fréquents, lorsque l'eau d'alimentation est très chargée de sels calcaires. Mais la plupart des établissements industriels des Vosges sont placés sur un sol granitique dont les eaux sont d'une extrême pureté; ils se trouvent donc dans les meilleures conditions pour profiter des avantages que procure cet appareil. La dépense de premier établissement est peu considérable, et elle serait d'autant plus vite amortie que le prix du charbon est plus élevé. — Aussi, nous avons peine à nous expliquer qu'un système dont les avantages sont incontestables, dont l'existence est déjà très-ancienne dans le département du Haut-Rhin, soit aussi peu connu dans les Vosges : cela ne peut tenir qu'à l'absence de renseignements, et nous avons l'espoir d'être écouté en appelant l'attention des industriels de ce département sur un sujet qui les intéresse d'une manière si particulière.

Il résulte des renseignements publiés en 1850 par la Société industrielle de Mulhouse (1), que l'économie résultant de l'application de cet appareil à deux chaudières à trois bouilleurs, s'est élevée de 40 p. % au minimum, à 45 p. % au maximum.

Ces chiffres, recueillis en 1850, s'accordent parfaitement

(1) *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, année 1850, page 296.

avec ceux que nous trouvons à la suite des expériences faites en 1860.

En effet, si quelques chaudières établies et entretenues avec soin sont parvenues à vaporiser 7 kilogrammes (4) d'eau par kilogramme de houille de Ronchamp, et même à dépasser un peu cette limite, une chaudière établie dans de bonnes conditions ordinaires, et choisie comme moyen de contrôle des expériences faites sur des chaudières soumises à l'essai, n'a rendu que 6^k,74 (2). Or les appareils de Wesserling rendent en moyenne 7,92 kilogrammes (3), ce qui représente une économie de 48 p. % sur la chaudière précitée.

Les chaudières à vapeur sont en général entretenues dans le département des Vosges avec moins de soin que dans le Haut-Rhin, et nous ne pensons pas que leur rendement moyen soit supérieur à 6,50 kilogrammes d'eau vaporisée pour un kilogramme de houille de Ronchamp (4). Il est donc très-vraisemblable qu'en apportant les soins convenables dans le montage de la chaudière et dans la disposition des appareils d'alimentation, on réaliserait facilement sur le combustible annuellement dépensé une économie considérable qui pourrait s'élever, dans certains cas, jusqu'à 20 p. %.

5° *Épreuves d'appareils à vapeur.*

Le service administratif des épreuves d'appareils à vapeur au moyen de la presse hydraulique n'a pris quelque importance dans les Vosges que depuis l'année 1856. Mais le nombre total des pièces éprouvées, qui n'était antérieurement

(4) *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, année 1860, page 254.

(2) *Idem*, page 286.

(3) *Idem*, page 166.

(4) On sait que le rendement serait encore moindre avec la houille de Ronchamp.

que de 6 ou 7 par an , s'est élevé rapidement à 76 et 63 pour les deux dernières.

Ce changement est dû en grande partie à la construction de petites chaudières à vapeur et de récipients dans les ateliers de M. Simon , à Saint-Dié ; quant aux appareils essayés sur place , l'épreuve a été motivée soit par des réparations importantes , soit parce que les propriétaires n'avaient pas encore rempli cette formalité ou parce qu'ils désiraient élever la pression de la vapeur dans leurs appareils.

Malgré le nombre plus considérable des appareils à vapeur, nous n'avons heureusement à constater aucun accident grave survenu pendant cette longue période de 47 années.

Le seul qui ait été signalé (4) n'a pas même le caractère d'une explosion et ne rentre pas précisément dans la catégorie des accidents causés par l'emploi de la vapeur.

Plombières, le 4^{re} Décembre 1860.

L'Ingénieur des Mines,

JUTIER.

(4) Le 29 mars 1849, à la papeterie du Souche, un récipient cylindrique en tôle à axe vertical, dans lequel on soumettait des chiffons à l'action d'une dissolution d'eau sécheuse mise en ébullition par la vapeur, s'est séparé sur toute sa circonférence du fond de la cuve qui était en fonte : trois ouvriers ont été brûlés par l'eau chaude, et l'un d'eux est mort huit jours après. Cet accident ne peut être attribué qu'à l'usure et au mauvais état de la jointure qui a cédé.

N° 1. — TABLEAU indiquant, depuis l'année 1843 jusqu'à l'année 1858, le nombre des appareils à vapeur établis chaque année dans le département des Vosges.

ANNÉES.	MACHINES FIXES.		MACHINES LOCOMOBILES.		NOMBRE de CHAUDIÈRES		RÉCIPIENTS divers DE VAPEUR.	TOTAL des APPAREILS à vapeur établis.
	Nombre.	Forc.	Nombre.	Forc.	motices.	calorifères.	Cylindres sécheurs, chaudières à double fond, chauffages, etc.	
1843	2	47	"	"	2	1	4	9
1844	2	28	"	"	2	2	4	10
1845	2	23	"	"	3	4	7	16
1846	"	"	"	"	"	5	8	13
1847	2	68	"	"	3	2	"	7
1848	2	30	"	"	2	3	"	7
1849	"	"	"	"	"	2	5	7
1850	1	1 $\frac{1}{2}$	"	"	1	2	3	7
1851	2	45	"	"	2	2	7	13
1852	1	12	"	"	1	7	11	20
1853	4	61	"	"	4	3	6	17
1854	8	49	"	"	8	3	1	20
1855	3	75	"	"	4	1	22	30
1856	10	180	"	"	10	13	17	50
1857	11	124	"	"	10	13	36	70
1858	20	394	2	9	22	10	15	69

N° 2. — Tableau indiquant, pour chaque année, la répartition des appareils

GENRES D'ÉTABLISSEMENTS.	APPAREILS A VAPEUR.			
		1843	1844	1845
Filatures	Machines	Nombre	1	1
		Force	17	20
	Chaudières	Motrices	1	1
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Tissages	Machines	Nombre	»	1
		Force	»	8
	Chaudières	Motrices	»	1
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Filatures et tissages réunis	Machines	Nombre	1	»
		Force	30	»
	Chaudières	Motrices	1	1
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Papeteries	Machines	Nombre	»	»
		Force	»	»
	Chaudières	Motrices	»	»
		Calorifères	1	2
	Récipients divers		4	7
Blanchiments, apprêts	Machines	Nombre	»	»
		Force	»	»
	Chaudières	Motrices	»	»
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Forges et hauts-fourneaux	Machines	Nombre	»	»
		Force	»	»
	Chaudières	Motrices	»	»
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Fonderies et ateliers de machines	Machines	Nombre	»	»
		Force	»	»
	Chaudières	Motrices	»	»
		Calorifères	»	»
	Récipients divers		»	»
Industries diverses	Machines	Nombre	»	1
		Force	»	6
	Chaudières	Motrices	»	1
		Calorifères	»	1
	Récipients divers		»	»

ouvellement établis, entre les diverses industries. dans le département des Vosges.

ANNÉES

1846	1847	1848	1849	1850	1851	1852	1853	1854	1855	1856	1857	1858.
"	"	"	"	"	2	1	2	"	1	1	"	3
"	"	"	"	"	45	42	50	"	25	50	"	102
"	1	"	"	"	2	1	2	"	1	2	1	4
2	"	1	"	"	"	"	1	"	"	1	3	"
"	"	"	"	"	"	"	1	1	1	2	2	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	1	2	4	11
"	"	"	"	"	"	"	"	"	40	16	46	225
"	"	"	"	"	"	"	"	"	2	2	4	11
"	"	"	1	"	1	"	"	"	"	8	5	5
"	"	"	"	"	7	"	"	"	6	11	11	5
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	2	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	41	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	2	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	1	1	3	3
"	"	"	"	"	"	"	"	"	2	1	3	4
"	"	"	"	"	"	"	"	1	"	2	3	1
"	"	"	"	"	"	"	"	8	"	33	25	4
"	"	"	"	"	"	"	"	1	"	3	1	1
"	1	"	"	2	1	1	1	1	"	"	1	1
"	"	"	"	3	"	4	4	"	13	3	19	5
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	2	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	16	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1	1	"	1	"	"	1	1	"	"	1	"	1
8	"	"	5	"	"	7	1	"	"	"	1	1
"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	3	"	2
"	68	20	"	"	"	"	"	"	"	65	"	50
"	2	1	"	"	"	"	"	"	"	3	"	1
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	1	1	"	"	2	"
"	"	"	"	"	"	"	3	8	"	"	12	"
"	"	"	"	"	"	"	1	1	"	"	2	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	1	"	1	"	"	1	6	1	"	"	5
"	"	10	"	1 $\frac{1}{2}$	"	"	8	33	10	"	"	22
"	"	1	"	1	"	"	1	6	1	"	"	5
2	"	2	"	"	"	5	"	2	"	2	1	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"

N° 3. — TABLEAU récapitulatif indiquant la nature des établissements pourvus d'appareils à vapeur qui existent à la fin de l'année 1858 dans le département des Vosges.

GENRES D'ÉTABLISSEMENTS.	NOMBRE d'établissements.	CHAUDIÈRES		RÉCIPIENTS de vapeur, cylindres, séchoirs, chaudières à double fond, chauffe-forges, etc.	MACHINES.		OBSERVATIONS.
		motrices.	calorifères.		Nombre.	Force.	
Filatures et tissages de coton réunis.	35	44	28	38	37	789	Les filatures et les tissages de coton sont réunis sur ce tableau parce que, dans les Vosges, le même établissement possède souvent ces deux industries.
Fonderies et ateliers de machines.	4	4	"	"	4	20	Plusieurs chaudières motrices servent au besoin comme chaudières calorifères.
Teintureries, apprêts	1	1	1	13	2	16	
Blanchiments, apprêts	4	"	5	16	"	"	
Usines à fer, hauts-fourneaux et forges.	3	6	"	"	7	113	
Papeteries	13	6	18	69	6	66	
Scieries	2	2	"	"	2	8	
Produits chimiques	2	"	7	"	"	"	
Élaboration du fer (tôleries, casseries, convertis en fer battu)	3	3	"	"	3	35	
Distilleries	1	"	1	4	"	"	
Féculeries	1	1	"	"	1	5	
Pâtes d'Italie, vermicelles	2	"	2	"	"	"	
Verreries, cristalleries	1	1	"	"	1	10	
Briqueteries, tuileries	4	4	"	"	4	22	
Fours à chaux	1	1	1	"	"	"	
Blé (battage du)	1	1	"	"	1	6	
Divers. — Filature de soie	1	"	1	"	"	"	
Totaux	79	70	64	140	68	1090	

N° 4. — TABLEAU indiquant la provenance des appareils à vapeur qui existent à la fin de 1888, dans le département des Vosges.

	MACHINES FIXES.		CHAUDIÈRES A VAPEUR			LOCOMOBILES.			RÉCIPIENTS DIVERS.		
	Nombre.	Force.	en tôle.	en cuivre.	en fonte.	Nombre.	Force.	Chaudières.	En tôle.	En cuivre.	En fonte.
Construits en France.	2	5	17	9	"	"	"	"	44	37	46
	64	1,076	99	7	"	2	9	2	6	13	53
Construits à l'Étranger.	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	4
Totaux.	66	1,081	116	16	"	2	9	2	47	50	73

N° 3. — TABLEAU indiquant le nombre des appareils à vapeur qui ont été éprouvés chaque année dans le département des Vosges.

APPAREILS NEUFS ÉPROUVÉS CHEZ LES CONSTRUCTEURS.		APPAREILS RÉPARÉS OU ESSAYÉS SUR PLACE.												TOTAL DES PIÈCES ÉPROUVÉES.																															
ANNÉES.	MACHINES à vapeur.		CHAUDIÈRES A VAPEUR		RÉCIPIENTS DE VAPEUR.			LOCOMOBILES.			TOTAL.		4	»	»	»	»	»	7	3	16	7	1	5	3	4	11	32	78	63															
	Force.	Nombre.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.																			Chaudières.	Force.	Nombre.												
																																		calo- rifères.	motrices.	calo- rifères.	motrices.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.	Bouilleurs.	Chaudières.
1843	6	1	2	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1844	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1845	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1846	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1847	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1848	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1849	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1850	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1851	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1852	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1853	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1854	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1855	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1856	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1857	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															
1858	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»															

RAPPORT
SUR
LA THÈSE
POUR LE DOCTORAT DE M. ALFRED AYMÉ
ET
SUR LE DISCOURS
PRONONCÉ PAR LUI
*dans la Séance d'ouverture de la conférence des avocats
de Paris, le 3 décembre 1860,*
PAR M. RAMBAUD,
Membre titulaire.

Vous le savez, Messieurs, la thèse est le couronnement des études pour l'élève en droit et pour l'élève en médecine; elle marque le moment où tous deux abandonnent les bancs de l'école et conquièrent le pouvoir de se livrer, d'une manière active, à l'exercice de leurs libérales professions.

Pour l'étudiant en droit, la thèse de docteur suppose et termine des études supérieures à celles du licencié. C'est une thèse de ce degré qui a été présentée par M. Alfred Aymé à la Société d'Émulation, et dont nous avons à vous rendre compte.

Si nous étions appelé à en faire le rapport devant une assemblée de juristes, notre devoir serait de l'examiner dans

ses diverses parties, d'en indiquer les préceptes les plus importants et même d'en discuter certaines opinions qui peuvent faire controverse; mais, si nous ne nous trompons, telle n'est pas notre mission en cette enceinte, et la matière du droit ne faisant pas partie de vos utiles travaux, je ne crois pas faire injure à la plupart d'entre vous en disant que bien peu savent ce que c'est que le sujet de la thèse dont il s'agit : la *séparation des patrimoines*.

Nous devons donc dire qu'on entend par ces mots la faculté accordée par le législateur, *aux créanciers et aux légataires d'une succession, de demander en justice que le patrimoine du défunt soit séparé de celui de ses héritiers, afin d'être payés sur les biens de la succession, de préférence aux créanciers de ce dernier*. Cette faculté est fondée sur l'équité naturelle et naît du principe que l'héritier ne succède aux biens du défunt que sous l'obligation d'acquitter toutes les charges de la succession, et, d'un autre côté, que nul ne peut transmettre à son héritier plus de droits qu'il n'en a lui-même, par conséquent, que les biens ne sauraient passer du défunt à son successeur *nisi deducto ære alieno*.

Se livrant à l'étude de cette matière intéressante, mais aride, dans son origine et dans tous ses développements, M. Aymé est remonté à sa source qui est dans le *droit romain*, ce berceau fécond de toute bonne législation; il a dit comment elle avait été établie par l'initiative du prêteur pour tempérer les principes trop rigoureux du droit civil; il en a indiqué le caractère, la procédure et les effets à Rome, énoncé dans quel délai, par qui et contre qui elle y pouvait être exercée. Passant de là à *l'ancienne jurisprudence française*, il montre qu'elle a emprunté à la législation romaine le bienfait de la séparation des patrimoines, et que certaines modifications y ont été introduites, notamment par extension du principe au profit des créanciers mêmes de l'héritier.

Après un coup d'œil rapide sur la *législation intermédiaire*, c'est-à-dire celle qui, succédant aux *coutumes*, a précédé l'établissement du Code civil, il aborde enfin

l'étude du sujet dans ce dernier Code et en reproduit les idées générales, le mécanisme, la mise en œuvre et les conséquences.

Ce champ, comme vous le voyez, est vaste; il embrasse plus de 48 siècles, et M. Aymé a parcouru la carrière avec bonheur, avec une conscience de travail, avec un amour des vrais principes et une sûreté de jugement dignes d'éloges. Puisant aux sources les plus pures; il cite les autorités invoquées par lui successivement; sa patience n'a reculé devant aucune recherche, et l'aridité du sujet n'a ni gêné, ni précipité sa marche; il a été exact dans ses appréciations, mesuré dans l'exposé des théories douteuses, sobre, concis et clair. Son style a la gravité du langage du droit, et l'on ne pourrait que demander plus de brièveté à certaines périodes.

En résumé, M. Alfred Aymé nous paraît être un de ces jeunes légistes apportant dans la carrière du barreau, avec le talent de bien penser et de bien dire, le culte du droit, l'amour de la science, une précoce érudition et des qualités d'intelligence qui lui réservent un bel avenir.

Il n'est donc pas surprenant qu'il ait été investi par ses confrères de l'insigne et enviable honneur de prononcer un discours dans la séance d'ouverture de la conférence des avocats de Paris, le 3 décembre 1860.

Ce jour-là fut un jour mémorable pour le barreau, car le nouveau bâtonnier de l'ordre, M. Jules Favre, y fit entendre sur le style en matière judiciaire une allocution qui restera comme un modèle de justesse et d'ampleur dans les idées, d'élévation dans les sentiments, comme un chef-d'œuvre de correction et de force nerveuse dans la forme.

Le sujet donné à M. Aymé était Colbert; Colbert, plébéien de naissance, qui s'éleva, de degré en degré, par l'ascendant de sa haute capacité, jusqu'aux premières fonctions de l'ancienne monarchie; Colbert qui, sous Louis XIV, devint successivement conseiller d'État, intendant des finances, surintendant des bâtiments, contrôleur général, et enfin

secrétaire d'État ; Colbert, le redresseur des abus de toutes sortes, le restaurateur des finances, le réformateur de tous les codes, le créateur de la marine française, le protecteur des arts et des lettres ; Colbert dont le visage froid et austère surprit les hommes de cour au milieu des fêtes royales, l'homme de marbre, en un mot, *vir marmoreus*, comme l'a appelé un écrivain de son temps.

Le jeune orateur a bien compris, et il a peint de la manière la plus heureuse cette grande figure ; il a parfaitement retracé le portrait de ce grand citoyen, dont le nom sera éternellement attaché aux grandes ordonnances de Louis XIV. Il le suit dans tout le cours de son existence, le prend en quelque sorte à son berceau, le montre né dans les rangs de la bourgeoisie, doué d'une aptitude extraordinaire au travail, d'un caractère loyal et d'une noble ardeur pour le bien public ; consacrant sa jeunesse au recueillement de l'étude, et se préparant dans l'obscurité d'un labeur incessant aux choses mémorables qu'il devait accomplir ; passant de la gestion des affaires privées du cardinal Mazarin à l'administration des affaires publiques ; sachant garder, dans les régions élevées du pouvoir, la rigidité de ses principes, l'énergique volonté d'en assurer le succès ; rétablissant l'ordre dans les finances, introduisant une sévère économie dans le maniement des deniers de l'État, soulageant le peuple par la diminution des impôts qui pesaient sur lui ; suffisant à sa tâche immense par une activité sans repos, sacrifiant volontiers tous ses plaisirs et ses divertissements aux affaires et aux intérêts publics.

La plus grande idée dont Colbert ait poursuivi avec une indomptable persévérance l'exécution, c'est l'unité des lois et l'uniformité judiciaire en France ; cette œuvre n'était point alors arrivée à son point de maturité, et il était réservé à la Révolution française de l'accomplir. Mais ce sera une impérissable gloire pour Colbert de l'avoir entreprise et d'en avoir préparé, autant qu'il était en lui, la réalisation par l'ordonnance civile de 1667, par celle de 1669 qui en est le

complément, par l'ordonnance criminelle de 1670 ; par celles de 1669 sur les eaux et forêts, matière si importante, comme le dit le jeune légiste, au point de vue des besoins privés, comme au point de vue du commerce, de la marine, de l'hygiène publique et de la préservation du fléau dévastateur des inondations torrentielles ; par les ordonnances de mars 1673 sur la matière commerciale, et enfin d'août 1684 sur la marine.

Car rien ne fut négligé par l'éminent homme d'État, et s'attachant aux progrès intellectuels autant qu'aux progrès matériels, il a créé l'Académie des inscriptions et belles-lettres, celle des sciences, celle d'architecture, l'école française à Rome, l'école des langues orientales ; il a amélioré la direction et les travaux de l'Observatoire, et organisé à Paris l'enseignement du droit romain et du droit civil.

Cette carrière, si glorieuse et si remplie, M. Aymé l'a retracée en traits brillants et rapides, et il l'a jugée avec l'appréciation saine et élevée de l'histoire. En même temps qu'il a montré Colbert toujours désintéressé et probe comme surintendant, toujours fervent et inviolable du côté de ses devoirs, sévère pour lui-même autant que pour les autres, il a reconnu, avec une franchise de vues libérales et une indépendance généreuse, que ce qui a manqué à l'homme dont il avait mission de reproduire la vie publique, ce fut de vivre sous un régime de liberté, et que ce qui a projeté une ombre sur l'éclat de son nom, ce fut d'avoir, de gré ou de force, aidé à concentrer sur la tête de Louis XIV la toute-puissance du pouvoir absolu.

Pour vous donner une idée de la manière de penser et d'écrire du jeune orateur, nous ne pouvons mieux faire que de vous citer la dernière page de son discours sur Colbert :

« Ma tâche finit, Messieurs, avec l'étude des grandes ordonnances rendues sous Louis XIV, et dues à l'inspiration et aux efforts de Colbert. Conçue plus encore dans un esprit d'autorité et dans un but d'ordre public que dans l'intérêt de la vraie justice, la réforme des lois se rattache à la grande

œuvre de transformation qui, depuis longtemps commencée, reçoit à cette époque son couronnement. La monarchie absolue est parvenue à son apogée, mais bientôt elle va toucher à sa décadence; Colbert a achevé de détruire les dernières libertés publiques; mais, supérieur à son siècle dans ses projets, il a légué à l'avenir la réalisation des plus libérales pensées; la société française s'est effacée devant le pouvoir, pour que l'unité monarchique pût se consolider; mais derrière cette unité et en même temps qu'elle, l'unité nationale a commencé aussi à se fonder; bientôt l'esprit public prendra son essor, et le pays revendiquera ses droits. Précieux et consolant enseignement de l'histoire! la liberté est plus forte que ceux qui veulent la détruire; c'est sur les mœurs qu'elle se fonde; à travers ses épreuves, l'humanité va sans cesse au progrès; les grandes et saintes causes peuvent être compromises ou trahies, mais elles ne sont jamais perdues. »

Et cet autre fragment, à la page 40, où relevant le courage de ceux qui seraient tentés de se laisser abattre par les malheurs, les revers ou l'injustice des hommes, et leur montrant la réparation dans l'avenir, il s'écrie : « que celui-là ne se désespère point et ne perde pas courage dans les épreuves qui l'assiègent : qu'il meure plein de jeunesse et d'avenir, ou bien qu'il meure comme Colbert, l'âme abreuvée d'amertume, délaissé par un roi qu'il n'a jamais cessé de servir et d'aimer, haï par le peuple dont il a constamment voulu le bien, rendu par lui responsable de maux qu'il déplorait et qu'il était impuissant à empêcher, la postérité entendra ses derniers accents, elle recueillera le souvenir de ses bienfaits en même temps que le fruit de ses efforts. »

Vous voyez par là, Messieurs, quel précieux appoint M. Aymé vous apporte en devenant membre de votre Société, et combien vous devez vous féliciter de trouver en lui un disciple des bonnes études littéraires, au moment où vous vous efforcez d'ouvrir à la littérature et aux beaux-arts une plus large place dans votre domaine.

RAPPORT

FAIT PAR M. DEBLAYE,

**Rapporteur de la Commission chargée par la
Société d'Émulation des Vosges d'examiner
le travail de M. DEFRAVOUX, intitulé :**

L'EXPLOITATION AGRICOLE,

AU POINT DE VUE DE TOUS LES

MODES DE FERTILISATION DES TERRES.

L'auteur, M. Defranoux, notre collègue, dédie son ouvrage,

1° Au laboureur, parce qu'il pratique l'art qui a si besoin de progresser rapidement.

Il voit en lui un homme religieux, moral, laborieux, sain d'esprit et robuste de corps, et il lui promet, en retour des efforts qu'il aura faits, ou des exemples qu'il aura donnés, une vie calme, heureuse et honorée.

2° Au pasteur, parce que, confident du laboureur, témoin journalier de ses travaux, comme lui né au village, et souvent naturaliste ou médecin, il peut tout pour le progrès, soit dans ses entretiens avec l'homme des champs, soit même du haut de la chaire évangélique.

3° A l'instituteur, parce que, mis à même, par l'œuvre annoncée, d'éclairer la pratique agricole, il peut au moyen de ce livre initier l'enfance aux principes de l'art, sans surcharger la mémoire de règles arides qui, d'ordinaire, s'oublient du jour au lendemain.

Comme je l'ai dit, à propos d'un travail de début de l'auteur, je regrette qu'un membre plus capable que moi n'ait pas été appelé à rendre compte de tout ce que sa *Première prédication agricole* renferme de bon et d'utile, car il me faudrait aussi faire un livre pour n'omettre aucun détail intéressant.

En effet, j'y trouve trois mille préceptes tous importants, et presque tous puisés, selon notre collègue lui-même, dans des centaines de publications dont ils sont le résumé.

C'est une œuvre presque impossible à analyser et qu'il serait utile d'imprimer à des milliers d'exemplaires, pour répandre dans toutes les classes de la société les excellentes idées qu'elle renferme, et favoriser le progrès qui doit en être la conséquence.

Les deux parties dont elle se compose sont intitulées, la première : *L'exploitation agricole, au point de vue de tous les modes de fertilisation des terres*, et la seconde : *Deux petits cours gradués d'agriculture, l'un des petits enfants, et l'autre des enfants*.

Chacune de ces parties principales est divisée en chapitres généraux se subdivisant en chapitres particuliers faciles à comprendre. Aussi, fruit de veilles nombreuses, de savantes méditations et de judicieux emprunts par analyse, l'enseignement de l'auteur se grave-t-il de lui-même dans la mémoire, épargnant au lecteur qui a peu le temps de lire, des recherches auxquelles les loisirs de toute sa vie pourraient ne pas suffire.

Ainsi, dans le premier chapitre, M. Defranoux enseigne en quoi la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie et l'entomologie prêtent un puissant appui à l'art de cultiver la terre. Dans le deuxième, il nous apprend la nature et le rôle des gaz, et l'influence exercée sur le développement des plantes par l'atmosphère, la lumière, la chaleur, la nuit, l'obscurité, la sécheresse, le froid, la gelée, la neige, etc. Dans le troisième, il nous renseigne d'une manière toujours simple et instructive sur la constitution, la germination

et la reproduction par greffe des végétaux. Dans le quatrième, il nous fait assister avec le plus vif intérêt à la revue de trente espèce de sols, en nous en révélant les éléments dominants, les avantages et les inconvénients. Dans le cinquième, il captive notre attention par de lumineuses explications sur les divers modes de fertilisation des terres, puis indique la valeur et l'application des nombreuses matières fertilisantes, soit organiques, soit inorganiques, qui sont à la disposition du laboureur. Dans le sixième, il décrit pertinemment la préparation et les instruments de préparation des terres, les cultures d'entretien, l'alternance des cultures et les ennemis des plantes dans les deux règnes. Enfin, dans un septième chapitre, il traite, en excitant un intérêt qui va toujours croissant, de la nécessité de faire une large part à la prairie; il traite du pâturage, de la division de la propriété, des baux, des machines, de l'association, des écoles pratiques d'agriculture, des sociétés savantes départementales, des comices et de la petite presse.

Passons à la seconde partie intitulée : *Deux petits cours gradués d'agriculture de l'enfance*.

Ici, M. Defranoux, moralisant toujours autant qu'il instruit, présente sommairement tous les principes généraux qu'il se réserve de compléter dans les *Prédications* qu'il annonce. Grâce à ces deux attrayants petits cours, et aux *Prédications* destinées à les développer, les enfants pourront, comme en se jouant, acquérir la haute idée qu'ils doivent avoir de l'agriculture, pour devenir plus tard les moniteurs agricoles du village.

Je me résume :

C'est en cent-dix pages manuscrites que M. Defranoux expose les trois mille faits instructifs et moralisateurs dont j'aurais désiré pouvoir vous donner une idée assez haute; et si, depuis bien des années, je ne pratiquais moi-même l'art qu'il glorifie, la lecture de son livre aurait suffi pour m'en apprendre la théorie.

Non, un ouvrage où se pressent, dans un étroit espace, tant de grandes vérités et de pensées élevées, ne s'analyse pas; il faut le parcourir, ou mieux, le méditer, comme je l'ai fait, pour constater que je n'en ai exagéré ni le mérite, ni la portée. Aussi pensé-je qu'après contrôle de mon appréciation, la Société d'Émulation, après l'avoir considéré tout à la fois comme une excellente méthode et une bonne action, encouragera M. Defranoux dans son dessein de le publier.

RAPPORT

sur un moyen proposé

POUR LA

DESTRUCTION DES INSECTES GRANIVORES,

PAR M. BERHER,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Tous les cultivateurs ne connaissent que trop les dommages que causent à leurs récoltes deux petits êtres appartenant à la grande famille des insectes.

L'un est le charançon des grains.

L'autre est l'alucite ou fausse teigne, très-répandue dans certaines contrées, et heureusement peu commune dans notre département.

A l'état de larves, les deux insectes dévorent la substance farineuse du grain, et causent ainsi des dégâts considérables.

Divers moyens d'en opérer la destruction ont été proposés et employés sans succès, puisque, aujourd'hui encore, ils poursuivent leurs ravages.

Aussi est-il peu étonnant que l'on continue de chercher à se prémunir contre ces ennemis de notre alimentation principale.

Dans un mémoire dont vous m'avez confié l'examen,

M. Chenal, cultivateur à Ville-sur-Ilfon, annonce avoir trouvé un moyen efficace d'aboutir, et même affirme avoir toujours réussi.

Ce moyen consiste à soustraire le froment récolté à la triple action de l'air, de la lumière et de la chaleur.

Sans contester la valeur de ce principe et l'autorité de Léon Dufour dont s'appuie l'auteur, examinons si ces trois conditions sont et peuvent être toujours efficaces.

Dans une question semblable, j'ai déjà eu l'honneur de vous exposer mon sentiment sur la manière présumable suivant laquelle le blé se trouve infesté.

Ce sentiment étant encore le même, je vais le rappeler.

Au printemps, quand la chaleur, par sa douce influence, a ranimé toute la nature, les insectes, sujets, comme on le sait, à des métamorphoses diverses, sortent de leurs chrysalides.

Ils sont alors dans leur état parfait.

Vous les voyez, dès ce moment, envahir les plantes et voltiger sur les fleurs nouvellement écloses, y puisant leur nourriture et y déposant les œufs qui doivent les reproduire.

Ils obéissent en cela à l'admirable instinct dont les a pourvus celui qui n'a rien fait en vain.

J'ai dit aussi, dans le temps, que les fruits véreux, comme on en voit si souvent, arrivent à cet état par le motif qu'au commencement de la floraison des arbres fruitiers, des myriades d'insectes ailés de toutes sortes les visitent et y déposent des œufs dont l'éclosion produit de petites larves qui sont les vers rongeurs de la substance du fruit.

Tous les fruits à saveur douce et sucrée sont particulièrement exposés et contiennent de ces larves, tandis que ceux qui sont aigres ou acidulés en sont presque toujours exempts.

Quelques-uns cependant, les abricots et les pêches, paraissent épargnés, les premiers, parce que, au moment de la floraison qui a lieu de très-bonne heure, les insectes parfaits ne sont point encore sortis de leur chrysalide, et les seconds, à cause de l'acide particulier qu'ils contiennent.

Ces exceptions doivent, ce me semble, donner un certain poids à mon opinion, et, au reste, dans le cours de cette année, ma manière de voir a été sanctionnée d'une façon toute particulière.

On se rappelle que l'hiver de 1860 s'étant prolongé très-tard, la floraison des arbres fruitiers précoces, tels que cerisiers, pruniers et poiriers, a eu lieu par un temps froid.

Les insectes parfaits, seuls en état de se reproduire, n'étaient point encore nés et reposaient dans leur chrysalide.

S'il en existait quelques-uns, ils étaient nécessairement en petit nombre.

Il était facile, dès lors, de prévoir qu'il y aurait très-peu de fruits véreux dans les catégories précitées, et c'est ce qu'a prouvé l'expérience.

Ainsi donc, la larve qui ronge le grain, comme celle qui se loge dans les fruits, serait fatalement renfermée dans le grain même, sans que la main de l'homme puisse rien faire pour s'y opposer.

Par suite, que la larve soit renfermée dans le grain, dès sa formation, ou qu'elle s'y insinue dans les greniers, elle s'y développera et en sortira nécessairement, un jour, sous forme d'insecte parfait, pour se perpétuer d'année en année.

Les insectes vivant peu de temps à l'état parfait, c'est alors le cas, si l'on saisit bien le moment de leur transformation, de recourir, comme le recommande M. Chenal, aux peaux de mouton en suint qui paraissent avoir la propriété d'attirer les charançons et de les retenir.

Par ce moyen, et comme le constate une expérience de 45 années, pratiquée avec succès par le père de M. Chenal, on pourra en faire périr un très-grand nombre.

Mais, dans l'hypothèse établie par moi, que pourra le défaut d'ailleurs toujours incomplet d'air, de lumière et de chaleur?

Peu de chose, sans doute.

Aussi ne puis-je attribuer le succès dont M. Chenal se prévaut, aux moyens qu'il a employés lui-même, et qui

consistent à transporter le grain dans un vieux grenier dépourvu de lumière, et n'ayant qu'une seule ouverture au nord.

Depuis le rapport où j'exprimais l'opinion qui vient d'être rappelée, on m'a opposé, sur la foi de certains auteurs de mérite sans doute, que le charançon attaque le blé alors seulement qu'il est porté sur les greniers, et exposé à l'air et à la chaleur, dans des lieux où notre ennemi, pour envahir sa proie, s'insinue dans les rainures du grain, où il dépose ses œufs.

J'ai combattu et je combats encore cette manière de voir.

Comme il n'y a ordinairement qu'une larve dans chaque grain, je ne crois pas que la toute petite larve qui naîtra de l'éclosion des œufs, ait les moyens de perforer l'enveloppe dure et coriace du froment et de s'insinuer au fond des tas.

Néanmoins, dans le cas d'admission de cette hypothèse, selon moi toute gratuite, je trouverais d'autant plus facile de préserver les céréales contre les ravages des insectes, qu'il y aurait simplement à soustraire, aussitôt après le battage, le grain aux influences de l'air, en le plaçant dans un lieu hermétiquement fermé.

Mais ce qui m'empêche de croire que là puisse être la solution de la question, c'est que celle-ci est plus que jamais à l'étude, qu'à cette heure elle est vivement débattue, et que partout les moyens de détruire les insectes qui ravagent les grains sont recherchés avec ardeur.

Ainsi, le docteur Herpin s'exprime en ces termes, au sujet de l'alucite :

« La Société royale et centrale n'enregistrera pas sans une profonde douleur les documents qui lui sont transmis sur les désastres occasionnés par l'alucite. C'est-à-dire que, dans 42 ou 45 de nos départements du centre et du midi, le froment et le seigle sont attaqués *sur pied*, et avant la maturité, par des myriades de teignes dont les larves, logées dans l'intérieur des grains de blé, en dévorent la substance

farineuse qu'elles remplacent par leurs excréments ; — que ces insectes subissent, sous l'enveloppe protectrice du grain, leurs différentes métamorphoses ; — qu'à l'époque de la moisson, un quart, un tiers, et quelquefois la moitié des épis sont déjà dévorés ; — que la plupart des autres, qui paraissent sains et intacts, renferment néanmoins dans leur intérieur le germe de l'insecte destructeur ; — enfin que les ravages de l'alucite se continuent dans les greniers et les granges, à tel point que s'il y a retard de quelques mois dans le battage ou la mouture, les trois quarts ou les sept huitièmes des récoltes sont perdus. »

Peut-on, je le demande, appuyer d'une façon plus explicite, sauf peut-être en ce qui concerne la manière dont l'insecte dépose ses œufs, l'opinion que je professe ?

Aussi le docteur Herpin a-t-il senti que c'est aux larves qu'il faut s'attaquer, et a-t-il proposé pour la destruction de ces larves un tarare brise-insectes, à percussion et à brosses.

En 1855, la Société impériale et centrale d'agriculture a voulu récompenser non-seulement la machine, mais encore les belles et utiles recherches de M. le docteur Herpin sur les insectes granivores, et lui a décerné la grande médaille d'or.

Je transcrirai ici le rapport du jury, qui, à mon avis, résume on ne peut mieux la question :

« Le jury décerne une médaille de première classe à M. le docteur Herpin, pour les dessins exposés par lui d'insectes nuisibles aux récoltes, et pour les divers et nombreux services que cet infatigable savant a rendus aux sciences agricoles.

» Bien que les effets du choc mécanique pour la destruction des insectes du blé soient certains et incontestables, ainsi que de nombreuses expériences l'ont démontré, on ne doit pas s'étonner cependant de ce que les machines de cette espèce ne sont pas répandues chez nos cultivateurs.

» Il en est de même pour tous les autres moyens qui ont

été indiqués pour détruire l'alucite, et qui, quoique bons et utiles, présentent cependant certains inconvénients qui font qu'on ne les emploie pas.

» En effet, la plupart de ces appareils sont dispendieux par leurs prix élevés.

» Pour atteindre le but si désirable de la destruction de l'alucite et du charançon, à l'aide des machines, il serait nécessaire que les Sociétés d'agriculture et les grands propriétaires des départements atteints par l'alucite s'entendissent pour faire exécuter de bons appareils qui seraient confiés à des industriels recommandables, lesquels, moyennant une rétribution fixée à l'avance par hectolitre de grain, se transporteraient avec leurs appareils dans les fermes et les domaines, pour purger et nettoyer les grains.

» Le tarare brise-insectes fait, au reste, un pelletage excellent et très-économique, même pour les blés sains. »

DOCUMENTS
SUR LES
TREMBLEMENTS DE TERRE
ET LES
PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES
aux **Moluques**,

PAR M. ALEXIS PERREY,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE DIJON,
Membre correspondant.

Quatrième partie.

GROUPE DE SANGIR.

Ce groupe, que les Hollandais appellent *de noorder Eilanden*, parce qu'il est situé au nord des Moluques, se compose de trois îles principales, Tagulanda, Sangir, Siau ou Siao, et d'une quantité d'autres très-petites. Elles sont décrites par M. Berghaus dans son beau *Mémoire sur les Philippines* (Gotha, 1832) et dans un article intitulé : « *De Sangir-Eilanden in 1825* » et publié en 1844 (1).

Trois seulement ont des volcans; ce sont :

1° Sangir où se trouve le *Goenoeng Aboe* que les Sangiotes appellent *Babudu-Awu* et les hollandais *Awoe* (prononcer

(1) *Indisch Magazijn*, eerste Twaalftal, n° 6. Batavia, 1844.

Avou). Ce volcan est une montagne considérable qui occupe toute la côte septentrionale de l'île. Il est situé par 3° 40' lat. N. — Suivant l'auteur de l'article que je viens de citer, les Sangirotés ont une très-grande crainte de ce volcan, ils n'osent pas en faire l'ascension; cependant trois ou quatre mois avant son arrivée, plusieurs indigènes étaient allés le visiter, ils étaient descendus dans le cratère et avaient sondé avec un bâton la profondeur de l'eau qu'il contient. Quand le niveau baisse, c'est pour eux un pronostic certain d'une éruption prochaine.

M. Berghaus a avancé, *l. c.*, p. 88, que ce volcan, qu'on aperçoit à une distance de 14 milles marins, fume continuellement. Cependant plusieurs navigateurs ont visité cet archipel et longé Sangir sans avoir remarqué la fumée; au moins ils n'en parlent pas.

2° La petite île de Siao, par 2° 43' lat. N. et 123° 15' long. E., renferme un pic élevé qu'on désigne aussi sous le nom de *Chiaus*. Valentyn rapporte que, de son temps, il était continuellement en éruption, mais que l'action volcanique prenait ordinairement une plus grande intensité dans les mois de janvier et de février. Voy. à 1712 (1).

3° A l'ouest de Tagulanda et à une petite heure de distance (2° lat. N.), se trouve l'île de Doewang, qui renferme aussi un volcan autour duquel sont établis des jardins. De son sommet, entièrement dénudé et qui ne présente que des rochers de tous les côtés, s'élève constamment de la fumée. Sa dernière éruption est de 1808 (2).

Les tremblements de terre sont fréquents et forts dans cet archipel (3). Cependant je ne puis citer presque aucun

(1) Celui de Siao, dit Sonnerat, est le plus considérable de ces volcans, qui ne sont probablement que les bouches d'un même foyer; dans ses éruptions vives, il couvre de cendres toutes les îles voisines. (*Voy. aux Indes occidentales et à la Chine*, t. 2, p. 122. Paris, 1782, 2 vol. in-4°.)

(2) *Indisch Magazijn*, *l. c.*, p. 356 et 362.

(3) *Ibid.*, p. 364.

fait, aucune date. Mes notes ne renferment guère que des éruptions volcaniques.

Suivant Gemelli Carreri, l'île de Tagolanda (*sic*) possède un volcan. Elle a deux bons ports et une rivière profonde du côté du sud avec deux petites îles qui ont chacune leur volcan (4). — Ces volcans me sont inconnus aussi bien que celui qu'il signale dans l'île de Calonga.

« L'île de Siao, dit-il, a un volcan de la cime duquel sortent des pierres enflammées en très-grande quantité » (*l. c.*). Et plus bas, p. 127 : « A 40 milles de ce royaume, au nord, est le volcan de l'île de Calonga qui s'étend de l'E. à l'O.; elle a 6 ou 7 lieues de circuit. Beaucoup de sources d'eau tiède sortent du volcan, arrosent l'île et la rendent fertile en toutes sortes de fruits. »

1644. Le 4 janvier, trois éruptions simultanées d'un volcan dans l'île de Jolo (archipel Soulou), d'un autre près d'Aringay (île de Luçon) et d'un troisième qu'on a cru jusqu'à ce jour être le Sanguil dans l'île de Mindanao.

Nous avons décrit et discuté le phénomène dans nos *Documents* sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Philippines. On y voit, d'après une relation d'un auteur contemporain et des rapports officiels, qu'il s'agit du volcan de l'île de Sangir, dont le nom écrit *Sanguix* a été confondu avec celui de Sanguil par les écrivains modernes (2).

1675. Le 14 novembre, à Taroena (île Sangir), violent tremblement qui dura peu. On y éprouvait depuis 14 jours des ouragans qui faisaient un grand fracas (3).

1711. Le 10 décembre, éruption terrible du volcan Aboe (île Sangir). Les matières sulfureuses se répandirent sur l'île entière, de la pointe nord jusqu'à Taboecan et Taroena, et

(1) *Voyage du Tour du Monde*, t. 5, p. 216. Nouv. édit. Paris, 1627, 6 vol. in-12.

(2) *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 2^e série, t. 8, année 1860.

(3) Valentyn, *l. c.*, t. 1, part. 1, p. 400.

causèrent d'immenses malheurs; le nombre des victimes fut considérable, tous les villages furent dépeuplés. Le bruit courut que le roi de Candahar avait empoisonné les eaux; mais la mortalité fut causée par les émanations sulfureuses du volcan qui avaient corrompu l'atmosphère, comme on peut le voir par l'extrait suivant d'un journal tenu par un caporal du poste de la Compagnie, à Taboecan, et daté du 40 jusqu'au 46 décembre de cette année 1744 (1) :

« Le jeudi 40, vers 4 heure 1/2 de la nuit, par un fort vent du nord-est, accompagné de pluie, de tonnerre et d'éclairs, il y eut ici un tremblement de terre tel que, comme toutes les personnes du poste, je quittai mon appartement pour me réfugier en plein air.

» Peu après, vers 2 heures passées, j'entendis comme des cris, comme des lamentations autour de l'hôtel de la Compagnie. Quoique la nuit fût très-sombre, il faisait cependant assez clair pour voir les hommes qui fuyaient le long de la rue par troupes de cent et de cinquante, sans que je susse me rendre compte de leur fuite; mais j'en compris bientôt la raison. Pendant que je prenais des informations, les détonations de la montagne devinrent si fortes que nous ne pouvions plus nous entendre les uns les autres; puis survint une grêle de pierres qui, tombant au milieu de nous, nous forcèrent à chercher un refuge dans les maisons, d'où nous pûmes apercevoir à l'ouest la montagne connue ici sous le nom de Aboe : elle paraissait toute en feu, on eût dit une masse incandescente; l'éruption dura jusqu'à 3 heures 1/2; le vent alors tomba, et nous respirâmes une telle odeur de soufre, qu'on n'entendit plus que les lamentations de la population entière, qui s'imaginait que le monde allait finir.

» Pendant que toute la population était en fuite, je demandai à quelques hommes, qui entraînaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, où ils pensaient aller et pourquoi ils ne restaient pas dans la négrerie (village) : ils me répondirent

(1) Valentyn, t. 2, part. 2, p. 53—55.

que le roi et tous ses Babatos (ou conseillers) étaient en route, qu'ils avaient quitté Sarab pour se rapprocher du golfe de Pettha et de Matiekje : je fis prendre sur-le-champ des informations à ce sujet, et il me fut rapporté que le roi n'était pas parti encore, quoique ses trésors et ses enfants fussent en chemin.

» Nous restâmes ainsi dans cette angoisse, priant Dieu qu'il lui plût de nous protéger dans l'hôtel de la Compagnie ; nous étions très-inquiets, car nous n'avions plus que la mort devant les yeux ; cet état de choses dura jusqu'à 5 heures.

» Je résolus d'aller avec quatre hommes du poste m'informer à l'habitation du roi, pour voir si on ne pourrait pas le faire rester dans la négrierie, dans le cas où il ne serait pas encore parti, attendu que sa présence aurait retenu tout le monde. Je ne trouvai, à mon arrivée, qu'un vieux garçon auquel je demandai des nouvelles du roi et qui me répondit qu'il ne savait pas quelle route il avait prise. J'attendis quelque temps et je vis arriver les capitaines Boeca et Gingang, qui s'informèrent aussi du roi. Nous finîmes par découvrir qu'il était sorti vers 5 heures 1/2 armé d'une kris à son côté (4).

» Je lui demandai si le peuple ne resterait pas à la négrierie ; il semblait que la montagne ne brûlerait pas beaucoup plus de trois heures. Il me répondit : non ; car maintenant l'eau brûlante allait descendre, et ils en avaient peur.

» Le roi me demanda ce matin de le recevoir dans l'hôtel de la Compagnie et qu'il pût y demeurer, ce à quoi je consentis volontiers. Il était 6 heures 1/2 comme nous passions devant l'église ; mais nous ne pouvions encore distinguer d'où viendrait le jour ; il y avait très-peu de monde ; après avoir adressé nos prières à Dieu, nous nous rendîmes à la loge (hôtel de la Compagnie), attendant jusqu'à 7 heures 1/2 que le jour parût ; mais nous n'apercevions que le feu à l'ouest, dont la lueur seule nous éclairait ; vers 9 heures, enfin, le calme

(4) Je ne traduis pas le reste de la phrase : en my zeide, zyn gevoeg gedaen te hebben.

commença à reparaitre. Le jour était pur, l'embrasement diminuait et le vent commença à souffler du nord; nous adressâmes nos louanges et nos actions de grâces à Dieu, qui détournait ainsi les matières brûlantes de cette négrierie et qui les chassait au contraire vers Calongan et Taroena.

» Le vendredi 44, la montagne brûla encore, mais vomit moins de feu et de matières embrasées que la veille. Il nous arriva quelques hommes des négrieres de Banawabrae ou Braë et de Matanè; ils avaient été chassés par l'excès de la chaleur qu'ils ne pouvaient plus supporter. Suivant leurs rapports, à Braë et dans la forêt (in 't Bosch), il avait péri 436 personnes (au nombre desquelles se trouvaient la princesse Lorolabo et sa sœur Sarabanong); le nombre des morts était de 430 à Matanè; la plupart avaient été les victimes du feu qui les avait consumés.

» Quant à ce qui est arrivé à Candahar, nous ne pouvons en rien dire encore: toutefois, le feu paraît s'y être précipité avec plus de fureur que sur aucune autre négrierie.

» Le roi de Taboecan nous ayant fait demander si personne de cette négrierie ne serait exclu du jardin, les émissaires revinrent vers le soir, amenant avec eux vingt-trois personnes ayant les mains ou les pieds brûlés; ils les avaient trouvées dans le jardin du capitaine Consa, où les maisons avaient été réduites en cendres.

» Ce jardin est à environ un demi-mille de la négrierie, à une grande heure de la négrierie de Bahroe et à trois heures de Matanè.

» Aujourd'hui nous avons compté plus de six cents hommes qui se sont enfuis et retirés vers Pettha.

» Le samedi 42, la montagne encore toute en feu brûla comme les jours précédents. Deux Taboecandois qui étaient allés la veille voir leurs amis à Matanè sont revenus ce matin; ils nous ont rapporté la triste nouvelle que le roi de Candahar avait péri avec ses sujets, tant maures que chrétiens; ils avaient été les victimes de tous les maux à la fois: pas une maison, grande ou petite, n'était restée debout, les arbres

mêmes avaient été détruits, tout avait été brûlé ou renversé et ruiné de fond en comble, à l'exception d'une petite négrierie nommée Talawit et située entre Matanè et Candahar. Il n'avait guère survécu à Candahar qu'environ 460 personnes qui, la veille, avaient enterré leur roi Sjamsialam, qu'ils avaient trouvé mort et tenant son fils entre ses bras : il n'était pas brûlé, mais il avait été asphyxié par la chaleur. Le nombre des morts à Candahar a été de 2,030, tant hommes que femmes et enfants, suivant le calcul du maître d'école Andries Pietërsz et du Marinjo.

» Dans la soirée, il me fut rapporté que le hoekum de Taboecan, Abraham Datholomeus, et trois de ses fils avaient éprouvé le même sort à Candahar et qu'ils y étaient morts.

» Le dimanche 43, le mont Aboe ayant cessé de vomir du feu, j'envoyai le soldat Thomas Jurtus et quelques autres indigènes visiter Matanè, Candahar et une autre négrierie fondée récemment, pour vérifier les malheureuses nouvelles que j'avais apprises la veille; ils revinrent le soir et m'assurèrent qu'elles n'étaient que trop vraies, que tous les renseignements insérés dans mon journal d'hier étaient exacts; ils avaient rencontré plus de quatre cents morts sur leur route; ils pensaient que ces malheureux avaient été asphyxiés par la chaleur du feu, car les cadavres étaient intacts et ne portaient aucune trace de brûlure; ils avaient trouvé l'eau bouillante sur le rivage; la plupart même qui montraient leurs pieds les avaient eus brûlés par l'eau. Dans la négrierie chrétienne de Candahar, ils trouvèrent une petite fille âgée d'environ dix-huit mois, étendue entre deux cadavres. Elle était un peu brûlée au bras, mais, à la vue de ces hommes, elle se mit à crier et à leur demander de l'eau.

» Elle était probablement restée là depuis le 40; elle fut recueillie par un de ses amis.

» Ils avaient enterré le hoekum, Abraham Datholomeus, avec ses trois fils.

» Le lundi 44, l'éruption diminua beaucoup de violence; le volcan ne lança plus que des vapeurs; un habitant de

Taboecan, nommé Gorahe, qui était allé à Mangelitoe et à Taroena, me rapporta que 70 hommes avaient été brûlés à Calongan, sans compter ceux qui, quoique grièvement blessés, avaient survécu; le maître d'école s'était sauvé à Taroena avec ceux qui avaient échappé au désastre, pour y chercher un asile que ne leur offrait plus Calongan; mais à Taroena, les malheurs n'étaient pas moins grands, puisque 408 personnes avaient péri par le feu; le reste s'était retiré à Mangelitoe, où il était bien tombé quelques pierres, mais où les maisons et les personnes n'avaient éprouvé aucun dommage sérieux. Le mardyker, Sébastien de Gratia, s'était rendu avant-hier ou le 12 courant à Mangelitoe avec sa petite chaloupe.

» J'ai appris que dans les négrieres de Saloerhan, Menala, Coclor et Coema, les hommes et les maisons n'avaient éprouvé aucun dommage de l'éruption du mont Aboe.

» Le mardi 15, sont arrivés ici, venant de la négrierie de Talawit, voisine de Candahar, le Singadji Bengoenang et Kimelaha Mallasigi, avec 30 habitants de Candahar; ils m'ont annoncé qu'ils s'étaient rendus ici pour se présenter devant moi et me faire connaître qu'ils avaient enterré leur roi; qu'un millier de personnes environ, tant hommes que femmes et enfants, avaient échappé au désastre; que les uns s'étaient retirés à Sarangané avec le goegoe Thomas Sigoeoe (qu'on attendait aux premiers jours à Sangir), et que les autres s'étaient dispersés sur divers points de Sangir.

» Le frère du roi Sjamsialam, appelé Calabato, habite Taroena et il est actuellement avec ce roi à Talawit; l'autre frère, appelé Salarangi, habite ici une île où il s'occupe à cultiver un jardin. Ce singadji m'apprit encore qu'il y en avait qui avaient l'intention de se fixer à la négrierie de Talawit pour voir s'ils s'y trouveraient mieux, que d'autres voulaient se fixer ici, à Taboecan ou ailleurs. Il avait conservé cinq petites pièces d'artillerie et un grapin, il verrait s'il pourrait être assez fort avec ces cinq pièces; quant aux autres biens du roi, il n'y voyait aucune chance, attendu que Candahar avait été entièrement ruiné de fond en comble.

» On amena ici, à Taboecan, dans la soirée, trois cadavres que le roi avait fait jeter dans une fosse et recouvrir de terre.

» Il me fut aussi rapporté que toutes les vallées aux environs de Taboecan étaient inondées, que les eaux arrêtées dans leur cours ne pouvaient trouver un passage, et que tout faisait craindre que cette négrerie n'en fût recouverte lorsqu'elles viendraient à rompre leurs digues. .

» Le mercredi 16, je me convainquis, par les nouveaux rapports que me firent mes émissaires indigènes, de l'exactitude de ces faits, et de plus, qu'une petite heure plus tard, ils n'auraient pas pu aller dans la forêt, parce que tout autour le sol était infect et qu'il faisait tellement chaud qu'on ne pourrait aller plus loin.

» Le jeudi 17, la montagne lança encore beaucoup de fumée, mais elle ne vomit plus de feu.

» Je partis dans la soirée et me rendis en bateau à Tagulanda, d'où j'expédiai au roi une petite lettre avec un sauf-conduit et une requête pour qu'il fournit un bateau qui porterait mon rapport à S. Exc. Henrik van der Burgh, chef de la Compagnie, à Manado.

» Signé : ANDRIES DULEE. »

« Collationné, pour copie conforme, au siège de la Compagnie, le 14 janvier 1712, et signé :

» HENRIK VAN DER BURGH.

» Pour copie conforme :

» Jⁿ BOGUART, *secrétaire*. »

1712. 16 janvier, au volcan de l'île de Sjauw (Chiaus, aujourd'hui Siao), éruption dont les détonations furent entendues jusqu'à Ternate, à 40 milles de distance.

Valentyn prétend que l'activité de la montagne s'accroît par certains vents, qu'elle lance alors beaucoup de cendres, des pierres et même de l'eau. C'est surtout dans les mois de janvier et de février qu'elle exerce ses fureurs; elle lance

souvent des pierres arrondies comme de gros boulets qui s'élèvent très-haut au-dessus du cratère, retombent dans le cratère ou roulent sur les bords (4).

1808. Éruption du Doewang, dans l'île du même nom, l'une des Sangir, à une heure à l'ouest de l'île de Tagulanda. Cette éruption détruisit toutes les maisons, les jardins et les arbres qui se trouvaient autour de la montagne, ainsi que l'ancienne négrierie de Tagulanda qui se trouvait à l'O.-S.-O.; mais personne ne périt.

Le sommet du volcan est entièrement nu; il en sort constamment de la fumée (2).

1842. Éruption violente au Goenoeng Aboe ou Babudu-Awu, dans l'île de Sangir; des centaines de torrents de lave se précipitèrent sur tous ses flancs et causèrent les plus grands dégâts. Les forêts furent détruites dans tous les environs. Il périt 703 personnes à Taboekan, 70 à Chandar et 480 à Kolongan et Sawang, près de Taroena.

C'était la seconde dont les habitants se souvenaient en 1825 et la septième dont la tradition ait conservé le souvenir aux îles Sangir.

Le cratère renferme un petit lac; les habitants le visitent quelquefois pour voir si l'eau s'élève ou s'abaisse; nous avons déjà dit qu'ils prétendent que la diminution de l'eau est un pronostic certain d'une éruption prochaine.

Les tremblements sont très-fréquents et très-forts dans cet archipel (3).

1825. Le volcan de Siauw (Goenoeng Apie) était en activité dans cette année. Bien que les habitants ne se souviennent d'aucune éruption, de son sommet dénudé s'échappent de temps en temps de noirs nuages de cendre et de fumée que les vents du nord transportent jusqu'à Undung et Oeloe

(1) *Opere citato*, t. 4, part. 2, p. 58.

(2) *Indisch Magazijn*, 1^{re} *Twaalfstal*, n° 6, p. 362.

(3) *De Sangir-Eilanden in 1825 : Indisch magazijn*, 1^{re} *Twaalfstal*; n° 6, p. 362 à 373. Batavia, 1844. *Cosmos*, t. 4, p. 427.

(négreries situées sur l'île de Tagulanda); on y remarque des pluies de cendre accompagnées d'une forte odeur de soufre (4).

Les 27 et 28 janvier 1839, Dumont d'Urville tourne les îles Sangir, sur les côtes desquelles il court le risque de se perdre « De hautes montagnes, dit-il, garnissent l'intérieur de l'île, » mais il ne fait aucune mention du volcan.

Le 28, il voit l'île de Siao et, le 3 février suivant, celles de Motir et de Matchian. Il garde un silence absolu sur ces volcans qui devaient alors ne donner aucun signe d'activité (2).

1856. Le 2 mars, de 9 à 11 heures du soir, à Manado (côte de Célèbes), on entendit des détonations semblables à celles d'un bombardement dans le voisinage. On pensa d'abord que c'était un croiseur aux prises avec un corsaire, mais elles recommencèrent le lendemain et se prolongèrent plus tard dans la soirée et même dans la nuit, avec une force supérieure à celle du canon. On s'assura qu'elles ne pouvaient pas provenir d'un vaisseau, et l'on pensa qu'elles étaient dues à l'explosion d'une montagne de Tagoelanda ou de Ternate. — Ces détonations ont été aussi entendues jusqu'à Amboine (3). Elles provenaient de l'éruption de l'Awoe.

ÉRUPTION DE L'AWOE

DANS LA GRANDE-SANGIR, LES 2 ET 17 MARS 1856.

M. A. F. J. Jansen, résident de Manado, ayant visité le pays quelque temps après le désastre, a adressé au Gouvernement un rapport dont voici un extrait :

« Conformément à ce que j'avais l'honneur d'annoncer à Votre Excellence, dans ma dépêche du 25 avril dernier, n° 495, je me suis embarqué le 2 mai, sur le vapeur de S. M. le *Samarang*, commandé par L. M. Roodzant,

(1) Les îles Sangir en 1825 : *Indisch Magazijn*, 1^e Twaalfstal, n° 6, p. 363.

(2) *Voy. au Pô/e sud*, t. 5, p. 219, 220 et 255.

(3) *Natuurkundig Tijdschrift*, t. 11, p. 245—248.

lieutenant de seconde classe , pour visiter les îles Sangir et m'assurer de l'exactitude des rapports que nous avons reçus de Ternate , relativement à l'éruption du volcan de la Grande-Sangir , vérifier l'étendue des désastres et voir quels secours , quels soulagements il serait possible d'apporter à cette malheureuse population.

» Nous sommes partis le 2 au matin , et le lendemain nous avons atteint la baie de Taroena , où j'ai eu une conférence avec le radja et les chefs du pays si malheureusement dévasté.

» Avant d'entrer dans le détail des particularités du phénomène et des malheurs qu'il a causés , je crois devoir vous adresser quelques observations sur le pays.

» La pointe septentrionale de la Grande-Sangir est formée par la montagne de l'Awoe qui a plusieurs sommets dont le plus élevé peut être évalué à 4,000 pieds environ. Du côté de l'ouest , la montagne que baigne la mer est très-abrupte jusqu'à la négrierie de Kandhar , un des principaux villages qui est assis sur un contrefort surbaissé de la montagne. Au nord et au sud , le pied du volcan descend jusqu'à la mer par une pente douce , sur une assez grande étendue d'un sol fertile et plus propre à la culture que toutes les autres parties de l'île. A l'est , l'Awoe se rattache à la chaîne de collines et de montagnes qui recouvrent la Grande-Sangir.

» Ce pays fait partie des provinces de Taroena , Kandhar et Taboekan.

» A l'exception de légères secousses ressenties dans les mois précédents , et qui sont trop fréquentes aux îles Sangir pour qu'on y ait fait grande attention , rien d'extraordinaire n'avait été remarqué dans l'état du volcan , rien n'avait pu faire soupçonner une éruption prochaine. Aussi , rassurés par leur superstition habituelle et les récits d'un espagnol qui avait fait l'ascension de l'Awoe quelques années auparavant , les Sangirotes vivaient dans la plus grande sécurité ; ils avaient étendu leurs cultures de riz sur les flancs de la montagne et tout autour des négrieres (villages) sans nulle crainte , sans nulle inquiétude.

» Dans la soirée du 2 mars, entre 7 et 8 heures, une détonation d'une violence impossible à décrire annonça l'éruption imminente du volcan et remplit les habitants d'effroi. En même temps, la lave incandescente se précipita de tous côtés, avec une force irrésistible, le long des flancs de la montagne, détruisit tout ce qu'elle rencontra sur son passage et fit bouillonner les eaux de la mer partout où elle les atteignit. Des sources chaudes s'ouvrirent avec violence et répandirent des masses d'eau bouillante qui ravagèrent et entraînèrent tout ce que le feu avait épargné. Soulevée avec une force extraordinaire, comme par un tremblement sous-marin, la mer se brisait avec un fracas épouvantable contre les rochers, elle s'élança sur les terres, inonda le rivage et ravit au feu ses conquêtes désastreuses.

» Ce tableau épouvantable de dévastation dont l'horreur était encore augmentée par les lamentations des hommes et les mugissements des animaux, fut porté à son comble par le fracas des rafales et par les craquements des arbres arrachés et entraînés par milliers ; une heure plus tard, suivirent des éclats de tonnerre qui firent trembler le sol ; c'était un tumulte à ne plus s'entendre. Une noire colonne de pierres et de cendres, s'élançant du sommet de la montagne, s'éleva jusqu'au ciel et retomba en pluie de feu sur les flancs du volcan qu'éclairait seule la lave incandescente ; à ce phénomène succéda une obscurité qui n'était interrompue que par les éclairs qui brillaient de temps en temps ; elle était telle que l'œil ne pouvait distinguer les objets les plus proches ; la confusion était générale, le désespoir à son comble. De grandes pierres lancées dans l'air brisaient tout ce qu'elles rencontraient dans leur chute. Habitations et récoltes, tout ce qui n'avait pas été détruit par le feu fut enseveli sous la cendre et les pierres ; les torrents qui se précipitaient de la montagne, arrêtés par les obstacles qu'ils rencontraient, s'étendaient en forme de lac dont les rives s'élargissaient sans cesse et, bientôt gonflés outre mesure, acquéraient une nouvelle force dévastatrice.

» Tout cela fut l'affaire de quelques heures. Vers minuit, les éléments irrités reprirent leur repos; le lendemain, cependant, à midi, ils recommencèrent, avec une force nouvelle, leur œuvre de destruction. La pluie de cendres dura tout le jour, elle fut si intense que les rayons du soleil ne purent la pénétrer et que l'obscurité fut à peu près complète.

» Au commencement l'éruption fut accompagnée d'un fort ouragan du S.-E.; par là s'explique ce qu'a rapporté un des Sangirotos qui se sont échappés des mains des pirates, que de la cendre et des pierres étaient tombées jusque sur l'île de Mangindano (Mindanao). Plus tard le vent souffla du nord.

» A peine étaient-ils remis de leur effroi, que les habitants de cette partie désolée de Sangir furent de nouveau alarmés par une éruption qui ruina les récoltes et une grande quantité d'arbres du côté de Taboekan.

» Celle-ci eut lieu le 17 mars. Puis le volcan reprit son repos et l'on ne vit plus d'autres preuves de son activité que la vapeur qui continua à s'élever incessamment des fentes et des crevasses. Les courants de lave qui couvrent les flancs de la montagne sont encore si peu refroidis, qu'on ne peut les considérer qu'à distance. Suivant le rapport des indigènes, les sommets de la montagne n'auraient éprouvé aucun changement remarquable.

» Le village (principale négrerie) de Taroena a peu souffert; la cendre et les pierres ont endommagé seulement quelques maisons et blessé légèrement quelques habitants. Il a dû son salut à l'obstacle qu'une série de mamelons a présenté au courant de lave et l'a fait tourner à l'ouest pour se jeter dans la baie à côté du Kampong.

» Entre Taroena et Kandhar, le pied de l'Awœ forme une pente douce, d'une grande étendue, couverte d'arbres cultivés et des plus riches récoltes; la partie la plus abrupte est cachée sous des forêts à peu près impénétrables. Une population très-nombreuse est répandue dans des maisons isolées, environnées de jardins, dispersées dans de petits hameaux le long du rivage, ou agglomérées dans le grand

village de Kalangan ; ce pays charmant et salubre n'est plus qu'un affreux désert. Sept larges courants de lave ont dévasté cette plage ; forêts, plantations, habitations, tout a été détruit. Toute la province est couverte de cendres, de pierres et de lave : de profondes crevasses, de larges fissures, des milliers d'arbres tordus et déracinés témoignent de la force incalculable avec laquelle les matières dévastatrices se sont répandues ; les arbres à moitié grillés, qui restent encore debout en quelques endroits, rappellent par leurs feuilles et leurs branches pendantes, comme celles des saules pleureurs, l'idée d'un immense cimetière.

» Le village de Kalongan, à travers lequel un large courant de lave s'est tracé un chemin jusqu'à la mer, est couvert de cendres et de pierres, il est entièrement dévasté. Il n'en reste plus debout que quelques poteaux à demi-brûlés.

» Entre Kalongan et Kandhar, une partie de la côte s'est affaissée et a disparu dans la mer. Le talus de la montagne descendait ici par une pente douce jusqu'au niveau des eaux. A présent, on aperçoit un mur vertical de roches qui se dressent à une hauteur d'une couple de centaines de pieds.

» Le grand village de Kandhar, séparé du volcan par le contrefort dont nous avons parlé, a dû à cette circonstance de n'être pas complètement détruit. Le courant de lave a été détourné par ce promontoire. Comme Taroena, Kandhar n'a eu à souffrir que de la cendre, des pierres et surtout des jets d'eau chaude qui jaillissaient de tous les côtés. Heureux cependant ceux qui se trouvaient au village au moment de l'éruption, car une grande partie de la population, fuyant dans la crainte des pirates, s'était retirée quelques jours auparavant dans les jardins qui couvrent la montagne et y avait emporté ce qu'elle possédait de plus précieux dans l'espoir d'une plus grande sécurité. Maisons et récoltes, tout a été la proie de la lave dévastatrice.

» De ce côté de Kandhar, à la pointe la plus avancée vers le nord de l'île, c'est un tableau désolant ; la dévastation y est peut-être plus affreuse que du côté de Taroena.

» Toutes ces terres si bien cultivées, ces charmantes plantations sur lesquelles les regards s'étendaient à perte de vue, ont disparu sous la lave, les pierres et la cendre. Partout se sont étendus les ravages du feu que la montagne a vomie en courants d'une violence à laquelle rien n'a pu résister. Non-seulement ces courants ont dévasté la province entière, mais tout a été détruit sur une étendue de plusieurs milles, et, à une pareille distance, ils ont encore eu assez de force pour former deux espèces de promontoires, deux longues saillies dans la mer où l'on mesurait auparavant plusieurs brasses de profondeur.

» Le grand village de Tariang et les hameaux de Pembalarain, Labakassin, Patoen et Hilang ont été totalement anéantis. Les villages de Sawan et de Naha ont peu souffert, grâce à la configuration du sol. Ce dernier se trouve sur la limite du pays ravagé, du côté de Taboekan, qui a peu ou point souffert.

» Le nombre des morts est considérable :

Il est pour Taroena de... 722 hommes, femmes et enfants.

— Kandhar de. . . 45 idem.

— Taboekan de.. 2,039 idem.

Total des trois provinces.. 2,806 idem.

» La plupart ont trouvé la mort dans leurs jardins (où ils prenaient le frais). Tous ont essayé de fuir, mais beaucoup ont succombé, atteints par les rapides courants de feu. D'autres ont tenté de chercher un refuge dans les bois, mais ils ont péri dans la chute des arbres ou dans leur embrasement. A Kolangan et Tariang, les maisons étaient encombrées de malheureux fuyant la lave et l'eau bouillante; la cendre a brûlé ou étouffé les uns et la ruine des maisons a écrasé les autres. D'autres, enfin, qui s'étaient réfugiés sur le bord de la mer, sont devenus la proie des vagues en furie; ceux qui n'ont pas perdu la vie, sont tombés dans une espèce d'idiotisme causé par l'effroi.

» Suivant les rapports des chefs, le nombre des malades n'est pas plus grand qu'à l'ordinaire et les maladies n'offrent

aucun caractère particulier. Ils nous ont assuré qu'il n'y en avait pas dans les villages dont l'état fût grave, qu'ils n'avaient éprouvé que de légères blessures et que la plupart étaient déjà rétablis. Ils ont refusé les secours de l'art que nous leur offrions.

» Il est impossible d'évaluer les dommages causés, soit directement, soit indirectement, par cette éruption. Des villages détruits, il n'est à peu près rien resté; rien n'a été sauvé des maisons. Les malheureux qui, par leur fuite dans les montagnes, ont échappé à la mort, n'ont rien pu emporter avec eux. Leurs plantations de *klapper*, de *pisang*, de café et de sagou, qui étaient pour eux une source de richesses ou au moins de bien-être, sont anéanties; toutes leurs récoltes, les fruits qui font la base de la nourriture des Sangirotés (patates, pisang, riz, etc.), tout est détruit.

» Les habitants qui ont échappé au désastre qui vient de ruiner leur pays, se sont la plupart retirés ailleurs pour pourvoir à leur nourriture, et quoique peu à peu ils commencent à revenir, les sujets de Taroena se trouvent encore par milliers dans les provinces de Manganitoe et de Siauw, ainsi que dans les îles voisines. Les fuyards de Taboekan se sont dispersés dans les grands et les petits villages du pays.

» Le radja de Taroena m'a demandé mon intervention pour l'aider à faire revenir ses sujets et pour engager les chefs des terres voisines à les lui renvoyer. Je lui ai immédiatement envoyé des secours dont l'efficacité se fait déjà sentir; je lui ai recommandé de laisser d'abord les choses comme elles sont, afin de permettre aux fugitifs de pourvoir à leur subsistance et revenir ensuite, quand ils le pourraient, s'établir dans la province de Taroena et s'y livrer de nouveau à la culture. La perte des récoltes est telle que, malgré le nombre considérable des morts et la fuite de ceux qui ont échappé au désastre, il faut veiller avec le plus grand soin à la subsistance de ceux qui restent, et Votre Excellence appréciera facilement elle-même toutes les précautions qu'il faut prendre,

» Le tableau que présente la province de Taboekan est cependant, quoiqu'elle ait beaucoup souffert, bien moins désolant; on attend de grandes provisions de sagou des récoltes prochaines, et, avec ce qu'a fourni la dernière moisson, on peut compter sur tout ce qui est nécessaire.

» Sous ce point de vue, Kandhar est moins bien partagé; cependant, comme la population est peu nombreuse et que beaucoup de récoltes ont peu souffert, on espère pouvoir suffire à tout avec les secours qu'on tirera de la province de Taboekan et des îles voisines.

» La province de Taroena, où l'étendue du sol propre à la culture est en rapport avec le chiffre de la population, a subi la plus grande perte dans ses champs cultivés; comme elle est moins riche en plantations de sagou, il semble qu'elle éprouvera les plus grands besoins pour son alimentation, et il serait difficile d'y pourvoir si une partie de la population ne s'était pas transportée ailleurs. Il est donc convenable que les émigrés ne rentrent pas de suite, et je pense qu'il ne faut pas les y contraindre.

» Deux mois se sont écoulés depuis la première éruption. Les plus grandes difficultés qui ont eu lieu dans les premiers jours de ce désastre sont passées. Quoique l'état présent de la malheureuse population soit bien affligeant, sous beaucoup de rapports, je puis assurer à Votre Excellence qu'il n'est pas désespéré.

» Il n'est pas possible sans doute de réparer toutes les pertes, mais on peut les rendre moins sensibles.

» Pendant ma relâche à Sangir, j'ai expressément recommandé au radja et aux chefs d'user de tous leurs moyens pour renouveler les plantations, pour rassembler des vivres, rassurer la population, stimuler son ardeur et adoucir autant que possible les conséquences de ce fléau destructeur.

« Je leur ai recommandé en même temps de diriger sur Manado ceux qui ne pourraient pourvoir que difficilement à leur subsistance, afin que ceux qui resteraient au pays pussent

trouver, dans les travaux soit du Gouvernement, soit des particuliers, le moyen de vivre pendant le temps nécessaire (1). »

1857. On lit dans le *Javasche-Courant* du 28 août 1857 :

« D'après des nouvelles des îles de Sangir (on n'en donne pas la date), on peut regarder comme oubliés les désastres causés par l'éruption de l'Awœ, en mars 1856. Le volcan fume encore et émet des vapeurs en plusieurs endroits; mais les habitants sont revenus s'établir au pied et sur les flancs du volcan; ils vaquent comme auparavant à leurs travaux ordinaires. »

Supplément à la première partie.

1705. Le 27 septembre, à Amboine, une forte secousse.

Le 28, à 1 h. 1/4 du soir, une nouvelle secousse. Les juges, épouvantés de la violence du choc, abandonnèrent l'audience à chacun de ces tremblements.

« Les tremblements de terre, dit le navigateur anglais W. Funnell (2), y sont très-fréquents, aussi les maisons n'ont-elles généralement que le rez-de-chaussée. Pendant que nous y étions, il y en eut un très-violent qui continua pendant deux jours et causa de grands dégâts. La terre s'entr'ouvrit en beaucoup d'endroits et des familles entières furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les malheureux qu'on retira des décombres avaient la plupart les jambes et les bras brisés. Les murs du fort furent lézardés en plusieurs places; la terre, dans l'endroit où nous nous trouvions, oscillait comme les vagues de la mer. »

Il dit plus loin, page 486, qu'il resta à Amboine du 31 mai au 14 septembre (?) 1705, et à la page 488, il rapporte les deux secousses que nous venons de citer. Il ajoute qu'il

(1) *Natuurkundig Tijdschrift voor Nederland Indië*, t. XI, p. 373-382.

(2) W. Funnell's *Voyage to the South-Sea*, dans A. Collection of voyages, London, 1729, in-8°. Printed for James and John Knapton, t. 4, p. 176:

n'est pas vrai que l'air soit toujours calme pendant les tremblements de terre, car pendant ceux-ci, il soufflait un vent frais du S.-S.-O.

1783. Une petite bouche s'ouvrit au pied du Wawani et déchargea quelques laves.

1816. De 1816 jusqu'en 1820, plusieurs bouches s'élevèrent sur son talus et les éruptions furent assez violentes pour en chasser un grand nombre de ses habitants.

1824. Le 18 avril, une nouvelle ouverture s'élevait sur son flanc (1).

1835. Le 4^{er} novembre, vers 3 heures du matin, dans le groupe d'Amboine, tremblement d'une violence extraordinaire et dont les secousses se sont renouvelées à diverses reprises jusqu'au 5 avec une grande intensité. Depuis trois semaines, ou plus exactement pendant trois semaines du mois d'octobre, une brume épaisse et chargée de vapeurs sulfureuses s'était répandue sur l'île d'Amboine et sur les îles voisines (2).

A Haroko, la première secousse a été verticale et a duré 25 secondes; on assure qu'elle en a duré 35 à Amboine où elle a été extrêmement désastreuse; 58 personnes ont péri et 66 ont été blessées; les bâtiments du gouvernement ont été très-endommagés, la plupart menaçaient ruine; le quartier chinois n'était plus qu'un monceau de décombres. La plupart des habitants ont perdu tout ce qu'ils possédaient et ont été forcés de bivouaquer en plein air dans des baraques ou sous des tentes. Les vieillards ne se rappelaient pas avoir éprouvé un tremblement aussi violent que celui-ci; ceux de 1784 et de 1830 ne pouvaient lui être comparés (3).

(1) De Bylandt, *Théorie des volcans*, t. 1, p. 245. Je cite cet auteur qui, malgré ses idées singulières, mentionne beaucoup de faits, mais je dois avouer qu'il n'indique pas les sources exactement et que j'y ai trouvé plus d'une date fautive.

(2) J'avais dit, d'après M. Junghuhn, que ce brouillard avait suivi les secousses. A. P.

(3) *Javasche Courant*, n° 104, 30 décembre 1835.

La montagne sur la côte d'Hitoe, du côté de Baguela, a beaucoup souffert, beaucoup de rochers s'en sont détachés.

Dans le rapport d'une commission chargée de visiter cette montagne, il est dit qu'elle s'est fendue en plusieurs endroits et que des éboulements étaient encore imminents. Plusieurs petites rivières ont été obstruées par ceux qui ont eu lieu, une boue noire est sortie du sol, d'autres ont été desséchées.....

Dans la négrierie (village) d'Hitoe - Lama, un homme a péri, d'autres ont été blessés.

L'île n'a pas autant souffert au sud et au sud-ouest; les secousses ont été moins fortes de ce côté. La plupart ont été précédées d'un bruit souterrain très-fort. Il ressemblait aux décharges d'une grosse artillerie.

Les secousses qui, en commençant, se succédaient à de courts intervalles, ont ensuite diminué; *elles ont duré deux mois*. On a remarqué qu'elles avaient lieu par un ciel pur, éclairé par la lune et les étoiles, aussi bien que par un temps sombre et pluvieux, et qu'à Amboine l'air n'avait pas offert la moindre trace de vapeurs sulfureuses, mais qu'il avait été sillonné d'éclairs sombres qui semblaient descendre jusqu'à terre.

Pendant les trois derniers mois de l'année, la chaleur a été accablante; la moyenne du thermomètre a été de 82°, 81°, 84° dans le milieu du jour, et de 75°, 48°, 45° (*sic*) la nuit; depuis le mois de juillet on avait eu de fortes pluies, avec des vents variables mêlés de calmes jusqu'à la fin d'octobre, où elles avaient un peu diminué.

Les îles de Saparoea et Haroeke ont ressenti quelques dommages du tremblement du 1^{er} novembre, des églises, des maisons, entre autres celle du Résident, ont été lézardées.

En un mot, à Amboine, on a comparé ces secousses à celles des années 1671, 1673 et 1674 décrites par Valentyn (1).

(1) *Jav. Cour.* n° 42, 25 mai 1856, reproduit par M. Reiche dans le *mémoire* dont nous avons cité le titre, à l'année 1839, dans la troisième partie de ces *Documents*.

Le *Javasche Courant* ne mentionne pas de tremblement à Amboine en 1836 ni en 1838. Par conséquent, tout ce que j'ai dit d'après les officiers de l'expédition de Dumont d'Urville semble devoir se rapporter aux secousses de 1835 qui ont duré deux mois. La date de 1836 donnée par M. Junghuhn me paraît aussi fort douteuse.

1837. Le 24 janvier, vers 9 heures du soir, aux îles Saparoea, Haroea et Noessalaut, tremblement violent dont les secousses se sont renouvelées les jours suivants, mais avec moins de force. Les édifices publics et particuliers ont été fortement endommagés; la maison de l'Assistant Résident, à Saparoea, menaçait ruine.

Les deux premières secousses ont été ressenties au même instant dans toute l'île d'Amboine (1).

1844. Le 16 décembre, vers 2 heures du matin, aux Moluques, notamment à Amboine, Boero et Amblaauw, tremblement suivi, un quart d'heure après, d'un grand mouvement dans les eaux de la mer. Les secousses qui n'ont pas été très-fortes ont duré une minute, elles étaient horizontales. A cette heure de la nuit, on n'a pas pu observer le mouvement des eaux d'une manière exacte, mais d'après les traces qu'elles ont laissées on a reconnu qu'elles s'étaient élevées de 4 à 5 pieds, et en quelques endroits plus ou moins, au-dessus des plus hautes eaux. Les *Orombayen* (espèces d'embarcations) du gouvernement et d'autres canots ont été lancés à terre et laissés à une certaine distance du rivage. Il n'y a pourtant pas eu de dommages; seulement, dans l'intérieur de la baie, à Galaga, quelques habitations ont été entraînées par les eaux. Depuis quelques jours il faisait une chaleur extraordinaire. Le thermomètre marquait 92 à 93° F. (33° 5 c.) à l'ombre dans le milieu du jour.

A Boero, entre 1 et 2 heures du matin, tremblement beaucoup plus violent. Le mouvement des eaux paraît aussi y avoir été plus considérable, ainsi qu'à l'île d'Amblaauw, où

(1) *Jav. Cour.* n° 37, 40 mai 1837. M. Reiche, l. c., p. 16.

des maisons ont été inondées. Le mouvement s'y est continué jusqu'au 24 décembre, mais avec moins d'intensité (1).

1845. Le 24 juillet, 6 h. $4\frac{1}{2}$ et 7 h. du soir, à Amboine, deux fortes secousses.

Le 22, légères secousses encore. Elles paraissaient venir de l'est; mais la plupart étaient verticales et toutes accompagnées d'un bruit semblable à un grondement. (Versteeg, *Jav. Cour.*, 3 sept. 1845.)

1850. Le 12 janvier, 7 h. 40 m. du soir, à Amboine, une secousse verticale.

Le 13 (heures non indiquées), quelques secousses légères.

Le 18 mars, 5 h. et 7 h. 40 m. du soir, deux nouvelles secousses.

Le 20, 2 h. du matin, encore une secousse. J'avais signalé le 18 et le 20, sans indication d'heures.

Le 4 avril, 9 h. du matin et 8 h. 30 m. du soir, à Amboine, deux secousses.

Le 5 (heure non indiquée), faible secousse.

Le 13, 4 h. 30 m., 8 h. 25 m., 10 h. du matin et 3 h. du soir, secousses horizontales.

Le 15, diverses secousses légères dans le jour.

Le 27 juin, 10 h. 50 m. du soir, une secousse horizontale.

Le 8 octobre, 3 h. $4\frac{1}{2}$, 5 h. $4\frac{1}{2}$, 5 h. $3\frac{3}{4}$ et 11 h. $4\frac{1}{2}$ du matin, nouvelles secousses.

Du 9 au 11, légères secousses fréquemment répétées.

Le 14, 9 h. $4\frac{1}{2}$ et 10 h. 20 m. du soir, secousses assez fortes. En somme, 13 jours de secousses constatées par M. A. Schmitz, à Amboine, en 1850, et relatées dans le *Nederlandsch meteorologische Jaarboek*, 1856, qui donne un tableau des tremblements de terre pour les années 1850—1854, p. 297. Malheureusement les dates ne sont signalées que pour la première année. Pour les autres je trouve seulement :

(1) *Jav. Cour.* n° 26, 30 mars 1842, d'après M. Versteeg, mém. déjà cité, p. 5-6.

1851. Tremblements en février 1, en juillet 2, en octobre 1 et en novembre 1.

1852. En janvier 1, en mai 1, en juillet 1, en octobre 1, en novembre 3 et en décembre 1.

1853. En janvier 2, en avril 3, en novembre 1 et en décembre 1.

1854. En juillet 1, en octobre 1 et en novembre 1.

1855. Le 5 octobre, 11 h. 1/2 du matin, à Amboine, une légère secousse. (*N. T.*, t. 40, p. 452.)

Le 4 décembre, dans le milieu du jour, une nouvelle secousse assez forte. (*Ibid.*, p. 454.)

1858. Le 23 octobre, vers 4 h. du matin, à Amboine, une secousse assez violente, suivie d'une autre légère.

Le 9 novembre, vers 5 h. 1/2 du matin, une légère secousse suivie d'autres plus fortes qui se sont renouvelées pendant tout le jour à de courts intervalles. Des bâtiments publics et particuliers ont été endommagés. Les secousses étaient verticales et accompagnées d'un bruit souterrain qui venait du sud-est. (*N. T.*, t. 17, p. 421.)

Supplément à la deuxième partie.

1609. Le 1^{er} avril, le navigateur hollandais P.-G. Verhuff allant de Bali à Banda, passa près de l'îlot isolé, connu sous le nom de Teralta, que Valentyn place par environ 7° 1/2 lat. S. et 140° long. E. de l'île de Fer.

Le lendemain, il vit un autre rocher encore isolé et éloigné de toute terre. Il était à environ 24 milles de Teralta, il avait à peu près une demi-heure de marche de circonférence, et d'une grande cavité située au sommet s'échappaient nuit et jour de la fumée et du feu (1). C'est l'*t brandend Eyland*

(1) Die 1 aprilis ad montem adhuc alium excelsum admodum et forma rotunda conspicuum qui in medio mari solus positus est. Vocatur vulgo Teraltas.

que Valentyn place par lat. 6° 47' S. et long. 144° 47' E. à peu près. Verhuff aborda le 5 à Banda.

Le 3 mai, à Neira, trois secousses qui firent trembler toute l'île.

Le 22 juin, vers 2 heures du matin, une nouvelle secousse (1).

L'auteur auquel j'emprunte ces faits ne parle pas du Goumong-Api; il ne dit point qu'il fût alors en éruption; cependant de Bry, dans les deux premières gravures de cette partie de son ouvrage, représente la montagne couronnée d'un nuage de fumée (2).

1648. Le 12 mars, à Banda, tremblement terrible (3).

1629. M. Van de Velde donne la date du 4^{er} août pour le tremblement de cette année. Il ajoute :

Die 2 ad rupem seu scopulum admodum excelsum in medio itidem mare, ab alia terra longè remotum, delati sunt. Scopulus iste viginti quatuor miliaribus à monte Teraltas distat, continet in circuitu iter dimidiæ horæ, habetque in vertice ingentem hiatus sive voraginem, unde fumus perpetuo ignisque die et nocte absque ulla intermissione prorumpit, ut sine admiratione vel stupore potius eum intueri non possis. (Th. de Bry, *Indiæ Orientalis* pars 9, p. 33.) Il y a le 17 au lieu du 2, dans le texte, mais l'erreur est corrigée à la page suivante. Purchas, *His Pilgrimes*, t. 1, liv. 5, ch. 15, p. 717 (London, 1625, in-fol.) donne aussi la date du 2.

(1) Die 3 mai ingens in insula (Nerone) ista terræ motus factus est, ita ut terra omnis tribus vicibus concuteretur. Verum Hollandi postmodo cognoverunt nihil id novi aut insolens isthæ loci esse, sed quotannis commotiones istas aliquoties ibi fieri solere.

Die 22 junii, circa secundam noctis horam, terræ motus iterum in Nerone Insula animadversus fuit. (Petri-Guillielmi Verhuffii *Navigatio*, dans Th. de Bry, *Indiæ orientalis* pars 9, p. 46 et 48, 1612.) — Ses dates sont ancien style. Purchas ne mentionne que le 3 mai. (*His Pilgrimes*, t. 1, p. 717.)

(2) Il est dit qu'une partie des soldats passa derrière le volcan, *post montem perpetuo ardentem transcuntes*, pour venir attaquer la ville de Labetacca, le 15 juillet 1609.

(*Ibid.* Supplementum nonæ partis, p. 1, an. 1643.)

(3) Purchas, *His Pilgrimes*, liv. 5, ch. 9, t. 1, p. 666. London, 1625, fol.

1751 (10 mai). « Une des plus grandes inondations, accompagnée de tremblements de terre, a eu lieu le 10 mai 1751. On craignit que tout fût englouti par la mer qui, cependant, rentra dans son lit. Les craintes de la population furent terribles et les dégâts considérables. Pour donner une idée de la force des vagues, nous dirons que six pièces de 42 furent lancées les unes contre les autres comme de petits morceaux de bois. Une ancre pesante abandonnée depuis des années avec une pointe fortement enfoncée dans le sol en fut arrachée par la violence de l'eau » (1).

1630. Le 24 juin, à Banda, il y eut un grand tremblement de terre. Lorsque cet accident arrive, et il arrive souvent dans ces îles comme dans les îles voisines, ceux qui s'en aperçoivent les premiers ont coutume de crier de toutes leurs forces, de battre sur des bassins, sur des chaudrons, sur des pots ou sur la première chose qu'ils rencontrent sous leur main, pour en avertir les autres afin qu'ils y fassent attention. Cependant ils n'en paraissent pas fort effrayés, tant on se familiarise avec les choses les plus terribles, quand on les a souvent sous les yeux, ou dans l'esprit.

Le 17 de juillet suivant, il y en eut encore un autre (2).

1762. Éruption du Goenoeng-API, à Banda, avant le fameux tremblement de 1763 (3).

1805 et 1811. Les dernières éruptions les plus marquantes du volcan de Banda, dit M. de Bylandt Palterscamp, eurent lieu pendant les années 1805, 1811 et 1820 (4). Je ne connais que celle de 1820.

(1) De Vuurbergen, p. 30. Amsterdam, 1837, 34 p. in-12.

(2) Voyage de Seiger van Rechteren, *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales*, t. 9, p. 145 et 146. Rouen, 1725, 12 vol. in-12. Plus loin, p. 150, l'auteur rapporte encore celui que nous avons déjà cité à cette année; mais il n'en donne pas la date mensuelle.

(3) Reinwardt, *Voy. cité*, p. 418.

(4) *Théorie des Volcans*, t. 1, p. 242.

1816. Reinwardt ne donne pas de détails sur le tremblement de cette année ; il en cite seulement les dégâts visibles encore en 1821 (1).

1820. 11 juin, éruption du volcan de Banda. Le rapport de M. Baumhauer, dont nous avons donné une analyse, se trouve dans deux lettres datées des 12 et 13 juin et insérées dans le *Bataviasche Courant*, n° 29, 5 july 1820. M. Weitzel les a reproduites p. 34—37 de son recueil que nous avons déjà cité.

On trouve dans le même recueil, p. 45—49, un journal que nous croyons devoir encore reproduire. En voici la traduction (2) :

« Dimanche, 11 juin 1820, à 11 h. 1/2 du matin, le volcan a fait éruption avec une violence effroyable : une panique générale s'est emparée de la population ; les femmes, la plus grande partie des bourgeois et des Chinois se sont enfuis dans les hautes terres de Banda. Au moment où la montagne a crélé, le thermomètre marquait 82° 1/2 F. (29° 45°) ; à 6 h. du soir et toute la nuit il a marqué 81°.

» Dans la nuit du 11 au 12, la montagne était en feu ; on entendait continuellement de violentes détonations qui provenaient du volcan : elles étaient séparées par des secousses de tremblements de terre qui n'étaient pas très-fortes. Vers 3 h. du matin, tonnerre et éclairs accompagnés de pluie du S.-O. et du S.-E.

» Le 12, 6 h. du matin. La montagne brûle encore plus fortement ; l'air est calme, thermomètre 81°, ciel pur ; cependant la fumée noire qui s'échappe du volcan est emportée au S.-O. avec une quantité incroyable de pierres qui, néanmoins, ne retombent pas au delà du pied de la montagne.

» A 9 h., plusieurs personnes sont allées en barque faire un tour au pied du volcan. Voici ce qu'elles ont rapporté :

(1) *Voy. cité*, p. 377, 378, 379 et passim.

(2) *Journal gehouden te Banda tijdens het uitbarsten van den brandenden Berg aldaar.* — *Bat Cour.*, n° 31, 29 july 1820.

» Après avoir dépassé le Zonnegat, elles ont aperçu une nouvelle ouverture au côté sud du volcan ; il s'en échappait de la fumée et de la vapeur, et les pierres lancées par cet orifice roulaient en grand nombre jusqu'au pied de la montagne. Plus au nord, on a découvert une petite ouverture d'où s'élevait de temps en temps de la fumée. Au N.-N.-O. on a découvert aussi un nouvel orifice beaucoup plus bas que le cratère signalé précédemment au sud. Ce nouveau cratère manifestait une effrayante activité ; il vomissait du feu, de la vapeur et des fragments de rochers qui s'élevaient une fois aussi haut que la montagne.

» Par leur chute, ces pierres ont causé de grands dégâts dans les jardins à Passer-Bazaar et jusqu'à Pinto-Bazaar. Le feu prenait aussitôt partout où retombaient les pierres incandescentes. Les habitants ont pris la fuite et ont tout abandonné pour sauver leur vie. A l'ouest de la montagne il est tombé une pluie de sable, et plus au sud une pluie de sable mêlée d'eau qui sentait mauvais. A chaque détonation que faisaient les cratères, soit celui du sud, soit celui du nord-nord-ouest, la barque était fortement agitée, quoique la mer fût aussi unie qu'une glace. A midi, après avoir fait le tour du Goenoeng - Api, ces Messieurs sont rentrés à Neira. Leurs chapeaux étaient tachés d'une espèce de crasse qui exhalait une odeur analogue à celle des marais. Thermomètre 82°.

» 6 heures du soir. La fureur de la montagne est de plus en plus grande. Les vapeurs s'étendent encore davantage sur Neira. Chaleur étouffante. Thermomètre 84°.

» Le 13. La nuit a été plus affreuse que la précédente, la pluie qui est tombée a entraîné avec elle les cendres et le sable dont l'atmosphère était chargée et a empoisonné les puits.

» Le 13 au matin, le mal empire. Thermomètre 80°. Un bâtiment faisant voile pour Java, je profite de l'occasion pour y annoncer le malheureux état dans lequel nous nous trouvons.

» La rage de la montagne continue tout le jour, le vent est à l'ouest, beaucoup de vapeurs et de cendres tombent sur Neira. Tout est perdu dans le district de Lonthoir; les fruits mûrs et non mûrs sont tombés. Le bois de muscadiers au-dessus de Lonthoir, une partie du Bojauw et les trois plantations (*perken*) à Neira ont beaucoup souffert. La pluie fait tomber beaucoup de poussière et de cendre. A midi, le thermomètre marquait 81° à 82° 1/2, et 84° le soir et pendant toute la nuit.

» Le 14, les détonations sont moins fortes et moins fréquentes. Il tombe beaucoup de poussière à Neira, air calme; le vent oscille entre l'E.-N.-E. et le N. Thermomètre 82° à midi, 84° le matin, le soir et toute la nuit.

» Le 15, dans la matinée, on entend une très-forte détonation suivie peu après de plusieurs autres; la montagne lance beaucoup de pierres du côté du N.-N.-O. et dans la direction du S.-E.; le cratère du S. lance les siennes verticalement de manière qu'elles retombent dans l'orifice. A 3 h. nous voyons un feu à la moitié de la montagne dans le S.-S.-E.; quelques-uns de nos Messieurs sont allés l'examiner et ils ont trouvé que c'était un tas de pierres brûlantes qui avaient mis le feu aux broussailles et aux arbres qui se trouvaient à l'entour et qui, roulant ensuite avec une force épouvantable entre la batterie de Kijk-in-de-Pot et celle de Verdande-Hoek, s'étaient précipitées dans la mer. Ils ont vu un vaisseau échoué ce matin sur le rif (écueil) de Lonthoir et à sec; ils ont reconnu que c'était le Mohabar (*Moorsche Schip*). A 8 h. 1/2 du soir, ils étaient de retour, et sur leur rapport Son Excellence a pris toutes les mesures pour faire ramener le Mohabar au port. Toute la nuit la montagne a paru plus calme. Thermomètre de 84° à 80°.

Le 16, entre 8 et 9 h., la montagne a montré une grande activité. A 11 h. 1/2, nos Messieurs sont de nouveau montés en barque (in een Orombaai), et sortant par le Zonnegat, se sont dirigés vers le Oeloewero ou pointe N.-E. du G. Api, de là à l'O. à la pointe de Passer Bezaar, et ensuite au

cap de Kappal Pietja; ils avaient la pointe S. de Pulo Ai au S.-O. $1\frac{1}{4}$ O., le cap nord de Pulo Ai à l'O. $1\frac{1}{2}$ S. Ils ont découvert un nouvel écueil surgi récemment (uitgeworpen), et un peu plus près du volcan deux hauteurs ou collines nouvelles (1). Entre ces deux hauteurs et le volcan, à une grande distance de celui-ci, ils ont vu une grande crevasse dans la direction N.-N.-O. qui lançait beaucoup de pierres noires. Le nouvel écueil était chaud et comme rougi au feu, il brûlait avec une fumée noire, dans la direction de l'E. au S., sur une longueur qu'ils ont évaluée à 15 toises. Ils ont reconnu aussi les deux nouvelles collines; ils avaient la pointe O. de Kappal Pietja au S.-S.-O.; des deux collines, l'une était à l'E.-N.-E. et l'autre à l'E. $1\frac{1}{4}$ N., à une vingtaine de toises en arrière du nouveau rescif; le cratère du N. au S.-E. $1\frac{1}{4}$ S., une petite ouverture orientale d'où s'échappait beaucoup de fumée à l'E. $1\frac{1}{4}$ S., une pointe de la montagne E.-N.-E. étant alors à 4 h. $1\frac{1}{4}$ (2). Ils ont débarqué à un demi-mille anglais et constaté que l'eau était brûlante; elle l'était d'autant plus qu'on approchait davantage de la terre. Ils ne purent aborder à la pointe occidentale et descendirent plus à l'est sur une roche de l'écueil émergé; là l'eau était bouillante; le rescif était formé de petites pierres de 1, 2 et 3 pieds de diamètre, aussi bien que les deux collines brûlantes; ce rescif avait recouvert toute la petite baie de Kappal Pietja. De là, ils s'avancèrent vers le sud, du côté du jardin de M. P. de Bruin Vermeer, connu sous le nom de Karawakat; ils avaient le cap de Lonthoir S. $1\frac{1}{4}$ O. Ils y débarquèrent et gravirent une partie de la montagne. Ils ont vu divers endroits où sont tombées de très-grosses pierres pendant que la montagne faisait entendre constamment de fortes détonations, à chacune desquelles ils

(1) Zii ontdekten een nieuw uitgeworpen rif, en een weinig meer naar den Vuurberg, twee uitgeworpen aanhoogten.

(2) Je traduis littéralement ce long passage topographique qui est assez peu clair.

éprouvaient une forte commotion ; la plupart des arbres étaient roussis , brisés ou entièrement brûlés ; les bambous étaient tous plus ou moins endommagés ou brûlés , suivant que les pierres qui les atteignaient dans leur chute avaient été lancées plus ou moins haut ou avaient parcouru des distances plus ou moins grandes ; comme il y avait danger à s'avancer davantage , ils retournèrent sur leurs pas. Il était tombé beaucoup de sable et de petites pierres à l'endroit où se trouvait la maison ; ils se trouvèrent enveloppés dans un nuage de sable et retournèrent au sud vers Lonthoir. De la pointe de Lonthoir à la baie de Boyauw , tous les arbres étaient couverts de sable et desséchés. Ils descendirent sur le rivage et trouvèrent que tous les arbres au-dessous de Lonthoir avaient perdu leurs fruits et leurs feuilles.

» Voici le résumé sommaire de l'état dans lequel se trouvent les plantations au-dessus de Lonthoir :

» Plantation de Lakoe (Het Perk Lakoe). Les muscadiers ont cédé sous le poids de la cendre et du sable dont ils étaient chargés ; les cimes des jeunes arbres sont brisées , les vieux ont perdu beaucoup de leurs branches ; les fruits mûrs et verts sont tombés ; tout le gazon est mort , même les *alang-alang* et les *alla* ; les *kanarie* sont encore , des arbres à amandes , ceux qui sont le mieux conservés ; ils ont été garantis par les autres à l'ombre desquels ils se trouvaient ; le sol est jonché de fruits tombés avant d'être mûrs ; les planteurs qui sont allés recueillir les noix dans les bois étaient couverts d'une cendre blanche.

» Les plantations Kelie et Noorwegen se trouvent dans le même état que celle de Lakoe.

» La plantation Takkermoeoe a encore plus souffert que les deux précédentes.

» Celles de Simon Waal et de Weltvreden ont le plus souffert.

» Une moitié de la plantation Namaeloe a beaucoup souffert , l'autre moitié moins.

» Celles de Bogauw et Orang Datang ont éprouvé des dommages moins considérables.

» A 5 h. du soir la caravane revint à Neira. Le cratère le plus rapproché du sommet de la montagne, ainsi que celui qui est situé au côté N.-N.-O., donnaient beaucoup de feu et de fumée et lançaient des pierres très-grosses qui retombaient au pied de la montagne, sur la hauteur du cap brûlé (Verbrande Hoek) et à l'endroit où se trouvait l'ancienne batterie Kijk-in-de-Pot. Le volcan avait alors deux cratères, l'un au sud près du sommet et l'autre au N.-N.-O. à un sixième environ de la hauteur de la montagne, à compter d'en haut; il y avait encore une petite ouverture sur la hauteur entre le cratère du sud et celui du nord, mais il ne s'en dégageait qu'un peu de fumée.

» Le thermomètre marquait 84° le soir et le matin et 82° à midi.

» Toute la nuit la montagne brûla fortement; elle fit entendre de violentes détonations et lança constamment une grande quantité de pierres.

» Le 17 au matin, la montagne brûle encore, mais avec des intervalles de repos. L'administrateur principal a envoyé une commission avec une orambai (espèce de barque du pays), pour examiner le degré de chaleur du rescif près de Kappal Pietja : on a reconnu qu'un œuf frais, tenu dans l'eau pendant deux minutes, était à moitié cuit; une pierre qu'on a rapportée avait toute sa surface brûlée; cependant elle était encore très-noire à l'intérieur.

» De midi jusqu'au soir, la montagne a paru plus calme; cependant il y a eu de fortes détonations dans la soirée, elles étaient plus promptes et se suivaient plus rapidement; la montagne paraissait comme couverte de feu. Thermomètre, 84° le matin, 82° à midi et dans la soirée.

» Toute la nuit on a encore entendu de très-fortes détonations.

» Le 18 au matin, la montagne manifeste encore une grande activité. Forte pluie du S.-E., temps accablant.

» M. V. A. a fait le service divin aujourd'hui à l'église...

» La montagne gronde toujours et lance beaucoup de

feu et de pierres. Le vent a été tout le jour O.-S.-O. et O. Thermomètre 79° 1/2 le matin, 82° à midi et 84° le soir.

» Pendant toute la nuit du 18 au 19, la montagne fait entendre de violentes détonations et lance beaucoup de feu.

» Le 19, la montagne reste comme auparavant. Vent O.-S.-O. avec beaucoup de pluie de l'ouest; à midi, S.-E. tournant rapidement à l'O. Thermomètre 80° le matin, 81° 1/2 à midi et 84° le soir.

» Dans la nuit du 19 au 20, la montagne reste dans le même état. Beaucoup de pluie; vent E.

» Le 20 et le 21, pas de changement.

» Le 22 au matin, la montagne est moins active; les détonations semblent provenir du fond du volcan. Elle lance encore de très-grosses pierres qui roulent sur les flancs du volcan, mais non avec assez de force pour atteindre Neira, heureusement pour nous.

» Le 23, pas de changement; vent fort et beaucoup de pluie.

» Le 24, comme hier. La montagne gronde; on dirait une usine où un grand nombre de soufflets serait en mouvement. Elle lance beaucoup de pierres très-grosses.

» Le 25, la montagne reste la même et fait encore entendre de fortes détonations; cependant à en juger par ce qui se passe au dehors, on peut croire qu'elle a épuisé la plus grande partie de ses forces et que l'on peut espérer que le danger est passé. »

Ce journal, curieux à plus d'un titre, ne va pas plus loin. Quoique tenu par un homme qui paraît s'être plus occupé de plantations que de science, il offre un véritable intérêt scientifique; il est regrettable qu'il n'ait pas été continué jusqu'à la fin de l'éruption, qui s'est prolongée pendant le mois de juillet et qui n'a commencé à se calmer que le 8 août suivant.

Des nouvelles venues de Banda, en date du 22 juillet, portent que l'ancien cratère du volcan brûlait alors avec moins de violence, mais que le nouveau continuait ses

ravages. Les six plantations d'épices à Lonthoir avaient beaucoup souffert de la cendre, et les livraisons d'épices seraient très-peu importantes; les fruits étaient tombés sans être mûrs et beaucoup de jeunes plants avaient été brisés par le milieu. Neira n'a pas été, dit-on, mieux traitée, toute l'île est dévastée et présente un aspect désolant (1).

Des nouvelles postérieures, datées de Banda, le 25 septembre, portent que la fureur du volcan avait commencé à se calmer vers le 8 août et que peu de temps après il avait cessé de lancer des pierres. Cependant le cratère fumait encore et la nuit on voyait la flamme s'élever au-dessus du sommet, mais les habitants regardaient le danger comme passé; ils considéraient la montagne comme en repos après la grande quantité de pierres qu'elle avait vomies pendant cette éruption (2).

On a vu dans les textes que nous avons traduits et rapportés que de Buch prêtait l'appui de sa haute autorité à l'interprétation que Reinwardt avait donnée du nouvel écueil formé dans la baie de Kappal Pietja, et que le Dr Junghuhn au contraire combattait cette explication. J'avais éprouvé un vif regret de ne pouvoir reproduire les idées mêmes de Reinwardt et les considérations qu'il devait faire valoir en leur faveur. Aujourd'hui qu'on a publié ses voyages où elles se trouvent développées, je vais en traduire littéralement les pages consacrées au Goenoeng-Api. C'est un des articles les plus intéressants que l'auteur a rédigés sur les volcans de l'archipel des Moluques. C'est d'ailleurs une des pièces les plus importantes du procès qu'on se plait à faire à la théorie aussi simple que rationnelle des soulèvements.

1821. juin. Description du Goenong Api, à Banda, par Reinwardt (3).

(1) *Bataviasche Courant*, n° 34, 19 août 1820. Weitzel, l. c., p. 50.

(2) *Bat. Cour.*, n° 45, 4 novembre 1820. Weitzel, l. c.

(3) *Reis in den Indischen Archipel*, p. 407—418 Amsterdam, 1838, in-8°.

» Le volcan, appelé Goenoeng-Api à Banda, forme par sa large base l'île entière qui se trouve à l'ouest de Neira et au sud en face de Lonthoir; aussi lui a-t-il donné son nom. Vue de loin, cette île se présente comme un cône tronqué à base inférieure très-large. Partout où quelque éruption n'a pas recouvert le sol de cendres et de pierres brûlées, le pied est revêtu d'une forêt de *Mimosa* et d'autres arbres élevés dont les nombreuses espèces recouvrent le rivage jusqu'à la mer. Malgré le danger imminent qui la menace, cette île n'est pourtant pas complètement inhabitée. Le maître du port M. Fedder y a son habitation sur la côte méridionale, vis-à-vis la côte ouest de Neira; quelques autres habitants de Neira y ont des jardins ou plantations de *Klapper*, d'autres y louent leurs terres à des fermiers qui, la plupart, viennent de Timor, habitent sous de mauvaises huttes et mènent une vie extrêmement frugale; les fruits de *Sagueer* et de *Klapper* forment, avec le poisson, à peu près toute leur nourriture. Cette partie cultivée de la montagne offre beaucoup d'endroits tout à fait stériles, où s'élèvent comme des murs verticaux des rochers qui sont sortis de la mer ou qui ont été lancés par la montagne, accumulés et entassés les uns sur les autres; ce sont des pierres brûlées qui se trouvent ainsi répandues jusque sur le rivage. La végétation s'étend jusqu'à une hauteur très-considérable; elle monte généralement jusqu'aux deux tiers de la montagne, et en plusieurs endroits elle se rapproche encore davantage du sommet, jusqu'aux coulées de laves vomies par la dernière éruption et qui recouvrent à peu près également tout le sommet du cône tronqué de la montagne, ou jusqu'aux endroits où se dégagent en grandes masses des vapeurs aqueuses et des vapeurs sulfureuses qui sont à une haute température; toute végétation disparaît complètement dans le voisinage de ces vapeurs et on n'en rencontre pas plus haut. C'est principalement du côté du sud-est que le pied de la montagne se termine par une espèce de plaine en pente douce; il n'y a pas de plaine proprement dite; à peu près partout, le sol,

à partir du rivage, s'élève d'une manière sensible, il forme la plupart du temps de grandes masses rocheuses entre lesquelles les arbres ont leurs racines; les interstices de ces roches ne sont pas même remplis de terre végétale, aussi l'ascension de la montagne y est-elle désagréable et difficile.

» J'ai fait cette ascension, en partant du S.-E. de la maison du maître du port; c'est le côté par lequel on la regarde généralement comme offrant le moins de difficultés. Après avoir passé la nuit chez M. Feider, je me mis en route vers 3 h. 1/2 du matin pour profiter du clair de lune; mais le ciel se couvrit tellement que nous ne pouvions voir notre chemin qui n'était pas tracé; la lune ne nous éclairait presque pas, nous fûmes forcés de nous arrêter en route et d'attendre que le jour parût; nous faisons rouler les pierres sous nos pas sans pouvoir les apercevoir, et nous exposons ainsi à un danger continuel ceux qui venaient par derrière.

» Nous nous remîmes en route au point du jour, nous montâmes plus facilement et nous eûmes bientôt dépassé les bois après lesquels on rencontre encore quelques fougères ou des troncs d'arbres brûlés, mais seulement par places isolées. Au delà, la montée est encore plus pénible, le chemin est excessivement abrupte et l'on ne marche que sur les pierres qui ont été lancées par l'éruption de l'année dernière et qui roulent sous les pieds. Plusieurs de mes compagnons qui venaient par derrière ne voulurent pas aller plus loin; deux seulement me suivirent, et en m'avancant avec autant de peines que de précautions, car les pierres roulaient sans cesse sous nos pas, j'atteignis le sommet de la montagne vers 8 h. 1/2, à un endroit d'où se dégageaient partout entre les pierres des vapeurs aqueuses et sulfureuses, chaudes et épaisses, qui m'empêchèrent d'aller plus loin et me dérobèrent tout à fait la vue du sommet de la montagne. Malheureusement d'ailleurs le temps était très-mauvais. Un vent violent et une forte pluie ne me permirent pas de m'arrêter sur le sommet; j'étais légèrement vêtu, mouillé

de sueur et trempé par la pluie; la violence du vent me causait une impression de froid excessivement désagréable et je ne pus pas faire d'observations barométriques. D'épais nuages et la pluie m'empêchèrent de jouir de la vue des terres situées au bas du volcan. D'énormes nuages étaient amoncelés par un fort vent du N.-E. contre les hautes cimes boisées de la Grande-Banda, chassés au-dessus avec violence et dispersés ensuite sur les basses terres de Neira et contre le G.-Api qu'ils enveloppaient jusqu'au sommet. De temps en temps seulement, de légères éclaircies permettaient à la vue de s'étendre et de jouir du beau panorama qu'offrent d'ici l'île entière de Neira, la Grande-Banda et dans le lointain les autres îles du groupe qui paraissent isolées au milieu de la mer et séparées de la terre ferme. On pouvait apercevoir la mer par dessus une grande partie de l'île de Banda, du côté sud; mais du côté de l'est, on ne l'apercevait pas par dessus les montagnes de Bandeira, des Trois-Frères, etc., qui étaient, il est vrai, couvertes de nuages. On dit qu'elles sont plus hautes que le Goenoeng-API, et Valentyn accorde une hauteur de 559 toises au volcan et de 654 aux montagnes de Banda. L'île de Neira s'aperçoit tout entière du point où je me trouvais, on en voit les côtes dans tout leur contour, même les nombreuses maisons qui couvrent toute la partie méridionale; c'est une vue magnifique. Le contour de Neira, tel que le donne la carte de Valentyn, est loin d'être exact; on n'y trouve pas, par exemple, la petite langue de terre sur laquelle s'élève l'habitation de M. Kamerling, et la pointe nord est séparée du reste de l'île.

» Il ne m'a pas été possible de parcourir tout le sommet de la montagne et de l'étudier comme je l'aurais voulu; la grande quantité de vapeurs aqueuses et sulfureuses, épaisses et suffocantes qui s'en dégagent, m'en ont empêché. Elles étaient poussées vers l'ouest avec violence; on ne pouvait pas songer à s'en approcher. Il ne serait pas prudent non plus de faire l'ascension de la montagne par un temps calme ou par un vent variable; on courrait le danger d'être

enveloppé par ces vapeurs. Elles s'échappent avec violence en formant un courant rapide entre les pierres, sur lesquelles elles déposent une grande quantité de soufre qui leur donne une couleur jaune d'or qu'on distingue dès le bas de la montagne. Elles ont un degré de chaleur qui n'était pas alors moindre que celui de l'eau bouillante. Le soufre paraît offrir un grand degré de pureté ; on ne peut pas reconnaître si ces vapeurs contiennent, outre de l'eau et du soufre, quelques autres matières qu'elles entraînent avec elles ou qu'elles abandonnent dans l'air ; du moins on ne remarque pas que ces matières exercent aucune action sur les pierres situées autour des ouvertures ; soit que ces pierres soient plus dures ou plus brûlées, soit que vomies plus récemment elles n'aient pas subi assez longtemps l'action des vapeurs, soit enfin que les vapeurs elles-mêmes aient une force décomposante moins grande que celles du même genre qu'on voit en beaucoup d'endroits à Java, où elles ont fréquemment changé les roches basaltiques en une substance blanche et terreuse. Ici, au sommet du Goenoeng-Api, on ne rencontre ni basalte, ni aucune autre roche primitive ; on n'en aperçoit pas non plus sur ses flancs. Toutes les matières que le cratère a vomies ont été tellement altérées par la violente action du feu, qu'il est impossible d'en reconnaître la nature. Tout est ou entièrement brûlé, rendu spongieux et percé de trous, ou en partie fondu dans une masse noire et compacte, ou enfin changé en ponce grise, brune et fragile. Le feldspath (?) est l'un des éléments étrangers qu'on rencontre, et rarement encore, enfermé dans la lave noire, en petites masses amorphes dont le volume varie de la grosseur d'un pois à celle d'une amande. La figure en est irrégulière. On le remarque à sa teinte blanche sur la surface des pierres rougeâtres qu'a lancées le volcan ; il est quelquefois mêlé à des grains de quartz ou à d'autres espèces de pierres roulées en petits fragments ; on y voit aussi une terre semblable à celle du bord de la mer et qui paraît avoir moins souffert de l'action du feu. On n'y trouve pas de pierres

pônces blanches ou grises. La substance qui s'en rapproche le plus est une masse d'un brun sale, très-légère et poreuse ou formée de lamelles minces et fibreuses, très-fragile et qui, de loin, a l'aspect de la vieille bouze de vache ou de crottin de cheval auxquels on aurait mêlé de la paille. Quelques pierres sont entièrement vitrifiées en une masse légère; d'autres ne le sont que d'un côté ou à la surface, et après en avoir examiné un grand nombre sur les flancs et au pied de la montagne, j'ai dû conclure que les pierres qui avaient été soumises à une violente action du feu, avaient été fondues dans une masse très-dure, là où leur entassement et une forte pression les avaient empêchées de se décomposer, tandis que celles qui se trouvaient à la surface étaient changées en une masse cellulaire. Ce dernier caractère se retrouve encore dans les pierres qui se sont fendues par le retrait dans le refroidissement; ceci se conçoit facilement; la masse étant semi-fluide, pâteuse ou visqueuse, les matières qui la pénétraient ont pu prendre un caractère fibreux et filamenteux. C'est ce qui a eu lieu dans la plupart des pierres qu'a projetées la montagne après qu'elles avaient été soumises à une très-grande chaleur; c'est ce qu'on reconnaît du G. Goentoer dans la résidence de Bandang à Java. J'ai vu des blocs d'une grosseur extraordinaire qui s'étaient fendus en tombant (dans leur chute) ou par le refroidissement, et qui avaient été tellement pénétrés par la chaleur jusque dans leurs parties les plus internes, qu'ils étaient métamorphosés en scories cellulaires; d'autres, lorsqu'on les frappait, rendaient un son creux, facile à reconnaître.

» Avant la dernière éruption, qui a eu lieu l'année passée (1820), l'ouverture du cratère de la montagne était au sud-est (4); elle a été entièrement comblée par cette éruption

(4) Du temps de Valentyn, le cratère du G.-Api était au moins à l'ouest (*Besch. v. Banda*, p. 16 ff.), ce qui faisait craindre que Neira ne fût dans telle ou telle occasion engloutie dans la mer, parce que toutes les

pendant qu'il se formait un autre cratère du côté opposé, c'est-à-dire au nord-ouest; c'est ce cratère dont, comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas pu m'approcher. C'est à cette circonstance et au vent qui soufflait du S.-E. que Neira a dû de ne pas avoir éprouvé de plus grands dommages. Malgré le vent violent et la pluie que j'ai éprouvés sur la montagne, j'ai pu faire quelques observations assez exactes pour en déterminer la hauteur. De 8 à 9 h. du matin, par un ciel couvert, un vent violent et une pluie diluvienne, le thermomètre marquait 72° F. (22° 22'), un de mes baromètres 745^{mm} ou 28,449 p. angl., et l'autre 744^{mm} ou 27,992 p. angl. Au bord de la mer, les mêmes instruments ont marqué 84° F. (27° 22'), 760, 5^{mm} = 29,944 p. angl., et 754^{mm} = 29,686 p. angl.; d'où j'ai conclu par la formule de Jones comme par celle de Benzenberg, pour l'altitude du volcan de Banda, 4,700 pieds angl., 4,595 p. de Paris ou 4,654 p. du Rh. (518 mètres) (4).

» Le Goenoeng-API ne doit pas être étudié sur son sommet seulement; ses flancs offrent beaucoup d'endroits remarquables. On ne saurait trouver jamais, je crois, des preuves plus évidentes et plus convaincantes d'un terrain soulevé du fond de la mer, que quand on examine avec attention les diverses parties de sa base jusqu'à une certaine hauteur.

pierres que lançait le cratère, à l'ouest, provenaient du sol situé sous la partie orientale de Neira qui, de cette façon, se trouvait comme minée.

(4) Sur la carte des principales îles du groupe de Banda, dans l'atlas de M. Melwill de Carnbee, on trouve indiquées les hauteurs suivantes :

Bord du cratère du G.-Api	535 aunes holl.
Sommet	671 »

d'après Reinwardt et le cap. de la marine britannique, Owen Stanley.

Dans la carte de la partie centrale et méridionale de l'archipel des Moluques, la hauteur est indiquée comme étant de 530. Ce nombre, comme celui de 535, paraît emprunté aux voyages du Dr S. Muller. Verkuell ne lui donne qu'environ 533 pieds! *Herinneringen*, I. 98. M. de Vries se demande d'où peut provenir ce dernier nombre....

On trouve çà et là, il est vrai, le long du rivage d'énormes blocs d'une roche de lave (lava-gesteente) que vraisemblablement la montagne a lancés vers le bas ; mais il n'est pas moins évident qu'une grande partie des roches qui forment de hautes murailles le long du pied de la montagne, n'ont pas cette origine ; leur liaison, leur connexion entre elles et leur étendue ne permettent pas de penser qu'elles viennent du sommet. Là où la roche se termine brusquement, où on la voit à nu, elle se présente fendue de différentes manières ; ici, ce sont des quartiers énormes, courbés ou contournés en tous sens ; là, ce sont des couches planes qui, cependant, ne sont pas toujours superposées horizontalement, mais qui très-souvent sont sinueuses, ou qui ont été courbées par la masse qui s'est répandue ou soulevée au-dessous. En d'autres endroits, la pression a été oblique ou latérale, les couches ont pris une courbure qui prouve que la force agissait de côté ou d'en bas et avec plus d'intensité sur un point que sur un autre ; les couches sont restées inclinées et naturellement moins relevées où la force était plus faible ; là elles sont restées en arrière et forment un angle ouvert vers le haut. Ces courbures des couches font reconnaître d'une manière évidente qu'elles étaient dans un état pâteux ou fluide au moment où elles ont pris cette forme. Toute cette roche, qui manifeste si évidemment une action de bas en haut, est très-dure et très-compacte, le grain en est fin et la teinte bleuâtre ou d'un gris foncé ; on pourrait vraisemblablement la considérer comme un basalte. Il est une autre observation relative à la forme de cette roche, qui ne manque pas non plus d'importance : quoiqu'elle se soit évidemment trouvée dans un état visqueux et douée d'une grande flexibilité, cependant, tant qu'elle a été pressée et comprimée à l'abri du contact de l'air, elle n'a pas éprouvé de changement considérable dans sa constitution, elle a acquis un haut degré de solidité, de compacité et de dureté ; mais aussitôt que ces circonstances ont cessé, qu'elle s'est trouvée à la surface et qu'elle a pu s'étendre librement, elle a pris

une forme tout à fait différente à tous les points de vue, elle est maintenant plus friable, plus molle, remplie de trous et cavités, plus légère, fendillée, d'une teinte plus sombre, elle présente en un mot toutes les marques d'une caléfaction qui lui a donné la légèreté et l'aspect des pierres ponce. Ces deux états s'aperçoivent même encore dans un seul et même bloc.

» Les formes diverses et le gisement relatif des roches nous présentent beaucoup de particularités curieuses et dignes d'examen. Un des cas les plus remarquables se rencontre sur les talus à l'ouest du Goenoeng-API, au pied même de la montagne. Là où auparavant, outre une baie de 60 brasses de profondeur, s'étendait un vaste et spacieux talus couvert de culture, il s'est formé, pendant l'éruption qui a eu lieu l'année dernière, une espèce de cap ou de promontoire d'une grandeur extraordinaire; il est composé d'une roche ou plutôt d'une lave fortement brûlée qui remplit l'espace qu'occupait la baie. Il s'élève à la hauteur de plusieurs centaines de pieds, et couvre une si vaste étendue de terrains, que j'ai dû employer une couple d'heures pour monter jusqu'à l'endroit où il s'appuie contre le flanc de la montagne; toutefois, je dois faire remarquer qu'on éprouve une très-grande difficulté à marcher sur ces pierres mobiles à arêtes tranchantes, entassées sans ordre les unes sur les autres, et qui s'éboulent souvent au moindre mouvement. Ces blocs forment différentes arêtes qui descendent la plupart depuis le flanc de la montagne jusqu'à la mer. Des vapeurs aqueuses et chaudes se dégagent encore en plusieurs endroits, elles semblent provenir d'une profondeur assez grande. La roche paraît avoir été portée tout à la fois au plus haut degré d'incandescence et de combustion; elle est en partie vitrifiée, en partie fondue en une masse compacte, dure et très-dense, et en partie légère et poreuse comme la pierre ponce et d'une friabilité extraordinaire. Des quartiers de plus de six pieds de diamètre ont été si complètement brûlés, que sous le choc ils

rendent un son creux. Je trouvai encore ici des pierres qui, comme celles dont j'ai déjà parlé, sont creuses et trouées, vitrifiées à la surface, avec des fissures dans lesquelles s'est formée une masse fibreuse et de nature ponceuse. Beaucoup sont si friables qu'en roulant les unes sur les autres elles volent en éclats, d'autres sont déjà dispersées en fragments.

» Quand on pense que cet amas de lave s'est amoncelé pendant la dernière éruption ; quand on considère sa position contre la montagne ; quand on compare la nature de ces blocs tout à fait identiques avec ceux qu'on trouve près d'autres volcans et qui ont été projetés de leur cratère, on est tenté de croire que cet énorme contrefort formé au pied du Goenoeng-Api est une lave qu'a vomie le cratère du volcan. Cependant tous les habitants de Banda qui ont observé l'éruption avec la plus grande attention, assurent que ce n'est pas le volcan qui a projeté ces énormes amas de rochers ; que les pierres lancées du cratère étaient en bien moins grande quantité et beaucoup moins grosses ; qu'elles retombaient autour du sommet et qu'un très-petit nombre seulement descendaient jusqu'au pied du volcan ; qu'au contraire, ces énormes amas, dont nous venons de parler, sont sortis du sol et soulevés à l'endroit où ils se trouvent. Quoique cet endroit soit situé en dehors de la vue des habitants de la Grande-Banda et de Neira, il n'est pas possible d'admettre que ces énormes monceaux de rochers se soient formés, sans que les nombreuses personnes qui naviguaient autour de la montagne aient été témoins de la chute d'au moins une partie de ces pierres. L'eau de la mer était alors si chaude dans le voisinage de cet endroit, qu'il s'en élevait d'épaisses vapeurs et que la chaleur en était sensible à une distance considérable. On a d'ailleurs, outre le bouillonnement et la réduction de l'eau en vapeurs, observé un mouvement évident dans ces pierres amoncelées. Tous ceux qui l'ont vu et qui m'en ont parlé, ne doutaient nullement que leur origine fût celle que je viens de signaler ; mais ils tenaient pour certain et ils m'assuraient que toutes

ces pierres entassées ainsi avaient été soulevées du sol sur lequel elles se trouvaient, et non point projetées du sommet de la montagne. Et en effet, lorsque l'on considère avec attention l'étendue extraordinaire de cette énorme masse de rochers, la distance considérable dont elle se trouve éloignée de la montagne, la force immense et les phénomènes remarquables qui auraient dû se manifester, si ces blocs avaient été projetés par le cratère et lancés dans les airs, il est impossible de ne pas s'en rapporter à ce que disent les habitants et de chercher une autre explication. La violence de la force projective eût été si considérable que les effets n'en auraient pas été limités à ce seul endroit; l'action s'en serait bien certainement fait sentir sur l'île entière de Banda, et aurait été accompagnée de circonstances qui n'auraient pas échappé aux habitants. Cependant, quand on considère l'étendue du nouveau rescif ainsi formé, on n'est pas moins étonné que le soulèvement de cet immense filon n'ait pas eu lieu par une explosion subite qui aurait pu être fatale aux habitants de Banda. S'il avait été poussé d'une grande profondeur, après avoir opposé une grande résistance, il aurait pu en résulter des malheurs beaucoup plus considérables, et peut-être la dévastation du sol ne serait-elle pas bornée aux pays environnants. Il paraît, au contraire, que le soulèvement s'est effectué lentement et sans violence extraordinaire. Toutefois, il est bien certain que toutes ces pierres, toutes ces roches ont dû être portées à un degré de chaleur considérable, pour qu'il se soit produit une vitrification et des changements tels que ceux qu'on y observe encore aujourd'hui. Il n'est pas moins curieux que toute cette nouvelle masse ne consiste qu'en gros blocs, sans qu'on y remarque nulle part ou un peu de cendre volcanique, ou de petites pierres brisées par le choc et le frottement. Beaucoup d'autres endroits au pied du Goenoeng-Api ne sont pas moins curieux, soit par la forme des roches, soit par la manière dont elles sont entassées, ou par les traces d'éboulements qu'on y aperçoit çà et là. Ainsi, dans un endroit nommé Batoe-

Gadjah, on voit un rocher qui s'étend dans la mer; il est rattaché à la montagne à laquelle il tient par sa partie supérieure, et à sa base il en est séparé par une espèce de petit goulet qu'on peut traverser en barque (4).

» L'éruption qui a eu lieu l'année dernière a été très-longue; commencée le 11 juin 1820, elle durait encore au mois d'août suivant, la montagne projetait journellement des pierres incandescentes qu'on voyait surtout la nuit; dans le principe et pendant les premières journées, tous les habitants de Banda étaient remplis de terreur. Elle a eu lieu au côté ouest de la montagne où s'était formé un nouveau cratère. C'est de ce côté que la plupart des pierres ont roulé ou sont restées dispersées sur le flanc de la montagne. Heureusement que cette éruption a eu lieu pendant la mousson du S.-E.; les vents qui soufflaient de ce côté ont emporté la plus grande partie de la cendre et des vapeurs vers la mer. Cependant il en est encore tombé une quantité considérable sur la Grande-Banda et sur Neira, et toutes les plantations d'épices y ont éprouvé de grands dommages....

» Outre les éruptions de cette montagne, l'île de Banda a encore à redouter la violence des tremblements de terre et des ouragans. On cite parmi les tremblements les plus violents celui de 1763 précédé d'une éruption en 1762, et plus récemment celui de 1816. »

1824. L'éruption du 22 avril se trouve encore décrite dans le *Bat. Cour.*, nos 20 et 23, des 15 mai et 5 juin, mais sans nouveaux détails qui méritent d'être rapportés. J'y remarque seulement cette phrase : le volcan, ... après les éruptions de 1816 et de 1820, s'est tout à coup ouvert un nouveau cratère. » — Y a-t-il eu éruption en 1816 ?

(4) Le Dr Jungbuhn combat l'explication de Reinwardt (*Java*, II, 4242) (a), cependant le Dr S. Muller regarde comme très-probable qu'il y a eu soulèvement du sol. *Reiz*, II, 49 (a). Nous avons rapporté dans la deuxième partie de nos *Documents* l'opinion du Dr Jungbuhn (voy. an. 1821). La page est bien 1273 et non 1272.

1835. Le 1^{er} novembre, dans la matinée, à Banda, une légère secousse. Le volcan paraît être resté calme pendant les secousses qui désolaient Amboine à cette époque (4).

1844. Le 23 novembre, 44 heures du matin, à Banda, une légère secousse qui paraît avoir duré 50 ou 60 secondes. Depuis quelques jours le volcan avait lancé une masse de fumée extraordinaire; les vents soufflaient de l'ouest, le temps était lourd et la chaleur accablante.

Le 26, 6 heures du matin, une secousse assez forte qui a duré une minute suivant les uns et deux ou trois minutes suivant les autres; à peine le tremblement avait-il cessé qu'on a entendu dans le lointain un bruit semblable à celui qui accompagne la chute d'une forte pluie. Un quart d'heure après, il s'est manifesté dans les eaux de la mer un violent mouvement qui a duré trois quarts d'heure; dans l'espace de deux minutes, l'eau s'est élevée plusieurs fois à plus de neuf pieds au-dessus de son niveau ordinaire.

Les deux schouners, la *Johanna Charlotta* et le *Serius* ou *Siruis*, quoique amarrés sur deux ou trois ancres, ont chassé. Deux jonques, l'une de Seroea, l'autre de Ceram, qui se trouvaient dans le port, ont été fort maltraitées, ainsi qu'une foule de petites embarcations qui ont été jetées les unes contre les autres. Heureusement, il n'y a eu ni grands dégâts, ni grands malheurs, parce qu'on était au temps du reflux (2).

1855. Le 7 et le 18 septembre, à Banda, légères secousses de l'ouest à l'est (X. 452.) (3).

Le 6 novembre, 9 heures et 1/2 du matin, à Banda, secousse verticale, suivie d'un mouvement ondulatoire et léger qui dura trois secondes.

Le 22, à midi 3/4, nouvelle secousse très-sensible du nord au sud. (X. 454.)

(1) *Jav. Cour.*, n° 42, 23 mai 1836. Reiche, p. 15.

(2) *Jav. Cour.*, n° 43, 12 février 1842, reproduit par Versteeg, p. 2-4. *Nouv. Ann. des Voy.*, ann. 1842, t. 3, p. 248.

(3) Comme précédemment, les lettres indiquent le tome du *Natuurkundig Tijdschrift* et les chiffres en indiquent la page.

1857. Le 8 mai, vers 5 heures 1/2 (*sic*), à Banda, une secousse légère. (XIV. 212.)

Le 11 août, vers 3 heures 1/2 du soir, à Banda, tremblement léger, court et dirigé du sud au nord. (XIV. 421.)

Le 22 octobre, vers 3 heures 1/2 du matin, à Banda, une légère secousse horizontale. (XV. 256.)

Le 26 novembre, 9 heures 57 minutes du soir, à Banda, une secousse légère, mais longue, de l'est à l'ouest. (XV. 257.)

Le 28 décembre, vers 3 heures du matin, à Banda, une légère secousse. (XV. 259.)

1858. Le 14 janvier, 4 heures 20 minutes du soir, à Banda, secousse courte mais violente de l'est à l'ouest. (XV. 470.)

Le 20 août, vers 4 heures du soir, à Banda, secousse verticale.

Le 31, 7 heures 40 minutes du soir, nouvelle secousse dirigée de l'ouest à l'est. (XVII. 420.)

Supplément à la troisième partie.

1605. En mai, les Hollandais attaquèrent les habitants de Tidore. Dans la gravure de Th. de Bry, où est représentée cette bataille, la montagne de Tidore est figurée avec des nuages de fumée à son sommet. Mais, dans le texte, il n'est pas parlé d'éruption.

Le volcan de Ternate est signalé, vers la même époque, comme brûlant continuellement à son sommet, surtout lorsque souffle le vent du nord (1). Mais l'auteur ne dit pas non plus qu'une éruption eût eu lieu en sa présence.

(1) A la suite de l'énumération des Moluques, on lit : « Montes altissimos habent multis arboribus consitos, maximè vero in Ternate, ubi mons aliquis, in sommitate seu cacumine sulphure semper, maximè vero vento septentrionali spirante, ardens conspicitur. (*Historica descriptio navigationis a Jacobo Neccio susceptæ ab anno 1601 ad annum 1604*, Th. de Bry, *Indiæ orientalis pars VIII*, p. 23. Francofurti, 1617.)

Les gravures citées se trouvent dans la partie IX ; publié en 1612.

1608. Nuit du 18 au 19 juillet, pendant le premier quart, éruption du volcan de Ternate (1). Nous l'avons déjà citée. C'était pendant que van Caerden était devant Ternate. Cet amiral avait attaqué Tidore le 14 juin précédent et ensuite Machian. L'abbé Prévost n'a-t-il pas fait erreur en rapportant une éruption du volcan de Tidore pour cette année? Il n'en est pas question dans le *Recueil* que je cite; mais je dois faire remarquer que les voyages n'y sont pas reproduits intégralement.

1635. Le 29 mars, le temps étant extrêmement chargé, on vit monter une grande fumée de la montagne de Ternate qui s'embrase assez souvent (2). J'avais cité cette éruption, mais sans date mensuelle.

RÉSUMÉ.

Ces documents présentent non-seulement tous les caractères principaux, mais encore, à peu près, toutes les particularités les plus remarquables des tremblements de terre et des phénomènes volcaniques. La discussion de ces faits ne peut manquer d'offrir un grand intérêt sur le jeu des forces seismiques qui agissent constamment dans l'intérieur du globe et ne se manifestent à l'extérieur qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Mais cette discussion m'entraînerait dans des développements que la longueur de ce mémoire m'empêche de donner aujourd'hui. Je me bornerai à les résumer dans un tableau d'ensemble relativement au temps.

(1) Second voyage de van Caerden, *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales*, t. 6, p. 433. Rouen, 1725, 12 vol. in-12.

(2) Voyage de Hagenaar, même *Recueil*, t. 9, p. 405.

Tableau des jours de secousses par siècle et par mois.

SIECLES.	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Jun.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.	SANS DATE mensuelle.	TOTAL.
XVII ^e	1	2	1	2	12	2	3	1	3	3	»	3	5	40
XVIII ^e	6	13	12	2	3	14	29	33	8	3	15	10	3	153
XIX ^e	40	31	22	24	29	15	25	61	22	32	63	50	1	415
	47	46	35	28	46	31	57	95	33	42	78	63	9	610

De 1825 à 1834, on a compté à Ternate 245 tremblements dont nous avons donné le tableau par année; ils ne sont pas compris dans le nombre 610.

Nous donnerons encore pour terminer ce travail le tableau des éruptions volcaniques.

Tewer, 1659.

Vawani, 1672 (?), 1674 (?), 1694, 1704, 1783, 1797, 1816 à 1820, 1824.

Goenong-Api à Banda, 1586, 1598 à 1609, mars 1615, 1629, décembre 1632, 1665 à 1669, 1675, 1678, 1683, 1690, novembre 1694, mai, 1696, juin 1712, 1754, 1762, 1764 à 1773, 1778, 1805, 1811, juin 1820, avril 1824. Il fume encore, mais sans paroxysme éruptif.

Gounong-Api près l'île Dame, 1699.

Seroea, juin 1693, septembre 1844 à janvier 1845.

Île brûlante près de Teralta, avril 1609.

Tolo à Moretay, septembre 1546, 1553.

Tidore, juillet 1608.

Ternate, juillet 1608, mars 1635, juin 1648, 1653, août 1673, 1674, 1676 ou 1677, 1686, 1693, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre 1770, août, septembre, octobre, novembre et décembre 1774, janvier, février, mars, avril, mai,

juin, juillet et octobre 1772, février et octobre 1773, janvier, juillet et octobre 1774, septembre 1775, février et mai 1811, septembre 1812, novembre 1814 (?), juin 1831, juin 1833, janvier 1835, mai et juillet 1838, mars 1839, février, mars, avril, juin, juillet et septembre 1840, janvier, mars, mai et novembre 1841, février, mai, juin, octobre et décembre 1842, janvier, avril, mai, juin, août et novembre 1843, mars et novembre 1844, avril, mai et septembre 1845, mai 1846, février et septembre 1847, novembre 1849, février, juin et novembre 1850.

Gammacanore à Gilolo, mai 1673.

Kemas, 1680 et novembre 1694.

Machian, septembre 1760.

Motir, 1778.

Tonsawang à Celèbes, 1785 ou 1786.

Roemengan, vers 1789.

Tonkoko, 1801.

Sempo, 1819.

Sapoetang, 1831 et 1838.

Aboe à Sangir, janvier 1641, décembre 1711, 1812 et mars 1856.

Siao, janvier 1712, 1825.

Doewang, 1808.

On a souvent répété que les éruptions volcaniques étaient plus fréquentes aux équinoxes que dans les autres époques de l'année; on l'a dit surtout de l'archipel des Moluques. Cette assertion ne paraît pas être fondée. Le résumé précédent présente :

11 fois les mois de juin et de novembre,

10 fois ceux de mai et de septembre,

8 fois ceux de janvier et mars,

7 fois ceux de février, juillet et octobre,

6 ceux d'avril et de décembre

Et 4 fois seulement le mois d'août.

Dijon, 9 Juin 1861.

ALEXIS PERREY.

MARES, MAIES OU MORTES.

NOTICE

PAR M. MAUD'HEUX PÈRE,

Président de la Société d'Émulation du département des Vosges.

On rencontre, dans les campagnes et surtout dans les forêts d'une partie du département des Vosges, des amas d'eau sans issue d'écoulement, sans ruisseau qui les alimente, et que l'on désigne communément sous les noms de *mares*, de *maies* ou de *mortes*. Ces espèces de petits lacs éveillent peu l'attention parce que des causes apparentes semblent suffisamment expliquer leur origine. Une dépression de terrain, des fouilles abandonnées sans être recomblées, ont pu en effet, à la faveur d'un sous-sol compact et imperméable, retenir et conserver les eaux pluviales et celles qui circulent dans les couches supérieures.

La géologie a cependant soumis les mares à ses études. M. Hogard, qui a exploré si complètement et avec tant d'autorité scientifique les diverses formations géologiques du département, a consacré aux mares, dans la *Statistique des Vosges* (4), un article spécial où, après les avoir décrites,

(4) Voir dans la *Statistique des Vosges*, publiée en 1845, le mémoire de M. Hogard, sur la *Géologie du département*.

il a rattaché leur origine, non à quelqu'une des lois qui ont présidé à ces formations, mais à des affaissements accidentels amenés par la désagrégation de parties des roches sous-jacentes. Il avait reconnu plusieurs centaines de mares dans les forêts de Padoux, un grand nombre dans celles de Bult, Vomécourt et Romont qui reposent sur le muschelkalk ; son mémoire en signale aussi à Vaudoncourt, sur le lias, et dans les environs de Valfroicourt.

Quand l'origine des mares paraissait si exactement expliquée par la science, on comprend qu'elles n'aient pas attiré les recherches des antiquaires Vosgiens et qu'ils ne les aient pas revendiquées comme appartenant au domaine de l'archéologie. Aussi a-t-il fallu une circonstance fortuite pour me déterminer à les comprendre dans le programme de l'enquête que, grâce à la bienveillante protection que M. le Préfet accorde à la Société d'Émulation et au concours si zélé de notre collègue, M. Malgras, j'ai pu organiser et mener à fin, par l'entremise de MM. les Instituteurs communaux, dans le but de rechercher et de déterminer topographiquement tous les vestiges antiques qui existent encore à la surface de notre département. — Il y a deux ans à peu près qu'au retour d'opérations qu'il venait de terminer dans les forêts d'Escles, M. Colnenne, notre collègue, m'entretenait de fosses à sec qu'il y avait remarquées et que les habitants du pays lui avaient désignées comme d'anciennes louvières. Leur nombre, leur rapprochement et leurs dimensions lui faisaient rejeter cette explication, et nous pensions que ces fosses pouvaient être de la même nature que celles qui ont été découvertes dans le Berry et aux environs de Dieppe, où l'on a retrouvé des vestiges incontestables du séjour de l'homme, et que l'on désigne sous les noms de *mardelles*, *margelles* ou *marges*. Le voisinage d'Escles, ancien oppidum gaulois, prêtait de l'appui à cette conjecture dont la vérification fut résolue. — Dans ce but, je voulus d'abord m'assurer s'il n'existerait pas des fosses semblables dans la contrée où la Société d'Émulation faisait alors fouiller des tumuli celtiques. Les renseignements

que je recueillis près de nos collègues, MM. Renault, de Bulgnéville, et Thomas, de Thuilières, ceux que j'obtins en même temps de M. Arnoux, de Crainvilliers, et de M. Planté, ancien maire de Martigny-lez-Lamarche et membre du Conseil de l'arrondissement de Neufchâteau, tout en constatant l'absence de fosses sèches dans cette contrée, me signalèrent, sur presque toutes les communes qui la composent, des mares situées sur les hauteurs, de forme circulaire, de dimensions à peu près égales, et dont l'origine était généralement attribuée aux travaux des hommes. Dès ce moment, les mares prirent place dans le programme de l'enquête, et j'eus un juste sujet de m'en féliciter lorsque, peu de temps après, la dernière publication de la Société Historique et Archéologique de Langres vint me faire connaître les travaux de son honorable Président, M. Pistollet de Saint-Ferjeux, sur les *Voies romaines* du département de la Haute-Marne, et me révéler l'existence de mares semblables aux nôtres et occupant le pays compris entre Langres et les limites de notre département.

L'enquête entreprise dans les Vosges est maintenant parvenue à son terme. J'ai eu occasion de dire ailleurs combien elle a été remarquable par le zèle, par l'intelligence, par la sagacité calme et judicieuse que les Instituteurs communaux y ont apportés, et combien elle a augmenté la haute estime qu'à d'autres titres je portais déjà au corps enseignant de nos campagnes. Aussi ne s'étonnera-t-on pas si les documents qu'elle a fournis m'inspirent la plus grande confiance et si je les accepte comme la base de mes appréciations.

Les mares, comme M. Hogard le constatait déjà en 1845, sont communément de forme circulaire, mais on en trouve aussi d'une configuration différente. Leur diamètre moyen est de 10 à 30 mètres, mais il y en a dont la surface est plus grande. Sous ce rapport, on peut citer notamment celles de la commune de Vaudoncourt dont le diamètre atteint jusqu'à 40 mètres. Presque toutes les mares sont situées sur les plateaux des hauteurs : il y en a peu dans les vallées. On les trouve surtout dans les forêts où les travaux d'assainissement

en ont déjà desséché et reboisé un grand nombre (1) : il n'en existe presque plus dans les campagnes, mais des vestiges certains attestent que la culture en a supprimé beaucoup et les a réunies aux champs ou aux prairies. Leur multiplicité sur quelques territoires a excédé le temps disponible ou la patience des Instituteurs chargés de relever leur position, ainsi que plusieurs notices l'attestent. Aussi n'entreprendrai-je pas de déterminer par un chiffre le nombre de celles qui existent dans le département.

On trouve des mares dans les cantons de Lamarche, de Monthureux-sur-Saône, de Darney, de Vittel, de Bulgnéville, dans une partie des cantons de Châtenois, de Dompaire, d'Épinal, de Charmes et de Bruyères, et dans ceux de Châtel-sur-Moselle et de Rambervillers. Elles s'étendent ainsi suivant une zone qui fait suite à la région des mares de la Haute-Marne, qui se prolonge dans la direction du sud-ouest au nord-est jusqu'aux limites du département de la Meurthe, et qui est comprise entre la région des montagnes et celle des formations jurassiques à roches sous-jacentes, brisées et entrecoupées par des failles où les eaux et même des rivières, comme la Meuse et le Mouzon, se perdent et disparaissent. Comme il existe des mares dans le département de la Meurthe et dans celui de la Moselle, notamment dans la direction de Trèves, on pourrait supposer qu'elles ont été l'œuvre d'un peuple qui, après avoir pénétré dans les Gaules par le nord de la Belgique, aurait prolongé son invasion jusqu'au près de Langres, l'une des villes les plus importantes de la Gaule Celtique. De graves raisons me semblent cependant écarter cette conjecture. Les mares n'ont pu être établies que dans les contrées où un sous-sol imperméable permettait de retenir les eaux pluviales. Quoique l'étude des mares n'ait pas encore

(1) Le plan joint à la notice de Padoux n'en indique qu'une vingtaine, au lieu des centaines qui existaient encore en 1845. Les forêts de cette contrée produisent une grande quantité d'épines qui les rendent à peu près impénétrables et qui dissimulent les inégalités du sol.

donné lieu à beaucoup de recherches, on en a trouvé dans quelques parties de la Normandie, et les renseignements les plus dignes de foi m'attestent qu'il en a existé un assez grand nombre en Alsace où il n'en reste plus que quelques-unes.

La profondeur moyenne des mares excède rarement un mètre ou un mètre et demi, mais cette observation ne s'applique qu'à la profondeur apparente. En tenant compte des vases qui les remplissent en partie et dans lesquelles on a rencontré plusieurs fois des arbres entiers, on ne peut douter que cette profondeur a été primitivement plus considérable. L'épaisseur de ces vases, l'âge de ces arbres deux fois séculaires que l'on retrouve, tronc, racines et branches, tombés les uns sur les autres; et la couleur noire intense dont leur bois est imprégné jusqu'au cœur des troncs, tout concourt à démontrer jusqu'à la plus complète évidence la haute antiquité des mares (4). En général, ces arbres n'ont offert aucune trace du travail de l'homme. Cependant la notice de Bleurville, commune où il existe vingt-cinq mares, en signale une dont les bords sont comme revêtus de troncs d'arbres sciés à une certaine hauteur et sur lesquels d'autres bois auraient été appuyés. Elle est considérée dans la contrée comme un ancien retranchement établi par les Gaulois. Quelques-unes des indications consignées dans cette notice me portent à lui attribuer une origine plus moderne. Quel qu'ait été le but de ceux qui ont creusé cette mare; les eaux ont pu en remplir la cavité après son abandon. Elle n'est probablement pas la seule dont l'existence doive s'expliquer par quelque une des causes accidentelles qui, au premier aspect, semblent suffisamment en rendre compte.

(4) M. Drappier, de Sandaucourt, a fait hommage au musée départemental d'une bille provenant d'un chêne trouvé dans une mare dont il a fait extraire les vases pour amender ses terres. Elle porte près de deux mètres de tour. Sous cet arbre, il en existait d'autres ayant comme le premier leurs principales racines et leurs principales branches. Le bois dans toute son épaisseur est imprégné d'une couleur noire intense, preuve irrécusable d'un long séjour dans les eaux.

Le programme de l'enquête attirait spécialement l'attention des Instituteurs sur les objets qui avaient pu être découverts dans le fond des mares ; il leur demandait si l'on y avait trouvé des débris de constructions , des tuiles , des briques , des poteries , des silex ouvrés , des armes , des instruments , des ornements en métal ou en toute autre matière , des ossements humains , des os et des débris d'animaux , etc. Presque toutes les réponses ont été négatives , et un nombre insignifiant de découvertes a été révélé. Au fond d'une des mares de Sandaucourt , on a retrouvé des parties de pavés en briques , portant , ainsi que la terre environnante , des traces irrécusables de l'action du feu ; sur un autre point , un bracelet en fer a été rencontré dans une mare ; sur deux communes différentes on a trouvé dans une mare un vase en poterie rougeâtre , et dans une autre un vase en poterie fine. A Mandres-sur-Vair , un fragment de trussatile a été exhumé à six mètres de distance d'une mare , et un ouvrier terrassier a affirmé avoir détruit , il y a quelques années , un petit chemin pavé d'un mètre de largeur conduisant d'une mare à une autre. La statistique des Vosges fait mention de projectiles extraits d'une mare des environs de Malaincourt , et dans la même contrée quelques mousquets ont été recueillis dans une autre. Peu de mares ont été explorées jusqu'au fond primitif , mais , dans celles qui ont été reboisées ou mises en culture , on a pratiqué des fossés d'assainissement , des canaux d'irrigation et des extractions de terre ou de vase. Si les mares avaient été autrefois le siège d'habitations , on aurait certainement obtenu de plus amples et surtout de plus nombreuses découvertes. Le petit nombre des objets trouvés et leur origine si différente ne permettent de rattacher leur présence qu'à des accidents semblables à ceux qui font que l'on rencontre , dans le lit des rivières , à des profondeurs diverses , des objets qui y ont été jetés ou qui y sont tombés par hasard à des époques successives. Au pourtour des mares , on n'a retrouvé que des traces peu apparentes de la levée qu'a dû y former dans le principe le dépôt des terres provenant du creusement : nulle part , on n'a observé , ni dans

les mares, ni autour des mares, des vestiges de conduits ou d'autres ouvrages destinés à l'écoulement de leurs eaux ou permettant de les dessécher à volonté.

Un autre fait auquel j'attribue une haute importance et qui, je le crois, n'avait pas encore été constaté, est ressorti de l'enquête : c'est que, si l'on rencontre des mares isolées ou voisines seulement d'une autre, en général elles forment des groupes qui le plus souvent sont de trois mares creusées sur une même ligne droite, ou disposées aux angles d'un triangle. Dans les groupes plus nombreux, elles forment quelquefois un losange, quelquefois une courbe à grand rayon. En plus d'un groupe, on peut reconnaître que les dispositions primitives ont été modifiées par la création postérieure de nouvelles mares. Sur quelques territoires où elles sont très-nombreuses, elles occupent les contours de vastes enceintes. Je ne saurais mieux faire comprendre ces observations et leur importance, qu'en reproduisant quelques-uns des plans qui ont été fournis par les Instituteurs (4).

J'aurais voulu placer en regard des faits matériels constatés par l'enquête les traditions qui concernent les mares, et le programme invitait les Instituteurs à les recueillir avec soin. Cette recherche a été à peu près stérile. Dans beaucoup de communes, il y a absence de traditions : ailleurs, au lieu de traditions, on trouve des explications divergentes, acceptées et répétées par les habitants ; plus généralement les notices ont fourni les opinions personnelles des Instituteurs et non de véritables traditions. Dans le voisinage des villes et des châteaux fortifiés, on considère les mares comme d'anciens retranchements, comme d'anciens travaux de campement ou de siège. Ailleurs, on les désigne comme des retraites où les populations, foulées par la guerre, ont cherché un asile après la dévastation de leurs villages et l'incendie de leurs demeures, et l'on a cité tour à tour la guerre des Suédois, les guerres de Charles-le-Téméraire, celles du moyen-âge, et même les

(4) Voir la planche jointe à cette notice.

luttres des Romains et des Gaulois. Nulle part, cependant, on ne les désigne, comme on le fait dans la Haute-Marne, sous les noms de *Camp-de-César*, *Camp-des-Romains*, etc. Quant aux opinions des Instituteurs, elles ont été le reflet de celles qui ont été émises par la science; et notamment, dans les notices des communes voisines de la Haute-Marne, elles ont reproduit l'avis de M. de Saint-Ferjeux. A mes yeux, cette partie de l'enquête a uniquement servi à prouver que les Instituteurs n'avaient négligé aucun moyen de s'éclairer sur les questions qui leur étaient soumises.

Un dernier résultat est ressorti des plans joints à leurs notices. Ces plans ont démontré des rapports de proximité entre les mares et les voies romaines. Il est rare qu'on ne trouve pas quelques mares à moins d'un kilomètre de distance des voies; mais il est certain qu'on en trouve aussi quelques-unes qui en sont plus éloignées. M. de Saint-Ferjeux paraît avoir signalé le premier cette proximité à peu près générale des mares et des voies, et l'enquête des Vosges a pleinement confirmé l'exactitude de cette observation.

C'est sur ces éléments, maintenant bien constatés, que je voudrais tenter d'apprécier l'origine et la destination des mares. Depuis qu'elles ont fixé, dans nos contrées, l'attention des antiquaires, elles ont donné naissance à des opinions diverses : les uns y ont vu des lieux d'embuscade où les Gaulois insoumis guettaient le passage des petits détachements et des soldats isolés des troupes romaines : d'autres les ont considérées comme des abreuvoirs préparés pour la cavalerie romaine : lorsque je n'en connaissais encore que quelques-unes, j'avais songé aux fosses profondes que, suivant César, les Germains préparaient pour y faire tomber l'aurochs que l'on trouvait encore dans les Vosges vers la fin du sixième siècle (1); j'avais supposé aussi que les mares pouvaient avoir été établies dans l'intérêt des nombreux troupeaux de porcs

(1) César. Liv. 6, chap. XVIII. — Mézeray, éd^{on} d'Amsterdam, 1688. t. 4, p. 95.

que les Gaulois élevaient et qu'ils laissaient en liberté dans les forêts. Les progrès de l'enquête m'ont fait successivement abandonner toutes ces conjectures, et je n'ai plus rencontré qu'une explication digne d'une sérieuse étude, parce qu'elle repose sur les faits les plus considérables parmi ceux que l'enquête a révélés, parce qu'elle a été développée dans une forme scientifique, et parce qu'elle émane d'un archéologue dont le nom fait autorité : je veux parler de l'opinion émise par M. de Saint-Ferjeux. — Ce n'est pas sans hésitation, ni sans regret, que je me vois entraîné à m'en écarter. Il m'eût été agréable de me rallier à l'avis d'un savant aussi distingué et qui a mis la plus rare complaisance à me donner les renseignements que j'avais sollicités de sa bienveillance. Il me semble qu'en combattant son opinion, je commets un acte d'ingratitude, et une sorte de rébellion du disciple contre le maître. Aussi ai-je besoin de me persuader qu'en présence des résultats de l'enquête des Vosges il inclinerait lui-même vers des idées nouvelles.

L'opinion de M. de Saint-Ferjeux repose principalement sur le fait général, mais non absolu, de la proximité des mares et des voies romaines. Sans admettre cependant que les premières aient été établies pour le service des secondes, il en conclut néanmoins que les mares ont été construites après l'établissement des voies, et qu'ainsi elles ne remontent ni à l'époque celtique, ni même à l'époque gallo-romaine. Il les attribue à quelques-unes des nations du nord qui prirent part à la grande invasion des barbares et qui, dans les contrées d'où elles étaient parties, avaient l'habitude de creuser des cavités dans la terre pour y placer leurs habitations.

Il y a cependant, selon moi, de graves raisons de croire que quelques mares ont été établies dans l'intérêt des troupes et des voyageurs qui fréquentaient les voies publiques. Les Romains n'avaient rien négligé pour les rendre commodas : le pavé des chaussées, les colonnes milliaires indiquant les distances, les *stations* qui fournissaient des chevaux à ceux qui étaient pourvus à cet effet de lettres des empereurs, les

mansions qui offraient un abri et un gîte aux voyageurs, tout atteste une sollicitude vigilante qui n'a certainement pas négligé les moyens de pourvoir à l'une des nécessités qui se fait le plus sentir par les voyageurs, celle de se prourer de l'eau. Végèce, l. 4, ch. 22, recommande d'établir les camps, *ubi lignorum, et pabuli, et aquæ suppetat copia*. La preuve que le besoin d'eau, *necessitas aquandi*, n'a pas été perdu de vue par les ingénieurs romains me semble établie par plusieurs faits bien constatés. A Grand, on a reconnu sur le bord de la voie romaine de Grand à Soulosse, l'ancienne *Solimariaca*, une mare dont le fond pavé et cimenté est une œuvre évidemment romaine. Dans le département de la Meurthe, deux mares semblables ont été découvertes près de deux voies romaines. Dom Calmet (4) dit qu'il existait autrefois quinze puits autour d'Oreil-Maison, *Aurelii Mansio*, et que de son temps on en voyait encore trois. Enfin l'enquête des Vosges a signalé sur plusieurs points, dans les régions où il n'existe pas de mares, la découverte de puits situés au bord de voies romaines et loin de tous vestiges d'habitations. Il me semble donc démontré que les Romains ont assuré, par divers moyens, la satisfaction du besoin d'eau que pouvaient éprouver les troupes en marche et les voyageurs qui circulaient sur les voies publiques. Je crois aussi que les mares pavées n'ont été qu'une imitation des mares ordinaires et que, partout où le sol permettait d'établir celles-ci, les ingénieurs romains les ont adoptées.

Si, de ce qui précède, je me crois fondé à conclure que quelques-unes de nos mares datent de l'époque Gallo-Romaine, je n'hésite cependant pas à reconnaître que cette conviction ne s'applique qu'à un très-petit nombre, une mare par mille romain, ou même par lieue gauloise, suffisant évidemment à tous les besoins. Les autres sont-elles d'anciennes habitations

(4) *Dissertation sur les grands chemins de la Lorraine*, insérée en tête du t. 7 de l'*Histoire générale de Lorraine*, édition de 1757, p. XXIV.

ou des emplacements sur lesquels plusieurs habitations auraient été établies ?

Je crois qu'il ne faut pas admettre, entre les fosses sèches du Berry et les mares des Vosges, une analogie de destination que ne justifient pas d'ailleurs leurs conditions matérielles qui sont très-différentes. Les fosses sont de petit diamètre, ne retiennent pas les eaux soit par la nature du sol où elles sont creusées, soit qu'il existe des conduits qui en assurent l'écoulement ; et dans presque toutes on a retrouvé des objets qui attestent que l'homme y a fait sa demeure. On comprend la possibilité d'établir au-dessus de ces fosses des entrelacements de bois, de branches, de chaumes ou de pailles, formant toiture de manière à rejeter au dehors les eaux pluviales. Les mares des Vosges occupent presque toutes une trop grande surface pour qu'une toiture quelconque ait pu les couvrir. Leur forme communément circulaire se prête mal à l'hypothèse de plusieurs habitations, groupées dans la cavité d'une même mare, et nulle part on n'a découvert les vestiges des conduits qui auraient été indispensables pour en expulser les eaux des pluies ou des neiges fondues. Il est évident que les arbres que l'on retrouve entiers, avec leurs grosses branches et leurs principales racines, sans aucune marque du travail de l'homme, n'ont pas pu former ou la charpente, ou les toitures de pareilles habitations. Les barbares du cinquième siècle n'étaient dépourvus ni d'armes, ni d'instruments tranchants, et ils auraient certainement divisé et débité ces arbres, plutôt que d'employer d'énormes et dans ma conviction d'impuissants efforts pour les arracher, les amener et les disposer en place. On cite, il est vrai, la découverte de quelques bois travaillés et portant des traces d'assemblage. Mais, c'est dans toutes les mares qu'on aurait dû en retrouver si elles avaient été creusées pour servir d'habitations, si elles avaient été réellement le siège d'habitations. L'extrême rareté de ces bois ainsi marqués par le travail de l'homme ne permet de les rapporter qu'à l'usage déjà ancien d'immerger dans l'eau, et surtout dans la vase, les pièces de bois que l'on veut conserver pour des usages

ultérieurs. On en retrouve dans les étangs et dans les terrains marécageux de quelques forêts (1). On ne peut pas attacher plus de valeur, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, à la rencontre très-rare aussi de quelques objets, ou antiques, ou modernes. Il est un dernier fait qui ne me paraît pas sans importance : c'est l'absence du bourrelet que les terres de la fouille ont dû former autour des mares au moment où on les creusait, et qu'on eût certainement conservé et consolidé comme un moyen assuré d'accroître l'abri que la cavité elle-même était destinée à fournir contre les rigueurs des grands froids. Il me semble donc que plus on étudie les faits matériels constatés par l'enquête, plus on conçoit des doutes sur l'origine que M. de Saint-Ferjeux assigne à nos mares.

Si maintenant l'on me demande ce que c'est que les mares, ma réponse sera des plus simples : ce sont des mares, pas autre chose que des mares, c'est-à-dire, des réservoirs d'eau, des espèces de citernes à ciel ouvert, que les populations antiques ont établis et conservés afin de pourvoir à leurs besoins de tous les jours. J'attribue leur création aux anciens peuples des Gaules, parce que des signes matériels, les vases qui les ont en partie comblées, les arbres deux fois séculaires qu'on y retrouve tombés les uns sur les autres, par conséquent à des époques différentes, la couleur noire intense dont leurs troncs sont imprégnés jusqu'au cœur, attestent la plus haute antiquité ; parce que l'histoire ne fournit ni un fait, ni un renseignement qui permette de leur assigner une origine plus récente ; parce qu'enfin, si je crois que quelques-unes ont été creusées comme un accessoire utile des voies Romaines, je crois aussi que celles-là ont eu pour modèles les autres mares qui existaient depuis longtemps déjà. Il est impossible, selon moi, de mécon-

(1) Il y a quelques années, on a trouvé, dans une feigne des forêts d'Épinal, une assez grande quantité de poutres équarries qui y étaient déposées depuis plusieurs siècles et dont le bois était devenu très-noir. — On nomme *feignes* les endroits bas et marécageux où les eaux sont retenues à défaut de pente, et où le hêtre croît ordinairement en abondance.

naître la haute antiquité des mares des Vosges, et il n'est pas moins incontestable qu'elles ne résultent pas, sauf quelques-unes, d'accidents naturels ou fortuits : leur forme circulaire, leur situation sur les plateaux, les groupes qu'elles forment, la régularité de leur disposition dans les groupes, tout atteste le travail de l'homme.

Ces deux points admis, je crois facile de prouver que mon opinion ne rencontre aucun obstacle dans les faits matériels constatés par l'enquête.

Les mêmes nécessités ont fait recourir, à toutes les époques, aux mêmes moyens de les satisfaire. Aujourd'hui encore, les villages et les hameaux, qui sont dépourvus de fontaines ou d'eaux courantes, possèdent tous, à proximité des habitations, ou des abreuvoirs, ou des mares qui répondent à un grand nombre de nécessités domestiques. — Des créations semblables devaient être surtout indispensables à un peuple qui aurait établi ses agglomérations sur les hauteurs, et par conséquent à l'écart des sources et des cours d'eau qui coulent dans les vallées. Les Gaulois avaient-ils cette habitude? Je n'ai pas vérifié si les géographes ou les historiens antiques l'ont expressément attesté. Leur silence me paraîtrait sans importance. Je n'ai jamais rencontré dans les écrits des géographes modernes cette observation, que, dans les contrées où le sol est inégal, les hameaux et les villages sont presque tous situés dans les vallées ou dans les replis des hauteurs qui les abritent ainsi contre les grands vents et les froids, et que, dans les plaines, une ceinture de grands arbres leur procure la même protection. Mais, ce qui est bien certain, c'est que les villes Gauloises étaient construites sur des points élevés : les noms d'un grand nombre de ces villes expriment cette position par le final, *dunum* ou *tunum*, qui signifie hauteur, et qu'on retrouve notamment dans l'ancien nom de Langres, *Andematunum*, dans celui de Lyon, *Lugdunum*. Les villes, dont les commentaires de César racontent le siège, Bibracte, Gergovic, Alésia, Uxellodunum, étaient aussi situées sur des hauteurs. Est-il téméraire de penser que les Gaulois recherchaient les points élevés pour y placer leurs

villages, bien plus exposés que les villes fortes aux périls des surprises et des agressions. C'était d'ailleurs l'usage des anciens peuples qui, sans cesse en guerre entr'eux, avaient besoin de s'assurer les moyens de se défendre (4). Ce ne sera là, je le veux bien, qu'une hypothèse topographique; mais, elle est appuyée par des présomptions puissantes et il me semble que, si elle rend compte de tous les faits matériels constatés par l'enquête, elle aura toute la valeur d'une vérité démontrée, et justifiera mon opinion sur l'origine et la destination des mares.

Les mares forment des groupes, parce que les Gaulois, notamment sous l'influence des relations de patronage et de clientèle en si grand honneur parmi eux, groupaient leurs habitations et formaient ainsi des hameaux et des villages. Les groupes de trois mares sont les plus communs, parce que ce nombre était le mieux en rapport avec la force ordinaire de la population des villages. Il y a une certaine régularité dans la disposition des mares d'un même groupe, parce que les habitations étaient aussi disposées avec une certaine régularité. On observe que, dans certains groupes, la régularité primitive a été altérée par la création postérieure de nouvelles mares; or, il est certain qu'après la conquête Romaine, sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, les guerres intestines furent apaisées et la guerre étrangère reportée au delà du Rhin; qu'à la faveur d'une longue paix la population s'accrut, et qu'il fallut créer de nouveaux moyens de satisfaire à des besoins nouveaux. On ne trouve pas, dans les mares, comme dans les fosses du Berry, beaucoup d'objets ayant servi à l'usage de l'homme, parce qu'elles n'ont pas été, comme les fosses, le siège d'habitations. On en trouve quelques-uns, parce qu'il est impossible que les habitants qui occupaient leurs bords n'y aient jamais laissé tomber accidentellement quelques-uns des objets qu'ils employaient tous les jours. On

(4) Les Germains se prémunissaient contre ces périls en interposant de vastes solitudes entre leurs territoires respectifs. César. Liv. 6, chap. XXIII.

ne découvre pas de vestiges de conduits servant à écouler les eaux des mares, parce qu'elles étaient uniquement destinées à retenir et à conserver ces eaux. On découvre à peine quelques traces du bourrelet que les terres du creusement avaient dû former à leur pourtour, parce qu'elles n'ont pas été établies pour abriter des habitations, mais pour pourvoir à des besoins de tous les jours, et presque de toutes les heures, en vue desquels leurs abords devaient être rendus commodes et faciles.

— Quant aux groupes où il y a une grande quantité de mares enfermant des enceintes plus ou moins vastes, comment ne pas y voir ces retraites secrètes dont César fait mention à plusieurs reprises dans ses commentaires, tantôt cachées sur des hauteurs au fond de forêts profondes, tantôt dans des estuaires et des marais, et où les Gaulois, quand la guerre ou l'invasion étaient imminentes, mettaient en sûreté leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards et leurs principales richesses. Il fallait suffire aux besoins de ce grand rassemblement d'hommes et d'animaux par un grand nombre de mares. Peut-être aussi leur multiplicité avait-elle pour but de faire croire à l'existence d'un grand marécage et de détourner l'ennemi d'y pénétrer.

Il ne me semble pas plus difficile d'expliquer un dernier fait dont je n'ai cherché ni à méconnaître le caractère de généralité, ni à atténuer l'importance. Je suis toutefois obligé d'entrer dans quelques détails qui me semblent d'ailleurs donner un singulier appui au fait que j'ai posé comme la base fondamentale de mon opinion.

Quand on étudie, dans nos contrées, la position topographique des vestiges Gallo-Romains et le tracé des voies Romaines, on voit certains faits saisir l'attention et se poser comme des problèmes à résoudre. En effet, on trouve les ruines des villas Romaines sur divers points des campagnes, rarement dans les emplacements des villages actuels. Les voies Romaines semblent s'écarter comme à plaisir des agglomérations modernes; elles laissent de côté les vallées pour s'élever sur les hauteurs. Si l'on comprend aisément qu'en

traçant les voies militaires, les ingénieurs Romains ont dû éviter les allongements et les détours qui auraient ralenti la célérité du transport des troupes, et ne pas se préoccuper des intérêts et des besoins des populations intermédiaires, cette explication ne peut s'appliquer aux voies d'un ordre inférieur, aux voies purement vicinales, uniquement destinées à l'usage des populations locales. Pourquoi, au lieu d'aller rencontrer les hameaux et les villages au fond des vallées ou sur les flancs inférieurs des coteaux où ils sont maintenant établis, ces voies s'en détournent-elles pour franchir les sommets et les plateaux ? L'étude de l'histoire en montre l'explication dans un grand déplacement des populations à la suite de l'invasion des Barbares, de la conquête des Franks et de la constitution de la féodalité. L'invasion livra à la dévastation et à l'incendie, les villes et les villas Romaines, les villages et les hameaux de la population Gauloise d'origine. Le Frank se conforma aux habitudes des nations germaniques et aux nécessités de sa condition de conquérant, lorsqu'il construisit son manoir, sa *curtis*, entourée de haies ou de fossés pour sa défense ; le seigneur plaça sa tour, sa maison forte, son château, sur la hauteur, et força ainsi la population vassale ou serve à se grouper aux pieds des remparts qu'elle était tenue de défendre et qui lui offraient abri et protection. — Ce déplacement des populations me semble incontestable et il explique tout. — Les voies Romaines remontent pour la plupart aux premiers siècles qui suivirent les conquêtes de César : elles furent dirigées par les hauteurs, parce que les populations Gauloises occupaient ces hauteurs ; elles passèrent à proximité des mares parce que les mares étaient contigues aux agglomérations Gauloises ; elles se trouvèrent à l'écart des villas Romaines, parce que celles-ci furent construites sur des concessions de terres qui ne purent être prises sur celles que les Gaulois possédaient et qui naturellement étaient les plus voisines de leurs hameaux et de leurs villages. Tous les problèmes posés, et surtout celui de la proximité des voies et des mares, s'expliquent par ces deux faits : les populations gauloises occupaient les hauteurs ;

Mares

(Contd)

10
150
500^m





après le cinquième siècle, il y eut un déplacement général des populations. Ils n'expliquent pas moins bien pourquoi les voies vicinales furent complètement abandonnées, pourquoi c'est surtout dans les forêts qu'on en retrouve encore quelques tronçons, et pourquoi dans les campagnes elles sont enfouies sous le sol quand elles n'ont pas été complètement détruites.

Au terme de cette étude, plus j'y reporte une nouvelle attention, plus il me semble que mon opinion est fondée, qu'elle rend compte de tous les faits qui concernent les mares, et qu'elle ne sacrifie ni à l'influence des analogies, ni à la facilité trop séduisante des conjectures; plus aussi il me semble que des investigations plus générales, et que j'appelle de tous mes vœux, ne me forceront pas à l'abandonner.

Mais, pour n'être que des mares, ces vestiges d'un temps si reculé devront-ils perdre tout intérêt archéologique? Telle n'est pas du tout ma pensée. Il me semble au contraire que leur importance aura singulièrement grandi. Jusqu'à présent, si je ne me trompe, on ne connaissait aucun moyen de déterminer les points où les populations rurales des Gaules avaient aggloméré leurs demeures. Désormais, dans toutes les régions où il existe des mares, elles indiqueront ces emplacements à l'antiquaire. Si donc l'enquête dont j'ai conçu la pensée, dont j'ai tracé le programme, que j'ai patiemment dirigée dans tous ses détails et que j'ai conduite à un complet achèvement, a réellement produit ce résultat, il me semble qu'elle aura rendu un véritable service à l'archéologie et à la topographie des temps antiques.

FOUILLES EXÉCUTÉES

DANS LES

TUMULI DE CONTREXÉVILLE,

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES,

EN NOVEMBRE 1860,

PAR M. COLNENNE,

GARDE GÉNÉRAL DES FORÊTS,

Secrétaire adjoint.

Compte rendu lu à la Séance ordinaire du 15 Novembre 1860.

Les deux tumuli sur lesquels ont porté les fouilles sont ceux que signalait notre collègue, M. Thomas, dans sa lettre du 10 octobre dernier. Ils sont l'un et l'autre situés dans la forêt communale de Contrexéville, canton du Hasau, coupe n° 46. Ils se présentent sous l'apparence de buttes arrondies, formant une saillie très-marquée sur les parties voisines qui sont en plaine, et peuplés de brins de taillis de 12 à 14 ans, avec quelques chênes réservés lors de la dernière exploitation.

TUMULUS N° 4.

Les dimensions de ce tumulus, auquel je conserve le n° d'ordre par lequel le désignait M. Thomas, sont les suivantes :

Diamètre du cercle de base = 20^m,00.

Hauteur de la flèche = 2^m,40.

Sa forme est celle d'un segment sphérique dont la hauteur est à peu près le dixième du diamètre de base.

Une première tranchée, de 2 mètres environ de largeur, a été faite suivant la ligne A B du croquis ci-joint, et dans une direction E.-N.-E. vers l'O.-S.-O. Les fouilles ont été poussées jusqu'à ce que l'on rencontrât le sol naturel, facilement reconnaissable à sa composition minéralogique.

Afin d'avoir une idée exacte de la structure intérieure de ce tumulus, deux autres tranchées ont été ouvertes suivant deux rayons, l'une vers le N.-O. et l'autre vers le S.-S.-E. Par le recoupement de ces tranchées, la partie centrale, qui semblait la plus intéressante à étudier, se trouvait en partie déblayée.

Il est résulté de ces travaux la preuve que la butte est essentiellement composée de deux parties distinctes :

1° D'une masse de terre, qui en forme le revêtement extérieur ;

2° D'un amas de pierres, qui en constitue le noyau.

Un simple coup d'œil sur le plan annexé à ce rapport, fera immédiatement comprendre la disposition de ces deux parties que je vais successivement examiner.

§ I.

La couche extérieure est formée de terre argilo-calcaire, de nature identique à celle des parties contiguës de la forêt et appartenant comme elle à la formation géologique du muschelkalk. D'après la forme même et la disposition précédemment décrite du tumulus, cette couche varie d'épaisseur depuis la circonférence, où elle descend sur le sol naturel, jusqu'au sommet de la butte, où elle n'a plus que 0^m,30 à 0^m,40 d'épaisseur.

Dès les premiers coups de pioche, on a pu constater la présence, sur une foule de points, de nombreux fragments de poterie rouge et noire, de cendres, de charbon végétal et de fragments d'os calcinés, formant une sorte de brèche

très-caractérisée et mélangée de terre rougie par l'effet d'une forte chaleur. Les traces de charbon et de cendres ne sont point disposées par lits réguliers, mais bien disséminées dans toute la masse terreuse, sous forme de taches et de nids de dimensions très-variables; par suite du mélange confus de ces divers éléments, on ne saurait rien conclure quant à la direction que pouvaient occuper les cadavres avant la crémation.

C'est dans cette première partie qu'ont été trouvés :

1° Un vase de poterie, posé debout sur son pied, à 0^m,50 de profondeur, au point *a* du croquis; malgré son mauvais état de conservation, on peut encore apprécier sa forme qui ne manque point d'élégance;

2° Une pierre fort remarquable par sa composition minéralogique et l'usage auquel elle devait servir : c'est un trachyte grisâtre, affectant une forme prismatique triangulaire tronquée. Cette pierre volcanique, évidemment étrangère, non-seulement à la localité, mais même au département, pouvait, eu égard à sa dureté et à sa forme, remplir l'office soit d'une arme offensive, soit d'une meule ou de tout autre ustensile de destination analogue;

3° De nombreux fragments de poterie, qui paraissent être les débris de vases probablement semblables à celui que je viens de décrire; la terre en est souvent noire, d'une consistance molle, d'apparence bitumineuse, comme le serait une argile imprégnée de substance grasse, peut-être d'humus animal.

§ 2.

Le massif intérieur est constitué par un amas de moëllons calcaires, provenant, ainsi que l'atteste la différence de leur composition minéralogique, les uns des environs de la forêt (200 ou 300 mètres de distance), les autres des terres d'Outrancourt (2 ou 3 kilomètres de distance). Ces matériaux, de dimensions très-variables, depuis 0^m,10 de côté jusqu'à 0^m,60 de longueur, ne portent point de traces de taille : ils sont

grossièrement juxtaposés, de manière à former des assises dont la largeur diminue à mesure qu'on s'élève, ce qui donne très-sensiblement à l'ensemble la forme d'un cône surbaissé.

En attaquant cette espèce de maçonnerie de pierres sèches, qui offrait une grande résistance, j'ai pu constater la présence de plusieurs cadavres, dont les ossements, parfaitement intacts, gisaient entre deux couches de matériaux; la direction des corps pouvait être ici plus facilement constatée; je n'ai point trouvé de direction unique; sur deux cadavres, mis à nu par la tranchée A B, l'un était dirigé du N.-O. au S.-E.; l'autre, au contraire, du S.-O. au N.-E. Le plus ordinairement, du reste, l'affaissement des pierres, en disloquant les os, ne permettait sur ce point aucune observation bien précise. J'évalue, d'après le nombre et la nature des débris exhumés, que les cadavres auxquels ils se rapportaient n'étaient pas inférieurs à 4 ou 6; la position des têtes était souvent indiquée par des blocs de plus forte dimension.

Bien que les ossements ne paraissent pas avoir été soumis à l'action d'une forte chaleur, on retrouvait néanmoins, aux divers étages du massif, des traces non douteuses de charbon végétal, de cendres, de terres et de pierres rougies par le feu (4).

J'examinerai plus tard comment on peut concilier ces deux faits qui paraissent contradictoires.

Les objets recueillis dans cette seconde partie sont les suivants :

1° Fragments de bracelets de bronze, de petits anneaux et ornements de même composition;

2° Fragments de petits objets de fer, fortement oxydé,

(4) Afin de mieux étudier et établir ce fait important, j'ai placé dans un grand feu, allumé près du tumulus, des échantillons de roche et de terre analogues à ceux qui constituent la butte, et j'ai obtenu sur les uns et les autres des traces de calcination ou de coloration en rouge, identiques à ceux observés dans le massif central.

dont le défaut de conservation et la forme incomplète rendent la détermination fort difficile ;

3° Un demi-bracelet de fer , entourant un des os de l'avant-bras ;

4° Un morceau fort remarquable de verre légèrement bleu , de belle qualité , qui , par sa couleur et sa forme , semble provenir des fragments d'un vase d'assez fortes dimensions ;

5° La partie inférieure d'un fémur , appartenant à un homme de grande taille ; des fragments de crâne et des os maxillaires supérieur et inférieur , garnis encore de dents en bel état de conservation.

6° Enfin des fragments d'os maxillaires qui paraissent provenir d'un chien.

TUMULUS N° 2.

Ce tumulus , situé au N.-O. du précédent , à 60 ou 80 mètres environ , présente , comme celui-ci , la forme d'un segment sensiblement sphérique , dont le cercle de base a 20 mètres de diamètre et la flèche 1^m,50 de hauteur.

Afin de constater , comme je l'ai indiqué pour la butte n° 1 , le mode de structure intérieure , une première tranchée de 2 mètres environ de largeur a été d'abord pratiquée suivant un diamètre tourné de l'O.-S.-O. à l'E.-N.-E. De nombreux recoupements , dirigés en divers sens , ont déblayé , pour le moins aux 2/3 , toute la butte qui n'offrait point le même degré de difficulté que le n° 1.

Il est résulté de ces travaux les faits suivants :

4° Le mode de construction de ce tumulus n'est point le même que celui du tumulus n° 1. On n'y trouve point (à l'exception de quelques moëllons d'assez fort échantillon , irrégulièrement disséminés dans la partie centrale , mais cependant apportés par la main de l'homme) cette sorte de maçonnerie de pierres sèches , grossièrement assemblées par lits , que j'ai précédemment décrite. La butte est essentiellement d'une seule masse argilo-calcaire , le plus ordinairement

très-compacte et difficile à entamer, quelquefois ameuillié par une sorte d'engrais provenant du mélange de débris étrangers. Ces débris sont constitués par de nombreuses traces de charbon végétal et de cendres, qu'on rencontre parfois sous forme de nids d'un volume assez considérable, mais, le plus fréquemment, en petits amas de faible importance dans presque toutes les parties du massif.

A ce charbon végétal est mêlée par places une substance noire, de consistance butyreuse, sans odeur, laissant après écrasement, entre les doigts, une trace violet-foncé, et qui, selon toutes les probabilités, est du terreau animal.

Enfin, nous retrouvons ici de nombreux fragments d'os calcinés, mêlés à ces précédentes matières et souvent enchassés, comme nous l'avions déjà observé dans l'autre tombeau, dans une espèce de gangue de terre marneuse en partie calcinée.

Les objets découverts par ces fouilles sont les suivants :

1° Un collier en grains de jayet, d'un assez bon travail ;
2° Plusieurs bracelets de bronze, dont un complet et bien conservé ;

3° Des fragments de lamelles de bronze, très-minces, qui semblent être les débris du revêtement extérieur d'un coffret dont la garniture en bois a disparu. Sur le principal échantillon, on remarque une sorte d'agrafe de fer oxydé ; à quelques centimètres de laquelle on trouve à gauche un petit trou rond destiné à recevoir un clou, et à droite un petit clou de bronze, faisant une légère saillie.

Ces trois objets étaient enfermés à 0^m,30 de profondeur, à 3 mètres environ de la circonférence extérieure, dans un même cube de terre marneuse de 0^m,20 de côté. Le collier et les bracelets étaient très-probablement renfermés dans le coffret et mélangés de débris nombreux d'os calcinés, de charbon de bois et d'humus animal ;

4° Deux manchons en lignite gris, en parfait état : ces deux manchons étaient placés debout l'un près de l'autre, dans la partie occidentale du tombeau, à 5 mètres environ du centre et à 0^m,60 de profondeur. Leur position indiquait

clairement qu'ils n'avaient point été dérangés : aucune trace d'ossements ou de charbon ne les entourait ;

5° Enfin de nombreux fragments de poterie, le plus ordinairement de couleur brunâtre, auxquels on peut appliquer ce que j'ai dit à ce sujet dans la description du tumulus n° 4.

Dans tout ce qui précède, je me suis attaché à relater, avec une scrupuleuse exactitude, tout ce qui m'a paru propre à éclairer la question et à conduire aux conclusions qu'il appartiendra à la science d'en déduire, quand de nouvelles découvertes seront venues rectifier ou confirmer les résultats de ces premières investigations, et permettre de déterminer à quelle époque et à quel peuple il faut attribuer ces débris d'une haute antiquité. Les quelques observations qui vont suivre, et que m'a suggérées l'examen attentif des lieux, appartiennent en plein à la discussion.

4. — La présence du charbon végétal, des cendres et d'ossements calcinés, les traces incontestables de l'action du feu sur la terre et les pierres de l'intérieur du tombeau, établissent que les corps dont nous retrouvons les débris dans la butte tumulaire n° 2, ont été brûlés sur place, et qu'après la crémation des cadavres, qui occupaient probablement la partie centrale, où l'on retrouve les quelques pierres signalées plus haut, on a rejeté sur eux tous les débris de terre, pierre, cendres et charbon des parties extérieures, de façon à constituer un mamelon circulaire : cette manière de procéder explique fort simplement comment on retrouve, jusque dans les couches superficielles, ces petits amas de matières étrangères que j'ai eu souvent lieu de constater.

2. — Le mode de sépulture dans le tumulus n° 4 semble moins simple. — Nous retrouvons bien dans la masse terreuse qui forme l'enveloppe la plus extérieure tous les faits signalés pour la butte n° 2, et les conclusions à en tirer sont de même nature ; mais nous avons en plus les cadavres dont les débris occupent la partie intérieure du massif intérieur. J'ai précédemment indiqué que ces nombreux ossements humains, généralement en bon état de conservation,

n'avaient pas dû être soumis à l'action d'un feu direct et violent.

Ces ossements ont, en effet, conservé à peu près leur teinte naturelle : en tous cas, ils ne sont point calcinés : les dents notamment conservent leur émail ; enfin le fragment de verre, qui accompagnait l'un des cadavres les mieux conservés, offre la preuve évidente qu'il n'y a pas eu là l'action d'une forte chaleur. Tous ces corps ont dû être primitivement posés entre deux lits de pierre : seulement, celles-ci, en se tassant et prenant leur assise définitive sous le poids des couches supérieures des terres rejetées sur elles, ont le plus souvent disloqué les parties du même cadavre, de façon à empêcher la reconstitution complète.

Voici comment, pour ce tumulus, je me représente l'ensemble de la cérémonie funèbre : au centre, entre deux couches de terres et de pierres, les cadavres des personnages les plus importants : puis, autour de ce massif central, un bûcher circulaire (qui le recouvrait peut-être), dans lequel étaient incinérés les corps des individus de moindre importance, ou brûlés les esclaves qui, suivant César, étaient sacrifiés aux mânes du maître défunt (1). Après la cérémonie, rejet des débris vers le centre, comme je l'ai déjà mentionné. Cette explication me semble la seule qui se concilie, d'une part, avec l'état des ossements non atteints par le feu et la présence des matières qui attestent son action : on comprend, en effet, que si les choses se sont ainsi passées, les terres et les pierres pouvaient être rougies et des débris de charbon et de cendre être disséminés dans le massif en maçonnerie grossière, sans que les cadavres eux-mêmes, protégés par leur enveloppe, fussent atteints par l'action énergique et directe du feu.

(1) *Funera sunt pro cultu gallorum magnifica et sumptuosa, omniaque, quæ vivis cordi fasce arbitrantur, in ignem inferunt, etiam animalia ; ac paulo supra hanc memoriam servi et clientes, quos ab iis dilectos esse constabat, iustis funeribus confectis, una cremabantur.* (César. *De bello gallico*. Livre VI.)

3. — Les objets trouvés dans les deux tombeaux peuvent , quant à leur destination , être rangés dans deux catégories distinctes :

Les *premiers* accompagnent les cadavres avec lesquels ils sont enfouis ;

Les *seconds* sont déposés dans les couches superficielles où ils semblent avoir été placés , après la crémation , à titre d'offrandes en l'honneur du mort.

A la première catégorie appartiennent :

Dans le tumulus n° 1 , les fragments d'objets de bronze et de fer , les bracelets , le morceau de verre bleu.

Dans le tumulus n° 2 , les fragments du coffret en bronze , les bracelets ; le collier de jayet.

A la deuxième catégorie :

Dans le tumulus n° 1 , le vase en poterie et l'ustensile en trachyte

Dans le tumulus n° 2 , les manchons de lignite.

Outre les deux buttes n° 1 et n° 2 , M. Thomas avait , d'après le dire des gens du pays , signalé l'existence d'un troisième monticule , qui devait être placé non loin des *premiers*. Le garde local ayant confirmé ces faits et m'ayant assuré avoir maintes fois rencontré ce petit tumulus , j'ai procédé à sa recherche avec le plus grand soin. Malgré tous nos efforts , nous n'avons rien pu découvrir : ce tumulus est , du reste , de très-faible dimension et , par suite , difficile à apercevoir dans le haut taillis , mêlé d'épines : j'ai donné des instructions pour qu'il me fût rendu compte de sa situation , quand le hasard l'aura fait rencontrer aux préposés forestiers du pays.

Épinal , le 40 Novembre 1860.

COLNENNE.

sif de p



RAPPORT A M. LE PRÉFET

SUR LES

ACCROISSEMENTS DES COLLECTIONS

DU MUSÉE EN 1860,

PAR M. JULES LAURENT, DIRECTEUR,
Vice-président de la Société.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un état de l'emploi du crédit alloué au musée départemental pour l'exercice 1860. Vous y remarquerez sans doute que la plus forte partie de la somme destinée à l'accroissement des collections a été employée à solder ce qui était dû encore sur le prix du tableau peint par Palma le jeune et cédé au musée par M. Saint-Estienne Cavaignac, et à payer aussi à M. Thomas, de Metz, le prix du beau portrait de femme hollandaise et de l'important tableau de nature morte, peint par Abraham Mignon, qu'il nous a vendus. Ce qui restait disponible sur ce crédit a été employé à l'acquisition de 93 monnaies anciennes, médailles et jetons en or, argent et bronze, de quelques objets anciens et du 2^e volume de la *Description des monnaies féodales*, par M. Pény d'Avant.

Les quatre-vingt-treize monnaies, médailles et jetons achetés dans le courant de cet exercice sont : vingt-trois monnaies Gauloises, des Leukes et des Volces Tectosages, deux deniers d'argent des familles consulaires Junia et Mamilia, un bronze d'Auguste, deux testons de Charles IX, un denier

de Robert I^{er}, comte de Nevers, un coronat de Robert, comte de Provence, un denier d'Eudes IV, duc de Bourgogne, un denier de Hugues II, évêque de Besançon, quatorze petites monnaies, avec dates variées, de la ville impériale de Besançon, sous Charles-Quint et Philippe II, un denier de Ferri III, frappé à Mirecourt, un esterling de Ferri IV, cinq monnaies variées d'Antoine, un gros de François I^{er}, sept pièces de billon de Charles III et une bugne de la cité de Metz. Quatre monnaies étrangères dont une d'or du pape Paul III, deux monnaies d'Emmanuel Philibert de Savoie et une pièce de Genève, ont aussi été acquises.

Les médailles ont été frappées en commémoration de la prise de Montmédy et de Thionville par Louis XIV. Les jetons sont de Henri de Verneuil, évêque de Metz, Charles de Lorraine, archevêque de Reims, Charles de Lorraine, duc de Guise, de la Chambre de Bar pour 1651, des États de Bourgogne pour les années 1573, 1634, 1636, 1671, 1686, 1701 et 1763, des maires de la ville de Dijon pour 1614, 1624, 1625, 1640, 1646, 1658, 1685 et 1743, des maires de la ville de Beaune pour 1677, et du cardinal de Gesvres, archevêque de Bourges.

Enfin les objets de curiosités sont deux plats ornés, en étain, dont un d'une grande dimension est couvert d'ornements d'animaux et de personnages gravés en creux entourant l'écu de Lorraine aux armes pleines, timbré de la couronne ducal et supporté par deux aigles.

En échange de monnaies qui étaient en double dans le médaillier, nous avons encore acquis une passoire antique en bronze couverte d'une magnifique patine, un très-beau vase en bronze, aussi antique, d'une forme très-élégante, du genre de ceux que les Romains appelaient Gutturarii, et un denier de Charles-le-Chauve frappé à Blois.

Divers dons sont venus d'ailleurs accroître nos collections : ainsi nous avons reçu du ministère d'État, à l'occasion de la fête du 15 août, un très-beau tableau peint par M. Janet

Lange, représentant un épisode de la guerre de Crimée ; M. Bretagne, directeur des contributions directes à Nancy, nous a remis un vase en terre cuite, d'une forme très-élégante, trouvé à Auxerre dans un tombeau Gallo-Frank ; à ce vase étaient joints un petit bronze de Gratien, trouvé dans le même tombeau, et un cachet aux armes de M. de la Galaisière, intendant de Lorraine sous le règne de Louis XV ; M. Marx, ingénieur des ponts et chaussées, a déposé au musée une fibule en bronze trouvée à Plombières dans les travaux de rectification de la route impériale ; ont été aussi donnés au musée, par M. Étienne, cafetier à Épinal, un joli petit trépied antique en bronze, trouvé près de Rehaincourt en défrichant un bois, et par M. Desfourneaux, curé de Malaincourt, un fer de lance et une lame d'épée à deux tranchants, trouvés dans un tombeau de l'époque mérovingienne. M. Desfourneaux avait joint à cet envoi une petite boîte en étain, de forme hexagonale, couverte de jolis reliefs de la fin du XV^e siècle, trouvée en démolissant l'autel de l'ancienne église.

M. de Beaulieu, membre de la Société des Antiquaires de France et correspondant de la Société d'Émulation, se trouvant à Bains lors de la reconstruction des établissements thermaux de cette localité ; y avait recueilli un fragment de ciment romain dans lequel était incrusté un denier d'argent de Tibère ; il a adressé ces deux objets à la Société d'Émulation en la priant de les déposer au musée.

La Société d'Émulation ayant chargé quelques-uns de ses membres de faire des recherches dans les nombreux tumulus des forêts de Dombrot, Suriauville, Martigny et Contrexéville, a fait déposer au musée les objets trouvés dans ces tombeaux : les torques, les bracelets de diverses formes, en bronze et en une matière plastique dans la composition de laquelle entraient une résine, probablement de l'ambre, des grains de collier et des coulants en jayet, ainsi qu'un morceau de trachyte qui a bien pu être un casse-tête.

Une hache en fer qui paraît remonter au X^e siècle a été

trouvée dans les fouilles que la ville d'Épinal a fait exécuter rue d'Ambrail où, avant la construction des forts, passait le ruisseau qui a donné son nom à cette rue : cette hache a été déposée au musée par M. l'architecte de la ville.

Enfin il a été donné au musée, par M. l'abbé Desfourneaux, la très-rare petite monnaie de René II, sur laquelle est une épée nue en pal accostée de deux R ; par M. Pentecôte, d'Épinal, des monnaies d'Aragon, de Jayme I^{er}, de Ferdinand et de Philippe III ; des deniers des vicomtes de Béarn Centule I^{er}, Jean, Catherine et Henri II ; des monnaies de Navarre, d'Antoine, de Henri II et de Marguerite de Valois ; un denier de Raymond VII, comte de Toulouse ; un coronat de Robert, comte de Provence ; des pièces de Charles III, duc de Savoie, de Maximilien de Béthune, duc de Sully, seigneur de Boisbelle et d'Henrichemont, de Gaston, prince de Dombes, et un blanc du roi Henri III. M. Pinnert, d'Épinal, a aussi donné au musée un jeton des échevins de la ville de Lyon pour 1739, et M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas un jeton en argent de cette compagnie.

Telles sont, Monsieur le Préfet, les augmentations des collections du musée départemental dans le courant de l'exercice 1860.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,

Monsieur le Préfet,

votre très-humble serviteur.

Le Directeur du musée départemental,

JULES LAURENT.

RAPPORT
sur les fouilles faites en 1860
DANS
LES TUMULUS
des forêts communales de
DOMBROT, SURIAUVILLE, MARTIGNY-LEZ-LAMARCHE
ET CONTREXÉVILLE,

PAR M. JULES LAURENT,
Directeur du musée, Inspecteur des monuments historiques du département,
Vice-président de la Société.

Il existe sur un grand nombre de points, en France, des buttes plus ou moins élevées qui recouvrent les restes des anciens habitants de ce pays; mais auquel des peuples qui s'y sont succédés et à quelle époque doivent-elles être attribuées? Et celles que l'on trouve dans le département des Vosges, dans les arrondissements de Mirecourt et de Neufchâteau, plus particulièrement, doivent-elles être données aux Leuks et aux Sequanes qui peuplaient ces contrées lors de leur envahissement par César? Existaient-elles déjà à cette époque, ou n'est-ce que longtemps après qu'elles ont été élevées, lorsque, à diverses reprises, mais surtout après l'invasion de 234, les Germains firent des excursions dans les Gaules et des tentatives pour s'y fixer?

C'était dans le but d'éclaircir, s'il est possible, ces points si obscurs que notre Président, M. Maud'heux, pria un de nos collègues, M. Thomas, propriétaire à Thuillières, près Darney, de relever le nombre des tumulus que la *Statistique du département*, publiée en 1845 sous le patronage de la Société d'Émulation, disait exister dans les forêts de Dombrot et de Suriauville; M. Thomas s'empressait de faire ce travail, l'adressait à M. Maud'heux dans les premiers jours de mars de l'année dernière et se mettait à la disposition de la Société, annonçant que dans le courant de l'été, après son retour des eaux, il pourrait, de concert avec son collègue, M. Renault, de Bulgnéville, et si la Société le jugeait utile, exécuter des fouilles dans ces tumulus.

De son côté, M. Planté, propriétaire à Martigny-lez-Lamarche, voulait bien aussi faire un travail du même genre dans la forêt de cette commune, et adressait à notre Président un plan sur lequel douze tumulus étaient indiqués.

Ensuite de ces rapports, la Société d'Émulation décida que des fouilles seraient exécutées dans ces diverses localités.

Déjà, en 1822, la Commission des antiquités du département des Vosges qui, plus tard, forma une des sections de la Société d'Émulation, avait fait fouiller dans la forêt de Bouzemont, canton de Dompaire, deux buttes dans chacune desquelles on trouva, sous un amas de terre végétale, de cendres et de fragments de poterie, un massif considérable de pierres brutes au milieu desquelles étaient des bracelets en bronze, des coutelas en fer, une plaque de ceinturon en fer, ornée de quatre têtes de clous en bronze, et un fragment de disque en bronze découpé à jour; au fond d'une de ces sépultures était une matière noire et grasse, évidemment du noir animal.

Deux buttes voisines de celles qui venaient d'être fouillées ne furent explorées que quelques années plus tard par M. l'abbé Lallemand, alors curé de Dompaire, qui y trouva deux forts bracelets en bronze ainsi que deux objets semblables à ceux qui sont décrits par M. Penguilly-Lharyden dans le

1
tome ix, page 204, de la *Revue archéologique*, et dessinés, fig. 5, sur la planche jointe à son mémoire, objets que M. Penguilly-Lharyden pense être des bracelets en anthracite.

Dans l'intervalle du temps qui s'écoula entre le moment où M. Thomas fit son rapport et celui qu'il avait fixé pour exécuter des fouilles dans les tumulus de Dombrot et de Suriauville, M. de Saulcy, qui prenait les eaux de Contrexéville, visita ces forêts, reconnut les tumulus indiqués par M. Thomas, en découvrit deux autres encore et en fit ouvrir dix dans lesquels il trouva quatorze grains d'un collier, des torques en bronze et des bracelets dont quelques-uns étaient ainsi en bronze, et d'autres en une substance qui lui parut être de l'anthracite.

Dans la plupart de ces sépultures les corps étaient posés sur un lit de pierres plates non taillées; quatre bornes indiquaient la longueur et la largeur du massif, formé alternativement, dit M. Penguilly-Lharyden, d'un lit de pierres brutes et de terre naturelle dont une couche épaisse recouvrait le tout. Deux tombelles formées seulement de terre, de cendres et de charbons, ne renfermaient plus d'ossements, mais les autres renfermaient plusieurs corps privés de leur tête. Les objets en bronze et en anthracite étaient généralement placés au-dessus du massif de pierres et paraissaient être des offrandes déposées par une main amie.

De cette circonstance, que dans ces sépultures les corps étaient presque tous sans tête, M. Penguilly-Lharyden conclut que, placées sur les frontières des Leuks, des Sequanes et des Lingones, elles ont dû être élevées, à la suite d'un combat, par la peuplade vaincue, revenue, après le départ des vainqueurs, pour rendre les derniers devoirs à ses morts dont les têtes auraient été emportées, selon la coutume gauloise, par le parti victorieux. M. Penguilly-Lharyden pense aussi que ces faits ont dû se passer avant la conquête des Gaules par César.

Je dois dire maintenant que cette particularité de corps privés de leur tête ne s'est pas reproduite dans les autres tumulus

de Dombrot et de Suriauville, fouillés par MM. Thomas et Renault, dans celui de Contrexéville, fouillé par M. Colnenne, ni dans ceux de Martigny-lez-Lamarche, que j'ai fait ouvrir.

Vers le milieu du mois d'août, MM. Thomas et Renault, explorant de nouveau le bois David et celui des Moncels, découvrirent quatre nouveaux tumulus échappés à leur première investigation et à celle de M. de Saulcy. Ils les firent ouvrir aussitôt : le premier ne renfermait que de la terre, des cendres, des charbons et quelques parcelles d'os calcinés, mais dans le second, après avoir enlevé un lit de pierres à peine recouvertes de terre, les ouvriers trouvaient à 0^m,50 environ de profondeur des fragments d'un bracelet en bronze, et un autre bracelet aussi en bronze entouré d'un plus grand que MM. Renault et Thomas crurent être en anthracite, mais qu'à la première vue je jugeai être fait en une substance plastique, évidemment résineuse, car, approchée d'une bougie allumée, elle s'enflammait et brûlait en répandant une odeur agréable. Je pensais que cette substance, pétrie et moulée à chaud, s'était durcie en se refroidissant. Cette supposition a été confirmée par l'analyse que notre collègue, M. Niklès, professeur de chimie à la Faculté de Nancy, a bien voulu faire de cette matière. Le second bracelet, plus grand que celui de métal, devait avoir été porté à la partie supérieure du bras, mais, les muscles s'étant distendus par la mort, il avait glissé et était venu envelopper celui qui ornait le poignet. A 50 centimètres environ de ces bracelets, étaient des fragments de poterie noire.

Dans un autre tumulus on trouva à 45 centimètres de profondeur un squelette presque entier, près de la tête duquel avait été posé un vase dont le noyau seul restait. Après avoir extrait de ce tombeau ce qu'il contenait, les ouvriers continuèrent leur exploration et, à 40 centimètres plus bas, au milieu d'un massif considérable de pierres, on découvrit un nouveau squelette placé dans la même direction que le premier, mais à 50 centimètres plus au nord ; sa tête, qui s'est brisée lorsqu'on a voulu l'enlever, était d'un volume

considérable et avait dû appartenir à un homme d'une forte stature : auprès étaient les débris d'un vase, à 60 centimètres à l'ouest, on trouvait des bracelets en bronze éloignés l'un de l'autre de 45 centimètres. L'un de ces bracelets était d'une parfaite conservation, et l'autre était brisé en plusieurs morceaux. Au sud, et sur le même plan que ce squelette, s'en trouvait encore un autre dont les os moins grands paraissaient être ceux d'une femme ou d'un adolescent.

Ces trois tumulus fouillés, on reporta les ouvriers sur un quatrième qui fut attaqué simultanément au nord, à l'est et à l'ouest, et, après avoir découvert l'amas de pierres qui est au centre de presque toutes ces buttes, on trouva une sépulture supérieure renfermant un squelette ayant aux bras des bracelets formés d'un fort fil de cuivre. Immédiatement sous ce corps on en trouva un second, puis un troisième un peu plus au nord-ouest. Ce dernier avait aux bras des bracelets dont la branche extérieure dentelée lui donnait bien plutôt l'apparence d'une roue d'engrenage; le premier squelette portait à chaque bras deux bracelets en bronze dont un très-gros placé près du poignet, et un second, dentelé aussi, mis à la hauteur du coude. Outre ces bracelets, on trouva dans ce tumulus une forte aiguille en bronze, et dans un troisième tumulus, que l'on ouvrit encore, et qui était en tout semblable aux autres, on découvrit aussi un bracelet en bronze.

Si les fouilles exécutées par MM. Thomas et Renault n'ont pu constater d'une manière même approximative l'époque de la construction de ces tumulus, il n'en est pas moins vrai que certains des objets en bronze découverts dans les sépultures rappellent l'art grec ou étrusque, et indiquent chez ceux qui les ont exécutés une grande habileté dans l'art du fondeur.

Au mois d'octobre, conduit dans l'arrondissement de Neufchâteau pour y rechercher divers objets antiques qui m'avaient été signalés, je me rendis dans la forêt communale de Martigny, dans laquelle M. Planté avait relevé 40 tumulus et où je trouvai

M. Renault, de Bulgnéville, qui avait eu l'obligeance d'amener quelques-uns des terrassiers employés dans les fouilles des bois David et des Moncels. Quatre tumulus furent successivement fouillés et ne donnèrent que des résultats peu intéressants : dans l'un on trouva un fragment de bracelet en fer, ainsi que quelques fragments du même métal tellement rongés par l'oxyde, qu'il était impossible d'en reconnaître la forme primitive. Dans un autre on ne trouva rien que de la terre, des cendres et des charbons ; dans un troisième il y avait deux sépultures superposées recouvertes de pierres jetées sans ordre ; ces sépultures ne contenaient encore que de la terre, des charbons et quelques parcelles d'os calcinés.

Le quatrième tumulus avait aussi deux sépultures superposées. Au sommet, des pierres posées sans ordre recouvraient de la terre mêlée de cendres, de charbon et d'os calcinés, au milieu desquels fût trouvé un bracelet en bronze brisé en deux morceaux, d'une forme particulière, assez semblable à ceux que les femmes arabes portent encore aujourd'hui : c'est un cylindre de 20 centimètres de circonférence et de 35 millimètres de largeur dont l'extérieur est orné de dessins en creux ; la magnifique patine qui le recouvre est très-épaisse et très-brillante. Après cette première découverte, les fouilles furent continuées jusqu'à 2^m,50, et, arrivé à cette profondeur, on trouva un second corps dont les os, entièrement calcinés, reposaient sur une épaisse couche de cendres et de noir animal et se réduisaient en poussière au moindre contact du doigt. Il était évident que sur cette place un vaste bûcher avait été élevé, que le corps, entouré de vases de toutes formes, y avait été déposé et que, lorsque tout avait été détruit par la violence du feu, la terre, les cendres, les charbons et les fragments de poterie avaient été rejetés sur le corps. Ce fut plus tard probablement que le sommet du tumulus fut aplani et qu'un second corps, celui de la femme ou d'un proche parent du premier mort, y fut aussi brûlé et ensuite recouvert de cendres, de terre et de pierres brutes jetées sans ordre.

Le temps affreux qu'il faisait alors ne me permettant pas

de continuer les fouilles, j'ai dû remettre à une autre époque l'exploration des autres tumulus qui existent encore dans cette partie de la forêt de Martigny.

M. Thomas ayant fait connaître que, au dire des gardes forestiers, il y avait dans la forêt communale de Contrexéville des tumulus plus importants que ceux de Dombrot et de Suriauville, notre collègue, M. Colnenne, garde général des forêts, voulut bien se charger, malgré la mauvaise saison, d'aller les explorer, et, conduit par le brigadier Bourgoïn, il en fit ouvrir deux. M. Colnenne a fait connaître dans un rapport très-intéressant le résultat de ces fouilles, et, ce mémoire devant être inséré dans les *Annales* de la Société, je me bornerai à dire que, le premier tumulus ayant été ouvert, on a reconnu sous une première couche de terre végétale, semblable à celle qui recouvre le sol de la forêt, une autre couche variant entre 30 et 40 centimètres d'épaisseur, formée d'argile rougie par le feu, de cendres, de charbon, de fragments de poterie grossière et d'ossements calcinés, le tout formant une espèce de brèche recouvrant un amas de pierres posées à sec sans beaucoup d'ordre. C'est dans la première partie que l'on a trouvé un vase brisé, un fragment de pierre volcanique (trachyte), qui pourrait bien être un casse-tête, et de nombreux fragments de vases imprégnés de substances grasses.

Le massif de moëllons ayant été attaqué, M. Colnenne reconnut qu'il renfermait un certain nombre de corps placés dans diverses directions et chacun entre deux lits de pierres dont une plus grosse que les autres supportait la tête.

Les objets recueillis dans cette seconde partie du tumulus sont : un fragment de bracelet en bronze, une aiguille de fibule et son ressort brisé en plusieurs morceaux, un fragment de bracelet en fer et une boucle en même métal ; il y avait aussi un fragment d'un beau verre bleu qui devait être ou l'attache d'une anse de vase ou un débris des godrons qui ornaient la partie inférieure de la panse.

Le second tumulus, situé à 60 ou 80 mètres environ du premier, ayant été attaqué de divers côtés, les coupures qui y furent faites mirent à découvert les 2/3 environ de la butte formée exclusivement de terre rapportée, mêlée de cendres, de charbon végétal, d'ossements et de noir animal.

Les objets trouvés dans cette sépulture sont : soixante-dix grains de jayet provenant d'un collier, deux bracelets en bronze dont un parfaitement conservé, des plaques de bronze très-minces, percées de trous, ayant doublé un coffret dont le bois a disparu, et deux espèces de manchons en jayet, pareils à celui qu'a trouvé M. de Saulcy dans les fouilles du bois David. M. de Saulcy pense que ce sont des bracelets, tandis que M. de Ring, qui en a trouvé d'entièrement semblables dans ses fouilles des tumulus de l'Alsace, croit qu'ils servaient à attacher les angles supérieurs du manteau, et ce qui donne beaucoup de vraisemblance à cette dernière supposition, c'est que ces objets étaient ordinairement placés sur la poitrine du cadavre, près des épaules. Il est à peu près impossible de croire que des objets semblables aient pu jamais servir de bracelets, car le vide intérieur n'est pas assez considérable pour y passer le bras d'un homme et l'objet est trop lourd pour être porté par un enfant.

A peu près à la même époque, M. Thomas faisait commencer l'exploration d'un tumulus, situé dans la forêt de Vittel, mais la persistance du mauvais temps ne lui permit pas de continuer : c'était un tumulus avec massif en pierres renfermant plusieurs cadavres, et quoique les fouilles n'eussent mis à découvert qu'une faible partie de cette sépulture, on y avait déjà trouvé une grande quantité de fragments de poterie noire et un de ces objets en jayet appelé coulant par M. de Ring et bracelet par M. de Saulcy. Cet objet, posé aussi près de l'épaule du mort, était déjà brisé lors de son enfouissement, et les deux morceaux devaient avoir été reliés par une ligature logée dans des gouttières et passée dans des trous qui se correspondent ; il est probable que la ligature était une petite

corde de boyau et non un fil métallique , car on ne voit aucune trace d'oxyde ni sur le jayet , ni dans la terre qui remplissait les trous.

En résumé , il résulte des fouilles exécutées dans la partie des tumulus disséminés dans les forêts du département des Vosges que ces sépultures sont de trois sortes. Les plus simples , celles que l'on pourrait croire être les plus anciennes , ont été formées en accumulant sur le corps du mort de la terre mêlée aux cendres et au charbon provenant du bûcher sur lequel ce corps avait été posé , entouré de vases en poterie grossière brisés par la violence du feu , et dont les fragments sont disséminés dans la butte. Dans cette sorte de tumulus on ne trouve ni armes , ni objets de parures intacts : quelques fragments informes de métal , quelques traces d'oxyde de cuivre ou de fer sont tout ce qui reste des objets qui y ont été déposés.

Dans les tumulus du second genre , où les corps sont recouverts de pierres brutes amoncelées sans ordre , on ne retrouve ordinairement , comme dans les premiers , que des fragments informes. Cependant , dans les tumulus des forêts de Contrexéville et Vittel , qui renfermaient plusieurs étages de sépultures , on a trouvé des grains de collier en jayet , des torques , des bracelets , des fragments de fibules en bronze , des coulants en jayet et des plaques de cuivre qui avaient doublé un coffret en bois , placés les uns à côté du mort , les autres en dehors du massif de pierres , et paraissant y avoir été déposés comme offrandes.

Enfin dans le tumulus du dernier genre , où sur un pavé formé de deux rangées de pierres plates juxta-posées et inclinées vers la ligne de jonction et formant rigole , était déposé le corps recouvert de deux autres rangées de pierres inclinées dans un sens opposé aux premières , de manière à former sur le mort une espèce de voûte recouverte elle-même par une quantité considérable de pierres brutes , mais disposées avec ordre , quatre de ces pierres , posées presque verticalement , limitant dans sa longueur et sa largeur ce tumulus qu'une

masse de terre recouvrait complètement, on trouve généralement le plus d'objets variés, des bracelets de diverses formes en bronze, en fer et en jayet, des torques en bronze, des grains de colliers, ainsi que des vases presque toujours brisés.

S'il est vrai que le caractère de ces sépultures et les objets qu'elles renferment semblent indiquer qu'elles remontent à une antiquité très-reculée, il n'en est pas moins vrai aussi qu'en Alsace il s'en est trouvé qui contenaient des tuiles évidemment romaines placées tout au fond de la sépulture et que, dans un des tumulus de Bouzemont, on a trouvé, avec des objets que l'on pourrait croire celtiques, des lames de scramasane et de poignard, qui sont certainement des armes des Francks. De ces faits, ne pourrait-on pas conclure ou que les tumulus ne sont pas tous de la même époque, ou que les peuples d'au-delà du Rhin, qui envahirent et dévastèrent si souvent les Gaules, à partir du règne d'Alexandre Sévère, ayant conservé jusqu'à leur établissement définitif dans ce pays leurs mœurs et leurs coutumes barbares, y déposèrent leurs morts sur le bord des voies romaines qu'ils parcouraient soit dans leurs invasions successives, soit lorsque Constance Chlore, ayant passé le Rhin et dévasté une partie de la Germanie, en transporta les habitants dans les diverses parties des Gaules, et notamment dans les pays des Lingones et des Tricasses, qu'ils avaient presque entièrement dépeuplés.

Il reste donc, ainsi qu'on a pu le voir, beaucoup d'incertitude sur l'époque de l'édification de ces monuments barbares; aussi me paraîtrait-il utile de continuer à explorer les tumulus encore intacts qui sont en grand nombre dans nos forêts? Peut-être le jour se ferait-il enfin et pourrait-on assigner à ces sépultures une date à peu près certaine.

RAPPORT

SUR LES

FOUILLES FAITES A GRAND

dans le courant du mois d'avril.

PAR M. JULES LAURENT,

Directeur du musée, Inspecteur des monuments historiques du département,
Vice-président de la Société.

Le Maire et l'Instituteur communal de Grand ayant fait connaître à M. le Préfet que des habitants de cette localité, en défonçant profondément un terrain situé derrière leurs maisons, avaient mis à découvert de vastes salles dont les pavés, qu'ils avaient presque entièrement détruits, étaient soutenus par des piliers en briques posés sur un béton, il y avait lieu de croire que ce bâtiment faisait partie de thermes, qu'on retrouverait probablement les canaux qui amenaient l'eau nécessaire à un établissement de ce genre. M. le Préfet pensant qu'il pourrait être utile de rechercher si cette supposition était fondée, mit à ma disposition une somme de 300 francs pour entreprendre quelques fouilles dans cette localité. Je me rendis alors à Grand le 2 avril, et, après avoir examiné les lieux à explorer, je reconnus que les salles découvertes par les S^{rs} François et Duvaux faisaient partie d'un rectangle qui avait dû être une aile d'un édifice considérable, dont on voit encore des restes dans les maisons des S^{rs} Salm,

Robert et Mangin. Dans les jardins attenants à ces maisons, on a déterré, à diverses époques, des pierres taillées et même sculptées. En 1843, notamment, on en a extrait un bloc assez considérable dans lequel était taillée une portion de fût de colonne cannelée et son pilastre, avec leurs bases ioniques, dont les moulures étaient bien profilées et indiquaient encore une bonne époque. Le S^r Mangin m'a dit aussi avoir trouvé dans le même terrain une lettre (M), en bronze fortement doré, d'une hauteur de 20 centimètres; mais malheureusement ce morceau intéressant avait été découvert et vendu dans l'intervalle de deux voyages que je fis cette année-là à Grand.

Après cet examen, à l'endroit où l'on m'indiquait la façade sud de l'édifice, je fis ouvrir, de l'est à l'ouest, une tranchée longitudinale de 1^m,50 de profondeur environ. On trouvait, en effet, le mur que l'on a suivi sur une longueur de 30 mètres : à cette distance, il tournait au nord et allait passer sous une grange appartenant aux héritiers Gérard, où il a fallu abandonner les recherches. La tranchée ayant été élargie, on a mis à découvert quatre murs de refend, et j'ai pu relever le plan du bâtiment qui, ainsi que je l'ai déjà dit, est un rectangle de 30 mètres environ de longueur sur 7 mètres de largeur.

Les pavés des salles du milieu et de l'extrémité ouest étaient en pierre calcaire rougeâtre très-dure, et ceux des autres salles étaient en mosaïques de trois couleurs, blanc, rouge et noir, dont les petits cubes étaient reliés par un excellent ciment, posés sur de grands carreaux en terre cuite de 50 centimètres de côté sur 5 d'épaisseur, portés eux-mêmes par des piliers en briques hauts de 40 centimètres et espacés entre eux de 40 centimètres. Ces trois salles avaient donc chacune sous leurs pavés un hypocauste dont l'entrée, pratiquée dans le mur du sud, donnait sur un corridor large de 2 mètres.

C'étaient ces hypocaustes qui avaient fait supposer que ce bâtiment devait appartenir à des thermes; mais si dans les pays méridionaux les Romains employaient ce mode de chauffage plus particulièrement dans les établissements

thermaux, il est probable que dans l'est des Gaules, ce même système servait à garantir des froids vifs du pays les habitants des palais et des maisons opulentes, et c'est ce qui explique pourquoi l'on trouve à Grand et dans beaucoup d'autres localités antiques de la cité des Leuks un si grand nombre de ces hypocaustes.

Sur quelques autres points de Grand qui m'étaient signalés, j'essayai quelques fouilles que j'abandonnai presque aussitôt, parce qu'elles ne paraissaient pas devoir donner de résultats intéressants. Mais le S^r Nap. Galliot, ancien brigadier forestier, m'ayant indiqué une butte située à trois kilomètres environ de Grand, à l'entrée de la forêt des Hamets et près de la voie romaine allant de Grand à Nasium, je la visitai le dimanche 7, et y reconnaissant toutes les apparences d'un tumulus, j'y menai dès le lendemain mes ouvriers; ils enlevèrent aussitôt le peu de terre qui recouvrait les pierres amassées au sommet et sur les flancs pour déguiser la véritable forme du monument et lui donner une apparence germanique. En effet, la terre et une couche de pierres ayant été enlevées, je reconnus une sépulture gallo-romaine. C'était une tour basse formée de quatre assises de moëllons piqués, posés à bain de mortier, à laquelle, du côté du midi, le terrain s'élevant un peu vers le nord, on montait par huit marches concentriques. Elle était fermée par une voûte hémisphérique faite en pierres brutes prises dans la forêt même, posées avec soin, mais sans mortier. La faible hauteur de la tour et le peu de solidité de la voûte ne permettant pas de s'introduire latéralement dans le tombeau, j'ai dû faire enlever cette voûte, et alors on s'est aperçu que l'intérieur était rempli d'un terreau très-fin, qui avait pénétré à travers les joints de la voûte, mêlé à une grande quantité de matériaux provenant incontestablement des ruines de Grand et qui paraissaient avoir été employés dans ce tombeau à la construction d'une voûte intérieure qui s'était écroulée. Il y avait parmi ces matériaux des fragments de dalles en pierre de Chevillon (calcaire oolitique), débitées à la scie à trois centimètres d'épaisseur, dalles

employées dans les édifices antiques de Grand, en remplacement de la tuile; il y avait encore des moëllons piqués portant des traces d'incendie sur lesquels le taillant du marteau de maçon avait laissé des traces de sculpture et d'inscription. Sur un des fragments est un O d'une bonne époque, sur un autre on lit ANVA d'une date postérieure à l'O; en rapprochant plusieurs autres fragments qui paraissaient appartenir à une même pierre, j'ai pu rétablir une inscription presque complète et y voir une dédicace à Mercure et à Rosmerta faite librement en accomplissement d'un vœu par Citusmus; elle est ainsi conçue :

MERCVRIO ET
ROS MERTAE
. CITVSMVS
.. AELVEST
V . S . L . M .

Déjà notre Musée possédait une pareille dédicace trouvée à Soulosse et faite par un Citusmus, fils de Samutalus. Serait-ce le même personnage qui aurait inscrit son nom sur deux inscriptions trouvées dans deux localités très-rapprochées l'une de l'autre?

Il y avait encore parmi les décombres trouvés dans ce tombeau une plinthe de statue sur laquelle étaient restés les deux pieds d'un personnage debout, ceux d'un bouc et les pattes d'un coq dont on retrouva aussi les corps. Ces deux symboles, le bouc et le coq, me semblent indiquer clairement que la statue à laquelle ils servaient de support était celle de Mercure.

Lorsqu'une partie de la terre et des pierres qui remplissaient le tombeau en eurent été enlevées, on s'aperçut qu'il était divisé en deux compartiments d'inégale grandeur par un mur qui suivait le diamètre sur une longueur de 4^m 90, dans la direction de l'ouest à l'est, puis, tournant à angle droit vers le nord, venait s'arrêter contre la circonférence de la tour. Dans le plus petit de ces compartiments paraissait

reposer le principal personnage ; on y trouva quelques fragments d'os brûlés , une couche épaisse de noir animal sur un dallage de pierres de Chevillon tellement calcinées et empreintes intérieurement de graisse , qu'il était évident que c'était là que le corps avait été brûlé. Il y avait encore dans ce compartiment des ossements d'un oiseau de la grosseur d'un faucon , un couteau de sacrificateur en fer , et un moyen bronze d'une belle conservation couvert d'une superbe patène , portant au droit la tête de Nerva , entourée de la légende, IMP. NERVA CAES. AVG. P. M. TR. P. COS. IIII, et au revers , LIBERTAS PVBLICA , autour de la liberté debout.

Dans le second compartiment , il y avait , dirigé aussi de l'ouest à l'est , un autre corps dont il ne restait plus que quelques ossements ; près de ce corps on trouva des fragments d'os de sanglier , une tête de chien et un denier d'Auguste , d'une très-médiocre conservation , portant au revers le taureau combattant et ayant pour exergue IMP. XII.

Dans la partie de ce compartiment dirigée du nord au sud , il y avait un troisième corps près de la tête duquel était un moyen bronze presque fruste , mais sur lequel , cependant , je crois avoir reconnu le profil de Marc-Aurèle ; en outre , il y avait encore dans ce compartiment de longs clous et des ferrements de coffre dont le bois avait complètement disparu. Tous ces objets , comme dans le petit compartiment , étaient posés sur un dallage placé sur un béton paraissant descendre jusqu'au sol naturel , mais ces deux corps ne paraissaient pas avoir été brûlés.

Bien que les monnaies trouvées dans ce tombeau soient des premiers temps de l'empire , il est certain que sa construction remonte aux derniers temps de la domination romaine dans les Gaules ; car les matériaux qui y ont servi , les fragments de sculpture et d'inscriptions qu'on a trouvés dans l'intérieur , proviennent des ruines d'édifices construits au plus tôt vers le règne de Caracalla et incendiés probablement par les Franks , dans les nombreuses invasions qu'ils firent dans les Gaules

depuis l'an 234 jusqu'au moment où ils s'y établirent définitivement.

Le couteau de sacrificateur, les fragments de statue de Mercure et de l'inscription indiquant l'accomplissement d'un vœu à ce dieu et à Rosmerta, ne pourraient-ils pas faire supposer que le tombeau renfermait les restes d'un prêtre de l'une de ces divinités qui, mort peu de temps après le triomphe du christianisme sur le paganisme, aura voulu que près de lui fût déposé un souvenir des divinités auxquelles, pendant sa vie, il était resté fidèle? On pourrait penser aussi que l'érection du monument a eu lieu lors de la dernière destruction de la ville de Grand dont le nom antique, malgré d'ingénieuses interprétations de la table théodosienne, est encore un mystère, destruction qui, selon toute probabilité, a dû avoir lieu sous le règne de Constance II, lorsque les Franks envahirent les Gaules d'où ils furent encore une fois chassés par Julien accouru d'Italie pour les combattre : cette opinion que j'émetts de la destruction de la ville de Grand, vers 360, est basée sur ce que les monnaies de Constantin-le-Grand, celles de Crispus, de Constantin II et de Constance II, sont excessivement communes dans cette localité, tandis que celles de Julien II y sont rares et qu'on n'en trouve aucune des empereurs qui lui ont succédé.

RAPPORT A M. LE PRÉFET

SUR LA

DÉCOUVERTE D'UN TRÉSOR

A CONTREXÉVILLE,

PAR M. JULES LAURENT,

Vice-président de la Société.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Un petit trésor de monnaies frappées dans la seconde moitié du XII^e siècle, plus important par la rareté des pièces qui le composaient que par leur nombre, a été trouvé vers le commencement du mois de juin dernier en démolissant un vieux mur sur l'emplacement qu'occupait le château de Contrexéville; prévenu de cette découverte dans la soirée du 4^{or} de ce mois seulement, je partis le lendemain matin et j'arrivai le soir même à Contrexéville où, à mon grand regret, j'appris que sur les soixante-deux pièces recueillies par les ouvriers, cinquante avaient été vendues la veille, *pour la somme de quatre francs*, à M. Mouton, employé du service hydraulique à Neufchâteau; je m'empressai, avec l'aide de M. Cholez, instituteur communal, qui avait eu l'obligeance de me faire prévenir de la découverte qui avait été faite, de rechercher les douze restées entre les mains de plusieurs habitants de Contrexéville. Je les achetai, et quoique j'eusse l'espoir de retrouver encore dans la terre extraite de la fouille

quelques pièces qui, paraissant trop effacées, y avaient été rejetées, je préfèrai partir le lendemain pour Neufchâteau où je craignais de ne plus retrouver M. Mouton, que les exigences de son service pouvaient en éloigner; je craignais encore que si je tardais trop il ne se dessaisit d'une partie de son acquisition, ce qui m'aurait empêché de connaître l'ensemble de la trouvaille; je me rendis donc le mercredi matin à Neufchâteau chez M. Mouton qui voulut bien me montrer tout ce qu'il possédait et consentir même, un peu à regret à la vérité, à me céder la moitié de chacune des variétés; j'ai donc pu rapporter en tout trente-sept pièces, dont les mieux conservées ont été placées dans les collections des monnaies lorraines de notre musée.

J'ai eu l'honneur de vous dire que toutes les monnaies de cette trouvaille étaient rares; en effet, c'était d'abord un denier pesant 0,85 sur lequel est, tourné à droite, le buste d'un guerrier le corps couvert d'une cotte de mailles et portant un casque pyramidal à nasal; il tient de la main droite une épée nue et de la gauche se couvre d'un bouclier dont la partie supérieure, la seule visible, est arrondie; autour de la tête de ce personnage on lit MAHVS, Matheus: au revers, autour d'une croix cantonnée d'un soleil et d'un croissant, est une légende dont les lettres, à l'exception d'un V, sont mal venues à la frappe, mais parmi lesquelles je crois reconnaître avant le V un C et après un R. Faudrait-il lire MERICVRTIS, Mirecourt? mais alors cette monnaie semblable, quant au type, au rarissime denier frappé à Nancy par le duc Mathieu I^{er} et publié par M. de Saulcy dans ses *Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine*, cette monnaie, dis-je, ne pourrait appartenir à ce prince, mais à son fils Mathieu, comte de Toul et seigneur de Mirecourt, qui y aurait fait frapper une monnaie imitée de celle de son père. Cependant, en attendant qu'un exemplaire plus complet vienne ôter toute incertitude sur le lieu où cette pièce a été émise et qui pourrait bien aussi être Neufchâteau, Novum castrum, j'ai placé dans la division des ducs de

Lorraine cette rareté qui était unique dans le trésor de Contrexéville.

Après cette importante pièce venait un denier de même taille sur lequel on lit **TEODER**, Teodericus, autour de la tête de Saint-Étienne à mi-corps, tourné à droite, tenant dans la main droite une palme et dans la gauche un livre ouvert : au revers, autour d'une croix cantonnée de deux soleils, est la légende **EEVICI** ; que signifie cette légende ? Est-ce un seul mot ? Est-ce le nom d'une ville ou d'un château ? mais dans l'évêché de Metz on ne connaît ni ville ni château auxquels ce nom pourrait se rapporter. Ne faudrait-il pas plutôt voir dans les deux premières lettres le commencement d'un mot dont la barre qui coupe le **L** indiquerait l'abréviation, et ce mot ne serait-il pas **ELECTVS** faisant suite à la légende du droit que le manque de place de ce côté n'aurait pas permis de compléter ? il faudrait donc lire **TEODERICVS ELECTVS** ; en effet, Théodéric IV, fils du duc de Lorraine, Mathieu I^{er}, et neveu de l'empereur Frédéric Barberousse, ayant été placé par cet empereur sur le siège épiscopal de Metz en 1173, lorsque Alexandre III et Victor se disputaient la tiare, ne prit pas le titre d'évêque mais seulement celui d'élu. Quant au mot **VICI**, ce serait celui de la localité, Vic, où les évêques de Metz avaient un atelier monétaire dans lequel auraient été forgée cette monnaie.

On pourrait m'objecter que si l'intention de l'auteur de de la monnaie de Théodéric IV avait été d'écrire au revers la suite de la légende du droit, il aurait mis **TEODERICVS ELECTVS METENSIS** de préférence à **TEODERICVS ELECTVS VICI**, sous entendu *moneta*. Cette observation me paraît assez juste et je serais tout disposé à accepter une meilleure interprétation de cette énigme.

Deux exemplaires seulement de cette monnaie inédite faisaient partie du lot appartenant à M. Mouton, qui a eu l'extrême obligeance de m'en céder un, dont l'acquisition pour notre musée est d'autant plus précieuse que l'on n'avait pu encore attribuer de monnaies à Théodéric IV, mais la

ressemblance du faire de celle-ci avec celles de Bertram ; bien différentes des monnaies de Frédéric de Pluvoise, expulsé du siège de Metz en 1173 par l'empereur Frédéric, la placé certainement entre ces deux évêques, c'est-à-dire entre 1173 et 1179, époque de l'épiscopat de Théodéric IV.

Avec ces rarissimes monnaies étaient de grands deniers frappés à Toul par Pierre de Brixel, qui occupa ce siège de 1168 à 1191 ; on y voit au droit le buste de l'évêque tourné à droite, tenant devant lui un livre ouvert, et dans le champ, autour de la tête, se lit PETRVS : au revers est une croix cantonnée de quatre astres dont deux sont entourés d'un cercle : la légende de ce côté est TVLLI, et entre le T qui la commence et l'I qui la finit est encore un astre dans un cercle.

Il y avait encore des deniers portant au droit la légende PETRVS entourant la tête d'un saint, saint Pierre, en buste, tenant devant lui deux clefs, et au revers NOVICASTRI, entre deux grènetis, entourant une croix cantonnée de deux soleils et de deux besans ; ces derniers ont la même facture que les précédents et paraissent être l'œuvre du même graveur, mais frappés dans un autre atelier, un Neufchâteau, NOVVM CASTRVM, qui ne peut être le Neufchâteau de notre département, cette ville n'ayant jamais appartenu aux évêques de Toul et ses églises n'ayant pas eu saint Pierre pour patron.

Ces deniers sont fort rares, et le trésor de Charmes, si riche en monnaies au nom de Pierre, frappées à Toul, à Liverdun et au Neufchâteau, n'en renfermait aucun.

Au même type de saint Pierre, mais d'un style tout différent et très-barbare, il y avait aussi quelques deniers dont la légende mal frappée ne laissait voir que quelques lettres, cependant le peu que j'en ai pu lire m'a suffi pour y reconnaître le mot ROMARICI, entourant au droit la tête de saint Pierre et au revers le même mot, autour d'une croix cantonnée de deux besans, d'une croisette et d'un croissant. Ces deniers, plus grands que ceux trouvés à Charmes et en différant par le type du revers, appartiennent aux abbesses de Remiremont.

Sur une sixième et dernière variété, on voit au droit une main tenant une fleur de lys et au revers une croix cantonnée de deux besans; quant aux légendes, presque aussi mal venues que les précédentes, on y lit cependant, en examinant avec attention plusieurs exemplaires, **SPINAL** au droit et au revers. C'est donc une monnaie d'Épinal ayant un type différent de ceux que l'on connaissait sur la monnaie de cette ville. A la vérité, Mory d'Elvange avait vu et dessiné une monnaie au même type, mais sur laquelle il avait cru lire **TVLLO CIVIS** et, d'après lui, M. Robert, dans ses *Recherches sur les monnaies des évêques de Toul*, l'avait donnée à cette ville tout en exprimant des doutes sur la bonne lecture de la légende. De plus, Dupré de Geneste l'avait aussi dessinée dans son recueil manuscrit de monnaies messines, mais s'il avait bien lu la légende **SPINAL**, il n'avait pas compris le type et avait remplacé la fleur de lys par une croix.

Serait-il possible d'expliquer ce que signifie cette main tenant une fleur? ne pourrait-on penser que l'abandon que fit Mathieu I^{er} de la vouerie d'Épinal en faveur de son fils Théodéric IV, lorsque celui-ci monta sur le siège épiscopal de Metz, est symbolisé ici par cette main offrant une fleur.

S'il en était ainsi pour ce type de la monnaie d'Épinal, la légende incomprise **A PICA** qui se lit sur une monnaie frappée à Nancy par Berte de Souabe, veuve de Mathieu I^{er} et régente du duché après la mort de ce prince, monnaie sur laquelle est représentée la duchesse tenant une fleur devant elle, ne signifierait-elle pas aussi qu'en rendant, bien contre son gré, dit la chronique, à son fils Simon II, le gouvernement de la Lorraine, cette princesse lui remettait entre les mains une fleur entourée d'épines.

En résumé, le trésor de Contrexéville a fait connaître, 1^o ou que le duc Mathieu I^{er} avait encore un atelier monétaire autre que celui de Nancy, ou que son fils Mathieu, comte de Toul et seigneur de Mirecourt, avait forgé dans cette seigneurie des monnaies imitées de celles de son père;

2^o Que Théodéric, quatrième fils de Mathieu et évêque

de Metz, sous le nom de Théodéric IV, avait aussi frappé des monnaies en son nom, ainsi qu'on devait le penser, puisque Théodéric III et Frédéric de Pluaise, ses prédécesseurs immédiats, avaient émis des monnaies dont, il y a quelques années, on a retrouvé un grand nombre à Sierk, et, en effet, si ces trois évêques ne prirent que le titre d'élu parce que leur élection n'avait pas été confirmée par le Pape, ils n'en avaient pas moins reçu de l'empereur Frédéric Barberousse l'investiture du temporel de leur évêché, ce qui seul leur donnait le droit de faire forger des monnaies à leur nom ;

3° Des deniers frappés à Épinal sans nom d'évêque avec un type inconnu, jusqu'à ce jour, sur les monnaies de cette ville ;

4° De nouveaux exemplaires d'une monnaie très-rare frappée à Toul par Pierre de Brixey ;

5° Un petit nombre d'exemplaires de grands deniers au type de saint Pierre au droit avec NOVICASTRI au revers, deniers dont on ne connaissait encore que quelques exemplaires ;

6° Enfin des deniers des abbesses de Remiremont d'un module plus grand que ceux trouvés à Charmes et dont le type du revers était nouveau.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer, Monsieur le Préfet, que ces six types, presque tous nouveaux, sont venus enrichir la collection lorraine de notre musée départemental.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,

Monsieur le Préfet,

vosre très-humble serviteur.

Le Directeur du musée départemental,

JULES LAURENT.



Mathieu 1^{er}

P. 0^s 85.



Teodéric IV.

P. 0^s 90.



Pierre de Brixey.

P. 1^s 10.

à Toul.



Pierre de Brixey.

P. 1^s

à Liverdun.



Remiremont.

P. 1^s 01.



Epinal.

P. 1^s



MONNAIES LORRAINES DU XII^e SIÈCLE.

QUELQUES MOTS
SUR
LA BOTANIQUE
DES ENVIRONS D'ÉPINAL.

**Note lue à la Société d'Émulation des Vosges,
dans sa séance du 8 août 1861.**

MESSIEURS,

A la séance du mois de juin, se trouvaient déposées sur le bureau de M. le Président de notre Société, parmi les brochures de la correspondance, quelques feuilles du tome 3^e de la *Flore d'Alsace*, par M. Kirschleger, membre correspondant.

Curieux de tout ce qui intéresse la botanique de notre pays, j'ai immédiatement ouvert la brochure, et j'ai vu d'abord avec plaisir un article intitulé : LE PARISIEN A STRASBOURG. — *De Nancy, par Épinal et Remiremont, à Gérardmer et au Hohneck.* — Ce titre promettait une petite excursion parmi nos richesses botaniques, au moins une visite au musée des Vosges, et je croyais trouver dans le texte quelques-unes des nombreuses indications données, pour notre localité, par feu M. le docteur Mougeot, et par nos botanistes spina-liens; mais j'ai été bien vite désappointé en lisant : « *De Nancy on arrive à Épinal en chemin de fer, d'Épinal*

à Remiremont en diligence. » — Ce n'est, qu'au delà de cette dernière ville que le naturaliste alsacien fait descendre son voyageur, pour une herborisation, de Remiremont à Vagney d'abord, puis au delà de cette localité, à Gérardmer, au Hohneck, à Granges, à Bruyères. Voici d'ailleurs les premières lignes de ce travail.

« Ce chemin sera pour le Parisien le plus agréable, le plus varié, le plus fructueux en observations et en butin botanique. Chemin de fer de Nancy à Épinal; diligence d'Épinal à Remiremont. Dans cette ville il y a la pharmacie *Tocquaine*, dont le propriétaire se trouve toujours être un botaniste, qui pourra vous conduire à quelques localités intéressantes; vous faire cueillir le *Wahlenbergia hederacea*, l'*Illecebrum verticillatum*, le *Nuphar minimum*, etc. — Partez de bonne heure, à pied, de Remiremont à Vagney (vallée de la Moselotte); c'est un chemin charmant, qui vous fera connaître la flore du grès vosgien et du grès rouge, des moraines vosgiennes, du granit et de la grauwacke des régions montagneuses moyennes, entre 400 et 500 m. d'altitude.

» A Vagney (bonne hospitalité) il vous faudra réclamer le village de *Cremaviller*, qu'habite M. S. Perrin, propriétaire et botaniste, etc., etc. »

Le principal but de M. Kirschleger, en écrivant cet article, était évidemment d'attirer l'attention des naturalistes sur les herborisations des Hautes-Vosges; néanmoins, nous devons regretter qu'il n'ait pas accordé au moins une petite visite au chef-lieu de notre département. Il faudrait supposer Épinal bien dépourvu d'intérêt pour le faire traverser en diligence par un touriste. Nous allons donc essayer de suppléer, en ce qui concerne la botanique, au silence du savant professeur de Strasbourg.

Les premiers coteaux de la chaîne des Vosges commencent à Épinal même, et certes, ils méritent d'être visités et parcourus par le botaniste étranger qui arrive dans nos montagnes. Ils possèdent, en effet, une flore bien digne de l'attention

des véritables amateurs. Dogneville, localité située à six kilomètres seulement d'Épinal et sur la Moselle, possède encore la plupart des bonnes espèces de plantes que l'on aime à recueillir dans les terrains calcaires. Le *Dianthus prolifer*, le *Polygala comosa*, le *Circea lutetiana*, l'*Hippocrepis comosa*, le *Réséda luteola*, le *Turgenia latifolia*, le *Sanicula europea* ; plusieurs boraginées, et entre autres, le *Lithospermum purpureo-cæruleum*, les *Digitalis lutea* et *grandiflora*, le *Gentiana germanica*, le *Paris quadrifolia*, et parmi les orchidées, le *Cephalanthera pallens* et l'*Orchis coriophora*, etc., ornent le petit bois qui domine ce village.

Les bords de la Moselle, de Charmes à Épinal, possèdent aussi de véritables richesses pour la botte du botaniste voyageur. On s'y promène rarement sans en rapporter quelque chose d'intéressant.

A Épinal même, on entre complètement dans la véritable flore de nos montagnes. Il faudrait faire un catalogue entier de plantes pour signaler tout ce que nos forêts, nos rochers, nos grèves, nos terrains tourbeux, et même nos prairies et nos champs cultivés, possèdent de curieux et de rare.

On y trouve entre autres : le *Thalictrum minus* (plusieurs variétés), les *Corydalis solida* et *lutea*, le *Cardamine amara*, le *Viola odorata* var. *alba*, les *Drosera rotundifolia* et *intermedia*, le *Parnassia palustris*, le *Montia fontana*, les *Silene gallica* et *rupestris*, les *Hypericum pulcrum* et *humifusum*, le *Geranium pratense*, l'*Impatiens noli-tangere*, le *Genista germanica*, l'*Ornithopus perpusillus*, le *Prunus padus*, le *Spiræa Aruncus*, le *Potentilla argentea*, le *Comarum palustre*, le *Sanguisorba officinalis*, l'*Enothera biennis*, le *Peplis portulq*, le *Corrigiola littoralis*, l'*Herniaria glabra*, les *Sedum annuum*, *reflexum* et *elegans*, le *Saxifraga granulata*, le *Meum athamanticum*, l'*Adoxa moschatellina*, le *Sambucus racemosa*, le *Petasites officinalis*, les *Senecio viscosus*, *syloaticus* et *saracenicus*, l'*Arnica montana*, le *Filago gallica*, le *Gnaphalium*

dioicum, le *Scorzonera humilis*, le *Prenanthes purpurea*, le *Soyeria paludosa*, plusieurs *Hieracium*, l'*Arnoseris minima*, les *Jasione montana* et *perennis*, le *Vaccinium Oxyccocos*; le *Menyanthes trifoliata*, le *Cuscuta minor* (sur le *Thesium pratense*), les *Myosotis caespitosa* et *versicolor*, l'*Hyosciamus niger*, les *Digitalis purpurea* et *grandiflora* (à la Gosse), le *Linaria striata*, le *Leonurus*, *Cardiaca*, les *Scutellaria galericulata* et *minor*, les *Lysimachia*, *vulgaris*, *nummularia* et *nemorum*, le *Polygonum Bistorta*, le *Thesium pratense*, le *Parietaria erecta*, les *Orchis latifolia*, *maculata* et *conopsea*, l'*Epipactis latifolia*, le *Maianthemum bifolium*, l'*Ornithogalum umbellatum*, l'*Anthericum Liliago*, les *Juncus filiformis*, *squarrosus*, *supinus*, etc., le *Rhynchospora alba*, l'*Eriophorum angustifolium*; plusieurs belles graminées, et entre autres, le *Panicum glabrum*, le *Melica nutans*, le *Monilia caerulea*, l'*Avena præcox*, le *Danthonia decumbens*, le *Nardus stricta*, etc.; une assez grande variété de fougères, et parmi ces curieuses cryptogames, l'*Osmunda regalis*, le *Blechnum spicant*, l'*Aspidium Oreopteris*, l'*Aspidium spinulosum*, le *Polypodium Phegopteris*, etc., etc.; enfin, les *Lycopodium Selago*, *inundatum*, *chamæcyparissus* et *clavatum*.

M. Kirschleger vient de citer le *Wahlenbergia hederacea* et l'*Illecebrum verticillatum*. Depuis bien des années, la première de ces plantes a été recueillie par notre collègue, M. Guery, au vallon de Sainte-Barbe, sur les coteaux duquel il signalait aussi le *Genista germanica*. Je trouvais moi-même jeudi dernier, 4^{or} août, l'*Illecebrum verticillatum*, entre Saint-Laurent et Dounoux, sur les bords sablonneux des petites rigoles arrosées par les sources qui existent sous la forêt de ces localités. Aujourd'hui je l'ai retrouvé sur le revers nord-ouest de la vallée de Benaveau, à deux kilomètres d'Épinal.

D'autres raretés ont été recueillies à différentes époques aux environs du chef-lieu des Vosges. Je ne m'y arrêterai que

pour dire qu'en 1855, M. le docteur Berher recueillait, pour la première fois dans nos provinces de l'est (Alsace et Lorraine), une jolie petite fleur, le *Gentiana filiformis*, L. (*Exacum filiforme*, n° 2784 de la flore française par Lamarck et de Candolle). Cette bonne trouvaille fut faite par notre compatriote à la Chapelle-aux-Bois d'abord, puis à la Tranchée de Docelles, à 4 kilomètres environ d'Épinal. L'agriculture s'étant emparée des terrains de cette dernière localité, la petite gentianée n'avait plus été revue aux environs de notre ville, lorsque, le 10 juillet dernier, je la retrouvais dans deux localités différentes, au petit vallon de Benaveau, d'abord, à environ 50 mètres du chemin de fer en construction, puis au vallon voisin de Bertraménil, où elle se trouve en abondance, même dans les terrains cultivés, jusqu'à la ferme de Bouffrot. Je suis persuadé que cette plante existe encore sur d'autres points de nos petites vallées perpendiculaires au cours de la Moselle.

Puisqu'elle est une nouveauté pour notre flore, il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître ici ses habitudes : un terrain humide, sablonneux ou caillouteux, à sous-sol tourbeux, bien exposé au soleil, non envahi entièrement par d'autres plantes, est celui qui semble le mieux lui convenir. La petite douve, les drosera, les juncus, les carex même, toutes plantes aquatiques, et quelques graminées qui ne redoutent point l'humidité, lui tiennent compagnie ; mais, comme tout ce qui est mignon et aime la coquetterie, elle veut avoir l'air libre et les coudées franches ; ce n'est donc qu'avec une espèce de dédain qu'elle se mêle à ses voisines, et lorsqu'elle le fait, elle se redresse de toute sa hauteur, se bifurque même, et semble vouloir se surpasser, comme pour leur dire de plus près, qu'elle s'estime la plus belle. Elle est, en effet, plus élevée auprès des autres plantes que lorsqu'elle est isolée, au milieu de la grève humide, sur l'alluvion du grès vosgien. Ici, comme elle n'est pas en visite, elle paraît dans tout son négligé, et reste simple, c'est-à-dire un peu naine et ne portant plus qu'une très-petite

fleur. Dans sa plus grande taille, elle atteint à peine un décimètre, mais, la plupart du temps, elle reste au-dessous de cinq centimètres.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que notre vénérable docteur Mougeot, se mettant à l'œuvre avec cette énergique volonté que donne l'amour de la science, nous décrivait, dans un style remarquable, les richesses de la végétation spontanée des Vosges; alors, il n'était aidé, dans ce travail, que par quelques botanistes disséminés sur divers points du département. MM. Guery et Hogard à Épinal, M. Billot à Rambervillers, M. de Baudot à Mirecourt et dans les environs de Liffol-le-Grand, enfin M. Lagneau à Neuschâteau, lui fournirent des indications précieuses; de nombreuses courses lui permirent aussi de recueillir, sur les lieux mêmes, quelques-unes de ces indications; mais on conçoit que son travail dut renfermer encore bien des lacunes. Jusqu'à sa mort, il chercha à le compléter à l'aide des correspondances qu'il entretenait avec les nombreux élèves qu'il avait formés, et qui, tous, étaient heureux de s'entretenir avec lui. Je suis heureux moi-même de rappeler ici que c'est par un de ses meilleurs collaborateurs d'abord, par le laborieux et dévoué M. Gaulard, de Mirecourt, que je fus initié à la connaissance des premières plantes que j'aie recueillies. Depuis, j'ai eu le bonheur de recevoir directement les leçons du maître, de celui que tous les botanistes vosgiens et une foule d'étrangers de distinction connaissaient sous le nom de *Père Mougeot*, et à qui tous portaient un attachement filial.

Aujourd'hui, que ce digne et savant naturaliste n'existe plus, nous n'en devons pas moins poursuivre son œuvre de prédilection, et nous prenons l'engagement de le faire autant que cela nous sera possible.

La flore d'Épinal, on l'a vu, par ce que nous en avons dit, a son importance; nous sollicitons donc, en terminant cette note, le concours des botanistes de la localité, et nous leur offrons de tout cœur le nôtre, pour établir un jour cette flore digne d'être mieux connue des touristes, et même de nos

compatriotes, qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. Quelques-uns de nos élèves nous ont déjà aidés dans cette tâche, nous continuerons de leur donner le goût de l'une des sciences les plus agréables et les plus utiles, afin que, l'an prochain, ils puissent nous seconder efficacement dans nos recherches.

Épinal, le 8 août 1864.

CHAPELLIER,

Archiviste de la Société d'Émulation des Vosges,
correspondant de l'Académie de Stanislas.

TABLEAU

DES

MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU

ET LES COMMISSIONS ANNUELLES

POUR 1861.

BUREAU.

PRÉSIDENT D'HONNEUR, *M. Ch. de la Guéronnière* ✱ ✱, Préfet des Vosges.

PRÉSIDENT HONORAIRE, *M. le comte Siméon* (C. ✱), sénateur.

PRÉSIDENT ANNUEL, *M. Maud'heux père* ✱, avocat.

VICE-PRÉSIDENT, *M. Laurent*, directeur du musée.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *M. Lebrunt*, professeur de mathématiques au collège d'Épinal.

SECRÉTAIRES ADJOINTS, { *M. Gley*, professeur au collège d'Épinal.
 M. Colnenne, garde général.

TRÉSORIER, *M. Schœll-Dollfus*, ancien directeur de la fabrique de produits chimiques d'Épinal.

ARCHIVISTE, *M. Chapellier*, instituteur.

COMMISSIONS ANNUELLES.

1^o COMMISSION DE COMPTABILITÉ.

MM. Vadet, président, *Grillot*, *Guery*, *Marchal*, *Berher*, *Delétang*, *Schœll-Dollfus*, trésorier.

2^o COMMISSION D'ADMISSION.

MM. Mansuy, président, *Gley*, *Berher*, *Malgras*, *Defranoux*.

3^o COMMISSION DES ANTIQUITÉS.

MM. *Laurent* ; président, *Grillot*, *Reiveilliez*, *Colnenne*, *Guery*,
Gley, *Chapellier*, *Rambaud*.

4^o COMMISSION DE PUBLICATION ET DES CONCOURS LITTÉRAIRES,
ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES.

MM. *Malgras*, président, *Chapellier*, *Maud'heux* fils, *Gley*,
Pentecôte, *Conus*, *Colnenne*, *Defranoux*, *Rambaud*.

5^o COMMISSION D'AGRICULTURE ET DES PRIMES.

MM. *Schall-Dollfus*, président, *Deblaye*, *Berher*, *Ferry*,
Chapellier, *Marchal*, *Pentecôte*, *Vadet*, *Defranoux*, *Maud'heux* fils,
Colin, *Mangin*.

6^o COMMISSION D'HORTICULTURE.

MM. *Vadet*, président, *Guery*, *Crousse*, *Laurent*, *Deblaye*,
Marotel, *Schall-Dollfus*, *Pentecôte*, *Defranoux*.

7^o COMMISSION DE L'INDUSTRIE.

MM. *Laurent*, président, *Grillot*, *Reiveilliez*, *Marchal*, *Pentecôte*, *Dolétang*.

Le Président et le Secrétaire perpétuel sont, de droit, membres de toutes les commissions.

Membres titulaires

(résidant à Épinal).

MM.

1836. *Berher*, entomologiste.

1850. *Chapellier*, instituteur public.

1859. *Colnenne*, garde général.

1859. *Conus*, professeur de rhétorique au collège.

1847. *Crousse*, docteur en médecine.
 1853. *Deblaye*, propriétaire.
 1836. *Defranoux*, inspecteur des contributions indirectes en retraite.
 1856. *Delétang*, ingénieur du chemin de fer.
 1853. *Ferry* ✱, avocat, maire de la ville d'Épinal.
 1825. *Garnier* ✱, docteur en médecine.
 1853. *Gley*, professeur au collège.
 1825. *Grillot*, architecte du département.
 1857. *Gutronnière* (Ch. de la) ✱, Préfet des Vosges.
 1832. *Guery*, archiviste de la préfecture.
 1836. *Laurent*, directeur du musée.
 1856. *Lebrunt*, professeur de mathématiques au collège.
 1844. *Malgras*, inspecteur d'Académie.
 1853. *Mansuy* ✱, docteur en médecine.
 1856. *Marchal*, agent-voyer chef.
 1858. *Marotel*, horticulteur.
 1836. *Maud'heux* père ✱, avocat.
 1854. *Maud'heux* fils, avocat, docteur en droit.
 1857. *Pentecôte*, pharmacien.
 1861. *Rambaud*, avocat.
 1851. *Reivilliez*, ingénieur civil, architecte de la ville.
 1852. *Schall-Dollfus*, ancien directeur de la fabrique de produits chimiques.
 1853. *Vadet* ✱, propriétaire, ancien officier.

Membres associés libres

(résidant dans le département).

MM.

1861. *Bardy*, pharmacien à Saint-Dié.
 1844. *Blondin*, avoué, président du Comice agricole de Saint-Dié.
 1850. *Buffet* (Louis) ✱, avocat à Mirecourt, ancien Ministre du Commerce et de l'Agriculture.
 1843. *Chevreuse*, docteur en médecine à Charmes.
 1859. *Colin* fils, cultivateur à Saint-Laurent.
 1853. *Danis*, architecte à Remiremont.

1825. *Derazey*, juge à Epinal.
1861. *Desfourneaux*, curé à Malaincourt.
1861. *Ferry* (Hercule), industriel à Saint-Dié.
1859. *Galmiche*, inspecteur des forêts à Remiremont.
1839. *Gaudel*, pharmacien à Bruyères.
1839. *Gaulard*, ancien professeur à Mirecourt.
1842. *Grandgeorges*, ancien notaire à Dompaire.
1859. *Hanus*, secrétaire du Comice de Remiremont.
1825. *Hennezel* (d'), membre du Conseil général, maire à Bettoncourt.
1829. *Houel*, ancien principal du collège à Saint-Dié.
1861. *Husson*, propriétaire à Charmes.
1853. *Journet*, industriel au Souche, maire d'Anould.
1858. *Lahache*, pharmacien à Bruyères.
1859. *Lahache*, juge de paix à Bruyères.
1851. *Laurent*, Paul, ancien professeur à l'école forestière de Nancy, au Saut-de-la-Cuve.
1858. *Legrand du Saulle*, docteur en méd^{ec}, maire de Contrexéville.
1843. *Lenfant* ✱, juge de paix à Mirecourt.
1842. *Lequin*, directeur de la ferme-école de Lahayeveaux.
1849. *Liégey*, docteur en médecine à Rambervillers.
1858. *Louis*, professeur au collège de Neufchâteau.
1861. *Mangin* (Gérard), cultivateur à Saint-Laurent.
1861. *Mansuy*, médecin vétérinaire à Remiremont.
1855. *Martin-Hachette*, cultivateur à Saint-Dié.
1836. *Merlin* ✱, ancien chef d'escadron d'artillerie à Bruyères.
1861. *Mougel*, propriétaire à Châtel-sur-Moselle.
1839. *Mougeot* fils, docteur en médecine à Bruyères, membre du Conseil général.
1856. *Mourot*, curé à Beaufremont.
1849. *Noël*, président du Comice agricole de Remiremont.
1861. *Perrin* (Sulpice), botaniste à Cremanvillers.
1856. *Petit*, principal du collège de Neufchâteau.
1860. *Préclaire*, receveur-buraliste à Charmes.
1842. *Pruines* (de), maître de forges à Sémouze, membre du Conseil général.
1861. *Pulon*, docteur en médecine à Remiremont.

1859. *Renauld*, pépiniériste à Bulgnéville.
1836. *Resal* ✱, avocat à Dompaire, ancien représentant, membre du Conseil général.
1859. *Reuss*, professeur de mathématiques au collège de Mirecourt.
1856. *Schlumberger*, industriel au Val-l'Ajol.
1858. *Thomas*, agriculteur à Thuilières.
1859. *Thomas*, curé au Valtin.
1825. *Turck*, Léopold, docteur en médecine à Plombières, ancien représentant.
1855. *Vuillaume*, supérieur du petit séminaire de Châtel-sur-Moselle.

Membres correspondants

(résidant hors du département).

MM.

1829. *Albert-Montémont* ✱, homme de lettres à Paris.
1829. *Allonville (comte d')* (O. ✱), ancien conseiller d'Etat, ancien préfet de la Meurthe.
1843. *Altmayer*, propriétaire à Saint-Avold.
1845. *Aubry*, Félix ✱, négociant à Paris.
1861. *Aymé*, Alfred, docteur en droit, avocat à la cour impériale de Paris.
1861. *Bataillard*, greffier de la justice de paix d'Audeux (Doubs).
1853. *Baud*, inspecteur des eaux thermales à Contrexéville.
1855. *Baudrillard* ✱, professeur suppléant d'économie politique au collège de France.
1854. *Baudrillard*, conservateur des forêts à Ajaccio.
1842. *Beaultieu (de)*, membre de la Société des antiquaires de France.
1843. *Beaupré*, juge au tribunal civil de Nancy.
1832. *Bégin*, docteur en médecine et homme de lettres à Metz.
1860. *Benott* ✱, doyen de la faculté des lettres de Nancy.
1829. *Billy (de)* (O. ✱), inspecteur général des mines à Paris.
1842. *Blaise des Vosges* ✱, professeur d'économie politique à Paris.
1853. *Bourlon de Rouvre* (O. ✱), ancien préfet des Vosges, préfet de Maine-et-Loire.

1861. *Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée impérial de Colmar.
1845. *Charlier*, inspecteur des forêts à Candebec.
1853. *Chérest*, professeur à l'école industrielle de Mulhouse.
1829. *Cherrière (de)* ✱ (O. ✱), ancien sous-préfet de Neufchâteau, membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions), à Bazoilles.
1845. *Claudel*, d'Epinal, ingénieur civil à Paris.
1847. *Collomb*, Edouard, chimiste à Paris.
1849. *Cournault*, ancien sous-préfet de Mirecourt, homme de lettres à Nancy.
1836. *Cressant*, directeur de la ferme expérimentale d'Artveuille.
1856. *Daubrée* ✱, membre de l'Institut (Académie des sciences), ingénieur en chef des mines, professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle à Paris.
1847. *Delesse* ✱, ingénieur des mines, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1839. *Demidoff*, Anatole, propriétaire de mines aux Monts-Oural (Russie), à Florence.
1839. *Denis*, médecin à Toul.
1847. *Desbœufs* ✱, statuaire à Paris.
1846. *D'Estoquois*, professeur à la faculté des sciences de Besançon.
1825. *Didion*, de Charmes, ingénieur à Niort.
1844. *Digot*, avocat à Nancy.
1843. *Domp martin*, docteur en médecine à Dijon.
1850. *Draheim*, docteur en médecine à Besançon.
1845. *Dumont*, juge à Saint-Mihiel.
1844. *Gaillardot*, docteur en médecine à Saïda (Syrie).
1856. *Garnier*, Paul ✱, horloger à Paris.
1840. *Géhin (dit Vérusmaur)*, homme de lettres à Cherbourg.
1844. *Giyauld d'Olincourt*, ingénieur civil, architecte à Bar-le-Duc.
1852. *Gilbert d'Hercourt*, directeur de l'institut orthopédique à Lyon.
1845. *Gilet*, juge d'instruction à Nancy.
1845. *Gley* ✱, officier d'administration principale des subsistances militaires à Paris.
1844. *Glasner*, professeur à Liège.

1842. *Gobron*, ancien élève de Roville.
1842. *Godde de Liancourt*, fondateur de la Société des Naufrages à Paris.
1844. *Godron* ✱, doyen de la faculté des sciences de Nancy.
1857. *Grandemange*, d'Epinal, professeur de calcul mental à Orléans.
1859. *Guerrier de Dumast* ✱, ancien intendant militaire, homme de lettres à Nancy.
1839. *Guibal*, juge de paix à Nancy.
1844. *Guillaume*, aumônier de la chapelle ducale à Nancy.
1836. *Hausmann* ✱, ancien sous-intendant militaire, à Paris.
1858. *Hoorebecke* (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand.
1829. *Hubert*, naturaliste et homme de lettres à Iverdun.
1848. *Husson*, pharmacien à Toul.
1842. *Joly* ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Auch.
1860. *Joubin*, censeur des études au lycée impérial d'Angers.
1858. *Julier* ✱, ingénieur des mines à Colmar.
1839. *Kirschleger*, professeur de botanique à Strasbourg.
1855. *Küst*, ingénieur à Metz.
1829. *Languet de Sivry*, propriétaire à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).
1836. *Lebesque* ✱, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux, ancien professeur au collège d'Epinal.
1849. *Lebrun*, architecte à Lunéville.
1850. *Lecoq* ✱, géologue, professeur à la faculté des sciences de Clermont-Ferrant, correspondant de l'Institut.
1844. *Lepage*, Henry ✱, archiviste du département de la Meurthe, président de la Société d'archéologie lorraine.
1858. *Lepage*, pharmacien à Orléans.
1836. *Lemarquis* ✱, ancien juge à Nancy.
1853. *Lemoine* ✱, ingénieur en chef en retraite à Metz.
1825. *Levaillant de Boven* ✱, ingénieur en chef à Besançon.
1847. *Levallois* ✱, inspecteur général des mines à Paris.
1849. *Lehr*, Paul, ancien fabricant à Strasbourg, ancien membre du Conseil général des Vosges.
1853. *L'héritier* ✱, inspecteur des eaux de Plombières.
1844. *Lionnet* ✱, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.

1861. *Liron* (Jules de), d'Airolles, secrétaire général honoraire de la Société d'agriculture de Châlons-sur-Saône.
1829. *Malgaigne* ✱, docteur en médecine à Paris.
1861. *Mandelert*, membre de la Société Jurassienne d'Émulation, à Bellelay (par Bâle) Suisse.
1840. *Mansion*, directeur de l'école normale primaire à Guéret.
1847. *Martins* ✱, professeur à la faculté de médecine de Montpellier.
1825. *Masson* ✱, président de chambre à Nancy.
1854. *Matheron*, ingénieur civil à Toulon.
1836. *Maulbon d'Arbaumont* ✱, ingénieur en chef en retraite.
1847. *Mauléon (de)*, directeur-fondateur du *Recueil industriel et des beaux-arts* à Paris.
1852. *Meaume*, professeur à l'école forestière de Nancy.
1857. *Michaud*, naturaliste à Sainte-Foy-lès-Lyon.
1841. *Monnier*, propriétaire à Nancy.
1859. *Morand* ✱, médecin major au 5^e lanciers.
1861. *Mougel*, aumônier de la maison du Bon-Pasteur à Constantine.
1841. *Naville*, Alfred, praticulteur à Genève.
1859. *Nicklès*, professeur à la faculté des sciences de Nancy.
1845. *Oulmont* ✱, d'Épinal, docteur en médecine à Paris.
1852. *Péchin* ✱, sous-préfet à Narbonne.
1829. *Pensée*, Charles, d'Épinal, professeur de dessin à Orléans.
1836. *Péricault de Gravillon* ✱, lieutenant-colonel d'état-major à Paris.
1847. *Perrey* ✱, professeur à la faculté des sciences de Dijon.
1825. *Petot* (O. ✱), d'Épinal, inspecteur général des ponts et chaussées.
1841. *Pierrard*, ancien officier du génie à Verdun.
1839. *Pinet*, avocat à la cour impériale à Paris.
1829. *Piroux*, d'Épinal, directeur de l'institution des sourds-muets à Nancy.
1844. *Poircl* ✱, président de chambre à la cour impériale d'Amiens.
1861. *Ponscarne*, peintre et sculpteur à Paris.
1860. *Postel*, docteur en médecine à Caen.
1839. *Putegnat*, de Lunéville, docteur en médecine.
1829. *Riant*, aumônier au lycée de Strasbourg.

1841. *Riquet* ✱, médecin vétérinaire principal à Paris.
1856. *Risler*, rédacteur du *Journal d'agriculture pratique* à Paris.
1853. *Sabourin de Nanton*, ancien directeur des postes, à Strasbourg.
1842. *Salmon* ✱, avocat général à Metz, ancien représentant du peuple.
1829. *Saucerotte*, docteur en médecine à Lunéville.
1831. *Siméon* (comte) (C. 彗), sénateur.
1842. *Simon*, conseiller à la cour impériale de Metz.
1843. *Simonin* 彗, médecin de l'hospice civil de Nancy, professeur à l'école de médecine.
1832. *Soulacroix* ✱, chef de division au ministère de l'Instruction publique, ancien recteur de l'Académie de Nancy.
1829. *Soyer-Willemet* ✱, naturaliste, bibliothécaire en chef à Nancy.
1854. *Tadini (de)*, médecin oculiste à Lunéville.
1853. *Thévenin*, procureur impérial à Auch.
1832. *Toussaint*, agriculteur à Stuttgart.
1858. *Trouillet*, arboriculteur à Montreuil-les-Pêches (Seine).
1829. *Turck*, docteur en médecine à Paris.
1843. *Turck*, Amédée, fondateur de l'école d'agriculture de Sainte-Geneviève, près de Nancy.
1844. *Vagner*, homme de lettres à Nancy.
1845. *Valdezey*, médecin à Liancourt.
1829. *Vergnauld-Romagnési*, négociant à Orléans.
1843. *Villepoix (de)*, ancien professeur d'agriculture à Roville, pharmacien à Eu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 3^e CAHIER DU TOME X. — ANNÉE 1860.

	Pages.
PROCÈS-VERBAL de la séance publique annuelle du 6 décembre 1860	5
COMPTE RENDU des travaux de la Société pendant l'année 1860, par M. Colenne.	8
RAPPORT de la Commission chargée de la visite des fermes, par M. Defranoux	29
RAPPORT sur le concours littéraire et artistique de 1860, par M. Lebrun	46
RAPPORT sur l'Exposition d'horticulture, par M. Maud'heux, président.	52
LISTE des primes et médailles décernées par la Société.	66
UN MOT sur Gilbert. — Compte rendu de l'étude de M. Salmon, par M. J. Conus.	76
ÉTUDE sur le développement des appareils à vapeur dans le département des Vosges, par M. Jutier, ingénieur	88
RAPPORT sur la Thèse pour le doctorat de M. Alfred Aymé et sur le discours prononcé par lui, par M. Rambaud	107
RAPPORT sur l'Exploitation agricole, au point de vue de tous les modes de fertilisation des terres, par M. Deblaye	113
RAPPORT sur un moyen proposé pour la destruction des insectes granivores, par M. Berher.	117
DOCUMENTS sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques aux Moluques, par M. A. Perrey.	123
NOTICE sur les mares, maies ou mortes du département, par M. Maud'heux, président.	173

FOUILLES exécutées dans les tumuli de Contrexéville, par M. Colnenne	190
RAPPORT sur les accroissements des collections du musée en 1860, par M. Laurent, directeur.	199
RAPPORT sur les fouilles faites en 1860 dans les tumulus des forêts communales de Dombrot, Suriauville, Martigny-lez- Lamarche et Contrexéville, par M. Jules Laurent	203
RAPPORT sur les fouilles faites à Grand, par M. Jules Laurent. .	213
RAPPORT sur la découverte d'un trésor à Contrexéville, par M. Jules Laurent.	219
QUELQUES MOTS sur la botanique des environs d'Épinal, par M. Chapellier, archiviste de la Société.	225
COMPOSITION du bureau et des commissions. — Liste des membres.	232

